MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
AUDIBERT.
ARNOULD (Auguste).
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORGHERS.
BORY-SAINT-VINCENT.
BRETON (Ernest).
CASTILLE (Hippolyte).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H).
DELAHAYE (Adolphe).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
DUMOLAY-BACON.
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (J.-N.).
HALÉVY (Léon).
HERBIN (Victor).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LEBRUN (Mme Camille).
LENOIR (Albert).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NICOLLE (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TISSOT (Charles).
TOUZE (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (François).

DESSINS.

BEAUCé.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOUSSEREAU.
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BEUGLÉT, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1850-1851 (18e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,	*Pour les départements,*
6 FRANCS PAR AN.	7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.

A Paris, au bureau de la direction, rue Neuve-Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés à nous envoyer directement, rue Neuve-Saint-Roch, 37, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c.

La direction ne peut répondre que des abonnements qui sont demandés directement par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.

Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements à notre Journal, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France, sous leur responsabilité.*

DIX-SEPT VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . .	Broché.	6 fr.
	Relié.	7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché. . .		7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent): 45 fr. pour Paris au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET Ce, RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.

Paris : 6 fr. par an. Départements : 7 fr. 50.

MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME SEPTIÈME.

1849-1850.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 37.

Paris. Bureau de l'Administration : rue Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

En présentant aux lecteurs du *Musée des Familles* le tome dix-septième de leur collection, nous n'avons que deux mots à leur dire ; Souvenez-vous des promesses que nous faisions au commencement de ce volume, et jugez par vos yeux, en le parcourant, si nous ne les avons pas tenues et dépassées !

Notre reconnaissance nous fait une loi d'ajouter que nous avons été compris et récompensés au delà de nos plus hautes espérances. Un simple chiffre, relevé loyalement sur nos registres d'abonnement et de vente, en dira plus à cet égard que toutes les réclames du charlatanisme : *Depuis un an, nous avons expédié à notre public, multiplié de jour en jour : quarante mille deux cents volumes du* Musée des Familles, *plus de deux cent quarante-neuf mille six cents livraisons, tant de la collection que de l'année* 1849-50.

Merci, encore une fois, à l'immense famille littéraire qui nous a si glorieusement appréciés ! Elle verra, par notre prochain volume, qu'elle n'a pas fait des ingrats ; car tous les avantages que nous donne l'agrandissement de notre succès seront employés en améliorations constantes au profit de nos lecteurs. Ils peuvent examiner, à ce sujet, notre avis détaillé sur la couverture du présent tome.

Parmi les témoignages sans nombre, publics et privés, qui sont venus couronner nos efforts, nous nous bornerons à en citer deux :

1° Les *Innocents*, de Mme Desbordes-Valmore, publiés dans nos numéros de décembre et de janvier derniers, et soumis à l'Académie française par notre collaboratrice, viennent d'obtenir le prix Montyon (médaille de 2,000 francs).

(Un autre collaborateur du *Musée*, M. Jal, a obtenu le prix Gobert, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pour son grand ouvrage sur la *Marine*.)

2° Un père de famille, qui est en même temps un homme illustre, écrivait dernièrement les lignes suivantes à notre rédacteur en chef : « Vous avez résolu le problème difficile de faire du *Musée des Familles*, « avec le concours de toutes les sommités de notre époque, la bibliothèque à la fois la plus instructive et « la plus amusante, la *seule* revue mondaine, artistique et littéraire qui ne soit jamais dangereuse, le livre « à la fois le plus moral pour le cœur et le plus beau pour les yeux, en un mot la publication qui peut « faire le plus de bien et empêcher le plus de mal, au milieu du débordement des mauvaises lectures. »

Ces lignes précieuses sont et seront toujours notre programme, comme elles sont notre plus pure gloire et notre plus chère récompense.

MUSÉE DES FAMILLES.

HISTOIRE D'UN LIVRE.

A quoi servent un auteur et un livre.

I. Le conseil de famille. — Un maître de forges, un banquier, un actionnaire de mines, un capitaliste, un propriétaire, un agriculteur et un homme de lettres. — Le choix d'un état. — « Je veux être auteur! » — Explosion. — Préjugés vulgaires. — A quoi sert un auteur. — Démonstration. — Les préparatifs d'un livre. — Ce qu'ils coûtent. — Les pionniers de la pensée. — La gestation et l'éclosion. — L'éditeur. — Les quatre usines en mouvement.

Le 1er novembre de l'année qui vient de s'écouler, toute la partie masculine de la famille Duval était réunie gravement dans un vieux château de l'Ariège, devant une de ces cheminées à grand cintre, qu'on ne rencontre plus qu'en province.

Le père du propriétaire, Jean Duval, ancien procureur à Foix, avait jadis acheté le manoir aux encans forcés de 1793, et comme c'était un homme rangé et madré, il put laisser en mourant une large aisance à chacun de ses six enfants : ceux-ci, chassant de race, transfor-

mèrent avec le temps l'aisance primitive en fortune, et s'arrondirent si bien, que la seconde République les trouva tous les six en possession de la même richesse dont la première avait doté leur père.

L'un était maître de forges, l'autre banquier, le troisième actionnaire des meilleures mines de l'Ariège, le quatrième grand propriétaire de forêts, le plus jeune capitaliste, et celui qui possédait le château et chez lequel j'avais été invité à titre d'ami, marchait à la tête des agriculteurs du département, quoiqu'il ne fît partie, bien entendu, d'aucune Académie agricole.

Ce n'était pas, au reste, sans dessein qu'on m'avait admis, moi profane, dans *le sanctum sanctorum*, magnifiquement blasonné, de Jean Duval. On allait tenir, dans cette salle d'armes des anciens preux, une sorte de conseil de famille, et un siége m'y avait été réservé en considération de l'amitié dont m'honoraient le célèbre agriculteur et son fils, jeune Ariégeois de la plus belle espérance.

Hâtons-nous de dire que l'ordre du jour roulait exclusivement sur ce dernier. Il s'agissait du choix d'un état, et le bon homme n'avait pas cru trop faire en s'entourant pour cette délibération capitale de toutes les lumières de la famille Duval.

L'objet de la réunion par lui exposé d'une voix ferme, l'actionnaire de mines toussa, puisa deux prises de tabac coup sur coup dans sa large boîte d'or, et dit lentement :

— Le jeune homme a eu des succès dans ses classes, il a remporté le premier prix de dissertation latine et de thème grec, je propose donc d'en faire un ingénieur.

— Un ingénieur! Alfred! vous n'y pensez pas, frère, reprit vivement le maître de forges; il faut qu'il soit avocat, pour apprendre à parler et pouvoir faire son chemin à l'Assemblée nationale... en défendant...

— Nos droits? interrompis-je émerveillé d'un tel civisme...

— Nos fers, monsieur, nos fers qu'on sacrifie de plus en plus à l'étranger.

— Mon frère est bien le maître à coup sûr, il est parfaitement le maître de choisir cette carrière pour son fils; mais à sa place, dit le propriétaire de forêts, je me garderais bien de courir après le brillant pour perdre le solide.

— Et qu'en ferais-tu? dit le bon Duval, qui commençait à ne savoir auquel entendre.

— Un marchand de bois.

— Pour vendre ses bûches, murmura d'un air railleur le banquier; fais-en un agent de change.

— Si tu as le sens commun, lui soufflait à l'oreille le capitaliste, il faut qu'il soit notaire.

— Qu'en dites-vous, monsieur? balbutia le père tout étourdi, en se tournant de mon côté.

— Vous me faites l'honneur de me consulter? demandai-je.

— Positivement.

— Eh bien? dis-je, il me semble plus naturel que vous adressiez d'abord cette question à votre fils.

— C'est juste. Alfred, continua Duval, en interpellant le jeune homme qui, perdu dans la contemplation d'un pastel de Chastelvein, oublié là par les briseurs de la révolution, me paraissait à cent lieues du débat; écoute, Alfred! nous parlons du choix d'un état! quel est celui que tu préfères, mon ami?...

Alfred regardait son père, mais il ne répondait pas.

— Veux-tu être ingénieur? dit M. Duval.

— Non, mon père.

— Avocat?... — Non. — Marchand de bois?... — Non plus. — Agent de change ou notaire?... — Pas davantage. — Quoi! aurais-tu choisi toi-même?... — Il est vrai, mon père. — Et tu veux être?... — Auteur.

Le Mont-Perdu s'écroulant dans les vallées pyrénéennes, avec sa masse immense de neige et ses blocs anté-diluviens, ne produirait pas un effet plus terrible, une stupéfaction, un effroi comparable à ce mot fatal. Le père baissait la tête, sans force et sans parole; les cinq oncles étaient médusés.

— Auteur! finit par répéter, d'une voix étranglée, le vieux Duval; auteur! et ses yeux suppliants semblaient demander grâce à chacun de ses frères toutes les fois que cette expression maudite brûlait ses lèvres.

— Oui, mon père!

— Mais, malheureux, s'écrièrent tout à coup les cinq oncles recouvrant la parole en même temps dans l'excès de leur indignation, tu veux donc nous déshonorer!

— La profession d'écrivain, dit le jeune homme d'un ton calme, me paraît au contraire la plus honorable de toutes.

— Métier de fainéant! cria aigrement le maître de forges...

— De fou! jeta avec colère le propriétaire de forêts.

— De dupe! observa le capitaliste.

— De sot! murmura l'actionnaire de mines.

— Et de gibier d'hôpital! ajouta le banquier, en manière de péroraison.

— Encore, disait le vieux Duval foudroyé par ce dernier coup, encore si un auteur n'était pas inutile à tout le monde; si ses rêves ne s'évaporaient pas dans les airs, comme les brouillards de mes guérets, laissant après eux le vide dans les esprits, comme les brouillards laissent le hâle dans mon blé! Je ne suis que le plus humble et le plus inconnu des agriculteurs de l'Ariège, et dix familles cependant bénissent tous les jours mon nom et la sainte résolution que je pris de quitter Foix pour la campagne et le comptoir pour la charrue, pour cette terre qui les fait vivre. Auras-tu cette douce satisfaction? Pourras-tu te dire, mon fils, si tu deviens auteur : aujourd'hui mon travail a été fécond, j'ai assuré, en prenant la plume, le pain de dix familles?...

Je sentis le besoin de venir au secours du jeune homme, muet devant l'argument, et je dis au bon M. Duval :

— Si vous n'avez que cette objection à faire au projet de votre fils, je me charge de vous prouver qu'un auteur est utile à la société tout comme un agriculteur; qu'il remue, dans l'intérêt général, plus de capitaux qu'un banquier dans l'intérêt de sa fortune; enfin, que vos cinq frères, qui viennent de conseiller à leur neveu chacun un état différent selon ses vues particulières, n'ont qu'à gagner à ce qu'il embrasse la noble profession d'auteur.

On devine l'orage soulevé par ma proposition; pendant cinq minutes on n'eût pu entendre tonner; les rires et les cris s'apaisèrent enfin, et l'indignation des cinq frères éclata dans ce défi railleur :

— Prouvez cela, et non-seulement nous consentons à la folie d'Alfred, mais nous lui payerons royalement la première année d'apprentissage.

— Eh bien, messieurs, marché conclu, répondis-je, en rassurant le néophyte du regard.

— Et quand vous proposez-vous d'aborder cette tâche impossible?

Quand nous aurons goûté ce punch, dont la flamme illumine vos visages d'un reflet si étrange.

Le jeune homme emplit jusqu'aux bords des verres

grands comme des coupes de vieux Sèvres, et lorsque nous eûmes bu en vrais Méridionaux à la santé des Girondins, et qu'on n'entendit plus que le pétillement du frêne dans la cheminée antique, et les rafales mêlées de pluie qui ébranlaient les contrevents, je pris la parole en ces termes :

— Pour donner la preuve que vous attendez, un Allemand, fidèle aux règles des Universités, vous débiterait une thèse longue comme un in-folio, car ces bonnes gens d'outre-Rhin ne peuvent rien faire sans pousser des bouffées de science autour de leur esprit, aussi épaisses que les nuages de fumée qui sortent de leur pipe ; un Italien écrirait longuement quelque dissertation latine ; un Anglais, le rapport ou le speach d'usage, et, si vous n'étiez convaincus, vous seriez mortellement ennuyés. Pour moi, procédant à la vieille et bonne mode française, je vais prendre un autre chemin, et, pour démontrer une vérité que vous croyez un paradoxe, je vais vous conter l'HISTOIRE D'UN LIVRE.

Figurez-vous d'abord que je suis le Diable boiteux, et que, perchés à mes côtés sur la plus haute des tourelles de ce manoir, vous regardez dans la campagne, et pouvez embrasser cet espace immense qui s'étend entre les bords de l'Océan et la Méditerranée. Voilà un jeune homme qui gravit péniblement les montagnes rocheuses du Quercy, un livre à la main, des papiers sous le bras ; il examine avec attention un plateau de forme conique, isolé sur la rive droite de la Dordogne ; à sa voix, des paysans, armés de pioches, s'avancent, creusant une tranchée, et font bientôt jaillir, parmi des débris calcaires, des fragments de poteries antiques, des médailles où brille le nom de César. Ce travail, continué avec ardeur depuis quelques jours, semble couronné de succès, et le jeune homme, payant grassement les pionniers, va s'embarquer un peu plus bas, au pied des ruines de Mirandol, vieux nid de routiers au moyen âge, pour explorer les deux rives de la Dordogne, si riches de souvenirs historiques. Ce jeune homme, comme vous l'avez deviné déjà, est un futur écrivain ; il veut faire un livre, et rien que pour en préparer la première page, il vient de mettre en mouvement une soixantaine de bras, et de laisser de l'argent dans une vingtaine de stations. Mais suivez-le sur cette barque frétée pour lui seul, et qui l'emporte avec tant de rapidité. Après avoir donné au batelier, pauvre pêcheur, pour le labeur d'un jour, le double de ce qu'il eût gagné dans une semaine, le jeune homme prend terre du côté de Rocamadour ; il lui faut des chevaux et un guide, car il a besoin de visiter le gothique oratoire où se rendaient, au treizième siècle, les foules pieuses de pèlerins.

Au pied des deux cents marches de pierre qui mènent à l'église taillée dans le roc, et à la fabuleuse épée de Roland, un guide nouveau est nécessaire. Puis la main de l'écrivain s'ouvre cinq ou six fois pour acheter de ces reliques rouillées d'un autre âge, sans lesquelles on ne peut peindre au naturel les mœurs des vieux temps. L'oratoire visité, il repart, malgré la nuit et d'abominables chemins, précédé par un vieillard qui se traîne avec peine, et suivi d'une demi-douzaine de paysans portant des pics et des torches. Il s'agit de fouiller un dolmen célèbre, et de déterrer quelques-unes de ces haches en silex qui servaient de casse-tête à nos aïeux. A cette recherche en succède une autre non moins utile et plus facile. Dans ce château à demi habillé de lierre que les siècles noircissent mais n'ébranlent pas, remarquez cette joie soudaine qui rayonne au front du chercheur ; il a découvert deux manuscrits inestimables : l'un, où l'écriture cursive se traîne et se tord sur le vélin comme un serpent, contient la charte communale d'une cité ; l'autre, dont les vignettes d'or et d'azur attirent l'œil et le caressent, garde dans ses pages brillantes les derniers chants des troubadours. De l'or est donné en échange de ces feuillets antiques, et demain l'armurier et la marchande de modes, qui ne connaissaient pas la route du château, y porteront : celui-ci ses fusils, celle-là ses chapeaux, par cela seul que ce jeune homme travaille à faire un livre.

Jetez encore les yeux sur mon voyageur, au moment où il quitte les derniers mamelons du haut Quercy, pour les plaines de l'Agenais. Les deux seules personnes qu'il ait encore rencontrées semblent devoir, en apparence, être bien désintéressées dans la question du livre ; l'une, en effet, est une paysanne qui ne sait pas lire, et qui, accroupie derrière un saule, se lave les pieds dans la rosée, au lever du soleil ; et l'autre, un colporteur campagnard, à figure rusée et à voix traînante, occupé à tenter la pauvre fille en étalant, avec affectation, des rubans de fil de toutes couleurs, et des aiguilles. Eh bien, le livre toutefois ne se fera probablement pas sans le concours de ces deux personnes, car la femme élève des oies dont les plumes sont attendues avec impatience par les marchands du Gers, et le colporteur est un de ces *peillerots* ou chiffonniers de campagne qui fournissent de matières premières les papeteries les plus renommées d'Angoulême.

Ce n'est pas tout. Si vous enlevez par la pensée ces voûtes poudreuses sous lesquelles un digne vieillard, appelé *archiviste*, garde dans chacune de nos cités méridionales les titres du passé, vous allez voir, au milieu d'un amas de cartons, de registres à moitié rongés par les rats, de parchemins jaunis, moisis ou déchirés, des copistes attentifs et silencieux, qui travaillent pour le futur auteur du livre. Retournez-vous vers la Garonne, où le bateau à vapeur souffle en grondant ses longues spirales de fumée vers les aubiers argentés du Rhône, du côté de ce canal si frais et si pur, entre sa double bordure de joncs et de peupliers, et vous apercevrez tour à tour sur les Eclairs de la compagnie bordelaise, sous la tente des gracieux paquebots de Lyon, à la poupe de la barque de poste, l'écrivain voyageur semant l'argent pour recueillir des impressions vraies, et glaner les matériaux de son livre. Il occupe successivement le pauvre échassier des Landes, qui s'enfonce avec lui dans ces steppes de sable ombragés de pins, pour lui montrer la place du village disparu, l'étang d'où sortent les tintements de la cloche merveilleuse, la forêt de liéges hantée par les sorciers ; le montagnard pyrénéen si fier, en agitant son berret blanc, de le conduire aux tourelles de Gaston Phébus, à la source des gaves ensanglantés par les coups de lance d'autrefois, à la croix sainte de l'hermitage de Betharram ; et le pâtre des Cévennes qui s'enfonce avec tant de plaisir dans ses garrigues sauvages et ses grands bois de châtaigniers, quand il s'agit de décrire, dans le patois énergique du Gard, les exploits de Jean Cavalier, ou le supplice des martyrs du désert. Mon auteur emploie en outre, moyennant salaire, les gardiens de ces amphithéâtres qui perpétuent encore sur notre sol les traditions de la grandeur romaine, et ceux des monuments religieux : il fait courir les gitanos, conservateurs libres des ruines ; il fait ramer les pêcheurs provençaux sous les murailles du château d'If ou les rochers du fort Lamalgue ; il fait conter aux vieillards de Saint-Emilion ou de Bordeaux les chroniques des carrières et la mort courageuse de Barbaroux, et chaque pas du bohémien, chaque coup de rame du batelier, chaque narration de l'habitant de la Gironde, lui coûte de l'argent.

Et je n'ai pas parlé du dénicheur de vieux bouquins à la

redingote râpée, aux yeux larmoyants, au nez rouge, qui a travaillé jour et nuit, pendant ce temps-là, par monts et par vaux, pour retrouver les factums, les mémoires, les dissertations historiques ou satiriques des siècles passés; ni de l'instituteur primaire dont les soirées furent utilement remplies par la transcription de tous les passages importants des registres communaux; ni du pauvre arpenteur employé à lever les plans des localités célèbres, des plaines comme celles de Castillon ou de Coutras, qu'ensanglantèrent des batailles; ni du jeune artiste consacrant, pour la première fois, son crayon à reproduire les châteaux détruits, les édifices défigurés par le temps, où se jouèrent les grandes scènes de l'histoire. Que de pionniers précurseurs, que d'ouvriers attachés à ce premier travail! Et cependant rien n'est fait encore, et le livre dort dans la tête et les cartons de l'auteur, et tout ce qui a été recueilli n'est qu'un amas informe et confus de matériaux qu'il s'agit maintenant de mettre en œuvre.

Par ce tableau, dont je garantis l'exactitude, et qui ne retrace qu'une partie des sacrifices préliminaires exigés par l'histoire du *Midi de la France* (car le jeune auteur que je viens de vous montrer dans ce lointain fantastique, c'est moi-même, à vingt-quatre ans, et toute la fiction s'est bornée à renfermer dans un laps de temps de six minutes un travail préparatoire de six années); vous pouvez commencer à concevoir l'idée de l'importance d'un livre au point de vue industriel. Passons à présent sous silence les trois ou quatre ans qu'il faut pour l'écrire. Ne comptons pour rien ces jours longs et ternes si tristement perdus dans la solitude du cabinet, ces allées et venues dans les bibliothèques, d'où l'on sort à moitié asphyxié par l'air corrompu qu'on y boit; ces nuits d'angoisses, d'efforts ardents, de lutte obstinée et cruelle contre la fatigue et la douleur. Supposons que le livre est fait, et que, le cerveau et le cœur délivrés de ce poids immense qui les écrasait depuis dix ans, l'auteur respire enfin avec le bonheur de Gibbon, quand il eut tracé à minuit les dernières lignes de son grand ouvrage, et qu'il passa sur le balcon de sa villa, d'où le lac lui parut si beau et le clair de lune si magnifique. Entré dans la seconde phase de son histoire, le livre n'existe pas encore, ce n'est qu'un manuscrit qui ne peut sortir des ténèbres sans qu'un éditeur lui dise: *fiat lux!* Ce dieu des auteurs va venir, mais avant qu'il prononce les paroles sacramentelles, nous avons le temps de visiter quatre usines qui sont déjà en mouvement pour transformer le manuscrit.

MARY-LAFON.

(*La seconde partie prochainement.*)

ÉTUDES RÉTROSPECTIVES.

NAPOLÉON PROPHÈTE, OEUVRE POSTHUME DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Tout le monde connaît les fameuses prédictions dictées par l'Empereur à Sainte-Hélène. En voici une qu'il écrivit de sa main à l'île d'Elbe, et qui est plus étonnante que toutes les autres. Les événements et les caractères de notre époque y sont tracés avec l'incorrection brutale qui caractérisait Napoléon, et avec une telle précision de détails, qu'on croit lire une histoire de 1848. Cependant l'authenticité de cette pièce ne saurait être mise en doute. Elle a été copiée sur l'autographe même de Napoléon, trouvé dans son secrétaire à l'île d'Elbe, en 1815, par le capitaine Campbell. Nous devons à un savant amateur de curiosités historiques cette communication, qui sera d'un grand intérêt pour nos lecteurs. Nous en avons retranché quelques répétitions, et deux passages exclusivement personnels à l'Empereur.

« Le fondement de notre société politique est tellement défectueux et chancelant, qu'il menace ruine; *la chute sera terrible, et toutes les nations du continent y seront entraînées;* nulle force humaine n'est capable d'arrêter le cours des choses.

« Toute l'Europe civilisée se trouvera dans la même position où jadis une partie de l'Italie s'est trouvée sous les Césars.

« *L'orage de la Révolution, dont quelques nuages s'étendirent sur la France, couvrira bientôt toute la partie du globe que nous habitons d'une nuit effroyable.*

« *Le monde ne peut être sauvé qu'en faisant couler des flots de sang;* il n'y a qu'un terrible et violent ouragan qui puisse purger l'air empesté qui enveloppe l'Europe.

« Moi seul pouvais sauver le monde, et nul autre...

« Je lui aurais donné à vider le calice de douleur d'un seul trait ; *au lieu qu'à présent il faudra le boire goutte à goutte...*

« *Ce qui fermente en Espagne et à ROME causera bientôt un incendie général. Alors la crise sera terrible...*

« *Je connais les hommes et mon siècle...; j'aurais hâté le bonheur sur la terre, si ceux avec qui j'avais affaire n'eussent pas été des scélérats...* Ils m'accusent (les révolutionnaires) de les avoir méprisés et rendus esclaves: c'est leur esprit rampant et la soif de l'or et des distinctions qui les mirent à mes pieds; pouvais-je faire un pas sans les fouler? En vérité, je n'avais pas besoin de leur tendre des piéges pour les attraper; il me suffisait de leur offrir la coupe des distinctions et des richesses mondaines. Alors, semblables à un essaim de mouches affamées, on les voyait se précipiter avidement pour s'en rassasier. Les esclaves avaient besoin d'un maître, et je n'avais pas besoin d'esclaves!

« *Que penser de 40 millions d'habitants qui se plaignent amèrement de l'oppression d'un seul individu?...*

« La cupidité, l'envie, la vanité, la fausse gloire, les poursuivent (ceux qui crient à l'oppression) comme des furies à travers cette vie orageuse; ils parlent sans cesse de vertu, de générosité et d'amour, tandis que, semblables à un chancre incurable, l'envie, l'intérêt, l'ambition rongent les plis les plus cachés de leurs cœurs. Ils cachent soigneusement leur méchanceté, et feignent un dehors de vertu qu'ils n'ont pas; ils se singent réciproquement par un langage doux et flatteur. *Quoique aucun d'entre eux ne croie à l'honneur de l'autre,* néanmoins, par lâcheté, ils jouent ensemble le rôle qu'ils ont appris, *manquant de courage pour se montrer tels qu'ils sont.*

« *Les meilleurs d'entre eux sont ceux que l'on condamne le plus, parce qu'ils ne savent pas feindre, et la fausse vertu des autres donne plus d'éclat à leurs crimes.*

« *Rien ne m'a plus révolté que cette manie pour les*

mensonges qui les domine sans cesse, et à laquelle je me vis moi-même dans la nécessité de faire des sacrifices, pour ne point combattre contre eux à découvert...

« Leur vie privée n'est qu'un bavardage continuel, privé de bon sens; une conversation décousue, la lecture d'un rôle étudié avec soin.

« Comme je ne voyais partout que l'ambition et l'intérêt dominer (*prendre à tous et ne donner à personne*), que tous voulaient commander et qu'aucun ne voulait obéir, alors je résolus de mettre fin à cette dispute insensée, en leur prenant à tous ce qu'ils désiraient si avidement et qu'ils ne pouvaient absolument posséder; ainsi les hommes qui demandaient à grands cris la liberté, bien entendu pour eux seulement, devaient, avant tout, apprendre à la connaître et à l'apprécier par une obéissance aveugle...

« C'est ainsi que, par une réciprocité volontaire, il revient à chacun ce qui lui est dû.

« Renonçant à toutes ces manières frivoles, à toutes ces caricatures théâtrales de notre temps, soyons plus sincères, moins courtisans, plus sérieux, plus réfléchis, *et moins singes.* Voilà le moyen le plus sûr, s'il y en avait un, de voir renaître parmi nous l'âge d'or.

« Pour moi, je me soucie fort peu de ce que l'on peut dire, penser ou écrire sur mon compte. On m'accusera d'avoir fait et laissé faire beaucoup de mal... Quand l'orage plane sur la surface de la terre, pour purifier l'air et féconder les montagnes, doit-on se plaindre si, dans sa course, les toits et les tuiles mouvantes sont enlevées, ou qu'il abatte des fruits et des arbres? Le soleil même, lorsque, sur le pôle arctique, il répand sa lumière bienfaisante, tue et brûle toutes les plantes vitales situées sous sa ligne.

« Avec l'aimable popularité d'un César et d'un Henri IV, je n'aurais pas trouvé, il est vrai, un seul Brutus, mais bien cent Ravaillac...

« Quoique je n'aie pas fait un grand cas du peuple, parce qu'il est journalier, courtisan, cruel et capricieux comme les enfants (car il est toujours dans l'enfance), et foule aujourd'hui à ses pieds ce qu'il idolâtrait hier; néanmoins je lui voulus plus de bien que ceux qui l'ont si indignement trahi... »

NAPOLÉON.

HISTOIRE DE FRANCE. - LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, mêmes mœurs.

LE MÉDAILLON D'ARGENT. — 1648 (1).

VI. — LES SAUVEURS DE LA FRANCE.

Marcillac-Larochefoucauld, auteur des *Maximes.*

Tandis que la révolte du Parlement se préparait, comme on l'a vu, sous l'impulsion du peuple, obéissant lui-même à l'impulsion de Deboile, une autre révolte, qui partait de plus haut, s'organisait dans le sanctuaire de la justice, au fond d'une tribune attenant à la chambre de Saint-Louis.

(1) Voyez septembre dernier, t. XVI, p. 353.

Les plus grands personnages de France, après le roi et la reine, se trouvaient réunis dans cette tribune. Les deux places d'honneur y étaient occupées par la duchesse de Longueville et le prince de Conti, sœur et frère du grand Condé, alors chef de la maison de Bourbon.

De l'aveu de tous les contemporains, Mme de Longueville était la plus charmante femme de l'époque. « Nul ne pouvait la voir sans l'aimer et sans désirer de lui plaire, dit Mme de Motteville, et la puissance de ses agréments s'étendait jusque sur notre sexe. La petite vérole, en lui ôtant la première fleur de sa beauté, lui en avait laissé toute la splendeur; elle consistait dans les couleurs de son visage encore plus que dans la perfection de ses traits. Les poëtes ne pouvaient comparer, même aux lis et aux roses, le blanc et l'incarnat de sa peau; et ses cheveux blonds et argentés, qui accompagnaient tant de choses merveilleuses, faisaient qu'elle ressemblait beaucoup plus à un ange qu'à une créature humaine. Elle avait la taille la plus accomplie que pût imaginer la statuaire; ses yeux n'étaient pas grands, mais d'un bleu admirable, doux et brillant, pareil à celui des turquoises. » Enfin, la princesse était la reine des précieuses et des beaux-esprits du temps, qui lui avaient décerné la couronne au fameux hôtel de Rambouillet. Elle avait, dans ses entretiens, non-seulement le fond, mais le tour et le fin, comme dit M. de Retz. Tous ses jugements devenaient des oracles, et tous ses bons mots des proverbes. Elle le savait trop, et l'affectation gâtait ses rares qualités. Jouer le premier rôle à tout prix! telle était sa devise, et telle fut la cause de ses erreurs; car elle s'entendait moins à la politique qu'au phébus; et la carte du Tendre lui était plus familière que celle de l'Europe. Mais les ambitieux, qui avaient besoin de son influence, la poussèrent, à force de compliments, dans les intrigues des partis, et lui persuadèrent qu'il n'y avait rien de plus beau pour une femme « que de se lancer dans les

grandes affaires d'Etat. » Elle tenait tellement à sa réputation de génie supérieur, qu'elle aimait mieux passer pour habile que pour sincère; et elle craignait si fort de se commettre avec les « âmes d'en-bas », qu'elle n'osait presque être aimable envers personne. Aussi, quand elle le voulait, devenait-elle irrésistible, déployant au souverain degré ce qu'on appelait alors le bon air, l'air galant, et enlaçant les plus prévenus et les mieux armés dans les adorables filets de sa royale langueur. Le cardinal de Retz, qui s'y connaissait, déclare n'avoir jamais rien vu d'aussi original et d'aussi divin que cette langueur de Mme de Longueville. Elle se retrouvait dans son regard, dans sa parole, dans son geste, et jusque dans son esprit, qui avait des réveils lumineux et surprenants.

Le prince de Conti, son frère, était beau de visage, mais avait « la taille gâtée », lisez bossue. « Ce chef de parti », dit le coadjuteur, « était un zéro, qui ne multipliait qu'en qualité de prince du sang; » marqué du reste au B, par la plus insigne malice.

A la manière idolâtre dont il contemplait sa sœur, on voyait qu'il n'était que son instrument aveugle.

Les autres satellites de la duchesse étaient :

Le jeune prince de Marcillac, depuis duc de La Rochefoucauld, et auteur des célèbres *Maximes;* débris de la cabale des *Importants*, encore meurtri de son échec et brûlant de prendre sa revanche; gentilhomme parfait, s'il l'eût voulu, d'esprit, de langage et de manières, quoiqu'un air d'irrésolution altérât ces avantages, mais qui avait eu le malheur de se jeter dans les partis sans avoir les qualités de partisan; de sorte qu'il fut toujours bon soldat et mauvais guerrier, conspirateur sans exécution et ambitieux sans énergie; au fond, l'homme peint dans ses *Maximes* : orgueil mécontent de tout, et amour-propre systématique;

Le duc de Longueville, mari de la belle princesse, petit vieux, de naissance royale et d'immense fortune, élevé dans une peau de mouton, dit Tallemant; qui avait négocié à Munster, sans deviner le secret des négociations; que Chapelain, poëte à ses gages, avait nommé le *lion de la France*, et que Bassompierre en appelait plus justement le *rat;*

Le duc de Bouillon, potentat ruiné et sans crédit, tant soit peu vendu à l'Espagne, assez habile général d'ailleurs, mais qui rêvait le sceptre pour Turenne, son frère, afin d'avoir au moins l'épée de connétable;

Le duc de Montbazon, gouverneur de Paris, que sa galante femme avait rendu trop illustre, en priant ses favoris de la jeter dans la Seine à trente ans, quand ils apercevraient sa première ride;

Le duc d'Elbeuf et ses enfants, de la maison de Lorraine, qui réclamaient, les uns portant les autres, le gouvernement et le revenu de cinq ou six provinces, mais dont on plaignait si peu la misère, dit le cardinal de Retz, que la gueuserie leur semblait propre et faite pour eux; du reste, ajoute-t-il, le duc avait tout l'esprit qu'on peut avoir sans bon sens, et son éloquence était le galimatias du monde le plus fleuri;

Le maréchal de La Mothe-Houdancourt, brave capitaine, mais mauvaise tête, qui avait quatre ans de prison à venger sur la cour; « homme inutile dans les partis, parce qu'il y était trop commode »;

Paul de Gondi, le coadjuteur, qui se piquait de galanterie quoiqu'il fût laid, et de vaillance quoiqu'il fût dans les ordres; qui aurait mis la France à l'envers pour devenir cardinal de Retz, — après quoi il eût conspiré encore pour conspirer, car c'était là son élément; — petit homme tout noir, mal fait, myope, si « maladroit de ses mains, qu'il brisait tout, et ne savait ni se boutonner ni mettre ses éperons »; mais armé d'une physionomie spirituelle, séduisante et hautaine à l'occasion; adoré de la foule, à laquelle il descendait pour mieux s'égaler aux princes; ignorant au milieu de son luxe la valeur d'une pistole, et tout fier de ses cent mille écus de dettes:

— César, à mon âge, devait six fois plus, disait-il imperturbablement;

Le duc de Brissac, qui était frondeur pour avoir épousé la cousine de Gondi;

Le duc de Luynes, brouillé avec Mazarin par scrupule de janséniste;

Le duc de Vitry, bravache accoutumé à brûler la cervelle des ministres, depuis qu'il avait exécuté Concini;

Le prince de Tarente, qui désirait une révolution pour y noyer les procès de sa mère, Mme de la Trémouille;

Le comte de Maure, homme sérieux dans l'ombre, et que nous allons voir ridicule au grand jour, etc., etc., etc.

Tous ces personnages, victimes des réformes de Richelieu et dupes de Mazarin, qu'ils avaient cru dompter, conspiraient tout bas contre la monarchie, en se déclarant tout haut les serviteurs du monarque, donnaient une main au Parlement et l'autre au peuple, afin de sauver la France, disaient-ils, par le renversement du ministre.

Mais on va voir quels fils secrets faisaient agir ces grands sauveurs de l'État.

— Le moment approche, messieurs, dit la duchesse de Longueville avec sa noble indolence, en s'accoudant au bord de la tribune et en voyant les robes rouges garnir la chambre de Saint-Louis. Dans une heure peut-être la guerre sera déclarée. Avez-vous compté vos forces et préparé votre ultimatum à la Reine?

— A propos de reine, madame, dit le coadjuteur, commençons par Votre Altesse. Vous êtes bien déterminée à la guerre?

— Qui m'aime me suive! reprit la duchesse, en promenant un regard fascinateur sur sa petite armée.

Chacun lui répondit des yeux qu'il la suivrait au bout du monde, car il n'y avait pas là, — excepté son mari, — un seul homme qui ne fût esclave de ses charmes.

— Voici, dit le prince de Conti, la liste des seigneurs dont j'ai la parole.

— La mienne, ajouta le prince de Bouillon, ne porte qu'un nom, mais ce nom en vaut mille.

— C'est celui de Turenne, dit la duchesse; j'avais déjà reçu son adhésion.

Et elle montra une lettre par laquelle Turenne se mettait à ses pieds, le plus tendrement du monde...

— Et lui aussi! murmura Marcillac, effrayé par un tel rival.

Mme de Longueville produisit dix autres lettres du même style. Celle du duc de Beaufort, petit-fils légitime de Henri IV, récemment évadé de Vincennes, offrait d'avance à la princesse les deux oreilles du Mazarin.

— Quant à moi, poursuivit le coadjuteur, je n'ai point de liste ni d'engagement signé. En fait de conspiration, je n'écris jamais et ne fais écrire personne; mais j'ai aussi mes gens, dont je suis assuré pour l'occasion. Ce sont les dévotes et les mendiants de Paris.

— Fameux soldats! s'écria Vitry en éclatant de rire.

— Meilleurs que vous ne croyez, capitaine. Il y a deux choses à remuer dans les révolutions : les esprits et les pavés.

— Je comprends, dit la duchesse : les dévotes se chargeront des esprits, et les mendiants se chargeront des pa-

vés. Vous êtes un frondeur sans égal, M. de Retz. Personne n'entend mieux que vous la fine fleur de la guerre civile. Mais avant de la déclarer, reprit-elle, nous sommes convenus de signifier nos conditions à Sa Majesté.

Chacun tira de sa poche un petit billet, et se mit en devoir de le lire.

— A vous d'abord, monsieur mon frère, dit Mme de Longueville au prince de Conti.

Le fils des Condé lut gravement :

« — Au nom du salut de la France, et dans l'intérêt sacré du roi, M. le prince de Conti réclame très-humblement de Sa Majesté la réduction des impôts, selon le vœu du Parlement, le renvoi et l'exil du cardinal de Mazarin... *Item*, M. le prince de Conti demande pour lui un siége dans le Conseil d'en haut, et une place forte dans son gouvernement de Champagne ; plus, le tabouret pour Mme la princesse de Marcillac, et quatre cent vingt-trois mille livres par an pour ses amis et serviteurs, dont les noms suivent. »

— Je vous trouve fort modeste, monsieur mon frère, dit la duchesse. A vous, monsieur d'Elbeuf.

Le duc d'Elbeuf lut :

« Au nom du salut de la France et dans l'intérêt sacré du roi, M. le duc d'Elbeuf réclame très-humblement de Sa Majesté l'expulsion du cardinal de Mazarin hors du royaume, et la réduction des tailles au quart. *Item*, M. le duc d'Elbeuf demande que l'on lui paye les sommes qui regardent l'entretenement de madame sa femme, le gouvernement de Montreuil pour le prince d'Harcourt son fils ; cent mille livres pour le comte de Rieux, son autre fils ; emploi dans la guerre pour Lillebonne, son autre fils... etc. »

— Voilà qui est d'un excellent père de famille ! interrompit la duchesse.

Et les lectures continuèrent :

« Au nom du salut de la France, M. le duc de Bouillon réclame... l'abaissement du tarif fixé par le Parlement et l'application au cardinal de Mazarin de la loi qui bannit les étrangers du ménage de l'État. *Item*... Son rétablissement dans Sédan, avec le rang promis et dû à sa maison, si mieux n'aime la reine faire faire l'estimation de Sédan à un prix certain. *Item*, qu'on retire, moyennant récompense, l'Auvergne à M. le duc de Chaulnes, pour la donner audit sieur de Bouillon... »

Puis, vint le marquis de Vitry, qui demandait « des lettres de duc et pair, avec le tabouret pour sa femme... »

Puis le duc de Luynes sollicitant... « quatre années d'appointements de sa charge de grand-fauconnier. *Item*, vingt mille écus pour le brûlement de sa basse-cour de Lésigny... »

Puis, le comte de Maure réclamant... « le cordon bleu, la charge de lieutenant de roi et cinquante mille écus. »

Puis, le maréchal de La Mothe, à qui il fallait « deux cent mille livres et toutes les grâces qu'il pourrait mériter. »

Puis, le prince de Tarente... « qui se contentait du Roussillon détaché du royaume, et à lui rendu, comme descendant de la maison d'Aragon par les femmes (1). »

Et tout cela, au nom du salut de la France, et dans l'intérêt sacré du roi, moyennant la diminution des tailles du bon public, et l'expulsion du Mazarin, qui avait l'audace de rejeter des prétentions aussi légitimes !

— Vous n'avez rien écrit, et vous ne demandez rien ? dit la duchesse à Paul de Gondi, qui avait suivi les lectures d'un sourire moqueur.

— La gloire de vous servir me suffira, répondit gracieusement l'abbé.

— Avec la gloire d'être à votre tour cardinal et premier ministre, lui murmura la princesse à l'oreille. Vous avez raison de mépriser cette cohue d'ambitieux ; ce que vous désirez ne se réclame point, mais s'enlève d'assaut. Le successeur de Mazarin doit le jeter bas sans le dénoncer.

— Et vous, prince ? dit-elle à M. de Marcillac, en baissant encore la voix, où est donc votre ultimatum ?

— Le voici madame, repartit le jeune seigneur. Et il glissa à la duchesse un billet, où elle ne trouva que ces deux vers :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> Je fais la guerre aux rois, je la ferais aux dieux

— Vous êtes le plus ambitieux de tous ! dit la princesse, qui rayonna comme un astre dégagé d'un nuage...

Sur la fin de cette scène, un nouveau personnage était entré dans la tribune sans être remarqué :

C'était Guillaume Deboile.

Il avait écouté les dernières lectures avec une expression d'ironie sanglante, et il se mordit la lèvre en pâlissant, lorsqu'il vit la duchesse serrer le billet de Marcillac.

Mais, aperçu au même instant par celui-ci, il prit pour l'aborder l'air le plus aimable.

— C'est maître Deboile, dit le prince d'un air protecteur ; c'est notre féal ambassadeur près du Parlement. Eh bien, vous arrivez à propos, quelles nouvelles de nos amis ?

— Tout va bien, repartit l'avocat, reçu comme ancienne connaissance par les seigneurs et par Mme de Longueville. Entendez-vous ces cris ? ajouta-t-il. C'est le père Broussel amené par le flot populaire... Tenez, messieurs, le voilà qui paraît, majestueux et courroucé comme Neptune... Il va lancer le *quos ego* à la cour, et vous allez voir une tempête de robes rouges...

Puis, s'approchant de M. de Marcillac :

— Le refus de la reine est arrivé à temps, lui dit-il en confidence ; le bonhomme est parti comme une bombe, et son éloquence va éclater en mitraille.

En effet, la séance du Parlement fut terrible. Broussel tonna contre le désordre des finances, gémit sur le pauvre peuple opprimé, réclama les priviléges de la Cour souveraine, déchira le voile qui couvrait la majesté royale, ouvrit aux profanes le sanctuaire de la loi, opposa les droits de la nation aux droits de la monarchie ; et malgré la ferme résistance du président Molé, souleva tous les conseillers comme un seul homme, aux cris de : Maintenons la réunion des Chambres, sauvons l'intérêt public, soulageons le bon peuple, et réformons l'État ! Les plus jeunes magistrats, se levant après leur doyen, débitèrent « des harangues magnifiques et dignes de l'ancienne Rome (1). » On passa au crible les choses et les personnes. On protesta contre les usurpations du ministère, on prit à partie la royauté dans tous ses instruments... On mit en lambeaux sa déclaration du 10 juillet. Bref, on décida que les députés de toutes les compagnies continueraient de s'assembler pour la réforme, en dépit du roi et malgré le roi, qu'on lancerait un appel d'union à tous les Parlements du royaume, qu'on supprimerait et destituerait sans recours les agents de l'administration, et qu'on signifierait le présent arrêt à Sa Majesté, en retranchant, d'après l'avis de Broussel, les mots : *sous le bon plaisir du roi*, dernier vestige de respect et de soumission...

(1) On peut voir toutes ces demandes textuelles dans les Mémoires du temps, notamment dans ceux de Mme de Motteville, qui rapporte la pièce officielle : *Demandes particulières de messieurs les généraux et autres intéressés.*

(1) *Histoire du temps*, et *Journal du Parlement.*

Puis on se sépara aux applaudissements de la tribune des princes et aux acclamations du peuple, qui reporta Broussel en triomphe, suivant les instructions de Deboile.

— Allons, le gant est jeté, dit le coadjuteur en sortant du palais, la reine n'est pas femme à le laisser à terre..., et dans quelques jours nous fronderons à coups de fusil...

— Va pour les coups de fusil! s'écria Guillaume triomphant; et nous verrons alors, ajouta-t-il tout bas, auquel des trois larrons restera l'âne!

Puis, il se dirigea vers la taverne du *Bien public*.

Mais avant de l'y suivre, il faut expliquer son rôle.

VII. — LES EFFETS D'UN ÉCLAT DE RIRE.

Quelques années avant la Fronde, M. le Prince, père du

Louise Boucherat. La duchesse de Longueville. Une femme du peuple, en 1648.

grand Condé et de Mme de Longueville, n'avait point encore marié celle-ci. Il vivait avec elle, tantôt à Paris, tantôt dans ses gouvernements, croupissant dans une avarice qui désespérait sa famille.

C'est lui qui, dès son enfance, trichait au jeu les écoliers de Bourges, leur gagnait des dîners aux quilles, et faisait payer tout le monde pour lui au cabaret.

Traversant un jour une petite ville, il réglait ses comptes avec l'hôtelier.

— Monseigneur, lui dit celui-ci, les échevins ont soldé votre dépense.

— Et combien avez-vous reçu? demanda le prince.

— J'ai reçu cent écus pour les frais, et cinquante pour votre qualité.

— Ma qualité ne doit rapporter qu'à moi.

Et il força l'hôte à lui donner les cinquante écus.

Un autre jour, il passait un bail avec ses fermiers.

— Que donnez-vous à mes secrétaires en ces occasions? dit-il.

— Cent écus, quand ils signent pour vous.

— Eh bien, je vais signer pour eux; baillez-moi la somme. — Il la prit et l'empocha.

Il courait à cheval, sur une haquenée de Paris, avec un seul valet de pied, pour aller solliciter les juges de ses procès; habillé, dit Tallemant, « comme il n'y avait rien de même. »

Quand il s'agissait de se battre, il disait à son fils: « C'est bon pour vous, qui êtes brave »; et, quand il s'agissait de gagner de l'argent: « c'est bon pour moi, qui suis poltron. M. de Vendôme l'est encore plus que moi », ajoutait-il pour se justifier.

Le duc d'Enghien ayant envoyé trente mille écus en or à Paris, après sa victoire de Fribourg, son père en fut averti, et s'empara de la somme qu'il distribua à ses créanciers. Puis il donna les quittances au jeune prince, en lui disant : « Il faut toujours commencer par payer ses dettes. »

On juge quelle triste vie menait, chez un tel homme, la future duchesse de Longueville. Elle avait pour confidents de ses peines une jeune gouvernante, et son frère, qui était secrétaire du vieux prince. Ce dernier gagna l'affection de mademoiselle de Condé, par des soins rendus à son abandon, par des soulagements apportés à sa coquetterie.

Or, un jour, cette affection tourna la tête au secrétaire. Égaré par une passion insensée, exalté par la beauté de

Les barricades de Paris en 1648.

la princesse, oubliant l'abîme qui la séparait de lui, se méprenant sur les sentiments qu'il lui inspirait, il osa faire le rêve inouï de monter jusqu'à elle, il tomba éperdu à ses pieds, et lui offrit de l'arracher à la tyrannie de son père...

La fille des Condé lui répondit, fort innocemment, par la plus sanglante injure qui puisse broyer un cœur ambitieux : elle le remit à sa place, en jetant un éclat de rire, et en lui pardonnant son accès de folie.

Le pardon blessa le jeune homme plus cruellement encore que l'éclat de rire.

Dès lors, une immense prétention s'empara de lui. Il jura de s'élever, par tous les moyens, au-dessus de la princesse qui l'avait écrasé, et de l'écraser à son tour, avec tout ce qui faisait sa grandeur et sa gloire. Il feignit d'accepter sa grâce; il resta près d'elle, dévorant sa honte, et puisant du courage dans son humiliation. Les projets les plus extravagants agitèrent ses nuits et ses jours. Il passa en revue, dans l'histoire et dans les romans, les exemples qui pouvaient l'encourager. Un soir, enfin, Mlle de Condé elle-même lui ouvrit, sans le savoir, la route que cherchait son ambition. Elle venait de parcourir les gazettes

d'Italie et d'Angleterre. Elle raconta l'étrange destinée de Cromwell et de Mas-Aniello : de Cromwel, simple brasseur anglais, à qui une femme annonça dans son enfance qu'il deviendrait le premier homme du royaume, et qui, ruiné deux fois, puis député au Parlement avec son habit sale et déchiré, puis capitaine de cavalerie, combattant de sa plume, de sa parole et de son épée, vainqueur à Marston-Moor et à Newbury, était en ce moment plus roi d'Angleterre que Charles Ier, dont il tenait à sa merci la couronne et la tête ; — de Mas-Aniello, pauvre pêcheur de Naples, élevé par une émeute au-dessus du vice-roi espagnol ; revêtu de la pourpre et porté en triomphe sur le trône, où il serait resté peut-être, si le vertige ne l'en eût précipité...

— Pourquoi n'en ferais-je pas autant? se dit le secrétaire, enflammé d'émulation. La France est déchirée par les factions, comme l'Angleterre et l'Italie. La monarchie, soutenue par un enfant et par une femme, tremble sur sa vieille base, sapée par les grands seigneurs et par le Parlement. Il ne faut qu'un Cromwell ou qu'un Mas-Aniello pour lui porter le dernier coup, par la rude main du peuple. Je serai le Cromwell ou le Mas-Aniello français ! Et malheur alors aux princes qui m'auront foulé aux pieds ! Ils connaîtront le poids des miens, et recevront à leur tour mon pardon !

Vous reconnaissez l'homme qui parlait ainsi : c'était maître Guillaume Deboile, — courtisan manqué, comme tous les révolutionnaires.

Le lendemain, il quittait le prince de Condé, sans lui demander ses gages ; il se jetait à corps perdu dans les tumultes de la basoche, et il devenait l'orateur fougueux des bornes du Pont-Neuf. Sa mâle beauté, sa virulente éloquence, sa vie romanesque et désordonnée, ses manières à la fois hautaines et triviales, en firent bientôt le héros et le tribun favori du peuple. Le Parlement et les princes se servant également des masses, Deboile fut pris pour instrument de côté et d'autre ; et, maître des secrets des deux partis, sans leur avoir révélé le sien, il résolut de les exploiter à son profit et d'être le troisième larron, comme il disait. Allant et venant de la coterie de Mme de Longueville à celle de M. Broussel, il cimentait dans l'ombre son propre piédestal, avec les discours ronflants du conseiller et les écus sonnants des grands seigneurs. C'est avec ces écus qu'il payait, on s'en souvient, les ovations du père Broussel ; et c'est par le crédit en cour de M. de Marcillac qu'il avait empêché le ralliement du magistrat à la régence, — en faisant arriver si à propos chez lui le refus de la reine à sa demande de la grande noblesse. La cauteleuse politique de Mazarin avait promis ces grâces opportunes au comte d'Amalby, mais Marcillac avait sans peine arraché un contre-ordre aux rancunes violentes d'Anne d'Autriche contre le Parlement.

L'ambition de Deboile avait trouvé un aiguillon de plus dans sa passion pour Louise Boucherat, la nièce du vieux conseiller au Parlement, — beauté supérieure encore à la duchesse de Longueville, puisqu'elle ressemblait à l'immortelle *Joconde* de Léonard de Vinci ! Armé, comme on a vu, de son image, qu'il portait sur le cœur dans un médaillon d'argent, Guillaume l'opposait avec une joie superbe à celle de la fille des Condé, que les frondeurs avaient prise pour emblème et déguisée en Pallas (1). Sa Pallas, à lui, était comme lui-même, une fille du peuple ; il la faisait saluer d'avance par le peuple, comme une future reine ; bref, il se flattait de l'élever avec lui sur le pavois du peuple, le jour où la révolution l'y placerait comme Mas-Aniello, — et de dire, ce jour-là, à la duchesse de Longueville, plus humiliée par lui qu'il ne l'avait été par elle : — « Celui que vous avez repoussé du pied, vous repousse à son tour pour une femme plus belle et plus adorée que vous. Que vos larmes expient votre éclat de rire, et vous obtiendrez aussi votre grâce !

A la vérité, le comte d'Amalby, avec son épée de lieutenant aux gardes, s'était jeté en travers des beaux projets de Guillaume ; mais ce gentilhomme ne serait-il pas emporté, comme tous les autres, par la tempête qui allait faire surgir l'avocat?

Allons maintenant voir comment il la préparait à la taverne du *Bien public*.

VIII. — LA TAVERNE DU BIEN PUBLIC.

La taverne du *Bien public* était située dans un carrefour obscur de la rue Dauphine. La salle basse, où les complices de Guillaume l'attendaient, méritait le choix qu'on en avait fait pour une œuvre ténébreuse. A peine éclairée par des jours de souffrance, garnie de tables et de bancs crasseux, elle avait pour tout ornement les caricatures et les placards lancés, malgré la police, contre la reine et le Mazarin. Deux cents hommes la remplissaient lorsque l'avocat y fit son entrée. Il y fut accueilli comme un roi dans son empire ; et, sauf quelques poignées de main à ses lieutenants, il salua son peuple avec une majesté toute royale.

Ce peuple, il faut le dire, ne lui faisait pas honneur. Quelques chefs de corporations en formaient l'élite. Ils n'avaient pas les doigts trop sales, et leurs vêtements semblaient assez honnêtes ; mais leurs figures, altérées par la débauche, trahissaient les désordres d'une vie qui cherchait issue dans les aventures publiques. Le reste se composait des bras-nus du port, des vagabonds de la Cité, des mendiants de la Cour-des-Miracles, des représentants de toutes les industries nomades et de toutes les pratiques du lieutenant de police. C'est avec ces messieurs qu'on a toujours fait les révolutions. Quand on veut s'en servir, il faut mettre la délicatesse de côté. Guillaume Deboile en avait pris son parti. Il savait que chacun de ces hommes en avait mille à sa suite, et il les comptait sans les peser, en les touchant le moins possible.

L'état-major est digne d'une mention à part. On y distinguait les principaux libellistes et gazetiers de l'époque : Carpentier de Marigny, qui, après avoir cherché fortune de cour en cour, chansonnait pour le moment la royauté, et venait de prouver, dans son *Traité politique* (1), *par l'exemple de Moïse et autres, que tuer un tyran de nom ou de fait n'est pas un crime ;* Guy-Patin, qui déjeunait au cabaret d'épigrammes contre les princes, jusqu'à ce qu'il dînât d'épigrammes contre le peuple, en trouvant chez les princes une pistole dans sa serviette ; — Mézeray, le futur historien, dont le *Musée* vous a raconté la vie (2) ; qui décriait Mazarin entre cinq pots, afin de gagner de quoi décrier un jour Colbert entre dix bouteilles ; Chapelle, le joyeux viveur de l'époque, prêt à se griser avec les bateleurs ou les ducs et pairs ; il se grisait alors avec les bateleurs, et fabriquait des mazarinades à deux pintes le couplet ; — Dubosq-Montandré, le publiciste incendiaire, qui vendait d'une main des sermons aux curés, et de l'autre des libelles aux frondeurs, le matin des diatribes contre Condé, et le soir des dithyrambes à sa gloire, jusqu'au jour où le prince rétablit l'équilibre en le faisant

(1) Voyez notre gravure, faite d'après un portrait contemporain de Mme de Longueville, conservé à la Bibliothèque nationale.

(1) Réimprimé à Paris en 1793. Date notable !

(2) Voyez *François Mézeray*, t. XVI, p. 277.

bâtonner par ses laquais (1); les auteurs prudemment anonymes du *Donjon du droit naturel contre les ennemis de Dieu et du peuple*: programme communiste de ce temps-là; les traducteurs du *Franco-Gallia* et du *Junius Brutus*, qui affichaient partout les maximes républicaines, prouvaient en trois points « *que la monarchie était trop vieille, qu'il était temps qu'elle finît* », et engageaient la France « *à imiter Naples et l'Angleterre*, en usant comme elles *du droit de changer son gouvernement, de déposer et de chasser ses rois et ses ministres* »; — les factieux qui avaient arraché, la veille, aux archers et au gibet, l'imprimeur de l'infâme satire : *la Custode du lit de la reine*, etc.

Après s'être assuré que chacun avait donné les mots d'ordre : — *Mas-Aniello, Res-publica*, et qu'il ne pouvait s'être glissé aucun loup dans la bergerie, Deboile monta sur une table, retroussa ses moustaches, et raconta les événements de la journée.

— Vous voyez que tout marche à nos souhaits, ajouta-t-il : le Parlement est en pleine révolte, les seigneurs vont s'y mettre, et les uns et les autres vont y appeler le peuple; c'est-à-dire que chaque parti compte se servir de nous pour triompher, et nous récompenser ensuite en nous opprimant de plus belle. Halte-là, messieurs! nous entendons la chose autrement! Puisque rien ne peut se faire sans nous, il faut que tout se fasse pour nous! Cependant, cachons encore nos projets, pour en mieux assurer le triomphe. Voici notre plan de conduite. Au premier jour, la reine répondra au Parlement par un coup d'Etat. Le Parlement tiendra bon, s'il est appuyé par les seigneurs et par nous. Par les seigneurs, il le sera; c'est leur intérêt et c'est convenu. Par nous, il le sera aussi, mais aux intentions suivantes : Nous nous soulèverons d'abord contre le ministère en criant: Vive la réforme de l'Etat! à bas le Mazarin! Moyennant ce cri, tout Paris sera de notre bord, et chacun fera nos affaires, quand nous paraîtrons faire celles des autres. On tendra des chaînes, on dressera des barricades, on remettra au vent les épées de la Ligue. On armera la garde bourgeoise, c'est-à-dire tous ceux qui voudront des armes... Enfin, le roi, la reine et le ministre ne seront plus rien pendant une heure. Le gouvernement tombera dans la rue et appartiendra au plus fort. Le Parlement et les princes se jetteront dessus et se le disputeront à belles dents. C'est alors que nous démasquerons nos batteries et que nous mettrons les gourmands d'accord en disant : A nous le gâteau! « Qui a fait le Parlement « et les seigneurs? ce sont les rois; mais qui a fait les « rois? c'est le peuple (1)! » C'est donc au peuple de les défaire, s'il lui plaît, et le moment en est venu! Là-dessus, nous crierons, non plus: Vive la réforme de l'Etat! et à bas le Mazarin! mais : A bas la monarchie! et *vive la république!* Les poltrons nous feront écho, en nous voyant les plus résolus... Les autres seront frappés de surprise, d'admiration ou de terreur. Bref, roi, régente, ministre, seigneurs, Parlement, seront culbutés « en un tour de main; » et nous nous installerons à l'Hôtel-de-Ville, où nous arborerons le drapeau que voici!

Deboile fit un signe; Montandré se leva et déploya sur les têtes, au milieu des trépignements d'enthousiasme, *un drapeau rouge* portant ces inscriptions : *Bien public, Vox populi, vox Dei, République de France* (2).

Puis on procéda à l'organisation du futur gouvernement, et Deboile en fut proclamé chef, à l'unanimité.

Une éblouissante vision lui montra en ce moment Louise Boucherat trônant avec lui, et la duchesse de Longueville suppliante à ses genoux...

L'union des conjurés devint moins touchante dans la discussion qui suivit, sur les conséquences de la victoire. L'un proclamait *la liberté, l'égalité et la fraternité sociales*, comme Van-den-Enden les professait alors à Amsterdam (3). L'autre demandait une confédération, comme dans les Provinces-Unies; un troisième le protectorat, comme en Angleterre. Les ouvriers réclamaient la suppression des maîtres, et entendaient rester maîtres cependant. Les mendiants comptaient aller en carrosse, et per-

(1) On jugera des écrits de Dubosq par quelques extraits de sa brochure : *Le Point de l'Ovale* :

« Si dès les premières barricades les Parisiens *poussent l'affaire jusqu'au bout...*, si d'abord nous faisons main basse et de Mazarin et des Mazarins et des Mazarines, il n'en sera que cela... En matière de soulèvement, on n'est coupable que d'avoir trop de modération... Il ne faut jamais ébranler un Etat que pour faire tomber tous ceux qui se sont élevés sur les ruines du pauvre monde... N'imitons point les médecins qui n'ordonnent que de petites saignées...; il n'en faut qu'une seule, mais qui soit bonne... Le fer sera notre juge. Le plus fort sera le plus juste... Levons le masque, le temps le demande. Voyons que les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules. Nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre, et pour faire un coup de partie duquel il soit parlé à jamais... C'est une folie au pauvre peuple de se laisser ainsi sucer jusqu'à la dernière goutte de son sang, pendant qu'il ne tient qu'à lui qu'il ne s'engraisse de celui de ses tyrans. Les sujets n'ont jamais meilleure justice que lorsqu'ils se la font eux-mêmes. Il faut qu'ils soient les juges de ceux qui les ont jusqu'à présent jugés... Après avoir remarqué lequel des deux partis nous sommes en dessein de renforcer par un soulèvement général, *faisons carnage de l'autre, sans respecter ni les grands, ni les petits, ni les jeunes, ni les vieux, ni les mâles, ni les femelles; alarmons tous les quartiers, tendons les chaînes, élevons les barricades, mettons l'épée au vent, tuons, saccageons, brisons, sacrifions à notre vengeance tout ce qui ne se croisera pas pour marquer le parti de la liberté... Il n'est rien de plus facile, et, si nous le voulons, ce n'est pas l'affaire d'un jour... Paris est le chef de l'État... Le chef préside sur tous les membres... C'est donc à Paris de donner le branle. Mettons donc promptement la main à la pâte, nous qui avons l'honneur d'être dans le chef de l'Etat*, etc., etc. »

Voilà ce qui s'imprimait sous la Fronde, au commencement du règne de Louis XIV! C'est à n'y pas croire, et pourtant rien n'est plus vrai! (Voyez la *Bibliothèque historique* du père Lelong : *Mazarinades*, et l'*Histoire de la Fronde*, de M. de Saint-Aulaire, *Pièces justificatives*, t. III, p. 380.) Marat et ses successeurs ont-ils dit et fait autrement depuis 1793 jusqu'à 1849; et les révolutions modernes ne sont-elles pas des plagiats des anciennes révolutions?

(1) Paroles textuelles de l'avocat Deboile. Il les adressa en pleine rue, du haut des barricades, au président de Novion (Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, 1827, t. Ier, p. 337; *Journal du Parlement*, *Histoire du temps* et *Mémoires* déjà cités).

(2) Voyez l'*Histoire de France* d'Henri Martin, t. XIV, p. 360-362. « La révolte victorieuse prit pour sceau la figure de la *Liberté*, avec l'exergue : *Vox populi, vox Dei*,... et arbora sur tous les clochers un *drapeau rouge*, etc. » Nous n'inventons rien.

(3) Il vint les professer à Paris vers 1674, à l'*Hôtel des Muses*, dans le faubourg Saint-Antoine, près du couvent de Piquepus.

Voici quelques détails de son plan d'*organisation sociale*, que nous traduisons du latin :

« Le but est de fonder une République populaire, toujours florissante et progressant par l'accord et la liberté générale. Les citoyens seront convoqués sans armes dans les paroisses pour discuter leurs droits, choisir leurs chefs au suffrage secret, et se gouverner en peuple libre d'après des lois fondées par eux et modifiables à leur gré, par une assemblée civile composée de trois cents membres, douze membres par paroisse. Cette assemblée réglera les finances, les travaux publics, l'assistance, les emplois, la justice, l'instruction, les alliances extérieures, etc. Un conseil militaire, en rapport avec elle, s'occupera de ce qui est du ressort des armes. Rien ne sera imposé au peuple sans le consentement des deux assemblées. Personne n'est admis au rang de citoyen avant l'âge de vingt-un ans, et s'il n'a été trois ans soldat. Il n'y aura aucune différence entre les religions, les classes, etc. » (Bibliothèque nationale, manuscrits : *Procès de Rohan.*)

Ne voilà-t-il pas tout notre régime constitutionnel et représentatif, nos chambres, nos chartes, nos constitutions, notre recrutement, notre budget, etc.? Qu'on dise encore qu'il y ait rien de nouveau sous le soleil! Du reste, Van-den-Enden, ayant voulu joindre l'application à la théorie et fonder sa *république sociale* en Normandie, avec Rohan, Latréaumont, et Des Préaux, fut exécuté en leur compagnie le 27 novembre 1674.

sonne ne voulait plus faire de carrosse... Tel désirait que chacun travaillât de ses mains; tel, que personne ne fît rien de ses dix doigts. Celui-ci exigeait que l'Etat nourrît tout le monde à la même gamelle; celui-là, que chacun devînt ministre, fermier général, gouverneur, etc. L'un, que les seigneurs fussent à leur tour laquais de leurs laquais; « l'autre, qu'on supprimât la pluie et la gelée, qu'on réformât le soleil, et qu'on trouvât le moyen de voler comme les oiseaux. » (Toutes ces rêveries, fièvres périodiques de l'humanité, percent dans les brochures philosophiques de la Fronde.)

La délibération allait dégénérer en coups de poing, si Deboile, usant déjà de son autorité, n'eût imposé fermement le silence, et passé à l'énumération des combattants et des armes.

Tout compte fait, il se trouva qu'on disposait de quarante mille hommes, et d'autant d'arquebuses, pistolets, épées, poignards, et autres instruments de destruction; que les tonneaux, les chaînes et les bras étaient prêts pour les barricades, et qu'elles surgiraient par centaines, du Pont-Neuf à la Bastille, au premier signal donné par Guillaume.

— Ce signal, dit-il pour conclusion, sera le drapeau fleurdelisé du Parlement, que j'arborerai de mes mains sur les tours de Notre-Dame, en attendant que le nôtre se déroule au sommet de l'Hôtel-de-Ville !

En même temps, il tira de sa poitrine le médaillon de la *belle Joconde*, le portrait de la charmante nièce de Broussel; et sur ce talisman sacré, tous, étendant la main, jurèrent avec lui de vaincre ou de mourir...

Quelques jours après, le 27 août, la moitié des prédictions de Guillaume était réalisée... Paris, soulevé tout à coup, et semblable à un camp retranché, se trouvait hérissé de douze cents barricades...

Mais avant de raconter cette formidable explosion, allons en chercher l'explication chez la reine, où nous trouverons M. le comte d'Amalby, sans lequel maître Deboile avait compté.

(*La suite au prochain numéro.*) PITRE-CHEVALIER.

GÉOGRAPHIE, MOEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE (1).

LA HONGRIE (2).

Enfants hongrois sortant de l'école, aux environs d'Orsova.

I. — LES VILLES ET LES PRODUITS (SUITE).

Le pont de Bude à Pesth. — Une révolution. — Les glaces foudroyées. — Bude, l'été et l'hiver. — Edifices. — Bains communs. — Pesth. — Le Casino. — Le Muséum. — Villages de 40,000 habitants. — Enfants hongrois. — Belgrade. — Orsova. — Produits : bestiaux, bergers, leurs mœurs; troupeau de 4,000 têtes. — Vin de Tokay.

Naguère un pont de bateaux, enlevé pendant l'hiver, était le seul moyen de communication entre Bude et Pesth. L'étranger y voyait, non pas sans indignation, le maintien du plus odieux des priviléges octroyés à la noblesse, le droit de ne point contribuer au payement de l'impôt. Tandis que l'équipage du riche magyar passait libre et fringant, le paysan était arrêté sur le seuil, et rançonné pour lui, pour sa charrette et pour ses maigres chevaux. Le comte Széchény proposa à la diète de 1836 d'établir un pont de pierre, et, pour subvenir aux frais de construction, nobles et paysans seraient soumis au péage.

(1) Voyez la Table des dix premiers volumes, et les tables des cinq derniers, notamment : *aux Bords du Rhin*, t. XIV, p. 65, 170.
(2) Voyez le numéro de septembre dernier.

Cette proposition était grosse d'une révolution. Les magnats le sentirent. Mais que purent leurs efforts contre le mouvement des esprits? Le projet fut adopté.

— Moi, du moins, s'écria, les larmes aux yeux, le chef de la justice, je ne passerai jamais sur ce pont, dont l'érection doit signaler la ruine de la noblesse !

Il est pour les habitants des deux rives un moment plein d'anxiété, c'est celui du départ des glaces dont le Danube est couvert du mois de novembre au mois de mai. Quand des chaleurs soudaines ont occasionné une fonte de neige trop rapide, les eaux, arrivant avec impétuosité, font voler au loin, par une explosion terrible, des blocs de glace énormes. Afin de prévenir ces dangers, on échelonne des factionnaires sur les bords du fleuve; à l'approche des eaux, ils répandent l'alarme par des coups de canon; l'artillerie de Pesth accourt, hâte le départ des glaçons et foudroie ceux qui arrêteraient la débâcle.

C'est aussi pour conjurer ces désastres que se font, d'une ville à l'autre, les processions de pèlerins hongrois, — spectacles religieux d'une imposante solennité.

Parlons de Bude. La ville a trois parties distinctes. Ses rues sont étroites, mal pavées; ses maisons basses et presque toutes en bois. Le château du palatin, placé sur un mamelon, domine la ville de tous côtés; c'est dans sa chapelle qu'est conservée la couronne de saint Etienne, ce palladium de la Hongrie. Une ceinture de murailles règne autour de la montagne; elle renferme d'assez beaux édifices et des hôtels qui s'élèvent dans une position ravissante. Bude, si triste pendant la belle saison, change d'aspect et s'anime au milieu de l'hiver; un grand nombre de familles très-distinguées viennent alors l'habiter et en font le centre de toute la société aristocratique. Les Romains et les Turcs ont laissé à Bude des traces de leur passage; elle leur doit l'établissement thermal de Kaisser-

Procession de pèlerins à Pesth.

bad. C'est là qu'hommes et femmes du peuple se baignent aux mêmes heures, sans se soucier des lois de la décence. Ce spectacle serait curieux, s'il n'inspirait le dégoût.

Pesth n'a pas de monuments anciens. Mais son Casino est, pour l'étendue et la beauté, unique en Europe. Les étrangers y sont admis avec un empressement plein de cordialité.

Il y a deux théâtres, l'un pour les pièces allemandes, l'autre destiné aux productions des artistes hongrois. L'esprit français règne sur les deux scènes. Le muséum, fondé par le père du comte Széchény, possède une belle collection de médailles et de manuscrits.

Pesth est par-dessus tout une ville commerçante. Quoique ancienne, elle ne date que du règne de Joseph II. Mais depuis elle a détrôné Presbourg. Récemment encore, elle lui enlevait sa diète. Pesth aspire à devenir tout à la fois la tête et le cœur de la Hongrie.

Avant d'arriver à Belgrade, le Danube traverse des prairies vastes, riches, mais désertes; point de villages sur ses bords. C'est que le paysan magyar redoute les

bienfaits de ce fleuve dont il connaît trop les fréquentes inondations. Cet abandon provient aussi d'une autre cause. Les villages sont clairsemés en Hongrie, mais ils renferment quelquefois trente à quarante mille habitants. J'emprunte ce chiffre au duc de Raguse. Inquiétés par les excursions des Mongols et des Turcs, les cultivateurs ne trouvaient de sûreté que dans une agglomération, nuisible en temps de paix aux progrès de l'agriculture. Les villages hongrois ont d'ailleurs une physionomie qui leur est propre. Les maisons, à façade blanche, s'étendent sur une seule ligne, comme un camp. Heureusement, ces agglomérations s'accroissent si lentement, à en juger par le peu d'enfants qu'on y rencontre. Ces enfants sont surtout curieux à voir sortir des écoles, offrant toutes les variétés des types et des costumes nationaux. Ils rappellent leurs voisins, les enenfants turcs, si vivement dépeints par la brosse de M. Decamps.

Belgrade, tour à tour aux chrétiens et aux Turcs, est plein de souvenirs. Mais à la vue de ses minarets et de ses maisons, qui semblent sortir chacune d'un bosquet délicieux, et que dore un beau soleil, vous oubliez les assauts sanglants dont cette ville fut tant de fois le théâtre, pour ne plus songer qu'aux merveilles de l'Orient dont vous approchez, et que vous croirez atteindre en arrivant aux bains de Méhadia, « frais et pittoresque séjour qui n'a rien à envier aux sites les plus visités des Pyrénées et des Alpes. »

Orsova est la dernière ville du royaume de Hongrie.

Cette contrée, par son climat et par sa végétation, semble appartenir aux pays qui, de côté et d'autre, la limitent; refroidie par les glaces dans la partie septentrionale; chaude au midi, aride sur les montagnes, et dans la plaine, chargée de richesses dont elle ne sait point assez tirer avantage.

Ses bestiaux, ses vignes, ses blés, ses forêts lui fournissent toutes les choses nécessaires à la vie; même au delà. Qu'il soit donc permis à l'orgueil national de conserver ce proverbe : *Extra Hungariam non datur vita.*

Entre la Theiss et le Danube, de Pesth à Szégédin, sont situés les pustas (ou putzas), pâturages sans limites, où, comme en Espagne, les animaux passent toutes les saisons en plein air, sans jamais entrer dans une étable. Des Grecs et des Arméniens possèdent ces pustas à titre de fermage; en retour, ils s'engagent à monter quelques régiments de cavalerie hongroise.

Dans ces plaines, où, pour retrouver sa route, il faut chercher les étoiles au ciel, les troupeaux vivent sous la garde de bergers appelés guylas et julaz. Les mœurs de ces derniers frappent par leur rudesse. Ils gardent les moutons et partagent avec eux les variations et les incommodités du temps. Quinze à seize chiens, compagnons inséparables, surveillent les troupeaux la nuit et le jour. Les julaz se montrent rarement parmi les hommes. On les dit féroces. La peinture qu'en ont faite les voyageurs n'est pas attrayante. Une chemise et un pantalon de grosse toile, enduite de graisse et noircie par l'usage, préservent leurs corps de la piqûre des mouches qui abondent en ces contrées. Leur chaussure n'est qu'une semelle de cuir et de paille fixée par des courroies autour de la jambe. Ils ornent leurs chapeaux de rubans, et suspendent à leurs épaules un manteau de laine blanche (*kepeneck*) chargé de boutons d'un métal luisant. Tel est leur goût pour cet ornement qu'ils se le procurent quelquefois par le crime. Ils graissent leurs cheveux et les relèvent en nœuds au-dessus des oreilles.

Malgré le peu de soin donné à l'entretien de ses bestiaux, la Hongrie ne le cède sur ce point qu'au comté de Kent en Angleterre. Le bœuf hongrois est grand et bien fait; son poil court est luisant; sa couleur, la plupart du temps, blanche ou grisâtre.

La Hongrie possède de fort beaux moutons dont les propriétaires ont varié l'espèce en la croisant avec des mérinos; il y a aussi une race à cornes fourchues, qu'on n'élève dans aucun autre pays, excepté sur les montagnes d'Ida et dans quelques îles de l'Archipel. Quelques magnats, à l'instar des grands d'Espagne, entretiennent des milliers de moutons de race supérieure et en tirent chaque année un profit considérable. Le troupeau du prince Charles Esterhazi est évalué à 3 ou 4 mille têtes.

Les chevaux hongrois sont de petite taille et de faible complexion; défauts qu'ils rachètent par une élégance de formes remarquable. Marie-Thérèse et Joseph II se sont vivement intéressés à la multiplication des haras; mais ils n'ont été que faiblement secondés dans leur entreprise.

La culture des vignes n'est pas une branche de commerce moins importante en Hongrie. Qui n'a point en effet entendu célébrer le tokay, dont la généreuse liqueur, dit une chanson hongroise, a la couleur et le prix de l'or? Les vignes qui le fournissent croissent sur une montagne dépendant des Carpathes et qui n'a pas quatre lieues de longueur, le Hegy-Allya. Le soleil y concentre toute sa force, et ses rayons, par la réverbération des sables, doublent leur intensité. Transplanté, le cep du tokay change de nature. Bientôt il n'est plus reconnaissable.

On compte trois qualités de tokay : les larmes qui se distillent d'elles-mêmes des raisins secs donnent la première; la seconde est due à une légère pression des grappes; la troisième à une beaucoup plus forte.

Chose étrange! Le propriétaire et le vigneron du tokay ne tirent aucun avantage de leur heureuse position. Ils abandonnent le tonneau de vin pour une somme qui compense à peine leurs frais et leurs peines; et l'on a vu la bouteille se payer trente florins à Londres. N'est-ce pas le « *Sic vos non vobis* » de Virgile?

Les vins rouges de Menès, de Rust et d'OEdenbourg sont aussi fort estimés. On les cultive sur les côtes occidentales du lac Neusield, dont l'élévation et la direction sont telles que les rayons du soleil tombent obliquement sur les vignes. La France est la seule contrée d'Europe qui produise autant de vins que la Hongrie.

Mais il n'est aucun pays qui puisse rivaliser avec sa partie méridionale pour le blé, le seigle, le maïs, et toutes sortes de plantes; non-seulement les comtés du Nord, mais l'Allemagne et l'Italie, dans les années stériles, y trouvent un véritable magasin. La grande île de Selmt, à qui sa fertilité a valu le surnom de *Jardin d'or*, produit en en abondance le froment le plus recherché du royaume.

Toutefois, il faut bien le dire, les habitants de la partie méridionale mettent beaucoup de négligence à profiter de toutes ces richesses dont la nature se montre si libérale envers eux. Dans les montagnes le paysan est plus actif.

II. — LES PEUPLES.

Ce capharnaüm des nations qu'on appelle la Hongrie. A. DE GÉRANDO.

Les barbares. — Races distinctes. — Les MAGYARS : leur origine et leurs migrations. — Attila, leur ancêtre. — Leur portrait. — Leur caractère. — Leur langue. — Le paysan magyar. — Cultivateur. — Berger. — Soldat. — Fierté nationale. — L'uniforme de hussard. — L'enrôlement à l'enseigne.

Certes, une contrée aussi magnifique était bien faite pour exciter la convoitise. Les Barbares, qui vinrent du

Nord s'abattre sur l'empire romain, en apprécièrent les avantages. Nous les voyons s'y arrêter, et mettre fin à leur vie aventureuse. Mais aux premiers en succèdent d'autres, et ceux-ci à leur tour subissent une troisième invasion, et de même pendant plusieurs siècles. Chose rare et peut-être unique dans l'histoire, ces populations ne se mêlent point; elles ne perdent ni ne gagnent au voisinage; chacune conserve sa physionomie, son caractère, sa religion, son langage. Les vieilles haines de vainqueurs à vaincus ne sont point éteintes; les institutions ont pris soin de les perpétuer. Les signes extérieurs, et plus encore la loi, distinguent les deux races l'une de l'autre; l'une, toujours à cheval et en armes, maîtresse du sol qu'elle a conquis; l'autre, forcée d'obéir, attachée à la glèbe, sans droits, sans existence légale, nulle.

Voici d'abord les derniers venus, les Hongrois ou Magyars, qui donnent leur nom au pays; puis les Slaves et les Croates, anciens propriétaires du sol; les Valaques, fiers de s'appeler Roumains; les Allemands, les Bohémiens ou Zingares, ces fils de la malédiction; enfin les Français venus au temps de Marie-Thérèse. Ils ont fondé quelques villages, et leur ont donné des noms qui rappellent leur patrie.

. . . Et parva simulacra Trojæ.

La religion du souvenir est si douce en exil!

L'étude de quelques-uns de ces peuples donnera la clef des événements dont la Hongrie vient d'être le théâtre.

LES MAGYARS.

Ils apparaissent, au neuvième siècle, sous la conduite d'Arpad. Sortis des montagnes du Thibet, ils ont fait trois grandes stations, dont il est facile de retrouver la trace; au nord de la Chine, qui se protégea contre eux par sa longue muraille; dans la Perse et dans le Caucase. Ils s'annoncent comme descendants des Scythes, et comptent Attila au rang de leurs ancêtres. Les apparences sont en faveur de cette opinion nationale.

On aura beau faire pour leur assigner une autre origine; jamais on n'effacera de leurs habitudes, de leurs traits, de leur langue, cette vive empreinte et ce cachet qui font voir à quelle race d'hommes un peuple appartient. Croyez-vous que ces Magyars grands, élancés, musculeux, aux yeux et à la moustache noirs, au nez aquilin, aux traits réguliers et beaux, à la démarche militaire, à la physionomie calme et réfléchie, soient venus d'ailleurs que de l'Orient? Entendez-les parler! Quelle magnificence de langage! Non-seulement les termes sont nobles et sonores; mais les images abondent, et la pensée se colore vivement. Le paysan appelle sa femme *csillagom* (mon étoile), *gyongom* (ma perle); quand il vient demander la protection de son seigneur, il lui dit: «Je me place sous vos deux ailes étendues.» Même hyperbole, même exagération que les peuples de l'Asie; même culte pour la beauté physique, et même pressentiment d'une haute destinée.

Entre le Magyar opulent et noble et le Magyar paysan, quoique l'intervalle soit immense, le fond est toujours le même. Tous deux se reconnaissent aisément.

Ce dernier est, pour le voyageur, un souvenir du neuvième siècle vivant au dix-neuvième. Il a conservé le costume national, nous ne disons pas dans toute sa pureté, l'expression serait risible, mais dans toute sa barbarie et sa saleté primitives. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère; le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois; comme son père, il a une physionomie dure, mais pleine d'expression; il unit la force nerveuse à une grande insensibilité physique; comme son père, il porte une chevelure longue et huileuse, et n'a pour costume qu'une veste de cuir enduite de graisse (ce qui, pour lui, remplace souvent la chemise); de larges pantalons, et une peau de mouton presque séculaire, enrichie de couleurs voyantes, et qu'il porte avec dignité, le *bunola*. Race dure et indifférente, il méprise les habitudes casanières, et croirait s'efféminer en acceptant tout ce cortége de petites nécessités qui se sont peu à peu introduites dans la vie moderne; c'est le lazzarone du désert, acceptant la vie telle que la Providence la lui a jetée; dormant où le sommeil le prend, au milieu des pustas, sous un hangar, sous un chariot, à la pluie, au vent, à un soleil de 30 degrés, jamais dans une auberge.

Il ne peut être que cultivateur, berger ou soldat: pour toute autre profession, son aversion égale son mépris. Il a un respect profond pour la terre et la cultive avec orgueil. Berger, il passe des mois entiers hors de son toit. On le voit, enveloppé dans son grand manteau blanc, assis, à la tartare, sur le bord des routes, béant aux horizons lointains, ou suivant de l'œil la fumée de sa pipe, caressant ses longues moustaches, menant par excellence la vie contemplative. Il n'aime pas le gouvernement autrichien; mais ses instincts guerriers l'emportent souvent, et volontiers il se fait soldat. Hier, lorsqu'il combattait pour sa liberté et sur le sol de sa patrie, son courage avait grandi encore. Le nombre l'a écrasé enfin; il a été vaincu, mais comme on l'est aux Thermopyles.

Le paysan magyar a la dignité des Orientaux. Il est grave comme le Turc. Il faut qu'il danse au son de la musique nationale, ou qu'il boive quelque peu des excellents vins de son pays, pour qu'une gaieté bruyante l'entraîne. Toutefois cette gravité ne lui vient qu'après le mariage, lorsqu'il est le chef de la maison.

«En Orient, dit quelque part Mme de Staël, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié.» Ainsi fait le Hongrois. Il est sobre de ses paroles, et ne devient jamais familier; mais il est franc et loyal, et s'il reconnaît en vous un ami, il s'ouvrira avec sincérité.

La famille du paysan magyar n'est jamais nombreuse. Il se croit d'un sang qu'on ne saurait prodiguer. «La noble jument, dit-il, n'a qu'un poulain par an; c'est l'ignoble truie qui met bas une multitude de petits.»

Il est généreux, mais dissipateur. Donnez-lui un écu que l'Allemand ramasserait avec soin, il ira chercher un ami pour le boire avec lui; ou s'il le garde, ce sera pour acheter quelque parure de son goût; car il est ami d'une sorte de braverie orientale qui recherche le clinquant et les ornements fastueux. Qu'il est facile aux recruteurs de le séduire par l'aspect de l'uniforme du hussard! Un de ces brillants cavaliers est mis à la porte d'une auberge et bat la caisse. La foule accourt; et les jeunes filles les premières poussent les jeunes gens à signer un engagement. Ils acceptent avec joie et les vins coulent. Mais qu'au réveil ils se trouvent dragons ou fantassins, et non plus hussards, ils désertent ou se tuent.

Passons au noble magyar, ce lion royal de la Hongrie, dont la gravure suivante vous montrera le charmant costume, en attendant que nous vous décrivions son caractère et ses habitudes.

H. DAVID.

(*La suite prochainement.*)

Cavalier, *julaz* (berger) et paysanne magyars. Transport du vin de Tokay.

L'ESPRIT DES BÊTES.

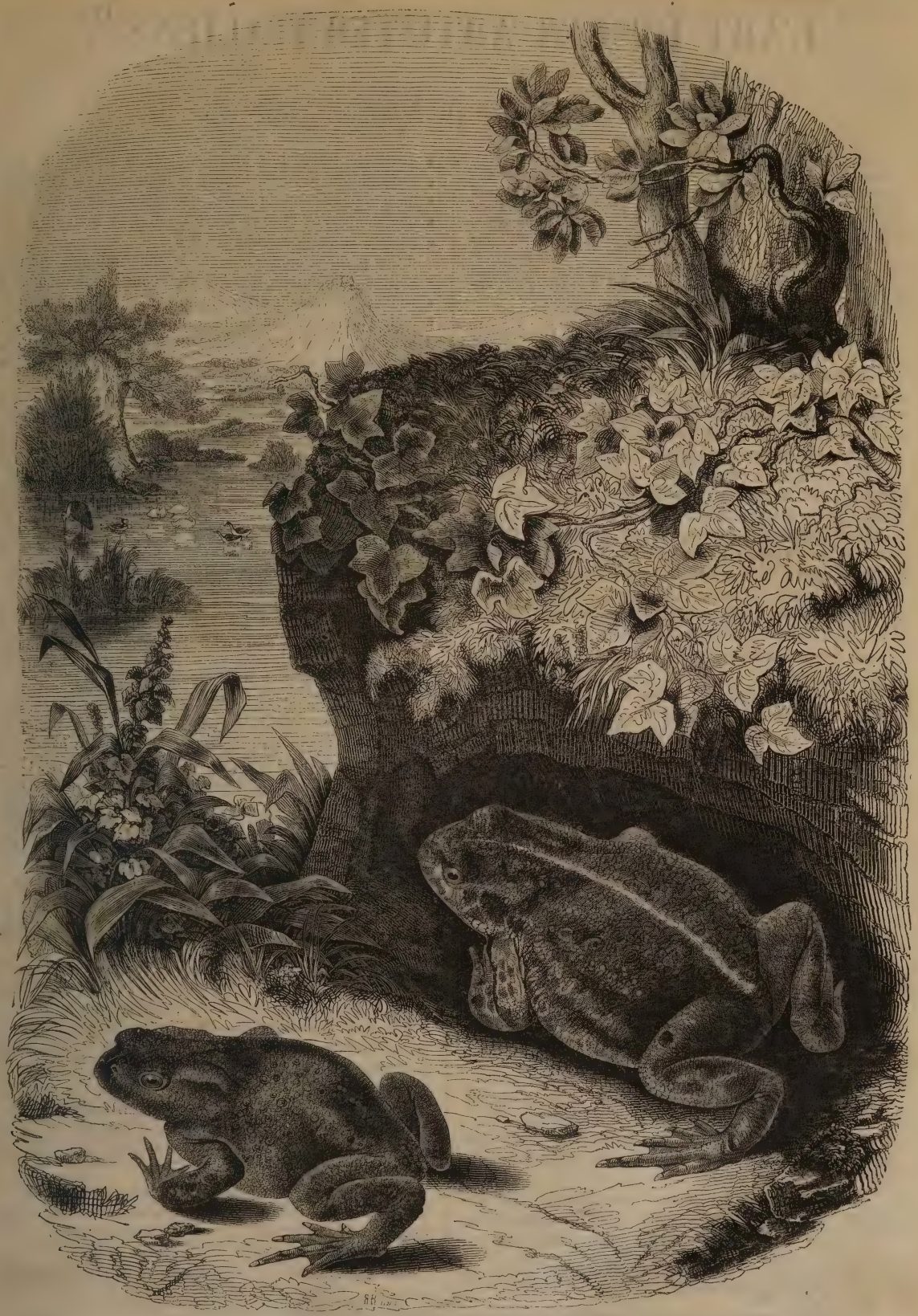
LES CRAPAUDS AMIS DE L'HOMME MÉCONNUS.

Tu es jeune, mon frère, et tu as confiance dans la vie. Prépare-toi cependant à l'injustice. Par exemple, ne t'avise pas de quitter ce trou humide pour aller jouer parmi les oiseaux qui se promènent là-bas sur l'étang. L'homme trouve ces oiseaux jolis, et il nous trouve horribles. C'est le nom qu'il me donne à moi, crapaud des forêts: (*Horridus*). Il ne pardonne pas à nos beaux yeux, d'ont l'iris couleur d'or, nuancé de rouge, entoure une pupille noire, si étincelante et si pure. De plus, il nous croit venimeux et malfaisants, ce qui est une erreur cruelle. Ce fluide écumeux que rejette notre corps est notre seule défense contre nos ennemis. Plus innocent que les armes humaines, il repousse, sans les blesser, ceux qui nous attaquent. Le chien qui nous mord est quitte pour une enflure d'un moment. Mais l'homme nous dit venimeux, pour encourager sa haine à nous détruire. Ses calomnies sont allées plus loin encore : elles ont fait de nous des suppôts du diable, et nous avons péri par millions dans les philtres des sorciers. Crains donc les hommes, mon frère. Quand tes petits seront éclos des globules noirs enfermés à double rang dans leurs cordons de glu transparente, quand ils auront traversé la série de leurs métamorphoses et qu'ils essayeront leurs jeunes forces à l'entrée de l'automne, recommande-leur de fuir les hommes qui ne les apercevraient que pour les écraser. Quand toi-même tu appelleras leur mère, au tomber du jour, n'élève pas trop ta voix douce et mélancolique ; si elle trahit ton humble retraite, tu seras exterminé avec ta famille.

Et pourtant, si les hommes ne nous méconnaissaient pas, nous serions les hôtes familiers de leurs demeures. Les savants qui nous aiment nous apprivoisent à tel point que nous nous laissons prendre et porter autour de leur chambre, pour attraper les mouches contre la muraille. L'un d'eux raconte, et c'est la vérité, qu'un crapaud domestique montait chaque soir, à l'apparition des lumières, l'escalier d'une habitation dans le Devonshire. Il se laissait enlever jusqu'au cabinet où l'attendait son repas d'insectes. Des dames, surmontant l'horreur que nous inspirons, accouraient le voir manger. Il suivait, en marchant, les vers sur une table, les guettait du regard, les saisissait d'un coup de langue et les avalait en un clin d'œil. Il fut ainsi l'ami de la maison pendant de longues années; jusqu'au jour où un corbeau, privé comme lui, mais plus méchant, le blessa mortellement au sortir de son trou.

Quant aux histoires que font les hommes sur des pluies de crapauds, et sur des crapauds vivants trouvés, après des siècles, au cœur des rocs ou des troncs d'arbres, ne croyons que la moitié des premières, et ne croyons rien des secondes.

HORRIDUS.



L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS[1].

LES SOUFFRANCES DE MICHEL-ANGE (2).

L'élève qui corrige son maître. — Pourquoi Michel-Ange avait le nez de travers. — Le coup de poing de Torregiani. — Espiéglerie du grand artiste. — Pierre de Médicis. — Le colosse de neige. — Dissections anatomiques à San-Spirito. — Boutades de Michel-Ange.—Sa *Bataille de Pise*.—Trait de génie. Lâcheté de Bandinelli. — Benvenuto Cellini. — Le pape Jules II. — Plan et histoire de son tombeau. —Rêves gigantesques de Michel-Ange. — Petites intrigues de ses ennemis.— Sa fuite de Rome. — Jules II le poursuit à la tête d'une armée. — L'entrevue de Bologne. — Réconciliation.

Michel-Ange débuta dans la boutique de Ghirlandajo par un coup qui ne pouvait appartenir qu'à lui. Au lieu de se laisser corriger, comme la plupart des élèves, il corrigea les dessins de son maître. Sa copie valait toujours mieux que l'original. Ghirlandajo, en homme supérieur, au lieu de se fâcher d'une telle hardiesse, en sourit doucement et encouragea son apprenti par de nobles louanges. Mais si le maître lui pardonna, ses apprentis lui gardèrent rancune, et il dut comprendre bientôt qu'on n'est pas impunément un grand artiste à treize ans!

Un compatriote, un élève, un ami, un des plus grands admirateurs du divin Buonarroti (c'est la seule épithète qu'il lui donne dans ses mémoires), Benvenuto Cellini enfin, cet homme étrange et puissant, qui avait tant de rapports de génie et de caractère avec le grand Michel-Ange, nous initie aux mystères de cette haine aveugle et jalouse que lui avaient vouée en secret ses compagnons d'apprentissage.

Voici le récit textuel de l'orfévre florentin:

« Vers ce temps (c'était en 1518, trente ans après l'é-
« vénement; Cellini n'en avait que dix-huit, et il ressen-
« tait, avec toute la vivacité de la jeunesse, l'outrage fait
« à Michel-Ange); vers ce temps-là, écrit Benvenuto Cel-
« lini, arriva à Florence un sculpteur nommé Pierre Tor-
« regiani; il venait d'Angleterre où il avait passé plusieurs
« années. — Cet homme, en voyant mes dessins et mes
« travaux, me dit: Je suis venu à Florence pour enlever
« le plus de jeunes gens que je puis. Je dois faire un
« grand ouvrage pour mon roi (le roi d'Angleterre), et je
« ne veux pour mes aides que mes compatriotes; et comme
« ta manière de travailler et de dessiner est plus celle
« d'un sculpteur que d'un orfévre, je t'emmène, et je te
« rendrai du même coup savant et riche.

« C'était un homme hardi et fier que Torregiani, d'une
« grande beauté et d'une noble tournure. Son air, ses
« gestes, sa voix sonore étaient plus d'un soldat que d'un
« artiste; il avait un froncement de sourcils à effrayer les
« plus résolus, et tous les jours il me venait raconter quel-
« ques-uns de ses exploits avec ces bêtes d'Anglais
« (textuel). Un jour, nous causions de Michel-Ange Buo-
« narroti; Torregiani, en tenant à la main un dessin que
« je venais de copier d'après le grand artiste (*il divi-*
« *nissimo*), me dit ainsi:

« Le Buonarroti et moi, nous allions travailler tout en-
« fants à l'église du Carmine, dans la chapelle de Masaccio,
« et comme il avait l'habitude de railler tous ceux qui
« dessinaient avec lui, un jour, m'étant fâché plus que
« de coutume, je serrai la main et lui donnai sur le visage
« un si violent coup de poing, que je sentis se briser sous
« mes doigts l'os et le cartilage du nez, si bien qu'il en
« portera la marque toute sa vie.»

« Ces paroles, ajoute le jeune homme indigné, me ré-
« voltèrent tellement, moi qui avais constamment sous les
« yeux les œuvres du divin Michel-Ange, que j'en conçus
« pour Torregiani une haine si implacable, que non-seu-
« lement l'envie me passa de le suivre en Angleterre,
« mais encore que je ne pouvais plus ni le voir, ni le
« sentir. »

Noble et généreuse colère! digne à la fois de celui qui l'inspire et de celui qui la ressent! Il est vrai que Michel-Ange, à son insu peut-être, commettait tous les jours un nouveau crime qui devait attirer sur lui la vengeance de ses camarades et la jalousie de ses maîtres, le malheureux enfant ne pouvait parvenir à se corriger de son génie!

— Un jour, on lui donne un portrait à copier; la copie achevée, il la rend à celui qui lui avait prêté le portrait, au lieu de l'original. C'était, je crois, un peintre de ses amis. Le brave homme, tout connaisseur qu'il était, ne s'aperçoit pas de la ruse. Jugez de sa confusion lorsque l'anecdote vint à s'ébruiter! Le maudit espiègle avait un peu enfumé sa peinture, afin de lui donner cet air antique qui ajoute tant de prix aux tableaux, pour ceux qui jugent un tableau d'après la date et non d'après le mérite.

— A peine Michel-Ange avait-il eu le temps de commencer quelques travaux de sculpture, qu'on conserve encore aujourd'hui comme de précieuses reliques : un bas-relief représentant, à ce que prétend Vasari, le combat des Centaures, une Vierge dans le style de Donatello, une statue d'Hercule suivant les uns en marbre, suivant les autres en bronze, que personne n'a vue, ses biographes exceptés; que tout à coup Laurent le Magnifique, frappé d'une maladie mystérieuse et incurable, alla s'éteindre à Carreggi, au milieu de ses rhéteurs. Il finit, comme il avait vécu, plus en poëte qu'en chrétien. Les arts, les lettres perdirent un Mécènes; Michel-Ange, lui, perdait plus qu'un protecteur, il perdait un ami.

Il rentra chez son père, accablé d'un profond chagrin. A dix-huit ans, il voyait déjà se briser sa carrière, et tant de magnifiques espérances s'envolaient en un seul jour.

Pierre de Médicis, l'héritier, le successeur de Laurent, débuta par jeter dans un puits le médecin de son père. Cela promettait pour ceux qui resteraient au service du nouveau prince.

Cependant Michel-Ange fut appelé un matin à la cour. Il neigeait fort ce jour-là, et le frère de Léon X s'était éveillé avec de grands projets. On n'est pas Médicis pour rien.

— Maître, dit-il au jeune sculpteur, je veux que tu me fasses une figure colossale, un géant qui s'élève tout à coup, comme par enchantement, dans une cour, et dépasse de toute la hauteur de la tête le créneau de mon palais. Puisque mon père t'avait choisi pour son sculpteur ordinaire, ton génie ne doit pas être au-dessous de cette tâche. Va, et mets-toi au travail.

— Mais en quelle matière voulez-vous cette statue?

(1) Voyez la Table des dix premiers volumes, et t. XII, p. 23; t. XIII, p. 33, 112; t. XIV, p. 373; t. XV, p. 322, 366; t. XVI, p. 24, 137, 225, 356.

(2) Cet article complète la Biographie de Michel-Ange, par M. Alex. Dumas, publiée dans le tome XV du *Musée*, p. 1.

— La matière, repondit Pierre en riant, tu en trouveras dans la cour tant que tu en voudras. Il doit y avoir au moins trois pieds de neige.

— C'est juste, dit Michel-Ange avec amertume. Je suis à vos gages comme j'étais aux gages de votre père; seulement, lorsqu'il commandait des statues, il préférait le marbre à la neige. Chacun ses goûts, monseigneur!

Puis il ajouta tout bas en s'éloignant: A tel prince, tel monument. Va, pauvre esprit, lâche cœur, ta grandeur ne durera guère plus que ta statue.

Il n'en remplit pas moins les ordres de Pierre avec une scrupuleuse exactitude, et laissant son colosse avant qu'un rayon de soleil vînt le fondre, il se retira dans une cellule de San-Spirito, où il passait les jours et les nuits, sombre, triste, isolé, pleurant son bienfaiteur et méditant sur les destinées de sa pauvre patrie.

C'est dans cette retraite austère, entouré de cadavres provenant d'un hôpital attaché au couvent, à la lueur d'une lampe, que Michel-Ange se livra à cette longue et persévérante étude de l'anatomie qui devait être sa passion dominante.

Armé de son scalpel, il interrogeait les muscles, étudiait les fibres, mettait à nu la charpente du cœur humain. Le fruit de ses veilles fut un crucifix en bois un peu plus grand que nature, dont il fit don au prieur du monastère qui lui avait ouvert un asile, où il avait pu du moins travailler en paix et se dérober à la honte de ces tristes jours.

— Michel-Ange tira d'un énorme bloc de marbre, massacré par Simon de Fiesale, une statue colossale de David. Il avait alors vingt-cinq ans, et déjà son caractère absolu et hautain ne pouvait supporter aucune observation. Malheur à ceux qui se permettaient une remarque, il les accablait de sa colère ou les raillait impitoyablement.

Le trop célèbre Soderini, tout gonfalonnier qu'il était, en fit à ses frais l'expérience. Le brave homme, aussi habile connaisseur qu'il était bon politique, voulut dire son mot sur le David : le nez lui semblait trop gros.

— Qu'à cela ne tienne, seigneur illustrissime, répond l'artiste de son air le plus hypocrite. Et ayant pris dans le creux de sa main un peu de poussière de marbre, il donne deux ou trois coups de marteau sans toucher la statue.

— A la bonne heure, s'écria le gonfalonnier transporté, voilà un David! Vous lui avez donné la vie.

— C'est à vous qu'il la doit, monseigneur.

Après cela étonnez-vous que Machiavel, en parlant du même Soderini, l'ait bien traité dans ces quatre vers où il raconte que le bon gonfalonnier s'étant présenté par mégarde au seuil des enfers, Pluton lui ferma la porte au nez et lui dit : Que viens-tu faire ici, âme stupide? Va-t'en aux limbes des enfants.

—Cependant, si le pauvre gonfalonnier était bête, comme cela paraît historiquement démontré, il n'était pas avare. Il donna quatre cents écus de Florence à Michel-Ange et le chargea de peindre à fresque une partie de la salle du Conseil. Léonard de Vinci était chargé de l'autre moitié.

Léonard avait choisi pour sujet de sa fresque la victoire remportée sur Piccinino, général du duc de Milan. On voyait au premier plan une mêlée de cavaliers et une prise d'étendards.

A Michel-Ange était échu un épisode de la guerre de Pise.

Ordinairement une bataille, surtout à une époque où les soldats sont bardés de fer, offre peu de ressources à un artiste qui excelle dans le nu.

Le génie de Michel-Ange ne s'arrêta pas pour si peu.

Un incident qui, pour tout autre peintre, serait passé inaperçu, illumina soudainement les idées du grand artiste, et son carton fut composé.

Accablés par une chaleur étouffante, les soldats florentins se baignaient dans l'Arno, lorsque les Pisans font tout à coup une sortie. L'ennemi paraît; on crie aux armes, on se presse en foule : les uns, à moitié nus, sautent sur leurs épées; d'autres, par des efforts inouïs, s'empressent de faire glisser leurs vêtements sur leurs membres mouillés. Le tambour bat; l'impatience et le désespoir se peignent sur les traits des malheureux fantassins qui ne peuvent rejoindre leur drapeau. L'apparition de ce chef-d'œuvre jeta les premiers artistes de l'époque dans une stupéfaction profonde. De tous les points de l'Italie on vint l'admirer, le copier, l'étudier à l'envi. San Gallo, Ghirlandajo, Granani, André del Sarto, San Jovino, le Rosso, Perin del Vaga; tous tant qu'ils étaient alors, enfants ou vieillards, maîtres ou élèves, s'inclinèrent en silence devant l'artiste souverain qui, d'un seul pas de géant, franchissait la carrière et touchait aux dernières limites du sublime, au delà desquelles Dieu a dit à l'art : Tu n'iras pas plus loin.

Je laisse parler Benvenuto Cellini; car ce fut à l'occasion de ce même dessin, copié par lui, comme par tous les autres, que le brutal Torregiani jugeait à propos de se vanter de son affreuse anecdote.

« Tant que le carton resta debout, dit textuellement « Cellini dans ses Mémoires, il fut l'école du monde; quoi- « que le divin Michel-Ange ait fait depuis la grande cha- « pelle du pape Jules, il n'atteignit jamais à la moitié du « talent qu'il avait montré dans ce chef-d'œuvre. Il ne re- « monta jamais à l'éclat de cette première étude. »

C'était le moment ou jamais de poignarder Michel-Ange.

Ce n'eût point été assez. La haine a des calculs atroces, et l'envie a ses inspirations diaboliques. On pardonna à l'artiste, mais l'œuvre paya pour lui; tôt ou tard on aurait raison de l'homme, tandis que l'œuvre était immortelle.

L'an 1512, au milieu de l'émeute, au moment où la république expirait, où les Médicis rentraient en vainqueurs, Baccio Bandinelli, de lâche et exécrable mémoire, se glissa à pas de loup, traîtreusement, un poignard à la main, dans la salle où était exposé le chef-d'œuvre, et tandis qu'on s'égorgeait dans la rue, le misérable, assassin à la fois et voleur, enfonça plusieurs fois le couteau dans le carton, le mit en lambeaux, le foula aux pieds et en emporta les débris.

Pourquoi faut-il que la lâcheté de cet homme l'ait protégé contre les coups de Cellini?

« J'étais bien décidé, raconte Benvenuto, de le jeter par « terre et de le fouler aux pieds partout où je l'aurais ren- « contré. Arrivé à la place Saint-Dominique, j'aperçus « Bandinelli qui entrait dans la même place par le côté « opposé. Rempli plus que jamais de mon sanglant projet, « je me jetai à sa rencontre; mais je n'eus pas plus tôt « jeté les yeux sur ce misérable, que je le vis sans armes, « monté sur un méchant mulet, qui avait bien moins l'air « de mulet que d'âne, et se traînant après un petit gar- « çon d'une dizaine d'années. Bandinelli, en me voyant, « pâlit comme un mort, et tremblait de la tête aux pieds. « Je compris que ce serait trop de lâcheté que de tuer ce « lâche; et je lui dis : N'aie pas peur, vil poltron, tu n'es « pas digne de mes coups! »

—A peine Jules II fut-il sur le trône, qu'il appela Michel-Ange. Un tel artiste était digne de comprendre un tel pape.

Jules II réfléchit plusieurs mois sur l'ouvrage auquel il

employerait le plus grand sculpteur de son siècle. Nous l'avons dit : l'ambition du pape n'avait pas de bornes. Sa soif de gloire et de grandeur était insatiable. Oubliant peut-être la parole de Dieu : *Regnum meum non est de hoc mundo*, il se prit à rêver l'immortalité sur la terre. Dès lors, son choix ne fut plus douteux.

Il fit venir l'artiste devant lui, et lui tint ce langage :

— Si tu étais chargé de faire un tombeau pour Jules II, quel serait ton dessin pour un tel monument ?

— Je voudrais, répondit Michel-Ange après s'être recueilli un instant, que la grandeur du tombeau répondît à la grandeur du pontife qui l'ordonne. La forme générale du monument serait un parallélogramme de trente pieds de longueur sur quinze de large. Sa hauteur serait au moins de trente pieds; quarante statues, sans compter les bas-reliefs, enrichiraient le mausolée, couronné par un groupe de figures représentant l'apothéose de votre sainteté. Quatre Victoires, deux sous la forme féminine, deux sous la forme virile, seraient aux deux côtés du monument, écrasant sous leurs pieds des esclaves ou des rebelles ; seize statues de sept à huit pieds représenteraient les provinces vaincues ou les vertus captives, rivées par leurs chaînes au tombeau de celui qui, de son vivant, a dompté l'orgueil des premières, et a fait la gloire des secondes. Huit colosses de dix à douze pieds de haut orneraient la partie supérieure de l'attique. Enfin, on entrerait dans l'intérieur du massif par les deux petits côtés, et on trouverait une rotonde au centre de laquelle serait placée le sarcophage.

Le pape écoutait en silence et regardait fixément l'artiste inspiré par la hauteur du sujet et s'occupant avec le plus grand sang-froid des détails de ce palais mortuaire, sans se douter des pensées sombres et lugubres qu'il jetait au cœur du vieillard qui devait l'habiter.

Ceux qui connaissent le caractère italien et l'aversion instinctive qu'on ressent dans ce pays pour la mort et pour les idées qui s'y rapportent, comprendront facilement ce qu'il y avait de majestueux et d'étrange dans l'entretien de ces deux hommes, dont l'un ordonne son tombeau que l'autre lui explique avec le plus grand soin et dans les plus petits détails.

Lorsque le sculpteur eut fini, Jules II ne fit qu'une seule objection.

— Où placerons-nous cet immense monument ?

— J'y ai pensé, répliqua Michel-Ange. Votre tombeau, tel que je le rêve, ne tiendrait pas dans le vieux Saint-Pierre; mais nous avons la *Tribune* dont Nicolas V a fait jeter les fondements; j'achèverai la nouvelle église sur les dessins de Horeslino, et la chapelle sera digne du tombeau.

— Et combien pourrait coûter cette nouvelle construction ?

— Cent mille écus à peu près.

— Deux cent mille s'il le faut, répondit le pape.

— Je puis donc partir pour Carrare ?

— A l'instant même, et n'oublie pas de t'adresser à moi sans intermédiaire, toutes les fois que tu auras besoin de me parler. Ou plutôt, ajouta le pape en se ravisant, je ferai jeter un pont de ma chambre à ton atelier, et j'irai te voir, moi, et te gronder lorsque l'ouvrage sera en retard. Adieu, Michel-Ange, tu m'as compris.

Je n'essayerai point de vous donner une idée du bonheur que dut éprouver Michel-Ange en sortant du Vatican. Ceux qui ont le sentiment du beau, du sublime dans les arts, ceux qui ont gémi longtemps sous l'obsession d'une idée fixe, implacable, dont la réalisation ne dépend pas de leurs forces, ceux qui ont conçu dans la fièvre de leur imagination ou dans le délire du vin un projet immense, gigantesque, impossible, et qui voient tout à coup les obstacles s'aplanir, la pensée prendre un corps, l'impossible reculer ses limites, ceux-là seulement pourront comprendre ce qui dut se passer dans l'âme de l'artiste dans ce moment inespéré et suprême.

Tandis qu'un peuple d'ouvriers, placé sous ses ordres, vidait de leurs plus beaux marbres les entrailles de Carrare, lui, silencieux, pensif, assiégé de ses images gigantesques, s'arrêtait debout sur un grand rocher isolé qui surplombe à la mer.

Pourquoi ne creuserais-je pas ce roc ? se disait-il dans les transports de son imagination brûlante. Pourquoi n'enfoncerais-je pas mes ciseaux dans les flancs de la montagne? Sous ma main le rocher deviendrait un colosse qui épouvanterait au loin les navigateurs. Mon nom serait gravé sur le granit en caractères ineffaçables, mon œuvre à moi serait éternelle comme l'œuvre de Dieu. Mais, patience ! J'aurai bientôt aussi mes montagnes de marbre, et toute une création d'êtres surnaturels et grandioses surgira sous ma main puissante. Je n'aurai qu'à leur dire : Vivez, et ils vivront !

Va, pauvre grand homme, berce-toi de ton rêve ! élève ta Babel aux nuages ! tandis que dans ton orgueil insensé tu te crois presque l'égal de Dieu, un reptile, un insecte, moins que cela, le dernier des courtisans a piqué ton œuvre au cœur, et tout s'est évanoui en fumée.

Tu ne te connais pas en intrigues, mon maître; le génie est quelque chose, mais le savoir-faire est tout dans le monde. La fierté, la droiture, l'honneur sont d'excellentes qualités à coup sûr, mais elles réussissent médiocrement chez une certaine classe d'hommes. Celui-là monte plus haut qui sait descendre plus bas : *Qui se humiliat exaltabitur;* as-tu déjà oublié le mot de l'Évangile ?

Laisse donc là tes projets et tes folies, tes montagnes sculptées et tes châteaux fantastiques. Tu as assez regardé le ciel et la mer ! Vite ! à l'atelier, mon maître, on t'a perdu dans l'esprit du pape.

La place de Saint-Pierre était encombrée, presque couverte des énormes blocs de marbre, transportés de Carrare. Un dernier débarquement avait eu lieu au quai du Tibre, et Michel-Ange, qui vivait par habitude dans l'isolement le plus complet, ignorant ce qui venait de se passer à la cour pendant son absence, monta au Vatican pour demander l'argent qui revenait aux matelots.

On lui répond que Sa Sainteté n'est pas visible.

Quelques jours après, il se rend de nouveau chez le pape.

Comme il traversait l'antichambre, un valet lui barre le passage et lui dit sèchement qu'il ne peut pas entrer.

— Malheureux, tu ne sais pas à qui tu parles, s'écrie un prélat qui avait reconnu Michel-Ange.

— Je le sais fort bien, réplique impudemment le laquais, et je m'acquitte de mes ordres.

— C'est bien, répond alors l'artiste indigné; quand le pape m'enverra chercher, vous lui direz que moi non plus je n'y suis pas.

Une heure après, il partait pour Florence.

Mais Jules II n'était pas homme à laisser échapper ainsi de ses mains un artiste qu'il considérait comme étant à ses gages.

En apprenant la réponse et la fuite de Michel-Ange, la colère du pape éclata. Cinq courriers l'un sur l'autre partent au galop pour ramener le fugitif. Voyant que les prières ne servaient à rien, les messagers de Jules voulu-

rent employer la force ; mais Michel-Ange saute sur ses armes, et leur crie d'une voix terrible :

— Si vous avancez, je vous tue.

Les messagers intimidés laissèrent Michel-Ange continuer son chemin.

La fureur du pape ne connut plus de bornes : il menaça de mettre Florence à feu et à sang si on ne lui rendait pas son sculpteur. Soderini reçut trois brefs en trois jours : le premier promettait à l'artiste amnistie et pardon ; le second déclarait la guerre à la république ; le troisième annonçait que si Michel-Ange ne partait pas pour Rome dans vingt-quatre heures, tous les Florentins seraient excommuniés.

— Tu veux donc nous perdre tous? disait le pauvre gonfalonnier, tremblant de peur.

— Ah! ah! répondait Michel-Ange, cela lui apprendra à me défendre sa porte.

— Mais je ne puis pas te garder ici, malheureux!

— Eh bien! je m'en irai chez le Grand-Turc!

— Chez le Grand-Turc?

— Oui, il me traitera mieux, j'en suis sûr. D'ailleurs il a l'intention de jeter un pont de Constantinople à Péra, et il m'a fait faire des propositions magnifiques.

— Va chez le diable si tu veux, mais délivre-nous de la colère du pape.

Cependant Jules II, tenant sa parole, s'avançait à la tête d'une armée. Il avait pris Bologne, et montrait une grande joie de sa victoire. Michel-Ange, changeant tout à coup d'avis, entra dans la ville conquise, et se présenta au pape.

Jules II était à table au palais des Seize où il logeait provisoirement, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du sculpteur. Il fit signe qu'on l'introduisît, et, ne pouvant plus contenir sa colère à la vue du rebelle, il s'écria d'une voix altérée :

— Tu devais venir à nous, et tu as attendu au contraire que nous vinssions à toi!

Michel-Ange avait fléchi un genou ; mais, malgré cette attitude de soumission et de respect, on lisait sur ses traits plutôt l'orgueil que le repentir. Sombre, muet, le sourcil froncé, il semblait dire au pape : *Non homini, sed Petro.*

Tous les témoins de cette scène tremblaient pour le pauvre sculpteur ; mais, comme on connaissait l'impétuosité du pape, personne n'osa prendre la parole. Seul, le cardinal Soderini, digne frère du gonfalonnier, voulant conjurer l'orage, commença à présenter les excuses de l'artiste.

Jules II et Michel-Ange.

— Saint-Père, pardonnez à cet homme ; car il ne savait pas ce qu'il faisait ; les artistes, si vous les retirez de leur art, sont ainsi... S'il a péché, c'est par erreur, par ignorance.

Jules II n'y tint plus, et, frappant d'un coup de canne le maladroit cardinal, s'écria d'une voix de tonnerre :

— Comment, malheureux, tu oses dire des injures à mon sculpteur! C'est toi qui es l'ignorant et le pécheur, ôte-toi de mes yeux.

Les assistants tremblèrent de plus belle.

Et, comme le pauvre prélat tout troublé restait à sa place, immobile d'étonnement et de peur :

— Jetez-moi cet indiscret par la fenêtre, ajouta le pape exaspéré.

Les valets eurent beaucoup de peine pour mettre l'Éminence à la porte.

Comme on voit, les Soderini jouaient de malheur.

Le soir même, Jules II et Michel-Ange étaient les meilleurs amis du monde. Ces deux hommes s'entendaient à merveille. Il fallait à un tel ouvrier un tel maître. Le pape posa pour son portrait et partit pour Rome, en priant le sculpteur de l'y rejoindre, aussitôt sa statue finie.

— Songez, Michel-Ange, que mon tombeau vous attend.

Telles furent les dernières paroles de Sa Sainteté.

Michel-Ange employa seize mois à cette statue colossale ; c'étaient quinze mois de plus qu'il n'en fallait à ses ennemis pour renouer sourdement leur intrigue. Cette fois, Bramante était à leur tête, et, au nombre des rivaux qu'on opposait à Michel-Ange, on comptait Raphaël.

Heureusement pour notre artiste, Jules II portait le même entêtement dans ses amitiés que dans ses antipathies. Plus on s'efforça de lui peindre Michel-Ange sous un fâcheux aspect, plus il s'obstina à le combler de sa faveur. La jalousie aveugle et la haine maladroite de ces hommes servit mille fois mieux Michel-Ange que n'eussent pu le faire l'amitié la plus franche et le plus généreux dévouement.

Les courtisans ne se tinrent pas pour battus, et, changeant tout à coup de tactique, au lieu de critiquer leur ennemi commun, ils commencèrent à le louer outre mesure ; seulement leurs éloges étaient plus perfides et plus venimeux que leurs calomnies. Michel-Ange était un grand sculpteur, on l'exalta comme peintre. Ce moyen, tout grossier qu'il est, a réussi de tout temps : le coup porta, comme d'habitude. Michel-Ange ne perdit pas la grâce du pape, mais le pape oublia son tombeau.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La fin prochainement.*)

LE TRIBUN ET LE FOURMILIER.

Un tribun de taverne, enjôleur politique,
Dans un moment de calme où chômait l'émeutier,
Chassait, pour se désennuyer,
Dans une forêt d'Amérique,
Lorsqu'à ses yeux s'offrit un fourmilier,
Sur qui semblait peser un sommeil léthargique.
Étendu sur un tertre en dôme façonné,
Souterraine cité de termites peuplée,
Il restait immobile ; et sa langue effilée,
Comme un lambeau de chair à leur faim destiné,
Était sans mouvement sur la terre étalée.
De toutes parts sur ce butin
Se jetait des fourmis le turbulent essaim.
La langue en un clin d'œil était toute noircie ;
Quand, par un mouvement aux termites fatal,
Elle rentre ; et la compagnie
Comme en un gouffre est engloutie
Dans la gueule de l'animal.
« Pauvres bêtes ! » disait, frottant son œil humide,
Mon philanthrope larmoyant.
« Comment Dieu plaça-t-il un être aussi perfide
« Près d'un peuple aussi confiant ? »

Tandis qu'il s'indigne et pérore,
La langue reparaît encore ;
Et les fourmis de revenir,
Et mon tribun de discourir :
« A quoi sert donc l'expérience ?
« Quelle sotte et crédule engeance !
« On la prendrait cent fois à ce piége grossier.
« Les leçons lui sont inutiles ;
« Et tout ce peuple d'imbéciles
« Y périra jusqu'au dernier. »

Eh ! tribun, mon ami, modère ta harangue ;
Tu fais l'histoire de ta langue,
Et du sot peuple qui se prend
Aux grands mots qu'elle jette au vent.
Tu ne le croques point ; mais dis-moi, je te prie,
Si mes fourmis ont un pire destin.
Vaincu, c'est la prison, la mort ou l'infamie.
Vainqueur, il va mourir de faim
Dans la gueule de l'anarchie.

VIENNET, de l'Académie française.

MONOGRAPHIE DU GOUT.

INTRODUCTION. COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR LA TABLE EN FRANCE (1).

Les bourgeois de la petite ville de Sainte-Menehould obtinrent dans le moyen âge un succès qu'il est juste de signaler ici, et nous le faisons avec une entière impartialité.

Charles VII, un de nos plus vaillants rois, poursuivi par sa mauvaise fortune, trahi par sa famille, abandonné par une partie de ses sujets, reculait lentement devant les Anglais, en défendant le terrain pied à pied. Un soir, après une lutte terrible, il vint prendre gîte dans la petite ville de Sainte-Menehould, qui avait été incendiée deux fois par l'ennemi dans l'espace de quelques mois. — Cinq ou six maisons demeuraient encore debout. Le petit nombre de bourgeois errants au milieu de ces ruines s'empressèrent de recevoir Charles VII. Le prince était harassé de fatigue et mourant de faim. — Le pays, appauvri par

(1) Voyez le numéro de septembre dernier.

la guerre, manquait de tout. Après beaucoup d'efforts, on parvint à offrir au monarque, héritier de tant de rois, un souper composé de deux plats, des pieds de cochon et un poulet. Ils avaient été préparés par la femme d'un artisan. Les pieds de cochon étaient panés et grillés. Le poulet, cuit d'abord, fut trempé dans des œufs battus, et roulé dans de la chapelure aux fines herbes, puis mis sur le gril et servi avec une sauce piquante. Charles VII fit honneur à ce repas et mangea avec délices ces mets, dont le mérite fut doublé par les circonstances. Le souvenir de ce souper ne se perdit jamais. Lorsque Charles VII fut rentré dans la plénitude de sa puissance, alors même qu'on l'appelait le Victorieux, il aimait à se rappeler l'hospitalité de la petite ville de la Champagne; et quand il était en gaieté (dit Alain Chartier), il demandait à son maître d'hôtel qu'on lui servît des pieds... et un poulet à la Sainte-Menehould.

Les habitants de Reims, bien plus pacifiques que les Bourguignons, hébergeaient les rois de France dans la première année de leur règne pour le sacre : il était d'usage que la corporation des marchands offrît un dîner splendide au monarque. Henri III vint recevoir l'huile sainte dans la cathédrale de Reims, comme ses prédécesseurs. Ce prince, on le sait, était depuis longtemps blasé dans tous ses goûts. La coutume voulait qu'au sortir de l'église le nouveau souverain fût conduit au festin royal apprêté par la ville. Le couvert était disposé sur deux tables parallèles. Les grands officiers de la couronne et les notables prenaient place à l'une et à l'autre. Le roi mangeait seul, assis à une petite table posée en tête des deux grandes, et, selon l'étiquette, on ne lui servait qu'un bouillon et un plat, car on ne consacrait au repas que quelques instants. Les ordonnateurs de la fête se montraient fort inquiets d'offrir au souverain un mets qui ravivât son palais émoussé. François Roussel, syndic des marchands de pains d'épice, eut l'heureuse idée de présenter au roi des rognons préparés dans d'excellent vin de Champagne. Henri III les mangea avec un plaisir infini, et dès ce moment il en fit son mets de prédilection. Les courtisans ne tardèrent pas à l'imiter, et depuis lors, les rognons apprêtés au vin de Champagne sont restés, jusqu'à nos jours, un plat de luxe et fort recherché par les bouches héraldiques.

Dès le seizième siècle les communautés religieuses tinrent une grande place dans la gastronomie. Que de bonnes recettes sorties de ces pieux asiles! Les chefs des meilleurs hôtels de Paris y firent leur apprentissage ; c'est chez les Prémontrés de Meaux que le fameux Robert, premier cuisinier de M. le prince de Conti, apprit à faire consommer pour son maître, dans un coulis, le résidu de dix volailles. Une quantité de crus d'excellents vins furent découverts et appréciés à leur juste valeur, grâce aux savantes recherches des monastères. Rabelais (assez mauvaise langue du reste) est le premier qui ait mis en avant ce proverbe : *Gras comme un moine*, et dans un passage de son *Gargantua*, il cite une corporation dont chaque membre portait au bout de son chapelet un tire-bouchon. Rabelais glose beaucoup sur cette innocente prévoyance ; d'ailleurs le fait n'est pas constant.

Le peuple lui-même, nous voulons dire l'honnête ouvrier subsistant par son travail, avait, au siècle dernier, des jouissances régulières qui lui sont hélas souvent inconnues de notre temps. Plusieurs mets avaient fait la renommée des cabarets populaires de Paris. Entre vingt, nous en citerons un seul, qui n'a pas été remplacé depuis, c'est la matelotte. Dans le siècle dernier, les principaux cabaretiers de Bercy préparaient la matelotte d'une manière tellement supérieure, que les chefs de cuisine des ducs et pairs ne parvinrent jamais à atteindre cette perfection. Nous citerons à ce sujet un fait peu connu.

En 1775, le prince de Conti, accompagné de son gentilhomme ordinaire, M. de Chabriant, tous deux déguisés en chenille, suivant l'expression consacrée, se rendit à la barrière de Bercy avec l'intention de juger par lui-même de la bonté des matelottes. M. de Chabriant portait dans la basque de son habit une bouteille de chablis ; cette précaution avait été jugée nécessaire ; on avait moins de confiance dans le vin que dans le mets. On demanda une matelotte. Le cabaretier, nommé Bluteau, servit avec empressement. Cet homme, d'un esprit subtil, devina sur-le-champ à quels personnages il avait affaire ; mais la vue de la bouteille de chablis posée sur la table lui fit monter la rougeur au front.

— Messieurs, vous me faites injure, leur dit-il; vous avez craint de ne pas trouver ici du vin pour arroser la matelotte, vous vous trompez; il ne s'agit que de le payer. Ceci ne vous embarrasse guère, je pense; permettez-moi donc de vous offrir un échantillon de ma cave.

Quelques instants après, Bluteau apparut tenant un flacon dont la robe poudreuse attestait que plusieurs lustres avaient passé sur le bouchon. On savoura avec délice la matelotte, et on lui rendit pleine justice, ainsi qu'au vin fourni par le cabaretier. La dépense fut payée de manière à trahir l'incognito des visiteurs.

Au bout de quelques jours, le prince de Conti ordonna au chef de sa bouche de lui faire servir une matelotte. Ses ordres furent exécutés, mais le plat fut jugé médiocre en comparaison de celui qu'on avait mangé à Bercy. Le prince dit à son maître d'hôtel d'un ton moitié sévère :

—Vous ordonnerez au chef de cuisine d'aller apprendre à faire les matelottes à Bercy, chez Bluteau.

Heureusement le chef de cuisine du prince de Conti n'était pas aussi susceptible que Vatel. Le dénoûment fut moins tragique.

Cette aventure se répandit bientôt dans les divers faubourgs; elle accrut la renommée et fit la fortune de Jérôme Bluteau.

Voilà comment, sur cette heureuse terre de France, les diverses classes de la société participaient aux jouissances du goût. Nous en avons donné des exemples assez concluants pour ne pas les multiplier davantage. Arrivons à notre conclusion, qui est aussi triste qu'incontestable.

Les changements politiques survenus depuis un demi-siècle, et dont nous n'examinons pas, d'ailleurs, l'utilité, ont détruit chez nous l'ancienne harmonie gastronomique. Les tables, comme les fortunes, ont été bouleversées du haut en bas. Les grands seigneurs, s'il en reste, ont réduit leur train de maison. La bourgeoisie a oublié de bien vivre en apprenant à mal gouverner. Le peuple boit du vin composé de toutes choses, excepté de raisin. La vie élégante n'est plus qu'une rare exception. La tenue de cheval (le pantalon hideux) est devenue la mise française. Les journaux, ces trouble-fêtes, les émeutes, les clubs, les élections, ne nous laissent plus le temps d'être heureux, le loisir de recevoir un bon dîner, la gloire d'en rendre un meilleur. Bref, le point d'honneur gastronomique n'existe plus...

En vain, lorsque l'Europe coalisée nous écrasait en 1814, nous l'avons forcée une dernière fois à s'avouer vaincue dans nos salles à manger. En vain nous avons appris alors aux Allemands et aux Russes à joindre le savoir-vivre au bien-vivre... En vain nous avons enseigné aux Anglais

qu'un homme comme il faut ne doit point tomber sous la table ni renvoyer les femmes au dessert, ni s'essuyer la bouche avec la nappe, comme au temps de Richard III... Les Anglais et les Allemands nous ont depuis rendu la leçon, en nous faisant adopter leurs cercles et leurs tripots, leurs meetings et leurs tabagies, leur bière et leur thé perpétuel...

En vain la Restauration a mis en vogue les dîners ministériels, les députés ventrus, etc., etc. Ces dîners étaient riches, sans doute ; nous y avons assisté. Mais l'étiquette officielle en ôtait l'aisance et le charme. La politique y paralysait les palais. On mangeait, on ne dînait pas... On ne cessait de dénigrer l'ancien temps, et l'on cherchait à l'imiter sans y parvenir.

Le goût français retrouvera-t-il de beaux jours, c'est-à-dire de bons dîners? Sans oser le prédire, nous en gardons l'espoir. Tant d'éléments nous sont offerts, que nous n'aurions qu'à savoir les employer. Regardez les bœufs gras du Carnaval, allez au concours de Poissy..., jamais les bestiaux qui nourrissent l'homme arrivèrent-ils à des dimensions plus imposantes? Parcourez nos Expositions d'horticulture, est-il possible de voir des fruits plus délicats, plus savoureux, plus embaumés?

Nous avons surtout une ressource qui manquait à nos pères, et dont leur table eût profité cent fois mieux que la nôtre. Nos Vatels n'ont plus à craindre le retard de la marée, ni à se brûler la cervelle de désespoir quand ce retard dépasse l'heure fatale. Tous les jours, et plusieurs fois par jour, nos chemins de fer, plus exacts que les fourgons de Louis XIV et de Fouquet, apportent de la mer aux cités les poissons encore palpitants et tout surpris de voyager à la vapeur plus rapidement qu'au souffle de la tempête.

Que dirait aujourd'hui d'une telle aubaine, et quel parti n'en tirerait pas pour nos jouissances, cette jeune et fine marchande de marée de l'autre siècle, que Vanderverf fait sourire si gracieusement au Louvre devant le modeste tribut que lui a fourni le bateau de pêche?

MAZAS.

FIN DE L'INTRODUCTION.

La Marchande de marée, d'après Van-der-Verf (Musée national du Louvre.)

LE VRAI ROBINSON.

I. *Le Saumon-Royal.*—Ketty la belle.—Le capitaine Straddling. — Guillaume Dampier. — Rêveries et caprices de miss Catherine.

Vers le commencement du dernier siècle, en Écosse, la petite ville de Saint-André, capitale du comté de Fife, célèbre alors par son Université, ne l'était pas moins par sa taverne du *Saumon-Royal*, qui, fondée en 1681 par un certain André Felton, était échue en héritage à sa fille unique, miss Catherine.

La cabaretière, connue dans tout le comté sous le nom de la belle Ketty, n'avait pas peu contribué, par les charmes de sa personne, au succès et à l'achalandage du cabaret. Dans sa première jeunesse, c'avait été une brune vive et piquante, aux cheveux noirs, bien plantés sur un front lisse et proéminent, aux yeux à fleur de tête, genre de beauté fort apprécié à cette époque. Quoique assez grande et svelte de taille, elle était *en bon point*, comme disaient nos pères. Somme toute, Ketty avait mérité son surnom, et plus d'un laird des environs, plus d'un grand seigneur même, grâce à cette familiarité qui règne, de haut en bas, entre les diverses classes des habitants de l'Ecosse, avaient figuré, en passant, parmi ses buveurs d'ale ou de whisky, ne se souciant pas plus du *qu'en dira-t-on* que ce brave duc d'Argyle, que Walter Scott nons montre allant causer et voisiner chez sa marchande de tabac.

Alexandre Selkirk, à seize ans.

Aujourd'hui, la seconde jeunesse est venue pour Catherine Felton. Par une conséquence assez ordinaire, mais qui d'abord paraît contradictoire, ses attraits se sont amoindris en se développant; son corsage s'est épaissi, les roses de son teint ont tourné au vermillon foncé; sa voix a pris quelque chose de l'accent rude et rauque de ses plus fidèles habitués; la svelte jeune fille s'est transformée en virago. Par bonheur pour elle, au commencement du dix-huitième siècle, et surtout en Ecosse, les réputations ne s'évanouissaient pas aussi facilement que de nos jours. Malgré sa forte carrure et sa grosse voix, aux yeux de ses pratiques, particulièrement de celles qui ont un compte de crédit ouvert chez elle, Catherine n'en reste pas moins Ketty la belle.

Le départ de *l'Espadon*.

D'ailleurs, en femme habile, si d'année en année sa beauté menace de péricliter, ce qui peut être fatal à son établissement, elle met tous ses soins à ce que, d'année en année aussi, ses provisions d'ale, de genièvre et d'usquebaugh gagnent par le choix et la qualité, afin de rétablir la balance.

Sans doute les lairds et les grands seigneurs se présentent moins souvent devant son comptoir, mais tous les gens de métier de la ville, tous les marins du port, tous ceux de la côte, du golfe du Tay au golfe de Forth, font foule chez la belle cabaretière.

Cependant Catherine n'est pas encore mariée. Les commères de la ville s'en étonnent d'autant plus que Catherine est riche et que les soupirants ne manquent pas; il en papillonne toujours autour d'elle un grand nombre, surtout après boire. Quand leur galanterie, surexcitée par le genièvre, se manifeste avec trop d'éclat, Ketty n'a garde de se fâcher tout rouge; elle leur sourit, mais en levant sa main blanche, passablement lourde, et tout rentre dans l'ordre. Catherine possède au plus haut degré l'art de les contenir sans les décourager, toujours dans l'intérêt de son établissement.

Pour la police de la taverne, néanmoins, un homme lui eût été nécessaire; elle le comprend. D'ailleurs, l'état de vieille fille la tente peu, et, pour faire un choix, elle ne veut pas attendre l'époque de sa troisième jeunesse. Mais que diront les autres prétendants? N'est-ce pas risquer d'allumer une guerre civile, de provoquer une désertion générale peut-être? Puis, habituée au commandement, l'idée de se donner un maître l'effarouche.

Elle flottait au milieu de toutes ces perplexités, lorsqu'un certain marin, d'apparence froide et réservée, dont la figure avait été entaillée par un coup de sabre, et qui, depuis quelque temps, fréquentait son cabaret avec une grande assiduité, sans lui avoir jamais adressé un mot, la prit à part un beau matin et lui dit:

— Ecoutez-moi bien, Kate, et ne vous hâtez pas de me répondre. Je suis venu ici, non pas attiré, comme tant d'autres, par vos beaux yeux, mais parce que j'avais idée d'y recruter des hommes pour un prochain voyage que je comptais entreprendre à mes risques et périls. Aujourd'hui, je ne sais comment cela se fait, mais je ne songe plus guère à naviguer; il commence à me pousser des racines sous les pieds. A tort ou à raison, je m'imagine qu'une bonne petite femme qui vous verse à boire, tandis que vous fumez tranquillement votre

pipe au coin d'un bon feu, ça peut avoir tout autant de charmes que le meilleur brick, sur lequel on crève parfois de soif et de faim. Toujours à tort ou à raison, je m'imagine encore que deux ou trois petits marmots qui gazouillent autour de vous, ça vaut mieux que d'entendre le vent hurler dans les mâts, ou les balles des Espagnols vous siffler aux oreilles. Tout cela, Kate, signifie que je veux me marier; et qui est-ce qui m'a fait passer cette belle lubie-là par la tête? c'est vous!

Catherine poussa une exclamation de surprise, parfaitement sincère, car si elle s'attendait à une déclaration, ce n'était certes pas de la part de celui-là.

— Ne me répondez pas encore! reprit brusquement le marin; celui qui rend son arrêt avant d'avoir entendu le plaidoyer, et bien réfléchi sur la cause, est un mauvais juge. Je poursuis donc. Kate, vous n'êtes plus un enfant, et moi je ne suis plus un jeune homme; vous devez approcher de la trentaine.....

A ce mot, la belle Ketty fit un geste de révolte et de dénégation.

— Ne me répondez pas! répéta l'impitoyable marin. Vous avez trente ans; moi, j'ai déjà sauté par-dessus l'autre barrière, mais il n'y a pas longtemps. Pour l'âge, ça se convient. Ne faut-il pas toujours que l'homme ait éclairé la route avant sa compagne? Vous êtes alerte et gentille; il n'y a pas de mal; ça va bien aux femmes. Vous avez toujours été honnête fille, c'est encore mieux. Moi, j'ai peut-être la peau moins blanche que la vôtre, mais c'est de la faute du bonhomme Tropique. Il est possible que je sois un peu défiguré par la balafre qui m'a décousu la joue; mais de cette balafre je suis fier; j'ai eu l'honneur de la recevoir dans un abordage, de la propre main du célèbre Jean Bart, qui, après avoir perdu ce jour-là une si belle occasion de se faire tuer, vient de se laisser mourir d'une bête de pleurésie; mais il ne s'agit pas de lui, il s'agit de moi. Après m'être battu, corps à corps, avec Jean Bart, j'ai fait la course avec notre non moins célèbre Guillaume Dampier, qui est mon ami, j'ose m'en vanter. C'est pour vous faire comprendre, Kate, que si vous avez la réputation d'une honnête fille, j'ai celle d'un bon marin. Le nom du capitaine Straddling résonne assez bien le long des deux Océans, et il vous en reviendra quelque chose, la belle, si jamais, votre bras croché au mien, nous nous promenons, en qualité d'époux, sur quelque port que ce soit de l'Ecosse ou de l'Angleterre. J'ai dit. Maintenant, voyez, réfléchissez; si ma proposition vous convient, je m'installe définitivement en terre ferme, je dis adieu à la mer; sinon, je reprends mon expédition projetée, et c'est à vous, Kate, que je dis adieu.

Catherine ouvrait la bouche pour le remercier, comme il était convenable, de ses honnêtes intentions.

— Ne me répondez pas! interrompit-il de nouveau; dans trois jours, je viendrai prendre vos ordres.

Et il sortit, la laissant tout ébahie de l'avoir entendu si longuement parler, lui qui, jusqu'alors, assis immobile dans un des coins les plus reculés de la grande salle, lui avait toujours paru le plus rigide et le plus silencieux des hommes de mer.

Le même jour, Catherine a bientôt pris son parti à l'égard du capitaine; elle le trouve laid et disgracieux, brutal et mal-appris; il vient d'oser lui dire qu'elle a trente ans, et elle les aura à peine à la Saint-Valentin, qui ne doit arriver que dans six semaines. Outre la balafre qu'il a reçue du célèbre Jean Bart, il porte sur sa figure bien d'autres irrégularités; il a la face longue et pâle, les tempes resserrées, la mâchoire large et lourde; ses sourcils, haut perchés, semblent se perdre dans ses cheveux; ses yeux sont dépareillés, son nez tire à gauche, sa bouche tire à droite; quant à sa tournure, c'est peut-être encore pire; il a le buste élevé, les cuisses courtes; il marche à la manière des canards, en se dandinant et les jambes écartées; c'est même sans doute à cet écartement de jambes qu'il a dû son nom ou son surnom de *Straddling*, mot qui, en anglais, n'a pas une autre signification; *a straddling man*, un homme qui a les pieds posés en compas. Fi, horreur! un pareil homme peut-il donc convenir à la riche cabaretière du *Saumon-Royal*, à la belle Ketty, à celle qui, en fait d'amoureux et d'épouseurs, n'a que l'embarras du choix?

Le lendemain, vers l'approche de la nuit, Catherine, assise dans son comptoir, sur le grand fauteuil de cuir d'Irlande, qui lui servait de trône, le front penché et rêveur, le poing sous le menton, songeait encore au capitaine Straddling, mais ses idées ne suivaient plus tout à fait le même cours que la veille.

Elle se disait :—S'il a la ganache lourde et pesante, c'est qu'il est Anglais; s'il marche les jambes écartées, c'est qu'il est marin; s'il m'a donné trente ans, au bout du compte, cela prouve tout simplement qu'il est bon physionomiste, et c'est un aveu pénible de moins que j'aurai à lui faire lorsque nous nous marierons. Quant à sa balafre, il a mille fois raison d'en être fier, et, tout bien examiné, elle ne lui va pas trop mal. Me choisir un époux était chose très-difficile, à cause des mécontents que cela devait faire; mais je vendrai mon fonds et tout sera dit. Il est riche, voilà pour le solide; il est capitaine, voilà pour la gloriole. Allons, allons, mistress Straddling ne sera pas encore à plaindre!...

En ce moment, Catherine Felton pouvait méditer tout à son aise, sans crainte d'être remarquée; car la fumée du tabac, trois fois plus abondante et plus épaisse chez elle qu'à l'ordinaire, l'enveloppait d'un nuage presque opaque. Il y avait ce soir-là grande fête à la taverne du *Saumon-Royal*. Le concours des consommateurs y était immense, et, cette fois, ce n'était ni la beauté de l'hôtesse, ni la qualité des liqueurs qui l'y avait attiré.

Les garçons et les filles de service allaient et venaient de table en table, se multipliant pour verser à la ronde, non-seulement les flots dorés de la bière forte et de l'usquebaugh, mais encore les flots de pourpre du clairet et du porto; toutes les figures étaient épanouies, tous les regards étincelaient, tous les verres se choquaient, et au milieu des *huzza* et des *vivat*, éclatait, avec de triples applaudissements, le nom de Guillaume Dampier.

Cet homme célèbre, tantôt flibustier, tantôt savant navigateur, qui venait de découvrir tant de plages et de détroits inconnus, qui venait de faire deux fois le tour du monde dans un temps où le tour du monde ne passait pas, comme aujourd'hui, pour une simple promenade; qui avait publié, sur son voyage, une relation pleine de faits et d'observations nouvelles; ce pirate impitoyable et intelligent, qui étudiait les côtes du Pérou en pillant les villes du littoral, et méditait, au milieu des tempêtes, sa savante théorie des vents et des marées, Guillaume Dampier avait débarqué, ce jour même, dans le petit port de Saint-André.

A la nouvelle de son arrivée, toute la population maritime de la côte s'est émue; la société des *Vieux Lamaneurs*, celle des *Chiens de Mer*, celle des *Marsouins*, lui ont envoyé des députations, présidées par les premiers armateurs de la ville. Le capitaine Straddling n'a pas manqué de s'y trouver l'un des premiers, tout heureux

qu'il était de revoir et d'embrasser son ami. Il y a eu des discours prononcés, comme pour la bienvenue d'un amiral, discours dans lesquels on a passé en revue toutes les hautes qualités et les grands services rendus par lui à la marine. Dampier y a répondu avec simplicité et concision, en disant aux orateurs :

— Messieurs et chers camarades, vous devez être enroués, allons boire !

Ce premier trait d'excentricité ne pouvait manquer de lui valoir un suffrage unanime.

Chargé par lui de diriger la colonne, Straddling n'a pu faire autrement que de prendre la route du *Saumon-Royal*. C'est ainsi qu'il s'y est représenté avant les trois jours révolus ; mais il n'a point adressé la parole à Catherine, et à peine s'il tourne les yeux de son côté. Néanmoins, la journée doit lui être bonne.

Alors millionnaire, Guillaume Dampier a déclaré d'abord vouloir traiter à ses frais toute la compagnie et même toute la ville, si la ville voulait lui faire l'honneur de venir trinquer avec lui. Catherine le prit en grande considération. Quand elle l'entendit faire l'éloge de son ami et bon compagnon, le brave capitaine Straddling, elle se sentit prise pour celui-ci, non d'une émotion tendre, mais d'un sentiment plein de respect et même d'affabilité. Dampier, excité d'ailleurs par son auditoire, n'avait pas manqué, comme tous les triomphateurs de terre ou de mer, de raconter quelques-uns de ses hauts faits. Il cita, entre autres, une certaine affaire où lui et son ami Straddling avaient capturé un galion espagnol, tout chargé de piastres fortes.

C'est à partir de ce moment que la belle Ketty devint rêveuse et qu'elle commença à trouver que la balafre séyait bien à la figure de ce bon capitaine. Après boire, lorsque Dampier, toujours escorté par son fidèle Achate, aux jambes béantes, vint pour régler ses comptes avec l'hôtesse, il lui prit familièrement le menton, comme c'était son habitude avec les hôtelières des quatre parties du monde. De tout autre, la fière Catherine n'eût point souffert une pareille privauté ; à celle-ci, elle ne répondit que par une belle révérence, et, tandis que le héros et le payeur de la fête secouait un rouleau d'or sur son comptoir, se penchant rapidement vers Straddling :

— A demain ! lui dit-elle, en accompagnant ce mot d'un regard plein d'expression, et de son sourire le plus gracieux.

L'amoureux Straddling, toujours impassible, se contenta de répondre :

— C'est bien !...

Le jour suivant, le grand jour, le troisième, celui que Catherine regarde déjà comme le jour des fiançailles, dès le grand matin, elle s'habille, elle s'attife de son mieux, ne doutant pas de l'empressement du capitaine. Avant midi, celui-ci fait son entrée dans le cabaret et va droit à la cabaretière.

Il lui trouve l'air soucieux et refrogné ; elle a des vapeurs, elle n'a pas eu le temps de réfléchir ; elle ne sait pas ce que lui veut le capitaine ; qu'il la laisse d'abord tranquille, plus tard elle verra...

— Garçon ! une pipe neuve et de l'ale ! crie Straddling, en s'adressant au *servant-boy*.

Et, parfaitement calme en apparence, il gagne, en se dandinant, sa place habituelle à l'extrémité de la salle. Toutefois, avant de quitter le *Saumon-Royal*, se rapprochant de Catherine :

— Hier, lui dit-il, de la voix et du geste, vous m'avez dit : oui ! ou à peu près ; nous autres marins, nous connaissons les signaux ; aujourd'hui, c'est non !... ou à peu près... A la bonne heure, je patienterai encore ; songez-y cependant, la belle, nous ne sommes plus assez jeunes, ni l'un ni l'autre, pour perdre notre temps à ce vilain jeu-là.

Mais qui donc vient ainsi inopinément de faire changer, du blanc au noir, les bonnes dispositions de Catherine à l'égard du capitaine ? Il a suffi pour cela de la présence d'un jeune garçon qu'elle n'avait pas revu depuis bon nombre d'années, et pour lequel jusqu'alors elle n'avait ressenti qu'une bienveillante indifférence.

II. Alexandre Selkirk.—Le collége.—Premières amours.—Huit ans d'absence.—Combats maritimes.—Retour et départ.—*L'Espadon*.

Alexandre Selkirk,— c'est le nom du principal personnage de cette histoire,— était né à Largo-Bay, dans le comté de Fife, non loin de Saint-André. Entré comme écolier à l'Université de cette ville, il s'y était d'abord distingué par son aptitude et son intelligence, jusqu'au jour où, sur la réputation de beauté de l'hôtesse du *Saumon-Royal*, il fut saisi d'un invincible désir de la voir ; il la vit et s'en éprit fortement. Ce fut une de ces fièvres de jeunesse, nées bien plutôt de l'effervescence de l'âge que du mérite de celle qui la cause ; une de ces explosions subites, auxquelles sont parfois sujets les jeunes reclus de la science, par une compression trop prolongée des sentiments naturels et affectueux.

A partir de ce moment, tous les mots du vocabulaire grec et latin, tous les principes de physique, de mathématique et d'histoire naturelle, pris à revers par la bourrasque, tournoyèrent confusément et pêle-mêle dans la tête de Selkirk, comme les éléments du monde dans le chaos, avant le jour de la création.

Ses professeurs avaient prédit qu'au concours de fin d'année il obtiendrait six grands prix ; il n'obtint pas même un accessit.

Comme punition, on lui infligea une retenue complète pendant tout le temps des vacances. Mais les grilles du collége n'étaient pas assez solides, ses murs n'étaient pas assez hauts pour le retenir.

Condamné, pour crime de désertion, à la prison classique, on l'enferma dans un caveau ; il passa par le soupirail ; dans un grenier ; il descendit par les toits.

Alors, déclaré relaps et incorrigible, il fut chassé de de l'Université.

Il en sortit joyeux et fredonnant, perdit en route le *pion* chargé de le reconduire chez son père, et, libre enfin des pieds à la tête, devenu *gentleman Masterless*, il alla se loger dans un bouge du port, non loin du *Saumon-Royal*, et se crut le maître de l'univers.

Dès que les portes de la taverne s'ouvraient, il y pénétrait avec les brumes du matin, avec les premières clartés du jour ; le soir, c'était lui qui, le dernier, en franchissait le seuil, après l'extinction des lumières.

Pendant tout le cours de la journée, assis à une petite table qui faisait face au comptoir, il se tenait là, entre une pipe et un pot d'étain, guettant l'arrivée de Ketty et, sitôt qu'elle avait paru, fixés sur elle, ses yeux flamboyaient comme des escarboucles.

Catherine n'a pas tardé à s'apercevoir de cette nouvelle passion ; mais elle y est faite ; elle a l'habitude des yeux flamboyants ; elle n'y prête donc qu'une médiocre attention. Elle était alors dans tout l'éclat de sa royauté passagère ; elle avait vingt-deux ans ; il en avait seize à peine ; c'était pour elle un grand enfant, et même un grand enfant maigre et osseux, assez gauche de manières, ainsi que

presque tous les écoliers ; elle se contenta de lui adresser de temps en temps un petit sourire, comme à ses autres pratiques.

Mais ce sourire machinal, cette étincelle à moitié éteinte, ne laissa pas que d'accroître l'incendie, en faisant glisser un rayon d'espoir dans l'âme du jeune homme.

A cet âge, la passion n'a pas encore un langage oral ; elle est dans le cœur, dans la tête surtout, mais non sur les lèvres ; on comprend l'amour, on l'éprouve, on le rêve, on l'écrit en vers et en prose, mais on ne le parle pas. Selkirk avait vingt fois tenté de faire un aveu à Catherine ; il n'était parvenu à avoir avec elle qu'une simple et rapide conversation météorologique sur la pluie et le beau temps. Il écrivit donc.

Par malheur pour lui, Catherine ne lisait pas couramment l'écriture ; elle le pria de lui interpréter lui-même sa lettre. Ce fut une rude tâche pour le pauvre garçon qui, d'une voix atone, indécise, hésitante, se vit forcé de balbutier toute cette brûlante phraséologie qui semblait se congeler sous le souffle du lecteur.

Il y gagna néanmoins que Catherine prit alors quelque amitié pour lui ; elle attira sa confiance et lui donna de bons conseils, comme une sœur aînée aurait pu faire. Elle l'appela même de son petit nom de *Sander*, ce qui était une familiarité de bon augure.

Cependant, à ce beau manége, ses faibles ressources s'étaient épuisées ; il n'avait même plus de quoi payer le pot d'ale qu'il allait consommer quotidiennement. L'idée de demander crédit à sa bien-aimée, de se faire ouvrir chez elle un compte, qu'il ne savait comment pouvoir solder jamais, le révolta. D'un autre côté, retourner chez son père pour y courber le front, en criant grâce, ne lui répugnait pas moins. Il était doué d'une de ces natures hautaines et impérieuses qui reconnaissent leurs fautes, non pour songer à les réparer, mais pour s'en faire un point de départ, et même un piédestal.

Se promenant sur le port, il songeait à sa fâcheuse situation, lorsqu'il entendit parler d'un navire prêt à mettre à la voile à la première marée montante, et qui demandait un renfort de mousses et de matelots. Pour lui ce fut une inspiration, il n'hésita pas ; il courut signer son engagement. Le soir même, il avait gagné la haute mer, au delà de l'île de May, et, les yeux tournés vers la rade de Saint-André, à travers les quelques lumières qu'on voyait encore briller dans la ville, il essayait, mais vainement, de reconnaître l'heureuse lanterne qui décorait la porte sacrée du *Saumon-Royal*.

Aujourd'hui, Alexandre Selkirk a vingt-quatre ans. Il est devenu franchement marin, et il aime son état ; la mer est seule aujourd'hui sa belle Ketty ! De l'autre, il y a longtemps qu'il n'en est plus question dans son cœur. Son cœur est vide, même d'amitié, car, parmi les nombreux compagnons, l'orgueilleux jeune homme n'en a pas trouvé un qui fût digne de lui. Après avoir servi deux ans dans la marine marchande, il a passé à bord des vaisseaux de l'État comme matelot. Grâce à cette grande guerre, allumée en Europe pour la succession au trône d'Espagne, il a longtemps croisé avec le brave amiral Rooke sur les côtes de France ; avec lui, il s'est battu dans la Baltique contre les Danois, et, en 1702, en qualité de maître pilote, il figurait honorablement dans l'expédition contre Cadix, et dans la grande affaire de Vigo. Enfin, sous les ordres de l'amiral Dilkes, il vient de prendre part à la destruction d'une flotte française, opérée dans les parages de Granville.

Mais toutes ces expéditions, plutôt militaires que maritimes, et circonscrites dans le cercle étroit des mers d'Europe, ne satisfaisaient pas aux vastes désirs de l'ambitieux marin. Il éprouvait un invincible besoin d'appliquer son savoir, d'exercer son intelligence sur une plus grande échelle ; ce qu'il lui fallait, c'était un voyage de long cours, un voyage de découvertes.

Le terrible ouragan du 27 novembre 1703, qui poussa les vagues de la Tamise jusque dans la Chambre de Westminster, qui faillit faire sombrer Londres comme un bâtiment en perdition, et la couvrit presque entièrement des débris de ses vaisseaux fracassés, parut à Selkirk une occasion favorable pour demander son congé. Il l'obtint facilement. Tant de marins venaient d'être mis à pied par l'ouragan !

Une fois encore, l'ancien écolier indisciplinable se trouvait libre et sans maître ! Il en profita pour aller en Écosse faire une petite visite au lieu de sa naissance, à Largo-Bay. Son père était mort, mais il avait quelques intérêts à y régler.

Là, il apprit l'arrivée de Guillaume Dampier à Saint-André. Il fit équiper une barque pour s'y rendre aussitôt.

— Ah ! se disait-il le long de la route, si ce brave capitaine doit entreprendre un autre voyage dans le Nouveau-Monde, et qu'il veuille de moi, n'importe à quel titre, tous mes vœux sont comblés ! J'ai soif de voir des visages tatoués, de voir d'autres arbres que des hêtres, des chênes ou des sapins ; d'autres rivages que ceux de la Baltique, de la Méditerranée et de l'Océan ! Qui sait si je ne l'aiderai pas à découvrir quelque nouveau continent, quelque île inconnue qui portera mon nom !

Et, bercé par la vague dans le frêle canot qui l'emportait, il rêvait un gouvernement, une royauté peut-être, dans l'un des archipels qu'il pressentait au sein de ces mers profondes du Sud, que Cook, Bougainville et Vancouver ne devaient explorer que plus tard.

Une fois au port, il s'empressa de se faire indiquer la demeure de Dampier et d'y courir. Celui-ci était absent ; il était en rade.

En attendant son retour, notre jeune marin eut un ressouvenir de son ancienne Catherine, de sa belle Ketty aux yeux à fleur de tête, et il se dirigea vers son *tippling-house*.

Il la trouva trônant déjà dans son fauteuil de cuir d'Irlande, les cheveux lissés et relevés, les accroche-cœur collés aux tempes ; dans une toilette que ne semblait pas autoriser encore l'heure peu avancée de la matinée ; mais c'était le fameux troisième jour, et elle attendait Straddling.

En voyant entrer Selkirk :

— Un pot d'ale ! dit-elle au garçon, en désignant le nouvel arrivant.

— Non pas ! s'écrie le jeune homme en souriant ; l'ale que j'ai bue ici a été pour moi un philtre plein d'amertume ; un verre de whisky, s'il vous plaît, — et, indiquant la petite table posée en face du comptoir, à laquelle il se plaçait d'ordinaire autrefois :

— Servez-moi là, reprend-il ; je tiens à mes vieilles habitudes.

Catherine le regarde d'un air étonné.

— *Ketty-pretty* ne me reconnaît-elle plus ? dit-il d'une voix caressante, et en se rapprochant d'elle.

— Attende donc !... Comment !... Serait-il possible !... mais, en effet... *Sander !*

— Oui, Alexander Selkirk, jadis transfuge de l'Université de Saint-André ; hier encore, maître pilote dans la

marine royale; aujourd'hui, comme jadis, votre très-humble serviteur.

Et tous deux se tendent la main, et tous deux, dans une attention muette, s'examinent curieusement; mais il s'en faut bien que, de part et d'autre, l'impression soit la même.

Catherine trouve Selkirk bien changé, mais à son avantage; le temps et la navigation lui ont été favorables. Ce n'est plus cet écolier à l'air ahuri, au maintien gauche, à la charpente sèche, au costume délabré; c'est un grand jeune homme, à la poitrine évasée, solidement campé sur sa forte tige, souple et gracieuse; quoiqu'il ait la figure taillée carrément à l'écossaise, il peut passer pour un joli garçon; ses yeux, moins flamboyants qu'à l'époque universitaire, s'animent d'un reflet bien autrement attractif, et l'uniforme de la marine royale, qu'il porte encore, n'encadre pas mal tout cela.

De son côté, Selkirk trouve Catherine bien changée aussi; le teint rosé, la douce voix, le regard limpide, les vingt-deux ans, tout a été à la dérive. Sa tige, à elle, a pris une ampleur surabondante.

Tous deux se quittent la main et poussent un soupir; lui, de regret; elle, de surprise.

Tous deux, en même temps, ferment les yeux; elle, dans la crainte de le trop regarder; lui, pour essayer de la voir telle qu'elle était naguère.

Quoi qu'il en soit, pour un marin ce n'était pas encore là une femme à dédaigner. Il prolonge donc sa visite : ils en viennent aux interrogations, aux confidences.

Catherine le met au courant des petites affaires de son négoce; sa fortune est en bon train; elle lui en donne le chiffre exact, ainsi que celui des soupirants qu'elle a repoussés; mais elle ne lui parle pas du capitaine Straddling, que cependant elle craint de voir arriver à chaque instant.

Selkirk lui raconte ses campagnes, ses combats contre les Français, contre les Danois, le choc victorieux des vaisseaux anglais contre la grande estacade de Vigo; mais, quand elle lui demande quel motif l'a ramené à Saint-André, il lui répond effrontément que c'est elle, elle encore, toujours elle! et ne lui dit pas un mot du capitaine Dampier, qu'il a hâte de rejoindre au plus tôt.

Enfin : — Adieu, *Ketty-pretty!* — Au revoir, *Sander!*

Puis le galant marin, avec un effort apparent, s'éloigne, sans oublier toutefois de boire son verre de whisky.

Et voilà pourquoi, le troisième jour, Catherine avait eu des vapeurs; voilà pourquoi, en dépit de ses douces paroles de la veille et de sa grande toilette du matin, elle a si mal accueilli l'adversaire balafré du célèbre Jean Bart.

Pendant toute la durée de la semaine suivante, Straddling, Dampier et Selkirk ne manquèrent pas de venir ensemble s'attabler à la taverne du *Saumon-Royal*. Selkirk y venait pour Dampier; Dampier y venait pour Straddling; Straddling y venait pour Catherine Felton.

Celle-ci pensa que le jeune homme connaissait déjà les deux autres, qu'il avait navigué avec eux, et elle ne s'étonna pas de leur rapprochement.

Parfois Selkirk, laissant ses compagnons au milieu des pots et des bouteilles, les quittait pour décrire une tangente vers le comptoir, et venait causer avec la belle hôtesse. Il ne ressentait plus l'amour, et, malgré cela, — peut-être à cause de cela, — il le parlait à ravir maintenant.

Ketty rougissait, se troublait, et le pauvre capitaine Straddling, écoutant à tout oreilles les récits de son illustre ami Guillaume Dampier, ou préoccupé de sa pipe, perdu dans son nuage, ne voyait rien, — ou semblait ne rien voir.

Un soir cependant, il alla, à son tour, s'accouder sur le comptoir :

— Kate, dit-il, à quand notre mariage?

— Y pensez-vous encore? lui répliqua-t-elle d'un petit air léger, qui avait dû lui mieux aller autrefois; je croyais que cette fantaisie vous avait passé de la tête.

— Je puis donc entreprendre mon voyage, Kate?

— Pourquoi pas? Nous causerons de notre projet au retour.

— Mais c'est le tour du monde que je vais entreprendre aussi, moi, comme mon ami Dampier! Kate, c'est l'affaire de trois ans!

— Tant mieux! cela nous donnera le temps d'y réfléchir mûrement tous les deux.

— C'est bien! avait répondu le flegmatique Anglais, sans que rien, sur sa face pôlaire, vînt accuser une arrière-pensée.

Les portes fermées, les lumières éteintes, Catherine se coucha la plus heureuse femme du monde. Elle se disait :

Les habitués du *Saumon-Royal*.

— *Sander* m'aime, et depuis huit années!... il mérite une récompense. Il a moins de fortune que l'autre, c'est un malheur; mais il a plus de jeunesse et de bonne grâce, cela rétablit la balance. Quant au grade, un maître pilote de vingt-quatre ans est tout aussi avancé qu'un capitaine de quarante. Entre *Sander* et moi, si le bien-être est de mon côté, du sien seront la reconnaissance et les petits soins. A tout prendre, j'aime mieux être dans mon ménage avec un jeune mari, qui murmurera gentiment de bonnes paroles d'amour à mon oreille, tandis que je tricoterai ou que je bercerai notre enfant, que d'y avoir pour tout agrément de verser à boire à mon seigneur et maître, tandis qu'il fumera sa pipe, les pieds sur les tisons. N'est-ce pas ainsi qu'il m'a parlé des douceurs du mariage, ce morceau de glace, habillé de bleu, qu'on appelle le capitaine Straddling? — Straddling! ne voilà-t-il pas un beau nom à porter pour une honnête femme!... C'est comme qui dirait le capitaine *Califourchon!* Je ne veux pas devenir Mme *Califourchon!* Mme Selkirk, à la

bonne heure! Voilà un nom qui a bon air. Dans notre Écosse, il y a le comté de Selkirk, la ville de Selkirk; il y a même un grand seigneur de ce nom, lord Selkirk, qui est quelque chose comme ministre de notre reine Anne, je crois. Qui sait! nous sommes peut-être de sa famille! Quant à ce qui est de me promener sur le port, crochée au bras d'un capitaine, je suis sûre que mes très-chères voisines et bonnes commères crèveront bien plus vite de jalousie, si j'ai remplacé le capitaine balafré par un jeune et beau garçon! — C'est dit, c'est résolu, j'épouserai *Sander!* Il est loin de s'y attendre; demain je le lui annoncerai moi-même. Ce sera un beau jour!... S'il n'en meurt pas de joie!

Le lendemain, elle s'endimanche, comme le jour où Selkirk, à son retour, l'avait vue avec sa belle robe de drap mêlé moitié soie, moitié laine, et ses accroche-cœur collés aux tempes. Elle attend ainsi, sous les armes, une grande partie de la journée. Enfin, vers quatre heures de relevée, Selkirk arrive, il accourt, la figure ardente, bouleversée, mais avec un éclair de triomphe dans les yeux.

— Mon Dieu! pense Catherine, a-t-il donc le pressentiment de ce que je lui réserve!

— Félicitez-moi, *Ketty-pretty,* lui dit le jeune homme, la voix haletante; je suis nommé contre-maître à bord du brick *l'Espadon*, que je vais rejoindre à Dunbar.

— Comment? vous partez?...

— Dans une heure!

— Pour longtemps?

— Pour trois années au moins! Avant quinze jours, nous faisons voile pour les Indes occidentales!... Il s'agit d'un grand voyage de commerce et de découvertes autour du monde. Par malheur, Guillaume Dampier ne nous accompagne pas; mais il fournit des fonds au brave capitaine Straddling.

— Straddling!

— Oui, c'est lui qui vient de m'engager, c'est lui qui m'emmène! Notre acte est signé..., je suis contre-maître! je vais explorer le Nouveau-Monde! Ah! je ne troquerais pas mon sort contre celui d'un roi! Mais le temps me presse; adieu, Ketty, et au revoir!

— Trois ans! murmura Catherine.

Et ses accroche-cœur se déroulèrent sous la sueur froide qui lui tomba du front.

X. B. SAINTINE.

(Au prochain numéro, les III^e^ et IV^e^ chapitres, dont voici les sommaires :

III. Le tour du monde. — La mer de Sargasse. — Moyen de fabriquer des nègres. — La Californie. — L'Eldorado. — Révolte de Selkirk. — Le livre du bord. — Dégradation. — Un rivage libre! — Le nouveau Robinson.

IV. Inspection du pays. — Marimonda. — Une ville sous la brume. — Partout la mer! — Dialogue avec un Toucan. — Un premier coup de fusil. — Déclaration de guerre. — Vengeance. — Le paradis terrestre.

JOURNAL DU MOIS.

Ancienne vue de la cathédrale de Sens, d'après une gravure du quatorzième siècle.

LE CHEMIN DE FER DE LYON.

Enfin la voilà ouverte, cette grande artère de la France, qui doit pomper les hommes et les choses de la Méditerranée, les attirer à Paris en vingt-quatre heures, et les renvoyer en six heures à l'Océan par le Havre. Le chemin de fer de Lyon est le trait d'union du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident. Il n'a encore, avec ses trois tronçons, que 392 kilomètres; mais dans quatre ans, il en aura 890, près de 225 lieues. Alors Marseille sera une succursale de Paris, comme le Havre en est un faubourg. Que de luttes sans doute nous séparent encore de cette conquête! Que d'autres batailles suivront celles que nous avons déjà vues entre les tracés de la Seine, de l'Aube et de l'Yonne, entre les boulevards Contrescarpe et Mazas! Ce dernier a emporté l'embarcadère. Le convoi d'inauguration en est parti à neuf heures du matin, le dimanche 9 septembre, a traversé Bercy, Charenton, la belle vallée de l'Yères, le viaduc de Brunoy, chef-d'œuvre pittoresque et monumental, où la troupe a été passée en revue au milieu des fleurs et des eaux courantes, Vaux-Praslin, taché de sang, Melun, dont le pont a des arches de 40 mètres d'ouverture, Fontainebleau, qui sera désormais une promenade parisienne, Montereau, Pont-sur-Yonne, et enfin la métropole de Sens, et Tonnerre, terme de ce premier voyage.

Pendant que les gens officiels banquetaient au Collége de Sens, nous avons pieusement visité la vieille cathédrale, que la vue ci-contre, faite d'après une ancienne gravure, vous représente dans son état primitif. Hélas! que cette grande maison de Dieu est loin de cette splendeur aujourd'hui! Combien d'injures de la première République à réparer par la seconde! Le dedans et le dehors portent les mêmes traces du vandalisme de 93. Le travail de neuf siècles (la cathédrale remonte au dixième) a été mutilé en quelques jours de fureur. Pas une statue n'est demeurée entière; pas un tombeau n'a été respecté. Il en reste un cependant qui console de l'absence des autres, c'est celui du grand Dauphin, fils de Louis XV, et de sa femme, merveille touchante du ciseau de Coustou, qui orne dignement le chœur de la basilique.

LE CONCILE DE PARIS.

Peu de jours après cette fête bruyante, une cérémonie calme et sacrée avait lieu à Paris, le concile provincial s'ouvrait au séminaire de Saint-Sulpice. C'est chose rare en ce monde qu'un concile. Pendant douze cents ans, les rois les ont empêchés, dit monseigneur Sibour. Depuis plus d'un siècle, il n'y en a eu que deux en France; l'un, devinez quand? Sous la première République! Ce rapprochement est curieux. L'autre, sous l'Empire, à Notre-Dame. Le cardinal Fesch présidait celui-ci; mais comme, au lieu de flatter le nouveau Constantin, les évêques débutèrent par un serment d'obédience au Saint-Siége, Napoléon les congédia à la seconde séance.

Le concile de 1849 est composé de six archevêques ou évêques et d'une quarantaine de chanoines et de théologiens. Il siége dans la chapelle du séminaire, avec toute la pompe ecclésiastique, au milieu des chants, des processions et des prières.

Les pères prennent séance suivant l'ancienneté de leur consécration. Les archevêques et les évêques sont assis sur des fauteuils. Les ecclésiastiques sont assis sur des chaises. Le fauteuil du métropolitain est placé sur une estrade. Le costume des évêques consiste dans le rochet et la mosette pour les congrégations; le rochet, la chape et la mitre pour les sessions. Les évêques étrangers à la province gardent le rochet et la mosette pendant les sessions. Les évêques élus ou nommés portent le rochet à dentelle et la mosette noire. Le costume des ecclésiastiques du second ordre consiste dans la soutane, le manteau long et la barrette.

On ne peut que se figurer la solennité imposante d'une telle réunion; car aucun œil profane n'y saurait pénétrer, aucune oreille laïque ne peut écouter à la porte.

HÉROS DE LA GUERRE. AMIS DE LA PAIX.

Et le congrès des amis de la paix, ne mérite-t-il pas qu'on en parle, bien qu'il soit déjà oublié? Il a eu cela de curieux qu'au moment où MM. Victor Hugo, Cobden, de Girardin, Deguerry, etc., se battaient éloquemment sur l'art de ne plus se battre, l'épée de la France ouvrait les portes de Rome; celle de l'Autriche abattait la pauvre Venise, et celle de la Russie portait le coup fatal aux Hongrois. On voit, hélas! que les héros de la guerre et les amis de la paix sont loin d'être d'accord. Et cependant, mon Dieu, pourquoi fait-on la guerre? pour faire la paix! Alors, que ne fait-on la paix tout de suite? Ainsi parle le gros bon sens; mais ce n'est pas le bon sens qui gouverne le monde; et nous craignons que longtemps encore les Paskiewich, les Kossuth et les Gœrgey n'aient raison contre les Cobden, les Victor Hugo et les Deguerry: raison du plus fort, bien entendu, mais La Fontaine a dit que c'est la meilleure.

Quoi qu'il en soit, les amis de la paix ont consommé à Paris d'admirables discours et d'excellents dîners; et Anglais et Américains sont partis enchantés de l'hospitalité française, après leur dernière séance dans le bel hôtel et le délicieux jardin de madame E. de Girardin. Puissent les peuples hâter le jour où cette noble invasion *à main désarmée*, portera ses fruits dans le monde réconcilié!

« Rome n'est plus dans Rome... » Paris n'est plus à Paris. Il a émigré dans le département de Seine-et-Oise. Voyez plutôt: Paris politique est à Versailles avec la haute Cour qui va juger les accusés du 13 juin. Deux cent mille curieux s'y disputent les deux cents places réservées au public. C'est une guerre incivile dans la guerre civile. Paris scientifique et artistique est à Saint-Germain, au nouvel Athénée de la Bibliothèque, où l'on entend MM. Achille Comte, Bignon, Batta, Goria, Porthaud, Mme Coppa, etc. Paris dramatique est à Marly-le-Roi, où Mlles Rachel et Anaïs transforment les sourires et les larmes en monnaie d'or pour les pauvres. (Voir les détails ci-après, au *Mercure de France...* et *de Seine-et-Oise.*

HAMDANI-BLANC.

Quel est ce personnage à l'allure si fière, à l'œil si vif, aux jambes si fines, aux formes si minces et si fortes en même temps? Est-ce un lion du jour? un héros de la guerre? un ami de la paix? C'est tout cela à la fois. Ce personnage est Hamdani-Blanc, le plus admirable des admirables chevaux envoyés par l'Afrique à la France, et qui, après avoir trôné sous la monarchie dans les écuries royales, tient, sous la République, sa cour au Jardin des Plantes, où les créanciers de la liste civile vont le vendre à l'encan, si l'État ne se hâte de le conserver aux haras nationaux. Gardons-nous de le décrire. Le beau dessin de M. Werner, le Van-Dyck des animaux, est plus éloquent que toutes les phrases. Il prouve doublement à nos lecteurs qu'aucune célébrité n'échappera désormais au *Musée des Familles.*

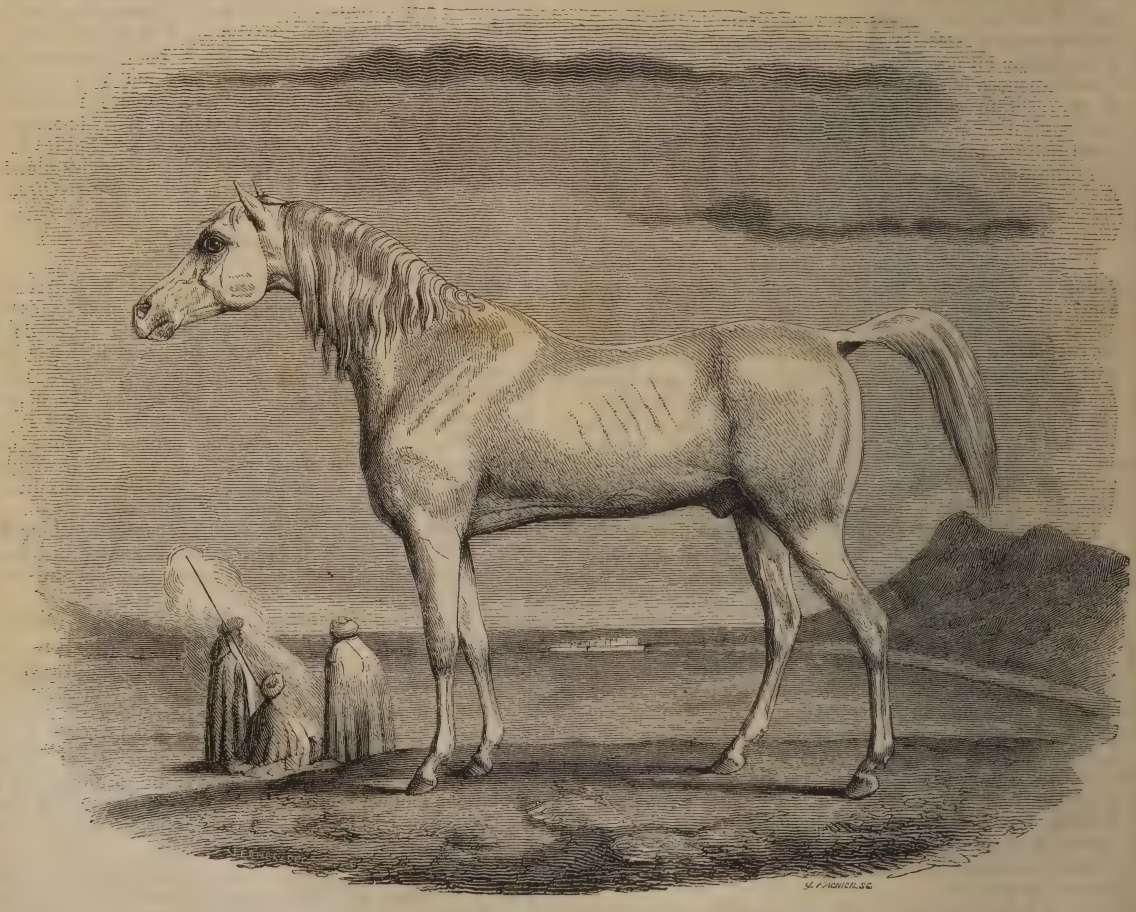
On conçoit que les Arabes aiment de tels chevaux comme des frères! C'est, disent-ils avec raison, la plus parfaite créature après l'homme. Le plus noble travail est de l'élever; la plus pure joie, de le monter; la meilleure action, de le soigner. Autant de grains d'orge donnés au cheval, autant d'indulgences pour le cavalier.

Quand Dieu voulut créer le cheval, raconte encore Mahomet, il appela le vent du sud, il lui ordonna de se condenser et de prendre une forme palpable; puis il saisit un peu de ce nouvel élément; il souffla dessus, et le cheval s'élança au service de l'homme.

Nul ne remplit mieux son emploi que le cheval arabe. L'animal et le cavalier ne font qu'un par l'esprit et par le corps. Ils partagent la même tente, le même lit, souvent le même repas, toujours le même danger. Ils se retrouvent et se rejoignent à travers les montagnes les

plus escarpées, les steppes les plus déserts. Le cheval rapporte au camp, le cavalier ramène au douar, à travers les balles, son compagnon blessé. L'animal hennit vers l'orient, quand l'homme s'agenouille pour la prière. La poésie

Les héros de la guerre et les amis de la paix : MM. l'abbé Deguerry, Gœrgey, Paskiewich, Kossuth, Cobden



Hamdani-Blanc, cheval arabe. Haras de Saint-Cloud. Dessin de M. Werner.

arabe est toute pleine d'entretiens sublimes entre eux. Le guerrier verse sa première larme sur le cadavre de son cheval, le cheval jette son dernier soupir sur la tombe de son maître.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN FRANCE. ROUEN.

Vue de Rouen en 1805. Ancien quartier du quai de Paris. Cathédrale.

ROUEN. LE QUAI DE PARIS.

Ceci est une amende honorable du *Musée des Familles*. Il ne s'est pas encore ou presque pas encore occupé de Rouen, l'ancienne capitale de la Normandie, l'entrepôt du commerce parisien, le centre des plus frais paysages de la France, le rendez-vous de tant de curieux monuments, le théâtre de tant de nobles souvenirs, la ville où naquit Corneille, où mourut Jeanne-d'Arc, où reposent Rollon et Longue-Épée, etc., etc.

Entrons-y d'abord, suivant notre usage, par la grande porte de l'histoire. Voici le quai de Paris, tel qu'il était au commencement de notre siècle. Vous ne le reconnaissez plus? c'est qu'il a fait sa toilette depuis, et une toilette toute moderne. Ces vieilles maisons aux toits aigus, aux mansardes en ogives, aux murs en mosaïque de bois et de pierre, ont été balayées par le rude niveau du commerce. Le quai trop étroit s'est élargi, a pris ses aises, et s'est garni de ce qu'on appelle aujourd'hui de beaux édifices. Quant à nous, nous les trouvons fort laids relativement à ceux qu'ils ont remplacés. Chacun de ceux-ci avait son caractère et son aspect original. Les nouvelles habitations, au contraire, forment un damier monotone de portes et de fenêtres. On dirait un tableau des contributions directes. Elles se ressemblent toutes à tel point qu'il faut les numéroter pour les reconnaître! Le numéro est le signe de la mort de l'art. Tant qu'une ville, un quartier, n'ont pas reçu cette empreinte funèbre, ce *mane, thecel, phares*, ils ont encore une vie propre et des souvenirs. Dès qu'ils ont subi le numéro, n'y cherchez plus rien de tout cela. Ils disparaissent de l'histoire et de l'art, comme le forçat, numéroté aussi, disparaît de la société. On n'a pas assez réfléchi aux conséquences du numéro! C'est le grand chemin du communisme. M. Cabet triomphera, lorsqu'après les maisons on numérotera les habitants, lorsque les derniers vestiges des costumes nationaux et hiérarchiques s'effaceront pour cause d'utilité sociale, comme les vieilles maisons se démolissent pour cause d'utilité publique. L'uniformité de nos paletots, de nos chapeaux et de nos habits nous mène grand train à cette égalité dans la laideur. On nous dira que les hommes numérotés feront le bonheur des commissaires de police, comme les logements numérotés sont la joie des facteurs de la poste. Belle consolation pour une société réduite à l'état d'animaux, classés dans des cages à poules! Heureusement nous serons alors rangés ailleurs, sous les numéros du cimetière; et d'ici là, nous avons le temps d'observer le quai de Paris.

A droite et au delà de notre gravure, le pont de Paris s'étend, surmonté de la statue de Pierre Corneille, qui naquit dans une pauvre maison de la cité, que nous visiterons un autre jour.

Une forêt de mâts, une flotte de bateaux s'agitent à la place qu'occupent ces lourdes embarcations. Et sur les fondations des maisons détruites, une foule active se remue et travaille, mêlée de négociants, de portefaix, de marins, de paysans à l'œil calme, au milieu desquels les belles Cauchoises se reconnaissent à leurs sabots retentissant sur le pavé, et à leurs bonnets relevés fièrement en huppes gigantesques. Les trois tours qui se dressent dans le ciel, dominant la ville, comme les peupliers dominent un parc, sont les trois clochers de la cathédrale : à gauche, la tour de Beurre, et derrière elle, la tour de Saint-Romain ; à droite la grande flèche, incendiée par la foudre en 1822. La tour de Saint-Romain, qui a deux cent trente pieds de hauteur, est fort ancienne, à en juger par sa base. Le nom de la tour de Beurre rappelle les beaux jours de la foi. Pendant un carême du moyen âge, les temps étaient durs, les fruits chers et le poisson rare. Les Rouennais, au lieu d'en profiter pour faire une révolution, tirèrent de leur misère même un riche monument. Ils demandèrent à leurs pasteurs une dispense pour user du beurre interdit par la loi des quarante jours. La dispense leur fut accordée, moyennant un tribut payé à la cathédrale... Et ce tribut, insensible pour chacun, s'élevant, denier par denier, jusqu'à une somme énorme, on l'employa à la construction de la belle tour qui s'appelle encore la tour de Beurre. Voilà comment les grandes œuvres s'achèvent, pierre à pierre, et jour par jour.

C'est dans cette tour qu'était la fameuse cloche nommée *Georges d'Amboise*, pesant trente-cinq mille livres, et d'un diamètre de huit pieds trois pouces. La poire de son battant, épaisse de dix-sept pouces, et du poids de mille huit cent trente-neuf livres, se voyait encore dernièrement à la porte d'un serrurier de Déville, près de Rouen. Cette cloche était la plus grosse du monde, après celle de Moscou, qui ne fut jamais élevée de terre. Fondue en 1501, sonnée en volée par seize hommes, elle se fêla en 1786, à l'entrée de Louis XVI, et fut brisée et réduite en gros sous en 1793.

Le matin du 15 septembre 1822, après une nuit d'orage menaçante, une lueur étrange enveloppa la cathédrale; une détonation épouvantable l'ébranla sur ses fondements, et la foudre contournant en spirale la pyramide de Robert Becquet, se perdit dans les colonnades inférieures. On vit alors, à la base de l'aiguille, comme la clarté d'une petite lanterne, c'était le commencement d'un immense incendie. Le signal d'alarme fut donné par une armée innombrable d'oiseaux de nuit et de choucas ou corneilles de clocher, qui débouchèrent en longues colonnes et avec des cris terribles, de toutes les ouvertures de la tour. Ils laissaient pour aliment à la flamme un amas prodigieux d'ossements, d'aires et de nids de brindilles, de paille, de foin, de coton, de laine, et surtout de fientes, qui s'allumèrent comme des traînées de poudre. Le tocsin sonna. Les Rouennais accoururent. Mais déjà la flèche vomissait de longues écharpes de flammes et des nuages de fumée verdis par l'oxyde de plomb. A sept heures elle se pencha vers le sud-ouest, tomba tout entière sur la tour de la Calende, y resta suspendue deux secondes, et écrasa une maison de sa chute, avec un fracas inimaginable... L'incendie alors, se déployant comme un arbre colossal, s'arrondit dans le ciel et jeta partout ses branches dévorantes. Galeries déchirées, charpentes en feu, arcades s'abîmant dans le vide, cascades de métaux fondus lancées par toutes les gargouilles, mugissements de la grande nef sous cette grêle effroyable, écroulement de sa toiture et de celle du chœur dans le vaste bûcher, gerbes enflammées s'élançant jusqu'au ciel, vertes, jaunes, noires, amarantes, etc.; tel fut l'horrible et sublime spectacle qui dura plusieurs jours. On sauva enfin « le corps mutilé » du chef-d'œuvre gothique; et dix ans après, une aiguille, en pièces de fonte, succédait (sans la remplacer, hélas!) à l'élégante flèche qui n'existe plus... que dans notre gravure.

Cette gravure n'est ici que le frontispice d'une histoire anecdotique, morale et *illustrée* de la riche ville de Rouen et de la belle province de Normandie, que le *Musée des Familles* commencera dans son dix-septième volume, après le dernier coup d'œil qu'il lui reste à jeter sur le pays basque.

C. DE CH.....

HISTOIRE DE FRANCE. - LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, mêmes mœurs.

LE MÉDAILLON D'ARGENT. — 1648 (1).

IX. — LE ROI, LA REINE ET LE MINISTRE.

Entrons au Palais-Cardinal, nommé Palais-Royal depuis que Richelieu l'avait légué à Louis XIII. C'est là qu'habitaient la reine-régente Anne d'Autriche, le jeune roi Louis XIV, son fils, et le cardinal de Mazarin, son premier ministre. L'appartement de celui-ci donnait sur la rue des Bons-Enfants, « où il y avait sentinelle et corps-de-garde, comme aux autres issues et entrées. »

Pendant la séance du Parlement que nous avons racontée, la reine, le cardinal et leur cour intime étaient réunis dans une grande salle au centre du palais. Mazarin s'y était rendu par un passage secret qu'on voit encore, et qui conduisait invisiblement de son cabinet aux appartements de la régente. Les *Mémoires* de la princesse Palatine et de Laporte, le valet de chambre royal, nous expliqueront plus tard ce mystère...

Anne d'Autriche avait alors quarante-six ans. C'était encore une des plus belles femmes de l'époque, et la reine la plus majestueuse qui eût jamais porté la couronne. Forte, grande et faite à ravir, douée d'une figure douce et imposante à la fois, inspirant du même coup l'amour et le respect, elle conservait en son âge mûr, dit Mme de Motteville, assez de charmes pour effacer maintes beautés en leur fleur. Ses yeux, « où le tendre se mêlait au grave », avaient fait d'illustres victimes, sans compter Buckingham; et des nations entières « avaient senti, à leur dommage, quelle puissance ils exerçaient sur les hommes. » Leurs ravages avaient « pour complice innocente » une bouche petite et vermeille, où la nature amassait toutes les grâces dans un sourire. Ses cheveux châtain clair, abondants et fins, tombaient en boucles soyeuses le long de ses joues. « Il n'y avait rien de plus agréable que de la voir peigner! » s'écrie naïvement sa dame d'honneur. Quant à l'éclat et à la délicatesse de sa peau, la feuille de la rose blanche en peut seule donner l'idée. La toile de Hollande la blessait, et elle supportait à peine le contact de la batiste. Ses mains, ses bras et ses épaules, d'une célébrité historique, « recevaient des louanges de toute l'Europe et semblaient faits pour le plaisir et l'admiration des yeux. » Malgré le soin qu'elle prenait de les cacher, « forçant chacun d'estimer et de déplorer en même temps sa réserve, ceux qui aiment à voir ce qui est beau, dit encore Mme de Motteville, se battaient pour contempler cette grande reine à table ou à sa toilette. » Ce fut dans un de ces moments rapides que Buckingham s'oublia au point de tomber à genoux devant toute la cour assemblée...

Un seul défaut nuisait à la beauté d'Anne d'Autriche : « ne mettant quasi jamais de masque », elle avait laissé la fleur de son teint s'altérer, et son nez, un peu trop fort, enlevait à la grâce de son visage ce qu'il ajoutait à sa majesté.

Son caractère a été jugé diversement. Suivant le cardinal de Retz, elle avait juste assez d'esprit pour ne pas paraître sotte; elle possédait plus d'aigreur que de fierté, plus de fierté que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus de dévotion que de piété, plus de vengeance que de gratitude, plus d'obstination que de fermeté, plus d'incapacité que de tout ce qui précède. Selon Mme de Motteville, elle était froide, mais excellente pour ses amis; vindicative par nature, mais clémente par raison pour ses ennemis; chrétienne exemplaire, mère tendre et passionnée, reine glorieuse et intrépide; femme indifférente en apparence, mais portée à cette galanterie superficielle qui chatouille le cœur sans blesser la vertu. La moyenne politique de ces deux portraits, écrits par un adversaire et par une suivante, c'est que le caractère dominant d'Anne d'Autriche était l'intégrité royale, l'amour-propre de la souveraineté, l'aversion pour tout ce qui entamait la monarchie, dont la force alors était l'unité, grâce à l'œuvre immense de Richelieu. Cette qualité serait aujourd'hui un grand défaut peut-être; ce défaut était une grande qualité en 1648. Malheureusement Anne d'Autriche n'y joignait point le sang-froid, et Sa Majesté, comme on va le voir, s'emportait jusqu'à la colère.

La régente était assise dans un large fauteuil; le surintendant d'Emery (1), les capitaines Guitaut et Comminges, le comte d'Amalby, leur lieutenant, plusieurs autres gentilshommes et quelques dames se tenaient debout auprès d'elle.

Sur une table, en face, Mazarin prenait des notes secrètes, en écoutant le lieutenant de police.

Le cardinal avait le même âge que la reine, et portait ses neuf lustres aussi légèrement qu'elle. Petit, mais bien fait, élégant de visage, de tournure et de costume, le teint vif et pur, l'œil doux, oblique et pénétrant, le nez long,

(1) Voyez les numéros de septembre et octobre derniers.

(1) Fils d'un banquier de Lyon, son vrai nom était Particelli. Il s'était appelé d'Emery, après une banqueroute qui l'avait fait condamner à la potence. C'était un franc coquin, mais tellement habile en finances, que Richelieu, ne pouvant se passer de lui, l'avait proposé pour intendant à Louis XIII. — Vous êtes sûr, demanda le roi, que ce M. d'Emery est un honnête homme? On m'avait dit que vous poussiez aux finances un escroc nommé Particelli. — A Dieu ne plaise! répondit le cardinal; ce Particelli a été pendu, Sire. — A la bonne heure! reprit Louis le Juste. Et il signa avec joie la nomination de M. d'Emery. Maintenu par son compère Mazarin, le Parlement se vengeait de lui en l'appelant toujours *Particelle*, ce qui ne l'empêchait pas d'amasser une fortune énorme, et de loger sa femme dans le velours et les crépines d'or. C'est lui qui disait en plein conseil : « La bonne foi n'est qu'une vertu de marchand. Les magistrats qui l'exigent des hommes d'État méritent d'aller à la Bastille. En définitive, ce coquin sauva le trésor par des ressources infinies, et fit passer sous des noms adroits les édits les plus scabreux. Condé n'eût pu remporter ses victoires si d'Emery ne lui eût fourni le *nerf de la guerre*. Après le mariage d'Henriette de France, ses tripotages dans les fournitures s'ébruitèrent publiquement. Un courrier, porteur d'un rapport foudroyant, fut envoyé à Richelieu; mais d'Emery, instruit à propos, dépêcha un courrier plus leste, qui arriva le premier et qui arrangea son affaire. Homme de plaisir comme tous les traitants, il avait maille à partir avec la jalousie de sa femme. Quand il la quittait, il laissait à un homme sûr des lettres écrites d'avance, pour lui être remises chaque semaine. Un soir, Mme d'Emery tomba fort malade, en informa son époux, et reçut la réponse suivante : « Je suis ravi d'apprendre que vous vous portez à merveille. » Cela découvrit le stratagème, « et fit un bruit du diable », dit Tallemant des Réaux.

mais parfaitement coupé, le front large et serein, les cheveux châtains, un peu crépus, la barbe presque noire et taillée coquettement, les mains fort belles et soignées comme celles d'une femme; on devinait qu'il avait débuté dans les camps et on l'eût pris encore pour un officier de cour, si la casaque militaire et le baudrier de cuir eussent remplacé la simarre de pourpre et les riches dentelles, qui lui allaient, du reste, à merveille.

Né dans la boue, élevé dans la honte, enfant pipeur au Colisée, bâtonné comme tel à Rome, puis capitaine d'aventure en Valteline, il déploya tant d'esprit et d'habileté qu'il devint coup sur coup nonce apostolique, cardinal sans sacerdoce, confident et favori de Richelieu, enfin successeur de ce grand homme.

Il continuait par l'intrigue ce que l'autre avait fondé par la puissance, promettant tout sans rien tenir, oubliant les bienfaits et les injures, clairvoyant par poltronnerie et indulgent faute de sens moral, divisant pour régner, gouvernant par la bascule, usant ses ennemis les uns contre les autres, pliant toujours sans jamais rompre, corrompant au lieu de punir, élevant sa fortune avec celle de l'Etat, méprisé, mais indispensable, trichant au pouvoir comme au jeu et regagnant les parties les plus désespérées; si bien que, chassé deux fois par la porte, il rentra deux fois par la fenêtre, finit par dominer le jeune Louis XIV lui-même, et mourut tranquille dans son lit de ministre, en léguant à son élève l'art d'être roi absolu.

La cour attendait avec impatience des nouvelles du Parlement. La reine seule montrait une sécurité altière. Mazarin s'approcha d'elle et lui reprocha doucement d'avoir refusé les lettres de grande noblesse à Broussel.

— Ce gâteau jeté au Cerbère, dit-il, ne nous coûtait rien et nous rapportait vingt millions. N'est-il pas vrai, monsieur Philippe d'Amalby?

— En effet, répondit le comte, je garantissais à ce prix le silence du conseiller, et je ne sais plus maintenant jusqu'où ira sa fureur.

— Qu'elle prenne garde d'aller... jusqu'à la Bastille, ajouta la reine d'un air menaçant.

— Un coup d'État! dit Mazarin effrayé. Le peuple barrerait le passage à vos gardes, madame.

— Rien n'arrête mes gardes, quand ils m'obéissent, reprit Anne d'Autriche; demandez à M. le comte et à Guitaut.

Guitaut et d'Amalby s'inclinèrent, prêts à se faire tuer quand il plairait à la reine. Cependant Philippe pâlit en songeant à Louise Boucherat...

En ce moment, on entendit une rumeur dans les antichambres, le chancelier Séguier parut, tout haletant, suivi du président Thoré, fils de d'Emery, dont les habits étaient déchirés.

Le peuple les avait hués et maltraités au sortir du palais. Thoré, qui avait voté pour les édits, poursuivi jusqu'à l'hôtel de son père, n'avait sauvé sa vie qu'en laissant aux furieux la moitié de ses vêtements.

Le chancelier, que sa robe dispensait d'être brave, fut un quart d'heure à se remettre (1), et raconta enfin le discours de Broussel, la délibération du Parlement, sa révolte ouverte contre la reine, et le triomphe du peuple qui pendait Mazarin en effigie.

A ces mots, le cardinal frémit, et la reine le regarda en souriant avec dédain. Puis, se levant, dans un accès de fureur, elle traita le Parlement de *canaille* (Motteville, page 166), et déclara qu'elle en ferait justice.

En même temps, elle appela Comminges et d'Amalby d'un geste terrible... Et Dieu sait ce qu'elle allait leur ordonner, si Mazarin, reprenant son calme, ne fût intervenu à propos...

— Madame, dit-il à demi-voix, vous êtes vaillante comme un soldat qui ne connaît pas le danger... C'est la guerre civile dont vous allez donner le signal, et nous ne sommes pas en force pour la soutenir. Notre armée est aux frontières... Elle n'a éprouvé que des échecs depuis Fribourg et Nortlingen... C'est justement là ce qui fait le triomphe du Parlement. A chaque nouvel impôt, nous lui promettons la victoire et la paix; et à chaque défaite, il a raison contre nous devant le peuple qui paye... Nous ne saurions donc vaincre ici, sans avoir d'abord vaincu là-bas. Il nous faudrait un second Rocroy enfin! Jusques-là, le prince de Condé ne quittera point les ennemis sur le champ de bataille pour venir charger les bourgeois dans la rue... Résignons-nous à gagner du temps et à céder par intérim. *Il tiempo è un galant uomo* (le temps est un galant homme).

— Céder! s'écria la régente, qui brisa son éventail. Jamais! Ce serait une lâcheté, et la pire de toutes, une lâcheté inutile! car ces outrages dureront tant qu'il y aura un Parlement. Je m'ensevelirai plutôt avec mon fils sous les ruines de ce palais! N'est-il pas vrai, Louis XIV? ajouta-t-elle en regardant le jeune prince, qui venait d'entrer, tout radieux, dans le salon.

Louis XIV allait avoir dix ans. Il était plus beau comme enfant qu'il ne le fut jamais comme homme. Mlle de Montpensier disait déjà de lui : « Il a l'air haut, relevé, hardi, fier et agréable, le port noble et bien planté, quelque chose de doux et de majestueux dans le visage, les plus beaux cheveux du monde, de la couleur du cendré, si abondants et si bien frisés qu'ils le parent mieux qu'un diadème; une taille si accomplie qu'elle paraît au-dessus de toutes les

(1) Séguier était un original, que les Mémoires n'épargnent pas. S'il faut les en croire, cet arrière-petit-fils d'un procureur se donnait pour un Séguier du Languedoc; il baptisait son logis *hôtel*, et avait un carrosse tout historié d'armoiries, avec un manteau et des masses en forme de bâton de maréchal. Il n'allait jamais sans exempt et sans archers, et se faisait traiter de *monseigneur* et de *grandeur*, tout en ployant l'échine et en tremblant devant quiconque pouvait menacer sa place. Sa femme s'appelait Fabri, d'où l'on disait : *Fabricando, Fabrifimus*. Elle n'en allait pas moins chercher ses aïeux en Provence. Aussi avare que riche, elle se faisait donner six aunes de velours ou de satin par tous les officiers du Parlement qu'elle recevait... Aussi la nommait-on *la Fripière*. Séguier « se fit de l'Académie, de peur qu'on ne dît qu'il se voulait tirer du pair. » La Chambre lui dédia son livre *Du Raisonnement des Bêtes*. Ses gens se livraient à des « pillauderies » épouvantables, et Jodelet, seul, osa s'en plaindre. Les comédiens du Marais jouaient au Palais-Royal. Le chancelier s'y trouvait. Il fut charmé de Jodelet l'enfariné, et le pria de venir le lendemain chercher un cadeau. Jodelet y court, et le premier valet de chambre lui dit :—J'ai parlé pour vous à *Monseigneur*. Il va vous bailler cent pistoles, ne m'oubliez pas en sortant. Jodelet lui promet le quart de la somme. Puis survient un second valet, puis un troisième, puis un quatrième. Et toujours même harangue, et même promesse du comédien. Il arrive enfin près du chancelier.— Eh bien! lui demande celui-ci, que voulez-vous que je vous donne? — Monseigneur, répond Jodelet, donnez-moi cent coups de bâton. Ce sera vingt-cinq pour chacun de vos valets de chambre! Séguier voulut tout savoir, et Jodelet révéla tout; — de sorte qu'il emporta les cent pistoles, et que les valets n'eurent qu'une verte semonce. Séguier mangeait si malproprement, « qu'il lavait ses mains dans la sauce, en faisant une capilotade de tous les plats. Après quoi il se curait les dents avec la pointe de son couteau. Prévenu de ce fait, Mazarin l'invita à dîner, après avoir fait épointer les couteaux, et s'amusa fort de son embarras. Au dîner suivant, Séguier parut armé d'un cure-dent en or, et en fit parade aux yeux du cardinal.

autres, malgré sa petitesse ; des jambes et des pieds si parfaitement faits, qu'on n'a point de regret qu'ils soient pour marcher sur nos têtes ; une manière si galante de s'habiller qu'elle dénonce le roi tout autant que sa bonne mine ; une adresse merveilleuse à tous les exercices, à la danse où il efface les plus habiles, aux armes et à la chasse où l'on reconnaît un nouvel Alexandre ; enfin une santé inébranlable, à l'épreuve de toutes les fatigues comme de tous les plaisirs » ; du reste, l'abord froid et poli, la langue discrète, mais parlant à propos, toujours en roi, raillant avec goût, discernant et jugeant le mieux du monde, par un tact naturel et infaillible.

— Qu'y a-t-il, madame ma mère? demanda le prince, en réprimant sa joie à la vue des figures bouleversées.

— Il s'agit, répondit Anne d'Autriche, de châtier le Parlement, qui vient de fouler aux pieds votre couronne.

— Eh bien, reprit Louis XIV, je suis prêt. Maréchal! ajouta-t-il, appelant Villeroy.

— Oui, Sire! repartit le courtisan-gouverneur, qui n'avait point d'autre réponse à la bouche, et qui ne laissait jamais à son élève le temps de rien demander.

— Prévenez mes enfants d'honneur ; nous prendrons les armes, et nous garderons le Palais-Royal!..

La reine triompha ! Elle se reconnut dans son fils, et l'embrassa avec des larmes d'orgueil.

Mais le cardinal, hochant la tête, répéta, comme si le roi n'eût rien dit :

—Il faut céder, ou du moins en faire semblant. Qu'avant la signification de l'arrêt, Votre Majesté, libre encore, signe le retrait de la moitié des édits, — et je me charge de les rétablir tous avant la fin du mois... « C'est un dernier bouquet de roses à jeter à la tête du Parlement. » Mais il n'y a pas une minute à perdre. Dans une heure, vous signeriez de vive force.

Et il présenta un papier à la reine, après y avoir tracé quelques lignes à la hâte.

— Ne signez pas, ma mère! s'écria Louis XIV, qui toisa Mazarin d'un regard de mépris.

Le cardinal perdit un instant son aplomb... ; mais, secondé par Séguier et par le lieutenant de police, il arracha enfin la signature de la reine.

Anne d'Autriche retomba anéantie dans son fauteuil, et cacha son front rougissant dans ses deux mains.

Le chancelier allait partir avec l'ordre de retrait, lorsque Louis XIV, l'arrêtant au passage, lui enleva le papier.

Mazarin devint pâle comme ses dentelles, et tous les assistants se regardèrent en silence.

— Je ne suis qu'un enfant, dit Louis avec feu, et l'on se dispense de me consulter. On aurait pu toutefois s'enquérir pourquoi j'étais si joyeux en arrivant ici. Vous ne serez pas fâché de l'apprendre, monsieur *le grand Turc!* (Il appelait ainsi Mazarin dans ses jours de mauvaise humeur.) Eh bien, je jouais tout à l'heure au valet avec Laporte. C'était moi qui faisais le valet, et lui le roi. J'avais tort, et il venait de me donner une bonne leçon en se couvrant devant moi et en m'ordonnant, comme à un un laquais, de lui ôter son habit... Je m'en souviendrai et ne le ferai plus... Aussi bien, une autre leçon me rappelait en même temps que je suis le roi. Pendant que je m'amusais comme un fou, que le Parlement, dont je me moque, faisait rage, et que vous vous lamentiez ici pour un chiffon de papier, voici ce qui arrivait à une lieue de Paris, au passage d'un bac de la Seine. Deux cavaliers hors d'haleine, chargés de dépêches et couverts de pous-

Les courriers de la victoire de Lens. L'attente du bac.

sière, attendaient et appelaient en vain le batelier. Un berger, couché sur la rive avec son troupeau, n'y pouvait mais, et criait aussi vainement qu'eux. Une heure se passa de la sorte... Le Parlement nous insultait pendant ce temps-là, et il ne l'eût certes pas fait, sans le retard de ces cavaliers. Perdant enfin patience, ils se lancent à la nage avec leurs chevaux, gagnent l'autre bord en risquant vingt fois leur vie, entrent dans Paris tout ruisselants, viennent droit au Palais-Royal, et s'abattent sous mes fenêtres avec leurs chevaux épuisés. Je les aperçois et je les appelle, car je

reconnais Châtillon, l'ami de M. le Prince, avec son fidèle cornette.

— Châtillon ! s'écrièrent la reine et Mazarin. — Il apporte des nouvelles de l'armée ?

— Oui, ma mère ; oui, monsieur *le grand Turc*, la nouvelle d'une grande victoire, que j'ai reçue le premier ; et voilà pourquoi j'entrais ici triomphant.

— Entrez à votre tour, Châtillon, cria le roi de la porte. C'est moi qui vous annonce ici.

Et le jeune Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, tout couvert de boue, mais tout rayonnant de gloire, s'avança dans le salon et ploya le genou devant la reine.

Il lui remit cette lettre du prince de Condé, lettre digne de Henri IV : « Nous avons vaincu à Lens. Il n'y a « plus d'armée espagnole, nous sommes maîtres de la paix. « Châtillon, que je suivrai de près, vous dira le reste. »

Châtillon raconta, en effet, l'admirable bataille : le simple discours de Condé : « Amis, souvenez-vous de Rocroy, de Fribourg et de Nortlingen ! » Le choc terrible de l'armée française contre les deux armées espagnole et autrichienne ; la cavalerie du prince débandée, puis ramenée par lui à la charge ; la victoire, d'abord perdue, et regagnée par un seul coup de cet œil d'aigle, qui voyait tout dans un combat, sans se troubler ni s'éblouir ; l'infanterie castillane, le premier corps du monde, anéantie en pleine campagne ; trois mille morts, dont le fameux général Beck ; cinq mille prisonniers d'élite, trente-huit canons, tous les drapeaux ennemis, la ville de Lens enlevée, l'archiduc Léopold en déroute, l'Autriche et l'Espagne écrasées, l'Allemagne relevée, la France agrandie d'une province et l'Europe entière à sa merci... Tel était ce dénoûment glorieux de la guerre de Trente-Ans, qui fut bientôt consacré par les traités de Westphalie.

On se figure l'effet d'un tel récit dans un tel moment. Anne d'Autriche se redressa de toute sa hauteur et tendit à Châtillon sa main éblouissante... Mazarin fit volte-face avec sa souplesse ordinaire... Séguier et Thoré prirent un air belliqueux... Tous les officiers, toutes les dames se pressèrent autour du jeune vainqueur ; et Louis XIV, enivré de son ouvrage, perdit un habit de dix mille livres en lui sautant au cou avec un cri de joie.

— Voilà le Parlement bien attrapé, dit-il, lui qui prétendait que nos armées ne servaient qu'à inventer des impôts !...

Puis il fit entrer le cornette, chargé des plus beaux étendards ennemis ; et il les déploya de sa main, en trépignant d'allégresse et d'orgueil...

— *Grand Turc !* dit-il au cardinal, vous mettez des draps déchirés dans mon lit (historique), vous pouvez les reprendre ce soir ; je coucherai dans ce drapeau de l'archiduc... Et quand je ne serai plus mineur, ajouta-t-il d'un ton qui annonçait le créateur de Versailles et du canal de Languedoc, je ferai faire des ponts sur mes rivières pour que les courriers de mes victoires ne m'arrivent pas à la nage !

— Eh bien, monsieur le cardinal, dit alors Anne d'Autriche, voilà ce second Rocroy que vous attendiez ! Nous ne jetterons plus de roses au Parlement, j'imagine ! Nous sommes assez forts pour tenir tête à ses révoltes.

Et déchirant le retrait des édits qu'elle venait de signer, elle en foula les débris de son pied royal, en signifiant à Guitaut, à Comminges et à d'Amalby d'attendre ses ordres, et à Mazarin et à Séguier de la suivre dans son cabinet.

Bientôt, les trois officiers y furent mandés à leur tour, et le cardinal, aussi résolu qu'il s'était montré indécis, leur parla de la sorte : — Sa Majesté compte sur vous, messieurs, pour un grand acte de justice. Le 26 août, la victoire de Lens sera célébrée par un *Te Deum* solennel à Notre-Dame. La cour et les compagnies souveraines y assisteront. Leurs Majestés s'y rendront en pompe, escortées de tous les régiments des gardes. Les drapeaux ennemis seront suspendus aux voûtes de la basilique.

— Et au sortir de la cérémonie, poursuivit la reine, jalouse de compléter elle-même ses ordres, vous serez porteurs, messieurs, de ces trois lettres de cachet. Vous vous trouverez tous trois sur mon passage au grand portail. Si je prononce ces mots : *Allez, et que Dieu vous assiste*, vous irez de suite et en force, — vous, Guitaut, arrêter les présidents Blancmesnil et Charton, que vous enfermerez à Vincennes ; — vous, Comminges et d'Amalby, arrêter le conseiller Broussel, que vous enfermerez à Saint-Germain. Je vous recommande particulièrement celui-ci. Vous me répondez de son incarcération sur votre honneur. Et jusque-là silence !

— Votre Majesté sera obéie, déclarèrent les trois officiers.

Mazarin ajouta quelques instructions prudentes, et les gentilshommes se retirèrent avec des impressions fort diverses.

Guitaut, habitué aux coups d'Etat de Richelieu, était enchanté de son rôle et trouvait la mesure décisive ; Comminges, également résolu, prévoyait une bataille après les arrestations... D'Amalby, consterné, voyait Louise éplorée à ses genoux, et demandait à son devoir du courage contre son amour...

— Moi, qui lui offrais ce matin mon appui, se disait-il avec angoisse, me voilà devenu le persécuteur de sa famille !

X. UNE VISITE ET UNE RENCONTRE.

Philippe, de plus en plus agité, retourna, le lendemain matin, chez Broussel. Il le trouva enivré de son triomphe, se croyant le premier homme de France, et se voyant déjà pour le moins garde des sceaux. Blancmesnil, Charton, Viole, et dix autres magistrats, réunis chez leur doyen, chantaient à l'unisson la victoire du Parlement.

Le comte, qui eût voulu, mais qui ne pouvait les éclairer, leur fit cependant baisser le ton, en leur annonçant la journée de Lens et la prochaine arrivée de Condé.

Mais le conseiller, qui avait brûlé ses vaisseaux, releva leur courage en s'écriant :

— Eh bien ! que M. le prince vienne, le peuple est plus fort que son armée, et le peuple est pour nous !

— Dieu veuille, soupira d'Amalby, que vous n'ayez pas besoin de l'armée contre le peuple !... Vous avez semé le vent, messieurs, attendez-vous à recueillir la tempête...

Ces paroles furent inutiles. Les frondeurs avaient perdu la raison.

La fille et la nièce de Broussel entrèrent, l'une radieuse et l'autre pensive.

Philippe d'Amalby s'approcha de Louise et lui rendit la joie en lui racontant l'affaire de Lens. Puis cette joie le navra lui-même, quand il songea à sa terrible mission. Vingt fois le secret de la reine faillit lui échapper... Louise remarqua sa préoccupation, et lui dit vivement :

— Qu'y a-t-il donc, monsieur le comte ? Votre prédiction va-t-elle se réaliser ? Quelque malheur nous menace-t-il déjà ?

— Non... je l'espère, balbutia Philippe ; mais qui n'est pas menacé dans ces jours de trouble ?

— J'ai votre promesse, monsieur d'Amalby ; vous êtes

notre défenseur. Je vous enverrai ce médaillon..., vous savez, à la première alerte... Tant que vous serez à Paris, je ne crains donc rien pour mon oncle...

— C'est votre oncle lui-même qu'il faut craindre, il est son propre et son plus grand ennemi.

— Jurez-moi, reprit Louise effrayée, que vous le sauverez, s'il se perd.

Philippe sentit qu'il allait manquer à son devoir... Il pressa la main de Louise, pour lui donner le change, et lui parla d'elle-même, afin d'oublier toute autre chose.

— N'allez-vous pas bientôt retourner à Gonesse, près de votre père?

— Vous désirez mon départ?

— Oh! vous savez que mon bonheur s'en irait avec vous!... Mais qu'est-ce que mon bonheur près du vôtre?... Je préférerais toutes les douleurs à celle de vous savoir à Paris... au moment où...

— Ah çà! mais, s'écria Louise, vous m'épouvantez décidément!... Va-t-on se battre? L'ennemi est-il à nos portes?

— Ne l'entendez-vous pas? dit le comte en montrant la rue, où Deboile, qui ne cachait plus guère son jeu, criait avec une foule de bras nus :—En avant la Fronde! A bas le Mazarin et la cour! Vive M. Broussel et la réforme!

Philippe reconnut l'avocat, et serra la garde de son épée...

— Je vous quitte, mademoiselle; mais retenez bien mon dernier mot : Si c'est moi que vous aimez, et non cet homme, *ne soyez pas à Paris le* 26 *août!*...

Et il sortit, de peur d'en dire davantage. Comme il s'arrêtait sur la porte, cherchant Guillaume d'un œil ardent, les compagnons de celui-ci hurlèrent : Ah! voilà un petit-maître! A bas les petits-maîtres!...

D'Amalby n'y tint plus... Il tira son épée, la fit flamboyer en l'air, dispersa la bande et alla droit au chef...

— Maître Deboile, lui dit-il avec force, vous seul portez ici l'arme d'un gentilhomme; oubliez, comme moi, la robe que vous traînez dans la boue, et donnez-moi satisfaction pour cette canaille!...

Le mot excita une émeute furibonde que le comte dissipa du plat de sa lame, et tous les brailleurs terrifiés, renvoyant le péril à qui de droit, se mirent à crier en reculant, comme des chiens qui jappent à l'abri :

— Oui! il vous fera raison! l'épée au vent, monsieur Deboile! sus! sus! au petit-maître!

Le tribun, qui préférait le bruit à la besogne, se serait volontiers passé d'une telle commission; mais, voyant qu'il n'y avait pas moyen de reculer, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, et se mesura bravement avec Philippe... La pensée de Louise, d'ailleurs, sa présence à la fenêtre, où elle venait de se pencher, eussent fait un chevalier du dernier avocat.

Les deux rivaux se chargèrent avec toute l'énergie d'une double haine... Leurs yeux et leurs épées jetèrent mille étincelles, et Philippe, acculant Guillaume à la maison, allait l'enferrer ou le désarmer, lorsqu'une troupe d'archers les sépara.

— Bas les armes! cria l'exempt d'une voix terrible; ce n'est pas aux gardes de la reine que vous avez affaire, maître Deboile, c'est à M. le lieutenant de police! Je vous cherche, de sa part, depuis une heure. Au nom de Sa Majesté, je vous arrête.

Il montra son ordre, et ses gens prirent l'avocat au corps.

D'Amalby, qui voulait une autre victoire, resta d'abord confondu... Puis, il se joignit aux ouvriers pour enlever Deboile aux recors et continuer le combat... Mais il dut y renoncer, sous peine d'être arrêté lui-même.

Le tribun se vengea par une ironie sanglante :

— Monsieur le comte! s'écria-t-il, vous avez des amis qui arrivent à propos. Voilà un triomphe digne de votre cause!

Un tel soupçon blessa Philippe plus qu'un coup d'épée. Il s'élança vers Deboile, et lui dit à l'oreille :

— Je vous prouverai que vous en avez menti, en vous arrachant à la potence, que vous méritez, pour vous remettre en face de cette épée, qui ne vous manquera pas deux fois.

— Conduisez cet homme au Palais-Royal! chez le premier ministre, ordonna l'exempt à ses archers, qui entraînèrent l'avocat.

— Chez le premier ministre! qu'est-ce que cela veut dire? se demanda le comte avec stupéfaction.

XI. — LE CABINET DE MAZARIN.

On se souvient que, la veille, chez la reine, Mazarin prenait des notes avec le lieutenant de police. Le cardinal avait inventé, ou du moins grandement perfectionné ce moyen de gouvernement qui s'appelle *la sûreté publique*. Il avait multiplié les espions et imaginé les agents provocateurs. Or, le lieutenant de police lui soumit tous les rapports de ses confidents, l'informa de tout ce qui se passait chez Broussel, chez Mme de Longueville, dans les coulisses du Parlement et dans la tribune de la Chambre de saint Louis. Mais il y avait un mystère que les plus fins argus ne pouvaient pénétrer, c'était le rôle de Guillaume Deboile et le complot de la taverne du *Bien public*. Toutes les investigations échouaient à cette porte fatale; un seul espion l'avait franchie une fois, et n'avait plus reparu..., soit que les conspirateurs l'eussent tué sans bruit, soit qu'ils l'eussent gagné à leur cause. Cet échec avait piqué Mazarin au jeu. Il ne pouvait se faire à l'idée qu'un simple avocat fût plus habile que lui; et, voulant à tout prix avoir le secret de Deboile, il l'avait fait arrêter pour le sonder lui-même, sauf à le relâcher au bout d'une heure, car il n'était ni cruel ni vindicatif, nous l'avons déjà dit.

Arrivé à l'entrée du Palais-Royal, Guillaume se vit bander les yeux et conduire par vingt détours au cabinet du ministre.

Mazarin était seul; mais au signal d'un timbre placé sous sa main, dix gardes pouvaient franchir les portières derrière lesquelles ils veillaient sans entendre ni voir.

Les deux personnages s'observèrent d'abord en silence. Le cardinal devina, au premier coup d'œil, un de ses plus dangereux adversaires, un de ces hommes qu'il faut anéantir ou gagner.

— Pourquoi suis-je le prisonnier de Votre Eminence? demanda enfin Guillaume avec hauteur.

— Vous n'êtes point mon prisonnier, mais celui de Sa Majesté la reine, répondit Mazarin de cette parole doucereuse, dans laquelle sa langue effilée se jouait comme un serpent sous les fleurs. Je puis, au contraire, ajouta-t-il, devenir votre appui et obtenir votre grâce.

Deboile prévit une infernale tentation, et réunit toutes ses forces pour y résister.

L'obsession du cardinal prit en effet toutes les formes, et dura trois quarts d'heure. Jamais âme ne fut tournée et retournée, fouillée et sondée avec plus de finesse et d'obstination. Demi-mots, détours, périphrases, instances, cajoleries, menaces, promesses, violences, furent employés successivement. Mazarin, passant de conjecture en conjecture, d'espérance en désenchantement, plaida le

faux pour savoir le vrai, feignit de tout connaître pour apprendre quelque chose, et n'arriva qu'à une incertitude plus grande que jamais. Assuré tout de suite qu'il ignorait tout, Deboile le dérouta par son silence, par ses dénégations, par ses railleries, par son audace et par sa faconde qui ne lui manquait jamais, — lorsque le reste lui faisait défaut.

— Enfin, s'écria le cardinal poussé à bout, si vous n'êtes ni frondeur ni Mazarin, ni pour nous ni contre nous, ni au service des princes ni à celui du Parlement, pourquoi conspirez-vous donc, monsieur? (car vous conspirez!) Prétendez-vous devenir le maître en France, comme Mas-Aniello à Naples et Cromwell en Angleterre?

Guillaume se crut pénétré, et frémit dans la moelle des os. Mais, évitant l'œil du linx qu'il n'eût pu soutenir, il se tira d'affaire par un éclat de rire, et désarçonna le ministre de plus belle...

Une étrange révolution se fit alors dans l'esprit de Mazarin. Cet homme, qui n'estimait d'autre vertu que l'adresse, et d'autre gloire que le succès, se sentit pris d'admiration pour le premier rival qui l'eût déjoué. Il résolut de conquérir à tout prix un si merveilleux talent.

Anne d'Autriche, reine-régente de France, d'après Justus d'Egmont.

— Monsieur Deboile, lui dit-il solennellement, j'approuve votre ambition, quelle qu'elle soit. Vous êtes fait pour de grandes destinées. Jouons donc cartes sur table. Vous ne sortirez d'ici que pour aller à la Bastille, où la mort est lente et sans honneur, ou pour vous établir près de moi dans ce palais, où vous serez mon premier secrétaire et peut-être un jour mon remplaçant... Ennemi persécuté jusqu'à la tombe, ou ami poussé jusqu'au pied du trône..... Choisissez! Je n'exige pour arrhes que votre secret...

L'avocat eut un éblouissement; ses jambes fléchirent sous lui... On lui offrait d'atteindre sans peine et d'un seul bond ce but élevé où son ambition tendait par des voies si scabreuses! Quelle séduction pour l'ancien courtisan des princes! Mazarin, l'observant toujours, sourit comme Satan quand la main d'Ève saisit la pomme. Malheureusement un autre démon dit à l'âme tentée : « Tu ne serais ici qu'un favori parvenu; Mme de Longueville t'y mépriserait encore, et Louise Boucherat n'y serait que la fille d'un meunier! » Il tressaillit alors et faillit s'écrier : — Qu'on me jette à la Bastille!... Mais le conspirateur se souvint d'un projet qu'il nourrissait depuis quelque temps,

et il osa se flatter de duper son dupeur jusqu'au bout.

— Monseigneur, dit-il, j'ai aussi des arrhes à vous demander; c'est peu de chose, il est vrai; ce n'est rien pour vous, mais pour moi c'est un trésor. Il y a trois semaines, un page de M. de Marcillac apporta ici un billet de son maître à la reine : quatre petits vers sans signature. Veuillez me remettre ce billet avant toute négociation.

— Vous raillez, monsieur, répondit le ministre avec dignité. A quel titre aurais-je les lettres de la reine?

— Je pourrais vous le dire, reprit Guillaume à voix basse,

Le grand Condé. Le cardinal de Retz. — Louis XIV, enfant. — Le cardinal Mazarin. Le duc de Beaufort.

si je ne craignais de réveiller les échos de certaine chapelle, qui n'est pas loin de ce cabinet.

Mazarin pâlit et frissonna. — Cet homme connaît tout de moi, pensa-t-il avec colère, et je ne sais rien de lui!

Enfin, poursuivit Deboile, vous avez ce billet... à titre d'intercepteur. Il ne peut guère vous servir, car il n'a rien de politique, ajouta-t-il en souriant. D'ailleurs, vous en avez d'autres de la même main... Voyez s'il vous convient de me donner celui-là.

Le cardinal réfléchit une minute, puis il ouvrit un tiroir, en tira un papier, y jeta un coup d'œil, et le remit à l'avocat.

— C'est bien cela, murmura Guillaume, qui lut avec un sourire dédaigneux :

Par la présente, je me donne,
Ame et corps, à Sa Majesté.
Mon épée est à sa couronne,
Mon amour est à sa beauté!

—Voilà, se dit-il, de quoi lever une armée de sauveurs, si je suis pris; une armée de partisans, si j'échappe!

— Maintenant, monsieur, votre secret! demanda le cardinal...

— Mon secret, dit l'avocat, vaut bien des poulets de ce

style. D'ailleurs, je ne l'ai point promis à Votre Eminence. J'ai dit seulement que nous négocierions...

— Encore joué ! s'écria brusquement Mazarin ; reprenons du moins ce billet !

Et, d'un petit coup frappé sur le timbre, il fit entrer quatre soldats.

— Fouillez cet homme, leur dit-il, et remettez-moi tous ses papiers.

En un clin d'œil Guillaume fut garrotté et bâillonné ; — mais, malgré la vivacité du coup de théâtre, il lui fallut moins de temps encore pour avaler le quatrain de Marcillac. On ne trouva sur lui que le médaillon de la *Belle Joconde*.

— Le portrait de la jolie nièce de Broussel ! dit Mazarin, qui, ayant parfois remarqué la beauté de Louise, la reconnut parfaitement sans en avoir l'air. Ah ! ah ! c'est toujours quelque chose ! ajouta-t-il en se pinçant les lèvres, et cette découverte peut en amener d'autres...

— Décidément, reprit-il avec ironie, vous êtes plus fort que moi, maître Deboile, et il ne me reste pour me défendre contre vous...

Il allait, cédant pour la première fois à la vengeance, prononcer le mot fatal de Bastille... lorsque son fidèle Bernouin, entrant sur le bout du pied, lui remit une lettre, en lui disant à l'oreille :

— Très-pressée, de la part du comte d'Amalby.

« Monseigneur, écrivait Philippe, maître Deboile était « au bout de mon épée, quand vos archers l'ont enlevé à « ma fureur. Permettez-moi de le réclamer de votre jus- « tice pour deux ou trois jours seulement. Si vous voulez « sa vie, il mourra de ma main ou je mourrai de la « sienne ; si vous voulez ses secrets, nul ne peut mieux « les lui arracher que votre très-humble serviteur.

« Comte d'Amalby. »

— Pardieu ! j'aime mieux cela ! se dit le ministre, retombant aussitôt dans son naturel, qui était de préférer toujours la ruse à la violence, l'ombre au grand jour, et de laisser à d'autres le soin de ses mauvaises affaires. D'Amalby est homme de cœur et de parole. Notre avocat ne peut tomber en meilleures mains. Trois jours de plus ou de moins, d'ailleurs, cela vaut la peine de tenter l'aventure !

Il renvoya Bernouin, en le chargeant de lui amener le comte. Puis, retrouvant son sourire le plus doux et le plus magnanime :

— Monsieur Deboile, dit-il, la dernière épreuve vous a réussi comme les autres ; je vous en faisais mon compliment, recevez-le de nouveau, et réfléchissez à mes offres. La rancune serait une méchante conseillère... Excusez-moi de vous avoir fait plus de peur que de mal. Vous êtes libre !

— Libre ! s'écria Guillaume, qui avait déjà senti le froid du cachot, et à qui la joie de cette surprise fit oublier tout le reste...

Et ses idées nagèrent dans un chaos, pendant qu'on le reconduisait comme on l'avait amené...

Quand il se vit dans la rue, il crut sortir d'un rêve, et son esprit se débrouilla enfin... Sa grâce inattendue lui parut alors plus terrible que toutes les menaces. Il lui sembla qu'il avait perdu sa force en perdant le portrait de Louise, et il résolut de disparaître prudemment jusqu'au soulèvement populaire.

— Ce jour-là, pensa-t-il en se retournant vers le Palais-Royal, je viendrai reprendre ici mon talisman, et j'y viendrai en bonne compagnie, grâce à ce débris du naufrage...

Au même instant il tira de sa bouche et déploya soigneusement le quatrain de Marcillac, qu'il avait caché sous sa langue, au lieu de l'avaler...

— Car, en effet, je suis plus fort que vous, monsieur le ministre, ajouta-t-il en riant ; vous ignorez tout le parti qu'un avocat peut tirer de sa langue.

Pendant ce temps-là, Philippe d'Amalby arrivait à l'appel de Mazarin. Il le remercia de lui avoir rendu son ennemi privé, de façon à ôter toute crainte au cardinal sur le compte de Guillaume.

— Rappelez-vous seulement, dit le ministre, que je tiens à son secret plus qu'à sa vie, à sa queue plus qu'à sa tête. C'est pour cela que je vous l'ai cédé ; si vous êtes plus heureux que moi, comptez sur ma reconnaissance.

Puis, remettant au comte un papier qu'il venait de faire signer à la reine :

— Voici, ajouta-t-il négligemment, une lettre de cachet, à joindre à celle que vous avez reçue pour le 26 août.

Et il laissa Philippe, qui poussa un cri étouffé, en lisant ces mots : « Ordre d'arrêter Louise Boucherat en même temps que son oncle Broussel, et de la mettre au secret le plus rigoureux. »

XII. — LE COUP D'ÉTAT.

Le 26 août, dès le matin, tout Paris se leva joyeux et endimanché. Si malin qu'il soit, le Français ne prend jamais froidement une victoire. Les partis opposés se donnèrent le bras pour aller au *Te Deum* de Lens. Chacun voyait son triomphe particulier dans ce triomphe public. La cour allait en profiter pour rétablir ses pouvoirs, et les frondeurs, inquiets d'abord, se disaient : — Nous avions raison ! puisqu'on a vaincu sans argent, voilà les tailles supprimées par la paix.

Et les cloches des deux cents églises ou chapelles carillonnaient de la Bastille au Palais-Royal. Toutes les Chambres du Parlement défilaient en robes rouges, en manteaux d'hermine, en bonnets carrés ; tous les corps civils et militaires, toutes les confréries et toutes les corporations s'alignaient, hérauts, tambours, croix et bannières en tête. Les rues, les quais, les places, se couvraient d'une foule immense d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux, roulant à grandes ondes vers Notre-Dame, comme un fleuve aux mille affluents et aux mille couleurs. Un soleil éblouissant épanouissait encore les visages, et faisait miroiter le fer, l'or et la soie, à perte de vue. Çà et là, des feux de joie lançaient leurs tourbillons de flammes, d'étincelles et de fumée. Des cris et des chants s'échappaient par bouffées des cabarets, des groupes et des maisons. La presse était surtout compacte aux alentours du Palais-Royal, d'où le roi, la reine et leur cortége devaient sortir à dix heures.

A ce moment, en effet, le canon du Louvre tonna. Un ouragan de fanfares et de roulements de tambours étouffa le carillon des cloches. A travers la rue Saint-Honoré, pavoisée de tapisseries et jonchée de feuillage et de fleurs, les régiments des garde, les mousquetaires, les chevau-légers s'élancèrent en grande tenue et se massèrent en bataille sur le passage du roi. Puis les carrosses de la cour débouchèrent du palais, éclatants comme des soleils d'or, au milieu d'un nuage de princes, de seigneurs, de pages et d'officiers tout ruisselants de galons et de pierreries.

Anne d'Autriche, Louis XIV, et Monsieur, duc d'Orléans, son oncle, occupaient la première voiture. La reine était radieuse de parure, d'orgueil et de majesté. Elle fronça toutefois le sourcil en se voyant serrée d'aussi près par la foule. Elle se demanda ce qu'elle et son fils devien-

draient, si un pareil océan tournait contre eux ses flots rebelles?...

La jolie tête de Louis XIV sortait, comme une fleur, d'un amas de velours et de soie, d'or et de diamants. Ses cheveux, brun cendré, couvraient son collet de riches dentelles. Il portait son chapeau à plume sur l'oreille, comme il sied à un jeune vainqueur. Son air digne et martial charma le peuple, qui cria, de toutes ses forces : *Vive le roi!* Le petit prince salua avec une fierté gracieuse, et les cris redoublèrent de rue en rue.

Les portières étaient gardées par le maréchal de La Meilleraye, Guitaut, Comminges et d'Amalby.

Ce dernier était tellement pâle, qu'on eût dit un fantôme emporté par son cheval...

La seconde voiture contenait Mazarin, Séguier, Villeroy, et Le Tellier (alors secrétaire d'État).

Les acclamations cessaient tout court à leur passage, et quelques voix même criaient : *A bas le cardinal!*

Le peuple comptait avoir battu l'Italien en même temps que les Espagnols.

Quand le splendide cortége entra dans Notre-Dame, ce fut un spectacle admirable. Le chœur était tapissé des drapeaux ennemis. Le roi et la reine montèrent à deux fauteuils élevés sous un dais comme des trônes. La cour se rangea en cercle à leurs pieds. La robe de pourpre et le manteau d'hermine du président Matthieu Molé trancha comme une menace sur les uniformes d'or et d'argent... Ces uniformes jetèrent un reflet belliqueux sur les visages des magistrats parlementaires.

Les tribunes des galeries étaient festonnées de dames en grande toilette.

Philippe d'Amalby les parcourut d'un regard tremblant... Et lorsqu'il y reconnut Louise auprès de sa cousine, il tressaillit de douleur, et ne vit et n'entendit plus rien...

Le coadjuteur, Paul de Gondy, officia pontificalement, au milieu de son clergé et de son chapitre. Il fut d'une gravité imposante, à la tête de cette armée solennelle; et un frisson religieux courut de l'autel à la grande porte, quand il entonna les versets majestueux du *Te Deum*. Vingt mille voix répondirent en chœur à la sienne. Tous les échos de la basilique en frémirent sous les voûtes, et les vieux piliers semblèrent eux-mêmes tressaillir d'émotion.

Ce moment fut électrique, sublime, indescriptible. Il n'y eut plus alors de frondeurs ni de Mazarins; il n'y eut que des Français remerciant le Dieu des armées de leur victoire. Le jeune roi, nu-tête et debout, n'avait autour de lui que des sujets fidèles... Les femmes pleuraient d'attendrissement; les hommes, de patriotisme. Plus d'un magistrat factieux surprit une larme à sa paupière desséchée...

Comme la grande image de Condé planait sur ce tableau; tous les yeux à la fois se tournèrent vers sa sœur, la duchesse de Longueville, qui, placée en face de la reine, paraissait éclairer l'église entière de sa beauté...

La langoureuse princesse n'avait pas prévu une telle sensation. Ses forces n'y suffirent pas... Une lutte de joie, d'orgueil et de remords, bouleversa son âme... Elle posa une main sur son cœur, regarda la reine à travers une larme, s'appuya au bras de Marcillac et tomba sans connaissance...

On l'emporta à travers une immense rumeur..., et cet incident ramenant les esprits du ciel à la terre, Mazarin dit à la Régente, en souriant :

— Voilà la *Fronde* qui s'évanouit devant la *royauté*.

Le mot eût été vrai, si la médaille n'eût eu son revers.

La cérémonie achevée, le grand cortége se retira comme il était venu... L'enthousiasme était au comble. Les cris de vive le roi et la reine remplirent le ciel, lorsque les princes débouchèrent du portail... Anne d'Autriche s'y arrêta, comme enchaînée par son triomphe. Elle hésitait à frapper ce peuple qui tendait mille bras à son fils... Le coup d'État allait avorter, si maître Deboile ne se fût trouvé là... Le groupe qui le dérobait aux yeux se mit à vociférer : — A bas le Mazarin! Vivent le Parlement et la réforme!

La régente bondit comme un coursier sous l'éperon... Elle se pencha vers Guitaut, Comminges et d'Amalby, qui attendaient l'ordre fatal aux portières, et elle leur dit d'une voix sourde : — *Allez, messieurs, et que Dieu vous assiste!*

Puis elle fit lancer les carrosses au grand trot.

Sur un signe des officiers, le régiment des gardes se rangea sur le parvis et laissa défiler le reste de l'escorte. Au bout de vingt minutes, trois exempts vinrent annoncer que Blancmesnil, Charton et Broussel, étaient rentrés chez eux. A l'instant, Guitaut se dirigea avec ses hommes vers la demeure des deux premiers. Les comtes de Comminges et d'Amalby gagnèrent avec les leurs la maison du troisième. Un carrosse les suivait au pas; l'exempt et trois gardes y étaient cachés derrière les mantelets.

Arrivé à l'entrée de la rue Saint-Landry, qui était déserte, Comminges fit halte et s'entretint à voix basse avec Philippe. Le carrosse s'avança jusqu'à la porte de Broussel. Sa garde et celle de la rue furent confiées au lieutenant, et Comminges, se chargeant du rôle le plus cruel, entra seul chez le conseiller.

Qui pourrait décrire le supplice de Philippe en ce moment? Martyr à la fois de l'honneur et de l'amour, pris entre deux serments comme dans un étau, ne pouvant ni discuter, ni suspendre, ni éluder un arrêt d'Etat dont il sondait en vain le mystère, il avait épuisé, la veille, tous les moyens d'éclairer Broussel et de pousser Louise à la fuite. Ses réticences les plus terribles et ses prières les plus tendres avaient échoué contre l'aveuglement du magistrat et contre le dévouement de la jeune fille. Plus celle-ci avait entrevu de périls pour son oncle, plus elle avait résolu de les partager, et d'être là pour recourir aux promesses de Philippe, dont elle était si loin de pressentir la mission. Mais pourquoi, dira-t-on, n'y avait-il pas renoncé? Pourquoi lui-même n'avait-il pas fui? Parce qu'il ne fuyait jamais devant un devoir, parce qu'il se serait avili sans sauver Louise, parce qu'un autre serait venu l'arrêter plus brutalement, parce qu'un dernier espoir lui restait de la délivrer encore.... En attendant, quelle épreuve et quelle entrevue pour eux! Où prendrait-il la force de porter la main sur elle? Que dirait-elle en se voyant enlevée et emprisonnée par lui? Quelle victime et quel bourreau!

A cette horrible pensée, le comte, qui avait bravé la mort sur vingt champs de bataille, sentit défaillir son courage. Il s'appuya, pâle et chancelant, contre une borne, les yeux fixés sur la maison, où nul bruit ne se faisait encore entendre.

Tout à coup il s'y fit une grande rumeur. Des cris étouffés retentirent... Une fenêtre s'ouvrit avec fracas. Perrotte s'y élança, furieuse, échevelée, vociférant :

— Au secours! on arrête M. Broussel, le père du peuple! Au secours!

Voici ce qui venait de se passer. Comminges, introduit par le petit laquais, avait trouvé toute la famille réunie. Thérèse et Louise étaient encore en grande toilette. Le

conseiller avait quitté sa robe d'apparat, et se prélassait dans un fauteuil, en simple soutane et en pantoufles.

Il crut d'abord naïvement que l'officier lui apportait une réparation tardive de la cour, et il le salua avec une politesse hautaine.

Mais Comminges exhiba les deux lettres de cachet, et somma l'oncle et la nièce de le suivre au nom du roi. On savait que ces mots formidables étaient le synonyme de Bastille.

Une bombe, éclatant au milieu de la salle, n'eût pas produit un effet plus renversant. Les femmes poussèrent un cri... Le laquais appela Perrotte. Broussel resta sans couleur et sans voix. Puis on échangea un feu croisé de réclamations, de gémissements, de réponses laconiques, auxquels l'officier coupa court, en ordonnant à deux gardes d'appréhender le magistrat.

Ce fut alors une lutte corps à corps. Le laquais se mit à hurler. Perrotte se jeta sur les gardes. Thérèse et Louise, en pleurs, embrassèrent le vieillard, et celui-ci se cramponna à son fauteuil, comme un naufragé à la planche de salut.

—C'est odieux ! c'est infâme ! disait-il d'une voix entrecoupée de colère et d'effroi. La reine n'a pu donner cet ordre... Je reconnais ce misérable Italien !... Je protesterai ! je prendrai des conclusions ! Le Parlement cassera l'arrêt ! J'en appelle au tribunal du peuple. Vous n'aurez ma liberté qu'avec ma vie, etc., etc. D'ailleurs, ajouta-t-il avec égarement, il y a une question préjudicielle... Attendu que je suis malade... Considérant que j'ai pris médecine ce matin; Perrotte en témoignera. La preuve existe (1). La Cour appréciera. Enfin, vous ne m'arrêterez pas en cet état, monsieur, ce serait un meurtre qualifié !

— Oui, c'est un meurtre, dit la cuisinière, saisissant le mot au bond, et elle cria de plus belle à la croisée : A l'assassin ! on assassine mon maître, on égorge le Parlement !

Comminges vit que cette mégère allait soulever une émeute. Il la livra à un garde, fit signe à un autre de retenir Louise, et prit lui-même le magistrat au collet. Mais Perrotte avait eu le temps de dire à Mlle Boucherat : Nous sommes sauvés, mademoiselle ! M. D'Amalby est sous la fenêtre !

Et la jeune fille, tressaillant de reconnaissance et d'espoir, arracha son médaillon de son cou, et le lança dans la rue.

Le doux message tomba justement aux pieds du comte. Un coup de poignard au cœur lui eût fait moins de mal.

— Elle m'appelle !... elle attend l'exécution de ma parole ! se dit-il en regardant le portrait de la reine à travers ses larmes.

Et, oubliant roi, régente et ministre, oubliant son devoir et ses ordres, oubliant tout, excepté Louise, il s'élança dans la maison.

— Ah ! j'étais sûre de lui ! s'écria la nièce de Broussel, qui l'aperçut la première.

Et elle se jeta dans ses bras, en balbutiant :

— Merci ! merci !

— C'est bien, dit tranquillement Comminges; chargez-vous de mademoiselle, comte... Et en avant, *au nom du roi !*

Ces paroles réveillèrent Philippe en sursaut. Son honneur et son serment se dressèrent entre lui et Louise... Il se vit déshonoré s'il hésitait, et arrêté avec elle, sans la sauver... Un tel combat se livra dans son âme, qu'il se sentit près de devenir fou... Il reprit enfin son sang-froid par un effort surhumain ; il consomma son sacrifice en détournant les yeux ; et il entraîna Mlle Boucherat, pendant que Comminges et les deux gardes emportaient Broussel.

Thérèse était restée évanouie sur un fauteuil, et Perrotte avait gagné la rue avec le laquais, amassant la foule par des clameurs enragées.

Louise se croyait enlevée par un libérateur. Son illusion cessa devant le carrosse entouré de gardes... C'était tomber du ciel dans l'enfer : elle n'eut que la force de jeter un sanglot et de lancer à Philippe un regard écrasant :

— C'est vous qui nous arrêtez, monsieur !

Le comte eût voulu mourir en ce moment.

— Silence, au nom du Ciel ! murmura-t-il en plaçant Louise dans la voiture. Laissez-moi le peu de raison qui me reste. Avant demain, vous serez libre ou nous serons tous deux prisonniers.

Et, se penchant à l'oreille du cocher :

— Cent pistoles pour toi, lui dit-il, si tu verses à la première occasion !

Il monta près de la jeune fille ; Comminges s'installa près de Broussel, et le carrosse partit entouré de gardes.

(1) Historique. Voyez les Mémoires déjà cités.

XIII. — LES PRISONNIERS.

Mais déjà les cris de Perrotte avaient fructifié. La nouvelle de l'arrestation de Broussel courait de rue en rue, comme une traînée de poudre. Et les dernières cloches du *Te Deum* sonnaient encore, les derniers cris de Vive le roi ! retentissaient au Palais-Royal, que déjà tout Paris, frappé de ce coup d'Etat, au milieu de sa joie, comme d'un coup de tonnerre par un beau temps, répétait avec stupeur d'abord, puis avec colère, puis avec menace : Broussel est arrêté !... On enlève le père du peuple !...

Un orateur, se dressant sur une borne, ajouta dans un groupe sur le Pont-Neuf :

— Le *Te Deum* était un guet-apens du Mazarin ! Il va casser le Parlement et l'emprisonner en masse ! La liberté de tous les honnêtes gens, la vie de tous les frondeurs est en péril ! Les impôts seront triplés demain... Le peuple n'a plus d'autre défense que son courage !... Crions tous d'une seule voix : — A bas les Mazarins ! vive le Parlement et la réforme !... Tendons les chaînes ! élevons des barricades ! Et mourons libres, plutôt que de vivre esclaves !...

Cet orateur était Guillaume Deboile. Caché depuis deux jours, d'Amalby l'avait cherché vainement; mais, l'occasion qu'il guettait se présentant enfin, il reparaissait avec tous ses avantages.

Les sinistres figures qui l'entouraient allèrent porter, comme autant de torches, son discours et son cri aux quatre coins de la ville, et Paris entier prit feu en moins d'une demi-heure...

Au même instant, un affidé, accourant de Notre-Dame, vint annoncer au tribun que Louise Boucherat était arrêtée avec son oncle.

Guillaume bondit comme un lion frappé au cœur, et remontant sur la borne, enflammé de colère, sublime d'exaspération : —Les proscriptions commencent, reprit-il; savez-vous qui vient d'être frappé avec Broussel, avec votre défenseur et votre père ? — Sa nièce, Mlle Boucherat, un ange de beauté, de douceur et d'innocence ! Les démons vont la jeter dans les fers, si vous ne l'arrachez de leurs griffes... Puisque tous sont menacés, que tous se lèvent donc, hommes, femmes et enfants ! Aux armes ! à Notre-Dame ! Sauvons Broussel et sa nièce !

— Aux armes! Sauvons Broussel! répétèrent des milliers de voix.

Et toute une armée populaire, grossie de porte en porte, s'élança avec Deboile du côté de Notre-Dame...

Cependant le carrosse et les gardes poursuivaient leur route à travers la multitude, comme un navire en détresse, refoulant une marée montante. Toutes les femmes du quartier, amassées par Perrotte, les harcelaient de huées furibondes. Tous les gamins d'alentour, conduits par le petit laquais et courant, comme des chats, de toiture en toiture, les accablaient d'une grêle d'ardoises, de meubles et de projectiles incongrus. Les soldats n'avançaient qu'en trouant la foule du poitrail de leurs chevaux. Néanmoins, Comminges et d'Amalby les empêchaient encore d'user de leurs armes.

Tout à coup le cocher, décidé à mériter ses cent pistoles, mit la roue sur une borne et versa le carrosse.

Le moment était choisi à merveille. Perrotte et sa bande, qui étaient là, se ruèrent pour enlever les captifs....

Mais un évanouissement de Louise l'empêcha d'aller au-devant du salut. Quant au héros du Parlement, la terreur en avait fait une masse inerte...

Comminges, avec un admirable sang-froid, rangea ses gardes en cercle et leur fit mettre la pique en avant; puis, soufflетant du plat de son épée une espèce de géant qui s'avançait avec Perrotte, il plaça Louise sous la garde de trois hommes, fit relever le carrosse par dix autres, y rejeta Broussel qu'il n'avait pas lâché, s'y réinstalla avec Louise et Philippe, et reprit sa marche à travers la foule interdite.

Le comte, en voyant échouer son plan, était resté d'abord consterné, serrant Louise évanouie sur son cœur. Mais son désespoir même releva son espérance, — et, sûr désormais du cocher, il lui dit en remontant dans la voiture :

— Ton carrosse est disloqué! Deux cents pistoles si tu le brises à propos!

Ils étaient alors en face du Palais-de-Justice. Encore deux cents pas, et l'escorte, se déployant sur le quai, devenait maîtresse de sa proie. Mais que d'obstacles et de périls jusque-là!

Louise avait repris ses sens et deviné le projet de Philippe... Elle s'en informa en lui serrant la main.

La foule et les cris augmentaient... Des armes commençaient à briller dans la rue... Des coups de feu partaient de quelques fenêtres. Le sang allait couler, l'émeute tournait à l'insurrection; la marche devenait une bataille... Louise, à chaque instant, retombait défaillante. D'Amalby pâlissait d'angoisse... Les soldats se regardaient en silence... Comminges lui-même s'inquiétait devant cet océan de têtes affluant à perte de vue...

En ce moment ses flots s'ouvrirent, livrant passage à un courant d'hommes armés.

— Rendez-nous Broussel! Rendez-nous le père du peuple! crièrent ces hommes en se ruant sur l'escorte... Le cocher saisit l'occasion de gagner ses deux cents pistoles: un brusque cahot mit les essieux en pièces, et fit voler en éclats les deux portières. Officiers et captifs roulèrent culbutés à droite et à gauche. Louise, se prêtant cette fois à la manœuvre, s'élança aux mains du premier groupe... Philippe se releva meurtri, mais triomphant; Comminges ne vit que Broussel qu'il tenait toujours au collet.

On se figure le tumulte qui suivit. Ce fut un chaos de bourrades, de clameurs et de coups d'épée.

— Reprenez vos rangs et chargez! dit le capitaine aux gardes, en leur donnant l'exemple.

Mais sa défaite était assurée, si la Providence n'eût aidé son courage. Il avise d'un coup d'œil une voiture qui entrait au palais; il la désigne à ses hommes, et en deux minutes elle est arrêtée, vidée et amenée sur le champ de bataille. En moins de temps encore il y jette Broussel... Et alors seulement il remarque l'absence de Louise...

— Où est votre prisonnière? demande-t-il à Philippe.

— On nous l'a enlevée! répond le comte, en promenant un regard sur la foule.

Mais qu'aperçoit-il, juste ciel, et qu'entend-il? Louise, se débattant dans les bras de Deboile (car c'était lui et sa bande qui avaient fait ce coup de main), Louise lui criant d'une voix suppliante : Au secours, monsieur le comte! Plutôt la prison! plutôt la mort!

Jugez si un tel cri trouve de l'écho dans le cœur de Philippe! En croyant sauver Louise, il l'a livrée à son rival! Et Louise aime mieux la mort avec lui que le salut avec Guillaume!

Jamais changement de rôle ne fut plus prompt. Jamais métamorphose ne fut plus complète.

— Gardes, à moi! s'écrie le comte en s'élançant à cheval et en tirant l'épée.

Puis il tombe comme la foudre sur l'armée du tribun, il brave, il frappe, il renverse tout... Il eût renversé alors des montagnes! Il arrive, sur une litière de corps épars, jusqu'à Guillaume.

— On vous trouve enfin, maître Deboile, lui dit-il; je vous cherchais depuis deux jours!

Et il le broie aux pieds de son cheval, comme l'archange Michel terrassant le démon; il lui arrache Louise Boucherat et la rapporte en triomphe au carrosse, ainsi qu'un avare qui a repris son trésor.

Comminges, ignorant ce qui se passait dans son âme, l'avait suivi des yeux avec admiration.

— Cher comte, lui dit-il en lui serrant la main, je vous savais brave, je ne vous savais pas invincible! Voilà comment les lieutenants deviennent capitaines.

Et, ce prodige relevant le courage des soldats en même temps qu'il stupéfiait la multitude, l'escorte gagna le quai victorieusement, y trouva un rempart des gardes françaises, et galopa vers la route de Saint-Germain.

Deboile, meurtri dans son corps et dans son âme, prit sa revanche par des discours incendiaires, dépêcha un courrier à Marcillac, un autre à Paul de Gondi, un troisième à la taverne du *Bien public*, et s'écriant enfin : Le moment est venu! se dirigea vers Notre-Dame au milieu d'une foule hurlante.

Un quart d'heure après, il déployait sur les tours de la cathédrale le signal convenu de la guerre civile, le drapeau fleurdelisé du Parlement...

XIV. — LE CONSEIL DE LA REINE.

La journée s'acheva en rumeurs et en préparatifs de guerre. On apprit que Blancmesnil était arrêté comme Broussel, et que Charton n'avait dû sa liberté qu'à la fuite. A l'abattement qui avait d'abord saisi tout le monde « jusqu'aux enfants», dit M. de Retz, succéda une explosion de fureur, exploitée par Deboile et ses compères. Seigneurs, magistrats, bourgeois, peuple, éclatèrent à la fois. On courut, on s'assembla, on ferma les boutiques; on cria d'une voix unanime : Plus de Mazarin! La liberté de Broussel! La réunion du Parlement! La réforme de l'État! Il y eut même des clameurs insultantes pour la reine.

Anne d'Autriche, étonnée d'abord sans inquiétude, manda son conseil au Palais-Royal. Monsieur, duc d'Orléans, toujours aimable et ambigu, l'abbé de La Rivière.

son favori, qui pêchait la barrette en eau trouble, le prince et la princesse de Longueville, assez embarrassés de leurs rôles; celle-ci encore pâle de son évanouissement et dissimulant ses incertitudes; le maréchal de Villeroy, le gouverneur gouverné; Guitaut, qui avait coffré Blancmesnil et qui aurait coffré tout le Parlement, Guerchy, Nogent, Beautru, etc., se présentèrent l'un après l'autre. Excepté le capitaine des gardes, qui ne craignait jamais rien tant qu'il avait son épée, chacun débuta par un rapport effrayant; puis, voyant la reine calme et ironique, Mazarin gracieux et léger, tous prirent l'unisson des maîtres, et se mirent à railler agréablement... Ils ne devinaient pas ce que dérobaient les sourires de la régente et du ministre : un grand courage et une grande frayeur. Anne d'Autriche voulait inspirer sa confiance aux autres. Le cardinal sentait que tout était perdu s'il fronçait le sourcil. L'une méconnaissait ou bravait le danger. L'autre en mesurait secrètement l'étendue, et se montrait beau joueur pour gagner la partie... Les vociférations du dehors le faisaient tressaillir au milieu de ses épigrammes. Et ne sachant que faire, il discourait sans conclure.

Bientôt arriva la visite la plus inattendue: Paul de Gondi, en rochet et en camail, traînant et protégeant le maréchal de la Meilleraye, suivi de dix mille hommes criant : Broussel! Broussel! et qu'il amadouait avec de belles paroles et des bénédictions. Au moment décisif, et avant de se prononcer, l'habile prélat accourait montrer son pouvoir, s'assurer où tournerait le vent et faire ses conditions de guerre ou de paix. Mais, tout en ménageant encore la chèvre royale et le chou populaire, il se préparait à toute aventure un triomphe, en promettant à la foule de lui rendre son idole... S'il y parvenait, l'honneur en serait pour lui; si la rigueur prévalait, l'odieux retomb-rait sur d'autres.

Le cardinal-ministre et le futur cardinal s'observèrent du coin de l'œil, en hommes qui allaient jouer au plus fin. Il s'agit de le renverser, se disait l'un. Il s'agit de le compromettre, pensait l'autre. La reine se retrancha dans une réserve altière. Tout le monde fit cercle avec la plus grande curiosité.

Le coadjuteur, appuyé du témoignage de la Meilleraye, peignit éloquemment l'exaspération des Parisiens.

— C'est un feu de paille, interrompit la régente.

— C'est un incendie, madame! répondit l'abbé, à moins que vous ne l'arrêtiez à temps. Je viens me dévouer à mon troupeau, comme pasteur, et à Votre Majesté, comme sujet, si vous daignez écouter mes conseils.

— Et quels sont-ils? demanda la reine avec dédain.

— D'apaiser aujourd'hui l'émeute, pour ne pas céder demain à la révolte.

— La révolte! dit royalement Anne d'Autriche. Mais c'en est déjà une de la supposer. Vous parlez, monsieur, comme ceux qui la désirent... et qui l'ont préparée peut-être, ajouta-t-elle en regardant le prélat dans les yeux.

Anne d'Autriche était convaincue que Gondi n'était pas étranger au mouvement.

L'abbé fit semblant de n'avoir point compris, ne trouvant pas d'autre moyen de prouver son innocence...

La régente le livra d'un geste aux railleries de ses courtisans. Il lui fallut alors tout son esprit et tout son aplomb pour tenir tête à l'orage. Mazarin lui fit patte de velours, comme le chat à la souris. Le duc d'Orléans « se mit à « siffler indolemment en brocardant avec Guerchy.» Villeroy, prenant deux visages, « fit le geai » près du cardinal, et vint pleurer avec le coadjuteur. Nogent et Beautru singèrent Perrotte (qu'ils appelaient la nourrice de Broussel), appelant les commères aux armes. La Meilleraye lui-même, tournant comme une girouette, sur la nouvelle apportée par Vannes « que les bourgeois menaçaient de forcer les gardes », prit des airs de capitan furieux, et proposa à toute la cour de se faire tuer plutôt que de souffrir tant d'insolence. La reine « eût abondé dans cet avis », si quelqu'un l'eût appuyé. Elle se dédommagea sur Gondi en lui disant par-dessus l'épaule : — Eh bien, monsieur le coadjuteur, la suite de vos conseils? nous n'en voulons rien perdre, non plus que de vos services...

L'abbé, sans s'émouvoir, demanda l'élargissement de Broussel. C'était poser nettement la question.

— Qu'en pensez-vous, monsieur de Guitaut? dit la régente, en se contenant avec peine...

— C'est selon, répondit le capitaine des gardes, on peut rendre au peuple son père, mort ou vif.

— Monsieur, répliqua vivement le prélat, le premier parti ne serait ni de la piété, ni de la prudence de la reine; le second ferait cesser, en effet, le tumulte, et je le recommande à toutes les réflexions de Sa Majesté.

Anne rougit et ne se posséda plus.

— Rendre Broussel! s'écria-t-elle avec force; j'aimerais mieux l'étrangler de mes mains, avec ceux qui...

Elle s'arrêta court... Mais son geste compléta sa pensée. Elle souffleta presque le coadjuteur (1).

Mazarin s'interposa, et la reine reprit son sang-froid.

Il se fit un de ces grands silences qui sont la leçon des monarques.

Séguier, Senneterre et le lieutenant de police entrèrent successivement. Leurs rapports et leurs avis se contredirent à qui mieux mieux.

— Cela montre que rien ne presse, dit alors le cardinal. La nuit porte conseil, attendons à demain; et puisque monsieur le coadjuteur veut bien nous offrir sa protection, ajouta-t-il avec une douceur plus cruelle que la fureur de la reine, Sa Majesté l'accepte avec reconnaissance, et le charge, lui qui a tant de crédit sur le public, de le calmer ce soir par des paroles de raison et quelques ouvertures de clémence...

Gondi vit poindre la griffe et s'entr'ouvrir le guet-apens. Il voulut reculer, mais La Meilleraye l'entraîna, en donnant tête baissée dans le panneau.

— Certainement, dit-il avec importance, j'accompagnerai M. l'abbé, et nous ferons des merveilles.

— Cette mouche du coche va me verser, pensa Gondi.

Et comme il ouvrait la bouche pour s'excuser, reine, ministre et courtisans, saisissant la pensée de Mazarin, lui crièrent en chœur ironique :

— Allez, monsieur le coadjuteur, Sa Majesté accepte vos services! allez parler au peuple! Vous êtes son enchanteur et son idole! vous seul pouvez le désarmer... Promettez-lui la clémence royale, s'il la mérite par son obéissance! Allez sauver l'Etat, monsieur le coadjuteur!

— Il faudrait au moins, dit l'abbé, poussé dans le piége, que la régente me remît une promesse écrite de l'élargissement de Broussel...

— Fi donc! reprirent les mystificateurs, marchander son dévouement! La parole de la reine ne suffit-elle pas? et la vôtre surtout? Vous êtes trop modeste, monseigneur! Bon voyage et bonne chance!

Anne d'Autriche, le congédiant d'un sourire, rentra dans la chambre grise. La Meilleraye le prit fièrement par le bras; Monsieur le poussa dehors « tout tendrement. » Les gardes l'enlevèrent dans l'antichambre et le portèrent en triomphe jusqu'à l'abîme, c'est-à-dire jusqu'à la rue où mugissait la foule.

(1) *Mém.* de Mme de Motteville, de Retz, et ouvrages déjà cités.

Ainsi berné dans sa gloire, cajolé et sacrifié du même coup, il s'exécuta en posant comme « victime du devoir », sans autre consolation pour son rochet et son camail, que de courber ses ennemis sous une bénédiction pastorale, au bord du gouffre où ils le précipitaient.

Mazarin et ses complices avaient prévu que les mécontents ne se payeraient point de belles phrases, et que Gondi, n'ayant pas autre chose à leur donner, perdrait sa popularité sans gagner la faveur de la cour, et deviendrait le bouc émissaire des deux partis, qui le broieraient entre eux. Mais le cardinal, si habile qu'il fût, ne savait pas encore de quoi son rival était capable...

XV. — LE COADJUTEUR.

L'effet dépassa d'abord les prévisions de Mazarin; l'*ami terrible* qu'il avait donné au coadjuteur, le maréchal de La Meilleraye, débuta par tirer le glaive à la tête des chevau-légers en criant : — Vive le roi! liberté à Broussel! La foule, qui ne voyait pas encore Gondi, n'entendit point les paroles et n'aperçut que l'épée... Ce fut une étincelle sur du salpêtre. Tout le monde hurla et courut aux armes, à travers un tumulte inextricable. Emporté par le torrent jusqu'à la Croix du Trahoir, le coadjuteur y retrouva le maréchal aux prises avec une troupe de bourgeois. Il se jeta entre eux, pérora, bénit, cria, promit merveilles..., sans recueillir autre chose qu'une balle pour son porte-queue, et pour lui-même une pierre qui lui déchira la joue et le terrassa... Il se releva tout sanglant, face à face avec le mousquet d'un inconnu, et il allait retomber mort, s'il n'eût dit avec un admirable sang-froid : — Ah! malheureux! si ton père te voyait! Cet homme le crut en effet le meilleur ami de son père, que l'abbé ne connaissait pas plus que lui; il releva son arme, remarqua le camail et le rochet; — et le coadjuteur, reconnu de chacun, fut entouré, défendu, écouté, dégagea bravement le maréchal, annonça la liberté de Broussel, réclama l'ordre jusqu'au lendemain, flatta, menaça, caressa et, à force d'éloquence, d'adresse et de courage, musela enfin le lion déchaîné...

« Je réussis, dit-il finement dans ses *Mémoires, parce que l'heure du souper approchait.* J'ai observé qu'à Paris, dans les émotions populaires, les plus échauffés ne veulent pas ce qu'ils appellent se *désheurer.* »

Le fait est qu'à la nuit tombante le calme succéda par enchantement à la tempête, et tout Paris rentra souper en chantant la liberté de Broussel...

Gondi seul pouvait faire un pareil tour de force et prendre une revanche aussi éclatante sur le Mazarin. On l'avait lancé dans l'océan pour l'y noyer, et il se relevait triomphant sur l'océan vaincu!... A la vérité, le retour du lendemain pouvait lui être fatal, et la moitié de la partie lui restait encore à gagner. Mais si, réalisant sa promesse, il arrachait en effet la liberté de Broussel à la reine! quel revirement! quelle conquête! et quelle élévation! Le conspirateur, inavoué encore, érigé en sauveur de Paris, reniait et repoussait du pied son œuvre et ses complices, voyait à ses genoux cette cour insolente qui l'avait bafoué la veille, et s'asseyait, — cardinal et ministre, sur les marches du trône qu'il avait failli renverser!

Gondi ne jugea point ce chef-d'œuvre au-dessus de ses forces, et, résolu de le tenter avant de brûler ses vaisseaux, il se fit saigner à la hâte et se jeta dans son carrosse pour retourner au Palais-Royal.

Mais le futur ministre faillit trébucher, au premier pas, dans les filets du conjuré. Un moine espagnol arrivait à sa porte, demandant à lui parler sur l'heure.

Gondi reconnut le frère bernardin Arnolfini, agent secret de l'archiduc, avec lequel il avait noué des relations, de concert avec les ducs de Bouillon et d'Elbeuf. Ces bons Français, pensionnés de l'Espagne et prévoyant tout, songeaient à confier le *salut de l'Etat* à l'or et aux soldats ennemis. Le coadjuteur leur dispute hautement, dans ses *Mémoires*, l'honneur de cette manœuvre patriotique. L'instrument en était parfaitement choisi. Arnolfini cachait, sous la béatitude de son air, sous la gravité de ses traits et de son front chauve, sous l'oblique rayon de son œil calme, toute la finesse que réclamait son emploi.

Depuis le commencement de l'émeute, il courait après Gondi. En attendant les soldats, que la défaite de Lens pouvait retarder, il venait doucereusement lui offrir un petit million de réaux, *pour payer les défenseurs du Parlement.*

Le coadjuteur se mordit la lèvre et resta d'abord perplexe... Puis, il ne refusa ni n'accepta; il fit monter le respectable agent dans son carrosse, et alla le jeter sur les bras de ses compères, assemblés alors chez Mme de Longueville.

XVI. — PERPLEXITÉS.

L'hôtel de Condé était situé près du Luxembourg. Les illustres frondeurs que vous savez, rangés autour de la belle duchesse, dans un salon étincelant de lumières, de soie et d'or, tenaient un dernier conseil avant de suivre le peuple dans la rue. — Les hésitations de la faiblesse ou du remords étaient nombreuses. Ebranlée encore de son émotion du matin, toute chaude du baiser de la reine, qu'elle venait d'embrasser en la quittant, Mme de Longueville balançait plus que personne... Le crime et le péril sont si affreux de près!

L'entrée du moine espagnol, — c'est-à-dire du loup dans la bergerie, — produisit l'effet qu'attendait le coadjuteur. On rougit et l'on se regarda en silence... Gondi n'eut donc pas de peine à persuader aux plus résolus de rester jusqu'au lendemain sur la réserve...

L'ambition de la duchesse pénétra la sienne : — Il n'a point calmé Paris par amour du Mazarin, dit-elle à ses affidés. Il va au Palais-Royal chercher sa récompense... et la nôtre... Laissons donc faire son habileté, messieurs. S'il réussit, nous serons ministres demain sous son nom. S'il échoue, il soulèvera Paris de plus belle, et nous n'aurons point de meilleur général.

L'avis fut adopté à l'unanimité. On accepta seulement, à tout hasard, le million d'Arnolfini, sur l'instance des ducs de Bouillon et d'Elbeuf, qui comptaient en avoir leur bonne part.

Là-dessus, on allait se séparer, lorsque Guillaume Deboile entra. Il était pâle, hagard et défait. Lui qui s'était cru roi de Paris en arborant le drapeau de la révolte à Notre-Dame, lui qui avait vu la capitale entière bouillonner à sa parole et se lever à son appel, il avait trouvé, deux heures après, son ouvrage détruit par le coadjuteur, ses échos réduits au silence, ses bandes dispersées par les gardes, l'océan frondeur rentré dans son lit, les rues les plus menaçantes illuminées, enfin, tout son rêve évanoui au moment où il prenait un corps!

Son désespoir et sa rage venaient chercher, à l'hôtel de Condé, quelques brandons pour rallumer l'incendie. La froideur et le silence des princes lui enlevèrent cette suprême illusion. Il devina aussitôt leurs projets, et sentit que tout était perdu si Gondi réussissait au Palais-Royal. La révolution se bornerait alors à l'élargissement de Brous-

sel, et à l'élévation du prélat et des seigneurs, qui le livreraient lui-même à la justice en victime expiatoire.

Il sortit en lançant aux princes un regard foudroyant, avec cet adieu qui les fit sourire:

— Vous voulez la paix, messieurs! Eh bien, moi je veux la guerre! Et vous la ferez malgré vous, avec moi!

XVII. — COMMENT UN COUP DE PISTOLET, TIRÉ A PROPOS, PEUT RÉVEILLER UNE RÉVOLUTION QUI S'ENDORT...

Un quart d'heure après, une troupe furibonde, vociférant contre la reine, arrivait au Palais-Royal, *avant le coadjuteur*. Les maisons voisines étaient illuminées, et la foule n'avait plus que des cris joyeux en faveur de Broussel et de Gondi. La Meilleraye et les chevau-légers, l'arme bas sur la place, échangeaient des propos amis avec les passants. L'irruption des nouveaux factieux cause une surprise générale... Le maréchal les somme de se taire et de reculer... Ils se rapprochent en redoublant leurs clameurs, et l'un d'eux, déchargeant un pistolet, «abat Fontrailles à côté de La Meilleraye» (1). A cette provocation sanglante, les soldats répondent par un cri de vengeance. Le maréchal, hors de lui, commande le feu, et donne l'exemple en brûlant la cervelle « d'un crocheteur ». Au même instant les chevau-légers font une décharge, et, coupables et innocents, jonchent le pavé de leurs corps...

Ces corps sont enlevés aussitôt, au milieu d'un horrible tumulte, et promenés à travers les rues, avec le cri: — Aux armes! Défendez-vous! On massacre le peuple!...

Ce fut, du Palais-Royal au Pont-Neuf, un réveil de colère, une explosion de révoltes, impossibles à décrire. Et tout Paris, secoué par l'étincelle, comme les anneaux d'une chaîne électrique, se releva en quelques instants, plus formidable que jamais...

— Maintenant, s'écria Deboile en voyant passer le carrosse de Gondi:—Allez, monsieur le coadjuteur, mettre le peuple soumis aux pieds de la reine.

On juge, en effet, de la réception du grand pacificateur! Comme il exposait éloquemment son ouvrage à la régente et proposait la paix en échange de la liberté de Broussel..., un tonnerre de hurlements et de coups de fusil ébranla le Palais-Royal. Ministres, dames et courtisans accoururent épouvantés, — et Anne d'Autriche, appelant tous les officiers aux armes, répondit au prélat en lui tournant le dos:

— Allez vous reposer, monsieur, vous avez bien travaillé!...

A dix heures, Deboile, traversant la tempête qu'il avait ranimée, reparut triomphant au conseil des princes.

— Eh bien! messeigneurs, dit-il, faisons-nous toujours la paix?

Puis, comme il ne recevait pas de réponse, il dicta fièrement ses conditions. Il lui fallait la moitié du million espagnol *pour les soldats du Parlement*, et la signature des cousins du roi, au bas d'un appel aux armes, pour la défense du même Parlement.

La plupart hésitaient, lorsque Gondi rentra pâle et frémissant de rage.

— Vous êtes un grand homme! dit-il à Guillaume. Je vous promets cinq cents barricades pour demain!

Son adhésion entraîna toutes les autres. Les plus braves aiment à l'être en bonne compagnie.

(1) *Mémoires* de Retz, de Motteville. *Histoire de France*, etc.

Chacun cependant attendait, pour signer, l'exemple de la duchesse de Longueville. Retirée dans un coin du salon, livrée à un combat suprême, elle frissonnait comme l'hermine aux approches de la souillure.

— Madame, lui dit l'avocat à l'oreille, ce n'est point une grâce que je vous demande, c'est un échange que je vous propose. Je vous offre ce petit billet pour votre signature.

Et il lui montra le quatrain de Marcillac à la reine, qu'il avait si adroitement enlevé à Mazarin.

—Il l'aimait donc! fit la jalouse princesse, que ce soupçon torturait depuis deux mois...

— Et il l'aimera encore, reprit Guillaume, si vous laissez *son épée à sa couronne, et son cœur à sa beauté!...*

La duchesse ne vit plus dans la guerre civile qu'un abîme à jeter entre Anne d'Autriche et Marcillac. Elle regarda celui-ci, qui ne se doutait de rien, — saisit son billet d'une main convulsive, et signa de l'autre main l'appel aux armes...

Tous les cousins du roi signèrent après elle.

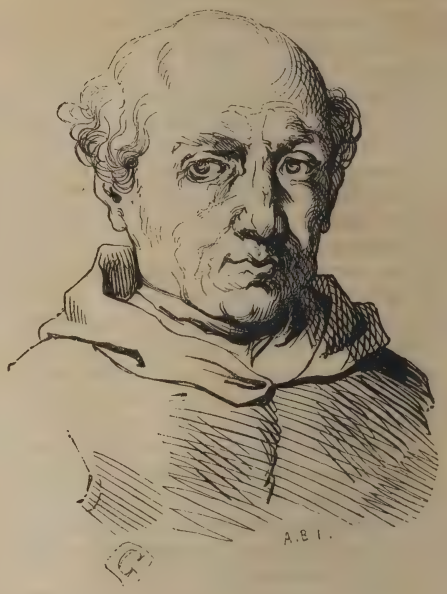
— Quand je vous disais que nous ferions la guerre ensemble! s'écria Deboile emportant sa conquête. Merci, messieurs! Bonne nuit et à demain!

— A nous deux maintenant, signor Mazarini! ajouta-t-il en brandissant le poing, sur le seuil de l'hôtel, et en écoutant Paris gronder comme un immense volcan; vous allez voir quelle armée on peut lever avec un quatrain,—en attendant que ces nobles altesses aient à leur tour affaire à moi!

Et bientôt le tocsin de la révolte ébranla les deux cents cloches qui avaient sonné le *Te Deum* du matin; tandis que les bataillons armés semblaient sortir de terre et que les barricades s'élevaient de rue en rue, sous la direction publique de Guillaume et le souffle invisible du coadjuteur.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin au prochain numéro.*)



Le frère Arnolfini, agent espagnol.

ANGLETERRE. L'ERMITAGE DE WARKWORTH.

L'ermitage de Warkworth (Northumberland).

Si jamais vous parcourez le Northumberland, en Angleterre, arrêtez-vous, sur la rivière justement nommée Coquett, devant les ruines romantiques de l'ermitage de Warkworth. Ruines est-il bien le mot? Cette étrange habitation est creusée dans le roc vif, et durera autant que lui. Elle se compose de trois pièces, qu'on appelle le vestibule, la sacristie et la chapelle. Celle-ci est encore en fort bon état. Longue de dix-huit à vingt pieds, sur huit à dix de large et de haut, elle forme un véritable bijou gothique, avec piliers octogones, branches en arc, ogives élancées, autel orné d'un cénotaphe à trois figures; une vierge, un ange et un guerrier. Au-dessus de la porte de la sacristie, les emblèmes de la passion sont sculptés en relief. Près de cette porte, une autre ouverture est pratiquée, par où les ermites se confessaient, dit-on, et entendaient la messe. Or, quels étaient ces ermites? Le vestibule nous répond par un gantelet et un cimier taillés dans un écusson. Réponse vague, qui fait songer le touriste, — comme songeaient les ermites eux-mêmes, assis dans leurs niches de granit, devant la jolie rivière qui baignait leur solitude, ou errant dans leur verger pittoresque, dont il reste encore des cerisiers, retombés à l'état sauvage. Chose curieuse! ce verger était situé au-dessus de l'habitation. On y montait par un escalier tournant, d'où la vue, à chaque marche, était plus délicieuse. Notre gravure donne l'idée de ce charmant fouillis de rochers, de verdure et d'eaux vives. Au pied du roc, vous heurtez un amas de ruines. Ce sont les restes du logement des solitaires, qui se composait d'une salle basse, d'une chambre et d'une cuisine. Sous Henri III, ces solitaires étaient deux bénédictins, qui touchaient les revenus de l'église voisine de Braulinston. Il n'en reste plus d'autre souvenir que le chant de l'*Ermite de Warkworth*, par Percy, ancien évêque de Dromore; mais ce souvenir est un chef-d'œuvre digne des premiers ménestrels.

P.-C.

LE VRAI ROBINSON (1).

III. Le tour du monde. — La mer de sargasse. — Moyen de fabriquer des nègres. — La Californie. — L'Eldorado. — Révolte de Selkirk. — Le livre de bord. — Dégradation. — Un rivage libre!

L'Espadon, bien approvisionné, même de canons et de munitions de guerre, par une brise fraîche, le vent en poupe, part un beau matin du port de Dunbar, tourne au sud dans la mer du Nord, salue l'Irlande en passant, laisse à sa gauche la France et l'Espagne, traverse les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, longe les côtes d'Afrique, et, après s'être arrêté quelque temps dans les parages de la Guinée et du Congo, il double le cap de Bonne-Espérance, au milieu de la tempête traditionnelle.

Entré dans l'Océan indien, il gagne alors le détroit de la Sonde, relâche à Bornéo, à Java, atteint la mer du Sud par le golfe de Siam, en tournant les Philippines, puis, à travers les vastes espaces de l'Océan Pacifique, il suit la route qu'a tracée, en 1686, le navire explorateur de Guillaume Dampier, *le Rosbuch*. Comme celui-ci, *l'Espadon* prend quelques jours de repos à l'île Saint-Pierre avant de se lancer dans cette immensité où, pendant près de deux mois, la vague seule doit succéder à la vague; il touche enfin les côtes de l'Amérique septentrionale, et jette l'ancre dans une baie de la Californie.

Ce voyage gigantesque, qui semblait ne pouvoir être tenté que sous l'inspiration de la science et avec l'espoir des plus importantes découvertes, Straddling ne l'a conçu que dans un but de négoce et même de rapine. Ce n'était guère qu'avec ce grand véhicule de la cupidité que, jusqu'alors, tant d'audacieuses navigations avaient été entreprises. Les Espagnols et les Portugais, en découvrant de nouveaux continents, songeaient moins à la gloire qu'à la richesse; ils avaient conquis cet autre monde pour le piller; les vaincus échappés à l'extermination s'y étaient vus forcés de remuer leur terre nourricière, non pour la rendre plus féconde, mais pour lui demander, au profit du vainqueur, l'or qu'elle pouvait contenir. Parmi les autres nations européennes, celles qui n'ont pas eu leur part dans la conquête essayent maintenant d'avoir leur part du butin. Il suffit pour cela du moindre prétexte de guerre ou d'un motif de commerce et d'échanges.

Straddling a les deux à sa disposition; quand il s'est arrêté sur les côtes de la Guinée et du Congo, ç'a été pour s'y approvisionner de nègres qu'il comptait vendre en Amérique. A Bornéo, l'occasion s'était offerte à lui de débiter avantageusement la plus grande partie de sa marchandise noire; comme il était homme de ressources et peu scrupuleux, il profita bientôt d'une autre occasion pour la remplacer.

Dans les parages de la Sonde, quelques barques, conduites par des nègres et des Malais, étaient empêtrées au milieu de ces vastes amas d'algues, de varechs, de lentilles d'eau qui, se détachant des bas-fonds, flottent parfois sur une immense étendue; Straddling les rencontre sur sa route, fait monter les rameurs à bord et prend obligeamment les barques à la remorque, pour les tirer de cette *mer de sargasse*, comme on disait alors. Mais ceux qui montèrent sur *l'Espadon* n'en descendirent plus que pour être vendus à leur tour.

(1) Voyez le numéro d'octobre dernier.

Quoiqu'il ait reçu une éducation supérieure à celle de ses compagnons, Selkirk participe aux mœurs de son temps; il n'a rien trouvé à redire en voyant son capitaine échanger au Congo des petits miroirs, un peu de verroterie, une demi-douzaine de fusils hors de service, et quelques gallons d'eau-de-vie, contre des hommes encore jeunes et vigoureux, qu'on arrachait à leur pays, à leurs familles. Ils ont la peau d'une autre couleur que la sienne, la tête lanugineuse; c'est un commerce comme un autre, reconnu même par les gouvernements, et le marché est bon; mais lorsqu'il voit Straddling s'attaquer à la propriété d'autrui pour réparer le vide de ses cadres, il ne peut contenir son indignation, et l'exprime hautement:

— C'est dans l'intérêt de leur salut, répond le capitaine sans s'émouvoir; nous en ferons des chrétiens.

En approchant de la mer Vermeille, golfe profond qui détache la Californie du continent américain et en fait une presqu'île, on frotta les Malais avec un mélange de goudron et de sang-dragon délayé dans une huile caustique, pour donner à leur peau olivâtre une nuance plus foncée, et, vu le peu d'épatement de leur nez et le soyeux de leur chevelure, les faisant passer pour des nègres Yolofs, on les échangea au cap Saint-Lucar, ainsi que les autres, contre des perles et d'autres produits indigènes.

Le jeune contre-maître trouva ce procédé non moins lâche et déloyal que le premier; il fit de nouvelles observations.

— Il ne vous manque plus, capitaine, dit-il, que d'épiler et de barbouiller de goudron le singe que vous venez d'acheter, et de lui faire prendre rang parmi vos nègres de nouvelle espèce!

Cette fois, le capitaine le regarda de travers et haussa les épaules sans lui répondre.

L'orage commençait à gronder entre eux.

Ce n'était pas sans un but secret que, dans sa course à travers la mer du Sud, Straddling avait avant tout visé à la Californie.

Il consacra un mois tout entier à croiser le long du double rivage de la presqu'île, à fouiller toutes les baies de la mer Vermeille; il espérait y trouver un passage vers une terre inconnue, pressentie, convoitée alors par tous les navigateurs. Quelle était cette terre?... L'*Eldorado!*

Quoique j'aie hâte de sauter par-dessus ces détails du voyage pour arriver à l'événement important de cette histoire; aujourd'hui que la récente découverte des immenses mines d'or enfouies sous les collines de la Californie a mis le monde entier en éveil, que le nom seul du *Sacramento* semble emplir d'or la bouche qui le prononce, il est un fait curieux, ignoré complétement, peut-être, que je ne passerai pas sous silence.

Depuis le milieu du seizième siècle, et bien avant dans le dix-septième, une rumeur vague, une tradition confuse, avait désigné, dans les environs de la mer Vermeille, une terre privilégiée, dont les rivières roulaient de l'or, dont les montagnes étaient assises sur des massifs d'or; les trésors du Mexique et du Pérou n'étaient rien en comparaison de ceux qu'on devait y recueillir. On parlait d'un lingot d'or natif, d'une *pépite* de quatre-vingts livres pesant.

C'était la grappe de la terre promise.

Ce pays merveilleux, on l'avait, par avance, surnommé l'*Eldorado*.

Parmi les hardis Argonautes de ces deux siècles, ce fut à qui viendrait le premier arborer son drapeau sur cette nouvelle Colchide, défendue, disait-on, par les Apaches, peuples terribles, sanguinaires, anthropophages, que Cortez lui-même n'avait pu dompter. Ce pays de l'or, les uns le plaçaient bien avant dans les terres, du côté de la Nouvelle-Biscaye ou du Nouveau-Mexique ; les autres, dans les prétendus royaumes de Sonora ou de Quivira ; puis, après bien des tentatives impuissantes, on nia ce qu'on ne pouvait atteindre ; de savants rapports, émanés des diverses Académies d'Europe, prouvèrent pertinemment que l'*Eldorado* n'était pas une terre, mais un rêve ; à ce sujet, l'ancien monde brocarda le nouveau ; les Argonautes se découragèrent, et pendant un siècle on n'en parla plus que pour en railler.

Et cependant, en dépit des sceptiques et des railleurs, l'*Eldorado* existait !... Il existait là où la tradition l'avait placé, sur les rivages de cette mer Vermeille, devenue le golfe de Californie. Cette fois encore, les contes populaires avaient eu raison contre les dissertations de la science et les négations de la philosophie ; là où, selon le Dictionnaire d'Alcédo, on n'a découvert que des mines... d'étain ! là où Jacques Baegert (1) a bien voulu reconnaître des mines d'or, mais se réduisant *à de maigres filons* ; où Raynal n'a signalé de curieux que les poissons et les perles, déclarant, en Californie, *la mer plus riche que la terre* (2) ; là où, de nos jours même, M. de Humboldt n'a rien vu que — des cactus cylindriques sur une terre sablonneuse, — restait enfouie, comme un dépôt pour l'avenir, cette grande réserve, ce trésor du monde qui, pour sortir de terre, semblait attendre le moment où il tomberait entre les mains d'un peuple commerçant et industrieux, celui des Etats-Unis !

Cet *Eldorado*, Straddling le chercha vainement ; il se décida à poursuivre sa route en longeant le littoral du Mexique, tantôt sous pavillon français, lorsqu'il trouvait occasion de commercer avec les indigènes, colons ou sauvages ; tantôt sous pavillon anglais, quand il voulait exercer son métier de corsaire, métier facile, car depuis le désastre de Vigo, les Espagnols avaient abandonné leurs possessions transatlantiques à elles-mêmes.

Les milices espagnoles de l'Amérique se trouvaient alors, vis-à-vis des aventuriers européens, dans cet état d'infériorité pusillanime qu'avaient eu, à l'époque de la conquête, les sujets des Incas et de Montézuma vis-à-vis des soldats de Cortez et de Pizarre. Le temps n'était déjà pas si loin dans le passé, où quelques bandes de flibustiers, venus de France, d'Angleterre et de Hollande, avaient failli arracher, un à un, à Sa Majesté le roi des Espagnes et des Indes, les plus vastes et les plus riches de ses vingt-deux royaumes héréditaires.

Straddling marchait sur les traces des flibustiers.

Récemment, deux petites villes de la côte avaient été mises à contribution par l'équipage de l'*Espadon* ; il y avait eu lutte, commencement d'escalade, pourparlers et capitulation ; dans cette double affaire, soit comme combattant, soit comme négociateur, le jeune contre-maître s'était comporté dignement, et cependant le capitaine, en distribuant des éloges à ses gens, n'avait pas daigné lui faire sa part.

Selkirk en ressentit une irritation d'autant plus vive que la vie de bord commençait à lui peser lourdement. Pas plus que pour la traite des noirs, ce n'était encore là un cri de sa conscience ; il ne trouvait pas qu'il y eût plus de honte à guerroyer contre les Espagnols, dans le Nouveau-Monde, qu'à s'être battu contre eux dans l'ancien ; mais il comparait entre eux son chef actuel, le capitaine *Califourchon*, et son chef d'autrefois, le noble et brave amiral Rooke ; le parallèle s'étendait dans son esprit entre ses anciens compagnons de la marine royale, tous si francs, si gais, si loyaux, — parmi lesquels il n'avait pas su trouver un ami, cependant, — et ses nouveaux compagnons d'aujourd'hui, recrutés pour la plupart dans les bas-fonds marécageux de la marine marchande de l'Ecosse ; ses pensées s'assombrissaient, et ses velléités d'indépendance qui, pour lui, dataient du collége, se réveillaient avec force.

Autant que le lui permettaient les devoirs qu'il avait à remplir, il aimait à s'isoler de tous ; quand il avait pu quelque temps rester seul dans sa cabine, ou, sur la poupe, à regarder la mer, à étudier le sillage du vaisseau pendant ses heures de quart, alors seulement il se sentait heureux.

Comme pour accroître ses mauvaises dispositions, de jour en jour Straddling devenait plus dur et plus exigeant envers son chef d'équipage ; il lui imposait les travaux les plus rudes et les plus étrangers à son emploi. On eût dit qu'il avait juré de le pousser à bout.

C'est ce qui arriva.

Selkirk réclama, il fit valoir avec insistance les griefs dont il avait à se plaindre. L'autre n'y prêta guère plus d'attention qu'il n'aurait fait pour un moucheron bourdonnant à son oreille.

S'irritant devant cette impassibilité outrageante, le jeune homme déclara qu'il ne devait plus rien y avoir de commun entre eux, et, quel que fût le sort qui l'y attendait, il demanda à être déposé à la côte.

Straddling se toucha le front :

— C'est une idée, dit-il, et il lui tourna le dos.

Le lendemain, on avoisinait l'isthme de Panama ; l'obstiné Selkirk revient à la charge :

— Le moment est favorable pour vous débarrasser de moi et me débarrasser de vous, dit-il au capitaine ; que la barque me conduise au rivage ; je me fais fort de traverser l'isthme sans être inquiété, de gagner le golfe de Darien, la mer du Nord, et de rentrer en Ecosse, même avant l'*Espadon !*

Cette fois, l'honnête forban lui prête toute son attention ; les jambes plus écartées que jamais, il s'arrête pour l'écouter attentivement, puis, hochant la tête, clignant de l'œil, et avec son sourire de vampire à jeun :

— Vous êtes donc bien pressé de vous marier, camarade ! lui répond-il.

Durant cette longue traversée, c'est le premier mot ayant trait à Catherine qu'il lui ait adressé, et, ce mot, Selkirk ne l'a même point compris.

On passa bientôt devant Panama : le navire continuant sa route, de sa pleine autorité Selkirk interrompt la manœuvre, il ordonne de virer de bord, d'amener les voiles et de toucher terre.

Straddling le défend, pousse un juron formidable, sans que sa figure change de couleur cependant, et il commande au jeune homme d'aller lui chercher le livre de bord. Quand celui-ci le lui eut apporté, il écrivit dessus :

« Cejourd'hui, 4 septembre 1704, le nommé Alexander « Selkirk, contre-maître sur le navire, s'étant mis en ré- « bellion contre nous, après avoir essayé d'une tentative de « désertion à l'ennemi, nous lui avons retiré son titre et « son emploi ; en cas de récidive, nous le ferons pendre « à la vergue du grand mât. »

(1) *Relation de la Californie*, 1773.

(2) *Hist. philos. des Deux-Indes*, tome III.

Et il donna connaissance de la note au condamné.

A partir de ce jour, le rebelle se voit contraint de servir sur l'*Espadon* en qualité de simple matelot, et ses subordonnés d'hier, ses égaux d'aujourd'hui, lui font expier durement l'autorité qu'il a exercée sur eux, ce qui n'aide pas à le guérir de ce mépris natif qu'il a toujours ressenti pour les hommes.

Un mois s'écoule ainsi, pendant lequel on touche, à diverses reprises, aux rivages du Pérou, tantôt pour renouveler les provisions de vivres et d'eau, tantôt pour troquer avec les peuplades indiennes des clous, des haches, des couteaux, des colliers de rassade contre des paillettes d'or, des pelleteries, et des vêtements chamarrés de plumes de toutes les couleurs.

Durant une de ces relâches, Selkirk, resté sur le navire, aborde encore une fois le capitaine. Il a su que les débris de quelques bandes de flibustiers, rendues aujourd'hui à la vie paisible et agricole, se sont colonisées; le fait est connu de tous. A Coquimbo, dans le Chili, d'anciens pirates anglais et hollandais ont formé un établissement, déjà en pleine voie de prospérité. Selkirk qui, depuis un mois entier, n'a pas rompu le silence vis-à-vis du terrible capitaine, lui demande, d'une voix qu'il essaye de rendre calme et presque suppliante, à être débarqué à Coquimbo, dont on n'est plus qu'à quelques journées.

— Vous ne m'accuserez pas cette fois, lui dit-il, de vouloir déserter à l'ennemi; ce sont des Anglais, des Ecossais, des Hollandais, des compatriotes ou des alliés enfin, que je veux rejoindre! Avez-vous encore défiance contre moi! Eh bien, ne vous contentez pas de me déposer au rivage; remettez-moi vous-même entre les mains des chefs de l'établissement. Cela vous va-t-il?

Straddling cligna de l'œil; mais ce fut tout.

— Ah! reprend le jeune homme avec un commencement d'émotion croissante, ne croyez pas pouvoir longtemps me retenir à votre bord, pour m'y écraser sous l'humiliation!... J'ai consenti à servir sous vos ordres en qualité de chef d'équipage, et vous m'avez fait le dernier de vos matelots; c'est un droit que vous n'aviez pas, entendez-vous bien!

Straddling prit sa lorgnette et la dirigea vers le rivage, où ses gens étaient en train de trafiquer de leur quincaillerie et de leur verroterie.

Relevant la tête et croisant les bras:

— Capitaine, poursuivit Selkirk avec plus de véhémence, un jour ou l'autre nous rentrerons en Angleterre, où les lois sont protectrices pour tous; là, j'aurai le droit de plainte, et la reine Anne aime à rendre bonne justice; prenez-y garde!

Straddling, tout en lorgnant, se mit à siffler le *God save the Queen;* puis il appela son singe, et le fit gambader devant lui.

— Mais non! je veux partir, je veux m'affranchir de votre vue et de celle de vos dignes compagnons; je le veux à tout prix, entendez-vous! s'écria Selkirk avec exaspération. Je ne supporterai pas huit jours de plus vos infâmes traitements! Si vous refusez de consentir à ma demande, je le jure par Dieu, et par saint Patrick, je saurai bien me passer de votre permission; le vaisseau fût-il à vingt milles de la côte, et dussé-je vingt fois périr en route, je tenterai d'y aborder à la nage. Maintenant, oui ou non, vous engagez-vous à me débarquer à Coquimbo? Me le jurez-vous? Répondez!

Pour toute réponse, Straddling le fit jeter à fond de cela.

Pauvre Selkirk! Ah! si *Pretty Ketty*, si la belle cabaretière du *Saumon-Royal* pouvait savoir tout ce que tu endures pour elle, — sans te douter, il est vrai, qu'elle y soit pour quelque chose, — combien ses beaux yeux verseraient de larmes sur ton sort! Mais qui sait si elle entendra jamais parler de toi! Qui sait si jamais un être humain connaîtra les souffrances qui te sont réservées!

Pauvre Selkirk! toi qui te faisais une image si riante de cette grande excursion en Amérique; qui espérais laisser, comme Dampier, ton nom à quelque détroit, à quelque île nouvellement découverte; toi qui rêvais, pendant de fructueuses relâches, comme complément du grand voyage, des promenades scientifiques dans les savanes et sous les dômes des forêts vierges, tu n'as assisté qu'à une course de marchand et de pirate; de ce Nouveau-Monde, plein de merveilleux spectacles, tu n'as vu que la rive, la frange du manteau, la marge de ce dernier ouvrage de Dieu! Pauvre Selkirk, vas-tu donc rentrer dans ta froide et brumeuse Ecosse, sans avoir pu contempler à ton aise, sous le grand soleil des tropiques, un de ces Eden ombragés par la verdure luxuriante des palmiers, des bananiers, des mimosas et des fougères gigantesques? Dans ton pays, ce sont les mousses et les lichens qui revêtent l'écorce des arbres, c'est le gui parasite, plus un fardeau qu'un ornement, qui se suspend à leurs rameaux : ici, de nombreuses familles d'orchidées, aux formes étranges, aux fleurs éclatantes et variées, s'étalent le long de leurs tiges noueuses; de leurs pieds s'élancent, comme pour les enlacer dans un réseau magique, les brillantes passiflores, les vanilles au parfum enivrant, les banisteria dont les racines semblent plonger dans des mines d'or pour y puiser la couleur de leurs pétales! C'est là que les oiseaux de paradis et les perruches septicolores viennent faire leurs nids; c'est là que roucoulent et chantent les merles bleus et les ramiers à col de pourpre; c'est là que, pareils à des essaims d'abeilles, viennent s'abattre par milliers les colibris et les oiseaux-mouches, émeraudes et saphirs fondus ensemble, qui gazouillent et scintillent en suçant le nectaire des fleurs. Voilà ce que tu espérais contempler, pauvre Selkirk! et cette joie, comme bien d'autres, t'est désormais interdite.

Dans sa prison flottante, dans son cachot sous-marin, il a, pour toute distraction, d'entendre la vague clapoter contre la carène du navire, ou d'entrevoir, de temps en temps, les clartés du ciel à travers les écoutilles.

Que lui importe! Il ne se plaint pas; il a pris les hommes en horreur, et il se trouve bien là où il se trouve seul, en compagnie de lui-même et de ses propres pensées.

Plusieurs jours se passèrent ainsi.

Un matin, il sentit que le brick ralentissait sa marche; le choc de la mer contre la proue, le tournoiement du flot contre la poupe, allaient en s'amoindrissant, et l'*Espadon*, repliant tout à coup ses voiles, après avoir oscillé légèrement de bâbord et de tribord, s'arrêta sur sa quille. On venait de jeter l'ancre. Où? c'est ce qu'il ignorait.

Il entendit bientôt se tendre et cliqueter l'échelle de cordes qui servait d'escalier à ceux d'*en haut* pour communiquer avec sa prison. On venait le chercher de la part du capitaine.

Il trouva celui-ci assis sur la dunette, et environné des principaux de son équipage.

— Jeune homme, lui dit Straddling, j'ai dû être sévère pour l'exemple; mais vous avez été suffisamment châtié par le temps que vous avez passé *là-dessous*, — et il désigna le plancher du navire. — Maintenant, qu'il en soit fait ainsi que vous l'avez voulu. Vous allez toucher terre.

Et le rare sourire qui parfois plissait ses lèvres glissa sur sa face rigide.

— Tant mieux ! avait répondu laconiquement Selkirk.

On mit la chaloupe à la mer ; il y descendit, et, dix minutes après, il débarquait sur une plage verte où le flot, qui venait s'y briser, semblait murmurer doucement à son oreille le mot : liberté !

La barque rejoignit bientôt le navire, qui remit à la voile, acheva de côtoyer le Chili, longea la terre des Patagons, et rentra enfin dans la mer du Nord par le détroit de Magellan.

IV. Inspection du pays. — Marimonda. — Une ville sous la brume. — Partout la mer ! — Dialogue avec un toucan. — Un premier coup de fusil. — Déclaration de guerre. — Vengeance. — Le paradis terrestre.

En voyant s'éloigner l'*Espadon*, Alexandre Selkirk ressentit le même bien-être que ce jour où il avait vu s'ouvrir, à deux battants, les portes du collége de Saint-André ; une fois encore il était maître de lui-même, *gentleman masterless !* Aujourd'hui, cependant, c'est à quelques milliers de lieues de son pays qu'il va jouir de son indépendance, et cette idée ne laisse pas que d'amortir un peu ses élans de joie.

Mais ne va-t-il pas retrouver des compatriotes à Coquimbo ! Et si leur société allait lui déplaire ? si leurs habitudes, leur manière d'être, leurs personnes lui devenaient antipathiques, comme il est trop naturel de le craindre avec le misanthrope Selkirk ?... Eh bien ! après tout, nul engagement ne le lie à eux ; il sera toujours libre de monter, en qualité de matelot, sur le premier vaisseau en partance qui cinglera vers l'Europe !

Bien déterminé à agir comme bon lui semblera, à faire même quelques excursions dans l'intérieur du continent, si l'occasion se présente, et il saura la faire naître, il jette un premier regard sur ce pays de son choix.

Première période de solitude. Selkirk, chasseur

Devant lui s'étend une vaste plage, parsemée de bouquets d'arbres, couverte de gazon fin et de petites fleurs toutes joyeuses de s'épanouir au soleil ; deux ruisseaux, ayant leur source à la base même des collines qui lui font face, après avoir caressé les contours opposés de l'immense pelouse, viennent se réunir presque à ses pieds.

Il se penche vers l'un des ruisseaux, remplit de son eau le creux de sa main, y goûte, en guise de libation, et comme pour porter un toast à cette terre généreuse qui vient de le recevoir ; l'eau est excellente ; il cueille une fleur, et continue son inspection.

A sa gauche s'élèvent de hautes montagnes, étagées et verdoyantes, excepté à leurs sommets, sur l'un desquels il aperçoit une chèvre, aux longues cornes, placée là, immobile, comme en sentinelle, et dont la fine silhouette se découpe nettement dans l'azur du ciel. Du côté de la mer, les montagnes, courbant en promontoires leurs têtes grises et nues, ressemblent à des géants de pierre, attentifs aux mouvements de la vague qui leur ronge les pieds.

A sa droite, où le terrain va en s'abaissant, il entrevoit de petites vallées s'enchaînant les unes aux autres avec des ondulations charmantes ; mais sur les montagnes de la

gauche, dans les vallées de la droite, à travers les collines du fond, son œil cherche en vain l'apparence d'une habitation humaine.

Il va se mettre en quête pour en rencontrer une. La barque qui l'a amené a déposé sur le rivage ses effets, ses armes, ses instruments de marine, ses cartes nautiques, une Bible et des provisions de diverses espèces. Malgré ses sentiments de corsaire, le capitaine de l'*Espadon* n'avait pas voulu, envers lui, procéder à l'exil par la confiscation. Selkirk prend son fusil, sa gourde; mais ne pouvant se charger de toutes ses richesses, il a soin de les cacher derrière quelque buisson pierreux, bien défendu à ses abords par les dards des cactus et les feuilles en glaive des aloès, ne se souciant pas que le premier venu en fasse son butin.

Comme il s'occupe de cette besogne, il se sent tout à coup enlacé à la taille par deux longs bras poilus; il tourne la tête, c'est *Marimonda*, le singe du capitaine, un sapajou femelle de la grande espèce.

Comment se trouve-t-il là? Selkirk l'ignore.

Dégoûtée des voyages sur mer, avec l'intelligence naturelle à sa race, *Marimonda* aura sans doute profité du moment où la barque allait appareiller pour s'y cacher et gagner terre avec le prisonnier, ce qu'elle a pu effectuer à l'insu de tous, pendant le transport des effets et des provisions.

Quoi qu'il en soit, Selkirk commence par se débarrasser de l'étreinte, repousse le sapajou et se met en route; mais celui-ci s'obstine à le suivre, et, après avoir, par ses plus gracieuses grimaces, cherché à se le rendre favorable, il emboîte le pas avec lui. Peu soucieux d'arriver à Coquimbo, escorté d'un pareil compagnon, qui lui donnerait en ville un certain air de bateleur et de montreur de singes, Selkirk, cette fois, le repousse rudement, non de la main, mais de la crosse de son fusil.

Atteint en pleine poitrine par la bourrade, le pauvre sapajou s'arrête, roule les yeux, remue ses lèvres, en grommelant confusément ses plaintes et ses reproches, et, s'accroupissant sous une touffe de sapotilliers, il laisse l'homme poursuivre seul son chemin.

Selkirk s'était dirigé d'abord vers les vallées; après les avoir tournées, il arrive sur la marge d'une plaine sablonneuse, et, du plus loin que son regard puisse porter, il n'aperçoit ni une ville, ni un village, ni une maison, ni une tente, ni une hutte, rien qui le mette sur la trace des habitants du pays.

Cependant, un petit bois qu'il vient de traverser semblait avoir récemment, dans son allée principale, passé sous les ciseaux de l'émondeur; le feuillage y affectait une certaine symétrie; des fragments de rameaux y jonchaient le sol, qu'on aurait cru fauché de la veille; on y retrouvait même les vestiges du passage d'un troupeau. Sur la pelouse du rivage il a vu, il voit encore autour de lui des arbres à la tête arrondie, et qui n'ont pu devoir cette forme qu'à la taille. Il continue ses recherches.

Enfin, dans un bas-fond, sous une brume de mer qui vient de s'élever, se présente confusément à lui un vaste amas de maisons blanches ou rouges, les unes aux toitures en terrasse, les autres couvertes de chaume; à travers le voile humide qui les enveloppe, il voit scintiller le vitrage des croisées; déjà il entend bruire à ses pieds cette sourde rumeur des villes; des voix murmurantes se répondent; le bruit régulier des marteaux ou celui des moulins arrive même à son oreille.

C'est Coquimbo! il n'en doute pas, et coupant court par un sentier de la colline, il précipite sa marche.

Pendant ce temps un vent d'est s'est élevé, la brume a disparu; quand il croit arriver dans les faubourgs de sa ville, Selkirk n'a sous les yeux qu'un assemblage irrégulier de blocs calcaires couronnés d'herbes sèches, ou de rochers rougeâtres, arides, anguleux, aplatis à leur sommet, marquetés de fragments de silex et de mica, sur lesquels le soleil vient briser quelques-uns de ses rayons; une bande de chèvres, que le nuage avait semblé condamner au repos d'un instant, s'élance alerte, bondissante, et fait s'élever en l'air des volées de merles criards et de mouettes plaintives; le pic robuste et le pic à front jaune seuls ne bougent pas, et continuent à marteler de leur bec aigu quelques vieux arbres rabougris.

La desillusion fut pénible pour notre marin; la brume lui avait fait voir une ville, comme à nous tous, plus d'une fois, elle nous a montré, au milieu des plaines et des bois, un océan avec ses vagues blanchissantes, ses grands caps, ses falaises et ses vaisseaux à l'ancre.

Peut-être Coquimbo était-il au delà dans les terres. Craignant de s'égarer en s'aventurant plus avant dans un pays inconnu, il prend le parti de l'explorer d'abord du regard. Retournant vers la plage sur laquelle il a débarqué, il escalade les montagnes du nord, arrive au premier plateau, et, de là, cherche à découvrir quelque indice d'une ville... Rien! Il monte encore; le cercle s'élargit autour de lui, mais sans plus de résultat. S'armant de courage, à travers mille difficultés, grimpant, se hissant sur des rocs arides et abruptes, amoncelés les uns sur les autres, il atteint enfin l'un des points culminants de la montagne. Il peut embrasser alors un horizon immense, mais cet horizon immense, c'est la mer! A sa droite, à sa gauche, devant lui, derrière lui, partout la mer!

Il n'est point sur le continent, mais dans une île.

Ce soir-là, rompu de fatigue, il coucha dans une grotte naturellement creusée au pied de la montagne, où il passa une nuit pleine d'agitation et d'anxiété.

Debout dès le soleil levant, son premier soin, le lendemain, est de prendre une connaissance détaillée de ses richesses et de son approvisionnement. Il retourne vers le buisson de cactus et d'aloès.

Outre deux fusils, deux haches, un couteau, une marmite de fer, sa Bible et ses instruments nautiques, tous objets lui appartenant, il y trouve une assez bonne quantité de clous, un grand fragment de toile à voile, plusieurs cornets de poudre et de plomb; un sac de biscuit de mer, un quartier salé de porc, un petit baril de thon conservé dans la saumure et une douzaine de noix de cocos.

La veille, à la vue de la part qui lui était faite, il avait supposé un sentiment d'humanité et de justice dans l'âme du corsaire. Tout à l'heure même, il se disait que Straddling, trompé par une fausse estime de latitude, l'avait débarqué sur une île, croyant peut-être le déposer sur une rive saillante du continent. Maintenant, l'abondance de ses provisions, ce biscuit, ces viandes de conserve, ces fruits du cocotier, toutes choses sans valeur s'il avait dû réellement aborder à Coquimbo, lui font soupçonner que le vindicatif Anglais a choisi à dessein le lieu de son exil.

Mais, cet exil, est-ce l'isolement complet? L'île est-elle habitée ou deserte? Si elle est habitée, comme il se croit encore en droit de le supposer, par qui l'est-elle?

Pour avoir réponse à cette double question, il a résolu de parcourir le pays dans toute son étendue. Dès les premiers pas, il suffit de l'immobilité d'un oiseau pour donner au doute, sous lequel vacille encore sa pensée, l'apparence d'une presque certitude.

Cet oiseau, c'est un toucan, à l'éclatant plumage, au bec

monstrueux. Selkirk passe près de lui, les yeux à la hauteur de la branche qui lui sert de perchoir, et le toucan, sans bouger, le regarde avec une sorte d'étonnement calme et placide.

Selkirk s'arrête ; il a compris le langage muet de l'oiseau.

— Tu ne sais donc pas, toi, lui dit-il, ce que c'est qu'un homme ? C'est l'ennemi de tout être à qui Dieu a donné la vie, l'ennemi même de ses semblables ! Tu n'as donc jamais été menacé par cette arme que je porte ?

Et, de la paume de sa main, frappant la crosse de son fusil, il en fait résonner la batterie.

Au son de sa voix, comme au bruit de l'arme, l'oiseau relève la tête en témoignant d'une double et nouvelle surprise, mais sans s'émouvoir autrement. Il semble croire que l'homme et le fusil ne font qu'un, et que son étrange interlocuteur possède deux voix différentes.

Ne voulant pas demeurer en reste dans sa réponse, il fait entendre un rauque clapement par le choc de ses deux mandibules cornées, puis il pousse ensuite quelques cris aigus et prolongés. Après quoi, tranchant du grand seigneur, coupant court à l'audience qu'il a daigné accorder, le toucan garde le silence, détourne la tête, soulève fièrement une de ses ailes et s'occupe de lisser, de la pointe de son gros bec, ses belles plumes verdâtres, irisées de pourpre.

A quelque distance de là, toujours en suivant la lisière d'un coteau boisé, Selkirk voit d'autres oiseaux, les uns dans leurs nids, les autres fredonnant à l'ombre ; tous ne se montrant pas plus effarouchés par sa présence que le toucan. Les merles huppés, les bouvreuils à capuchon viennent atteindre de petites graines ou des insectes jusque sous ses pieds ; les colibris, les cotingas diaprés, les manakins rouges tournoient devant lui dans un rayon de soleil, en poursuivant des moucherons invisibles ; de petits grimpereaux, noirs ou verts, sautillant circulairement autour du tronc des arbres, s'arrêtent un instant pour le voir passer, et reprennent ensuite leur route en spirale.

La confiance qu'il inspire ne s'arrête pas à ces peuplades ailées. Sur un tertre de gazon il aperçoit un animal, au museau pointu, à la fourrure brune parsemée de taches rousses, et de la grosseur d'un lièvre ; assis sur ses pattes de derrière, plus allongées que celles de devant, il se sert de celles-ci, à la manière des écureils, pour porter à sa bouche quelques noyaux de maripa, dont se compose son déjeuner. C'est un agouti, une mère ; ses petits sont à quelques pas. A l'aspect de l'étranger ils accourent près d'elle, mais, bientôt rassurés, ils achèvent paisiblement devant lui leur repas commencé.

Plus loin, des coatis, aux oreilles courtes, à la longue queue, au groin mobile ; des bandes de petits cochons d'Inde ; des tatous, espèces de hérissons sans dards, mais cuirassés, maillés sur tout le corps, mieux encore que nos anciens chevaliers du moyen âge, se mettent en ligne le long de sa route, comme pour se faire passer en revue.

Hélas ! cette quiétude générale ne fait qu'enfoncer dans le cœur de Selkirk la pensée de son isolement.

— Cependant, hier, se dit-il, dans ce bois taillis, n'ai-je pas vu des allées émondées aux ciseaux, des arbres taillés en boule par la serpe ?

Et le petit bois qu'il a visité la veille s'offre au même instant devant lui. Il examine les arbres : ce sont des myrtes de différentes grandeurs ; mais à travers leurs rameaux luisants, il a beau chercher les traces de la serpe ou des ciseaux, la nature seule a disposé ainsi en sphéroïdes et en ombelles la cime de ces riches végétations.

Même désappointement pour les arceaux de son bois taillis. Les seuls émondeurs ont été des chèvres, ou d'autres animaux, friands des pousses nouvelles.

Alors seulement la complète et terrible certitude de son désastre tombe sur lui et l'écrase. Le voilà rayé du nombre des hommes, condamné à mourir de misère et de faim, peut-être ! plus emprisonné, plus oublié du monde que le dernier criminel plongé dans les basses profondeurs d'une bastille ! Celui-ci, du moins, a un geôlier !... Misérable Straddling !

Dans ce moment il entend un bruit au-dessus de sa tête : c'est le sapajou.

Marimonda, de son côté, inspecte l'île aussi ; elle en déguste déjà les productions. Soit qu'elle fût contente de ses découvertes, ou que l'indulgence et l'oubli des injures lui fussent naturelles, retrouvant son ancien compagnon de voyage, branlant la tête en signe de bon accord, elle descend vers lui de l'arbre sur lequel elle se tient.

Mais Marimonda, c'est le singe du capitaine ; c'était sa propriété, son favori, son flatteur ! Dans la disposition d'esprit où se trouve Selkirk, il n'en faut pas tant pour le rendre sans pitié. Marimonda lui rappelle Straddling ; le singe payera pour l'homme !

Son fusil s'abat, le coup part... Le sapajou a vu le mouvement et deviné l'intention ; il n'a eu que le temps de se rejeter derrière son arbre, ce qui ne l'a pas empêché néanmoins de recevoir dans le côté une partie de la charge.

Cette détonation d'une arme à feu, la première peut-être qui ait retenti dans ce coin de terre depuis le commencement du monde, en se prolongeant, d'écho en écho, jusque dans les hautes montagnes, fait s'élever de toutes les parties de l'île comme un gémissement de douleur. L'instinct, cette prescience sublime, a révélé à tous qu'un grand péril vient de naître.

Aux cris d'épouvante des oiseaux de toutes sortes, aux bêlements inquiets et lointains des chèvres, succède bientôt un glapissement plaintif, semblable à la voix d'un enfant qui pleure.

C'est Marimonda qui se lamente sur sa blessure...

A la tombée de la nuit, après une journée tout entière de marche et d'explorations, Selkirk revenait vers sa grotte du rivage, lorsqu'il vit une pierre tomber à ses pieds, puis une autre.

Tandis que, stupéfait, il cherchait à deviner de quel côté jouait cette baliste invisible, un petit fruit de palmier vint l'atteindre à la joue. Il entendit aussitôt comme un sifflement joyeux dans le feuillage, qui s'agita à sa droite, et il entrevit Marimonda qui fuyait d'arbre en arbre, s'aidant, pour la manœuvre, de ses pieds, de sa queue et d'une main seulement ; car elle gardait l'autre collée à son flanc. C'était une compresse sur sa blessure.

La guerre était déjà dans l'île ! Selkirk y avait un ennemi déclaré. Et cette île, elle était déserte ! il venait de la parcourir dans toutes les directions sans que rien lui eût révélé l'existence d'un être humain.

Son désastre est donc complet ; le doute ne peut plus exister pour lui désormais. Et cependant son front porte plutôt le caractère de l'espérance et de la force que celui de l'abattement ; c'est plus que de la résignation, c'est de la fierté.

Il vient de visiter son empire. L'île, irrégulière dans sa forme, a de quatre à cinq lieues de longueur ; sa largeur es d'une lieue et demie à deux lieues. Ce séjour auquel il est condamné, c'est la retraite la plus ravissante qu'il eût ja-

mais pu se choisir ; c'est un parc américain jeté sur les flots.

Si parfois, dans les parties montueuses, il a rencontré des roches stériles et ardues, même des abîmes et des précipices, ils semblaient n'être là que pour faire contraste avec les fraîches et vertes vallées qui les ceinturaient. S'il y a vu des bois noirs, touffus, inabordables, étouffés entre les mille bras des lianes entrelacées, il n'y a point découvert un seul reptile.

Partout, des sources d'eau vive, de petits ruisseaux qui se perdent sous une épaisse verdure, ou tombent en cascades du haut des collines ; partout une végétation luxuriante ; les plantes potagères et rafraîchissantes, le pourpier, le cresson, l'oseille, jetés à profusion sous ses pieds ; sur sa tête, et presque à la portée de sa main, des choux-palmistes, des fruits inconnus, mais d'une apparence succulente ; sur le bord des rivages, des moules, des pétoncles, des coquillages de toutes les espèces, des écrevisses de mer, grouillant dans le sable humide ; sous les eaux transparentes, des bandes nombreuses de poissons de toutes les couleurs, de toutes les formes. Le gibier lui manquera-t-il ? D'après ce qu'il a vu ce matin même, pour l'atteindre il n'aura même pas besoin de son fusil. Oh ! sa provision de poudre peut lui durer longtemps !

Qu'a-t-il à désirer de plus dans ce paradis terrestre ? La société des hommes ? Pourquoi ?... Est-ce encore pour trouver un maître, un chef, sous la volonté duquel il lui faille se courber ? Les hommes ! mais il les méprise, il les déteste !... Ne peut-il donc se suffire à lui-même ? Oui ! ce sera là sa gloire, son bonheur ! Vivre en pleine liberté, ne dépendre que de soi, n'est-ce pas là ce qui donne à l'âme sa véritable dignité ? D'ailleurs, cette île ne peut être si loin de la côte, que, de temps en temps, des navires, ou même des barques, ne s'y doivent montrer. Ce n'est pour lui qu'une relâche momentanée ; mais, dût-il y être condamné à un éternel isolement, cet isolement, il a cessé de s'en effrayer, il l'accepte ! N'a-t-il pas toujours à peu près vécu seul, par l'esprit du moins ? Lorsqu'il était à fond de cale, ne se sentait-il pas autrement satisfait de son sort qu'au milieu de ces marins grossiers qui composaient le digne équipage de l'*Espadon* ?

Aujourd'hui il n'est plus le prisonnier de Straddling, il est le prisonnier de Dieu ! et ce mot le rassure.

Marin, il n'a jamais aimé que la mer ; eh bien ! la mer, elle l'entoure, elle le garde ! Il n'a donc que des grâces à rendre au Ciel.

Arrivé à sa grotte, il prend sa Bible, l'ouvre ; mais le soleil, tombant tout à coup derrière l'horizon, ne lui a pas permis de lire ce passage sur lequel son doigt vient de se poser : — Tu périras dans ton orgueil !

X.-B. SAINTINE.

(*La fin prochainement.*)

MUSÉE DU LUXEMBOURG.

A-PROPOS D'AUTOMNE.

Musée du Luxembourg. *Le toast à la Vendange*, tableau de M. Louis Gros-Claude.

L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS. (1)

LES SOUFFRANCES DE MICHEL-ANGE (2).

Michel-Ange et Raphaël au Vatican. Tableau d'Horace Vernet (Musée du Luxembourg).

II. Léon X. — Le tombeau du Dante. — Raphaël et Michel-Ange. — Leur querelle. — Encore le tombeau de Jules II. — Le siége de Florence. — Jésus-Christ roi. — Clément VII. — Le *Jugement dernier*. — Paul III. — Anecdotes.

L'avénement de Léon X marque une époque de travaux stériles, d'amers dégoûts, de sourdes persécutions dans la vie de Michel-Ange. Il était écrit que la destinée de cet homme se briserait de temps à autre, comme un torrent

(1) Voyez, pour l'ensemble d'études sur l'*Art et les Artistes*, la table des dix premiers volumes, et t. XII, p. 23; t. XIII, p. 33, 112; t. XIV, p. 375; t. XV, p. 322, 365; t. XVI, p. 24, 137, 225, 556.

(2) Voir le numéro d'octobre dernier.

sur le roc, pour rejaillir ensuite plus impétueuse et plus fière. Pendant neuf longues années, nous n'entendons parler de Michel-Ange qu'à une occasion qui fait le plus grand honneur à son âme d'artiste et à ses sentiments de citoyen.

L'Académie de Florence avait envoyé des députés à Léon X, le suppliant de rendre à sa patrie les cendres de Dante Alighieri, l'auguste et malheureux exilé qui avait, deux siècles auparavant, rendu son dernier soupir à Ravenne.

Dans ses jours d'inaction forcée, de sombre tristesse, Michel-Ange lisait les chants du poëte florentin, traçant sur la marge, à la plume, tous les sujets qui frappaient son imagination. Admirable chef-d'œuvre qui serait d'un prix inestimable aujourd'hui, s'il n'avait péri à la mer.

Quel autre que Michel-Ange était plus digne de traduire et d'illustrer le Dante!

A la première nouvelle de la démarche qu'on allait essayer auprès du pontife, l'artiste s'émut. Ce fut avec un généreux élan, avec une vive et ardente sympathie qu'il s'associa à cette œuvre de réparation et de justice.

Nous lisons au bas de la supplique originale, qui existe encore aux archives de Florence, ces nobles paroles :

« Moi, Michel-Ange, sculpteur, adresse la même prière « à Votre Sainteté, offrant de faire au divin poëte un tom- « beau digne de lui. »

Hélas! faudra-t-il donc maudire Léon X, le Mécène tant célébré, qui a donné son nom au siècle, pour ne pas avoir accepté l'offre du sculpteur, pour avoir privé le monde d'un tel monument?

Ce fut vers la même époque, nous avons du moins tout lieu de le croire, qu'éclata cette discussion tristement célèbre entre Raphaël et Michel-Ange, les deux premiers génies de leur siècle; discussion fâcheuse et regrettable sous tous les points, dont il faut absoudre la mémoire des deux illustres rivaux, et dont la responsabilité tout entière retombe sur ces hommes médiocres et jaloux qui se glissent, on ne sait comment, dans l'intimité des grands artistes pour flatter leurs passions et envenimer leurs querelles (1).

Sur ces entrefaites, Léon X mourut empoisonné. Les arts, les lettres perdirent en lui un protecteur que Michel-Ange n'eut pas à regretter pour son compte. Pendant tout le temps de son pouvoir, le pape florentin s'était montré constamment hostile à son compatriote. Adrien VI, Flamand d'origine, succéda à Léon; mais ce fut encore pis pour notre artiste. Le nouveau pape eut la singulière idée de faire jeter à bas le plafond de la Sixtine, sous prétexte qu'il ressemblait plus à un bain public qu'à une voûte d'église.

Il fut même question de traduire Michel-Ange en justice, au sujet du tombeau de Jules II pour lequel il avait touché des avances, et qu'il ne se hâtait pas de terminer. Le sculpteur, frémissant de rage, voulut courir à Rome ; mais le cardinal de Médicis, qui fut bientôt Clément VII, l'exhorta à prendre patience, et lui fit bâtir, en attendant, la bibliothèque et la sacristie de San-Lorenzo, les deux premiers ouvrages d'architecture exécutés par Michel-Ange. Il avait alors quarante ans.

(1) Le plus célèbre épisode de cette querelle entre Raphael et Michel-Ange est celui que rapporte M. Quatremère de Quincy, et dont M. Horace Vernet a fait le sujet de son magnifique tableau du Luxembourg : *Raphaël au Vatican*. Michel-Ange rencontrant ce dernier au milieu d'une foule d'élèves, lui dit avec ironie : — Vous marchez entouré d'une suite nombreuse ainsi qu'un général. — Et vous, répondit fièrement Raphaël, vous allez seul, comme le bourreau.

Note de la rédaction.)

Cependant le duc d'Urbin, neveu de Jules II, trouvant les procédures trop lentes à son gré, eut recours à un moyen plus expéditif pour obliger Michel-Ange à reprendre le monument de son oncle. Il le fit menacer, comme cela se pratiquait de ce temps de justice sommaire, d'un bon coup de poignard entre les côtes, s'il ne se montrait pas plus docile et plus accommodant. On voit que le bon duc d'Urbin entendait les affaires à merveille.

Clément III, monté sur le trône, pour le désespoir de Benvenuto Cellini, ayant appelé Michel-Ange auprès de lui, lui donna un conseil qui eût fait le plus grand honneur à un jurisconsulte.

— Mon cher Buonarroti, lui dit le pape à l'oreille, au lieu de vous défendre, vous n'avez qu'à attaquer les héritiers de Jules II. Il est vrai que vous avez reçu des à-compte; mais, au prix dont on paye aujourd'hui vos statues, l'argent que vous avez touché ne couvre pas les travaux que vous avez faits. Amenez-les donc devant les tribunaux, et de débiteur vous deviendrez créancier.

— J'aime mieux terminer le monument, répondit sèchement l'artiste; et il retourne immédiatement à Florence.

Déjà tout le monde était en armes, comme le dit Benvenuto; une cohue de brigands, ramassée de tous les coins de l'Europe, se rua sur la ville éternelle, et la mit à feu et à sang. Cellini se vante d'avoir tué lui-même le connétable de Bourbon, chef de cette armée de Vandales, d'un coup d'arquebuse à la tête.

Cependant Florence, par un effort désespéré et suprême, secoua une dernière fois le joug des Médicis. On s'assembla pour délibérer sur la forme du nouveau gouvernement, et c'est alors qu'au sein du conseil éclata cette motion unique dans l'histoire.

On proposa de nommer Jésus-Christ roi de Florence.

Le nouveau roi passa, comme on le pense, à une grande majorité. Cependant, par une opposition systématique qui fait le plus grand honneur à l'extrême gauche de ce temps-là, on trouva dans l'urne du scrutin vingt boules noires.

Jésus-Christ fut donc proclamé roi de Florence, et l'on inscrivit aussitôt sur les drapeaux de la République :

Jesus Christus, rex Florentini populi, S. P. decreto electus.

Cette élection sacrilége, toute régulière qu'elle parût dans la forme, ne laissa pas que de flatter médiocrement Clément VII. Il se hâta, nouveau Coriolan, de lancer sur sa patrie une avalanche de barbares, qui s'écriait, du haut de ces riantes collines d'où l'on aperçoit la ville des fleurs : « Prépare tes brocarts, ô Florence, nous venons les acheter à mesure de piques. » Alors commença cet admirable siége, soutenu par treize mille hommes contre une armée qui en comptait plus de trente-quatre mille. Le peuple se défendit héroïquement pendant onze mois. Huit mille assiégés périrent sur la brèche, mais ils tuèrent au pape quatorze mille soldats.

Michel-Ange n'hésita pas entre le peuple et la famille de ses bienfaiteurs. Nommé membre du Comité des *Neuf* et chef des fortifications de la ville, il fit le tour des remparts, et déclara que si on ne prenait pas les mesures les plus énergiques, les Médicis entreraient quand ils voudraient. Mais le parti des nobles, qui méditait peut-être déjà la reddition de Florence, fit semblant de trouver ses précautions excessives, et accusa le grand artiste de lâcheté et de peur.

Michel-Ange ne tint pas à cet outrage, et, se faisant lui-même ouvrir une porte, se retira à Venise, comme autrefois le héros d'Homère sous sa tente.

Les envoyés de Florence ne tardèrent pas à le rejoindre; ils le trouvèrent, comme toujours, triste, austère, rêveur, au fond d'une des rues les plus isolées de la Giudena. On l'entoura, on le supplia d'oublier tous les torts que le gouvernement provisoire pouvait avoir envers lui, au nom de la liberté et de la patrie. Michel-Ange voulut en vain résister, il céda, et, de retour à Florence, reprit ses fonctions de général et de stratégiste, à la tête des défenseurs de la ville.

C'était trop tard, la dernière heure de l'indépendance italienne avait sonné. Charles-Quint avait jeté son épée dans la balance. L'artillerie grondait nuit et jour ; les plus braves étaient tombés sous le feu ennemi. Les vieillards et les femmes, minés par les souffrances, décimés par la faim, couverts de cendres et de deuil, s'assemblaient sur les places ou se prosternaient dans les églises, jurant à Dieu de mourir avant que de se rendre.

Michel-Ange s'était retranché sur le clocher de San-Miniato. Deux canons, braqués sur les assiégants et tonnant sans cesse, avertissaient l'ennemi. Michel-Ange sourit fièrement de cette attaque insensée, et, du haut de l'entablement de la tour, il fit couler jusqu'en bas des matelas de laine qui amortissaient les coups et préservaient le monument de la fureur des Vandales. Certes, si Florence avait pu être sauvée, Michel-Ange aurait eu cette gloire. Déjà sa fermeté, son courage, les ressources de son vaste génie ranimaient l'espoir des assiégés et jetaient la crainte et le doute dans le camp de l'ennemi, lorsque tout à coup on entendit dans les rues des cris d'alarme, des pleurs de femmes et des imprécations de soldats. Malatesta était vendu aux Médicis, et l'infâme Valori avait livré sa patrie.

La capitulation qui ouvrit les portes aux nouveaux maîtres de Florence promettait une amnistie générale, on va voir comment les Médicis tinrent parole. Six des plus illustres citoyens eurent la tête tranchée; les autres furent condamnés à la déportation ou à l'exil. On fouilla la maison de Michel-Ange depuis les caves jusqu'au grenier, mais l'artiste avait disparu. Réfugié, suivant les uns, chez un ami, renfermé, suivant les autres, dans le clocher de San-Nicolo-dell'Arno, il dépista les limiers des Médicis.

Enfin Clément VII, fatigué de ce jeu, eut le bon esprit de comprendre que s'il arrivait à mettre la main sur l'artiste, ce qui d'ailleurs n'était pas facile, il n'aurait qu'un prisonnier de plus, tandis qu'en lui laissant la liberté et la vie, sa famille y gagnerait un monument de plus et un ennemi de moins.

Ce fut donc, cette fois, le juge qui s'inclina devant le coupable. On lui fit faire toute espèce d'offres et de promesses, à la condition qu'il reprendrait ses ciseaux, et s'occuperait sans aucun délai des monuments de Jules II et de Laurent de Médicis.

A son retour à Rome, un nouveau procès attendait Michel-Ange, les procureurs du duc d'Urbin, avec cette ténacité qui a caractérisé les gens de loi de tout temps et de tous pays, avaient remis en train l'affaire du tombeau. De son côté, Clément VII, qui avait bien le droit d'avoir une volonté à lui, s'était promis qu'ils n'en viendraient pas à bout. Aussi ne manquait-il pas d'exhorter l'artiste à tenir bon.

Mais Michel-Ange, qui avait plus d'envie au fond du cœur de terminer le monument que de tomber dans les mains du duc Alexandre, s'arrangea avec les procureurs; c'est-à-dire qu'il en passa partout où ils voulurent, et se remit sérieusement au tombeau de Jules II.

Le dessin de ce mausolée, qui devait être à l'origine le plus grand monument de ce genre que les hommes eussent jamais vu, avait été réduit à une simple façade en marbre, adossée aux murs de l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Jules II avait lui-même choisi cette église pour l'endroit où il ferait placer son tombeau. Il aimait ce titre cardinalesque de Saint-Pierre-aux-Liens. Sixte IV, son oncle, qui avait jeté les bases de la grandeur de sa famille, l'avait porté le premier. Lui-même avait été cardinal de *San-Pietro-in-Vincoli* pendant trente-deux ans, et, devenu pape, avait transmis cette dignité au plus chéri de ses neveux.

Par une de ces fatalités qui s'attaquent aussi bien aux œuvres d'art qu'à la vie des artistes, toutes les influences divines et humaines vinrent s'opposer à l'achèvement de ce tombeau, quelque réduites, quelque amoindries qu'en fussent successivement les proportions.

De tout ce projet avorté, la seule statue vraiment digne de Michel-Ange qui nous reste, est le *Moïse*. Et encore cette statue, tout admirable et terrible qu'elle est, arrachée à sa destination première, déplacée de son point de vue naturel, isolée de l'ensemble dont elle devait faire partie, ne produit-elle aujourd'hui que la moitié de l'effet qu'elle aurait dû produire, élevée à vingt pieds de hauteur, assise éternellement au bord de l'immense tombeau, entre le ciel et la terre, au milieu d'un cortége de prophètes et de sibylles, à la place que lui avait marquée le sculpteur.

Entrez toutefois dans l'église de *San-Pietro-in-Vincoli*, seul, à la nuit tombante, contemplez à la lueur incertaine du crépuscule cette apparition surhumaine, et vous serez saisi d'un de ces épouvantements hyperboliques que produit sur une imagination fiévreuse la lecture de l'Apocalypse.

Le demi-dieu est assis dans sa majesté olympienne. Un de ses bras est appuyé sur la table de la loi, l'autre est ramené en avant avec la superbe nonchalance d'un homme qui n'a besoin que d'un froncement de sourcils pour se faire obéir de la multitude. Une barbe épaisse et séculaire se répand par flots sur sa vaste poitrine, comme un torrent qui déborde. Le caractère agreste et primitif de ce grand pasteur de peuples est empreint dans chaque muscle de son corps, dans chaque pli de son vêtement. Le double rayon que la vision de Jéhovah a laissé, comme une marque indélébile sur le front du prophète, ressemble d'une manière frappante à la double corne acérée qui vient de percer la tête d'un bouc. Cet emblème d'énergie sauvage et de force animale ajoute je ne sais quoi d'étrange et de redoutable à la physionomie du colosse.

Pendant que Michel-Ange travaillait à son *Moïse*, Clément VII, à l'exemple de Jules II, ne le laissait pas tranquille un seul instant.

Un jour, on vint annoncer à Michel-Ange qu'il ne recevrait pas sa visite ordinaire, Clément VII était mort. L'artiste respira tout juste le temps du conclave.

Le nouveau pape, Paul III, n'eut rien de plus pressé que de se présenter à l'atelier de Buonarroti, suivi pompeusement de dix cardinaux.

— Ah çà! dit le saint-père d'un ton tout à fait décidé, j'espère bien que dorénavant tout ton temps m'appartiendra, maître Buonarroti?

— Que Votre Sainteté daigne m'excuser, repartit Michel-Ange; mais je viens de signer un engagement avec le duc d'Urbin, qui me force à terminer le tombeau du pape Jules II.

— Comment! s'écria Paul III, voilà trente ans que j'ai

un désir, et, maintenant que je suis pape, je ne pourrais le satisfaire?

— Mais le contrat, Saint-Père, le contrat!

—Allons, allons! je prends l'affaire sur moi, dit le pape. Tu ne feras que trois statues de ta main, d'autres sculpteurs se chargeront du reste, et je réponds du consentement d'Urbin. Et maintenant, maître, à la Sixtine; il y a là un grand vide qui nous attend.

Que pouvait répondre Michel-Ange à une volonté si positive, si nettement exprimée? Il finit de son mieux les deux statues de la vie *active* et de la vie *contemplative*, la *Rachel* et la *Lia* symboliques du Dante, et ne voulant pas tirer profit du nouvel engagement qu'on le forçait de subir, déposa mille cinq cent quatre-vingts ducats sur les quatre mille qu'il avait reçus, pour solder sur ses propres bénéfices le prix des travaux confiés aux autres artistes.

Ayant ainsi terminé cette malencontreuse affaire, qui lui avait causé tant de tracasseries et tant d'ennuis, Michel-Ange put enfin s'occuper exclusivement de l'exécution de son *Jugement dernier*, à laquelle il n'employa pas moins de huit à neuf ans.

Cet immense et unique tableau, où la figure humaine est représentée dans toutes les attitudes possibles, où tous les sentiments, toutes les passions, tous les reflets de la pensée, tous les élans de l'âme sont rendus avec une profusion inimitable, n'a jamais eu jusqu'ici, n'aura jamais de pendant dans le domaine de l'art.

Cette fois, le génie de Michel-Ange s'attaquait tout bonnement à l'infini. Le sujet de cette vaste composition, la manière dont elle est conçue et exécutée, la variété admirable et la savante disposition des groupes, la hardiesse inimaginable et la fermeté des contours, le contraste de la lumière et des ombres, les difficultés, je dirais presque les impossibilités, vaincues comme en se jouant, et avec un bonheur qui tient du prodige, l'unité, l'ensemble, la perfection des détails, font du *Jugement dernier* l'œuvre la plus complète, le plus grand tableau qui existe. Cela est large et grandiose comme effet, et pourtant chaque partie de cette prodigieuse peinture gagne infiniment à être vue et étudiée de près, et nous ne connaissons pas de tableau de chevalet travaillé avec une telle patience et fini avec un tel amour.

Cette œuvre immense fut découverte au public le jour de Noël 1541. Elle avait coûté huit années de travail. Michel-Ange avait alors soixante-sept ans.

Plusieurs anecdotes, relatives à ce grand tableau, sont parvenues jusqu'à nous.

On raconte que le pape, scandalisé de la nudité de certaines figures, nudité que fut chargé d'habiller dans la suite Daniel de Volterre, fit dire à Michel-Ange qu'il eût à les couvrir.

Michel-Ange répondit avec sa brusquerie ordinaire :

— Vous direz au pape qu'il s'occupe un peu moins de corriger mes peintures, ce qui est très-aisé, et qu'il s'occupe un peu plus de réformer les hommes, ce qui est très-difficile.

On dit aussi que Biagio, maître des cérémonies de Paul III, ayant accompagné le pape dans une visite que Sa Sainteté voulut faire à la fresque de Michel-Ange, lorsqu'elle n'était qu'à moitié terminée, se permit de dire aussi son opinion sur le tableau du *Jugement*.

— Saint-Père, dit le bon messer Biagio, si je dois exprimer mon avis, ce tableau me paraît plus digne de figurer dans une taverne que dans la chapelle d'un pape.

Malheureusement pour le maître des cérémonies, Michel-Ange se trouva derrière lui et ne perdit pas un mot du compliment de messer Biagio. A peine le pape fut-il sorti que l'artiste irrité, voulant faire un exemple qui dégoûtât à jamais les critiques, plaça bien et dûment le brave messer Biagio dans son enfer, sous le déguisement peu flatteur de Midas. C'était toujours le procédé de Dante, qui, lorsqu'il avait à se venger de quelqu'un de ses ennemis, le damnait de son autorité privée.

Je vous laisse à penser les lamentations et les plaintes du pauvre maître des cérémonies, lorsqu'il se vit condamné de la sorte. Il se jeta aux pieds du pape, déclarant qu'il ne se lèverait pas que Sa Sainteté ne l'eût fait tirer de l'enfer, c'était le plus pressant; quant à la punition que méritait le peintre pour cet affreux sacrilége, messer Biagio s'en remettait entièrement à la haute impartialité du Saint-Père.

— Messer Biagio, répondit Paul III, avec tout le sérieux qu'il put garder, vous savez que j'ai reçu de Dieu un pouvoir absolu dans le ciel et sur la terre, mais je ne puis rien en enfer; ainsi restez-y.

Nous avons déjà parlé de l'antipathie de Michel-Ange et de son mépris pour la peinture à l'huile. Nous savons qu'il avait fait pour Alphonse, duc de Ferrare, un tableau représentant les amours de Léda. Lorsqu'il avait été question de fortifier Florence, Michel-Ange avait été envoyé à Ferrare pour y étudier le plan des fortifications de cette ville.

Alphonse le reçut avec les plus grands témoignages de déférence et d'estime, lui montra les travaux, et s'entretint longtemps avec lui de forts, de contrescarpes et de tactique militaire; mais, au moment où l'artiste voulut prendre congé :

— Vous êtes mon prisonnier, s'écria le duc en riant, et je commettrais une trop grande faute, si je vous laissais partir sans obtenir de vous la promesse formelle que vous ferez quelque chose pour moi, statue ou tableau, peu m'importe! pourvu que ce soit de la main de Michel-Ange. Ce n'est qu'à ce prix que vous obtiendrez votre liberté.

Michel-Ange promit; mais, lorsqu'un aide de camp du duc Alphonse vint réclamer la promesse de la part de son maître, il s'y prit si gauchement que l'artiste, indigné de sa sottise, le renvoya durement et sans vouloir rien lui donner.

L'envoyé du duc, meilleur soldat apparemment que connaisseur, avait dit, en voyant le tableau, *Quoi! n'est-ce que çà?*

Il avait peut-être ajouté tout bas, le digne homme, ce n'était pas la peine de me déranger pour si peu.

— Quel est votre état? demanda sévèrement Michel-Ange.

— Je suis marchand, répondit le courtisan, voulant faire de l'esprit; c'était un coup de patte donné aux Florentins, célèbres de tout temps par leur commerce.

— Eh bien! vous avez fait ici de mauvaises affaires pour votre patron; allez-vous-en comme vous êtes venu.

Puis, se tournant vers un des garçons de l'atelier, appelé Antonio Nini, il lui dit d'une voix radoucie :

— Mon cher Antonio, tu n'es pas riche, et tu as deux sœurs à marier; viens ici, prends cette Léda, et vends-la pour ton compte.

Ce tableau fut acheté par François Ier, et l'on n'en a plus entendu parler.

ALEXANDRE DUMAS.

FIN.

JOURNAL DU MOIS.

Frédéric Chopin.

L'empereur Faustin Ier (Soulouque).

Stylobate de la colonne Vendôme.

FRÉDÉRIC CHOPIN.

Encore un nom à inscrire au nécrologe de l'art. Hier, c'était le peintre Dominique Papéty. Aujourd'hui, c'est le pianiste Frédéric Chopin. Cet éminent artiste était Polonais. Né en 1810, à Zélazowawola, près de Varsovie, il reçut ses premières leçons d'un nommé Zywny, vieux Bohême, qui ne soupçonnait guère l'avenir de son élève. Bientôt, Chopin, s'arrachant à la routine du bonhomme, vola de ses propres ailes dans la pure atmosphère de l'art musical. Il n'eut plus alors d'autre enseignement que ses inspirations personnelles, fortifiées de l'audition des plus célèbres artistes de l'Allemagne, qu'il alla écouter de ville en ville et de concert en concert. Il s'asseyait, obscur, inconnu et rêveur, dans un coin des salles et des théâtres, se nourrissait d'harmonie et s'enflammait d'émulation; puis rentrait dans sa modeste demeure, où il passait le reste de la nuit à jeter ses idées sur le piano. Taciturne et concentré, presque sauvage, il ne confiait à personne, si ce n'est à quelques amis intimes, ses improvisations et ses études. Il acquit ainsi cette fleur de délicatesse, ce parfum d'originalité, qui ont caractérisé et illustré son talent. Bientôt Elsner, directeur du Conservatoire de Varsovie, lui révéla les secrets de la composition. Il le dépassa d'un bond, comme le vieux Zywny; et, lorsqu'il s'exila en 1831, avec tant d'autres réfugiés, il se fit remarquer à Vienne, à Munich, à Berlin, et enfin à Paris, où il arriva précédé d'une grande réputation. On se souvient du triomphe qu'y remporta son premier concerto, devenu aujourd'hui classique, comme modèle d'inspiration exquise et d'exécution savante. La vogue la plus bruyante attendait Chopin, s'il ne l'eût dédaignée. Les gros applaudissements de la foule répugnèrent à cette poétique organisation. Il resserra volontairement le théâtre de ses succès à ce petit nombre d'amateurs d'élite, dont les suffages se pèsent sans se compter. C'est ainsi qu'il a passé les dernières années de sa vie dans l'inti-

mité de la plus illustre de nos femmes auteurs, entouré, fêté, choyé par quelques amis, dont les soins n'ont pu vaincre la maladie qui rongeait ce corps frêle et presque transparent. Ceux qui n'ont point entendu Chopin dans le tête-à-tête ne le connaissaient qu'à moitié ; il laisse au public une soixantaine d'œuvres remarquables, qui défendront sa pure renommée contre l'oubli. Chopin est mort à Paris, le 17 octobre, à l'âge de trente-huit ans.

UN NOUVEL EMPEREUR.

Pardonnez-nous de mettre un éclat de rire à côté d'une larme, la grotesque figure de l'empereur Soulouque (Faustin Ier) en regard de la délicieuse tête de Chopin. La vie humaine est faite ainsi, tout ce qui la reflète tourne à la comédie, bon gré mal gré. Le nouvel empereur d'Haïti ne pouvait échapper au crayon de nos dessinateurs. Le voilà, messieurs et mesdames, tel que la nature l'a créé, dans un jour de caprice, et tel que le noir sénat haïtien et le général Vil Lubin l'ont couronné, pour avoir aussi leur Charlemagne et leur Napoléon. Ne pouvant changer sa figure, ils ont changé son nom. Du président Soulouque, ils ont fait l'empereur Faustin Ier. Cela s'est bâclé en trois jours. C'est la durée moyenne des révolutions. Et le lendemain, le nouveau monarque avait organisé sa cour, multiplié les ducs et les comtes, prodigué les décorations et les costumes. Les colifichets sont le faible des nègres. On est étonné que pas un président de la République d'Haïti ne se soit avisé, — avant Soulouque, — de se faire nommer empereur, moyennant une distribution de croix et de verroterie. Enfin, la chose est faite. Vive Faustin Ier! Puisse-t-il faire le bonheur de son peuple, comme il a fait la joie de l'Europe! Songeons, du reste, avant d'en trop rire, que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer. Faustin serait assurément un très-drôle d'empereur en France. Mais à Saint-Domingue, c'est un admirable monarque! Il a tous les agréments de l'emploi, depuis le nez jusqu'à la lèvre inférieure, — depuis le gros orteil jusqu'au bout de la toison. Il brille comme un charbon éteint, au milieu de ses dignes courtisans, le prince Pierrot, le prince Bobo, le marquis de Cocasse, le duc de Léogane, le comte Vil Lubin, etc., etc., etc. L'accord est parfait, et vous savez que l'accord est le nerf de la politique.

RÉOUVERTURE DES ITALIENS.

L'ouverture du Théâtre-Italien a eu lieu jeudi, 1er novembre, sous les plus brillants auspices; la société d'élite avait repris ses loges habituelles pour cette soirée d'inauguration. Le choix de l'opéra *I Capuletti*, la rentrée de Mme Persiani, les débuts de Mlle d'Angri justifiaient cet empressement. L'exécution a été irréprochable. Mme Persiani a chanté avec ce charme et cette verve qu'on lui sait; Mlle d'Angri, quoique visiblement émue au commencement de sa cavatine, a bientôt retrouvé tous ses moyens, et trois salves d'applaudissements, un rappel unanime après la chute du rideau, lui ont prouvé les vives sympathies du public. Mlle d'Angri est une conquête pour le Théâtre-Italien de Paris. M. Flavio a parfaitement secondé les deux grandes artistes; Majeski et Pisani ont complété l'ensemble. Tout annonce une ère de succès pour l'intéressante entreprise de M. Ronconi.

— De leur côté, le grand Opéra et l'Opéra-Comique voient se confirmer le succès de la *Filleule des Fées* et de la *Fée aux Roses*. La saison musicale promet donc d'être des plus heureuses, si la politique ne vient pas troubler de ses notes discordantes cette aimable harmonie, — dont les accords commencent déjà à rappeler le monde entier à Paris.

L'APOTRE JEAN JOURNET.

Dans notre article du mois dernier, sur les *Amis de la paix*, nous avons commis deux oublis des plus graves. Ayons le courage de les réparer! Faute réparée est à demi pardonnée.

Premier oubli : nous n'avons point parlé de l'apôtre Jean Journet. Apôtre de quelle religion? C'est difficile à déterminer. Après avoir été de la religion fouriériste, Jean Journet s'est brouillé avec sa synagogue. Aujourd'hui, Jean Journet est de la religion... de Jean Journet. Nous ne lui en connaissons point d'autre. Voici comment il la prêche :

Vous êtes tranquillement assis dans votre cabinet, lisant votre journal; ou bien vous prenez le thé dans votre salon, causant avec quelques amis. On vous annonce à brûle-pourpoint l'apôtre Jean Journet. Il entre, les cheveux en désordre, les habits *idem*, le geste inspiré, la voix retentissante. Vous lui demandez ce qu'il vient faire et ce qu'il y a pour son service!

— Je viens sauver le monde, vous répond-il, et je ne vous demande pour cela qu'une heure d'attention.

Là-dessus, il prend la parole, et vous prouve en quatre points que vous êtes perdus, vous, votre famille, votre maison et votre globe, si vous n'entrez immédiatement dans la réalisation de son système, par une petite souscription pour ledit système, et par l'achat des *Cris de Jean Journet*. Prix fixe : 1 fr.!

Tous les ouvrages de Jean Journet sont intitulés *Cris : Cris de compassion, Cri de malédiction, Cri d'imprécation, etc., etc.* Cette bibliothèque criante a déjà cent volumes.

Si vous achetez un *Cri*, Jean Journet vous donne sa bénédiction, et se retire quand il a fini de prêcher. Si vous n'achetez pas, Jean Journet vous traite de : prodige d'impénitence, de roi du machiavélisme, de civilisé sans pudeur, de vampire cosmopolite, de pontife du sabbat, de souteneur de Proserpine, de mercantiliseur matériel, d'impossibiliste pacifique, enfin d'*omniarque omnivore!* (voyez les *Cris*), et il assomme quinze jours durant votre portier d'un amas de brochures formidables, — que son indignation vous livre gratuitement.

Il n'y a pas d'homme éminent à Paris, à qui cette aventure ne soit arrivée. Pendant un mois, Jean Journet a envahi de ses prédications le salon de M. Victor Hugo, place Royale. Les invités de M. de Lamartine l'ont vu tomber chez le grand poëte en pleine fête, et se venger sur lui, tout un hiver, par l'envoi d'une myriade de *Cris*.

Vous vous rappelez ce nuage de petits imprimés qui creva l'an dernier à la Comédie-Française, et inonda la salle, au beau milieu d'une représentation solennelle ; c'était un tour de l'apôtre Jean Journet. Il avait rempli de *Cris* ses poches, son chapeau, ses bottes, ses manches, tous ses vêtements; ainsi gonflé, il avait pris un billet de seconde galerie; — et au plus beau moment, il avait lâché les cataractes de son déluge. Ce moyen de publicité lui valut quelques semaines de prison.

Jean Journet n'a pas borné là ses tentatives dramatiques. Il a voulu débuter dans la tragédie, à l'Odéon. Il méditait la réalisation de son système, appuyée sur les tirades de Corneille et de Racine. Les directeurs lui ont

refusé impitoyablement cette occasion de gagner sa victoire d'Austerlitz. Il s'est alors rabattu à la salle Chantereine, où il a obtenu un succès de fou rire dans *Britannicus*. La pièce n'est allée que jusqu'au second acte, l'apôtre avait disparu dans l'intermède, en déclarant le théâtre perdu à jamais.

Ce fut alors que M. Alexandre Dumas lui fit une pension de douze cents francs, — pour voir ce que deviendrait ce talent d'un nouveau genre. La pension, sans doute, a eu le même sort que le talent.

Dernièrement, un immortel de l'Académie se mourait. Jean Journet accourt à la porte de son hôtel.

— Dites à M. *** que je viens lui offrir le moyen de sauver le monde.

— M. *** ne reçoit que ceux qui pourraient sauver ses jours. Il touche à sa dernière heure. Il est avec son notaire, auquel il dicte son testament.

— Son testament!

Et Jean Journet s'élance dans la chambre du malade.

— Monsieur, vous pouvez d'un mot remplacer Moïse et Mahomet, Confucius et Fourier!

— Je vais les rejoindre, répond le mourant d'une voix éteinte.

Jean Journet tient bon. Il veut enlever la fortune du savant pour la réalisation de ses idées. Il n'obtient qu'une souscription légère, et se retire en poussant un *Cri de miséricorde*.

Ce fut le lendemain un *Cri de désespoir;* car l'immortel était mort, — et la souscription avec lui.

Jean Journet est sans contredit le plus malheureux des apôtres! — Il n'a pas même réussi dans sa création des sous-apôtres! — estimables jeunes gens qu'il avait serinés de ses *Cris*, avec mission de les répéter dans les quatre-vingt-six départements. Les sous-apôtres ont bu les *Cris* à la barrière, et le seul qui soit allé plus loin, a eu le toupet de créer une religion à lui, contre celle de Jean Journet!

Le dernier malheur du sauveur du monde a eu lieu au Congrès de la paix; — (et notre grande faute est d'avoir omis son discours et son portrait dans notre dernier numéro). Jean Journet est monté à la tribune après M. Victor Hugo, avant M. Cobden. Voici quel a été son *Cri*, dans cette mémorable circonstance :

— Il ne s'agit pas de faire des discours; il s'agit de réaliser le bonheur universel... Qu'était le Christ? le fils d'un charpentier! je ne suis pas davantage, et je vous apporte la réalisation...

— Au fait! au fait! votre idée! lui cria-t-on de toutes parts.

— Mon idée! mais j'en ai des millions, d'idées. Et je vais vous les exposer en détail.

On jugea que l'exposition serait trop longue, et l'apôtre descendit de la tribune, au milieu des éclats de rire.

Depuis ce jour, on ne l'a plus entendu, — à moins qu'il ne soit allé *crier* chez vous, ami lecteur.

L'INSCRIPTION DE LA COLONNE VENDOME.

Notre second oubli nous est rappelé par M. Méry, un de nos plus spirituels collaborateurs. Nous le réparons avec la même bonne foi que le premier. Les amis britanniques de la paix étaient logés à l'*Hôtel du Rhin*, place Vendôme, en face de la colonne guerrière de Napoléon. Or, un jour, ils parlaient de cette colonne, on devine avec quel dédain! M. O'Brien prit gravement son lorgnon et lut l'inscription latine, que nous reproduisons, avec le stylobate qui la porte :

NEAPOLIO IMP. AUG. MONUMENTUM BELLI GERMANICI, ANNO 1805, TRIMESTRI SPATIO DUCTU SUO PROFLIGATI, EX ÆRE CAPTO GLORIÆ EXERCITUS MAXIMI DICAVIT.

Ce chef-d'œuvre n'est point du latin de cuisine, comme vous pourriez le croire, si vous avez été fort en thème; mais il est de l'époque où les latinistes épousaient leurs cuisinières; en un mot, il est de l'Empire, nous allions ajouter : du Bas-Empire.

Tel fut l'avis de M. O'Brien, qui le traduisit de la sorte à ses collègues :

Nearque Polion, général d'Auguste, a élevé ce monument de la guerre de Germanicus, sous sa conduite, avec l'argent pris au vaincu, à la gloire d'une très-grande armée.

— En effet, ajouta le savant anglais, Ammien Marcellin parle de ce Néarque Polion qui termina la guerre de Germanicus; et il est probable que l'inscription est d'Antonius Arena, qui latinisait vers l'an 1387... Colonne et inscription n'ont donc rien d'inquiétant pour les amis de la Paix. Elles sont d'un temps assez reculé et assez barbare pour que les esprits se soient initiés dans l'intervalle à nos idées de civilisation.

M. O'Brien fut couvert d'applaudissements — que nous renvoyons à M. Méry, pour être transmis à qui de droit.

PARIS ET LA CAMPAGNE.

C'en est fait! Mlle Rachel quitte la Comédie-Française; la rupture a éclaté dans toutes les règles. On s'est renvoyé des lettres, comme les amoureux de théâtre, et la tragédienne va prendre le chemin de l'Amérique ou de la Russie. Elle y trouvera, sans doute, des monceaux d'or; mais elle y cherchera en vain ces applaudissements éclairés dont Paris a le privilége. Que le Théâtre-Français profite de l'occasion pour monter des comédies... Si Mlle Rachel revient trop tard, la tragédie reviendra... trop tôt.

— Paris vient de jouer un bon tour à la campagne. L'automne, son compère, s'est mis en frais de pluie et de brouillard jusqu'à la mi-octobre. Les Parisiens, crottés dans leurs parcs comme dans la rue Vivienne, ont perdu patience et quitté leurs villas pour leurs hôtels. Aussitôt, le plus doux soleil a prodigué les plus beaux jours. Mais il était trop tard, le tour était fait! Paris avait repris son monde et l'a gardé. Les femmes avaient commandé leurs toilettes de salon (que notre prochain numéro vous donnera), et les maris ont en vain parlé de regagner les champs... Ce que toilette veut..., Dieu le veut! Les couturières ont décidé que l'hiver commençait, cette année, en octobre. Cet arrêt a été irrévocable. L'Opéra s'y est soumis d'abord en donnant la *Filleule des Fées*. Puis l'ambassade d'Angleterre a suivi l'exemple, en reprenant ses jeudis,—qui rappellent, chaque semaine, à Paris les retardataires. Tout ce que la fashion a pu faire, ç'a été d'aller voir les courses de chevaux à Saint-Germain, du haut de la magnifique terrasse. Le coup d'œil a été... ce que nous avions prédit. Il s'y est joint une surprise étrange : un équipage armorié, traîné par quatre chevaux et contenant... la princesse de *Lieven!*... Tout le monde diplomatique et politique s'est rué vers ce char auquel il s'était attelé dix-huit ans... Et qu'y a-t-on découvert? Une beauté rajeunie de quarante ans, délicieuse, parée, fringante..., en un mot, Mlle *Lievennes*, du théâtre Montansier, qu'on avait prise, à son train, pour l'illustre Egérie de M. Guizot.

112,000 FRANCS POUR RIEN!

Voici une aventure qui arrivera, au premier jour, à des milliers de badauds, dans les 86 départements de la France.

Les héros de l'histoire sont un monsieur, une dame et un campagnard. A force de lire, en lettres gigantesques, à la quatrième page des journaux et sur les affiches des murailles : que certaine publication ferait gagner à ses abonnés *cent douze mille francs*, des pianos magnifiques, des albums de gravures, des services de vermeil, des statues d'argent, etc., etc., le tout par *pure philanthropie*, et pour encourager la *grrrande loterie nationale des artistes, autorisée par le gouvernement*, le monsieur, la dame et le campagnard se sont abonnés, assez chèrement, à cette publication, qui affirmait, d'ailleurs, *qu'elle seule* donnait en primes et *pour rien* des billets de la grrrande loterie. Bientôt, une seconde publication est venue, qui promettait la même chose à ses souscripteurs; puis une troisième, puis une quatrième, puis des librairies de toute sorte, chacune déclarant toujours, bien entendu, *qu'elle seule* avait le privilége d'enrichir ses abonnés *pour rien*, au moyen des éternels billets de la grrrande loterie, etc., etc.

— Diable! se sont dit le monsieur, la dame et le campagnard, voilà des journalistes et des libraires furieusement riches, puisqu'ils se chargent d'enrichir tout le monde! Sans doute, ils viennent de découvrir une mine inconnue dans la Californie!

Et nos braves gens, de peur de manquer leur coup, ont pris, d'abonnement en abonnement et d'achat en achat, tous les journaux et tous les livres, qui avaient *seuls et toujours seuls*, le droit de distribuer l'or et l'argent *gratis*. Cette chasse aux gros lots leur a fait débourser une somme très-ronde; mais qu'est-ce que cela près des cent douze mille francs qu'ils vont gagner pour le moins?

Là-dessus, le jour de la fortune arrive; le jour du tirage de la grrrande loterie! Nos amateurs ne peuvent rien craindre, puisque *ce tirage est surveillé par les autorités municipales*. Ils y courent donc, en bâtissant des châteaux en Espagne... Mais, ô mystification des mystifications! Le monsieur gagne un Bonaparte en plâtre, qui a le bras

Le jour du tirage.

cassé, au lieu des cent douze mille francs! La dame gagne une paire de bretelles, au lieu du service de vermeil! Et le campagnard, non moins favorisé du sort, gagne la statue d'argent... en peinture! Ils jouissent, au reste, du coup d'œil des portefeuilles bourrés de billets de banque, des superbes pièces d'argenterie, et de la statue mirifique... dont ils pourront contempler l'image à discrétion. Ils ont aussi, pour se consoler, les journaux et les livres qu'ils ont payés à beaux écus comptants. Mais, par un injuste retour de l'inconstance humaine, ces journaux et ces livres, réduits à eux-mêmes et dépouillés du prestige de la parade, ne leur semblent plus que des rapsodies cotées au triple de leur valeur! De sorte que nos trois ingrats, oubliant toutes les merveilles qu'on leur avait... promises, s'écrient, de l'air que vous leur voyez dans la gravure ci-dessus :

— C'est une indignité! On devait nous donner de l'or pour rien, et c'est nous qui avons donné pour rien notre argent!

— De quoi vous plaignez-vous! répond un journaliste au monsieur, vous voilà garanti du froid pour cet hiver; puisque vous avez un Bonaparte manchot (*Bon appartement chaud*).

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

L'ESPRIT DES BÊTES (1).

DE L'ART MILITAIRE CHEZ LES CHIENS.

Combat d'ours et de chiens.

Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon étaient assurément de grands capitaines. Nous ne contestons point leur gloire, bien que nous aimions peu la gloire tachée de sang. Mais nous connaissons un guerrier plus habile,

(1) Voyez Table des dix premiers vol. (*Histoire naturelle*) et les Tables particulières des six derniers volumes.

un stratégiste plus savant, un conquérant plus heureux, un soldat plus infatigable qu'eux tous ensemble. C'est le chien, ne leur en déplaise ! Nous en appelons aux chasseurs qui, en ce moment, courent le poil ou la plume, dans la forêt ou dans la plaine, à la suite des lévriers ou des braques.

Au commencement, dit M. Toussenel, Dieu créa l'homme, et le voyant si faible, il lui donna le chien. Charlet, qui maniait le fusil comme le pinceau, avait un axiome plus hardi : — Ce qu'il y a de mieux dans l'homme, affirmait-il, c'est le chien !

L'histoire militaire du chien est une immense épopée, que Buffon et tous les naturalistes ont effleurée à peine. Nous tâcherons d'en être l'Homère. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, mais le temps n'y fait rien, comme dit Molière. Ce grand philosophe eût été digne d'étudier le chien.

Bornons-nous, dans ce court prologue, à constater le génie guerrier d'un animal plus raisonnable que nous.

Le chien fut le premier gendarme de la société. Son rôle commença avec la propriété dont il se constitua le gardien. Sans lui, point de civilisation possible. Et n'allez pas crier au paradoxe ! Ouvrez plutôt l'histoire et la géographie. Quels sont les peuples sauvages ? ceux qui n'ont pas de chiens : les Peaux-Rouges, les Caraïbes, les habitants de l'équateur, de Bornéo, des Célèbes, etc. Au milieu des richesses de la nature, ils se mangent entre eux, faute de troupeaux et de chasses ! Voyez, au contraire, l'Esquimau, le Lapon, le Samoïède, cent fois plus pauvres et plus mal placés que les anthropophages. Ils sont humains et doux au fond de leur misère : ils ont des chiens !

Pourquoi l'Orient a-t-il été le berceau de l'ordre social ? Parce qu'il est la patrie du chien. Sans le chien, point de troupeaux pour les patriarches ; — sans les troupeaux, point de nourriture, ni de vêtements, ni d'agriculture ; sans agriculture, point d'industrie, ni de science, ni d'art. Le chien est donc le premier élément de progrès donné par Dieu à l'homme. M. Guizot a oublié cela dans son *Histoire de la civilisation*. Que les chiens le lui pardonnent ! Ils sont assez modestes pour cela.

Le Mohican restera sauvage tant qu'il sera obligé, faute du chien, d'user sa vie et son intelligence à étudier ce que le moindre basset connaît cent fois mieux que lui !

Après huit siècles de monarchies et de républiques, quel sergent de ville égale aujourd'hui notre chien de garde, pour défendre l'ordre public et la propriété particulière ? Constantinople, où les chiens enrégimentés sont commissaires de police et gardes municipaux (1), est la capitale la mieux garantie contre l'assassinat et le vol. Tous les voyageurs en conviennent avec admiration.

De gendarme, le chien passa conquérant le jour où l'homme, dépouillé de ses moutons et de ses poules, et trouvant à son gré le gibier de poil et de plume, lança son gardien à la chasse du loup, du sanglier, du cerf et du perdreau.

C'est là que le génie guerrier du chien est merveilleux. Notre Iliade aura un chant pour tous ses exploits.

Quel courage ! Rien ne l'arrête ni ne l'intimide, ni la fatigue, ni les obstacles, ni la supériorité, ni la fureur de l'ennemi. Les Russes ne pourraient traverser en traîneaux les glaces de la Sibérie, si leurs chiens de poste ne les sauvaient, en les conduisant, des loups et des ours affamés. Le voyageur n'y succombe jamais qu'après le dernier chien de l'attelage. Que n'a-t'on pas dit, mais que ne reste-t-il pas à dire, des héros du mont Saint-Bernard et des Pyrénées !

La France a songé sérieusement à compléter, par le chien, la conquête de l'Afrique. La nouvelle armée s'organisait, lorsque Abd-el-Kader s'est rendu. Mais déjà une compagnie de chiens avait *opéré* à Bougie. Jamais blockaus ne furent mieux défendus. Le lévrier commandant, Blanchette, y a laissé une patte et un nom cher à nos soldats et redouté des Kabyles. Son bataillon s'est dissous par l'avarice d'un comptable, — qui eut l'impudeur d'en absorber les rations solides et liquides ! Coriolan eût passé aux Volsques. Nos chiens ne passèrent point aux Arabes...

M. Toussenel avait, chez les Hadjoutes, un braque croisé de boule-dogue, qui rapportait un chef ennemi comme un lièvre, au plus fort du combat.

Voyez, dans le beau dessin de M. Zuzemilh, cet ours attaqué si intrépidement par des chiens. Vous ignorez cette chasse, sans doute ; elle est perdue chez nous, depuis que les bonnets à poil de la garde nationale ont chassé de France les ours humiliés. C'était, en Espagne, la chasse royale par excellence. Les rois la faisaient à cor et à cri, à grand équipage, comme celles du cerf et du sanglier ! Alphonse XI, dans son fameux *Traité de la Vénerie*, la met au-dessus de toutes les autres. Il passait quelquefois cinq jours et cinq nuits à forcer un ours. Il fallait voir, à l'hallali, les montagnards gris de sa meute ! Le combat était acharné et sanglant. Souvent les chasseurs y succombaient avec les chiens. Une fois renversés, leur seul moyen de salut était de faire les morts. On sait que l'ours respecte les cadavres. Mais malheur à celui qui ne jouait pas parfaitement la comédie du trépas ! Maître Martin a le nez, la patte et l'esprit vifs. Il flaire, il écoute, il palpe, il retourne sa proie, avant de lui donner un certificat de décès. Ou bien, il s'assure ingénieusement du fait, en vous roulant tout doucement jusqu'au bord d'un précipice, et en vous lançant à cent mètres de profondeur... Dans une chasse, où figuraient l'empereur d'Allemagne et le roi Philippe II, raconte Argote de Molina, on vit un ours emporter un faux trépassé qui lui était suspect jusqu'au sommet d'un roc immense, l'en précipiter aux pieds de la cour, et regarder curieusement s'il donnait encore signe de vie... Un autre ours, accablé par une foule de chiens et criblé d'une grêle d'épieux, s'adossa contre un rocher, ramassa tous les traits qu'on lui décocha et les renvoya imperturbablement aux chasseurs.

On vit mieux que cela encore, dans une chasse du Béarn, vers 1780, un siècle avant les bonnets à poil. Un ours, atteint de plusieurs balles, écharpa six tireurs l'un après l'autre et arracha le fusil des mains du septième.

Au milieu de ce carnage, les chiens ne reculent jamais. Ils reviennent à la charge, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ou jusqu'à ce que l'ennemi les ait étouffés entre ses bras musculeux.

Quant à la stratégie guerrière du chien, elle mérite une étude à part, car la science l'a dédaignée comme trop amusante. A ce titre, nous en ferons d'autant mieux notre affaire, et on verra qu'il n'est pas d'imbroglio comique ou tragique plus divertissant et plus accidenté que la chasse à courre et la chasse d'arrêt. Toute l'activité des Charles XII, toutes les manœuvres des César, toutes les embuscades des Chouans ou des Arabes, toutes les finesses des Talleyrand et des Metternich, ne sont que des naïvetés de Cadet-Roussel, auprès des *lancés*, des *à vue*, des *rembuchages*, des *relais* et des *changes* que notre carnier littéraire vous tient en réserve.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez, *De Naples à Jérusalem*, t. XVI du *Musée*, pages 41 et 81.

ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

LES INNOCENTS.

I. — LE SACRE EN FAMILLE.

Trois jours après Noël, une ville de Flandre sonnait la fête des Innocents ; l'église paroissiale de Notre-Dame-du-Calvaire laissait tomber du haut de son clocher le réveille-matin d'un grand nombre d'enfants.

Or, il faut savoir que dans quelques villes de la bonne Flandre, où les enfants sont si heureux, l'usage existait (peut-être existe-t-il encore) de leur donner, pendant un jour tout entier de l'année, le gouvernement de la maison paternelle. Ce jour-là, le dernier né commande en maître ; l'ordre des repas, les invitations, les plaisirs, tout le concerne ; on n'obéit qu'à lui, comme à un roi nouvellement élu par l'amour de son peuple. Le petit monarque flamand, ravi de sa transformation, ordonne avec douceur, tend cordialement la main à ses sujets, leur donne des brioches, ou bien tout ce qui est à la portée de la fortune de sa famille ; il remercie quand il est servi ponctuellement ; il remercie même quand il est sincèrement averti de l'impossibilité où l'on se trouve de condescendre à ses caprices, et il est rare qu'il ait des caprices. Tel est ce règne de douze heures institué en mémoire du jour déplorable où les innocents furent massacrés dans la Judée, par ordre du méchant roi Hérode. Un historien raconte que des mères, pleurant au récit de la terrible annale, convinrent entre elles de rendre ce jour-là leurs enfants plus heureux que tous les autres jours. Il faut avouer que si le bonheur est dans la puissance, ces rois enfantins n'ont rien à souhaiter dans le cours de leur règne éphémère.

Trois jours donc après Noël, les cloches carillonnaient la fête attendue ardemment par bien des petits bourgeois. On devinait, sans voir, que l'aube allait bientôt paraître. Les portes de la ville s'ouvraient bruyamment aux quatre coins des remparts. Ces portes à pont-levis de la cité frontière étaient, disait-on, fermées chaque soir pour empêcher les loups d'entrer ; mais on ne faisait plus accroire cela qu'aux très-petits enfants, afin qu'ils se gardassent de crier au lieu de dormir.

On entendait accourir au loin les laitières sur leurs ânes ; les voitures chargées de blé, de fruits et de beurre ; les agneaux bêlants, les poules vivantes caquetant dans les paniers à jour des paysannes matinales ; et les enfants entr'ouvraient leurs yeux plus tôt qu'à l'ordinaire, dans l'attente d'un grand événement.

Agnès Aldenoff se sentit alors doucement enlever de son lit d'osier. C'était l'aïeule vigilante qui réveillait Agnès, dont elle venait proclamer la puissance à toute la famille déjà rassemblée.

L'enfant, encore sous l'influence du sommeil, fut prise d'un doux saisissement. Elle ne distinguait qu'à demi son père qui souriait, sa jeune mère plus blanche et plus belle dans ses simples atours de nuit, ses sœurs ouvrant les armoires d'un air empressé, tandis que son frère, accroupi devant le poêle rouge et ronflant, regardait de tous ses yeux, ne voulant rien perdre d'un tel spectacle, ni de la surprise d'Agnès. Il avait eu les mêmes honneurs trois ans auparavant, et cette solennité renouvelée était déjà son jadis.

(1) Voyez la Table des dix premiers volumes (*Religion*), et tome XV, page 97.

Après qu'Agnès eut été embrassée, reconnue souveraine de la maison, elle fut lavée avec de l'eau tiède au foyer que l'on avait alimenté pour elle durant toute la nuit. On mêla de bonnes senteurs à cette ablution, la mère y consacrait pieusement un reste d'essence de bergamotte cachée dans ses parures de mariage, avec les dragées des quatre baptêmes de ses enfants. Ces richesses du ménage étaient enfermées dans un coffre de bois de Sainte-Lucie, et de ce coffre à clous de cuivre luisants comme l'or, sortait l'odeur suave des églises dans les grandes solennités.

Sitôt que les cheveux charmants d'Agnès furent peignés, lustrés, séparés sur le front, puis rendus à leur nature ondoyante, elle se laissa revêtir, en tremblant de joie, des habits de sa grand'mère, qui la regardait et l'embrassait à chaque épingle qu'elle attachait sur elle.

Pour bien comprendre cette cérémonie, il faut se ressouvenir que quand la souveraineté de l'innocence est déclarée par le plus âgé du logis, père, mère, frères, sœurs, servantes, viennent au pied de son lit la saluer, comme on venait de saluer Agnès ; enfin, la tradition veut qu'elle soit revêtue, dans toute la splendeur possible, des habillements du chef de la famille, pour le représenter devant les amis, les parents et les étrangers.

Agnès se tenait ferme sous l'ample jupe de camelot noir brillant, raccourcie à sa taille au moyen de grands plis que l'aïeule avait faufilés la veille. Le corsage à basques gothiques la couvrait tout entière, elle ne pouvait bouger ; mais qu'elle était contente et qu'elle était jolie coiffée du large bonnet de linon à tuyaux raides qui entouraient sa figure mignonne ! Sa joie fut encore rehaussée d'une belle faille en soie de Grenade qui ne se déployait sur la tête de l'aïeule, à la manière des saintes femmes, que dans les grandes fêtes.

L'émotion qu'apportait cette mère toute grave aux apprêts du règne de sa petite fille, remplissait celle-ci d'une telle gratitude, que quand Agnès fut devenue une femme, elle l'en remerciait encore au fond de son cœur.

Alors la plus jeune des deux mères, qui s'appelait Catherine, dit tout bas à l'autre :

— Quel dommage de n'avoir plus nos belles dentelles pour un si grand jour !

— Puisque c'est la volonté de Dieu, Catherine ! D'ailleurs, les anges n'ont pas besoin de dentelles pour lui plaire.

En répondant ainsi et prenant l'innocente entre ses genoux, l'aïeule fit pendre à sa ceinture le trousseau de clefs qu'elle détacha de la sienne ; plus, des ciseaux enfermés dans leur étui, pour qu'ils ne fussent pas dangereux à qui les portait. Elle y ajouta une pelotte rouge, en forme de cœur, faite par les dames ursulines. La toilette achevée, elle se retourna vers le père d'Agnès, et dit : Parlez, Félix !

Alors le père parla ainsi :

— Ma fille, vous allez occuper, pendant douze heures d'horloge, le rang de celle que nous respectons le plus au monde, c'est-à-dire de ma mère, qui est votre grand'mère ; on aura donc pour vous l'obéissance due à celle qui représente ici la mère de Dieu. Ressouvenez-vous toute votre vie, Agnès, des honneurs qui vous auront été rendus le jour où vous passiez pour elle ; c'est à tous ceux ici pré-

sents de vous instruire des respects qu'une bonne mère a le droit d'attendre de ses enfants ; allez !

— Je vous donne ma bénédiction, Félix ! répondit la grand'mère en serrant la main de son fils. Il y avait beaucoup d'émotion dans les regards et dans les cœurs.

Tous se rassemblèrent autour d'un humble déjeuner qu'Agnès oublia de souhaiter plus somptueux. Le lait fut servi dans le poêlon de cuivre étincelant, puis le cacao bouilli, humble café des familles modestes, prit place à côté de la pomme de terre dorée au four du poêle. Ce repas embaumait d'une fumée nourrissante. Ce n'était pas splendide, mais sain, comme tout ce qui est savoureux et propre.

— Mangez, mes enfants ; c'est tout, dit la grand'mère en jetant un coup d'œil significatif à M. Aldenoff. Il la comprit trop bien, et se hâta de sortir par la ville, afin de recueillir l'argent des travaux de plusieurs mois. Cet honnête bourgeois était peintre et doreur. Ensuite, chacun se dispersa pour vaquer aux soins habituels des jours ouvrables ; les sœurs aînées s'en allèrent aux écoles ; le frère plus rapproché de l'âge d'Agnès fut, cette fois-là, dispensé de travail. En voyant sortir ses sœurs avec les cahiers d'écriture et le panier d'école au bras, Agnès eut le cœur gros. Elle dit que ce n'était donc pas une fête, puisque tout le monde s'en allait comme aux jours de peine. Ses sœurs, qui en savaient plus qu'elle, l'embrassèrent pour la consoler, et, de convention avec leur mère, lui répondirent que la fête en famille était pour le soir, qu'elle n'avait qu'à les y inviter. Agnès les invita, ordonnant que ce fût de bonne heure, et les retenant encore par la main, ne se décidant qu'à regret à être heureuse sans elles. Son frère Just ayant congé pour initier Agnès à ses droits qu'elle ignorait, demeuré seul avec elle, l'instruisit dans ces termes :

II. — LES DROITS RÉGALIENS.

— Tu diras toujours : Je commande ! Tu commanderas un repas magnifique, dans la chambre rouge, qui est gaie, avec un grand feu. Tu voudras des musiciens pour faire danser la compagnie qui te plaira le plus (il la désigna lui-même) ; tu ordonneras du vin rosé et du vin blanc, qu'on ne voit plus jamais sur la table. Tu sais que j'aime le vin blanc et le vin rosé ! N'oublie pas un carrosse pour aller à la comédie, voir *Zémire et Azor*, que j'ai vu le jour de mon règne : j'irai encore avec toi. Commande aussi un cochon de lait pour souper, quand nous reviendrons ; j'aime le cochon de lait, et tu l'aimeras beaucoup. Il faut toujours dire : J'ordonne, je veux, je commande ! Car tu es ma grand'mère.

Agnès fit à son frère l'observation que sa grand'mère ne parlait jamais ainsi.

— N'importe, elle en a le droit, dit Just, et il faut le prendre. Songe donc que tu n'as qu'un jour !

La leçon finie, Agnès, émerveillée, courut, aussi vite que le lui permettaient sa longue jupe et sa faille, commander le festin composé par son frère. Quand sa mémoire chancelait, Just lui soufflait le mot à l'oreille, et la redressait sur son trône.

— Grand'mère ! dit-elle en embrassant l'aïeule, je commande un grand feu dans la chambre rouge. J'invite quatre amis à table. Il faut les servir en argenterie que l'on ne voit plus jamais.

— Vin rosé, vin rouge, vin blanc ! souffla le frère. Je l'ordonne !

— Vin rosé, vin rouge et vin blanc, ma grand'mère, je l'ordonne, s'il vous plaît ! et le festin magnifique, et des musiciens pour faire danser la compagnie.

— Un carrosse pour aller voir *Zémire et Azor*...

— Un carrosse pour aller voir *Zémire et Azor*... Moi, je veux aussi mon oncle Jean, poursuivit Agnès d'une voix pleurante ; il faut réconcilier mon oncle Jean avec mon père. O ma grand'mère ! qu'il vienne se réjouir avec nous ; je le commande, s'il vous plaît !

La grand'mère écoutait avec un singulier sourire ; elle ne faisait pas un mouvement pour l'exécution des ordres d'Agnès, et continuait de filer assidûment comme toujours. Son visage, épanoui le matin par un moment de bonheur, qui lui en rappelait tant d'autres, était redevenu sérieux et plus réfléchi que d'habitude.

Agnès, après avoir consulté des yeux son frère, pour s'encourager à un grand coup d'État, toussa pour éclaircir sa voix, et déclara qu'elle voulait des beignets pour tout le monde.

— Comment les aimes-tu, mon frère ; aux pommes, ou à la crème ?

— Je les aime chauds et sur la table, dit Just.

Cette réponse déconcerta la grand'mère, qui n'avait pas de quoi les servir au goût de Just ; elle les promit ainsi pour plus tard.

— Je les aime moins comme cela, repartit Just, qui était d'une concision étonnante. Puis, il tira sa sœur par sa faille, et lui marmotta de nouveau le programme.

Agnès le hasarda plus timidement ; mais quand elle en revint à ces mots : « Je veux du vin rosé, je veux de l'argenterie qu'on ne voit plus jamais sur la table... »

— J'entends, j'entends, répondit l'aïeule à voix basse en regardant Just avec un doux reproche ; tu nous fais des innocents bien ambitieux, toi ! je croyais que cette bonne petite reine venait me demander du lin pour lui apprendre à filer : j'étais prête.

Il y eut un silence interrompu seulement par le rouet, plus actif que jamais, malgré la fête ; puis, Catherine entra, qui d'une manière inquiète causa longuement tout bas avec sa belle-mère. Le bruit aigre du rouet, qui allait toujours, ne permit pas aux enfants d'entendre une parole de l'entretien ; mais ils se tinrent pour dit que leurs ordres allaient être exécutés sans faute, et leur joie était extrême. Retirés dans un coin de la chambre, par respect pour les mères qui parlaient avec action, ils attendaient pleins d'espoir, quand leur père Félix apparut au seuil d'une longue allée donnant au dehors. Sa femme, empressée, courut le joindre, tandis qu'Agnès et Just se livrèrent à de nouveaux plans agréables pour cette journée qui leur semblait ne devoir pas finir. Pourtant midi sonnait : l'heure où l'on dîne en Flandre approchait, et l'estomac d'Agnès sentait qu'il manquait un corps à ses rêves. La grand'mère le devinait sans doute et se leva troublée, comme une femme qui oublie toutes choses. Tandis qu'elle concentrait ses regards sur sa chère petite associée, Just se haussa jusqu'à son oreille, à quoi elle répondit :

— C'est vrai ! tu as bien la mémoire de ton âge.

Alors une belle poire sortit du buffet d'ébène, peint au dedans de couleur d'azur. Elle y mûrissait lentement, consacrée à ce jour-là même.

— Vous me la donnez pour toujours, grand'mère ? dit l'enfant.

La mère l'en assura. Alors se retournant vers Just :

— Si tu as de l'amitié pour moi, mon frère, coupe la poire en deux, et manges-en la moitié. Je l'ordonne !

Just la saluant profondément, répondit :

— J'ai de l'amitié pour toi ! et mangea la moitié de la poire. Bon Just !

— Tu ne la gardes pas tout entière, petite souveraine ? dit l'aïeule.

— Non, grand'mère; la moitié est meilleure.

— Pourquoi donc cela?

— Parce que mon frère mange l'autre, et que nous sommes contents à deux.

— Tu calcules déjà bien, Agnès, et tu ne feras pas une méchante reine.

III. — LE LOYER DE NOEL.

Sur ces propos, le père rentra suivi de sa femme, et s'assit de l'air harassé d'un homme qui a longtemps couru. Il semblait toutefois plus consterné que las, tandis que sa femme, restée droite près de lui, prit sa main, disant :

— Vous avez frappé à toutes les portes, Félix; maintenant que la volonté de Dieu soit faite.

La grand'mère interrompit vivement sa fille dont la voix altérée inquiétait les enfants, et pour faire prendre un autre cours à leurs idées, elle aventura ces paroles :

— Vous ne savez pas, ma fille, ce que vient d'ordonner Agnès pour les festins du jour?

— Hélas! non, ma mère, répondit dame Catherine en s'efforçant de surmonter une grande peine. Le récit fut fait des souhaits d'Agnès, tandis que Just regardait avec confiance l'effet qu'ils allaient produire.

— Qu'en dites-vous? résuma l'aïeule.

Mme Aldenoff tourna tristement les yeux vers son mari, et pour cacher son trouble se pencha sur Agnès qu'elle embrassa plusieurs fois.

— Chère innocente, chère innocente! il faut qu'elle attende et qu'elle espère, lui conseilla-t-elle d'une voix plus serrée; on fera tout ce qu'on pourra. Cassez ces deux

L'innocente en famille. — Agnès Aldenoff.

œufs frais, ma mère, ils viennent du village de Sin; mettez-les au beurre noir, comme vous les aimez; il y en aura un entier pour Agnès; c'est là tout ce que nous possédons en ce moment, notre reine...

Par malheur, elle ne put retenir le sanglot qui fit partir un cri effrayé de la bouche ouverte d'Agnès. Le maître du logis se promenait avec agitation; Just ne savait plus que penser du présent si différent de son passé.

— Voilà ce qu'il ne fallait pas dire, murmura l'aïeule, plus maîtresse d'elle-même. Mais, puisque vous ne pouvez cacher vos douleurs, ma fille, essayez du moins d'en sortir : j'ai à vous dire qu'Agnès a le droit tout le jour d'aller demander un délai pour vos loyers que l'on réclame. Les innocents pauvres peuvent aller frapper jusqu'au soir chez le riche, et du ton royal de l'enfant Jésus, dire : « Nous venons de la part du Sauveur; soyez humain, c'est lui qui vous le commande; c'est un innocent qui vous le conseille! » Et nous verrons alors si M. Duhein aura le cœur de repousser Agnès.

— Mais, ma mère, c'est demander l'aumône, cela! repartit son fils exaspéré, et c'est la demander à une pierre. J'aime mieux aller en prison.

A ce mot terrible, la reine Agnès poussa décidément les grands cris.

Mme Aldenoff pleurait sur une assignation qu'elle venait de déchiffrer. Just se précipita sur la poitrine de son

père, et s'attachant à son gilet, comme pour l'empêcher d'aller en prison, cria tout hurlant :

— Non ! non ! non !

— Eh bien, non ! eh bien, non, mon garçon ! on tâchera, on verra... Allons, la paix ! vous êtes de bons petits enfants, et Dieu vous bénira.

Un silence s'établit dans cet intérieur désolé. Ce fut Agnès qui le rompit tout à coup en apportant à son père un petit papier soigneusement plié qu'elle venait de tirer de son armoire. La pauvre enfant croyait posséder beaucoup et l'offrait de toute son âme pour sauver la famille.

— Qu'est-ce donc que vous me donnez, Agnès ?

— Ma lettre de change, répliqua-t-elle avec conviction.

M. Aldenoff parcourut sans la comprendre d'abord cette lettre de change, ainsi conçue :

« Par cette de change et à vue, je payerai à Mlle Agnès « Aldenoff la somme de deux patars de Brabant, valeur « reçue en obéissance, ourlets bien faits et jarretières de « laine tricotées proprement.

« Ce 1795.

« Jean Aldenoff. »

C'était en effet l'oncle Jean qui, peu de temps avant sa rupture avec son frère, délivrait chaque samedi ces valeurs à ses neveux quand ils avaient contenté leurs parents durant la semaine. De tels billets n'avaient point cours dans le commerce, mais ils donnaient une habitude d'ordre aux enfants, qui n'en devenaient pas pour cela plus intéressés ; seulement, ils s'accoutumaient de bonne heure à penser que la richesse du pauvre est inséparable du travail et d'une conduite régulière.

L'aïeule ne manqua pas de s'apercevoir que les yeux de son fils avaient peine à se détacher de la signature de Jean Aldenoff ; aussi, dès qu'il eut rendu doucement à sa fille le papier, en disant qu'il en faudrait quatre mille fois davantage, la grand'mère s'efforça de parler comme on fait quand on cause raisonnablement sur la morale ; mais, l'altération de sa voix étranglée au fond de sa gorge décelait le choc intérieur qui venait de bouleverser sa sainte résignation. Quoi qu'il en fût, et regardant son fils de ses grand yeux :

— Tout à l'heure, dit-elle, vous parliez d'aumône, et vous êtes devenu pâle comme si je vous conseillais une mauvaise action, moi, votre mère ! Vos fiertés me feraient sourire, Félix, si vous n'aviez pas tant de chagrin et un courage admirable.

Le fils voulut respectueusement l'interrompre ; elle poursuivit :

— N'ayez pas peur, je ne vous ordonne plus rien, mon temps est passé. Vous êtes maintenant chef de famille, et devenu comme un père pour moi. Aussi, les coups qui vous frappent me traversent le cœur ; je suis comme cela. Mais l'aumône... Eh, Félix ! les bons pauvres ne sont-ils pas les bien-aimés de Dieu ? Pensez-vous que je ne salue pas avec plus de respect ceux qui viennent recevoir nos humbles dons chaque samedi, que certains gros rentiers qui leur tournent le dos en passant carrément par les rues, vêtus de manteaux de fine ratine, doublés d'écarlate ? D'autre part, s'il est honteux de recevoir l'aumône, et glorieux de la faire, soyez glorieux, et que vos impitoyables pratiques rougissent ; car, vous leur faites, depuis un an, l'aumône de votre travail dont ils n'acquittent pas les mémoires. Voilà tout ; maintenant je ne dirai plus rien.

Durant ce discours, Just regardait par terre, comme s'il y voyait les débris de tous ses châteaux écroulés.

M. Aldenoff répondit que tout cela était bien triste un jour de fête, à quoi la mère repartit :

— Ceux qui pleurent les jours de fête seront consolés, mon fils. Les meilleurs fruits sont âpres avant de mûrir. Comprenez-vous cela, ma petite-fille ?

— Ah ! oui, bonne grand'mère ! repartit Agnès très-confuse et ne comprenant pas tout à fait.

— Mais, n'importe, observa l'aïeule ; les enfants peuvent entendre avant de comprendre. La voix de ma mère est encore aussi près de mon oreille que si elle-même était là, et je vous redis souvent ses propres paroles.

— Parlez ! parlez, ma mère, dit Mme Aldenoff qui l'écoutait avidement.

— Vous êtes une bonne fille, Catherine ! je rends la même justice à votre mari. Il n'a pas, Dieu merci, la manie étouffante de bien des hommes, d'imposer silence à leurs femmes dès qu'elles parlent ménage, sous prétexte qu'il faut qu'un homme se réjouisse en rentrant au logis, et que les détails de l'économie d'une maison chassent le rire et enlaidissent la femme. Jour du ciel ! il en irait mieux dans les ménages sans ces dangereux silences entre époux, qui les font souvent marcher sur des abîmes. Allez, allez ! mes enfants, ne perdez pas l'habitude des confidences sérieuses. Quand je n'y serai plus, signez toujours à deux vos dépenses dans le même livre. Heureuse ou triste, il faut savoir ensemble ce que coûte la journée qui finit.

— Vous me rendez le courage, ma mère, dit Félix ; je retournerai d'où je viens. J'irais, je crois, jusqu'au bout du monde, et bien plus, jusque chez ma cousine Quatorze-onces.

Cette riche cousine Quatorze-onces était ainsi nommée par allusion à l'extrême exiguïté de son corps, dont la maigreur était devenue proverbiale. Nous saurons plus tard si elle accueillit bien son parent malheureux.

Pour le moment, l'œuf au beurre noir fut posé devant Agnès, et mangé par son frère, qui l'aimait. Agnès n'en avait nulle envie.

— Il faut que je vous fasse connaître, Félix, insinua doucement l'aïeule, un dernier souhait de votre enfant. Sachez qu'Agnès *veut*, ce soir même, vous revoir bons amis, vous et votre frère Jean... Voilà !

Le père d'Agnès fit trois pas en arrière ; après quoi, regardant sa mère, il répliqua, plein d'indécision :

— Ma mère ! est-ce bien là l'idée d'un enfant ?

— C'est l'idée même d'un enfant. Bénissez Dieu qui a fait son cœur comme cela ; cette idée en sort toute seule comme l'eau vive vient, on ne sait d'où. Songez-y : à pareil jour, la voix d'un enfant, c'est la voix du Seigneur.

Aldenhoff se taisait.

— Je vous ordonne de le croire, insista sa mère ; moi, j'ajoute une chose : c'est que Jean est triste de votre longue brouillerie. La vie va trop vite pour se désunir ainsi avant la mort, Félix ! Il y a une prédiction : si l'on meurt brouillé, on risque de ne pas se rencontrer dans l'éternité ; et ne pas y retrouver son frère, c'est vivre éternellement à moitié. Que deviendront votre âme et la sienne, mon fils ? et à laquelle des deux pourrai-je donc me réunir, moi ? répondez !

Le frère offensé, se promenant toujours, semblait enfoncé dans lui-même, la tête découverte et inclinée, comme quand sa mère le reprenait ; mais il ne regardait qu'Agnès, qui, les mains jointes sur son trousseau de clefs, écoutait curieusement sa grand'mère. Celle-ci se hâta de profiter du silence favorable de son fils pour ajouter :— Agnès, embrassez votre père ; remerciez-le d'oublier sa colère contre votre pauvre oncle Jean... Et toi, Just, entends. Tu ne regardes tes pieds que pour mieux courir !

eh bien ! cours...; va porter cet écheveau de lin brouillé à ton oncle Jean ; dis-lui qu'il vienne m'aider à le démêler ce soir; il saura ce que cela veut dire, et moi aussi !

M. Aldenhoff n'arrêta point Just, qui s'élança dehors.

— Dis à mon oncle que je suis reine, s'écria sa sœur.

Just était déjà dans la rue, sifflant une fanfare et agitant deux ardoises l'une contre l'autre entre ses doigts. Ce sont les castagnettes du Nord ; les enfants en jouent à la manière espagnole, avec une dextérité fort musicale. Just excellait dans ces cantates saccadées. L'espérance était revenue à Just ; il pétillait de zèle, parce qu'il lui semblait impossible que la rentrée en grâce de son bon oncle Jean ne fût pas célébrée par un beau festin.

On croit utile de raconter en passant que l'oncle Jean, beaucoup plus jeune que son frère, n'avait eu envers lui que des torts qui s'excusent quand on veut sincèrement les réparer ; Jean le voulait, Jean l'avait promis à sa mère, qui pardonnait toujours d'avance.

Pourtant le feu languissait ; les heures s'envolaient une par une du cadran fleurdgé de l'Hôtel-de-Ville et du clocher de Notre-Dame. Tandis que de graves agitations se passaient dans le conseil de cette honnête famille, Agnès fut menée au seuil, selon l'usage, pour être vue des passants et des bons voisins qui l'aimaient. Ils la regardèrent avec bienveillance à travers leurs vitres et leurs jalousies en guipure de fil gris. Elle demeura là, patiemment vouée aux saluts de ceux qui paraissaient contents de son beau jour.

IV. — LA PETITE VOISINE ET LE PETIT VOISIN.

En ce moment, les enfants de chœur, appelés clergeons par le peuple, couraient avec empressement le long de la rue, où le froid piquant de Noël ne permettait pas de dormir ; aussi retournaient-ils chez eux après l'office de la messe, comme des oiseaux vers le nid. Parés encore de surplis blancs, qui leur simulaient des ailes ouvertes par le vent du nord, ils ne ressemblaient pas mal à de gros rouge-gorges courant sur la neige. Vêtus qu'ils étaient de la soutane écarlate, étroitement serrée contre leur corps, ils tournaient fièrement de droite et de gauche leur tête vive, surmontée du bonnet pointu, dont la houppe, cramoisie comme une grenade, excitait l'admiration d'Agnès. Agnès leur faisait à tous une révérence profonde, à quoi les petits clergeons ripostaient avec considération, calculant en eux-mêmes toutes les faveurs qui allaient pleuvoir sur cette heureuse petite grand'mère.

Depuis le calvaire de l'église jusqu'au pont des Récollets, que traversaient les clergeons aguerris contre la gelée, il y avait quatre enfants promus à la royauté d'un jour, pour égayer cette rue tranquille.

Rodolphine Jonkey, riche innocente de cinq ans, fille du premier président de la ville, apparut tout à coup à l'ouverture d'une large porte cochère, sur le même rang que l'humble maison d'Agnès, Un valet lui tenait respectueusement compagnie. Dieu n'avait pas laissé d'aïeule à cette héritière de cinq ans. Mlle Rodolphine Jonkey ne portait donc que les habits opulents de sa jeune mère, Mme la présidente. Par malheur, Rodolphine était pleine d'afféterie sous le long manteau de velours violet qui lui tombait aux pieds, très-chaudement fourrés dans ses pantoufles.

Rodolphine avait ordonné, mais sans le doux *s'il vous plaît* d'Agnès, qu'on lui mît des mouches au visage, parce que le portrait de sa grand'mère lui paraissait superbe à cause de cet ornement sur les joues. Elle portait donc sur les siennes des mouches, une étoile et un croissant de taffetas noir d'Angleterre ; de plus, elle avait chaud comme en été, abritée contre la bise derrière un large manchon de martre et la plus riche pelisse d'hermine qui se pût voir. On apercevait à peine sa figure effilée et ses cheveux plats d'un blond jaune, sortant de ce magasin de fourrures.

Rodolphine s'y carrait, pareille à un jeune chat angora, balançant sa tête avec les ondulations d'un petit dédain mélancolique, comme, en effet, les chats procèdent en temps de pluie. Ces minauderies et ces signes de hauteur n'invitaient personne à se réjouir de sa haute puissance. On eût dit qu'elle était née majeure, tant elle portait avec assurance le grand amas de plumes qu'elle faisait flotter fièrement sur sa tête. Cela fut cause que des bourgeois de bonne humeur, passant par là, s'écrièrent : — Excusez ! voilà une petite bourgeoise qui a mis son poulailler sur sa tête !... Qu'elle dîne deux fois si cela peut lui faire plaisir.

Agnès seule lui envoya de loin un baiser de félicitation sans jalousie ; mais ce charmant baiser, pris pour un signe d'égalité familière, fit froncer aigrement le petit nez de Rodolphine, qui, retournant sa tête comme par un ressort, ne se retint pas de dire au valet morfondu : — Voyez ! comme si j'étais son égale !

— Ne lui fais donc pas honneur à cette froide innocente, dit une voix ferme dans l'oreille d'Agnès qui bondit. Cette voix était celle d'un troisième innocent habillé en grand-père, fils de l'avare possesseur de la maison verte habitée par la famille Aldenhoff. Depuis un quart d'heure, le petit voisin regardait Agnès du haut de sa porte à lui, de la porte en face, élevée au-dessus du sol par un large perron à rampe de fer doré, dans le goût espagnol. On voyait pendre à cette porte, toujours fermée, un noble pied de chevreuil, en signe de la richesse qui rendait cette maison enviée entre toutes.

L'aïeul opulent avait aussi, dès l'aurore, départi ses vêtements à Ferdinand Duhein, qui les portait avec une joie pareille à celle d'Agnès. Il était, à cette heure, décoré d'une canne à pomme d'or, d'une tabatière d'argent finement ciselée, d'un chapeau à trois cornes, dont son grand-père conservait précieusement l'usage. Ce grand-père, puisqu'il faut l'avouer, malgré notre sympathie pour Ferdinand, passait dans la paroisse pour un harpagon fini, bien qu'il fût propriétaire de la moitié des maisons de la rue natale d'Agnès. Ferdinand, qui avait en vain crié bonjour à la petite voisine, ennuyé de n'en être point aperçu, venait s'offrir à son admiration, en se plantant sans façon devant elle. Agnès aimait Ferdinand, qui n'était point fier, et qui avait joué mainte fois aux osselets avec elle. Elle lui avait rendu de loin son bonjour par un signe de tête ; mais sa voix n'eût osé prendre l'essor vers la maison d'où sortaient tous les chagrins de ses parents. Les mots *saisie*, *prison*, prononcés tout à l'heure à voix basse dans sa famille, laissaient l'empreinte de la tristesse sur son petit visage amical.

Ferdinand et Agnès s'examinèrent d'abord sérieusement, et se trouvèrent bien. Le monde était si nouveau devant ces deux cœurs d'anges, qu'ils sentaient à peine le souffle piquant de décembre ; ils semblaient être encore dans les frais jardins du paradis, ouverts à leurs regards enchantés. Ferdinand s'approcha du visage d'Agnès, pressé de deviner au parfum ce qu'elle avait mangé. Il respira curieusement sa jeune bouche rose. Agnès, qui n'en faisait pas mystère, dit : — Que sentez-vous ?

— Comme un fruit, répliqua-t-il.

Et elle dit oui, de la tête, avec un petit sourire.

— Qu'as-tu commandé depuis ce matin ? continua Ferdinand en train de parler sans attendre la réponse ; moi,

j'ai voulu le chocolat de grand-père avec deux pains français; j'ai voulu de l'anisette et du vin de Grenache. J'ai voulu dix feuilles imprimées en bêtes d'or, pour les découper et les mettre dans des livres; tu en gagneras à la gageure pour des épingles, et je te rendrai les épingles. J'ai commandé pour ce soir Raoul le joueur de violon; j'ai commandé Grenade le carillonneur. Ils viendront au dessert et ils boiront du vin; nos caves en sont toutes pleines. Moi, je boirai de l'hydromel, de la bière d'orge, et de tout comme les hommes; et je serai content! A présent, parle, toi.

Mais, Agnès n'eut rien à répondre. Qu'aurait-elle pu raconter de son règne? Toutefois Ferdinand l'y contraignit, car il avait le ton péremptoire que donne une canne à pomme d'or et un habit de bouracan bleu, chargé de brandebourgs.

— De tout ce que j'ai voulu, dit-elle, on n'en a point. Il y avait un œuf au beurre noir, mais je ne l'aime pas. Just, qui l'aime mieux, l'a mangé.

— Ferdinand la regarda plein d'étonnement.

— Après? dit-il, qu'as-tu mangé?

— Plus rien. Tous les hiers j'avais de meilleures choses; mais, je crois que ce n'est plus la saison des gâteaux!

— Si! c'est toujours la saison chez le pâtissier. J'en ai commandé trente pour ce soir.

— Ce n'est donc la faute de personne, dit Agnès.

Les trois innocents: Agnès, Ferdinand et Rodolphine.

Alors, malgré ses efforts pour paraître joyeuse, deux ruisseaux de larmes prirent leur cours le long de ses joues. Ferdinand, stupéfait, perdit l'aplomb qu'il devait à sa canne et à sa tabatière. Son chapeau tricorne même parut triste sur ses longs cheveux châtains bouclés; mais, comme il s'était habitué dès le matin à dire, je veux! il continua:

— Je veux savoir pourquoi tu pleures!

— C'est que ma mère pleure.

— Pourquoi ta mère pleure-t-elle?

— Parce que ton grand-père veut que mon père aille en prison à cause qu'il n'a plus d'argent pour payer nos loyers de Noël. On ne veut pas attendre qu'il en gagne! Ma grand'mère a dit: Agnès a le droit tout le jour d'aller demander un délai, puis d'ajouter: soyez humain! de la part du Sauveur! Mais mon père ne veut pas que j'aille dire cela contre une pierre, et ma mère pleure! Voilà ce que j'ai, Ferdinand.

Ferdinand n'osa plus parler de son bonheur. Après avoir regardé devant lui, puis par terre, il s'en alla disant, Adieu, Agnès. Tu auras de mes nouvelles!

— Adieu, Ferdinand! répondit la petite reine désolée: qui demeura là pour le voir s'en retourner, puis monter lentement le perron, puis tirer violemment le pied de chevreuil pour qu'on vînt lui ouvrir, puis disparaître enfin tout à fait. La rue fut longtemps déserte.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

(*La fin au prochain numéro.*)

GÉOGRAPHIE, MŒURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LA HONGRIE (1).

Mariniers hongrois. Gladova.

II. — LES PEUPLES (Suite).

Le noble magyar. Dernier grand vassal. Caractère. Costumes. Vessélény et Széchény. L'éloquence à la force du poignet. Hospitalité antique. Un rêve féodal. Le château de Forschtentein. Droits du prince Esterhazy. Indépendance du magyar. Croates et Illyriens. Leurs mœurs. Les montagnards, soldats de naissance. Deux prunelles dans chaque œil. Un remède à tous les maux. Les paresseux de la plaine. Les femmes. Congrégations. *Gospodar*. Costumes. Fêtes. Enterrements. Chants. Danses. Jeux. Bohémiens. Leur origine. Leur caractère. Leur religion. Leur serment. Leurs chefs. Leur vagabondage.

Le noble magyar n'a point oublié le temps où ses ancêtres tenaient leurs diètes souveraines dans les plaines de Rakos; c'est par l'épée, c'est par la vaillance qu'il a conquis son rang, il cherche à s'y maintenir. En Hongrie, dit un écrivain, les exercices du corps sont restés dans un singulier honneur : on développe ses forces physiques dans une harmonie parfaite avec les progrès de l'esprit. Ce n'est pas seulement des qualités de celui-ci que l'on tire gloire et vanité. Vessélény, le grand agitateur, devait sa réputation populaire autant à sa force prodigieuse qu'à son éloquence. Un jour qu'il se trouvait embarrassé par les arguments d'un adversaire monté sur une table d'auberge, il enleva la table d'un bras nerveux et fit disparaître l'orateur et sa tribune aux applaudissements de l'assemblée. L'illustre Széchény était réputé le premier nageur de la Hongrie : quand il devait traverser le Danube devant Pesth, le Danube large et rapide, il n'y avait pas moins de spectateurs sur les quais que lorsqu'il prononçait un de ces discours qui ont amené le mouvement insurrectionnel de la Hongrie.

A voir l'aisance que le Magyar déploie sur son cheval, on se souvient des centaures, et l'on comprend que l'antiquité ait pu concevoir de pareilles créations. Avant quinze ans, il va choisir et dompter dans les putzas le cheval qui l'a tenté. Dès ce moment, il est cinq à six heures par jour à cheval, à la chasse, au manége ou en voyage.

Le noble magyar pratique l'hospitalité avec la cordialité des temps antiques, soit envers les étrangers, soit envers ses voisins, nobles et libres comme lui, mais moins favorisés de la fortune; il les rassemble souvent à table, et cherche par ses égards à ménager leur amour-propre et à

(1) Voyez les numéros de septembre et d'octobre derniers.

capter leur bienveillance. « Il est incontestable, dit le duc de Raguse, que les repas jouent un fort grand rôle dans les affaires politiques de la Hongrie et dans les moyens de gouvernement. » L'exilé de Juillet n'aurait-il pas été tenté, en Février 1848, de généraliser sa proposition?

Abordons maintenant ce château aux donjons crénelés où veille une sentinelle, l'arme au bras; pénétrons dans les cours et les parloirs; partout des hommes d'armes, des livrées; le luxe moderne uni bizarrement à des souvenirs gothiques! Vous croyez être le jouet d'un rêve et d'une étrange confusion de temps et de mœurs : point du tout; vous êtes au château de Forschtentein, chez le prince Esterhazy, dernier représentant en Hongrie et en Europe des grands vassaux du moyen âge. Des terres immenses et une fortune qui, bien administrée, égalerait celle d'un souverain; des forteresses en propriété; des troupes qui lui appartiennent; le droit consacré par l'usage de garder son souverain toutes les fois qu'il vient sur ses terres; le privilége d'entrer dans les faubourgs de la capitale avec un détachement de ses soldats, et le drapeau déployé ; tout cela n'existe qu'ici; vainement vous chercheriez ailleurs ce spectacle.

Le trait caractéristique du noble magyar, c'est l'indépendance. Telle a été la cause de sa gloire, la source de ses malheurs. L'Autriche attaquée l'a toujours trouvé pour la défendre à l'heure du dévouement, mais toujours aussi elle l'a trouvé prêt à la combattre aux époques d'usurpation.

Comme son âme vit dans toute sa personne! Que de fierté et d'assurance dans son regard! Que d'énergie dans ces traits et dans cette stature grande et maigre d'un homme endurci aux fatigues du corps!

Rien de plus somptueux et à la fois de plus leste que l'habit dont il se pare aux jours de cérémonie (1). Il tient de l'uniforme, puisqu'il serre la taille et n'est pas complet sans le sabre, et en même temps des costumes d'Asie par sa magnificence : c'est l'*attila*, courte tunique de drap ou de velours noir, fermée sur la poitrine par des brandebourgs de soie ou d'or, et dont le nom rappelle l'origine qui flatte le plus l'orgueil national; c'est, jetée sur l'épaule gauche, soit une peau de tigre, soit une pelisse garnie de riches pelleteries, le bunda; c'est encore le kalpak, bonnet de fourrure, relevé de velours rouge, et surmonté d'une aigrette blanche à nœud de diamant; l'étroit pantalon galonné, et qui va se perdre dans de courts brodequins à franges d'or; les éperons et le ceinturon de cuir auquel est suspendu le sabre recourbé que le Hongrois n'abandonne jamais, symbole de son indépendance.

De tous les peuples de la Hongrie, le Magyar était peut-être le seul qui eût rang dans l'histoire, lorsqu'aux accents d'un poëte, et au commandement d'un colonel ambitieux, les Croates et les Illyriens se sont levés pour réclamer, disent-ils, leur part de nationalité. Le moment de les faire connaître est propice; nous en profitons.

LES CROATES ET LES ILLYRIENS.

Entre le Croate et l'Illyrien, la ressemblance est grande. Ils ne diffèrent que sur quelques points, résultat inévitable de l'éducation, de la situation physique et de la diversité des religions. Leur caractère moral est un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, de vertus et de vices. La frugalité, l'hospitalité et l'empressement avec lequel ils se prêtent mutuellement secours sont leurs vertus principales; en revanche, ils sont dominés par l'intempérance, adonnés au vol et vindicatifs. C'est assez pour eux d'être honnêtes dans leurs rapports avec les individus de leur caste; ils regardent comme étranger qui n'en est pas, et comme ennemi quiconque habite un autre pays. Intempérants et prodigues, sans inquiétude de l'avenir, ils gaspillent en fêtes et repas les revenus d'une année; mais ils ne se plaignent pas de la misère, et la supportent avec résignation; de vraies natures d'artistes, ils vivent gaiement d'un morceau de pain.

Le Croate catholique comprend et pratique sa religion. Pour l'Illyrien, elle consiste dans la stricte observance du carême; voler n'est presque rien, assassiner, pardonnable; mais manger avec une cuiller qui aurait trempé dans du bouillon, jamais il ne se le permettrait!... Ses exercices religieux se bornent à entendre la messe, qu'il ne comprend pas plus que le pope (prêtre) qui la dit, ordinairement aussi ignorant, et souvent, hélas! beaucoup plus immoral que ses paroissiens.

Les habitants de la Croatie sont, en général, d'une belle taille; ils ont l'air mâle, le corps vigoureux, le teint rembruni et le regard farouche : de là cette tradition *des Illyriens aux regards mortels, et qui ont deux prunelles dans chaque œil.* Leur voix, rude et forte, leur permet de se parler et de s'entendre à une distance de trois à quatre cents pas. Ils ont la vue perçante et l'ouïe subtile ; mais le goût et l'odorat très-faibles. Ce peuple est courageux et vaillant; les femmes même ne le cèdent point, sous ce rapport, aux jeunes gens les plus hardis. Les habitants de la Licca surtout sont pleins de valeur ; ils aiment la gloire; ils se nomment entre eux *Junaek* (héros), et prétendent recevoir ce titre de la part des étrangers même. Les enfants se font un jeu de gravir les rochers sur les bords de la mer, de grimper aux mâts des navires d'où ils se précipitent dans les flots. — Dans la partie militaire, les enfants portent les armes dès la septième année; il n'y a pas jusqu'au plus petit pâtre qui ne sache manier un fusil. Avant d'entrer à l'église, les Croates déposent leurs armes, qu'ils rangent dans un bel ordre auprès de la porte ; après l'office, ils les reprennent, se livrent à la danse du kollo, et s'en retournent, en chantant des chansons martiales. Jellachich, dit-on, excellait dans ce genre de composition ; il chantait lui-même ses vers, en s'accompagnant sur une guzla.

Le Croate du plat pays ne ressemble pas à ces belliqueux montagnards! Bien fait comme eux, il n'a ni leur taille, ni leur force, ni leur courage. Les premiers, endurcis dès la jeunesse à souffrir continuellement les changements de température dans un climat rigoureux, sont rarement malades, et, lorsque leur santé est altérée, ils se guérissent bientôt, grâce à un remède toujours le même, un verre d'eau-de-vie mêlée avec du poivre. Les maladies sont plus communes chez le Croate du plat pays, vivant dans un milieu chaud et humide ; il croit les guérir toutes par la saignée et les ventouses.

Le Croate n'aime pas un travail assidu; il passe la plus grande partie de la journée à ne rien faire, tandis que les femmes, sur les montagnes, comme dans la plaine, laborieuses, infatigables, soutiennent à elles seules presque tout le poids des travaux, aux champs et au ménage. L'étranger est surpris de rencontrer, dans les sentiers de la Kapella, des femmes, un sac énorme sur la tête, un enfant sur le dos, un enfant dans les bras, filant et chantant pendant dix à douze lieues par jour, tandis que le mari, enchérissant sur la mode égyptienne, marche à côté de la malheureuse, occupé seulement à fumer sa pipe.

(1) Voyez la gravure d'octobre dernier, page 16.

Les mères croates vont toutes seules et sans secours, dans un lieu écarté, donner le jour à leurs enfants; elles les enveloppent dans quelques haillons ou dans des herbes, et ne cessent jamais de vaquer aux soins de leurs ménages. Elles nourrissent pendant quatre ou cinq ans, ou du moins jusqu'à une nouvelle augmentation de leur famille (1).

Traitées ordinairement par les hommes avec assez de mépris, les femmes connaissent peu la retenue et la fidélité; mais les filles sont vertueuses et sages. Les Croates, ceux des montagnes en particulier, ont un grand respect pour l'honneur virginal. L'assassin le plus barbare ne manquerait pas à ce respect. Il est persuadé que c'est le plus grand de tous les crimes, et le seul qui ne reste jamais impuni.

L'on rencontrait jadis des congrégations de cinquante ou soixante personnes, vivant ensemble et dans l'union la plus parfaite, sous les ordres d'un chef absolu qu'on nomme *gospodar*. Il ordonnait et dirigeait les travaux; tous les autres lui obéissaient. Sa femme, ou la plus vieille de la maison, appelée *maiko* (mère) ou *gospodina*, était chargée de l'éducation de tous les enfants qu'elle gouvernait et punissait à volonté.

C'est surtout par le costume que l'Illyrien se distingue du Croate. Du bonnet rouge qui lui couvre la tête, s'échappent ses cheveux tressés en chaînettes; de toute la barbe, il ne conserve que la moustache; à tout âge, il a la poitrine découverte; ses chemises sont à larges manches et brodées en fil de laine bleue; il porte le pantalon blanc, le gilet à la hongroise, avec un double rang de boutons; et autour du corps, passés dans une ceinture de cordons rouges, ses pistolets et un long couteau, le *hanshar*. Ajoutez à cet accoutrement soit un manteau cerise, soit une longue pelisse verte ou bleue, parure que les riches ne quittent jamais, même au milieu des plus grandes chaleurs. Dix ou douze anneaux d'argent attachés au côté gauche d'une veste écarlate, ou bien encore de grands boutons du même métal sur la pelisse, sont pour l'Illyrien une marque d'opulence.

Le Croate du plat pays se charge moins. Tantôt il est coiffé du *kolbuk* (espèce de chapeau), tantôt d'un grand bonnet de fourrure. Sous une petite veste à manches, que rattachent de superbes agrafes, on voit briller un gilet à la hongroise, mais pas une seule arme.

Les femmes des montagnes et de la plaine tressent leurs cheveux sur leur gorge; au bout sont suspendus des grelots, des dés à coudre, des jetons et des sonnettes; les personnes riches ont ces ornements en or, en argent et en nacre; elles aiment beaucoup à les multiplier, au point que quelquefois elles en portent une demi-livre de chaque côté. Elles se couvrent la tête d'un mouchoir brodé, en laine rouge ou bleue, arrangé à la manière orientale; cette coiffure s'appelle *pestcha*.

Certaines cérémonies sont communes aux deux peuples; elles ont toutes un caractère de profusion, et quelque chose de vraiment théâtral. Ils se réjouissent et ils pleurent avec ostentation; ils invitent le public à partager leur allégresse ou leurs larmes; ainsi font-ils pour les fêtes du mariage; ainsi, pour les derniers devoirs rendus aux morts.

(1) Un voyageur autrichien, Hacquet, dit avoir vu un enfant de quatre ans appeler sa mère en lui disant : *Maiko dai ziza* (mère, donne-moi le sein). Celle-ci, qui était occupée, le lui refusa, en disant : *Nie dam* (je ne te le donnerai pas). L'enfant, tout en colère, lui dit : *Vrag ti belay* (le diable aboie dans ton corps), injure usitée parmi les Croates.

A peine le défunt a-t-il rendu l'âme, que les parents courent, les uns faire sonner les cloches de la paroisse, dont l'harmonie sacrée a la vertu de délivrer les âmes du purgatoire; les autres emprunter de l'argent afin de pouvoir acheter le vin de Dalmatie, cette liqueur chérie du Croate, pour le festin de l'enterrement. Le cadavre est lavé, puis posé par terre : s'il était guerrier, on met à ses pieds ses armes et sa pipe chargée de tabac. Alors le chef de la maison prononce un éloge funèbre, que les parents interrompent d'une voix lamentable. Le convoi commence. Une pleureuse, habile à pousser des gémissements et qu'on loue pour cette occasion, entonne des cantiques de deuil, auxquels toutes les personnes du cortége répondent en poussant des cris plaintifs, et en se tordant les bras. Ces chants célèbrent la valeur du défunt dans les combats, sa force ou sa beauté. On lui reproche de s'être laissé mourir si jeune; sa fiancée au désespoir va le suivre au tombeau. Ses amis pourront-ils vivre sans lui! « A quoi, disent-ils, te serviront maintenant tes pistolets, ton hanshar, tes armes? Tu ne te pareras plus de ton beau dolman rouge! Ame chérie! as-tu faim? as-tu soif? etc., etc. » A la mort d'un enfant, la mère fait éclater sa douleur par des imprécations terribles, et brise sur la tombe de la victime le berceau qui lui servait naguère.

Les jeux des Croates et des Illyriens consistent en exercices qui demandent autant de force que d'adresse. Ils dansent le *kollo* avec passion; mais leur plus grand amusement est d'allumer de grands feux au coucher du soleil; de s'étendre auprès, les pieds vers la flamme; et d'écouter ainsi, pendant de longues heures, des récits d'histoires et de légendes. Quelquefois les jeunes filles forment une ronde autour des bûchers, que les garçons franchissent aux applaudissements des spectateurs.

Nous ne dirons rien de particulier sur les Allemands, robustes et habiles cultivateurs, représentants de la civilisation occidentale, à cette frontière extrême de l'Europe; rien sur le Valaque, colon romain, et qui se glorifie d'avoir servi des maîtres illustres; rien sur les populations maritimes, admirables de force et de courage, et auxquelles les dessinateurs du *Musée* ont consacré une gravure. Mais il est un peuple ou plutôt une horde qui, bien plus que la nation juive elle-même, paraît destinée à offrir un triste et vivant exemple de la colère divine; race ennemie et mystérieuse, répandue au milieu des populations qui l'exècrent, et avec lesquelles elle a accepté la guerre; ce sont les Bohémiens, ou Zingares, ou Cigains.

LES BOHÉMIENS.

Chassés de la France par des persécutions, des États du pape par un édit cruel, les Bohémiens ne trouvèrent asile que dans la Hongrie. Là, seulement, ils ne furent pas mis au ban de l'humanité; ils eurent des lois, des priviléges. Quelques mots donc sur eux, et nous en aurons fini avec les nations qui ont fait de la Hongrie, selon l'expression énergique de M. de Gérando, un capharnaüm.

La philologie et l'histoire s'accordent pour démontrer que l'Asie fut le berceau des Bohémiens; mais ils prétendent venir de la terre d'Egypte; ils en parlent sans cesse, et leur chef s'intitule *duc d'Egypte*.

Réduits à la dernière misère, n'ayant le plus souvent d'autre abri que le ciel, d'autre nourriture que des aliments volés, ils se regardent comme les seuls maîtres de la création. Ils n'ont aucun principe religieux. De vagues terreurs les agitent. Quelques-uns adorent une vache rouses

en l'honneur de laquelle ils célèbrent, au fond des bois, un culte ridicule ou abominable.

En 1423, le roi Sigismond leur accorda des magistrats pris dans leur sein; et le palatin lui-même dut choisir leur chef suprême, surnommé Egregius, comme tous les autres comtes. Cités devant les tribunaux, ils prêtaient un serment d'une rare impudence : nous le transcrivons.

« Comme le Seigneur a noyé Pharaon dans la mer Rouge, ainsi soit englouti le Cigain dans les entrailles de la terre, s'il déguise la vérité. Qu'il soit maudit, et que *jamais un vol ne lui réussisse!* »

Plus tard, il y eut contre eux une réaction. Ils furent persécutés. On essaya ensuite de les fixer au sol et de les civiliser. Les uns furent incorporés dans l'armée; les autres reçurent des terres. Mais il est rare que leur origine se démente. Le son d'un tambourin et l'aspect d'une bande de Zingares ont suffi souvent pour les faire retourner à la vie de leurs pères. Quelquefois ils vivent en colonie sous le gouvernement d'un chef, qui doit sa dignité au suffrage de ses compagnons. A peine est-il désigné, que quatre hommes vigoureux lui font de leurs épaules un pavois pour le présenter à ses subordonnés. Le souverain porte un fouet en guise de sceptre, et un costume éclatant composé d'une tunique rouge, d'un bonnet d'Astracan et d'une paire de bottes jaunes, qui lui assure le respect de ses courtisans en guenilles.

« Entre cette race misérable et le brillant cavalier magyar, dit M. de Langsdorlf, nous avons parcouru toute l'échelle de la race humaine; plus bas, l'homme finirait. »

III. — ROLE HISTORIQUE.

La Hongrie a sauvé l'Europe.
MAUGUIN.

Le cercueil à Carlsbourg. Saint-Étienne. Sa couronne. Culte dont elle est l'objet. Ses vicissitudes. Dynastie d'Arpad. Ladislas, etc. Maison d'Anjou. Hongrois et Polonais. Sigismond Ier. Bataille de Nicopolis. Les Turcs en Europe. Jean Huniade Corvin les arrête. Sa vie. Elisabeth Mirosmai. L'anneau de Sigismond. Siége de Bellegrade. Les enfants d'Huniade. Mathias Corvin. Les Turcs en Hongrie. Désastre de Michaël. Dobosi et sa femme. Fin de l'indépendance. Alliance avec l'Autriche. Infractions et insurrections. Politique autrichienne. Dévouement des Hongrois. « *Notre roi Marie-Thérèse.* »

L'église de Saint-Michel, cathédrale de Carlsbourg, en Transylvanie, saccagée plusieurs fois, possède un cercueil de pierre que le vandalisme n'a pas respecté. Il est vide. Sur le couvercle est couchée la statue d'un guerrier revêtu de l'attila et enveloppé d'un manteau; les jambes sont brisées : du visage, il ne reste plus que de longues moustaches. La main gauche presse un fourreau : la droite tenait un sabre appuyé sur l'épaule. A la vue de ce monument sans nom et indignement profané, un sentiment mélancolique s'empare du spectateur. Ici, on le croit du moins, a reposé le corps de Jean Hunyade Corvin.

Il s'était dévoué, sa vie tout entière, pour le salut de la religion et de la patrie. L'envie empoisonna ses succès, sa tombe fut violée.

Hunyade, dans sa rude carrière, représente le peuple hongrois, peuple héroïque qui soutint, en défendant la chrétienté, des guerres effroyables oubliées aujourd'hui; placé à l'Orient, comme le champion de l'Europe, sans cesse occupé à tenir tête aux Mongols, aux Cumans et aux Turcs; obligé, après la funeste journée de Mohaez, de choisir entre le joug ottoman et la domination autrichienne, et versant son sang, pendant trois siècles, pour des querelles qui ne sont pas les siennes.

Ouvrons les annales de la Hongrie, et parcourons quelques scènes du rôle qu'elle a joué en Europe.

C'est à saint Etienne que l'histoire commence. Des descendants d'Arpad, il fut le premier qui porta le titre de roi, l'ayant reçu de la cour de Rome. Etienne fut apôtre et législateur; à ces deux titres, profondément respecté, son nom est encore populaire en Hongrie. Longtemps ses institutions restèrent debout; c'est qu'elles étaient fondées sur le génie national; elles consacraient l'union intime de la noblesse, du clergé et du souverain, le concert de leurs opérations, l'échange de leur autorité, l'ensemble de leurs mouvements.

Etienne fut, après sa mort, mis au nombre des saints. On conserve à Bude sa main droite, comme une précieuse relique.

Comment faire comprendre le culte dont sa couronne a été et est encore l'objet de la part des Hongrois? C'est leur palladium; c'est la défense et la prospérité du pays! N'est point vraiment roi qui ne l'a pas reçue à son avénement; mais un bœuf qui la porterait aurait droit aux honneurs du rang suprême (1).

Cette couronne, s'il faut en croire une légende, fut l'ouvrage des anges. Ils la firent d'or et l'enrichirent de saphirs, de rubis, d'une quantité de perles, et d'une grosse émeraude; apparemment les célestes orfévres s'y prirent à deux fois et changèrent de modèle : quoi qu'il en soit, la couronne de saint Etienne est loin d'être régulière. Peut-être aussi les hommes voulurent y ajouter; mais la légende n'en dit rien, et nous ne pouvons suppléer à son silence.

Cette couronne a subi trop de vicissitudes, a causé trop de guerres pour que nous en tracions l'histoire; ce serait entreprendre une Iliade suivie d'une Odyssée. Vient-elle à tomber en des mains étrangères, roi et nation prennent les armes, celle-ci pour recouvrer le trésor patriotique, celui-là pour retrouver le prestige royal. Tel fut le motif dont se couvrit Mathias Corvin pour envahir les Etats de Frédéric III, empereur d'Allemagne.

Sur la fin du siècle dernier, Joseph II, prince rempli d'excellentes intentions, mais politique maladroit, se fit un jeu de ces superstitions nationales. Il faillit payer cher son imprudence. Il s'empara de la couronne angélique et la fit transporter à Vienne. L'indignation des Magyars fut à son comble. Ils se refusèrent à inscrire dans leurs codes les édits et ordonnances de l'empereur; une opposition sourde, puis déclarée, fut faite à toutes les réformes tentées par ce souverain philosophe; elles échouèrent même auprès de ceux qui avaient intérêt à les faire réussir.

L'archevêque de Gran se mit à la tête d'un parti. L'union de la Hongrie et de l'Autriche allait peut-être se rompre, lorsque Joseph, triste et découragé, rendit la couronne à la ville de Bude. Partout où elle passa il y eut des prières et des réjouissances. Elle était exposée sur les autels, à côté du saint-sacrement, sous la garde des officiers du comté et de magistrats armés de sabres. Nobles et paysans se pressaient pour la voir. La joie était sur les figures, l'espérance dans les cœurs; on avait fait partout des apprêts magnifiques. « Jamais, dit un contemporain, dans une lettre datée de Gran, jamais les dames ne furent vêtues d'une manière si brillante, toutes à la hongroise, en robes bleues avec fourrures et galons d'or; en *kalpacks* de velours noir, brodés d'or et ornés de

(1) Paroles du palatin Nicolas Garap (1330).

plumes, et en bottines bleues, vertes, jaunes ou rouges. Vous vous croiriez en plein carnaval. La nuit, les danses et la musique ne cessent pas. Les cavaliers font sonner leurs éperons, frappent à deux mains leurs pantalons, et les talons de cuivre des femmes carrillonnent en mesure avec les chants nationaux. Vive la Hongrie et la liberté ! *Eljen a Magyar szabadzag*, crie-t-on de toutes parts. Les façades des maisons sont éblouissantes d'illuminations. Malheur aux citoyens dont le patriotisme ne va pas à ce degré ! leurs vitres sont brisées impitoyablement. (Mode française.) Vous jugerez, ajoute l'auteur de la lettre, de la joie que le retour de la couronne a produite parmi nous quand vous saurez qu'il a fait suspendre jusqu'aux restrictions religieuses. Notre évêque a donné aux gardiens et à la noblesse un repas où l'on a servi de la viande. »

Le 21 février 1790, les habitants de Bude virent arriver le précieux diadème : il fut salué comme le gage des priviléges de la nation, et déposé à la forteresse, dans un étui que renfermait un coffre de fer, scellé des sceaux du roi, sous les yeux des grands dignitaires du royaume. Ce jour-là, Joseph II mourait à Vienne.

Pendant trois siècles la dynastie d'Arpad gouverna la

Réception de la couronne de saint Étienne à Bude.

Hongrie, et soutint de rudes assauts pour se maintenir dans la possession du sol qu'elle avait conquis. Les rois Béla IV et Ladislas, dit le Saint, eurent à combattre les Mongols et les Cumans. Chaque jour de nouvelles hordes s'abattaient à l'improviste dans les campagnes, semant l'incendie et la dévastation. Le paysan magyar demeure toujours soldat, toujours le shako en tête, toujours botté, éperonné, prêt à s'élancer sur son petit cheval brun : sa maison n'est qu'une tente, qu'il peut plier à l'occasion. Des traditions populaires ont perpétué le souvenir de ces luttes où le Ciel intervenait en faveur de Ladislas contre les Cumans. Il était monté, rapporte-t-on, sur un coursier miraculeux.

Au retour d'une expédition dont il revenait vainqueur, Ladislas rencontre un évêque qui, tout en larmes, se jette à ses pieds et le conjure de lui faire rendre sa fille que le chef des Cumans avait enlevée dans sa fuite. Il était déjà loin. Ladislas ne prend conseil que de son cœur généreux ; il s'élance sur les traces du ravisseur ; il l'aperçoit, il va le rejoindre. Mais quel charme s'oppose à cette rencontre ? Ladislas entend les cris de la jeune fille, il la voit se tordre dans les étreintes de fer du cavalier cuman : il presse

de la voix et de l'éperon sa monture qui volait naguère; c'est en vain. Le Cuman gardait toujours l'avance, tantôt penché sur sa selle, tantôt se retournant pour insulter le saint monarque, et se couvrant du corps de la jeune fille quand il le voyait brandir sa lance. C'est que, voyez-vous, son cheval n'était autre que le diable en personne, et vomissait des flammes. Enfin, il fallut s'arrêter sur les bords d'un abîme. Le combat s'engage. Ladislas terrasse son infernal adversaire, le précipite du haut des rochers, et ramène la jeune fille à son père.

A cette époque, les prédications de Pierre l'Ermite et de saint Bernard entraînaient les braves et féaux chevaliers d'Occident au tombeau du Christ : une foule de Hongrois se mêlèrent à eux pour aller combattre les ennemis qu'ils devaient revoir deux siècles plus tard sur le sol de leur patrie. André II prit la croix, et revint de la Terre-Sainte avec le titre de Hiérosolymitain ; mais il est connu surtout par les concessions que les magnats arrachèrent à sa faiblesse, et qu'ils résumèrent en quatre articles scellés d'un sceau d'or : de là le nom de *Bulle d'or* (1222). Sept années auparavant les barons anglais avaient obtenu de Jean sans-Terre la reconnaissance de leurs droits contenue dans la grande *Charte*.

Avec André III s'éteignit, en 1301, la vaillante race d'Arpad. Elle avait donné à son peuple les lumières du christianisme, et des lois qui furent longtemps considérées comme l'expression de la plus haute raison. Ne les dédaignons pas trop, les siècles ont aussi leur sagesse. La dynastie d'Arpad avait posé une digue aux invasions des peuplades d'Asie, malgré leur communauté d'origine, et quoiqu'elle fût conviée au partage de l'Europe.

Voici maintenant le règne de la maison d'Anjou. En recevant avec le baptême une couronne des mains de Sylvestre II, Etienne avait semblé reconnaître la suprématie du saint-siége. Boniface VIII appela au trône vacant Charles Robert de Naples, ou Carobert. Les mœurs dissolues du midi de l'Europe pénétrèrent en Hongrie sous l'insolent patronage de ce monarque. La lassitude des Hongrois, épuisés par de longues guerres, ne leur permit pas de résister au nouvel ennemi qui se présentait à eux sous une forme aussi séduisante. Les baladins envahirent le palais de Bude, les danses succédèrent aux orgies, les jeunes nobles gaspillaient en stériles prouesses, dans des passes d'armes, le courage que leur avaient transmis leurs ancêtres. Carobert, ayant osé toucher à leurs priviléges, se perdit. Quelques magnats conspirèrent. Le roi n'échappa au fer des assassins que pour tomber dans les piéges que lui tendirent les Valaques. Longtemps il erra d'asile en asile, expiant dans la misère ses premières fautes. Mais par une révolution assez fréquente dans l'esprit des Hongrois, et qui donne une belle idée de leur caractère, la nation, touchée de son infortune, oublia sa haine, et rappela celui qu'elle avait naguère expulsé. L'adversité porta ses fruits. Charles crut devoir mériter par des conquêtes l'amour d'une nation guerrière. Il subjugua la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Bulgarie, la Servie, la Cumanie et une partie de la Russie. Il mourut couvert de gloire.

Louis Ier, son fils, guerrier plus habile et plus heureux encore, après avoir vaincu les Saxons, puni les Valaques révoltés, et chassé les Tartares qui couvraient déjà les frontières de la Hongrie, alla porter en Italie ses armes victorieuses, pour venger la mort de son frère André, roi de Naples, assassiné par le prince de Tarente aux instigations de la reine, la trop fameuse Jeanne de Naples.

Casimir le Grand venait de mourir ; la nation polonaise, d'une voix unanime, offrit à Louis la couronne ; il l'accepta. De ce jour, les Hongrois firent avec les Polonais une alliance consacrée tantôt par la gloire, tantôt par le malheur, et qui laissa au cœur des deux peuples de ces sentiments qui ne s'éteignent pas ; peuples voisins, moins encore par la géographie que par leur caractère et leurs institutions, l'histoire nous les montre traversant ensemble des périodes glorieuses, sous des rois communs, et tombant pour les mêmes causes. Née sur les champs de bataille, à l'ombre de la croix, leur alliance survécut à leur chute. Au jour du réveil, ils se sont levés, la main dans la main, armés contre la même oppression.

> Le Polonais et le Hongrois sont frères,
> Qu'ils aient en main les sabres ou les verres,

disait le refrain d'une vieille chanson magyare.

Roi de deux nations libres, Louis sut s'en faire aimer malgré les atteintes fréquentes qu'il porta à leurs libertés. En Hongrie, il modifia les lois, substitua la raison aux préjugés, abrégea les procédures, abolit le jugement de Dieu par le feu, protégea les arts, s'entoura de savants, et le fut lui-même.

Par reconnaissance, la nation lui donna pour successeur sa fille Marie. Elle fut proclamée roi, titre qui avait pour but de lui rappeler que, quoique du sexe féminin, elle devait apporter sur le trône les vertus qui sont l'apanage de l'homme.

La branche de Luxembourg, entée sur celle d'Anjou, la continua dans la personne de Sigismond Ier, époux de Marie. La figure de ce monarque se dessine sombre et inexorable au milieu des guerres religieuses dont l'Allemagne et la Bohême furent le théâtre. Jean Huss et Jérôme de Prague expirèrent sur un bûcher en poussant un cri de vengeance auquel répondirent des soldats fanatiques. Alors paraît Jean de Trow, plus célèbre sous le nom de Jean de Ziska. Redoutable pendant sa vie, il l'est encore après sa mort. Sa peau, transformée en tambour, sonne terrible à l'oreille de l'ennemi, et sème l'effroi dans ses rangs.

Pendant que ces luttes acharnées épuisaient la Hongrie, et que l'Occident tout en feu voyait la France soulevée contre les Anglais, ses conquérants, l'Espagne occupée à batailler avec les Maures, l'ambitieuse maison d'Autriche travaillant à son agrandissement, et l'empire des Grecs agité par de misérables discussions théologiques, un nouvel ennemi s'élançait des steppes de la haute Asie, des frontières de la Perse et de la Chine. Mélange de Tatars et de Slaves, les Turcs ou Osmanlis, armés de cimeterres et de sabres recourbés, le turban et le croissant fatal au front, les janissaires ou soldats de la jeunesse, les spahis et les piades, conduits par Bajazet, dit le Foudre, sont aux portes de Constantinople. L'empereur Manuel Paléologue est réduit aux dernières extrémités : l'Europe s'émeut enfin. Cent vingt mille hommes se rassemblent sous les ordres de Sigismond de Hongrie. « Que pourrait craindre, s'écrie-t-il, une telle armée ? Le ciel même tomberait qu'il y aurait assez de lances pour le soutenir. » Il n'y en eut pas assez pour vaincre les Turcs. Malgré des prodiges de valeur de la part des chrétiens, la bataille de Nicopolis fut perdue (1396). Bajazet, victorieux, s'abandonna à la férocité de son caractère, et fit passer les prisonniers au fil de l'épée. Il fallut que ses Omrahs se jetassent à ses genoux pour obtenir la cessation du carnage.

C'en est fait ; un dernier cri de détresse est parti de Constantinople. Trois cent mille barbares entrent dans ses murs ; la ville est saccagée et déserte, Sainte-Sophie changée en mosquée, et les chrétiens traînés en esclavage.

Chevaliers, qui naguère juriez Dieu, la Vierge, les saints et *votre faisan*, que vous iriez combattre les infidèles, votre ardeur a peu duré. Courage, bataillez sans relâche pour de vils intérêts. Vous n'étiez pas dignes d'être les champions de la chrétienté. Le Christ voulait d'autres soldats.

En ce temps-là, comme disent les Hongrois, il fut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. On le vit tout à coup sortir de la Valachie, se jeter entre l'Europe et l'islamisme, dix fois battre les Turcs en bataille rangée, quatorze fois les surprendre au dépourvu, et toujours revenir apportant aux pieds de la mère de Dieu les étendards pris sur l'ennemi. C'était l'intrépide ami du franciscain Capistran, le chevalier Blanc de Commines, le diable des Turcs, en un mot, Jean Huniade Corvin.

Un nuage, que l'histoire est impuissante à dissiper, couvre son berceau : il faut donc avoir recours aux chroniques populaires.

En l'année 1392, disent-elles, vivait en Valachie un boyard de la famille des Paléologue, dont la fille était d'une rare beauté. On la nommait Elisabeth Mirosmaï. Le roi Sigismond, attiré par la guerre en cette province, s'éprit d'amour pour elle, et en fut payé de retour. Mais la campagne recommença bientôt. Elisabeth dit au roi : « Quelle sera la destinée de notre enfant? Garderez-vous seulement le souvenir de votre servante? » Sigismond, touché, lui remit un anneau d'or, pour qu'elle pût toujours arriver jusqu'à lui et lui rappeler les moments de joie qu'il avait passés avec elle. Puis il l'embrassa et alla guerroyer.

Trois ans après, Elisabeth voyageait sur la route qui conduit à Bude, avec l'un de ses frères et son enfant, garçon d'une belle mine. Elle avait pensé que Sigismond serait content de le voir, et partant, elle le lui amenait. Il arriva qu'étant fatiguée elle s'arrêta près d'un ruisseau et se mit à y laver son linge. L'enfant jouait sur le bord avec l'anneau royal. Tout à coup il pousse un cri : un corbeau avait pris la bague dans son bec, et s'était perché sur un arbre, en face. Le frère d'Elisabeth accourt, bande son arc et tire. Mais il a mis trop de précipitation. Déjà l'oiseau effrayé s'envole. Nouvelle angoisse pour la pauvre mère ! Plus d'espoir ! ses peines étaient perdues; les promesses du roi désormais inutiles; et son fils ! elle n'osait le regarder. Une seconde flèche part : le coup porte, l'oiseau tombe, et la bague d'or est reconquise. La route s'acheva gaiement. Sigismond reconnut l'anneau, combla son fils de présents et établit sa mère à Pesth. Tous les jours il le faisait venir au palais et prenait grand plaisir à jouer avec lui. Enfin, il le dota du domaine de Huniade, avec soixante villages, et voulut qu'il prît pour armes un corbeau portant dans son bec un anneau d'or, et pour noms, ceux de Huniade Corvin.

Nous entrons maintenant dans la plus glorieuse période de l'histoire de Hongrie; ses populations guerrières apparaissent rangées en ordre de bataille, décidées à mourir pour leur foi et pour le salut de la chrétienté. Huniade est l'Achille de cette grande époque.

Après la mort d'Albert, gendre et successeur de Sigismond, le royaume hésitait entre Elisabeth, sa veuve, et Ladislas, roi de Pologne. Huniade se range au parti de ce dernier, le fait triompher, et vient arrêter les progrès des Turcs, tandis que les diversions de l'Albanais Scanderberg les ramenaient en arrière. Les princes d'Europe envoient féliciter le pauvre et brillant chevalier, et remettre entre ses mains les destinées de la république chrétienne. « Tous, dit M. de Gérando, nous devons revendiquer sa gloire; car il fut notre rempart à tous; sans ses victoires, les Turcs pénétraient dans l'Allemagne divisée, dans la France affaiblie, et c'en était peut-être fait de la civilisation. » Amurath se lasse d'être vaincu; il demande la paix. Elle est jurée sur l'Évangile et le Koran.

Le calme était enfin rétabli. Ladislas jouissait des travaux d'Huniade : un prélat, Julien Cesarini, ralluma son ardeur guerrière. Nulle loi, disait-il, n'obligeait les chrétiens à garder les promesses faites aux infidèles. Huniade stigmatisa avec une noble fureur ce conseil exécrable. On n'écouta pas le vieux guerrier : il dut paraître aux champs de Warna. Quand les deux armées furent en présence, le sultan prit le traité signé de la main de Ladislas, et l'élevant vers le ciel : « Dieu des chrétiens, dit-il, si tu es le vrai Dieu, venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes adorateurs. »

Jamais parjure ne reçut un plus prompt châtiment. Les chrétiens plient de tous côtés, et Ladislas tombe frappé à mort. Mais Huniade vit pour le venger. Il accomplit sa tâche, malgré les embarras que lui suscite, pendant une tutelle orageuse, la haine des courtisans, malgré les habiles excursions de l'Autriche et les révoltes des Valaques unis aux Moldaves. Mahomet assiégeait Bellegrade, le boulevard de la Hongrie; Huniade se jette dans la place, soutient pendant quarante jours les plus furieux assauts, et force le sultan à donner le signal de la retraite. Ce fut son dernier triomphe. Quelques jours après (le 10 décembre 1456), chargé de gloire et d'années, il terminait sa carrière à Zemplin, avec le seul regret de ne pas mourir les armes à la main. — « Attaqué d'une fièvre ardente, dit « Feller, il demanda les sacrements avec une vive foi, et « rempli de sa force accoutumée jusqu'en expirant, il se « fit porter à l'église pour y recevoir le saint viatique, « disant qu'il n'était pas convenable que le maître vînt « trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur « sincère et son ami fidèle en toutes les rencontres, ne le « quitta point dans ses derniers moments, et le soutint « par de tendres exhortations. Il fit son éloge funèbre d'un « style qui annonce l'affliction la plus profonde. Toute « l'Europe fut inconsolable de la perte du héros. Le pape « Calixte III l'apprit en versant des larmes, et célébra « pour lui le saint sacrifice, avec la plus grande solennité, « dans la basilique de Saint-Pierre. »

Longtemps après, le nom de Huniade, dans la bouche des femmes turques, servait à effrayer leurs enfants. On dit que le sultan, ennemi généreux, s'était écrié : « Non, jamais, il n'y eut de plus grand homme ! »

Mais l'envie, dont Huniade avait failli être la victime, s'attaqua à ses enfants. Ladislas, son fils aîné, attiré dans un piége par une royale parole, expira mutilé de cinq coups de sabre; et Mathias, captif contre le droit des gens en Autriche, puis en Bohême, ne dut sa liberté qu'à la reconnaissance des Hongrois, qui payèrent sa rançon, et d'une voix unanime lui déférèrent la couronne. Mathias réalisa leurs espérances. Son règne fut la gloire de la Hongrie. Pendant qu'à la tête de ses houzards et de sa *garde noire* il combattait tour à tour les Turcs, les Allemands, les Polonais, il fondait dans sa capitale une université, deux académies, un observatoire, un musée d'antiques, une bibliothèque, alors la plus considérable du monde. Ce rival de Mahomet II parlait, comme lui (1), plusieurs langues; comme lui il aimait les lettres, en conservant les mœurs des barbares. Il avait accepté, dit-on, l'offre d'un homme qui se chargeait d'assassiner le roi de Bohême; mais il rejeta avec indignation la proposition

(1) M. Michelet.

de l'empoisonner : « *Contre mes ennemis,* dit-il, je ne veux employer que le fer. » Par son *Decretum majus*, il régularisa la discipline militaire, abolit le combat judiciaire, défendit de paraître en armes aux marchés, ordonna que les peines ne seraient plus étendues aux parents du coupable, que ses biens ne seraient point confisqués, etc. Aussi grand capitaine que Huniade, aussi heureux dans la guerre, il fut moins équitable et plus ambitieux ; clément lorsqu'il était maître de ses sens, et cruel lorsqu'il se laissait emporter par la fureur. Un proverbe hongrois suffit à son éloge : « Après Corvin, plus de justice. »

On lit sur sa tombe ces vers, qui ont inspiré à Pope l'épitaphe de Newton.

Corvini brevis hæc urna est, quem magna fatentur
Facta fuisse deum, fata fuisse hominem.

Sigismond Ier remettant son anneau à Élisabeth Mirosmaï, mère d'Huniade Corvin.

Avec ce prince la chrétienté perdit son défenseur, la Hongrie ses conquêtes et sa prépondérance politique. La civilisation qu'il avait essayé d'introduire dans ce royaume fut ajournée pour plusieurs siècles.

Les Turcs reparaissent. Une fois encore ils sont taillés en pièces. Dans les défilés de la *Tour rouge*, deux mille paysans écrasèrent une armée d'Osmanlis ; mais l'heure fatale à l'indépendance hongroise allait sonner.

Soliman Ier, vainqueur de Rhodes, surprit tout à coup les Magyars au sein de la mollesse et des plaisirs où les avaient plongés les premiers jours du règne de Louis II. Il accourait pour venger une insulte faite à son ambassadeur. Le sabre ensanglanté est promené par tout le royaume : nobles et paysans répondent à cet appel aux armes. Vingt mille combattants couvrent la plaine de Mohaez. L'intrépide archevêque de Gran, Tomory, est à leur tête. Il ordonne aux houzards d'attaquer l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient les forces. Louis II fond sur les janissaires et les met en fuite ; mais au moment où il croit en finir avec l'ennemi, il se trouve sous le feu de quarante pièces de canon ; il disparaît dans un tourbillon de fumée. On retrouva son cadavre dans un marais voisin du champ de bataille. Un grand nombre de magnats, dix-sept évêques, et vingt-trois chevaliers de Malte avaient péri glorieusement.

La vieille et héroïque patrie des Magyars venait de succomber. Les poëtes nationaux ont chanté cette funeste journée ; et les fictions se sont tellement mêlées à la vérité, que la tradition suivante est devenue, pour ainsi dire, authentique.

Le matin même du combat, un cavalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente, et dont les yeux lançaient des éclairs, se présente devant la tente royale. Les sentinelles le repoussent d'abord ; mais son insistance et son extérieur étrange les engagent à prévenir le roi de ce qui se passe. Louis, ne voulant point recevoir lui-même le visiteur, députe auprès de lui son écuyer dont le costume, égal en richesse à celui du souverain, pouvait faire illusion à un homme, selon toutes les apparences, étranger à la cour. A la vue de cet officier, l'inconnu s'écrie d'une voix terrible : « Tu n'es pas le roi ! Louis dédaigne de m'entendre ! qu'il tremble donc ! son dernier jour est venu... » A ces mots, il part au galop, répandant autour de lui un forte odeur de soufre.

Ainsi Brutus avait vu, aux champs de Philippes, un fantôme lui prédire sa mort.

Les Turcs vainqueurs s'avancèrent jusqu'à Bude, qui offrait à leur avidité des richesses à piller, à leur fureur gothique des chefs-d'œuvre à détruire. La Bibliothèque et le Musée, ouvrages de Mathias, furent en partie brûlés ; d'admirables statues de bronze employées à fondre du canon. Pesth se remplit de ruines, comme au temps des Tartares. Quand il n'y eut plus d'ennemis à massacrer, on égorgea les femmes, les enfants, les vieillards. Des rives de la Drave à celles de Raab, tout le pays fut ravagé par le fer et le feu. Soliman contempla d'un œil satisfait ce théâtre de destruction, où sa cruauté ne laissait rien de vivant.

La mort du capitaine Dobozi, épisode de ces jours sanglants, est souvent reproduite par des estampes grossièrement enluminées. Echappé au fer des Turcs, il fuyait à cheval, son épouse derrière lui. Cette femme généreuse voit accourir les Turcs... Oh ! qu'en ce moment elle déteste les charmes qui peuvent lui sauver la vie ! comme elle frémit d'horreur en se sentant destinée aux plaisirs de quelque pacha ! Plutôt mille morts !... « Tue-moi, dit-elle à Dobozi, qui ne lui répond qu'en pressant son cheval.

Mais déjà les Turcs les enveloppent. Se jetant à terre, elle s'écrie : « Vois de quelle main tu veux que je périsse. » Dobozi pâlit, prend son arc en tremblant, place le javelot sur le cœur de son épouse, et le lance en détournant les yeux. Alors, tirant son sabre, il court aux Turcs, en renverse plusieurs, et tombe frappé d'un coup mortel.

Soliman fut chassé par la famine, qui était son ouvrage. La Hongrie perdit 200,000 habitants, massacrés ou réduits en servitude.

On l'a dit, et avec raison : l'histoire des Hongrois finit brusquement à Mohaez, comme celle d'un héros frappé à vingt ans. Nous ne suivrons pas les convulsions de cette longue agonie. Alors le royaume se trouva dans une déplorable situation ; de deux maux il eut à choisir l'un, ne sachant pas au juste quel serait le pire, ou l'alliance avec l'Autriche, ou le protectorat turc. Quelques voix s'élevèrent en faveur de ce dernier parti. Mais pouvait-on raisonnablement s'y arrêter ? Il y avait entre les deux peuples trop de différences ; leurs mœurs, leurs lois, leurs religions étaient incompatibles. La couronne de Hongrie fut donc rendue héréditaire dans la famille d'Hapsbourg-Lorraine. Mais l'empereur, souverain sans contrôle à

Vienne, devait, à Presbourg, partager l'autorité avec la Chambre des nobles et celle des magnats. Ce traité fut conclu à regret (1526). Chacun prévoyait que le pouvoir absolu tenterait d'étouffer les libertés hongroises sous le réseau de son administration, et dès lors le recours aux armes était inévitable.

Ces prévisions se réalisèrent bientôt. Ferdinand II et Léopold furent les premiers infracteurs du traité. Des guerres d'indépendance et de religion ensanglantèrent le sol hongrois. Bethéem Gabor, les Tékéli, et Georges Rakotsi, tinrent tête à l'Autriche, et plus d'une fois lui dictèrent des conditions.

Le nom que les Hongrois ont donné à l'insurrection commandée par Rakotsi montre avec quel enthousiasme ils combattaient. On l'appelle la *Croisade*. Les armes étaient marquées aux initiales P. P. L., *pro Patriâ et Libertate*. Tout à coup, par suite des révolutions opérées en Europe, les Hongrois virent le moment où la maison d'Autriche, si fatale à leur liberté, allait être écrasée à son tour. L'occasion se montrait belle pour exclure à ja-

Marie-Thérèse présentant son fils aux Hongrois. Tableau de M. E.-A. Fragonard (Musée du Luxembourg).

mais les étrangers du trône, rétablir les anciennes lois ou s'en donner de nouvelles. Aussitôt les Magyars accourent à Presbourg. Sans doute ils vont déclarer leur indépendance, élire un chef de leur nation, et briser le traité contre la violation duquel ils ont protesté par deux siècles de séditions et de haines... Les nobles et les magnats sont réunis au Landhaus; la foule assiége les portes et les tribunes... Entrons à la diète avec elle.

Mais quel spectacle inattendu ! Sur les degrés du trône s'avance une femme, belle de jeunesse et d'énergie. D'une main elle tient un enfant qui s'étonne; l'autre, tendue vers l'assemblée, est ouverte comme pour sceller un pacte. Cette femme ne commande point, mais elle ne paraît pas supplier. A la richesse de ses vêtements, au manteau qui couvre ses épaules, à son air calme et intrépide, aux regards fermes de ses yeux bleus, à la coupe masculine de son profil autrichien, qui n'aurait reconnu l'héritière de Charles VI, Marie-Thérèse ?

Fuyant devant les armées réunies de Frédéric II, de Louis XV, et des rois d'Espagne, de Sardaigne et de Pologne, qui marchent déjà sur Vienne; n'ayant pas une ville pour « faire ses couches», la fille des Césars venait

se présenter à la diète avec une noble confiance dans la magnanimité du caractère hongrois.

« Abandonnée de mes amis, dit-elle, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je mets en vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut... »

Ces paroles, dites en latin, électrisent l'Assemblée. Tous les députés se lèvent; quelques-uns s'élancent jusqu'aux marches du trône, comme un flot envahisseur, que domine fièrement la tête de l'impératrice. Le sabre à la main, les larmes aux yeux, les Hongrois n'ont tous qu'un cri : « *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse !* » Serment sublime, et qui fut tenu...

Ainsi sauvée, l'Autriche reprit son rang en Europe; mais elle oublia bientôt la générosité de son alliée. Que dis-je ? ce souvenir lui est devenu à charge.

L'Autriche a trop médité et trop bien pratiqué ce que dit Tacite.

« La reconnaissance fait le malheur des peuples. »

H. DAVID.

(*La fin au prochain numéro.*)

HISTOIRE DE FRANCE. - LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, mêmes mœurs.

LE MÉDAILLON D'ARGENT. — 1648 (1).

XX. — Une lettre qui aura des suites.

Que devenaient cependant les comtes d'Amalby et de Comminges, le conseiller Broussel et Louise Boucherat? Arrachés, comme on l'a vu, par le courage de Philippe, aux bandes de Guillaume Deboile, gardes et prisonniers volaient au grand galop sur la route de Saint-Germain.

Le digne magistrat, plus anéanti que jamais, et se croyant toujours sur un champ de bataille, s'excusait à Dieu et aux hommes d'avoir joué au jeu terrible des révolutions. Louise achevait de pardonner son arrestation au comte, en le remerciant de l'avoir enlevée à maître Deboile. D'Amalby méditait de nouveaux moyens de concilier son dévouement avec son honneur, et Comminges, se retournant inquiet vers Paris, était impatient d'y revenir au secours de la reine contre l'émeute.

Arrivé le soir, après deux haltes forcées, au château de Saint-Germain, les officiers remirent les captifs au gouverneur. Alors seulement Broussel, ne sentant plus la mort à ses trousses, releva la tête et retrouva l'éloquence; il protesta de plus belle et reprit des conclusions motivées, en se voyant enfermer sous les verroux, dont le bruit rauque renouvela ses frissons...

— Mademoiselle, dit Philippe à Louise, je vous ai juré qu'avant vingt-quatre heures je serais mort ou que vous seriez libre; comptez sur ma parole! Je me retrouverai demain, au point du jour, en face du tribun qui a causé vos maux! Ce sera la troisième fois, et ce sera la bonne.

— Ménagez votre vie; je la préfère à ma liberté ! répondit Mlle Boucherat effrayée de son exaltation.

— Alors ne me parlez pas ainsi, reprit le comte, en lui serrant la main; car voilà un mot pour lequel je donnerais tout mon sang.

Louise baissa ses beaux yeux, et son cœur se réfugia dans le souvenir de son père.

— Pauvre père ! soupira-t-elle, lui qui dort si tranquille à Gonesse, au doux bruit de ses moulins! Des étrangers vont lui apprendre nos malheurs, les exagérer sans doute. Il va croire sa fille et son beau-frère morts.

— N'ayez pas même cette inquiétude, dit Philippe; je me charge de le rassurer d'avance.

Il écrivit à la hâte les lignes suivantes:

A Monsieur Jean Boucherat, propriétaire, a Gonesse.

« Monsieur,

« Le bruit public va vous annoncer des événements « terribles. Ne vous en alarmez pas outre mesure. Le « Parlement et les Frondeurs ont soulevé Paris. Votre « beau-frère et votre fille sont arrêtés au nom du roi. « C'est moi qui ai eu la douleur de les conduire à Saint-« Germain. Ils y sont du moins en sûreté. Ne craignez « rien pour eux. *Pas un cheveu ne tombera de leur tête, « tant que je serai vivant.* L'arrestation de Mlle Louise, « aussi fidèle sujette que son père, est l'effet d'un mal-« entendu que je vais éclaircir, ou d'une trahison que « je déjouerai. Priez Dieu pour le roi et la reine. Leurs « plus grands ennemis ne sont pas au Parlement. Si quel-« ques Frondeurs vont appeler vos paysans à la révolte, « usez de votre influence et de votre habileté, que je « connais, pour les maintenir dans le devoir. La royauté « triomphera, si elle peut attendre l'arrivée de M. le « prince de Condé qui revient de Lens. Je vous tiendrai « au courant des nouvelles.

« Saint-Germain-en-Laye, 26 août 1648

« Comte Philippe d'Amalby,
« Lieutenant aux gardes de la reine. »

Philippe appela un écuyer dont il était sûr comme de lui-même, et le chargea de porter à franc étrier son message à Gonesse.

— Vous pensez à tout, dit Louise; comment vous témoigner ma reconnaissance?

— En pensant à moi, repartit le comte.

Et il la quitta pour donner quelques repos, non pas à lui, mais à ses gens.

Aux premières lueurs de l'aube, il reprit la route de Paris avec Comminges et les gardes. Le capitaine brûlait de se mesurer avec les Frondeurs rebelles. Tous leurs bataillons se résumaient, pour le lieutenant, en un seul homme : Guillaume Deboile. Chaque pas qui l'en séparait encore était une lieue pour lui, chaque minute était un siècle!

A mesure qu'ils se rapprochaient de Paris, des rumeurs diverses venaient au-devant d'eux. Suivant les uns, Paris était tranquille et joyeux; le coadjuteur avait tout apaisé. Suivant les autres, la ville était à feu et à sang; le Mazarin avait été pendu, le roi et la reine étaient captifs; Mme de Longueville et le Parlement gouvernaient en leur nom.

D'Amalby accueillait ces nouvelles avec des transports d'impatience et de rage. Il se figurait parfois Deboile

(1) Voyez septembre, octobre et novembre derniers.

maître de Paris, de Louise, de lui-même, et ses éperons déchiraient alors les flancs de son cheval...

Enfin, il arriva au cours la Reine (aujourd'hui le jardin des Tuileries), et il put apprécier de ses yeux la vérité.

XXI. — LES BARRICADES.

Paris n'était plus reconnaissable. Une seule nuit en avait fait un camp. « Du Pont-Neuf, dit le coadjuteur, témoin croyable et acteur important, l'incendie, rallumé soudain, avait gagné la ville entière. Tout le monde, sans exception, avait pris les armes. L'on voyait des enfants de cinq à six ans le poignard à la main. D'autres (gamins de l'époque, ancêtres des gamins d'aujourd'hui) traînaient sur le pavé des hallebardes plus lourdes qu'eux. On apercevait les mères qui les leur apportaient elles-mêmes. Il surgit, en moins de deux heures, dans un seul quartier, plus de deux cents barricades, bordées de drapeaux et de toutes les armes que la Ligue avait laissées au peuple (1). » Les autres quartiers suivant cet exemple, les barricades se comptèrent par milliers au point du jour. Chacune formait une espèce de citadelle de barriques pleines de sable, élevées les unes sur les autres, entremêlées de meubles pesants, reliées entre elles par des chaînes de fer, et revêtues d'un rang serré de pierres de taille. Quelques-unes étaient d'une telle hauteur qu'on ne pouvait les franchir qu'au moyen d'échelles. « Elles étaient dressées avec tant d'intelligence, que tout le reste du royaume assemblé n'eût pas été capable de les franchir (2). » Il y en avait au moins une à l'entrée de chaque rue, depuis la Bastille jusqu'au Palais-Royal. La dernière s'appuyait à la barrière des Sergents, à quelques pas des sentinelles du roi et de la reine. Ce camp formidable était défendu, à toutes ses portes, à toutes ses avenues, dans tous ses détours, par une armée de plusieurs centaines de mille hommes. Au centre siégeait le Parlement, dont le drapeau flottait près de celui que Deboile avait replanté sur Notre-Dame. Le camp royal, protégé par les barrières du palais de Richelieu, entouré de ses rangs de gardes à cheval, appuyé sur le Louvre et sur les Tuileries, avait aussi sa force, qui résidait surtout dans son calme; mais on pouvait calculer qu'il ne tiendrait pas deux heures contre l'écrasante supériorité de l'ennemi.

Prévoyant que tous les bourgeois allaient s'armer contre lui, Mazarin avait eu l'adresse de les appeler aux armes, au nom du roi, « pour sauver la capitale du pillage. » Mais cette précaution n'avait eu d'autre résultat que de donner au désordre la puissance de l'ordre. Les colonels des quartiers et les compagnies de la ville (gardes nationales de l'époque), en descendant par masses dans la rue, en faisant faction derrière les barricades, en « raisonnant, le fusil à l'épaule, devant leurs boutiques, sur les affaires de l'Etat (1) », en criant :—Vive la réforme et la réunion du Parlement!... Vive le roi tout seul et monsieur Broussel! A bas le ministre et les Mazarins (quelques-uns même criaient : A bas la reine!), en menaçant enfin « d'aller saccager le Palais-Royal si l'on n'en chassait l'étranger », et de broyer ceux qui leur refuseraient *le père Broussel*, sous les pavés et les grès entassés dans leurs fenêtres; — tous ces dignes Ratons, disons-nous, tiraient du feu, sans le savoir, les marrons que Bertrand-Deboile et ses compères se disposaient à croquer à leurs dépens...

A la vue d'un tel spectacle, Comminges, d'Amalby et les gardes se crurent les jouets d'une vision. Il leur sembla reculer de soixante ans en arrière, aux plus mauvais jours de Henri III, qu'ils avaient ouï conter à leurs grands parents...

Ce qui donnait surtout le vertige, ce qui était à bouleverser tous les souvenirs et toutes les idées reçues, « c'était que le Palais de Justice eût remplacé l'Hôtel de Guise, et que le Parlement eût donné le signal d'une révolution qu'il n'eût pas manqué, comme l'avoue Gondi, de condamner par des arrêts sanglants, si tout autre que lui l'eût tentée! »

Les généraux improvisés de ce camp de révolte appartenaient à tous les rangs et portaient tous les costumes. On y distinguait les agents de Mme de Longueville et des princes, qui faisaient sortir un combattant de chaque maison, en distribuant l'appel aux armes signé la veille à l'hôtel de Condé. Les princes ne se montraient pas encore eux-mêmes. Ils attendaient que la victoire leur indiquât le parti le plus fort,— quittes, si c'était la cour, à démentir le lendemain leur propre ouvrage.

Gondi leur donnait cet habile exemple, en faisant crier vive le roi! à ceux qu'il venait de soulever contre le roi, et en refusant, « avec toutes les marques de la douleur et du respect, » de calmer une seconde fois la tempête contre laquelle il se déclarait impuissant.

Le seul personnage qui eût, de ce côté, le courage de son opinion, c'était une femme, la duchesse de Longueville. Ses vaisseaux une fois brûlés, comme on l'a vu, elle secoua brusquement sa langueur, et se lança à toutes voiles dans cet ouragan de la guerre civile, qui attirait depuis si longtemps son ambition. Après avoir tendu sa belle main au prince de Marcillac, et lui avoir fait river sa propre chaîne par un baiser chevaleresque, elle monta noblement dans son carrosse, en fit abattre les mantelets de soie, y déploya tous les charmes que la parure ajoutait à sa beauté, et parcourut la ville entière, au milieu d'une escorte de jeunes magistrats courtisans, de bourgeois enivrés de tant d'honneur, de colonels de la milice paradant sous leurs uniformes, de chefs de la populace jouant les grands seigneurs (ce qu'ils font toujours avec autant de plaisir que de maladresse), et d'amazones, rivales des grâces de leur reine, parmi lesquelles Thérèse Broussel brillait par l'effet du contraste.

Les sourires charmants, les regards irrésistibles que la superbe duchesse laissa tomber, comme une pluie de fleurs, d'un bout à l'autre de cette promenade, enfantèrent encore sur sa route des milliers de soldats prêts à se faire tuer pour elle.

L'Espagnol Arnolfini, qui suivait ce cortége incognito, riait dans sa barbe de l'heureux emploi de son million, et de la belle revanche qu'il allait prendre de la défaite de Lens, en pleines rues de Paris.

Mais le véritable héros de cette matinée, bien qu'il se

(1) « Je vis, traînée plutôt que portée par un petit garçon de huit ans, une lance qui était assurément de l'ancienne guerre des Anglais. Mais je vis quelque chose de plus curieux encore. M. de Brissac me fit remarquer un hausse-col sur lequel la figure du jacobin qui tua Henri III était gravée. Il était de vermeil doré, avec cette inscription : *Saint Jacques Clément*. Je fis une réprimande à l'officier qui le portait. Je fis rompre le hausse-col publiquement à coups de marteau sur l'enclume d'un maréchal. Tout le monde cria : « Vive le roi! » mais l'écho répondait : « Point de Mazarin! » (*Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 187.) Gondi oublie d'ajouter que cet écho était celui de sa voix, et que cet officier rebelle était armé à son instigation.

(2) *Histoire du Temps*, p. 156. Voyez notre gravure d'octobre dernier, p. 9.

(1) *Mémoires de Mme de Motteville*. Amsterdam, t. I, p. 270.

cachât encore dans la foule, était maître Guillaume Deboile. Semant la révolte et propageant l'incendie, distribuant les armes, les postes et les rôles, allant du Parlement à la taverne du *Bien public*, du Marais aux faubourgs, de l'hôtel à l'atelier, il avait fait, pendant cette nuit, des prodiges d'activité, d'éloquence et d'adresse; parlant à chacun suivant son opinion, au nom des magistrats, au nom des milices, au nom du peuple; criant: Vive le roi! avec les frondeurs; Vivent Broussel et le Parlement! avec les bons bourgeois; A bas les grands seigneurs! avec la canaille; Vive la réforme et mort au Mazarin! avec tout le monde.

Puis quand (son œuvre de ténèbres accomplie) le soleil lui montra cette armée de tous les partis réunis contre un ennemi commun, sous leur drapeau d'un moment, il prit ses dispositions pour opérer son grand coup de théâtre et pour escamoter à propos la victoire que ses instruments aveugles allaient remporter pour lui.

Convoqués à la taverne du *Bien public*, tous ses compères y accoururent comme à une curée. Là, au milieu d'une orgie de paroles, de gestes et de vociférations, on se partagea d'avance le gâteau du pouvoir, des honneurs et des richesses. On promit l'influence aux ambitieux, l'or aux misérables, les loisirs aux paresseux, le pillage aux bandits, la vengeance aux cœurs ulcérés, l'impossible à tous. Lorsque les passions furent ainsi exaltées jusqu'à la frénésie, Deboile répéta les mots d'ordre et les consignes, divisés en deux actes : 1° Livrer la bataille comme tout Paris : au cri de Broussel! le Parlement! la Réforme! l'arrêt de Réunion! etc., toute la litanie des frondeurs! 2° Quand la royauté battue disparaîtrait dans l'orage; quand, sur les débris des pouvoirs renversés, l'heure du triomphe sonnerait pour les plus forts et les plus audacieux; quand les divers partis, maîtres par leur union, songeraient à dominer chacun les autres, et relèveraient leurs drapeaux respectifs au-dessus du drapeau de la Réforme, leurs cris véritables au-dessus du cri de convention; — mettre alors, et d'un seul coup, les larrons d'accord, en leur passant sur le ventre avec l'impétuosité d'un torrent; — étouffer tous ces cris opposés, comme par un coup de tonnerre, dans la proclamation de la République, et culbuter tous ces drapeaux concurrents par le déploiement imprévu et formidable du drapeau rouge de Montandré (1).

— Entendons-nous bien, poursuivit le tribun, s'attribuant déjà la part du lion. Notre succès dépend de l'ensemble de nos manœuvres. Comme l'a écrit maître Dubosq, ici présent : « *Il ne faut jamais ébranler un Etat que pour le faire tomber avec tous ceux qu'il élevait..... En matière de soulèvement, on n'est coupable que de modération* (2). Ainsi, point d'impatience, point d'hésitation, point de tiraillements, point de contre-ordre, point de reculade, point de rivalité! une seule tête pour cent mille bras, comme cent mille bras pour une seule tête! un seul but pour tous les coups, et tous les coups pour un seul but! Voici la marche. Tous nos bataillons resteront à leurs postes, dans leurs quartiers, derrière leurs barricades. Les bataillons *Cromwell* et *Mas-Aniello* iront seuls de l'avant, le premier, sur le Palais de Justice, pour en chasser le Parlement; le second, sur le Palais-Royal, pour en chasser la cour; mais Cromwell attendra, pour agir, le signal de Mas-Aniello, que je commanderai en personne. J'ai mes raisons pour entrer le premier chez le cardinal Mazarin. Il m'a dérobé un talisman que je tiens à reprendre moi-même dans son cabinet. Je vous livrerai ensuite le reste de sa dépouille. Voilà donc qui est bien convenu et bien compris. Nous sommes de simples frondeurs, jusqu'à l'enlèvement du Palais-Royal par moi et mes hommes; c'est de là que Montandré vous portera, de ma part, le signal du grand coup avec notre drapeau. Et maintenant, aux armes, et chacun à sa barricade!

On se sépara en répétant : Aux armes! et Deboile gagna son poste à la barricade des Sergents, en face des sentinelles du Palais-Royal. Une fois le Parlement vainqueur, il n'aurait qu'un pas à faire pour toucher à son but.

Malheureusement pour lui, une distance qu'il oubliait l'en séparait encore; distance aussi longue en réalité que courte en apparence : c'était la longueur de l'épée de Philippe d'Amalby, qui arrivait en ce moment même sur la place du Palais, et dont l'œil de lynx devina plutôt qu'il ne vit Guillaume derrière la barricade.

Le comte tournait bride pour entrer chez la reine avec Comminges. Il tressaillit, s'arrêta court, leva les yeux au ciel, tira son épée, et dit, en frémissant d'impatience :

— Allez sans moi, capitaine, et si vous voulez prédire à la reine une victoire, laissez-moi vos gardes à commander pour une heure!

Comminges regarda son lieutenant avec surprise, mais il n'hésita pas à lui accorder sa demande.

— Commandez, cher comte, lui dit-il en lui serrant la main, je vous cède volontiers le premier quadrille. Depuis hier, vous me faites croire aux miracles.

Comminges entra seul au Palais, et d'Amalby, se recueillant comme le lion devant sa proie, rangea les gardes en bataille sur la place, pour charger l'énorme citadelle des Sergents...

Mais comme il allait faire sonner les trompettes, il poussa une exclamation de colère, — en apercevant dans la rue, au lieu des soldats de Guillaume qu'il allait écraser, les robes rouges des compagnies souveraines arrivant chez Sa Majesté, à travers les barricades ouvertes, avec le drapeau parlementaire.

Il lui fallut ronger son frein et attendre encore l'occasion...

XXII. — LES RÉVOLUTIONNAIRES SANS LE SAVOIR.

Dès cinq heures du matin, apprenant que l'émeute recommençait, présidents et conseillers avaient quitté leurs lits pour leurs chaises curules. Défendus par deux cent mille hommes, ils déployèrent un courage héroïque. La Grand'-Chambre retentit de harangues qui eussent fait envie à Deboile. Boucherat et Broussel, neveux du père du peuple, requirent justice pour leur oncle. On décréta Commingues et d'Amalby de prise de corps, et l'on se déclara en permanence jusqu'à ce que la reine eût donné satisfaction. Puis jugeant l'heure favorable pour une représentation à grand orchestre, on se mit en marche vers le Palais-Royal, cent soixante, à pied, « deux à deux, en corps de cour, avec robes et bonnets, huissiers en avant. » On fut salué des cris : Vive le Parlement et Broussel! — On vit les barricades et les rangs armés s'ouvrir avec respect. On s'entendit répéter par mille bouches, qui baisaient les robes rouges au passage : « Ordonnez, messieurs; les bras ne vous manqueront pas pour l'exécution! » Il y eut bien çà et là des clameurs qui donnèrent à réfléchir, des réclamations qui sentaient la révo-

(1) Nous ne saurions trop répéter que nous n'inventons rien. — Voyez, pour les justifications historiques, notre première partie, t. XVI, p. 354 et la note 1, et notre deuxième partie, octobre, p. 11, et les notes 1, 2 et 3, deuxième colonne.

(2) Brochure contemporaine : *le Point de l'Ovale*, de Dubosq-Montandré, citée déjà... (*Recueil des Mazarinades*, etc.).

lution d'une lieue, des coups de mousquet qui firent trembler sous l'hermine; mais enfin, on arriva saufs et triomphants au Palais-Royal, à travers ces larges quartiers baignés par la Seine, dont notre gravure représente le panorama.

La reine reçut les magistrats d'un air triste et sévère, au milieu de toute sa cour. Il était alors dix heures et demie. Le courage d'Anne d'Autriche n'avait pas bronché depuis la veille. Elle avait dormi tranquille et s'était levée en riant encore des *feux de paille*, en raillant ses dames d'honneur sur leur poltronnerie, en renvoyant les barricades à l'histoire de Henri III. Puis elle avait dépêché Séguier au Parlement, avec ordre de l'interdire s'il persistait à délibérer. Séguier n'était pas revenu (on verra pourquoi) lorsque le Parlement lui-même arriva.

Mathieu Molé, — le seul brave de la compagnie, inflexible champion de ses droits, mais incorruptible ennemi du désordre, exposa l'état des choses avec calme, et réclama de la prudence et de la bonté de la reine l'élargissement des prisonniers.

Voyant la cour émue de ses paroles, Anne d'Autriche l'interrompit brusquement

Vue-panorama du quartier du Palais en 1648 : Palais de Justice, Sainte-Chapelle, Cour des Comptes, Place Dauphine, Seine, Pont-Neuf, Samaritaine, Saint-Germain-l'Auxerrois, Louvre, Tour du Louvre, Tour de Nesle (à gauche), etc.

— Eh quoi, répondit-elle avec indignation, vous avez vu, messieurs, sans mot dire, du temps de ma belle-mère, le premier prince du sang (Condé) traîné à la Bastille, et vous vous emportez jusqu'aux insolences pour un conseiller au Parlement! Cela est étrange et honteux. — C'est à vous de calmer l'orage que vous seuls avez soulevé; si vous ne l'avez fait bientôt, vous, vos femmes et vos enfants, répondrez de ses suites sur vos têtes, à moi et à mon fils. Allez!

Et, quittant la salle, elle poussa la porte avec violence, et s'enferma dans sa chambre grise.

Mazarin pâlit et suivit la reine avec le duc d'Orléans et Molé.

XXIII. — UNE APPARITION.

Resserrée sur cet étroit champ de bataille, la lutte n'en fut que plus vive et plus acharnée. L'obstination de la reine était seule contre la souplesse de Mazarin, l'insinuation du duc d'Orléans, l'éloquence de Molé, et les pleurs de trois

femmes qui se trouvaient là. — Le cardinal lui proposa des moyens termes : elle sourit de pitié. Le prince lui offrit d'aller en personne *retourner* le Parlement : elle haussa les épaules. Les dames la supplièrent à deux genoux : elle détourna la tête. Le magistrat lui montra son palais assiégé, son fils en péril, elle-même peut-être captive...

— Qu'ils viennent donc! répondit-elle alors avec un geste superbe... Nous verrons qui osera me regarder en face!...

— Voyez tout de suite! s'écria Mazarin en ouvrant une fenêtre...

Et l'on aperçut une foule innombrable, armée jusqu'aux dents, couvrant la place, garnissant les fenêtres, élevant une nouvelle barricade à quelques pas, sous les yeux des régiments consternés, et resserrant de minute en minute, avec des clameurs terrifiantes, son cercle impénétrable autour du Palais.

— Les misérables! fit la régente d'une voix étouffée... Eh bien! je ne les attendrai pas, ajouta-t-elle avec explosion : à moi, mon fils! à moi, mes amis! cria-t-elle, en soulevant une portière... Allons disperser ces bandits devant la majesté du trône!...

Le jeune Louis XIV entra, — mais un autre personnage entra avec lui.

C'était une femme, jeune encore, mais déjà vieillie par la souffrance, une souveraine détrônée, la petite-fille de Henri le Grand, celle dont le génie de Bossuet pouvait seul mesurer les douleurs, l'épouse de Charles Ier, Henriette d'Angleterre!

Recueillie par compassion à la cour de France, pendant que son mari attendait l'échafaud dans la Tour de Londres, elle languissait avec ses deux enfants au Palais-Royal, dans une misère et un abandon incroyables, s'ils n'étaient attestés par les contemporains (1).

— Défiez-vous, ma belle-sœur, de la majesté du trône! dit la reine proscrite à la reine menacée, dont elle avait entendu les derniers mots. « *Les Anglais, qui m'ont chassée jusqu'ici, et qui tiennent Charles Ier dans les fers, ne m'ont jamais paru aussi redoutables que les Français d'aujourd'hui* (2)! »

Cette apparition soudaine, cet exemple vivant de la fragilité des grandeurs, cet avertissement sinistre et prophétique, glacèrent à la fois Louis XIV, Molé, le duc d'Orléans, le cardinal et la régente.

Il se fit un long et morne silence, interrompu seulement par les coups de feu de la rue. Henriette restait debout, froide comme le destin, pâle comme la mort, et chacun la contemplait sans oser ouvrir la bouche.

Anne d'Autriche, vaincue, prit son fils dans ses bras, comme pour lui offrir un asile; et courbant la tête sur ses cheveux, qu'elle humecta d'une larme, elle laissa tomber ces mots :

— Allez donc, messieurs du Parlement; « et faites au mieux pour la sûreté de l'État; je vous promets l'élargissement de Broussel demain, si le peuple dépose les armes aujourd'hui, et si vous cessez vos réunions. »

C'était céder encore en reine; mais enfin, c'était céder!... Molé n'en demanda pas davantage, et courut jeter cette eau sur la braise.

Or, devinez ce que firent ses collègues, quand il revint les prendre? — *Ils dirent qu'il fallait délibérer!* — Molé leur offrit alors de délibérer au Palais-Royal. Ils refusèrent *au nom de la dignité de la compagnie*, et s'obstinèrent absolument à regagner la Grand'Chambre (*in loco majorum!*).

— Vous le voulez? s'écria le président; jurez-moi donc de ne pas reculer plus que moi, et soyez responsables de ce qui arrivera!

XXIV. — BERTRAND ET RATON.

On se remit en route avec solennité... Mais on avait compté sans Deboile et sans l'inconstance populaire. A la première barricade, le tribun mit le Parlement en échec.

— Broussel! cria-t-il, — vous alliez le délivrer; où est-il? où est l'ordre d'élargissement?

La sommation était aussi adroite que précise. Mille voix firent écho à Guillaume.

Les magistrats dirent la promesse conditionnelle de la reine, et ajoutèrent qu'ils allaient en délibérer.

— Pas de condition! pas de délibération! reprit Deboile, — *Il est trop tard!*

C'est le dernier mot de toutes les révolutions!

Le Parlement ouvrit enfin les yeux; il vit qu'il était débordé, qu'il avait travaillé pour d'autres, qu'il s'était donné des maîtres...

Quelques orateurs se flattèrent encore de vaincre par l'éloquence.

— Assez de phrases! hurla Deboile, à bas les bavards! Broussel ou la mort!

Les bourgeois gobèrent encore l'hameçon et répétèrent : — Broussel ou la mort!

Le plan de Guillaume réussissait. Après avoir écrasé la reine sous le Parlement, il écrasait le Parlement sous la bourgeoisie. Il ne lui restait plus qu'à écraser la bourgeoisie sous le peuple, pour écraser tout le monde sous lui-même...

Malheureusement le succès entraîna trop vite ses complices. Ils se mirent à pousser des cris qui trahissaient leur but... Le drapeau rouge montra le bout de l'oreille...

Des chefs de la milice eurent peur de tels compères; ils s'interposèrent vivement et firent passer les magistrats. Deboile se mordit la lèvre, et courut à la seconde barricade où ses amis étaient en majorité. Sa revanche y fut complète. On insulta les robes rouges; on traîna les mortiers dans la fange. On eût capturé en corps, massacré peut-être la compagnie tremblante, sans l'admirable sang-froid de Mathieu Molé. « Cet homme, dit Gondi, avait une éloquence et une bravoure particulières. Il n'était pas congru dans sa langue, mais il avait une force qui suppléait à tout, et il ne parlait jamais si bien que dans le péril. » Un garçon rôtisseur se rua sur lui, de la Croix-du-Trahoir, avec deux cents hommes, « et lui mit la hallebarde dans le ventre, » en criant :

— Tourne, traître, ou tu es mort, et ramène-nous Broussel, ou Mazarin et Séguier pour otages.

— C'est toi qui tourneras! repartit le président, d'un ton si ferme et d'un regard si intrépide, que la fureur fit place à l'admiration, et que Deboile lui-même en demeura terrassé.

Molé avait sauvé le Parlement; mais il dut renoncer à le conduire plus loin.

— Tenez-vous toujours à délibérer dans la Grand'Chambre? demanda-t-il en se retournant avec dignité.

Il ne restait plus derrière lui qu'une centaine de ma-

(1) « J'allai chez la reine d'Angleterre, que je trouvai dans la chambre de Mlle sa fille. Elle me dit d'abord : « — Vous voyez, je viens tenir compagnie à Henriette. La pauvre enfant n'a pu se lever aujourd'hui, faute de feu... » C'était en janvier! Il y avait six mois que le cardinal n'avait fait payer la reine de sa pension; que les marchands ne lui voulaient plus rien fournir, et qu'il n'y avait pas un morceau de bois dans son appartement. » (*Mémoires de Retz*, t. I, p. 301.)

(2) Paroles historiques d'Henriette d'Angleterre. (Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, t. Ier, p. 230.)

gistrats. Tous ceux qui avaient trouvé jour dans la foule s'étaient lâchement enfuis, laissant robes et bonnets sur le champ de bataille.

Molé rougit de honte, posa un pied calme et fier sur ces dépouilles, et reprit, avec ceux qui restaient, le chemin du Palais-Royal, ouvrant la foule et abaissant les armes de son œil fixe et impassible.

Il rentra « d'autorité » dans la chambre de la reine, et lui dit sèchement :

— On a repoussé avec insulte vos promesses et nos exhortations; il n'y va plus seulement de votre couronne, mais de votre vie, madame. Il vous reste peut-être un quart d'heure pour sauver l'une et l'autre; nous ne pouvons plus rien pour vous ni contre le peuple. L'affaire est entre lui et Votre Majesté !

— Je comprends, répondit Anne d'Autriche, relevée de son abattement par la colère. Il faut que je répare votre ouvrage ou que j'en sois victime... Eh bien ! vous le serez du moins avant moi ! Il ne sera pas dit que j'aurai été humiliée sans vengeance !

Et elle appela ses officiers pour arrêter le Parlement en masse. Molé baissa la tête plutôt de remords que de frayeur... Mais aucun officier ne parut, tous avaient quitté le Palais pour courir au plus pressé, Deboile ayant ranimé le feu avec une nouvelle rage derrière le président...

Mazarin lui-même n'était plus là... On ne savait ce qu'il était devenu...

XXV. — Philippe d'Amalby.

En ce moment, le sieur Picaut, exempt du roi au service de Séguier, fut rapporté mourant au Palais. Le chancelier avait été assailli sur la place Dauphine, arraché de sa chaise à porteurs, écharpé par la populace et poursuivi jusqu'à l'hôtel de Luynes (1) où il s'était confessé, croyant mourir, à l'évêque de Meaux, son frère. Il n'avait échappé, qu'en se cachant dans une armoire, aux forcenés « qui voulaient le couper en morceaux et pendre ses membres sur les places publiques... » La duchesse de Sully, sa fille, moins heureuse que lui, avait reçu un coup de feu à l'épaule, et Picaut expirait de trois balles qui l'avaient frappé à sa portière.

La destruction marchait à grands pas... Les pouvoirs croulaient les uns sur les autres... Le *bon peuple* se montrait et faisait ses preuves. La marée montait, rapide et sanglante, et battait, en l'éclaboussant, la porte du Palais-Royal.

La régente, la cour, le Parlement se regardèrent, pris de vertige... Anne d'Autriche trembla pour la première fois...

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-elle avec égarement. Quel démon s'est emparé de ma bonne ville? Où sont mes officiers? mes gardes, mes soldats?... Qu'ils viennent du moins combattre à mes côtés !...

Et elle se mit à parcourir le palais, appelant à haute voix le cardinal, les ministres, les princes, les généraux... Pour toute réponse, une grêle de balles fit voler les vitres en éclats et vint cribler le ciel fleurdelisé du trône... Les révoltés, refoulant les gardes, touchaient aux barrières de la cour d'honneur.

Et la régente était seule, abandonnée avec son royal enfant, entre des robes de femmes et des robes de magistrats !...

— Comment ! fit-elle avec un cri de rage, en revenant tomber dans son fauteuil, pas un homme pour me défendre ou pour mourir avec moi !...

(1) A la pointe du quai des Augustins.

Un immense cri répondit au sien : — Vive le roi et la reine ! à bas le Parlement et la Fronde !... On juge si cette acclamation releva la noble femme !... C'était un régiment de ses gardes qui venait de foudroyer l'avant-poste rebelle.

Un officier parut, couvert de poussière et de sang, tenant à la main des papiers et un drapeau rouge...

C'était le comte Philippe d'Amalby. Il avait pris enfin sa revanche !

— Qu'est-ce là? dit Anne d'Autriche, en reculant devant la couleur sanglante, mais non sans tendre la main au lieutenant.

Philippe la baisa avec respect, et dit vivement : — Où est le cardinal?... Il faut que je le voie sur l'heure !

On chercha Mazarin partout, et on le trouva enfin... au bout du palais, « équipé et botté pour monter à cheval et s'enfuir, achevant de donner ses ordres aux sentinelles qui défendaient toutes ses portes, et jusqu'à son écurie pleine d'un amas de mousquets (1). »

Rassuré par les cris des gardes, il reprit son éternel sourire, et s'avança, jouant le calme et la grâce...

— Monseigneur, lui dit Philippe, j'avais prié Votre Eminence de me céder maître Deboile pour quelques jours, m'engageant sur ma tête à vous livrer ses secrets ou sa vie. Voici ses secrets dans ces papiers et ce drapeau, que je viens de lui arracher sur les barricades, après avoir culbuté son avant-garde...; et sa vie est à votre pleine disposition, car je l'ai remis, garrotté et bâillonné, aux exempts du palais.

Comminges, entrant au même instant, raconta par quels prodiges de valeur, par quelles luttes corps à corps d'une heure entière, Philippe avait gagné, contre le tribun et ses hordes les plus enragées, cette victoire qui allait sans doute relever l'armée en consternant la révolte.

Puis Mazarin, feuilletant les papiers d'un œil avide, redevint pâle et tremblant, à la révélation de ce formidable plan républicain du tribun, de ce noir pandœmonium de la taverne du *Bien-Public*, que toute sa finesse n'avait pu découvrir, et qui lui expliquait enfin l'immense péril de la monarchie...

Régente, ministres, officiers, courtisans, magistrats, chacun demeura confondu, pétrifié, anéanti, comme devant un abîme ouvert par un coup de foudre...

La reine se releva la première de cette stupeur, et donna des ordres pour achever l'œuvre de Philippe.

— Je crains fort qu'il ne soit trop tard ! dit Mazarin, frappé des vociférations et des coups de feu qui recommençaient de plus belle. L'armée rebelle va faire rage pour reprendre son chef... Et le plus sûr est de concentrer nos forces autour de ce palais.

Tout, en effet, démentait l'espoir de Comminges et annonçait un assaut dans les règles. Peuple et bourgeois marchant d'accord, les uns pour Deboile, et les autres pour Broussel, — les gardes, malgré l'élan que Philippe leur avait rendu, se trouvaient un contre cent, multipliés encore par la fureur. La situation restait donc aussi menaçante que jamais..., lorsque le plus imprévu des coups de théâtre fit surgir, comme dans les tragédies antiques, le dieu du dénoûment (*Deus ex machina*).

(1) *Mémoires de Mme de Motteville*, t. I, p. 273. Un Italien, aussi brave que lui et qui l'aidait dans ces préparatifs de déroute, disait le lendemain à Mme de Motteville : « *Che per tutto regno di Francia non vorebbe aver da passare una cosi mala giornata come quella ch' era passata.* (Que pour tout le royaume de France il ne voudrait pas avoir à passer une aussi mauvaise journée que celle qu'il avait eue la veille.) »

XXVI. — LE PAYSAN DU DANUBE.

Ce dieu parut, en deux personnes, à la porte de la grande salle, ouverte avec fracas : un jeune homme aux longs cheveux, au nez fortement aquilin, au regard d'aigle, à la démarche altière, portant l'habit d'or et l'épée de lieutenant général ; — et une espèce de gros bourgeois, à moitié campagnard, aux larges vêtements richement étoffés, à la figure doucereuse et rubiconde, au sourire madré, à l'œil vif, cerclé de rides, à la contenance paisible et modeste, mais aussi assurée devant toute cette cour que s'il eût mis le pied dans le clos d'un de ses moulins.

Car, il faut le nommer, personne ne le connaissant. — Ce brave homme était Jean Boucherat, le propriétaire-meunier de Gonesse, le père de Louise, le beau-frère de Broussel.

Moulin de Gonesse.

« Je regardais si le vent serait bon meunier. »

Quant à son compagnon, le monde entier l'eût reconnu, et son nom s'échappa glorieux de toutes les bouches :

— M. le prince de Condé ! le vainqueur de Lens !!!

Le soleil sortant d'une nuit orageuse n'eût pas produit plus d'éblouissement.

Depuis la reine jusqu'au dernier serviteur, la figure, la voix, le geste de chacun exprimèrent le même sentiment :

— Nous sommes sauvés !

Le jeune prince eût pu se croire, non-seulement le roi, mais l'idole de la France..., à voir la joie, le respect, l'amour, le ravissement, avec lesquels il fut accueilli, salué, embrassé, adoré !...

— Merci, grand Dieu ! s'écria la reine en levant les mains au ciel ; vous nous envoyez un homme enfin !

Le mot était cruel pour le cardinal et le Parlement. Ils feignirent de ne l'avoir pas entendu.

Allant au fait, et reprenant son air cavalier :

— Monsieur le prince, dit Mazarin, vous arrivez fort à propos. Combien de défenseurs amenez-vous au roi ?

— Un seul, et le voici, répondit Condé, qui présenta Jean Boucherat dans les formes.

— Je ne raille pas, messieurs, ajouta-t-il fièrement en voyant toute la cour sourire. Si Sa Majesté veut bien tenir conseil, et M. le cardinal céder son fauteuil à cet homme, il a dans sa main le salut de la France.

La stupéfaction redoubla ; mais Anne d'Autriche n'hésita point. Quelque étrange et peu flatteuse que fût l'injonction de Condé, il n'y avait pas à marchander avec ce prince, qui était l'arbitre de la situation. Quittant donc sans cérémonie Parlement, dames et seigneurs, la reine passa dans la chambre grise avec Condé, Mazarin, le duc d'Orléans et le bourgeois de Gonesse.

Sans aucun égard pour ceux qui restaient, Boucherat fit entrer, à leur barbe, le comte d'Amalby. Puis, s'installant imperturbablement devant le tapis vert à franges d'or, il se gratta un instant l'oreille, et tint à peu près ce langage :

— Je regardais, hier soir, si le vent serait bon meunier, lorsqu'un écuyer, brodé sur toutes les coutures, m'apporta cette lettre de M. d'Amalby. (Il tira de sa poche et lut le billet que nous connaissons.) Vous dire que je fus étonné des troubles de Paris, ce serait mentir. Ce qui me surprit, par exemple, ce fut l'arrestation de ma fille, une brebis du bon Dieu, dont le seul crime est d'être un ange sur la terre. Enfin, les hommes pèchent sept fois par jour ; à plus forte raison, les ministres. Nous y reviendrons d'ailleurs, avec la permission de M. le cardinal. Quant à Broussel, mon beau-frère, je lui avais dit cent fois : « Tu n'entends rien, mon bonhomme, à la mouture des affaires. Meule qui fait trop de bruit n'envoie que gravier au sac. Tu crois servir le pays, et tu ne sers que des intrigants, dont tu es la trompette de guerre. Tu veux des réformes et tu feras des révolutions, dont tu seras la première victime, car elles ne profitent à personne ; et tant qu'il y aura des ambitieux, le peuple ne sera jamais content. Oui, mon cher, d'autres mangeront le pain dont tu broies la farine, et feront à leur tour et à leurs dépens du pain pour d'autres affamés. Cette histoire est éternelle ! Tu seras bien avancé, quand le cric-crac des verroux de la Bastille couvrira le tic-tac des girouettes du Parlement ! » Il ne m'a pas écouté... Il a frondé en l'air. Sa pierre lui est retombée sur le nez. Il est dans le panneau. Que votre pardon l'en tire, et qu'il profite de la leçon... Pour en venir à mon idée, la voici, telle que le bon Dieu me l'envoya. M. d'Amalby m'informait de l'approche de M. le prince. Je fis monter à cheval dix gars alertes, et les dépêchai sur toutes les routes du nord. Deux heures après, je savais que M. de Condé était attendu à Senlis. J'enfourche un de mes bidets et j'y cours. Monseigneur venait justement d'y arriver. Il dormait sur ses lauriers, comme on dit. Je fais tant de bruit dans son hôtel que je le réveille, et que j'entre bon gré mal gré dans sa chambre. Il me traite du haut en bas, et veut me faire jeter à la porte. Heureusement, ce n'était pas facile. Je pèse autant à moi seul que tous ses pages. Bref, je reste, je m'assieds à son chevet, et je lui débite mon rosaire. Aux nouvelles de Paris, le voilà qui dresse l'oreille, qui saute à bas de son lit, et qui veut aller querir son armée... Une minute, monseigneur, lui dis-je : votre armée est à cinquante lieues ; il y a gros à parier qu'elle arrivera trop tard, que vous trouverez la reine en fuite et le gouvernement sens dessus dessous. Je connais les Parisiens, voyez-vous ; quand on n'a pas pris ses sûretés contre eux, ils font des révolutions en un tour de main, sans savoir ni pour qui ni pourquoi. Il s'agit de leur en ôter le temps cette fois-ci, — qui malheureusement n'est pas pour rire, et qui vous saisit au dépourvu ; il faut, pour cela, les amadouer aujourd'hui même, puisqu'on n'est pas en force de les mater, et prendre son temps et ses mesures de manière à leur faire payer l'arriéré au premier jour. Je vous dirais : soyez lion, si je vous voyais des griffes ; mais ne vous en

voyant pas, je vous dis : soyez renard, jusqu'à ce que vos griffes aient repoussé.

— Eh ! comment voulez-vous apaiser de tels furieux? demanda le cardinal frappé de ce gros bon sens, mais de plus en plus effrayé du tumulte extérieur.

— En les confondant tout à coup par vos générosités, en leur donnant de bonne grâce la moitié de ce qu'ils réclament, avant qu'ils vous arrachent le tout de vive force ; en leur rendant Broussel et ses compères, en laissant le Parlement se réunir et bavarder sur la réforme, etc., etc.

— J'ai déjà souffert, interrompit la reine, qu'on leur portât ces espérances, à la condition qu'ils poseraient les armes, — et vous voyez les beaux résultats de ma faiblesse !

— Pardon, Majesté, reprit le bonhomme ; je ne parle pas d'espérances et de conditions. Les vrais rois font des dons libres et non des promesses forcées... — Les promesses ne seraient plus que de l'huile sur le feu. Maintenant qu'il est aux portes de votre palais, vous ne pouvez l'éteindre qu'en jetant vos largesses par les fenêtres.

— Jamais ! reprit Anne d'Autriche ; ce serait abdiquer. Plutôt mourir !...

— Patience, madame la reine ; la patience est une

Fin de la comédie : Lit de justice de Louis XIV (août 1648), d'après une estampe du temps.

grande vertu. Permettez-moi d'achever ce que je disais à M. le prince, et de passer de la partie du renard à la partie du lion...

La reine sourit et regarda Condé.

— Vous m'accorderez bien que les rebelles, n'ayant plus rien à demander, se retireront. Si quelques acharnés tiennent encore, le nombre les accablera, aux cris de vive la reine ! Vous verrez cette volte-face miraculeuse !

— Très-bien pour aujourd'hui, mais demain ?

— Demain, les Parisiens triompheront, chanteront leur victoire ; et, comme des enfants dont on a coupé les lisières, ne sauront trop que faire de leur liberté. Rapportez-vous-en à eux pour recommencer bientôt leurs folies, pour vous payer de noire ingratitude, et vous donner le droit de reprendre tout ce que vous aurez octroyé.

— Alors la guerre se rallumera?

— Oui certes ; j'y compte ! Mais alors, M. le prince et son armée seront sous votre main ; alors toutes vos me-

sures seront prises pour écraser la révolte à coup sûr ; alors vous aurez raison des Parisiens en leur ôtant ceci huit jours seulement.

Jean Boucherat tira de sa poche le reste de son déjeuner : un de ces jolis pains blancs de Gonesse qui, apportés en masse deux fois par semaine, nourrissaient et régalaient en ce temps-là les deux tiers de Paris.

Le Conseil ne comprenant pas, le bonhomme poursuivit tranquillement :

— Le dada des Parisiens, voyez-vous, depuis les barricades de la Ligue, c'est de s'imaginer qu'ils sont tout en France ; c'est comme si la grosse meule s'attribuait le froment que lui envoient les champs d'alentour. Il est temps d'arrêter cette belle manie, qui soumettrait le royaume à une poignée de factieux, et le repos général au succès d'une émeute. La recette est toute simple, et voici la manière de s'en servir. A la première escapade de la *bonne ville*, vous prenez le roi, votre fils, et vous l'enlevez de Paris sans crier gare ! Ministres, officiers, police, enfin tout le gouvernement, vous accompagnent. Vous vous installez, tant bien que mal, à Saint-Germain, par exemple, et M. le prince, avec son armée, bloque Paris en quelques heures. Voilà nos Parisiens sans roi, sans reine, sans cour... et sans pain de Gonesse ! Ils se croiront d'abord maîtres du monde... Ils feront des ministres et des généraux à foison ; mais comme tous voudront l'être en même temps, leur gouvernement sera un attelage à cent mille chevaux, et vous verrez bientôt un beau grabuge ! Le pain blanc n'arrivera pas cependant ; et quand on aura vécu huit jours de phrases creuses, de disputes et de coups de fusil, je gage cette miche contre votre couronne que les plus acharnés seront à vos genoux, vous suppliant de rentrer... avec le pain de Gonesse ! C'est alors, Majesté, que vous ferez vos conditions, que vous ressaisirez tous vos droits, et rappellerez chacun à ses devoirs ! c'est alors que, tout enfant qu'il soit encore, votre fils pourra parler en homme, envoyer promener cours souveraines et frondeurs, et rester le maître pour soixante ans, s'il en a le génie et la volonté !... Voilà mon petit raisonnement, madame la reine. M. le prince l'a trouvé bon et m'a conduit ici pour vous le dire. Je prie Dieu qu'il vous soit utile, et n'ai plus qu'à demander à vos bontés la liberté de ma fille.

— La voici, répondit vivement Anne d'Autriche, qui se leva soudain avec le Conseil, illuminé comme elle de l'éclat de cette logique si limpide et si profonde, de cette éloquence si nouvelle et si puissante, de cette combinaison qui eût fait envie à Machiavel. Puis, donnant avec une soumission ironique carte blanche au Parlement, signant à la hâte l'élargissement de Louise, de Broussel et de ses deux collègues :

— Monsieur Boucherat, poursuivit la reine, l'Evangile a dit que l'humble sagesse des petits confond parfois la science et l'orgueil des grands. Vous avez eu, en effet, plus d'esprit à vous seul que nous tous ensemble. J'adopte donc pleinement et complétement vos avis, et ces messieurs vont les exécuter sur l'heure, si M. de Condé se charge... de la suppression du pain blanc.

— Je m'en charge ! repartit le vainqueur de Lens, en caressant du doigt le nœud de son épée.

La reine donna sa main à baiser au bourgeois de Gonesse ; et le digne homme se vit entouré, félicité et remercié comme le sauveur de la France.

Il sourit, en philosophe qui connaît la valeur des flatteries, et se dédommagea par une franche poignée de main échangée avec Philippe.

XXVII. — La partie du renard, en attendant la partie du lion.

Une demi-heure après, les prévisions de Jean Boucherat étaient accomplies, en même temps que ses recommandations.

Le Parlement, étourdi des concessions de la reine, et trop heureux de sauver du même coup sa peau et ses priviléges, daigna, cette fois, délibérer au Palais-Royal, et rendit sans phrases un arrêt, « qui, tout en *remerciant très-humblement* Leurs Majestés du rappel et retour des captifs, » maintenait insolemment ses désobéissances passées, ses droits de délibération et de réformes, — et daignait seulement les renvoyer à la Saint-Martin, — sauf le tarif et la rente, réservés comme poires pour la soif. Le conseiller Martineau, rageur *in extremis*, proposa, sans rire, de « relater la *bonne grâce* avec laquelle le peuple avait demandé la liberté de Broussel, *les armes à la main.* » Molé rembarra vigoureusement ces paroles, comme injurieuses à l'autorité royale. — « Si cela est, j'en suis très-marri, répliqua naïvement Martineau ; mais j'ai vu dans l'histoire que César n'avait pas obtenu autrement le consulat, et que, tant dans les républiques que dans les monarchies, les demandes, faites de cette sorte, avaient toujours été accordées. » Ceci promettait, on le voit, les récidives annoncées par Boucherat.

L'arrêt de *remerciement* et les lettres de délivrance, combinés adroitement avec le bruit du retour de Condé, furent aussitôt portés au peuple, dans les carrosses du roi, par M. de Thou, parent de Blancmesnil, et le conseiller Boucherat, neveu de Broussel.

Il était temps ! — les insurgés forçaient les barrières du Palais-Royal.

Ce fut un revirement d'autant plus complet qu'il était moins attendu. Les bourgeois laissèrent tomber leurs armes, de surprise, de joie et d'orgueil, et le Parlement n'eut plus qu'un mot à dire pour faire succéder le calme à la tempête. Tout ce que le parti Deboile put obtenir, ce fut de maintenir et de garder les barricades jusqu'au retour des prisonniers.

Bientôt Blancmesnil, ramené de Vincennes, « se montra à pied sur le Pont-Neuf. » Enfin, Broussel, le grand Broussel, le père du peuple, le héros du Parlement, arriva en carrosse, avec sa fille, de Saint-Germain-en-Laye ; « et jamais, dit Mme de Motteville, triomphe de roi ou d'empereur romain ne fut plus grand que celui de ce pauvre petit homme... Sous ses pas enchantés, les barricades disparurent, les chaînes se détendirent, les armes furent déchargées en l'air ; les derniers champions de Deboile s'enfuirent comme des hiboux chassés par le soleil ; et les bourgeois, en délire, traînèrent leur fétiche éperdu jusqu'à Notre-Dame, où ils chantèrent en chœur un formidable *Te Deum* ; si bien que le vieillard harassé, s'évadant par une porte secrète, regagna à grand' peine son logis, où Thérèse et Perrotte, à sa vue, tombèrent en syncope, et « où beaucoup de gens de la cour furent le voir par curiosité. »

Bref, — conclut Gondi, « en moins de deux heures, Paris fut plus tranquille que je ne l'ai jamais vu le vendredi saint. »

L'auteur inconnu de ce grand ouvrage, le père Boucherat, en riait encore à une fenêtre du Palais-Royal, avec la reine, Mazarin et le prince de Condé, lorsque Philippe d'Amalby lui ramena sa fille, qu'il était allé chercher à Notre-Dame.

Louise, radieuse de joie et d'émotion, se suspendit au cou de son père, et retomba aux genoux de la régente.

— Monsieur d'Amalby et monsieur Boucherat, dirent Anne d'Autriche et Mazarin, que désirez-vous en récompense de vos services et en mémoire de cette journée?

— Monsieur le cardinal, répondit le lieutenant aux gardes, je ne vous demande qu'un petit médaillon d'argent enlevé par vous à maître Deboile, représentant la *belle Joconde*, de Léonard de Vinci...

— Et une autre beauté qui lui ressemble à s'y méprendre, dit à demi-voix Mazarin, en jetant un coup d'œil à Mlle Boucherat. Je comprends enfin la vertu de ce talisman! Vous allez l'avoir, cher comte, vous l'avez certes mérité!

Il alla le chercher lui-même dans son cabinet, et le remit à Philippe, qui le plaça sur son cœur, encouragé par un sourire de Louise.

Deux mots d'explication entre le lieutenant et le cardinal avaient mis celui-ci au courant de l'histoire du médaillon. Il s'excusa gracieusement de la méprise qui avait rendu le portrait fatal au modèle.

— Et vous, monsieur Boucherat, reprit la reine, que vous faut-il de moi?

— Un brevet de capitaine de vos gardes pour mon futur gendre, M. d'Amalby, repartit le bourgeois, en tendant les mains aux deux jeunes gens, qui se précipitèrent dans ses bras.

— En attendant le brevet de colonel, dit Anne d'Autriche, brevet que le comte pourra gagner au blocus de Paris...

— Ceci me regarde, et je vais m'en occuper, ajouta le vainqueur de Lens. Vous avez gagné la partie du renard, à moi de gagner la partie du lion.

Le lendemain matin, deux cortéges se croisèrent sur la place du Palais-Royal : une troupe d'exempts du roi conduisant Guillaume Deboile à la Bastille, — et tous les illustres conspirateurs de la veille, — le coadjuteur, Conti, Marcillac, Elbeuf, Bouillon, les présidents Viole, le Coigneux, etc., allant profiter de l'amnistie royale et baiser la main de la régente, afin de la mieux déchirer au premier jour, — si elle persistait à leur refuser les dignités et les millions qu'ils réclamaient au nom du salut de la France.

En voyant passer ces complices impunis, Deboile secoua les chaînes qui lui broyaient les mains.

— Voilà bien, s'écria-t-il, la justice des cours! Les chefs au palais, et l'instrument au cachot! — Mais la justice du peuple aura son tour, — et nous nous reverrons, messieurs, je l'espère!

La duchesse de Longueville, plus fière et plus scrupuleuse, avait eu du moins le bon goût de rester chez elle...

La comédie se termina par un grand Lit de justice, que le jeune Louis XIV alla tenir au Parlement. Tous les ennemis s'y retrouvèrent solennellement en présence (voyez la gravure ci-dessus), et, sous formes de déclarations et d'arrêts, se donnèrent les plus tendres baisers... Lamourette...

FIN DU MÉDAILLON D'ARGENT.

PITRE-CHEVALIER.

(*Incessamment le* PAIN DE GONESSE, 2e *épisode des* RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.)

LA CHANSON DU CALFAT.

Nos lecteurs se souviennent de M. Charles Poncy, l'auteur des *Marines* et du *Chantier*, l'excellent ouvrier-poëte de Toulon, qui a été deux fois déjà notre collaborateur, et que la renommée de ses beaux vers, les suffrages les plus illustres, les séductions si magiques de Paris, n'ont pu arracher à son humble travail de maçon, ni aux pures joies d'une famille, où sa muse se retrempe après les sueurs de la journée.

Noble exemple de courage, de dignité et de raison, qu'on ne saurait trop opposer aux folies et aux lâchetés de tant d'oisifs orgueilleux, qui posent en ouvriers et en poëtes, sans être jamais ni l'un ni l'autre (1).

La *Chanson du Calfat* est un nouveau témoignage de talent et de sagesse, que M. Poncy nous envoie des chantiers de Toulon; nous l'accueillons d'autant plus volontiers, qu'il a double titre pour plaire à l'élite de nos lecteurs.

D'abord, cette poésie rude et franche, leste et robuste, qui appelle naïvement les choses par leur nom, qui joint la richesse harmonieuse des rimes et les savantes combinaisons du rhythme à la profondeur du sentiment moral et patriotique, sera pour le public l'avant-goût d'un recueil inédit de chants admirables, que le poëte-maçon achève pour les divers corps de métiers. Quand ce recueil, dont nous connaissons des fragments, paraîtra, il remplacera, dans tous les ateliers, les rapsodies inconvenantes ou absurdes qu'on y chante aux dépens des mœurs, du bon sens et des oreilles. Chose triste à dire! c'est la révolution de Février, accomplie au nom des travailleurs, qui a retardé cette publication, faite pour élever et adoucir le travail! Les révolutions n'en font pas d'autres!

La *Chanson du Calfat* emprunte un second mérite à la musique originale et vigoureuse de M. Eugène Ortolan, l'auteur de cette belle *chanson du Forgeron* (autres paroles de M. Poncy), qui obtint, il y a peu d'années, un si brillant succès dans le *Magasin pittoresque*. La *Chanson du Calfat* est la suite et le digne pendant de son aînée. Nous nous en rapportons, à cet égard, aux barytons qui sauront traduire cette mâle et large mélodie, et se dédommager par elle de l'éternelle romance des *amours* et des *beaux jours*, qui infeste les pianos depuis un siècle et plus.

Nous sera-t-il permis d'ajouter que la *Chanson du Calfat* a réveillé chez nous, et réveillera chez tous les enfants des côtes et des ports, un souvenir national et touchant!

Les calfats sont les ouvriers les plus modestes, mais les plus utiles peut-être des constructions navales. Leurs ciseaux, courts et obtus, maniés avec une surprenante dextérité, humectés par leurs lèvres de minute en minute, et résonnant sous des milliers de coups de marteau, qui composent un chœur éclatant d'échos perpétuels, ferment hermétiquement les joints des carènes aux infiltrations de la vague, c'est-à-dire au naufrage et à la mort. Ce sont les véritables assureurs de la durée des flottes et de l'existence des équipages. Qu'un calfat distrait oublie de boucher une fente imperceptible, et quinze jours, un mois, une année plus tard, une voie d'eau peut se déclarer en mer et causer la perte d'un vaisseau à trois ponts et d'une armée! La vie de ces pauvres hommes est toute de dévouement, de vigilance et d'isolement. Au son de la cloche du matin, ils quittent leurs familles, s'embarquent avec leurs outils sur des radeaux, et passent la journée sur ces îlots mobiles, le long de la flottaison des navires. Tout le monde les entend, et ils vivent séparés de tout le monde, accompagnant et charmant leur obscur travail de chansons qui ne valent pas celle de MM. Poncy et Ortolan. Le soir arrive, la cloche les rappelle au foyer. La nuit les rend à leurs femmes, à leurs enfants, et l'aube du lendemain les leur ravit encore. Il résulte de ces ha-

(1) Voyez notre notice sur M. Charles Poncy, sa correspondance avec Béranger, et les citations de M. Ortolan, l'éminent professeur de la Faculté de Droit, si bien fait, comme poëte, pour juger la poésie (t. XII du *Musée*, p. 250).

bitudes des mœurs un peu sauvages, force libations le jour du repos, et parfois des caractères d'une excentricité spéciale.

Nous avons connu un calfat qui avait tellement perdu l'usage de la parole, qu'il se faisait entendre par signes comme les sourds-muets.

Un second était devenu insensible à tout autre bruit que celui de son marteau.

Enfin, un bon vieillard, le patriarche de son état, s'effrayait tellement de l'importance de sa besogne, qu'il rêvait continuellement de naufrages et de sinistres causés par les oublis de son ciseau. Si quelque vieux navire, qu'il avait calfeutré dans sa jeunesse, sombrait de vétusté sur une mer lointaine, il s'imaginait que c'était sa faute, pleurait à chaudes larmes, demandait pardon à Dieu, et faisait des pèlerinages expiatoires à toutes les chapelles de la Patronne des matelots. Il finit par languir, dévoré d'une humeur noire incurable, errant comme un fantôme sur le port, recommandant à ses confrères la vie des équipages, et n'osant plus lui-même assumer la responsabilité d'un coup de marteau.—Il mourut enfin dans la misère à l'hospice de P....; et son agonie fut une vision terrible qui lui représenta toutes les victimes dont il s'attribuait la mort.

La chanson de M. Poncy n'étant pas complète sous la musique, et ne pouvant être jugée à travers les clefs et les notes, nous la reproduisons à part dans son ensemble :

Pour garnir d'étoupe
Les joints du trois-ponts
Ou de la chaloupe,
Frappons fort, frappons,
Frappons!

Calfatons bien des navires
Le flanc robuste et cambré.
Sur les liquides empires,
Faute d'étoupe et de brai,
Plus d'un, hélas! a sombré!

Pour garnir, etc.

Travailleurs, à bas le feutre,
Découvrez-vous devant moi :
Je suis celui qui calfeutre
Et goudronne la paroi
De tous les vaisseaux du roi(1).

Sur le radeau qui nous berce,
Songeons bien qu'à nos marteaux
La patrie et le commerce
Ont confié leurs vaisseaux
Et le sort des matelots.

Pour garnir, etc.

Pour garnir, etc.

Sur les quais ou sur l'arène,
Calfats, quand nous abattons
Quelque navire en carène,
Au cabestan des pontons
Tous ensemble nous chantons

C'est le calfat qui couronne
Le travail du charpentier,
Et les vaisseaux qu'il goudronne
Vont, en glissant du chantier,
Visiter le monde entier

Pour garnir, etc.

Pour garnir, etc.

Puis la bruyère aux fleurs blanches,
Dont nous dépouillons les bois,
Flambe la quille et les hanches
Du navire dont la poix
Pleut, brûlante, sur nos doigts.

Qu'ils y portent l'abondance,
Qu'ils y versent nos bons vins,
Qu'ils fassent aimer la France;
Qu'aux peuples les plus lointains
Par eux nous serrions les mains!

Pour garnir, etc.

Pour garnir, etc.

(1) La chanson a été faite en 1847.

CHARLES PONCY.

JOURNAL DU MOIS.

Qui nous délivrera des duels parlementaires? On ne peut plus se couper la parole à l'Assemblée nationale, sans aller se couper la gorge au bois de Boulogne. Un orateur est à la tribune; il exprime son opinion. Un auditeur l'interpelle... M. Dupin sonne et rappelle à l'ordre. L'orateur descend et aborde l'interrupteur. On échange de gros mots. Six députés sortent : ce sont deux combattants et quatre témoins. On arrive au bois, on se vise à vingt-cinq pas. On tire deux coups de pistolet. On ne se fait aucun mal, et l'on rentre pour voter, à la fin de la séance. Alors pourquoi être sortis, s'il vous plaît? Nous proposons le moyen suivant d'abolir les duels politiques. Chaque député aura quelques balles sur son pupitre, à côté de ses boules noires et blanches. Quand un autre député lui adressera un cartel, il lui enverra une balle... par un huissier... Le provocateur lui en enverra une autre... par le même huissier... Et cette double *charge* échangée, on déclarera l'honneur satisfait.

M. Dupin a dit son mot sur les duellistes de la Chambre. C'était un jour de grande consommation... de ministres. Vous aurez peine à le croire, mais on n'en trouvait plus. Là-dessus, on annonça au président que M. *** venait de proposer un troisième duel à son voisin... de gauche.—Homme intraitable! s'écria M. Dupin, dévalisant le *Misanthrope* :

Franchement, il est bon à mettre au *cabinet!*

— Et cependant, Paris se remue : *E pur si muove!* En attendant les bals et les concerts, il y a force raouts en haut lieu. La princesse de Lieven, revenue sur l'horizon de la rue Saint-Florentin, avec M. Guizot, a rouvert son salon aux illustres débris des anciens régimes. Ils s'y consolent entre eux, en refaisant les épigrammes de Talleyrand. Les puissances du jour — *infandum!* n'ont pas craint de se compromettre en allant serrer la main de M. Guizot et baiser celle de la princesse russe. Est-ce que les soleils éteints seraient près de se relever? M. Guizot s'est montré aussi à l'Académie française. Là, du moins, son astre n'a jamais pâli. Le génie est au-dessus des révolutions.

— A propos, l'Académie va enfin recevoir M. de Noailles, le successeur de Chateaubriand. Voilà deux éloges faciles à faire et curieux à entendre. Un autre grand seigneur sera reçu aussi prochainement; et comme il remplace un académicien qui n'a rien écrit, il ne sait comment se tirer de cet embarras littéraire. «—Ma foi, monsieur, lui disait hier une femme d'esprit, mettez-vous à la place de votre successeur! » Voilà comment les dames se vengent d'être exclues des quarante.

— Parmi les décorés et les lauréats du jury de l'industrie nationale, nous en connaissons qui n'ont pas volé la croix et la médaille.

Il en est jusqu'à... deux que je pourrais nommer.

Et d'abord, M. Raoux, l'excellent corniste. Il était à la fois exposant et membre du jury. Le jour de l'examen, tous les cors rivaux sonnaient dans une pièce voisine. A la première épreuve, on consulta M. Raoux, qui ne savait, pas plus que les autres, l'ordre du concours. Il désigne comme supérieur le cor qui a joué le troisième; on le fait venir : c'était le sien. A la seconde épreuve, on intervertit les numéros. M. Raoux donne la palme au premier : c'était encore le sien. A la troisième épreuve, nouvelle transposition. Le cinquième l'emporte! Toujours le cor Raoux. Et c'était justice! De sorte que M. Raoux a reçu la croix avec M. Sax. Lequel admirer le plus? son talent ou son oreille? Le plus sûr est d'admirer les deux.

— Une autre récompense bien méritée, c'est la médaille de bronze décernée à W. Coquebert, comme éditeur de la *Bretagne ancienne et moderne*, de... votre très-humble serviteur, — dans laquelle le jury a reconnu « le plus beau livre illustré qui ait paru en France.» Cette distinction est d'autant plus remarquable, qu'ordinairement on couronne l'imprimeur, le dessinateur ou le graveur de ces sortes d'ouvrages : cette fois, par exception, on a couronné le libraire, pour signaler le rôle actif joué par son intelligence et sa direction dans son chef-d'œuvre typographique. Et l'on ne dira pas que l'intrigue a enlevé cette

médaille, car le jury l'a déposée de lui-même, après le rapport de M. Firmin Didot, sur la tombe de W. Coquebert. Hélas oui, cet éditeur comme il y en a si peu, cet homme d'esprit et de cœur, ce digne ami, ce conseil éclairé des auteurs qu'il publiait, est mort à la peine, des suites de la révolution, après avoir fait de cette *Bretagne*, glorifiée par le jury, un tel monument d'art, de luxe et de goût, que l'écoulement de dix mille exemplaires avait à peine couvert l'énormité des frais (140,000 francs). Puisse la médaille d'honneur réjouir l'éditeur-artiste dans sa tombe, que tant de regrets sacrés voudraient rouvrir!

— Grande révolution dramatique! La Comédie-Française ne pouvait se consoler du départ de Mlle Rachel qu'en lui réclamant 300,000 francs de dommages-intérêts, — lorsque tout à coup un jeune poëte fort connu et très-aimé dans les lettres, le rédacteur en chef de l'*Artiste*, — notre ingénieux collaborateur, M. Arsène Houssaye enfin (1), fit annoncer au théâtre sa nomination comme commissaire-administrateur, et son premier acte directorial : — la rentrée de Mlle Rachel. Voilà un acte qui vaut à lui seul cent tragédies, d'autant plus que M. Houssaye a décidé Mlle Rachel à jouer à la fois la tragédie, le drame et la comédie : *Charlotte Corday*, *Marion Delorme* et *Mlle de Belle-Isle!* Vous croyez que le Théâtre-Français a été ravi d'une telle aubaine? Au contraire! Il paraît que la double nomination du poëte ne cadre pas avec le décret théâtral de Moscou! Les sociétaires apprécient fort M. Houssaye comme commissaire, mais ils le repoussent comme administrateur. Ce n'est pas à nous de juger la question. De là, procès, plaidoiries, arrêt d'incompétence et renvoi de l'affaire au Conseil d'Etat, c'est-à-dire aux calendes grecques. Espérons que Mlle Rachel n'attendra pas si longtemps pour tenir des promesses qui ont mis tout le public dans la jubilation. Déjà, elle vient de rentrer dans *Phèdre*, devant une recette monstre et au milieu des trépignements d'enthousiasme.

Quant à M. Houssaye, commissaire ou directeur, il ne pourra que relever la littérature sur notre première scène. Ce n'est pas lui qui laissera trôner dans le temple les marchands de vaudevilles sans couplets, lui qui vient de publier un recueil tout plein de vers comme ceux-ci :

FRESQUE BYSANTINE.

Jésus s'habille en pauvre et demande l'aumône
Au seuil d'un riche au cœur d'acier :
— Beau seigneur, qui chantez comme un roi sur son trône,
Donnez-moi quelque pain grossier.
Donnez-moi seulement les miettes de la table,
Pendant que vos chiens sont là-bas!
— Avec votre besace, allez-vous-en au diable ;
La paresse ici n'entre pas.
Jésus-Christ s'en allait, quand il vit une femme
Qui venait d'une ruche à miel.
Belle Dieu l'avait faite, et l'on voyait son âme
Dans ses grands yeux couleur du ciel.
— Mon pauvre homme, venez sous mes noires solives,
Par la porte où siffle le geai;
Je n'ai rien que du miel, des raisins, des olives;
Mais je donne tout ce que j'ai.
— Tu monteras au ciel sans traverser la tombe,
Car j'ai la clef du Paradis.
Et là-bas ton voisin avec tout son or tombe
Dans l'enfer où sont les maudits.
Mais quand il aura soif je prendrai le ciboire
Où mon amour est jaillissant ;
Je mourrai sur la croix pour lui donner à boire
Jusqu'à mes larmes et mon sang (1)!

Salon de 1849 : *La Famille exilée*, tableau de M. Elmerich, gravé par M. Lessestre.

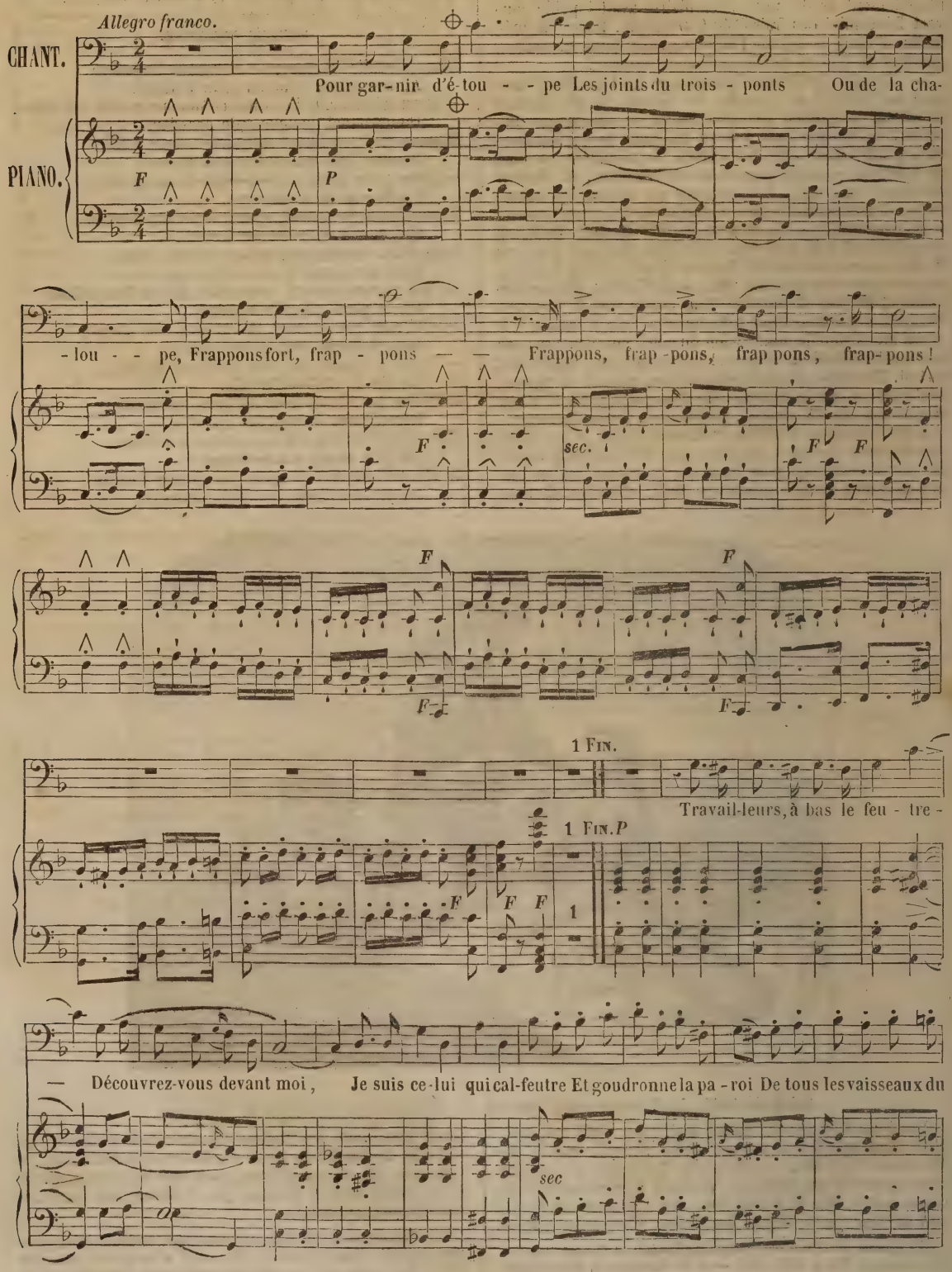
Voici un tableau du Salon, qui, pour venir tard ici, n'en vient que plus à propos. Cette *Famille exilée*, de M. Elmerich, si bien rendue par M. Lessestre, personnifie d'une manière touchante les victimes sans nombre et de toutes sortes, que les révolutions et les guerres ont jetées loin de leur patrie depuis deux ans. L'artiste a surtout songé sans doute aux colons volontaires de l'Algérie. Le ministre de l'intérieur vient d'acheter cette belle toile, et l'enverra, dit-on, en Afrique, pour dire aux colons qu'on ne les oublie pas en France. Que le *Musée* leur annonce cette bonne nouvelle!

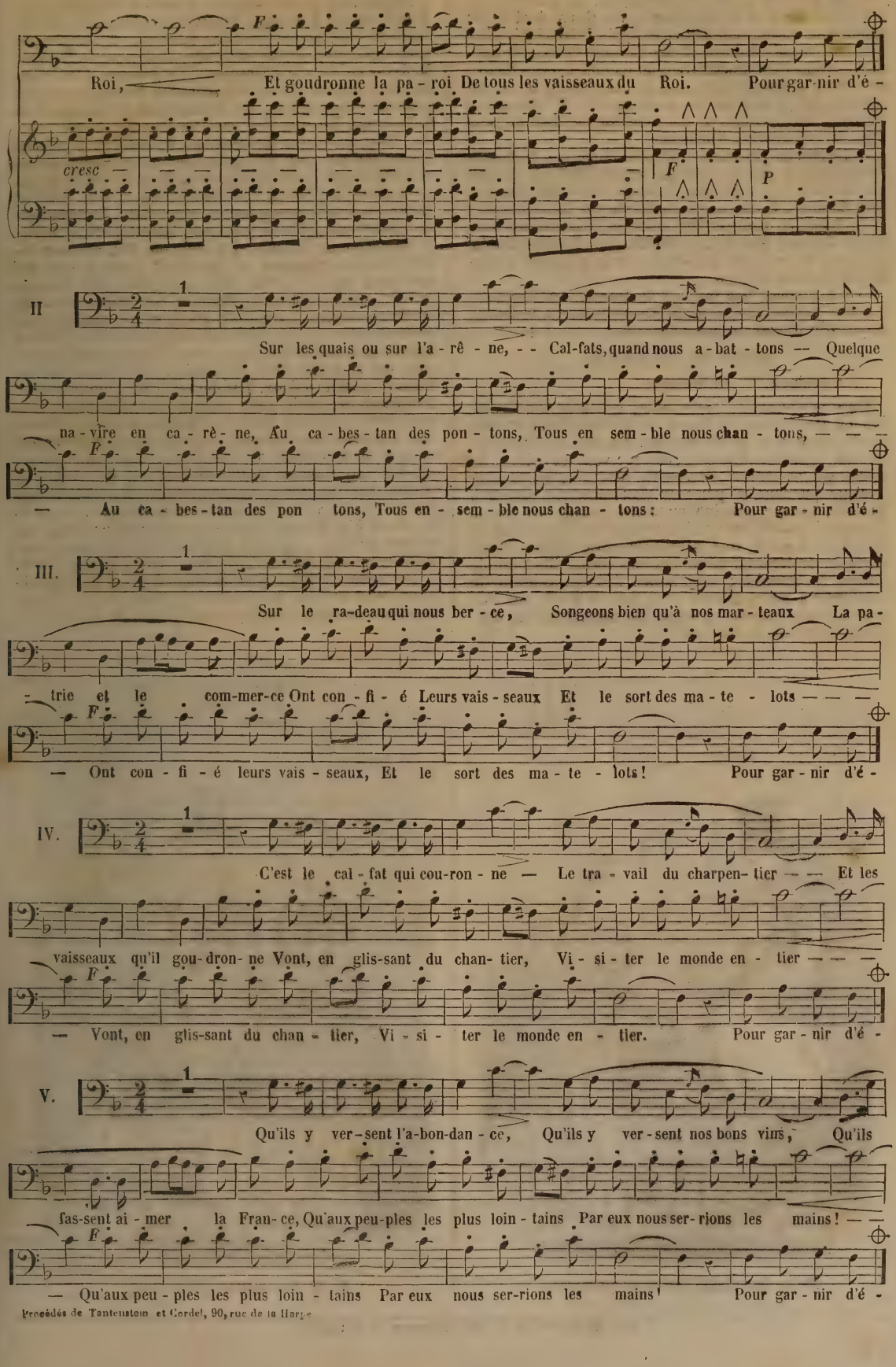
(1) Auteur des *Peintres flamands, Téniers* et *Ostade*, publiés dans notre t. XV, p. 321, 365, — et de *Ruysdaël* et *Rembrandt*, qui paraîtront dans notre prochain numéro.

(1) *Poésies complètes* d'Arsène Houssaye. Biblioth. Charpentier. Un joli volume grand in-18, — qui n'est pas fait pour les jeunes filles, mais que les amis des beaux vers placeront au premier rang dans leur cabinet.

LA CHANSON DU CALFAT.

Paroles de M. CHARLES PONCY, ouvrier maçon. Musique de M. EUGÈNE ORTOLAN.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe

— M. Ronconi défile, de jour en jour, aux Bouffes, avec une activité qui ne s'y était jamais vue, les perles les plus exquises de la musique italienne. Après *I Capuletti* et *Lucia*, sont venus l'*Italiana*, *I due Foscari*, l'*Elisir*. Ce dernier ouvrage s'est produit avec un ensemble merveilleux; Mlle Vera a débuté dans Adina, avec une grâce et un charme qui promettent de beaux succès. M. Ronconi a déployé, dans Dulcamara, une souplesse qui tient du prodige. Au premier jour Lablache!

— Encore un joli succès à l'Opéra-Comique : le *Moulin des Tilleuls*. L'auteur de *Castibelza*, M. Maillard, a sauvé, par ses douces mélodies, l'insignifiance du libretto; Mme Darcier a donné une seconde vie aux *Mousquetaires de la Reine*. M. Boulo et Mlle Lefebvre l'ont secondé avec talent. On sent dans tout ce théâtre une direction habile et ferme. Aucun autre peut-être, en ce moment, n'offre un tel ensemble à Paris.

— On annonce tout bas, dit le *Journal des Théâtres*, que Mme Viardot va chanter la *Favorite* avec le *Prophète*, et que Mlle Alboni rivalisera avec elle. P.-C.

MODES DE DÉCEMBRE.

A madame ***, en Bretagne.

Vous me demandez, chère amie, comment on s'habillera cet hiver; vous redoutez les modes d'hier, et vous voulez être à la mode de demain, comme nos élégantes. Je vous signalerai d'abord, pour que vous les évitiez, les modes qui ne sont ni de demain ni d'hier, et qui ne se trouvent que dans les journaux de couturières, réduits à travestir, chaque semaine ou chaque mois, ce qui ne change réellement que trois ou quatre fois par année au plus. Prenez garde, vous, votre mari et vos enfants, d'être dupes de ce carnaval périodique des revues illustrées de patrons de chemises; vous auriez l'affreux malheur de ressembler à notre gravure n° 1, que le *Musée des Familles*, arbore, comme un casse-cou sauveur sur le chemin si fréquenté du ridicule.

Méfiez-vous de ces paletots d'homme écourtés et arrondis, de ces manteaux d'enfants à la hussarde, de ces casawecks de femme à collets rabattus, et dont les basques s'allongent comme deux ailes au-dessous de l'échine. Méfiez-vous des corsages-gilets, des *bonnets à la Valois*, de l'abus des chenilles, des *guirlandes Fée aux roses*, des pantoufles algériennes, des mélanges de la dentelle et de la fourrure, des manches ouvertes jusqu'au coude, etc., etc. Usez, mais avec modération, des coiffures à la Marie Stuart, qui ont trop de succès rue Notre-Dame-de-Lorette. Évasez et arrondissez sans exagération vos chapeaux. Les capotes de velours, doublées de satin pareil, sont fort bien portées surtout en grenat et en gros bleu. J'en ai compté ce matin trente, Dieu me pardonne, à la messe d'une heure, à Saint-Thomas d'Aquin. Les *coins-de-feu*, devenus indispensables, prennent de l'ampleur; toutefois ceux qui marquent un peu la taille sont préférables. Les corsages ouverts, sur fichus brodés, tiennent bon, même le matin, en demi-toilette. Les volants grimpent de plus en plus; arrêtez leurs envahissements à distance de la taille. Les manteaux à manches, aisés, un peu longs, dits *manteaux français*, ont la palme de la distinction. Le velours noir est toujours pour le mieux. Les dentelles de laine sont très-avantageuses, mais vont devenir fort communes. Les manchettes plates ou bouffantes se maintiennent. Pour le bal, la coiffure *Rose-Chéri* (deux grosses boucles retournées en arrière et formant couronne) est charmante jusqu'à dix-huit ans. Les guirlandes de fleurs et de verdure se portent très-tombantes. Les bonnets habillés sont presque tout en fleurs, avec le fond seulement en dentelle. Les robes de damas, à grands ramages, couleur sur couleur, sont d'une grande richesse... pour ceux qui sont riches. Les mantilles se raccourcissent, mais le bon goût en souffre un peu.

Les habits habillés pour homme ont notablement allongé leurs basques. La cravate et le gilet blancs (celui-ci droit et très-ouvert) sont plus que jamais de rigueur.

ANNE DE B.....

N° 1. Les modes qu'on ne porte pas.

N° 2. Les modes qu'on porte.

Typ. HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGES DANS L'INDE : MONUMENTS [1].

FORTERESSE D'ALLAHABAD. — PALAIS DE MADURA.

Pavillon du palais d'Allahabad. Inde.

Le sol de l'Inde est jonché de ruines. Partout, sur les rives des fleuves, au sommet des montagnes, à l'horizon des vastes plaines, le voyageur découvre des palais, des temples, des forteresses, silencieux vestiges d'une civilisation qui n'est plus. Les palais se taisent ensevelis sous l'ombre des arbres séculaires, et comme endormis au murmure du fleuve ; ils rêvent au souvenir de ces fêtes splendides qui ont immortalisé la magnificence des dynasties orientales. Les temples, désertés par les brahmes, n'entendent plus que le chant des corbeaux qui viennent chercher un abri sous les portiques chancelants ou sur le relief altéré des sculptures. Les forteresses, où se réunissaient autrefois d'innombrables armées, ne sont plus gardées aujourd'hui que par quelques cipayes aux gages de l'Angleterre ; derrière leurs murailles démantelées languit souvent le rejeton de quelque dynastie indienne, destiné à mourir captif sous les ruines de l'édifice que ses ancêtres ont construit. — Ce spectacle est triste; et cependant lorsque le soleil de l'Inde, perçant les brouillards enflammés du ciel, vient reluire sur les antiques minarets et remplace, par l'éclat de ses rayons, l'or effacé des coupoles, il semble que tous ces monuments se réveillent, qu'une baguette magique ait ressuscité pour un instant les splendeurs d'un autre âge, et que l'Inde renaisse aux yeux du voyageur, tantôt sous la forme imposante de la civilisation musulmane, tantôt avec les vêtements fantastiques de Brahma.

Les Anglais ne font rien pour arrêter les lentes dégradations du temps. Que leur importent ces temples peuplés d'idoles, ces palais vides de rois, — ruines inutiles, pierres amoncelées, qui couvrent sans profit de larges espaces où s'étendraient de riches cultures? Autant de perdu pour la canne à sucre ou pour l'indigo! Depuis la conquête de l'Inde, les Anglais ont consacré d'immenses sommes à l'érection des forts de Calcutta et de Madras, à l'entretien d'une nombreuse armée, au salaire des officiers transformés en nababs, et ils donnent à peine quelques roupies pour la réparation des monuments indiens : ils ne remplissent même pas les avares obligations du propriétaire, qui tient au moins à garder ce qu'il possède.

L'Inde, conquise depuis si longtemps, n'a pas gagné à changer de maître. Les Musulmans et les Mogols, que la Compagnie des Indes méprise sans doute comme des barbares, ont eu du moins le bon goût et la gloire d'ajouter de nouvelles merveilles à celles que l'antique civilisation hindoue avait semées avec profusion sous le soleil de l'Asie. Pendant leur domination l'art n'a point dépéri, et les nobles travaux qui attestent encore leur passage effacent en partie les traces du sang qu'ils ont versé.

(1) Voyez les Tables générales : *Géographie, voyages*; et les tables des six derniers volumes.

Mais laissons les marchands de l'Angleterre. Qu'ils entassent dans leurs magasins des balles de coton; qu'ils alignent dans leurs comptoirs des piles de roupies. N'est-ce point pour cela qu'ils sont venus dans l'Inde? Eloignons-nous des palais plâtrés de Calcutta, remontons le fleuve sacré, et après avoir salué les dômes de Bénarès, arrêtons-nous au confluent du Gange et de la Jumna.

Là s'élèvent le palais et le fort d'Allahabad, dont la construction date de la fin du seizième siècle, du règne d'Akbar le Grand. Allahabad faisait partie de cette ceinture de forteresses qui fut successivement tendue de Lahore à Chunar pour protéger le pays contre l'invasion étrangère. La gravure ci-dessus représente un pavillon du palais que l'empereur avait fait bâtir à l'abri des hautes murailles du fort. Ce palais est regardé, avec raison, comme un des plus beaux modèles de l'architecture musulmane; les vastes piliers qui le supportent sont ornés de riches sculptures; ses minarets, dominant les coupoles, se dressent hardiment vers le ciel; les murailles sont découpées en fines arabesques, où l'architecture a déployé toutes les ressources de la plus ingénieuse fantaisie. Le pavillon avait été construit avec un soin particulier; il passait, avec raison, pour un prodige de fini et de délicatesse; jamais pierres n'avaient été ciselées avec plus d'art ni dentelées avec plus de recherche. Cette perfection lui devint fatale. En 1789, il prit fantaisie au nabab d'Oude de faire transporter d'Allahabad à Lucknow, sa résidence, une petite tour en marbre blanc, qui s'élevait au-dessus du pavillon, au centre même de la terrasse. Le nabab s'était si vivement épris de la malheureuse tour, qu'il voulait l'avoir toujours à la portée de son admiration et de ses yeux. Le pavillon, ainsi décapité, avait perdu l'un de ses plus gracieux ornements. Plus tard, notre nabab, s'apercevant que la passion l'avait entraîné trop loin, crut réparer sa faute en ordonnant que le pavillon entier fût démoli pierre par pierre, pour être reconstruit à Lucknow. C'était bien une autre affaire. L'excellent prince s'imaginait sans doute qu'on transplante un monument aussi aisément qu'un oranger. Mais ne savons-nous pas que les princes indiens se croyaient tout permis, et que le mot *impossible* était rayé de la langue des nababs?

Quoi qu'il en soit, ce qui reste encore des constructions d'Allahabad mérite au plus haut degré l'admiration des voyageurs. La beauté naturelle du site s'harmonie avec l'architecture élégante du palais, et relève l'ensemble du tableau par la merveilleuse appropriation du cadre. Du haut des minarets, l'œil suit le cours majestueux du Gange qui coule avec lenteur sous les berceaux de ses rives, et le ruban argenté de la Jumna dont les eaux plus rapides viennent se mêler, comme avec empressement, à celles du fleuve sacré. La plaine est émaillée de campements et de villages; de nombreux bateaux stationnent au confluent des deux rivières, et sur les bords du Gange on distingue, au milieu de la sombre verdure des arbres, les toits de plusieurs *ghats*, où les Hindous viennent mourir, pour que leur corps soit immédiatement noyé et purifié dans les eaux saintes.

D'Allahabad à Delhi, les rives de la Jumna sont couvertes de monuments qui rappellent le règne d'Akbar. On admire encore à Agra, capitale de l'ancien empire mogol, le magnifique palais de ce prince, que nous vous décrirons un jour spécialement.

A mesure que l'on s'éloigne des rives du Gange en descendant vers l'extrémité méridionale de la presqu'île, l'architecture revêt peu à peu d'autres formes et s'inspire plus exclusivement des traditions hindoues. Les cercles étincelants des dômes, les flèches élancées des minarets, les capricieuses arabesques des palais et des terrasses, en un mot, tous les caractères de l'art musulman, qui éclatent dans les constructions des souverains mogols, disparaissent des monuments, dont la construction remonte à une époque antérieure et appartient aux premiers âges de l'idolâtrie indienne. On ne rencontre plus, comme dans les régions du nord, ces riches palais, ces mausolées somptueux, qu'une génération a consacrés à la gloire d'un homme et qui rappellent la magnificence ou la vanité d'un sultan. Dans le midi, la plupart des édifices sont consacrés à la religion; ce sont des pagodes, tantôt creusées dans le roc aux flancs d'une montagne ou sur le rivage de la mer, tantôt bâties au milieu d'une plaine que dominent les grandes portes s'élevant, en forme de pyramide tronquée, sur les quatre faces du temple.

Parfois cependant, vers le milieu de la presqu'île, on retrouve le mélange des deux architectures hindoue et musulmane, mélange qui semble indiquer le point où les deux civilisations se sont rencontrées. Ainsi, à trois cent sept milles de Madras, on remarque le palais de Madura, construit ou tout au moins restauré par le rajah Tremal-naig. La gravure ci-jointe (page 125) représente le vestibule, qui passe avec avec raison pour la plus belle partie de l'édifice. Ce vestibule forme un parallélogramme de trois cent douze pieds anglais de long sur cent vingt-cinq de large. Le plafond est soutenu par six rangées de colonnes de granit gris, hautes d'environ vingt-cinq pieds. On voit, dans le dessin, l'allée du milieu. A droite, sur la deuxième colonne, se trouve la statue en relief de Tremal-naig entouré de trois de ses femmes; sur d'autres colonnes sont également représentées diverses personnes de la famille de ce rajah, dont les Hindous révèrent profondément la mémoire. Les douze signes du zodiaque sont gravés au plafond, au milieu d'une foule de figures mythologiques.

Il faudrait connaître la théogonie hindoue pour comprendre le sens de ces mille figures qui composent les bas-reliefs; et encore est-il probable que l'artiste a souvent ajouté aux images des dieux régulièrement admis dans l'Olympe des livres saints les fantaisies plus ou moins grotesques de son imagination toute profane. Quoi qu'il en soit, on ne saurait rien inventer de plus étrange que les dessins de ces tapisseries de pierre, qui descendent le long des colonnes ou s'étendent sur les parois du temple. Il y a là des dieux et des déesses de toute sorte, de toute forme; des animaux, des monstres, des diables, et le plus souvent des images inspirées par un cynisme révoltant. Il plaît aux Hindous d'adorer de telles horreurs!

D'immenses travaux ont déjà été faits pour déchiffrer ces hiéroglyphes, qui renferment le secret des vieilles religions de l'Inde; mais la science, ou plutôt l'imagination ingénieuse des érudits n'arrive que bien lentement à deviner le sens caché sous tant de formes bizarres et à retrouver sur la pierre la traduction des livres sacrés. Les bas-reliefs des palais et des pagodes résisteront encore assez longtemps aux injures des siècles pour assurer aux Œdipes de la science une longue série d'énigmes et de nuits sans sommeil. Déchiffrés ou non, ils attesteront toujours, dans le langage muet et solennel des ruines, l'art infini des générations qui les ont encadrés dans ces splendides monuments, et la malice des sphinx qui les ont ciselés.

C. LAVOLLÉE.

ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

LES INNOCENTS.

V. — LE PAUVRE.

Tout à coup, Agnès, dont les larmes s'étaient séchées au grand air, courut jusque dans la cour où balayait sa grand'mère, et tendant les mains lui cria :

— Ma grand'mère, donnez l'aumône ; le bon Dieu est à la porte.

Elle parlait d'un mendiant à la chevelure blanche, élevée en auréole d'argent sur la calotte noire qui couvrait sa tête. Son habit rouge, criblé de pièces de toutes sortes, était d'une forme bizarre ; et à force de propreté, cette misère avait son lustre. On supposait cent ans à ce pauvre tout penché, qui ne parlait jamais en s'arrêtant, calme et sérieux, sur chaque seuil ; et les enfants de la ville l'appelaient le bon Dieu.

Mme Aldenhoff fouilla ses grandes poches avec empressement ; mais elle eut beau les interroger jusqu'au fond, elle n'y trouva que son étui plein d'aiguilles, son christ en ivoire et son dé de cuivre, ce qui la mortifia presque autant que sa petite-fille. C'était la première fois, depuis quarante ans, qu'elle refusait l'aumône à ce pauvre ; l'aïeule s'arrêta en soupirant et dit :

— Je n'ai rien.

— Eh bien, alors, repartit Agnès qui brûlait de donner elle-même le jour de sa fête, je vais chercher ma lettre de change.

— Que veux-tu qu'il en fasse?

— Il la mettra dans son sac jusqu'à dimanche. C'est le jour de l'échéance, et mon oncle Jean, bien sûr, viendra le payer avant la messe.

— Ma parole vaut ton billet, mon enfant, et il y croira. Mais, aux pauvres qui ont cent ans, on ne donne pas de billet ; il vaut mieux leur donner à boire.

Ainsi fit-elle.

Après avoir rempli de bière le grand vidercome pour le pauvre qui attendait son dû, la grand'mère prit Agnès par la main et s'en vint droit à lui.

— Buvez, lui dit-elle d'un ton courageusement triste, et faites-nous crédit d'argent pour aujourd'hui. Vous aurez le double l'autre semaine ; mais, s'il vous plaît, laissez votre bénédiction sur cet enfant, car c'est aujourd'hui sa fête.

Le pauvre ayant bu, la regarda gravement, il fit en silence le signe de la croix, levant les yeux jusqu'à la madone incrustée au mur frontal du logis qu'il hantait depuis tant d'années, et s'en alla rêveur et priant pour l'innocente.

Agnès, frustrée en toutes choses, le regarda glisser de porte en porte, où de plus riches voisins avaient le bonheur de lui donner. Il atteignit bientôt, près du pont, l'enfoncement d'un vieux couvent détruit, où cette furtive image du Christ s'évapora comme un songe.

VI. — L'OISEAU D'AGNÈS.

Il y avait encore un innocent dans le voisinage, mais celui-là ne paraissait pas sur sa porte. Il demeurait dans ce couvent abandonné des récollets, dont on vient de parler, où son père, loueur de carrosses et de chevaux, tenait des magasins de fourrage. Durant l'été, des nuées d'enfants allaient jouer dans les vieux cloîtres, qui retentissaient de leurs cris perçants ; à cette heure, il y régnait un grand silence. Le carrossier, qui aimait beaucoup le petit Amé, unique enfant de son veuvage, ne travaillait pas joyeusement, car le petit Amé était malade. Ce père soucieux s'en vint donc demander à parler seul à Mme Aldenhoff, et l'on s'empressa de le faire entrer dans la salle bleue, s'excusant comme on put de le recevoir sans feu. Il passa doucement sa main sur la joue d'Agnès qui n'entra pas d'abord, et lui dit : Je vous ai prise vraiment pour votre grand'mère. Ce qui fit rougir de plaisir la petite enfant.

Demeuré seul avec les femmes, M. d'Artois, le carrossier, s'expliqua.

— Je viens vous prier de prêter un peu l'oiseau d'Agnès pour égayer mon pauvre enfant malade, bien malade, mes voisines, et si faible qu'on n'a pu l'habiller avec mes lourds habits ni même avec les siens, si légers qu'ils soient. Il a vu à l'automne l'oiseau d'Agnès, durant la dernière visite que vous a rendue sa mère avec lui..... Sa pauvre mère, qu'il appelle sans trêve et sans repos.

— Ah! mon voisin, nous nous le rappelons, interrompirent les femmes avec un grand soupir.

Le carrossier demeura un peu sans parler. Un homme ne veut pas laisser deviner qu'il pleure.

— L'oiseau donc, reprit-il, est resté dans la mémoire d'Amé, qui s'est mis à dire ce matin et à chaque instant depuis : « J'ordonne que j'entende chanter l'oiseau qui chante dans la maison d'Agnès! Je veux entendre chanter l'oiseau et puis voir ma mère! Je le commande, ô mon père! moi je ne peux marcher ; allez donc vite, allez! car c'est aujourd'hui la fête des Innocents. » Hélas! le pauvre enfant n'a pu encore comprendre que sa mère est morte depuis trois mois, et qu'on ne peut la lui rendre. On ne peut lui prêter que l'oiseau ; prêtez-le-nous donc, s'il vous plaît, pour tâcher de le faire sourire, lui qui n'a qu'un souffle ; et si vous croyez qu'Agnès ne s'y oppose pas...

— Comment, repartirent vivement les mères, Agnès sera trop contente d'égayer le pauvre Amé. Et l'aïeule, sortant en toute hâte, appela sa petite-fille et lui fit part de la demande du carrossier.

— Puisque tu me représentes, ajouta-t-elle, j'ai besoin de savoir si tu devines ce que je répondrais moi-même. Qu'allons-nous décider?

Agnès resta interdite, et une grande rougeur lui monta au visage. Elle avait toujours vu sa grand'mère prêter cordialement toutes ses humbles possessions ; mais son oiseau!... son oiseau qu'elle appelait Iris lui était infiniment plus cher. Néanmoins : Amé est donc malade! fut sa première exclamation. Puis : Iris aura froid dans la rue! fut la seconde, et ses grands yeux doux restèrent attachés avec indécision sur les regards encourageants de sa grand'mère.

— L'oiseau n'aura point froid sous le manteau du voisin, et le pauvre Amé sera réjoui dans son lit, s'il entend chanter l'oiseau.

Agnès partit comme un trait.

— Porte-toi bien! dit-elle, après avoir atteint avec effort, sur l'appui de la fenêtre, la cage de son petit chanteur. Au revoir, Iris! et elle baisa le grillage.

Quand l'aïeule lui dit qu'elle faisait précisément ce qu'elle ferait à sa place, cette parole fit couler la conso-

(1) Voyez le numéro de décembre dernier.

lation dans le cœur serré d'Agnès. Alors elle suivit courageusement sa mère, portant la cage à M. d'Artois, qui l'attendait avec anxiété. Comme il vit qu'une larme pendait à l'œil d'Agnès, il craignit qu'elle n'allât se dédire; mais il ne la connaissait pas. S'apercevant tout à coup que l'oiseau n'avait plus de nourriture dans l'auge, Agnès, avec une sagacité toute précoce, retint par son manteau le voisin qui emportait la cage, et courut vers une armoire à elle, faite à sa taille, et qui fermait à clef; puis elle cria :

— Prenez ce mouron et ce mil pour faire chanter l'oiseau. S'il voit qu'on pense à lui, s'il voit tomber du mil, il chantera tout de suite. Je veux qu'Amé soit content, mais je veux que mon oiseau mange aussi!

La prévoyance d'Agnès fut approuvée des parents, et le pauvre père, emportant soigneusement la cage sous son manteau, doubla la provision chez le grainetier dont les sacs étaient ouverts sur son passage de l'autre côté de la rue, puis il partit à grands pas.

VII. — LE PUITS MITOYEN.

Durant ce temps, Just, enflammé d'espoir, était apparu trois fois, chuchotant des paroles mystérieuses à sa grand'mère, l'attirant à part au fond de la maison, puis retournant faire l'école buissonnière dans une partie de la ville appelée le *Grand-Canteleu*, au pied du rempart où son oncle Jean travaillait à peindre des équipages et des blasons. L'oncle Jean, comme son frère, excellait à ce genre de peinture. Il y avait dans cette longue rue déserte, bordée de jardins et d'arbres alors couverts de neige, des tailleurs de pierres, habillés de peaux blanches, de chapeaux blancs, et blancs eux-mêmes, jusqu'à leurs yeux noirs et brillants comme des charbons; puis, un cordier filant sa corde par quelque saison que ce fût, ce qui était très-agréable à regarder pour Just, qui pouvait impunément passer le jour à ne rien faire, en attendant son oncle. Pour combler la satisfaction de l'écolier, la lune commençait à se lever, rouge et large, au-dessus de l'horizon, à travers la gelée étincelante, et Just, fort jeune encore, se persuadait que cette figure d'or était un saint couché à plat ventre dans le ciel, pour regarder en bas le mal ou le bien qui s'y passe. Le frère d'Agnès interrompait parfois ses contemplations en frappant par un transport redoublé ses castagnettes d'ardoise. Puis il retournait faire une nouvelle commission de son oncle à sa grand'mère. Il ne se sentait pas de joie, car il était utile et prévoyait un beau repas.

Après les allées et venues de Just, la grand'mère, plus affairée, allait et venait aussi au fond du logis solitaire, ôtant soigneusement la clef de la salle bleue, chaque fois que Just était apparu furtivement, on ne savait pourquoi.

Or, voici le pourquoi : un puits mitoyen séparait la cour des Aldenhoff d'avec celle d'un étainier paisible qu'on appelait don Gaspar, à cause de son origine espagnole. C'était le meilleur voisin du monde. Le puits se fermait d'un et d'autre côté par un large volet en bois; les deux volets clos aux verroux, chacun était chez soi.

Aux heures fréquentes des lavages intérieurs, qui font courir dans les allées des filets d'eau perpétuels, les deux volets s'ouvrant en même temps d'une cour à l'autre, les femmes se saluaient amicalement et parfois se contaient leurs peines et leurs joies pures.

On se souvient que dans le courant du jour, pour ménager une surprise plus grande à la famille et à sa bru elle-même, qu'elle ne mit pas dans la confidence, l'aïeule avait envoyé à son fils Jean un écheveau de lin brouillé. Sur sa réponse apportée par Just, qui l'avait instruit sans faute de la triste détresse du ménage, la grand'mère inventa le secret d'introduire, au moyen du puits, tout ce que l'oncle envoyait de vivres par l'intrépide écolier. Just fit trois voyages, les poches pleines, entrant furtivement par l'allée de don Gaspar, qui riait de tout son cœur du tour fraternel de l'oncle Jean. Vers le soir, un marmiton fut guidé par le voisin jusqu'à la margelle du puits; on frappa au contrevent pour la quatrième fois. La grand'mère ouvrit avec précaution; le seau, suspendu comme un panier d'abondance, transporta de son côté les dons providentiels qui arrivaient de l'autre, et son cœur rajeuni battait d'une joie d'enfant en se prêtant à cette sainte fraude. Sur quoi sa belle-fille, ignorante de tout ce qui se passait, ne put s'empêcher de lui dire :

— Mon Dieu! ma mère, que vous allez souvent au puits par le froid qu'il fait!

A quoi l'autre répondit :

— Ma fille, n'y prenez pas garde; il faut ce qu'il faut.

Et elle souriait avec mystère. Mais sa fille ne voyait rien.

VIII. — LA BÉNÉDICTION DES PAUVRES.

Mme Catherine, assise au rouet où elle remplaçait ardemment sa mère quand celle-ci veillait au ménage, ne voyant ni son mari ni son frère apparaître, regarda tristement la lampe que l'aïeule apportait, parce qu'elle savait qu'il n'y avait plus au logis d'autre lumière. Alors les deux femmes s'entendirent sans parler. Ne voulant pas, d'ailleurs, le céder en courage à sa vaillante mère, la jeune fit un effort sur elle-même pour chanter... Terrible et inutile effort! Ses larmes coulèrent bientôt sans contrainte.

Agnès, pensant alors à son autorité royale, fut tentée d'ordonner à sa mère de n'avoir plus de chagrin; mais elle commençait à s'avouer que son pouvoir était fort limité. Pourtant, ayant vu que les voisines affligées venaient souvent demander des conseils à ses deux mères :

— Ma mère! dit-elle, en posant ses deux petites mains sur ses genoux, et du ton de la plus mûre réflexion : ma mère! donnez-vous des conseils, cela vous fera du bien!

Ce qui fit, en effet, que sa mère l'embrassa, ranimée d'une joie inconnue et divine.

Tout à coup on entendit frapper discrètement à la cave extérieure, ouvrant à deux battants sur la rue. Cette cave profonde, voûtée, claire et tapissée comme une chambre, servait de corridor souterrain à ceux de la famille qui voulaient sortir ou rentrer sans être vus, pour quelque affaire pressante. Elle était habitée par une marchande fruitière et par son mari, François Roch, ancien tambour de régiment, pour lors raccommodeur de souliers, mettant des brides et des semelles de cuir aux sabots de tout le voisinage.

Peu après qu'on eut frappé une seconde fois, Marie-Joseph Roch, rôdant partout dans la maison, comme un génie familier, apparut à travers la demi-teinte due à la lampe, et montra sa joyeuse figure à la porte d'un escalier remontant de sa cave dans la chambre où filait Mme Catherine.

M. Aldenhoff était depuis plusieurs années le digne administrateur des indigents de la paroisse :

— Voilà les pauvres qui viennent saluer Agnès, dit la fruitière. Ils demandent à la voir et à la bénir en personne, parce que les Innocents portent bonheur durant toute l'année : ils sont là plus de quarante, en ordre comme au sermon. Le vieux, habillé de rouge, celui-là qu'on appelle le bon Dieu, les conduit. Il marche à leur tête : tenez; les voilà rangés devant ma cave.

Mme Aldenhoff ouvrit les volets donnant sur la rue. Une bénédiction bruyante courut parmi cette foule des protégés de M. Aldenhoff, quand l'innocente apparut en aïeule sur l'appui de la cave, d'où elle leur tendit les bras. Le plus cher de tous ces pauvres pour Agnès, c'était le vieillard à l'auréole blanche, qui retournait alors à son village avant que le pont-levis fût baissé. Il s'approcha de l'enfant, et lui fit un discours que l'on n'entendit pas, parce que la voix du vieillard était trop cassée; mais sa figure semblait étrange et lumineuse sous le reflet d'un petit flambeau de résine qui brûlait au bout de son bâton noueux. On l'avait chargé d'un humble présent, que tous avaient eu l'intention pieuse d'offrir à l'enfant de celui qui les régissait avec une bonté paternelle. On peut juger de ce qu'Agnès ressentit de plaisir : c'était un panier de jonc où dormaient sous le filet deux pigeons bleus nichés dans la mousse, au milieu d'une bordure de pommes d'api, rouges comme des fleurs. Une femme s'approcha, qui dit :

— Il faut manger ces pommes ce soir même, avec père et mère. Elles représentent les bénédictions du Seigneur. Chacun de nous a mis la sienne dans le panier que voilà; prenez! car votre père est notre père. Nous lui rendons ce soir un millième de ses dons. Que Dieu vous protége, enfant béni! Vivent les Innocents! Vive le père des pauvres!

Cela fait, les indigents s'éloignèrent, criant encore entre eux :

— Oui, c'est notre vrai père! s'il était riche nous n'aurions jamais faim !...

— Agnès, gardez cela, dit l'aïeule comme ravie ; le présent de celui qui mendie est plus précieux qu'une étoile qui tomberait dans votre main. Et l'on rentra.

Peu d'instants après, Cécile et Eugénie, les sœurs d'Agnès, revenant de l'école, montèrent à la soupente pour ôter et plier leurs tabliers, puis ranger leurs paniers, leurs mantelets, leurs cahiers d'écriture, et tous les objets de travail du lendemain. Causeuses comme à leur âge, elles n'en finissaient pas de se rappeler les moindres incidents du jour. Encore une fois le bruit monotone du rouet contre le poêle éteint troublait seul le silence qui s'était rétabli en bas. La lampe de fer, accrochée au foyer, éclairait faiblement la chambre, et projetait ses lueurs intermittentes sur les murs qu'Agnès trouvait tout changés. Elle se promena longuement de chaise en chaise, puis en choisit une pour y poser sa tête, toute lasse d'espérer une fête au milieu de tant d'obscurité. Par degrés, oubliant les pauvres, ses pommes, son oiseau, ses pigeons et tout, elle s'endormit au bruit égal de la roue grinçante et des oscillations d'une horloge qui battait derrière la porte.

IX. — RENCONTRE DES FRÈRES.

M. Aldenhoff, à cette heure, parcourait encore la ville. De tous les marquis, comtes ou barons, dont il avait peint les équipages, nul ne se trouvait en mesure d'acquitter ses mémoires. Le peintre marchait en vain couvert de sueur et de givre, tandis que sa femme, comptant avec anxiété chaque pulsation de l'horloge, croyait à toute minute entendre frapper les huissiers pour saisir son mari ; c'était une terreur en elle, c'était en lui un vertige. Sa raison grondait, car sa cousine Quatorze-onces venait de l'éconduire à son tour, avec des paroles si cassantes, qu'elles sifflaient encore derrière lui.

Cette vieille demoiselle, maigre à ce point qu'un cœur semblait n'avoir pu trouver place dans sa poitrine, ne partageait qu'avec deux gros chats une fortune qui eût aisément nourri vingt familles. A vrai dire, le visage glacé de cette ombre n'avait pris aucune teinte d'humeur ni de colère, à la demande de son honnête cousin. C'est en prenant coup sur coup de petites prises de tabac, qui la faisaient éternuer, qu'elle marqua son étonnement de ce qu'un tel maître n'eût pas fait encore de larges épargnes sur ses travaux. Il fallait donc qu'il y eût un peu de sa faute.

— J'ai pour cela fait de trop grands crédits, ma cousine, et mes nombreux enfants...

— Prenez donc que je n'ai rien dit. Quant à moi, qui n'ai fait peindre ni dorer de carrosses, il ne serait pas raisonnable que je fusse victime de vos mauvais payeurs. Passe encore si j'avais l'habitude de prêter ; mais je me suis fait une loi rigoureuse de ne prêter de ma vie, et je garde religieusement cette habitude de jeunesse. Bon soir, cousin ; embrassez pour moi ma cousine.

Chose étrange : l'emprunteur sortait plus ulcéré de chez sa mielleuse parente que du logis des seigneurs qui brillaient aux dépens de ses avances.

— Dormez, dormez bien ! dit-il en s'éloignant ; vous ne savez pas ce que c'est que la nuit d'un père qui ne rapporte rien à ses enfants !

Et, tout en traversant cette ville tranquille, Félix se sentait bien malheureux ! plus malheureux, plus foulé que les pierres qu'il pressait de son pied rapide.

Par instants, l'image de la prison le saisissait au cœur ; il songeait au scandale qu'elle attache à la vie d'un homme au milieu de ses compatriotes. Toutefois, il ne s'irrita point; il s'écouta lui-même. Le silence dit de grandes choses à l'homme qui se souvient.

Tandis qu'il marchait vite, tournant alors le coin de la rue des Morts, un homme se présenta devant lui, que la lune éclairait en plein. La lune pâlit les figures, et leurs visages apparurent l'un à l'autre pâles et graves comme la nuit.

Cet homme était Jean, sortant du travail, et courant chez Félix, qu'il rencontrait inopinément.

— Est-ce vous que voilà, mon frère ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Sans doute, repartit son frère bouleversé d'émotion comme lui, et leurs mains se retrouvèrent l'une dans l'autre, et se serrèrent cordialement.

— Vous voulez donc bien que je vous suive, mon frère Félix ? dit Jean avec un reste de honte.

— Comment pouvez-vous me demander cela, répondit l'aîné, est-ce que je ne tiens pas votre main ? Je vous défie à présent de quitter la mienne ; je suis plus fort que vous, je crois; allons, venez.

Les deux frères étaient réconciliés, et retrouvaient toute leur amitié d'autrefois. Quand ils rentrèrent ensemble, leurs bras encore enlacés, les deux femmes virent d'un coup d'œil que l'harmonie et la grâce de Dieu rentraient dans la maison.

Just, qui avait suivi son père et son oncle, se tenait droit et fier, comme s'il était l'auteur de la réconciliation. Il avait tant couru ! Mais l'oncle Jean, dont l'attendrissement s'accroissait, parcourait alors d'un œil inquisiteur la chambre mal éclairée et sans feu. Ce malaise visible navra son cœur de frère. Sans dire sa pensée, il se rapprocha plus étroitement de Félix, dont la contenance était sereine; il se pencha sur son épaule pour y étouffer un sanglot; enfin cette parole sortit de sa bouche :

— Vous, qui m'avez servi de père, vous voir ainsi !

— Ce n'est la faute de personne, mon frère Jean ; ne plus vous voir me faisait cent fois plus de mal.

L'aïeule, qui avait un moment quitté la chambre pour pleurer seule avec Dieu, rentra, portant, à l'étonnement

de sa famille, deux flambeaux, qu'elle se hâta d'allumer à la lampe vacillante. Agnès, réveillée à demi, ne voyant pas assez vite l'oncle qu'elle aimait presque à l'égal de son père, et dont elle avait entendu le retour, suivait avec impatience les mouvements donnés aux bougies lentes à s'allumer. La première qui éclaira cette scène lui causa tant de satisfaction, qu'elle cria :

— Bon, en voilà une qui voit ! O mon oncle, je vous reconnais ; vous vous ressemblez toujours ! C'est ma fête ; j'ordonne que vous soyez content !

Les sœurs ayant reconnu les voix aimées, descendirent précipitamment pour prendre part aux tristesses et aux consolations de la famille.

Jusque-là Jean n'avait pas encore entendu la douce parole de sa mère ; mais Jean avait répondu à son regard profond.

— Oui, ma mère, vous deviez être sûre de moi !

— Si j'en étais sûre ! Je ne sais bien sur la terre que vous deux, mes fils ! Salomon a dit une vérité éternelle : « La mère seule connaît son enfant. »

La confiance ainsi rétablie dans le ménage encore une fois complet, on se raconta la détresse d'autant plus urgente, que pas un n'avait de quoi l'épargner à l'autre ; il s'ensuivit un silence amer, où l'image de la prison se montra si évidente pour le lendemain, qu'elle rembrunit tous les visages.

X. — LA VISITE D'UN INNOCENT.

Et voilà qu'à grands coups : Pan, pan, pan !

— Qui frappe ?

Drelin, drelin, drelin !

— Qui sonne ?

— Ouvrez au roi d'un jour, car le jour va finir ; ouvrez ! J'apporte une bonne nouvelle de la part du Sauveur.

On ouvre. Ferdinand Duhein paraît.

— Comment, dit l'aïeule étonnée, c'est Ferdinand qui nous visite, Agnès ! Il est roi comme vous êtes reine. Saluez Ferdinand. Il ressemble ainsi tout à fait au grand-père. Est-ce la Sainte Vierge qui nous l'amène ?

Les yeux d'Agnès s'ouvrirent encore plus grands, à cette surprise agréable et royale.

— Bonsoir, Agnès, je t'apporte quelque chose. Ne pleure plus.

Ce qu'il apporte, est un papier plié, dont Agnès ne sait que faire.

— Jour de grâce ! crie l'aïeule après l'avoir approché du flambeau. Mes fils, ma fille, mes petits-enfants, louons Dieu ! C'est la quittance entière des loyers. Viens, Ferdinand, tu seras béni durant tous les jours de ta vie, quand tu deviendrais dix fois plus vieux que ton grand-père, et béni dans l'éternité, car c'est toi qui es le bon riche !

— Mais, ma mère, ce n'est pas possible, crie hors d'elle-même la bru suffoquée de bonheur.

— Quand on vous le dit, ma fille ! Est-ce que nous n'allons plus croire aux miracles, à présent ?

C'était en effet un miracle.

Ferdinand passa de bras en bras, retenant sur sa tête son chapeau d'aïeul qui tournait. Il raconta simplement ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait fait était bien.

En rentrant chez lui, le cœur gros d'avoir vu pleurer Agnès, songeant à l'œuf au beurre noir qu'elle n'avait pu manger, son appétit se traînait sans goût sur ce souvenir. Il ne se souciait plus de voir préparer les bonnes choses qui bouillaient dans les marmites, et ne passa point par la cuisine, qui d'ordinaire attirait son hommage. Il vit froidement la table du festin que l'on couvrait dans une salle dont le parquet rouge était arrosé de sable blanc. Ferdinand n'aida pas une seule maiken ou servante à déplier les nappes damassées dont les grands dessins étaient lustrés comme de la nacre ; les verres de cristal taillé et les pots d'argent étincelaient inutilement au buffet ; l'enfant poussait et fermait bruyamment les portes doubles rembourrées des belles chambres à tapisseries de haute lisse. Rien ne pouvait dérider le front soucieux de Ferdinand ; il voyait toujours la figure pleurante d'Agnès, toujours le mot prison lui revenait en mémoire avec la frêle voix argentine de sa camarade d'innocence ; sa canne rampait le long des escaliers, comme si le petit bourgeois eût eu les soixante-seize ans dont il portait le costume. Enfin, tout en colère de n'avoir plus de plaisir, il courut se cacher dans la chambre de son grand-père pour se déshabiller. Le vieillard dormait au fond de son fauteuil, devant un feu splendide qui rôtissait ses jambes ; et Ferdinand s'engloutit dans un autre fauteuil, en face de lui, pour attendre son réveil.

Voilà que tout à coup la canne à pomme d'or, qu'il tournait dans ses genoux, glisse jusqu'aux pieds du rentier, qui se réveille, ouvrant de grands yeux pour reconnaître Ferdinand ; et Ferdinand le regarde fixement, la figure embrasée par les reflets d'un feu d'enfer.

— C'est toi, grand-père, dit le vieillard réconforté par cet instant de sommeil.

Ferdinand lui répondit qu'il n'était pas grand-père, et qu'il voulait se déshabiller ; ce qui fâcha M. Duhein, par l'idée qu'on avait désobéi à son cher enfant gâté. Ferdinand était la seule chose vivante qu'il aimât.

Les coups de sonnette allaient leur train à la porte de la rue, et le roulement des voitures annonçait le grand nombre des convives pressés d'entrer dans cette espèce de palais d'abondance, car Ferdinand avait usé largement de sa puissance royale pour approvisionner le festin.

Ce tintamarre de fête fit lever M. Duhein, en l'avertissant que l'heure du repas était venue. Alors Ferdinand s'attacha aux basques de son habit, répéta résolument qu'il voulait se déshabiller, puisque le père d'Agnès allait aller en prison.

— Comment, tu veux faire manquer le banquet, Ferdinand, et pour un homme qui me doit deux termes !

— J'ordonne de les payer avec votre argent, et je suis le maître, cria le jeune aïeul.

— Veux-tu bien te taire, petit pendard, dit tout bas l'avare en gagnant le corridor, tu aurais le cœur de me ruiner le jour de ta fête, toi ? Viens donc voir ce que tu me coûtes, enfant prodigue ! Sais-tu qu'il faut bien des loyers pour faire rôtir toutes les poulardes et les tas de vivres que l'on t'a laissé commander !

En ce moment les parents et les amis appelèrent d'en bas : Voulez-vous donc laisser refroidir le festin des Innocents ?

M. Duhein profita de la sommation pour saisir la rampe de l'escalier, croyant se soustraire à ce qu'il jugeait un léger caprice de Ferdinand ; mais il n'en était pas quitte.

En entrant au banquet, Ferdinand, rouge de volonté, ne répondit rien aux accolades respectueuses dont il fut salué. Il mit ses deux coudes sur la table, refusant de manger, et prononça enfin ces paroles terribles pour un aïeul : Je ne veux plus être mon grand-père.

Les convives furent déconcertés, et les parents bien davantage ; servantes et valets demandaient en vain à l'Innocent : Monsieur, voulez-vous boire ? Monsieur, voulez-vous du chevreuil, du saumon, des ortolans ? Ferdinand restait immobile, et les autres mangeaient d'autant plus

qu'ils éprouvaient l'embarras de parler, car chacun était intrigué de ce que voulait dire l'enfant, et regardait son voisin avec des yeux ébahis. M. Duhein seul regardait au fond de son assiette. La honte paralysait son estomac.

Au milieu de ce silence et de cette gêne insupportables pour tous, l'enfant, frappant des deux poings sur la table, prononça tout à coup d'une voix éclatante :

— J'ordonne que le père d'Agnès n'aille pas en prison! S'il va en prison, j'ôte mes habits, et je ne suis plus Innocent.

Le vrai grand-père but un verre de vin pour ne pas s'évanouir ; toute la table fut consternée.

— Allons, du papier, poursuivit en pleurant le petit monarque. Une plume, de l'encre ; écrivez vite, grand-père, la quittance du maître peintre.

— Eh bien, mon père, dirent les grands fils, et la mère, et la tante, il faut faire sa volonté ; c'est un grand jour.

— Songez-vous, répondit le vieillard en pâlissant, songez-vous que cet honnête homme me doit deux termes, et que cela fait 200 livres! Plus 20 patars pour le droit de nicher une Vierge au-dessus de la porte, ce qui creuse le mur.

— Deux termes! répétèrent les invités en élevant leurs mains.

— Sinon, le ferais-je saisir, reprit M. Duhein, humain comme je le suis?

— Il faut considérer, mon père, hasarda l'un des fils, que M. Aldenhoff a toujours bien payé jusqu'ici ; que la disette de l'hiver dernier lui a coûté beaucoup pour contenir les pauvres, qui l'appellent leur père. Ils vous auraient pillé peut-être sans les secours et les bons conseils du voisin qui les administre fort sagement.

— Qu'il s'administre lui-même, puisqu'il se met au rang des pauvres. Belle profession, ma foi! n'est-ce pas abominable?

— Considérez encore, cher père, que le peintre augmente la valeur de votre maison en la lustrant d'une couleur verte tout à fait agréable et qui la préserve du dommage de la pluie ; de plus, il ne se passe pas une fête que la Madone ne soit éclairée de nuit comme de jour, et ornée de fleurs ou de feuillages, même en hiver, vous n'avez qu'à voir par la fenêtre. Les paysans et les citadins mêlent votre nom à tous ces soins délicats ; ils rejaillissent sur le propriétaire, et vous ne les payez pas. Enfin, père, il soutient sa mère, une sainte femme ; il a élevé son frère au bien, et il a quatre enfants dont il répond à Dieu!

— Eh parbleu, j'en ai cinq, moi, repartit M. Duhein en les regardant tous ; et je paye à la ville ce qu'ils me coûtent ; c'est énorme! énorme!

Ferdinand pleura plus fort et tordit ses manchettes.

— Eh bien, quittance! quittance! grand-père, résumèrent toutes les voix ensemble.

— Quand on saura cette violation de nos usages, tous les autres locataires aussi viendront me demander quittance.

— Non, mon père, on ne le croira pas! dit un de ses fils pour le consoler.

— Non, monsieur Duhein, personne ne le croira! appuyèrent obligeamment les convives.

— Ah! vous ne connaissez pas ces scélérats de pauvres. Mais vous avez raison de dire que c'est un grand jour, gémit l'avare, — après avoir écrit et signé enfin, comme s'il laissait tomber dix ans de sa vie sur le papier :

— Ouf! par saint Nicolas, mon patron, quel tyran je me suis donné là pour associé!

Ferdinand ne perdit pas la tête : il sortit; la quittance en main, criant : — Je vais revenir danser!

Grenade, le carillonneur, grand comme Goliath, sifflait comme une alouette, sifflait déjà dans le vestibule, et voulut retenir l'enfant entre ses hautes jambes. Raoul, accordant son violon, servit aussi d'obstacle à son passage ; Ferdinand les bouscula vigoureusement.

— Buvez sans moi, leur dit-il, comme ivre de joie ; entrez! grand-père a du bonheur et du vin pour tout le monde ; entrez!

Voilà ce qui venait de se passer chez Ferdinand.

Jugez si la famille du peintre, après l'avoir fêté comme un ami, le reconduisit à travers la rue, avec toutes les bénédictions qu'il méritait.

— Adieu, Agnès!

— Adieu, Ferdinand! s'étaient écriés les innocents charmés l'un de l'autre.

On dansa chez Duhein longtemps encore après la cloche des loups. Grenade ne siffla jamais mieux ; le violon de Raoul fit des prodiges d'harmonie ; le grand-père fut embrassé tant de fois, et de si bon cœur par son petit despote, qu'il remit à une autre fois les remords de sa vertu.

XI. — DIEU EST PARTOUT.

Du côté pauvre de la rue, la grand'mère avait dit :

— Maintenant, mes enfants, louons Dieu! nous dînerons cette fois à l'heure où dîne le riche, et nous le bénirons, grâce à l'énergie du loyal enfant qui vient de faire un homme humain d'un avare. Nous dînerons chaudement, en paix, sans craindre les huissiers ni la geôle : allons!

Et l'on suivit cette mère dont le front rayonnait. Néanmoins, chacun se demandait en soi-même ; avec quoi dînerons-nous, puisque le pain et le feu manquent dans la maison? Cependant on allait, parce que la confiance environnait l'aïeule, et que deux bougies allumées étaient de bon augure. L'oncle Jean portait Agnès comme en triomphe dans ses bras, et voilà que la chambre Rouge, fermée à clef durant le jour, s'ouvrit toute grande ; le feu pétillait clair et gai dans la cheminée ; sept couverts animaient la table ; le vin blanc et le vin rosé brillaient dans trois flacons effilés que l'on appelle, en Flandre, des religieuses ; un cochon de lait fumait encore au milieu des salades fleuries, avec d'autres mets choisis pour les enfants ; et Just fit un entrechat!

Agnès, déposée au haut bout de la table, à côté de sa grand'mère, et apprise par elle, répéta de sa voix frêle :

— O mon père, ô ma mère, ô tous! je vous bénis... Puis-je bénir Ferdinand? dit-elle en s'interrompant avec gravité.

— Oui, oui, oui, répondit-on de chaque place : vive Ferdinand! et vive l'innocence!

Il est facile de deviner que l'oncle Jean était l'ordonnateur du festin, des lumières et du grand feu roulant, car il riait en serrant la main de son frère attendri.

Les pommes d'api des pauvres furent trouvées délicieuses. Mais, en se réjouissant de ce festin providentiel, il restait à savoir comment il était entré dans la maison, le matin même encore dénuée de tout, même de feu et d'espérance. Père, mère, enfants, furent émerveillés d'entendre le récit qu'en fit Just, coloré de la gloire d'avoir contribué à l'événement phénoménal.

S'il est permis de reprendre haleine un moment, c'est ici, tandis que la joie est rentrée dans les cœurs simples et généreux, sous le toit du fier et loyal artisan ; c'est après que nous avons vu l'avarice même, cette passion hideuse et dure, céder à l'ascendant irrésistible de la charité. On

ne peut se recueillir devant un spectacle plus sérieux et plus doux; on ne peut retourner vers une époque plus regrettable que celle où l'on fêtait avec amour le charme divin de la vieillesse et de l'enfance. Dans les temps de respect pour les longues années de vertus, quelles femmes avaient peur de vieillir? pas une. Toutes se réfugiaient avec bonheur dans la reconnaissance de leurs enfants et de leurs petits-enfants; toutes entrevoyaient avec une foi religieuse la couronne suspendue sur leur vieillesse la plus courbée. Non! ces mères n'avaient pas peur de devenir moins belles, sûres qu'elles étaient de s'abriter et de s'éteindre dans les bras de leurs enfants pieux.

Qu'il soit salué des mères, le grand peintre (1) de mœurs, plus modernes, plus ornées, dans nos jours de civilisation et de luxe, mais qui garde au cœur, comme une goutte d'eau vive, le germe natif du saint amour. Qu'il soit loué pour avoir dit : « La femme, que nul homme ne peut voir sans penser à l'enfance ; la femme, quel que soit son âge, m'inspire le respect; jeune, c'est ma sœur; vieille, c'est ma mère ! »

Le Festin des Innocents, d'après le tableau de Jacques Jordaëns (Musée du Louvre).

Retournons un moment vers la maison bruyante, au perron doré, d'où s'élançaient tout à l'heure les sons d'une musique si aiguë.

Ferdinand, après avoir dansé comme un perdu, dormit jusqu'au matin du sommeil du juste.

Mlle Rodolphine Jonkey, ayant erré tout le jour dans un carrosse, ensevelie et ennuyée au fond de ses fourrures, ignorant encore l'art de porter des mouches au visage, souffrit beaucoup pour enlever les siennes; sa peau délicate fut très-endommagée; elle pleura de dépit en se couchant.

Agnès, le teint rose comme ses pommes d'api, veilla parmi les grands jusqu'à minuit sur les genoux de son oncle Jean, partageant tout avec Just, qui aimait tout.

L'enfant du carrossier, dans le couvent en ruines, le pauvre petit Amé fut aussi très-heureux ; mais, comme il avait le plus souffert, il eut le vrai bonheur des anges, et fut le seul couronné. Après de légères convulsions, vers le soir, on n'entendit plus son doux cri monotone : « J'ordonne que je voie ma mère ! » Il fut trouvé silencieux dans le grand lit de cette mère absente, le sourire sur ses traits, immobile et calme, tenant encore à deux bras, serrée contre lui, la cage qui avait apaisé son fiévreux caprice. Le premier vœu de l'enfance malade s'était réalisé sans effort; en rêvant qu'il avait pris les ailes de l'oiseau, il s'en était allé revoir sa mère.

Ainsi s'accomplit dans cette rue de Flandre la volonté des Innocents.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

FIN.

(1) M. de Balzac, collaborateur du *Musée des Familles*.

L'ART ET LES ARTISTES HOLLANDAIS (1).

RUYSDAEL ET REMBRANDT.

Paysage rustique de Ruysdaël.

I. La Hollande, Grèce du Nord. — L'histoire nationale dans les musées. — Les poëtes hollandais sont les paysagistes. — Naissance de Ruysdaël. — Son père. — Il étudie la médecine. — Rencontre Berghem. — Se sent peintre. — Se révèle. — La nature est son maître. — Ses études en plein vent. — Il ne se marie point pour se dévouer à son père. — Explication de sa vie par ses tableaux. — Roman conjectural. — Caractère de son talent. — Poésies automnales. — Pèlerinage au bois de l'Ye. — Apparition.

II. Rembrandt créateur de peintres. — Sa naissance et sa famille. — Vocation. — Rembrandt seul maître de Rembrandt. — La gloire et la fortune au moulin. — Son mariage. — Son école. — Son avarice. — Ses fantaisies. — Ses antiques. — Son singe. — Son fils. — Ses stratagèmes. — Le prix de sa Vénus.

I. — RUYSDAEL.

Quand on voyage en Hollande, — la Grèce du Nord, — la Hollande, toute peuplée de savants et de peintres, — Érasme et Grotius, Rembrandt et Ruysdaël, cinquante autres qui font sourire la pensée ou rêver l'esprit, — on cherche les paysages de Ruysdaël et les figures de Rembrandt. Et dès qu'on les rencontre, on est tenté de croire qu'en d'autres temps on a habité ce singulier pays des femmes blondes et des prés verts. On a comme un ressouvenir. Pythagore n'est pas loin. C'est que déjà, grâce à Rembrandt et à Ruysdaël, on a voyagé en Hollande, en se promenant au musée du Louvre.

Dans le monde entier, il n'y a que deux pays plus ar-

(1) Voyez, pour la série d'études sur l'art et les artistes, la Table générale des dix premiers volumes : (*sciences et arts*) et les tables particulières des six derniers.

tistes que celui-là, c'est Rome et Venise. Dans le voyage en Hollande, il y a aussi quelque chose du pèlerinage d'art. On va aux musées de La Haye et d'Amsterdam avec un sentiment religieux.

Dans les musées de Hollande, l'histoire nationale est écrite page par page : la Hollande sur mer, la Hollande sur terre, la synagogue, la taverne, l'intérieur du forgeron, l'intérieur du bourgmestre, les joies de la kermesse, les effrois de la tempête, les bœufs au bord du canal, les matelots sur le vaisseau, les grands seigneurs, les charlatans, les soldats empanachés, les mendiants qui secouent leurs guenilles, toute la Hollande est là, vivante, animée, épanouie. Mais les vrais poëtes de la Hollande sont surtout les paysagistes; on les lit au coin du feu, avec un charme inépuisable, durant huit ou dix mois de l'année, durant cet hiver sans fin qui voile la nature d'hiver sous un manteau de frimas.

On se console des mauvais jours avec un Berghem ou un Ruysdaël; on a le printemps éternel sous les yeux; avec eux, le soleil luit toujours, la prairie est verdoyante, les bois sont mystérieux, le soleil a des horizons empourprés, la nature tout entière est éloquente.

Jacques Ruysdaël naquit à Harlem, vers l'an 1635, peut-être en 1640. Son père était ébéniste, un intelligent ouvrier. Né avec l'instinct de la sculpture, il savait donner aux meubles qu'il produisait pour son pays et pour les Grandes-Indes, un certain style pittoresque et charmant. Ce brave homme, ayant gagné quelque argent, voulut faire de son fils un médecin. Jacques Ruysdaël étudia donc en conséquence; mais sa vocation n'était pas dans la médecine. Il avait connu Berghem à l'école des enfants : il alla le voir un jour et le surprit devant un paysage. Rien qu'en voyant peindre son camarade, quoiqu'à peine âgé de douze ans, Ruysdaël sentit qu'il était né pour faire la même chose. Berghem ayant déposé sa palette pour deviser plus librement avec lui-même, pour jouer un peu, Ruysdaël saisit un pinceau et barbouilla le ciel de Berghem avec une audace qui étonna son ami. On ne donne pas de maître à Ruysdaël. Sans doute Berghem lui fut d'un grand secours, car c'était un homme d'esprit, un artiste savant, ayant possédé de bonne heure toutes les ressources du métier, sans jamais permettre au métier d'envahir l'art.

La nature surtout fut le maître de Ruysdaël. Il étudiait en plein vent, par le soleil ou par la pluie, courant les prairies et les bois. La nature n'avait pas de secret pour lui; il l'étudiait avec amour. On l'a surpris, comme plus tard notre La Fontaine, rêvant du matin au soir sous le même arbre, émerveillé des richesses semées à ses pieds, ne voyant pas seulement l'œuvre de Dieu, sentant que Dieu lui-même était dans son œuvre.

Presque tous ses biographes déclarent qu'il ne consentit jamais à se marier, ne voulant vivre que pour son père. Quelques-uns affirment qu'une passion malheureuse l'éloigna du mariage. Nous partageons plutôt cette dernière idée. Si le cœur de Ruysdaël n'eût jamais battu que pour un sentiment filial, ses paysages nous toucheraient moins, tout bons fils que nous soyons. Maintenant, quelle a été cette passion malheureuse? On interroge en vain tous les historiens de l'art hollandais, les poëtes de Leyde et de La Haye. Mais, comme nous l'avons dit déjà, il n'y a de littérature nationale en Hollande que celle qui palpite dans les tableaux. Les poëtes comiques sont Brauwer, Steen et Téniers; les bucoliques sont Berghem et Paul Potter; les élégiaques, Ruysdaël et Everdingen; les philosophes, Lucas de Leyde et Rembrandt; les romanciers, Ostade et Metzu, Gérard Dow et Terburg; les poëtes légers, Seghers et Van Huysum. On trouverait toutes les nuances, on ferait le tour du cercle.

Les biographes de Ruysdaël, le poëte des cœurs blessés, ont mieux aimé expliquer ses tableaux (expliquer les tableaux de Ruysdaël!) que d'étudier son âme. Puisqu'ils n'ont pas raconté le roman de sa vie, le champ est plus vaste pour les rêveurs. Nous avons mille fois suivi Ruysdaël dans ses paysages; nous l'avons vu s'asseoir devant la cascade qui emportait ses larmes; nous l'avons accompagné dans la sombre forêt où se perdaient ses soupirs, peu à peu nous avons surpris son secret : il aimait! C'était quelque fraîche et douce fille d'Amsterdam. Elle s'est promenée avec lui dans les prés, il l'a conduite devant la cascade, il lui a parlé de ses espérances sur la lisière du bois. Dieu seul a vu toute la joie de Ruysdaël. Mais un jour, elle s'est embarquée avec son père, et n'est jamais revenue. Il l'a attendue pendant des heures, pendant des années, pendant des siècles! Pour se consoler, il peignait : il exprimait sur la toile toute la poétique douleur de son âme. Les bois qu'ils avaient vus ensemble, la branche qui leur touchait le front, l'herbe qui arrosait leurs pieds, la cascade qui leur chantait les délices du cœur avec la voix douce et mystérieuse de Dieu lui-même, le soleil couchant qu'ils avaient contemplé, l'orage qui les avait surpris, l'arbre cassé par la tempête, un jour qu'ils passaient en bateau sur le canal : tous ces vivants souvenirs d'une belle saison, il les fixait avec son âme sur ses paysages. Qui sait? cette âme ardente était peut-être tourmentée par cette poétique passion des poëtes pour l'infini et l'inconnu. Ruysdaël ne fuyait-il pas le monde pour se réfugier, craintif et rêveur, dans le silence des prairies, dans la solitude des bois? Peut-être avait-il compris ce que lui disaient la cascade, les forêts et les brins d'herbe.

Par la fenêtre, Ruysdaël voyait les vertes prairies qui bordent l'Amstel, les bois de l'Ye, les hauts moulins égayant le paysage, les clochers aigus dominant les grands chênes; il assistait, depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, au spectacle, toujours solennel et doux, du soleil couchant dans les arbres et sur les eaux. Il ne se contentait pas de vivre ainsi familièrement avec la nature; il avait des fleurs et des herbes dans son atelier. Ce qu'il étudiait surtout avec passion, c'était le contraste des lumières. Nul paysagiste n'a mieux entendu le clair-obscur. Il a eu trois manières bien distinctes : il a d'abord imité, mais toujours avec un accent original dont il ne pouvait se dépouiller, Berghem et Everdingen. Dans la seconde époque, Ruysdaël a passé à cette belle manière, dont l'étude et le fini font une merveille; alors il a répandu dans ses tableaux un charme qui vous prend au cœur, car on y retrouve toute la pensée et tout le sentiment du peintre. Il ne copiait plus seulement la nature, il lui donnait une âme. Enfin, dans sa troisième époque ou sa troisième manière, il a peint des marines, des vues de Harlem, de Sheweling et autres villes ou bourgades hollandaises, avec un ton plus grisâtre et un pinceau plus facile : ces derniers tableaux sont les moins estimés. Ruysdaël, le rêveur et poétique Ruysdaël, celui qui peignait avec amour et avec passion tout ce que la nature lui montrait de charmant, de triste et de pittoresque, avait fini par ne plus peindre que pour s'amuser. L'âge d'or des rêveries était passé; il survivait à ses rêveries et à son beau talent. Appelé par son père mourant, il retourna à Harlem. Il mourut avant lui, peu de temps après, le 16 novembre 1681, âgé de quarante-un à quarante-six ans.

Comme il vécut souvent en solitaire, dans le silence des

bois et de l'atelier, ses historiens n'ont conservé de lui aucun trait capable de peindre son caractère. Nous ne pouvons étudier sa vie que sur des notes éparses çà et là. Nous savons à peine qu'il fut triste, rêveur, poëte surtout : toutes ses œuvres nous l'ont dit. Il n'a pas vécu dans le monde, parce qu'il a trouvé un autre monde dans la nature, où son âme candide était moins effarouchée ; il a vécu familièrement avec les eaux qui coulent, les feuilles qui s'agitent, les buissons du sentier, les herbes de la prairie, les bois où sifflent les merles, la petite barque qui s'endort sur la rivière, les lointains théâtres où passent, pour le rêveur, les images de la jeunesse ; le rayon qui joue sur la branche et sur le canal, la cascade qui parle toujours cette langue mystérieuse que d'abord on n'entend pas, qui bientôt vous dit, à vous qui rêvez, des hymnes éloquents, et, à vous qui souffrez, mille paroles sympathiques.

Ruysdaël fut un paysagiste *automnal* ; il aima les coups de vent, les orages, les tristesses de novembre ; la nature avait pour lui plus de larmes que de sourires ; quand il la voit sourire, ce n'est pas encore le sourire de la gaieté ni de l'espérance, mais plutôt celui du souvenir qui console ; s'il peint le soleil, c'est le soleil couchant, celui qui s'en va et non celui qui vient. Il aima surtout les chutes d'eau : nous ne dirons pas, comme un de ses historiens, parce que son nom de Ruysdaël peut se traduire par *chute bruyante* ; mais parce que ces chutes d'eau servaient son goût pour les oppositions de couleur, parce qu'il aimait à rêver auprès d'elles, elles qui calmaient son cœur agité.

Nous avons été saluer l'ombre de Ruysdaël devant une chute d'eau des bois de l'Ye. J'avais pour compagnon de voyage Gérard de Nerval, qui n'aime que le Nord et l'Orient, sans transition. Nous surprîmes au bord de l'eau une belle fille, dont Jordaens eût fait une Diane aux flèches d'or. C'était une paysanne hollandaise qui se lavait les pieds dans le courant avec une grâce robuste. Un rayon de soleil lui baisait l'épaule et jouait dans sa chevelure. Il nous sembla que sur le tableau de Ruysdaël on venait d'accrocher un tableau de Rembrandt.

II. — REMBRANDT (1).

Les Flandres ont autant servi l'art que l'Italie. Raphaël n'a pas créé un peintre ; il en a désespéré mille. Rembrandt, tout au contraire. Chez l'un, c'est le monde connu, le dernier mot, le couronnement de l'œuvre ; chez l'autre, c'est encore le commencement du monde.

Cet intrépide et magique coloriste naquit le 26 juin 1606, dans un moulin près de la ville de Leyde, de Hermann Gerretz et de Cornélie Van Zuitbrouk. Tout le monde sait que son père était meunier sur les bords du Rhin ; de là le surnom de Van-Ryn. Comme le père de Breughel le Drôle (ces exemples sont trop rares pour ne pas s'y arrêter), le meunier de Leyde voulut que son fils fût un savant ou un artiste. Il l'envoya étudier le latin à Leyde. Après quelques années d'études presque stériles, le jeune homme, qui n'aimait ni l'école ni les pédants, convint avec son père qu'il serait peintre et non point savant. Déjà il avait prouvé par ses dessins, charbonnés sur tous les murs de la maison paternelle, crayonnés sur tous ses livres, qu'il était né pour l'art. Le meunier plaça son fils chez un peintre sans génie, Jacques Van Zwaanenburg, qui lui enseigna du moins l'alphabet de la peinture. Après trois ans passés à l'atelier de Van Zwaanenburg, Rembrandt alla à Amsterdam demander des leçons à Lastman d'abord, à Pinas ensuite. Dans la *Description de la ville de Leyde*, Simon Leeven veut que George Van Schooten ait été le vrai maître de Rembrandt. Ce n'est pas trop la peine de discuter sur ce point : Rembrandt n'a eu qu'un maître, ce fut Rembrandt.

En effet, bientôt fatigué de toutes ces leçons contradictoires qu'il avait subies, sans trop se plaindre, à Leyde et à Amsterdam, il revint au moulin de son père, déclarant qu'il n'aurait plus d'autre atelier. Il comprenait que pour les hommes d'une forte trempe, la nature seule était éloquente. Ce fut donc dans cet atelier en plein vent qu'il commença à dérober au ciel cette lumière magique, qui est l'âme de la peinture. Celui qui devint avare jusqu'au ridicule fut d'abord un artiste amoureux de son art, sans songer à l'or qui tomberait bientôt de sa palette. Il peignait pour peindre, sans autre passion. A l'âge où tant d'autres se hâtent d'attirer les yeux sur leur talent, il trouvait de la volupté à vivre seul, éloigné de tous, adonné aux lois austères de l'art. Mais un homme de génie est-il seul en face de l'œuvre de Dieu ? Ne sont-ce pas plutôt les hommes qui lui font la solitude ?

Pendant qu'il étudiait par les yeux et par la pensée, tantôt errant sur les rives mouillées du Rhin, en contemplation devant les trames invisibles du drame éternel ; tantôt dans l'intérieur du meunier, s'amusant des jeux de la lumière sur les rudes et franches figures de sa famille ; tantôt la palette en main, répandant la vie avec éclat ; — les peintres de Leyde et d'Amsterdam, qui avaient deviné son génie, le proclamaient d'avance comme une nouvelle étoile au ciel de l'art. Rembrandt ne croyait pas encore à lui-même, pareil aux maîtres sérieux, qui considèrent le génie avec respect et avec effroi. Un peintre, on ne dit pas son nom, voyant un de ses tableaux, lui conseilla d'aller le vendre à La Haye, pour lui prouver que son talent serait apprécié. Rembrandt alla à La Haye à pied, son tableau sous le bras, doutant encore de ses forces. Il se présenta chez un amateur, qui lui en offrit, à la première vue, cent florins. Rembrandt prit avec surprise les cent florins et retourna en toute hâte au moulin raconter sa fortune.

Dès ce jour, il faut bien le dire, l'amour de l'argent vint passer dans ses rêves d'artiste. Sa famille était pauvre. Sans doute il enviait un peu le sort des beaux gentilshommes de Leyde, qui venaient se promener sous son moulin en pourpoint de velours, coiffés d'un feutre à plumes, portant des armes d'or et d'argent. Peut-être songea-t-il à secourir son père et sa mère, à donner à l'un le repos, à l'autre quelque dentelle ou étoffe de prix ; peut-être aussi aima-t-il d'abord l'argent pour l'argent. Pourtant il était déjà riche par les tableaux qu'il allait faire, quand il épousa une jeune paysanne de Rarep ou de Ransdorp, qui n'avait rien que sa beauté, sa fraîcheur et sa gaieté. Ce n'était point là le mariage d'un avare. Il s'établit à Amsterdam ; il y avait ouvert un atelier silencieux, où chaque élève avait un cabinet. Sa manière d'enseigner était nouvelle à Amsterdam ; devant l'écolier qui n'avait pas encore dessiné, il plaçait un modèle vivant, et lui disait : « Voilà ton maître, tire-toi de là comme tu pourras. » En vain il se couvrait d'armures et de chapeaux à plumes, le paysan des bords du Rhin ne se masquait jamais, ou plutôt se trahissait toujours.

Il faut qu'ici-bas chacun ait sa folie, c'est une loi divine

(1) Voyez, dans la Table des dix premiers volumes, les Études déjà publiées sur Rembrandt, et que cette notice complète et rectifie ; — de même que le portrait qui accompagne cet article, et qui est le meilleur fait par Rembrandt d'après lui-même, a dû s'ajouter à ceux que le *musée* a donnés dans le temps, t. II, p. 240-245.

qui frappe éternellement l'humanité. Rembrandt eut donc la folie de l'argent. Cette folie, qui n'eut d'abord que des airs de caprice et de bizarrerie, devint peu à peu sombre et sérieuse. On a tenté de révoquer en doute l'avarice de Rembrandt; par amour du paradoxe, on a même voulu prouver qu'il était prodigue, comme le sont presque tous les artistes. On s'est appuyé sur l'autorité de Houbracken, qui affirme n'avoir jamais entendu dire que Rembrandt ait laissé de grands biens. Mais Houbracken lui-même, parlant des repas de Rembrandt et du prix de ses tableaux, ne montre que trop ses contradictions. En effet, selon lui, le grand peintre de Leyde dînait, assis sur un escabeau, tantôt d'un hareng salé, tantôt d'un fromage. On peut juger, d'après les portraits et les tableaux qu'il a laissés de sa femme et de son intérieur, qu'il n'avait de luxe que dans son talent. Il fuyait le monde avec effroi; en vain le bourgmestre Six cherchait à lui prouver qu'il était né pour les honneurs, qu'une gloire telle que la sienne perdait à se tenir cachée dans l'ombre de l'intérieur; il amassait l'or avec volupté; il persistait à ne s'amuser qu'en la compagnie des gens du peuple. On lui a fait un reproche de sa façon de vivre. Si son talent était à tous, sa vie était à lui-même; il ne devait compte que de son talent. On lui a reproché de n'avoir pas voulu sortir de son pays. Tous ses contemporains regrettaient de ne pas le voir faire un pèlerinage en Italie. Ce reproche n'est pas injuste comme l'autre, il est ridicule. Est-ce qu'en saluant le génie de Rembrandt on a le droit d'en désirer un autre, quand Léonard, Michel-Ange, Raphaël et Corrège, avaient, pour ainsi dire, fermé tout espoir aux peintres futurs? Honnis soient les esprits insatiables qui oublient que le seul grand maître, qui a rassemblé sous sa main puissante toutes les faces de la beauté, s'appelle Dieu! Rembrandt avait voulu arriver au génie sans s'appuyer sur le génie des autres. Il avait réuni, sur les murs de son atelier, des armures, des turbans, des étoffes persanes, des armes de prix, des pierres précieuses.

« Ce sont là mes antiques », disait-il.

C'était un esprit bizarre et libre, qui n'était esclave de qui que ce fût, pas même de sa passion pour l'or. Un jour qu'il peignait une famille noble dans un même tableau, on vint lui annoncer la mort d'un singe qu'il aimait beaucoup. Il ne peut contenir sa douleur; il s'irrite contre le sort, il dit que c'en est fait de lui. Tout en sanglotant, il trace à grands traits la figure du singe dans le tableau de famille. On lui fait des remontrances, on lui dit que son singe est déplacé au milieu de graves personnages. Toute la famille s'indigne et lui ordonne d'effacer l'animal. Il continue à pleurer et à peindre son singe. Le chef de la famille lui demande, d'un ton sévère, si c'est le portrait des siens ou celui d'un singe qu'il prétend faire.

— C'est le portrait du singe, répond Rembrandt.

— Eh bien, donc! vous garderez votre tableau, dit le modèle indigné

— J'y compte bien, réplique le peintre.

Il riait lui-même de sa folie pour l'argent. Il ne se fâchait pas quand d'autres en riaient. Ainsi, on raconte que ses élèves ont peint des pièces de monnaie sur des cartes, répandues, comme par mégarde, dans l'atelier. Rembrandt s'y laissait prendre et tendait la main avec une avidité comique et furieuse. Cependant, pour assouvir sa passion, il perdait toute noblesse. Il avait un fils, il l'obligeait à vendre ses estampes, comme s'il les eût dérobées. Il le condamnait à aller dans les ventes publiques surenchérir sur ses tableaux: singulière et triste éducation du fils d'un homme de génie! Il jouait comme Téniers, comme beau-

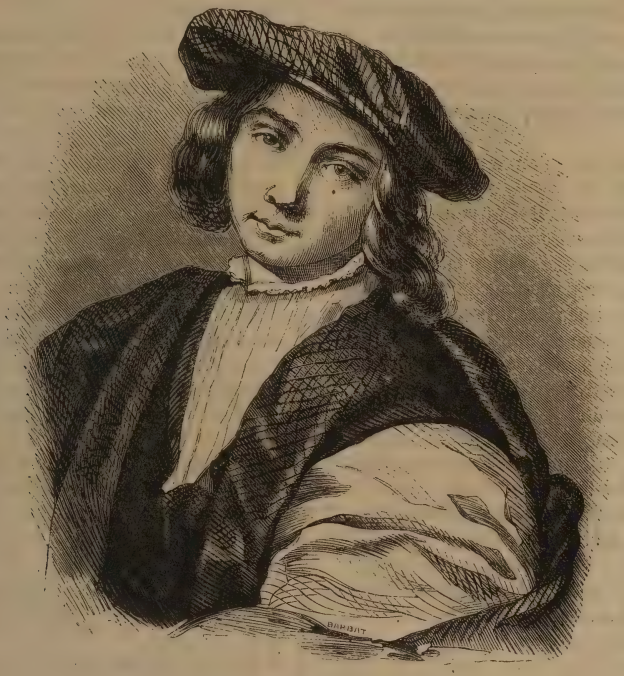
Portrait de Rembrandt, par lui-même (Musée du Louvre).

coup d'autres, la comédie de la mort pour ranimer le zèle des amateurs; ou bien il simulait un long voyage; il parlait de s'exiler dans les Grandes-Indes; ou bien encore il changeait quelques traits à une gravure pour la vendre à ceux qui déjà l'avaient achetée. Ainsi vivait cet homme si original et si fort, le vrai roi de la Hollande, comme Rubens est le vrai roi de la Flandre.

On a quelque peine à se représenter un pareil génie perdu, pour ainsi dire, dans une mine d'or, vivant dans son intérieur et étranger aux joies de l'intérieur. Van Dyck demandait la fortune à l'alchimie, Rembrandt demandait l'or à l'or lui-même. Ironie de l'esprit souverain, qui avait laissé tomber sur eux un rayon de sa gloire! Dans la vie de chaque grand artiste on pourrait trouver l'amour de l'or. Zeuxis ne faisait-il pas payer tous les curieux qui venaient voir la fameuse Hélène?

Que dirait Rembrandt s'il savait que j'ai acheté, pour moins d'une pièce d'or, un cuivre où il a gravé lui-même, de face et de profil, la robuste Vénus hollandaise, dont sa servante a été l'original?

ARSÈNE HOUSSAYE.



Portrait de Jacques Ruysdaël.

LES ADIEUX DES MISSIONNAIRES. HISTOIRE D'HIER.

I. Origine d'un beau dévouement. — Un soldat qui ne veut pas être militaire. — Comment un piston devint une trompette de Jéricho.

Dans une des vieilles cités de notre tant religieuse Bretagne, au jour si solennel de la Fête-Dieu, une magnifique procession parcourait les rues et les places. Une brillante musique militaire alternait avec les chants graves de l'Église, et quand la marche guerrière s'interrompait, l'élite des exécutants, quittant la direction de leur chef, venait se joindre aux quarante voix d'hommes et d'enfants qui, sous la conduite du maître de chapelle de la cathédrale, faisaient retentir les airs de leurs pieux accords.

Parmi ces musiciens accompagnateurs on remarquait (nous regrettons de ne pas lui décerner un plus beau titre, celui de cor ou de hautbois, par exemple; mais nous n'inventons rien et appelons les choses par leur nom), on remarquait donc un jeune premier piston-solo, à la taille élancée, à la tenue élégante, et dont l'instrument se mêlait avec une grâce infinie aux voix enfantines. Ce n'était pas le son d'une note toute sèche, mais bien un son moelleux, nuancé, plein d'une expression vive et parfaitement appropriée aux paroles. Et puis son regard, son geste, un je ne sais quoi répandu sur tout son être, révélaient à chacun le sentiment religieux qui l'animait; quand, à l'instant solennel de la bénédiction, le commandement: *genou terre!* se faisait entendre, ce n'était pas seulement le genou qui fléchissait..., tout en lui semblait s'abîmer dans le sentiment d'une adoration profonde.

Le maître de chapelle le remarqua, et, après la cérémonie, pour connaître à fond ce jeune artiste, il voulut s'entretenir avec lui, et débuta par louer le dévouement du soldat à sa patrie.

— C'est bien beau, répondit le jeune homme; mais ce qu'il y a de triste dans ce dévouement, c'est que celui qui mérite le plus d'éloges, qui fait une plus grande provision de gloire, est celui qui est le plus habile à tuer et qui s'expose le plus à se faire tuer lui-même. Ce sacrifice ne me va pas... J'en aimerais mieux un qui produisît la vie, et surtout la vie morale, et je vous avoue, monsieur, que j'en rêve un de ce genre.

Quelques jours après, quand le jeune piston pouvait s'échapper du quartier, on le voyait à la maîtrise mêlé aux jeunes enfants, et faisant comme eux thème et version.

II. Réunion pittoresque dans une église souterraine. — Une école militaire où l'on n'apprend pas à être soldat. — Curieuse rencontre. — Rendez-vous donné.

Cela se passait à Nantes en 1839.

Dix ans plus tard, c'est-à-dire l'année qui vient de finir, le maître de chapelle habitait Paris. Il parcourait un soir la rue du Bac. Arrivé devant le séminaire des Missions étrangères, il aperçut de la lumière dans l'église souterraine, et supposant qu'on y faisait quelque cérémonie religieuse, il entra dans la cour et regarda par la serrure.

Un singulier spectacle s'offrit à sa vue. Au lieu de prêtres, de surplis et de chapes, il aperçoit des soldats de toutes armes, infanterie, cavalerie, grenadiers, voltigeurs, compagnie du centre, carabiniers, lanciers, chasseurs d'Afrique, etc.

— Ah çà, se dit-il, est-ce qu'on craint encore une émeute dans ce quartier?...

Et comme les balles avaient tant soit peu sillonné les murs et brisé les vitres de la maison qu'il habitait en juin, pour s'assurer du fait, il ouvre sans façon la porte, et se trouve... au milieu de tout ce personnel militaire.

Tout était parfaitement calme ; pas un seul fusil, pas de munitions de guerre. Un jeune troupier tenait à la main un alphabet, et, tout fier de son savoir, montrait à son voisin, le voltigeur, *six lettres* qu'il connaissait déjà... A côté d'eux un carabinier étalait son étui de mathématiques, traçait des courbes, des triangles et faisait du dessin linéaire ; un autre étudiait sa grammaire, celui-ci traçait de la *bâtarde*, celui-là de la *fine anglaise*.

Le maître de chapelle commençait à s'apercevoir qu'il *était à l'école*, quand il se sentit frapper sur l'épaule. Il se retourna.

— Bonsoir, monsieur, lui dit un jeune prêtre à la mine fine, distinguée. Vous ne me reconnaissez pas?...

— Mais non.

—Regardez-moi bien.

— Je ne vous reconnais pas du tout.

Je suis votre jeune piston de Nantes... J'ai réalisé mon projet de dévouement, et, en attendant mon départ pour la Chine, j'ai organisé une classe pour mes anciens camarades, au milieu desquels vous me voyez.

Cela se disait au milieu des plus tendres embrassements, et non sans donner bien des distractions aux élèves, qui tous s'apercevaient de leurs émotions réciproques.

— Brave ami, dit le maître de chapelle au jeune prêtre, je reviendrai vous voir bientôt.

— Dépêchez-vous, alors, car je pars dans quelques jours... Je vous inviterai à la soirée d'adieu... vous m'y chanterez *quelque chose!*

— Je le veux bien, mais ce sera peut-être avec accompagnement de larmes. — Bonsoir.

III. Pieuse et touchante cérémonie. — Vieux martyrs. — Jeunes victimes. — Nouveau chant *du Départ*, non politique. — Déchirements d'un père. — Courage d'un fils. — Départ. — Espoir.

Enfin arriva le jour du départ, si impatiemment attendu par notre ex-piston. La veille, se faisait la cérémonie des adieux, et je vous assure que ce soir-là, à neuf heures, la chapelle du séminaire des Missions étrangères était complétement remplie. — Le vestibule qui la précède ne laissait pas une seule place à prendre, et pourtant les hommes seuls avaient eu le privilége de l'admission.

Toutefois, dans ce même vestibule on voyait une femme à genoux; sur son visage se peignait une douleur pleine de résignation. Elle priait, — et sa présence excitait un étonnement qui bientôt faisait place aux plus vives sympathies, quand on entendait dire... « cette dame est la sœur de l'un des partants. »

Ils étaient quatre debout, à droite de l'autel. — Leur attitude, sans être fière, avait quelque chose de grand et de noble, la sérénité et la joie éclataient sur leur visage.

En face, était placé le respectable missionnaire émérite, qui devait prononcer l'allocution.

Au fond de la chapelle, dans leurs stalles respectives, se trouvaient le bon supérieur et les vénérables directeurs des missions.

Presque tous ont passé de longues années dans l'Inde et dans la Chine. Les souffrances, les privations de tout genre ne leur ont pas fait défaut.— Après trente ans de travaux, l'un est revenu presque aveugle, l'autre tourmenté par d'affreuses douleurs; plusieurs gardent encore les traces du martyre, l'empreinte des fers qu'ils ont portés, les cicatrices des cruelles bastonnades, les marques imprimées à leur cou et à leurs épaules par la *cangue* ou les autres instruments de supplice. — Nous ne vous en donnons pas ici le détail déchirant, parce que nous vous ferons un jour la description du Musée chinois, conservé par ces vieilles gloires des missions, comme on conserve aux Invalides les drapeaux et les canons pris aux ennemis de la France.

Les missionnaires futurs, les jeunes élèves des missions étaient rangés sur quatre lignes, non dans un ordre bien régulier, car les invités s'étaient emparés de plus d'une place.

Dans cette chapelle se pressaient, se coudoyaient le magistrat, l'homme de lettres, le clerc de notaire, l'honnête ouvrier, et surtout bon nombre de militaires, carabiniers, chasseurs, caporaux, sergents, officiers, tous parents ou amis des partants.

Deux évêques invités eurent bien de la peine à traverser la foule pour arriver aux siéges qui leur étaient préparés près de l'autel.

La blancheur des surplis ne jetait point son éclat sur cette cérémonie à la fois triste et consolante. Tous les séminaristes et leurs chefs vénérables étaient en simple soutane : ainsi le veut le cérémonial de la SOIRÉE DES ADIEUX.

Au milieu de cette foule, un homme, d'une assez haute stature, paraissait plus vivement impressionné que les autres. De temps en temps il portait la main à son front, et il la retirait mouillée par la sueur, quoiqu'on fût au mois d'octobre; il jetait un regard vers l'autel, poussait un soupir, et sa tête retombait dans ses mains...

C'était le père d'un jeune missionnaire et de la dame que nous avons vue dans le vestibule. — Il avait voulu assister à la cérémonie du départ de son fils, comptant sur l'énergie et la force dont, à tort, il se croyait assez pourvu...

A un signal donné par le supérieur, tous tombèrent à genoux, — et la prière commença.

Il y a toujours, mais surtout en de telles circonstances, quelque chose de grand et de sublime dans cette foule qui entre en communication avec son Dieu par l'expression de sentiments d'autant plus beaux qu'ils sont plus naturels.

« Merci, mon Dieu, pour vos bienfaits de cette journée!... »

Puis se fait le silence... Chacun règle son avoir et son *débet*, suppute ses bonnes actions et ses fautes, et celui qui préside, rompant le silence, sollicite grâce pour tous. Enfin, il demande la protection divine pendant le sommeil, es-

pèce de mort unie à l'espoir d'une résurrection prochaine.

Après cette courte prière, chacun s'assit, et le missionnaire émérite commença son allocution. — Elle fut courte; elle se résumait dans ces deux mots : Courage, la force vient du Ciel... Il dit bien un mot du dévouement de l'apôtre des missions, mais avec une grande réserve. — On voyait qu'il craignait de faire son propre éloge. — Dévouement admirable, disons-le, nous! dévouement à toujours! ce qui fait honneur à notre France; car on nous a assuré que chez les autres nations les missionnaires ne s'engagent que temporairement; et nos quatre voyageurs faisaient la promesse solennelle de rester *toute leur vie* en Chine, de mourir à la peine, à moins que la voix du chef ne les rappelât pour offrir à leurs successeurs les fruits de leur expérience. — Dévouement désintéressé! Ce n'est point l'amour de l'argent qui les excite; ils ne possèdent rien comme propriété, et je vous assure qu'ils ne vendent pas du tout d'opium. Ce n'est point l'amour de la gloire, ils n'ont pas de témoins de leur triomphe, tout spirituel, tout moral. — Ce n'est point l'amour du bien-être, du confortable; pour nourriture du riz, encore du riz, toujours du riz; pour breuvage de l'eau ou du thé, rien autre chose que du thé, — et puis, la perspective de la prison, des coups de bâton, des supplices les plus affreux, de la mort...

Aussi, le vénérable orateur ne put terminer sa harangue sans dire ces mots, dispositif de la cérémonie, prononcés moins oratoirement que comme formule. — « Admirant « le dévouement apostolique, nous allons tous donner à « vos pieds, qui vous porteront dans vos saintes entre- « prises, le baiser du respect..., et puis nous vous embras- « serons en signe de notre vive affection, pendant que « tous chanteront en chœur : « Qu'ils sont beaux les pieds « de ceux qui vont annoncer aux nations la paix et les « biens solides de la religion chrétienne! » (*Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*)

A ces mots, un mouvement se fit dans l'assemblée. Le maître de chapelle avait promis de chanter *quelque chose*... Un des directeurs alla le dénicher dans un coin, et le conduisit à l'orgue. Il entonna d'une voix émue, sur le ton ordinaire de la psalmodie, les paroles précitées, et pendant qu'on les répétait en chœur, accompagnées par le *grand jeu* de l'orgue, un jeune séminariste conduisait vers l'autel le vénérable supérieur presque aveugle, et paralysé par ses quatre-vingt-sept ans.

Bon vieillard! il se prosterne devant les jeunes partants, leur baise les pieds en les arrosant de ses larmes, puis, presse chacun d'eux affectueusement dans ses bras.

Ce spectacle électrise le maître de chapelle, l'orgue murmure sous ses doigts quelques accords, et il chante sur des notes improvisées à l'instant, en prévoyant les résultats de ce dévouement surnaturel :

— *Videte regiones, jam albæ sunt ad messem.* (Voyez les régions infidèles, elles sont prêtes pour la moisson.)

Et tout le chœur reprend : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle aux nations! »

Les deux évêques et les directeurs suivent le supérieur, et une longue file monte vers l'autel, et chacun baise les pieds des missionnaires et donne à leur visage le baiser d'amour surhumain.

En recevant ces honneurs, les jeunes héros songent au supplice, à la mort, qui en ont moissonné tant d'autres et qui leur sont peut-être réservés. Cette pensée vient au maître de chapelle; aussi ses accords deviennent plus lugubres; un *tremolo* prélude à ces paroles fortement accentuées : « Ils vous traduiront devant leurs juges (leurs mandarins (*tradent vos ante præsides*); ils vous feront mourir... (*morte afficient vos*); mais, consolez-vous, vos noms sont écrits dans les cieux. »

Et tous les assistants, à leur tour, se rendent au baiser des pieds, prêtres, laïques, soldats, amis, parents; tous chantent profondément émus : « Qu'ils sont beaux les pieds des héros de cette cérémonie! »

A ce moment, un cri mêlé de sanglots part du chœur, et aussitôt un cri semblable fait écho au bas de la chapelle.

C'est le pauvre père qui a compté sur sa force et qui s'est trompé; il a bien pu se violenter, se rendre d'un pas saccadé jusqu'à son fils, se jeter à ses pieds, les baigner de ses larmes; mais là... la nature crie dans ses entrailles, et lui arrache ces sanglots qui glacent d'effroi les assistants. Ils ont pénétré jusqu'à l'âme de sa pauvre fille, qui s'évanouit dans le vestibule. Ils font même couler quelques pleurs sur les joues de son courageux enfant, qui le relève et le presse contre son cœur.

Pour faire diversion à cette scène de larmes, le maître de chapelle réunit ce qui lui reste de force, et mettant toutes ces douleurs sous la protection de la *Reine des apôtres* et la *consolatrice des affligés*, il chante : *Regina apostolorum, ora pro eis.* (Reine des apôtres, priez pour eux.)

Et pendant que le chœur répète les paroles tant redites, « Qu'ils sont beaux les pieds, etc. », on reconduit à sa fille, revenue à elle-même, ce pauvre père anéanti, que Dieu seul pourra consoler d'une telle douleur.

Le lendemain, la voie de fer et le bateau à vapeur transportaient à Paimbœuf, près Nantes, et notre héros et ses jeunes compagnons. Nantes avait vu naître son dévouement, Nantes le vit se réaliser. Accompagnons-le de nos vœux. Maintenant il vogue à travers l'Océan : puisse la fureur des flots respecter son voyage! Puissions-nous le revoir et entendre un jour de sa bouche l'attachant récit de ses travaux apostoliques! Il y a des choses bien curieuses dans la vie d'un missionnaire de la Chine!

N'est-ce pas, lecteurs du *Musée des Familles*, que vous le suivriez volontiers dans ses excursions aventureuses, dans ses études sur un monde inconnu, dans les dramatiques vicissitudes de ses souffrances et de ses triomphes?

L'abbé A.-M. TOUZÉ.

L'HERBE QUI GUÉRIT TOUT.

Une herbe est ici-bas qui guérit tous les maux.

Où fleurit-elle? en Égypte, en Espagne,
Dans mon pays, sous la vigne, en Champagne?

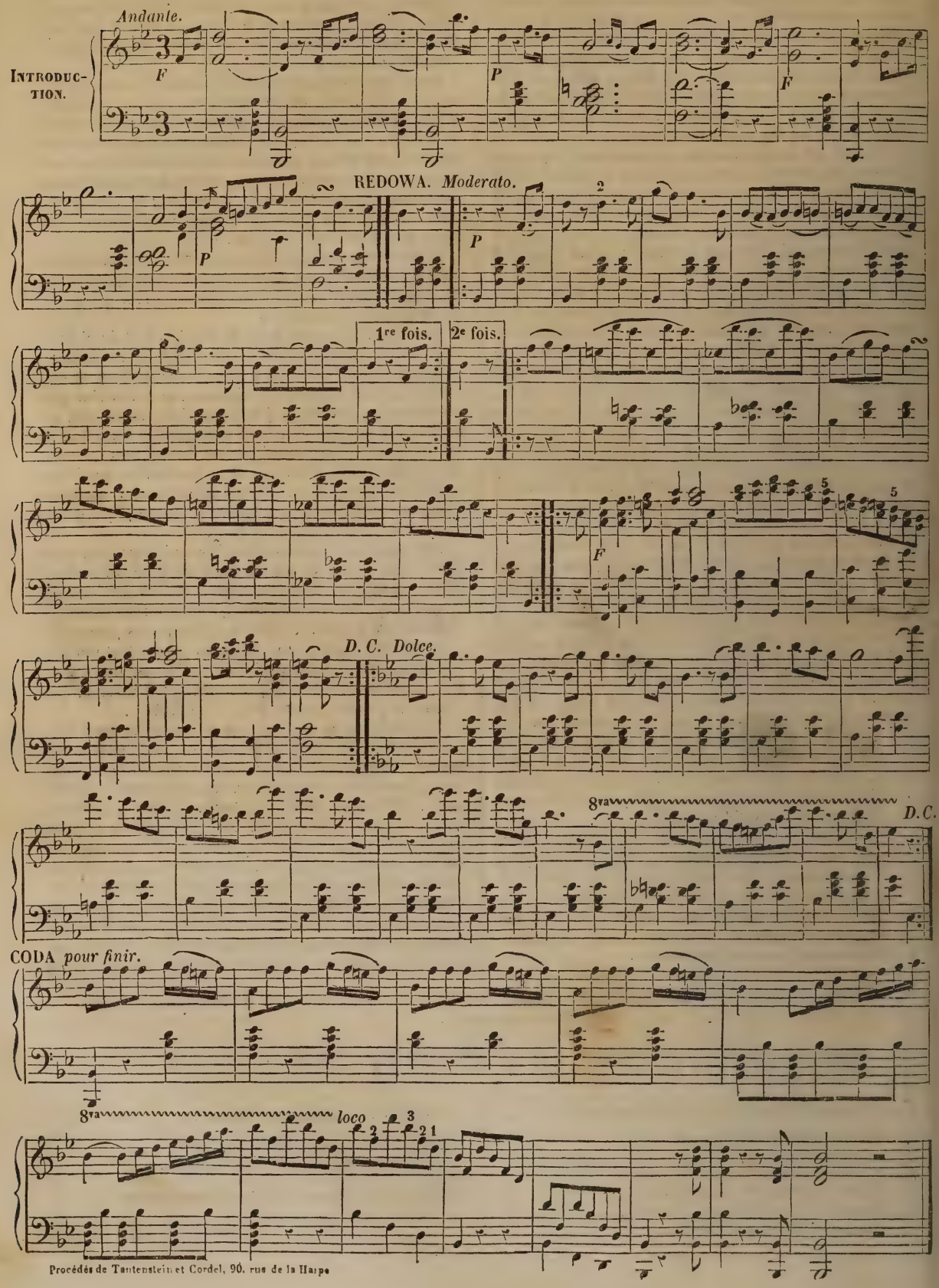
Fleurit-elle sous les rameaux,
Dans les bois ou dans les prairies?
Dans le jardin des Tuileries
Ou sur le chaume des hameaux?

Je l'ai cherchée en vain sur le rivage,
Dans le sentier, sous la roche sauvage...

L'herbe qui guérit tout fleurit sur les tombeaux.

Arsène HOUSSAYE.

LA MILANAISE, REDOWA, PAR M. A. AULAGNIER.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe

LA PRIÈRE DU MATIN.

La Prière du matin (scène de famille au quinzième siècle), de M. Éd. Dubufe. Musée du Luxembourg.

Il sort de son berceau pour dire sa prière,
Tel que le plus joli de ces anges pieux
Que le pinceau du peintre, en des flots de lumière,
Nous montre groupés dans les cieux.

Il commence, au hasard lève une main timide ;
Mais la jeune maman, corrigeant son erreur,
Et portant vers son front sa droite qu'elle guide,
Trace le signe rédempteur.

Car la main qui repose ou celle qu'on entraîne,
Aux yeux de l'innocent ne diffèrent en rien ;
Pas plus qu'à son esprit l'opulence ou la gêne,
Pas plus que le mal ou le bien.

Ses petits doigts unis et posés sur sa mère,
Sur les yeux maternels ses deux yeux arrêtés,
Il écoute, et redit de la sainte prière
Les mots tour à tour répétés.

Il redit ; mais bientôt son jeune esprit se lasse :
Alors son œil parcourt les vases de cristal,
Ou suit le balancier qui, doublé par la glace,
Décrit son arc toujours égal.

Et la bonne maman bien vite le ramène,
Et, répétant le mot qu'il n'avait pas fini,
Reporte ses regards au crucifix d'ébène
Entouré d'un rameau bénit...

Alors ses doigts distraits près du coussin de soie
Cherchent, en se jouant, le mobile flacon,
Qui, captif comme lui, se dégage et tournoie
En se roulant sur son cordon.

Et la jeune maman, s'interrompant à peine
Pour joindre à la prière un reproche bien doux,
Prend ses doigts fugitifs, lentement les ramène
Et les croise sur ses genoux.

Qu'il sache que dans tout le Seigneur est le maître,
Que la voix des enfants lui parvient en tout lieu ;
Et les vœux qu'en son cœur chaque matin fait naître,
Qu'il les adresse vers son Dieu.

Soit qu'il veuille les jours de sa mère malade,
Du père, absent au loin, le retour imprévu,
Un beau soleil luisant pendant sa promenade,
Ou le grand sabre qu'il a vu ;

Enfant, tous ses désirs, purs comme sa prière,
Dans leur grâce naïve il peut les dévoiler ;
L'homme viendra bientôt : ces pensers qu'il faut taire,
Et ces vœux qu'à soi-même on craint de révéler...

ELZÉAR ORTOLAN (1).

(1) Disons, car on ne le devinerait pas, que l'auteur de ces vers est bien le grave conseiller de l'Université, l'éminent professeur de la Faculté de droit. Nous reviendrons à l'écrin où nous avons trouvé cette perle, qui se marie si parfaitement au tableau de M. Édouard Dubufe.

ÉTUDES INDUSTRIELLES.

HISTOIRE D'UN LIVRE (1).

II. La papeterie. Chiffons et chiffonniers. 72 millions de kilos. Leurs transformations. La fonderie de caractères. Leur fabrication. L'encre d'imprimerie. Les presses. Le métier d'auteur se relève. L'éditeur, magicien en habit noir. Rudes épreuves. Anecdotes. Samuel Johnson. Feu Ambroise Dupont. L'art de se faire éditer. Une vengeance d'auteur.

Voici d'abord la papeterie. Dès les premiers pas, nous sommes arrêtés par un tas impur de ces chiffons que les Diogènes nocturnes de Paris et les chiffonniers des campagnes ont ramassés au coin des rues ou échangés contre des rubans de fil, au seuil des métairies. Cette industrie n'est pas celle qui occupe le moins de bras, car elle consomme, année commune, soixante-douze millions de kilogrammes de chiffons. Ceux que nous venons de voir sont livrés en premier lieu aux délisseuses, qui font le choix et les coupent sur la lame de faux de l'établi. Ils passent ensuite sous les ciseaux des grilleuses, chargées d'enlever les ourlets, les boutons et les agrafes, et tombent de la grille dans le diable qui, dans sa rapide évolution de cent cinquante à deux cents tours par minute, en ôte la première couche de poussière. Une fois blutés, on les jette dans un cuvier rempli d'eau froide, où une colonne de vapeur les foule et délivre le ligneux des matières étrangères. A cette lessive à vapeur en succède une seconde qui achève de les purifier; et après ces deux opérations, le gouverneur ou chef de la batterie s'empresse de les mettre sous le rouleau de la pile. Là, ils sont réduits en une sorte de pâte qu'on appelle défilé; ce défilé, blanchi avec soin au gaz, est repris par la pile raffineuse, triturée, et reçoit les diverses couleurs que veut lui donner le fabricant. Suivez maintenant cette pâte ainsi préparée, encollée et azurée, dans les deux compartiments où la mêlent les agitateurs, sur le tamis épuratoire, dans les coulisses de la caisse; et voyez-la se répandre sur la toile métallique, dite forme ou table de fabrication, entraînée sous des rouleaux de feutre, de fonte et de cuivre qui la pressent, la foulent, la tendent, la sèchent et l'enroulent sur un dévidoir, où elle se trouve changée en papier, qui est immédiatement divisé et coupé selon les besoins du format, sur la table à rainures.

Il s'agit maintenant de transporter ce papier dans la salle d'apprêt et de l'y éplucher, c'est-à-dire d'enlever, à l'aide d'un grattoir, les boutons de pâte qui ont échappé à l'épurateur. D'autres mains l'échangent, ou en d'autres termes établissent l'uniformité que le grain du papier doit offrir à l'œil, en changeant les feuilles. Il est remis ensuite aux pressiers, qui le disposent par poignées de cinq cents à mille feuilles, entre des plateaux de bois. Il ne reste plus, après cette dernière opération, qu'à former les rames et l'envoyer à l'imprimeur.

(1) Voir le numéro d'octobre dernier.

— Je n'aurais jamais cru, s'écria le maître de forges, que l'impression d'un livre causât un tel remue-ménage!

— Ce n'est rien, répondis-je, en regardant l'écrivain futur du coin de l'œil; nous n'avons encore que le papier, à la fabrication duquel le commerce et la marine concourent même indirectement: car je ne vous ai parlé ni du bleu de Prusse et du cobalt qu'il faut pour l'azurer, ni du chromate de plomb, des bois de Sainte-Marthe et de Campêche, de l'alun et du sel d'étain, indispensables pour le teindre en vert, en jaune, en rouge et en rose; toutes couleurs dont nous ne pouvons nous passer pour nos couvertures. Il faut entrer dans la seconde usine et voir fondre les caractères.

Je suppose que l'un de vos frères nous a fourni les matières premières, c'est-à-dire le plomb et le cuivre; admettez également qu'un Didot ou un Seger a taillé sur l'acier les poinçons en relief, représentant les vingt-quatre lettres de l'alphabet, et que ces poinçons enfoncés dans un carré d'argent ou de cuivre ont constitué les matrices ou moules de la lettre en creux.

Nous entrons dans la fonderie. Une cuiller divisée en compartiments repose sur le fourneau en briques. Six ouvriers sont rangés autour du fourneau, que chauffe un feu de bois sec et léger, coupé peut-être dans les forêts de votre frère. Les flots du métal, composé de plomb et de régule d'antimoine, bouillonnent sous l'action des flammes. Chaque ouvrier trempe alors dans la cuiller qui contient le métal en fusion, une cuiller plus petite consistant dans une barre de fer creusée à l'extrémité supérieure, et dont l'autre bout s'enfonce dans un manche de bois. Le liquide enflammé est versé dans le moule et presque aussitôt refroidi, et un mouvement de la main suffit à l'ouvrier pour faire tomber sur un trépied placé à sa gauche la lettre formée dans le moule. La lettre faite, on la rompt aussitôt. Des ouvrières s'en emparent ensuite pour la frotter, ou si vous l'aimez mieux, pour effacer sur une pierre de grès les aspérités du métal; des créneurs, pour l'évider en dessous, si elle paraît trop haute; des coupeurs, pour enlever avec le rabot de cuivre la petite saillie laissée par la matière qui était primitivement dans le jet du moule. Cela fait, elle passe dans les mains de l'apprêteur, qui lui donne le dernier coup de lime, et la soumet à une longue et rigoureuse révision, après laquelle les manœuvres la mettent dans les paquets destinés à l'imprimeur.

Nous possédons dès lors les deux grands éléments de l'impression, le papier et les caractères; il ne manque plus que l'encre et la presse, que vous allez voir dans les deux grandes usines qui nous restent à visiter.

Pénétrons d'abord dans cette cour, d'où vous repousse, aux premiers pas, une odeur épouvantable. Une tente s'élève au centre, sous laquelle brûle, en lançant d'épaisses colonnes de fumée, un vase plein de poix résine. Dans un coin, vous apercevez une marmite en fer, contenant de l'huile qui bout depuis deux heures.

Regardez bien cet homme qui frappe la tente et en fait tomber le noir que la fumée de la résine a déposé sur les parois intérieures tapissées avec du papier; puis ces aides, dont les uns lavent le noir ainsi obtenu, tandis que les autres s'apprêtent à le mélanger avec l'huile cuite et filante, au moyen de pilons en marbre; voilà la fabrique et les fabricants d'encre d'imprimerie.

— Avec tout cela, dit très-haut le maître de forges, vous n'avez nullement prouvé que j'étais intéressé personnellement à l'impression de votre livre.

— M'y voici : que voyez-vous dans ce dessin qui représente tant bien que mal la quatrième usine où nous devions entrer en imagination?

— Une machine à vapeur et une presse typographique!

— Eh bien! il n'est pas une de ces pièces qui ne soit sortie de votre forge.

Vous avez fabriqué ces boulons, ces écrous, ces clefs, ces charnières, ces supports, ces leviers, etc., etc., etc.

Vous seul pouvez dire, par conséquent, le nombre d'ouvriers spéciaux qu'il a fallu faire travailler pour forger, tourner, forer et fondre chacune des pièces de cet ingénieux mécanisme. J'ajouterai que le marbre de la presse est en fonte, et nous vient encore de votre usine; or, vous reconnaîtrez bien avec moi que si l'auteur n'avait pas fait son livre, il n'était besoin ni de papier, ni d'encre, ni de caractères, ni de presse typographique, ni de machine à vapeur. Ce millier d'ouvriers que je vous ai montré déjà exclusivement occupé, de près ou de loin, par voie directe ou indirecte, de la préparation de ce livre toujours à l'état de manuscrit, serait donc resté inactif. D'où il suit, si je ne me trompe, qu'un auteur, matériellement parlant, sert la société autant qu'un agriculteur, et n'est même pas inutile aux maîtres de forges.

Les deux personnes touchées par l'allusion se rendirent de bonne grâce.

— J'avoue, se hâta de dire l'excellent Duval, en aspirant d'énormes prises de tabac; j'avoue en vérité que ce métier d'auteur commence à m'inspirer beaucoup moins de répugnance; peut-être même me sentirai-je au fond du cœur une indulgence qui étonnera tous mes frères.

— Il est certain, observa le maître de forges, que je n'avais pas encore envisagé la question sous ce point de vue.

— Ni moi, dit l'actionnaire de mines, qui s'était déjà amusé à calculer la somme de plomb et de fer approximativement nécessaire par an aux imprimeries françaises.

Le jeune Duval, rouge de bonheur, profita de ce demi-succès pour rallumer la flamme du punch, qui éclaira cette fois des physionomies moins bouleversées.

Je poursuivis donc en souriant :

— Maintenant que nous avons papier, encre, caractères et presse à vapeur pour notre manuscrit, il ne s'agit plus que de le porter chez l'imprimeur; mais pour cela, il est un intermédiaire à visiter d'abord, sans lequel le pauvre manuscrit ne serait peut-être jamais mis en lumière; j'entends naturellement l'éditeur.

L'éditeur, dans les rêves dorés des débutants, apparaît entouré de l'auréole merveilleuse et doué du pouvoir magique des génies et des enchanteurs. Ce magicien en habit noir possède en effet la baguette toute-puissante d'Aladin. Qu'il prononce un mot! et ces ténèbres sombres, dans lesquelles est enseveli l'écrivain, se dissipent comme par enchantement. Mais il n'est point facile d'arracher ce mot de ses lèvres. Offrît-on un chef-d'œuvre, ce qui arrive de temps en temps (car vous savez tous, comme moi, que Milton se vit éconduit avec son *Paradis perdu*, que La Bruyère dut garantir les frais d'impression de ses *Caractères*, que Bernardin de Saint-Pierre avait en vain frappé à toutes les portes des libraires de son temps pour obtenir qu'on imprimât gratuitement *Paul et Virginie*), il y a cent à parier contre un que l'éditeur refusera. En réfléchissant aux déboursés que nécessite la fabrication d'un livre, et aux faibles chances de succès qui suivent d'ordinaire un début, la froideur parfois injuste et toujours cruelle des éditeurs se comprend sans peine; aussi, souvent, l'adresse est-elle plus utile que le mérite, et vaut-il mieux, pour l'intérêt matériel, être un homme de courage et de ressources, qu'un homme d'esprit et de génie.

Permettez-moi de vous conter, à ce propos, une anecdote que je tiens de première main.

En 1838, un jeune auteur, encore peu connu, se présente un matin chez l'éditeur à la mode, qui illustrait la rue Vivienne. Ambroise Dupont (dont le Ciel garde l'âme en paix) avait, à son petit lever, l'air gracieux du sanglier sortant de sa bauge après une mauvaise nuit. C'est vous dire, en termes fleuris, l'accueil que reçut le jeune homme. Cet accueil fut de telle nature que, si mon commençant n'avait eu l'amour de la littérature cloué et chevillé dans l'âme, il aurait pris ses jambes à son cou et se serait enfui; mais il avait fait provision de persévérance et de sang-froid, et, après avoir reçu la bordée sans sourciller, il offrit au farouche éditeur le manuscrit d'un roman que celui-ci s'empressa d'écarter comme un calice d'amertume.

Un débat s'engagea sur la question de savoir si cette liasse menaçante resterait sur le bureau d'Ambroise Dupont, ou si l'auteur la remporterait à l'instant même. Ce débat fut long, mais l'auteur obtint l'avantage, grâce au désir probablement qu'avait l'éditeur de se débarrasser de lui. Congédié avec la promesse banale que son roman serait examiné, le débutant revint huit jours après, et pendant trois mois il se présenta toutes les semaines, le même jour et à la même heure, pour demander quel était le jugement porté sur l'infortuné manuscrit. On le lui fit enfin connaître, et, s'il n'était pas très-flatteur, ce jugement avait du moins le mérite de la clarté. Vous croyez que le jeune homme, au désespoir, tomba aussitôt dans le découragement romantique : loin de là; quinze jours plus tard il reparaissait chez Dupont, et le dialogue suivant s'engageait entre eux dans l'antichambre.

L'éditeur. Comment, monsieur, c'est encore vous! Il me semblait pourtant que je m'étais exprimé la dernière fois de façon...

L'auteur. A me convaincre, cher monsieur, de la bonté de votre goût. Je suis même si bien guéri de la petite blessure faite à mon amour-propre, que je viens, sans le moindre regret, de livrer mon roman aux flammes.

L'éditeur, *un peu rassuré et se radoucissant*. Je ne comprends pas bien alors le motif de votre visite.

L'AUTEUR. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, et si pouvez m'accorder quelques minutes...

L'ÉDITEUR, *le menant dans son salon.* Je vous écoute.

L'AUTEUR, Monsieur! connaissez-vous l'auteur des *Fiancés?*

L'ÉDITEUR. Manzoni! sa réputation est européenne, et s'il eût habité Paris, j'aurais édité son roman n'importe à quel prix, car j'ai toutes les célébrités contemporaines sur mes catalogues.

L'AUTEUR. Eh bien! sans aller à Naples, vous pouvez y inscrire Manzoni.

L'ÉDITEUR. Que voulez-vous dire?...

L'AUTEUR. Que je vous apporte, dans le plus grand secret, la traduction du premier volume d'un roman nouveau de l'auteur des *Fiancés*, dont l'existence et le titre sont aussi ignorés à Naples qu'à Paris.

L'ÉDITEUR. Serait-il possible?...

L'AUTEUR. Savez-vous l'italien?...

L'ÉDITEUR. Ma foi, non.

L'AUTEUR. Voilà sa lettre.

L'ÉDITEUR. Et vous en avez déjà, dites-vous, traduit quelque chose?

L'AUTEUR. Tout un volume.

L'ÉDITEUR. Si vous voulez me laisser...

L'AUTEUR. Impossible, l'auteur me défend de m'en dessaisir, avant d'avoir traité.

L'ÉDITEUR. Et quelles sont vos conditions?...

L'AUTEUR. Je vous le dirai quand ma traduction vous sera connue.

L'ÉDITEUR. Avez-vous le temps de m'en lire quelques chapitres?

L'AUTEUR. Je suis à vos ordres.

L'éditeur, allant ouvrir une porte latérale, et ramenant un homme jeune encore, auquel il parle bas, et qui s'assied d'un air étonné :

— Vous pouvez commencer, nous écoutons.

Le débutant, après ce colloque, lut le premier chapitre de sa traduction, en s'excusant à chaque page sur son inexpérience et sur la pénurie de la langue française qui ne lui permettait pas de rendre, comme il l'aurait voulu, les riches couleurs de l'original. Il allait entamer le second chapitre, lorsque l'éditeur se leva, et après avoir échangé un coup d'œil avec le nouveau venu, dit d'un ton bref et décidé :

— Vos conditions?

— Les voici, répondit le jeune homme; vous paraîtrez dans un mois, j'aurai vingt-cinq exemplaires et mille francs le jour de l'apparition pour les deux volumes.

— Vous ne plaisantez pas?...

— Si peu, que je demande à signer un traité sur ces bases.

L'éditeur le prit au mot, et quand les deux signatures furent couchées au bas de cet engagement, il laissa éclater sans mesure son enthousiasme et son admiration pour ce qu'il venait d'entendre.

— Tenez, Soulié, disait-il au témoin de cette scène, que le débutant rencontrait pour la première fois, vous mettez du drame et de la vie dans vos romans, vous les touchez avec vigueur et savez nouer admirablement une intrigue; mais vous n'avez, mon cher, ni cet intérêt, ni ce naturel, ni cette couleur. On sent là-dessus le reflet vif et chaud du soleil de l'Italie.

Le traducteur courbait modestement la tête et paraissait confus de cet éloge.

Le roman s'imprima en dix-huit jours : chaque feuille nouvelle augmentait l'admiration de l'éditeur qui dévorait les épreuves. Enfin vint le moment solennel, celui où il fallut livrer le titre. A sept heures du matin Dupont était chez le jeune homme; celui-ci lui remet le papier si impatiemment attendu. L'éditeur le déplie et lit : BERTRAND DE BORN.

— Vous moquez-vous de moi? s'écrie-t-il alors avec sa brusquerie accoutumée. C'est là le titre du premier roman que vous m'aviez porté, et que j'ai refusé de faire paraître...

— Il est vrai, dit tranquillement le jeune homme.

— Et vous voulez le mettre à votre traduction?

— Je n'ai pas traduit.

— Comment?...

— C'est mon pauvre livre que vous aviez rejeté sans le lire, et que je vous ai fait accepter et admirer sous le couvert de Manzoni.

La vengeance avait du montant; mais l'éditeur en prit son parti, car il était homme de goût. Il refusa même de déchirer l'engagement que lui rendait le jeune auteur.

Je ferais un in-folio si je voulais vous raconter toutes les tribulations de l'écrivain qui cherche un éditeur. Il faut subir, hélas! la loi du plus fort, bien qu'elle soit dure; car on ne rencontre pas tous les jours des amis des lettres aussi généreux que le peintre Vien, qui ne craignit pas d'aventurer cent écus pour l'impression du chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. Tout le monde ne

Samuel Johnson.

peut pas débuter avec autant de bonheur que Samuel Johnson, l'illustre critique anglais du siècle dernier. Il était encore au collége, son professeur lui infligea pour pensum de traduire en vers latins, pendant les fêtes de Noël, le poëme de Pope sur le Messie. Samuel se met à l'œuvre, s'y attache, et envoie sa traduction à son père, libraire à Lichfield. Celui-ci, qui était bon latiniste, admire les vers de son fils, les imprime et les publie sans l'en informer, et envoie le premier exemplaire à Pope. Pope,

enthousiasmé, s'écrie que c'est un chef-d'œuvre, dont son propre ouvrage semble être la traduction. Là-dessus, la renommée embouche ses cent trompettes, et Samuel Johnson apprend au collége qu'il est le premier et le plus célèbre poëte latin... de l'Angleterre. Faute d'un tel père, les jeunes écrivains se plient sans murmurer aux exigences les plus bizarres, acceptent toutes les humiliations. Tel auteur en vogue aujourd'hui a vu en gémissant le manuscrit de son roman, oublié pendant des années sous les maculatures de l'éditeur, ou rongé par la poussière, comme le *Nœud gordien* de M. Ch. de Bernard, que les rats avaient à moitié dévoré, quand le hasard le fit tomber sous les yeux d'un journaliste. Tel autre a dû refondre son sujet, gâter son plan et dénaturer son idée première, selon les caprices ou les vues mercantiles du tyran. Et ne croyez pas que les talents médiocres soient seuls condamnés à passer sous ces fourches caudines. Le génie les a subies plus d'une fois, et je pourrais vous en citer d'illustres exemples.

MARY-LAFON.

(*La suite prochainement.*)

LE VRAI ROBINSON (1).

V. Travaux du colon. — Un cabinet d'étude. — Pêche à la ligne. — Administration. — L'île Selkirk. — Le nouveau Prométhée. — Ce qui peut manquer au bonheur. — Rencontre avec Marimonda. — Monologue.

Trois mois se sont écoulés.

Grâce à Selkirk, ce rivage qui l'avait reçu lors de son débarquement présente aujourd'hui un aspect non-seulement pittoresque, mais animé. La main de l'homme s'y fait sentir.

Des buissons, quelques touffes d'arbres gênaient la vue vers les collines du fond, ils ont été arrachés ou abattus; de jolis sentiers, recouverts de sable, serpentent sur la vaste pelouse; l'un se dirige vers les vallées de droite, un autre vers les montagnes de gauche; un troisième s'arrête devant un fort *mimosa* dont les branches supérieures et l'élégant feuillage s'étalent en parasol. Un banc de bois, composé de quelques rondins fichés en terre, de rameaux entrelacés et recouverts d'écorce, l'entoure; une table rustique, construite d'après le même système, s'élève au pied de l'arbre. C'est là le cabinet d'étude et de méditation du solitaire; c'est là aussi qu'il vient prendre ses repas en regardant la mer.

Le triple sentier aboutit à la grotte, dont Selkirk a continué de faire son séjour. Cette grotte, il l'a agrandie, équarrie à coups de hache, afin d'y trouver place suffisante pour lui, son mobilier et ses provisions. Il a essayé même d'en décorer l'extérieur par un banc de gazon, par diverses sortes de plantes grimpantes, destinées à recouvrir sa nudité calcaire. A l'entrée de son habitation s'élèvent deux jeunes palmiers, transplantés là par lui en guise de portique. Mais la nature n'obéit pas toujours à l'homme ; les lianes et les palmiers se sont mal trouvés de leur changement de domicile, et maintenant les longs rameaux flexibles des uns, comme les larges feuilles des autres, pendent à demi flétris au-dessus de la grotte, qu'ils obstruent plutôt qu'ils ne la décorent.

A force de soins, et avec l'aide de ses ruisseaux, Selkirk espère bien les rendre à la vie et à la santé. Il a imposé à ses deux ruisseaux une bien autre obligation, celle d'entretenir une cressonnière et un vivier, établissements de prévoyance, dont le premier surtout a parfaitement réussi. Quant au second, sa tâche la plus ardue n'a pas été de creuser le vivier, mais de le peupler. Il a fallu pour cela se faire pêcheur, fabriquer un filet. Il en est venu à bout, avec quelques fils enlevés à son fragment de voile, la bourre de ses cocos, de fines tresses de joncs, assujettis l'un à l'autre en mailles serrées; par malheur, ces beaux poissons, les brêmes, les congres, les anges de mer, qui se montraient avec tant de complaisance à travers la vague limpide, n'étaient pas aussi faciles à prendre qu'à voir. Sous la lame, presque à fleur d'eau, existait un fond de roches sur lequel le filet ne pouvait être manœuvré. Après plusieurs tentatives infructueuses, il fallut se contenter du rôle infime de pêcheur à la ligne; un clou aplati, pointé, recourbé, fit l'office d'hameçon. La réussite arriva, mais à force de temps et de patience; heureusement, les écrevisses de mer se laissaient prendre à la main, et le vivier ne resta pas désert et inutile.

(1) Voyez les deux derniers numéros.

D'ailleurs, notre heureux Selkirk n'a-t-il pas la chasse? La chasse, il l'avait ouverte d'une façon toute généreuse, comme un sage monarque qui ne fait la guerre que dans un intérêt général. Il est vrai que, comme il arrive à la plupart des sages monarques, son intérêt particulier devait y trouver sa satisfaction; du moins il le croyait.

Des chats sauvages existaient dans l'île, détruisant les jeunes couvées, les agoutis et autre menu gibier; il la débarrassa presque complétement de ces pirates, se réservant de lever seul sur ses sujets l'impôt du sang.

Il s'était signalé déjà par des actes administratifs d'un genre tout différent.

Ce roi sans peuple ignorait dans quelle partie de la grande mer et à quelle distance des côtes se trouvait situé son royaume sans nom.

Armé de sa lunette, avec le secours de sa carte nautique, il essaya, par la position des étoiles, d'en mesurer la longitude et la latitude. Il se crut d'abord relégué dans une des îles formant le groupe de Chiloë; son calcul rectifié, il se crut ensuite à l'île de Juan Fernandez, puis à celles de Saint-Ambroise ou de Saint-Félix. Faute d'instruments de précision, ne pouvant en déterminer strictement la place, il se persuada que la terre qu'il habitait n'avait jamais été relevée, qu'elle était en réalité une terre sans nom, et il lui donna le sien; il l'appela *l'île Selkirk!*

Jeune ambitieux, tu réalisais ainsi un de tes plus doux rêves d'autrefois. Te souvient-il du jour où, te rendant en bateau de Largo-Bay à Saint-André pour y rejoindre Guillaume Dampier, tu te voyais déjà le chef d'une contrée nouvelle découverte et baptisée par toi?

Eh bien! cette contrée, n'a-t-il pas fait mieux que la découvrir? Il l'habite, il l'administre, il y règne! Non content de son nom donné à l'île, il crée bientôt pour ses diverses localités une nomenclature spéciale. A la rive sur laquelle il a débarqué il donne le nom de *Plage de l'Es-*

padon; cet amoncellement de roches blanches ou rouges qu'il a d'abord vues sous la brume, c'est le *Faux-Coquimbo;* il nomme *Bois du Toucan* la futaie où il a rencontré ce placide oiseau pour la première fois; le *Défilé de l'Attaque*, c'est celui où Marimonda l'assaillit avec des pierres; à ces côtes arides, déchirées par de profondes ravines et parsemées de précipices, il a imposé l'odieux nom de *Straddling!* Dans ses montagnes il a l'*Oasis;* c'est un petit vallon ombreux, égayé par le bruit d'une source, et qui s'ouvre sur la mer à l'une de ses extrémités. Là, souvent, il va se mettre à l'affût et guetter les chèvres qui viennent se désaltérer à la source. A l'étage supérieur est le plateau escaladé péniblement par lui le jour de son arrivée, et d'où il put se convaincre qu'il avait été relégué dans une île. Ce plateau, il l'a nommé *la Découverte.*

Les deux ruisseaux qui serpentent sur sa plage et devant sa grotte ont eux-mêmes reçu de lui leur dénomination. Celui-là, chargé de l'entretien du vivier et qui gazouille doucement à travers les herbes, c'est *la Fauvette;* l'autre, parsemé de petites cataractes et dont le cours est plus rapide et plus bruyant, s'appelle *le Bredouilleur* (*the Stammerer*).

Il a donc procédé à la destruction d'animaux malfaisants, fait acte d'édilité, en ouvrant quelques voies de communication, donné un nom à chacune des parties de son île. Combien de grands administrateurs n'ont pas fait plus!

Mais à son vivier, à sa cressonnière, à ses chasses, à ses pêches, à ses constructions, à ses abatis d'arbres, ne se sont pas bornés ses travaux; il lui a fallu se procurer d'abord l'élément essentiel de toute civilisation, de tout bien-être, le feu.

Sans feu qu'aurait pu faire l'opulent propriétaire de ce séjour enchanté? Pour se frayer un passage à travers des fourrés trop épais, le feu ne lui était-il pas nécessaire? Ne lui était-il pas indispensable pour sa cuisine? Quelques-uns de ses arbres, il est vrai, lui offraient des fruits en abondance; mais la plupart de ces fruits étaient d'une nature sèche et ligneuse; d'ailleurs, jeune et vigoureux, mis facilement en appétit par le travail et l'exercice, se serait-il contenté d'un dîner qui n'aurait été qu'un dessert? Entouré de poissons de toutes les couleurs, de gibier à poil et à plume, en serait-il donc réduit à disputer à ses agoutis leurs noix de maripa?

Il rêva, il se creusa la tête; armé d'un morceau de fer, il frappa toutes les roches siliceuses de ses montagnes, pour en faire jaillir d'inutiles étincelles. Il se rappela alors que les sauvages obtenaient du feu sans briquet et sans allumettes, rien que par le frottement de deux morceaux de bois sec; il essaya, mais vainement d'abord; il y épuisa la vigueur de ses bras sans se décourager; il s'adressa tour à tour à chacun de ses arbres, priant Dieu en lui-même de faire tomber sa foudre sur son île, pourvu que la foudre y laissât trace d'incendie. Enfin, prêt à perdre courage, il s'attaque au myrte-piment (1); il recommence son travail habituel du frottement... Puissances du ciel! il sent les deux fragments de branches s'échauffer sous la friction; une petite fumée blanche se fait jour à travers les deux bûchettes, allant et venant, de haut en bas, de bas en haut, entre ses mains rapides et tremblantes d'émotion. La flamme a paru! Il pousse un cri de triomphe, et, rassemblant à la hâte quelques brindilles, quelques roseaux desséchés, il saute de joie autour de ce premier feu, que, nouveau Prométhée, il vient de dérober, non au ciel, mais à la terre!

Ensuite, dans sa reconnaissance, il court au myrte, le presse dans ses bras, le baise. Action folle peut-être; peut-être acte de gratitude qui remontait plus haut que les rameaux les plus élevés de l'arbre, plus haut que les cimes culminantes des montagnes de l'île.

Mais ce feu, chaque fois qu'il en aura besoin, lui faudra-t-il donc recommencer le même travail? Non loin de sa grotte, dans un enfoncement, qu'une saillie de rocher protége contre les vents de mer, il fait un grand amas de bois et de broussailles, l'enflamme, l'entretient de temps à autre par une addition de combustibles, et il comprend pourquoi, chez les peuples primitifs, le premier culte a été celui du feu; pourquoi, depuis Zoroastre jusqu'aux Vestales, le soin de l'entretenir fut un sacerdoce.

Plus tard, selon la marche ordinaire des choses, il simplifia ses moyens de conservation. Avec quelques brins de fil et la graisse de son gibier il se composa une lampe; plus tard encore, il eut de l'huile, et les brins de jonc lui suffirent.

A partir de ce moment, l'île entière lui paya tribut; les écrevisses de mer, les congres, la chair de l'agouti, savoureuse comme celle du lapin de garenne, figurèrent tour à tour sur sa table. Lorsqu'il les assaisonnait de quelques morceaux de lard, remplaçant le pain par le biscuit de mer, il faisait des repas dignes d'un amiral.

Quoique les chèvres fussent devenues farouches, ainsi que les autres habitants de l'île, depuis que tous avaient pu connaître ce qu'étaient l'homme et cette foudre qu'il dirigeait à son gré, Selkirk en surprenait encore assez souvent à portée de la balle. Un pareil gibier ne lui était pas seulement profitable pour sa nourriture; leurs cornes, longues et creuses lui servaient à faire des poudrières et d'autres menus ustensiles, nécessaires à son ménage; de leurs peaux il se composait des tapis et des couvertures, des sacs pour mettre ses provisions à l'abri de l'humidité. Il s'était même fabriqué une gibecière de chasse, qu'il portait sans cesse dans ses courses.

Ses saumures de thon, son biscuit, quelques quartiers de chèvre bien fumés et les produits de son vivier lui composent aujourd'hui une réserve sur laquelle il peut vivre assez longtemps, sans se soucier de rien, que de l'amélioration de son bien-être actuel.

Le voilà enfin en possession de toutes les jouissances qu'il a convoitées, l'abondance, les loisirs, la liberté absolue.

Et pourtant, parfois son front se plisse soucieux, un certain malaise, dont il ne peut se rendre compte, le tourmente; quelque chose d'insaisissable, de vague encore dans sa pensée, lui fait défaut; son appétit s'émousse, son courage faiblit, ses rêveries se prolongent pénibles. Mais, à force d'y songer, il vient de découvrir la cause du mal.

Que lui manque-t-il?

Il lui manque du tabac!

Nos besoins factices exercent souvent sur nous un empire plus tyrannique que nos besoins réels; il semble que nous nous cramponnions avec plus de force et de ténacité à cette seconde nature, parce que nous nous la sommes créée à nous-mêmes; elle vient de nous; l'autre ne vient que de Dieu, et elle est commune à tous!

Selkirk, maintenant, se persuade que le tabac seul manque à son bonheur; c'est sa privation qui le jette dans ces langueurs douloureuses. Si Straddling avait mis dans la part qu'il lui a faite une bonne provision de tabac, il lui eût tout pardonné; il ne se sentirait plus la force de le

(1) *Myrtus aromatica;* ses baies sont le piment, connu sous le nom de piment de la Jamaïque.

loir. Que lui importe l'abondance qui l'entoure, s'il n'a pas de tabac! que lui importent ses loisirs, s'il ne peut les occuper en fumant! que lui importe même ce feu, qu'il vient de conquérir, s'il lui est interdit d'y allumer sa pipe!

Soucieux et malcontent, il errait un matin à travers ses domaines, le fusil en bandoulière, la hache à la ceinture, lorsqu'il aperçut quelque chose qui se mouvait en se dandinant sur une pointe de terre, ombragée par quelques balisiers.

C'était Marimonda.

A la vue de son ennemi, légère et rapide, elle s'élança derrière un coteau boisé. Il la revit, un instant après, tranquillement assise sur la maîtresse branche d'un arbre, tenant dans chacune de ses mains un fruit, qu'elle heurtait alternativement contre la branche, et l'un contre l'autre, pour en briser l'enveloppe coriace.

L'aspect de Marimonda a toujours éveillé chez Selkirk un sentiment de répulsion; non-seulement elle lui rappelle Straddling, mais, avec ses pommettes rapprochées, sa mâchoire saillante, et surtout son dandinement de corps, il trouve, à l'heure présente, qu'elle lui ressemble; et cependant, s'arrêtant devant elle, il la contemple non sans un vif mouvement d'intérêt et de surprise.

Déjà, quand il travaillait à la destruction de ses chats sauvages, il l'avait rencontrée, à portée de son fusil, et s'était demandé s'il ne devait pas la compter au nombre des animaux malfaisants. Mais alors Marimonda, une main toujours collée à la hanche, de l'autre arrachait différentes herbes, qu'elle goûtait, qu'elle broyait entre ses dents, pour les appliquer sur sa blessure; remèdes inutiles sans doute, car, amaigrie, le poil terne et hérissé, elle semblait n'avoir que quelques jours à vivre, et Selkirk a pensé qu'elle ne valait pas une charge de plomb et de poudre.

Et voilà qu'il la retrouve alerte et bien portante, tenant de cette même main qui lui servait de compresse, non plus la plante nécessaire à sa guérison, mais le fruit qui doit la nourrir.

— Quoi! se dit Selkirk, dans cette île où n'était jamais venu cet affreux sapajou, il a pu trouver sans peine son *herba suera*, celle qui devait lui rendre les forces et la santé! et moi, moi, Selkirk! qui ai fait mes études dans une des premières universités d'Ecosse, je soupire vainement après la plante maudite qui suffirait à me rendre complétement heureux! L'instinct est-il donc supérieur à la raison?... Ce serait être ingrat envers la Providence que de le croire... L'instinct était nécessaire, indispensable aux animaux, parce qu'ils ne peuvent autrement recevoir les traditions de leurs pères. Le sapajou a consulté son instinct, et il en a été bien inspiré; moi, si je consulte ma raison, que me conseillera-t-elle? Elle me conseillera de faire comme le sapajou; de chercher l'herbe dont je ressens un si grand besoin, ou du moins de tâcher de la remplacer par quelque chose d'analogue; de choisir, d'essayer de déguster, de prendre exemple enfin sur Marimonda! Je n'y manquerai pas; mais c'est la nature renversée, et, pour un homme, il est par trop humiliant de se voir réduit à imiter un singe!

VI. Le hamac. — Un empoisonnement. — Succès. — Le calme sous les tropiques. — Invasion dans l'île. — Guerre et butin. — L'*oasis*. — La lunette d'approche. — Réconciliation.

Voyez-vous, sur un tapis de fraîche verdure, dont un flot caressant baigne la lisière sablonneuse, ce hamac suspendu aux branches de ces beaux arbres? quel heureux mortel, durant les chaleurs du jour, y est bercé doucement, doucement rafraîchi par une légère brise de mer? — C'est Selkirk; et ce hamac, c'est sa voile, rattachée à ses grands myrtes par des lanières de cuir de chèvre. — Peut-être il s'y délasse des fatigues de la journée? — Non, c'est le jour du Seigneur, et Selkirk, maintenant, peut consacrer le dimanche au repos. — Les yeux à demi fermés, il s'y enivre, sans doute, du parfum de ses myrtes, des douces émananations de ses héliotropes? — Non; quelque chose de plus doux encore le préoccupe. — Alors il songe à ses amis d'Ecosse, à ses premières amours avec *Ketty-pretty?* — Il n'a jamais connu l'amitié, et la belle Catherine est loin de sa mémoire. — Que fait-il donc dans ce hamac? — Il y fume sa pipe!

Sa pipe! Il a une pipe? — Il en a de toutes formes, de toutes grandeurs, fabriquées avec des coquillages en hélice, avec des fuseaux et des casques de mer, avec des noix de maripa, avec de gros roseaux coupés au-dessous du nœud; le tout emmanché d'un scion de myrte, d'un tube de graminée, ou de l'os creux d'un oiseau. De ce côté, il va presque jusqu'au luxe; il est devenu collectionneur; mais là n'a pas été la difficulté. Avant tout il lui fallait du tabac.

A la suite de sa rencontre avec Marimonda, il a fourragé à travers ses bois et ses prairies, cherchant parmi toutes ses plantes celles qui se rapprochaient le plus de la nature de la *nicotiane*. Comme il s'agissait spécialement de juger de leur saveur, il y goûta, il en mordilla les feuilles, il les mâcha, encore à l'instar du singe; mais, à sa nouvelle et profonde humiliation, moins habile ou moins heureux que celui-ci, il n'obtint d'abord d'autre résultat qu'une sorte d'empoisonnement. Un de ces végétaux était vénéneux.

Plusieurs jours durant il se vit contraint au repos absolu et à une diète forcée. Sa bouche, gonflée, excoriée, refusait toute nourriture; sa gorge était brûlante; de gros boutons lui couvraient le corps, et ses membres allanguis, courbatus, lui permettaient à peine de se traîner jusqu'à son ruisseau pour y étancher la soif qui le dévorait.

Il crut en mourir; et la douleur alors imposant silence à l'orgueil, les yeux tournés vers la mer, il laissa s'échapper de son cœur un soupir longtemps contenu. C'était un regret à la patrie absente.

Bientôt les symptômes alarmants disparurent; les forces lui revinrent; le cresson de sa cressonnière et l'oseille sauvage achevèrent sa guérison. Aurait-il osé la demander à d'autres productions de son île? Il avait pris la nature en défiance; celles-là, du moins, il les connaissait de longue date.

A peine entièrement remis, le besoin du tabac se fit sentir de nouveau chez lui avec plus de force que jamais. Qu'importe l'expérience, qu'importe le danger! Ne s'agit-il pas de se procurer cette herbe précieuse, indispensable... dont le monde s'est facilement passé pendant des milliers d'années?

Cette fois, néanmoins, devenu plus prudent, ce n'est pas à la saveur qu'il s'adresse; c'est au parfum, à l'odorat. Il a résolu de faire sécher les différentes plantes qui lui paraissent le plus propres à l'usage auquel il les destine, de leur faire subir ensuite l'épreuve du feu. La fumée qui s'en échappera le mettra facilement à même d'apprécier les qualités qu'il exige d'elles, puisque c'est en fumée qu'elles doivent s'évaporer, s'il réussit dans ses recherches.

De ce grand concours d'aromates, deux plantes, à la fin, sortent victorieuses. L'une, c'est le *pétunia*, cette fleur charmante qui décore aujourd'hui tous nos parterres, d'où la régie pourrait bien la proscrire un jour; aussi n'est-ce qu'en tremblant que je dénonce ici sa parenté avec la *nico-*

tiane; l'autre qui, comme le *pétunia,* se reproduit avec profusion dans les îles comme sur le continent de l'Amérique méridionale, c'est l'*herbe coca,* improprement nommée ainsi, car ses feuilles précieuses, qui sont pour les naturels du Pérou et du Chili ce qu'est le *bétel* pour les Indiens du Malabar, croissent sur un élégant arbuste (1).

Ces deux plantes, séparées ou réunies, composent, grâce à un léger amalgame de chaux, d'eau de mer, de baies de myrtes concassées, le plus délicieux des tabacs.

Maintenant, à peine éveillé, Selkirk fume, tout en s'occupant de confectionner quelque meuble nécessaire, tel qu'une échelle, un escabeau, des paniers de jonc, dont il achève d'enrichir son ménage ; il fume en pêchant, en chassant; de retour vers son domicile, il s'étend à l'entrée de sa grotte, sur son banc de gazon, rallume sa pipe au grand foyer, et fume; à l'heure du déjeuner ou du dîner, assis à l'ombre de son *mimosa,* un coude sur la table, la Bible ouverte devant lui, il fume encore.

Eh bien! en dépit de ces jouissances tant désirées, malgré l'accroissement de son bien-être, malgré sa pipe, cette vague inquiétude vient parfois l'assaillir de nouveau.

Il en accuse sa santé, qui s'affaiblit; et cependant il reste actif et vigoureux; il en accuse les émanations trop balsamiques de certains arbres qui lui portent au cerveau. Ces arbres, il les détruit autour de lui, et son malaise n'en continue pas moins; il en accuse sa nourriture, la fadeur du poisson qu'il mange sans assaisonnement de sel, depuis que son quartier de porc est consommé, que ses provisions de saumure sont épuisées. En effet, la chair du poisson depuis quelque temps lui causait des nausées, provoquait

Vue de l'île de Juan-Fernandez, habitée par Selkirk.

même chez lui des indigestions fréquentes; il y renonce; son estomac se rétablit; et néanmoins ses accès de torpeur et de mélancolie continuent.

Où il se sent le plus vivement en proie à cet état d'angoisses, c'est dans ces instants de calme immense, communs sous les tropiques, quand les oiseaux se taisent, quand les buissons et les terriers ne rendent pas le moindre murmure, que l'insecte semble endormi sur les fleurs, dont les corolles se ferment; quand les feuilles des *mimosas* se replient sur elles-mêmes; que le moindre souffle de vent n'agite pas la cime des arbres, et que la mer, immobile, cesse de battre le rivage.

Ce qu'un pareil silence ajoute à l'isolement est chose indicible! Silence incomplet cependant, car alors un bruit aigre et strident vous grince aux oreilles. On dirait que, durant ce grand mutisme de la nature, on entend au-dessous de soi le gémissement de la terre tournant sur son axe; puis, au-dessus de sa tête, dans les profondeurs de l'immensité, les rouages des sphères célestes et de ces myriades de mondes qui gravitent dans l'espace. La pensée alors se trouble et s'épuise devant cette immobilité saisissante et terrible, et l'homme qui, dans un pareil moment, ne peut avoir recours à ses semblables pour se distraire ou pour se rassurer, reste accablé sous son néant.

Parfois l'insulaire en appelait à lui-même pour briser ce silence accablant et douloureux; il articulait quelques paroles à haute voix, et sa voix lui faisait peur! elle lui semblait formidable et hors de son diapason naturel.

Il arriva que, pendant un de ces calmes sinistres, où tout paraît s'arrêter dans l'œuvre de la création, même les battements du cœur de l'homme, assis sur le rivage, n'ayant même pas la force de fumer, Selkirk attendait vainement la brise du soir; rien ne venait, que l'obscurité de la nuit.

(1) L'*erythroxylum coca.*

La lune, lente à paraître, subissant à son tour cette fixité de toutes choses, semblait retenue par quelque puissance fatale derrière le cercle de l'horizon; la mer était morne, sombre, et comme figée.

Tout à coup, sans que le vent ait soufflé, Selkirk voit à sa droite, sur une étendue assez vaste, mais circonscrite, la mer bouillonner et s'agiter violemment. Il croit distinguer une multitude de barques et de pirogues sillonnant la surface des eaux; la flottille aborde, non loin de la plage de l'*Espadon*, dans une anse creusée du côté des montagnes.

Il ne voit plus rien; mais il entend un tumulte épouvantable de cris discordants.

Plus de doute! des peuplades d'Indiens, chassés peut-être par de nouveaux conquérants d'Europe, viennent de débarquer sur le rivage. Malheur à lui! il ne peut espérer d'eux ni pitié, ni merci. Une sueur froide lui baigne le front; il court à sa grotte, prend son fusil, met dans sa gibecière de peau de chèvre quelques cornets de poudre et de plomb, un morceau de viande boucanée, sans oublier sa Bible! et il passe la nuit à errer dans ses bois, dans ses montagnes, en proie à mille terreurs, entendant sans cesse derrière lui des pas qui le poursuivent, et voyant luire des yeux ardents à travers les buissons.

Dès la pointe du jour, avec mille précautions, il se rapproche de sa grotte. Il trouve la plage couverte de *phoques*.

Ce sont là les ennemis dont l'invasion l'a tant effrayé.

On était alors en plein mois de février, époque des grandes chaleurs tropicales, et ces amphibies, partis des rives du Chili ou du Pérou, accomplissaient une de leurs migrations périodiques. Ils venaient prendre possession de l'île, l'une de leurs stations accoutumées. Mais l'île a un maître aujourd'hui.

Où il croyait rencontrer un péril, Selkirk trouve une

Selkirk servi par Marimonda.

distraction, un sujet d'études, une ressource peut-être.

Depuis longtemps il a lu, dans les relations des voyageurs, des histoires singulières touchant ces *veaux marins*, ces *lions*, ces *éléphants de mer*, troupeaux du vieux Neptune, qui ont leurs chefs, leur *pacha;* qui connaissent la discipline de guerre et l'observent; posant des sentinelles vigilantes dans les parages qu'ils occupent, se communiquant le mot d'ordre, et attentifs au *Qui vive?*

Il les épie, il les guette, il prend plaisir à examiner leurs formes bizarres, tenant moitié du quadrupède, moitié du poisson; leurs pieds engaînés dans une sorte de sac, et terminés par des nageoires à ongles crochus, sur lesquels ils rampent à terre; leur peau, couverte d'un poil court et luisant; leur tête et leurs yeux arrondis...

Il est témoin de leurs jeux, de leurs luttes; mais bientôt les rugissements, les beuglements affreux qu'ils poussent l'importunent et lui font regretter le silence de sa solitude... Un autre grief ne tarde pas à s'élever contre eux.

Un matin, Selkirk trouve son vivier et sa cressonnière dévastés.

Exaspéré, il déclare la guerre aux envahisseurs: pendant trois jours il les traque, il les poursuit; dix d'entre eux tombent sous ses balles, en laissant le rivage inondé de leur sang. Le reste enfin prend la fuite, et l'armée des phoques, regagnant la mer avec des cris désespérés, va s'établir à l'autre extrémité de l'île.

La guerre profita au vainqueur. Avec la peau des vaincus il se fit un nouveau hamac, ce qui lui permit d'employer sa voile à d'autres usages; il se fit aussi des outres,

dans lesquelles il conserva l'huile qu'il retira abondamment de leur graisse. C'est alors qu'il put avoir une lampe sans cesse allumée, même une veilleuse pour la nuit. Il était arrivé au confortable. Du cuir poilu des phoques, il se confectionna un chapeau à larges bords, qui le garantit des rayons trop ardents du soleil. Il goûta à leur chair; elle lui parut fade et repoussante, comme celle du poisson; mais la langue, le cœur, assaisonnés de piment, furent pour lui un vrai régal.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient dans les mêmes travaux, dans les mêmes loisirs. Quoi qu'il fît pour l'éloigner, cette tristesse apathique, cet abattement de l'âme, qui déjà l'avait tourmenté à diverses époques, devenait de plus en plus fréquent pour Selkirk; il ne pouvait en triompher comme de ses phoques... Ses phoques, il les regrettait maintenant. Lorsqu'ils étaient campés sur son rivage, du moins ils lui donnaient un spectacle, une distraction; quelque chose vivait, remuait près de lui.

Quand il se retrouvait en proie à ses accès, que, dans son orgueil, il s'obstinait à n'attribuer qu'à une indisposition passagère, il allait promener sa rêverie dans les montagnes, n'emportant avec lui que sa pipe, sa Bible, et... sa lunette d'approche.

Assez volontiers il poussait jusqu'à l'*Oasis*; là, il s'asseyait à l'extrémité du petit vallon qui faisait face à la mer, et d'où l'œil planait sur une étendue immense. Il ouvrait le livre saint et le refermait aussitôt; puis, la rougeur au front, saisissant sa lunette, il la braquait, et restait des heures entières à mesurer l'Océan vague par vague.

Qu'y cherchait-il ainsi? Il y cherchait une voile, une voile qui cinglât vers son île et vînt l'arracher à son désert, à ses ennuis! Ses ennuis, il ne pouvait plus se le dissimuler, c'était le mal de la solitude.

Un jour, de cette même place, le soleil couchant éclaire tout à coup pour lui un point noir, devant lequel les flots semblent se briser en écumant, comme devant la proue d'un navire; ses yeux se troublent, un frisson le saisit. Il regarde de nouveau...; longtemps il tient sa lunette fixée sur le même objet...; mais le point noir ne bouge pas.

— Encore une illusion! se dit-il; c'est un récif, c'est un rocher que la mer montante a laissé à découvert!

Il essuie les verres de sa lunette, il examine encore; il lui semble voir les flots blanchir et tournoyer sur un assez grand espace autour de ce prétendu rocher.

— Serait-ce une île?... Si c'est une île, est-elle habitée, celle-là? Par saint Patrick! j'en aurai le cœur net... Je construirai une barque et, si Dieu a pitié de moi, j'y aborderai.

Dans ce moment, il entend comme des pas résonner sur les feuilles sèches que le vent a balayées dans le petit vallon. Il se retourne vivement.

C'est Marimonda.

Marimonda n'avait plus ses allures vives et gambadantes; elle paraissait allanguie, attristée aussi. A l'aspect de Selkirk, elle fait un mouvement pour fuir; mais elle revient presque aussitôt à sa place, avance même encore quelque peu, et, dolente, le front courbé, elle s'assied sur une berge, non bien loin de lui.

A-t-elle donc remarqué qu'il est sans armes?

De son côté, Selkirk, qui ne l'avait pas rencontrée depuis longtemps, semble avoir oublié son aversion pour elle.

A tout prendre, n'est-ce pas encore l'être le plus intelligent que le hasard ait placé près de lui? Il se rappelle que, sur le navire, elle obéissait à la voix, au geste du capitaine, et que ses tours d'adresse égayaient l'équipage. Cette ressemblance avec la forme humaine, qu'il lui a reprochée d'abord, éveille maintenant en lui des idées d'indulgence et de paix. Il s'accuse de l'avoir traitée si brutalement, lorsque la pauvre bête qui, seule, l'avait accompagné dans son exil, ne l'abordait en premier lieu que par une caresse. Et la voilà qui revient, sans rancune, oubliant même la blessure qu'elle a reçue de lui dans un mouvement d'irritation et de haine, dont elle n'était pas l'objet, dont elle ne devait pas être responsable.

Il lui fait alors un petit signe de tête.

Marimonda y répond par des clignements d'yeux et des mouvements d'épaules, que Selkirk trouve n'être pas sans quelque grâce.

Il se lève et s'approche d'elle, en la saluant d'un geste amical.

Elle l'attend en claquant des dents et des lèvres, avec un mouvement de joie.

Selkirk lui passe doucement la main sur le front et sur le cou, en la nommant à plusieurs reprises; puis il se met en marche pour regagner son habitation, et Marimonda le suit.

L'homme et le singe venaient de se réconcilier. Tous deux étaient las de leur isolement.

VII. — Tête-à-tête. — *Gobelet de singe.* — Le palais. — Un déménagement. — L'hiver sous le tropique. — Projets d'avenir. — De la propriété. — Les deux font la paire. — Un éclat de rire. — Le malheur n'est pas loin.

La tranquillité d'esprit est revenue pour l'insulaire; maintenant, ses rêveries sont plus douces et moins prolongées; ses promenades à travers bois, ses instants de repos durant les grandes chaleurs du jour, lui semblent plus supportables depuis que *quelque chose*, autre que son ombre, lui tient compagnie; il a repris goût au travail depuis que *quelqu'un* le regarde travailler; la parole lui revient depuis que *quelqu'un* répond à sa voix... Ce *quelqu'un*, ce *quelque chose*, c'est Marimonda.

Marimonda aujourd'hui est la compagne de Selkirk, son amie, son esclave; elle semble comprendre ses moindres gestes et même ses ennuis. Pour le distraire, elle a recours aux mille expédients, aux mille tours d'agilité ordinaires à sa race; elle va, elle vient, elle court, elle saute, elle bondit, elle caquette, elle grommelle à ses côtés; elle essaye de peupler à elle seule sa solitude, de la faire bruire autour de lui; elle lui apporte ses pipes, elle le berce dans son hamac, et, pour tous ses soins, pour tout ce manége, elle ne demande ensuite qu'une caresse, qui ne lui est plus refusée.

Souvent elle assiste aux repas de son maître; parfois même elle y prend part. Ce fut d'abord une faveur, plus tard, une habitude, comme il arrive à ces honnêtes bourgeois campagnards, qui, presque retirés du monde, transigeant de jour en jour avec le décorum, finissent, peu à peu, par admettre leur servante dans leur familiarité. Le décorum, pour Selkirk, n'était guère de mise; il n'avait pas à craindre la visite importune, inattendue, d'un voisin ou d'un curieux.

Aussi c'est en plein air, c'est sur sa table treillissée, à l'ombre de son grand mimosa, qu'ont lieu les repas en commun; le maître occupe le banc; la servante se tient humblement sur l'escabeau, prête, au premier signe, à quitter sa place, pour aider au service. N'a-t-on pas vu, dans l'Inde, de grands singes orangs dressés à l'office de valets? et Marimonda ne leur cède en rien pour l'intelligence et la dextérité.

Elle est friande aujourd'hui de la chair de chèvre, de celle des coatis et des agoutis, car les sapajous deviennent

facilement carnivores; mais la table se couvre aussi quelquefois des produits de sa chasse à elle. Si le dessert manque, elle interrompt brusquement son repas, laisse le maître continuer seul, s'enfonce dans les bois environnants, atteint en trois bonds à la cime des arbres, et revient bientôt avec une provision de fruits auxquels il peut goûter sans défiance, car elle s'y connaît.

Selkirk fut témoin un jour avec quel singulier discernement elle savait parer à ce qui lui manquait.

Au repas du matin, le voyant se servir pour boire de l'une de ses noix de cocotier, façonnée en coupe par lui; dans son instinct d'imitation, elle avait tenté de s'emparer de la coupe à son tour; un regard de réprimande l'arrêta court dans sa tentative. Soit qu'elle ressentit une espèce d'humiliation d'être forcée, devant le maître, pour se désaltérer, d'aller se vautrer sur la berge du ruisseau et d'y humer, d'y lapper, comme un animal vulgaire; soit que la réprimande l'eût péniblement affectée, elle s'abstint de boire et resta quelque temps interdite et songeuse; mais au repas suivant, la tête haute, la prunelle ardente, elle ne reprit sa place sur l'escabeau que munie d'un gobelet, d'un gobelet à elle appartenant, légitimement conquis par elle, et, d'un air de triomphe, elle le présenta à Selkirk, lequel, émerveillé, n'hésita pas un instant à partager avec son sapajou l'eau contenue dans sa gourde.

Ce gobelet, c'était la capsule ligneuse et imperméable, le fruit, naturellement et profondément évasé, d'un arbre appelé *quatela* (1). C'est ainsi que l'intelligente Marimonda, après avoir emprunté aux nombreux végétaux de l'île leurs feuilles, pour adoucir ses maux, cicatriser ses plaies; leurs fruits, pour sa nourriture, et même aussi pour ses jeux, trouvait encore moyen d'en obtenir les divers ustensiles de ménage dont elle pouvait avoir besoin.

Charmé de sa douceur, de sa docilité, de l'affection qu'elle semblait lui porter, Selkirk s'attachait de plus en plus à elle. La saison d'hiver, c'est-à-dire celle des pluies, qui d'ordinaire règne dans ces parages durant les mois de juin et de juillet, était proche; il souffrait, par avance, à l'idée que, pendant ce temps, sa douce compagne n'aurait pour se préserver que ses abris habituels, sous le feuillage des arbres; il conçut le projet de lui céder sa grotte et de se construire pour lui-même une nouvelle habitation, spacieuse et commode. C'est ainsi que nos résolutions les plus généreuses, quoi que nous fassions, rencontrant l'intérêt personnel en route, tournent le plus souvent à l'augmentation de notre bien-être particulier.

Non loin de la grotte, mais plus enfoncé sur la plage, au bord du ruisseau la *Fauvette*, existe un massif de verdure, dominé par cinq myrtes de quinze à vingt pieds de hauteur, et dont la tige présente un diamètre plus que suffisant pour répondre de la solidité de l'édifice. Quatre de ces myrtes forment un carré irrégulier; le cinquième s'élève au milieu, ou peu s'en faut; mais notre constructeur n'est pas si près regardant. Il voit déjà la charpente principale de son habitation debout; les myrtes resteront en place, leurs racines leur serviront de fondation. Il arrache les arbustes, les herbes, les broussailles du massif, ménageant seulement un brin d'héliotrope qui, plus tard, festonnera autour de sa maisonnette et y versera, le soir, ses parfums. Il s'est réconcilié avec les douces senteurs. Les arbres, il les ébranche, il les étête à huit pieds au-dessus du sol, laissant un pied de plus à celui du milieu, qui doit soutenir la toiture; cette toiture, des roseaux et des feuilles de palmier en font tous les frais. Pour les cloisons, hourdées d'un torchis de sable, de terre et de joncs hachés, appuyés sur un solide réseau de jeunes tiges d'arbres entrelacées, il a soin de ne pas les élever jusqu'au faîte et de laisser, entre elles et la toiture, un faible espace par où l'air puisse circuler librement, à travers un léger treillis de rameaux de saule bleu.

Puis, son œuvre achevée en moins de quinze jours, il la contemple, il l'admire; Marimonda elle-même semble partager son admiration et, dans sa joie, escaladant la nouvelle bâtisse, elle se met à sauter, à cabrioler sur le toit de feuillage, qui résiste, et c'est un triomphe de plus pour Selkirk.

Il s'agit maintenant de procéder à l'ameublement de son palais: il y transporte son lit de roseaux et ses couvertures de peaux de chèvres. Qu'il sera bien mieux abrité là que sous la voûte sombre de sa grotte! Comment a-t-il pu si longtemps se contenter d'un pareil séjour, digne tout au plus d'un Troglodyte ou d'un singe! Il n'aura plus besoin désormais de soulever son rideau de lianes, et d'épier, à travers les éventails de ses palmiers, les bienfaisantes clartés du jour naissant; d'elles-mêmes elles viendront le trouver et réjouir son réveil, comme les brises de mer souffleront sur lui, le soir, pour le rafraîchir dans son repos.

Déjà l'intérieur de sa cabane, de son palais, prend un aspect qui le charme; ses fusils, ses haches, sa lunette, ses instruments de travail, bien frottés et luisants, suspendus, en râteliers, sur des chevilles de bois, surchargent moins sa muraille qu'ils ne la décorent; sur une autre paroi, l'assortiment complet de ses pipes, formant étagère, se montre échelonné par rang de grandeur; à son pilier central, il a suspendu sa gibecière, sa gourde, son sac à tabac, et différents objets d'un usage quotidien. Quant à sa marmite, à ses viandes boucanées, à ses provisions de peaux, d'huiles de phoque et autres, sous la garde de Marimonda, il les laissera dans sa grotte dont il fera son magasin, sa cuisine: il ne veut pas s'encombrer.

Ce qui manque encore à son mobilier, il le médite; il construira une petite table portative, deux siéges de bois, un pour lui, l'autre pour Marimonda, lorsque, de la grotte, elle viendra voisiner dans la cabane; car il a un voisinage aujourd'hui. D'ailleurs, durant les pluies, force leur sera de dîner à couvert.

Les premières pluies ont commencé, pluies douces, fertilisantes, tombant par intervalles, et que la terre a bues avec amour; Selkirk ne songe pas encore à la table et aux siéges; un autre projet vient de traverser celui-là et lui paraît mériter la préséance.

Marimonda venait de faire sa tournée dans les bois, et d'en rapporter des fruits de toutes sortes, parmi lesquels quelques-uns étaient restés jusque-là inconnus à Selkirk. Il les dégusta avec plus de soin et d'attention qu'il n'en mettait d'habitude; puis, devenu pensif, le poing sous le menton: — Pourquoi, se dit-il, ne ferais-je pas croître ces fruits à ma portée, non loin de mon habitation? Pourquoi ne tenterais-je pas de les améliorer par la culture? C'est là une idée bien simple et bien sage, qui eût dû me venir depuis longtemps; mais j'étais seul..., absolument seul; et l'on perd courage à ne penser qu'à soi. Un jardin, à la fois verger et potager, me sera pour le moins aussi utile que mon vivier et ma cressonnière; je le ferai régner autour de ma cabane; elle n'en ressortira que mieux; elle n'en aura que meilleure mine! Mon

(1) Le *lecythis-quatela*, de la famille des *lécythidées*, créée par le professeur Richard, et dont les fruits singuliers portent, selon leur grosseur, au Pérou comme au Chili, la dénomination vulgaire de *marmites* ou *gobelets de singes*.

ruisseau n'est-il pas placé là tout exprès pour le traverser et m'aider dans les arrosements? Plus tard, si Dieu me prête assistance, j'élèverai des petits chevreaux, qui deviendront chèvres, qui me donneront du lait, du beurre, du fromage! Par saint Patrick! comment n'ai-je pas encore songé à cela! Le pouvais-je? C'eût été par trop entreprendre à la fois. J'aurai donc des chèvres domestiques; j'aurai aussi des cochons d'Inde, des agoutis et des coatis de clapier... Ma maison s'agrandira, j'en ferai une ferme, une métairie! Mais le temps n'est pas venu; songeons d'abord à mon jardin... Que n'est-il déjà en plein rapport! J'ai hâte de voir produire cette terre, rendue féconde par mes soins, de me promener à l'ombre de ces arbres que j'aurai plantés; il me semble que je serai là chez moi, plus que partout ailleurs!

Tu as raison, Selkirk; posséder l'île tout entière c'est ne rien posséder; c'est simplement y avoir un permis de chasse, un droit de promenade et de pâture, que les autres habitants de l'île, quadrupèdes ou volatiles, peuvent revendiquer aussi bien que toi. Qu'est-ce que la propriété sans la puissance de l'exploitation? La terre devînt-elle le domaine d'un seul, que les vraies limites de sa vraie possession ne seraient toujours que celles du champ qui le ferait vivre. N'envions donc pas le bonheur des riches; ils ne sont que les détenteurs passagers et les distributeurs de la fortune publique; on ne possède en réalité que ce qu'on peut embrasser, ce dont on peut jouir par soi-même; le reste nous échappe et concourt au bien-être des autres.

Selkirk comprenait que ses ruisseaux, son gazon de la plage, son vivier, sa cressonnière, sa grotte, sa cabane, lui appartenaient bien autrement que les douze ou quinze lieues carrées de son île; à son domaine privé il allait ajouter un jardin, et ce jardin, ce verger, c'était bien là pour lui un accroissement de richesses, puisqu'il devait aider à la satisfaction de ses besoins.

L'humidité dont la terre commençait à se pénétrer la rendait plus facile à manier; il se mit à l'ouvrage.

Le voilà donc, tantôt armé de sa hache, tantôt d'une pelle de bois, qu'il vient de fabriquer, défrichant, bêchant, transplantant les rejetons d'arbres à fruits, ou confiant au sol les semences qu'il va bientôt voir naître et prospérer. Tout pousse vite dans un pareil climat.

Quand l'emplacement du jardin fut tracé, remué, semé, planté, qu'il n'eut oublié ni les herbes potagères, ni, surtout, l'*herbe coca* et le *petunia-nicotiane*, Selkirk, les bras croisés sur sa bêche, remercia Dieu de tout son cœur, Dieu qui lui avait donné la force d'achever son œuvre.

Il ne s'était jamais senti si heureux que lorsque, les mains derrière le dos, il se promenait en fumant à travers ses plates-bandes, où rien n'apparaissait encore; mais lui, il voyait déjà, en rêve, ses arbrisseaux couverts de fleurs; autour de ses fleurs bourdonnaient de nombreux essaims d'abeilles; il songeait au moyen de les contraindre à lui laisser le miel dont elles venaient de lui dérober l'essence. C'est chose arrêtée, dans sa métairie il aura des ruches! Après ses abeilles, toujours dans son rêve, de légères volées de colibris venaient butiner à leur tour. L'heureux possesseur du jardin ne leur demandait, pour tout loyer, que le plaisir de leur voir suspendre, par un fil de soie, aux feuilles de ses arbustes, l'élégante petite nacelle dans laquelle ils bercent leur frêle nichée. Rien ne lui semblait plus beau que son jardin en germe; là, il était plus que le roi de l'île; il était propriétaire!

Grâce au jardin, Selkirk voit s'écouler avec assez de résignation les deux longs mois de la mauvaise saison. Quand les pluies torrentielles rendent impraticables tous les chemins, il se console en pensant qu'elles aident à la germination de ses graines, à la reprise de ses jeunes plants. A peine si, entre deux déluges, il trouve, parfois, moyen de se procurer un gibier suffisant; qu'importe! il vit sur ses provisions: il est forcément retenu chez lui; mais n'y a-t-il pas maintenant bon gîte, bonne compagnie, et de l'occupation durant ses loisirs?

C'est alors qu'il se met à compléter son ameublement. Sa table et ses siéges achevés, il entreprend une autre besogne, aussi indispensable pour le moins.

Usés par le temps et par la fatigue, ses vêtements tombent en lambeaux. Il faut parer à l'humidité de l'air, aux

Rêve de Selkirk: « Ma maison s'agrandira. J'élèverai des chèvres, des agoutis, etc., sous l'ombre de mes arbres. »

moustiques, qui se sont multipliés à l'approche des jours pluvieux. Il a donc résolu de renouveler sa garde-robe et d'être lui-même son tailleur. D'un clou s'il a déjà fait un hameçon, il peut bien en faire une aiguille. Mais où se

procurera-t-il l'étoffe? N'a-t-il pas le choix entre les peaux de phoques et les peaux de chèvres? Il donne la préférence à ces dernières, comme plus moelleuses, et le voilà taillant, coupant avec la pointe de son couteau; quant au fil, c'est le grand fragment de toile qui le fournit; et, deux jours après, il se trouve, tout flambant, habillé à neuf.

Dire quelle fut la stupéfaction délirante de Marimonda lorsqu'elle aperçut son maître sous cet étrange costume est chose impossible. Elle le retrouvait presque semblable à elle, vêtu comme elle, le poil en dehors. Ne pouvant se lasser de le regarder, de l'examiner curieusement, elle sautait, gambadait autour de lui, tantôt se roulant à ses pieds, en poussant de petits cris de joie, tantôt suspendue sur sa tête du faîte du pilier central et roulant des yeux inquiets et effarés. Quand elle l'eut ainsi inspecté de bas en haut, elle alla se tapir dans un coin, la face contre la muraille, comme pour réfléchir; puis, tournoyant sur elle-même, elle fit retour vers lui, ramassa en route le vêtement qu'il venait de quitter, portant alternativement son regard sur celui-ci et sur l'autre, très-anxieuse de savoir lequel des deux faisait réellement partie de son individu.

Après avoir joui pendant quelques instants de la surprise et des transports de sa compagne, Selkirk prit sa Bible, sa pipe, et, posant le livre sur la table, il s'y accouda, se disposant à lire et à méditer. Mais, soit par suite de sa joyeuse excitation, soit qu'elle se sentît enhardie par l'espèce de fraternité que le costume établissait entre elle et lui, Marimonda, sans hésiter, se dirigea vers la petite étagère, y choisit une pipe à son tour, se la plaça gravement entre les dents, fort ébahie de ne pas voir la fumée s'élever en spirale; et, d'un air important, toujours à l'instar du maître, elle vint s'asseoir vis-à-vis de lui, le front penché et le coude sur la table.

Se prêtant volontiers à la fantaisie, Selkirk lui retira la pipe des mains, la bourra de son tabac le plus aromatisé, l'alluma et la lui rendit.

A peine Marimonda eut-elle aspiré longuement la première bouffée, que, laissant tout à coup tomber sa pipe, renversant la table, rendant la fumée par la bouche et par les narines, elle s'enfuit en poussant des glapissements plaintifs, comme si elle venait de humer de la lave ardente.

A la vue du pauvre sapajou ainsi mis en désarroi, Selkirk, pour la première fois depuis son séjour dans l'île, laissa échapper un éclat de rire retentissant qui poursuivit la fuyarde jusqu'à la grotte où elle s'était réfugiée, et que les échos étonnés prolongèrent de la grotte à l'*Oasis*. de l'Oasis au sommet de la *Découverte*.

L'exilé venait de rire enfin, de rire à gorge déployée..., et, dans ce même instant, un désastre terrible le frappait à son insu; une nouvelle guerre se préparait pour lui, durant laquelle ses armes lui deviendraient inutiles...

X.-B. SAINTINE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Le palais de Madura. Inde (Voyez ci-dessus page 98).

FABLES.

LES DEUX MONTRES.

Deux quidams disputaient à qui savait mieux l'heure.
— Il est midi.. Ceci n'est jamais en défaut,
C'est un Bréguet. — Monsieur, d'un gros quart il s'en faut,
Vous dis-je : en quittant ma demeure,
J'allais bien au palais Bourbon.
— Même au cadran, monsieur, on n'y dit rien de bon...
Tenez..., les douze coups sonnent aux Tuileries.
— Tarare ! Pensez-vous que l'horloge des rois
A notre confiance ait conservé des droits?
— Laissons-là les plaisanteries...
Ce Bréguet à mon père a coûté cent louis...
Sur son exactitude on sait mainte anecdote...
— Je le crois, et m'en réjouis...
Mais la pauvre vieille radotte.
— Il est midi, monsieur ! ! ! — Oui, midi moins un quart...
— Plaisant original ! — La chose est par trop drôle !
Un tiers, écoutant à l'écart,
De médiateur prit le rôle :
— Messieurs, chacun de vous croit en son horloger ;
Et ce débat ne peut enfanter que sornettes...
Puisque le ciel est clair, courez à vos lunettes ;
Et prenez le soleil pour vous départager.

Sous l'étendard humanitaire,
Vous tous hommes de sens, de science et d'honneur,
Qui voulez à tout prix résoudre sur la terre
L'ardu problème du bonheur,
Vos docteurs, — que bientôt le Ciel nous en délivre ! —
S'embourbent dans l'obscurité...
Si vous cherchez la vérité,
Dieu vous la montre dans son livre.

LE POMMIER ET LE PEUPLIER.

Vers le temps où parlaient le chêne et le roseau,
Un peuplier jeune, élégant et leste,
Un jour qu'octobre enfin rendait l'onde au ruisseau,
Dit au pommier : — Bonté céleste !
Pourquoi courber ainsi le front?
Pour quel crime les dieux t'ont-ils fait cet affront?
Vois comme au moindre vent je plie et je m'efface...
Es-tu donc un bloc, pauvre vieux?
Fais comme moi..., lève les yeux...
Regarde le soleil en face...
Mais quoi? déjà pour soutenir
Tes bras inclinés vers la terre
Il te faut, — que sera-ce, hélas ! dans l'avenir, —
Emprunter des bâtons le secours salutaire?
Ecoute un conseil d'amitié...
J'entends du bruit, garde bien tes béquilles ;
Car ces joyeux enfants pourraient bien, sans pitié,
Les prendre pour jouer aux quilles,
— Voilà bien nos oisons sortant de leurs coquilles !
Répond le pommier irrité.
Je penche vers le sol ; tu dis la vérité...
Mais tu ne vois donc pas tous ces fruits que je porte?
Et qu'en m'étayant de la sorte,
On rend hommage à ma fécondité?

Jeunesse folle autant qu'aride,
Ceci s'adresse à vous souvent :
Si le vieillard avait aussi le cerveau vide,
Il porterait le nez au vent.

EDMOND SAINTE-MARIE (1).

JOURNAL DU MOIS.

— Il est des éloges qui viennent de si haut et qui sont si glorieux, qu'il est difficile de les passer longtemps sous silence. Après avoir annoncé que le principal ouvrage de son rédacteur en chef, la *Bretagne ancienne et moderne*, avait été honoré d'un bref de Sa Sainteté Pie IX, que la discrétion de l'auteur avait tenu secret jusqu'à ce jour, — le *Musée des Familles* ne peut refuser à ses lecteurs un extrait de ce Bref, et la signature autographiée du Souverain Pontife, tels qu'ils sont joints aux livres de M. Pitre-Chevalier, déposés dans nos bureaux.

EXTRAIT DU BREF DE SA SAINTETÉ PIE IX.

PIUS P. P. IX.

DILECTO FILIO N. PITRE-CHEVALIER, LUTECIAM PARISIORUM.

« Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem... Opus a te exaratum ac typis in lucem editum mox accepimus, cui titulus præpositus est : *La Bretagne ancienne et moderne*... Porro gratulamur tibi, dilecte fili, qui Britanniæ eximia decora, successiones et vicissitudines litteris consignare studueris, quam norunt omnes, quo sanctissimæ catholicæ religionis studio, quâ christianæ pietatis laude, quibus denique incorruptæ fidei documentis, ac filialis in humanam hanc Beati Petri Sedem devotionis et observantiæ sensibus maxime emineat... Multas tibi pro eodem libro gratias agimus, dilecte fili, ac præcipuæ quâ te in Domino prosequimur caritatis pignus esse volumus apostolicam benedictionem, quam, omnis auspicem gratiæ celestis, tibi eidem, intimo peterni cordis affectu, amanter impertimur.

« Datum Romæ, apud S.-Mariam Majorem, die 29 martii, anni 1847. « Pontificatus nostri, anno 1.

« PIUS P. P. IX. »

TRADUCTION LITTÉRALE.

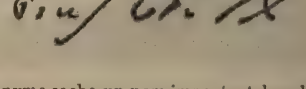
PIE IX, PREMIER PONTIFE.

A NOTE FILS CHÉRI, PITRE-CHEVALIER, A PARIS.

« Fils chéri, salut et bénédiction apostolique. Nous avons reçu l'ouvrage exécuté par vous, et publié sous le titre de : *La Bretagne ancienne et moderne*... Nous vous félicitons, fils chéri, d'avoir consacré vos études à signaler dans l'histoire les gloires exquises, les annales et les vicissitudes de la Bretagne, pays le plus illustre, aux yeux de tous, par son zèle pour la très-sainte religion catholique, par l'éclat de sa piété chrétienne, par les monuments de sa foi incorruptible, et enfin par les gages de son dévouement filial et de sa soumission à cette Chaire terrestre de saint Pierre... Nous vous rendons beaucoup de grâces, fils chéri, pour ce même ouvrage ; et nous voulons placer un témoignage de la tendresse particulière que nous vous portons en notre Seigneur, dans la bénédiction apostolique, gage de toute grâce céleste, que nous vous octroyons avec amour du fond de notre cœur paternel.

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 29 mars 1847, année première de notre Pontificat.

« PIE IX, PREMIER PONTIFE. »



(1) Ce modeste pseudonyme cache un nom important dans l'administration et des plus illustres dans l'Église.

— Il n'est pas besoin d'être un journal politique, il suffit d'être un journal français, pour payer son tribut d'admiration au courage de nos soldats d'Afrique, dans le sanglant assaut de Zaatcha. Ajoutons toutefois, comme chrétiens, que notre admiration n'a pas été sans douleur à la lecture de ces trois lignes de la dépêche : « Bouzian et tous les Arabes, au nombre de sept à huit cents, se sont fait tuer jusqu'au dernier. » (Voyez au *Mercure* les détails sur l'oasis de Zaatcha.)

On parle beaucoup, et avec justice, de M. Duval-Lecamus pour remplacer, à l'Académie des beaux-arts, M. Granet, qui vient de mourir à Aix. Si le talent de M. Duval-Lecamus n'était depuis longtemps populaire, nous rappellerions à nos lecteurs ses charmants tableaux reproduits par le *Musée*, notamment ses *Poissonniers* du dernier Salon. M. Duval est en outre un des hommes qui ont rendu les plus grands services à l'art, par son dévouement, son esprit et son habileté d'organisation. Toutes ces qualités sont autant de titres académiques.

— La statue d'argent de 25,000 fr., tirée le 20 décembre, a été gagnée par M. Louvrier, abonné du journal l'*Illustration*, qui transmettait, comme le *Musée des Familles*, les billets à ses souscripteurs, au prix coûtant, et sans en faire marchandise. Voilà une bonne leçon pour les journaux qui se donnent les airs de faire cadeau des billets et des primes des artistes, et qui promettent à tout venant 112,000 fr. *pour rien*. Le hasard lui-même s'est mis du coté de la franchise et de la vérité. (Revoir notre caricature de décembre.)

Du reste, l'heureux favori du sort à la loterie des artistes est un philosophe stoïcien qui avait perdu son fameux numéro 514, et que les commissaires du tirage ont eu toutes les peines du monde à décider à en faire la recherche. Il l'a enfin retrouvé, dit-on, dans sa commode, attaché à un collet de chemise; et ce n'est que sur de nouvelles instances qu'il a fait retirer la statue d'argent, devenue sa propriété. Gageons que celui qui gagnera dans un mois le service de 70,000 fr. ne se fera pas tant prier pour en prendre possession.

— Courage! voici encore, au Théâtre-Français, une comédie honnête, et qui n'en a que plus de succès et de mérite. C'est *Gabrielle*, de M. Émile Augier, l'auteur de la *Ciguë*. Il a osé flétrir la séduction, dont on rit si souvent sur les planches. Son héroïne est la femme d'un homme de cœur et de courage, travailleur infatigable, excellent père de famille, — et qui, par conséquent, ne perd pas sa vie à la mener au bal ou à lire des romans avec elle. Elle en conclut qu'elle est incomprise, et elle veut avoir *un roman dans son existence*. Heureusement, son mari l'arrête au bord de l'abîme, avec une éloquence que M. Régnier a rendue saisissante :

. . . Croyez-vous qu'à travers sa fenêtre,
Elle verra venir d'un œil bien aguerri
La moindre paysanne au bras de son mari?
Où que vous conduisiez son exil adultère,
Vous la verrez baisser le regard et se taire,
Lorsque les bonnes gens, se tenant par la main,
Sans ôter leur chapeau, passeront leur chemin!
Pauvre femme! ses yeux, errant dans l'étendue,
Comme pour y chercher la paix qu'elle a perdue,
Tâchent de découvrir, par delà l'horison,
La place bienheureuse où fûme sa maison...

— M. l'abbé Le Guillou, chanoine honoraire de Quimper, aumônier de la Charité, vient de publier, chez Sagnier et Bray, une brochure dont les pages éloquentes mériteraient d'être lues dans nos assemblées nationales : *Des grandes questions sociales, au point de vue biblique*. Nous regrettons que notre cadre ne nous permette que de signaler cet ouvrage à nos plus graves abonnés.

— La science et l'art s'affranchissent de plus en plus du monopole de Paris. Nous recevons à l'instant une publication (l'*Art en Province*), qui sort des presses de M. Desrosiers, à Moulins, et qui brave la comparaison avec les modèles de la typographie parisienne. Une remarquable introduction de M. le comte Eug. de Montlaur et des poésies touchantes de M. de Gondrecourt, deux talents connus de nos lecteurs, annoncent le plus bel avenir à l'*Art en Province*, dont le passé est déjà fort honorable. De telles œuvres sont une bonne fortune pour ceux qui gardent encore le feu sacré. « Il y a, dit M. de Montlaur, une chanson populaire de la campagne de Rome, que chantent, les soirs d'été, les moissonneurs descendus des montagnes de la Sabine, et qui finit ainsi :

Bocca che quando parli cacci un fiore.

Cette jeune fille, qui répand des fleurs autour d'elle, ne serait-ce pas la Muse immortelle qui verse aux esprits las et découragés ses frais enchantements et des illusions nouvelles? »

Rectification. Certains détails trop énergiques des *Souffrances de Michel-Ange*, par M. Alex. Dumas, publiées dans les premiers numéros de ce volume, ont pu étonner quelques-uns de nos lecteurs. Nous devons leur dire que nous n'avons pas été maîtres de revoir cet article, imprimé et *cliché* avant notre entrée en possession du *Musée des Familles*. Nous demanderons désormais à notre illustre collaborateur des sujets plus analogues à nos habitudes et à notre programme. Son talent est assez vaste et assez souple pour s'y conformer.

— Le Français, né malin..., rit de tout, même de ses représentants. Il rirait de lui-même, s'il n'avait autre chose à faire que de se regarder au miroir. L'an dernier, à cette époque, le grand succès de rire appartenait à l'ouvrage de M. L. Reybaud : *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*, illustré avec tant de *ressemblance* par M. Tony Johannot. (Voy. le *Musée* de décembre 1848 et de janvier 1849.) Cette année, la palme de la gaieté française revient à l'*Assemblée nationale comique*, texte de M. Lireux, dessins de M. Cham, dont le crayon réjouit parfois nos colonnes. L'éditeur de *Paturot*, M. Michel Lévy, est aussi l'éditeur de l'*Assemblée comique*. C'est vous dire que les deux font la paire, et que le cadet rejoindra l'aîné dans toutes les bibliothèques. Figurez-vous l'histoire, jour par jour, de la Constituante et des constituants, telle que M. Lireux la jetait au vent du *Charivari*, du fond de la tribune des journalistes. Dans cette histoire, moins politique que philosophique et humoristique (voilà pourquoi nous en parlons), tous les événements de l'an dernier se reflètent par leur côté plaisant, tous les discours ont leur écho railleur, tous les originaux se reconnaissent à leur charge frappante. On y voit la proclamation de la République en plein air, dominée par un trop célèbre fouriériste, dont la queue s'entortille aux colonnes du temple; on y voit les interpellations à grand orchestre; le chemin de la Montagne gravi par les ours; la fête de la Concorde où il fait *grand'faim*; l'Assemblée en récréation, qu'il faut voir pour y croire; les séances à la vapeur, avec leurs locomotives, *sans garantie du gouvernement*; les stupeurs de la proposition Rateau; les tournois parlementaires où les combattants se prennent aux cheveux; les séances travesties du mardi-gras; le coche politique versé par les postillons étourdis; les adieux des représentants, où M. Proudhon coupe une mèche de cheveux à M. Pierre Leroux, etc., etc. Le public n'est point oublié dans le compte-rendu du spectacle; il a sa large part de moquerie et d'enseignement, comme vous en pouvez juger par la gravure ci-jointe des *Pétitionnaires désintéressés et peints par eux mêmes*. M. Lireux n'a encouru qu'un reproche, mais un reproche grave. Pourquoi son ironie, si aimable d'ordinaire, n'a-t-elle eu de fiel que pour les hommes qui en méritent le moins, pour M. de Falloux, par exemple? S'il est difficile de faire rire aux dépens d'un talent si élevé, est-ce une raison pour traduire en injures le dépit de la satire? Que l'auteur raye cette page de la prochaine édition de son livre; ce sera un trait d'esprit de plus, et une tache de moins.

— Conçoit-on, depuis un mois, le silence de nos journaux sur l'exposition des produits français à Londres? Ce silence est d'autant plus honteux que les feuilles anglaises ne tarissent pas d'éloges sur les chefs-d'œuvre de notre industrie, qui promettent d'éclipser, l'an prochain, toutes les industries européennes, dont le concours s'ouvrira sous les auspices du prince Albert. Nous avons voulu protester contre cette indifférence, en faisant graver trois des petites merveilles françaises les plus admirées à Londres: deux vases de la manufacture nationale de Sèvres, blancs, avec ornements bleus étrusques, et une pièce de milieu pour surtout de table, en bronze ciselé, de M. Villemsens.

Les Pétitionnaires peints par eux-mêmes, dessin de M. Cham.

Exposition française à Londres. Vases de Sèvres. Surtout de table, de Villemsens.

Typographie Hennuyer et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ÉTUDES INDUSTRIELLES.

HISTOIRE D'UN LIVRE (1).

Robert Estienne. Colorieuses. Incendie rue du Pot-de-Fer.

Atelier de brocheuses. Imprimeur corrigeant une épreuve. Bibliothèque gothique.

Henri III (Édit. de 1583). Porteurs d'épreuves. Fonderie de caractères.

III. L'impression du livre. Lettres de noblesse de l'imprimerie. Plantin. Marie d'Orléans. Kilian. Correction des épreuves. Fautes d'impression historiques. *Diane* en *grenouille*. Anecdotes. Fréd. Morel. Stoupe. Charles Crapelet. Une mariée abandonnée.

Mais pour abréger, supposons que l'auteur a eu la main heureuse, qu'il est tombé sur un de ces hommes d'intelligence qui honorent la librairie, sur un Furne, si vous voulez. L'éditeur va mettre le livre sous presse, il traite avec l'imprimeur et lui porte le manuscrit. Oublions, pour un instant, les feuillets vierges encore, et laissez-moi vous dire quelques mots d'un art que trop de gens sont habitués, faute de le connaître, à confondre avec les métiers mécaniques.

(1) Voyez octobre et janvier derniers.

Dès le seizième siècle, la royauté elle-même, glorifiant l'imprimerie, protesta contre cette assimilation à laquelle s'attachait une intention blessante, car on ne soupçonnait pas encore que le travail ennoblit l'homme au lieu de l'avilir.

Le 30 avril 1583, Henri III lançait un édit pour «maintenir dans ses priviléges l'art de l'imprimerie, comme des premiers et plus exquis que tous les autres, — les personnages les plus expérimentés en fait de lettres ayant pris la qualité d'imprimeurs.» Soixante-six ans après, Louis XIV enchérissait encore sur l'ordonnance de Henri III, et «réprimait sévèrement les abus introduits dans l'imprimerie par des maîtres incapables d'exercer cette noble profession (1).»

C'est en tenant ce langage que nos rois et les papes créèrent les Alde, les Néobar, les Plantin, les Estienne, véritables saints littéraires, pères vénérables de la science et de la liberté moderne, qu'on ne peut regarder, à travers le brouillard des siècles, sans une émotion de reconnaissance et de respect.

Aussi, je vous peindrai mal l'impression profonde que je rapportai d'une visite faite, en compagnie d'un linguiste célèbre, dans l'ancienne imprimerie de Plantin, à Anvers. C'était le 3 mai 1836; le soleil faisait jaillir à travers la brume matinale ces doux rayons d'or qu'aimait tant Rubens. J'attendais depuis une heure avec mon collègue sur la place Vendredi, lorsqu'un homme de bonnes manières, que je sus depuis être un descendant de Plantin, par les femmes, nous introduisit dans le vieil édifice. L'atelier, construit en 1554, est plein de débris poudreux que nous considérions comme autant de reliques. Il y a là deux presses du temps, cinquante à soixante composteurs en bois, de vieilles galées, des manches de pointes, un trépied et une chaise en bois tors. Nous passâmes ensuite dans le bureau de Plantin, dont les registres et les livres de comptes et d'affaires sont encore rangés sur les tablettes, comme s'il venait de sortir. A côté, s'ouvre le cabinet des correcteurs. Figurez-vous une assez grande pièce, tendue en cuir doré, avec de ces beaux dessins de la renaissance, à peine effacés par le temps. Le jour y est superbe, et tout a si fidèlement gardé le cachet du passé, qu'en m'approchant du bureau, et fermant les yeux, il me sembla que j'étais derrière Juste-Lipse courbé sur les épreuves, et que j'entendais ce bon, ce digne Corneille *Kilian*, le phénix des correcteurs morts et vivants, murmurer, en se frottant les mains, cette petite satire que je vous traduis du latin.

Nous corrigeons des livres les erreurs,
Et nous notons les fautes des auteurs;
Mais un brouillon, que la fureur d'écrire
Pour nos péchés dans les lettres attire,
De ce bel art faisant un vil métier,
Souille la plume et tache le papier.
Loin de lécher son ourson, il s'empresse
De le jeter dans les bras de la presse,
Et si l'on rit de son avortement,
Voilà ce sot de furie écumant.
Tout aussitôt il s'en prend pour excuse
Au correcteur: c'est lui seul qu'il accuse.
— Eh! mon ami! laisse le correcteur
Débarbouiller les marmots de l'auteur!
C'est bien assez que ce pauvre homme-lige
Soit l'ennemi de tous ceux qu'il corrige!...

(1) Voyez l'*Histoire anecdotique de la Typographie*, tome XIII du *Musée des Familles*, pages 97, 336, 369.

De ce cabinet où Corneille Kilian expurgea des épreuves, pendant cinquante ans, ce qui suffit et au delà pour faire pardonner sa boutade du vers latin contre les brouillons du temps, on nous fit passer dans la salle des ornements typographiques. Nous admirions ces gravures sur bois de tous formats, ces lettres montantes, ces fleurons, qui forment encore une collection de plus de trois mille pièces, lorsque des dames, devant lesquelles marchait respectueusement M. Albert Moretus, l'héritier de Plantin, s'approchèrent de ses trésors. L'une d'elles semblait surtout les examiner avec un vif intérêt; quand elles furent sorties, nous demandâmes à notre guide :

— Ces dames ne sont-elles pas Françaises?

Il répondit affirmativement.

— Les connaissez-vous?

Avec la taciturnité d'un spectre sorti de la tombe de Plantin, pour nous répondre, il se contenta de nous montrer du doigt un tableau imprimé, sur lequel on lisait :

«En ce moment, onze heures du matin, 3 mai 1836, Sa Majesté la reine des Belges et S. A. R. la princesse Marie d'Orléans, sa sœur, honorent de leur présence l'ancienne architypographie de Plantin.»

Touchant pèlerinage de cette noble princesse que l'amour des arts consolait des tristesses de la politique, et qui devait, hélas! descendre dans la tombe encore à la fleur de l'âge, et aller rejoindre pour toujours celui dont elle visitait l'atelier trois fois séculaire!...

Revenons maintenant à notre manuscrit. L'imprimeur a compté les pages, calculé le nombre et la force des lignes, et il résulte de cette opération préliminaire que l'ouvrage formera quatre volumes de quatre à cinq cents pages in-octavo. Chacun de ces volumes renfermera dès lors cent dix à cent trente mille mots; il faudra, par conséquent, remuer deux fois trois millions deux ou trois cent mille de ces lettres ou caractères que nous venons de voir fondre pour notre livre. Voici le moment de pénétrer dans l'imprimerie.

(Nous n'y suivrons pas notre collaborateur, dont les explications feraient ici double emploi avec l'*Histoire de la Typographie*, déjà publiée par le *Musée des Familles*, tome XIII, pages 97 à 369, et à laquelle nous devons renvoyer nos lecteurs. Ecoutons seulement les nouveaux et curieux détails que M. Mary-Lafon nous donne sur la correction des épreuves.)

La correction des épreuves est à l'imprimerie ce que l'âme est au corps, ce que la vue est à l'homme. Un fou et un aveugle, en effet, peuvent seuls donner l'idée d'une épreuve corrigée imparfaitement ou sans intelligence. Suivez-moi dans le cabinet relégué au fond de l'imprimerie, et regardez discrètement : un enfant de Paris, à mine éveillée et mutine sous son tricorne de papier, est là, debout, lisant l'épreuve à haute voix, tandis que le correcteur, courbé, à son bureau, sur le manuscrit ou copie, suit attentivement et l'arrête pour noter chaque faute.

Si vous voulez maintenant connaître le résultat de cette première expurgation, hâtons-nous d'accompagner l'épreuve chez l'auteur, et de lui demander ce qu'il en pense... Notre question est à peine formulée, que celui-ci répond furieux :

— C'est une espèce de gâteau de plomb à donner mille indigestions littéraires. Vous trouvez dans vos lignes sentimentales des refrains de vaudeville et des débris de conversations les plus grotesques. L'idée écartelée en pages, parquée en lignes, dissipée en mots, hachée par la justification, l'idée qui souriait encore pleure, elle trouve sa cellule si étroite! elle se frappe aux barreaux de sa cage;

elle avait espéré un grand espace, la voilà qui se retire humiliée dans un coin, comme le pigeon de La Fontaine traînant l'aile et tirant le pied (1).

Et ne croyez pas que ces plaintes datent d'hier; elles sont aussi vieilles que l'imprimerie elle-même. Voici, par exemple, un auteur du seizième siècle, Joachim du Belloy, qui s'écriait en 1561 : « Si tu trouves, amy lecteur, quelque faute en l'impression, tu ne t'en dois prendre à moi, qui m'en suis rapporté à la foy d'autruy. » Puis, le labeur de la correction est une œuvre telle que tous les yeux d'Argus ne suffiraient pas pour y voir les fautes qui s'y trouvent.

Le cardinal du Perron ne se plaignait pas, vingt-six ans plus tard, avec moins d'amertume :

« Il faut, disait-il, mettre ordre aux imprimeurs; en ma harangue, ils ont imprimé les barbares *Grecs*, au lieu de barbares *Gètes*. Ils appellent barbare la nation la plus polie qui ait jamais été ! »

Aussi, le grave et savant docteur Hornschuch, qui corrigeait en 1608, à Leipsick, donne à ses confrères de terribles instructions :

« Le correcteur, dit-il, doit éviter avec le plus grand soin de s'abandonner à la colère, à la tristesse, à la galanterie, enfin à toutes les émotions vives. Il doit surtout fuir l'ivrognerie; car y a-t-il un être dont la vue soit plus troublée que cet idiot qui transformait Diane en grenouille : *Dianam in ranam !* »

N'est-il pas vrai qu'en écoutant ces bons conseils on est tenté de parodier le mot de Figaro? Aux vertus, en effet, que le docteur Hornschuch exige de ses confrères, combien trouverait-on d'imprimeurs, aujourd'hui, dignes d'être correcteurs?... Je sais bien qu'en me déroulant la glorieuse liste des cent correcteurs illustrés par Conrad Zeltner, l'excellent Jérôme dirait, s'il pouvait me répondre, que cette noble profession était embrassée autrefois avec un enthousiasme qui rendait la pratique de toutes les vertus facile, et tous les sacrifices légers. Et il ne manquerait pas de me citer, après ce Kilian, qu'on vit si délicieusement occupé pendant un demi-siècle à la correction des épreuves, le trait de Frédéric Morel, ce petit-neveu de Robert Estienne, qui corrigeait, à ce qu'il paraît, une tierce, lorsqu'on vint l'avertir que sa femme allait fort mal.

— Un moment, dit-il à la servante.

Ce moment fut si long que le médecin crut devoir se rendre lui-même dans son cabinet pour lui dire de se hâter s'il voulait voir encore sa femme vivante.

— Je n'ai plus, répondit-il, que deux mots à écrire.

Quelques instants après, on frappa à la porte du cabinet; mais, cette fois, c'était l'homme de Dieu qui venait lui annoncer que l'infortunée était morte.

— J'en suis marri, reprit-il tranquillement en se remettant à son épreuve, c'était une bonne femme!

A ce trait historique, les six frères Duval protestèrent à la fois par un cri d'incrédulité.

— Vous doutez de ce fanatisme?

— Oui, c'est impossible! crièrent-ils, comme on fait dans l'Ariège, c'est-à-dire à tue-tête.

— Ah! vraiment? Et que diriez-vous si je trouvais l'équivalent, sans remonter plus haut que la fin du dernier siècle?

— C'est impossible.

— Ecoutez donc : en l'an de grâce 1773, le salon d'Antoine Stoupe, successeur de Le Breton, imprimeur ordinaire du roi, était brillamment illuminé. Le maître imprimeur, comme se qualifiaient modestement les typographes de ce siècle, avait voulu célébrer chez lui la noce de son correcteur Charles Crapelet. La mariée était si belle, avec sa robe blanche et sa guirlande dont les paillettes étincelaient aux lumières sur sa tête poudrée avec art, ses yeux bleus se baissaient avec une candeur si douce, que toutes les femmes se mordaient les lèvres de dépit, tandis qu'en revanche tous les hommes félicitaient l'heureux époux. Celui-ci, à la stupéfaction générale, paraissait rêveur, morose, contraint, et ses regards se portaient plutôt sur la pendule que sur sa nouvelle compagne. Cette préoccupation n'avait échappé à aucun des convives, mais trois personnes semblaient l'épier surtout avec un intérêt particulier : c'était le maître imprimeur, la mariée et une vieille tante de cette dernière, qui, tout en feignant de regarder les grands personnages verts et jaunes de la tapisserie de laine, ne perdait pas un seul des mouvements du jeune époux. A mesure que l'heure avançait, elle voyait avec effroi son front se rembrunir. Minuit sonne; enfin, il n'y tient plus, et sort précipitamment du salon. Or, jugez maintenant de l'émoi des convives, du désespoir de la mariée, quand on ne le vit pas reparaître.

Tous les yeux se tournèrent vers Stoupe qui, rayonnant de joie, aspirait de longues prises de tabac et regardait la place vide d'un air de triomphe.

Le père de la mariée lui demanda bientôt le motif de cette étrange disparition.

Pas de réponse.

La vieille tante répéta la question avec aigreur; il ne parut pas avoir entendu.

Enfin, la mariée s'étant jetée à ses pieds tout en larmes, il la releva, et lui mettant au front un baiser paternel :

— Réjouis-toi, ma fille, lui dit-il avec enthousiasme, tu as la perle des maris.

— Un homme qui abandonne sa femme le jour de ses noces! observa aigrement la vieille.

— Oui, madame, répliqua le maître, trop froid pour s'emporter jamais, trop heureux ce soir-là pour s'émouvoir de l'anxiété générale; c'est un homme dont je suis fier!

Lorsque l'aiguille marquera trois heures, poursuivit-il, Charles rentrera dans ce salon.

La mariée soupira, les parents murmurèrent, chacun des amis fit une remarque tout bas, mais on attendit. Comme trois heures sonnaient, le marié rentra effectivement, ainsi que l'avait annoncé Stoupe.

— D'où venez-vous?... fut le cri qui sortit de toutes les bouches.

— Je viens de corriger des épreuves attendues par les imprimeurs, dit-il, en regardant tendrement sa jeune femme, qui dut être jalouse, à ce moment, de la typographie.

— Et vous garantissez l'anecdote?

— Oui, messieurs, m'écriai-je avec l'assurance de Stoupe, car le propre fils du héros, C.-A. Crapelet, défunt mon collègue à la Société jadis royale des antiquaires de France, m'a raconté vingt fois le fait dans les mêmes termes, et, non content de l'avoir dit à tout le monde, il l'a imprimé sur vélin dans ses *Etudes typographiques*, ouvrage aussi mauvais d'ailleurs que riche en curieuses recherches.

— Je n'en doute pas le moins du monde, pour mon

(1) H. de La Touche.

compte, me dit alors le bon Duval; mais il me semble que cette digression vous éloigne du but.

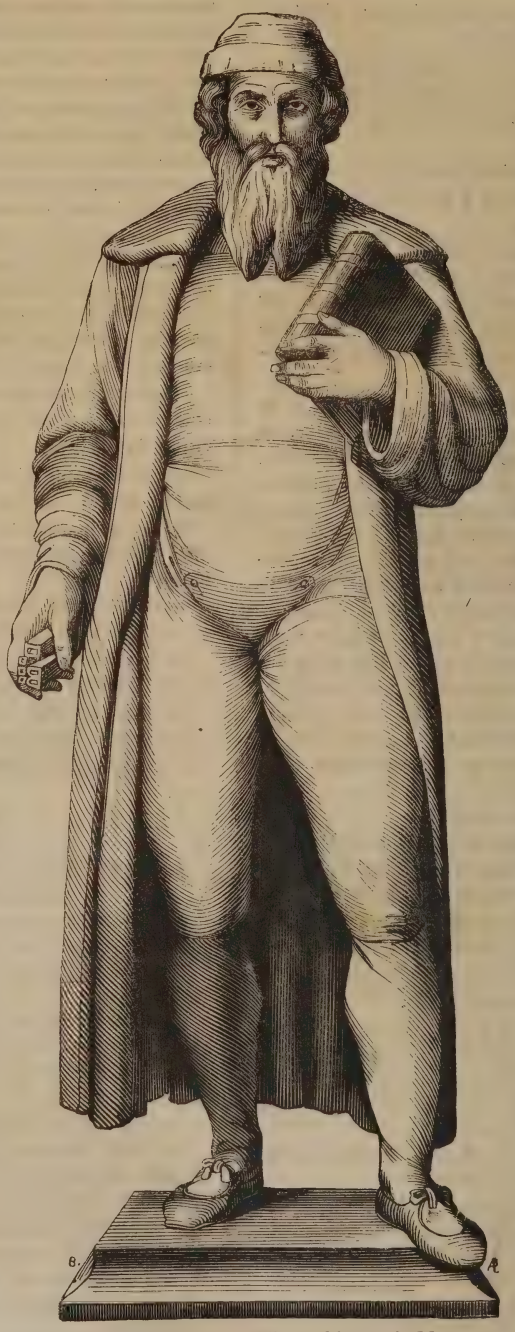
— Elle m'y ramène au contraire. Ce même Charles Crapelet, dont il était question tout à l'heure, ayant remarqué que, dans la première feuille d'un *Télémaque*, auquel il donnait tous ses soins, on avait imprimé *Pélénope* pour Pénélope, faillit attenter à ses jours.

MARY-LAFON.

(La suite prochainement.)

GUTENBERG. SA STATUE A MAYENCE.

Nous ne saurions reparler de l'imprimerie, sans combler une grande lacune dans l'illustration du *Musée*, qui n'a encore reproduit aucune des statues élevées à Gutenberg, l'immortel inventeur des caractères mobiles (*Voy.* notre tome XIII, p. 102). Ayant donné, dans ce volume, le simple buste de la statue de M. David (d'Angers), inaugurée à Strasbourg en 1840, et qui représente Gutenberg faisant un pas avec l'humanité, et déployant la première page de sa Bible, rayonnante de ces mots caractéristiques : *Et la lumière fut;* — nous donnons aujourd'hui, comme digne objet de comparaison, le dessin exact et complet de la statue exécutée par le fameux Thorvaldsen pour la ville de Mayence, qui dispute à Strasbourg l'honneur d'avoir vu naître le père de la typographie. La figure de l'artiste allemand est moins symbolique et moins animée que celle de M. David; mais elle est plus vraie peut-être, en ce qu'elle rend mieux la grave simplicité germanique, et cet enthousiasme intérieur et pur de l'homme de génie qui vient d'ajouter, sans fatigue et sans douleur, des ailes immenses à la pensée humaine. C'est par là que l'œuvre de Thorvaldsen est admirable.



Statue de Gutenberg, par Thorvaldsen, à Mayence.

En 1436, un gentilhomme allemand habitait Strasbourg. Il méditait plusieurs grandes découvertes, qu'il consignait obscurément sur un manuscrit intitulé : *Quelques arts et secrets tenant du merveilleux.* Les conspirations pour le bien veulent des complices, comme les conspirations pour le mal; l'homme isolé ne peut rien, ou presque rien. M. Saintine le prouve éloquemment par son *vrai Robinson*. Notre gentilhomme s'associa donc avec un nommé André Dryzehn, et lui demanda des secours pour l'accomplissement de ses projets. Malheureusement, André mourut, emportant le secret de son ami dans la tombe, mais annonçant à Georges, son frère, que ce secret contenait la fortune et la gloire. Georges voulut succéder à André dans l'association; or, il n'avait point la confiance du gentilhomme, et celui-ci, reprenant son manuscrit, fut obligé de se défendre en justice contre les héritiers de son confident. Singulier procès autour d'un trésor ignoré de tous! Et quel bruit il eût fait dans le monde, si le monde en eût soupçonné l'importance! Ces débats furent si pénibles au gentilhomme, qu'il faillit en mourir, et sa découverte avec lui. De sorte que le plus grand progrès moderne a tenu aux chicanes de quelque avocat!

Bref, le Mayençais fut condamné à céder au survivant la part du défunt, et Gutenberg, car c'était lui, imprima la première Bible avec Georges Dryzehn. Soit dépit, soit crainte de déroger, il n'y mit point sa signature. On le retrouve dix ans plus tard, à Mayence, allié cette fois à Fust, puis à Schœffer, dont les noms ont partagé l'immortalité du sien sans l'absorber, contrairement à la fatalité trop ordinaire qui revêt les exploitateurs bruyants de la dépouille des inventeurs discrets. Par exception, la gloire a été juste pour Gutenberg. Elle ne lui a point appliqué, comme à tant d'autres, le *Sic vos non vobis*.

Gutenberg et imprimerie sont deux noms sublimes à jamais synonymes.

LE VRAI ROBINSON (1).

Selkirk soignant Marimonda.

VIII. — Nouvelle invasion. — Selkirk rencontre avec joie un ancien ennemi. — Combat sur un cèdre rouge. — Une mère et ses petits. — Le troupeau. — Fête dans l'île; luttes pacifiques, divertissements et jeux d'escarpolette. — Une voile! — Le bois incendié. — Pressentiments de Marimonda.

Le lendemain, le soleil touchait à peine à l'horizon; Selkirk dormait encore, lorsqu'il se sentit réveiller par une sorte de chatouillement aux pieds. Croyant à quelque caresse, à quelque malice de Marimonda, plus matineuse que de coutume, il ouvrit les yeux à moitié, ne vit rien, et reprit position pour continuer son somme. Le même chatouillement se renouvela, mais avec plus de persistance, et bientôt quelque chose de tranchant et d'acéré pénétra au vif la dure enveloppe de son talon. Le chatouillement était devenu une morsure.

Bien éveillé cette fois, il lève la tête. Sa cabane est pleine de rats!

Près de lui, une de leurs bandes est tranquillement occupée à déjeuner de ses couvertures et des roseaux de sa couchette; il y en a sur sa table, sur ses siéges, le long de son pilier et de ses murailles; ils s'ébattent devant sa porte, vont et viennent à travers les claires-voies de sa toiture, se multipliant sur son râtelier et sur son étagère, tous mordillant, rongeant, grignotant, les uns son chapeau de cuir de phoque, son sac à tabac, les ornements en écorce de son mobilier; les autres, les manches de ses outils, les tuyaux de ses pipes, jusqu'à sa bible, et même sa poudrière en corne de chèvre!

Selkirk pousse un cri, s'élance hors de sa couche, et tout d'abord en écrase deux sous ses talons. Le reste prend la fuite.

En poursuivant à coups de pelle, à coups de crosse cette nouvelle race d'envahisseurs, il aperçoit à quelques pas de lui Marimonda, abritée, dolente et coite, sur la forte branche d'un sapotillier. A sa mine piteuse et morfondue, à son poil rebroussé et trempé de pluie, il ne doute pas qu'elle n'ait dû passer là toute sa nuit, exposée aux intempéries de l'air. Mais il n'attribue d'abord cette boutade qu'à sa mauvaise humeur de la veille.

Marimonda, en l'apercevant, descend de son arbre, triste, mais toujours douce et caressante, et, avec des gestes d'effroi, elle lui montre la grotte. — Il y court.

Là, un bien autre spectacle de désordre et de bouleversement l'attendait; les rats y foisonnaient par milliers; ses fourrures, ses provisions de fruits et de gibier, ses outres, naguère pleines d'huile, tout était saccagé, mis en pièces, inondé; car l'eau avait fini par se faire jour à travers les fissures de la montagne. Pour comble de malheur, sa réserve de poudre, malgré sa double enveloppe de cuir et de corne, mise à jour par la dent vorace de ses agresseurs, nageait répandue au milieu d'une boue huileuse.

(1) Voyez octobre, novembre et janvier derniers.

L'insulaire ne possède plus, pour ses chasses, pour le renouvellement de toutes ces provisions si nécessaires à sa vie, que les quelques charges contenues dans sa poudrière portative et dans le canon de ses fusils. Le coup qui vient de le frapper, c'est sa ruine! et cependant la plus rude épreuve à laquelle il soit réservé n'est pas encore venue.

En pénétrant dans les profondeurs du sol, les pluies d'hiver avaient chassé les rats de leurs terriers; de là leur invasion de la cabane et de la grotte.

Contre tant d'ennemis que pouvait Selkirk, réduit à ses seules forces?

Il parvint bien à en tuer quelques-uns; Marimonda elle-même, armée d'une branche d'arbre, lui servait d'auxiliaire et l'aidait à les mettre en fuite; mais leurs efforts, quoique réunis, devaient rester impuissants. Une heure après, la race maudite pullulait autour d'eux, plus nombreuse et plus acharnée qu'auparavant.

Il comprit alors quelle faute il avait commise en poursuivant la destruction complète des chats qui peuplaient l'île. Avec les plus généreuses intentions, quel homme n'est sujet à se tromper en marchant vers son but! On croit se débarrasser d'un ennemi, on se prive d'un protecteur. Dieu seul sait ce qu'il fait, et il a admis le mal apparent, comme principe, dans l'admirable composition de son univers; il laisse vivre les méchants. Selkirk avait été plus sévère que Dieu, et il s'en repentait. Si ses pauvres chats n'avaient été qu'exilés, certes il se fût hâté de proclamer une amnistie générale. Hélas! il n'y a point d'amnistie contre la mort... Mais avait-il bien pu les détruire tous?... Peut-être en existait-il encore vers ces cantons éloignés, où s'étaient déjà réfugiés d'autres proscrits, les phoques.

Les pluies avaient cessé; les orages d'hiver, toujours accompagnés de chaleurs accablantes et de brumes épaisses, n'attristaient plus l'île par des ténèbres anticipées, ou par les lugubres roulements d'un tonnerre continu : le soleil, quoique *garué* (1), achevait de boire les restes de l'inondation. Suivi de Marimonda, Selkirk, pour la première fois, s'était aventuré vers les bois et les taillis jetés entre les collines du fond de la plage et le *Faux-Coquimbo*, lorsqu'un bruit, plus doux à son oreille, plus ravissant que n'eussent été les chants d'une sirène, le fit s'arrêter tout à coup, en extase : c'était le miaulement d'un chat.

Ce chat, d'une forte taille, à la robe luisante et zébrée, au museau blanc, moustaché de poils bruns, se tenait à quelque distance, sur un cèdre rouge, où sans doute il flairait une proie.

C'était un vieux débris échappé au massacre général; le dernier des vaincus, peut-être!

Sans hésiter, Selkirk embrasse le tronc de l'arbre, grimpe, atteint les premiers rameaux; Marimonda le suit, et bientôt le devance. A l'aspect de ces deux agresseurs, velus comme lui, le chat recule en montant; le sapajou monte à sa suite, le poursuivant, de branche en branche, jusqu'au sommet du cèdre. Atteint d'un coup de griffe à l'épaule, il recule à son tour, mais en descendant; et dès la première escarmouche se déclarant vaincu, il renonce immédiatement au combat, ou plutôt au jeu, car il n'a vu qu'un jeu dans l'affaire.

Selkirk ne se décourage pas ainsi; ce chat, il le lui faut, il le lui faut vivant; il en veut faire le gardien de sa cabane, son protecteur contre les rats. Trois fois il parvient à le saisir; trois fois l'animal furieux, se débattant, lui déchire les bras ou le visage. C'est une lutte terrible, acharnée, mêlée de jurons haletants et de froufrous, de ronflements, de miaulements épouvantables. Enfin Selkirk, oubliant peut-être dans l'ardeur du combat le but de la victoire, l'a saisi vigoureusement par la peau du cou, au risque de l'étrangler; de l'autre main il lui serre les flancs de façon à lui rompre les reins. La difficulté maintenant est de l'emporter. Par bonheur il a sa gibecière. Il le contient donc de la main et du coude, pressé, aplati contre une bifurcation de l'arbre; du bras resté libre il ramène à lui sa gibecière, l'entr'ouvre; l'animal vaincu, dompté, à moitié mort, n'a plus fait, durant cette manœuvre, un seul mouvement de résistance... Mais quand le chasseur s'apprête à l'enfermer, se réveillant soudainement avec un soubresaut, tendant par un dernier effort tous ses muscles à la fois, il échappe à l'étreinte et se précipite du haut du cèdre, au grand effroi de Marimonda, alors paisiblement accroupie sous l'arbre et qu'il frôle en tombant, surtout au grand désappointement de Selkirk, qui croyait déjà le tenir captif dans son carnier.

Se laissant glisser le long du tronc, Selkirk s'est hâté de toucher terre; mais déjà l'ennemi a disparu et sans laisser traces. En vain ses yeux se reportent de tous les côtés; il ne voit rien, ni son adversaire, ni même Marimonda, sans doute en fuite aussi sous l'impression de sa dernière terreur.

Comme il se désespérait, un sifflement, familier à son oreille, se fait entendre, et, à deux cents pas, il aperçoit, sur une éminence du *Faux-Coquimbo*, son sapajou, courbé en deux, dans une attitude de contemplation, paraissant très-attentionné à ce qui se passait au-dessous de lui, et ne changeant de posture que pour envoyer au appel répété à son maître.

A tout hasard, il se dirige de ce côté.

Quel spectacle l'attendait! Dans un enfoncement creusé au pied de l'éminence sur laquelle se tient Marimonda, il trouve blotti, encore essoufflé de sa lutte et de sa course, son fugitif, ou plutôt sa fugitive, car c'était une mère! et six jeunes chats, déjà alertes, se roulaient au soleil autour d'elle.

Selkirk, s'armant de son couteau, tue la mère et emporte les petits. . . . . .

Peu de temps après, les rats avaient abandonné la plage. Mais leur départ, en prévenant le mal qu'ils pouvaient faire encore, ne remédiait pas à celui qu'ils avaient fait.

Les provisions de bouche de l'insulaire sont presque entièrement détruites, et le peu de poudre qui lui reste suffit à peine à lui refaire une réserve, qu'il ne sait plus comment pouvoir renouveler désormais.

Le moment vient enfin où il ne possède d'autres munitions de guerre que la charge unique contenue dans son fusil. Cette dernière charge, son dernier recours, oh! combien il la conserve précieusement aujourd'hui! Tant qu'elle sera là, il pourra se croire armé encore, puissant encore; il ne sera pas tout à fait au bout de ses ressources; c'est son espérance suprême. Qui sait? peut-être en aura-t-il besoin pour protéger sa vie dans une circonstance qu'il ne peut prévoir.

Mais puisque son fusil inactif doit rester suspendu aux murs de sa cabane, il est temps de songer à suppléer aux services qu'il lui rendait; il est temps de réaliser complétement son rêve, et, suivant la marche ordinaire de toute civilisation naissante, de faire succéder à la vie du chasseur celle de l'agriculteur et du pâtre.

(1) Au Pérou et au Chili, on nomme *garua* ce brouillard qui parfois, et surtout après la saison des pluies, flotte autour du disque du soleil.

Déjà sa colonie s'est augmentée de six nouveaux hôtes, familiers de la maison; déjà, de tous côtés, ses semis sont sortis de terre avec les plus belles apparences; ses arbrisseaux, raffermis sur leur base, se sont rapidement développés sous la double influence de l'humidité et de la chaleur; à l'aisselle de quelques-unes de leurs feuilles, le cœur en joie, il a vu pointer le bouton, espoir de la récolte. Il doit s'occuper aujourd'hui des moyens de surprendre, de saisir, de se procurer enfin les premiers-nés, les pères de son troupeau futur.

Ici la patience, l'adresse ou la ruse peuvent seules quelque chose.

Malgré son agilité naturelle, il n'y a point à songer à les atteindre à la course. Depuis ses dernières chasses, chèvres et chevreaux se tiennent le plus habituellement dans les parties montagneuses et escarpées de l'île. Sauter de roc en roc, lutter avec elles de vitesse et de légèreté lui paraît, avec raison, une entreprise folle et impraticable. Plus tard, peut-être... Qui sait?

Il fabrique des piéges, des traquenards; mais la défiance est maintenant à l'ordre du jour autour de lui; chacun se tient sur le qui-vive. Après une longue attente sans résultat aucun, sous ses piéges abattus il trouve, pour toute capture, un *coati*, quelques petits cochons d'Inde; c'est là une ressource sans doute, mais c'est plus haut qu'il veut atteindre, et les chevreaux ne se laissent pas prendre à ses amorces.

Le souvenir lui vient alors que dans certaines parties de l'Amérique, les chasseurs, pour saisir leur proie vivante, ont recours au *laço*, sorte de longue corde terminée par un nœud coulant, qu'ils savent lancer à de grandes distances, et presque toujours à coup sûr.

Avec un fil qu'il obtient des fibres de l'aloès, avec d'étroites lanières de cuir, solidement tressées, il se compose un *laço* de plus de cinquante pieds de longueur; puis il l'essaye; il s'exerce tantôt contre une touffe feuillue, détachée d'un buisson, tantôt contre quelque pierre mamelonnée, saillissant du sol; il prend ensuite à partie Marimonda elle-même, qui ne laisse pas que de mettre assez souvent, par sa prestesse et sa vélocité, l'adresse de son maître en déroute.

Dans l'intervalle de ses exercices préparatoires, Selkirk s'est occupé à construire un enclos treillissé, destiné à renfermer le troupeau qu'il ne possède encore qu'en espérance; il le fait large et spacieux, afin que son jeune bétail puisse bondir et s'ébattre à l'aise; haut de clôture, afin qu'il soit forcé de respecter les limites qu'il lui assigne. Dans un coin, sur quelques solides poteaux, il établit un hangar, simplement couvert de branchages; c'est là que son troupeau viendra chercher l'ombre pendant les chaleurs du jour. L'enclos et le hangar, élevés à la gauche de sa cabane, se mariant avec son jardin, forment une nouvelle annexe à son grand établissement de la plage.

Quand ses chevreaux seront devenus chèvres, quand l'époque de la domesticité sera venue pour eux, qu'ils auront contracté les habitudes casanières, qu'ils reconnaîtront sa voix, alors, et seulement alors il leur permettra d'errer et de butiner sur les coteaux voisins, sous la direction d'un gardien vigilant. Ce gardien, où donc le trouvera-t-il? Pourquoi ne serait-ce pas Marimonda? Marimonda, à l'intelligence de laquelle il ne sait plus fixer des bornes!

Rêves, rêves, peut-être! mais sans les rêves, sans les doux fantômes qu'il se crée et dont il s'entoure, qui soutiendrait le courage du solitaire?

Quand Selkirk se croit à peu près habile chasseur au *laço*, il s'enfonce dans les hautes montagnes situées vers la partie centrale de son île. Plusieurs jours se passent au milieu de tentatives infructueuses, et lorsque le feuillage finement découpé des *mimosas* lui annonce, en se repliant, que la nuit est proche, il regagne sa cabane, sombre, soucieux et désespérant de l'avenir.

Par ses déceptions mêmes, cependant, l'expérience lui est venue. Un soir, il rentre au logis, ramenant avec lui deux jeunes cabris, aux cornes à peine accusées, au poil fauve, marqueté de larges plaques brunes. Marimonda fait bon accueil à ses nouveaux hôtes, et ce soir-là tout respire la joie et la tranquillité à l'habitation.

La semaine n'est pas écoulée que déjà pour Selkirk le nombre de ses chevreaux dépasse celui de ses chats; et il prend plaisir à les voir jouer et cabrioler ensemble dans l'enclos; son esprit s'est rasséreiné tout à fait.

— Oui, se dit-il avec fierté, l'homme peut se suffire à lui-même, ne devoir qu'à lui seul son existence et son bien-être! N'en suis-je pas une preuve bien éclatante? Tout ne semblait-il pas perdu pour moi lorsqu'une catastrophe imprévue est venue détruire le reste de la provision de poudre que je devais à la pitié de ce misérable capitaine? Ah! sans doute, d'après ses calculs haineux, il avait fixé le terme de ma vie à la dernière charge que contiendrait mon fusil; cette dernière charge, elle y est encore! A quoi me servira-t-elle? Qu'en ai-je besoin! Mes ressources pour vivre ne sont-elles pas aujourd'hui plus sûres et plus nombreuses qu'auparavant? Que me manque-t-il donc? La société d'un Straddling et de ses pareils? Dieu m'en garde! Ce qu'il y avait de meilleur sur le brick l'*Espadon* en est sorti en même temps que moi; j'ai reçu de Marimonda plus de preuves de dévouement et d'affection que de tous les compagnons que j'ai eus sur terre et sur mer. Qu'ai-je à regretter? Je suis bien ici; que Dieu m'y maintienne en repos et en santé!

Après cette boutade, il songea à ses ruches, qui lui manquaient encore, et aux moyens à employer pour s'emparer d'un essaim d'abeilles.

Un mois après, Selkirk, qui tenait religieusement ses éphémérides sur les marges de sa bible, résolut de célébrer le renouvellement de l'année. On touchait au 1er janvier 1706.

Ce jour-là, par exception, il dîna, non dans sa cabane, non sous son arbre, mais au milieu de l'enclos, entouré des siens; les fruits et la bonne chère furent plus abondants que de coutume; Marimonda, comme d'habitude, dîna à la même table que lui; les chats quelque peu aussi; les chevreaux rôdaient autour, se redressant pour lorgner de leur doux œil bleu les corbeilles de fruits, retombant ensuite pour brouter l'herbe sous les pieds des convives. Selkirk, en vrai maître de maison, en chef de famille, distribuait généreusement les vivres à sa jeune et frinçante république, et Marimonda l'aidait, tant bien que mal, à faire les honneurs.

Après le repas, il y eut courses et assauts; le reste des corbeilles fut jeté aux plus habiles et aux plus adroits; il y eut ensuite divertissements et jeux d'escarpolette.

Couché dans son hamac, où il fumait de son plus excellent tabac dans la meilleure de ses pipes, Selkirk contemplait en souriant les bonds capricieux, les petites faces mutines de ses chats et de ses cabris, leurs poses si gracieuses, leurs combats fraternels, où les ongles repliés et la corne inoffensive étaient les seules armes dont on se servît de part et d'autre.

Pour donner plus de relief à la fête, Marimonda développait toutes les ressources de son audacieuse souplesse; elle sautait de droite à gauche, franchissant de larges es-

paces avec une inconcevable dextérité. Parvenue à la cime d'un arbre, elle sifflait pour attirer à elle l'attention du maître, puis, ses deux mains de devant dans ses deux mains de derrière, ramassée en cercle, elle se laissait choir comme un bloc; le feuillage crépitait sous sa chute, qui semblait devoir être mortelle; pour elle, ce n'était là qu'un jeu. Sans que ses membres se fussent écartés de leur position première, elle s'arrêtait tout à coup dans sa descente rapide, au moyen de sa *queue prenante*, de cette cinquième main, si puissante, dont la nature a doué les singes d'Amérique. Alors, suspendue par cet organe seulement, elle accélérait avec une incroyable rapidité son mouvement de va-et-vient, dénouait vivement sa queue du rameau auquel elle était retenue et, d'un élan, traversant les airs comme au vol, elle allait à cent pas de là retomber sur une liane, qui lui servait aussitôt de balançoire.

Les jeux de Selkirk en famille.

Selkirk était émerveillé; il applaudissait aux tours de force de Marimonda, aux jeux et aux luttes de ses autres sujets; certes, jamais il n'a paru plus heureux. Cependant, son regard s'étant alors détourné vers la mer, son front se plisse soudainement. Au bout de quelques instants d'un examen inquiet et plein d'émotions, il pousse un cri, se jette à bas du hamac, court à sa cabane, puis au rivage, où il se prosterne les mains jointes et tendues vers le ciel.

Il venait d'apercevoir une voile.

Muni de sa lorgnette, il cherche la voile sur les flots, la trouve. — Sans doute une barque, se dit-il; une barque partie d'une île voisine ou de l'un des points du continent! Et lorsqu'il la tient au bout de son tube de cuivre, il y distingue nettement trois mâts bien gréés, bien garnis de voiles blanches, qui se gonflent au vent d'est et que le soleil dore de ses rayons obliques.

— C'est un brick! l'*Espadon*, peut-être!... Oui, Stradling a prolongé sa course dans ces parages... Le temps qu'il avait fixé pour mon exil est écoulé! Il vient me chercher... Qu'il soit béni!

Le mouvement de tribord que fait alors le brick pour mettre cap sur l'île rentorçait de plus en plus l'espoir de Selkirk, lorsque le pavillon espagnol, arboré à la poupe, se déroula tout à coup à ses yeux.

— L'ennemi! s'écria-t-il; malheur à moi! S'il aborde sur cette côte, où fuir, où me cacher? Dans les montagnes!... C'est cela; oh! je parviendrai bien à leur échapper! Mais, les misérables! ils vont détruire ma cabane, mon enclos, mon jardin!... le prix de tant de travaux et de peines!

Et, le cœur palpitant, il épie de nouveau la manœuvre du brick. Celui-ci, après avoir couru plusieurs bordées, comme pour choisir le vent, change brusquement de direction et reprend sa route en gagnant la haute mer.

Selkirk demeure stupéfait, accablé. — Ce sont des Espagnols, murmure-t-il après un instant d'hésitation; que m'importe à moi!... Suis-je donc leur ennemi, aujourd'hui?... Je ne suis plus qu'un colon, un condamné, un déserteur de la marine anglaise... Ils me doivent protection, assistance, comme chrétien... S'ils l'exigent, je prendrai du service à leur bord!... Mais ils s'éloignent; quel moyen employer pour les rappeler, pour leur signaler ma présence?

Il n'y en avait qu'un seul, c'était d'allumer un grand feu sur la plage ou sur la colline. Il lui faut du bois en monceaux, et ses provisions sont épuisées; que faire?

Un instant, dans le trouble de son esprit, l'idée lui vient d'arracher les treillages de son enclos, les piliers et la toiture de son hangar, de les amonceler autour de sa cabane et d'incendier le tout.

Cette idée, il la repoussa bien vite, mais elle suffisait pour laisser entrevoir ce qui se passait dans les replis du cœur de cet homme qui, tout à l'heure encore, s'efforçait de croire le bonheur encore possible pour lui.

Mieux inspiré, il se rappela que derrière sa grotte, sur un des premiers gradins de la montagne, existait un épais fourré, où les arbres embarrassés de lianes et de ronces desséchées, pressés les uns contre les autres, calcinés par les brûlantes réverbérations du soleil sur le roc vif qui les environnait, présentaient un assemblage de branches mortes et de troncs vermoulus, à peine masqués par une apparence de végétation.

Là il transporta tous les tisons conservés sous les cendres de son grand foyer; il en fit un amas, il y jeta des brassées de copeaux, d'écorces et de feuilles. Bientôt la flamme se mit à courir le long des buissons qui cerclaient le fourré; et, quand le soleil se coucha, une immense colonne de feu éclairait toute cette partie de l'île, et projetait ses lueurs bien avant dans la mer.

Debout sur le rivage, Selkirk passa la nuit les yeux fixés sur les flots, l'oreille aux écoutes, pour saisir le bruit éloigné d'un sillage; mais rien ne vint s'offrir à son regard sur les vagues lumineuses et scintillantes, et, à travers leur clapotement, il n'entendit d'autre bruit que celui des arbres et des lianes qui se tordaient dans les flammes.

Au matin, tout avait disparu. L'incendie s'était épuisé sans sortir de ses limites, et la mer, calme et tranquille, ne laissait rien apparaître sur sa surface, que quelques bandes de goëlands.

Une semaine s'écoula pendant laquelle Selkirk resta rêveur et taciturne; il ne s'éloignait que rarement de la plage; il était encore témoin des jeux de ses chats et de ses cabris, il ne leur souriait plus; Marimonda, pour le distraire, recommençait devant lui ses surprenants exercices de voltige, mais l'attention du maître était autre part.

Cependant, il ne lui était pas donné de pouvoir toujours rêver ainsi impunément: sa réserve de viandes boucanées touchait à sa fin; pour la ménager, il avait eu de nouveau recours aux coquillages et au poisson que son

estomac repoussait; aux écrevisses de mer, dont il était las : il lui fallait une autre nourriture pour ranimer ses forces. Il secoua sa léthargie, prit son *laço*, sa carnassière. Son projet, aujourd'hui, est, non plus de s'adresser aux chevreaux, mais aux chèvres elles-mêmes.

Comme il va se mettre en route, Marimonda s'approche de lui, se préparant à l'accompagner. Dans la disposition d'esprit où il se trouve, Selkirk désire être seul et lui fait comprendre, par signes, qu'elle doit rester au logis et veiller au troupeau; mais, cette fois, contre son habitude, elle ne paraît nullement disposée à l'obéissance. Malgré ses ordres, elle le suit, s'arrête lorsqu'il se retourne, recommence à le suivre, et par ses regards suppliants, par sa pantomime expressive, cherche à obtenir cette autorisation qu'il s'obtine à lui refuser. Enfin, Selkirk fait entendre sa voix grondante et elle se soumet, en protestant encore néanmoins par son air de tristesse et d'abattement.

Était-ce de sa part caprice ou prévision? Nul n'a le secret de ces inexplicables instincts qui signalent parfois aux animaux la présence d'un invisible ennemi ou l'approche d'un désastre.

Le soir, Selkirk n'était pas de retour! Marimonda passa la nuit à l'attendre, en poussant des cris plaintifs.

Le lendemain, la matinée s'écoula, puis la journée, puis la nuit encore, et la cabane resta déserte, et Marimonda escalada vainement les arbres et les collines des alentours pour retrouver les traces de son maître!

Qu'était-il devenu?

Selkirk dans un précipice. Marimonda vient à son secours.

IX. Le précipice. — Un cachot dans une île déserte. — Résignation. — L'oiseau qui passe. — La chèvre qui broute. — L'arbre qui penche. — Tentatives de délivrance. — Réussite. — Mort de Marimonda.

Dans ce canton stérile et montagneux de l'île auquel il a donné le nom de *Straddling*, — ce nom lui devait porter malheur, — Selkirk, aventuré à la poursuite d'une chèvre, était tombé dans un précipice.

Heureusement, l'excavation est peu profonde. Après un évanouissement passager, remis sur pied, n'éprouvant autre chose qu'un engourdissement général et quelques douleurs causées par les contusions résultant de sa chute, il avise aux moyens de sortir de son trou.

Mais un cercle de roches vives, se rétrécissant de la base au sommet, forme entonnoir sur sa tête ; nulle déchirure, nul escarpement propice n'en vient interrompre la fatale régularité. Seulement, autour de lui, quelques plaques de terre sableuse se montrent ; il les creuse avec son couteau, pour s'en faire des marches. Quelques fragments de racines saillissent çà et là à travers le joint des pierres ; il espère y trouver un point d'appui pour escalader ces murailles abruptes. Le peu de solidité des racines, qui cèdent sous sa main ; ses douleurs, qui se réveillent plus intenses à chaque effort ; ces mille têtes de rocher qui se courbent à la fois vers lui, tout lui dit suffisamment que la sortie est impossible et que ce trou, c'est son tombeau.

Pauvre jeune matelot, déjà condamné à l'isolement, séparé du reste des hommes, pouvait-il prévoir qu'un jour sa captivité se resserrerait encore ! que ses pas seraient enchaînés, que la vue même de son île lui serait interdite ! et que dans ce désert, où il n'avait à redouter ni un persécuteur ni un geôlier, il trouverait une prison, un cachot !

Après trois jours d'angoisses et de tortures, après de nouvelles et impuissantes tentatives, épuisé par la fatigue, par la soif, par la faim, miné par la fièvre, survenue à la suite de toutes ces souffrances du corps et de l'âme, il se résigne ; du pied, il prépare lui-même sa dernière couche, composée de sable et de feuilles sèches, secouées d'en haut par les arbres avoisinants ; il s'y étend, croise les bras, ferme les yeux et se dispose à mourir en songeant à son salut éternel.

Quoiqu'il fasse cependant pour ne pas se laisser distraire par d'autres pensées, de temps en temps les bruits extérieurs qui lui arrivent l'arrachent à ses pieuses méditations. C'est d'abord le chant joyeux d'un oiseau. A ces notes vibrantes, un autre chant répond au loin sur un mode plus simple et presque plaintif. Sans doute la femelle qui, avec une sorte de tendresse pudique et contenue, dénonce sa retraite à celui qui l'appelle ; puis un frôlement rapide passe au-dessus de la tête du prisonnier. C'est le chanteur qui, à tire d'ailes, rejoint sa compagne.

Selkirk n'a jamais connu l'amour. Une seule fois peut-être..., et ce fut dans un spasme de jeunesse et de délire.. ; et cet amour menteur, c'est lui qui l'a arraché à ses études, à son pays !... Ah ! que n'est-il resté à Largo-Bay, près de son père !... Aujourd'hui, lui aussi il aurait une compagne ! Dans cette riante contrée où la fraîcheur habite, où le travail est si facile, la vie si douce et si calme, le toit paternel abriterait son bonheur !... Oh ! les joies de son enfance !... sa verte et brumeuse Écosse !...

Les regrets qui s'élèvent dans son cœur, il les écarte brusquement ; de ses chers souvenirs, il fait le sacrifice à Dieu : il les noie dans une prière fervente.

Bientôt un bêlement, qui se rapproche, le tire encore de ses abstractions. Une chèvre, à l'œil inquiet, vient d'avancer la tête au bord du précipice, et fixe un instant sur lui son regard étonné. Comme rassurée alors, mettant au défi son impuissance, d'une lèvre dédaigneuse elle broute paisiblement quelques touffes d'herbes poussées sur la crête de l'entonnoir.

Selkirk, en la voyant, porte instinctivement la main à son *laço* déroulé près de lui.

— Si je parvenais à l'atteindre, à l'enlacer, se dit-il, son sang calmerait la soif qui me dévore, sa chair apaiserait la faim qui me déchire les entrailles... Mais à quoi bon !... De qui puis-je attendre aide et secours pour ma délivrance ? Ce ne serait donc que prolonger mon supplice !

Et, rejetant le bout du *laço* qu'il vient de saisir, il replie ses bras sur sa poitrine, et de nouveau ferme les yeux.

Je ne sais quel philosophe stoïque, Atticus, je crois, en proie à une maladie qu'il pensait devoir être incurable, avait résolu de se laisser mourir d'inanition. Au bout d'un certain nombre de jours, la diète suffit pour le guérir, et quand ses amis, au nombre desquels il avait compté Cicéron, l'exhortaient à prendre de la nourriture, s'obstinant dans sa résolution première : — A quoi bon ! disait-il aussi ; tôt ou tard, ne me faudra-t-il pas mourir ! Pourquoi donc retournerais-je sur mes pas, quand j'ai déjà fait plus de la moitié du chemin ?

Selkirk avait plus de raisons qu'Atticus pour en décider ainsi ; d'ailleurs ses amis, à lui, où sont-ils pour l'exhorter à vivre ?... Des amis !... En a-t-il jamais eu ?

La nuit vint, et avec la nuit un ouragan terrible s'éleva. A la lueur des éclairs, il vit un arbre, placé non loin de l'entonnoir, se courber vers lui, prêt à se briser sous la violence du vent.

— La Providence m'enverrait-elle un moyen de salut ! murmura Selkirk en lui-même ; que cet arbre se renverse de ce côté, si ses branches ne m'écrasent pas, elles me serviront d'échelons pour sortir de cette fosse ! Je suis sauvé !

Mais l'arbre résista à l'orage, qui passa, emportant avec lui le dernier espoir du captif.

Vers le matin du quatrième jour, sa fièvre avait cessé ; les tortures de la faim et de la soif ne se faisaient même plus sentir ; l'anéantissement complet de ses forces amenait pour lui une sorte de bien-être ; le sommeil le gagnait, et, avec le sommeil, il pensa que la mort allait venir.

Bientôt, dans un rêve, dans une hallucination née de l'affaiblissement de son cerveau sans doute, des plaintes, des gémissements confus et éloignés lui arrivent des différents points de l'île. Ces cris dolents, à peine interrompus, se rapprochent ensuite, en retentissant avec une force croissante. Il se réveille ; il écoute : les buissons, autour de lui, crépitent et bruissent ; la terre même rend un bruit sourd, comme sous les bondissements d'une chèvre ; les cris se renouvellent et se continuent de plus en plus distincts, semblables aux sanglots d'un enfant. Selkirk porte la main à son front. Ces plaintes, ces sanglots, il croit les reconnaître, et, se relevant tout à coup avec un effort convulsif :

— Marimonda ! s'écrie-t-il.

Et Marimonda accourt à la voix de son maître, change, en le voyant, ses cris de détresse en cris de joie, saute et gambade sur le bord de l'excavation, et, se frayant bien vite une route pour le rejoindre, elle se suspend par sa queue prenante à l'une des broussailles de la crête, et s'élance auprès de lui.

Alors ce sont des contorsions, des caresses, des clignements d'yeux, des mouvements de tête, des ululations, des sifflements se succédant les uns aux autres ; elle se roule devant lui, l'étreint avec force, cherchant par tous les moyens à suppléer à la parole qui lui manque et qui semble près de lui venir. Bonne Marimonda ! sa peau humide et frissonnante, ses pieds maculés et saignants, ses paupières enflammées, disent suffisamment à Selkirk depuis combien de temps elle s'est mise en quête de lui, combien elle a veillé, couru, pour le retrouver, et, ne le retrouvant pas, ce qu'elle a souffert aussi de son côté.

Ses premiers transports apaisés, au teint blême de celui-ci, à son regard à moitié éteint, elle a deviné bien vite que c'est le besoin qui l'abat, qui le terrasse. Leste comme

un oiseau, elle gravit les pentes de l'entonnoir; à plusieurs reprises elle en sort, elle y rentre, rapportant chaque fois des fruits et des roseaux pleins d'un liquide savoureux et rafraîchissant. C'était justement l'heure de leur premier repas habituel, et une fois encore ils ont pu le faire ensemble.

Ranimé par ce repas, par la vue de sa compagne d'exil, Selkirk se sent reprendre à des idées de vie et de liberté. Cet abîme qu'elle franchit avec tant de facilité, qui sait si, avec son aide, il n'en pourra pas sortir à son tour? Il songe à son *laço*; il en met un des bouts dans la main de Marimonda. Il faut maintenant qu'elle aille le fixer à quelque saillie de roc, à quelque forte broussaille qui lui serve de point d'arrêt.

C'était peut-être par trop présumer de la somme d'intelligence que la nature a départie à la race des singes. Sur l'ordre de son maître, Marimonda saisissait le bout de corde, puis l'abandonnait aussitôt qu'elle avait besoin de toute la liberté de ses mouvements pour escalader les murailles de l'entonnoir.

Après divers essais infructueux, Selkirk, comme dernier moyen, se décide à faire à Marimonda une ceinture de l'extrémité du *laço*, et, d'un geste, il la renvoie vers ces hauteurs, où il lui tarde tant de la rejoindre.

Elle part, traînant après elle ce lien, dont il tient l'autre extrémité; ce lien, seul pont jeté pour lui entre l'abîme et le port de salut, entre le néant et la vie!

Avec quelle anxiété il en observe, il en étudie les oscillations! A plusieurs reprises, il tire à lui, et chaque fois, croyant répondre à un appel, Marimonda reparaît subitement à l'ouverture du précipice, se disposant à y redescendre; mais il la repousse du geste et de la voix, et quand ces moyens ne suffisent plus, quand Marimonda, épuisée de lassitude, assise sur la crête de l'entonnoir, s'obstine à rester immobile, alors il a recours aux projectiles. Pour la contraindre à le seconder dans cette œuvre, dont lui-même comprend à peine la réalisation possible, il lance contre elle quelques fragments de pierre détachés de son mur de roches, et jusqu'aux débris de ce repas sauveur qu'il lui doit. Même lorsqu'elle s'est éloignée, instruit par les mouvements du *laço* de la direction qu'elle a prise, il l'en poursuit encore.

Dieu sauveur!... la courroie se tend et se raidit dans sa main. Il tire de nouveau, il tire avec force; la courroie résiste!... Le feu lui monte au cerveau; son sang appauvri se ranime; le cœur et les tempes lui battent à la fois; sa fièvre éteinte se rallume, mais pour lui rendre, dans ce moment décisif, sa vigueur première. Il creuse à la hâte de nouveaux échelons dans les interstices du rocher; de ses deux mains se suspendant au *laço*, s'aidant de ses pieds, de ses genoux, tournant parfois sur lui-même, se rattrapant aux racines saillantes, aux angles de la paroi, il arrive enfin à la hauteur de la crête...

Tout à coup, il sent le *laço* se détendre, prêt à se rompre; un éblouissement passe devant ses yeux : sa tête se perd..., le *laço* lui échappe... Mais, par un mouvement rapide, machinal, il a saisi l'une des dentelures supérieures de l'entonnoir, il s'y tient, il s'y cramponne... il est sauvé!...

Et pendant sa périlleuse ascension, tout entier aux difficultés de l'entreprise, attentif à lui-même, à lui seul, haletant, les oreilles bourdonnantes, il n'a pas entendu un glapissement douloureux, lamentable, poussé non loin de lui.

Traînant çà et là après elle sa laisse de cuir et de fil d'aloès, Marimonda, bien plutôt sans doute par un effet du hasard que du calcul, l'a enlacée autour du tronc de ce même arbre qui, la veille, durant l'orage, agitait ses branches échevelées au-dessus de la couche profonde du mourant. Ce tronc a servi de point de résistance; mais, durant la tension, le malheureux sapajou, abattu la poitrine contre l'arbre, vient d'être pris lui-même dans les plis du *laço*.

Quand Selkirk arrive, il le trouve étendu sur la terre, l'écume et le sang à la bouche, les yeux injectés. Agenouillé près de lui, il le débarrasse des liens qui le retiennent encore. Surexcitée par sa présence, Marimonda fait un effort pour se relever, et retombe bientôt en poussant un nouveau cri de douleur.

Navré, le cœur plein d'angoisses, la prenant dans ses bras, Selkirk, non sans une rude fatigue, non sans avoir été plusieurs fois contraint de s'arrêter en route pour recueillir ses forces, l'emporte jusqu'à l'habitation de la plage.

La plage, il la retrouve déserte et bouleversée.

Privés de leur nourriture quotidienne pendant l'absence prolongée du maître, les chevreaux se sont frayé des passages à travers la clôture, en rongeant les palis encore verts qui les emprisonnaient; l'ouragan de la nuit vient de renverser le reste. Avant de s'éloigner, ils ont ravagé le jardin, détruit l'espoir de la récolte prochaine, et dévoré jusqu'à l'écorce des jeunes arbres. Les chats ont suivi les chevreaux. Selkirk a sous les yeux un spectacle de désolation: ses supports, ses treillages, les débris de son verger, de son enclos, de son hangar, une partie même de la toiture de sa cabane, jonchent la terre pêle-mêle autour de lui.

Mais est-ce là ce qui le préoccupe le plus en ce moment?..... Il a dressé à Marimonda un lit près du sien; il la garde, il la veille, il ne la quitte que pour aller chercher dans les bois ou dans les montagnes, l'herbe qui doit la guérir; il lui en apporte de toutes sortes et par brassées, afin qu'elle choisisse; n'en sait-elle pas plus que lui!

Comme elle détourne la tête, ou repousse de la main ce qu'il lui présente, il pense n'avoir pas encore découvert celle qui lui convient, et quoique souffrant, quoique ébranlé, affaibli lui-même par tant d'émotions diverses, il se remet de nouveau en quête, pour appeler l'île entière au secours de Marimonda. A chacun de ses arbres il emprunte un rameau; à ses buissons, à ses rochers, à ses ruisseaux, une plante, un fruit, une feuille, une racine! Pour la première fois il s'aventure à travers les *pajonals*, marécages caverneux formés par la mer le long des falaises et où, sous l'ombre des palétuviers, croissent ces végétations étranges, ces herbes gélatineuses, douées de la vie et du mouvement. A l'aspect de tous ces remèdes, impuissants comme les autres, Marimonda ferme les yeux et ne les rouvre que pour adresser à son ami un regard de reconnaissance.

Ce qu'elle accepte seulement, c'est l'eau qu'il lui fait boire, l'eau qu'il porte à ses lèvres lui-même dans sa coupe de noix de coco.

Pendant une longue semaine, Selkirk resta absorbé dans ces soins de tous les instants. Soins inutiles! Marimonda ne doit pas guérir. Dans sa poitrine, brisée sous les plis du *laço*, une grave lésion existe aux organes les plus essentiels à la vie, et, de temps à autre, un flot de sang vient rougir ses dents blanches.

— Quoi! se dit Selkirk, elle ne m'aura donc accompagné sur ce coin de terre que pour y être ma victime! A sa première caresse je n'ai répondu que par une brutalité; le premier coup de fusil que j'ai tiré dans ce e île, je l'ai

dirigé contre elle. Longtemps j'ai poursuivi de ma haine irréfléchie et stupide ce seul être qui m'ait jamais aimé, et qui, aujourd'hui, meurt pour m'avoir sauvé de ce précipice, du fond duquel je la harcelais encore à coups de pierres!.... Marimonda, ma compagne, mon amie, non, tu ne mourras pas! Celui qui t'a envoyée à moi comme une consolation ne voudra pas me la retirer si tôt pour me laisser mille fois plus seul, plus malheureux qu'auparavant! Dieu, en te revêtant d'une forme presque humaine, t'a douée sans doute aussi d'une âme presque semblable à la nôtre; cet éclair de tendresse et d'intelligence qui brillait dans tes yeux, où se serait-il allumé si ce n'est à ce grand foyer divin d'où émane tout ce qui est affection et dévouement! Eh bien! je vais l'implorer pour toi, et s'il refuse de m'exaucer, c'est qu'il m'oublie, c'est qu'il m'abandonne tout à fait, et je n'aurai plus rien à attendre de sa miséricorde!

Tombant alors à genoux, le front contre terre, il pria Dieu pour Marimonda.

Cependant, de jour en jour, la pauvre malade s'affaiblissait; ses yeux prenaient une teinte glauque et vitreuse; une affreuse maigreur décharnait ses membres, d'où le poil se détachait par plaques.

Un soir, épuisé de fatigue, après avoir enveloppé, dans une couverture de peaux de chèvres, Marimonda qu'un frisson fiévreux agitait, Selkirk se disposait à regagner sa couchette; elle le retint et, lui prenant une main dans les deux siennes, elle prolongea sur lui un doux regard, qui ressemblait à un adieu.

Il s'assit auprès d'elle, à terre.

Alors, sans lui quitter la main, elle appuya sa tête sur le genou de son maître et ne tarda pas à s'endormir dans cette position. Selkirk n'osa bouger, dans la crainte de la troubler dans son repos. Insensiblement le sommeil le gagna à son tour.

Le lendemain, quand il s'éveilla, le soleil éclairait l'intérieur de la cabane; Marimonda était restée dans sa même attitude de la veille, mais ses mains étaient froides, et un essaim de mouches et de maringouins plongeaient leurs trompes aiguës dans ses yeux et dans ses oreilles.

Ce n'était qu'un cadavre.

Selkirk se leva en poussant un cri, et, après avoir adressé au ciel un regard de colère, il essuya deux larmes qui coulaient le long de ses joues. . . . . .

Tu te croyais insensible, Selkirk, et voilà que tu pleures, toi qui, d'un œil sec, as vu plus d'une fois, sous la lame furieuse ou sous le feu des batteries, tomber des hommes, tes compagnons de guerre ou de voyage! Parmi les sentiments qui honorent l'humanité, qui la relèvent, si quelques-uns te faisaient défaut, tu avais conservé du moins ta confiance en Dieu et en sa miséricorde, Selkirk! et voilà que tu doutes aujourd'hui.

Pourquoi pleures-tu? pourquoi doutes-tu de Dieu?
Parce que ton singe est mort!

X. — Découragement. — Une découverte. — Coup d'œil rétrospectif. — Projet de suicide. — Le dernier coup de fusil. — Grand serpent de mer. — Le *porro*. — Un message. — Un autre solitaire.

Ses provisions sont épuisées, et Selkirk ne songe point à les renouveler; son établissement de la plage est détruit, et il ne songe point à le rétablir; le vivier, la cressonnière sont envahis par les sables et les mauvaises herbes, et il ne songe point à les réparer. Son esprit, complétement découragé, recule devant de pareils travaux; à peine s'il a pris soin de rajuster la toiture de sa cabane.

Au milieu de ses rêves, Selkirk n'avait pas assez compté avec deux hôtes terribles, qui devaient venir tôt ou tard: la Déception et l'Ennui.

Il avait cependant lu dans son livre ce passage des Paraboles: « Comme le ver ronge le vêtement et la pourri-« ture le bois, ainsi l'ennui de la solitude ronge le cœur « de l'homme. »

Un jour, comme il descendait de l'*Oasis*, où il avait creusé le tombeau de Marimonda, il se mit en tête de revoir l'emplacement de son *bois incendié*.

Autour de lui, le terrain, noirci par les ravages du feu, ne présentait qu'un tableau nu, sombre et désolé. A sa grande surprise, sous des débris, sous une poussière de charbon, sous des tronçons d'arbres à moitié calcinés, il découvrit, élevé à quelques pieds du sol, un pan de muraille, des pierres équarries et alignées, placées les unes sur les autres, enfin un reste de construction, évidemment faite de main d'homme.

Avant lui, des hommes avaient donc habité cette île?... Qu'étaient-ils devenus? Ce bois impénétrable, étouffé, strangulé par les buissons épineux, par les ronces, par les lianes, et qu'il a livré aux flammes, c'était sans doute le jardin planté par eux, sur une pente abritée de la montagne; le jardin qui environnait leur habitation, comme il avait fait lui-même pour la sienne.

Ah! s'il avait pu les retrouver dans l'île, que son sort eût été différent!... Mais vivre seul!... n'entendre bourdonner dans sa tête que sa propre pensée! à travers le bruit des vagues, le cri des oiseaux, le bêlement des chèvres, croire démêler sans cesse le son d'une voix humaine, et sans cesse éprouver la torture d'une désillusion! Quels éléments de bonheur a-t-il jamais pu rencontrer dans cette île maudite? Quand il songeait à s'y créer des ressources pour un avenir long et paisible, il se mentait à lui-même. Une vie favorisée par le loisir n'aurait fait que le rejeter plus souvent sous le poids de sa pensée, et c'est la pensée qui le tue, la pensée de l'isolement!

Que lui importent à lui les beaux spectacles déroulés sous ses regards? La vaste étendue du ciel et de la mer lui a assez répété chaque jour qu'il est perdu, oublié sur un point inaperçu du globe. Les levers, les couchers du soleil avec leurs magiques aspects, cette végétation luxuriante du tropique, les sites magnifiques et pittoresques de son île, ne font plus naître en lui qu'un sentiment de contrainte, un certain malaise qu'il ne peut définir. Peut-être cette émotion, si douce pour tous, n'est-elle pénible pour lui que parce qu'il ne peut pas la communiquer, la faire partager à un autre? Ce n'est pas l'existence bruyante des villes qu'il redemande, pas même celle du bord... Mais, du moins, un compagnon, un être qui reponde à sa voix, qui s'associe à ses joies, à ses tristesses: Marimonda... Non, il le reconnaît maintenant! Marimonda pouvait le distraire, mais sans lui suffire; elle n'habitait avec lui que le monde extérieur, elle ne communiquait avec lui que par les choses visibles et palpables; son affection pour son maître, sa douceur, son admirable instinct parvenaient parfois à rapprocher la distance qui séparait leurs deux natures, mais elles n'en comblaient pas l'intervalle.

Il s'était exagéré son intelligence qui, du reste, devait aller en s'affaiblissant, comme chez tous les singes; car Dieu n'a pas voulu qu'un animal se rapprochât par trop de l'homme; il avait forcé le sens de ses actes, parce qu'il avait besoin auprès de lui d'un être agissant et pensant; mais avec elle les épanchements, les projets, les espérances, la communication, l'échange de toutes les pensées

intimes et mystérieuses qui sont la vie de l'âme, étaient-ils possibles? Ses yeux mêmes ne voyaient pas comme les siens; l'admiration lui était interdite; l'admiration, cette faculté précieuse, qui n'existe que pour l'homme..., et qui s'éteint par l'isolement!...

Combien d'autres s'y éteignent aussi!

L'amour-propre, ce juste orgueil de soi, ce levier puissant qui nous soutient, qui nous grandit, qui nous force de respecter en nous cette noblesse de race que nous tenons de Dieu, que devient-il dans la solitude? Pour Selkirk, la vanité elle-même a perdu ses aiguillons. Autrefois, lorsqu'à la vue de ses camarades de Saint-André ou de la flotte royale, il se signalait par quelques traits d'adresse ou de courage, un sentiment de triomphe et de fierté lui chatouillait le cœur.

Depuis son arrivée dans l'île, son courage et son adresse n'ont eu que trop souvent l'occasion de s'exercer..., mais il n'y était excité que par le besoin, par la nécessité, par un intérêt purement personnel. D'ailleurs, pousse-t-on un cri de triomphe, s'il n'y a pas là un écho pour le répéter?

Après avoir ainsi péniblement passé en revue tout ce que son exil du monde lui avait fait perdre :

— Vivre seul, quel supplice! vivre inutile à tous, quelle honte! s'écria-t-il. Quoi! personne n'a besoin de moi? Quoi! la générosité, le dévouement, la pitié même, tous ces nobles instincts par lesquels l'âme se révèle, me sont interdits à jamais !... Mais c'est la mort, une mort anticipée et flétrissante!... Ah! que ne suis-je resté au fond de ce précipice!...

Courbant la tête, il demeura quelque temps accablé sous le poids de son découragement; puis, soudain, son front se plissa, une pensée sinistre lui traversa l'esprit; il courut à sa cabane, il y prit son fusil... Ce dernier coup, cette dernière charge de plomb et de poudre, qu'il conservait si précieusement comme une suprême ressource, elle ne lui aura servi qu'à mettre fin à ses jours!... Eh bien, n'est-ce pas là aujourd'hui le service le plus signalé qu'il en puisse attendre? Il examine la batterie de l'arme, le bassinet; l'amorce y est encore intacte; il s'en réjouit; il promène son ongle sur la pierre, appuie la crosse contre le sol, débarrasse son pied du cuir épais qui l'enveloppe, afin que son orteil puisse plus librement et plus sûrement faire jouer la détente. Mais pendant tous ces préparatifs sa résolution faiblit : en appuyant le canon contre sa tempe, il tressaille; ce sentiment de la conservation, si profondément implanté dans le cœur de l'homme, se réveille en lui... Il hésite... trois fois, revenant à sa résolution première, il rapproche l'arme de son front; trois fois il l'en éloigne. Enfin, pour rompre avec ce démon du suicide qui le harcèle, il tire en l'air.

A peine a-t-il ainsi dépensé inutilement ce coup précieux, qu'il se repent. Il se rapproche du rivage; c'était à ce moment où la marée descendante s'arrête; le soleil touchait à l'horizon. Selkirk se couche sur la grève humide : — Quand le flot montera, dit-il, si Dieu veut de moi, qu'il me prenne!

C'est le sommeil qui vient d'abord. Epuisé d'émotions, cédant à la lassitude de son esprit, il s'endort. Au milieu de la nuit, réveillé en sursaut par le bruit de la vague qui s'avance, il fuit de nouveau devant la menace de la mort; il ne veut plus mourir. Une fois en sûreté, il se retourne pour contempler cette mer immense qu'un instant il a voulu pour tombeau.

Les trois états de Selkirk. Dégradation successive.

Aux clartés de la lune, il aperçoit comme une bande étroite et longue qui, glissant sur la crête des flots, se dirige vers le rivage. A sa forme, à ses reflets cuivreux, à la multiplicité de ses anneaux, qui se déroulent au loin, Selkirk croit reconnaître, il reconnaît *le grand serpent de mer*, l'effroi des navigateurs, et tel qu'il l'a entendu décrire si souvent.

L'esprit d'un solitaire est un mirage perpétuel.

Plein d'épouvante, il fuit encore; il se cache, frissonnant, dans les cavernes de ses montagnes; il est devenu poltron, il est devenu lâche; pour qui donc aurait-il affecté un courage qu'il ne ressent plus? Personne ne le regarde!

Le lendemain, au lieu du serpent de mer, il trouve sur la plage un immense cryptogame, une algue gigantesque, d'une seule pièce, découpée en mille lanières cylindriques, et bien supérieure à toutes celles qu'il a pu observer dans les *mers de sargasse*. La marée montante l'avait poussée sur la rive.

Pendant qu'il l'examine, il voit avec surprise des oiseaux de toutes sortes venir le becqueter; des coatis, des agoutis, et même des rats, sortent de leurs terriers pour en emporter effrontément, sous ses yeux, des lambeaux d'où suinte une sève épaisse et brune. Enhardi par l'exemple, et surtout par l'odeur balsamique de la plante, il y goûte. Elle est d'une saveur sucrée et succulente.

Cette plante n'était autre que ce végétal providentiel appelé *porro* par les Espagnols, et qui entre pour une si bonne part dans la nourriture des habitants pauvres du Chili (1).

La mer, qui déjà avait envoyé à Selkirk les phoques pour le fournir d'huile et de fourrures dans un moment de détresse, venait encore à son secours en rendant son alimentation facile pour un long temps.

Une bien autre surprise l'attendait.

Entre les embranchements entrelacés de son algue, il ne tarde pas à découvrir une petite bouteille fortement bouchonnée de liége et de résine. Elle contenait un fragment de parchemin sur lequel quelques lignes, en langue espagnole, étaient tracées.

Quoiqu'il ne sût qu'imparfaitement cette langue, quoique les mots en fussent en partie effacés ou à peine lisibles, Selkirk, à force de patience et d'attention, a bientôt rétabli le texte, dont voici la traduction aussi exacte que possible:

« Au nom de la très-sainte Trinité, à vous qui lirez... « (Ici quelques mots manquaient) salut!

« Je me nomme Juan Gons..... (Gonzalve ou Gonzalès; « le reste du nom était indéchiffrable.) Après avoir vu mes « deux fils et presque toute ma fortune s'engloutir dans « la mer avec le vaisseau le *Fernand Cortez*, sur lequel « j'étais passager, jeté par un naufrage sur les côtes de « l'île de San-Ambrosio, du Chili, j'y vis seul et désolé. « Que Dieu et les hommes me viennent en aide! »

Au bas du parchemin, on apercevait encore quelques caractères, mais sans forme, sans suite et presque entièrement détruits par une légère moisissure qui s'était formée au fond de la bouteille.

XI. — L'île San-Ambrosio. — Selkirk connaît enfin l'amitié. — Le radeau. — Visites au tombeau de Marimonda. — Le départ. — Les deux îles. — Naufrage. — Le port du salut.

A cette lecture, Selkirk se sent saisi d'une immense pitié pour le malheureux naufragé. Quoi! sur ce même Océan, sans doute dans ces mêmes parages, vit un autre infortuné, exilé du monde comme lui, souffrant des mêmes souffrances, des mêmes besoins, éprouvant les mêmes ennuis, les mêmes angoisses que lui! cet homme, il confie à la mer son cri de détresse, sa plainte, et la mer, fidèle messagère, vient la déposer aux pieds de Selkirk!

(1) C'est la *Durvillæa utilis*, dédiée à Dumont-d'Urville par Bory de Saint-Vincent, et classée par lui dans les *laminariées*, famille importante et précieuse de la cryptogamie maritime.

Tout à coup il songe à ce rocher, à cette île, découverte par lui le jour même où, à l'Oasis, il s'est réconcilié avec Marimonda.

C'est là l'île San-Ambrosio; c'est là, il n'en doute pas un instant, que respire son nouvel ami; oui, son ami! car dès ce moment il éprouve pour lui un élan d'affection sympathique. Il l'aime, il est tant à plaindre! Pauvre père, il a perdu ses fils, il a perdu sa fortune et l'espoir de revoir jamais son pays; et cependant il règne dans sa lettre un ton de dignité calme, de religieuse résignation qui ne peut partir que d'un noble cœur. Il est Espagnol et catholique romain; Selkirk est Ecossais, calviniste presbytérien; qu'importe!

Aujourd'hui, son ami lui demande assistance, et il a résolu de tout oser, de tout entreprendre pour répondre à son appel. Comme une lampe privée d'air, son esprit se rallume à cette idée, qu'il peut être enfin utile à d'autres qu'à lui-même. L'habitant de San-Ambrosio lui devra un adoucissement à ses maux; il lui devra un compagnon, d'abord. Que présente cet espoir d'irréalisable? N'avait-il pas déjà conçu le projet de creuser une barque pour explorer ce rivage inconnu? Dieu semble l'encourager dans son dessein, en lui envoyant à la fois cette double manne pour le corps et pour l'âme, le *porro*, qui va suffire à sa nourriture, et cet écrit qui vient de lui arriver de vague en vague pour lui imposer un devoir à remplir.

Aussitôt il se met à l'œuvre, et les obstacles sont impuissants à refroidir sa généreuse excitation. Des productions végétales de l'île, le cèdre rouge et le myrte (1) sont celles qui arrivent aux proportions les plus fortes; mais leur tronc cependant ne présente pas un volume suffisant pour la confection d'une barque. Eh bien! c'est un radeau qu'il construira.

Il abat de jeunes arbres, il les ébranche, il les roule jusqu'au rivage, sur un plateau de sable que les flots envahissent à certaines époques; il les enlace solidement dans un triple réseau de nattes de cuir, de cordes de fil d'aloès et de lianes souples et résistantes; il en choisit un autre, aux racines divergentes et horizontales, direction habituelle que prennent celles de tous les grands végétaux de cette île, dont le tuf est recouvert à peine par deux pieds de terre. Celui-ci sera le mât. Il l'implante au milieu du radeau, où il est retenu debout par ses racines, nouées et entrelacées avec les diverses pièces qui composent son plancher. Pour la voile, n'a-t-il pas celle que lui a laissée *l'Espadon?* et son hamac de peau de phoque pourra au besoin lui servir de voile de rechange.

Il fabrique ensuite un gouvernail, puis deux fortes rames, afin de ne négliger aucune chance de réussite. Il solidifie encore sa construction avec tout ce qu'il lui reste de clous et de ferrures, et il attend alors la haute marée qui doit l'aider à lancer son esquif à la mer.

Jamais il ne s'est senti plus calme, plus heureux que durant le long temps que lui ont coûté ces travaux; le but qu'il s'est imposé a doublé ses forces. Les instants du repos indispensable, il les passe à l'Oasis, près du tombeau de Marimonda, de Marimonda qui, par son exemple, lui a ouvert cette voie du dévouement dans laquelle il vient de s'engager. De là, l'œil tourné vers cette île où vit cet ami inconnu qui l'appelle, il lui parle, il l'encourage, il le console; il lui fait part de sa résolution de le rejoindre bientôt, et il lui semble que ces mêmes vagues qui lui ont apporté le message se chargeront aussi de transmettre la réponse.

(1) Le *myrtus maximus* atteint jusqu'à 13 mètres de hauteur.

Selkirk, aujourd'hui, trouve quelque douceur à s'apitoyer sur des maux qui ne sont pas les siens; il ne songe plus à se renfermer seul dans un bien-être égoïste; il connaît enfin l'amitié, ou du moins il aspire à la connaître, ce cœur dédaigneux, jusque-là invinciblement fermé.

Enfin, le jour arriva où la marée inondant les pajonals, courbant les palétuviers, vint, sur le plateau de sable, soulever un des angles du radeau.

Selkirk se hâta d'y transporter ses haches, ses fusils, ses peaux de chèvres et ses peaux de phoques, sa Bible, sa lunette, ses pipes, son échelle, ses escabeaux, même ses piéges; toutes ses richesses! ce fut un déménagement complet.

En prenant possession de l'île, il avait gravé sur l'écorce de plusieurs arbres la date et le jour de son arrivée; il n'en put faire autant pour le jour de son départ. Depuis plusieurs mois déjà ses éphémérides étaient interrompues; déterminer une date lui était devenu impossible.

Quand la vague eut entièrement soulevé l'embarcation, s'aidant d'une de ses longues rames pour la faire glisser sur les bas-fonds rocheux, il gagna le large. Alors, après avoir orienté sa voile, la main au gouvernail, il se tourna vers son île pour lui adresser un adieu, plus chargé de malédictions que de regrets.

Gonflée par un vent sud-ouest, la voile se tendait vers cette autre terre, objet de ses nouveaux désirs. Au bout de quelques heures de route, à l'aide de sa lunette, ce qui, du haut de ses montagnes, ne lui avait paru qu'un point noirâtre, un écueil battu des flots, déjà s'agrandissant, lui laissait entrevoir de hautes collines empanachées de verdure. Il ne s'était donc pas trompé! Là, existait un lieu habitable..., habitable à deux! Il avait servi de refuge au naufragé, à son ami... Ah! combien il lui tardait d'aborder à ce rivage où il allait le rencontrer!

Plusieurs heures encore d'une navigation lente, mais paisible, s'écoulèrent. Il était arrivé à une distance à peu près égale entre le point de départ et le point d'arrivée. Se reliant l'une à l'autre sous la projection de son regard, l'île *Selkirk* et l'île *San-Ambrosio*, toutes deux éclairées à revers par le soleil, avec leurs formes indécises, leur base enfoncée dans les flots, leurs sommets étagés, voilés d'un léger nuage de brume, lui apparaissaient comme le reflet l'une de l'autre. Sans la découverte que, par par avance, il avait faite de la seconde, il eût pu croire que celle-ci n'était encore que son île maudite, ou plutôt son image, représentée par les eaux de la mer.

Mais à mesure qu'il avance vers sa nouvelle conquête, comme pour témoigner de la réalité de son existence, elle s'accroît à ses yeux, tantôt d'un piton de montagne, tantôt d'un cap. Il n'avait pu la voir que de profil, elle lui fait face maintenant, prête à développer toutes ses grâces, toutes ses séductions; tandis que sa rivale, dédaignée, abandonnée, s'efface de plus en plus et semble vouloir cacher son humiliation sous la vague du grand Océan.

Tout à coup, sans secousse apparente, sans que le vent ait soufflé plus fort, et la mer restant calme, la tige de l'arbre servant de mât vacille, se penche en avant, puis de côté; les racines qui le rattachaient aux œuvres vives du radeau saillissent en dehors; la voile, divergeant dans sa direction, sans cesser de se tendre, achève d'entraîner le mât, qui tombe, et que le flot emporte.

Frappé de stupeur, Selkirk met le pied sur la barre du gouvernail et saisit ses rames; mais les rames sont impuissantes à faire mouvoir une aussi lourde machine. Que faire?

Celui qui n'a pu supporter l'isolement au milieu de ce paradis terrestre, dont il vient de s'exiler volontairement, va-t-il donc en être réduit à n'avoir pour asile, sur l'immensité des mers, que ces quelques troncs d'arbres, à peine reliés l'un à l'autre?

La situation est affreuse, épouvantable; Selkirk n'ose l'envisager de front, dans la crainte que sa raison n'y succombe. C'est une voile, c'est un mât qu'il lui faut avant tout! Il a sa voile de rechange; pour le mât, sa seule ressource, c'est de détacher un des soliveaux qui composent la charpente de son embarcation. Peut-être est-ce risquer d'en ébranler la solidité; mais a-t-il le choix des moyens?

Il prend la meilleure de ses haches, choisit parmi les tiges élancées qui entrent dans la confection de son train flottant celle qui lui convient le mieux; avec mille précautions, il tranche les liens, les lanières qui la retiennent; il la débarrasse, non sans peine, du contact des autres tiges, au milieu desquelles elle est enchevêtrée... Mais tandis qu'il se livre à ce travail, le radeau, obéissant à un mouvement mystérieux de la mer, a lentement été à la dérive; sa surface se couvre d'écume, comme si des flots sous-marins l'eussent battu à revers. Selkirk saute au gouvernail; la barre se rompt entre ses mains; il saisit ses rames, les rames éclatent et se brisent. Une force inconnue l'entraîne. Il vient de tomber dans un de ces rapides courants qui, du nord au sud, coupent les eaux de la mer Pacifique.

Emporté dans une direction contraire à celle qu'il a suivie jusqu'alors, il semble fuir avec épouvante cette terre qu'il était venu chercher. Où va-t-il? Dans quels parages, dans quelles solitudes de la mer va-t-il être entraîné loin des îles et des continents?

Pour ajouter à sa terreur, sous ces latitudes où le jour succède brusquement à la nuit et la nuit au jour, où les clartés crépusculaires sont inconnues, le soleil, tout à l'heure encore resplendissant, vient de se plonger avec un éclair derrière l'horizon.

Au milieu d'une obscurité profonde, le malheureux poursuit cette course fatale, qui le mène invinciblement à l'abîme. Durant une partie de cette nuit terrible, il entend, sous ses pieds, craquer le frêle édifice qui le supporte. Depuis combien de temps dure son supplice? il l'ignore. Enfin, heurté par des vagues contraires, ébranlé dans sa membrure, le radeau se met à tournoyer sur lui-même, et quelque chose de plus lourd, de plus sec que le choc de la vague, vient à diverses reprises lui imprimer de nouvelles et rudes secousses. Les premiers rayons de la lune qui se lève, loin de calmer les terreurs du malheureux naufragé, les accroissent encore. Dans l'état de vertige où il se trouve, ces lueurs blafardes, qui courent sur la mer, lui semblent autant de fantômes qui viennent assister à ses derniers moments. Pâle, courbé en deux, les cheveux hérissés, se cramponnant à quelque saillie de son embarcation, il essaye en vain d'arrêter son regard éperdu sur certains objets étranges qu'il voit monter, descendre et rouler autour de lui.

Ce sont des tronçons d'arbres qui faisaient partie de son radeau, membres détachés du corps, et qui maintenant, entraînés dans le même tourbillon, aident par leurs chocs multipliés à sa destruction complète.

En face de la mort imminente, implacable, Selkirk cesse de lutter contre elle. Il n'a plus à lui opposer qu'un seul recours; celui de la croyance à une autre vie. Cet instinct religieux, qui déjà lui est venu en aide dans son abandon, se réveille avec force. Rampant des pieds et des mains sur ces solives chancelantes, qui tendent à se disjoindre, à moitié inondé par le flot qui gagne de plus en plus son

dernier asile, il se dirige vers l'endroit où sont ses armes et ses fourrures ; il y prend sa Bible, non pour la lire, mais pour la placer sur son cœur, dont les agitations et les épouvantes semblent se calmer à ce saint contact.

Il tente alors de s'absorber en Dieu; il s'accuse de n'avoir pas su se contenter des dons qu'il avait reçus de lui ; il aurait pu vivre heureux en Ecosse, ou dans la marine de l'État... C'est ce besoin perpétuel du changement, ces aspirations vers l'inconnu qui ont causé sa perte...

En ce moment, sortant de sa méditation pour lever un regard vers le ciel, il voit, sous les pleins rayons de la lune, s'élever à quelque distance une masse de rochers qu'il reconnaît aussitôt. Voici la baie des Phoques, le piton de la Découverte... Cet enfoncement resté dans l'ombre, c'est la vallée de l'Oasis !... Comme au premier jour de son arrivée, sur l'un des sommets les plus ardus de la montagne, il aperçoit plantée là, immobile, comme aux aguets, une chèvre entre les jambes déliées de laquelle brille un groupe d'étoiles, yeux célestes dont les cils d'or semblent vibrer pour lui faire un appel... C'est son île ! Il n'hésite pas ; recouvrant soudainement toute son énergie, il s'élance du radeau, lutte avec vigueur, avec ténacité contre le courant, en triomphe, et, après des efforts prolongés, il aborde enfin à ce havre de délivrance, à ce port du salut ; il y aborde, ruisselant, harassé, mais éperdu de joie et de reconnaissance. C'est en remerciant Dieu du plus profond de son cœur qu'il se prosterne et baise avec transport le sol hospitalier de cette île... qu'il avait maudite dans la matinée de ce même jour.

Hélas ! la réflexion ne va-t-elle pas faire tomber rapidement toute cette joie si vive du retour et du salut ? De ce naufrage, pauvre matelot, vous n'avez sauvé que vous ; vos outils, vos instruments de labeur, votre Bible elle-même sont la proie de la mer.

C'est aujourd'hui, Selkirk, aujourd'hui seulement, qu'il va falloir vous suffire à vous-même. C'est la dernière épreuve qu'il vous reste à subir.

X.-B. SAINTINE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES HOMMES ÉGAUX. CONTE ORIENTAL.

Le cavalier et le fantassin.

Un jour le pacha dit au sultan : — Tous les hommes sont égaux devant le Prophète. Pourquoi donc as-tu un trône, quand je n'ai qu'un divan ; un empire, quand je n'ai qu'une province ?

— Il se peut que tu aies raison, répondit le sultan ; demain tu auras mon trône et mon empire, si tu trouves le moyen de rendre, en effet, tous les hommes égaux.

Le pacha sortit enchanté, et fit proclamer aussitôt l'égalité de tous les enfants de Mahomet. Mais, à sa porte, il rencontra un vizir, qui lui dit : — Pourquoi donc as-tu une province, quand je n'ai qu'une ville ; un turban de pierreries, quand je n'ai qu'un turban d'or ?

— Demain, répondit le pacha, tu auras ma province et mes pierreries.

Et le vizir était dans la joie, quand un capitaine lui dit : — Pourquoi donc as-tu une armée, quand je n'ai qu'un bataillon ; pourquoi es-tu coiffé d'or, quand je suis coiffé de soie ?

— Demain, répondit le vizir, tu auras mon armée et mon turban d'or.

Mais un lieutenant dit au capitaine : — Au nom de l'égalité, il me faut ton bataillon et tes insignes.

Et le cavalier au lieutenant : — Je veux ton rang et ta solde.

Et le fantassin au cavalier : — Donne-moi ton cheval et ton sabre, et prends mon fusil, qui est trop lourd à porter.

Et chacun répondait toujours : — Tu les auras demain ; car chacun s'était égalé à son supérieur, sans penser qu'il laissait un inférieur derrière lui...

Mais comme tous avaient encore un supérieur au-dessus d'eux, et qu'aucun n'entendait rester subalterne, ils voulurent s'élever sans cesse, au nom de l'égalité.

Si bien qu'une horrible guerre civile s'alluma, et que, faute de pouvoir s'accorder, on s'entre-tua d'un bout à l'autre de l'empire, les vainqueurs se disputant la dépouille des vaincus, et l'inégalité reparaissant toujours après chaque déplacement.

Ceux qui survivaient étaient plus acharnés et plus misérables encore que ceux qui avaient péri, lorsqu'un pauvre esclave qui avait gardé sa condition, sans envier celle des autres, parla ainsi aux sultans détrônés, aux pachas dépouillés, aux vizirs sans commandement, aux capitaines sans bataillons, aux cavaliers démontés et aux fantassins sans armes :

— Chacun de vous se croyait plus heureux que moi, et je suis maintenant plus heureux que vous tous. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il y a un prophète plus grand que votre prophète, et qui a dit ceci dans son livre : — Le cèdre protége la tête de l'hysope, et l'hysope nourrit la racine du cèdre. Ils ont donc besoin l'un de l'autre également, et c'est là la véritable égalité. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, car le bonheur de l'homme n'est point de ce monde. Bienheureux sont ceux qui pleurent ici-bas ; ils seront consolés là-haut. Malheur à ceux qui prennent au lieu de donner aux autres ; car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un mauvais riche d'entrer dans le royaume du ciel.

Et ce prophète est mon Dieu, ajouta l'esclave, en faisant le signe de la croix.

(*Envoyé à Paris, d'un couvent arménien.*)

LE SPECTACLE EN FAMILLE (1).

LA PIERRE DE TOUCHE, OU A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

Martin et Louise. M. de Vérac et M. d'Arnaud. — Émilie de Léris. — M. de Verac et Émilie. Mme d'Arnaud.

Les nombreuses félicitations qu'a reçues le rédacteur en chef du *Musée des Familles* sur l'introduction des comédies-proverbes dans le cadre de ce recueil; le succès obtenu par notre première publication de ce genre : *Midi à quatorze heures*, de MM. Pitre-Chevalier et Charles Wallut,

(1) Voyez le tome XVI du *Musée*, page 337.

inséré dans notre livraison d'août 1849, et joué au salon par nos lecteurs sur divers points de la France; enfin les imitations de notre idée auxquelles nos concurrents se sont livrés avec plus d'empressement que de bonheur, nous font une loi de répéter aussi souvent que possible les distractions honnêtement joyeuses du SPECTACLE EN FAMILLE, excellente application de notre devise: *Moraliser les plaisirs.*

Pour varier cette fois, en le développant, notre répertoire, nous commençons dans ce numéro, et nous achèverons dans le numéro suivant, une comédie-proverbe, en deux actes et à costumes.

En cédant néanmoins, par cette addition du costume, aux réclamations d'un grand nombre de nos souscripteurs, nous prévenons ceux qui désireraient jouer la *Pierre de touche* en habit contemporain, qu'il leur suffira pour cela de placer la date en 1830, et de changer avec intelligence quelques détails spéciaux à l'époque de 1788. Le fond du proverbe, les situations, les caractères, les ridicules surtout, sont malheureusement de tous les siècles.

PERSONNAGES.

Le baron CHARLES DE VÉRAC. (De 25 à 35 ans.)
Le marquis de FRANCVILLE.
ÉMILIE DE LÉRIS, veuve. (22 ans.)
M. D'ARNAUD. (Rôle de Géronte, un peu chargé.)
Mme D'ARNAUD. (Caractère de maîtresse au logis. Rôle Desmousseaux, mais sans exagération.)
MARTIN, valet.
LOUISE, soubrette.
Un petit laquais.

La scène est à Caudebec, en 1788, dans l'hôtel de Mme de Léris.

ACTE PREMIER.

Un salon chez Mme de Léris. Clavecin, siéges. Porte d'entrée au fond. Porte à droite, communiquant à l'appartement d'Émilie.

SCÈNE I.

LOUISE, *rangeant le salon.* ÉMILIE, *entrant par le fond.*

EMILIE. Ecoute, Louise. Quel est ce messager qui a passé une heure avec toi, et qui t'a remis, avec tant de précaution, une lettre pour M. d'Arnaud, mon tuteur?

LOUISE. Je ne puis vous le dire, madame; je suis censée l'ignorer.

EMILIE. Des secrets pour moi, ta sœur de lait, ton amie plus que ta maîtresse! Je te préviens que ces mystères commencent à me sembler étranges.

LOUISE, *avec un étonnement naïf.* Est-ce que vous voulez enfin vous occuper de vos affaires?

EMILIE. C'est assez naturel.

LOUISE. Sans doute; et j'en louerais Dieu! Il sait que j'aimerais mieux vous obéir qu'à M. et à Mme d'Arnaud. Mais, sous prétexte qu'ils ont été jadis vos tuteurs, vous leur avez laissé une telle autorité dans la maison...

EMILIE. Tu me connais, Louise. Rien ne m'intéresse moins... que mes intérêts. Veuve, avant d'avoir pu les connaître, un mois après mon mariage, je les ai mis en dignes mains, pour n'y plus songer. Cependant, ma philosophie a ses bornes. Je ne veux pas être seule à ignorer ce qui se passe chez moi.

LOUISE. A la bonne heure, c'est un commencement! Et rien que pour cette parole de raison...

EMILIE. Tu vas me dire le secret du message?

LOUISE. Non pas!

EMILIE. Méchante!

LOUISE. Je vais vous le faire deviner... Pensez-vous quelquefois à vous remarier, madame?

EMILIE. Est-ce qu'on pense à cela?

LOUISE. Ma foi, la chose en vaut la peine. Telle que vous me voyez, mon établissement est chez moi une idée fixe...

EMILIE. Tu es drôle.

LOUISE. Je suis franche.

EMILIE. Eh bien, je le serai aussi! C'est chez moi une idée vague.

LOUISE. Idée vague..., idée fixe..., ça se ressemble, dans le cœur des femmes, comme les étoiles et les planètes dans le ciel.

EMILIE. Comment! tu sais l'astronomie?

LOUISE. C'est vous qui me l'avez enseignée, dans nos promenades, avec le livre de M. de Fontenelle.

EMILIE. Tu as trop d'esprit, Louise.

LOUISE, *faisant la révérence.* Pour vous servir, madame.

EMILIE, *lui prenant la main.* Pour me comprendre. Revenons à... ton idée fixe...

LOUISE. Et à votre idée vague... Eh bien, quand elle vous prend, vous arrive-t-il... ce qui nous arrivait l'autre jour, pendant notre leçon d'astronomie, quand nous trouvions une figure humaine à la lune?...

EMILIE. Décidément, tu es trop savante pour moi.

LOUISE. Enfin, votre planète ressemble-t-elle à quelqu'un? Astronomie à part, avez-vous jeté votre dévolu sur un épouseur?

EMILIE. Fi donc, Louise!

LOUISE. Dame! vous voulez qu'on parle net. Je vous parle d'après moi, qui ai déjà toisé vingt partis, sans mettre la main sur le bon. Vertudieu! c'est une marchandise qui ne se trouve point sous le pas d'un cheval. Il est vrai qu'elle ne vous manquera pas, à vous. Belle, riche et libre comme vous l'êtes, vous n'aurez qu'à tendre le filet; chacun viendra mordre à l'hameçon... Voilà pourquoi je vous demandais si on a déjà mordu, si vous avez distingué quelqu'un, comme on s'exprime en beau langage. (*Mouvement d'Emilie.*) Soit dit sans vous offenser, madame! moi j'en suis à mon vingt et unième coup de filet, et j'espère mettre aujourd'hui le poisson dans la nasse.

EMILIE. Où pourrais-je avoir distingué quelqu'un, moi qui vis seule en cette petite ville, veuve et orpheline à vingt-deux ans, sans famille, ignorée du monde entier, n'ayant d'autre compagnie que mes livres, d'autres joies que mes promenades, d'autres fêtes que le chant de mes oiseaux?

LOUISE. Et notre voyage de cet hiver à Paris, et notre séjour à Versailles?

EMILIE. Versailles est une foule, Paris est une cohue, où nul n'a remarqué une provinciale comme moi..., (*Hésitant.*) si ce n'est peut-être...

LOUISE, *a part.* Ah! (*Haut.*) Si ce n'est?

EMILIE. Un jeune homme, dont j'ai retenu à peine le nom.

LOUISE. Cherchez un peu : vous le retrouverez... Il est dans quelque recoin de votre mémoire, (*A part.*) ou de votre cœur.

EMILIE. M. le baron Charles de Vérac..., je crois...

LOUISE, *étonnée.* Charles de Vérac! (*A part.*) Comme ça se rencontre!

EMILIE, *vivement.* Tu le connais?

LOUISE. Moi! (*Avec une bonhomie maligne.*) pas plus que vous, madame. (*A part.*) Laissons-lui le plaisir de la surprise, puisqu'il y a une étoile pour les galants comme pour les ivrognes. (*Haut.*) Avez-vous deviné maintenant le secret du message?

EMILIE. Oui. C'est un prétendu qui s'annonce à mon tuteur.

LOUISE. Vous êtes témoin que je n'en ai rien dit.

EMILIE. D'autant mieux que je le soupçonnais avant de savoir.

LOUISE. Oui-dà? Et vous plaidiez le faux pour connaître le vrai? J'en fais mon compliment à votre... idée vague.

EMILIE. Et je plains d'avance ce prétendu, car j'ai horreur des prétentions en général, et en particulier des sentiments par recommandation.

LOUISE. Vous êtes pour les coups de sympathie?

EMILIE. Tu sais que je ne suis point romanesque... Mais dans ma position d'indépendance absolue, et dans une affaire aussi personnelle que le mariage, je pense que l'homme doit être jugé sur lui-même, et que la femme doit choisir d'après son cœur.

LOUISE. Sans oublier le solide, madame! — Dis-moi ce que tu possèdes, je te dirai ce que tu vaux! — Telle est ma devise à moi!

EMILIE. Voici ton messager. — Je te laisse lui jeter l'hameçon.

LOUISE. Mon vingt et unième? Vous avez encore deviné cela?

EMILIE. Quand on n'a rien à faire, on observe... (*Elle entre chez elle par la droite.*)

LOUISE, *à part.* Et elle me demande des leçons! Mais c'est moi qui vais profiter des siennes!

SCÈNE II.

LOUISE, MARTIN, *entrant par le fond.* (Accent gascon très-prononcé.)

MARTIN. Ma bellé démoiselle, (*Désignant Emilie.*) c'est là l'objet dé mon ambassade?

LOUISE. Précisément, monsieur Martin.

MARTIN. Charmant objet, sandis! Et mon pétit protocole est arrivé à bon port?

LOUISE. Vous allez en voir l'effet. M. d'Arnaud a grandi et grossi d'une coudée à chaque ligne. A la dernière, il éclatait d'aise, et il touchait au plafond. Il met son jabot et ses manchettes pour venir vous parler en personne. Il paraît que M. le baron de Vérac, votre maître, est un brillant parti.

MARTIN. Jé m'en flatté, madémoiselle; c'est moi qui ai eu l'honneur dé lé former, moi, Haut-Gascon greffé sur Bas-Normand! Jé vous lé dis sans orgueil, parcé qué vous né l'auriez pas déviné. Dépuis six ans qué j'habité lé château dé Vérac, jé mé suis défait de l'accent dé la Réolle.

LOUISE. Il vous en reste bien quelque chose.

MARTIN. La finé fleur seulément, par pur esprit national. Mais à propos d'esprit, c'est ici lé cas dé déployer lé nôtre. Êtes-vous allée quelquéfois à la comédie?

LOUISE. Oui, quand le théâtre de la foire passait à Caudebec.

MARTIN. Pouah! jé parlé dé la hauté comédie, qui est, commé dit cet autre, l'écolé des mœurs.

LOUISE. Des mauvaises mœurs.

MARTIN. Sandis: il y a du bon! Par exemplé, les rôlés dé valets. Cé sont eux qui gouvernent leurs maîtres, qui conduisent les intrigues, qui font et défont les mariagés. Céci est dé rigueur dans lé beau mondé. Ainsi, madamé dé Léris et monsieur lé baron dérogéraient, si, avec mon entrégent et votre minois, leur union né sé faisait par nos talents.

LOUISE. Il faut d'abord qu'ils se voient.

MARTIN. C'est notre affairé dé cé matin.

LOUISE. Qu'ils se conviennent.

MARTIN. C'est notre affairé dé tantôt.

LOUISE. Que rien ne s'oppose à leur alliance.

MARTIN. C'est notre affairé dé cé soir.

LOUISE. Enfin, qu'ils soient heureux en ménage.

MARTIN. C'est notre affairé dé démain... La question capitale est dé savoir si leur mariagé nous est agréable...

LOUISE. Il me plaira fort, quant à moi, pourvu que ma maîtresse y trouve le bonheur.

MARTIN. Très-bien, très-bien; mais il y a autré chosé! Nos pétits profits d'abord, notre avénir ensuité, et enfin lé dénoûment. Jé m'expliqué : dans la hauté comédie, lé laquais passé prémier valet du marié, la suivanté femmé dé chambré dé l'épouse; et tous deux font commé leurs maîtres, qui les dotent : ils sé marient au cinquième acte. Vous mé comprénez, madémoiselle?

LOUISE, *à part.* Il a mordu! Attention à ma devise! (*Haut.*) Parfaitement, monsieur Martin; mais je vous répondrai à ceci que :... (*Cherchant à se rappeler.*) dans ma position d'indépendance absolue, et dans une affaire aussi personnelle que le mariage, l'homme doit être jugé sur lui-même, et la femme choisir d'après son cœur. (*A part.*) Voilà exactement ce qu'a dit madame.

MARTIN. Sandis! vous parlez d'or!

LOUISE, *à part.* Je crois bien.

MARTIN. Jugez-moi donc commé jé vous jugé. Trenté-deux ans, sans gasconnade; bâti dé la manièré qué vous voyez; quatré cents livres dé gages; deux cents livres dé profits; quinzé cents livres d'épargne; augmenté du doublé lé lendémain dé la noce; cela vous convient-il pour concluré la nôtré? Jé né vous démandé en échangé qué cetté jolie main.

LOUISE, *à part.* C'est à prendre au vol; jamais je ne trouverai mieux! (*Haut.*) Monsieur Martin, vos qualités me vont à l'âme; si les gages et l'augmentation tiennent, je ne dis pas non. (*Elle tend la main.*)

MARTIN, *la prenant.* C'est la méilleuré façon dé dire oui dans la hauté comédié. (*Ouvrant un agenda.*) Là-déssus, naviguons dé conserve, et orientons-nous pour l'expédition dé cé jour : car si la barqué dé nos futurs chavirait, sandiou! la nôtré chavirérait à la suite. Mettez-moi d'abord au courant du fort et du faible, des figures et des masques dé céans.

LOUISE. Ce sera bientôt fait. Primo : Mme dé Léris. Ah! c'est la perle du logis! Le cœur d'un ange et l'esprit d'un démon. De l'estime pour tout ce qui est bon, de l'aversion pour tout ce qui est mauvais, du goût pour tout ce qui est relevé, du mépris pour tout ce qui est ridicule. Seule depuis l'enfance, hors ses trente jours de mariage, elle est majeure avant l'âge, douée de tous les talents, savante comme les livres, généreuse comme la Providence; elle ne songe à sa fortune que pour donner, et elle dédaigne tout haut les plaisirs du monde. (*Avec importance.*) Mais je crois, à vrai dire, qu'elle les apprécie tout bas, et qu'elle attend l'occasion d'en jouir à son avantage, car elle est faite, et elle le sait bien, pour mettre vos Parisiennes en échec.

MARTIN. Surtout au bras dé monsieur lé baron. Nous férons sonner, en conséquence, nos titrés, notré gousset et notré faveur à la cour.

LOUISE. C'est justement à Versailles que nous l'avons rencontré. Il a été aimable pour nous, et (*Confidentiellement*) l'on s'en souvient un peu.

MARTIN. Point capital, cadédis ! J'ai pris bonné note. Passons au numéro 2.

LOUISE. Numéro 2 : M. d'Arnaud, ancien conseiller au présidial, qui a dormi vingt ans sur son siége, et qui s'est réveillé tuteur de ma maîtresse, sous prétexte d'un cousinage au dixième degré. Il s'est posé en père dévoué de sa pupille, et a refusé noblement cent louis d'honoraires, pour mieux jouir de nos vingt mille livres de rente, de notre maison, de nos terres, de notre carrosse et de nos chevaux. C'est ainsi qu'il en parle, depuis qu'il en a repris possession après notre veuvage. Chicaneur, capricieux, maniaque, pince-maille, à genoux devant l'opulence, mené en laisse par sa femme, qu'il tutoie pour avoir l'air de la dominer ;— dur à cuire envers tous les autres ;— au demeurant, le meilleur homme du monde. Signes particuliers : il a placé ses délices dans le loto Dauphin. Il juge tout perdu quand la salière tombe. Il a des systèmes pour manger, boire, dormir, éternuer. Il passe la moitié de sa vie à régler nos pendules, à consulter nos baromètres, et à faire des doses de tabac dans ses tabatières. Comme il se porte à merveille, il se croit menacé de toutes les maladies: il a un pet-en-l'air pour chaque température et chaque appartement. Il fait trois milliers de pas par jour, et parle vingt-cinq minutes par heure. La dernière minute arrivée, il ne répondrait pas au roi.

MARTIN. C'ést cé que nous appélons un Géronte croisé dé Perrin-Dandin. Noté. Continuons.

LOUISE. Numéro 3 : Mme la conseillère d'Arnaud. Ne pas oublier l'apostrophe ! Elle y tient d'autant plus qu'elle l'a inventée. Vous pourrez même la qualifier de présidente, quand vous aurez à porter les grands coups. C'est la domination en chair et en os, surtout en os, car l'ambition l'a desséchée. Elle dit *vous* à son mari pour lui commander plus sûrement. Elle gouverne ici tout le monde, y compris Mme de Léris, qui la laisse faire par amour de la paix. Il faut la voir disposer de la bourse, de la table, des meubles et des chevaux de sa pupille, comme elle l'appelle toujours ! Des chevaux ? distinguons. Elle a la manie de les épargner, même à ses amis, même à leur propriétaire, à qui elle fait gravir les côtes à pied, pour ménager des animaux qui périssent de gras-fondu. Il n'y a que ses quatre chiens, épagneuls et griffons, dont elle fasse plus de cas que de nos chevaux. Toutes ses caresses sont pour ces vilaines bêtes, et chacun est ici leur très-humble valet, car il faut leur plaire pour plaire à madame la tutrice ! — Réglez-vous là-dessus.

Mme d'Arnaud dans sa voiture.

MARTIN. C'est un compté dé gimblettes à établir jusqu'au jour où nous extirpérons tuteurs et chiens. Cette exécution féra partie du dénoûment.

LOUISE. Elle n'est pas facile, hélas ! Les d'Arnaud ont jeté leurs racines au cœur de madame, si bien qu'il faudra les séduire pour l'épouser.

MARTIN. Jé comprends. Cé sont dé ces tyrans domestiques d'autant plus dangéreux qu'ils en ont moins l'air, et qui vous entortillent dans les chaînés dé l'habitude. On voit céla dans toutes les familles.

LOUISE. Ils n'appuieront qu'un mari assez riche pour ne pas entamer leur position par des économies. Votre maître remplit apparemment ces conditions, à en juger par l'effet de la lettre qui l'annonce.

MARTIN. Jé la connais, sandis, commé si jé l'avais dictée ; elle est d'un ami dé M. d'Arnaud, qué j'ai déniché à Rouen. Ellé présenté M. le baron comme unique héritier dé son oncle, M. lé marquis dé Francville, qui a douzé mille écus dé rente, mais qui est bien lé plus grand original dé haute et bassé Normandie. Jé lé connais mieux qué personne, car il se sert dé mes pétits talents et paye la moitié dé mes gages. Philosophé dé la nouvellé modé, disciplé dé Cagliostro, hommé dé cour par naissance, et médécin par amusément, savant qui dévine tout, né livré qué les sécrets des autres et mystifie les gens à l'occasion. Heureusément il adoré son néveu, qui réçoit en dot la moitié dé sa fortune, avec l'espérancé du resté, commé disent charitablément les héritiers. C'est lui qui, dé là-bas, lé gouverné par ma main, dans toutes ses démarchés ! Il fallait l'entendre lui donner ses instructions, lé jour dé notré départ pour Caudebec ! Il a flairé dé vingt lieues tout cé qué vous mé contez des tuteurs et dé la pupille. Il partagé vos soupçons sur l'ambition sécrète dé la jolie veuve. — Laissé ta philosophie à sa porte, disait-il au baron, né crains pas d'être un peu fat, et saché té présenter en mari de cour.

LOUISE. Ce marquis, ma foi, me semble un habile homme !

MARTIN. Quant aux majordomés, il a lé capricé dé les voir vénir, et m'a chargé, à cet effet, du pétit complot qué voici. Mon maître arrivéra *incognito* pour ces bonnés gens, et ils féront, jé gagé, quelqué sottisé, qui nous donnéra barré contre eux.

LOUISE. C'est parfait ! Silence ! Voilà justement M. d'Arnaud !

MARTIN, *après avoir composé son visage.* Il peut ouvrir lé feu, nous sommes en forcé ! Il n'y a pas dé conseiller qui tienné contré des valets qui savent leur monde ! (*Vivement.*) Si M. lé baron sé présenté, n'oubliez pas l'*incognito*, et faites qué jé lui parle avant tous, et lui communiqué ces petités notés. (*Il montre son agenda qu'il remet dans sa poche.*)

LOUISE. Soyez tranquille, j'y aurai l'œil !

SCÈNE III.

MARTIN, LOUISE, M. d'ARNAUD, *entrant par le fond.* (M. d'Arnaud a un pet-en-l'air à ramages sur son habit, et un autre sur le bras. En entrant, il observe le baromètre, le thermomètre, la pendule, sa montre; puis il se mouche, prend une prise de tabac, tire une lettre de sa poche, met ses besicles et regarde Martin.)

MARTIN, *bas à Louise.* Vous n'avez pas chargé lé portrait, sandis !

M. D'ARNAUD, *à part, avec embarras.* Ma femme n'est pas au salon? (*Haut.*) C'est vous qui êtes le sieur Martin, valet de M. le baron de Vérac, et porteur de cette lettre?

MARTIN. C'est moi, monsieur lé conseiller, pour vous servir.

M. D'ARNAUD, *après l'avoir regardé encore; à part.* Il a très-bonne façon. Je croyais que ma femme était là... (*Haut.*) Soyez le bienvenu, mon ami. Vous êtes fatigué sans doute? (*A Louise.*) Où est Mme d'Arnaud?

LOUISE. A l'office, pour la pâtée de ses chiens, monsieur.

M. D'ARNAUD. En effet, c'est l'heure. Eh bien, menez-y ce brave, et faites-le déjeuner. (*Avec un effort solennel.*) Vous lui servirez une bouteille de bordeaux. (*Martin salue.*)

LOUISE, *à Martin.* Du bordeaux! Ça va bien.

M. D'ARNAUD. Mais non, attendez un peu, Mme d'Arnaud va venir, et elle donnera ses ordres. Cette lettre nous annonce M. de Vérac. Vous suit-il de près?

MARTIN. Jé pensé qu'il arrivéra ce soir, peut-êtré plus tôt.

M. D'ARNAUD. Plus tôt, diantre! Mais il faut lui préparer... Louise!

LOUISE. Monsieur.

M. D'ARNAUD. Rien. (*A part.*) Que fait donc ma femme? Morbleu! cette affaire est plus intéressante que ses chiens. Et moi qui me morfonds ici. (*Après avoir jeté un coup d'œil au thermomètre, il ôte le pet-en-l'air qu'il avait sur son habit, et revêt celui qu'il portait sur le bras; puis avec humeur.*) Louise! allez dire à Mme d'Arnaud, (*Se radoucissant.*) que je la supplie de venir au salon.

LOUISE. (*Fausse sortie.*) Monsieur, la voici.

M. D'ARNAUD. Ah! c'est heureux!

SCÈNE IV.

M. d'ARNAUD, Mme d'ARNAUD, *entrant par le fond, un chien sous le bras, un autre en laisse.* MARTIN, LOUISE

M. D'ARNAUD, *avec négligence.* Je t'attendais, madame d'Arnaud, pour une petite affaire (*Bas, lui remettant la lettre.*) des plus importantes.

Mme D'ARNAUD. (*Elle s'assied, pose son chien sur ses genoux, prend son binocle et lit. A chaque ligne, elle écarte son binocle et observe Martin.*) De notre collègue de Rouen? Ce cher ami... (*A part, lisant, avec une émotion croissante.*) C'est très-bien !... c'est parfait! c'est à merveille ! (*Se levant et laissant tomber son chien.*) Mais c'est superbe ! (*Bas à M. d'Arnaud.*) Mais c'est une affaire d'or, monsieur le conseiller!

M. D'ARNAUD. Je le pense, et voilà pourquoi...

Mme D'ARNAUD, *à Martin, lui faisant la révérence.* Vous êtes le messager?

MARTIN. A vos ordrés, madamé la présidenté...

Mme D'ARNAUD. Et vous attendrez ici votre maître?

MARTIN. Comme il plaira à madamé la présidenté.

Mme D'ARNAUD, *à part.* Il s'exprime fort bien, et il a l'air de bonne maison. (*Haut, de l'air le plus aimable.*) Eh bien! mon cher, faites comme chez M. de Vérac... Louise est à votre service. Déjeunez d'abord... Reposez-vous, promenez-vous... Conduis-le, Louise; et disposez tous deux la grande chambre verte pour M. le baron.

LOUISE, *étonnée.* La grande chambre verte!

Mme D'ARNAUD. Car j'espère que M. le baron nous accordera quelques jours...

MARTIN. Jé l'espère aussi, et jé rémercie madamé la présidenté. (*Bas, à Louise, en sortant avec elle par le fond.*) Lui en ai-je assez donné dé cette présidencé?

Martin.

SCÈNE V.

M. d'ARNAUD, Mme d'ARNAUD.
M. d'Arnaud tire sa montre et ouvre sa tabatière.

Mme D'ARNAUD. Monsieur d'Arnaud, je vous trouve d'un sang-froid magnifique!

M. D'ARNAUD, *tranquillement.* Je suis fort ému, au contraire. (*Prenant sa prise.*) La dépêche m'a paru tellement capitale, que, sans vous attendre, j'ai offert du bordeaux au courrier.

Mme D'ARNAUD. Et vous avez bien fait. (*Rouvrant la lettre.*) Il nous apporte l'accomplissement de tous nos rêves... (*Relisant.*) « Mon cher conseiller, je vous recommande M. le baron de Vérac, qui va solliciter la main de Mme de Léris. C'est un parti excellent... pour vous.»

M. D'ARNAUD, *s'attendrissant.* Cette chère pupille!

Mme D'ARNAUD, *lisant.* « Un des gentilshommes les plus généreux de la province. » (*Parlant.*) Les plus généreux! Nous resterons tuteurs, sous le nom d'intendants.

M. D'ARNAUD. Cette chère pupille!

Mme D'ARNAUD, *lisant. A chaque interruption et à chaque reprise, elle ôte et remet son binocle.* « Une figure charmante, des habitudes de grand seigneur, une santé parfaite.»

M. D'ARNAUD. Il passera sa vie à chasser.

Mme D'ARNAUD. Pendant que nous gouvernerons ses affaires. Quel sort brillant pour Emilie ! (*Elle court vivement à la sonnette. Louise paraît au fond.* Louise ! disposez tout le premier étage pour M. de Vérac.

LOUISE. Oui, Madame. (*Elle disparaît.*)

Mme D'ARNAUD, *lisant.* « Unique héritier de la fortune du vieux marquis de Francville. » Du *vieux* marquis ! comme c'est galant !

M. D'ARNAUD. Je reconnais le talent de notre collègue pour le madrigal.

Mme D'ARNAUD, *lisant.* « Fortune estimée à trente-six mille livres de rentes au soleil. »

M. D'ARNAUD. Presque le double des nôtres.

Mme D'ARNAUD, *lisant.* « Sans compter sa petite baronnie de Vérac... »

M. D'ARNAUD. Qui formera nos épingles.

Mme D'ARNAUD. Nous y établirons notre fils, le garde-faisandier, qui n'a jamais rien pu faire. A propos ! (*Elle sonne. Louise paraît.*) Louise ! qu'on enlève tout le gibier de Caudebec pour le dîner de M. le baron ! Préparez ma jupe de soie-puce à queue, avec mon pardessus à grands ramages.

LOUISE. Oui, Madame.

M. D'ARNAUD. Et mon habit gorge-de-pigeon, avec mes culottes à boucles de vermeil.

LOUISE. Oui, Monsieur ! (*Elle disparaît.*)

M. D'ARNAUD. Cette chère pupille !

Mme D'ARNAUD, *lisant.* « Enfin, mon bon ami, si ce mariage se fait, vous êtes sûr, non-seulement de garder votre position, mais de l'arrondir considérablement. »

M. D'ARNAUD. Il y a considérablement ?

Mme D'ARNAUD. Con-si-dé-ra-ble-ment. (*Elle sonne. Louise paraît.*) Louise, vous inviterez M. le bailli et Mme la baillie, et leurs enfants ; et les cinq demoiselles de Kercarainville, pour le clavecin, et M. le vidame, avec son poëme du *Langage des Fleurs*.

M. D'ARNAUD, *bas à Mme d'Arnaud.* Tu ne crains pas, madame d'Arnaud, que Mlles de Kercarainville ne semblent jolies au futur ?...

Mme D'ARNAUD, *de même.* Jolies !... auprès de nous ! J'aurai l'œil sur elles, d'ailleurs. (*Haut.*) Enfin, Louise, si M. le baron est à pied, nos chevaux seront attelés tout le jour à sa disposition.

LOUISE, *à part.* Attelés tout le jour ! La tête n'y est plus ! (*Haut.*) Oui, Madame !

Mme D'ARNAUD. Et si M. le baron amène son carrosse, on lui livrera l'écurie de la basse-cour.

LOUISE. L'appartement de vos chiens, madame ?

Mme D'ARNAUD, *avec force.* Vous chasserez mes chiens ! (*Plus doucement.*) Je les logerai dans ma chambre.

LOUISE. Oui, madame ! (*A part.*) Décidément, c'est une révolution ! (*Elle sort.*)

M. D'ARNAUD. Cette chère pupille !

Mme D'ARNAUD. Elle ne dira pas que nous sommes indifférents à son bonheur !

M. D'ARNAUD. Je m'y suis intéressé si chaudement, que j'en ferai une maladie. (*Il change de pet-en-l'air, s'assied en tirant sa montre et garde le silence.*)

Mme D'ARNAUD, *vivement.* Dieu ! j'allais oublier l'essentiel. Il faut prévenir Emilie, il faut qu'elle se fasse superbe, il faut... Justement, la voilà !

SCÈNE VI.

M. d'ARNAUD, Mme d'ARNAUD, ÉMILIE, *entrant par la droite.*

EMILIE. Qu'avez-vous donc, mes amis ? Je vous trouve dans un émoi..

M. D'ARNAUD, *se levant pour lui donner la main, puis se rasseyant.* C'est mon extinction. (*Il fait signe qu'il ne peut plus parler.*)

Mme D'ARNAUD. Nous nous occupions de vous, chère belle. (*Elle la baise au front et la regarde.*) Plus belle que jamais, et fort à propos, (*Confidentiellement.*) car voici un grand jour.

EMILIE. Un grand jour ?

Mme D'ARNAUD, *à part.* Ne perdons pas une minute, elle n'aura que le temps de s'habiller. (*Haut.*) Oui, la veille d'un mariage, peut-être.

EMILIE, *à part, souriant.* Nous y voilà ! (*Haut, avec incrédulité.*) Oh ! la veille !... Ces veilles-là sont comme celles de Don Quichotte, elles peuvent durer indéfiniment.

Mme D'ARNAUD. M. d'Arnaud et moi, chère enfant, nous nous faisons vieux... ; nous pouvons vous manquer au premier jour, et notre devoir est d'assurer votre destin ; non pas pour vous quitter, Emilie, au contraire...

M. D'ARNAUD, *avec effort.* Au contraire. (*Il met la main à son gosier.*)

Mme D'ARNAUD. Ah ! nous avons passé en revue bien des futurs ! Nous croyons avoir enfin trouvé celui qui vous convient.

EMILIE, *un peu confuse.* Je reconnais là vos bontés, ma cousine.

Mme D'ARNAUD. L'on aime, ou l'on n'aime pas, que diantre ! Et je vous aime, moi, je veux votre bien.

M. D'ARNAUD. Nous voul... (*Il s'interrompt. Même geste.*)

EMILIE. Mais une telle affaire est grave, et exige d'abord...

Mme D'ARNAUD. Votre agrément ? Sans doute ; ne sommes-nous pas en tout vos dévoués serviteurs ?... Nous vous soumettons un parti..., un parti magnifique, et vous serez juge...

EMILIE. Je vous remercie encore, ma bonne cousine ; mais, à parler franchement, j'aimerais mieux qu'on ne me soumît personne, quitte à rencontrer moi-même...

Mme D'ARNAUD. Enfant ! vous croyez qu'on rencontre des maris..., sur les grandes routes..., comme dans les contes de fées !... Non ; fiez-vous à notre expérience... (*Avec insinuation.*) Il arrive aujourd'hui, tout à l'heure !...

EMILIE. Juste ciel ! mais c'est une surprise...

Mme D'ARNAUD. Dont vous n'aurez pas à vous plaindre ; nous sommes bien renseignés ; ce n'est pas notre zèle qu'on tromperait ! Vingt-cinq ans, un beau nom, un titre, une tournure charmante, de la faveur en cour... (*Appuyant.*) Et le double de votre fortune !...

M. D'ARNAUD, *se levant.* En terres de Normandie !...

EMILIE, *avec froideur.* C'est magnifique, en effet, trop magnifique pour moi, sans doute...

Mme D'ARNAUD. Allons donc !... Mais ces yeux valent une couronne de duchesse...

EMILIE. Ce n'est point là ce qui m'occupe, et peut-être suis-je plus ambitieuse que vous ne croyez. On marie les cœurs et non les patrimoines... J'exigerai beaucoup du cœur qui me plaira.

Mme D'ARNAUD. Vous pourrez tout exiger de celui-ci. Ses qualités passent encore sa richesse.

EMILIE. Prenez garde de trop le vanter ; les éloges sont dangereux d'avance...

Mme D'ARNAUD, *finement.* Songez plutôt, coquette, à vous montrer digne de lui. Je vous conseille vos deux jupes de taffetas vert ; c'est la couleur de la circonstance ; avec les garnitures de point d'Alençon et les repentirs à la Polignac.

EMILIE. Oui, oui, tout l'attirail des premières entrevues..., la chose que je déteste le plus au monde... J'espère m'affranchir de cet ennui sans impolitesse.

Mme D'ARNAUD, *effrayée*. Juste ciel!

EMILIE. Nous avons pour cela la Providence et la migraine...

Mme D'ARNAUD, *scandalisée*. La migraine!

EMILIE. Tenez, elle me prend déjà, rien que d'y penser! Mais enfin, si je ne puis détourner ce calice, je m'épargnerai du moins le ridicule et les frais... M. le futur... conditionnel..., me verra telle que je suis, et d'autant plus simple qu'il aura fait plus d'apprêts.

Mme D'ARNAUD, *à part*. Elle va tout perdre. (*Haut, avec amphase.*) Mais, malheureuse enfant, apprenez donc que c'est une solennité pour notre hôtel!...

EMILIE. Une solennité!

Mme D'ARNAUD. Que nous avons invité tout Caudebec au dîner des fiançailles...

EMILIE. Des fiançailles!... et sans me prévenir!

Mme D'ARNAUD. Que nous aurons les Kercarainville au clavecin!...

M. D'ARNAUD. Et M. le vidame avec son *Langage des fleurs!*

EMILIE, *fâchée*. Mais c'est un guet-apens, une tyrannie! Je me retire alors et ne paraîtrai point. (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

Mme D'ARNAUD, *sans l'écouter*. Apprenez enfin qu'il s'agit de recevoir le neveu de M. le marquis de Francville!...

M. D'ARNAUD. M. le baron Charles de Vérac!

EMILIE, *à part, s'arrêtant court*. M. de Vérac! (*Elle revient sur ses pas.*) C'est... M... de Vérac?

Mme D'ARNAUD. En personne!

EMILIE. Je lui croyais plus de tact et de discrétion; lui que j'avais vu si modeste et si simple à Versailles, je m'étonne qu'il se présente ici avec tant de fracas...

Mme D'ARNAUD. Jour de Dieu! n'en vaut-il point la peine, et ne mérite-t-il pas... le taffetas vert et les repentirs?

EMILIE. Je m'en garderai d'autant plus... (*A part.*) Ce serait condamner trop tôt son goût. (*Haut.*) Mais je consens à le recevoir... de mon mieux..., par déférence pour vous, ma cousine.

Mme D'ARNAUD. A la bonne heure! (*A part.*) J'étais sûre de l'amener à mes fins! (*On entend sonner à la porte de l'hôtel.*) (*Tressaillant.*) On a sonné! N'a-t-on pas sonné?

M. D'ARNAUD. Je crois qu'on a sonné...

Mme D'ARNAUD. Si c'était lui! (*Hors d'elle-même, et se regardant.*) Miséricorde! un tel négligé!... et rien de prêt! (*Appelant.*) Louise! (*Elle va et vient, et sonne précipitamment.*) Monsieur d'Arnaud, sacrifiez-vous! courez le retenir. (*A Emilie.*) Et vous, ma chère, à votre toilette! (*L'arrêtant à la porte.*) Accordez-moi les repentirs, c'est sitôt fait! (*Appelant plus fort et ressonnant.*) Louise!

Émilie se retire en riant par la droite. Pendant que Mme d'Arnaud reprend ses chiens, M. d'Arnaud change de pet-en-l'air. Puis, comme il s'élance à la porte du fond, Louise, entrant brusquement, le heurte et le fait pirouetter. Il retombe étourdi dans un fauteuil. Martin arrive derrière Louise.

SCÈNE VII.

M. d'ARNAUD, Mme d'ARNAUD, LOUISE, MARTIN, puis M. de VÉRAC.

M. D'ARNAUD. Maladroite! (*Martin s'empresse près de M. d'Arnaud.*)

LOUISE. Pardon, monsieur! Je vous ai fait mal?

Mme D'ARNAUD. Non, ça n'est rien! (*Vivement.*) Est-ce M. le baron?

LOUISE. Quel baron?

Mme D'ARNAUD, *de même*. Le baron de Vérac? Avez-vous vu des chevaux, des laquais?

LOUISE, *riant*. Ah! ah! ah! Des laquais? C'est un monsieur seul, quelque homme de loi, je pense, qui vient parler d'affaires à monsieur et à madame.

MARTIN, *bas à Louise*. Très-bien!

Mme D'ARNAUD, *reposant ses chiens*. Je respire!

M. D'ARNAUD. Je suis remis. (*Avec dédain.*) Un homme de loi!

Mme D'ARNAUD. Nous n'y sommes pas. — Qu'il revienne demain, dans huit jours.

LOUISE. Ma foi, madame, il est trop tard.— J'ai prié ce monsieur de me suivre... Et...

(*M. de Vérac entre par le fond. Mise, tenue et manières fort simples, mais très-distinguées.* MARTIN *lui dit à l'oreille* : Ce sont les tuteurs. Vous n'êtes point connu. N'oubliez pas mes notes.)

Mme D'ARNAUD, *criant avec humeur, à Louise*. Nous n'y sommes pas, vous dis-je! (*En se retournant, elle aperçoit le nouveau venu, elle s'interrompt avec une grimace, et fait une révérence contrainte.—Vérac la salue poliment. Un silence.*)

M. DE VÉRAC, *à part*. Voilà une réception qui promet!

Mme D'ARNAUD. Excusez-moi, monsieur... Ce n'était point... J'ignorais...

M. DE VÉRAC, *souriant*. Que j'étais derrière vous... C'est la faute de vos gens, madame, et je vous demande pardon de ma présence. Je vois qu'elle vous est importune.

Mme D'ARNAUD, *redevenant hautaine à mesure que Vérac est plus poli*. En effet, nous sommes fort empêchés, nous attendons une personne.

M. DE VÉRAC, *à part*. Et je ne suis pas une personne. (*Haut.*) Je venais, madame.

Mme D'ARNAUD, *sans l'écouter et lui tournant le dos, à Martin très-gracieusement*. Ah çà! mon cher, quand votre maître arrivera-t-il positivement?

MARTIN, *riant sous cap*. Ma foi, jé né puis plus répondre...

M. DE VÉRAC. Madame, je venais...

Mme D'ARNAUD, *à Martin, de même*. Vous avez déjeuné? Vous n'avez manqué de rien? L'appartement est à votre gré? (*Martin répond par trois saluts.*)

M. DE VÉRAC. Madame, je venais pour...

Mme D'ARNAUD, *à Martin, de même*. Vous qui avez l'habitude des bonnes maisons, mettez donc ce fâcheux à la porte. (*Mouvement comique de Martin.*)

MARTIN, *à part*. Mon maître à la porte!

Mme D'ARNAUD. Je vous en conjure, mon ami.

M. DE VÉRAC, *à part*. Rien ne manque au contraste. Toutes les bonnes grâces pour mon valet, toutes les impolitesses pour moi! Pardieu, Martin avait raison. Ce jeu m'amuse; achevons la partie! (*Elevant la voix.*) J'ai l'honneur de vous dire, madame...

Mme D'ARNAUD, *sechement*. Je ne puis vous écouter, monsieur, adressez-vous au conseiller. (*Elle montre son mari.*)

M. DE VÉRAC, *à M. d'Arnaud*. Eh bien, monsieur, je venais pour vous proposer l'achat.

M. D'ARNAUD, *d'une voix inintelligible*. Impossible de vous répondre... Une extinction de voix périodique... (*Il achève par des signes.*)

M. DE VÉRAC, *qui ne l'a point compris.* L'achat d'un pâturage...

M. D'ARNAUD, *à part.* Est-ce qu'il se moque de moi? (*Point de réponse, mêmes signes.*)

M. DE VÉRAC. Ce pâturage est tout à fait... à votre convenance. (*Point de réponse, mêmes signes.*)

M. D'ARNAUD, *à part.* Ah çà! décidément, il m'envoie paître! (*Mêmes signes.*)

M. DE VÉRAC, *ironiquement.* Monsieur, vous allez perdre une excellente affaire...

M. D'ARNAUD, *d'une voix forte.* Je ne perdrai que la patience, monsieur; je vous ai dit que je ne puis parler. Adressez-vous à Mme la conseillère...

M. DE VÉRAC, *à part.* De Caïphe à Pilate. C'est à merveille. (*Haut, saluant.*) Monsieur et madame, j'ai compris! Mille remerciements de votre accueil... Je vais voir si j'en trouverai un autre près de la maîtresse de la maison. (*A Louise, au fond de la scène.*) Veuillez m'annoncer à Mme de Léris...

Mme D'ARNAUD, *à part.* Il donne des ordres, je crois?

SCÈNE VIII.

Mme d'ARNAUD, M. d'ARNAUD, M. de VÉRAC, MARTIN, LOUISE, ÉMILIE (*entrant par la droite*). Elle a rajusté sa coiffure et ajouté à sa toilette quelques ornements de bon goût.

EMILIE, *riant, sans voir M. de Vérac.* Eh bien, mes bons amis, vous avez fait de l'émotion en pure perte, ce n'était point le baron? (*Apercevant Vérac.*) Que vois-je? M. de Vérac! (*Ils se saluent.*)

MARTIN, *bas à Louise.* Voilà lé quart d'heuré dé Rabélais.

Mme D'ARNAUD ET M. D'ARNAUD, *confondus.* M. de Vérac! .. Monsieur est...

M. DE VÉRAC. Lui-même, aimables hôtes.

Mme D'ARNAUD, *tombant, au milieu de sa révérence, dans un fauteuil.* Nous sommes perdus! Je suffoque...

M. D'ARNAUD. Alors, monsieur, cet incognito... Ce pâturage.

M. DE VÉRAC. Une idée de Martin... Un prétexte pour vous rendre la voix. (*M. d'Arnaud tombe, au milieu de son salut, dans un autre fauteuil.*)

Mme D'ARNAUD, *à part.* Une idée de Martin! Je réchauffais donc un serpent! (*Elle lance à Martin un regard féroce.*)

M. DE VÉRAC. Excusez le moyen, (*Regardant Emilie.*) en faveur du but. (*A part.*) Plus charmante que jamais!

Mme D'ARNAUD, *à part.* Il faut nous relever à tout prix. (*A Vérac, avec des efforts croissants d'amabilité.*) C'est à nous, monsieur, de vous demander pardon. (*Une révérence.*)

M. D'ARNAUD, *de même.* Mille fois pardon. (*Un salut.*)

Mme D'ARNAUD. Si nous avions pu croire... (*Nouvelle révérence.*)

M. D'ARNAUD. Si nous avions soupçonné. (*Nouveau salut.*)

Mme D'ARNAUD. Mais vous conviendrez que cette idée de votre valet... (*Se reprenant.*) Du reste, adoptée par vous, elle est.., très-ingénieuse. (*Une révérence.*)

M. D'ARNAUD, *visant à l'esprit.* Nous ne vous savions pas si original. (*Un salut.*)

M. DE VÉRAC. Je puis vous en dire autant. Ainsi, manche à manche, et sans rancune. (*Il tend la main.*)

Mme D'ARNAUD, *la prenant.* Ah! monsieur, votre bonté. (*Une révérence.*)

M. D'ARNAUD, *de même.* Egale votre esprit. (*Un salut.*)

MARTIN, *bas à Louise.* C'est tout dé même. L'oncle avait raison. Voilà les tuteurs jugés!

LOUISE, *de même.* Je m'en flatte.

M. DE VÉRAC, *à Emilie.* Et vous, madame, excuserez-vous aussi ma brusque visite, qui n'en était pas moins préméditée depuis notre rencontre à Versailles?

EMILIE. Je vous rends grâces, monsieur, de cet aimable souvenir.

M. D'ARNAUD, *bas à Mme d'Arnaud.* Si nous réparions notre faute, en les laissant tête à tête?

Mme D'ARNAUD, *de même.* Vous avez là une idée majeure, monsieur d'Arnaud! (*A Vérac.*) J'espère, monsieur le baron, que votre séjour ici finira moins soudainement qu'il n'a commencé. (*M. de Vérac s'incline.*) Permettez-nous de nous mettre en mesure... de vous faire les honneurs de Caudebec, de vous montrer nos environs qui sont charmants. Vous nous avez surpris dans un négligé!

M. DE VÉRAC. Madame, je vous prie...

Mme D'ARNAUD, *l'interrompant.* Nous savons ce qui est dû à monsieur le baron.

M. D'ARNAUD. Monsieur le baron trouvera son déjeuner servi dans quelques instants.

Mme D'ARNAUD. Le carrosse et les chevaux seront au service de monsieur le baron.

Environs de Caudebec..

M. D'ARNAUD. Martin conduira monsieur le baron à son appartement.

Mme D'ARNAUD. Enfin, monsieur le baron voudra bien nous faire l'honneur d'agir comme chez M. le baron.

M. D'ARNAUD, *saluant.* Monsieur le baron...

Mme D'ARNAUD, *de même.* Monsieur le baron... (*Bas à Louise, sèchement.*) Emmenez mes chiens! (*Bas à Martin, de même.*) Et vous, suivez-moi! (*M. et Mme d'Arnaud sortent.*)

MARTIN, *bas à Vérac.* Jé rappelle à monsieur les conseils dé son onclé. Il a vu par ses yeux, cé qué valent ici

son titré et sa fortune et les plaisirs qu'ils promettent. Qu'il se souvienne aussi du mot dé la suivanté: Ma maîtressé né vit loin du mondé qué pour s'y lancer avec plus d'avantagé. » C'est lé cas dé poser en conséquence et d'enléver l'affairé par un grand coup. (*Il sort.*)

M. DE VÉRAC, *à part.* Je crois vraiment qu'il a raison. Ces travers de province sont si contagieux! Mais poser? Diable! ceci ne me va guère, et j'y serai assez gauche, moi qui aimerais tant ouvrir mon cœur à une femme toute naïve. Enfin, puisqu'il s'agit de plaire, essayons... ne fût-ce que pour m'assurer personnellement... Après avoir hurlé avec les loups, j'aurai le temps de revenir à mes moutons, et j'espère qu'elle me fera la surprise de m'y ramener elle-même.

(Pendant ces *à-parte*, Emilie a donné des ordres à Louise, qui est sortie la dernière avec les chiens.)

SCÈNE IX.

M. de VÉRAC, EMILIE. (M. de Vérac s'est regardé dans la glace en homme qui va jouer un rôle, et a quitté de son mieux ses façons naturelles pour prendre les grands airs.

M. DE VÉRAC, *affectant un ton dégagé.* Savez-vous, madame, que vous êtes une reine bien gardée, qu'il est difficile d'arriver jusqu'à vous à travers vos gens?

EMILIE, *à part.* Quel ton! je ne le reconnais plus. Croit-il n'avoir qu'à se baisser?... Mettons-nous sur nos gardes! (*Haut.*) Ce ne sont point mes gens, monsieur, ce sont mes anciens tuteurs, mes amis.

M. DE VÉRAC, *à part.* Elle les justifie? (*Haut.*) J'imite votre générosité. Leur retraite me dédommage de leur accueil. J'oublie tout en vous voyant.

EMILIE. Chacun ici a besoin de votre indulgence. Versailles, je le crains fort, a trop d'esprit pour Caudebec. (*A part.*) Caudebec se défendra pourtant!

M. DE VÉRAC, *à part.* Elle veut voir si je le prouverai! (*Haut.*) J'ai pu le croire tout à l'heure. En ce moment, je redoute le contraire. Aussi, vous parlerai-je autrement qu'à vos... tuteurs. Toute la diplomatie que j'ai déployée près d'eux abdique à vos pieds, et se borne à vous dire sans détour ce qu'un ami s'est chargé d'écrire aux vôtres, ce que ma démarche vous annonce mieux encore : que le bonheur de ma vie dépend d'un mot de vous, madame...

EMILIE, *voilant son trouble d'un sourire.* En effet, monsieur, ce secret a été, comme de coutume, le secret de la comédie. Celle qui devait l'apprendre la dernière a été des premières à le savoir. (*Sérieusement.*) Mme d'Arnaud m'a fait comprendre vos intentions, trop flatteuses pour que ma modestie pût les deviner. Du reste, ces détours me plaisaient moins que votre franchise. et la mienne y

Émilie, Louise. La leçon d'astronomie.

Les instructions de M. d'Arnaud. Emilie, Louise.

répondra sans détours aussi. Je ne quitterai la libre solitude où le veuvage m'a replongée si vite, qu'à certaines conditions arrêtées d'avance.

M. DE VÉRAC, *à part.* Oh ! oh !

EMILIE. Et la première de toutes est la connaissance parfaite... (*Elle s'interrompt.*)

M. DE VÉRAC. De l'homme appelé à vous rendre heureuse ! C'est justement cette condition que je viens remplir en me confessant à vous, madame. Quant à ma personne, elle n'aspire qu'à votre absolution ; (*Rentrant dans son rôle.*) mais quelques avantages de naissance et de fortune, ces avantages qui font les heureux d'ici-bas, me rendent peut-être moins indigne de vous. (*Avec suffisance.*) D'abord, un titre, dont on fait certain cas à la cour et à la ville. (*A part.*) Martin serait content de moi !

EMILIE, *à part.* De la fatuité décidément ? Renchérissons par la coquetterie, et donnons-lui la leçon qu'il mérite. (*Haut, avec une prétention bien jouée.*) C'est ce que me disait M. le marquis d'Henneville, quand je me suis permis de refuser son marquisat, comme chose de trop peu dans le siècle où nous sommes !

M. DE VÉRAC, *à part.* Est-ce qu'elle veut être duchesse ? (*Haut, même ton, crescendo.*) Un patrimoine assez médiocre, il est vrai, mais qu'un excellent oncle veut bien tripler dans mon contrat...

EMILIE, *de même.* Quelle figure ferais-je dans le monde avec vos revenus ? répondais-je, cet hiver, au fermier des eaux, qui m'offrait ses trente mille livres de rentes.

M. DE VÉRAC, *à part.* Il lui faut donc un millionnaire ? *Haut, quittant son rôle.*) Madame, j'avais cru remarquer, à Versailles, parmi toutes vos qualités...

EMILIE. La simplicité de mes goûts. Ils seront toujours conformes à ma situation.

M. DE VÉRAC, *à part.* Tout ou rien... C'est clair ! Martin avait raison !

EMILIE, *à part.* Poussons-le jusqu'au bout ! (*Haut, avec une hauteur et une ironie croissante.*) Veuillez, monsieur, tracer à mon ignorance le tableau des félicités que présentent votre titre et votre fortune.

M. DE VÉRAC. Je crains de plus en plus, madame, que ce tableau ne soit trop au-dessous de vos prétentions.

EMILIE. Et moi, trop au-dessus. Gardez-vous donc surtout de l'exagérer.

M. DE VÉRAC, *à part.* Est-ce du sarcasme ou de la fausse modestie ? Allons toujours, et jetons nos derniers feux ! (*Haut, reprenant son rôle et s'animant.*) Eh bien ! madame, l'hiver, un petit hôtel à Paris et un appartement à Versailles. Les matinées à Trianon ou à la chasse du roi ; vous, dans votre carrosse, au milieu du cortége de la beauté ; et moi à l'hallali ou à la curée, avec mes piqueurs et mes chiens. Au retour, le grand couvert ou le cercle de la reine... Les soirées aux réceptions de la cour, au bal ou à l'Opéra, où je vous prierai de ne pas faire trop de jalouses ni trop de malheureux.

EMILIE, *précieusement.* J'avoue que c'est assez convenable.

M. DE VÉRAC, *à part, avec espoir.* Enfin !

EMILIE. Cependant, pourquoi un petit hôtel à Paris et un simple appartement à Versailles ? Pourquoi les chasses du roi au lieu de nos propres chasses ? Passons, du reste, et voyons si l'été serait à la hauteur de l'hiver.

M. DE VÉRAC, *à part.* A mon secours, Martin. (*Haut, s'échauffant de plus en plus.*) L'été, madame, nous aurions le choix entre nos manoirs et le château de mon oncle, entre les voyages, les eaux et la vie de campagne, où il ne tiendrait qu'à vous d'être reine au centre d'une cour provinciale, d'avoir vos levers, votre couvert, votre comédie, nos amis de Paris à titre d'hôtes et nos beaux esprits pour commensaux.

EMILIE. Versailles en abrégé ?

M. DE VÉRAC. Vous l'avez dit.

EMILIE, *avec dédain.* Mais par le petit bout de la lorgnette !

M. DE VÉRAC. Je sais beaucoup de... baronnes, de duchesses même, qui se contentent à moins,— et qui n'ont pas, au milieu de ces plaisirs, un mari occupé uniquement de leur bonheur, un serviteur ardent de toutes leurs volontés, un esclave soumis à leurs moindres caprices. (*Il fait un mouvement pour se mettre à genoux.*)

EMILIE, *se levant.* Relevez-vous, monsieur ! (*A part.*) Quel désenchantement ! (*Haut.*) Je ne cherche point un serviteur ; encore moins un esclave... Et je suis obligée de vous répondre comme au marquis et au fermier des eaux : toutes ces belles choses ne suffiraient pas à mon ambition !

M. DE VÉRAC, *blessé, à part.* Ah ! c'est trop fort, et je n'y tiens plus ! (*Haut, avec aigreur.*) Je vois, madame, que c'est Caudebec qui est au-dessus de Versailles ; je regrette d'avoir pu me juger assez mal pour me croire à la hauteur de vos exigences.

EMILIE, *piquée, de même.* On s'instruit tous les jours, monsieur. C'est moi qui suis désolée d'avoir été si peu comprise.

M. DE VÉRAC, *avec sarcasme.* La faute en est à vous, madame. Vous aviez omis, dans vos conditions, de réclamer un sceptre et une couronne.

EMILIE, *de même.* C'est plutôt vous, monsieur, qui m'avez soumis une cour incomplète, en oubliant d'y ajouter Triboulet.

M. DE VÉRAC, *à part.* Martin était trop bon ; ce n'est qu'une folle coquette de Normandie.

EMILIE, *à part.* Mon cœur s'était abusé ; ce n'est qu'un petit fat de l'Œil-de-Bœuf. (*Reprenant sa grâce.*) Sans rancune d'ailleurs, et à bientôt, monsieur ; je vais m'occuper à mon tour de mes devoirs d'hospitalité. (*Elle l'interrompt dans ses excuses, salue et sort.*)

SCÈNE X.

M. de VÉRAC, seul.

Quel songe et quel réveil ! Mon oncle me conduit l'hiver dernier à Versailles. Nous y rencontrons une jeune femme dont la grâce et la modestie me captivent.—Voilà l'épouse qu'il te faut..., me disent à la fois mon cœur et mon oncle. — Va la trouver, ajoute celui-ci, mais ne te fie pas trop à sa simplicité. Je la crois passablement ambitieuse. Fais donc valoir assez haut les avantages que tu lui apporterais au contrat. J'arrive ici, suivant ses instructions, avec Martin, notre factotum. Et moi, le gentilhomme le moins prétentieux du monde, je m'ingénie à poser en grand seigneur ; — pour quel résultat ? Pour me voir congédier comme un vilain ! J'offre à cette petite veuve de Caudebec de m'exterminer pour en faire une grande dame, et ma récompense est de l'entendre déclarer net que tout cela ne suffit point à son ambition ! (*Cherchant à rire.*) Ah ! ah ! ah ! Vit-on jamais impertinence plus adorable ! (*Reprenant son sérieux.*) Hélas !

oui, adorable! car ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai pas cessé de la trouver telle! C'est que je l'aime peut-être encore, Dieu me pardonne, malgré ses étranges prétentions que j'eusse réformées par mes exemples. Allons! allons, c'est une provinciale désespérée! N'y pensons plus, et quittons-la, elle et les absurdes tuteurs qui l'ont faite à leur image! (*Comme il va sortir, Martin entre.*)

SCÈNE XI.

M. DE VÉRAC, MARTIN.

MARTIN, *joyeusement.* Eh bien! monsieur, la prémière entrévue?...

M. DE VÉRAC. Sera la dernière. Nous partons!

MARTIN, *abasourdi.* Comment! nous partons?... Pour acheter la corbeille, alors?

M. DE VÉRAC. Pour ne plus revenir. Tu trouveras mon cheval au Lion-d'Or. Cours le faire seller... Je prends congé de mes *chers* hôtes et je t'attends... (*Martin reste pétrifié.*) Eh bien! qu'ai-je dit?

MARTIN. Pardon, monsieur, uné pétite minuté, né fût-cé qué pour rétrouver mes jambés... Uné tellé surprisé mé coupé les articulations.

M. DE VÉRAC. Je ne suis pas d'humeur à rire.

MARTIN. Ni moi, jé vous lé jure! (*A part.*) Et mon mariagé, sandis! Comment lé réténir? (*Haut.*) Vous vous êtes donc brouillés, monsieur, commé si vous étiez déjà en ménagé?

M. DE VÉRAC, *s'impatientant.* Je t'ai dit d'aller...

MARTIN. J'y volé, monsieur lé baron.

M. DE VÉRAC. Tu me retrouveras ici ou dans le jardin. J'ai besoin du grand air. (*Il sort. Au moment où Martin le suit, Louise entre, tout effarée, une lettre à la main.*)

SCÈNE XII.

MARTIN, LOUISE.

LOUISE. Ah! monsieur Martin, quelle nouvelle!

MARTIN. Vous savez déjà notré malheur?

LOUISE. C'est vous qui ne le savez pas, et j'accours vous l'annoncer.

MARTIN. Hélas! jé lé savais avant vous...

LOUISE. Vous connaissez la lettre du marquis?

MARTIN. Comment! du marquis? Est-cé qu'il y a deux malheurs au lieu d'un?

LOUISE. Duquel parlez-vous donc?

MARTIN. Et vous? Nos maîtres sont brouillés!...

LOUISE. Brouillés! — Ce n'est pas cela! c'est M. le baron qui est ruiné!

MARTIN. Ruiné! Ah çà! expliquons-nous, sandis, car brouillés, ruiné! jé n'y vois qué des chandellés.

LOUISE, *lui donnant la lettre qu'elle tient à la main.* Lisez cette lettre du marquis de Francville, que M. d'Arnaud vient de recevoir à l'instant.

MARTIN, *lisant.* « Monsieur lé conseiller, lé baron de « Vérac, mon néveu, est parti pour aller solliciter la main « dé madamé dé Léris, votre ancienne pupillé. Je l'ai au- « torisé à dire à elle et à vous que je lui donnais, en « l'établissant, la moitié de ma fortune, et qu'il pouvait « compter sur lé reste après ma mort. Ne sachant si cetté « lettré lé réjoindrait en routé, et né voulant pas plus qué « lui-même vous tromper involontairément, jé mé hâté « de vous annoncer directément, par la présenté, qué jé « réçois sur l'heuré la nouvellé dé ma ruiné complèté, et « qu'à mon grand désespoir, M. dé Vérac né peut plus « être épousé qué pour lui-mêmé et pour sa modesté « baronnie.

« Agréez..

« Marquis DE FRANCVILLE. »

LOUISE. Y voyez-vous clair enfin?

MARTIN, *tombant sur une chaise et se frottant les yeux.* Ruiné complèté, il y a bien : ruiné complèté! — C'est la pertè dé cé procès dont il mé parlait quelquéfois! — Il né nous manquait plus qué cé coup dé grâcé! (*La lettre lui échappe des mains.*)

LOUISE, *la lui rendant.* Mais ce n'est pas tout. Lisez le post-scriptum.

MARTIN. Il y a encore un post-criptum! (*Lisant.*) « Pour « être loyal et franc jusqu'au bout, jé dois vous avouer, « commé médecin, (*et ce sera un motif de résignation « pour mon néveu*) qu'il est sérieusément ménacé d'uné « maladie du cœur, avec laquelle il peut sans douté méner « uné vie longue et heureusé dans un ménagé tranquille « et modesté, loin des plaisirs et des émotions bruyantés, — « mais qui lé conduirait promptément au tombeau, à travers « l'existence agitée dé la cour et du monde, etc., etc. »

LOUISE. Eh bien?

MARTIN, *d'une voix langoureuse.* Eh bien, donnez-moi un flacon! — Jé mé trouvé mal...

LOUISE, *lui faisant respirer des sels.* Pauvre garçon! c'est comme M. d'Arnaud, que j'ai laissé les quatre fers en l'air, et qui m'a envoyée porter cette lettre à sa femme. Mais je tenais à vous consulter auparavant.

MARTIN. Qué voulez-vous qué jé vous disé? Sous uné pareillé tuile, la plus hauté comédie reste atterrée! Nous avions élévé des châteaux dé cartés... il né nous reste, commé dit l'onclé, qu'à nous enterrer... pour vivre (*Un silence.*)

LOUISE, *repliant la lettre.* C'est une triste vie...

MARTIN, *frappé d'une idée et se retournant tendrement.* Dont vous seulé pourriez mé consoler...

LOUISE. Moi! comment cela?

MARTIN, *tendant les deux mains.* En vous enterrant avec nous, angé dé bonté!

LOUISE, *à part.* Merci!

MARTIN. Cé sérait mé prouver qué vous m'aimez pour moi-mêmé (*d'un ton de philosophie profonde*), et non pour ces méprisables biens qu'uné lettré fait envolér.

LOUISE. Méprisables! vous en parliez autrement tout à l'heure.

MARTIN. J'en parlais sans philosophié !... Profitez dé mon expériencé, (*avec entraînement*) et faisons nos adieux aux pompés du mondé.

LOUISE. C'est facile à dire quand elles vous ont planté là...; mais, tant qu'on les voit à portée de sa main...

MARTIN. La philosophié n'en sérait qué plus sublimé!

LOUISE. Ma foi! monsieur Martin, gardez votre philosophie; j'aime mieux vos principes de ce matin. J'emporte mes espérances; je reprends ma parole, et suis votre servante très-humble. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

MARTIN, seul, d'abord accablé, puis se levant tout à coup, avec explosion.

MARTIN. Voilà les hommés, sandis! voilà les femmés surtout!... A vos pieds, si votré boursé est pleiné; lé pied

sur vous, si votré boursé est vidé. (*Allant et venant.*) Il n'y avait qu'un moyen dé réparer notré désastré : cetté pétité Louise était assez riché pour nous deux; la fortuné dé sa maîtresse suffirait encore au baron !... Mais vos servantés très-humblés, et plus personné !... (*Se rasseyant et plongeant son front dans ses mains.*) Ah ! jé vais mé faire anachorète, et gémir sur les vanités d'ici-bas... On vient. (*Regardant par la fenêtre.*) M. dé Vérac ! comment lui dire ?... Ma foi ! sauvé qui peut ! (*Il sort en courant par le fond.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

PITRE-CHEVALIER.

(*La fin du proverbe au prochain numéro.*)

JOURNAL DU MOIS.

REVUE DES LETTRES ET DES ARTS.

M. de Lamartine vient de tenir sa promesse aux souscripteurs de ses *Œuvres choisies*, en publiant la magnifique édition, revue, corrigée et augmentée par lui-même. Parmi les pièces inédites dont il a enrichi ses *Méditations* et ses *Harmonies poétiques*, il en est qui rappellent de la manière la plus heureuse les premières inspirations de sa muse. Nous citons, au hasard, le *Grillon*, que nos lecteurs diront avec charme au coin du feu, et qui est tellement musical, que les compositeurs ne tarderont pas à le noter. On y reconnaît, avec attendrissement, la voix de quelque jeune orpheline, qui pleure « l'aïeule, la mère et les sœurs » avec le rossignol « triste et sans ailes » du foyer désert. Rarement la poésie de M. de Lamartine a trouvé des accents plus tendrement naïfs et plus harmonieusement mélancoliques.

LE GRILLON.

Grillon solitaire,
Ici comme moi,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi.
J'attise la flamme,
C'est pour t'égayer;
Mais il manque une âme,
Une âme au foyer.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
Pour moi !

Quand j'étais petite
Comme ce berceau,
Et que Marguerite
Filait son fuseau,
Quand le vent d'automne
Faisait tout gémir,
Ton cri monotone
M'aidait à dormir.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
Pour moi !

Seize fois l'année
A compté mes jours;
Dans la cheminée
Tu niches toujours.
Je t'écoute encore
Aux froides saisons,
Souvenir sonore
Des vieilles maisons !

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
Pour moi !

Qu'il a moins de charmes,
Ton chant, qu'autrefois !
As-tu donc nos larmes
Aussi dans ta voix ?
Pleures-tu l'aïeule,
La mère et les sœurs ?
Vois, je peuple seule
Ce foyer des cœurs.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
Pour moi !

L'âtre qui pétille,
Ce cri renaissant,
Des voix de famille
M'imitent l'accent.
Mon âme s'y plonge,
Je ferme les yeux,
Et j'entends en songe
Mes amis des cieux.

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
Pour moi !

Tu me dis des choses,
Des choses au cœur
Comme en dit aux roses
Leur oiseau rêveur.

Qu'il chante pour elles
Ses notes au vol !
Voix triste et sans ailes,
Sois mon rossignol.

LAMARTINE.

— Le Journal l'*Illustration* vient de promettre un prix de 10,000 fr. à l'auteur qui lui remettra le meilleur *Voyage en France*, pour être inséré dans ses colonnes. L'idée est excellente, mais elle n'est pas neuve. Depuis de longues années, nous publions dans chaque volume du *Musée des Familles* quelques portions d'un *Voyage en France* (tel est justement notre titre général); nous le continuerons dans notre tome dix-septième et dans les suivants. Et ces articles formeront un jour, dans la collection du *Musée*, le *Voyage en France* le plus détaillé, le plus complet et le plus soigneusement illustré qui aura jamais paru. Le grand vice du projet de l'*Illustration*, très-louable d'ailleurs, c'est que la France entière sera décrite par la même plume. Nous avons paré à cet inconvénient en confiant la description de chaque province à l'écrivain qui la connaît le mieux, — réalisant en ceci, comme en toute chose, une de nos devises : la variété dans l'unité.

— Si nos *Révolutions d'autrefois* vous ont mis en goût d'études rétrospectives du même genre, nous vous recommandons la curieuse et savante histoire de l'*Insurrection de Naples en* 1647, par M. de Saavedra, duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne en Sicile, histoire très-bien traduite par M. le baron Léon d'Hervey de Saint-Denys, et précédée d'une introduction qui annonce un talent prêt à voler de ses propres ailes. Ce récit, contemporain du *Médaillon d'argent*, est plein de révélations remarquables, et nous y reviendrons quelque jour dans une étude sur *Mas-Aniello*, le héros si étrange et si peu connu de la Révolution de Naples.

— La Comédie-Française, qui attend toujours l'arrêt du Conseil d'Etat sur son avenir, a célébré le 138e anniversaire de la naissance de Molière, par un à-propos de M. Alexandre Dumas. Le célèbre *metteur en scène* (il s'est intitulé ainsi) a fait revivre une représentation sous Louis XIV, avec les marquis installés sur le théâtre, causant avec les acteurs, et cachant, de leurs grands fauteuils, la scène au public du parterre. On a beaucoup ri et un peu sifflé; c'est tout ce que réclamait l'ouvrage. Le plaisant de la chose, c'est qu'on a sifflé par mégarde la prose de Molière ! O siècle de Louis XIV, qu'en penses-tu ? *Les Deux Célibats* ont été moins gais. M. Arsène Houssaye ne les avait point reçus... C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire... de M. Arsène Houssaye. Enfin, Mlle Rachel a franchi le Rubicon de la comédie; elle a joué *Made-*

moiselle de Belle-Isle! Tout son talent n'a pu rendre morale cette pièce trop spirituelle. Nous attendrons donc une autre occasion de l'applaudir.

— Encore un succès à l'Opéra-Comique : les *Porcherons*. On appelait ainsi autrefois un des plus curieux quartiers de Paris, sur lequel le *Musée* vous donnera un jour des renseignements plus précis que l'Opéra-Comique. La musique de M. Grisar n'en mérite pas moins tous les éloges.

— Qui a osé dire que M. Rossini était à Paris? Ce n'est point M. Rossini, c'est M. Rossin. Voici l'histoire : les habitants de Bologne voulaient faire de l'auteur de *Guillaume Tell* un représentant du peuple. Rossini, qui ne vit plus que pour faire la cuisine et pêcher à la ligne, a eu une telle peur de se voir condamné à faire des lois, qu'il a pris la fuite et s'est réfugié à Paris. Mais pour s'y cacher aux Bolonais, qui le poursuivent, il a ôté un *i* à son nom, et il court d'hôtel en hôtel sous le nom de Rossin. Quelques amis sûrs ont été seuls admis à le voir pour lui parler musique. Cette fugue nous vaudra peut-être un grand opéra.

— Voilà justement Lablache qui vient de rentrer aux Italiens dans les chefs-d'œuvre du maestro : *Cenerentola* et le *Barbier*. Et la voix de ce stentor du chant est plus puissante, son jeu est plus mirobolant que jamais. Le ténor Lucchesi le seconde avec une grâce qui devient rare chez les ténors. Que Rossini reprenne donc la plume, et M. Ronconi n'aura plus besoin de subvention.

Printemps : *Le Jeu des Quatre coins*, d'après le tableau de Lancret.

— Les petits théâtres n'attendent point le carnaval pour abuser des travestissements. Le Vaudeville est allé plus loin que de raison dans les *Saisons vivantes*, singulière exagération du genre de Lancret. En attendant que la morale publique le rappelle à l'ordre, qu'il nous permette de lui donner une leçon *illustrée*, en vengeant Lancret, ici même, par la reproduction d'un de ses plus gracieux tableaux : Le *Jeu des quatre coins*. Voilà comment le peintre du dernier siècle figurait le printemps. Cette aimable scène n'a rien de commun avec le spectacle débraillé du Vaudeville.

— M. le comte Alexis de Saint-Priest s'est tiré avec honneur de sa séance de réception à l'Académie française. Il avait deux éloges à faire, celui de M. Ballanche et celui de M. Vatout, mort sans avoir été reçu. Il a dignement apprécié l'auteur d'*Antigone*, l'ami de Chateaubriand; et il a fait aimer le cœur de M. Vatout, en renonçant à faire admirer son génie : « Dans une position où il pouvait ser-

vir et nuire, a-t-il dit, il servit toujours et ne nuisit jamais. » Quant à lui-même, M. de Saint-Priest a été d'une modestie charmante : « Ce n'est point le temple des lettres, c'est un salon que vous m'ouvrez», a dit le grand seigneur, avec d'autant plus de succès, que son discours est d'un écrivain. Ce n'est donc point à lui que s'appliquera la fable suivante, décochée à l'Académie par un de nos malins collaborateurs, — comme simple avertissement pour l'avenir, dont nous lui laissons la responsabilité.

LE ROSSIGNOL ET LE CORBEAU.

Phœbé sur l'horizon élevait son flambeau;
Des rossignols commençaient leur ramage;
Et non loin d'eux flânait un vieux corbeau,
Le même qui, jadis, laissa choir son fromage.
Quand chaque ténor emplumé
Terminait ses langoureux trilles,
— Bien! disait l'autre. Mais... pourquoi suis-je enrhumé?
J'en remontrerais à ces drilles.
Il s'éloignait insoucieux,
Quand, par hasard, sous la ramée,
Il avise, en baissant les yeux,
Une troupe d'enfants semblant d'aise pâmée...
Assis en rond dans le bosquet,
Ce public aux lèvres de roses
Envoyait à nos virtuoses
Des baisers, faute d'un bouquet...
A l'aspect d'un tel auditoire,
Le corbeau rêve une victoire...
Que de lauriers lui seront dévolus
Si, de l'art musical surpassant les élus,
Des amateurs fameux il peut grossir l'histoire!
Sans doute, il a juré qu'on ne l'y prendrait plus;
Mais qu'importe!... Aussitôt, imprévu coryphée,
Dans les rangs des chanteurs il vient résolument;
Et par un long croassement
Du chœur mélodieux la voix est étouffée...
Un fou rire accueillit d'abord le baryton...
Mais comme, à qui mieux mieux, partaient les philomèles,
L'un s'arme d'une pierre, et l'autre d'un bâton...
— A nos concerts ainsi, noir faquin, tu te mêles?
Attends!... Or, de la guerre en voyant les apprêts,
L'amateur s'effarouche..., et, du haut d'une branche,
Où prudemment il se retranche,
Il tient ce discours à peu près :
— O troupe de Midas! fils de la Béotie,
De qui l'intelligence à peine dégrossie
Méconnaît la voix d'Apollon,
Parlez-moi toupie ou ballon...
Mais, s'il vous plaît, en moi respectez la musique
Dont, sans la pratiquer, j'eus le don en naissant...
A l'avouer ma franchise consent,
Je n'y suis point peut-être assez classique,
Mon timbre est un peu fort, et veut être dompté.
Mais apprenez, mes petits drôles,
Que, pour remplir partout nos rôles,
A nous autres corbeaux suffit la volonté...
A filer ces doux sons dont votre âme est ravie
Si, comme ces oiseaux, j'avais passé ma vie,
En m'écoutant on serait stupéfait...
Parmi les rossignols le Ciel marqua ma sphère...
Et j'y veux prendre rang, non pour ce que j'ai fait,
Mais pour ce que j'aurais pu faire.

Ainsi parlent nos grands seigneurs
Quand de l'Académie ils briguent les honneurs.
Chacun d'eux au berceau fut Molière ou Corneille.
Il eût, comme eux, produit merveille sur merveille,
Si pour le bien public son amour effréné
Au timon de l'État ne l'avait enchaîné...
La langue du génie est pour lui familière...
Les livres qu'il eût faits, qu'on les eût trouvés beaux!
Aussi dans l'Institut, cette illustre volière,
Pour quelques rossignols, hélas! que de corbeaux!

EDMOND SAINTE-MARIE.

LA CONFESSION D'UN CHERCHEUR D'OR.

Les inconvénients d'un drame. — Préservatif. — Récit d'un chercheur d'or, qui n'en est pas cousu.— Départ.— Rêves.— San-Francisco. — Population. — Les Tripots. — Pommes de terre à 3 fr.—*Pendez!* — La recherche de l'or.— Les bandits, les tigres, les Yankee, les serpents à sonnettes. — Conclusion instructive.

Le *Musée* vous a raconté, l'année dernière, l'origine de la Californie, l'invasion des chercheurs d'or, leurs travaux et leurs plaisirs, leurs conquêtes et leurs désenchantements (1). Il faut revenir à ce *riche* sujet, car les détails nouveaux y abondent, et il est plus que jamais à l'ordre du jour. Son *actualité palpitante* fait le succès du nouveau drame de la Porte-Saint-Martin : *Les Chercheurs d'or du Sacramento*. Nous craignons que ce drame ne lance beaucoup trop de badauds sur le chemin de la Californie : nous les prions de lire, avant de faire leurs paquets, la petite histoire suivante :

Il y a huit jours, nous dînions chez un banquier de la chaussée d'Antin. Un de nos commensaux était un capitaine de navire, qui revenait d'une expédition en Californie. Grande fut notre surprise de trouver un homme triste, cassé avant l'âge, nullement cousu d'or, et balafré, en revanche, de plusieurs cicatrices. Nous lui demandâmes le récit de ses aventures, et voici ce qu'il nous rapporta de plus intéressant. Ce témoignage naïf d'un chercheur d'or vous fera mieux connaître la Californie que tous les drames du boulevard et toutes les réclames de l'*Écho du Sacramento*..

« — L'an dernier, dit notre capitaine, j'avais une petite fortune de cent mille francs, et je ne songeais guère qu'à me marier et à me reposer. J'hésitais entre dix héritières fort agréables, qui m'offraient une dot égale dans leurs jolies mains, — lorsqu'un ami ambitieux me persuada de faire un voyage en Californie pour décupler mes capitaux en quelques mois. Je me laissai séduire, j'équipai un brick et je partis.

« Aux approches du but, à Valparaiso, à Taïti, aux îles Sandwich, j'appris des faits qui ébranlèrent mon enthousiasme et m'inspirèrent des doutes fâcheux.

« Mais toutes mes espérances se ranimèrent à la vue de San-Francisco.

« Figurez-vous un étroit goulet qui rappelle celui de Brest, puis une immense rade qui contiendrait tous les vaisseaux du monde; un îlot, élevé près de l'embouchure, semble attendre une citadelle et des batteries ! Ce port sera un jour une des plus grandes et des plus fortes positions maritimes.

« San-Francisco (ou Herba-Buena) s'étend à droite, par delà l'ancien fort espagnol. Pauvre bourgade hier, c'est aujourd'hui une ville de 50,000 âmes, bordée de plus de mâts et animée de plus de bruit que le Havre et Bordeaux. Je traversai quatre cents navires de commerce, tous abandonnés par leurs équipages et gardés par le drapeau d'une corvette américaine. Mais ici, on ne vole point les

(1) Voyez le t. XVI, p. 159, et les *Mercures de France*.

flottes ; on ne prend que l'or. Les vaisseaux à trois ponts ne seraient bons qu'à apporter des hommes et qu'à emporter des lingots.

« San-Francisco est un abrégé du globe. Français, Anglais, Espagnols, Allemands, Américains, Chinois, insulaires de toute latitude, y réalisent une nouvelle tour de Babel. Le haut du pavé est tenu par les Malais et les aventuriers de Botany-Bey et des archipels de l'Océanie, coupeurs de bourse, voleurs de grand chemin, pirates, flibustiers et assassins fugitifs, galériens vomis par les bagnes, banqueroutiers de haut et de bas étage, en un mot, toute l'écume des deux mondes. Je ne sais quel sera le destin de la Californie, mais elle commence absolument comme l'empire romain. J'y ai vu l'ancien ministre du roi Kamehameha, que les sociétés bibliques protestantes avaient proclamé le plus grand législateur contemporain, et qui est aujourd'hui le plus formidable brigand des rives du Sacramento. Ses aventures et celles de ses compagnons fourniraient cent volumes à nos romanciers et à nos dramaturges. Les *Mousquetaires* et *Monte-Christo* ne sont que des idylles en comparaison, n'en déplaise à M. Alexandre Dumas.

« Cette étrange population s'agite comme une fourmilière dans la ville improvisée. C'est un va-et-vient de tous les types, de tous les costumes, de tous les véhicules imaginables, depuis le wagon jusqu'à la brouette. C'est un mélange pittoresque de maisons de pierre et de bois, bien alignées cependant, toutes blanchies ou peintes, et dominées par des églises de tous les cultes, un théâtre, une bourse et des tripots.

« Des tripots surtout ! car la vie n'est qu'un jeu à San-Francisco. Les salons manquent aux roulettes. Dès que quatre murs sont élevés, un banquier se présente, les loue à tout prix, et s'y installe avec un tapis vert. De là le taux exorbitant des locations. Elles varient de 150,000 à 300,000 fr. par an. J'en connais qui ont monté jusqu'à près d'un million. Sous beaucoup de rapports, la vie matérielle est à l'avenant. J'ai payé des pommes de terre 3 francs pièce, et des œufs 60 francs la douzaine. L'habileté des Indiens Yankee maintient cette hausse effroyable. Ces Yankee sont les charlatans par excellence ; ils jouent les plus adroits Américains, qui se vengent par le proverbe : *Play a Yankee trik* (jouer un tour de Yankee).

« Et il faut voir la fureur de ces jeux californiens. On y accourt des mines, la ceinture pleine de pépites d'or. On s'attable bruyamment. On change ses lingots contre des onces de 85 francs, et malheur aux banquiers ou aux partners si quelques querelles s'engagent sur un tour de roulette ! On la vide ordinairement à coups de pieds et à coups de poing. Souvent même, c'est le pistolet qui fait justice au plus hardi. Alors, pour toute répression, le *menager* (président du jeu) crie d'une voix forte : Pas tant de bruit, silence là-bas ! Quand l'esclandre se prolonge, le président arme à son tour un pistolet : allez vous tuer dehors, reprend-il, ou je fais un trou dans votre individu. (*I'll make a holle in you.*) Il va sans dire qu'au sortir du tripot, les coups de pistolet recommencent d'autant mieux que la plupart des ceintures jaunes ne conservent plus que la couleur de l'or, absorbé par la banque. Du reste, je n'ai joué qu'une fois dans ces roulettes, le président m'ayant rendu avec dédain l'argent que je jetais sur le tapis : « Monsieur est étranger, me dit-il avec un sourire ; nous jouons ici des onces d'or, et non des pièces de cent sous. » Lorsque les banquiers n'ont gagné que cent mille francs dans une séance, ils disent, comme Titus, qu'ils ont perdu leur journée. Vous comprenez que toutes les débauches sont à la hauteur du jeu. Les femmes manquent d'ailleurs à San-Francisco, et le commerce le plus fructueux en ce moment, est d'y amener des cargaisons féminines. C'est ce qu'on appelle la *traite des blanches*.

« Un seul vice est réprimé à San-Francisco, c'est le vol. Chacun est tellement intéressé à conserver son bien, qu'il se fait gendarme pour défendre celui des autres. Le fripon qui toucherait aux marchandises étalées sans gardiens dans les rues, serait frappé de cent balles parties de toutes les fenêtres et de toutes les tentes voisines.

« Je dis tentes, car les deux tiers de la ville sont encore un camp, dont les pavillons s'étendent à perte de vue sur le rivage. C'est ce que représente notre gravure, d'après un dessin fait sur les lieux.

« Pour vous donner une idée de l'administration californienne, je vous citerai le mot d'un alcade, qui la contient tout entière.

« Les attentats se multipliaient dans son district, dont les bandits avaient fait leur quartier général. A chaque dénonciation, l'alcade répondait : Pendez. Là se bornaient les débats, la défense et le jugement. Les intéressés l'exécutaient sur l'heure, et retournaient à leur besogne. Il y a toutefois çà et là des jurys, mais qui ne font guère honneur à la loi. Ce sont, par exemple, douze ivrognes qui en condamnent un autre, et achèvent de se griser avec lui au pied de la potence.

« On mendie à San-Francisco, comme dans le roman de Gil Blaz, le pistolet au poing. J'y ai rencontré un émigré de Paris, qu'un brigand couchait régulièrement en joue en venant lui demander à boire. Il se plaignit au magistrat qui, pour toute réponse, lui prêta son pistolet. « Puisque vous vous laissez insulter, dit-il, c'est que vous n'avez pas d'armes. Le lendemain, le Parisien se rembarquait pour la France.

« Il arrive environ 2,000 personnes par jour en Californie. Chaque navire américain s'y annonce par des acclamations de triomphe. On a exagéré cependant la cherté des vivres essentiels. La viande fraîche coûte 1 fr. 25 cent. la livre. Le biscuit et la viande salée, qui abondent, se vendent à peu près le même prix qu'en Europe. Il y avait dernièrement tant de vin de Bordeaux, faux ou vrai, qu'on ne pouvait plus s'en défaire qu'à moitié perte. Les marchands s'en débarrassèrent en faisant croire aux mineurs que tout autre liquide leur donnait la fièvre.

« Ce qui est hors de prix à San-Francisco, c'est la main-d'œuvre Un portefaix y gagne 800 francs par mois ; un cuisinier, 2,000 francs ; un ouvrier, plus encore. Aussi, les millionnaires y font leur ménage, et les grands seigneurs y cirent leurs bottes.

« — Et l'or, m'allez-vous demander, comment et en quelle quantité le trouve-t-on ? — C'est ici que ma confession devient instructive. Sans doute, la Californie est une terre d'or. Il suffit parfois d'en prendre une poignée, et de la laver au ruisseau voisin, pour en extraire des pépites. On est resté à cet égard au-dessous de la vérité. Mais ce qu'on n'a pas écrit, c'est le chapitre des frais, des dangers et des peines. S'il n'était allé que quelques milliers d'émigrants au Sacramento, tous s'y seraient enrichis vite et sans labeur. Mais la concurrence effrénée y a produit ses effets les plus désastreux.

« Ainsi, j'étais parti avec trente hommes vigoureux et déterminés ; mais, arrivés à San-Francisco, il nous a fallu d'abord nous y établir chèrement, acheter les instruments de travail au poids de l'or, puis nous lancer dans les ter-

res, avec des brigands et des forçats, au milieu des sauvages et des bêtes féroces, lutter à la fois contre les obstacles de la nature et les vices de la civilisation, piocher la terre sous un soleil ardent, entre les rivalités d'un bandit, les dents d'un tigre et les balles d'un Indien, porter de lourds paniers aux cours d'eau, à des lieues du *placer*, sous une chaleur accablante, rentrer épuisés, découragés, minés par la fièvre, sans autre délassement que des joies grossières et honteuses, sans vie intérieure, sans consolations de cœur ou d'esprit ; voir le plus riche butin enlevé par le plus robuste, le plus hardi et le plus insolent, tandis que l'homme faible et honnête recueille à peine le fruit de ses sueurs et de ses sacrifices. Car les millions ne s'enlèvent en Californie qu'à la force du poignet, à la pointe du couteau et à la portée du fusil.

« Mes compagnons s'en aperçurent tout de suite, et, au lieu de rester enrôlés sous mes ordres, ils me quittèrent pour travailler à leur compte ; et je restai seul avec mes machines, mes instruments, et mes livres en partie double. Je fus obligé de faire comme eux, de passer de l'état de chef à celui de manœuvre, de revêtir le pantalon de toile et le gilet de flanelle rouge ou bleu, et de me lancer dans les *placers* disputés par deux cent mille bras.

Vue de San-Francisco (Californie).

« J'ai remarqué que les Français y sont les plus nombreux, après les Américains, et qu'ils sont aussi les ouvriers les plus sages, sinon les plus vigoureux. Mais quels commerçants novices auprès des aventuriers d'Angleterre et du Nouveau-Monde ! Jamais la France n'a été jouée sous jambe aussi complétement qu'à San-Francisco, par Jonh Bull et les citoyens de l'Union ! Ceux-ci seulement réussissent à y traiter les affaires en grand. Les Français, avec leur manque de suite et d'association, n'y opèrent qu'au jour le jour, terre à terre, et sur de petites échelles. Aussi, ce n'est point en y cherchant l'or qu'ils y trouveront la fortune ; c'est en y jetant leurs produits indigènes, et surtout leurs vins et leurs eaux-de-vie, auxquels la Californie ouvre un immense débouché.

« J'ai fait cette réflexion trop tard, pour mon malheur. Si j'avais porté à San-Francisco une cargaison de liqueurs ou d'outils, j'en aurais rapporté plusieurs centaines de mille francs. Au lieu de cela, j'y ai porté 100,000 francs pour y chercher un million d'or, et j'en suis revenu un peu moins riche qu'au départ, avec une santé délabrée et cinq ou six blessures.

« De sorte que les héritières dont je refusais la main avant mon expédition me refusent à leur tour, bel et bien, l'une comme trop vieux, l'autre comme trop laid, celle-ce comme trop pauvre, et celle-là comme trop malade. Voilà tout ce que m'a rapporté mon voyage en Californie.

« Je demandai au capitaine en quelles circonstances il avait été blessé.

« — Ce récit ferait toute une Odyssée, me répondit-il ; mes cicatrices vous représentent une balle yankee, deux coups de poignard malais, une morsure de tigre et deux piqûres de cascabelles.

« — Qu'est-ce que les cascabelles ?

« — Un petit inconvénient de la recherche de l'or, dont je fis ainsi la découverte :

« Un Indien m'avait signalé, comme dérobant un trésor, une énorme roche, d'où sortait un filet d'eau. Je me mets à l'œuvre avec trois hommes. Nous brisons la pierre à coups de pioche, six heures durant. D'heure en heure, le filet d'eau devenait un torrent. Au dernier coup, il s'élança libre et nous tombâmes exténués. L'écoulement dura trois heures. — Voici le moment, dit l'Indien ; attendez-moi là, je vais à la découverte là-haut. Il cueillit certaines plantes aromatiques, en forma une gerbe, l'attacha sur son dos et gravit une muraille de roches. Au bout de quelques minutes, une épaisse fumée se dégagea de la hauteur. Une odeur âcre et forte nous prit au gosier ; et comme nous relevions la tête avec étonnement, nous vîmes tomber sur nous comme un paquet de câbles grisâtres. Nous en fûmes littéralement couverts et enveloppés. Je me redressai avec plus de surprise que d'effroi ; et alors seulement, à certains sifflements entremêlés d'un petit son de cloche, je reconnus une vingtaine de cascabelles ou serpents à sonnettes.

« C'était un petit tour de l'Indien (*Un yankee trik*) pour nous tuer sans coup férir ; j'en fus quitte pour deux morsures, dont la cautérisation m'a défiguré pour la vie. Quant à l'Indien, il court encore, non sans avoir massacré d'un coup de *riffle* un de mes compagnons qui voulut se venger par un coup de pistolet.

« J'oubliais de vous dire que j'ai gagné à San-Francisco un mal d'entrailles incurable, pour avoir bu quelques gouttes d'eau à une fontaine empoisonnée par d'autres Indiens *ejusdem farinæ*.

« C'est le plus clair et le dernier de mes bénéfices.

« En somme, je conclus, comme le major Poussin : « Il y a beaucoup d'or en Californie ; mais il faut beaucoup d'argent, et plus de peine encore, pour se le procurer. »

Nous avons cru devoir reproduire cette confession d'un chercheur d'or. Elle n'inspirera pas plus à nos lecteurs qu'à nous-même l'envie d'aller jouer leur corps et leur âme dans ce tripot lointain de la cupidité humaine.

C. DE C.

Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE VRAI ROBINSON (1).

Selkirk devant le capitaine Woode-Rogers et son équipage.

XII. — L'île de *Juan-Fernandez*. — Rencontre dans les montagnes. — Dissertation. — Nouvelle captivité. — Un coup de canon. — Dampier et Selkirk. — *Mas-a-Fuera*. — Nouvelles de Straddling. — Confidences. — Fin de l'histoire du vrai Robinson. — Nabuchodonosor.

Le 1er février 1709, un bâtiment anglais, équipé, mis à la mer par des armateurs de Bristol, après avoir voyagé de conserve et paré le cap Horn avec un autre vaisseau faisant partie de la même expédition, atterrit seul, vers le 33e degré de latitude méridionale, à l'île de Juan-Fernandez, distante de cent dix à cent vingt lieues des côtes du Chili.

Le second bâtiment ne devait pas tarder à l'y rallier.

Des symptômes de scorbut étaient à bord, et l'on devait prolonger là, pendant quelque temps, une relâche devenue nécessaire à la santé de l'équipage.

Les tentes dressées, vers le soir, plusieurs matelots s'étant aventurés dans l'île, ne furent pas médiocrement surpris d'entrevoir, à travers l'obscurité, un être velu, informe, ayant apparence humaine toutefois, et qui, à leur approche, escaladant les montagnes, sautant de rocher en rocher, se mit à fuir avec la rapidité d'un cerf, la légèreté d'un chamois.

Quelques-uns doutèrent alors que ce fût un homme et se disposèrent à tirer dessus. Ils en furent empêchés par un officier nommé Dower, qui les accompagnait.

De retour parmi leurs compagnons, les matelots racontèrent ce qu'ils avaient vu; Dower ne manqua pas de le faire de même parmi ceux de l'état-major, et ce soir-là, au campement du rivage, aussi bien qu'au gaillard d'avant et au gaillard d'arrière du vaisseau, ce furent des récits et des suppositions « à défrayer une assemblée de puritaines pendant tout un carême », dit la relation à laquelle nous empruntons une partie de nos renseignements.

(1) Voyez octobre, novembre, janvier et février derniers.

A cette époque, parmi les marins, les contes merveilleux étaient restés en grand crédit. Il n'y avait pas si longtemps que les Espagnols avaient découvert des géants en Patagonie, les Portugais, des sirènes dans les mers du Brésil, les Français, des tritons et des satyres à la Martinique, les Hollandais, des hommes noirs à pieds d'écrevisses, au delà du Paramaribo.

L'étrange individu dont il était alors question devait être un satyre, ou pour le moins un de ces hommes poilus, marchant à quatre pattes, semblables à ceux que le véridique Jacques Cartier déclare avoir rencontrés dans le nord de l'Amérique.

Quelques-uns, trouvant cette conclusion encore par trop simple, insinuèrent adroitement que nul, parmi les matelots qui avaient fait la rencontre du monstre, n'avait signalé en lui un si grand nombre de pattes ou de jambes. Pourquoi quatre pattes? pourquoi ne serait-ce pas un homme monopède, un homme dont le tronc, enté sur une seule jambe, n'en franchissait pas moins, avec cet unique support, des distances considérables? L'existence de l'homme monopède n'était-elle pas attestée par des voyageurs modernes et même, dans l'antiquité et le moyen âge, par Pline et par saint Augustin?

D'autres préféraient retrouver dans le singulier personnage l'homme acéphale, l'homme sans tête, signalé par le grave Baumgarthen, comme existant sur le nouveau continent. On ne lui avait pas découvert plusieurs jambes, d'accord, mais on ne lui avait pas non plus découvert une tête; pourquoi en aurait-il une?

Et la discussion suit son cours, et pas une voix ne s'élève pour risquer cette observation judicieuse : Si on n'a distingué en lui ni tête ni jambes, cela tient peut-être à ce qu'on ne l'a vu que dans *l'obscurité*.

Le lendemain, chacun veut en avoir le cœur net; une battue en règle est organisée contre cet être phénoménal; on se met en marche, on évente sa retraite, on le poursuit, on l'entoure, on le saisit enfin, et dans cet homme monopède, acéphale, dans ce satyre, ce cercopithèque, les braves matelots de la Grande-Bretagne découvrent avec stupéfaction, quoi?... un compatriote, un Écossais, un sujet de la reine Anne!

C'était Selkirk; Selkirk, les cheveux pendants et en désordre, la barbe longue et hérissée, les membres enveloppés de fragments de peaux de bêtes, et à moitié privé de sa raison.

L'île Juan-Fernandez, ainsi nommée du premier navigateur qui la découvrit, c'était son île; c'était *l'île Selkirk!*

Quand on le conduisit devant le capitaine Woode-Rogers, chef de l'expédition, aux interrogations de celui-ci, baissant la tête et agité d'un tremblement nerveux, le malheureux ne répondit qu'en répétant machinalement les dernières syllabes des phrases qui lui étaient adressées par le capitaine.

Peu à peu remis de son trouble, reconnaissant qu'il avait affaire à des Anglais, il essaya de prononcer quelques mots; il ne put que bégayer de rares paroles, incohérentes et sans suite.

« La solitude et le soin de sa subsistance, dit de Paw, « avaient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées « morales s'étaient effacées. Aussi sauvage que les ani- « maux, et peut-être davantage, il avait presque entière- « ment oublié le secret d'articuler des sons intelligi- « bles (1). »

(1) *Recherches philosophiques sur les Américains*, tome Ier, page 293.

Woode-Rogers lui ayant demandé depuis quelle époque il vivait relégué dans cette île, Selkirk garda le silence; il avait pourtant compris la question, car ses yeux s'ouvrirent bientôt avec épouvante, comme s'il venait de mesurer le long espace de temps qu'avait duré son exil. Il était loin d'en avoir lui-même une idée exacte; il ne l'appréciait que par les souffrances qu'il y avait endurées, et, regardant fixement ses mains, il les ouvrit et les ferma à plusieurs reprises.

En supputant par le nombre de ses doigts, c'était vingt ou trente ans qu'il accusait, et chacun crut d'abord à l'exactitude du calcul, tant son front sillonné de rides, sa peau noircie, flétrie par le soleil, ses cheveux blanchis à la racine, sa barbe grisonnante, lui donnaient l'aspect d'un vieillard.

Selkirk était né en 1680; il avait alors à peine vingt-neuf ans accomplis.

Après avoir ainsi répondu, il remua la tête, promena son regard troublé sur les objets qui l'environnaient; un souvenir venait de s'éveiller en lui, et, poussant un cri, faisant un pas, il désigna du doigt un cèdre placé à sa gauche. C'était l'arbre sur lequel, en se séparant de *l'Espadon*, il avait inscrit la date de son arrivée dans l'île. L'officier Dower s'en approcha et, malgré les écartements de l'écorce entaillée, il y put lire encore cette inscription :

— Alexander Selkirk — de Largo, Écosse. — 27 oct. 1704.

Son exil du monde avait donc duré quatre ans et trois mois.

Malgré tout l'intérêt qu'il pouvait exciter par ses malheurs, à son nom, à son accent, bien plus qu'à son langage, le capitaine Woode-Rogers, homme honorable et bienveillant, mais d'une extrême sévérité sur tout ce qui touchait à la discipline, reconnaissant qu'il avait affaire à un sujet anglais, suspecta en lui un déserteur de la marine britannique, et donna des ordres pour qu'il fût gardé à vue, en attendant une décision définitive.

Les matelots commis à ce soin ne trouvèrent pas chose facile que de garder un prisonnier qui grimpait aux arbres comme un écureuil et pouvait tous les défier à la course. Par précaution, ils commencèrent par le lier solidement à ce même cèdre sur lequel son nom était gravé. Là, le malheureux Selkirk figurait comme un bête curieuse, ornée de son étiquette.

Ensuite, plus par passe-temps que par méchanceté, ils le tourmentèrent de questions pour obtenir de lui des réponses hésitantes ou tout à fait dépourvues de sens, qui les égayaient fort; puis ils se mirent à examiner, avec des surprises d'enfant, la longueur de sa barbe, de ses cheveux et de ses ongles; le prodigieux développement des muscles de ses cuisses et de ses jarrets; ses pieds nus, si bien endurcis par la fatigue, qu'ils semblaient recouverts d'un brodequin de corne. Sous ses lambeaux de peau de chèvre, ayant trouvé un couteau dont la lame, à force d'usure et de frottement, était presque réduite aux proportions de celle d'un canif, ils le prirent pour l'examiner; mais le prisonnier se débattant, poussant des rugissements sauvages en se voyant ravir cette seule arme, ce seul instrument qui lui fût resté à la suite de son naufrage, ils le lui rendirent.

A l'heure du repas, Selkirk eut, comme les autres, sa portion de viande et de biscuit. Il mangea le biscuit en laissant éclater des signes d'une grande satisfaction; mais lui qui, d'abord, avait tant souffert de la privation du sel, trouva à la viande un degré de salaison insupportable. Il montra le ruisseau; un de ses gardiens lui offrit courtoi-

sement sa gourde, contenant un mélange de rhum et d'eau; il l'approcha de ses lèvres et la rejeta aussitôt violemment loin de lui, comme s'il en eût été brûlé.

Le soir, il fut transporté à bord.

Peu de jours après, il commençait à prendre goût à la nourriture commune; ses idées se rasseyaient dans sa tête; la parole lui revenait aux lèvres plus nette et plus abondante; mais la liberté de ses mouvements ne lui était pas encore rendue, une nouvelle captivité s'ouvrait pour lui, et l'irritation qu'il en ressentait mettait obstacle au recouvrement complet de ses facultés, lorsque Dieu, qui l'avait tant éprouvé, lui envoya un secours.

Un matin que les gens du navire étaient occupés, les uns à le calfater, à le goudronner, les autres à recueillir des herbes potagères dans l'île, un coup de canon retentit le long des vagues; les calfats grimpèrent sur les vergues, les provendiers accoururent au rivage, les officiers s'armèrent de leur lunette, et tous ensemble poussèrent bientôt un *huzza!* Le vaisseau qui devait rallier *la Duchesse de Bristol* à Juan-Fernandez arrivait. Ce vaisseau, commandé par le capitaine en second William Cook, avait pour maître pilote un homme plus célèbre dans les fastes maritimes que les chefs de l'expédition eux-mêmes; c'était Dampier, l'infatigable Guillaume Dampier, qui, naguère encore millionnaire, aujourd'hui complétement ruiné à la suite de folles spéculations et de folles prodigalités, venait, pour reconstruire sa fortune, d'entreprendre son troisième voyage autour du monde.

A peine débarqué, il entend parler du grand événement du jour, de l'homme sauvage. On le lui nomme, il rassemble ses souvenirs, il se rappelle avoir connu un Alexandre Selkirk à Saint-André, au cabaret du *Saumon-Royal*. Il se rend auprès de lui, l'interroge, le reconnaît, et, sans perdre de temps, après lui avoir fait tailler la barbe et les cheveux, lui avoir procuré un vêtement convenable, il le présente à Woode-Rogers; il le lui présente comme un de ses anciens compagnons, autrefois officier de marine intrépide et distingué, un des vainqueurs de Vigo, que lui-même a embarqué sur *l'Espadon*, navire de course, en partie expédié à ses frais.

Rendu à la liberté, soutenu, ranimé par les bons soins de Dampier, son ancien héros, Selkirk se sent renaître. Sa première pensée alors est pour cet autre infortuné, relégué peut-être encore dans son île déserte. Après avoir mis le vieux marin au courant de la trouvaille qu'il avait faite d'une petite bouteille contenant un parchemin écrit: — Cher capitaine, lui dit-il, ce serait une action méritoire et digne de vous, que de coopérer à la délivrance de ce malheureux. Il suffirait de fréter une barque...; l'île *Ambrosio* est si près de celle-ci. Oh! qu'avec joie je vous accompagnerais dans cette excursion!

— Mon brave ermite, lui répond Dampier, en hochant la tête, l'île, notre voisine, dont vous parlez, n'est autre que la seconde île de Juan-Fernandez, nommée *Mas-a-Fuera*. Quant à l'autre, à celle de *San-Ambrosio*, que vous pensiez avoir sous la main, si depuis mon dernier voyage elle n'est pas devenue une île flottante, si elle est toujours là où je l'ai laissée, sous le tropique du Capricorne, ce n'est pas une si petite affaire que de l'aller rejoindre; d'ailleurs, votre petite bouteille pourrait bien être la bouteille à l'encre. Il y a ici confusion de lieu et confusion de temps; non-seulement *Mas-a-Fuera* n'est pas *San-Ambrosio*, mais cette dernière île, loin d'être déserte, comme vous l'a dit votre correspondant, est habitée, depuis plus de vingt ans, par une foule de diables enragés, pêcheurs et pirates, mangeurs de patates et de veaux marins, qui, lorsque je les ai visités, en 1702, m'ont poliment accueilli à coups de fusil, et à qui j'ai rendu leurs politesses à coups de canon. Donc, mon honnête garçon, celui qui vous a écrit était mort quand vous avez reçu sa lettre. Quelle date portait-elle?

— Aucune, dit Selkirk; les dernières lignes en étaient effacées; et il frissonna à l'idée de tous les dangers qu'il avait courus en poursuivant cet ami, qui n'existait plus, vers une terre qu'il n'avait jamais habitée.

Après avoir satisfait à un devoir d'humanité, à ce qu'il avait dû regarder comme une dette contractée envers un ami, Selkirk, sous une préoccupation tout autre, laissa échapper le nom de Straddling. Cette fois, c'était sa haine qui demandait des renseignements.

Sa haine dut être satisfaite.

En poursuivant son voyage, après avoir longé les terres magellaniques, Straddling, surpris par un effroyable ouragan, avait vu son navire entièrement désemparé. A cinq reprises différentes, repoussé, tantôt par la tempête, tantôt par les Espagnols, des ports où il essaya de chercher un refuge, il fut jeté, vers la Plata, sur une côte inhospitalière. Attaqué, pillé par les indigènes, la moitié de son équipage ayant péri, avec les débris de son navire il en reconstruisit un autre, auquel il donna pour nom: *les Cinq-Ports*, au lieu de celui de *l'Espadon*, qu'il n'était plus digne de porter. C'était une grande pinasse pontée sur laquelle il rentra furtivement en Angleterre. Depuis plusieurs années déjà, Dampier n'avait plus entendu parler de lui.

Selkirk se trouva suffisamment vengé; son bonheur présent faisait taire ses rancunes passées. Il s'était réconcilié même avec son île.

Chaque jour, il en parcourait les diverses parties, avec des émotions, variées comme les souvenirs qu'elle réveillait en lui. Mais il n'y était plus seul maintenant! C'est bras dessus, bras dessous avec Dampier, qu'il revoyait ces lieux où il avait tant souffert, et qui, souvent, reprenaient pour lui leurs aspects enchantés.

Nécessairement, son compagnon de promenade fut bientôt au courant de son histoire. Quand il lui eut raconté tout ce que nous en connaissons, depuis son débarquement jusqu'à la construction de son radeau, jusqu'à son épouvantable naufrage, il aborda enfin, non sans quelque honte, le récit de ses dernières misères, qui seules pouvaient expliquer l'état déplorable dans lequel les matelots anglais l'avaient trouvé.

Par la perte de ses haches, de son échelle, de ses autres instruments de labeur, condamné à l'inaction, à l'impuissance, il n'avait plus eu à s'occuper que de sa nourriture. Mais la mer lui avait pris ses piéges comme le reste. Il se sustenta d'abord d'herbes, de fruits et de racines; ensuite, son estomac repoussant les crudités comme il avait repoussé le poisson armé d'un bâton, il s'était mis en course et en chasse contre les agoutis; à défaut d'agoutis, il avait mangé des rats.

La nuit, il escaladait silencieusement les arbres pour y surprendre quelque femelle de toucan ou de merle, qu'il étouffait impitoyablement sur leur jeune couvée. Cependant, au bruit qu'il faisait à travers les branches, cette proie ailée lui échappait presque toujours.

Il voulut construire une échelle; à l'aide de son couteau seulement, il essaya de couper au pied deux longues tiges d'arbrisseau. Durant cette opération, son couteau se brisa; il ne lui en resta que le tronçon. Ce fut un grand désespoir pour lui.

Il avait songé à se faire, avec des joncs et des fibres d'a-

loès, un filet pour prendre les oiseaux; mais toute occupation patiente, tout travail continu, lui étaient devenus insupportables.

Afin d'échapper aux idées de plus en plus lugubres qui l'assaillaient, il lui fallait fuir le repos, en appeler à la fatigue du corps.

Par un exercice continuel, ses forces de locomotion se développèrent dans des proportions incroyables. Ses pieds s'étaient si bien endurcis qu'il ne sentait plus les aiguillons des ronces et le tranchant des cailloux. Quand venait la lassitude, il dormait, quel que fût le lieu où il se trouvât, et c'étaient là ses bonnes heures, ses heures de calme.

Forcer des agoutis avait cessé d'être un but digne de lui; vint le tour des chevreaux, puis, après, celui des chèvres. Il avait acquis une telle dextérité de mouvements, une telle puissance de muscles, une si grande sûreté de coup d'œil, que sauter d'une pointe de rocher à l'autre, franchir d'un bond les ravines, les fondrières les plus largement excavées, n'était pour lui qu'un jeu d'enfant. Il y trouvait son plaisir, il y mettait son orgueil.

Parfois, au milieu de ses élans à travers l'espace, il saisissait un oiseau au vol.

Les chèvres elles-mêmes ne furent bientôt plus de force à lutter contre un pareil jouteur. Malgré leur grand nombre, si Selkirk l'avait voulu, il en eût dépeuplé l'île. Il s'en gardait bien.

Sa provision était-elle à faire, il se dirigeait vers les pics les plus élevés des montagnes, éventait son gibier, le poursuivait, l'atteignait par les cornes ou l'abattait d'un coup de bâton; après quoi, son tronçon de lame faisait son office. La chèvre égorgée, il la chargeait sur ses épaules et, presque aussi leste qu'auparavant, il regagnait la grotte caverneuse ou l'arbre touffu, l'abri quelconque où il devait manger et dormir ce jour-là. Depuis longtemps il avait renoncé à sa cabane, trop éloignée des hauts cantons où il trouvait à chasser.

Si sa provision était faite, il ne s'en mettait pas moins en route, poursuivant les chèvres comme de coutume, mais rien que pour sa satisfaction personnelle. L'une d'elles était-elle atteinte, il se contentait de lui fendre l'oreille; c'était le sceau, c'était la marque dont il stigmatisait son libre troupeau. Durant les dernières années de son séjour dans l'île, il en tua ou en essorilla ainsi près de cinq cents (1).

Par la marche naturelle des choses, à mesure que ses forces s'étaient accrues, son intelligence avait été en s'affaiblissant.

La nécessité avait d'abord fait naître son industrie, car toute industrie s'éveille à la voix du besoin; mais, la sienne, il l'avait due bien plus à ses souvenirs qu'à son propre génie. Il se croyait créateur, il n'était qu'imitateur seulement.

Quoi qu'en aient dit ceux qui, dans les calculs d'une morale trompeuse, ont voulu glorifier la puissance de l'homme solitaire, si celui-ci, étayé de certaines circonstances heureuses, peut se maintenir quelque temps dans un état à peu près supportable, ce n'est pas par ses propres forces, croyez-le bien, c'est par les moyens que la société elle-même lui a fournis. Voilà l'incontestable vérité devant laquelle, dans son orgueil, Selkirk avait détourné la tête.

Privée seule d'exercice et d'alimentation, sa pensée, qui n'était même plus soutenue par de saintes lectures, se fondait de jour en jour dans un vague plein de rêves et de vertiges.

En proie à des terreurs qu'il n'aurait su expliquer, il craignait l'obscurité, il tressaillait au moindre bruit du vent à travers les branches: si le vent soufflait avec force, il croyait que tous les arbres allaient se déraciner et l'écraser; si la mer grondait, il tremblait à l'idée de la submersion de l'île tout entière.

Lorsqu'il parcourait les bois, surtout si la chaleur était forte, il lui arrivait souvent d'entendre distinctement des voix qui l'appelaient ou qui se répondaient. Il saisissait des phrases entières; d'autres restaient inachevées; ces phrases, en rapport ni avec sa pensée ni avec sa situation, n'étaient qu'étranges pour lui. Parfois même il reconnaissait la voix.

Tantôt c'était celle de Catherine qui grondait ses servantes; tantôt celle de Straddling, de Dampier ou de l'un de ses régents du collége. Une fois, il lui arriva d'entendre ainsi la voix d'un de ses compagnons de classe les plus oubliés; une autre fois, ce fut celle de son vieil amiral Rooke, qui prononçait les paroles du commandement.

S'il voulait élever la sienne pour imposer silence à ces chœurs de démons qui l'obsédaient, ce n'était qu'avec de pénibles efforts qu'il parvenait à articuler quelques syllabes confuses.

Il ne parlait plus, qu'il chantait encore; il chantait les airs monotones et dolents de ses psaumes, dont il avait totalement oublié les paroles. Sa mémoire s'éteignait par degrés. Parfois même, il perdait le sentiment de son identité; alors, du moins, son état d'isolement et le souvenir de ses malheurs cessaient de peser sur lui.

Il se rappela néanmoins que, vers cette époque, s'étant rapproché de la plage de l'*Espadon*, attiré par un bruit inaccoutumé qui s'y faisait, il l'avait vue couverte de soldats et de matelots, des Espagnols sans doute. L'idée de se retrouver parmi des hommes lui avait tout à coup fait battre le cœur; mais lorsque, pour les rejoindre, il descendait la pente des collines, plusieurs coups de feu s'étaient fait entendre; les balles avaient sifflé à son oreille, et il s'était enfui plein d'épouvante.

Il s'y était retrouvé encore une autre fois, mais sans le vouloir, car alors il ne savait plus s'orienter à travers les bois et les vallées qui conduisaient à la plage. Ah! combien son ancien séjour avait changé d'aspect! Quel nombre d'années s'était donc écoulé depuis qu'il avait vécu là? Les petits chemins sablés, qui conduisaient à la grotte et au mimosa, étaient effacés; le mimosa, brisé dans ses principales branches, semblait enseveli sous ses propres ruines; de son vivier, de sa cressonnière, pas de vestiges; sa grotte, voilée, enfouie sous d'épais rideaux de lianes et d'héliotropes, n'apparaissait plus; sa cabane elle-même avait cessé d'exister, renversée, balayée sans doute par un ouragan, comme l'avaient été ses clôtures. Il n'en devina l'emplacement qu'aux cinq myrtes qui, débarrassés de leur toiture de roseaux et de leurs cloisons de torchis, avaient repris leur parure naturelle, verte et luisante, comme si la hache ne les eût jamais touchés. A leurs pieds, des touffes de ronces et d'autres broussailles étaient revenues comme autrefois. Les deux ruisseaux, *la Fauvette* et *le Bredouilleur*, seuls, n'avaient subi aucun changement. L'un avec son doux murmure, l'autre avec son clapotis saccadé, après avoir enserré la pelouse, continuaient toujours à couler vers la mer, où semblait avoir été s'engloutir, avec leurs ondes, le souvenir de ce qui s'était passé sur leurs bords

(1) Longtemps après son départ de Juan-Fernandez, les équipages des navires qui vinrent s'y ravitailler, ou les pirates qui s'y réfugièrent par la suite, trouvèrent encore des chèvres dont l'oreille avait été incisée par le couteau de Selkirk.

A la vue de sa plage, qui n'avait plus rien gardé de lui, Selkirk était demeuré quelques instants morne, et perdu dans ses pensées incohérentes, au milieu desquelles cependant dut surnager celle-ci : — Moi vivant encore, déjà oublié de ce monde, j'ai vu mes traces disparaître, même de cette île que j'habite depuis si longtemps!

Un bruit se fit entendre dans le feuillage; il leva les yeux, croyant voir Marimonda se balancer sur la branche d'un arbre. N'apercevant rien, il se souvint que Marimonda reposait à l'oasis; il prit le chemin de la montagne pour s'y rendre, mais quand il y arriva, quand il fut devant son tombeau couvert de hautes herbes, il avait oublié pourquoi il était venu.

Une de ces terreurs sans motifs, qui s'emparaient de lui plus fréquemment encore que naguère, le prit, et il descendit précipitamment la montagne, en s'élançant, de crête en crête, le long des rochers.

Le sentiment religieux, qui soutenait autrefois Selkirk dans ses épreuves, ne lui faisait pas tout à fait défaut encore; mais il s'était obscurci sous les ténèbres de sa raison. Sa religion n'était que celle de la peur. Lorsque la mer s'agitait violemment, lorsque l'orage grondait, il se prosternait les mains jointes; mais ce n'était plus Dieu qu'il implorait, c'était l'Océan courroucé, c'était le tonnerre. Il songeait à désarmer le génie du mal. La foudre ayant un jour, non loin de lui, frappé un palmier-maripa, il adora l'arbre. Ses croyances perverties avaient fini par aboutir au fétichisme.

Voilà, en substance, ce qu'Alexandre Selkirk conta à Guillaume Dampier; voilà ce que la solitude avait fait de cet homme, si jeune encore et naguère si intelligent; voilà ce qu'était devenu, livré à ses propres forces, ce contempteur des hommes.

Dampier l'avait écouté avec l'attention la plus soutenue, ne l'interrompant dans son récit que par des exclamations d'intérêt ou de pitié. Lorsqu'il eut cessé de parler, lui tendant la main :

— Mon garçon, lui dit-il, la leçon est rude, mais qu'elle vous profite; qu'elle vous apprenne que l'ennui du bord, même avec un Straddling, vaut mieux encore que l'ennui du désert. Sans doute, il y a parmi nous des trouble-fêtes, des méchants, mais moins de méchants encore que de cerveaux fêlés. Croyez donc à l'amitié, à la mienne surtout; dès aujourd'hui elle vous est acquise, foi de Guillaume Dampier.

Et il ouvrit ses bras au jeune homme, qui s'y précipita.

De retour au vaisseau, Dampier fit présent à Selkirk de sa propre Bible. Celui-ci la saisit avidement, et, après en avoir feuilleté les pages, comme pour y retrouver un texte qui se présentait à son esprit, il lut à haute voix le passage suivant :

« Il fut retranché de la société des enfants des hommes, « il habita avec les animaux et les bêtes farouches; son « cœur devint semblable à celui des bêtes; il mangea « l'herbe des champs comme un bœuf, et son corps fut « trempé de la rosée du ciel. »

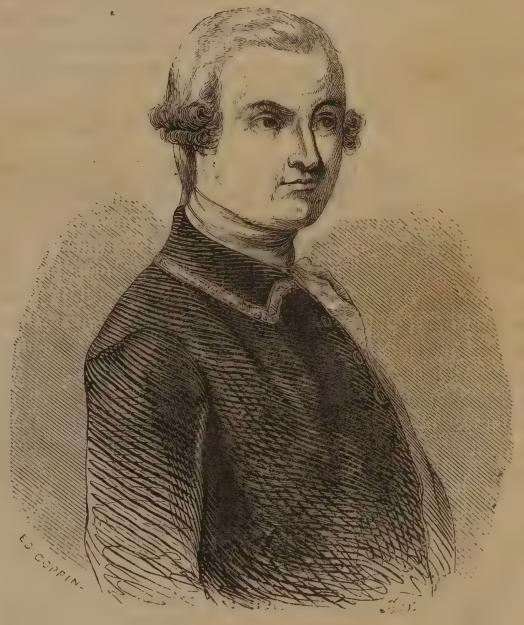
Daniel, chap. v, vers. 21.

CONCLUSION.

Woode-Rogers, à son tour, connut les malheurs de Selkirk et le prit en affection; à partir de ce moment, les matelots eux-mêmes lui témoignèrent une grande déférence; entre eux, cependant, par manière de raillerie, ils l'appelaient *M. le gouverneur*, et le surnom lui resta.

Pour leur faire les honneurs de son île, *M. le gouverneur* donna un jour aux équipages réunis des deux vaisseaux le spectacle d'une de ses chasses à courre. Reprenant son ancien costume, il retourna vers les hautes montagnes, où, sous leurs yeux, il dépista une chèvre, et s'élançant à sa poursuite, à travers mille escarpements, franchissant même parfois des gorges béantes au moyen d'une liane qu'il saisissait au passage, — ce moyen, il le devait encore à Marimonda, — il parvint à forcer son gibier à longues cornes jusqu'aux collines de la plage. Arrivée là, épuisée, haletante, tirant la langue, se raidissant sur ses jarrets comme un cerf aux abois, la chèvre s'arrêta court. Selkirk la chargea vivante sur ses épaules et vint la présenter à Woode-Rogers. Elle avait l'oreille déjà entaillée.

Comme remerciement, le capitaine-commandant lui annonça qu'il faisait désormais partie de l'expédition, avec son grade de contre-maître, qui lui était conservé. C'était aux sollicitations de Dampier que Selkirk devait cette faveur.



Portrait de Guillaume Dampier.

Sur le même vaisseau que Dampier, il fit une nouvelle campagne de trois ans, visitant le Mexique, la Californie et la plus grande partie de l'Amérique du Nord; après quoi, toujours à la suite de Dampier, et possesseur d'une assez jolie fortune, il rentra en Angleterre, où le récit de ses aventures, bientôt répandu, lui valut les protections et les amitiés les plus honorables. Au nombre de ces dernières, il faut compter celle de Steele, le collaborateur, le rival d'Adisson, qui lui consacra un long chapitre dans sa publication du *Tatler*.

Selkirk ne manqua pas de faire un voyage en Ecosse. Passant par Saint-André, pouvait-il ne pas éprouver de nouveau l'envie de revoir son ancienne *Ketty-Pretty?* Une

fois encore il s'attabla donc devant le comptoir du *Saumon-Royal*. Cette fois, en se retrouvant, Selkirk et Catherine éprouvèrent sympathiquement tous deux un même sentiment de pénible surprise. Celle-ci, plus massive et plus rebondie que jamais, bourgeonnée, couperosée, touchait à l'extrême limite de sa quatrième et dernière jeunesse; le solitaire de Juan-Fernandez, avec ses cheveux grisonnants, avec son teint cuivreux, ne pouvait guère rappeler à la respectable hôtesse du *Tippling-House* l'élégant pilote de la marine royale, encore moins l'écolier pâle et blond dont elle avait été, dix-huit ans auparavant, les premières, les uniques amours.

— Est-ce bien vous, mon pauvre *Sander*? lui dit-elle d'un air de componction; je vous croyais mort.

— Je devrais l'être en effet, et depuis longtemps, Ketty. Mais qui donc vous a si bien donné de mes nouvelles?

— Hélas! c'est mon mari lui-même.

— Vous êtes mariée, Catherine? Tant mieux!

— Tant pis plutôt que tant mieux, mon ami; car, le croiriez-vous, ce canard sauvage, tout doublé de givre et de verglas qu'il est, a été encore assez fin pour me duper de la bonne façon; pour me duper doublement. D'abord, et en premier lieu, en vous faisant mort quand vous ne l'étiez pas... Mais il savait bien, le rusé, que j'avais un faible pour vous, et que si je l'avais éconduit une première fois, c'est que, en fait de mariage, mes vues s'étaient tournées de votre côté.

Selkirk fit un mouvement qui échappa à Catherine; elle poursuivit:

— Sa seconde tromperie fut de m'arriver ici comme un triomphateur, au milieu des cris de joie et des embrassades des *marsouins* et des *vieux lamaneurs*. On eût dit qu'il avait dans ses poches toutes les mines de la Guyane et du Pérou. Il ne m'en disait rien, mais je pensais, moi, qu'il n'en pouvait être autrement; et je l'épousai, puisque je ne vous croyais plus de ce monde. Le tour fait, il m'a tout conté alors, son naufrage, sa ruine complète. Ah! que de bon cœur je l'aurais envoyé au grand diable d'enfer! Mais il n'était plus temps, et il a fallu que le *Saumon-Royal*, fondé par l'honorable André Felton, mon père, fournît seul à la subsistance de deux; et voilà pourquoi, honnête monsieur Selkirk, vous me retrouvez encore ici, prisonnière dans mon comptoir et maudissant tous ces capitaines de racroc qui ne font le tour du monde que pour venir ensuite tromper de pauvres jeunes filles sans expérience!

Selkirk n'avait d'abord rien compris aux lamentations de Catherine; mais un demi-jour commençait à se faire dans ses idées; il devinait qu'on s'était servi de son nom pour une lâcheté; et, sans qu'il pût s'en rendre un compte exact encore, il sentait fermenter en lui un vieux levain de rancune, une vieille haine qui se réveillait.

— Qui donc est votre mari? Quel est son nom? lui demanda-t-il à voix haute et d'un ton d'autorité.

— Ne vous emportez pas, *Sander!* N'allez-vous pas lui chercher querelle maintenant?... Ce qui est fait est fait; je suis sa femme, entendez-vous? Il n'y a plus à y revenir...

— Eh! qui songe à y revenir! Je vous demande simplement à faire sa connaissance...

— Vous serez sage; vous me le promettez? Eh bien! tenez, le voyez-vous, dans la seconde salle, à cette même place qu'il occupait jadis?... Il vient de verser du genièvre à des marins et trinque avec eux... C'est celui qui est debout et qui a un tablier devant lui.

— Straddling! s'écria Selkirk, les yeux étincelants... Mais, à la vue de ce tablier, en retrouvant son ancien capitaine devenu franchement cabaretier, sa haine et ses projets de vengeance s'éteignirent coup à coup.

Alexander Selkirk était revenu en Angleterre en 1712. L'histoire de sa captivité dans l'île de Juan-Fernandez avait couru dans les gazettes; plusieurs relations apocryphes en avaient déjà été publiées, lorsqu'en 1717 Daniel de Foë publia son *Robinson*.

C'est authentiquement le même personnage; mais dans cette dernière version, l'île de Juan-Fernandez, en dépit des distances et des impossibilités géographiques, s'est peuplée de sauvages Caraïbes; Marimonda s'est transfigurée pour devenir le naïf Vendredi; l'histoire a tourné au roman, mais ce roman s'élève à toute la hauteur d'une œuvre philosophique.

En rendant pleine justice au mérite de l'écrivain, il faut reconnaître, cependant, qu'il a complétement altéré dans son sens moral la physionomie de son modèle. Robinson n'est pas l'homme livré au supplice de l'isolement; il a un compagnon, et les sauvages font sans cesse irruption autour de lui. C'est l'Européen développant les ressources de son industrie pour lutter à la fois contre une terre inculte et contre les dangers que lui suscitent ses ennemis.

Selkirk n'a pas d'ennemis à repousser, et il habite une contrée féconde. Ce qui lui manque avant tout, c'est la présence de l'homme, c'est une de ces affections fraternelles auxquelles il refusait de croire. Ses souffrances lui viennent de sa solitude même. Dans la solitude, Robinson grandit et se perfectionne; Selkirk, d'abord tout aussi plein de ressources que lui, finit par s'y abattre et s'y abrutir.

Lequel des deux est le plus près de la vérité?

L'un n'est qu'une brillante personnalité exceptionnelle, car nulle part, dans aucun coin reculé du globe, on n'a retrouvé l'analogue du Robinson de Daniel; l'autre, au contraire, on l'a retrouvé partout, dénonçant la faiblesse de l'individu isolé: mais cette faiblesse, même au milieu d'une nature prodigue, si ce n'est pas la glorification d'un homme, c'est bien plus, c'est celle de la société tout entière.

En dépit de tout ce qu'on en a pu dire, le solitaire, c'est l'homme-brute, c'est l'homme-plante, c'est l'homme dépouillé de son auréole. « La solitude n'est douce qu'auprès des grandes villes (1). » Par une admirable volonté de la Providence, l'être isolé n'est qu'un être imparfait; l'homme se complète par l'homme. Malgré les maximes dissolvantes d'une philosophie trompeuse, à l'état de société, tous autant que nous sommes, depuis les plus grands jusqu'aux plus infimes, nous devons la force qui nous anime et nous soutient; Dieu nous a créés pour y vivre et pour nous y aimer les uns les autres; c'est pour cela que l'égoïsme est un vice honteux, un crime!... c'est-à-dire la désertion de l'une des grandes lois de la nature.

X.-B. SAINTINE.

FIN.

(1) Bernardin de Saint-Pierre. Sénèque avait dit : *Miscenda et alternanda sunt solitudo et frequentia.*

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1).

PAUL SCARRON.

Il y a cent ans et plus, la ville du Mans fêtait le carnaval. Or, le carnaval d'alors ne cachait pas ses folies dans les bals masqués, comme celui de 1850; il les étalait au grand jour, ce qui était moins honteux, sinon plus édifiant. Le boute-en-train de la mascarade était un jeune homme de vingt-sept ans, leste et joli garçon, compère de bonne humeur, ardent au plaisir et prompt à la riposte, infatigabble danseur de ballets, improvisateur de madrigaux et d'épigrammes. Il voulait cependant n'être pas reconnu, car il avait une position grave à sauver, « la décence et le burlesque à concilier », dit la Baumelle. Il avait imaginé, à cet effet, de s'enduire de miel, des pieds à la tête, et de se rouler dans un lit de plumes; ce qui le faisait tenir à la fois du bipède, du quadrupède et du volatile, au grand démenti des classifications de la science.

Son travestissement eut un succès fou. Toute la population lui servit d'escorte. Mais bientôt le triomphe dégénéra en poursuite. Les gamins de la ville le traquèrent, le plumèrent, et il ne leur échappa qu'en s'élançant d'un pont dans la Sarthe glacée, avec trois compagnons de son extravagance.

Peu de jours après, les trois compagnons étaient morts de pleurésie, et notre jeune homme survécut seul, mais paralysé de tous ses membres.

Ce jeune homme était Paul Scarron, l'auteur du *Roman comique*, de l'*Enéide travestie*, de la *Mazarinade*, etc., le plus célèbre rieur, et la plus étrange destinée du dix-septième siècle.

Né à Paris, vers 1610, d'un conseiller au Parlement, qu'on surnommait l'*Apôtre*, parce qu'il citait toujours saint Paul, Scarron devait jouir tranquillement de vingt mille livre de rentes, si les tracasseries d'une belle-mère et ses propres fredaines n'eussent ruiné son avenir.

La mascarade du Mans n'était que le dernier épisode d'une jeunesse fourvoyée chez Marion Delorme et Ninon de Lenclos, dans les ruelles de la Place-Royale, et à travers les tripots d'Italie.

Son père mort, il plaida contre sa belle-mère, amusa ses juges, mais perdit son procès. Il fallut se résigner à la souffrance, à la pauvreté, et personne ne les porta jamais plus gaiement et plus spirituellement. Il s'intitula « le cul-de-jatte, le doyen des malades de France, le raccourci de la misère humaine. » Il se réfugia dans une petite maison du Marais, où il vécut « sur une chaise couverte par le dessus, n'ayant de mouvement libre que celui de la langue et des doigts, dont il tenait toujours un petit bâton pour se gratter. Vous pouvez croire, ajoute un de ses contemporains, qu'il n'était pas autrement ajusté en galant. Cela ne l'empêchait pas cependant de bouffonner du matin au soir, quoiqu'il ne fût quasi jamais sans douleurs. Et c'était peut-être une des merveilles de son siècle, si merveilleux, qu'un homme, en cet état et pauvre, pût rire comme il faisait. »

Outre l'équipée fatale du Mans, une chute de cheval avait mis le comble à sa difformité, en lui tordant le cou. Il raconte cela dans son épître à M^lle^ d'Hautefort :

> Car un cheval malicieux,
> Qui conçut pour moi de la haine,
> Me fit par deux fois dans la plaine
> Tomber de mon arçon maudit,
> Dont mon pauvre col se tordit.

Il le raconte mieux encore dans le *Roman comique*, où l'acteur Ragotin n'est que son portrait animé. Le petit bossu s'en va-t-en guerre contre un rival, monté sur une bête énorme, avec une rapière au côté et une carabine en bandoulière. Arrivé à la maison où il doit jouer devant la dame de ses pensées, il se trouve cerné par les carrosses, avant de pouvoir « s'ériger en saint George. » La selle tourne sous lui; la carabine se met entre ses jambes; il perd les étriers; ses éperons agissent en dépit de sa volonté; sa monture, en ruant, le lance de la croupe au col et du col à la croupe, et l'empale au sommet du pommeau, toujours le fusil entre les jambes. Là-dessus, le cheval s'élance, la carabine fait feu. Le cavalier se pend à la crinière, un pied ballant, l'autre accroché à la selle, jusqu'à ce qu'il se dépêtre enfin, et tombe, « plus heureusement qu'il n'était monté. »

Après avoir été aux gages du duc de Longueville, de Gaston d'Orléans, de M^lle^ d'Hautefort, Scarron fut présenté, par celle-ci, à la reine Anne d'Autriche, qui lui proposa un emploi.

— Que Votre Majesté, répondit-il, me nomme son *malade en titre d'office*, c'est la seule charge que je puisse occuper.

La reine sourit, donna le brevet, y ajouta une pension, et le poëte signa désormais « Scarron, par la grâce de Dieu, malade indigne de Sa Majesté. »

— Aucun serviteur, ajoutait-il, ne remplit mieux que moi ses fonctions.

Malheureusement, sa muse ne se borna pas à travestir les dieux de l'Olympe dans le *Typhon*, et les héros de Virgile dans l'*Enéide*. La Fronde excita sa verve, et il *bouffonna* Mazarin, qui supprima sa pension. Les princes rebelles, le coadjuteur et le public le dédommagèrent. Il devint le chef des frondeurs à la plume, et acquit une popularité qui ne l'enrichit point.

Il demanda, en vain, à ses protecteurs un tout petit

(1) Nous passerons en revue, sous ce titre, toutes les curiosités de la biographie et de la bibliographie littéraires, les grands hommes oubliés, les célébrités d'un siècle ou d'un jour, les notabilités du rire, les livres qu'on ne lit pas ou qu'on ne lit plus, les *Illustrations* qui ont devancé le *Musée des Familles* et les pittoresques actuels, etc. Il n'est peut-être pas de matière plus inconnue et plus féconde en leçons piquantes, en traits de mœurs et de caractère, en anecdotes étranges, en révélations de tout genre. On y verra que les plus grands originaux ont toujours été les gens d'esprit, et que ceux de l'ancien temps « valent bien ceux du nôtre. » On y connaîtra aussi, par ce qu'ils ont d'utile, d'amusant et de convenable, les ouvrages et les gravures que leur obscurité, leur ancienneté, leur rareté ou leur hardiesse rendent inabordables aux gens du monde, aux femmes, à la jeunesse et aux petites bibliothèques.

Le spirituel académicien, qui veut bien livrer ce précieux travail aux lecteurs du *Musée*, a dû cacher son nom, beaucoup trop connu, afin de rester plus libre dans les comparaisons qu'il aura souvent à faire entre les grotesques du passé et les burlesques du présent. « Il en trouvera plus d'un, nous écrit-il, jusqu'au milieu de ses illustres confrères, sur les banquettes de l'Institut de France. »

bénéfice, si simple, disait-il, qu'il ne fallût que croire en Dieu pour le desservir.

Comme il était, au fond, meilleur chrétien qu'il n'en avait l'air, la Providence eut pitié de lui, et le sauva par une sorte de miracle.

Un soir qu'il y avait grande réunion dans son taudis (car le beau monde se pressait autour de ses bons mots), on lui présenta une jeune personne d'une grâce touchante, d'un esprit élevé, et presque aussi pauvre que lui. Fille d'un calviniste obstiné, ballottée depuis son enfance entre le désespoir, la faim et la prison; abandonnée par ses protecteurs, après sa conversion au catholicisme, elle ne connaissait, de la vie, que les tourments et les humiliations. La dernière amie qui lui donnât un asile venait de la repousser avec la plus cruelle avarice. Devant cette infortune pire que la sienne, Scarron, pour la première fois de sa vie, sentit une larme à sa paupière desséchée. Il fit asseoir la jeune fille près de sa chaise et lui dit :

—Vous n'avez plus d'autre ressource que le couvent ou le mariage. Voulez-vous être religieuse? je rimerai pour payer votre dot. Aimez-vous mieux un mari? je n'ai à vous offrir que la moitié de mon pain, et la plus laide figure qui soit au monde (1).

Françoise d'Aubigné (elle se nommait ainsi) eut sans doute un frisson; mais elle préféra le cul-de-jatte au couvent. Elle l'épousa quelques semaines après,

Le trébuchement de Ragotin (*Roman comique*), d'après Pater

et elle fut son ange gardien, jusqu'à son dernier jour.

Scarron établit franchement sa dot, dans le contrat : — Ecrivez, dit-il au notaire : quatre louis d'or, deux grands yeux très-mutins, une superbe taille, une belle paire de mains, et beaucoup d'esprit et de cœur. — Quel douaire! dirent en riant les témoins. — C'est l'immortalité! reprit le poëte. Le nom des femmes meurt avec elles; celui de Mme Scarron vivra éternellement.

Il ne croyait pas dire si vrai. Après neuf ans de ménage,

(1) Voici comment il se peint lui-même dans sa *Relation du combat des parques et des poëtes :* « Les uns disent que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne; et les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus longtemps. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille; j'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné; des cheveux assez pour ne pas porter perruque; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de buis, et seront bientôt couleur d'ardoise. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, puis enfin un angle aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. »

sans trouble et sans reproche ; après avoir relevé le caractère de son mari, par la dignité, et son intérieur, par le concours de toutes les sommités de l'époque (Turenne, Mignard, Sévigné, la Sablière, etc.), Mme Scarron ferma pieusement les yeux du pauvre rimeur, dont les derniers mots furent : Hoquet maudit! Si j'en reviens, je ferai une satire contre le Hoquet! Puis à sa femme en pleurs : — Je vous permets de vous remarier, car je ne veux point vous faire pleurer autant que je vous ai fait rire.

On grava sur sa tombe l'épitaphe composée par lui-même :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Et garde bien qu'il ne s'éveille;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Veuve à vingt-cinq ans, Mme Scarron fut exemplaire jusqu'au bout. Elle repoussa les plus illustres hommages; elle renvoya au surintendant Fouquet un écrin qui eût tenté une reine. Il ne fallut pas moins qu'un mot de Louis XIV pour l'arracher aux Hospitalières de la Place Royale, et lui faire accepter l'éducation du duc du Maine et de ses sœurs.

L'entrée des comédiens au Mans (*Roman comique*), d'après Pater.

Elle s'enferma près de Vaugirard, avec les secrets du roi. « De peur qu'on ne les pénétrât, dit-elle en ses lettres, je me faisais saigner pour m'empêcher de rougir. »

Elle parut enfin à la cour de Versailles, où ses conseils devinrent si indispensables à Louis XIV, qu'il la retint un jour avec prière, lui qui commandait à tout le monde; et qu'elle osa lui dire, après l'exil de sa dernière favorite : « De longs regrets succèdent aux courtes passions. Jetez les yeux sur les Carmélites (où était La Vallière), et voyez comme on s'en punit ! »

Bref, quand le roi fut veuf à son tour, l'archevêque de Paris vint bénir un mariage secret dans la chapelle de Versailles ; et, le lendemain, on rouvrait la tribune de la reine, fermée depuis sa mort; on disposait, au haut du grand escalier, un appartement de plain-pied avec celui de Louis XIV ; on ajoutait un fauteuil au sien devant les tabourets du Conseil des ministres. Cette tribune, cet appartement, ce fauteuil étaient destinés à Mme Scarron, devenue la femme du grand roi, sous le nom de Mme de Maintenon ;—de Mme de *Maintenant*, comme disaient les courtisans jaloux, pour se consoler d'une grandeur qui les écrasait.

Depuis ce jour jusqu'à la mort du prince, la veuve de Scarron gouverna l'Europe en gouvernant son mari (1).

Qu'on dise encore, après cela, qu'on ne faisait pas son chemin sous Louis XIV !

Scarron ne s'était donc point trompé en prédisant l'immortalité au nom de sa femme.

Le sien ne vit plus que par le souvenir de ses *drôleries*,

(1) Voyez l'article : *Marly-le-Roi*, t. XIV du *Musée*, p. 321.

par le rôle immense de sa veuve, et par le *Roman comique*, conservé dans quelques bibliothèques, comme avant-garde de Molière et de Le Sage. C'est l'histoire burlesque, et plus grossière qu'immorale, d'une troupe de comédiens ambulants. L'analyse en est littérairement impossible; et le *Musée* n'a rien de mieux à faire, pour en montrer les personnages réunis (1), que de reproduire les deux plus charmants dessins de Pater, dont le crayon spirituel illustra jadis l'œuvre de Scarron. Le premier représente le fameux trébuchement de Ragotin; le second, l'entrée au Mans de la troupe et de ses bagages, avec Mlle de l'Etoile au sommet. On verra, ainsi, que nos aïeux s'entendaient en illustrations; et le talent d'un de nos meilleurs artistes ne sera pas de trop pour copier celles-ci.

UN ACADÉMICIEN.

(1) Destin, Mlle de l'Etoile, Ragotin, la Rancune, la Baguenodière, la Rapinière, etc. Voir les *Comédiens ambulants*, t. XVI du *Musée*, p. 65.

ÉTUDES INDUSTRIELLES.

HISTOIRE D'UN LIVRE (1).

IV. Les malédictions de Byron. — Erasme. — Maury. — La brochure. — Les accidents. — Incendie de la rue du Pot-de-Fer. — Le géographe. — Le lithographe. — La colorieuse. — Les coquilles. — Leurs suites politiques et autres. — L'annonce. — Le courtier. — La réclame. — Le prix des critiques. — Un dîner de 1,000 fr. — Briffaut. — La reliure. — L'illustration.

Il résulte de ces erreurs de correction des récriminations amères et assez bien fondées, quelquefois, de la part des auteurs. « La moindre faute de typographie me tue, écrivait Byron à son éditeur; corrigez, je vous en conjure, si vous tenez à ne pas me voir me couper la gorge. Ah! je voudrais que le compositeur fût attaché sur un cheval et accolé à un vampire! »

Ces malédictions, que les compositeurs et les correcteurs lui rendaient au centuple, car son écriture était si mauvaise qu'il ne pouvait parvenir à la déchiffrer lui-même, l'illustre auteur de *Child-Harold* ne les eût point lancées contre les ouvriers de Murray, s'il avait pris la peine de surveiller personnellement l'impression de ses œuvres. Il en était ainsi autrefois. Erasme ne rougit pas de se faire le correcteur de ses propres ouvrages, chez Alde l'ancien, et au commencement de ce siècle on vit le cardinal Maury suivre page à page, ligne à ligne, et en quelque sorte mot à mot, l'impression de son *Essai sur l'Eloquence de la chaire*.

Il ne se passait pas deux jours, dit l'auteur des *Etudes typographiques*, sans qu'il vînt à l'imprimerie, montant rapidement les quatre étages, précédé et suivi d'un laquais en livrée. Il était habituellement en longue soutane violette, avec petit camail et dessous rouge, quelquefois en petit manteau. Il allait discrètement se placer dans le rang de son compositeur, et là, il lui donnait toutes les explications nécessaires sur les corrections, ou plutôt sur la rédaction nouvelle du texte, qui a eu jusqu'à dix ou douze épreuves par feuille.

— Tout cela, fit remarquer M. Duval, qui ne perdait jamais l'occasion d'émettre une opinion juste, tout cela dut prendre beaucoup de temps!

— Deux ans, de 1808 à 1810. Nous nous arrêterons moins longtemps en imprimant notre livre.

Les soixante feuilles, qui en constituent les deux volumes, tirées et séchées, on les envoie au brocheur. Je vous conduis donc pour quelques instants dans l'atelier de cet auxiliaire indispensable de la typographie. Là, vous avez vu en un clin d'œil des ouvrières intelligentes plier les feuilles avec leur couteau à papier, les assembler, les réunir avec l'aiguille, et les passer au brocheur, qui les revêt de la couverture. Ainsi, le livre est terminé..., sauf le chapitre des accidents.

— Quels accidents? demandèrent mes hôtes...

— Vous n'en voyez pas de possibles, et il en est tel, cependant, qui peut tout anéantir, jusqu'à l'idée même du livre. Vers la fin de 1835, il en advint un qui mit tout le Paris littéraire sur pied. Au milieu d'une sombre et froide nuit d'hiver, les cris au feu! au feu! éclatèrent tout à coup du côté de Saint-Sulpice. Les citoyens zélés s'éveillent, les pompiers du poste voisin accourent, tous les gardes nationaux de la mairie s'empressent sur leurs pas, et que voit-on?... un des premiers ateliers de brochage de la capitale en flammes, et l'incendie illuminant de ses reflets terribles toute la rue du Pot-de-Fer. Ce fut une nuit sinistre, mais bien moins que le lendemain.

Les produits de toutes les librairies parisiennes étaient brûlés. L'on vit l'air rempli de papillons noirs, tristes débris de cette multitude de livres que l'orgueil et la sottise composèrent à frais communs : drames, mélodrames, romans en vingt volumes, interminables feuilletons, lourds cauchemars du socialisme s'en allant en poussière.

— Il est certain, dit le capitaliste en homme positif, qu'on aurait le droit de se désespérer en voyant anéantir tout à coup, par accident, un travail qui a déjà nécessité l'emploi de tant de forces diverses.

— Je commence à convenir, ajouta le propriétaire de forêts, que la fabrication d'un livre n'est pas tout à fait aussi inutile à l'industrie que je me l'étais persuadé d'abord; mais, puisque le voilà broché, nous n'avons plus sans doute qu'à retourner chez l'auteur?

— Pas encore, messieurs, répondis-je, un peu fier de ce double aveu; il faut encore nous transporter dans trois quartiers différents où l'on travaille pour ce livre. Je vous introduis d'abord dans une grande pièce au milieu de laquelle se tient debout, devant une table de sapin, un des savants les plus consciencieux de l'époque. Cet homme, d'un autre siècle pour l'érudition et la naïve capacité, est là occupé, le compas en main, à donner le dernier coup d'œil à la carte de géographie qui doit orner le livre. Il s'acquitte de cette tâche avec un soin si religieux que nous pouvons entrer, observer, sortir sans qu'il nous aperçoive. Comme il ne nous entendrait peut-être pas si nous lui demandions son nom, ou qu'il pourrait bien l'avoir oublié en ce moment, je vous dirai qu'il s'appelle Maccarthy, qu'il a toute l'Europe gravée en relief dans sa tête, et qu'il est assez méritant et assez modeste pour n'arriver jamais à rien.

(1) Voyez octobre, janvier et février derniers.

Nous quittons son cabinet pour le quatrième étage du lithographe qui transporte cette carte sur la pierre. Ici vous voyez un bon gros Allemand bien simple et bien jouïflu, travaillant comme il fume, machinalement et avec l'intelligence de ces chevaux de manége tournant sans cesse la même meule du même pas et pendant le même temps.

Telle n'est point la joyeuse ouvrière qui, attend plus loin, sous les toits, que cette carte soit prête pour la coloriér.

Plus gaie que ces moineaux francs qui viennent à toute minute voler et marauder des miettes au soupirail de sa mansarde, elle rit et chante, en délayant ses couleurs et additionnant avec ivresse, à la fin de chaque refrain, les lignes bleues, vertes et rouges qu'elle doit tracer avant d'avoir gagné le prix d'un billet de spectacle!...

Victoire enfin! La carte est coloriée, le livre broché et remis à l'auteur... Il l'ouvre avec l'empressement d'un père qui embrasse son premier né; et son front pâlit, et son œil devient hagard, et ce livre si attendu s'échappe de sa main tremblante! C'est qu'en le feuilletant il est tombé sur le plus cruel cauchemar des écrivains, sur de monstrueuses coquilles!...

— Comment, sur des coquilles? s'écrièrent émerveillés les six frères Duval.

— En langage d'imprimerie, on nomme coquille la faute que fait commettre toute lettre mise par erreur à la place d'une autre, et changeant ridiculement le sens du mot. J'ai déjà parlé de ces erreurs, mais il faut que j'y revienne, car voici le moment où elles sont irréparables.

— C'est un malheur, dit M. Duval, qui doit arriver souvent.

— Trop souvent, hélas! les annales de la typographie en fournissent les plus curieux exemples. C'est le correcteur d'Henri Estienne, une des colonnes du temple, qui, ne comprenant pas bien le mot *procos*, qui voulait dire prétendants de Pénélope, anticipait sur les enchantements de Circé, et les appelait partout *porcos*, pourceaux; c'est celui de l'imprimeur de Byron, substituant le bord *adriatique* du Bosphore au bord *asiatique*; celui de l'abbé Fleury, lui faisant dire dans un catéchisme : de là viennent tous les péchés qui mènent à la *vie* éternelle, au lieu de la *mort* éternelle; mon Dieu! c'est même le mien, auquel je reproche, moi chétif, d'avoir changé sans autorisation, dans cette *Histoire du Midi*, que je vous citais tout à l'heure, les *possessions* anglaises en *professions* anglaises.

A la vérité, les coquilles n'ont pas d'ordinaire une haute importance; elles ne sont pas toutes aussi dangereuses que celle qui fit brûler le malheureux Etienne Dolet, imprimeur de Lyon, accusé de s'être permis de glisser un mot peu orthodoxe dans la traduction de Platon, ou celle qui aurait mené à l'échafaud le célèbre Sieyès, s'il ne l'eût aperçue à temps, car le compositeur prétendait qu'au lieu d'*adjurer*, il avait *abjuré* la république; mais on a vu cependant une simple coquille décider du destin des États.

Cette proposition parut si hasardée que le bon M. Duval lui-même ne put retenir un sourire.

— Vous vous moquez de ce qui vous paraît, je le vois, une exagération?...

— Non, répondit mon hôte, non certes; mais avouez pourtant que le fait semble extraordinaire.

— Quoi qu'il en soit, repris-je, il est historique, et je l'ai entendu de mes oreilles à une séance de l'Académie de Rouen : cette honorable Compagnie, devant laquelle je venais d'avoir l'honneur de lire quelques mots sur le grand Corneille, et qui me donna en souvenir un jeton orné des trois profils de Corneille, Poussin et Fontenelle, avec ces mots en exergue : *Tria limina pandit* (elle ouvre trois portes), qu'un graveur avait changés par une fatale coquille en *Tria limina pendit* (elle est pendue sur trois portes); cette très-honorable Compagnie donc donnait audience, le 20 mai 1836, à M. Berger de Xivrey que j'entendis, je le répète, s'exprimer en ces termes : « A l'époque où Napoléon fondait de gigantesques projets sur son alliance avec l'empereur Alexandre, le *Moniteur* ou le *Journal de l'Empire* publia dans ce sens un article où il était dit, en parlant des deux grands monarques : « ces « deux souverains dont l'*union* ne peut être qu'invinci- « ble. » Les trois dernières lettres du mot *union* ayant été enlevées pendant l'impression, il resta le mot *un*, et l'empereur de Russie lut avec indignation cette phrase du journal : « ces deux souverains dont l'*un* ne peut être « qu'invincible. » L'errata du numéro suivant lui parut une nouvelle injure. Napoléon, qui vit la portée de cette coquille, s'emporta vainement. Ainsi, un accident de presse, qui pouvait tomber sur mille mots insignifiants, et qui frappa sur le plus significatif, détruisit en un instant les plus hautes combinaisons du génie politique. »

Ce serait bien le cas de s'écrier : A quoi tient le destin des empires!... surtout si, comme on le prétend, les faits de la révolution de Février étaient aussi dus à une coquille des ouvriers démocrates de l'Imprimerie royale, qui, sur les cinq cents premières proclamations qu'on leur adressa manuscrites de l'Hôtel-de-Ville, crurent devoir lire *République* au lieu de *Régence*.

— Quoi! monsieur, vous...

— Je reviens à notre livre, dis-je en coupant la parole au banquier, prêt à se lancer dans les discussions politiques. Au moyen d'une page qualifiée errata, parce qu'elle porte la rectification de toutes les erreurs, l'ouvrage peut être livré au public. Ici commence donc une série d'opérations nouvelles qui ne sont pas les moins importantes au point de vue industriel.

Il y a d'abord l'annonce du livre, — la mise en vente, — les articles de journaux.

Permettez-moi d'exposer séparément chacun de ces détails.

Il y a vingt-cinq ou trente ans au plus, l'annonce était chose toute simple. L'éditeur passait au bureau du journal, et faisait insérer dans la quatrième page, à tant la ligne, le titre de son ouvrage avec le prix et son adresse. Le caissier reconnaissant ajoutait par politesse une phrase ou deux, recommandant l'œuvre nouvelle à l'abonné; il donnait ensuite quittance, et tout était dit. On pourrait appeler cela aujourd'hui l'enfance de l'art. Nous avons aussi progressé de ce côté, Dieu merci! et il n'a pas tenu à M. Duveyrier que nous ne soyons plus loin à cette heure, que nous ne touchions au beau idéal même du progrès. Son plan grandiose, en effet, et neuf supprimait la poste, les visites et toutes les courses d'affaires.

— Comment donc? s'écria le banquier...

— Comment? le voici : des renseignements, par exemple, vous étaient demandés sur la manière de voter d'un représentant, vous couriez sur-le-champ au journal de votre couleur faire insérer la ligne suivante, abrégée selon le procédé de la *Démocratie pacifique*.

« Monsieur ou le citoyen un tel, vote incivique, ami- « tié. »

S'il s'agissait d'une lettre de famille, on pouvait résumer ainsi, avec un très-grand bénéfice et une notable économie de temps, ses tendresses intimes :

« Parents... chers... fils... dév..., *ou bien* épouse... « adorée... touj... »

Il ne fallait d'ailleurs qu'apprendre la sténographie pour entretenir à peu de frais, grâce à ce moyen ingénieux, la plus volumineuse correspondance. Quant aux visites, il aurait suffi d'une ligne, et par la même voie on pouvait très-facilement convoquer à domicile fournisseurs et marchands. L'idée était superbe, et devait rapporter des millions, d'autant que pour éviter jusqu'à la peine de s'adresser à l'administration, l'inventeur faisait promener des voitures spéciales à toute heure, chargées de recueillir les annonces à grand renfort de fanfares. Par malheur, le public, encore un peu arriéré, ne comprit pas; les voitures rentrant toujours à vide, on liquida l'idée; l'inventeur en eut le profit.

— Et les actionnaires? demanda le capitaliste.

— L'honneur de l'avoir patronée.

— En sorte, continua le frère Duval, que les choses restèrent sur l'ancien pied.

— Elles n'y étaient déjà plus. Un intermédiaire, appelé courtier d'annonces, existait avant la grande tentative anglo-saint-simonienne. C'est chez ce digne industriel que je vous conduis à présent; nous traversons les bureaux, sans lesquels d'ailleurs aucune affaire ne semble possible à Paris, et nous voilà dans le cabinet du courtier. On convient que le livre sera successivement annoncé dans une douzaine de journaux. La forme et la grandeur de l'annonce arrêtées, l'éditeur donne ses réclames.

— Voilà un mot..., interrompit M. Duval.

— Qui n'est pas généralement compris dans l'Ariège, n'est-ce pas?... Je vais vous le traduire : on entend par réclame l'éloge préliminaire du livre, fait par l'éditeur, et quatre-vingt-dix fois sur cent par l'auteur lui-même.

— Comment! par l'auteur? s'écria le jeune Duval en rougissant.

— Oui, c'est passé dans les mœurs littéraires du siècle, par application de cet ancien proverbe qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Il est facile, du reste, de reconnaître les réclames d'auteurs à leur exagération, celles de nos grands hommes surtout. Aussi, quand vous lirez : « *La tête de M... est un monde, son génie un volcan d'où la pensée jaillit comme une lave ardente et se coule en bronze* », vous pouvez dire hardiment : ceci a été rédigé sur le bureau d'un grand poëte. Vous entendez bien que je ne nomme personne, sans quoi je serais tenté de citer la réponse faite à ce sujet par quelqu'un fort enclin à se thuriférer lui-même. « Le public, disait-il naïvement pour excuse, ne croit jamais que la moitié de ce qu'on lui affirme; il est donc indispensable d'exagérer un peu pour rester dans la vérité. »

Que peut souhaiter de plus l'heureux auteur? Ses vœux ne sont-ils pas comblés? Hélas! non. Dix mille exemplaires auraient-ils été enlevés le premier jour, comme le dira peut-être quelque réclame, ce bruit glorieux glisse sur son cœur, et pour lui ce livre si cher n'existe qu'à demi, tant qu'il n'a pas reçu le baptême de la critique. Grand sujet de tribulations, allez, que celui-là! Deux exemplaires furent religieusement déposés par les soins de l'auteur au bureau de chaque journal. Depuis ce jour, mémorable entre tous, l'infortuné se condamne à la lecture des innombrables feuilles dont le vent de la spéculation jonche Paris chaque matin. Il n'en déplie pas une sans que son cœur batte violemment, car il s'attend à y trouver le compte-rendu louangeur ou tout au moins impartial de son ouvrage; mais les jours s'écoulent, les semaines font place aux semaines, et de son livre pas un mot. Le malheureux souffre des tourments d'amour-propre incroyables; il accuse et maudit dans ses colères tous les rédacteurs des journaux qui n'en peuvent mais.

— Vous avez pourtant dit, balbutia le jeune Duval, que chaque journal en avait reçu deux exemplaires.

— Sans doute; mais ce que les débutants ignorent, c'est qu'en vertu d'un marché passé d'avance (et sauf quelques revues honorables qui font exception), tous ces exemplaires sont immédiatement *lavés*, c'est-à-dire vendus à moitié prix par l'administration du journal, si bien que l'écrivain naïf pourrait attendre toute sa vie l'article auquel personne ne songe.

Instruit un peu tard de l'état des choses, l'auteur avise alors aux moyens de faire parler de son œuvre. Il en est trois qu'on peut donner comme infaillibles : les protections, les dîners et les visites.

Quand une femme, qui n'a pas l'âge affectionné par M. de Balzac, lorsqu'un homme important et qui peut un jour être utile (car à Paris, messieurs, tout service en sous-entend un autre), se mettent sérieusement en tête de protéger un livre, ils arrachent des articles à la paresse et à l'insouciance sceptique des journalistes.

Pour le second moyen, si puissant autrefois, il va peu à peu où sont allées, comme la feuille de rose de M. Arnault, les traditions de l'Empire. Il a perdu la moitié de son effet le jour où s'est retiré de ce monde le plus joyeux aventurier de la Bohême littéraire, Eugène Briffaut, pauvre victime de cette publicité quotidienne qui suce de ses lèvres de vampire et jusqu'à la dernière fibre le cerveau de ses esclaves; de toutes les douces choses de la vie, Briffaut n'aimait que la table, les vins et les primeurs; il était donc facile d'obtenir de lui un compte-rendu, en prenant pour intermédiaire les frères Provençaux. Mais malheur! trois fois malheur à l'écrivain assez riche pour payer sa gloire! Dans ce cas l'indiscrétion gastronomique de Briffaut devenait effrayante. Je me souviendrai longtemps d'une de ces mémorables soirées! Un auteur député, plus avare que spirituel, mais aussi vaniteux que riche, avait été recommandé avec succès au journaliste gourmet; voulant acquitter les dettes de sa reconnaissance littéraire, il conçut l'idée fatale d'inviter ses principaux créanciers, nous étions deux, Briffaut et moi. Si l'amphitryon eût osé, je voyais bien aux regards d'amour qu'il jetait en passant sur les galeries latérales que sa politesse ne l'aurait pas ruiné; mais Briffaut ne l'entendait pas ainsi. S'emparant amicalement de son bras pour lui ôter toute mauvaise tentation, il se mit à l'entraîner vers le haut du Palais-Royal. Quand nous passâmes devant le café Corraza, l'auteur frémit; mais, voyant Briffaut doubler le pas, une lueur d'espoir vint illuminer son visage. Bientôt son front parut radieux; Briffaut ne nous conduisait pas, en effet, il nous entraînait vers un restaurant à deux francs. Je me creusais la tête afin de comprendre cette énigme, mais elle ne tarda pas à m'être expliquée; c'était un ami que Briffaut avait entrevu de loin, et qu'il courait inviter. Un nuage passa sur les traits de l'auteur politique; il se résigna cependant, et allait s'arrêter devant le café de Londres, mais Briffaut l'entraîna. L'amphitryon crut que nous voulions dîner chez Véfour, et soupira; mais il se trompait encore, Briffaut nous conduisait aux frères Provençaux. Avant de monter, il invita derechef deux personnes qui entraient au Palais-Royal. L'amphitryon était pâle comme un mort; mais sa pâleur et ses alarmes frappèrent tout le monde lorsqu'il entendit mon confrère

donner ses ordres aux garçons. Il avança une main timide vers la carte, Briffaut s'en était déjà emparé.

— Vous ne connaissez pas la maison; laissez moi faire, disait-il, nous aurons un dîner de princes.

L'avare avait l'air si désespéré de son imprudence qu'il aurait fait pitié à tout autre qu'à un gourmand; mais sans s'inquiéter des grosses gouttes de sueur qui perçaient sur son front pâle, Briffaut écrivait lentement le menu dont le détail couvrit deux feuilles de papier.

— Nous ne mangerons jamais tout cela, ne put s'empêcher de s'écrier notre hôte d'une voix altérée.

— Allons donc! reprit Briffaut, ce n'est que le premier service.

J'aurais voulu être peintre en ce moment-là; bien qu'il me paraisse impossible de donner une idée des grimaces, des contractions nerveuses, des tristes impressions qui bouleversaient cette figure.

Ce fut bien pis au second service; Briffaut tenait parole et nous traitait comme des princes. Le luxe qu'on déploya fut si éblouissant que tous les convives durent féliciter le Mécène : « il fait bien les choses », dit-on unanimement. A cet aveu, si doux pour Briffaut, l'autre restait sourd et les yeux fixés sur des pois verts (on était au commencement de février); il demandait avec instance à son voisin ce que pouvait coûter ce plat.

— Mais, quelque chose comme dix louis, répondit le voisin distrait.

— Dix louis, monsieur Briffaut! dix louis un seul plat!

Il fallut, pour ainsi dire, employer la force afin de le faire rasseoir : il voulait sortir, il se prétendait malade, et protestait par ses gémissements contre la gaieté générale. A partir du second service, notre gaieté devint de la folie, tandis que sa mauvaise humeur tournait à la rage, et ce contraste formait la scène la plus plaisante qu'on puisse imaginer. Jugez donc de son exaspération toujours croissante, en voyant arriver une superbe dinde truffée et les vins les plus rares, destinés à lui faire honneur! On fut obligé cette fois de retirer la clef de la porte, et je me suis bien étonné depuis qu'il n'ait pas sauté par la fenêtre; du reste, il y songea. Le dîner continua sur ce pied jusqu'à trois heures du matin. L'infortuné n'avait touché à rien, n'avait bu que de l'eau, et il était ivre, ivre de désespoir et de fureur. On lui remit la carte pour le calmer, il l'examina quelques secondes, comme il aurait lu son arrêt de mort, et, jetant sur la table un billet de banque tout froissé, s'enfuit, en laissant pour adieu à Briffaut un regard terrible!

Ce repas lui fut profitable, au surplus, car il le guérit radicalement de la fièvre d'écrire. Il en fit, à la vérité, une maladie, suivie d'une rechute qui faillit être mortelle par l'imprudence qu'on eut de lui montrer trop tôt une dizaine de lettres, dans lesquelles des amis de Briffaut lui offraient des articles.

— Le mieux est de s'en tenir aux visites dès lors, insinua M. Duval, qui voyait déjà son fils aux Provençaux.

— Ou d'écrire son livre en conscience, et de se passer des sérénades des critiques. Ces messieurs, que j'ai d'ailleurs en vénération singulière, ne cherchent jamais dans le compte-rendu d'un ouvrage bon ou mauvais, qu'à élever un piédestal pour leur personne aux dépens de l'auteur.

Le livre ainsi publié, annoncé, vendu, loué même, si vous voulez, par la critique, il ne reste plus qu'à parer convenablement les exemplaires destinés au public frivole qui n'achète qu'une fois l'an aux grands jours des étrennes. On en porte donc deux ou trois cents exemplaires chez le relieur, qui a dû emprunter pour remplir son office : à vos carrières, à vous, actionnaire de mines, le marbre où il va battre le livre; à vos fourneaux, maître de forges, le marteau de fer du poids de cinq kilogrammes dont il se sert; aux droguistes de la rue des Lombards la gomme indispensable pour l'enduire; au mégissier les peaux préparées pour le recouvrir; au batteur d'or les feuilles avec lesquelles il le dore sur tranche.

— Vous aviez raison, dit M. Duval convaincu; jamais, au grand jamais, je n'aurais cru que la mise au jour d'un ouvrage pût intéresser tout ce monde!

— Je n'ai pas fini.

— Quoi! sérieusement?

— A moins de laisser une démonstration incomplète.

— Mais que pouvez-vous ajouter, crièrent les six Ariégeois?

— Raisonnant toujours dans l'hypothèse où le livre obtient du succès, je dois vous le montrer contrefait en Belgique, et reversant sur l'industrie de nos charmants voisins une partie des avantages dont la nôtre lui est redevable.

— Soit! mais c'est tout.

— Tout? messieurs, dis-je, en m'approchant de la cheminée où s'engouffrait par tourbillons le terrible vent des montagnes, tout! et l'illustration?

— C'est vrai, nous n'y songions pas.

— A tort, certes; car l'illustration est aujourd'hui, grâce au progrès des arts, la deuxième roue du char littéraire. Elle m'a rappelé même souvent, pour faire une comparaison plus neuve, cette locomotive ardente qui emporte à toute vapeur dans l'espace un long train de wagons! Que de lourds volumes, que d'ouvrages déjà loin de nous l'illustration entraîne à sa suite sur les rails du succès! Vous allez la voir, toujours au point de vue industriel et d'utilité générale, appliquée à notre livre; mais ici je me récuse, et suis heureux de céder la parole à mon compagnon de voyage.

MARY-LAFON.

(*La fin prochainement.*)

Le cardinal Maury à l'imprimerie.

MOEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LA HONGRIE (1).

IV. — LA HONGRIE EN 1848 ET 1849 (2).

La guerre de Hongrie présente trois caractères : parlementaire d'abord, compliquée ensuite d'une querelle d'idiomes et de nationalités, elle finit par n'être plus que la répétition d'une lutte incessante contre l'Autriche. D'un côté, c'est Vienne qui, au nom de l'unité de l'empire, veut imposer aux Hongrois son système gouvernemental ; de l'autre, c'est la Hongrie qui réclame, au nom de l'acte d'union, le droit de se gouverner elle-même.

Les hostilités commencèrent au sein de la Diète.

Réunie autrefois sous l'inspiration du moment, soit pour élire un chef, soit pour acclamer la guerre, cette assemblée s'était tenue dans les plaines du Rakos, à la clarté du soleil, et au milieu des flots de poussière que soulevaient les pieds des chevaux. — Là, point de discours, point de longues phrases ; un mot de l'âme seulement, et des milliers de voix répondaient par un hourrah mêlé aux hennissements des coursiers et au choc des armes. Une expédition était-elle résolue? on partait sur-le-champ, et le nuage qui couvrait la plaine n'était pas tombé, que l'armée délibérante avait disparu.

Avec ses rois nationaux, la Hongrie perdit ses diètes du Rakos. — L'Autriche convoqua les Etats à Presbourg, et leur donna la physionomie d'un Parlement européen. — Elle les divisa en deux *Tables* ou Chambres, l'une des magnats, l'autre des députés. — Ainsi constituée, la Diète fonctionna, toujours nationale, et quelques élections dans l'intérêt autrichien ne purent l'entamer.

Mais le danger était ailleurs. Des réformes, opérées en apparence à l'avantage du madgyarisme, réveillèrent la jalousie des Croates et des Illyriens, aux yeux de qui les Hongrois étaient toujours les hommes de la conquête. Sur ces entrefaites, M. Louis Gay, journaliste de talent, mais esprit malheureux, appela ses compatriotes de Croatie et d'Illyrie à former un peuple à part ; en même temps, chez les Ruthènes et les Slovaques, M. Kollar, dans un poëme plein de verve, prêchait aux populations slaves la réunion sous un chef unique et la suprématie du czar. « *Le charbon ardent brûle quand il est en masse*, disait-il ; *dispersé, il s'éteint. Ainsi de vous.*

Tels furent les éléments de discorde que la fortune mit à la disposition de l'Autriche, et dont l'empereur Ferdinand se servit, sans en prévoir peut-être les conséquences.

Dans la troisième période les positions sont franches, car la question des nationalités ne s'agite plus. L'Autriche est sur le premier plan, et ses forces, combinées avec celles de la Russie, finissent par triompher, comme on l'a vu.

Ces événements appartiennent désormais à l'histoire. Nous n'avons pas la prétention de les retracer ici, encore moins de les juger. Une telle mission revenait de droit à notre illustre compatriote, à M. Auguste de Gérando. Personne mieux que lui ne pouvait dire l'origine de cette guerre, en préciser les époques différentes, en raconter le terrible dénoûment. Cassandre inutile, il avait présagé la lutte dans son livre « de l'*Esprit public en Hongrie* ; » il avait parcouru les steppes et les putzas qu'elle devait ensanglanter ; il avait connu dans l'intimité plusieurs des hommes auxquels étaient réservés les premiers rôles. « *Trois mots*, dit un écrivain, *suffisent pour son éloge. Il était Français, il avait une Italienne pour mère, et il était allié par sa femme à la noble race des Téleky.* » M. de Gérando est mort à Vienne, il y a trois mois à peine. Qu'on nous pardonne ces quelques mots (*novissima verba*) jetés en passant sur sa tombe.

Nous nous bornerons, quant à nous, à esquisser, en traits rapides, le caractère et la vie de quelques hommes marquants des trois périodes que nous avons indiquées.

A lui seul le comte Etienne Széchény résume la première.

Un voyageur anglais, qui parcourut la Hongrie, une carte de restaurateur à la main (1), le docteur Townson, s'arrêta au château du comte Estevan Széchény. Il ne fut point mécontent du tokai de son hôte ; il admira sa bibliothèque et s'extasia devant son fils. Étienne, âgé de sept ans, parlait l'anglais, le français, l'allemand et le magyare, non pas à la manière de Rabelais, en débitant du latin à qui ne posséderait que le français, de l'hébreu à qui ne serait qu'helléniste, du grec à qui en ignorerait l'alphabet ; Étienne parlait anglais avec M. Townson, français avec un émigré, et tour à tour allemand et magyare avec son père ; Pic de la Mirandole ne dut pas mieux commencer. Mais le docteur, tout entier à ses remarques de fine bouche, ne put prévoir quel homme deviendrait ce jeune polyglotte. Quant à nos lecteurs, ils le connaissent déjà ; ils l'ont vu, au péril de ses jours et au mépris des traditions formidables de la *Porte-de-Fer*, surmonter les obstacles dont la nature semblait avoir barré le cours du Danube (2).

Széchény n'a jamais pu comprendre ces hommes qui se confient dans leur propre sagesse, et demeurent prisonniers au coin de terre où fut leur berceau, où la tombe les recevra, ne se doutant pas qu'Homère et Platon, Chateaubriand et Lamartine sont allés demander leurs inspi-

(1) Voyez les numéros de septembre, octobre et décembre derniers.

(2) Le *Musée des Familles*, résolu plus que jamais à rester étranger aux débats politiques, a cru devoir attendre que la guerre de Hongrie appartînt à l'histoire, pour insérer ce complément du remarquable travail de M. David. L'auteur, du reste, on le verra, se borne à exposer les faits et les caractères, en laissant au lecteur toute la liberté de ses jugements.

(1) Que l'auteur du proverbe : *A quelque chose malheur est bon*, permette au docteur Townson de lui faire concurrence. Voici comment il excuse la loi qui imposait aux catholiques d'Angleterre la privation de certains droits civiques. « Je dînai à Presbourg chez M. X. ; c'était la première fois que, depuis mon arrivée en Allemagne, j'étais servi à l'anglaise ; j'en fus enchanté (aux cœurs bien nés la patrie est si chère). M. X. est d'une grande famille du comté de Kent ; ses inclinations le portaient vers la carrière militaire ; mais sa religion lui en interdisait l'entrée : il alla prendre du service en Hongrie. Il faut convenir que la loi anglaise est blâmable ; mais n'a-t-elle point son bon côté? Sans elle, me serais-je aussi délicieusement souvenu de mon pays? » — O puissance du *roast-beef!*

(2) Première partie de la *Hongrie*, numéro de septembre dernier.

rations à tous les cieux. Il voyagea donc; il vit la France, l'Italie et l'Allemagne. L'Angleterre fixa son attention d'une manière toute spéciale. Les distinctions aristocratiques de la nation anglaise, ses formes de gouvernement, son rouage constitutionnel, le seul qui ait jamais bien fonctionné, déterminèrent cette préférence.

A son retour, appelé par sa naissance à siéger à la Chambre des magnats, Széchény parut à la tête d'un parti nouveau et jeune comme lui. Procurer à son pays les bienfaits de la Révolution française, tout en évitant la tache de sang qui lui souille le front: telle fut sa préoccupation constante. Pamphlets, discours, souscriptions, il mit tout en œuvre pour arriver à ce but. Ses efforts désintéressés ne furent pas inutiles, et grâce à qui? à M. de Metternich. L'habile diplomate vit dans ces idées, si redoutées à Vienne, le moyen d'affaiblir la nationalité des Hongrois, et partant il leur fit bon accueil. Il y fut pris. L'adoption de la langue magyare, substituée dans les régions officielles à la langue latine, donna au mouvement une impulsion rapide. Proscrite d'abord comme séditieuse, cette langue, si riche et si pleine, reparut dans les jugements, dans les commandements militaires et sur les monnaies.

On se souvient encore de la séance dans laquelle cette révolution s'opéra. L'orateur *Magy Paul* venait de s'écrier : « S'il est vrai que la Constitution proscrive l'usage de notre langue, je dirai sans hésiter : — Meure la Constitution, plutôt que la nationalité. » Le comte Széchény se leva. L'éclat de son nom, ses opinions bien connues et ses écrits dont chaque page était un événement, excitaient le plus vif intérêt.

« Voilà, dit-il, un trait qui me confond. Je me résigne enfin à faire cause commune avec ceux que depuis quinze ans j'appelle les calomniateurs de mon pays. Oui, la Hongrie est un pays ingouvernable; ils ont raison de le dire, et les bienfaits dont la comblent ses maîtres ne sont payés que par l'ingratitude. »

Quelle fut, à ces paroles, la surprise de l'auditoire ! Néanmoins le mot de trahison répugnait à sortir des lèvres et à frapper au visage le transfuge audacieux. On écouta la suite en frémissant :

« Voilà dix millions d'hommes qui réclament le droit de s'exprimer dans leur langue, de faire des lois intelligibles, et non des oracles sibyllins, rendus dans un idiome mort et obscur : quelle insolence ! »

A ces paroles ironiques, où la pensée de l'orateur jaillit acérée, comme le clou d'or de Salomon; à ce geste qu'il déploie, à cette burlesque apologie du cabinet autrichien, les applaudissements éclatent avec fureur, et les sabres agités font retentir le parquet du Landshaus. L'orateur termine en souscrivant pour une somme de 150,000 fr., destinée à la fondation d'un Institut national.

Les événements avaient marché, et la révolution du 12 mars s'était accomplie. Le 11 septembre 1848, au moment où la Hongrie, après avoir épuisé toutes les voies de conciliation, se jetait dans la dictature et les bras de Kossuth, une fâcheuse nouvelle se répandit. Etienne Széchény avait cherché la mort dans les flots de l'Elster. Le découragement s'était emparé de cette grande âme. Tous ses efforts pour le maintien de la paix et la prospérité de la Hongrie aboutissaient à une guerre sanglante. Longtemps, comme la colonne lumineuse, il avait marché à la tête de son peuple, et l'oubli était sa récompense. Széchény fut sauvé; mais il resta atteint d'aliénation mentale. De la même manière finit, l'an dernier, au mois d'août, Méhémet-Ali, le régénérateur de l'Egypte. Serait-ce donc le sort des hautes intelligences de notre époque? N'ont-elles que le choix de vaincre les événements ou de se briser à leur choc? Et, du reste, les révolutions, aujourd'hui plus que jamais, passent sur les hommes, impitoyables comme le char de l'idole de Jagernah, dont les roues écrasaient ses adorateurs.

La période parlementaire est close; une seconde s'ouvre, agitée, brillante; les armes et les discussions se mêlent, et l'Europe, qui se croyait vieille, est étonnée de produire à l'Orient des enfants pleins de vigueur et de sève.

Deux hommes vont maintenant occuper la scène : l'un, soldat intrépide, habile toutefois à manier la parole; l'autre, éloquent orateur, sachant passer de la tribune aux champs de bataille, et affrontant aussi bien les balles que les interruptions : Joseph Jellachich, le ban de Croatie, et Louis Kossuth, le dictateur magyare.

Vous est-il arrivé, lecteurs, de prendre place à une table d'officiers? Là, pendant que circulaient à la ronde vins d'ancienne date et propos joyeux, vous aurez remarqué le roi du festin. Que d'entrain et de franche gaieté ! quelle bonne humeur intarissable lui sont nécessaires pour se maintenir à son rang! Eh bien ! créez un idéal en ce genre, et vous aurez sous les yeux Jellachich à vingt-deux ans.

Né à Pétervardein, le 16 octobre 1810, de père et de mère croates, Joseph Jellachich, baron de Buszin, fut présenté à l'empereur François II, et placé, par sa protection, dans l'Académie thérésienne. Doué d'une vive intelligence et d'une mémoire exacte et tenace, Jellachich fit de rapides progrès dans l'étude des langues vivantes. Toutefois, la science militaire et les connaissances qui s'y rattachent furent ses études favorites. A dix-huit ans, préparé par tous les exercices du corps à la rude existence du soldat, il entrait au service. Il fut bientôt l'âme du régiment. D'une constitution de fer, il ne reculait ni devant les travaux, ni devant les plaisirs plus fatigants encore. Le soir, toujours le dernier à table, il était, au point du jour, le premier en selle. Personne n'était plus esclave du règlement, plus sévère sur la discipline; personne aussi plus prompt à entreprendre quelque folle équipée. C'est au milieu de cette vie tumultueuse qu'il composa ses chansons militaires, en particulier sa chanson de garnison, si connue et chantée de si bon cœur dans toute l'armée autrichienne. Satire en couplets du vieux système militaire, on y sent percer l'espérance d'un autre avenir. Ce chant a quelque chose d'éclatant et d'allègre, comme la fanfare du clairon. Les autres poésies de Jellachich sont d'un caractère bien différent. Cinq années de folie avaient épuisé sa vigoureuse constitution. Il fut attaqué d'une maladie dont on crut qu'il ne relèverait pas. Sur le lit de douleur, se laissant aller aux inspirations de sa jeune âme souffrante, il exhala dans un beau langage d'amers regrets pour une existence si brusquement tranchée, et qu'il avait rêvée si glorieuse.

Ses désirs devaient être accomplis. En 1830, Jellachich, revenu à la santé, fut nommé capitaine-lieutenant d'un régiment de hulans. La révolution de Février le trouva colonel de frontière dans la Croatie. Il avait su gagner le cœur des soldats, et régnait dans sa tente, comme l'empereur à son palais de Schœnbrunn.

Les colonies frontières, qui s'étendent de l'Adriatique aux confins de la Russie, se trouvent, par suite de leur organisation, sous la direction immédiate des chefs militaires; ils y sont à la fois officiers, administrateurs, et l'autorité du colonel est en quelque sorte illimitée. Non-seulement il dirige les travaux et commande les expédi-

tions, mais il surveille l'intérieur des familles, et désigne souvent aux jeunes filles les époux qu'elles doivent choisir.

Grâce à ses relations avec Louis Gay et à la cour alors retirée à Inspruck, Jellachich se vit, au mois de mai, promu au bannat de Croatie, ancienne dignité qui répond au titre de gouverneur. Les circonstances lui étaient favorables; son ambition fut à la hauteur des circonstances.

Nous ne décrirons pas la marche de Jellachich. Entré en Hongrie avec l'apparence et les ovations d'un triomphateur, il en sortit d'abord par une fuite mal déguisée; mais bientôt il prenait sa revanche sous les murs de Vienne, et devenait dans l'Europe le sujet de toutes les conversations. Alors quelques biographes complaisants levèrent en sa faveur le voile de l'avenir. — « Comme a commencé Hapsbourg, disait l'un d'eux, ainsi commence Jellachich. » Ces exagérations tombèrent pendant la campagne de 1849, dont les résultats furent l'œuvre d'autres généraux. La carrière de Jellachich est-elle terminée? Nous ne pouvons le prévoir; l'avenir est si gros d'événements, pour qui regarde à l'orient et au nord de l'Europe!

Jellachich est petit de taille, mais bien fait et robuste; son front est développé et presque chauve, ses yeux noirs et perçants s'animent aisément; un sourire mélancolique est l'habituelle expression de sa bouche.

Colonies militaires sur les frontières de la Hongrie.

César, dit Plutarque, était né pour la guerre. Mais il eût occupé après Cicéron la première place au forum et dans le sénat. Un jugement analogue peut être porté sur Jellachich. Avec de grandes vues et un style original pour les rendre, il se serait distingué parmi les orateurs de la Diète hongroise, et n'y eût cédé qu'à Louis Kossuth, dont l'existence offre également plus d'une ressemblance avec celle de l'illustre chevalier romain.

Comme Cicéron, Kossuth fut appelé par son talent à un rang dans lequel il n'était pas né; sa parole fut, pendant une année entière, l'âme et le souffle de son pays. On l'a vu enfin, comme l'orateur de Rome, obligé de fuir, avec sa femme et ses enfants, pour échapper au fer de ses vainqueurs. Arrêtons-nous devant cette grave et douce figure, dont le regard extatique vous aura sans doute frappé (1).

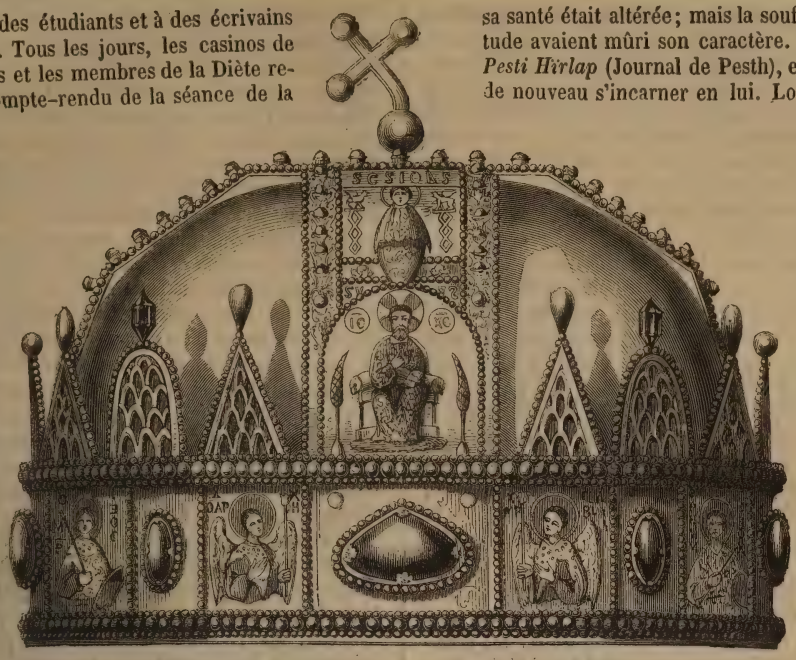
Louis Kossuth est d'origine slovaque. De bonne heure son penchant l'entraîna vers les Magyars. Sans fortune et sans illustration de naissance, il vint à Presbourg au sortir de l'Université de Raab, s'attacha comme secrétaire à l'un des membres de la Diète (1), et y entra bientôt lui-même, député par le comitat de Marmaroch. C'était en 1836: M. de Metternich venait d'enlever aux Hongrois la liberté de la presse; il avait également interdit les journaux lithographiés aux frais du baron de Vesselény. Il riait à Vienne de sa victoire, quand elle lui fut enlevée par Kossuth. Celui-ci entreprit de sténographier les séances de la Diète. Le soir il en résumait les discussions avec des avocats, qui allaient, munis chacun d'un manuscrit, défi-

(1) Voyez son portrait, dans notre livraison d'octobre dernier.

(1) « Chaque député, dit M. de Langsdorf, a avec lui et auprès de lui, dans la salle même de la Diète, deux ou trois secrétaires nommés par les comitats et chargés de les tenir au courant des travaux de l'Assemblée. Cette population jeune et remuante assiste aux séances, prenant part à toutes les délibérations au moins par ses cris, par ses marques d'approbation et d'improbation. » C'est un parterre confondu avec les acteurs, et qui, comme le chœur antique, exprime sur les événements sa manière de voir.

nitif, le dicter à des étudiants et à des écrivains de bonne volonté. Tous les jours, les casinos de Pesth, les comitats et les membres de la Diète reçurent ainsi le compte-rendu de la séance de la veille. En outre, Kossuth fit décréter que son journal serait colporté par les hussards du comitat, et pendant quatre ans que dura la Diète, il ne cessa de paraître sous cette forme. Mais à la clôture des débats, Kossuth fut arrêté et jeté dans la forteresse de Bude.

Quand il sortit de prison, sa santé était altérée; mais la souffrance et la solitude avaient mûri son caractère. Il alla fonder le *Pesti Hirlap* (Journal de Pesth), et la Diète sembla de nouveau s'incarner en lui. Lors de la création d'un ministère national et responsable, il y entra comme ministre des finances. Son énergie et sa rare éloquence lui eurent bientôt fait rang à part. Il ne poussa point à la guerre, on lui doit cette justice; scrupuleux observateur de la pragmatique-sanction, il combattit les emportements d'un parti qui



La couronne de Hongrie (couronne de saint Étienne).

L'ancienne Diète hongroise, délibérant à cheval, dans les plaines du Rakos.

se laissait aveugler par sa haine invétérée contre l'Autriche.

Pour tenter une conciliation, cent trente membres de la Diète se rendirent à Vienne. Ordre leur avait été enjoint de quitter la ville dans les quarante-huit heures si l'empereur ne désavouait pas Jellachich, et s'il ne lui commandait de déposer les armes qu'il avait prises en son nom. D'un autre côté, on faisait à Pesth des préparatifs pour proclamer l'indépendance, dans le cas où il ne resterait plus à ses champions d'autre ressource : la dictature devait être confiée à Kossuth.

Durant quelques jours, les esprits flottèrent dans une cruelle indécision. Le 11 septembre, enfin, l'arrivée des députés fut à peine signalée, qu'une foule avide couvrit les quais de Bude et de Pesth. A l'apparition du bateau à vapeur, toute incertitude cessa. Les couleurs hongroises avaient remplacé le drapeau jaune et noir de l'Autriche; et la plupart des députés se tenaient sur le pont, ayant à leur chapeau des plumets rouges. Fermes et tristes au milieu des employés du gouvernement qui revenaient avec eux, par leur contenance et des signes de tête négatifs, ils eurent bientôt fait connaître la vérité. La foule se porte alors au Landhaus; le ministère donne sa démission et charge Kossuth d'en former un nouveau.

Kossuth avait fini sa tâche de légiste, et assumait le rôle guerrier qui devait lui être fatal. Plus de repos pour lui; son corps est épuisé, mais son âme de fer lui communique une vigueur incroyable. Retiré à Szégédin, tandis que Windisgraetz et Jellachich envahissaient la Transylvanie, il organise la défense avec des prodiges d'activité. — La Hongrie se trouvait dépourvue de soldats. A la voix de Kossuth et sous la pression du danger, on en voit surgir du sol par enchantement. Quarante-neuf bataillons (honved) sont créés, les gardes nationales se lèvent en masse, les unes pour la défense des villes, les autres pour marcher à l'ennemi. C'est dans leurs rangs que paraissent «*les volontaires jusqu'à la victoire*», sorte de corps francs dont le nom révèle la mission. Elle n'est point de combattre en ligne régulière, mais de harceler l'ennemi, de lui couper la route, d'intercepter les convois et dépêches, de fondre sur les petits détachements; de nuire enfin par tous les moyens possibles à l'armée autrichienne. Voici des guérillas d'un autre genre, les terribles czikos (ou dompteurs). — A les voir, debout sur leurs étriers, lancer le lasso, au plus fort de la course de leurs chevaux presque sauvages, vous les croiriez accourus des pampas d'Amérique. — Malheur à qui rencontre le cziko! la fuite est inutile, le combat dangereux. Armé de sa longue corde, il atteint son adversaire à distance, l'enlace et le frappe d'un croc de fer, dont les blessures sont horribles.

Kossuth semble se multiplier; tantôt il court de village en village appeler les paysans aux armes, tantôt il se trouve en face de la mort ou de la captivité, et n'échappe que par un bonheur inouï; tantôt enfin un navire armé en guerre le transporte à Pesth, à Comorn, partout où sa présence est nécessaire.

« A peine, dit une correspondance à laquelle nous empruntons ce récit, le palais flottant de l'agitateur a-t-il « abordé, que de tous côtés accourent les populations en« thousiastes; le glaive rouge et la croix rouge en tête, le « clergé paraît suivi du peuple, qui entoure Kossuth. Alors « il se fait un grand silence, et dans une improvisation « rapide et saisissante, l'apôtre de l'indépendance prêche « la guerre sainte, exalte la mémoire des morts, bénit au « nom de la patrie les flancs qui les ont portés, et promet « la victoire aux Hongrois, *parce que le Seigneur et son « épée sont avec eux.* »

Pendant que sa parole circulait en Hongrie, comme un sang chaud dans les artères, les armées magyares étonnaient l'Europe par leurs bulletins de victoire (1). Les noms des généraux qui les commandaient étaient devenus populaires en France, en Angleterre et aux États-Unis; les biographes disaient jusqu'aux moindres circonstances de leur vie, et de tous côtés, la gravure reproduisait leurs traits et leurs costumes. C'étaient le vieux Dembinsky, ce général de l'Arioste, qui ne connaissait pas l'impossible, et voulut résister jusqu'à son dernier homme, se confiant pour le reste à Dieu et à son étoile; Bem, l'amant de l'inconnu, qui demanda la vie au cercueil (2); si froid dans ses conceptions stratégiques, et si impétueux dans l'attaque, la main sur le col d'un canon, l'œil calme et profond dans sa limpidité, pareil en son attitude à l'Hercule Farnèse; Gœrgey, mémorable par sa fameuse retraite, et qui regrette peut-être, au milieu de ses travaux chimiques, de n'être pas tombé sous les murs de Comorn (3); Perzel, dit le Français d'Orient; Aulich, Klapka, etc.

Au mois de juillet 1849, la guerre de Hongrie était devenue une question du plus haut intérêt, et que chaque parti envisageait suivant ses opinions et ses espérances ultérieures; mais quand arriva le dénoûment, quand les Magyares succombèrent, il n'y eut plus pour eux, dans toute la France, que les sympathies dues au courage malheureux. La Turquie leur ouvrit ses portes, le pavillon britannique les couvrit aux Dardanelles, et l'empereur d'Autriche, et le czar lui-même, laissent enfin la clémence désarmer la victoire.

« Cette guerre a été malheureuse, mais peut-être né« cessaire, comme un duel que prescrit l'honneur aux « dépens de la raison. Les seuls avantages qui pouvaient « en résulter, c'étaient pour la Hongrie le maintien de « son ministère national et la fixation des droits et des « devoirs de l'Autriche à son égard. Quant à une séparation « complète, quant à l'érection de la Hongrie en républi« que libre, elles n'ont été amenées et ne pouvaient l'ê« tre que par le désespoir de la résistance. La Hongrie et « l'Autriche n'ont, en effet, aujourd'hui de signification « politique, que comme obstacle aux agrandissements de « la Russie. C'était la pensée de Napoléon. Mais, au lieu « de s'unir dans ce but commun, ces deux puissances se « sont affaiblies par une guerre à outrance, et cela, lors« que la Russie devient plus que jamais menaçante de « parole et d'attitude! Si les vastes projets des czars se « faisaient jour les armes à la main, l'Autriche et la Hon« grie seraient-elles refaites pour la lutte?

« Deux guerriers se rencontrèrent de nuit, et se firent « de cruelles blessures. Le jour vint, et, avec le jour, « l'ennemi, qui les acheva sans peine. Ils étaient du même « camp et se reconnurent trop tard! »

Ces paroles sont d'un homme d'Etat, qui les prononçait hier devant nous. Nous les citons sans les juger.

H. DAVID.

FIN DE LA HONGRIE.

(1) Un des exploits de Kossuth fut, dit-on, l'enlèvement de la fameuse couronne de saint Étienne, que l'Autriche n'a pas retrouvée encore (Voir l'histoire de ce palladium dans le *Musée* de décembre). Nous donnons aujourd'hui cette couronne, dessinée d'après nature. Tout le fond est en or massif. Tous les ornements sont en pierreries. La croix du sommet a été ployée dans la précipitation des nombreux déplacements qu'a subis le diadème.

(2) Il s'était échappé de Vienne enfermé dans une bière.

(3) Voyez son portrait dans notre numéro d'octobre dernier.

UNE CHANSON DE JELLACHICH.

LE SOLDAT DE BOHÊME.

Voici une des plus célèbres chansons attribuées à Jellachich. Nous avons essayé d'en traduire en vers français le mouvement rapide, les franches images et la simplicité martiale.

Le vrai soldat n'a sur terre
Qu'un trésor, mais sans égal;
C'est son mousquet et son verre:
Acier pur et fin cristal!

A la guerre, à la parade,
Son équipage est coquet,
Dès qu'il a, franc camarade,
En son verre une rasade,
Une balle en son mousquet.
Dans l'un quelques grains de poudre,
Dans l'autre un vin chaud et clair,
C'est assez pour en découdre!
Le fusil vomit la foudre
Dont le vin dardait l'éclair.

Le vrai soldat n'a sur terre
Qu'un trésor, mais sans égal;
C'est son mousquet et son verre:
Acier pur et fin cristal!

Dans les camps, le mousquet brille,
C'est le bijou du guerrier.
Le verre reste en famille;
Devant l'âtre qui pétille
C'est le joyau du foyer.
Aux mères, aux fils en larmes,
Le mousquet répond: « Passez! »
« Mort! » aux ennemis en armes.
Aux amis, loin des alarmes,
Le verre répond: « Versez! »

Le vrai soldat n'a sur terre
Qu'un trésor, mais sans égal;
C'est son mousquet et son verre:
Acier pur et fin cristal!

Le fusil garde la couche
Et le pays du soldat;
Le verre essuie, à sa bouche,
Les traces de la cartouche
Quand il revient du combat.
Il lègue, à l'heure suprême,
Le mousquet à son enfant,
Et le verre à ceux qu'il aime,
Pour venir après lui-même
Boire au pays triomphant!

Le vrai soldat n'a sur terre
Qu'un trésor, mais sans égal;
C'est son mousquet et son verre:
Acier pur et fin cristal!

P. C.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

LA PIERRE DE TOUCHE, OU A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON (1).

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

SCENE Ire.

M. de VÉRAC, MARTIN. Tous deux rentrent en courant, VÉRAC après MARTIN.

M. DE VÉRAC. Je te rattrape enfin, drôle! Me diras-tu ce que signifie...

MARTIN, *essoufflé et décontenancé*. Monsieur lé baron, épargnez-moi cetté douleur!

M. DE VÉRAC, *sévèrement*. Au fait! mon cheval est-il sellé?

MARTIN, *suppliant*. Qué monsieur lé baron mé pardonné! mon engourdissément a tourné en paralysié.

M. DE VÉRAC. C'est pour cela que tu cours si bien? Trêve de mensonges! pourquoi ne m'as-tu pas obéi?

MARTIN. C'est qué... c'est qué... (*A part.*) Je n'osérai jamais... Il lé faut pourtant... (*Haut, avec effort.*) Eh bien, c'est qué lé tonnerre est tombé sur moi, et va tomber sur vous-mêmé!

M. DE VÉRAC. Tu as reçu de mauvaises nouvelles?

(1) Voyez le numéro de février dernier.

MARTIN. Très-mauvaises.

M. DE VÉRAC. De mon oncle?

MARTIN. Dé votre onclé.

M. DE VÉRAC, *inquiet*. Il est malade?

MARTIN. Il sé porte à merveillé... c'est vous qui êtés maladé. (*Mouvement de Vérac.*) Jé vous en conjuré, monsieur, écoutez-moi avec patiencé, céla démandé dés précautions oratoirés.

M. DE VÉRAC. Je ne suppose pas que tu te moques de moi. Je te donne cinq minutes. Allons, vite. (*Il s'assied.*)

MARTIN, *à part, le regardant attentivement*. Qui croirait qu'un si bravé gentilhomme est ruiné, qu'uné si bonné miné cache un mal incurablé? (*S'approchant de lui avec compassion.*) Comment vous trouvez-vous en cé moment?

M. DE VÉRAC. D'une humeur massacrante!

MARTIN. Calmez-vous, monsieur! jé parlé dé la santé.

M. DE VÉRAC, *stupéfait*. De la santé!

MARTIN. Oui, qu'éprouvez-vous... intérieurément?

M. DE VÉRAC. Une furieuse démangeaison de te bâtonner, si tu continues...

MARTIN. Dé grâcé, monsieur, calmez-vous! Ces émotions vous séraient fatalés... Permettez-moi dé vous tâter lé pouls... Né sentez-vous pas... du côté gauché... quelqué chosé commé... des palpitations?

M. DE VÉRAC, *se levant avec colère.* Ah ! c'est trop fort !... Et décidément...

MARTIN, *à part.* Voilà les symptômes ! Jé les réconnais mainténant. Toutes les fois qu'il mé bourré, c'est lé sang qui lui porte au cœur ! Il vaut mieux lé foudroyer d'un seul coup. (*Haut.*) Au nom du Ciel, monsieur lé baron, prénez sur vous-même et résignez-vous aux terribles nouvellés...

M. DE VÉRAC, *à part.* Ah çà ! il m'inquiète à la fin !... (*Haut et hors de lui.*) Que veux-tu dire, morbleu ?

MARTIN. Eh bien, voici... mais, par pitié, gardez votré sang-froid !... Les emportéments vous tuent ! M. lé marquis vient d'écrire à M. d'Arnaud qu'il est ruiné dé fond en comblé...

M. DE VÉRAC. Ruiné !

MARTIN. Sans douté par la perté dé son fameux procès.

M. DE VÉRAC. C'est impossible ! Tu as vu la lettre ?

MARTIN. Ecrité dé sa main... La soubretté vient dé mé la montrer en la portant à Mme d'Arnaud.

M. DE VÉRAC, *tombant accablé sur un siége.* Pauvre marquis !...

MARTIN. Pauvré baron !

M. DE VÉRAC. Il s'agit bien de moi !

MARTIN, *s'attendrissant.* Mais sa ruine est notré ruiné, sandis ! Et cé n'est qué lé moindré dé nos désastrés... Lé marquis ajouté : (Né vous agitez pas, monsieur ! né vous faités pas dé mal :) « Qué votré santé réclamé les plus grands soins, qué les plaisirs dé la cour et du mondé vous mèneraient au tombeau (*Avec des larmes dans la voix.*), et qué nous dévons y rénoncer pour vivré dans l'humblé paix du ménagé.

M. DE VÉRAC, *tranquillement.* Le beau sacrifice !

MARTIN, *avec désespoir.* En un mot, — supportez cé dernier coup, — qué vous êtes ménacé d'uné maladié du cœur !

M. DE VÉRAC. Une maladie du cœur ? Eh bien, tant mieux ! je vivrai enfin selon mes goûts, et ferai de mes devoirs mes plaisirs.

MARTIN, *confondu.* Comme il prend céla ! Moi qui craignais une explosion ! J'y perds lé resté dé mon latin.

M. DE VÉRAC, *se levant.* Tu as fini, n'est-ce pas ? Va donc seller mon cheval. Le ciel annonce une orage... Je veux être ce soir près de mon oncle.

MARTIN. Nous y sérons, monsieur, nous y sérons ! (*A part.*) O abîmé du cœur humain ! (*En sortant par le fond, il se croise avec Mme d'Arnaud qui entre radieuse, parée de sa robe de soie puce à queue et faisant ses plus belles révérences.*) Mme d'Arnaud, dans cet appareil et avec cetté figuré ! Louisé né lui a pas rémis la lettré, et si M. lé baron voulait encoré !... (*Bas à Vérac, se frappant le front.*) Uné planché dé salut, monsieur ! Il est temps dé rattraper votré mariagé ! (*Vérac le congédie d'un geste. Il sort.*)

SCÈNE II.

M. de VÉRAC, Mme d'ARNAUD, puis LOUISE. Mme d'ARNAUD fait trois révérences gracieuses, auxquelles Vérac répond par trois saluts glacés.

Mme D'ARNAUD. Monsieur le baron, toute la maison est à vos ordres pour les distractions qui pourront vous agréer...

M. DE VÉRAC, *à part.* Elle ne sait rien encore ! Dieu soit béni ! Je ne partirai pas sans revanche. (*Haut, et d'autant plus fièrement que Mme d'Arnaud est plus obséquieuse.*) Vous êtes trop bonne, madame, d'avoir pris des soins... inutiles.

Mme D'ARNAUD. J'espère qu'ils ne le seront pas, monsieur, et qu'ils prolongeront votre séjour ici.

M. DE VÉRAC. Je dois l'abréger, au contraire, et je venais prendre congé de vous.

Mme D'ARNAUD, *effrayée.* Déjà ! (*Coquettement.*) Nous punir de nos torts, sans nous laisser le temps de les réparer ! ah ! vous n'aurez pas cette cruauté, monsieur !

M. DE VÉRAC. N'ayant point ressenti ce que vous appelez vos torts, je n'ai point à m'en venger, madame. J'obéis à une nécessité toute particulière, et qui m'appelle ailleurs...

Mme D'ARNAUD. Mais le carrosse est attelé pour votre promenade, monsieur ?

M. DE VÉRAC. J'épargnerai cette fatigue à vos chevaux ; le mien m'attend pour m'emporter (*montrant le ciel.*) avant cet orage.

M. de VÉRAC, MARTIN : « Permettez-moi dé vous tâter lé pouls. »

Mme D'ARNAUD. Nous avons invité à dîner avec vous toutes les notabilités de la ville.

M. DE VÉRAC. Elles remplaceront avantageusement celui qui ne méritait point tant d'honneur.

Mme D'ARNAUD. Personne ici ne peut vous remplacer, monsieur... (*Cherchant à sourire.*) Mais vous plaisantez très-agréablement..., comme ce matin... Ah ! M. d'Arnaud disait vrai : vous êtes un original, monsieur le baron...

M. DE VÉRAC. Je vous jure, madame, que je parle très-sérieusement.

Mme D'ARNAUD, *à part.* Ah çà, mais est-ce une rupture? Emilie lui a-t-elle déplu? (*Haut.*) Enfin, monsieur, Mme de Léris elle-même s'habille pour la réunion dont vous êtes l'objet.

M. DE VÉRAC, *souriant.* Rassurez-vous à cet égard, madame; les soins de votre propre toilette vous ont empêchée d'apprendre...

Mme D'ARNAUD, *plus effrayée.* Quoi donc? que notre pupille ne vous a pas semblé digne...

M. DE VÉRAC, *interrompant.* Brisons là, madame, et veuillez me dire si elle peut recevoir mes adieux.

Mme D'ARNAUD, *consternée, à part.* Ses adieux!... Plus de doute! voilà ce que c'est que de m'avoir refusé les repentirs! Comment renouer l'affaire, mon Dieu! (*On voit un éclair, et la pluie tombe.*) Ah! la Providence vient à mon secours! (*Haut.*) L'orage éclate, monsieur, il sera terrible; vous ne sauriez vous mettre en route...

M. DE VÉRAC. Je voyage par tous les temps...

Mme D'ARNAUD, *de plus en plus pressante.* Mais nous ne souffrirons pas...

M. DE VÉRAC, *à part.* Elle va me faire prisonnier!

Mme D'ARNAUD. Vous êtes notre hôte, nous répondons de votre tête!... Dieu! quels éclairs!... Vous ne partirez pas! c'est le Ciel qui s'y oppose!

M. DE VÉRAC. Je vous jure, madame... (*Il salue pour sortir.*)

Mme D'ARNAUD. Impossible, monsieur!

M. DE VÉRAC, *regardant à la fenêtre.* Je vois justement Martin, avec mon cheval...

LOUISE, *entrant par le fond, à part.* Enfin, je la trouve! (*Elle tire la lettre de sa poche et va pour la donner à Mme d'Arnaud; mais elle s'arrête en apercevant Vérac.*) M. le baron!... Je ne puis remettre devant lui...

Mme D'ARNAUD. Louise, vous arrivez à propos... Dites à Martin que M. de Vérac demeure...

M. DE VÉRAC. Mais, madame...

Mme D'ARNAUD. Qu'il peut loger son cheval dans notre grande écurie...

M. DE VÉRAC. Mais, madame, je vous répète...

Mme D'ARNAUD. Point d'excuses, monsieur... Cette écurie est énorme! il y tiendrait dix bêtes comme la vôtre!

M. DE VÉRAC. Pour la dernière fois, madame...

Mme D'ARNAUD, *avec une grâce irrésistible.* Pas un mot... avant la dernière goutte de pluie... Que diantre! monsieur, nous savons vivre; nous ne sommes pas des Iroquois, à Caudebec!... Ainsi, voilà qui est arrangé. (*A part.*) Et ce n'est pas sans peine! Ah! si elle avait mis les repentirs!

M. DE VÉRAC, *à part.* Décidément, je suis en prison... (*Bas et vivement à Louise.*) Dites à votre maîtresse que je lui demande l'honneur de la saluer; et à Martin, qu'il tienne mon cheval prêt et vienne me chercher dans dix minutes. (*A part.*) C'est le seul moyen d'échapper à cette vieille Armide!

(Comme Louise sort par le fond, M. d'Arnaud entre, le visage défait, la toilette interrompue, le jabot de travers, une manchette et une jarretière pendante, un pet-en-l'air mis à la hâte sur ses culottes gorge de pigeon.)

LOUISE, *bas à M. d'Arnaud, lui rendant la lettre.* Ma foi! monsieur, voici le poulet du marquis; je n'ai pu le faire lire à madame devant le baron... Chargez-vous-en, s'il vous plaît.

(Elle sort.

SCÈNE III.

M. de VÉRAC, Mme d'ARNAUD, M. d'ARNAUD. (*Il salue négligemment Vérac.*) Sa froideur contraste avec l'enthousiasme de Mme d'Arnaud.

Mme D'ARNAUD, *triomphante.* Arrivez donc, monsieur d'Arnaud! j'ai vaincu monsieur, qui allait nous quitter. A vous de profiter de la victoire!

M. D'ARNAUD, *bas à Mme d'Arnaud.* Vous l'avez retenu? Mais vous ne savez pas...

Mme D'ARNAUD, *sans l'écouter, et tournée vers M. de Vérac.* Prouvons à M. le baron que Caudebec est moins ennuyeux que la pluie...

M. D'ARNAUD, *de même.* Mais il faut le laisser partir, au contraire...

Mme D'ARNAUD, *de même.* Nous avons de quoi remplacer la promenade, monsieur: les gazettes de Paris, le boston, le loto-dauphin... (*Montrant son mari.*) Tenez, voilà le plus intrépide joueur de France et de Navarre!

M. D'ARNAUD, *de même.* Mais écoutez-moi donc, et apprenez...

Mme D'ARNAUD, *de même.* Sans compter les surprises que nous vous ménageons au dîner: les beautés de Caudebec et son poëte ordinaire, car nous avons un poëte à Caudebec!

M. D'ARNAUD, *de même.* Mais, au nom du Ciel!... (*Tirant Mme d'Arnaud par la manche.*) Il n'est plus bon à rien!... il est ruiné!

Mme D'ARNAUD, *étourdie du coup.* Hein?... vous dites...

M. D'ARNAUD, *de même.* Lisez! (*Il lui remet la lettre du marquis.*)

Mme D'ARNAUD, *de même.* Qu'est-ce que c'est?

M. D'ARNAUD, *de même.* Lisez!!!

M. DE VÉRAC, *les observant, à part.* C'est la lettre de mon oncle! je suis sauvé! ils vont me mettre à la porte! (*Il prend une attitude fière et digne.*)

Mme D'ARNAUD, *à part, lisant:* « Ruine complète... une maladie de cœur... un ménage modeste... » (*Après avoir lu, tombant de son haut, à part.*) Miséricorde! qu'ai-je fait! (*Revirement complet dans sa personne. Elle toise Vérac avec dédain; puis elle sonne vivement. Louise paraît. Elle lui donne la lettre, sans être vue du baron, en disant:* Portez cela tout de suite à Mme de Léris.)

(Louise sort.)

(Pendant ce temps-là, M. de Vérac, d'un air ironique, a essayé de parler à M. d'Arnaud, qui pour toute réponse a porté la main à sa gorge, comme repris de son extinction de voix.)

Mme D'ARNAUD, *à part, se jetant dans un fauteuil.* Ah! j'ai envie de me trouver mal!

M. DE VÉRAC, *à M. d'Arnaud, avec un sourire railleur.* Mme d'Arnaud est terriblement aimable, monsieur! Vous voyez un captif de ses bonnes grâces... (*Point de réponse de M. d'Arnaud. Mêmes gestes.*) Votre extinction de voix est intermittente... Je vous indiquerai un remède pendant notre partie de loto. (*Mêmes gestes. Ce jeu de scène se prolonge quelques instants. Emilie paraît. Vérac s'écrie:*) Enfin! voici ma liberté!

SCÈNE IV.

M. de VÉRAC, M. d'ARNAUD, Mme d'ARNAUD, ÉMILIE, *coiffée en repentirs, entrant par la droite, avec une émotion contenue.* (Elle tient encore, en la pressant dans sa main, la lettre qu'elle vient de lire.) Puis MARTIN et LOUISE.

Mme d'ARNAUD, *se levant à la vue d'Emilie, à part.* Les repentirs à cette heure! Il est bien temps!

EMILIE, *très-empressée et cachant sa tristesse.* Que viens-je d'apprendre, monsieur! Vous voulez déjà nous quitter!

M. DE VÉRAC. C'est ce que j'allais faire, madame..., à mon grand regret..., et je n'attendais que l'honneur de vous saluer... (*Observant ironiquement Mme d'Arnaud.*) lorsque Mme la conseillère m'a fermé la retraite avec une insistance et une habileté...

Mme d'ARNAUD, *de moins en moins polie.* Dont je vous demande pardon, monsieur, puisqu'elles vous ont été importunes... (*Bas à Emilie.*) Vous avez lu la lettre?

EMILIE, *bas, avec sentiment.* Hélas! oui. (*Examinant Vérac avec intérêt.*) Il ignore encore, j'espère... Si je pouvais lui adoucir...

M. DE VÉRAC, *à Mme d'Arnaud, regardant Emilie.* Je me félicite au contraire, madame, de m'être laissé enchaîner par vous.

Mme d'ARNAUD. À Dieu ne plaise, monsieur, que j'entrave vos projets!... Je vous ai prié d'attendre la fin de l'orage... et... (*Elle jette un coup d'œil impertinent à la fenêtre.*)

EMILIE, *à part.* Va-t-elle le renvoyer parce qu'il est malheureux!

M. DE VÉRAC, *ouvrant la fenêtre.* Et il fait maintenant un temps magnifique! (*On entend une pluie battante et des coups de tonnerre. — Un silence.*)

M. d'ARNAUD. En effet, le ciel se débrouille. (*Il frissonne et met son second pet-en-l'air.*)

EMILIE, *à part.* Quelle indignité! (*Elle regarde sévèrement ses tuteurs.*)

MARTIN, *entrant par le fond, tout ruisselant d'eau, et suivi de Louise.*) Lé chéval dé M. lé baron est à ses ordrés. Il n'aura, pour s'ensévélir, qué lé choix des fondrières.

M. DE VÉRAC, *saluant Mme d'Arnaud.* Recevez mes adieux, madame, et comptez sur une gratitude égale à vos bontés...

Mme d'ARNAUD, *faisant une profonde révérence.* J'ai l'honneur, monsieur, de vous souhaiter un bon voyage. (*Emilie s'avance avec un mouvement d'indignation.*)

M. DE VÉRAC, *à Emilie, d'un ton pénétré.* Et vous, madame, pardonnez-moi d'être venu troubler vos rêves, et soyez plus heureuse que moi, en oubliant la folie du mien.

EMILIE, *de même.* Je ne vois que la folie de votre départ, monsieur, et, au nom de mes devoirs les plus chers, au nom des vôtres à mon égard, je m'y oppose à mon tour sérieusement. (*Elevant la voix.*) Vous êtes ici l'hôte de Mme de Léris, et non de Mme d'Arnaud. (*Elle lance un regard à cette dernière.*) Or, Mme de Léris n'abandonne point ses hôtes par un temps comme celui-ci. Si mon insistance n'est pas *habile*, elle est sincère et cordiale; ne me faites pas le chagrin de la repousser.

M. DE VÉRAC, *à part.* Quel changement! (*Haut.*) Vous me comblez, madame; j'attendrai près de vous la fin de l'orage, et je désire maintenant qu'il se prolonge. (*Emilie et Vérac continuent de se parler bas. Emilie semble s'excuser pour Mme d'Arnaud.*)

Mme d'ARNAUD, *bas et sèchement, à M. d'Arnaud.* C'est une leçon dans les règles. Retirons-nous. (*Ils saluent froidement et sont salués de même. Bas et impérieusement à Louise.*) Louise, vous décommanderez le dîner, le vidame et les Kerkarainville... (*Elle sort brusquement avec M. d'Arnaud, qu'elle entraîne en lui prenant le bras.*)

LOUISE, *Bas à Martin.* Eh bien! que pensez-vous de ceci?

MARTIN, *de même, observant Emilie et Vérac.* Qu'à votré placé jé né décommandérais rién du tout, car vous pourrez voir encoré dé quoi nous sommés capablés!

LOUISE, *à part, l'observant avec admiration.* Ce Martin est vraiment un grand politique!

(Tous deux sortent.)

SCÈNE V.

ÉMILIE, M. de VÉRAC. Aussi naturels, l'un et l'autre, qu'ils avaient été affectés dans leur première entrevue.

EMILIE. Que vous êtes aimable, monsieur, de m'avoir comprise et d'être resté... (*Elle lui offre un siége.*) C'est renvoyer la leçon à qui de droit. Votre départ l'eût fait tomber sur moi-même...

M. DE VÉRAC. Sur vous, madame! quand je suis confus de surprise et de reconnaissance!... (*A part.*) C'est incroyable! La voilà redevenue ce qu'elle était à Versailles. (*Ils s'asseyent. Émilie prend une broderie.*)

EMILIE. Laissons là les grands mots, et parlons simplement en bons amis, maintenant que nous ne sommes plus... (*Souriant.*) que des futurs passés... (*Elle lui tend la main.*)

M. DE VÉRAC, *la prenant, à part.* Hélas! (*Haut.*) C'est vous qui l'avez dit, madame.

EMILIE, *à part.* Je le trouve pâli.... Lui aurait-on annoncé sans précaution?... (*Haut.*) Vous étiez depuis quelque temps avec Mme d'Arnaud?... Elle ne vous a pas fait de... confidences?...

M. DE VÉRAC. Lesquelles?

EMILIE, *avec joie.* Bien! c'est tout ce que je voulais savoir. (*A part.*) Je le préparerai du moins à son malheur... (*Haut, souriant avec bonté.*) Ne vous effrayez pas, monsieur, il s'agit d'une petite morale, que je désire vous adresser la première... Vous connaissez le proverbe: Le plus jeune prédicateur...

M. DE VÉRAC. Fait le meilleur sermon... Je crains seulement que vous ne prêchiez un converti...

EMILIE. Non pas! car vous m'avez confessé vos défauts, et je vais les attaquer en trois points.

M. DE VÉRAC. Trop heureux de mériter encore vos reproches, j'y verrai des ordres pour moi.

EMILIE. J'en prends acte, comme dirait mon tuteur, et je monte résolument en chaire... Premier point... Vous vous croyez invulnérable, comme tous nos jeunes gens, et vous menez si rudement votre santé qu'elle vous abandonnera en route. Par exemple, voyager à cheval par le temps qu'il fait, n'est-ce pas une folie digne des Petites-Maisons?...

M. DE VÉRAC. C'était pour être près de vous plus tôt...

EMILIE. Alors, vous devez tenir à vous en éloigner lentement. Vous accepterez donc mon carrosse pour repartir... quand vous repartirez... (*Mouvement de Vérac.*) Pas d'objection, monsieur! je serais aussi obstinée que Mme d'Arnaud! Et notez bien que mes ordonnances s'étendent jusqu'à Paris et à Vérac! Oui, — vous allez me trouver un docteur bien sévère!... — je vous interdis ce

que vous aimez par-dessus tout : les veilles et les courses prolongées, l'abus de la chasse, du jeu, de la danse, de toutes ces fatigues que vous nommez les plaisirs de Versailles, et qui, pour arriver à mon second point...

M. de Vérac, *souriant*. Mille pardons, madame, de vous interrompre ; mais les plaisirs de Versailles sont le dernier de mes soucis.

Emilie, *étonnée*. Vraiment ! vous ne retournerez pas (*imitant le ton de Vérac au premier acte, mais sans ironie.*) « à l'hallali du roi, au cercle de la reine, au grand Opéra ? »

M. de Vérac, *sans façon*. Moi ! je compte achever la saison chez mon oncle ou dans mon petit manoir.

Emilie. Ah ! c'est juste. Vous y retrouverez, jusqu'à l'hiver (*imitant Vérac.*), « votre cour provinciale, la comédie de société, vos joyeux amis pour hôtes, et vos beaux-esprits pour commensaux. »

M. de Vérac. Dieu me préserve d'une telle cohue ! Je retrouverai les beaux-esprits de ma bibliothèque, les spectacles variés de la nature, la tranquillité dans la solitude, un cercle intime et sans gêne après dîner, et quelques pauvres soulagés pour courtisans.

Emilie, *à part*. Qu'entends-je ? (*Haut, effrayée.*) Vous ne plaisantez pas ?

M. de Vérac, *très-rondement*. Je vous jure que non !

Emilie, *avec joie*. Alors mon sermon fait des miracles, ou vous êtes un pénitent sans égal. Une si brusque réforme dans vos habitudes ! c'est admirable à vous, monsieur.

M. de Vérac. Je suis désolé, madame, de vous désenchanter sur mes défauts, et de vous avouer des qualités qui vous déplairont, sans doute ; mes goûts simples et modestes ont toujours été les mêmes...

Emilie, *à part*. Il se pourrait ? (*Haut.*) Cependant, monsieur, l'existence que vous me traciez ce matin (*L'imitant.*) : « un hôtel à Paris et un appartement à Versailles. »

M. de Vérac. C'était pour vous, madame.

Emilie. « Les matinées au grand couvert ou à Trianon, et les soirées au bal et aux fêtes de la Cour. »

M. de Vérac. Encore pour vous, madame !

Emilie. « L'été, les voyages et les eaux, ou la vie de château, dans vos terres, au milieu des réceptions, des piqueurs et des chiens. »

M. de Vérac. Toujours pour vous, madame !

Emilie. Et telle n'est point votre manière de vivre ?

M. de Vérac, *à part*. Au fait, n'ayant plus rien à prétendre, je n'ai plus rien à perdre ; je puis me dédommager de mon rôle de ce matin ! (*Haut.*) Voulez-vous que je vous fasse naïvement le tableau de ma vie, — dût-il vous sembler ridicule, auprès de celui qui n'a obtenu que vos dédains ?

Emilie, *vivement*. Volontiers, monsieur. Ce contraste m'intéressera plus que vous ne pensez. (*Elle quitte sa broderie pour écouter avidement.*)

M. de Vérac, *avec tout l'abandon de la franchise*. Eh bien ! madame, je déteste cordialement ce que vous m'interdisez, et j'aime par-dessus tout ce que vous me croyez si antipathique : le calme intérieur et l'indépendance personnelle. Le monde est un despote bruyant dont les caprices m'amusent parfois, sans me captiver jamais. Ayant placé mes jouissances dans mon esprit et dans mon cœur, je regarde les titres comme une décoration de bon goût ; la fortune, comme une bague au doigt ; les honneurs, comme une bulle de savon, fort brillante au soleil des bougies. Quand je chasse, un paysage me fait manquer un chevreuil. Je vais rarement à l'Opéra, parce qu'on y pose, au lieu d'écouter la musique ; plus rarement à la cour, parce qu'on y rencontre moins d'hommes que de pantins, et moins de femmes que de marionnettes. Lorsque Martin m'accommode pour le bal, j'oublie souvent de m'y rendre, en lisant un beau livre, ou en recevant un bon ami. Je vis, l'été, en gentilhomme campagnard ; et l'hiver, en observateur gentilhomme. J'aime mieux voyager à cheval qu'en carrosse ; à pied, qu'à cheval ; demeurer en place, que voyager. Je préfère un louis donné à l'indigent, à cent pistoles gagnées au pharaon ; une poignée de main d'un homme de cœur, à tous les hommages d'une multitude ; un sourire franc sur les lèvres d'une femme, à tous les diamants du Pérou sur ses épaules ; l'aisance avec l'honneur et la liberté, dans une maisonnette, à l'opulence avec tous ses embarras, dans un palais. Voilà, madame, quels sont mes goûts et mon existence. Excusez l'audace d'une telle profession de foi.

Emilie, *contenant son émotion*. J'avoue qu'elle m'étonne, après votre langage de ce matin. Vous parliez en habitué de l'Œil-de-Bœuf, et voilà que vous raisonnez en philosophe. Lequel dois-je croire ?

M. de Vérac. Croyez le philosophe, il est désintéressé.

Emilie. Mais alors, monsieur, pourquoi... m'avoir trompée sur votre compte ?

M. de Vérac. Ah ! pourquoi ?... Ce sera mon dernier *mea culpâ*. Ce matin, madame, j'étais un prétendu ; je posais... contre mon gré, Dieu m'en est témoin ! On m'avait prévenu de vos ambitions mondaines. Elles m'affligeaient (pardonnez-le-moi) ; mais j'ai cru devoir les flatter pour vous plaire, et je m'y serais soumis par dévouement, sûr de vous en guérir un jour par raison ; car je les regarde comme une maladie (pardonnez-le-moi encore).

Emilie, *souriant*. Je vous pardonne. Continuez.

M. de Vérac. Je vous ai donc offert le bonheur tel que vous l'entendez : la cour, les salons, les honneurs, les fêtes, le bonheur extérieur enfin... Vous m'avez puni par où je péchais, en trouvant mes offres trop mesquines. J'ai, certes, mérité mon sort, et je m'en tiendrai à ce début dans la comédie. La franchise, d'ailleurs, m'eût réussi moins encore ; car, si je vous avais dit, madame...

Emilie. Si vous m'aviez dit ?...

M. de Vérac. A quoi bon, maintenant ?...

Emilie. Je vous en prie, allez toujours...

M. de Vérac. Eh bien ! si je vous avais dit : « Le bonheur que je désire est tout intérieur ; la femme que je « rêve est une femme belle et spirituelle comme vous, « naïve et modeste comme moi ; la vie que j'ambitionne « est une vie simple, libre et paisible. A Paris, un refuge « élégant à l'abri de la foule, un nid que nous retrouve- « rions plus doux après les agitations du dehors ; des amis « qui nous rechercheraient pour nous-mêmes ; la causerie, « les livres et les arts au coin du feu ; la solitude, pour « mieux apprécier le monde, et le monde, pour mieux ai- « mer la solitude ; en province, un petit castel entre bois « et jardin, l'étude de la nature et le soin de nos fleurs, « les promenades du printemps au soleil, les repos de « l'été sous l'ombrage, les fêtes de la récolte en automne ; « la vie de famille et de voisinage, offerte à des hôtes de « choix, le moins de fâcheux possible chez nous, et quel- « ques heureux à notre porte... »

Emilie, *attendrie, à part*. Tout mon rêve, hélas !... (*Haut.*) Si vous m'aviez parlé ainsi, monsieur, je vous aurais répondu : Vos goûts sont précisément les miens.

Cette existence est celle que je me suis faite, et je n'en veux point, je n'en voudrai jamais d'autre !

M. DE VÉRAC, *se levant, comme ébloui.* Grand Dieu !... (*D'une voix tremblante.*) Mais alors, madame, je vous demanderai, à mon tour, l'explication...

EMILIE, *se levant aussi.* De mon langage de ce matin?...

M. DE VÉRAC. « Qu'est-ce qu'un marquisat dans le siècle où nous sommes? quelle figure ferais-je dans le monde avec un revenu de 30,000 livres? » Et « pourquoi pas nos chasses, au lieu de celles du roi? » Et « Versailles par le petit bout de la lorgnette!... »

EMILIE. Ma justification sera la même que la vôtre... Vous avez fait de la prétention, j'ai fait de l'ironie; vous posiez en fat, j'ai posé en coquette..., et, pour vous donner une leçon, j'ai renchéri sur vous. N'était-ce pas ma défense naturelle?... Mettez-vous à ma place... Nous nous sommes intrigués, comme à l'Opéra, sans nous reconnaître sous le masque...; et ce n'est pas ma faute..., c'est la vôtre.

M. DE VÉRAC, *avec douleur et passion.* Il est trop vrai, madame ! mais puisque nous nous reconnaissons enfin, pardonnez-moi ! (*Il fait un mouvement pour se jeter à genoux; — puis il s'arrête, comme frappé au cœur... et détourne la tête.*) Ou plutôt, oubliez-moi, car j'entrevois le ciel trop tard ! (*Il essuie une larme.*)

EMILIE, *très-émue.* Trop tard ! Pourquoi donc ?

M. DE VÉRAC. Parce que..., moi qui vous parlais de fortune, je ne puis plus même vous offrir...

EMILIE, *stupéfaite.* Vous savez... le malheur... de votre oncle ! (*Elle lui montre la lettre du marquis.*)

M. DE VÉRAC, *de même.* Vous le saviez aussi ! (*Il prend vivement la lettre et y jette un coup d'œil rapide.*) Ah !

M. de Vérac, Émilie, le petit laquais.

madame, je vous comprends!... Excusez une illusion téméraire... Votre intérêt, si touchant, pour ma santé. Votre toute charmante leçon de philosophie... c'était pour me disposer à cette nouvelle ! Vous êtes un ange de bonté, madame... et mon éternelle reconnaissance. .

EMILIE. Toujours les grands mots ! — Vous me demandiez pardon; je vous pardonne, en effet, mais c'est de ne pas me comprendre encore. Et puisqu'il faut m'expliquer... indiscrètement, ma fortune suffit à deux, avec nos goûts... Mme d'Arnaud, sans me consulter, et avant cette lettre qu'elle maudit, avait préparé, au neveu de M. de Francville, un dîner de fiançailles... J'y invite, à mon tour, le baron de Vérac, sans l'aveu de Mme d'Arnaud, et après cette lettre que je bénis... Comprenez-vous, enfin?... (*Elle lui tend la main.*)

M. DE VÉRAC, *d'une voix étouffée et lui prenant la main.* Oh ! oui, madame, — et j'en mourrai de douleur... car le baron de Vérac, dépouillé de la dot de M. de Francville, et menacé d'une vie solitaire et souffrante, ne peut accepter votre sacrifice, sans devenir indigne de vous... Voici la fin de l'orage..., c'est celle de mon bonheur... Adieu, madame, adieu... (*Emilie, sans pouvoir dire un mot, étouffe un soupir... Vérac se dirige vers la porte. Un petit laquais paraît, effaré.*)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, M. de VÉRAC, un LAQUAIS, puis M. de FRANCVILLE.

LE LAQUAIS. Monsieur, madame, un gros monsieur dans un grand carrosse, introduit par le valet de monsieur, vient parler à monsieur et à madame. Je lui ai demandé son nom, il m'a ri au nez. Alors, je suis accouru vers madame et monsieur. Voilà ce monsieur, madame.

(Le laquais sort, le marquis de Francville entre, d'un pas résolu, et riant encore. Tenue de grand seigneur, mais sans prétention. Exclamations de Vérac et d'Émilie.)

M. DE VÉRAC. Mon oncle, ici !

ÉMILIE. Le marquis de Francville !

M. DE FRANCVILLE. En personne. (*Saluant Emilie.*) A vos pieds, belle dame. (*Pressant la main de Vérac.*) Bonjour, baron. Vous ne m'attendiez pas? (*Il prend une prise de tabac avec le plus grand sang-froid.*)

M. DE VÉRAC, *balbutiant.* En effet.

EMILIE, *rassurée.* Vous n'en serez que mieux venu, monsieur le marquis. (*A part.*) Quelle gaieté dans son malheur!...

M. DE FRANCVILLE. Que voulez-vous ! je suis un original. Prenez-moi comme tel. Il m'eût été difficile de m'annoncer, car je ne savais pas hier soir que je viendrais ce matin. C'est un rayon de soleil qui m'a décidé.

M. DE VÉRAC, *à part.* Quelles sont ses intentions?

EMILIE, *de même.* Il est charmant !

M. DE FRANCVILLE. Eh bien ! quoi de nouveau à Caudebec? (*A part, les observant du coin de l'œil.*) Nous avons pleuré? Martin à raison, cela va bien. (*Haut.*) S'y accorde-t-on? S'y brouille-t-on?... S'y... marie-t-on?

M. DE VÉRAC, *à part, très-embarrassé.* Je le reconnais là ! Il va casser les vitres. (*Un silence.*)

M. DE FRANCVILLE. Pas de réponse? Qui ne dit rien...

EMILIE, *rougissant.* Vous appelez les choses par leur nom, monsieur !...

M. DE FRANCVILLE. Je suis un original; je vous en ai prévenue.

EMILIE. J'aime les originaux... comme vous. (*Elle lui tend la main.*) Touchez là, marquis, et venez à mon secours... contre le baron.

M. DE FRANCVILLE. Contre mon neveu !

EMILIE. Oui, il veut nous quitter... Il refuse un dîner de... famille, préparé en son honneur.

M. DE FRANCVILLE, *à part.* Je comprends. C'est à merveille !

M. DE VÉRAC. Mon oncle appréciera les motifs... qui me rappelaient vers lui.

M. DE FRANCVILLE. Parfaitement; mais puisque nous voilà réunis chez madame...

M. DE VÉRAC, *dans la plus vive perplexité.* Vous restez donc?

(Entrent M. et Mme d'Arnaud, sans voir d'abord le marquis, et grondant avec violence Louise et Martin, qui cherchent à se défendre.)

SCÈNE VII.

EMILIE, M. de FRANCVILLE, M. de VÉRAC, M. d'ARNAUD, Mme d'ARNAUD, LOUISE, MARTIN.

Mme D'ARNAUD, *à Louise.* Vous êtes une impertinente!

M. D'ARNAUD, *à Martin.* Et vous un insolent!

EMILIE. Eh bien! qu'y a-t-il?

Mme D'ARNAUD. Il y a, madame, que je ne suis plus obéie. J'avais ordonné à Louise de décommander une réunion qui vous déplaisait, et que le départ de monsieur rendait inutile. Elle ne l'a point fait, dit-elle, sur l'avis (*Montrant Martin.*) de ce nouveau maître de céans; et

Le marquis de Francville.

voilà les baillis au complet, le vidame et les Kerkarainville, qui nous arrivent en char-à-bancs!

M. D'ARNAUD. Et en robes détroussées!

(On entend un grand bruit de voitures. Emilie sourit. Vérac cherche à parler à son oncle. Le marquis éclate de rire en échangeant un regard d'intelligence avec Martin.)

M. DE VÉRAC, *à part.* Juste Ciel! quelle situation!

Mme D'ARNAUD. Voyez, Madame, s'il vous convient de les recevoir...

EMILIE. Oui assurément...; car nous avons un hôte de plus à fêter... M. le marquis de Francville...

Mme D'ARNAUD, *étourdie du coup, apercevant enfin le marquis, et lui rendant un grave salut.* Monsieur le marquis!

M. D'ARNAUD, *de même.* Monsieur est?... (*Bas à Mme d'Arnaud.*) L'oncle ruiné! Quelle audace! (*Le marquis lui offre une prise. M. d'Arnaud le considère avec stupéfaction.*)

EMILIE, *à Vérac, tendrement.* Et maintenant, monsieur le baron, partirez-vous encore? Manquerez-vous seul au rendez-vous?

(Vérac, éperdu, tremblant, la main sur le cœur, hésite encore, et regarde son oncle, qui l'observe avec émotion.)

Mme D'ARNAUD, *à part.* Je n'y vois plus que du feu!

M. D'ARNAUD, *de même.* Les jambes me manquent!

M. DE FRANCVILLE, *bas à Vérac, lui serrant la main.* Je te comprends! Va, noble cœur, tu es malade comme moi, et tu es plus riche qu'elle!

(Vérac embrasse son oncle, tombe aux genoux d'Emilie, et couvre ses mains de larmes.)

M. DE VÉRAC. Je reste! je reste! voici ma place pour toujours!

EMILIE, *le relevant.* A la bonne heure!

Mme D'ARNAUD, *confondue, à demi-voix.* Eh bien, est-ce qu'ils s'épousent?

M. DE FRANCVILLE, *qui a entendu; avec malice.* Vous l'avez deviné, madame la conseillère.

Mme D'ARNAUD ET M. D'ARNAUD, *de même.* Sans fortune!

MARTIN, *qui a entendu, aux d'Arnaud.* Madamé dé Léris en a (*Appuyant.*) pour deux.

Mme D'ARNAUD, *de même.* Pour deux! (*A M. d'Arnaud.*) C'est clair! La maison est perdue! (*Haut.*) Alors c'est à nous de nous retirer. (*A Emilie.*) Madame la *baronne* voudra bien agréer nos compliments et nos adieux...

M. D'ARNAUD. Avec notre démission. (*Martin donne joyeusement un coup de coude à Louise.*)

M. DE FRANCVILLE, *arrêtant Emilie, qui s'avançait avec bonté vers ses tuteurs.* Madame de Vérac la refuse, et vous prie de garder la gérance de sa maison et de ses terres de Caudebec, tandis qu'elle habitera un de mes hôtels de Paris ou mon domaine de Francville, que je donne au baron, comme avance d'hoirie, avec la moitié de ma fortune.

(Etonnement général. Emilie et Vérac pressent les mains du marquis avec effusion.)

Mme D'ARNAUD, *naïvement.* Vous n'êtes donc pas ruiné, Monsieur?

M. DE FRANCVILLE, *riant.* Ruiné! Qui a dit cela?

Mme D'ARNAUD. Mais..., vous-même, dans une lettre que j'ai reçue ce matin...

EMILIE. Et que voici! (*Elle tend la lettre à M. de Francville, qui la prend vivement et sourit en y jetant un coup d'œil.*)

Mme D'ARNAUD. A moins que maître Martin n'ait fabriqué cette lettre, et maintenant je l'en crois capable...

M. DE FRANCVILLE, *à part, adoptant cette explication.* Quelle idée! Oui! la leçon sera plus complète! (*Haut.*) C'est comme vous l'avez dit, madame la conseillère. Martin vient de me confier son plan... machiavélique. (*Les d'Arnaud se retournent furieux vers Martin.*)

MARTIN, *abasourdi, courant à M. de Francville.* Mais je vous jure, Monsieur!

M. DE FRANCVILLE, *bas, à Martin.* Silence! ne me démens pas d'un mot! (*Martin reste pétrifié. Haut, avec une ironie masquée de franchise.*) Tel que vous le voyez, Martin est un fin diplomate, un valet de haute comédie, et voici le tour qu'il nous a joué à tous. Il s'est dit: « Mon « maître est un homme de mérite, dont le titre et la for- « tune sont les moindres qualités. Il lui faut une femme « qui lui ressemble et qui l'épouse pour lui-même. Voyons « si Mme de Léris est cette femme, ou si elle ne vise point « à nos écus et à nos honneurs..., comme... certaines per- « sonnes m'en font l'effet... » (*Mouvement comique de Martin et de M. et de Mme d'Arnaud. Emilie cherche en vain à retenir le marquis.*) C'est Martin qui parle, et non pas moi. (*Geste d'excuse. Il offre une prise à M. d'Arnaud.*) Là-dessus, le drôle a mené chacun vers son but, en commençant par le baron...

MARTIN, *à part.* J'y suis, sandis! Il sé met dans ma peau, afin dé mieux étriller son mondé!

M. DE FRANCVILLE. Oui, vous avez tous été ses marionnettes; il tenait les fils, et vous dansiez à qui mieux mieux. C'est une comédie en deux actes. Au premier acte, mon neveu a posé en fat, a déployé ses avantages et ses espérances, s'est donné beaucoup de mal pour se défigurer. La pupille l'a repoussé avec infiniment d'esprit, et... certaines personnes ont mordu à l'appât moins spirituellement... (*Mouvement de Martin et des d'Arnaud.*) C'est encore Martin qui parle. (*Geste d'excuse.*) Au second acte, à la contre-épreuve, changement de décoration. L'habile homme a inventé la ruine de son maître, et cette menace d'un anévrysme qui le condamnait au bonheur paisible. Triple revirement dans ses marionnettes! Le baron dès lors s'est montré ce qu'il est, plein de qualités solides, rehaussées de modestie. Mme de Léris, en femme de cœur, a passé de l'intérêt à l'estime, de l'estime à la tendresse, de la tendresse à l'héroïsme; et... certaines personnes, se démasquant avec imprudence..., c'est toujours Martin qui parle! (*Geste d'excuse. Mouvement des trois autres. Il offre une prise à M. d'Arnaud.*) allaient jeter poliment le baron ruiné à la porte..., quand je suis venu les empêcher de s'y mettre eux-mêmes, fort mal à propos... Voilà le bon tour de Martin!... Il a forcé chacun de paraître et de se voir... tel qu'il est! Convenez que la leçon est bien appliquée, et excusez, comme moi, son audace, en faveur du succès. (*Les d'Arnaud restent muets et atterrés.*)

MARTIN, *à part.* O sublimé dé la comédié!

EMILIE, *bas à M. de Francville et d'accord avec Vérac.* Ce n'est pas Martin, c'est vous qui nous avez joués tous! Vous êtes un véritable sorcier et un impitoyable moraliste!

M. DE VÉRAC. Mais attrapez-nous toujours de même.

Mme D'ARNAUD, *dupe du marquis, bas à Martin.* Tu ne mourras que de ma main, drôle!

M. D'ARNAUD, *de même.* Et de la mienne!

MARTIN, *effrayé, bas à M. de Francville.* Ils vont mé bâtonner, monsieur!

M. DE FRANCVILLE, *de même.* Tu leur diras de s'adresser à moi! (*Martin redresse fièrement la tête.*)

MARTIN, *à Louise.* Eh bien, mademoiselle, quand jé vous disais qué les valets gouvernent les maîtres?

LOUISE. Vous êtes un grand homme! Je m'enterre avec vous! (*Elle lui donne la main.*)

M. DE FRANCVILLE, *à Emilie.* Madame la baronne, voici vos armes, avec une *pierre de touche* et une nouvelle devise. (*Il lui remet une bague, à chaton de diamant.*)

EMILIE, *lisant:* A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

La porte du fond s'ouvre. On introduit M. le bailli, Mme la baillie, M. le vidame, les Kerkarainville, en grande toilette... de Caudebec. La toile tombe.

FIN. PITRE-CHEVALIER.

JOURNAL DU MOIS.

ÉRUPTION DU VÉSUVE.

Le volcan de Naples, endormi depuis si longtemps, vient de se réveiller à l'improviste, et avec une fureur sublime. Quel désespoir pour les milliers d'Anglais qui sont allés en vain, seize ans de suite, lui demander une petite éruption à inscrire sur leurs tablettes! Ils sont tous partis de Londres à la première nouvelle du spectacle, mais ils n'ar-

riveront sans doute que pour contempler les ravages du cratère éteint. Un de nos compatriotes, M. Alphonse Balleydier, plus favorisé du sort, nous décrit ainsi l'explosion, qu'il suit des yeux heure par heure.

Je vous écris à la lueur du Vésuve, qui présente à cette heure le plus magnifique et le plus terrible spectacle qui puisse être offert à l'admiration humaine! Sa grande voix, plus imposante cent fois que les plus forts roulements du tonnerre, retentit sans relâche depuis quatre heures, et imprime à la ville de Naples une incessante commotion. De mémoire d'homme, disent les vieillards, cette voix n'a fait entendre de si fulgurants éclats! Le ciel et la mer sont tout en feu, l'un et l'autre semblent rouler des flots de flamme. Des torrents de fumée, divisés en zones compactes, s'élancent en immenses tourbillons du sein du cratère, et dépassent les bords béants du volcan de plusieurs centaines de mètres. On aperçoit distinctement la lave en pleine ébullition; elle dirige lentement, du côté d'Ottajano, ses longs anneaux de feu. Malheur à tout ce qu'elle rencontre sur son passage!

Onze heures et demie.

Des personnes qui reviennent du Vésuve, et qui ont vu de près le terrible phénomène, racontent qu'il a déjà fait un grand nombre de victimes. Plusieurs domaines ont disparu dans cette tourmente de feu. On n'entend de toutes parts que des lamentations, des invocations, des prières à Dieu et des cris de désespoir. Des familles entières, surprises par la lave, qui marche comme un mur de feu, ne savent pas demain où reposer leurs têtes.

On rapporte en ce moment un malheureux officier américain, frappé mortellement au pied même du cratère. Un convoi de visiteurs est parti à six heures par un train spécial du chemin de fer; un grand nombre de dames en font partie.

La route qui conduit à Pompéia est encombrée de voitures... Les visiteurs sont très-nombreux; car, du haut des terrasses des maisons napolitaines, on aperçoit quantité de torches qui gravissent et serpentent aux flancs de la montagne.

Minuit.

Un de mes anciens camarades du collége de Dôle et un officier suisse, au service du roi des Deux-Siciles, me proposent à l'instant de me conduire dans leur voiture sur la scène du phénomène. J'accepte; je vous donnerai à mon retour de plus amples détails.

Dix heures du matin.

Je voudrais avoir la plume d'un des conteurs arabes pour décrire les sinistres magnificences qui viennent de se dérouler sous mes yeux dans cette nuit de deuil. Les horribles splendeurs de la montagne volcanique dépassent tout ce que l'imagination de l'homme peut rêver de plus fantastique. La lave s'est répandue sur une grande étendue de terrain; elle occupe une surface de deux lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur et quatre mètres d'élévation. Les désastres sont considérables. Rien de plus triste et de plus affligeant au monde que le spectacle des pauvres paysans chargés de ce qu'ils ont de plus précieux et se retirant devant la lave. J'ai vu, à travers les flammes de l'incendie, un vigoureux jeune homme emportant un vieillard sur ses épaules et une jeune fille dans ses bras : le printemps et l'hiver.

Heureusement que la lave s'est dirigée du côté le moins populeux; cependant elle a dévoré 54 maisons, la villa appartenant au baron Carsimone et l'église de San-Felice. La rapidité du courant de la lave en plaine est calculée à 360 pieds napolitains à l'heure. Les campagnes parcourues par le fleuve destructeur sont, en grande partie, la propriété du prince Ottajano. Elles se composent de bois de pins, de magnifiques vignobles, de terres labourables d'une valeur de 45,000 fr. environ.

Dans l'église de San-Felice, pendant que le curé bénissait le peuple, accouru en foule, la lave, qui semblait respecter la chapelle, changeant tout à coup de direction, est venue se heurter contre les murs avec un horrible fracas, et le curé a dû prendre la fuite, le saint-sacrement à la main. Il promettait dix piastres à celui qui aurait le courage de sauver les cloches; mais l'épouvante était telle que personne ne s'est présenté, et, quelques minutes après, les cloches ont été emportées.

Cette éruption du Vésuve est la quarante-septième depuis celle que décrivit Pline le jeune, et la cinquième depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Les Anglais qui l'ont manquée espèrent bien que ce ne sera pas la dernière!

GÉRARD, LE TUEUR DE LIONS.

Voici comment cet intrépide officier de notre armée d'Afrique raconte lui-même, au club des chasseurs, ses deux derniers exploits de haute vénerie.

Constantine, 7 février.

« Deux lions, venus je ne sais d'où, parcouraient le cercle de Constantine, vivant aux dépens du propriétaire; ils se trouvaient dans le pays des Séguia, lorsque j'y arrivai moi-même. C'était le 29 janvier dernier. Le douar qui m'avait reçu fut visité par eux pendant la nuit. Le lendemain, de bonne heure, je gagnais un des hauts plateaux du Zérazer, cette montagne où j'ai tué mes derniers lions, en février 1849. Dix Arabes faisaient le bois du nord au sud, dix autres venaient du sud au nord. Le rendez-vous était au milieu de la crête, sur un beau plateau.

« Les quêteurs du nord n'avaient rencontré que des voies sur-neigées. Ceux du sud, plus heureux, tombèrent sur le repaire des lions, qui furent étonnés qu'on les éveillât de si bonne heure. Ils allèrent se rembûcher non loin de là, en témoignant leur mauvaise humeur à leur manière. Le cheick des Séguia, qui vint au rapport, me dit que l'un des lions paraissait protéger l'autre, et ne refuserait pas le combat. J'arrivai près du repaire vers les deux heures de l'après-midi; les lions ne l'avaient pas quitté. Un groupe d'Arabes, restés en observation, me dirent que l'un d'eux était sorti plusieurs fois du massif, et qu'il avait témoigné de la colère. Après avoir fumé quelques pipes et fait placer en lieu de sûreté un officier du bureau arabe, qui m'accompagnait, j'ordonnai à tous les Arabes, moins celui qui portait mes armes, de descendre dans la vallée afin de ne plus inquiéter les lions. Cette manœuvre réussit. A peine avaient-ils disparu, qu'un lion sortit du massif et se dirigea vers moi; le second le suivait à cinquante pas; ils arrivaient droit à moi. J'étais assis sur un rocher qui dominait la position, et auquel on parvenait par d'autres rochers coupés par des crevasses. L'Arabe qui portait mes armes était à côté de moi. Je pris la carabine Devisme et l'armai; j'armai également la carabine de réserve à un coup, et la laissai entre les mains de l'Arabe, après l'avoir rassuré et lui avoir dit de me la passer dès que j'aurais fait feu de mes deux coups. Le premier lion ayant sauté sur les gradins inférieurs du rocher, me regarda. J'allais presser la détente, lorsqu'il se tourna vers son compagnon; ce mouvement me présenta si bien l'épaule droite que je n'hésitai pas. Au coup de feu, il tomba en rugissant, fit un effort pour se relever, et retomba; il était hors de combat. Le second était déjà au pied du rocher, la queue au vent, le verbe haut; il reçut le premier coup un peu en arrière de l'épaule, à dix pas de son camarade; il fléchit, se releva, et, d'un bond immense, arriva sur le rocher même où je me trouvais. Prendre la carabine des mains de l'Arabe, ajuster le lion à la tempe, faire feu et le tuer sur place, à quatre pas, tout cela s'opéra par la protection de saint Hubert, notre patron, en moins de temps que je n'en mets à vous le dire. Le coup de grâce fut donné au premier, et tout fut dit. »

NOTA.—Ce coup double porte à dix-sept le nombre des lions tués par M. Gérard, depuis son séjour en Algérie.

— M. DE FELETZ vient de mourir. Ex-oratorien, abbé sécularisé, érudit spirituel, ancien rédacteur des *Débats*, il n'écrivit que des articles, presque oubliés aujourd'hui; mais

ces articles valent plus d'un ouvrage que prônent la réclame et l'annonce. La mort de cet homme de bien a fait regretter la récente rigueur qui lui enleva, si près de la tombe où il descendait aveugle, sa modeste retraite à la bibliothèque Mazarine. La place qu'il laisse vacante à l'Académie française est disputée, dit-on, par M. Saintine, notre collaborateur, par M. de Montalembert et par M. Alfred de Musset. Tous trois ont de si justes titres, que le choix entre eux sera difficile.

CARÊME. MUSIQUE. FÊTES DE CHARITÉ.

Le carême partage le monde parisien entre les sermons, la musique et les fêtes de charité. Le père Lacordaire à Notre-Dame, et M. de Ravignan à Saint-Thomas-d'Aquin, sont plus suivis que jamais. On court surtout à ce dernier, qu'on n'avait pas entendu depuis si longtemps, et dont l'éloquence semble avoir gagné dans le silence.

— La musique, de son côté, ébranle chaque soir les quatre coins de Paris. Le même jour, une symphonie de Berlioz et un concert de Mme Sontag-Rossi, ramenée par les révolutions sur la scène! Et les deux salles étaient également remplies, et les deux succès se balançaient l'un l'autre! Et voici venir un troisième triomphe sans doute, une nouvelle œuvre de M. Louis Lacombe, l'auteur de *Manfred*, dont nous rendrons compte le mois prochain. Dans les salons particuliers, les talents qui percent alternent avec les talents reconnus. Mlle Martin est de plus en plus la reine du piano. Elle ne se borne plus à exécuter comme une jeune fée, elle compose comme un vieux maître. Le violon de M. Poussard, dernier grand-prix du Conservatoire, s'est élevé, d'un coup d'archet, au premier rang. Vienne une bonne occasion, et sa réputation sera faite. Chez M. Benoit-Champy, notre ancien ministre à Florence, à qui la politique n'a point ôté l'amour éclairé des arts, nous avons applaudi, à côté du charmant ténor Lamazou, deux élèves de Mme Pauline Garcia, Mlles Séguin et ***, qui font déjà honneur à leur illustre maîtresse. M. de Ruolz, le savant-artiste, qui trouve une si belle voix pour interprète, sans sortir de chez lui, nous a fait entendre M. Marcel Junca, le puissant chanteur dont la place est marquée à l'Académie de musique, où son passage rapide a laissé tant de regrets aux dilettanti. Enfin, les amateurs luttent parfois avec les virtuoses. Le salon de Mme la baronne de Tr... rappelle les Italiens, quand Mlle de Ré.. y laisse pleuvoir (avec quelle aisance et quelle grâce!) les perles de son gosier mélodieux; et Levassor en personne éclaterait de rire en voyant M. Litoux chanter et mimer *les Rues de Paris*, ou *Titi à Robert le Diable*.

La Charité au village, tableau de Beaume.
(Musée du Luxembourg.)

— Les fêtes données au profit des artistes de Petit-Bourg ont eu leur éclat accoutumé; mais la palme des bals de bienfaisance revient à celui des pauvres du onzième arrondissement, qui a eu lieu le 2 mars, au palais du petit Luxembourg, converti en palais d'Armide, sous l'habile direction de M. de Gisors. Les commissaires et les patronesses, hommes d'esprit et femmes de goût, non-seulement ont réuni, parmi les orangers, les fleurs et les lumières, l'élite de la société parisienne, mais encore l'ont reçue en gens du monde, comme ils l'eussent fait dans leurs propres salons. Les jeunes danseurs, rafraîchis libéralement, sans subir l'impôt forcé du buffet, ont été aimables d'inspiration, et non par charité, ce qui était jusqu'ici le fléau des bals de souscription. Cette révolution est importante, et cette conquête restera, car la recette des indigents n'y a rien perdu. On ne dira plus que les conservateurs sont ennemis des réformes; ils ont compris que rien n'échauffe une soirée comme des glaces!

Est-ce à dire que la charité ne puisse plus se passer du faste et du luxe? A Dieu ne plaise! Tous les moyens honnêtes lui sont bons, et les plus modestes sont encore les meilleurs. Le lendemain même du bal du petit Luxembourg, nous avons remarqué, au grand Luxembourg, le tableau suivant de M. Beaume, qui représente deux jeunes paysannes faisant l'aumône à une pauvre famille, au sortir de l'église, et nous avons voulu graver ici cette charmante toile, comme la plus vraie personnification de la charité. Elle dira à nos lecteurs, éloignés des bals parisiens, que la bienfaisance a ses fêtes jusque dans les moindres villages. Ces fêtes-là se passent dans le cœur de ceux qui donnent et dans le cœur de ceux qui reçoivent. Le Dieu né dans une étable leur sourit du sanctuaire où il les a inspirées.

P. C.

REVUE LITTÉRAIRE.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PÉROU, PAR W. H. PRESCOTT (1).

La société péruvienne se composait ainsi avant la conquête espagnole : 1° le souverain, « fils du Soleil » ; 2° la

(1) Ce grand ouvrage américain, que nos lecteurs vont connaître les premiers en France, est appelé à faire en Europe une sensation profonde. C'est la révélation, aussi curieuse que savante, d'une civilisation barbare, comparable à celle de la Chine et de l'ancien Mexique. On y trouvera, entre autres enseignements, la preuve historique, que certaines doctrines prétendues nouvelles, et données par quelques rêveurs comme le dernier mot du progrès, étaient au contraire appliquées, il y a des siècles, dans l'état primitif du Pérou, et n'y subsistaient qu'au moyen du despotisme le plus absorbant et de la négation même du progrès humain.

Mais laissons M. Noblet nous présenter d'abord l'illustre auteur qu'il a si à-propos et si bien traduit :

L'*Histoire de la Conquête du Pérou* est la troisième composition historique d'un de ces rares esprits que les littératures produisent dans leur jeunesse ou dans leurs époques de régénération, et qui, se plaçant d'un seul bond au premier rang, font tout à la fois leur réputation et celle de leur pays.

William H. Prescott, Américain, membre correspondant de l'Institut de France, était connu parmi nous bien avant que ses œuvres eussent été mises, par la traduction, à la portée du plus grand nombre de lecteurs. Ses deux grands ouvrages, l'*Histoire de la Conquête du Mexique* et l'*Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle*, l'ont classé tout d'abord à la tête de la littérature américaine, et en Angleterre, à côté de Hume, Robertson et Macauley. En France, nous le placerions entre M. de Barante, qu'il s'est proposé souvent pour modèle, et M. Augustin Thierry, avec lequel il a plusieurs ressemblances, qui, malheureusement pour lui, ne s'arrêtent pas aux conformités littéraires.

M. Prescott, que quelques notices ont représenté comme entièrement privé de la vue, croit devoir rectifier cette *erreur* dans sa préface de l'*Histoire de la Conquête du Pérou*. Les détails qu'il donne à ce sujet ont une simplicité touchante, qui peut faire apprécier en même temps l'homme et l'écrivain.

« J'étais, dit-il, à l'Université quand un accident me priva « d'un de mes yeux. Peu de temps après, l'autre fut attaqué d'une « inflammation si grave, que je me crus au moment de perdre « entièrement la vue. Il guérit pourtant, mais il en conserva une

noblesse, divisée en deux parties, les Incas et les Curacas ; 3° le peuple. Les Incas, ou la haute noblesse, appartenaient tous à la famille impériale, dont la descendance s'était considérablement multipliée par la polygamie. Les Curacas étaient les chefs des tribus successivement réunies à l'empire, et auxquels la politique des Incas conservait une partie de leur pouvoir.

I. — ÉDUCATION DE L'INCA.

Dès ses premières années, le royal rejeton était remis aux soins des *Amantas* ou «hommes sages», comme on appelait les maîtres de la science péruvienne; ceux-ci l'initiaient à toutes leurs connaissances, et particulièrement au cérémonial compliqué de la religion, dans laquelle il devait jouer un rôle éminent. On donnait aussi grande attention à son éducation militaire, chose de la plus haute importance dans un Etat qui, malgré ses déclarations de paix et de bienveillance, fut constamment engagé dans des guerres de conquête.

Dans cette école militaire, il avait pour condisciples ceux des nobles Incas qui étaient à peu près de son âge ; car le nom sacré d'Inca,—source féconde d'obscurités dans leurs annales,—était donné sans distinction à tous ceux qui descendaient, en ligne masculine, du fondateur de la monarchie. A seize ans, les élèves subissaient un examen public avant d'être admis à ce qu'on pourrait appeler l'ordre de la chevalerie. Cet examen était confié à quelques-uns des plus vieux et des plus illustres Incas. Les candidats devaient montrer leur valeur dans les exercices guerriers, dans la lutte, dans des courses assez longues pour bien établir leur force et leur agilité, dans des jeûnes sévères qui se prolongeaient plusieurs jours, et dans des combats simulés, à armes émoussées, il est vrai, mais qui étaient toujours accompagnés de blessures, et quelquefois suivis de mort. Pendant cette épreuve, qui durait trente jours, le néophyte royal n'était pas mieux nourri que ses camarades; il couchait sur la dure, marchait nu-pieds, et portait les vêtements les plus simples ;—genre de vie qu'on supposait propre à lui inspirer plus de sympathie pour les malheureux. —Malgré tout cet étalage d'impartialité, on peut admettre, sans leur faire injure, qu'aux yeux des juges la raison politique a dû quelquefois rendre plus visibles les qualités réelles de l'héritier de la couronne.

Les examens finis, les candidats choisis comme dignes des honneurs de la chevalerie barbare étaient présentés au souverain, qui consentait à prendre un rôle principal dans la cérémonie de l'inauguration. Il commençait par un bref discours, dans lequel, après avoir félicité les jeunes aspirants de leur aptitude aux exercices militaires, il leur rappelait la responsabilité attachée à leur naissance et à leur rang; puis, leur parlant affectueusement comme aux «*enfants du Soleil*», il les exhortait à imiter leur illustre ancêtre dans les bienfaits qu'il répand sur le genre humain. Les novices alors s'approchaient et s'agenouillaient devant l'Inca; il leur perçait les oreilles d'une aiguille d'or, qu'on y laissait jusqu'à ce que l'ouverture fût assez large pour pouvoir recevoir les énormes pendants qui distinguaient leur ordre, et d'où leur vint, chez les Espagnols, le nom de *Orejones*. Cet ornement était si lourd, que celui qu'on mettait aux oreilles du souverain en détendait le cartilage jusqu'à l'épaule ; difformité monstrueuse aux yeux des Européens, mais qui, sous l'influence magique de la mode, était regardée par les naturels comme une beauté.

Après cette opération, un des membres les plus vénérables de la noblesse attachait aux pieds des candidats les sandales de l'ordre, ce qui rappelle la cérémonie où l'on chaussait les éperons au chevalier chrétien. On leur permettait alors de se ceindre les reins de l'écharpe ou de la ceinture, pour annoncer, comme la *toga virilis* des Romains, qu'ils avaient atteint l'âge de virilité. On plaçait sur leurs têtes des guirlandes de fleurs, dont les couleurs variées offraient l'emblème de la clémence et de la bonté, vertus nécessaires au vrai guerrier; on y ajoutait les feuilles d'un arbre vert, pour montrer qu'elles devaient être éternelles. Le front du jeune prince était ensuite entouré d'un réseau ou d'une frange à glands de couleur jaune, faite du fil le plus fin de laine de vigogne; c'était l'insigne particulier à l'héritier présomptif de la couronne. Puis enfin, la noblesse inca venait, en commençant par les plus proches parents du prince, s'agenouiller devant lui et lui rendre hommage comme au successeur du monarque; après quoi toute l'assemblée se dirigeait vers la grande place de la capitale, où des chants, des danses et autres jeux terminaient l'imposante cérémonie de l'huaraca.

II. — RÉSIDENCES ROYALES. — TRÉSORS. —SUPERSTITIONS FUNÈBRES.

La résidence favorite des Incas était Yucay, à environ quatre lieues de la capitale. C'est dans cette vallée délicieuse, resserrée entre les deux branches de la Sierra, à

« telle débilité, « qu'à diverses reprises et pendant plusieurs an-« nées j'ai été obligé d'abandonner tout travail de lecture et « d'écriture. » Ce fut dans une de ces périodes de souffrance morale et physique, que M. Prescott reçut de Madrid les matériaux pour l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*. « Dans cette situation, dit-« il, environné de mes trésors transatlantiques, je ne ressemblais « pas mal à un de ces malheureux qui meurent de faim au sein « de l'abondance! » Mais que ne peut l'amour de l'art joint à la passion du travail! Forcé de renoncer momentanément aux services de son œil, M. Prescott résolut d'imposer à son oreille et à sa mémoire la tâche d'y suppléer. Il lui fallut se procurer un secrétaire, qui pût aussi remplir l'office de lecteur : il eut le bonheur de rencontrer tout ce qu'il pouvait désirer sous ce double rapport. De sorte qu'au bout de quelque temps « il devint si « familier avec les sons des diverses langues étrangères, qu'il « finit par les comprendre sans difficulté, à la simple audition. A « mesure que le lecteur avançait, ajoute M. Prescott, je dictais; « et quand mes notes devenaient suffisamment nombreuses, elles « m'étaient lues et relues plusieurs fois jusqu'à ce que j'en pos-« sédasse assez bien l'esprit et la teneur pour pouvoir me livrer « au travail de la composition. Ces notes servirent ensuite à sou-« tenir le texte. » — Mais il ne s'en tint pas là. Dicter ne pouvait lui suffire. Il éprouvait un irrésistible besoin de tracer lui-même sa pensée sur le papier. Et comme l'exercice de l'écriture ordinaire constituait une *trop rude épreuve* pour son œil faible encore et maladif, il dut faire usage de ce qu'il appelle *une botte à écrire*, c'est-à-dire une sorte de mécanique à l'instar de celle qu'emploient les aveugles, qui lui permettait de former les caractères dans l'ombre aussi bien qu'à la lumière. Les espèces d'hiéroglyphes qui sortaient de cette officine s'améliorèrent peu à peu, de telle sorte qu'il put, non sans fatigue toutefois et sans douleur, surveiller lui-même l'impression de l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* et préparer ses autres compositions historiques. « Satisfait, dit M. Prescott, de m'être relevé ainsi au ni-« veau des autres hommes, j'enviais à peine le bonheur de ceux « à qui la nature permet de prolonger leurs études plus avant « dans les heures silencieuses de la nuit. »

Ne croirait-on pas lire une page de l'histoire intime de M. Aug. Thierry? Et n'éprouve-t-on pas comme un sentiment d'humiliation pour soi-même, quand, doté d'une situation physique satisfaisante, on vient à jeter les yeux sur les immenses travaux de ces âmes d'élite qui semblent puiser, dans leur lutte contre la souffrance, de nouveaux éléments de force et de grandeur?

L'élégante traduction qui a paru en 1846, sous les auspices de M. A. Pichot, a déjà popularisé en France l'*Histoire de la conquête du Mexique*, le premier des ouvrages historiques de M. Prescott. L'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle* n'a pas encore, que nous sachions, paru en français. Nous entreprenons aujourd'hui de faire connaître, aux personnes qui ne peuvent lire l'original, l'*Histoire de la conquête du Pérou*, publiée à Boston et à Londres en 1847.

Nous allons faire en sorte que les lecteurs du *Musée des Familles* puissent en juger par les fragments les plus curieux. Ces fragments leur apparaîtront dépouillés des notes et des explications scientifiques qui attestent les immenses études de l'écrivain, non moins que sa consciencieuse élaboration. Mais ils seront disposés de manière à leur donner une vue complète, quoique rapide, des parties essentielles de l'ouvrage. Nous sommes sûr du moins que l'attrait du piquant et de l'inattendu n'y manquera pas. (*Note du traducteur.*)

l'abri des âpres brises de l'est, sur une terre sillonnée de sources et de ruisseaux, dont les eaux limpides répandaient partout la fraîcheur, c'est là qu'ils avaient bâti le plus beau de leurs palais. Fatigués des travaux et de la poussière de la ville, ils se retiraient là, et venaient goûter, au milieu de leurs femmes préférées, les plaisirs d'un repos voluptueux, sous les frais berceaux dont les fleurs remplissaient l'air et les sens de parfums enivrants. Là aussi, ils aimaient à se livrer au luxe de leurs bains, alimentés par le cristal des eaux qui, conduites dans des canaux souterrains par des tuyaux d'argent, en jaillissaient dans des bassins d'or pur. Leurs vastes jardins, garnis de nombreuses espèces de fleurs et de plantes, qui croissaient naturellement dans cette région tempérée des tropiques, recélaient des parterres d'une espèce des plus extraordinaires, car on y voyait briller les formes les plus variées de la vie végétale, habilement imitées en or et en argent! Parmi ces trésors, on a surtout conservé le souvenir du blé indien, la plus belle des graminées de l'Amérique, et l'on parle encore de l'art avec lequel l'épi d'or était à demi caché entre les larges feuilles d'argent et le léger gland de ce métal, qui flottait gracieusement au sommet.

Si la foi du lecteur hésitait devant ces peintures éblouissantes, nous le prierions de se rappeler que les montagnes du Pérou recélaient l'or dans leur sein; que les naturels connaissaient l'art de l'extraire et qu'ils le pratiquaient sur une grande échelle; que le minerai n'était jamais converti en monnaie, et qu'il passait entièrement dans les mains du souverain pour être employé à son usage exclusif, soit en objets d'utilité, soit comme ornement. Nous ne connaissons pas de fait plus certain: il est attesté par les conquérants eux-mêmes, auxquels les moyens de vérification ne manquaient pas, et qui n'avaient aucun motif de trahir la vérité. — Les poëtes italiens, dans leurs pompeuses descriptions des Jardins d'Alcine et de Morgane, étaient plus près de la réalité qu'ils ne l'imaginaient.

Cependant on a vraiment sujet d'être surpris quand on considère que ces richesses des princes péruviens, chacun d'eux les avait amassées lui-même; ils n'en devaient rien à l'héritage de leurs prédécesseurs. A la mort d'un Inca, ses palais étaient abandonnés, tous ses trésors, à l'exception de ce qu'on employait pour ses obsèques, ses équipages et sa garde-robe restaient dans l'état où il les avait laissés, et ses nombreuses habitations étaient fermées pour toujours. Le nouveau souverain devait pourvoir lui-même aux nécessités de son rang. Cette coutume avait sa source dans la croyance populaire que l'âme du défunt reviendrait, au bout d'un certain temps, ranimer son corps sur la terre; on voulait qu'il y retrouvât pour son service ce dont il avait fait usage pendant sa première vie.

Lorsqu'un Inca mourait, ou, pour employer son propre langage « était appelé à la demeure de son père, le soleil, » ses obsèques étaient l'objet d'une pompe solennelle; les entrailles étaient enlevées du corps et déposées dans le temple de Tempu, à cinq lieues environ de la capitale. Une partie de sa vaisselle plate et de ses bijoux était enterrée avec lui, et l'on immolait sur sa tombe un certain nombre, quelquefois, dit-on, jusqu'à mille, de ses courtisans et de ses favorites.

Cette terrible cérémonie était suivie d'un deuil général dans tout l'empire. Pendant un an, à des jours marqués, le peuple s'assemblait pour renouveler l'expression de sa douleur; on faisait des processions avec la bannière du monarque défunt; des bardes et des ménestrels étaient chargés de raconter ses exploits, et leurs chants étaient répétés dans les grandes solennités, en présence du prince régnant, afin d'exciter son émulation par l'exemple glorieux de celui qu'il remplaçait.

Après avoir été savamment embaumé, le corps de l'Inca était transporté dans le grand temple du Soleil, à Cuzco. En entrant dans ce sanctuaire auguste, le souverain se trouvait au milieu de ses royaux ancêtres placés sur deux rangs — les hommes à sa droite, les reines à sa gauche, — tous éclairés par le grand luminaire dont les rayons d'or étincelaient sur les murs du temple. Revêtus de leur costume princier le plus habituel, les corps étaient placés sur des chaises d'or, la tête inclinée vers la terre, les mains humblement croisées sur la poitrine, ayant sur leurs traits cette sombre teinte, — moins susceptible de changement que les couleurs plus fraîches des Européens, — et conservant leur chevelure noire ou argentée par l'âge, selon l'époque de la vie à laquelle ils étaient parvenus. — On aurait dit d'une société de pieux adorateurs plongés dans une profonde dévotion, — tant la forme et les traits de la vie avaient été habilement conservés. Les Péruviens ne réussissaient pas moins bien que les Egyptiens dans cette misérable industrie qui consiste à prolonger l'existence du corps au delà des bornes assignées par la nature.

Ils se laissaient entraîner à une illusion plus étrange encore dans les honneurs rendus à ces restes inanimés, qu'ils continuaient de traiter comme s'ils étaient pleins de vie. Une des demeures de l'Inca décédé restait ouverte, et était occupée par ses gardes et par sa suite avec toute la pompe usitée pour la royauté. A certaines fêtes on apportait, en grande cérémonie, sur la place publique les corps révérés des souverains. Les capitaines de leur garde respective invitaient les membres de la noblesse et les officiers de la couronne à des repas donnés au nom de leurs maîtres, dans lesquels se déployait toute la magnificence de leurs trésors. — « Telle était, dit un vieux chroniqueur, la profusion d'or, de vaisselle plate et de joyaux qu'étalait à cette occasion la grande place de Cuzco, qu'aucune autre ville n'a jamais rien vu de pareil. » Le service du banquet était fait par les domestiques de la maison qui le donnait, et les invités prenaient part au festin en observant les règles de l'étiquette avec le même soin que si le monarque y eût présidé de son vivant.

III. — COMMUNISME. — AGRICULTURE ET INDUSTRIE. — SORT DU PEUPLE.

Les règlements financiers des Incas et les lois sur la propriété forment le côté le plus remarquable de la politique péruvienne. La totalité du territoire était divisée en trois parts: une pour le soleil, une pour l'Inca, et la dernière pour le peuple. On ne sait pas au juste laquelle était la plus forte. Les proportions différaient sensiblement dans les diverses provinces. La distribution, il est vrai, s'opérait aisément, portant sur les bases du principe général, même pour les conquêtes nouvelles, dont le territoire s'ajoutait toujours à celui de la monarchie; mais la répartition dépendait du total de la population, et du plus ou moins de terres nécessaires aux besoins des habitants.

Le produit des terres assignées au soleil était affecté à l'entretien des temples, ainsi qu'aux dépenses des coûteuses cérémonies du culte et d'un nombreux clergé. Les terres réservées à l'Inca devaient subvenir aux besoins de la couronne, à ceux de la maison et de la famille royales, et aux diverses nécessités du gouvernement. Le surplus était divisé, *per capita* et à portions égales, entre le peuple. Comme on le verra tout à l'heure, tout Péruvien était obligé de se marier à un certain âge. Alors, sa communauté ou son district lui fournissait une habitation, construite de matériaux fort simples, et naturellement peu coûteuse. On lui assignait un lot de terre suffisant pour le nourrir, lui et sa femme. Une portion additionnelle était accordée à la naissance de chaque enfant; pour un fils, la part était le double de celle d'une fille. La division du sol se renouvelait tous les ans, et l'on accroissait ou l'on diminuait le domaine du tenancier en raison du nombre de sa famille. Le même arrangement s'observait à l'égard des Curacas, avec cette différence que le domaine qui leur était départi correspondait à l'élévation de leur rang.

Il est difficile d'imaginer une loi agraire plus complète et plus réelle. En d'autres pays, l'action de ces sortes de lois a toujours cédé, au bout d'un certain temps, à l'ordre naturel des événements; l'intelligence ou l'économie des uns et la prodigalité des autres ont ramené les vicissitudes de la fortune et rendu les choses à leur inégalité ordi-

naire. La loi de fer de Lycurgue elle-même cessa de fonctionner avec le temps, et s'évanouit enfin devant le goût du luxe et l'esprit de possession. La constitution territoriale des anciens Hébreux est probablement celle qui offre le plus d'analogie avec la constitution du Pérou. Il y avait cette différence que, chez les Hébreux, à la fin de chaque siècle, lorsque arrivait l'époque du grand jubilé, les terres retournaient à leurs premiers possesseurs; tandis qu'au Pérou, non-seulement le bail, si nous pouvons lui donner ce nom, finissait avec l'année, mais le tenancier n'avait droit, pendant sa durée, ni d'aliéner les terres ni d'y ajouter. Le terme de sa courte possession le trouvait absolument dans la même situation qu'au commencement. Cet état de choses devait nuire à cet esprit d'attachement pour le sol et à ce besoin d'amélioration qui sont inhérents à la propriété permanente, et qu'on retrouve presque partout au même degré chez les fermiers à long bail. Mais la pratique de la loi semble en avoir modifié beaucoup la théorie, et il y a tout lieu de croire que, avec l'amour de l'ordre et l'aversion pour tout changement, qui distinguaient les institutions péruviennes, chaque nouvelle répartition du sol confirmait ordinairement le tenancier dans ses possessions, de sorte que de propriétaire annuel il devenait presque toujours propriétaire viager.

La totalité du territoire était cultivée par le peuple. On s'occupait d'abord de la part appartenant au soleil. On cultivait ensuite les terres des vieillards, des malades, de la veuve et de l'orphelin, aussi bien que celles des soldats en activité de service; en un mot, de tous ceux qui dans la communauté se trouvaient, soit par infirmité corporelle, soit par toute autre cause, hors d'état de s'occuper de leurs propres affaires. Ces devoirs remplis, chacun pouvait travailler à son propre champ, mais sous la condition, qui ne souffrait aucune exception, d'aider son voisin, si quelque circonstance, comme, par exemple, le fardeau d'une famille jeune et nombreuse, venait à l'exiger. Enfin, on procédait à la culture des terres de l'Inca. Cela se faisait en grande cérémonie, par le concours de toute la population. A la fin de la journée, une sorte de sommation était adressée au peuple, de quelque tour ou de quelque éminence voisine; et dans chaque district, tous les habitants, hommes, femmes et enfants, s'empressaient de se rendre aux lieux indiqués, revêtus de leurs habits de fête et parés de leurs bijoux, comme s'il se fût agi de quelque grand jubilé : puis ils se livraient au travail avec le même plaisir, chantant des ballades populaires consacrées aux actions héroïques des Incas, réglant leurs mouvements sur la mesure musicale, et répétant en chœur le mot *hallé*, triomphe. Leurs airs nationaux avaient quelque chose de doux et d'agréable qui plut aux Espagnols : aussi plusieurs chants péruviens furent-ils mis en musique par les conquérants; les malheureux indigènes écoutaient avec une mélancolique satisfaction ces airs qui leur rappelaient un passé où leurs jours coulaient paisibles sous le sceptre des Incas.

Les dispositions prises pour la culture des terres étaient appliquées à la mise en œuvre des différents produits naturels du pays. Les troupeaux de lamas, moutons péruviens, étaient exclusivement réservés au soleil et à l'Inca; leur nombre était immense. Répandus dans les diverses provinces, surtout dans les régions les plus froides, ils étaient confiés à des bergers expérimentés qui les changeaient de pâturages selon les saisons. Chaque année, un grand nombre étaient dirigés sur la capitale, pour la consommation de la cour et pour les fêtes et sacrifices religieux. Mais on n'y envoyait que les mâles, il était défendu de tuer les femelles. La nourriture et la manutention de ces animaux étaient l'objet de règlements minutieux, conçus avec une telle sagacité, qu'elle excitait l'admiration des Espagnols, familiarisés dans leur propre pays avec la conduite de grands troupeaux de mérinos voyageurs.

Lors de la tonte, la laine était déposée dans les magasins publics. Chaque famille en recevait alors une quantité suffisante pour ses besoins, particulièrement confiée à la partie féminine de la maison, laquelle était toujours habile dans l'art de filer et de tisser. Lorsqu'au moyen de ce travail, la famille se trouvait pourvue de vêtements grossiers mais chauds, en rapport avec la température des montagnes, — car dans les vallées, le coton, fourni de la même manière par la couronne, remplaçait en partie la laine, — le peuple devait travailler pour l'Inca. Il n'était permis à personne, au Pérou, si ce n'est aux malades et à l'extrême vieillesse, de manger le pain de l'oisiveté. La paresse était un crime aux yeux de la loi, qui la punissait sévèrement, tandis que l'industrie était publiquement honorée et récompensée.

La même méthode était suivie pour les autres réquisitions du gouvernement. Toutes les mines du royaume appartenaient à l'Inca. Elles étaient exploitées à son profit exclusivement, par des gens habitués à ce travail et choisis dans les districts où les mines étaient situées. Tout Péruvien de la seconde classe était laboureur et devait, sauf les exceptions déjà mentionnées, pourvoir à sa propre existence par la culture de son champ. Cependant une petite partie de la communauté était instruite aux arts mécaniques, même du genre le plus élégant, comme ceux qui servaient au luxe et à l'ornementation. Ce travail, limité aux besoins du souverain et de sa cour, n'exigeait qu'un petit nombre de bras; on en employait davantage à l'exécution des grands édifices publics dont le pays était couvert. La nature et l'étendue des services requis étaient toujours fixées à Cuzco, par des agents bien informés des ressources des différentes provinces et de l'aptitude de leurs habitants.

Ces renseignements étaient obtenus par une institution dont on retrouve à peine l'équivalent chez les peuples demi-civilisés. Dans toute l'étendue du pays, on tenait registre des naissances et des décès; et chaque année on faisait pour le gouvernement des relevés exacts de la population, au moyen du *quippos* (1). On faisait aussi, à certaines époques, une sorte de cadastre général, qui donnait une connaissance complète du caractère du sol, de sa fertilité, de la nature des produits végétaux et minéraux; en un mot, de tout ce qui constituait les ressources physiques de l'empire. Au moyen de ces détails statistiques, le gouvernement pouvait aisément, après avoir déterminé l'ensemble des réquisitions, répartir le travail proportionnellement aux facultés de chaque province.

Chaque province fournissait des sujets propres à certains emplois, et ces emplois, comme nous le verrons ci-après, se transmettaient de père en fils. Ainsi, tel district fournissait les plus habiles mineurs, tel autre les meilleurs ouvriers en métaux et en bois, etc. Les outils étaient fournis par le gouvernement. Personne n'était obligé de donner au service public plus de temps que ne le comportait son engagement. Celui dont le temps était fini était remplacé par un autre pour le même terme. Il faut observer que toutes les personnes engagées au service du gouvernement, et cette remarque s'applique également à l'agriculture, étaient entretenues, pendant toute la durée de leurs travaux, aux frais de l'État. Au moyen de cette rotation constante du travail, personne n'était surchargé, et chacun avait le temps de pourvoir aux besoins de sa propre famille.

Une partie des denrées agricoles et des produits manufacturés était portée à Cuzco pour les besoins immédiats de l'Inca et de sa cour. Le reste, et c'était de beaucoup la plus forte part, était déposé dans les magasins publics des différentes provinces. Tous les ans, un inventaire des divers produits, avec mention des quartiers d'où ils provenaient, était fait par les officiers royaux et transcrit sur les registres des *quipucamayos*, avec une précision et une régularité surprenantes. Ces registres, transmis à Cuzco, étaient mis sous les yeux de l'Inca, qui pouvait

(1) Le quippos était une espèce de lanière faite avec la fibre du maguey, et de laquelle pendaient plusieurs cordes. C'est avec les nœuds de ces cordes que les Péruviens exprimaient leurs idées, à peu près comme on les exprime en Orient avec des fleurs.

d'un seul regard embrasser, pour ainsi dire, tous les résultats de l'industrie nationale.

Tels sont les principaux traits des institutions péruviennes, relativement à la propriété. Les écrivains auxquels nous les empruntons, quoique se contredisant dans les détails, s'accordent généralement dans l'ensemble.

N'oublions pas le côté sombre du tableau. Les impôts exigés du peuple semblent avoir été assez lourds : c'est sur lui que pesait tout le fardeau, non-seulement de son ordre, mais de tous les autres ordres de l'Etat. Les membres de la famille royale, les nobles supérieurs, les fonctionnaires publics et le corps nombreux du clergé, étaient tous exempts de taxe. Le peuple avait donc à défrayer toutes les dépenses du gouvernement.

Aussi, le malheur de ce peuple était de ne pouvoir améliorer sa situation. Il travaillait pour les autres plutôt que pour lui-même. Quelque industrieux qu'il se montrât, il ne pouvait ajouter une acre à ses possessions, ni s'élever d'une ligne sur l'échelle sociale. Le grand et universel mobile de toute industrie honorable, celui d'une amélioration personnelle, était perdu pour lui. La grande loi du progrès humain lui était inconnue. Tel il était né, tel il devait mourir. Son temps même ne lui appartenait pas en propre. Dépourvu d'argent et presque de toutes valeurs quelconques, il payait ses taxes en nature. Il n'est pas étonnant que le gouvernement ait traité la paresse comme un crime. C'était en effet un crime contre l'Etat, et perdre son temps, c'était en quelque sorte voler le trésor public. Le Péruvien, travaillant toute sa vie pour les autres, était à peu près comme le coupable condamné à tourner la meule, qui accomplit tristement sa tâche en parcourant chaque jour le même cercle, bien convaincu que, quels qu'en soient les profits pour l'Etat, lui-même n'y peut jamais rien gagner.

Les Incas s'étaient proposé d'inspirer à leurs sujets un esprit d'obéissance passive et de tranquillité, un complet acquiescement à l'ordre établi. Ils y réussirent entièrement. Les premiers Espagnols qui visitèrent le pays ne se lassent pas d'affirmer que nul gouvernement ne pouvait être mieux approprié au génie du peuple, et qu'aucun peuple ne paraissait plus satisfait de son sort, plus dévoué à son gouvernement.

NOBLET.

(*Traduit de l'anglais.*)

MODES.

A Madame***, en Bretagne.

Casse-cou, chère amie ! vos couturières et leurs journaux vont vous recommander cent toilettes qui ont brillé aux fêtes du 2e et du 11e arrondissement, voire à la présidence ! Défiez-vous-en ! je les ai vues. Ce sont des doubles jupes, échancrées sur le devant, couvertes des plus étranges dessins damassés, garnies de tout ce que le mauvais goût imagine, dans les latitudes de la rue de Bréda. Ce sont des coiffures qui résument les quatre saisons : gazon, fleurs, gerbes et fruits, dégringolant en grappes jusque sur la poitrine, qu'ils écorchent sans vergogne et sans compassion. Ce sont des costumes d'enfant qui feraient durer le carnaval jusqu'à Pâques et à la Trinité ; ce sont enfin des paletots d'hommes que je ne vous décrirai point... par décence, et dont la copie ci-dessous (n° 2) n'a rien d'exagéré ; des pantalons à ramages, dont un soleil trompeur a fait éclore les arabesques, et des favoris qui rejoignent les moustaches, en donnant au visage la forme d'une poire, ou d'un losange horizontal. Casse-cou ! casse-cou !

Les toilettes bien portées sont les simples coiffures tombantes, les berthes et les mantilles dégagées, les triples volants d'étoffe ou de dentelles, mêlés de bouquets, que vous représente la gravure n° 1. Les bals d'enfants étant de plus en plus à la mode, on y a joint un travestissement de petite fille, qui brillait, à la mi-carême, chez Mme S..., et qui est des plus faciles à improviser.

ANNE DE B...

N° 1. Les modes bien portées. Travestissement d'enfant.

N° 2. Casse-cou ! Les modes mal portées.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

LES AVENTURES D'UN TABLEAU DES FRÈRES LENAIN.

Le Maréchal ferrant et sa famille. Tableau des frères Lenain. Musée du Louvre.

I. — LE PRIX DE L'HOSPITALITÉ.

Il y avait une fois deux peintres qui étaient frères et qui avaient un égal talent, chose rare dans l'histoire de la peinture.

Ils s'appelaient Louis et Antoine Lenain.

Nés à Laon vers la fin du seizième siècle, ils furent

(1) Voyez, pour la série, les Tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des tomes XI à XVI.

élevés ensemble et demeurèrent inséparables. Ils n'avaient qu'un atelier, qu'une bourse, qu'une table et qu'un lit; qu'un esprit pour deux mains, et qu'un cœur pour deux pinceaux.

Comme ils aimaient les plus simples aspects de la nature et les plus naïves figures de l'humanité, ils se mirent à visiter les chaumières du Cambrésis, dessinant les mendiants sur la route, les laboureurs à la charrue, les rouliers dans les cabarets.

Ce genre alors n'était guère apprécié en France, où les belles dames de la cour méprisaient les chefs-d'œuvre de l'école flamande.

Rien n'annonçait donc la fortune à nos jeunes artistes, lorsque la mort faillit les atteindre dans leur obscurité.

Un jour qu'ils esquissaient une de ces fermes-forges, si communes dans le pays, Antoine, le cadet, tomba gravement malade.

Louis voulut le traîner jusqu'à l'auberge la plus proche; mais il fallut y renoncer, et accepter l'hospitalité du forgeron-maréchal.

Cette hospitalité, du reste, fut offerte de grand cœur par le digne homme et par sa famille. Celle-ci se composait de trois enfants, du mari, de la femme et d'un grand-père. Tout cela s'appelait Herbelot, et travaillait à qui mieux mieux. Le mari battait l'enclume, le fils aîné tirait le soufflet, ses petits-frères apportaient le charbon; la ménagère apprêtait le dîner, et l'aïeul surveillait la cave, dont il faisait grand cas.

Ces quatre personnes n'en formèrent qu'une avec Louis, pour coucher, soigner et dorloter Antoine dans le meilleur lit de la maison.

La plus savante médecine, c'est le dévouement, — n'en déplaise à la Faculté.

Le malade fut donc sauvé par ses hôtes, sans le concours des Diafoirus de l'époque. Tout au plus consulta-t-on le rebouteur du village, qui ordonna d'abord la diète, puis le vin le plus généreux du cellier.

Ce régime primitif réussit, et le peintre fut sur pied dix jours après.

Mais sa convalescence devant être longue, il voulut employer ses premières forces à gagner une hôtellerie.

— Non pas! s'écria le brave forgeron, vous êtes maintenant de la famille; vous resterez jusqu'au baptême de notre quatrième enfant, et c'est vous qui serez son parrain!

Antoine accepta encore, mais à une condition. Louis la lut dans ses yeux et l'annonça à la famille:

— Nous emploierons ce temps, dit-il, à faire vos portraits à tous, petits et grands, — et nous vous laisserons notre tableau comme tribut de notre reconnaissance.

Le forgeron topa, sa femme rougit, son père but un coup et ses enfants sautèrent de joie.

Le lendemain, les peintres se mirent à l'ouvrage. La forge devint leur atelier, le chevalet se dressa devant le fourneau; la famille entière fut esquissée autour de l'enclume.

Louis ébaucha d'abord le forgeron et sa femme. Puis Antoine, ranimé par l'émulation, dessina le grand-père. Enfin les trois enfants prirent place dans le groupe amical.

Au bout de trois semaines le tableau fut achevé, et le quatrième fils de la maison vint au monde. Le tableau était vigoureusement éclairé des feux de l'âtre. L'enfant rayonnait d'une santé mâle et vermeille.

Le jour suivant, le tableau fut installé dans la grande salle, et le nouveau-né fut baptisé du nom d'Antoine. Un repas joyeux eut lieu, le soir, devant les portraits encadrés de fleurs; le grand-père y noya sa raison dans les libations de sa joie.

On aurait bien voulu retenir encore les artistes; mais le travail les appelait ailleurs. Ils embrassèrent et quittèrent la famille, non sans promettre de la revoir plus d'une fois.

En prenant congé de la bonne mère, ils lui dirent à l'oreille:

— Gardez bien ce tableau, faible prix de votre hospitalité. Il est sans valeur aujourd'hui que nous sommes inconnus; mais un jour, peut-être, il sera une bonne dot pour notre filleul!

II. — LA RANÇON DU SOLDAT.

Vingt-cinq ans après, Antoine Herbelot était soldat du roi. On n'avait plus de ses nouvelles depuis longtemps et la famille était très-inquiète de son sort, — lorsqu'il écrivit à son père qu'enlevé dans une expédition de mer par les forbans algériens, il allait mourir, suivant leur usage, à la gueule d'un canon, si l'on n'envoyait six mille livres à ses bourreaux pour le racheter.

Six mille livres! c'était tout ce que valaient et la forge paternelle, et la petite ferme acquise par l'aîné en se mariant.

La famille, néanmoins, allait se sacrifier tout entière, si la Providence n'eût placé dans ses rangs un sauveur inattendu.

Ce fut une jeune fille du voisinage, nommée Louise Danchet, et fiancée au soldat, pour l'épouser à son retour.

Elle assistait à la lecture de la lettre fatale. Elle tomba évanouie de surprise et de douleur; mais revenue à elle-même, elle se releva, comme frappée d'un éclair, et elle courut au château de Val...., qu'habitait, depuis quinze jours, un riche financier, dont son frère était garde-chasse.

M. d'Amiron, ancien intendant des princes de Conti, s'était installé en grand seigneur dans son castel, et passait pour amateur éclairé des belles peintures.

Louise, en aidant son frère à déballer des tableaux, avait remarqué, peu de jours auparavant, une toile signée *Louis et Antoine Lenain*, et dans laquelle certaines figures rappelaient celles de la famille Herbelot. Elle ne douta pas que ce ne fût un ouvrage des deux artistes dont le souvenir était toujours précieux à la forge.

Elle arrive, haletante, à la porte du château; elle demande à parler à M. d'Amiron. On l'introduit dans le salon même où brillait le tableau des frères Lenain.

— Monsieur, dit-elle au financier, pardonnez la hardiesse de ma démarche. Ce tableau est d'un grand prix sans doute, puisque vous lui avez fait l'honneur de le placer ici?

— Oui certes, mon enfant, répond le châtelain. Je l'ai payé quatre mille livres. Il est de deux peintres qui commencent à faire du bruit, malgré le dédain de nos petites-maîtresses, et qui, en substituant le naturel à l'affectation, balanceront un jour les écoles flamande et hollandaise.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous acheter un tableau des frères Lenain, plus beau que celui-là?

M. d'Amiron regarde la jeune fille avec un rire ironique:

— Où avez-vous appris, ma chère, à estimer les œuvres d'art, dans le musée de votre village apparemment?

— Je vous dis, monsieur, que mon village possède un tableau qui vaut mieux que le vôtre; et je vous demande si vous voulez en juger par vos yeux.

— Par mes yeux, à la bonne heure! Où faut-il aller pour cela?

— A la forge d'Herbelot, demain matin, au coup de midi.

— Demain soit, j'y serai.

— Et moi aussi!

Louise Danchet se retira en faisant la révérence, et le financier resta confondu de sa bonne grâce et de son étrange proposition.

Louise avait pris l'heure de midi, pour introduire M. d'Amiron tandis que la famille dînerait. Elle ne confia son projet qu'à la mère de son fiancé; car le père Herbelot tenait tellement à ses portraits, qu'il eût vendu son propre lit avant de les céder à personne.

Mais hélas! la précaution de la jeune fille était bien superflue. Au lieu de dîner le lendemain en quittant son travail, le forgeron alla chez le garde-notes, avec ses trois fils, mettre en vente sa forge et la ferme de son aîné, pour réaliser la rançon du pauvre Antoine.

M. d'Amiron ne trouva donc au logis que la mère et la fille, et put tout à son aise examiner le tableau des Lenain.

Il convint, au premier coup d'œil, que Louise avait dit vrai, que ce tableau était plus beau que le sien.

— Mais, s'écria-t-il avec stupéfaction, comment un pareil trésor s'est-il enfoui chez vous?

— Il y est né, monsieur, avec le renom de ses auteurs, répondit la mère Herbelot.

Et elle raconta (mieux que nous-même) la simple histoire que vous venez de lire.

Louise y joignit celle du filleul d'Antoine Lenain, et des gagne-pain de la famille, mis à l'encan pour le racheter de la mort.

Puis les deux femmes en pleurs tombèrent aux genoux de M. d'Amiron.

— Parbleu! dit celui-ci en les relevant, pas n'est besoin de tant d'instances, mes amies. Ce tableau vaut en conscience huit mille livres, et maître Herbelot les trouvera chez moi, quand il voudra bien me l'apporter.

On se figure la joie des pauvres femmes!

Tout n'était pas fait cependant; il fallait le consentement du forgeron.

Louise eut encore une bonne idée, que le châtelain, ému, saisit au vol.

Un jeune peintre, qui travaillait chez lui, copierait le tableau en quelques jours, et cette copie resterait à maître Herbelot qui, en fait d'art, n'y voyait pas plus loin que son enclume.

Quand il revint, on lui conta l'aventure. Tel était son amour pour le souvenir des peintres, qu'il refusa d'abord de s'en séparer...; mais la perspective de sa forge vendue, de ses enfants sans asile, de son fils mort peut-être, si la rançon arrivait trop tard..., et enfin les supplications des femmes, et la consolation de la copie..., le déterminèrent à porter le tableau au château de Val...

Le soir même, le tabellion recevait contre-ordre; les six mille livres, confiées au fermier général, prenaient une route sûre vers Alger, et les deux mille livres de surplus étaient mises de côté pour le captif attendu.

Quelques semaines plus tard, un soldat arrivait joyeux dans une ferme des environs; et, la pipe d'une main, le verre de l'autre, contait ses exploits et ses malheurs à une famille ivre d'allégresse.

Cette ferme était celle de l'aîné des Herbelot.

Cette famille se composait de sa femme, de sa mère et de ses enfants.

Ce soldat était leur frère, leur oncle, leur fils, Antoine Herbelot, sauvé par le tableau de son parrain.

Quand tous se furent embrassés vingt fois, quand les marmots eurent bien joué avec le sabre de guerre, quand la bonne mère eut retrouvé la force de marcher, on se rendit en triomphe à la forge, où la fête recommença; puis chez Louise Danchet, où elle finit dans le délire le plus pur.

Le mariage d'Antoine et de Louise ne se fit pas attendre, et comme on délibérait, huit jours auparavant, sur l'emploi des deux mille livres restantes du tableau:

— Voici ce que je vous propose, s'écria Antoine avec transport: c'est de partir tous demain pour Paris et d'aller inviter à notre noce mon parrain et son frère.

Le voyage fut décidé par acclamation.

Arrivée à Paris, la famille entière demanda, au premier atelier, la demeure des frères Lenain; on la leur indiqua en ces termes:

« Messieurs Louis et Antoine Lenain, membres de l'Académie royale de peinture. »

— Oh! oh! dit le soldat, mon parrain a gagné ses épaulettes!

Une adresse donnée par la gloire est bientôt trouvée. En moins d'une heure, tous les Herbelot, grands et petits, furent dans l'atelier, dans les bras de MM. Lenain.

On leur conta l'histoire de leur chef-d'œuvre, et chacun de pleurer.

Vous jugez si nos artistes quittèrent le pinceau pour aller à la noce, et s'ils furent les rois du festin et de la danse.

Or, ne croyez pas, lecteur, que ceci soit un conte. Qui pourrait en inventer d'aussi touchant? C'est la véritable et simple histoire, bien connue dans le Cambrésis, du beau tableau du Louvre, reproduit par notre gravure.

Du château de M. d'Amiron, ce tableau, de plus en plus estimé, passa à l'hôtel des princes de Conti, qui le payèrent dix mille livres. Ceci est encore officiel. Enfin de mains en mains le *Maréchal ferrant et sa famille* arriva au Musée du roi, où il lutte encore de vigueur, de naïveté et de lumière avec les meilleurs tableaux de la Flandre et de la Hollande.

N'oublions pas le digne complément de ce récit. Après avoir travaillé ensemble jusqu'aux approches de la vieillesse, Louis et Antoine Lenain ne purent être séparés par la mort même. Ils s'éteignirent en mai 1648, à deux jours d'intervalle.

PITRE-CHEVALIER.

VOYAGE DANS L'INDE. — MONUMENTS (1).

AGRA. PALAIS D'AKBAR. PERLE DES MOSQUÉES. TOMBEAU DE TAJI-MAHAL.

Nous lisons la description exacte du palais d'Akbar dans le *Journal asiatique* de Calcutta. Les détails suivants donneront une idée du style adopté dans la plupart des édifices indiens de cette époque: « Le palais est construit en granit rouge. Le bâtiment principal, qui borde la Jum-

(1) Voyez le numéro de janvier dernier.

na, se compose d'une grande salle, jadis tapissée d'argent massif, et d'une suite de pièces octogones liées entre elles par autant de vestibules. Les murs, le plafond, le dallage, tout y est en marbre blanc, incrusté d'arabesques en agates et en cornalines de diverses nuances. Vu des terrasses qui le surmontent, le palais se dessine sur un plan fort irrégulier; car on découvre alors qu'il se compose de plusieurs quadrilatères isolés, formant galerie autour d'un boulingrin, dont une salle de bain occupe le centre. L'un de ces hôtels a un pavillon d'été, où aucune croisée ne laisse pénétrer le jour. Ses murs sont incrustés de glaces et d'arabesques en gypse, en argent et en pierres précieuses, qui répandent un vif éclat. Le sol, pavé de marbre, est coupé de canaux destinés à recevoir l'eau courante, d'où s'échappait une fraîcheur continuelle. C'est là que les empereurs mogols venaient, à la lueur des flambeaux, chercher un abri contre les chaleurs de la journée.»

Le palais d'Ackbar a résisté jusqu'ici aux injures du temps. Il n'en est pas de même de son tombeau, qui s'élève à une demi-lieue au nord d'Agra, dans le voisinage des ruines de Secandra. Le mausolée du conquérant mogol se présente sous la forme d'une pyramide quadrangulaire en granit rouge, supportée par des colonnes de marbre blanc. Le cercueil est placé dans un caveau éclairé nuit et jour.

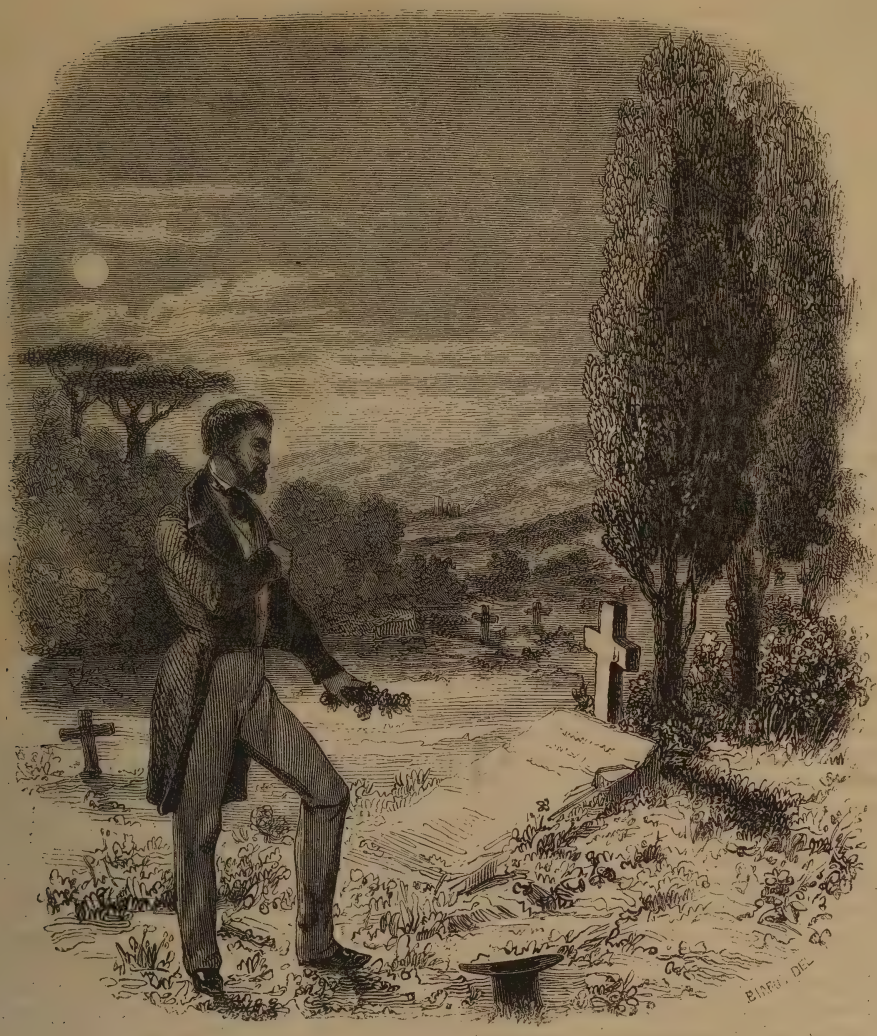
On voit encore à Agra la Muti-Mutjid, ou la Perle des Mosquées, et le fameux mausolée de Taji-Mahal, que l'on regarde généralement comme le plus beau monument du nord de l'Inde. L'empereur Jehan avait promis à sa femme Taji-Mahal de lui élever un tombeau qui, pour la beauté et la richesse, n'eût pas son pareil dans le monde. Les pyramides des rois d'Egypte paraissent peut-être plus grandioses, en raison de leurs gigantesques proportions et des immenses travaux qu'elles représentent; mais ce ne sont que des blocs de pierres inertes, équarries à coups de marteau, transportées à force de bras; tandis que le monument de Taji-Mahal, dans sa forme moins massive, est un chef-d'œuvre d'art et de ciselure; ce sont des blocs de marbre travaillés par des artistes.

Ainsi, dans l'Inde comme en Egypte, la vanité des souverains s'attachait surtout à la magnificence des tombes. Aux palais de granit, dont les dômes argentés retentissaient aux bruits de leurs fêtes ou dérobaient aux yeux des peuples la honte de leur oisiveté fastueuse, les princes indiens préféraient les mausolées de marbre où devaient reposer leurs cendres. Il semble qu'ils aient calculé la brièveté de la vie et l'éternité de la mort, et qu'ils aient réservé pour leur dernière demeure les matériaux les plus solides, les plus riches trésors, les plus merveilleuses conceptions de l'art auquel ils confiaient le soin d'immortaliser leur court passage ici-bas!

C. LAVOLLÉE.

Le retour du soldat, Antoine Herbelot. (Voyez la page précédente).

L'AVEUGLE DU PÉRIGORD (1).



La Tombe de l'exilée; le bouquet d'adieu. Dessin de M. Biard.

Pierre Labatut, jeune volontaire du Périgord, se distingua parmi les héros improvisés qui, s'élançant au-devant de l'Europe conjurée contre nous, obtinrent de la victoire le salut de la patrie. Esprit ardent mais léger, brave mais irrésolu, le volontaire, après avoir gagné ses épaulettes sur le champ de bataille, fut pris par les Anglais, qui le conduisirent en Sicile. Echappé à la captivité, il rencontra à Messine une jeune Sicilienne qui consentit à l'épouser. Bientôt il devint père d'un enfant qu'on nomma Joseph.

Né pour les arts et les souffrances, cet enfant essaya ses premiers pas sur le sol enchanteur qui inspira Empédocle et Virgile.

L'inconstant Labatut suffisait avec peine aux besoins de sa famille. Les *Poésies originales des Troubadours* venaient de paraître; l'*avant-propos* de ce livre lui apprend qu'un littérateur, son compatriote, son ami d'enfance, M. Pélissier, est devenu le collaborateur de l'académicien célèbre, auteur de cet ouvrage. Un sentiment patriotique se réveille

(1) L'intérêt touchant de ce récit pourrait lui donner l'air d'un roman. Nous devons donc prévenir nos lecteurs que c'est l'histoire authentique d'un lauréat de l'Académie française, — histoire écrite pour le *Musée des Familles*, par un des plus illustres juges de l'*Aveugle du Périgord*. Elle contient plus d'une leçon pour les jeunes imaginations qui se lancent dans la carrière des lettres, et elle consolera plus d'un malheureux qui se croit peut-être inconsolable.

en lui et le rend à sa mobilité naturelle ; il veut revoir la France et demander à son ami des travaux littéraires. Il vend à la hâte le peu qu'il possède et s'embarque avec sa femme et son fils. Le vaisseau anglais qui les porte relâche à Gibraltar. A l'instant même une maladie pestilentielle s'y déclare ; la femme de Labatut en est atteinte et meurt.

Le petit Joseph conserva l'empreinte profonde de la douleur dont il fut déchiré par la perte de sa mère. Il a toujours vu depuis, dans ses rêves (mieux que ne l'a peint M. Biard lui-même), son père jetant un bouquet d'adieu sur cette tombe, laissée à la terre d'exil...

Après une traversée longue et périlleuse, on dépose Labatut, ruiné, avec son enfant, sur les côtes de France.

Il part de Calais en décembre, à travers la neige, son bagage en sautoir et tenant d'une main le pauvre petit Joseph, âgé de cinq ans, qui trébuche à chaque pas, souffre de fatigue et de froid, et demande en pleurant sa mère et le soleil de Sicile : « Pourquoi, disait l'enfant, la terre est-elle dure et blanche ; pourquoi allons-nous sous ce ciel noir et froid ; pourquoi ces hommes, qui parlent sans que je les comprenne, ne nous ouvrent-ils pas leurs maisons pour nous y reposer? »

Quand Joseph, engourdi de froid et de fatigue, ne pouvait plus avancer, le père essayait de réchauffer ses petites mains glacées, et, le portant sur son épaule, le couvrait de son vêtement en lambeaux jusqu'au lieu où la compassion leur laissait prendre l'abri d'une grange ou d'une étable.

Enfin à neuf heures d'un soir de janvier, par un temps sombre et pluvieux, les pèlerins sonnent à la grille d'une belle maison, à l'extrémité de la rue Basse de Passy. C'est la demeure du secrétaire perpétuel de l'Académie française et du bienfaiteur que cherchait Labatut. M. Pélissier accueille avec empressement l'ancien ami qu'il reconnaît ; sa détresse, celle de son enfant, le touchent jusqu'aux larmes. Toute la maison, habitée par deux familles amies, s'émeut à la vue des tristes voyageurs. Une dame s'empare de l'enfant, le débarrasse de ses vêtements trempés et raidis par l'eau glacée. On le revêt à la hâte ; elle-même panse les pieds meurtris du pauvre petit Joseph, qui, tout surpris de tant de soins, se ranime et remercie sa bienfaitrice dans son doux langage italien. Il se croit ramené près de son berceau et de sa mère.

Bientôt des lettres du Périgord pressent le fugitif de revenir avec son enfant au séjour natal. Une douce hospitalité leur a rendu la force et le courage, et ils se remettent en route, mais dans une bonne voiture et sans redouter la faim.

Après une résidence de quelques mois dans sa famille, Labatut, dont les angoisses multipliées avaient usé la vie, mourut en laissant son intéressant orphelin à la charge de sa famille qui, devenue pauvre, se dispersa bientôt. Une parente éloignée, veuve qui n'avait qu'un fils, eut pitié du petit Joseph et lui servit de mère. Mais cette mère, si compatissante, était presque dans l'indigence. Trompée dans ses vues généreuses pour un enfant à qui elle ne pouvait pas même enseigner à lire, elle eut recours à un vieux curé qui se chargea de Joseph et lui enseigna quelque chose du peu qu'il savait lui-même. Déjà se développait dans sa jeune imagination le goût impérieux des scènes de la nature ; il éprouvait les extases d'une âme formée pour les arts et que prend souvent pour de folles rêveries celui qui ne peut les comprendre. L'hiver était un temps perdu pour l'instruction. Renfermé au presbytère, le pauvre Joseph, qui lisait fort mal et savait à peine former une lettre, avait trouvé dans le fond d'une armoire un volume d'une traduction de l'*Iliade*, orné de vignettes ; les scènes homériques, retracées au burin, lui donnèrent le désir de lire l'ouvrage. La curiosité fut son maître ; il parvint à déchiffrer le poëme qui l'enchanta, et, dans son enthousiasme, il s'évertuait à charbonner sur les murailles les figures d'Achille, d'Hector, de Vénus et d'Hélène. Le curé tolérait le barbouillage de ses parois, et sa ménagère prenait souvent plaisir à louer le dessinateur, parce que, dans ses informes ébauches, elle croyait voir les saints et les vierges du calendrier.

Dans cet enfant barbouilleur se révélait l'artiste. Le zèle qu'il apportait à son labeur éveilla l'attention de son premier bienfaiteur, de M. Pélissier, qui, venu pour quelque temps en Périgord, avait revu le fils de son malheureux ami. Il ramena Joseph à Paris, et le plaça dans l'atelier d'un de nos premiers peintres. Les progrès rapides, l'intelligence supérieure de l'enfant faisaient espérer pour lui un brillant avenir. Cependant, tout en lui ouvrant la glorieuse carrière de l'art, on trouva prudent de lui assurer un moyen d'existence par un travail qui rapprochait l'artiste de l'industriel. Joseph excella en lithographie, et bientôt un gain régulier mit son talent à l'abri de la misère.

La double tâche qu'il remplissait avec une ardeur sans repos épuisa bientôt ses forces ; sa santé s'altéra. Une ophthalmie douloureuse, qui parut céder aux premiers soins de la médecine, se manifesta de nouveau avec des symptômes alarmants. Les efforts des plus habiles oculistes ne pouvaient plus combattre la cécité qui chaque jour faisait des progrès. Joseph, désespéré, quitte donc Paris et ses pinceaux ! Il va retrouver les bocages, les coteaux montagneux des bords de la Dordogne, et s'environner de l'air embaumé qu'il respira dans l'enfance ; mais en vain. Chaque jour l'enveloppe dans une obscurité plus épaisse. Comment supporter la vie dans un monde qui, pour lui, ne sera désormais qu'un tombeau?

Mais, dans une âme forte, le courage l'emporte sur les douleurs. Joseph maîtrise le désespoir, et reprend une nouvelle vie dans la puissance de son imagination. Ce qu'il ne voit plus de ses yeux, il l'aperçoit dans son âme ; il revêt les images de la nature des couleurs que leur prête sa mémoire intarissable. Le peintre devient poëte. Il chante le ciel qu'il ne voit plus ; il chante tous les sentiments qui l'agitent : les tourments des passions, les joies de l'espérance, les songes de l'orgueil, les délices et les tortures de la vie. Il ne retrace point ses méditations par des signes, mais il les grave dans son souvenir. Les feuillets de sa vaste mémoire sont toujours disposés à recevoir, à conserver les créations de sa pensée. Ce qu'il apprit autrefois, il le médite, le développe et l'étend ; il se souvient, il apprend, il devine.

Mais ce martyr, nous l'avons dit, est pauvre ; ses infirmités rendent ses besoins plus dispendieux. Joseph habitait chez le médecin qui l'avait soigné. Près de là résidait une famille qui consolait et choyait le malade. Une jeune fille de dix ans ne trouvait dans cette demeure isolée aucun moyen de s'instruire. Joseph entreprit de lui enseigner le peu qu'il savait. Par ses soins ingénieux, il fit connaître à la jeune enfant les premiers éléments du langage, que lui-même avait moins appris que devinés. Il lui enrichissait la mémoire de traits de générosité, d'apologues intéressants, des pages des grands écrivains et des poëtes que Joseph savait par cœur.

La jeune écolière répondait dignement aux soins du maître. Près de lui elle apprit à penser avec noblesse, à se conduire avec convenance. Douée d'un esprit élevé et simple à la fois, d'une sensibilité profonde et d'un juge-

ment exquis, elle charmait par ses lectures, par son entretien naïf et piquant l'infortuné Joseph. Toujours empressée à lui prouver sa reconnaissance, elle devinait ses goûts et se plaisait à les prévenir.

Emma atteignait l'âge où les trésors d'une âme vive et tendre se répandent volontiers, sans défiance d'elle-même, s'abritant dans la pureté de son cœur. Joseph avait de la grâce et de la noblesse dans le maintien; sa figure, pâlie par la douleur, était intéressante et belle; l'intelligence et le sentiment semblaient lui rendre tout l'éclat que ses yeux avaient cessé de lui prêter. Emma s'était habituée à la cécité de Joseph. Fière de ce qu'elle devait à ce guide, la reconnaissance le lui rendait cher. Cinq ans de soins assidus l'avaient retenue près de lui dans une douce familiarité; elle l'avait toujours regardé comme un tendre frère. Les âmes honnêtes ne se défient ni d'elles-mêmes ni des autres; tout est pur pour la vertu. Joseph, près d'Emma, éprouvait un sentiment ineffable dont il remerciait en lui-même sa jeune amie. Quand elle approchait, quand elle parlait, il croyait la voir, il la voyait en effet; il la créait en pensée. Près d'elle il ne regrettait rien de ce qu'il avait perdu; elle était pour lui la lumière, le soleil du désert de sa vie.

Cependant un parti avantageux se présente pour son élève, il en est instruit; ami de la famille, on ne lui cache rien. A la première idée du bonheur d'Emma, il en accepte l'espoir avec empressement; mais tout à coup une agitation violente ébranle son esprit et son cœur; il ne sait pas ce qui se passe en lui-même, joie ou tristesse, tendresse ou désespoir; il se sent défaillir, et des larmes ruissellent de ses yeux éteints. Pendant qu'il demeurait immobile dans une douloureuse stupeur, Emma s'était avancée près de lui.

— Joseph, lui dit-elle d'une voix émue, je vous dois ce que je suis; vous avez formé mon âme; en élevant mes sentiments, vous les avez rapprochés des vôtres: puissé-je m'acquitter envers vous en consolant, en charmant votre vie, dont je ne veux pas séparer la mienne; vous serez tout pour moi, comme je serai tout pour vous.

Joseph se précipite aux pieds d'Emma.

—J'aurai du moins connu le bonheur un moment! dit-il; tu viens, Emma, de verser dans mon cœur une joie intarissable; à ma dernière heure elle me charmera encore. C'en est assez; non, je n'accepte pas ton généreux sacrifice. Moi, t'envelopper dans mon sort misérable! t'enfermer avec moi dans les ténèbres où je suis captif! j'assombrirais les premiers beaux jours de ton printemps! Non, je ne t'entraînerai pas dans l'abîme de mes malheurs; je ne multiplierai pas ainsi mes angoisses. Une seule consolation m'est réservée, c'est ton bonheur; oui, tu seras heureuse! Ton ineffable bonté, ton esprit, ta raison, répandent autour de toi le calme, la joie pure et l'espérance. La félicité dont tu es la source retournera vers toi. Sois sans crainte, je saurai supporter tout, tout, jusqu'à la privation de t'entendre; loin de ton ami, tu charmeras ses instants. Tout entière dans mon cœur, je te verrai, je t'entendrai; tu ne seras jamais absente; tu rempliras ma solitude, tu en deviendras la divinité; je te confierai mes peines, ma joie, mes espérances; ton bonheur suffira pour nous deux.

Emma, hors d'elle-même, agitée par la tempête de ses sentiments, inondée de larmes, demeure immobile. Tout à coup elle est arrachée à son douloureux émoi par l'arrivée de ses parents, qui ne voient dans cette scène déchirante que les regrets amers de deux amis qu'on sépare.

De nouvelles tentatives de dévouement de cette tendre et généreuse femme n'eurent d'autre résultat que d'opposer au sacrifice d'une âme aimante l'inflexibilité de la vertu.

Emma, encouragée par l'exemple de celui qu'elle nommait son maître, se donna au mari choisi par la prudence paternelle. Joseph déploya toute sa noble fermeté, et se sentit élevé par le sacrifice même qu'il faisait à celle qu'il chérissait plus que sa vie; il accepta son sort en homme habitué à toutes les angoisses du malheur. Résigné à ne vivre que pour souffrir, il se rendit maître du désespoir. Quand les tortures de la vie n'anéantissent point la pensée, elles la fortifient et la fécondent. Ainsi, Joseph reçut du choc même des douleurs une seconde existence. Son imagination s'étendit, un monde nouveau s'y renferma; il se sentit poëte. Les soupirs de son affliction, la voix de sa conscience retentirent en lui-même comme des chants harmonieux, dont l'écho animait sa solitude; un feu divin illumina ses ténèbres. Comme Milton, il peut peindre les divers aspects d'un monde éclipsé à ses yeux; il revoit, dans son ingénieuse mémoire, tout ce qu'il y avait admiré. Le grand livre de la nature en vain est fermé devant lui, il peut y lire encore; mais seul, dénué de secours, comment conservera-t-il les fruits de sa pensée? ces chants retentiront comme un son passager qui murmure, s'affaiblit et s'éteint. Non, l'intelligence de Joseph est puissante, et comme si la nature enrichissait l'un de ses sens de ce qu'elle ravit à l'autre, sa mémoire, devenue immense, reçoit, conserve et classe toutes les productions de son esprit actif et varié. Bercé par les rêves de l'imagination, enivré de la douce extase des scènes qu'il retrace et des délices du labeur poétique, l'esprit de Joseph se repaissait dans une large abondance. Le poëte croyait ne manquer de rien, mais l'homme éprouvait un dénûment absolu. Heureusement, plusieurs jeunes gens d'alentour venaient réclamer ses enseignements. Il leur indiquait les sources du savoir et les instruisait par sa morale; sa dignité dans le malheur était un noble exemple qui le faisait chérir et respecter de ses disciples, attentifs à veiller sur lui. Il n'exigeait rien, il vivait de peu, et trouvait encore le secret de donner à plus pauvre que lui. L'homme de lettres qui, de loin, restait attentif à son sort, se rendit en Périgord, il engagea Joseph à dicter les pièces que son goût préférait.

Un volume fut ainsi tiré de la mémoire du poëte. De retour à Paris, M. Pélissier n'hésita point à faire imprimer, à ses frais, l'œuvre de son protégé L'originalité, l'allure un peu étrange du solitaire, sa verve vigoureuse, la naïveté et la profondeur de ses sentiments lui obtinrent beaucoup de succès.

L'œuvre prouvait un talent réel, la position du poëte lui donna l'apparence d'un prodige. Parmi les productions de l'époque, les *Poésies d'un Aveugle* furent distinguées par l'Académie française, qui leur décerna le prix d'encouragement *Latour-Landry*. Et le ministre, constant bienfaiteur des lettres, qu'il honore par ses propres talents, M. de Salvandy, accorda au lauréat une indemnité annuelle de 800 francs.

Désormais à l'abri de la misère, Joseph Labatut pourra donc porter, sans trop souffrir, le double fardeau du malheur et du titre d'écrivain.

DE PONGERVILLE,
de l'Académie française.

ÉTUDES MORALES ET RELIGIEUSES.

LA ROQUETTE, PRISON DES CONDAMNÉS.

Boutades contre un titre. — Gaieté d'un moraliste. — Un interlocuteur importun. — Philosophie des mœurs. — Route du bien, route du mal. — Les romanciers et l'historien des prisons. — Le père de la Roquette. — Le vieux Bicêtre. — La visite de Mirabeau. — Celle de l'inventeur de la guillotine. — Cruels massacres. — Ferrement des forçats au vieux Bicêtre. — Adieu de Bicêtre prison à Bicêtre hospice. — Naissance de la Roquette.

La Religion près des condamnés.

Ce titre est gai, n'est-ce pas? comme la porte d'une prison. Il y a de quoi faire reculer tout un monde de lecteurs! Aimable public du *Musée*, ne vous arrêtez pas aux bagatelles de la porte, je vous en conjure; entrez dans mon article. Vous y verrez, sous l'enseignement moral, des choses amusantes, plaisantes même; vous y trouverez, je l'espère, l'utile et l'agréable.

Déjà quelques lignes vous ont appris que notre plume, quoique métallique et provenant des ateliers de Plon, Regent-Street, London, se montre vive et légère à l'occasion (*castigat ridendo mores*).

N'ayez pas peur de ce latin; c'est comme au début d'un sermon, il en faut un peu pour commencer; eh! craignez plutôt que l'auteur ne *perde son latin* plus tard.

Beaucoup de moralistes ont essayé d'étudier les mœurs et de les améliorer, en indiquant la route qu'il fallait prendre pour arriver au bien moral; cette belle route, unique, il est vrai, mais difficile à suivre, puisque l'homme y marche sur un terrain glissant, où le moindre faux pas lui fait prendre un de ces mille détours qui l'égarent. Ces moralistes ont, certes, bien fait; quelques-uns de leurs élèves ont suivi leurs indications; mais disons-le, beaucoup ont tourné à gauche ou à droite, et ont été tout surpris, après s'être perdus en divers sentiers, de se retrouver dans un même lieu de regret, de déshonneur et d'amertume. Nous les avons vus là pleurant, les uns avec sincérité, les autres un peu par hypocrisie, les suites de leur égarement. Or, nous nous sommes dit : au lieu de nous borner à montrer la route unique qui mène au bien, si nous conduisions nos élèves dans le cercle fatal qui étreint tous ces malheureux égarés; si nous demandions à l'un : Par où êtes-vous arrivé à la dégradation? à l'autre : Comment avez-vous encouru le mépris de la société? à celui-ci : Qui vous a valu la rigoureuse peine que la justice vous a infligée? à celui-là : Pourquoi le bagne vous attend-il? à un autre : Pourquoi la hache du bourreau est-elle suspendue sur votre tête? la collection des réponses de ces infortunés nous indiquerait parfaitement les mille sentiers qu'il ne faut pas suivre, nous dirait le malaise que l'on éprouve, même en se laissant entraîner sur la pente insensible du mal, et surtout la cruelle déception, les remords déchirants, la cuisante douleur, qui assaillent le coupable au terme inévitable de sa déchéance morale.

Et quelles leçons seraient plus éloquentes, plus pratiques, plus utiles que celles-là au développement des bonnes mœurs?

Eh bien! voilà notre plan : montrer ce que le mal a de hideux et de cruel, pour forcer les yeux de l'humanité à se retourner vers le bien, à voir en lui le double bonheur de la vie présente et de la vie future.

— Et pour nous faire jouir de ce beau spectacle, vous voulez tout d'abord nous conduire en prison! car nous vous avons parfaitement compris. Mais pour qui nous prenez-vous, monsieur le moraliste?

— Ne vous fâchez pas, je vous en conjure; je vous répondrai, avec un moraliste plus grand que moi et qui puisait ses enseignements aux inspirations de l'esprit divin : Que celui qui se croit bien solide prenne garde de faire une lourde chute, *qui se existimat stare caveat ne cadat*, a dit saint Paul. Et saint Paul avait étudié les mœurs! Et saint Paul en savait plus long que nous!

Et puis, si vous n'acceptez pas la leçon pour vous-même, laissez-moi vous dire qu'autour de vous se presse une foule compacte et ignorante, à laquelle vos instructions peuvent offrir de grands secours. Guidez dans le dédale de la vie ces pauvres aveugles; ils vous sauront gré plus tard de leur avoir épargné les fautes inséparables de l'inexpérience.

— Mais nous avons déjà des histoires de prisons qui ne nous ont rien appris et qui n'ont pas diminué le nombre de ceux qui expient leurs crimes sous les verroux.

— Vous avez raison, cher lecteur; j'ai lu ces descriptions écrites par des hommes qui se sont amusés à nous faire des romans, à broder la vie de quelques détenus fameux; mais, sachez-le bien, ces faiseurs de romans ne connaissaient pas même l'A B C des prisons, où ils ont passé quelques quarts d'heure, avec une permission de M. le préfet de police...

Pour bien parler sur cet objet, qui offre tant d'intérêt au cœur et à l'esprit, il faut avoir pu, comme votre serviteur très-humble, vivre avec les détenus à toutes les phases de leur existence si aventureuse, à leur entrée dans la prison, dans leurs habitudes de captivité; il faut s'être promené souvent avec eux sur le grand préau, avoir entendu leurs incroyables conversations, leurs projets de vengeance contre la société, les commissions qu'ils donnent aux futurs libérés, de dévaliser, d'assassiner même M. un tel, demeurant rue de..., n° tant; il faut encore

avoir vu couler les larmes du prisonnier repentant qui aspire vers la vie morale qu'il a perdue, qui redemande son innocence, son pardon, au moins sa femme, sa petite fille, et qui jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Allons, décidément, vous voulez bien venir passer avec moi quelque temps en prison.

Mais quelle prison choisirons-nous? Si vous voulez me croire, il faut choisir tout ce qu'il y a de plus *gentil* dans la spécialité.— N'allons pas prendre une de ces prisons insignifiantes où l'on ne rencontre pour ainsi dire que des honnêtes gens; oh! non, choisissons une de ces demeures bien sombres, bien noires, dans lesquelles trônent tous les acteurs de ces drames qu'ont exploités les journaux; une prison qui réunisse toutes les situations: le condamné à un an, à deux ans, le voleur à la tire, le chanteur, l'exploité, le banqueroutier honnête, le frauduleux, le commis infidèle, l'insurgé *par conviction*, le chourineur ou surineur qui assure avoir si bien calculé la force du coup de poignard, qu'il a frappé *juste à trois millimètres du cœur* (historique); et, à côté de ce scélérat, un condamné qui rêve toutes les nuits à son pauvre enfant, faible créature de dix-huit mois, placé en nourrice il ne sait où, mais objet continuel de sa sollicitude et mobile le plus puissant du regret de la faute qu'il a à peine commise.

Quelle est donc cette prison si pittoresque, si palpitante

L'ancien ferrement de la chaîne des forçats, à Bicêtre.

d'intérêt? C'est celle qu'on appelle légalement Dépôt des condamnés du département de la Seine, et vulgairement la Roquette (ne pas confondre avec un établissement de même nature situé en face, et appelé Prison des jeunes détenus). Oui, c'est dans cette prison que nous allons rencontrer les situations les plus excentriques, les objets ses plus variés de la criminalité moderne, la réunion des lentiments les plus ignobles, les plus barbares, avec ceux de l'honneur à peine effleuré, ceux du repentir amer, du désir du bien, d'hommes dignes à tous égards de la réhabilitation morale qui leur est, hélas! refusée trop souvent.

La prison des condamnés du département de la Seine est appelée la grande Roquette, parce qu'elle est située à l'extrémité de la rue de la Roquette. Pourquoi cette rue porte-t-elle ce nom? peu nous importe. Cependant je vous dirai qu'un certain duc de la Roquette y avait un château au moyen âge, et que ce château est devenu un couvent d'hospitalières, qui s'appelaient religieuses de la Roquette. Il a paru tout naturel de donner le même nom à la rue qui conduisait à cette maison. A peu près à la

place qu'elle occupait se trouve notre prison. Ses épaisses murailles, leur teinte sombre, les formes sévères des bâtiments révèlent la destination de cet édifice, élevé en 1834 par les soins de M. Gau. Il réunit toutes les conditions de sécurité et d'hygiène qu'exige ce genre de construction.

Lorsqu'on écrit la vie d'un homme illustre, il est d'usage de dire un mot de ses ancêtres; la prison de la Roquette a un père bien célèbre. Toutes les scènes de la prison des condamnés, telle qu'elle est en 1850, se relient nécessairement aux drames si intéressants de l'histoire de Bicêtre. Nous devons en dire un mot, car, vous le savez sans doute, la Roquette, c'est l'ancien Bicêtre (1); c'est là qu'ont été, en 1836, transportés et son personnel et son mobilier; et la Roquette possède encore des hommes dignes de vénération par les soins assidus, le zèle continuel, les travaux sans interruption auxquels ils se livrent depuis plus de vingt ans. Oui, vous trouverez encore au nouveau Bicêtre, à la jeune Roquette, un greffier recommandable, un vieux brigadier, qui se sont distingués par une fermeté sage, unie à une tendresse toute paternelle pour les détenus de deux prisons.

Le vieux Bicêtre ! la plus horrible prison des derniers siècles, reçut, en 1789, la visite de Mirabeau et de ses collègues, chargés de constater l'état des détenus, et, en 1792, celle de maître Guillotin, venant y faire les premières expériences qui devaient assurer à sa machine le succès, et à sa personne le brevet d'invention. C'était le 17 avril 1792. Triste présage !... Quatre mois après, Bicêtre était ensanglanté par les horribles massacres qui durèrent depuis le lundi 3 septembre jusqu'au mercredi suivant.

La fameuse Théroigne de Méricourt passa dix ans à Bicêtre. Inutile de dire les noms des condamnés célèbres qui furent enfermés dans cette prison, où ils attendaient leur transférement au bagne ou bien au cachot de la mort, sis alors à la Conciergerie, point de départ pour le dernier supplice.

Jusqu'en 1836, à deux époques de l'année, tout Paris courait à Bicêtre. La grande dame y coudoyait la chiffonnière de la rue Mouffetard; le lion des Italiens braquait son lorgnon par-dessus la tête du gamin de la rue Saint-Victor. Qu'y avait-il donc à Bicêtre ?...

Le ferrement des condamnés aux bagnes;—bien triste spectacle, mais spectacle bien propre à émouvoir, et vous savez combien Paris est avide d'émotions.

On a souvent décrit ces épisodes de Bicêtre; mais l'exactitude du récit n'a pas souvent conduit la plume des narrateurs. Ce que nous allons dire, nous le tenons de témoins oculaires, d'un respectable aumônier et de l'un des vieux employés de Bicêtre, qui tous deux ont assisté à cette scène, laquelle ne se renouvelle plus depuis l'invention des voitures cellulaires. Nous devons dire d'abord que, quelques soins que l'on prît de cacher l'époque du départ, les détenus le pressentaient toujours par la physionomie qu'offrait alors la prison, et par la présence de certains personnages nouvellement arrivés, et qui n'étaient autres que des gardes-chiourme, brigadiers, conducteurs, etc. Alors, en honnêtes gens, ils s'occupaient de ce qu'ils appelaient payer leurs dettes..., et il n'était pas rare de voir, dans ces jours, un condamné au bagne courir tout à coup sur un de ses compagnons, le charger de coups, lui sauter à la gorge; et si l'on ne mettait un terme à sa barbarie, il payait complétement sa dette, c'est-à-dire qu'il étranglait un malheureux, coupable de lui avoir refusé un petit service, ou d'avoir été l'occasion d'une punition qu'il avait subie...

Le jour du ferrement arrivé, une lourde charrette entrait dans la cour de la prison. Au bruit de ses roues se mêlait celui des chaînes et des fers qu'elle agitait dans ses cahots. A cet instant, à travers les barreaux de fer des cabanons on voyait les prisonniers, jusqu'alors silencieux et immobiles, éclater en cris de joie, en menaces, en imprécations; chacun exprimait diversement les sentiments dont il était agité. C'était un petit moment de terreur qui se mêlait à la curiosité des privilégiés du dehors, lesquels, munis de billets, venaient assister à cet étrange spectacle. Les chaînes de fer, les colliers de même métal, dits en terme de prison *les ficelles*, puis les vêtements des galériens, appelés en même style *les taffetas* : tout cela se déployait sur la cour, aux regards des patients et des curieux; et puis... un instant après, deux ou trois portes basses vomissent une escouade d'hommes à visage sinistre, sales et déguenillés. Ils viennent se ranger treize par treize, le long de la grosse chaîne qui les sépare et à laquelle sont fixées vingt-six chaînes moins fortes et peu longues, aux extrémités desquelles se trouvent des colliers triangulaire dont les côtés s'ouvrent par le moyen d'une charnière. Ils sont assis sur le pavé; les argousins mettent à leur cou le collier et essayent, en l'élevant sur la face, si, par le fait d'une conformation spéciale, le condamné ne pourrait le faire passer au-dessus de sa tête; mais comme le dit Victor Hugo, *le bandeau de fer s'arrêtait toujours au front comme une couronne*. Alors deux forgerons de la chiourme replacent le collier sur le cou et, armés d'enclumes portatives, ils rivent à froid, à grands coups de marteau, le boulon de fer qui pèsera sur le forçat pendant tout le voyage. C'est un moment terrible, où les plus intrépides deviennent pâles et tremblants, car chaque coup de marteau asséné sur l'enclume imprime un mouvement à leur corps; et malheur à eux si la tête ne reste pas immobile, elle serait infailliblement broyée entre le marteau et l'enclume. Félicitons l'administration qui a fait succéder à ces scènes peu en harmonie avec nos mœurs, les transférements au bagne par voiture cellulaire.

Le dernier ferrement des forçats a eu lieu en 1835; il y avait cent soixante-douze condamnés Cette fois, les patients n'ont fait entendre, comme auparavant, ni chants indécents, ni cris de douleur. L'expression du repentir paraissait sur tous les visages, plusieurs condamnés versaient des larmes... C'est que la Religion était venue leur offrir son appui et ses vraies consolations. Le vénérable abbé Montès, aujourd'hui encore aumônier de la Conciergerie, les avait conduits à la chapelle, et sa touchante allocution leur avait appris que l'irritation de la colère ne remédie à rien, tandis qu'une larme qui coule sous l'inspiration du repentir apaise bien des douleurs.

Il avait été sagement décidé que Bicêtre prison et Bicêtre hospice devaient être séparés.

En 1835, les murs de la Roquette s'élevaient avec une rapidité surprenante, puisque la construction de ce vaste pénitencier, habilement dirigée par les soins intelligents de M. Gau, architecte, a à peine exigé onze mois et demi, et dès 1836, ses bâtiments, ses cours, son préau et ses cellules pouvaient contenir la population prisonnière de Bicêtre.

(1) Voyez l'origine, l'histoire et la description de Bicêtre dans le tome III du *Musée des Familles*, page 65. Nous ne conservons ici que les détails intéressants omis dans la première notice.

II. — Déménagement comme on n'en fait plus. — Feu roulant de plaisanteries par sept degrés au-dessous de zéro. — Curieux entretien. — Histoire de Petit-Gris. — Camarade de lit inusité. — Petit-Gris cause d'un meurtre. — Sa condamnation à mort. — Sa grâce. — Nouveau crime, nouvelle condamnation. — L'innocent puni pour le coupable. — Arrivée au nouveau domicile. — Beaucoup d'entrées, point de sorties. — Le plus adroit des évadés dûment contenu à la Roquette. — Son intéressante histoire écrite par lui-même. — Annonce de curieux événements.

On disposa donc tout pour le départ et le transport du personnel et du matériel de cette tant vieille prison.

Ce fut quelque chose de bien curieux que ce pittoresque déménagement.

Quatre cent vingt-sept honorables locataires, qui partaient sans avoir donné congé et sans avoir préalablement payé leur terme. Aussi, la veille, il en était question sur le grand préau de Bicêtre, où l'on se promenait vite, je vous assure, car c'était le 24 décembre, et 7 degrés au-dessous de zéro accéléraient la marche des promeneurs, divisés par bandes de dix, quinze, vingt interlocuteurs. Tout en courant, on se lâchait quelques mots spirituels, quelques plaisanteries de société à société.

— Eh bien! Toulousain, as-tu emballé ton mobilier?

— Oui, Bourguignon, oui. Toi, tu n'auras pas de peine à emporter ta boîte aux finesses, elle n'est pas *conséquente*.

— T'as pas besoin d'écrire *fragile* sur l'enveloppe de ton cerveau, toi, n'y a pas de danger, ça peut casser, sans que tu aies rien à perdre.

Au milieu de ce feu roulant d'esprit perdu, quatre personnages avaient une conversation plus intéressante.

C'étaient *Pipe-Noire*, vieux pilier de prison, intrépide fumeur; *Dolent*, ainsi appelé à cause des sempiternelles doléances que lui arrachaient ses rhumatismes, acquis par vingt-cinq ans de bagne et de prison; *Colle-Pâte*, honnête détenu, condamné à trois ans, et dont tous les instants étaient employés à façonner avec de la mie de pain, artistement manipulée, des corbeilles, des calvaires, des fleurs, qu'il vendait pour se donner des *douceurs* et pour venir au secours de son vieux père et de sa petite Jenny; puis *Grand-Doyen*, âgé de soixante ans, dont quarante ans effectifs en différents bagnes, et récidiviste, et enfin *Petit-Gris*, son inséparable.

— Oh! chère pipe!... culottée depuis 1819..., interdite depuis trois mois pour m'être attribué un kilo de tabac à la cantine; chère pipe! comment t'échapper à l'œil du visiteur et te transporter dans notre nouvel hôtel? Ainsi parlait le sybarite Pipe-Noire.

— Peux-tu te plaindre comme ça, disait le pauvre Dolent, pour la perte d'un objet de luxe? Ne pas fumer, c'est se priver d'un plaisir!... Et moi qui suis en proie à mes douleurs de reins, et avec ça habiter une maison neuve... en plein hiver... J'ai bonne envie de porter plainte au *meg des megs* (président du tribunal). Qu'en dis-tu? Colle-Pâte.

— Mes pauvres amis, je vous plains et j'oublie de me plaindre; moi, hélas! je suis bien inquiet...

— Pour ton commerce? reprit vivement Grand-Doyen.

— Eh oui! ma pauvre femme, ma mère, ma petite Jenny, viennent ici tous les dimanches, et la vente va bien à Bicêtre; les paysans m'achètent mes jolies chapelles, mes petits calvaires, mes gentils tableaux, et le produit de tout cela aide ma pauvre femme à nourrir ma mère et à payer les mois d'école de Jenny.

— Tu vas à la capitale, ton commerce aura plus d'extension.

— On sait ce que l'on perd, on ne sait pas ce que l'on trouve; enfin, à la volonté de Dieu!

— Vous voilà trois drôles bien insupportables avec vos lamentations. Que dirai-je donc, moi, qui tremble pour la vie de tout ce que j'ai de plus cher au monde? Ainsi parlait Grand-Doyen.

— Dame! dit Pipe-Noire, a-t-on jamais vu pareille audace?... Pourquoi t'avises-tu, toi prisonnier, de vouloir, dans une prison, cacher, soustraire un détenu..., un condamné à mort?

— Pourquoi n'ai-je que lui d'ami sur la terre?

— Pourquoi es-tu si méchant, si hargneux; et crois-tu que celui que tu as *refroidi* (1) pour sauver Petit-Gris n'ait pas eu à se plaindre de ta cruauté?

A tout cela, Petit-Gris ne disait rien, et pour cause.

Petit-Gris était un rat, et ici nous parlons sans figure; ce n'était pas un rat d'église, un rat de théâtre, un rat de cave, on pouvait dire, à la manière de Boileau:

Petit-Gris est un rat, Grand-Doyen un fripon.
Et un fameux!

Grand-Doyen était un de ces hommes cruels, hargneux, ne pouvant vivre avec personne. Condamné d'abord pour escroquerie, ensuite pour vol à main armée, puis pour meurtre, avec circonstances atténuantes, sa vie, depuis l'âge de dix-neuf ans, s'était écoulée dans les prisons et dans les bagnes.

Son insupportable caractère l'avait rendu odieux à tous les détenus; et, ne pouvant se faire aimer d'aucun être humain, pas même de ceux à qui ses crimes n'inspiraient pas d'horreur, il voulut s'attacher une bête et en faire son compagnon de chaîne, sa société. Une nuit, qu'il passait dans les cachots du bagne pour avoir mordu l'oreille à l'un de ses codétenus, il aperçut un nid de rats. L'idée lui vint d'élever un des petits, de l'apprivoiser et d'en faire son ami Il y réussit; et depuis longtemps Grand-Doyen portait, pendant le jour, Petit-Gris, au cou duquel était fixée une chaîne qui venait s'attacher à la boutonnière du gilet de Grand-Doyen. La nuit, Petit-Gris, après avoir couru, sautillé près de la couche de Grand-Doyen, allait se blottir près de lui, et tous deux se livraient au repos!!

Pauvre humanité! à quelle dégradation te réduisent tes crimes, dont l'origine est souvent, hélas! l'expérience le prouve, l'oubli de l'accomplissement d'un devoir religieux ou moral!

Ce rat fut mis en liberté avec son maître, et jouit, pendant un an, du confortable qui était advenu à Grand-Doyen; mais, hélas! un horrible assassinat l'avait ramené à Bicêtre, où il attendait, en société de Petit-Gris, son départ pour les galères, auxquelles il était condamné, cette fois, à perpétuité. Petit-Gris, accoutumé à plus de liberté, trouvait sa chaîne trop courte. Pour compatir à ses exigences, Grand-Doyen le déchaînait quelquefois, et alors Petit-Gris, prenant ses ébats, serpentait entre les jambes des promeneurs du grand préau. C'est dans l'une de ces excursions que Matou-Noir, chat de Bicêtre, suivant son instinct naturel, s'élança sur Petit-Gris... Grand-Doyen, l'œil en feu, les cheveux hérissés, saisit son sabot, frappe Matou-Noir, et l'étend raide mort à ses pieds. C'était là l'être infortuné dont Pipe-Noire lui reprochait le *refroidissement*. Grâce à l'éloquente plaidoirie de Grand-Doyen, Petit-Gris avait été absous pour cette fois; mais, hélas! un jour, ou plutôt une nuit, que l'ami auquel il était lié passait à l'infirmerie, Petit-Gris s'avisa de ronger le pantalon d'un détenu... Dénonciation, jugement, sentence et condamnation à mort, tout cela fut l'affaire d'un quart

(1) Tuer, éteindre la chaleur vitale; horrible énergie d'expression.

d'heure ; mais Petit-Gris s'était prudemment échappé, et l'exécution fut remise, par le surveillant, au lendemain.

La nuit porte conseil. Grand-Doyen se lève et va dans un lieu bien connu de lui et très-fréquenté par les rats, parvient à se rendre maître de l'un de ces animaux, et le lendemain il le portait triomphant, attaché à la chaîne du vrai Petit-Gris qui, pendant ce temps, était caché tantôt dans le bonnet, tantôt dans le pantalon de Grand-Doyen.

— Pourquoi n'as-tu pas tué ton rat? lui dit le surveillant.

— Je n'en ai pas eu le courage.

— Eh bien! je l'aurai, moi, lui répond-on, en tuant d'un coup de clef la bête innocente, trouvée en mauvaise compagnie.

Et voilà comme quoi Grand-Doyen, la veille du déménagement, était si justement inquiet sur le sort de Petit-Gris, — qui fut pourtant heureusement déménagé, et avoici comment :

A l'instant de la visite, qui devait être la plus détaillée, plus scrupuleuse de toutes les visites, on avait remis à chaque prisonnier un énorme morceau de pain pour sa nourriture de la journée. Une idée lumineuse arrive à Grand-Doyen, il creuse un asile à Petit-Gris, le renferme dans le pain, avec une cloison formée par la croûte, et au moment des plus minutieuses investigations, passant le pain sous le bras droit, puis sous le bras gauche, il arracha ainsi à la vigilance et à la fureur des visitants le pauvre Petit-Gris qui arriva sain et sauf avec Grand-Doyen et les autres détenus à la porte de la nouvelle prison.

Un cri unanime se fit entendre à l'arrivée du convoi composé de tout ce que Paris avait pu fournir de voitures dites *paniers à salade*.

Il y en avait une quarantaine, escortées par la gendarmerie. Tout cela s'arrêta un moment en face du nouvel édifice, et plus d'un œil attaché aux fentes des voitures, aux portières grillées, examinait la nouvelle habitation...

Porte de la Roquette. Voiture cellulaire.

Une explosion d'interjections de tout genre, une gamme ascendante de jurons de tout style, se fit entendre.

— Quelle épaisseur de murailles, bon Dieu!

— Trois murs et deux chemins de ronde, criait un autre!

— En v'là une porte qui a une poitrine ferrée ! hurlait un troisième.

— L'air n'entrera pas du dehors, disait celui-ci d'un air sarcastique.

— Et rien ne sortira du dedans, répondait froidement celui-là.

Ils avaient raison. La Roquette est une prison solide, je vous l'assure, et à première vue, sa solidité excitait la surprise et faisait naître le désappointement le plus complet chez tout individu qui avait pu concevoir l'espérance d'un déménagement clandestin.

En effet, figurez-vous un immense carré dont trois côtés sont formés par des murs épais d'un mètre, ayant plus de huit mètres de hauteur, et le quatrième par un avant-corps de bâtiment contenant, à droite, un corps-de-garde muni de tous ses accessoires obligés, créneaux, plate-forme, meurtrières; à gauche la loge du premier guichetier, entre deux des portes !... quelles portes! Dans un instant nous allons venir les compter et en faire l'anatomie descriptive.

Retournons à nos... murailles.

En dedans du premier mur, première séparation entre l'homme qui respire l'air libre et le malheureux qui par sa faute gémit dans la captivité ; un espace de quinze mètres est parcouru jour et nuit par de vigilantes sentinelles dont les fusils ne sont pas toujours vides : c'est là le premier chemin de ronde, séparé du second par des murailles de même style et de même proportion que les premières. Entre ces seconds murs et ceux des bâtiments, second chemin de ronde où, comme dans le premier, s'exerce sans relâche la vigilance de sentinelles bien armées. Les murs de construction, solidement bâtis, offrent des ouvertures, il est vrai, car il faut que l'air et la lumière y pénètrent; mais je vous assure que l'air qu'on y respire, quoique très-pur, les rayons de lumière qui éclairent toutes ces infortunes, tout cela passe à travers un tamis de barreaux et de grilles de fer dont l'épaisseur et la force d'adhésion désespèrent la patience et le courage des plus avides d'évasion, et ce n'est pas peu dire... Oui, l'évasion est encore à l'état de problème à la Roquette, et c'est bien heureux, car au milieu de la population qui l'habite, il y a des êtres auxquels la mutilation, l'assassinat, le meurtre ne seraient qu'un jeu, si à l'aide même de ces moyens ils avaient l'espoir de reconquérir la jouissance de la liberté.

Le lieu le plus rapproché de la clôture intérieure, c'est le grand préau. Eh bien, retournons à l'entrée de la prison, comptons et examinons ensemble lesp ortes qui interdisent la sortie aux détenus. Une épaisse porte de chêne, secondée par une énorme porte de fer, sépare la voie publique d'une cour de service qui précède l'entrée du greffe... Déjà deux portes. On parvient au vestibule par une troisième dont l'épaisseur est de huit centimètres. Ici s'arrêtent les pas de ceux qui n'ont pas le triste privilége de pénétrer dans l'intérieur de la prison. Triste privilége pour le détenu! triste privilége pour l'homme que ses fonctions mettent en rapport avec lui ; car, croyez-le, la vue de cette pauvre humanité si dégradée, tant avilie, fait bien mal à un cœur tant soit peu sensible, et le bien qu'on lui fait n'est qu'une faible compensation de toutes les douleurs, de toutes les angoisses qu'enfante le spectacle de ses hideuses misères; vous le verrez plus tard: mais continuons de compter nos portes. Trois et une font quatre, dirons-nous, en frappant sur l'énorme grille de fer qui roule sur ses gonds et nous laisse toucher la cinquième ; celle-ci est en bois et donne

entrée sur un corridor de deux mètres de largeur, puis autre porte semblable, six ; puis vous voyez le grand préau à travers les énormes barreaux de la septième. Maintenant, voulez-vous compter tous les obstacles qu'aurait à franchir le détenu qui tenterait de s'évader de sa cellule ?... Comptons : porte de fer au bas de l'escalier, huit ; porte de fer à l'entrée de la section des bâtiments, neuf ; et enfin porte de la cellule, dix... dix portes !... Et je ne vous dis pas comme elles sont fortement ferrées, je ne vous montre pas leur serrure pesant plus de dix kilogrammes.

L'évasion est donc impossible, et ce qui le prouve plus que la description que vous venez de lire, c'est que le prisonnier le plus fameux par ses évasions, B. a passé par la Roquette et il n'a jamais pu en sortir, et pourtant cet homme était arrivé à sa trentième évasion en 1844.

Il savait percer les voûtes d'un cachot, courir sur les toits, prendre son essor comme l'oiseau qui s'envole (c'est ainsi qu'il s'évada de Bicêtre), enlever les dalles d'une prison, s'ouvrir un passage souterrain en grattant la terre avec ses ongles (c'est le problème résolu dans une autre maison de force.)

L'histoire de sa dernière évasion, racontée par lui-même, dans un style excentrique, dira toute son adresse, toute sa persévérance, en même temps que la solidité des murs de la Roquette.

« Depuis un laps de six années on me bernait *gratui-*
« *tement* d'une commutation, et il a fallu que je fusse
« vraiment *orthodoxe* pour ne point violer ma promesse
« de *rester coi*.... J'avais fait douze ans de double chaîne.

« C'est alors que je ne pus contenir *ma patience à être*
« *libre*. J'entrepris donc seul une évasion que l'imagination
« même ne peut approcher : ce fut de me faire enterrer
« vivant par mes collègues aux bouts de la fosse aux mâts,
« près de laquelle on faisait travailler, par extraordinaire,
« tous les *doubles chaînes*. Je parvins à me creuser une
« tombe et à *y entrer dedans* par des manœuvres que l'on
« prendrait pour fabuleuses, me munissant des outils né-
« cessaires pour faire pénétrer l'air dans ma *cache* et des
« provisions pour soutenir un *blocus* pendant plusieurs
« jours. . . . . .

« C'était en plein midi, je fis faire un *branle-bas* à des-
« sein, à portée de pistolet, par des camarades dévoués ;
« ce qui fit *courir sus* mon garde : et moi je *me hissai*
« dans mon trou, lequel on couvrit de manière à ne don-
« ner aucune trace de ma *disparution*. Cependant on s'a-
« perçut bientôt de mon absence. Les autorités réunies ju-
« gèrent enfin que je ne pourrais être caché que dans un
« égout ! et *pour ce* le commissaire ordonne qu'on *lâche*
« sur moi les écluses pour *ou me noyer ou me* faire dé-
« guerpir.

« L'eau *salante* de la mer et celles bourbeuses de l'é-
« gout m'arrivèrent jusqu'au *col seulement* vu les basses
« marées, et c'est dans cette position que je tins bon jus-
« qu'à la nuit, et *dont j'en sortis* par miracle, sans doute.

« Une fois les barrières de la nature franchies, il me
« restait à franchir celles des hommes ; un courage sur-
« naturel me fit arriver au jour à deux lieues du bagne.
« Je m'enfonçai dans un taillis touffu, et j'attendis les *om-*
« *bres du Styx* pour continuer ma route.

« La deuxième nuit, n'ayant pour effets que *ceux trai-*
« *tres* du bagne, trempés d'eau, de fange et de vase, je fis
« la rencontre d'un ouvrier porteur d'un paquet ; rien ne
« s'opposait à ce que je le *dévalise*, et que je m'*approprie*
« *de ses vêtements*, qui seuls auraient pu protéger ma fuite ;
« je pouvais le tuer... l'idée ne m'en vint seulement pas...
« Moi, flétri par tout ce qu'il y a de plus abject ! moi,
« honni, conspué, *villependé* par les hommes, je n'osai
« demander à ce *prolétaire*... que la direction de Blaye.

« Ce sont mes hardes qui m'ont trahi, car, au troisième
« jour, je ne pus résister à la faim ; je me présentai à la
« porte d'une maison pour *caimander* un morceau de
« pain. Là, je fus reconnu, et saisi, garrotté par plusieurs
« gens de la campagne, qui n'eurent rien de plus pressé
« que de me livrer à mes anciens maîtres. Pour la tren-
« tième fois, je sortais d'*échoir* avant d'arriver à bonne fin.
« Il faut donc y renoncer, il faut donc mourir là, et, par
« suite de pareilles réflexions soliloques, devenir maussade,
« morose et taciturne. »

Le pauvre homme !

Il est encore au bagne, et avoue que les murailles de la Roquette, la solidité des voûtes des cachots, la vigilance des surveillants déconcertent même les plus adroits et les plus persévérants.

Quand les nombreuses portes de la Roquette se sont fermées derrière un condamné, il lui est matériellement impossible d'en sortir, à moins qu'un ordre ne les fasse s'ouvrir, ce qui n'arrive que dans trois circonstances :

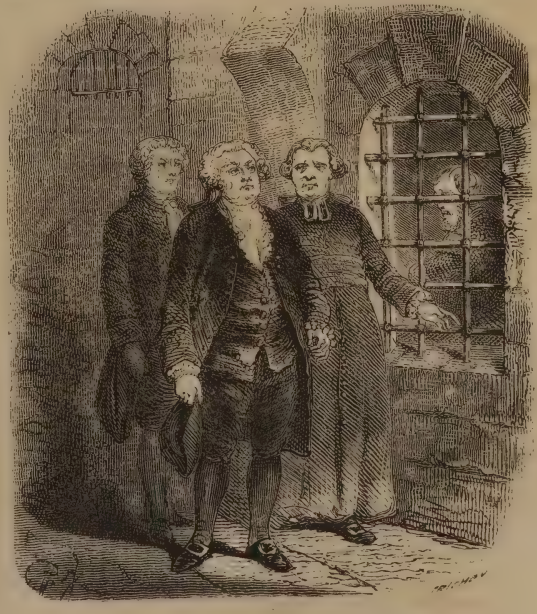
Quand le condamné est légalement rendu à la liberté ;

Quand il monte dans la voiture cellulaire pour se rendre à une prison centrale ou au bagne ;

Enfin, quand sa dernière heure a frappé et qu'il est conduit à l'échafaud. Hors ces trois cas, portes et murailles sont impénétrables, et c'était ce qu'avaient très-bien remarqué les voyageurs arrivant de Bicêtre, lesquels furent immédiatement installés dans leur nouvelle demeure ; et je vous assure que, depuis cette époque jusqu'à l'an 1850, il s'y est passé d'étranges choses.

L'abbé A. M. TOUZÉ.

(*La suite au prochain numéro.*)



Mirabeau visitant Bicêtre en 1789.

POST-SCRIPTUM.

A l'évasion si curieuse qu'il vient de nous citer, notre collaborateur nous permettra d'en ajouter une qui date d'hier, que nous tenons de source officielle, et qui signale, chez un forçat de Brest, le plus dramatique réveil de l'honneur et du dévouement.

On sait qu'une mission vient d'être prêchée au bagne de Brest. Parmi les galériens qu'elle avait ébranlés, sans les convertir, il y avait un condamné à perpétuité, que tout le monde redoutait pour sa force herculéenne.

Quelques jours après l'adieu des missionnaires, cet homme s'évada, malgré la surveillance active dont il était l'objet. Plus heureux que B., son prédécesseur, il se procura des habits de mendiant qui assuraient l'*incognito* de sa fuite.

Porté par sa première course à quelques lieues de Brest, il arrive, au point du jour, dans une ferme où il trouve toute une famille en larmes. Malgré la désolation commune, aïeul, père, femme et enfants s'empressent autour du pauvre, exténué de fatigue et de faim; sans lui demander qui il est ni d'où il vient, on lui offre cordialement le pain qui restait sur la planche et le dernier pot de cidre du cellier.

Cette hospitalité touchante réveille déjà les remords du galérien..

— Hélas! se dit-il en mangeant et en buvant, me traiterait-on de la sorte, si l'on savait combien je le mérite peu?

Puis un vif intérêt pour ses hôtes s'empare de lui.

— Quel malheur vous afflige et vous fait pleurer ainsi? demande-t-il à la fermière qui rallumait le feu pour le réchauffer.

Les sanglots de la pauvre femme l'empêchent de répondre. Son mari s'en charge pour elle, et raconte que lui et sa famille sont chassés de leur maison, parce qu'ils n'ont pu solder, la veille, un terme arriéré de 42 francs.

Et les larmes de recommencer,— sans une seule plainte contre la rigueur des lois.

—Dieu nous punit sans doute, balbutie la grand'mère; que sa justice et sa volonté soient faites!

Devant un tel désastre et une telle résignation, le galérien rentre en lui-même avec horreur, pâlit d'admiration et pleure à son tour de pitié. Son cœur, endurci depuis tant d'années, s'amollit dans sa poitrine... L'homme renaît en lui, et plus que l'homme....., le chrétien.

Après un violent combat intérieur, il se lève, et dit avec force:

— Il ne vous faut que quarante-deux francs pour conserver votre toit, votre champ et vos instruments de travail?

— Mon Dieu oui! répond le chef de famille, toute notre vie tient à cette petite somme; car si je la trouvais aujourd'hui, je me sens le courage de relever mes affaires!

— Eh bien! vous l'aurez dans quelques heures, et c'est moi qui vous la donnerai!

— Vous! s'écria le fermier, en considérant les haillons du mendiant.

— Moi! vous dis-je.

Et s'adressant à un jeune gars de seize ans:

— Viens m'attacher les mains!

— Vous attacher les mains! Et pourquoi faire?

— Pour me conduire au bagne de Brest.

— Vous êtes donc un voleur?

— Je suis un forçat évadé. La loi donne cinquante francs à l'honnête homme qui m'arrêtera. Cet honnête homme, ce sera toi! Enchaîne-moi vite et partons!

La famille fut tentée de s'agenouiller devant le galérien, plutôt que de le rendre à la justice.

Mais il déclara qu'il se livrerait lui-même, et le jeune paysan obéit enfin.

Trois heures après, le géant redouté du bagne y rentrait, conduit par un enfant qu'il eût broyé d'un coup de poing.

Les gardiens et le directeur, qui avaient lancé une brigade à sa poursuite, ne pouvaient en croire leurs yeux.

— Comment! c'est ce garçon qui vous a arrêté?

— C'est lui-même! Donnez-lui vite les cinquante francs.

— On les donna en effet; et le paysan raconta toute l'histoire.

Le lendemain, le récit en était envoyé au Président de la République, et le galérien repenti recevra bientôt la nouvelle de sa grâce.

Un homme qui se relève ainsi de la dégradation est sans doute incapable d'y retomber.

Et ne doutez pas un instant de l'exactitude de ces faits; car, outre la source officielle où nous les avons puisés, ils ont été affirmés, ces jours-ci, en pleine chaire, par un des plus illustres prédicateurs de Paris.

MOEURS DE L'ORIENT.

LES BAYADÈRES DE PERSE ET LEURS CHANTS.

La musique et la danse n'étaient point d'abord interdites aux musulmans par Mahomet. Il leur permettait aussi l'usage du vin, et leurs femmes pouvaient lever leurs voiles devant les étrangers. Les ordres contraires furent provoqués, plus tard, par les abus et les scandales, lorsque Mahomet se vit obligé de dire: — Moïse était le prophète de la parole; Jésus, le prophète de l'esprit; moi, je suis le prophète du glaive.

Les mahométans qui boivent, dansent, chantent et se mêlent aux femmes, ne font donc que revenir aux habitudes des premiers croyants. Ibrahim-Pacha y était si bien revenu, que les excès du vin de Champagne ont hâté sa mort. Tout le monde a pu voir, au Salon du Louvre, le portrait d'un ambassadeur ottoman, fait par M. Maxime David, ce qui est encore une énorme infraction aux rigueurs de la loi.

En fait de danse et de musique, les schahs de Perse sont les plus hardis violateurs du Coran. Feth-Ahi-Schah, notre contemporain, entretenait des musiciens et des danseurs, en dépit des malédictions de son clergé. Il présidait lui-même en cachette aux concerts et aux bals de son harem, improvisait des chansons à boire, et affrontait Mahomet jusqu'à inventer des pas de deux!

Du reste, la proscription de la danse et de la musique

en Orient tient à ce qu'elles y entraînent toujours l'ivrognerie et la débauche. Acteurs et spectateurs ne savent jamais en user sans tomber ivres-morts à la dernière note et au dernier entrechat.

Bayadère vient du persan *baziguère* (femme destinée à l'amusement). Les danseurs mâles s'appellent *rekkases* ou *souzmonis*. On les prend de douze à dix-huit ans; on leur laisse croître les cheveux et on les habille de jupes de soie d'une ampleur démesurée. Ils accompagnent leurs mouvements du bruit des castagnettes. Les danses persanes expriment tour à tour la joie et la peine; une seule a le caractère martial; c'est celle de Nei Nadiré (la flûte de Nadir), qui s'exécute avec des poignards et des signes de colère poussés jusqu'à la rage.

Les bayadères dansent une à une; elles ne forment jamais la chaîne, elles ont toujours les pieds nus. Elles s'accompagnent du chant, des castagnettes et du tambour de basque. Elles font aux spectateurs les plus étranges surprises. Par exemple, elles s'élancent d'un bond sur les épaules de l'homme qui s'y attend le moins, et s'y tiennent debout en continuant leur chanson et en riant de son étonnement ou de sa frayeur. A l'un elles offrent un verre de vin posé sur leur tête; à l'autre elles jettent une fleur, à celui-ci un reproche, à celui-là un sourire. On ne leur élève ni amphithéâtre ni salle de danse. On les mande chez soi, avec ses amis: on s'assied sur des tapis, en rond, côte à côte avec les musiciens, et elles exécutent leurs pas au milieu du cercle.

Il y a quelques années, la danse de l'Abeille faisait fureur à Téhéran. La danseuse arrive effarée, elle se débat, comme piquée par une abeille, elle la cherche dans ses vêtements, et les défait l'un après l'autre. On sent que la convenance n'a rien à démêler ici. Tel est le caractère de toutes les danses des bayadères persanes. Leur grâce et leur succès consistent dans les mouvements qu'elles impriment à leur taille. Elles portent, comme Vénus, la victoire dans leur ceinture. Leur corps arrive ainsi à la souplesse ondoyante des serpents. C'est cette qualité, élevée au prodige, qui a fait la fortune de la danseuse royale *Tchitt-Khanum* (mot à mot, M^lle^ Toile-peinte), ainsi nommée à cause du tatouage compliqué qui rend sa peau semblable à une pièce d'indienne.

Les chants des bayadères persanes valent mieux que leurs danses. Toute leur musique est dans le rhythme. L'harmonie leur est inconnue. Elles ne font jamais de parties; elles chantent en chœur les mêmes notes à l'unisson. L'effet est donc monotone, mais d'une grande puissance, doublée par la perfection de la mesure.

Voici deux de leurs chansons, d'une tendresse et d'une naïveté primitives, et qui mériteraient en Europe le succès des chants populaires révélés par MM. Fauriel et Marmier (1).

I.

Écoute-moi, mon amie. Où irons-nous épancher l'ivresse de notre cœur?

— Allons au jardin. — Lequel, s'il vous plaît? — Là où le rossignol a son nid. — Maître oiseleur, je t'en conjure, ne lui dresse pas de piéges. Ne tue, ne prends jamais mon rossignol plaintif.

— Allons aux champs. — Lesquels, s'il vous plaît? — Là où la gazelle du désert a son gîte. — Maître chasseur, exauce ma prière, épargne-la; ne tue pas la gazelle solitaire. Les yeux de la gazelle du désert ressemblent aux yeux de celle que j'aime.

— Allons au bord du ruisseau. — Lequel, s'il vous plaît? — Là où le poisson fraye, où il est brillant et heureux. — Maître pêcheur, éloigne tes filets de mon poisson doux et pensif. Ses ouïes, dans ce ruisseau limpide, ressemblent à l'oreille de celle que j'aime.

— Allons à la ville. — Laquelle, s'il vous plaît? — Dans celle qui est en pleine révolte, parce que celle que j'aime y est apparue et que tous les habitants se sont émus à la vue de sa beauté sans égale.

II.

Il a neigé dans les montagnes, qu'elles sont belles! La neige couvre les anémones et les renoncules. Mais, Dieu soit loué! mon amie arrive!

Frondeur, ne me jette plus de pierres, je suis blessé sans cela. Mon amie a une robe couleur de rose, et la mienne est toute noire.

Sous le rempart de la ville il croît trois rosiers. Que les feuilles en jaunissent et tombent une à une, qu'il n'en reste que l'arbre nu. Je l'ai aimée, et rien ne saurait remédier au mal qui me consume.

Elle porte des gâteaux de miel dans ses deux mains. L'amie est plus douce encore qu'un père et qu'une mère.

A. CH.

(1) Elles font partie d'une vaste collection de *Chants et Traditions du peuple de Perse*, publiée par l'auteur de l'article, à Londres, en 1843, sur l'invitation et aux frais du comité de traduction de la Société Asiatique de la Grande-Bretagne.

LES BARBIERS TURCS ET LEURS BOUTIQUES.

Les boutiques des barbiers turcs sont simplement les cafés; et ces cafés ne ressemblent pas plus aux nôtres que leurs habitants ne ressemblent à nos Figaros.

Quatre murailles sans tentures ni papiers, quelquefois ornées d'arabesques, mais le plus souvent blanchies à la chaux; une pièce assez haute, en parallélogramme allongé; un plafond de bois à moulures et à dessins d'un style étrange; un parquet de terre nue, couvert de quelques nattes, où la plupart des consommateurs s'asseyent sur leurs talons; pour les personnages plus considérables, un banc de bois, garnissant les deux côtés de la boutique; ou bien une estrade élevée au fond, sur laquelle on perche au milieu des coussins et des tapis; ou bien encore de petits siéges de bois devant la porte, sorte de belvéders mobiles d'où l'on jouit du paysage et du mouvement extérieur; pour ameublement, le fourneau où se préparent le café, les sorbets, et autres boissons permises par le prophète; une collection de schibouks, de pipes, de narguilés et de parfums; une petite fontaine à jet d'eau, pendant l'été; pendant l'hiver un réchaud de cuivre étincelant, où brûle une pyramide de charbon enflammé; puis le maître du lieu, donnant tranquillement l'exemple aux fumeurs et aux buveurs; ses garçons arméniens servant et opérant le plus lentement possible. Tels sont le matériel et le personnel invariables d'un café turc.

Quelques-uns ont plus d'éclat ou d'importance, et offrent de gracieux modèles d'architecture byzantine, comme celui que représente ci-dessous notre gravure (la boutique d'un barbier du quartier franc, près le Quantarat el Gelideh, au Kaire, d'où l'œil embrasse le grand panorama de la mer et des pyramides); mais il va sans dire que de telles merveilles sont une exception dans la règle.

Quand vous entrez chez les barbiers turcs (et il y a foule auprès d'eux depuis que les barbes tombent sous les réformes de Réchid-Pacha), vous commencez par ôter

vos souliers ou vos babouches. Puis vous vous accroupissez sur une natte, ou vous grimpez dans une stalle du sofa de bois. Là, on vous apporte une pipe et une tasse de café. La pipe est aussi grande que la tasse est exiguë. Vous fumez l'une à plusieurs reprises, et vous renouvelez l'autre à discrétion. Les Musulmans se hâtent lentement, comme le héron de la fable. Il en est qui passent deux heures à épuiser un tchibouk, en l'interrompant de quinze à vingt tasses de café.

Quand vous avez bu et fumé, un garçon s'approche de vous en aiguisant son rasoir sur le cuir pendu à sa ceinture. Vous lui livrez votre tête, et il en use en maître absolu. Pour les indigènes, ceci est une opération toute simple. Pour les Européens, c'est une question ordinaire et extraordinaire. Le barbier vous inonde le visage d'eau et de savon. Gardez-vous alors d'ouvrir les yeux, et respirez par le nez, si c'est possible. Si c'est impossible, étouffez à loisir : vous en avez tout le temps, car l'exécuteur est aussi lent qu'impassible. Il prend ensuite majestueusement son rasoir, et le promène sur votre épiderme avec le même sang-froid que s'il raclait un mannequin. Il vous saisit par le nez, par les moustaches, par les cheveux; il cogne votre tête au mur, il l'appuie sur son genou, à droite, à gauche, en avant, en arrière; il tiraille et presse vos joues, il poursuit la barbe jusqu'à la chair, passant et repassant à travers l'écume rosée, et ne s'inquiétant pas plus du sang prêt à jaillir, qu'un tanneur acharné à corroyer une peau de bête. Si vous gémissez, il est sourd; si vous

Bayadère persane, offrant un verre de vin.

criez, il est impitoyable; si vous vous débattez, il est aveugle; si vous le gourmandez, il est muet. Tout ce que vous obtiendrez de lui, c'est d'être contenu plus vigoureusement, manié plus impérieusement, ratissé plus douloureusement. Vous sortez enfin de cet étau à mille tranchants, et vous voyez le bourreau, très-content de lui, essuyer son rasoir entre le pouce et l'index. Il vous fait un petit salut, en secouant ses doigts, au risque de vous éclabousser. Après quoi, tirant un nouvel outil de sa trousse, il empoigne vos oreilles, les distend et les ouvre, y souffle à vous assourdir, et les cure à fond, comme une cuisinière ferait d'une marmite oxydée...

Pour un Européen, la crise est terminée; il n'a plus qu'à se regarder dans un petit miroir qu'on lui présente, et qu'à reposer enfin ses muscles disloqués, en fumant une dernière pipe, soutenue de quelques gorgées de moka.

Pour un musulman, l'opération n'est qu'à moitié. Après le visage, il faut raser le crâne.

Bayadère persane, sur les épaules d'un spectateur.

Vous voyez, dans notre gravure, cet entonnoir élégant et rond, pendu au-dessus de la tête du patient. Le barbier en fait couler une eau tiède, qui tombe en douches sur l'occiput, sur le visage, dans le cou et souvent sur les habits de la pratique. Si le pauvre diable est submergé, cela le regarde! Le garçon lui a remis un plat, dans lequel il doit recueillir les cascades de son mieux. Or, comme il est obligé de fermer hermétiquement les yeux, pour leur épargner un bain de savon cuisant, le prétendu réservoir ne reçoit que quelques gouttes d'eau, et le caf-

tan, la tunique, voire même les chausses, en absorbent le plus clair. Mais les musulmans se résignent à tout : — C'était écrit ! comme ils disent. Et ce mot barre le progrès chez eux, comme un rempart éternel.

Boutique d'un barbier, près le Quantarat el Gelideh, au Caire.

Quand le crâne est rasé de la façon que vous avez vu, le barbier le parfume d'une huile odorante, et lui donne l'éclat vermeil d'une tête de poupée neuve. La pipe et le café couronnent l'opération.

Et le Turc se croit dans le Paradis de Mahomet.

Pour qui connaît l'agitation de nos cafés français et les bavardages de nos boutiques de perruquiers, ce silence et cette impassibilité musulmane forment le contraste le plus drôle du monde.

Les Turcs élevés en Europe n'y quittent un instant leur sang-froid que pour le reprendre de plus belle en Orient.

Un jour, à Constantinople, un Anglais, à qui on avait enlevé ses chevaux, accourt près d'un officier de police, qui fumait, immobile et muet, dans un café. L'insulaire fait sa plainte. Point de réponse. Il élève la voix, il jure, il tempête... Point de réponse. L'officier le comprenait cependant, car il lui parlait français, et le Turc avait été élevé à Paris. Enfin l'Anglais, poussé à bout, déclare qu'il va prévenir son ambassadeur, que l'affaire ira jusqu'au sultan, et que la grrrande Bretagne aura satisfaction ! — Pas plus de réponse qu'auparavant.

Seulement, l'officier entr'ouvre la bouche, entre deux bouffées de tabac, et laisse échapper ces mots, pour montrer à l'Anglais qu'il l'a parfaitement compris :

— Je m'en *fiche* (il ne mit point d'italiques), comme de Colin-Tampon !

Et il retomba dans son impassibilité.

C'était le meilleur souvenir qu'il eût gardé en Orient de son éducation parisienne !

L'Anglais, abasourdi, s'en alla... et court encore.

C. DE CHATOUVILLE.

ÉTUDES INDUSTRIELLES

HISTOIRE D'UN LIVRE (1).

V. L'illustration. — Albert Durer, Vincent Lesueur et Thompson. — La gravure sur bois. — Où vont les forêts de buis. — Préparation du bois à graver. — Le dessinateur. — Le graveur. — Le *Gil Blas* et la *Bretagne* illustrés. — Gigoux et Le Sage. — La gravure sur cuivre et sur acier. — Eau-forte et taille-douce. — Travail du graveur. — Les illustrations de la *Bretagne* et de la *Vendée*. — Histoire d'un bureau Louis XV. — Un volume de 120,000 fr. — Un éditeur comme on n'en voit plus.

Mon compagnon de voyage entrait en ce moment pour m'annoncer qu'il ne fallait pas songer au départ, à moins de vouloir rouler avec nos mules dans les ravins de l'Ariège. Mon parti fut bientôt pris, je lui montrai un fauteuil et l'engageai à compléter la démonstration de ma thèse, ce qu'il fit sur-le-champ en ces termes :

Pour illustrer un livre, on emploie aujourd'hui la gravure sur bois, la gravure à l'eau-forte et la gravure au burin sur cuivre et sur acier. Je commence par la première de ces trois branches de l'art d'Albert Durer.

Le grand artiste que je viens de nommer fut, dit-on, son véritable père, vers la fin du quinzième siècle. Secouant la tutelle du lourd Michel Wolgemuth de Nuremberg, quand Albert quitta sa patrie pour aller étudier à Venise, Bologne et dans les Pays-Bas, les chefs-d'œuvre des maîtres, il était déjà par vocation plutôt graveur que peintre. Le mariage acheva de faire pencher la balance. Par bonheur pour l'art, ce blond jeune homme avait épousé, après ses voyages, la plus méchante femme de Nuremberg. Elle le tourmenta avec tant de constance, que, ne pouvant trouver la paix que dans le travail, il s'y réfugia du matin au soir.

La même cause développa, dit-on, le talent de Vincent Lesueur : seulement, plus mal partagé qu'Albert Durer, cet infortuné eut trois femmes, et faillit être condamné aux galères comme faussaire, à cause de la première, à la prison perpétuelle comme prévenu d'assassinat, à cause de la seconde, et à la potence comme complice de bigamie, à cause de la dernière.

Après Lesueur, le Suisse Joliet, l'Allemand Birsinck, Boutemont, et la dynastie vraiment remarquable des Papillon, la gravure sur bois se traîna obscurément jusqu'en 1815. Cette année terrible était favorable aux étrangers : le graveur Thompson profita des circonstances pour apporter sur les fourgons anglais la nouvelle manière. Elle différait de l'ancienne en ce que le bois était gravé debout par des procédés tout à fait analogues à ceux de la gravure en taille-douce ; il ne s'agissait, en effet, que de s'appuyer sur la résistance des fibres longitudinales du bois, afin d'obtenir des traits fins et résistants.

— Je me retire, interrompit le propriétaire de forêts, qui redoutait évidemment une discussion scientifique.

— Gardez-vous-en bien, continua mon compagnon de voyage, car vous êtes le plus intéressé au sujet que je vais traiter. Ne possédez-vous pas une des belles forêts de l'Ariège ?

— Sans doute.

— Cette forêt ne produit-elle pas surtout une forte partie de buis ?

— Oui, que je vends pour les tourneurs du Midi.

— Vous croyez cela ; eh bien ! votre buis est exclusivement destiné aux successeurs d'Andrew, de Brevière et de Trichon.

— Allons ! mon oncle, s'écria joyeusement le futur auteur tout à fait rassuré, voilà que vous contribuez aussi à la fabrication de notre livre.

— Je veux bien qu'on me fasse maire, si j'y avais jamais songé ; mais voyons, que devient mon buis quand le marchand l'a descendu à dos de mulet de nos montagnes et livré au commerce ?

— Le menuisier le coupe d'abord en morceaux dressés d'un seul côté et soigneusement polis à la surface. Cette surface plane est blanchie au moyen d'une légère couche de céruse. Puis, le libraire confie ce bois au dessinateur. Celui-ci, que nous supposons aussi habile que les trois maîtres du genre, Granville, Johannot et Gigoux, trace son dessin d'une main ferme ; car s'il hésitait, s'il formait des traits timides ou tremblés, l'œil du graveur verrait mal et sa main n'exécuterait qu'à demi.

(1) Voyez octobre, janvier, février et mars derniers.

Nos lecteurs ont compris déjà tout ce qu'a d'intéressant pour eux cette *Histoire d'un livre*. Elle pourrait s'appeler l'*Histoire du Musée des Familles* ; car elle embrasse toutes les sciences, tous les arts et tous les métiers que le *Musée des Familles* met à contribution. Le chapitre de l'illustration mérite une attention spéciale. Il révélera à nos lecteurs les secrets de l'art minutieux dont les progrès ont tant ajouté à leurs plaisirs.

Le dessin, exécuté avec une facilité d'autant plus grande que le poli de la surface n'offre aucune résistance, passe dans les mains du graveur. L'artiste alors, dit un homme compétent dont je ne suis que l'humble écho, l'artiste placé devant son établi commence, armé du burin-losange, à cerner tous les contours extérieurs en creusant un sillon qui touche ces contours. Prenant ensuite une échoppe de la grosseur convenable pour les entre-tailles, il grave la teinte extérieure; l'outil, en creusant l'entre-taille, est arrêté par le sillon et ne peut entamer le contour.

Le graveur cerne également avec le burin-losange tous les contours intérieurs, de manière à isoler toutes les lignes en saillie. Cela fait, avec des échoppes plus larges il enlève tous les blancs entre les lignes tracées, en ayant soin de ne pas toucher aux lignes noires. Il obtient ainsi la gravure à l'encre au moyen d'un tampon, puis appliquant dessus un morceau de papier de Chine et le frottant avec un brunissoir semblable à un couteau à papier, il en tire l'épreuve.

Pour savoir ce que devient un livre quand toutes les scènes principales en sont habilement saisies et que les personnages apparaissent pour ainsi dire en chair et en os aux yeux du lecteur, feuilletons les ouvrages illustrés que j'aperçois sur cette table: l'immortel *Gil Blas*, de Le Sage; la *Bretagne ancienne et moderne*, de Pitre-Chevalier, et *Bretagne et Vendée*, son digne complément.

Gil Blas est, morale à part, le meilleur roman du dix-huitième siècle. Il fut à cette époque pour la France ce que *Don Quichotte* avait été pour l'Espagne; car avant Le Sage, le roman n'existait pas sérieusement chez nous.

Eh bien! voyez comme le crayon de Gigoux traduit ce chef-d'œuvre.

Ce petit homme enflé de graisse, dont le nez épaté et barbouillé de tabac, le triple menton et la montagne abdominale, indiquent si éloquemment la douce vie, pourrait-il être un autre personnage que Gil Pérez d'Oviédo?... A la vue de cet hidalgo long et sec, aux cheveux plats, à la moustache tourmentée, et de cette bonne señora qui n'est plus jeune, mais chez laquelle l'embonpoint a tout exagéré, est-il possible de ne pas s'écrier: Voilà le pauvre écuyer Blas de Santillane et sa digne épouse, mère de notre héros?... Plus loin, en apercevant ce trabucaire à demi nu, qui mendie au bord de la route, avec son tromblon, tandis que la stupéfaction de l'écolier voyageur lutte avec l'effroi de la mule arrêtée court, ne vous retrouvez-vous pas dans cette vieille Espagne où rien n'est changé, où il n'y a que quelques mendiants de moins et quelques ministres de plus?...

A voir ce chapeau espagnol, si crânement jeté sur une tête d'archiduc, et ces cheveux d'aventurier flamand, roulant à flots sur la cuirasse, on prendrait le seigneur Rolando pour un Gonzalve de Cordoue plutôt que pour un capitaine de voleurs. Il est vrai qu'en Espagne on se ressemble de plus loin.

Que dites-vous de cette tête, horriblement grimée? de ce nez formidable, qui va rejoindre un menton de sorcière? vous nommez, en souriant, dame Léonarde, gardienne inflexible du souterrain. Ah! comme la jeunesse, en revanche, vit pure et fraîche dans Gil Blas et *Dona Mencia!* Je m'arrête, car il faudrait tout citer. Et le corrégidor et ses alguazils, qui ne trouvent plus le héros coupable, après l'avoir dépouillé. (L'air moqueur du lévrier de la loi ne semble-t-il pas dire à ce juge paterne: maintenant que le voici nu, il doit être innocent!) Et le seigneur Corcuelo, si plein de révérences et de respects, au son argentin des ducats du novice; et le vieux licencié Sédillo, plongé dans son fauteuil, les jambes sur un carreau plein de duvet; et, comme opposition, la figure jaune et maigre du docteur Sangrado, désolé des échecs de son système, et non de la mort de tous ses malades; et le Biscayen bravache, esquisse digne de Jacques Callot; et la gravité espagnole de don Bernard, le patron mystérieux de Gil Blas; et la scène chez la comédienne Arsénie, où Le Sage a vengé trop amèrement peut-être les auteurs de son temps; où Gigoux, de son côté, après s'être souvenu, en faisant le portrait de Rosimiro, d'un acteur de nos jours, n'a cherché celui de Laure dans aucune de nos coulisses, car il serait impossible d'y trouver rien d'aussi parfait, d'aussi gracieux, etc., etc.

A la vérité, le talent du dessinateur s'est appuyé partout sur le talent des graveurs. Sans l'habileté de Godart, de Poiret, de Brevière, le bois n'eût jamais reproduit avec leur finesse native, ces délicieuses fantaisies, et les rayons d'un succès nouveau n'auraient pas brillé sur l'œuvre de Le Sage.

Tel est le rôle que joue dans l'histoire du livre la gravure sur bois; celui de la gravure sur cuivre et sur acier n'est pas moins important. Ici le graveur n'est plus un copiste servile, c'est un intelligent traducteur, comme l'ont prouvé une foule d'exemples: le *Christ aux Anges*, d'Edelinck; les *Batailles d'Alexandre*, l'*Education d'Achille*, et tant d'autres. Telle est la magie du burin dans des mains habiles, qu'elle va jusqu'à lutter avec le prestige du coloris.

Il y a trois sortes de gravures en taille-douce: la gravure à l'eau-forte, la gravure au burin, et celle qui réunit le burin et l'eau-forte. Figurez-vous une minute que je vous conduis dans l'atelier de Marvy, le seul peut-être que nous puissions opposer victorieusement à l'Angleterre (1). Assis sur un tabouret à vis, sa table à graver placée devant une large fenêtre qui s'ouvre au nord, vous le voyez devant la planche de métal. Cette planche est fixée sur le pupitre au moyen d'un mécanisme très-simple, formé de coulisseaux et d'écrous à vis. Quand le châssis ou cadre en bois blanc sur lequel est tendu un papier de Chine est dressé de façon à briser convenablement le rayon lumineux; quand les pointes et échoppes sont apprêtées et le miroir qui redressera le dessin mis en place, le graveur étend le vernis sur sa planche.

Ce vernis se compose généralement de cire vierge, d'asphalte ou bitume de Judée, de poix de Bourgogne et de poix de Suède. Toutes ces matières fondues ensemble et bien amalgamées, on les réduit en boules, qui, enveloppées ensuite de taffetas et mises sur la planche de métal chauffée préalablement, s'y étendent avec rapidité et la couvrent d'un enduit qu'on se hâte de teindre en noir. Le calque du dessin est appliqué sur cet enduit préservateur. L'artiste grave ensuite; et, son œuvre achevée, il n'a plus qu'à entourer sa planche d'un rebord solide, afin de retenir l'acide destiné à saisir les traits gravés à la pointe et à les mordre assez profondément pour qu'ils reproduisent le dessin.

Vous allez voir l'effet que produit ce genre de gravure dans les livres les plus sérieux. Ouvrons ceux qui brillent, avec leur reliure vert et or, sur le premier rayon de l'étagère. Ce sont les ouvrages que je vous citais à l'instant: la *Bretagne ancienne et moderne*, *Bretagne et Vendée*.

Du mérite de l'ouvrage, de la science et du style, de l'intérêt qui s'empare du lecteur et l'entraîne à travers ces 1,300 pages, du succès immense et qui dure encore,

(1) Voyez dans le *Musée des Familles*, les œuvres de M. Marvy.

je n'en dis rien, le public ne permettant pas, et vous êtes public à cette heure, qu'on parle en bien de ses amis.

Passons donc sur les livres et n'en regardons que l'habit. Vous commencez par saluer l'homme immortel que peignit Girodet et que Normand a si heureusement gravé. Incarnation noble et glorieuse du génie breton, Chateaubriand est là comme pour vous prendre par la main et vous introduire dans ce poétique pays des vieux rochers, des ajoncs de Notre-Dame-des-Bois et des flots mélancoliques. Suivez ces sonneurs aux chapeaux à larges bords et ornés de rubans, aux longs cheveux, aux chausses bouffantes (bragow-braz), aux grands gilets bariolés, aux lourdes vestes dont une grossière broderie a décoré les bords. Mêlant au son du tambourin le bruit nasillard du biniou, ils se dirigent vers ce cabaret, couvert en chaume, à la porte duquel Penguilly attache deux chevaux, aussi placides que leurs maîtres. Sous les chênes qui ombragent la table extérieure, ils vont boire librement au grand air le cidre de l'année et deviser des nouvelles apportées de la ville par le tailleur. Ne vous sentez-vous pas déjà au plein cœur de la Bretagne, en jetant les yeux sur cette autre gravure de Jacques, toujours d'après Penguilly?... Deux hommes, les cheveux au vent, les flancs étroitement serrés par une ceinture de cuir, disputent le prix de la course devant une foule de spectateurs rangés en haie ; dans le fond s'élèvent quelques chênes rabougris, à travers lesquels l'œil se perd sur les plaines nues de la pauvre Bretagne, tandis qu'au pied d'un arbre du premier plan, dépouillé par la foudre, des femmes et des enfants, groupés autour de deux vieillards, attendent, avec le calme national, l'issue de la lutte.

Traversez ensuite les ruines panachées d'arbrisseaux du

Restes du château de La Flèche.

monastère de Landevenek. Jetez un coup d'œil sur ces belles et robustes paysannes de Saillé, près Guérande; sur cette gracieuse villageoise de Fouesnant, qui tient son enfant par la main, et qui porte le plus élégant costume de la Cornouaille; sur cet homme de Landivisiau, type admirable du Finistère, avec son immense sombrero, sa forêt de cheveux, son habit à grandes basques, son prodigieux *bragow-braz*, et cette romaine antique, où pend un écheveau de chanvre; admirez de loin les élégantes colonnettes de la cathédrale de Nantes, les deux pyramides noirâtres de celle de Quimper; ces détails si gracieux de Notre-Dame de Vitré, les deux fines tourelles et la flèche flanquée de clochetons de l'église de Kreisker, et, pour passer au théâtre des guerres vendéennes, ce village de Saint-Florent, groupé sur sa montagne, au bord de la Loire; ces restes, si pittoresques dans leur ruine, du vieux château de La Flèche, etc. Ne voyez-vous pas encore cette paysanne de Korlay, qui file à côté de son promis et nous fait signe, en tournant son rouet, de quitter les vieux monuments pour les scènes locales?... Voici, en effet, les mœurs bretonnes, présentées sous leur aspect le plus original et le plus naïvement pittoresque.

Ici, au bord de la mer qui mugit, des hommes perchés sur les pointes de ces rochers que vient ronger la lame, attendent, armés de longs crochets de fer, que les flots aient achevé de dépecer un navire poussé à la côte par la tempête. A leur physionomie sinistre, à leur regard qui brille d'une impatience sauvage, on reconnaît ces pilleurs de mer, les démons du naufrage. Là, plus de mer orageuse et sombre, plus de noirs rochers, mais la plaine ombragée, de distance en distance, par des chênes et quelques bouquets de bois, derrière lesquels s'allonge un humble clocher à l'horizon. Les gars et les jeunes filles coupent le blé mûr, et les bœufs l'emportent sur le char rustique, avec l'aïeul, heureux et fier des richesses de la moisson.

Qu'importent un ciel bas et gris, ce pâle soleil, ces déserts de bruyères? la Bretagne est un doux pays, où la joie fait rire et chanter comme ailleurs, quand il s'agit de fête.

Regardez plutôt cette ravissante *korol* ou ronde, si vive, si dégagée, si animée, qu'on dirait qu'Adolphe Leleux a voulu constater l'influence magique du biniou, en laissant les danseurs en l'air! Et ce mariage que le *Bas-Valan*, porteur, comme le héraut des vieux temps, de la branche de genêt, en guise de caducée, vient ménager en si grande cérémonie avec les parents de la *pennerez!*... Et ces barques pleines de croyants au maintien grave, qui vont entendre la messe sur les rochers de l'île de Sein !... Et ces bizarres obélisques de Carnac, sous lesquels, il y a trois mille ans, les druides accomplissaient leurs mystères les nuits de pleine lune !... Et ce pauvre Kloër, humble soldat de Dieu, salué avec tant d'amour et de respect sincère par la génération qu'il baptisa, et qu'il doit enterrer peut-être !... Tout, en un mot, dans ces deux livres, tout, jusqu'à ce portrait formidable de Jean Cottereau, dit Jean Chouan, à l'affût des bleus qu'il va foudroyer, tout, jusqu'à ce bivouac de chouans, si largement jeté dans les bruyères par Leleux, et dont les feux cachés dans le ravin éclairent à demi le drapeau déchiré, tout vous peint la Bretagne et la Vendée au naturel, et vous les met pour ainsi dire, sous les yeux. Les édifices, en effet, les costumes, les paysages d'un pays ne se décrivent jamais que d'une manière insuffisante ; il faut les voir exposés sur place ou sur le papier ; car, à tout prendre, le plus mauvais dessin vaut mieux que les descriptions de Byron. Puis, en lisant le récit d'événements vrais, on se sent toujours pris du désir de recomposer la physionomie des

Vue de Saint-Florent, sur la Loire.

hommes autour desquels ils pivotèrent ; si donc le peintre prévient ce désir ou le satisfait en ressuscitant ces grandes figures de l'histoire, dévorées depuis des siècles ou des années par la tombe, il rend un service réel au lecteur, et décide souvent le succès du livre.

J'en prendrai pour exemple celui-là même que nous tenons. Certes, il est assez sagement conçu, assez fermement écrit, et touche d'assez près au vif les sympathies bretonnes, pour que la faveur qui l'accueillit ne semble pas exagérée (1). Mais croyez-vous que l'éditeur en aurait vendu dix mille exemplaires; croyez-vous qu'il eût remporté la médaille à l'exposition nationale de 1848, sans les ravissants dessins de Penguilly, de Leleux, de Johannot ; sans le burin délicat et si habile de Jacques, de Coste, de Gaitte, de Collignon? Croyez-vous, en outre, qu'un tel succès eût été possible sans la foi et le dévouement de l'éditeur lui-même? Non certes! et il fallait que celui-ci n'en manquât point! Mais Coquebert était l'homme des grandes entreprises ; lui seul pouvait jeter 120,000 francs sur cette *Bretagne ancienne et moderne*, et autant sur *Bretagne et Vendée!*

— Comment! interrompirent les six frères, chacun de ces livres a coûté 120,000 francs?

— Et peut-être un peu plus, messieurs ; mais le libraire dont je parle ne s'effrayait pas ; il savait qu'on doit semer pour recueillir, et que le bon grain littéraire rend 50 pour 100 ; aussi, lorsqu'après avoir édité, pour dernière œuvre, les *Girondins* de Lamartine, il est mort, à la fleur

(1) Les Bretons de toute classe souscrivirent avec un enthousiasme patriotique à l'œuvre de leur jeune historien. Des villages se cotisèrent pour la recevoir jusqu'au fond de la basse Cornouaille. Les ouvriers armoricains, qui travaillaient dans les ateliers de Paris, économisèrent sur leur pain de chaque semaine, pour aller tous les dimanches chez l'éditeur retirer la *Bretagne* par livraisons de 25 centimes. Un libraire du pays ayant affiché l'ouvrage d'un concurrent trop connu, il y eut

de l'âge, des suites commerciales de la révolution de Février, a-t-il laissé un nom justement honoré par le respect et la reconnaissance des lettres !

— Ainsi, dit le bon M. Duval, qui essuyait une larme à la dérobée, l'histoire de notre livre est finie ; je ne vois pas effectivement ce qu'on peut ajouter encore. Vous l'avez vu écrire, imprimer, brocher, annoncer, louer, relier, illustrer...

— Eh bien ! comme à toute période de grandeur succède une période de décadence, il s'agit en ce moment de le voir dans les mains du libraire de province, — du commis-voyageur, — du colporteur, — de l'étalagiste, — du libraire au rabais, — et enfin du bouquiniste.

VI. Le libraire de province. — Cumul de l'épicerie et de la littérature. — Rhétoré, de Montauban. — Inconvénient de l'esprit chez un libraire. — Anecdotes. — Napoléon et l'*Histoire du Quercy*. — L'assiette bleue. — Le fusil d'honneur. — Le commis-voyageur. — Un exploit de Gaudissart. — Comment M. Thiers promettait des milliers de places sans le savoir. — Le colporteur. — Son portrait. — Ses habitudes. — L'étalagiste. — Le bouquiniste et le bouquineur. — Histoire de Boulard et de ses neuf maisons-bibliothèques, sa mort et son convoi. — Dernière étape. — Le livre chez l'épicier. — Comment les auteurs font fortune, et comment ils se ruinent. — La Californie littéraire. — Byron, Walter Scott, Chateaubriand, Thiers, Dumas, Scribe, Lamartine, etc. — Conclusion.

Vous connaissez le libraire de province : cette dernière profession est ordinairement, excepté dans les grandes villes, la moins sérieuse occupation de celui qui l'exerce. En Normandie, il vend d'abord de la toile et des merceries, puis des livres, comme objet de luxe. Liquoriste dans l'Est, limonadier ou brasseur dans le Nord, débitant de tabac dans le Centre, et marchand d'images dans l'Ouest, le libraire cumule assez souvent, dans le Midi, en se livrant avec la même ardeur au commerce de la papeterie, de l'épicerie, et des œuvres intellectuelles. Très-rares sont, je vous le jure, ceux qui font exception ; quand on en trouve, ils ont les cheveux blancs, et méritent par leur constance une mention honorable. Il en est pourtant ; oui, je connais un de ces vélites, vieilli sous le harnais et qui mourra, comme le dernier sénateur, sur la chaise curule. Tout chez lui porte le cachet littéraire, tout jusqu'au nom. Il s'appelle Rhétoré, et habite, pour son malheur, la plus délicieuse, mais la moins studieuse des villes, Montauban en Quercy. Entrez dans son magasin, dont le vitrage, tapissé d'affiches, est illustré de tous les noms contemporains, qui brillent là comme les vers luisants sur la prairie déserte, et vous êtes certain d'y rencontrer, rangés avec art, souillés de poussière, la plupart des chefs-d'œuvre de ce siècle, à côté desquels notre livre ira s'ensevelir ; car c'est une lutte héroïque et sublime entre le courage du libraire et l'indifférence des lecteurs : l'un ne se lasse pas d'acheter, et les autres s'obstinent à ne rien lire. Il est vrai que le libraire dont je parle ne peut s'en prendre qu'à lui-même de son propre malheur ; il a tant lu et tant vu depuis soixante ans, que sa mémoire est devenue une encyclopédie. Aussi qu'arrive-t-il ? Quand, par miracle, il se présente un acheteur, mons Rhétoré est si ravi, il l'accueille avec une histoire tellement piquante, tellement bien contée, qu'après l'avoir ouïe, le client ne peut désirer mieux et n'a plus envie de lire. Je le sais par ma propre expérience. Entraîné un jour par le désœuvrement dans sa vieille librairie, j'allais lui acheter l'*Histoire du Consulat*. Le nom de Napoléon ayant naturellement ouvert l'entretien, mon homme s'écria :

— Voyez-vous ce livre, monsieur ?

— L'*Histoire du Quercy ?* parfaitement.

— Eh bien ! l'Empereur me l'a marchandé.

— L'Empereur !

— Napoléon lui-même.

— Comment ! il est venu ici ?

— Le 29 juillet 1808. Il était arrivé à Montauban avec l'Impératrice, à une heure du matin. Toutes les maisons étaient pavoisées de drapeaux, ornées de festons et de couronnes de verdure en l'honneur du héros, de l'invincible. On voyait dans toutes les rues son buste couronné de lauriers ; son nom, son chiffre, ses victoires se trouvèrent tracés en caractères divers, et comme par magie, au fronton des édifices religieux et civils !... Ah ! monsieur, quelle nuit ! personne ne s'était couché, la ville entière était sur pied. Seul, j'étais là dans ce coin, époussetant un exemplaire de l'*Egyptiade*, poëme épique, composé par un condisciple d'Ingres, et dont je voulais faire hommage au grand homme, lorsque deux acheteurs se présentent tout à coup. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient deux étrangers ; l'un, assez grand, portait une lévite bleue ; l'autre, gros et court, une redingote grise.

— Avez-vous l'histoire de votre pays ? me dit ce dernier brusquement... Je m'empressai de lui offrir les trois volumes que je viens de vous montrer.

— Voyons, murmura-t-il en se parlant à lui-même, si je trouverai là l'histoire de ce plat cassé !...

— Vous voulez parler de l'assiette bleue dans laquelle on a servi le consommé de ce matin à l'Empereur ? m'écriai-je involontairement.

— Savez-vous, demanda-t-il, ce que cela veut dire ?...

A ces mots jetés d'un ton bref, j'allais répondre avec détail, quand mes yeux se portèrent par hasard sur une paysanne arrêtée devant mon magasin, et qui regardait avec anxiété dans la direction de la Préfecture. Je ne fus pas fâché de montrer à l'étranger à quel degré d'intelligence en étaient arrivés les campagnards montalbanais ; et faisant signe à cette femme d'entrer :

— Racontez à monsieur, lui dis-je, l'histoire de l'assiette bleue qu'on a portée à l'Empereur...

une émeute à sa porte, et l'on brisa les vitres de son magasin.

Entre les milliers de lettres et de témoignages de reconnaissance qui plurent chez M. Pitre-Chevalier, il reçut, à la fin de décembre 1848, un magnifique bureau Louis XV en bois de rose, orné de porcelaines peintes et de bronzes dorés, présent collectif de ses compatriotes, avec des vers sans signature, intitulés : *Etrennes de la Bretagne à son historien*, et qui se terminaient par l'appel électoral suivant :

Des révolutions lorsque le char disperse
Tant d'hommes impuissants même à se conserver,
Tu n'es pas de ceux qu'il renverse,
Mais de ceux qu'il doit élever.

Lève-toi donc, ami ; jette sur cette table
Le plan de tes discours au prochain Parlement ;
Des forts la lutte est l'élément.
Il faut que tu sois là dans le choc redoutable
Qui livrera la France aux hasards d'un moment.

Surtout que ta foi se ranime
Aux rayons de la croix pour qui nous combattons.
Tiens-la d'une main ferme au-dessus de l'abîme...
...Et tu nous connaîtras dans les scrutins bretons...

M. Pitre-Chevalier, n'ayant pas voulu quitter ses travaux littéraires pour répondre à cette invitation politique, ignore et cherche encore les auteurs de cette lettre et de cet hommage si discret dans sa magnificence. Il ne nous a permis de les publier que dans l'espoir d'engager ceux-ci à se faire connaître.

— Ce sera bientôt fait, répondit-elle. « Dans les autres « temps, sur ces coteaux couverts de vignes, que vous « voyez là-bas, vivait un brave homme, appelé Seigneuret. « Seigneuret était le plus riche du Pau, et jamais il ne « fermait sa porte à personne : habits de drap et habits de « toile étaient les bien-venus chez lui. Un soir, il reçut la « visite d'un officier qui prétendait s'être égaré à la « chasse. Il lui fit quitter ses habits mouillés, lui prêta « son meilleur chapeau, sa grande veste des dimanches, « ses culottes de tiretaine, ses gamaches de cuir, et lui « donna à souper et à coucher, comme lui seul ou M. le « curé auraient pu le faire. Le lendemain, il le remit, « après déjeuner, dans sa route, et lui offrit même quel- « ques écus de Bordeaux ; car il voyait bien, aux trous de « ses habits, que son hôte n'en avait pas les poches pleines. « En partant, l'officier lui serra la main, et lui conta qu'il « avait un parent à Paris dont il serait un jour l'héritier...

« — Aussi, lui fit-il en riant, si jamais tu as quelque « affaire, viens dans le palais du roi et demande Henri le « chasseur, tu t'en retourneras content.

« — Seigneuret y alla, monsieur, cinq ou six ans plus « tard. Il demanda l'officier ; mais jugez s'il eut peur en « voyant que c'était le roi de France ! »

— Henri IV ! dit l'acheteur de l'*Histoire du Quercy*.

— Oui, mon cher monsieur, repris-je alors moi-même, — continua Rhétoré. — Le paysan voulut être consul de Montauban, et il revint avec le chaperon rouge et noir sur l'épaule. Or, cette assiette bleue est celle...

— Dont le Béarnais s'est servi, acheva l'homme à la capotte grise ; tant mieux, j'aime ce bon roi.

— Plût à Dieu, s'écria la pauvre paysanne, qu'il vécût encore !

— Pourquoi cela ? interrompit brusquement l'étranger.

— C'est, dis-je alors, que cette infortunée avait, dans l'armée d'Italie, un fils qu'elle a perdu...

— Un fils dans l'armée d'Italie ! son nom et son grade ? demanda l'acheteur à la paysanne.

— Jean Labruyère, sergent dans la 2e compagnie de grenadiers de la cinquième demi-brigade d'infanterie.

— Qui à l'affaire du 29, devant Mantoue, poursuivit la capote grise, prit à lui seul une pièce de canon, qui franchit un des premiers les redoutes sur la gauche de Trente, et qui passa aussi un des premiers la Brenta, en faisant plusieurs prisonniers ; je m'en souviens, c'était un brave et il reçut un fusil d'honneur.

— Le voilà, monsieur !

— *Donné par le général Bonaparte*, c'est bien cela ! Et votre fils est mort ?...

— A Florence, de ses blessures. C'était mon unique soutien, car je suis veuve...

— Ne pleurez pas, bonne femme ! reprit l'étranger, l'Empereur vous accorde une pension de trois cents francs. Vous entendez, Duroc, dit-il à son compagnon ; qu'elle en touche une année d'avance !

— Alors seulement, acheva le vieux libraire, je sus que c'était Napoléon en personne qui avait marchandé mes volumes. Et marchandé est le mot ! Il arrivait en effet à la préfecture avant que je fusse revenu à moi, et il partit comme tous les autres — sans rien acheter.

Voilà le destin réservé le plus souvent au livre chez le libraire de province.

Un aussi triste résultat et la froideur croissante du public départemental décourageraient les gens les mieux trempés. Il n'y a qu'un homme capable de braver ces deux obstacles, c'est le commis-voyageur ! Cuirassé d'amour-propre, de confiance en ses propres forces et de mépris pour la province en général, le commis-voyageur part avec son livre, certain qu'après avoir livré des combats terribles, il finira par triompher, et que le provincial restera sur le champ de bataille. Voulez-vous savoir comment il procède ? Ecoutez cette confidence d'un héros du genre, l'illustre Gaudissart, qui a pris pour secrétaire notre meilleur peintre de mœurs, M. de Balzac.

« — A Blois, j'ai eu une querelle à table d'hôte, à propos des journaux et de mes opinions. J'étais à manger tranquillement à côté d'un monsieur en chapeau gris, qui lisait les *Débats*. Je me dis en moi-même : il faut que j'essaye de mon éloquence. Et je me mets à l'ouvrage, en commençant par lui vanter son journal ; de fil en aiguille, je me mets à dominer mon homme en lâchant les phrases à quatre chevaux. Chacun m'écoutait, et je vis un homme qui avait du juillet dans les moustaches, prêt à mordre au *mouvement*. Mais je ne sais pas comment j'ai laissé mal à propos échapper le mot *ganache*. Bah ! voilà mon chapeau conservateur, mon chapeau gris, mauvais chapeau du reste, un lyon moitié soie, moitié coton, qui prend le mors aux dents et qui se fâche ! Moi je ressaisis mon grand air et je lui dis : Ah çà, monsieur, vous êtes un singulier pistolet. Si vous n'êtes pas content, je vous rendrai raison. Je me suis battu en juillet.

« — Quoique père de famille, me dit-il, je suis prêt à... — Vous êtes père de famille, mon cher monsieur, lui répondis-je, auriez-vous des enfants ? — Oui, monsieur. — De onze ans ? — A peu près. — Eh bien ! monsieur, le *Journal des Enfants* va paraître ; six francs par an, un numéro par mois, rédigé par les sommités littéraires ; un journal bien conditionné, formant collection ; papier solide, gravures de nos meilleurs artistes, de véritables Jude, dont les couleurs ne passeront pas ! Puis je lâche ma bordée. Voilà un père confondu ! La querelle a fini par un abonnement ! »

Tous les moyens sont bons aux émules de Gaudissart. Il en est qui poussent la ruse jusqu'à ses dernières limites. Tels que le vétéran dont on me parlait ce matin, par exemple ! Chargé du placement de l'*Histoire de la Révolution*, pendant que M. Thiers était président du Conseil, il voyageait bravement au nom du ministre lui-même, mettant dans sa bouche une supplique des plus humbles et des plus pressantes, et s'engageant toujours en son nom à protéger tous les solliciteurs de places. Jugez s'il rencontra des acheteurs !

Du cabriolet de ce chargé d'affaires de l'industrie parisienne, le livre tombe ensuite dans la balle du colporteur. C'est encore une déchéance. Le voilà condamné à lever inutilement le marteau de fer des propriétaires ruraux, marteau moins dur que leur cœur aux productions intellectuelles. Il faut qu'il erre, feuilleté sans respect et marchandé avec mépris, de la boutique des villages aux ateliers de l'ouvrier et sous le toit de chaume des fermes. Qui l'achète ? qui daigne lui sourire encore et l'accueillir avec amitié ?... Ce médecin de campagne, ami du malheur et père des pauvres, qu'il délassera de sa rude vie dans les longues soirées d'hiver ; cet ouvrier intelligent dont l'esprit en friche, faute de culture, peut donner, si on l'ensemence, une bonne moisson ; cet ancien soldat, qui apprit à lire au régiment et ne souhaite rien tant que d'avoir des livres ; ce pauvre instituteur primaire, quand il a eu le courage et le temps d'épargner sur le nécessaire ; voilà les clients du colporteur. Et malgré les rebuts et les peines dont il abonde, ce métier est exercé néanmoins avec une gaieté qui fait envie (je parle du colporteur de bons livres, et non de l'empoisonneur public). Jeune, leste et vif ordi-

nairement, le colporteur, qu'il vienne des prés en fleur de la Normandie ou des coteaux de la Gascogne, respire la santé, l'indépendance et l'insouciance aventureuse du Bohême. Vous le rencontrez au printemps par les chemins, gazouillant ses refrains comme le pinson, ou abrité au pied d'un saule et attendant philosophiquement la fin de l'ondée matinale. Vous le trouverez à l'entrée de la nuit au milieu du hameau, offrant à l'admiration des paysans les portraits grossièrement enluminés de Napoléon et des douze apôtres; puis, dès qu'il s'est emparé de l'attention publique, étalant par terre les exemplaires souvent dépareillés de notre livre : vous l'entendez qui sollicite l'acheteur à travers les vitres du cabaret, et il ne vient ni à votre pensée ni à la sienne un souvenir reconnaissant pour l'auteur auquel cet enfant des chemins doit le travail et l'existence.

Femme de Fouesnant (Finistère). (*Bretagne ancienne et moderne.*)

Cet oubli involontaire toutefois, le colporteur étant franc et bon par nature, n'approche pas de l'ingratitude de l'étalagiste. Ce libraire marron saisit le livre quand le public en a pour ainsi dire oublié le titre, et lui inflige toute sorte d'outrages. Le moindre consiste dans ce mariage de Mézence qui unit les morts aux vivants. Pauvre livre ! pauvre auteur ! les voilà exposés au pilori de l'étalagiste, dans quelque passage ou sur les boulevards, à côté de la Cuisinière bourgeoise, des manuels Roret, des élucubrations du citoyen Colfavru et des réclames d'un dentiste. Si l'égalité est impossible dans une des choses de ce monde, c'est pourtant dans les œuvres de l'esprit ! Confondre toutes les productions intellectuelles et les courber sous le même niveau, n'est-ce pas remonter à la barbarie

et penser comme ce ministre de l'instruction publique, qui ne voulait pas en France de gens plus éclairés que lui?...

Mais que dire du libraire au rabais? Le livre est tombé, après la faillite, dans les mains de celui-ci, malheur trop commun de nos jours, grâce à la concurrence des feuil-

Jean Cottereau, dit *Jean chouan* (*Bretagne et Vendée*) (1).

letons quotidiens, qui vendent de la boue délayée dans l'encre, et tiennent boutique de bêtise et d'immoralité, afin de tuer, pour s'enrichir, l'honneur et le bon sens en France. Sur ces exemplaires, déshonorés par le marteau du commissaire-priseur, le libraire au rabais s'abat comme un oiseau de proie; il les emporte dans son antre, et là l'infortuné livre perd jusqu'à son nom; il devient bouquin, et ne sort de ces greniers peuplés de rats, que pour aller subir, sur les quais, l'inclémence des saisons.

(1) C'est par exception, en faveur de l'importance des ouvrages et de la perfection des dessins, que nous ajoutons, cette fois, à nos gravures inédites, ces illustrations des deux chefs-d'œuvre typographiques, couronnés à la dernière exposition. On notera qu'elles sont *en plus* du nombre ordinaire de nos vignettes.

Alors il fait vivre le bouquiniste, croque-mort médaillé de la librairie (1).

De même que le goujon appartient, par droit de conquête, au pêcheur à la ligne, son confrère du bord de l'eau, de même le bouquineur est la pêche et la propriété du bouquiniste. A de très-rares exceptions près, ce dernier se rapproche, par l'intelligence, du poisson de la Seine.

Vous auriez peine à me croire si je vous contais quelques traits du célèbre Boulard, le roi des bouquineurs. Ancien tabellion, Boulard avait quitté le notariat pour s'adonner plus librement à son innocente manie. Dès le point du jour (et, de peur d'être trompé, il avait pour pendule un coq), Boulard se précipitait dans les rues désertes, affublé d'une houppelande à huit poches, véritables abîmes. Ce qu'il entrait de bouquins là-dedans était effrayant. Pour regagner le logis, il fallait que Boulard prît un fiacre, encore le cocher voulait-il double course, et ne l'admettait-il dans sa voiture qu'en tremblant pour les ressorts. Boulard se débarrassait de son fardeau, repartait joyeux, et revenait heureux, bardé de pied en cap de livres. Il en emplit de la cave au grenier sa maison d'abord, puis sept autres, qu'il acheta successivement à cet effet. Ses héritiers et les bouquinistes se ruinaient en neuvaines, les uns demandant à tous les saints qu'ils daignassent donner un plus grand bonheur à Boulard, celui de la vie éternelle ; les autres priant au contraire pour qu'il vécût plus de cent ans : les premiers furent exaucés. La veille du jour où il allait acheter sa neuvième maison, il gonfla si bien les poches de sa houppelande monstre, que pas un fiacre ne voulut se charger de lui. Plutôt que de se séparer pour un instant de ses bouquins chéris, il essaya de se traîner vers ses foyers, où il ne parvint que le soir, inondé de sueur. On voulut l'empêcher d'aller ranger lui-même les bouquins dans la cave de la dernière et seule maison où il restât un coin libre encore ; mais il n'écouta personne, et gagna une fausse pleurésie, qui l'emporta. Tous les bouquinistes prirent le deuil ; on ne voyait à son convoi que des figures reliées en parchemin ; et, le cortége étant passé par hasard devant une maison où se faisait une vente de livres, s'arrêta spontanément, comme pour rendre un suprême hommage à la mémoire du plus zélé des bouquineurs.

Des étalages du quai et des noirs réduits de l'émule de Boulard, le bouquin tombe dans les balances de l'épicier en détail, puis enfin sous le crochet du chiffonnier. Ce dernier en réunit les premiers éléments et en ramasse les débris, sans se douter du chemin fait par ces feuilles avilies, qu'il pique avec tant de dédain, à la lueur de sa lanterne ; c'est la dernière vicissitude de la destinée du livre...

(1) Nous donnerons bientôt les curieux types du *Bouquiniste et du Bouquineur*, par le bibliophile Jacob, l'auteur qui les connaît le mieux à Paris.

— Eh bien ! mon père? s'écria le jeune Duval, voyant que j'avais fini de parler.

— Ma foi, dit celui-ci, en regardant ses frères, il me semble que la cause...

— Est entendue et jugée, déclara loyalement le maître de forges, au nom des quatre autres. Nous avons perdu notre procès et nous le payerons; mais, personnellement, je conserve encore une crainte.

— Laquelle?

— J'ai peur, s'il faut vous le dire, que l'homme qui écrit un livre ne fasse la guerre à ses dépens. Sans disconvenir avec vous du rôle éminemment utile qu'il joue dans la société, et reconnaissant bien à présent qu'il occupe plus de bras avec ses écritures, et remue plus de capitaux qu'un agriculteur, un propriétaire de forêts, un actionnaire de mines, un homme d'argent, un banquier et un maître de forges, il me semble cependant que tout le monde gagne, excepté lui.

— De telle sorte, repris-je, que vous craignez cette profession comme improductive?

— Voilà le mot.

— Erreur, messieurs, erreur vulgaire. Ni dans vos forêts, ni dans vos champs, ni dans votre banque, ni dans vos forges ou vos mines, vous ne trouverez la fortune aussi facilement qu'un écrivain illustre, dans son cabinet. C'est peut-être la seule gloire qui mène la richesse à sa suite! Voyez plutôt Byron, Walter Scott, Chateaubriand, Hugo, Thiers, Dumas, Scribe, Lamartine, etc. La littérature a été pour ces hommes une Californie. En grattant le papier, ils découvraient l'or. Et si les fantaisies des voyages et du luxe, si la générosité du cœur, surtout, ne les eussent jetés dans d'effrayantes prodigalités, leur gain littéraire se monterait à des millions!

— Je n'ai plus rien à objecter, dit le maître de forges.

— Ainsi, monsieur Duval, demandai-je, vous allez permettre à votre fils de se vouer aux lettres?...

— Qu'il suive sa vocation ! s'écria le père du néophyte, et ses oncles tiendront, comme moi, leur parole. Nous payerons largement son apprentissage.

— Lancez-vous donc dans la carrière, impétueux jeune homme, dis-je alors en m'adressant à mon jeune ami ; quant à moi, qui vous accompagne de mes vœux sincères, afin de conserver le souvenir de l'hospitalité de l'Ariège et de cette bonne soirée, je vais noter, avant de me coucher, tout notre bavardage, que je publierai quelque jour, en l'intitulant : Histoire d'un Livre.

MARY LAFON.

FIN.

LE FOUET DU POSTILLON.

FABLE.

Dans un coupé de diligence,
Je gagnais ma maison des champs,
Pressé comme toujours d'y trouver le silence,
Les doux loisirs et les fleurs du printemps.
Mais, bien loin de répondre à mon impatience,
L'attelage engourdi cheminait à pas lents.
Ses trois chevaux pourtant me semblaient pleins de vie;
Leurs vigoureux jarrets, leur croupe rebondie,
Leurs poitrails, tout en eux regorgeait de santé.
Le postillon, par nos cris excité,
Par ses jurons, par sa voix menaçante,
Excitait à son tour leur allure indolente.

Vain espoir! vain courroux! Le trio se jouait
De nos cris et de sa détresse.
Et d'où venait tant de paresse?
C'est que le pauvre diable avait perdu son fouet.
Il le retrouve enfin; et sa main triomphante,
Sans frapper ses coursiers, sans effleurer leur dos,
Fait de sa lanière vibrante
Siffler les airs et les échos.
O miracle! tout se réveille;
Les chevaux ont dressé l'oreille;
Leur ardeur se ranime, ils partent de la main.
L'air, que fend leur galop, agite leur crinière;
Sous leurs pieds vole la poussière;
L'équipage emporté dévore le chemin.
Et maintenant, ô vous qui tenez la puissance,
Instruisez-vous, conducteurs des États.
Je n'aime point la violence,
Je hais la tyrannie et ne la prêche pas.
Mais qu'on sente le fouet au bout de votre bras.
Voilà ce que j'ai vu; tirez la conséquence.

VIENNET, *de l'Académie française.*

JOURNAL DU MOIS.

AMANS-ALEXIS MONTEIL.

Nous avons enregistré la mort de M. Monteil, le patriarche de nos historiens; nous donnons aujourd'hui son portrait et sa biographie, en attendant l'analyse de ses curieux ouvrages.

En 1793, au plus fort de la Terreur, un jeune homme était secrétaire du district d'Aubin (Aveyron). Ce jeune homme s'appelait Amans-Alexis Monteil, et il méditait déjà une histoire de France sur un nouveau plan. Toutes les histoires qu'il avait lues ne le satisfaisaient point; elles ne lui avaient appris que des dates, des batailles, des traités, des révolutions et des malheurs; elles ne lui avaient fait connaître la France que dans ses jours de fièvre et de lutte, et la société que dans les deux ou trois classes qui dominaient les autres.

Comment remplir cette immense lacune? comment étudier et révéler la nation dans toutes les phases de sa vie, dans toutes les conditions et tous les éléments qui la composent?

Notre jeune homme se posait ce problème du matin au soir, sans parvenir à le résoudre, lorsqu'un beau jour il tressaillit de joie dans son bureau, et s'écria comme Archimède : — J'ai trouvé! j'ai trouvé!

Il venait de trouver, en effet, le plan de son histoire, et devinez de quelle manière?

En parcourant des yeux les inscriptions de ses cartons administratifs : *gouvernement*, *commune*, *travaux publics*, *guerre*, *industrie*, *commerce*, *finances*, *agriculture*, *belles-lettres*, *beaux-arts*, *professions diverses*, etc., etc.

— Voilà justement, s'écria-t-il, la France dans toutes ses divisions! voilà ce qu'aucun historien n'a considéré! voilà ce que j'ai à faire pour écrire la véritable histoire de France!

Et, dès ce moment, le jeune savant se mit à l'œuvre qui devait occuper toute sa vie : *l'Histoire des Français des divers Etats, aux cinq derniers siècles.*

Cette œuvre immense a pris ses jours et ses nuits pendant cinquante années!

A travers quelles recherches, quels pèlerinages, quels obstacles et quels combats! c'est ce que nous montrera le tableau de son existence.

Fils d'un conseiller au présidial, receveur du clergé, allié à plusieurs familles nobles, Alexis Monteil était naturellement suspect en 1793. Il subit toutes les menaces et toutes les avanies qui étaient alors le seul privilége des honnêtes gens.

Il fut obligé de faire brûler les manuscrits de l'abbaye de Conques, lui qui eût donné son sang pour une charte et un cartulaire!

Il n'échappa à la destitution que par la nécessité de son mérite et de ses travaux.

On l'avait dénoncé comme aristocrate au conventionnel Chabot.

— Est-il laborieux? demanda celui-ci.

— Mais il fait tout dans le district.

— Alors, vous ne pourriez vous en passer?

— Peut-être.

— C'est bien, nous le révoquerons quand vous lui aurez trouvé un remplaçant.

Par bonheur, le remplaçant ne se trouva jamais. Très-forts sur la dénonciation, les sans-culottes étaient très-faibles sur l'orthographe.

Ils se bornèrent à enlever au secrétaire son mobilier, sous prétexte qu'il lui était inutile,—ne lui laissant qu'une table, une plume et de l'encre.

Cela suffisait, en effet, au futur historien.

Que de malheureux il arracha à l'échafaud par son esprit et par son dévouement!

Un jour, un ci-devant gentilhomme venait mériter son élargissement en brûlant ses titres de noblesse. Monteil vérifiait les papiers à mesure qu'on les jetait au feu. Son œil perspicace reconnut des copies adroitement faites. Il sauva le gentilhomme par son silence, et lui dit simplement à l'oreille :

— Gardez les originaux pour le retour de la royauté.

En 99, il devint professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale de Rodez. Il publia une description de l'Aveyron, qui annonçait son système historique. La Harpe dit, après l'avoir lue :

— Il faut faire venir ce jeune homme à Paris.

Mais il n'y alla qu'en 1801. Il fut tour à tour professeur à l'Ecole de Fontainebleau, à l'Ecole impériale de Saint-Germain, à l'Ecole militaire de Saint-Cyr. Napoléon voulut le pensionner; il se déclara trop jeune et refusa. Il avait cependant conçu le système continental avant l'Empereur. (Voyez le *Retour du frère Pierre*, dans son *Histoire du quatorzième siècle.*)

On se souvient encore du bruit que fit cet ouvrage lorsqu'il parut sous la Restauration. C'était l'érudition d'un bénédictin avec la naïveté de Montaigne, la clarté de Voltaire et le charme de Walter Scott. Les *Epîtres du frère Jehan* furent méditées comme un bréviaire par les savants, et dévorées comme un roman par les gens du monde.

Et cependant, comme Bernardin de Saint-Pierre, Monteil n'avait pu trouver d'éditeur. M. Laromiguière, son ami, dut avancer les frais de l'impression.

Les autres siècles suivirent le quatorzième, à de longues distances, — ce qui nuisit beaucoup au succès. Le dix-huitième siècle n'a vu le jour qu'en 1844, par les soins de W. Coquebert, le seul éditeur qui ait bien compris Monteil.

Chacun de ces ouvrages a une forme à part, curieuse, pittoresque, anecdotique, entraînante, et spirituelle pardessus tout. Nous y reviendrons.

Retournons à l'auteur.

Monteil avait une mémoire prodigieuse; il a décrit minutieusement, dans son histoire, un intérieur gothique qu'il avait vu à l'âge de six ans, et il a consigné quelque part les récits qu'il avait entendus, au même âge, de son père, protégé du duc de Choiseul, et de sa grand'mère, élevée sur les genoux d'une duchesse d'Arpajon.

Il se faisait laboureur pour décrire l'agriculture; financier, pour traiter des impôts; négociant, pour révéler le commerce; soldat, pour raconter la guerre.

Carnot, à qui il parlait de fortifications depuis six heures, lui dit un jour :

Amans-Alexis Monteil.

— Mais vous êtes militaire, monsieur !

Il a vécu cinquante ans de ses économies de professeur et du commerce des manuscrits qu'il déterrait jusque chez les épiciers. Il en a sauvé ainsi des milliers qui sont rentrés par ses mains dans nos archives. Son excellent fils l'aidait dans ses recherches et dans ses travaux. En 1835, il eut la douleur de le perdre, et il fut alors obligé de vendre sa bibliothèque. Heureusement, il trouva un second fils dans son secrétaire, M. Charguerraud, digne élève d'un tel maître, par l'esprit comme par le cœur. Monteil l'appelait son *grand ami*, et M. Charguerraud justifiera ce titre par quelque ouvrage remarquable.

L'auteur de l'*Histoire des Français des divers états* urait dû figurer à l'Académie française ou à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Il n'y est point entré, parce qu'il ignorait l'art de parvenir, et parce que son livre était la critique implacable de toutes les histoires précédentes. Aussi, une conspiration du silence était organisée contre lui parmi les savants. On le pillait sans cesse, on ne le citait jamais. Il est le véritable auteur de toutes les histoires des anciennes classes de la société, qui ont paru depuis trente ans. La postérité rendra à César ce qui appartient à César.

On n'avait pu cependant lui refuser le second prix Gobert; mais on le lui enleva peu de temps avant sa mort. Lorsqu'il s'est éteint, le mois dernier, à son ermitage de Céli, près Fontainebleau, il vivait de la rente de sa petite terre, et d'une pension que M. Guizot lui avait faite, à l'instruction publique.

Il fallait si peu de chose à ce bénédictin de notre siècle ! Quand nous avons eu le bonheur de le connaître, à Passy, il habitait un grand appartement tout plein de livres et de manuscrits. Il avait supprimé les portes intérieures pour gagner le temps qu'on met à les fermer et à les ouvrir; il n'allumait jamais de feu l'hiver; il s'entortillait les pieds de ses vieux habits pour écrire à son bureau; ou bien, il dictait enfermé dans un paravent, d'où sortait sa tête blanche et spirituelle. Pendant ce temps-là, son dîner cuisait tant bien que mal. Il se composait d'eau, de viande et de pain, jetés pêle-mêle dans une marmite. Le soir, il soupait de quelques tranches de pommes crues, saupoudrées de cassonnade; après quoi, il errait la moitié de la nuit dans le bois de Boulogne, où il rencontrait souvent des larrons fort mystifiés d'une si pauvre capture.

Dans le monde, ce sauvage de la science était un type de la politesse d'autrefois, — toujours gai, prévenant, aimable et gracieux au possible. Nul ne fut jamais plus fidèle et plus dévoué à ses amis. On ferait un recueil charmant des lettres qu'il leur adressait de sa solitude.

LES PRÉDICATEURS DE PARIS (1).

L'ABBÉ BAUTAIN.

Les prédicateurs du carême de 1850 sont descendus de la chaire; mais les paroles de quelques-uns retentissent encore dans les âmes. Parmi ceux-là, et en première ligne, est M. l'abbé Bautain, qui prêchait à l'église de Saint-Vincent-de-Paul. Nous saisissons cette occasion de le faire figurer dans notre galerie, où, depuis longtemps déjà, son illustre place était marquée.

Vers la fin du dernier siècle, il y avait dans le quartier Saint-Merry, un confiseur, suivant les uns, un maître de danse et de maintien, suivant les autres. Peu importe ! cet homme s'appelait Bautain. Il eut un fils qu'on baptisa à la paroisse, sans signature de prêtre, de parrain, ni de marraine, comme le voulait encore un souvenir de terreur.

Le jeune Bautain fut élevé dans un collége universitaire, où il n'eut bientôt plus de chrétien que le nom. Cela s'est vu depuis, et se voit encore. Enthousiaste de la philosophie éclectique, notre écolier, après des études brillantes, entra à l'Ecole normale, où il ne jura que par ses doctes maîtres, et fut récompensé d'une chaire de philosophie à l'Académie de Strasbourg.

Les philosophes ne songèrent pas qu'éloigner leur dis-

(1) Voyez t. XII, p. 186, 299; t. XIV, p. 231, et t. XVI, p. 155.

ciple, c'était s'exposer à le perdre. Ils oublièrent l'aventure arrivée au fameux marquis de Bièvre, et depuis au comédien Potier.

On avait annoncé à une dame que M. de Bièvre ne lançait pas un mot qui ne fût un calembour, et on l'avait invitée à dîner avec lui, pour lui en donner la preuve. Elle court la première au rendez-vous, et, voyant arriver le marquis, elle se met à rire de confiance. Au premier *bonjour* qu'il prononce, voilà notre dame pâmée. M. de Bièvre s'étonne et reste interdit. Il reprend bientôt la parole, et la dame de rire de plus belle !...

— C'est prodigieux ! s'écrie-t-elle enfin, c'est incroyable !

— Quoi donc, madame ?

— Vos calembours, marquis ; vous n'en manquez pas un !

Or, M. de Bièvre, n'en ayant pas fait un seul, resta abasourdi, fut stupide toute la soirée, et perdit sa réputation de beau parleur !

Quant à Potier, voici son histoire : On l'avait peint à un grand seigneur comme homme du monde aussi grave dans un salon qu'acteur ébouriffant sur le théâtre. Le grand seigneur l'invita donc à une soirée aristocratique et le présenta à ses meilleurs amis. Potier sembla en effet très-convenable au premier abord. Mais bientôt un fanatique de son talent, qu'il avait fait rire tout l'hiver aux Variétés, l'aperçoit au milieu d'un groupe, l'aborde gaiement, et se met à l'écouter. Potier discourait le plus sérieusement du monde. Au premier mot qu'il entend, notre fanatique éclate de rire : — *Satané farceur, va !* s'écrie-t-il en applaudissant le comédien. Potier se retourne vers lui et l'interroge du plus grand sang-froid. L'amateur le trouve alors d'un comique sublime, et répète de plus belle : — *Satané farceur !* Potier lui tourne le dos et va dans un autre groupe. Le séide, qui ne veut pas perdre un de ses bons mots, le rejoint bien vite et reprend son refrain et ses contorsions d'hilarité : — *Satané farceur, va !* —Bref, Potier eut beau faire pour garder son rôle d'homme du monde... il ne put être autre chose qu'un *farceur* pour le rieur obstiné ; si bien que, poussé à bout, perdant patience, il finit par lui chercher querelle et lui demander raison ! Ce fut pour l'autre le comble de la charge. Il répondit par un fou rire et des bravos, qui entraînèrent tout le monde à crier avec lui : — *Satané farceur, va !*

Potier n'en put obtenir davantage ; il se retira furieux, et ne remit plus les pieds dans les salons.

Le jeune Bautain, à l'Ecole normale (qu'il nous pardonne aujourd'hui cette comparaison), était comme les fanatiques de M. de Bièvre et de Potier. Il admirait, applaudissait et croyait de confiance. Installé dans sa chaire de Strasbourg, il attira toute la province par son talent, se fit promptement une réputation considérable, mais ne put amener ses auditeurs à croire de confiance comme lui. On ne lui disait point : — Satané farceur ! — Mais on lui criait : — Philosophe sans foi ! — De sorte que, ses maîtres n'étant plus là, et leur prestige tombant jour par jour, sa propre conscience éleva aussi la voix, et le poussa du mensonge à la vérité, de la philosophie à l'Evangile.

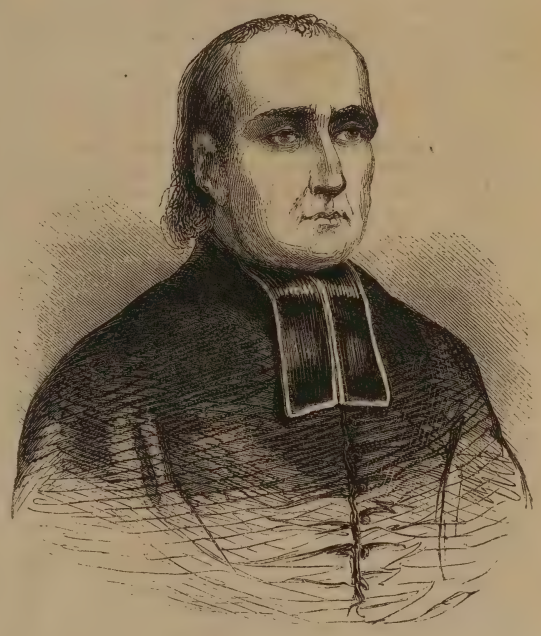
Et un beau jour, le professeur, descendant de sa chaire, emmena ses meilleurs élèves à Molsheim, et se fit prêtre catholique avec eux, « pour défendre la religion qu'ils avaient méconnue. »

Ceci se passait avant la Révolution de 1830. Cette révolution força bientôt M. Bautain à quitter de nouveau la tribune académique, où il était remonté avec la soutane et la foi. Les doctrines de ses anciens maîtres, devenus ministres, lui fermaient la bouche..., au nom de la liberté d'enseignement. Il se résigna et s'enferma dans la direction de son petit séminaire. Il n'avait d'ailleurs que le choix des titres, car il était à la fois chanoine, professeur et docteur en médecine et en droit.

Pourquoi une disgrâce plus cruelle lui était-elle réservée ? Pourquoi, de supérieur d'un séminaire, devint-il bientôt simple maître d'école à Strasbourg ? Sa réconciliation avec son évêque, sa générosité de caractère, son voyage à Rome et sa soumission filiale, répondent mieux que toutes les apologies.

Ce fut à son retour d'Italie que M. Bautain parut dans les chaires parisiennes. Il y conquit le premier rang sans difficulté.

Il n'est peut-être pas d'orateur sacré qui manie avec plus d'aisance et de force la métaphysique religieuse, et qui réussisse mieux à la rendre palpable et populaire. Il mène à la foi par la science, sans jamais dérouter ni l'auditeur ni lui-même.



M. l'abbé Bautain.

Il est petit, mais vigoureux. Sa tête large, carrée, superbe, a une expression saisissante. Son nez allongé, son œil profond, ses lèvres minces et déliées, composent une physionomie mêlée d'austérité, de finesse et de douceur. Sa voix, sortant d'une vaste poitrine, remplit, sans tonner, l'église entière. Sa facilité d'élocution le sert sans l'entraîner. Son abondance de parole est toujours lucide et positive. Le seul reproche à lui faire, si c'en est un, c'est qu'il est moins orateur que dialecticien, plus professeur que prédicateur.

Mais comment ne pas admirer un logicien qui a converti tant de juifs en Alsace, notamment les frères Level, et MM. Goschler et Ratisbonne, dont il a fait, non-seulement des chrétiens, mais des prêtres éminents !

REVUE LITTÉRAIRE ET MUSICALE.

C'en est fait! *Charlotte Corday* a paru sur notre première scène, escortée de Marat, de Danton et de Robespierre! On a applaudi M. Ponsard, parce que ses vers sont assez beaux. On a applaudi Danton, parce qu'il réfute Marat! La grande conquête! et le bon moyen de calmer les passions! Nous laisserons Paris courir à ce spectacle, que la police est réduite à faire surveiller par un bataillon de sergents de ville; et nous nous bornerons à livrer à la curiosité de nos lecteurs une courte analyse de la pièce et quelques citations.

Au premier acte, Mme Roland donne une fête. Danton, qui hésite dans le crime, propose un pacte aux Girondins; ceux-ci repoussent sa main tachée de sang. La guerre est déclarée.

Au second acte, les Girondins proscrits et fugitifs rencontrent dans les plaines de Caen une jeune fille qui dirige des faneuses. C'est Charlotte Corday. Barbaroux, reconnu par elle, reçoit la promesse de son faible secours. Elle rentre dans sa famille, où l'on s'apprête à quitter la France; quant à elle, elle songe déjà à la venger.

Au troisième acte, Charlotte assiste à la revue des Fédérés, passée par les Girondins. Barbaroux lui trace les portraits des Montagnards.

BARBAROUX.

Certes, je hais Danton: septembre est entre nous.
Tout lui semble innocent, par la victoire absous;
L'audace et le succès, voilà sa loi suprême;
De sa propre vigueur il s'enivre lui-même,
Et montant d'un excès à des excès plus grands,
Il sert la liberté comme on sert les tyrans.
Mais enfin, ce n'est pas un homme qu'on méprise,
Madame. Il est puissant dans les moments de crise.
.....
Cruel et généreux, il connaît la pitié;
Il frappe sans remords, mais sans inimitié;
De crime et de grandeur formidable assemblage,
La Révolution l'a fait à son image...

CHARLOTTE.

Et Robespierre?

BARBAROUX.

Oh! lui, c'est chose différente:
Ame sèche et haineuse, et vanité souffrante,
Dans tous ses ennemis il voit ceux de l'État,
Et dans sa propre injure un public attentat.
En ce point seulement à Danton il ressemble
Qu'auprès du sang versé l'un ni l'autre ne tremble,
Ignorant tous les deux que le péril pressant
N'excusera jamais la mort d'un innocent.
Ils diffèrent d'ailleurs d'esprit et d'apparence,
Comme la passion de la persévérance.
.....
Quel sera le plus fort, Robespierre ou Danton?
La médiocrité l'emportera, dit-on.
En somme, quoique l'un souille son énergie,
Quoique de plus de sang il ait la main rougie,
Que sa soif des plaisirs puise partout l'argent,
Au lieu que l'autre est pur au point d'être indigent,
Quoiqu'il ne croie à rien, si ce n'est à lui-même,
Au lieu que Robespierre a foi dans son système,
On aura pour Danton une moindre rigueur

Arrivé à Marat, Barbaroux continue ainsi :

.....
Tantôt il cherche l'ombre et tantôt la lumière,
Selon qu'il faut combattre ou qu'il faut égorger,
Présent pour le massacre, absent pour le danger.
.....
Les caves d'un boucher et celles d'un couvent,
Pendant des mois entiers, l'ont enterré vivant.
Là, seul avec lui-même, aux lueurs d'une lampe,
Devant l'encre homicide où sa plume se trempe,
N'ayant d'air que celui qui vient d'un soupirail,
Dix-huit heures penché sur son méchant travail,
Il entasse au hasard les visions qu'enfante
De son cerveau fiévreux cette veille échauffante;
Puis un journal paraît qu'on lit en frémissant,
Qui sort de dessous terre et demande du sang.
.....

CHARLOTTE.

Dieu puissant! c'est un fou!

BARBAROUX.

C'est un fou; mais, madame,
C'est un fou qui s'adresse aux passions en flamme.
.....
On l'a hué, flétri, bafoué, confondu;
A chaque flétrissure un crime a répondu.
Vainement les soufflets sont tombés sur sa joue;
Le crime allait croissant, le sang lavait la boue.
Ceux qui l'ont offensé sont tous morts ou proscrits,
Et l'épouvante enfin l'a sauvé du mépris.

Au quatrième acte, Charlotte achète un poignard chez un coutelier devant le Palais-National... Elle hésite encore cependant; mais les sanglants propos des sans-culottes la décident.

Que si, tout pur qu'il est, mon dévouement s'abuse,
Si le meurtre jamais ne peut avoir d'excuse,
Si le droit qu'admettait toute l'antiquité
Fut un long attentat contre l'humanité,
Si Dieu, guide incertain, nous offre dans son livre
L'exemple de Judith et défend de le suivre,
Si je ne dois laisser qu'un renom criminel
Et chargé justement d'un opprobre éternel,
C'est affreux; l'échafaud est au moins un supplice.
N'importe! je puis faire encor ce sacrifice.
Braver la mort n'est rien; mais le mépris bravé
Est un effort plus rare et qui m'est réservé.
Que je sauve la France et que je sois flétrie!
La honte soit pour moi, le fruit pour ma patrie!
Puisse l'acte féroce auquel je me résous
Rendre quelque énergie aux gens de bien trop mous:
Qu'ils exècrent mon nom, qu'ils m'appellent infâme;
Mais, rougissant d'avoir moins de cœur qu'une femme,
Qu'ils apprennent de moi, sauf à l'employer mieux,
Le courage d'agir contre les factieux.

Au cinquième acte, la scène est chez Marat. Robespierre et Danton veulent s'entendre avec lui pour diriger la révolution; mais l'Ami du peuple leur annonce ainsi leur maître :

Je ne pense pas, moi,
Que tout soit terminé dès qu'on n'a plus de roi.
C'est le commencement. Je sais que chez les nôtres
Quelques-uns ne voulaient que la place des autres,
Et tiennent que chacun doit être satisfait
Quand ce sont eux qui font ce que d'autres ont fait.
Leur révolution se mesure à leur taille.
Ce n'est pas pour si peu, Danton, que je travaille.
Ami du peuple hier, je le suis aujourd'hui.
J'ai souffert, j'ai lutté, j'ai haï comme lui.
Misère, oubli, dédain, hauteur patricienne,
Ses affronts sont les miens, sa vengeance est la mienne.

Il le sait, il défend celui qui le défend;
Or, je porterai loin son drapeau triomphant.
Il ne me suffit pas d'un changement de forme;
Au sein des profondeurs j'enfonce la réforme.
Je veux, armé du soc, retourner les sillons.
A l'ombre les habits, au soleil les haillons!
Je veux que la misère écrase l'opulence;
Que le pauvre à son tour dit le droit d'insolence;
Qu'on tremble devant ceux qui manqueront de pain,
Et qu'ils aient leurs flatteurs, courtisans de la faim.
Chapeau bas! grands seigneurs, bourgeois et valetaille!
Vos maîtres vont passer: saluez la canaille!

Là-dessus, il se met au bain, où Charlotte Corday vient le tuer.

Au dernier tableau, elle marche au supplice, et Danton glorifie la Révolution « qui doit survivre à Marat. »

Tel est ce drame. Jugez-en le mérite et l'à-propos. C'est assez pour nous d'en avoir rendu compte.

Mme SONTAG, COMTESSE DE ROSSI.

Le 13 mai 1805, une fille naissait à Coblentz dans une famille de comédiens ambulants, c'est-à-dire au degré le plus infime et le plus douloureux de l'échelle sociale. Cette pauvre enfant pouvait devenir, sans invraisemblance, danseuse de corde en plein air, *avaleuse de sabres*, ou quelque chose de pis encore. Cependant sa mère, qui était une femme honnête et bonne, consulta, dit-on, une bohémienne sur sa destinée. La sorcière examina les astres et les mains de la petite; puis, formant une couronne d'un oripeau théâtral, la posa, sans autre explication, sur la fragile tête qui lui était soumise. Qu'est-ce que cela voulait dire? Henriette (tel était son nom) serait-elle un jour reine du théâtre ou reine véritable, ou tout au moins comtesse ou marquise?

La mère, on le conçoit, n'éleva pas son ambition maternelle au-dessus des tréteaux, et fit apprendre la musique à sa fille. A six ans, Henriette débuta à Darmstadt, dans le rôle de *Salomé* de *la Fille du Danube*. Elle chanta juste, et parut charmante. Trois ans après, sa mère la conduisit à Prague, où Weber, chef d'orchestre du théâtre, lui confia les emplois d'enfant. Elle s'en acquitta si bien, qu'on l'envoya au Conservatoire avant l'âge fixé par la loi. Elle y étudia quatre ans.

Un jour, la première cantatrice du théâtre eut une de ces indispositions subites qui font le désespoir des directeurs. Comment la remplacer du matin au soir? Weber proposa Henriette, qui avait alors quinze ans. Elle fut acceptée, répéta à la hâte, et joua la *Princesse de Navarre* dans *Jean de Paris*, avec un succès d'improvisation merveilleux.

De Prague elle se rendit à Vienne, où Mme Mainvielle-Fodor acheva de la former. Elle chanta l'italien et l'allemand avec la même perfection. Elle devint la plus belle, la plus applaudie, la plus célèbre virtuose de l'Europe, sous le nom de Henriette Sontag.

Ainsi la prédiction de la bohémienne semblait réalisée. Elle ne l'était pas encore cependant. Bientôt une nouvelle étourdissante remplit les théâtres et les salons diplomatiques. La fille des comédiens nomades ne s'appelle plus Henriette Sontag; elle s'appelle la comtesse de Rossi. Elle est ambassadrice, et elle va quitter la scène pour la cour. On crut rêver: c'était la vérité même! La couronne promise par la sorcière venait de tomber, devant l'autel de l'hyménée, sur la tête de la pauvre enfant de Coblentz...

Mme de Rossi méritait cette couronne; car elle l'a portée avec une noblesse et une dignité parfaites, à la cour de Bruxelles, de La Haye, de Francfort, de Berlin.

On ne l'avait plus entendue chanter, depuis ce jour, que devant les rois, les princes et les ambassadeurs.

Pourquoi donc est-elle revenue cet hiver à Paris, non sur le théâtre, mais au Conservatoire, redemander au public les bravos et les applaudissements d'autrefois? Parce que les révolutions ont détruit sa fortune, et ne lui ont laissé que son talent pour garder son rang dans le monde. La couronne de la comtesse avait renversé celle de la cantatrice; la couronne de la cantatrice vient de relever celle de la comtesse.

Au premier concert, tout Paris s'était donné rendez-vous. Mme de Rossi s'est avancée, cachant son émotion sous son courage. Elle a déployé le cahier de musique, orné de ses armoiries en or, et elle a chanté le grand air de la *Semiramide*, comme elle le chantait il y a vingt ans. Son succès a été un triomphe, grandissant de concert en concert; et, voyant son ancienne fortune revenir, elle a voulu la consacrer, en la partageant avec les pauvres. Noble expiation et noble tribut, auxquels toutes les grandes dames de Paris se sont associées, et qui a versé un flot d'or aux bureaux de bienfaisance.

Mme de Rossi en restera-t-elle là? Nous le lui conseillons, et sa dignité le lui conseillera mieux encore. Elle a conservé tout son talent; qu'elle le remporte intact à son pur foyer; ou du moins qu'elle se borne à donner des concerts dans quelques capitales. Tous les directeurs de théâtre sont à ses pieds, avec des monceaux d'or. Qu'elle les dédaigne et ne remonte point sur le théâtre. Quatre concerts lui ont rendu la fortune, sans lui enlever la considération; une seule représentation dramatique lui enlèverait la considération, et peut-être la fortune en même temps. Il est des positions d'où l'on ne descend jamais impunément.

S'il faut en croire M. Guinot, l'indiscret conteur de la *Revue de Paris*, les ovations de Mme Sontag-Rossi auraient mis la diplomatie en révolution. Cette rentrée si heureuse, dit-il, donne la fièvre à toutes les anciennes cantatrices retirées du théâtre. Elles veulent toutes tenter la même épreuve et courir la même chance; les unes sous prétexte qu'elles ont éprouvé aussi des revers de fortune, les autres parce qu'elles sont en proie à cette nostalgie dramatique qui s'empare tôt ou tard des artistes exilés de la scène.

Déjà l'on cite Mlle Taccani, que Paris n'a sans doute pas oubliée, qui abandonna la scène il y a une dizaine d'années pour épouser le comte Tasca, et qui, revenant au théâtre, débute par des concerts qu'elle donne dans les principales villes du midi de la France. Mme la comtesse Tasca se fera entendre à Paris avant la fin de la saison.

On dit aussi que Mme Monbelli, devenue comtesse Gritti, s'ennuie de passer l'hiver dans son hôtel de Venise et l'été dans son château des bords de la Brenta, et qu'elle a fait officiellement annoncer sa prochaine rentrée au théâtre de la Fenice, où elle s'essayerait avant de reparaître à Paris, ainsi que l'a fait Mme Sontag.

De son côté, Mme Pasta, piquée de la même tarentule, quitte, pour rentrer au théâtre, son palais du lac de Côme, voisin de la fastueuse retraite où repose Mlle Taglioni. — Celle-là ne nous reviendra plus; les danseuses n'ont pas de ces retours de jeunesse, comme les cantatrices; les sylphides n'ont qu'un temps, et quand leurs ailes tombent, c'est pour toujours.

Les diplomates, les comtes, les grands seigneurs qui ont épousé des chanteuses, sont dans un grand émoi, par suite de ces circonstances nouvelles.

Diverses impressions les agitent. — Les uns, ceux qui, revenus des illusions d'autrefois et guéris de la passion jalouse qui les fit enlever leur femme à la scène, trop sages aujourd'hui, savent calculer et peser les avantages de la fortune, sont les premiers à célébrer l'heureuse idée et le grand succès de Mme Sontag, pour encourager l'imitation de ce retour à l'art.

Les autres, ceux à qui l'orgueil du rang ferait redouter de voir leur nom ou celui de leur épouse figurer sur une affiche de spectacle, sont dans des transes mortelles, et leur frayeur est largement mise à contribution.

Il y a dans la diplomatie parisienne une dame jeune encore et toujours jolie, qui appartint jadis à un théâtre ly-

Mme Sontag, comtesse de Rossi.

rique. On ignore généralement ce détail dans le monde; mais elle, qui n'a pas oublié son origine, feint, depuis l'apparition de Mme Sontag, un irrésistible entraînement vers son ancienne carrière. Le mari est furieux. Il a le droit d'opposition, mais la femme a le droit de persistance et de scandale. De là, des scènes qui se terminent toujours par quelque concession magnifique: un ameublement renouvelé; trente mille francs de mémoires acquittés; une parure de diamants; une maison de campagne à une lieue de Paris; voilà ce que la rentrée de Mme Sontag a déjà coûté à notre diplomate.

ARVA, OU LES HONGROIS.

SYMPHONIE DRAMATIQUE, PAR LOUIS LACOMBE.

Nous sortons, tout ému encore, de cette fête musicale donnée au Conservatoire par M. Louis Lacombe, au profit des ouvrières sans travail. Toutes les sommités parisiennes, qu'avait attirées une bonne œuvre, ont été récompensées par un chef-d'œuvre. Le mot n'a rien d'exagéré. L'auteur de *Manfred* était un de nos meilleurs symphonistes, l'auteur *d'Arva* est un de nos meilleurs compositeurs dramatiques. Ce n'est plus de l'Opéra-Comique, c est du Grand-Opéra qu'il doit attendre un libretto. M. Scribe, qui assistait à son triomphe, n'a qu'à lui ouvrir son portefeuille. *Arva* est la simple histoire de deux fiancés hongrois, séparés par des racoleurs, menacés par des Bohémiens, et sauvés par le courage et la fidélité. M. Lacombe a jeté, sur les quatres parties de ce petit poëme, des flots d'harmonie savante, d'inspiration originale, de fantaisie poétique. C'est tout un opéra. Il faudrait l'entendre vingt fois, pour en apprécier les détails. En attendant que ce plaisir nous soit donné, voici les passages qui ont surtout enlevé les bravos. Dans la 1re partie, le chœur des *Fidèles* et la *Fête du village*; dans la 2e partie, la *Marche des racoleurs*, une des plus belles que nous connaissions, et les couplets: *Au régiment, on vit gaiement*, etc.; dans la 3e partie, *Souvenir et Prière*, chant délicieux et pur de la fiancée; et dans la 4e partie, le *Calme de la nuit*, symphonie d'un effet sublime, le premier *Chœur des Bohémiens*, le duo de leur chef et d'Arva; le second chœur, *Ah! quelle aubaine!* etc.; la *Marche guerrière*, qui ramène le fiancé, — digne pendant de la *Marche des racoleurs*, et le final, qui est d'un éclat véritablement formidable.

M. Lacombe dirigeait l'orchestre, animé d'avance de son souffle puissant, et qui l'a secondé avec cette justesse proverbiale au Conservatoire. M. Dietsch conduisait les chœurs. Les solos étaient chantés par Mlle de Rupplin, voix pénétrante et sympathique, et par MM. Guyemard et Portheaud, du Grand-Opéra, — deux talents qui n'ont plus besoin d'éloges.

Répétons-le: il est impossible qu'une œuvre si belle, si désintéressée, montée à si grands frais, applaudie avec un aussi juste enthousiasme, s'évanouisse sans échos, après une seule représentation. A quoi serviraient alors nos théâtres de musique, subventionnés pour élever l'art et populariser le talent?

— M. Léouzon Leduc, notre collaborateur, vient de commencer, chez l'éditeur Gide, la publication d'une *Histoire littéraire du Nord*, par la traduction des œuvres de Tegner, le grand poëte suédois, accompagnées des notes les plus curieuses sur les mœurs et les traditions septentrionales. Nous recommandons à nos lecteurs cet excellent ouvrage, — et notamment le poëme de la *Première communion*, le chef-d'œuvre religieux de Tegner.

— Vous souvenez-vous des vers si énergiques de M. Jules de Francheville, que nous citions dans notre *Voyage en Bretagne* (tome XIV, page 139)? Vous les retrouverez, avec deux mille vers, tout aussi remarquables, dans le recueil: *Foi et Patrie*, que le noble poëte breton vient de faire paraître chez les éditeurs à la mode, MM. Michel Lévy frères. Voilà un des rares volumes de poésie qu'on peut lire en famille, et qui élèvent l'intelligence sans dégrader le cœur. Nous y reviendrons.

— L'Académie française, après vingt tours de scrutin inutiles, où M. de Musset a eu 5 voix, M. de Montalembert 12, et M. Nisard 16, a renvoyé à septembre prochain l'élection du successeur de M. de Feletz.

LOTERIE NATIONALE.

Le numéro qui a gagné le service de 70,000 francs, au tirage de la Loterie Nationale, le 28 mars, est le numéro 71,922. (Voyez notre *Mercure de France* pour les détails.)

Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

Le trône impérial de Russie (Granovitaia Palata, dans le Kreml de Moscou).

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

LE TRONE IMPÉRIAL DE RUSSIE.

Nous allons publier, sous ce titre, une série d'études historiques, descriptives et morales sur la Russie, par les écrivains français qui l'ont habitée le plus longtemps, qui en connaissent le mieux les origines, les souvenirs, les habitudes, les mystères, et qui sont le plus capables d'ajouter à l'exactitude et à la profondeur de leurs remarques le charme du style, l'intérêt de l'anecdote et l'imprévu de la révélation. Nous y joindrons un choix de vues, de scènes et de portraits dessinés sur les lieux et gravés avec le plus grand soin par nos meilleurs artistes.

Jamais l'attention de l'Europe n'avait été fixée sur la Russie et les Russes avec autant de force et peut-être d'anxiété qu'aujourd'hui. Et cependant la Russie et les Russes sont encore inconnus à la plupart des Européens. Les uns les dénigrent systématiquement; les autres les exaltent par contradiction.

La politique, mère de tant d'erreurs, dicte ces jugements absurdes. Le *Musée*, proscrivant la politique, dira les choses et les faits tels qu'ils sont. Il parcourra la Russie en simple curieux, voyageant pour son instruction et son plaisir. L'instruction n'en sera que plus solide et le plaisir n'en aura que plus d'attrait.

Pour commencer par le commencement, voici le digne frontispice de nos articles,— le trône impérial de Russie, tel qu'il se dresse dans une salle du Kreml, à Moscou.

Tous les géographes qui vous ont parlé du Kreml, sans en excepter M. Balby, le plus savant d'entre eux, ont commis deux erreurs grossières. D'abord, ils l'ont appelé Kremlin, on ne sait trop pourquoi. Puis ils en ont fait un monument, un château ou un palais. Cette bévue passe un peu la permission. Le Kreml de Moscou, comme celui de Saint-Pétersbourg et de plusieurs autres villes russes, est une immense citadelle, une sorte de quartier fortifié, qui renferme dans son enceinte ce qu'il y a de plus sacré pour les habitants, des églises, des couvents, des palais, des trésors, des arsenaux, le saint synode, le sénat, la demeure des anciens patriarches, etc. Elevé sur une colline, au centre de la cité, dominant de deux cents pieds le cours de la Moskova, le Kreml forme un polygone entouré de boulevards, dont le plus large est, depuis 1822, une magnifique promenade appelée le *Jardin d'Alexandre*.

Entrons dans ce noyau de Moscou, que nous visiterons successivement en détail; traversons cette forêt d'églises, de couvents et de palais, et pénétrons dans la *granovitaia palata* (palais anguleux). Il est ainsi nommé parce que son extérieur est coupé à facettes. Les Moscovites le regardaient, il y a deux cents ans, comme une merveille du monde. Aujourd'hui, pour eux-mêmes, il n'est plus qu'une curiosité, mais une curiosité nationale, vénérée comme un palladium. Ce palais étrange est composé d'une salle unique, soutenue au milieu par un énorme pilier, vers lequel convergent, en s'abaissant, toutes les voussures du sommet.

Les souvenirs historiques les plus variés se sont donné rendez-vous ici. Allons tout droit à celui qui nous occupe, à ce trône qui s'élève dans l'angle de droite, et dont la magnificence contraste avec le faible jour que lui versent les petites fenêtres : c'est le siége des empereurs de Russie. Il a remplacé celui des anciens tzars. Ses ornements, tout modernes, l'indiquent suffisamment. Notre gravure en représente le fond. Les dix écussons, qui forment un carré, sont les armes des Etats réunis successivement à l'empire, figuré au centre par l'aigle à deux têtes, surmontée de la couronne impériale. Cette aigle se reproduit plus haut, au-dessus du saint Georges ou du saint Michel, qui rappelle plus personnellement l'empereur. La richesse des colonnes, des arabesques et des broderies parle assez d'elle-même pour nous dispenser de la décrire.

C'est sur ce trône, qu'après la solennité du sacre, le tzar reçoit les hommages du clergé, de la cour et des dignitaires de l'Etat. C'est de là qu'il part pour le grand festin, où, suivant l'usage antique, il est servi par ses premiers officiers et ses chambellans.

Ce trône est à la fois pour les Russes le symbole de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, car leur tzar est en même temps leur empereur et leur pape, le chef de leurs corps et de leurs âmes. On sait que telle est l'origine du schisme grec.

C'est vers ce trône, comme vers un double soleil, que se tournent avec respect les yeux des quarante millions de Slaves, qui attendent le jour où leur empereur sera le maître et le pontife du monde moderne,— comme les anciens Romains, après avoir trouvé un crâne dans les fondements du Capitole, attendaient de siècle en siècle la domination du monde antique.

Cette croyance explique le dévouement absolu des populations russes. Nous en citerons de prodigieux exemples. Mais il n'en est peut-être pas de plus saisissant que celui de l'empereur Nicolas calmant l'insurrection militaire qui ébranlait son trône, à peine établi, en s'avançant seul et sans armes dans Saint-Pétersbourg, et en faisant tomber à genoux sous son regard les soldats et les serfs ameutés contre lui.

Voici un autre exemple également remarquable. Pendant la guerre de Sept-Ans, la peste ravageait et dispersait l'armée prussienne et l'armée moscovite. Frédéric n'avait d'autre moyen de soutenir le courage de ses soldats que de faire fusiller ceux qui bronchaient. Le général russe, Munnich, trouva un expédient plus décisif: — « Au nom de l'empereur, proclama-t-il, la peur étant la mère de la peste, il est défendu à ses enfants de l'avoir, sous peine d'être enterrés vifs! » Qu'en résulta-t-il? La foi des Slaves en la parole du tzar leur donna le mépris du fléau, qui disparut de leurs rangs.

Aussi les peuples russes ne donnent pas au tzar le nom d'empereur, mais celui de *père*, qui rend mieux leurs sentiments de soumission et de confiance.

Le trône impérial de Moscou se trouve reproduit à Saint-Pétersbourg et dans toutes les résidences royales.

On voit souvent des soldats toucher ces trônes de leur sabre, pour y puiser la force, et des mères en approcher leurs enfants, pour les mettre sous la protection d'en haut.

(1) Voyez la Biographie de l'empereur Nicolas, t. XIII du *Musée*, p. 177.

ÉTUDES MORALES ET RELIGIEUSES.

LA ROQUETTE, PRISON DES CONDAMNÉS (1).

I. — LES VESTIBULES DE LA PRISON.

Surveillance civile et militaire. — Première cour. — Cuisine pittoresque. — Aliments de révolte. — Une émeute et un parapluie. — Le greffe. — Curieuses archives. — Parloir. — Gigot imposteur. — Scène de larmes. — Parloir de faveur. — Cantine.

En donnant un coup d'œil à cette façade si sombre, si sévère, à ces murailles crénelées, à ces grilles de fer, on se demande qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?... Approchez : à droite, un corps de garde qui fournit les nombreuses sentinelles que nous vous avons déjà montrées dans les chemins de ronde, et celles posées à l'intérieur et à l'extérieur, pour protéger la société contre une sortie des êtres inqualifiables que renferme cette enceinte.—Oh ! si, un jour, ils venaient à faire irruption au dehors ! —Pauvre Paris !... je ne sais si tu ne serais pas plus en péril qu'à une évasion subite et générale des habitants de ce qu'on appelait autrefois le Jardin du Roi ! — Oh ! tous ne sont pas des bêtes féroces; non, il y a là quelques braves gens... quelques misérables exploités, comme on dit de nos jours. — Mais aussi il y a là-dedans des créatures à qui l'intelligence pervertie donnerait une force bien redoutable. — Que d'astuce, que d'adresse, que de cruauté ! — Vous allez en juger.—Entrons...

La porte du côté gauche s'ouvre, et nous voici dans la loge du premier guichetier. A part sa veste bleue, ses boutons, c'est un honnête concierge. Il est du nombre de ces surveillants qui se trouvent sans cesse en contact avec les détenus et qui, plus que personne, pourraient concourir à leur amélioration morale, mais... nous en rencontrerons d'autres et nous reviendrons sur ce chapitre. — Laissons celui-ci dans sa loge et entrons dans la première cour. A droite est un magasin destiné à contenir le bois de chauffage, avec lequel nous n'avons rien à démêler pour la moralisation des détenus..... A gauche, la cuisine ! Oh ! c'est bien différent ! Souvent un mets un peu moins ou un peu trop cuit; un potage qui a trop ou trop peu bouilli, a fait bouillir de colère les habitants du préau, compromis la sûreté personnelle des surveillants et mis la prison en pleine révolte. Voulez-vous savoir comment cela arrive ?...

En mars 1848, la prison se ressentait un peu de l'effervescence qui échauffait l'air du dehors, les cinq cents détenus étaient sur le grand préau.

— Le pain n'est pas cuit, dit l'un d'eux.

— Pas cuit ! répond l'autre, c'est de la pâte ! — Et de la mauvaise pâte ! dit un troisième, nous ne le recevrons pas. — D'autre pain !... on nous empoisonne ! — Et puis menace de tout briser, de tuer, de sortir. — On fait avancer quinze hommes du poste, les baïonnettes croisées. — Le pain vole en l'air et les clameurs les plus effrayantes se font entendre.

On ne sait trop ce qui serait arrivé sans un incident auquel on ne s'attendait pas. L'aumônier paraît. — Ah ! dit l'un des plus furieux, vous, vous ne venez pas précédé des baïonnettes.

— Pardon, mon brave, et aussitôt le parapluie tombe sur le bras gauche et imite le mouvement d'une baïonnette qui se croise. — Les détenus sourient. — Eh bien ! camarades, est-ce que vous plaisantez !... Une insurrection !... Vous voulez faire massacrer mes enfants ! Et si vous continuez la résistance, que va-t-il arriver ?... Je n'en sais rien, mais ce que je sais bien, c'est que j'étais sur le point d'obtenir grâce, sursis, commutation, etc., et que quand au ministère on va apprendre... Mes amis, ceux de la première section, par le flanc droit... Ceux de la seconde, par le flanc gauche. — Chacun dans sa cellule, marche ! — Ne me faites pas de peine, mes enfants ! — Puis quelques poignées de main, puis peu à peu on se range le long des murs, et chacun monte chez soi.

Voici une excellente recette contre ces irritations difficiles à calmer :

Fermeté : trois grammes,

Dix kilogrammes de tabac, soit à fumer soit à mastiquer.

Mêlez le tout à quelques grains de plaisanterie, et vous arrêterez le cours de bien des maladies morales qui font des ravages cruels dans les prisons. — Mais retournons à la cuisine, que nous avons quittée sans la visiter.

Voyez-vous cette immense marmite ? elle contient cent cinquante kilogrammes de bœuf, des légumes en proportion. Avec cela on fait trois cents litres de bouillon excellent, et le bœuf offre une nourriture saine et succulente.

Cette marmite sert à confectionner une excellente julienne-purée, qu'on donne aux détenus, les jours qu'ils n'ont pas de potage gras.

Ah ! ils ne sont pas mal traités nos prisonniers ! Deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, chacun d'eux reçoit, à neuf heures du matin, outre le kilogramme et demi de bon pain pour la journée, le tiers d'un litre de bouillon, et à trois heures, cent vingt-cinq grammes de bœuf cuit et sans os. Les autres jours, même quantité de potage maigre, et le soir un plat de légumes, haricots blancs, riz, pommes de terre, pois, lentilles, etc.

Cette grande casserole contient une nourriture plus délicate, à l'usage des infirmes et de quelques vieillards. Hélas ! combien d'honnêtes ouvriers seraient heureux d'offrir un repas semblable à leur malheureuse famille ! c'est la réflexion que nous faisons en nous rendant à la porte du vestibule où nous entrons. — A droite le greffe. — A gauche le parloir.

Le greffe. — C'est là que se trouvent ces énormes in-folio qui contiennent les mémoires pour servir à l'histoire de l'immoralité humaine.—Quels gros volumes ! et encore ils ne renferment que les noms, prénoms, signalements, crimes, actes d'écrou de ceux que leurs méfaits amènent dans cette triste demeure. — Autrefois le greffe de la Roquette possédait les titres de son illustre aïeul, Bicêtre ; les archives curieuses de ce lieu si pittoresque, si historique, vous les trouverez aujourd'hui aux archives de la Préfecture de police.

En face du greffe se trouve le parloir.

Le condamné, en entrant à la prison, a laissé derrière lui des êtres qui lui sont dévoués. — Souvent une malheu-

(1) Voyez le numéro d'avril dernier.

reuse épouse bien honnête, bien vertueuse, a vu ses jours empoisonnés par l'inconduite d'un mari, d'abord indifférent, puis dissipateur, puis immoral, puis criminel, puis condamné; mais toutes ces phases, il les a parcourues insensiblement et par degrés, il n'a pas tué tout à coup son affection pour lui. Cette infortunée s'est peu à peu accoutumée à sa vie mauvaise, tout en la déplorant, tout en souffrant les tortures morales les plus cruelles.—Elle l'aime encore, c'est le père de sa pauvre petite fille qu'elle chérit avec tant de tendresse. —Elle a besoin de le voir encore, de le consoler. — Elle obtient l'autorisation de l'entretenir un moment. — Il faut un lieu destiné à cet entretien. Ce lieu, c'est ce qu'on appelle le parloir. Il est divisé en trois parties à peu près égales, l'une pour les détenus, renfermée par une grille de fer; l'autre pour les admis à la visite des prisonniers, pareillement séparée d'eux par une autre grille. La partie située entre les barreaux de fer est occupée par des surveillants qui voient tout, qui entendent tout, et qui sont chargés de transmettre, après la visite, aux prisonniers, ce qu'il leur est permis de recevoir de leurs parents et de leurs amis, nourriture, livres, quelques vêtements, etc. Cette présence continuelle du surveillant, cette conversation à travers deux grilles, cette investigation de la parole et du geste pourront paraître dures, trop sévères. Oh! sans doute; mais quand on saura que les ruses criminelles employées, soit pour la perpétration d'un crime, suicide, ou autre, soit pour une évasion, ont nécessité toutes ces mesures, on cessera d'être étonné.

Oui, il est arrivé qu'un gigot avait servi à l'introduction d'un poignard, d'une scie d'acier, de cordes; qu'avec ces moyens, des portes de cellules ont été enfoncées, des barreaux de fer sciés, et que des surveillants n'ont dû leur vie qu'à une prompte défense. Qu'on soit donc moins prompt à s'apitoyer et à censurer les règlements de la maison de force.

Cependant nous pouvons bien donner quelques larmes au malheureux sort de cette pauvre femme, qui tient dans ses bras sa charmante petite fille.—La pauvre enfant, elle voudrait embrasser son père qu'elle voit à deux mètres de distance à travers deux grilles, elle lui tend ses petits bras, elle crie.—Il peut à peine l'entendre; vingt conversations qui se croisent étouffent sa voix, et là on est réduit à se comprendre par signes. — Aussi, qu'ils sont expressifs ceux de la pauvre mère!—Que de tendres reproches sont traduits par son regard!—Quelle éloquence dans les larmes amères que font couler plus abondantes les paroles de l'enfant : Maman! pourquoi pleures-tu? nous sommes avec papa. — Cette scène produit souvent un bon effet sur le coupable. — Un de ces hommes disait : Je ne savais pas que ma faute aurait eu des suites si graves. Que je souffre de voir souffrir ma femme et ma petite fille! Oh! je le jure, ma conduite future réparera mes crimes passés.

Aussi, pour adoucir la sévérité de cette mesure, l'autorité accorde quelquefois, par exception, à un prisonnier qui se fait remarquer par sa bonne conduite, le parloir du greffe. Là il peut, au moins, converser avec son père, sa sœur, sa femme ou son enfant, non pas toujours sans témoin, mais enfin il peut leur serrer la main et quelquefois leur donner un baiser.

C'est dans ce parloir de faveur, qui précède immédiatement l'entrée sur le grand préau, que les détenus nouvellement arrivés changent de vêtements et prennent le costume de la prison. Il y a là quelque chose de bien humiliant, de bien dégradant pour l'homme qui a reçu les bienfaits de l'éducation, qui a eu dans le monde ce qu'on appelle une certaine position.— Il semble qu'en quittant les habits qu'il portait dans le monde, qu'à chaque pièce de vêtement qu'il laisse, il doit voir son honneur, sa dignité tomber par morceau. Cette dénudation totale doit être pour lui l'image de l'absence du respect et de l'honneur qui l'ont abandonné; l'image de l'horreur qu'il inspire aux gens de bien. — Les vêtements qu'il prend ont servi... à qui? peut-être à un assassin!... O homme! si tu avais connu les détails d'une prison avant d'être coupable, tu ne l'aurais jamais été, tu n'en aurais jamais fait la triste expérience.

En face du lieu dont nous venons de parler se trouve la cantine, espèce de restaurant légal, où une carte officielle fixe les prix des objets de consommation.

Là aussi se *fait sentir* l'influence de l'aristocratie de l'argent.

C'est là qu'à certaines heures s'achètent le pain blanc, la charcuterie et surtout le tabac. A la prison on le consomme abondamment et de toutes les manières : on le prise, on le fume, on le mastique; un prisonnier sans tabac, c'est un malheureux sans consolation.

L'usage de la cantine semble établir une inégalité dans la peine, une disproportion dans la condition des détenus, puisque ceux qui possèdent de l'argent peuvent se procurer un bien-être dont sont privés ceux qui n'en ont pas; mais cet adoucissement à la vie de prison peut cependant exercer une heureuse influence morale, puisqu'il peut avoir pour résultat de stimuler l'ardeur pour le travail, dont le produit appartient en partie au détenu.

Les lieux que nous avons parcourus jusqu'ici ne sont, pour ainsi dire, que les vestibules de la prison proprement dite. Franchissons le seuil d'une énorme porte de fer, dont les barreaux sont masqués par une autre, solidement construite en bois de chêne, et nous allons nous trouver dans le grand préau, vaste quadrilatère formé par le bâtiment que nous venons de parcourir, par la chapelle qui lui est parallèle et par les ateliers situés des deux côtés, et au-dessus desquels se trouvent les cellules et les vastes corridors qui y conduisent.

II. — LE GRAND PRÉAU.

Coup d'œil général. — La haute et basse pègre. — Le surineur. — Un tigre à forme humaine. — L'escarpe. — Hypocrite. — Le dévot à sainte Philomène. — L'homme aux deux parrains. — Exploiteurs et exploités. — Un faux père. — Les carroubleurs. — Le fourline. — Le fourgue. — Un coupable repentant. — Sa romance. — Son histoire. — L'écrivain public. — L'infirmerie. — Le condamné mourant recevant le viatique. — Présage d'un grand crime.

Voilà le seul endroit où l'on voit réunis tous ensemble, sans catégories obligées, sans division légale, tous ces hommes que la société a vomis de son sein, et qui tous, par des routes différentes, sont venus se heurter, se presser là, comme les eaux des fleuves divers qui se mêlent et se confondent dans le même Océan.

Ils sont cinq cents, ils tourbillonnent autour de la fontaine placée au centre du cercle qu'ils décrivent dans leur promenade pittoresque.

Deux fois chaque jour les condamnés jouissent d'un repos physique souvent bien funeste à leur être moral. — C'est au grand préau que, dans leurs promenades circulaires, ils causent plus librement de leurs crimes passés ou des forfaits qu'ils méditent : c'est là qu'ils se communiquent plus à l'aise le virus de la plus infâme dépravation.

Il est impossible de se former une idée du cynisme de leurs paroles. Quel assemblage horrible! quel pêle-mêle dégoûtant!

Il y a là des hommes si dégradés qu'ils n'ont plus rien à perdre de liberté, d'honneur, car ils ont été condamnés à toujours, ils ont été attachés au poteau de l'ignominie. — Leur vil intérêt, l'infâme désir d'avoir plus de complices les rendent apôtres, apologistes du crime et propagateurs de toutes les idées les plus absurdes et les plus opposées au bonheur de l'individu, de la famille et de la société. — Et pourtant, parmi ces grands criminels, il faut bien le dire, il se trouve des hommes condamnés seulement à un an de prison pour une faute, suite d'un mouvement de colère, lequel n'a pas laissé à l'intelligence le temps d'apprécier la valeur morale d'une action ; des hommes qui, jusque-là, avaient vécu honorablement au milieu de la société, de jeunes intelligences de dix-huit ans, coupables, il est vrai, mais encore accessibles au sentiment du bon et de l'honnête, encore susceptibles de recevoir les meilleures impressions de vertu. — Il faut bien le dire encore, là aussi on rencontre des innocents, malheureuses victimes des erreurs de la justice humaine ; bien rares, il est vrai, mais pourtant certaines à nos yeux. — Voilà le misérable assemblage qui tournoie sur le grand préau, et qu'en style de prison on appelle la *pègre*. La *pègre* se divise en deux genres, la haute et la basse pègre.— Au premier genre appartiennent les grands coupables, au second les moins criminels et les voleurs maladroits. Ces deux genres se sous-divisent en spécialités désignées par les singuliers noms de *surineurs*, d'*escarpes*, de *carroubleurs*, de *fourline*, de *carreur*, de *grinche* et de *fourgue*.

Venez, nous allons vous montrer des types de tous ces genres ; heureusement, vous ne verrez pas un grand nombre de *surineurs*, ainsi appelés du mot *surin*, qui, dans le langage des assassins, signifie couteau. Le surineur, dont le roman a fait mal à propos *chourineur*, tue d'abord, il vole ensuite. Il guette de sang-froid sa victime, la frappe sans pitié, enfin la dévalise, la pille, la dépouille à son aise. Nous vous en montrerons plusieurs dans les cachots des condamnés à mort ; mais, en attendant..., voyez-vous cet homme fauve, à la face anguleuse, au regard sinistre, qui se tient debout près du mur ? Sa tête va et vient, comme celle de l'ours renfermé dans la cage de la ménagerie. — Savez-vous ce qu'il regarde ainsi de tous côtés ?... Son œil cherche quelques détenus aux prises. Quand il a le bonheur d'apercevoir deux hommes qui se querellent, qui se battent, alors il bondit ; il court vers eux, se rue sur le plus faible, et, avec un sourire diabolique, il le frappe, et il le tuerait si on ne l'arrachait à sa fureur. Il faut trois hommes pour l'entraîner au cachot, et il s'y rend en criant : — Quel dommage ! j'allais le démolir (historique) ! C'est le type de la cruauté.

Fourline. Fourgue (recéleur). Exploiteur. Surineur. Hypocrite. Exploité.

Dans le cachot, une de ces bêtes féroces disait à l'aumônier qui l'exhortait à la patience, et lui demandait, en voyant ses gestes convulsifs : Qu'avez-vous donc, mon ami ? — Otez-vous ! j'ai du respect pour vous ; eh bien ! je sens néanmoins que je pourrais vous faire du mal. — Quelle nature !

L'escarpe veut d'abord s'approprier la bourse ; il s'y prend plus poliment, il demande ; puis il essaye d'enlever de vive force ; si on lui oppose de la résistance, si l'on se défend, il tue. On a vu à la Roquette le chef d'une bande composée de ces hommes abominables, *Fourier*, exécuté

il y a quelques années. Quand on leur demandait ce qu'ils faisaient de leurs victimes, ils répondaient avec un cruel sang-froid : *Nous les posions dans le canal.*

Pourrait-on croire que c'est dans cette catégorie d'hommes criminels que se révèle plus fréquemment le vice honteux de l'hypocrisie?

Voyez cet homme qui s'avance vers l'aumônier, la tête penchée modestement ; ses regards se portent obliquement vers la terre ; il tient d'une main son bonnet, et, comme la fausseté a besoin de se donner une contenance, de l'autre il roule en tout sens, en rond, en spirale, la touffe de cette coiffure, et, d'une voix doucereuse :

— Monsieur !... dit-il.

— Qu'est-ce ? mon brave.

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, me procurer le livre de sainte Philomène ?

— Comment ? Le livre de sainte Philomène ?

— Ma mère m'a dit d'avoir toujours une grande dévotion à cette sainte, et je voudrais lire sa vie.

— Ce n'est pas cela que vous me voulez ; parlez-moi sans détour ; vous savez qu'il faut être franc avec moi...

— Oh ! monsieur, notre sainte religion...

— Je vous connais... la dévotion à sainte Philomène est une excellente chose ; mais, avant d'avoir ces détails de piété, il faut être chrétien, il faut être homme ; vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Construisons l'édifice de votre moral, et puis après nous l'ornerons avec la candeur et les autres vertus de sainte Philomène. Voyons, ce n'est pas là votre démarche habituelle...: levez donc les yeux..., regardez-moi...; que votre voix s'anime, et dites-moi franchement ce que vous voulez.

Il était démasqué ; aussi le ton change, et il articule avec force ces mots :

— Pourriez-vous m'empêcher d'aller *en centrale?* on dit que c'est vous qui avez obtenu la grâce de Daniel, le condamné à mort?

— A la bonne heure ! je vous comprends...; soyez repentant de vos crimes, soyez franc, et venez me parler dans quelques jours.

Un autre viendra demander à recevoir le baptême. Il est Israélite, dit-il ; et des informations préalables font connaître qu'il s'est fait ainsi déjà baptiser deux fois, ce qui lui a constitué deux parrains et deux marraines, lesquels se sont faits ses protecteurs en différents lieux, et lui ont donné de l'argent, qu'il aime infiniment mieux que leurs conseils et l'eau du baptême.

Parmi ces hypocrites, on peut ranger un certain genre de prisonniers, qu'on peut appeler les *exploiteurs*.

Déjà ils ont joué ce rôle au sein de la société, et plus d'un pauvre idiot a subi une condamnation pour avoir aidé ces hommes rusés dans la perpétration d'un crime dont l'exploiteur a seul profité ; et si enfin il a été pris et condamné, il continue d'exercer son talent dans le lieu où il subit sa peine.

Un pauvre jeune homme avait raconté à tout venant, sur le grand préau, que son père avait abandonné sa famille lorsqu'il était encore en bas âge, et qu'il ne l'avait jamais connu. Ce fut un trait de lumière pour l'un de ces exploiteurs dont nous parlons. Il avait un appétit extraordinaire ; sa ration de pain ne lui suffisait pas. Il va trouver ce jeune imbécile, et lui dit : « Il y a quinze ans que j'ai « eu le malheur de commettre un vol, et j'ai été con- « damné à cinq ans de prison. Je suis parvenu à m'échap- « per ; je demeurais à Tours quand j'ai commis ce délit.

— Tiens ! je suis de Tours aussi, moi !

— Ma femme est restée dans la maison que nous habitions, près de l'église Saint-François.

— C'est là que demeure maman.

— Jeanne Laneau ?

— C'est son nom.

— Oh ! cher enfant, tu es mon fils !

— Comment ! c'est vous qui êtes mon père?

— Oui ; j'ai été repris il y a un mois, et je suis bien malheureux ici ; la faim me dévore ; je n'ai pas de quoi aller à la cantine.

— Pauvre père ! j'aurai soin de vous.

Et, depuis ce jour, ce pauvre exploité partageait son pain, sa portion de viande, de haricots, et autres comestibles, avec son prétendu père, jusqu'à ce qu'enfin les surveillants, qui connaissaient bien sa généalogie, lui firent infliger une peine disciplinaire pour le punir de son escroquerie.

Dans la haute pègre, il faut encore placer un autre genre de criminel, appelé le *carroubleur* ou briseur de portes ; c'est le voleur avec effraction.

Sa spécialité consiste à aviser l'hôtel d'un grand personnage, à prendre une exacte connaissance des lieux, et, après avoir mûri un projet de vol pendant des mois entiers, à le mettre avec habileté à exécution. Ce genre de vol a été élevé à sa plus haute expression par les *carroubleurs* qui ont exploité, il y a quelques années, le faubourg Saint-Germain.

Leur conduite s'appuie sur une théorie que développait ainsi l'un d'eux avec une effronterie qu'on a peine à comprendre : « J'ai horreur du sang, disait-il, la mort « d'un homme est, à mes yeux, le plus noir des crimes. « Voler, c'est autre chose ; ce qu'on prend à ses risques « et périls est du domaine public ; tant pis pour celui qui « ne sait point garder son bien... Voilà ma morale ; qui « n'en voudra pas la laissera ; quant à moi, j'en use. »

Ne croirait-on pas, en lisant ces mots, que cet homme a été à une école dont les adeptes n'ont pas craint de parler tout haut et en public, comme il en parle tout bas et sous les verroux?

Voyez-vous sur le préau ce petit égrillard encore jeune? Il passe promptement d'un lieu à un autre ; ses yeux sont vifs, ses gestes faciles ; sa main se meut adroitement dans tous les sens. Tâchons de l'arrêter dans sa course rapide. C'est un *fourline*..

— Jeune homme, un mot?

— Qu'est-ce ?

— Vous avez si bonne mine, si charmante allure, qu'on est étonné de vous voir ici. Quelle est donc votre affaire ?

— Ah ! je vais vous le dire... Je suis du nombre de ceux qui fouillent dans les poches, qui *font* la montre, le foulard, qui détroussent les passants, les badauds. *Nous travaillons* sur les boulevards, à l'Opéra, au Palais-Royal... national..., excusez, j'en ai l'habitude... ; au Jardin des Plantes, aux Champs-Elysées, dans les églises, etc.

Sa parole était vive et preste comme sa main. Nous le laisserons parler sa langue, que nous aurons soin de traduire.

— Quelle affaire vous a amené ici?...

— Un jeudi, par un beau soleil de juin, on lançait un ballon à l'Hippodrome. Tous les yeux regardaient le ciel, ou plutôt le ballon ; la moitié des mains indiquait sa course, par conséquent il y en avait peu dans les poches. Bon ! dis-je, il y a *line* (foule) ; il faut *abouler* (approcher) ; cela vient à point, je suis dans la *débine* (sans argent). J'approche, et je travaille avec bonheur ; j'en étais au troisième foulard, et, pendant que je *barbotais* dans la poche,

pour le quatrième, un *planqué* (sergent de ville) me capture, me met à couvert; le *meg* (juge) me donne deux ans; et me voilà... Mais ce qui est drôle, le voici : vous savez que, selon un proverbe, *quand un voleur vole l'autre, le diable en rit*: eh bien ! il paraît que cet agent de la police n'était pas le diable, puisqu'il a agi sérieusement, et il aurait ri s'il l'eût été, puisque le second foulard que j'avais *fait* appartenait à un *fourline* plus fin que moi, qui s'était attribué trois montres et deux bourses pendant que je lui faisais le foulard... Tenez! le voilà là-bas !... demandez-lui si ce n'est pas vrai; à preuve que, me voyant son foulard au cou, il me l'a repêché depuis que nous sommes en cage.

Voila le type du fourline : il est rare que la prison le corrige, puisque dans cette classe se trouve bon nombre de récidivistes.

Le fourgue est l'homme nécessaire aux voleurs, le protecteur de tous ces larrons ; le fourgue, c'est le recéleur ; il achète à vil prix les objets volés, les dénature, en remplit ses magasins et les revend ensuite avec les plus minutieuses précautions. Utile aux voleurs, il en est pourtant détesté, parce qu'il ne leur donne jamais le prix qu'ils désirent, et parce qu'il spécule sur leur dangereuse situation.

Parmi tous ces promeneurs du grand préau, si vils, si méprisables, si dégradés, il y a pourtant quelques bonnes natures, quelques hommes plus à plaindre qu'à blâmer.

Approchons-nous de cet homme triste et rêveur, qui tient un livre et qui est assis au bord de la fontaine.

— Que lisez-vous là, mon brave?

— Florian.

— Cette lecture vous désennuie, vous fait du bien.

— Je ne sais... ; la nouvelle de Cardenio m'a rappelé mon malheur; de sombres idées ont attristé mon âme.

Un papier écrit au crayon tombe de son livre.

— Ah! ce sont des vers !...

— Oui : à l'exemple de Cardenio, j'avais des projets de suicide. Pour me distraire, j'ai fait cette petite romance en pensant à ma femme et à ma pauvre enfant.

— Ah ! laissez-nous la lire :

Cardenio se désespère,
Dans sa douleur il veut mourir;
Mais Dieu, finissant sa misère,
Lui donna bonheur et plaisir.
Que son exemple te rassure !
Ne souhaite jamais la mort.
Il est si doux, dans la nature,
D'être deux et de vivre encor !...

Dans tes bras quand la Providence
Un jour m'aura fait revenir,
Nous oublierons notre souffrance,
Jamais plus ne voudrons mourir.
Vivant pour notre aimable fille,
Pour son bonheur toujours d'accord...
Dieu bénira notre famille...
Mais pour cela, vivons encor.

— Brave homme, vous paraissez bon mari, bon père; quoi donc a pu vous conduire en ce triste lieu?

— La cruauté d'un beau-père, et plus encore une fatale ambition. J'avais huit ans lorsque je perdis le père le plus tendre; ma pauvre mère épousa un homme riche qui n'eut jamais pour moi le sentiment d'un père. Dix ans plus tard, j'avais un frère, unique objet de son affection; lui, allait au collége, était bien vêtu, bien choyé; moi, j'étais mis en apprentissage chez un maçon qui m'attelait à la voiture pour traîner du plâtre et les outils de son métier. Je succombais à la peine et à la fatigue. Un sentiment de pitié, plus que l'amour paternel, le détermina à changer ma position ; je devins graveur... Mais mon frère était riche; il avait équipage; moi, j'avais épousé une femme aimable, un ange; j'avais une charmante petite fille : j'aurais été heureux avec les 10 francs que je gagnais par jour, si la jalousie ne m'eût montré mon frère dans une position qui me faisait honte; je voulus devenir riche aussi; mon industrie m'en fournit malheureusement les moyens ; je fabriquai pour 60,000 francs de fausse monnaie ; mais le crime m'allait mal; je ne sus pas me cacher ; je fus pris pour le placement de quelques pièces... Alors j'avouai tout ; mon Dieu, j'ai tout donné, et l'argent monnayé, et les instruments de fabrication... Je me suis repenti ; ma peine de vingt ans de travaux forcés a été commuée... Je souffre, mais j'espère. Priez pour moi.

Au milieu de ce groupe, qui a l'air d'écouter avec intérêt, voyez-vous cet orateur qui déclame à haute et intelligible voix, en se donnant un air d'importance? C'est l'écrivain public de la prison; sa plume placée derrière son oreille, voilà le signe auquel on peut le reconnaître. Cette fonction est alternativement remplie par des financiers, des instituteurs, des banqueroutiers frauduleux; mais il n'est pas rare de voir ces savants remplacés par des hommes qui s'imaginent qu'il suffit de placer une plume derrière son oreille pour avoir de l'esprit; et alors les correspondances, les pétitions, deviennent des monuments curieux, des productions grotesques, dont nous vous donnerions volontiers quelques échantillons, si nous ne craignions d'être indiscret.

Jetez un dernier coup d'œil sur ce triste assemblage du grand préau; déplorez le sort de ces malheureux infectés de la lèpre du vice; leur maladie morale ne les exempte pas des maux physiques qui affligent l'humanité. Aussi la prison contient-elle des salles d'infirmerie que nous allons visiter.

Ces salles sont vastes, spacieuses, aérées et bien chauffées pendant l'hiver. Chaque jour un médecin y fait la visite, et des détenus dont la bonne conduite s'est fait remarquer y remplissent les fonctions d'infirmiers.

Une grave maladie moralise plus vite le plus profond scélérat que dix ans de bagne, que les plus sages conseils, que tous les efforts réunis des personnes chargées de donner leurs soins aux détenus.

En effet, dès que ces hommes se voient abandonnés à leurs propres forces, ils accueillent avec avidité la parole de la religion qui fortifie : une transmutation salutaire s'opère en eux; ils redeviennent chrétiens, catholiques, et d'eux-mêmes ils demandent à être initiés à tous les détails de la piété. C'est alors que le saint ministère exerce une véritable influence.

C'est un spectacle bien attendrissant que celui qu'offre une des salles de l'infirmerie des condamnés, quand l'un d'eux a mérité la faveur de se nourrir du pain des forts, de l'auguste viatique à l'aide duquel il entreprend le voyage des régions éternelles.

Il y a quelque chose d'imposant, de solennel, dans ce profond silence qui n'est interrompu que par le bruit des verroux qui se tirent, des serrures qui crient, des portes qui s'ouvrent devant le Dieu mort entre deux condamnés... le Sauveur de tous les coupables, qui va porter secours, aide et protection à un misérable repentant frappé par la justice humaine.

Ces infortunés sont vivement émus ; et sous les influences de la foi qui les impressionne en cette occasion,

ceux auxquels il reste assez de force physique se lèvent spontanément, se jettent à genoux, et, la tête appuyée sur le lit de douleur, ils paraissent sous l'empire d'une bien vive émotion. — Ceux dont la faiblesse a presque paralysé les membres, portent à leur tête une main défaillante, se découvrent avec respect, et écoutent avec attention la parole de paix et de consolation adressée au malade; ils répondent ensemble à la voix du prêtre qui leur demande une prière pour le mourant.

Depuis sept ans, pas un seul condamné n'a refusé le secours de la religion à ce moment suprême; et un grand nombre sont morts animés des sentiments de la foi, de la plus vive et de la plus tendre piété.

La prison destinée à renfermer les grands coupables est quelquefois le lieu où sont commis des crimes plus énormes que les forfaits exécutés au dehors. L'infirmerie a été, il y a quelque temps, le théâtre d'un drame horrible que nous n'osions pas raconter ; mais nous le dirons pourtant, afin de montrer jusqu'où peut aller la perversité de l'homme qui a abandonné le chemin de l'honneur et de la vertu, afin de prouver combien sont grands les maux causés par l'absence de tout sentiment religieux, et encore pour apprendre que la réminiscence d'une lecture dangereuse peut inspirer des détails de cruauté qui font horreur.

L'abbé A. M. TOUZÉ.

(*La suite au prochain numéro*).

PROVERBES EN ACTION.

Et maintenant, cher lecteur, si, après cette grave promenade à la Roquette, vous avez besoin de rire un peu, voici M. Cham, qui se charge de vous dérider, en vous retraçant l'infortune d'un tourlourou, qui vient d'offrir sa main et ses deux sous par jour à une cuisinière d'une certaine aisance et d'un âge certain. La terrible prétendue lui oppose deux proverbes, au lieu d'un : « Il faut des époux assortis », et, « Qui s'y frotte, s'y pique. »

Qui s'y frotte s'y pique, dessin de M. Cham.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

LE SERMENT DES HORACES. TABLEAU DE DAVID.

Quand vous allez admirer, au Musée du Louvre, *le Serment des Horaces*, ce chef-d'œuvre de David, qui est un des chefs-d'œuvre de l'art humain, songez-vous aux longues et profondes études qu'un pareil tableau a dû imposer à l'artiste : études d'histoire, études d'archéologie, études morales, études anatomiques, etc., etc.? Songez-vous qu'il n'y a pas une pierre dans ces colonnes, pas un pli dans ces étoffes, pas un détail dans ces armures, pas un muscle dans ces corps, pas un mouvement dans ces physionomies, qui n'ait été médité, essayé, ébauché, effacé, recommencé vingt fois durant des années entières?

Voici une anecdote que nous tenons d'un témoin oculaire, et qui vous prouvera combien David attachait d'importance aux moindres parties de ses tableaux, et com-

(1) Voyez les tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des six derniers.

bien la préoccupation de l'art dominait chez lui toutes les autres, du moins avant les mauvais jours qui le fourvoyèrent dans la politique des révolutions.

Le Serment des Horaces était presque terminé ; mais la femme qui occupe l'extrémité de la toile à droite, celle qui appuie sa tête sur sa main, dans une attitude si admirable, restait encore à l'état d'ébauche informe ; et David, après mille remaniements, ne savait comment poser définitivement cette figure... Une dame, qui avait à lui demander un service de vie ou de mort, entre éperdue

Le Serment des Horaces. Tableau de David. (Musée national du Louvre.)[1]

dans son atelier, se jette sur un siége, supplie, sanglote et finit par tomber défaillante... Que fait le peintre ? Il la contemple, est frappé de son maintien, y trouve ce qu'il cherchait, la laisse évanouie, saisit son pinceau, et la dessine sur sa toile, telle que vous la voyez... Puis il la rappelle à elle-même, lui montre son ouvrage, la remercie avec effusion, et lui promet de se dévouer corps et âme à sa demande.

Cela semble d'un grand égoïsme, mais s'excuse par l'idée fixe de l'art. David disait comme Molière : — Je prends mon bien où je le trouve.

C. DE C.

MAI 1850.

LE THÉATRE ET LES COMÉDIENS ANGLAIS (1).

LA JEUNESSE DE KEMBLE. 1783.

RÉCIT D'UN CONTEMPORAIN.

Rencontre au parc de Saint James. — Une figure connue. — Elle s'invite à dîner. — Effets d'une longe de bœuf et d'un pot de bière. — Récit du commensal : — Une famille qui fait du bruit dans le monde. — Tambour de marionnettes. — Déserteur. — Un ministre embourbé. — Maigre cuisine. — Au voleur ! — Comédiens ambulants. — Vie nomade. — Moucheur de chandelles. — Début. — Succès. — Echec. — Une dame bel-esprit. — Le fond du dernier pot. — Le saltimbanque devient grand homme.

Je suis passionné pour les amusements de tous genres, quelle que soit la compagnie où je les trouve, quand ces amusements m'aident à tuer, sans fatigue, le grand ennemi du genre humain : le temps. Oui, l'esprit, même en haillons, sut toujours me plaire.

Je me promenais, il y a quelques jours, dans le parc de Saint-James, à l'heure où l'on en sort pour aller dîner. Il n'y restait plus que quelques rares promeneurs, dont la plupart, à leur mine, semblaient plutôt vouloir oublier qu'ils avaient appétit qu'en demander à la promenade et au grand air.

Pour moi, je m'en fus à l'extrémité d'un banc occupé à l'autre par un homme couvert de fort misérables vêtements.

Après avoir fait entendre l'un et l'autre plusieurs *hem, hem*, et toussé, et tracé du bout de nos cannes des ronds sur le sable, habituels préliminaires de conversations entre gens qui ne se connaissent point, je m'aventurai à adresser la parole à mon voisin.

— Je vous demande pardon, monsieur, lui dis-je en élevant assez la voix, mais je crois avoir eu le plaisir de vous voir déjà ; oui, votre figure m'est connue.

— Je vous crois, monsieur, me répondit-il ; j'ai, en effet, une figure des plus connues ; c'est ce que me disent tous mes amis. La vue de ma personne, dans la plupart des villes d'Angleterre, est aussi familière aux habitants que celle du dromadaire ou du crocodile. C'est pour vous dire, monsieur, que j'ai été pendant seize ans tambour et joyeux bouffon d'une troupe ambulante de marionnettes. Mon dernier maître, le seigneur Bartholomew et moi nous nous sommes querellés, battus et quittés, lui pour vendre ses marionnettes à un marchand de Rosemary-Lane, à l'effet d'en composer des pelotes à épingles, et moi pour mourir de faim dans le parc de Saint-James. Aussi, sauf un meilleur avis, le mien est que nous eussions mieux fait de rester ensemble, les marionnettes, le seigneur Bartholomew et moi.

— Je suis désolé, monsieur, répliquai-je, qu'une personne d'un si bon air soit dans d'aussi fâcheuses circonstances.

— Oh ! monsieur, répondit-il avec vivacité, mon bon air est tout à votre service ; et, je vous le dis, bien que je ne puisse me vanter de manger toutes les fois que l'horloge m'en rappelle l'envie, peu d'hommes sont plus gais que moi. Si j'avais vingt mille livres sterling de rentes, peut-être serais-je beaucoup plus gai encore, mais je ne l'affirme pas. Le destin qui me refuse même un penny sait cela mieux que moi. Quand j'ai douze sous dans ma poche, jamais je ne me refuse le plaisir de les dépenser ; quand je ne les ai pas, je ne refuse jamais non plus l'invitation à dîner d'un homme assez bon et riche pour payer la carte du restaurateur. A propos, que pensez-vous, monsieur, d'un pot de bière mousseuse de trois pintes et d'une longe de bœuf ? Si vous me traitez aujourd'hui, je vous traiterai un autre jour quand je vous retrouverai dans le parc, avec le désir de dîner, et que ma bourse sera plus pleine que ne l'est à cette heure mon estomac.

Comme je n'évite jamais une légère dépense pour obliger un gai compagnon, nous gagnâmes immédiatement une taverne voisine, et au bout de cinq minutes nous vîmes placés devant nous une longe fumante de bœuf et un pot de bière de trois pintes. Ce que la vue de ce beau repas ajouta à la vivacité d'esprit de mon compagnon, c'est ce que je ne saurais rendre.

— Ce dîner, monsieur, me dit-il, me plaît infiniment pour trois raisons ; d'abord, parce que je suis un amateur passionné de bœuf ; ensuite, parce que j'ai en ce moment un appétit que payerait au poids de l'or un gastronome ; enfin et en dernier lieu, parce qu'il ne me coûte rien. A mon avis, le meilleur plat est celui qu'on ne paye point.

Telle était l'opinion de ma nouvelle connaissance sur la cuisine, et son appétit me semblait parfaitement d'accord avec son opinion. Le dîner fini, il remarqua que le bœuf était dur ; mais cependant, ajouta-t-il, pendant que je le mangeais, il me semblait être du filet tendre et succulent. O délices de la pauvreté ! c'est vous seules qui faites connaître à l'homme la volupté d'avoir faim. Nous autres pauvres diables, monsieur, dit-il en me regardant, nous sommes les enfants gâtés de la nature ; les riches, elle les traite avec la cruauté d'une marâtre. Rien ne leur plaît ; prenez dans un bœuf le meilleur morceau, ils le trouveront fade et coriace ; relevez-le d'une sauce piquante bien épicée, il n'excitera pas davantage leur appétit. Tandis que la création entière est toute remplie de bonnes choses pour l'homme pauvre. Le porter à six sous la pinte, il le déguste et s'en régale comme du champagne ; et le porter à douze surpasse pour lui le vin de Tokay ! A nous ! à nous seuls la joie constante ! Bien que nos domaines ne soient nulle part, notre fortune se trouve partout où nous sommes. Qu'une inondation emporte la moitié des terres du Cornouailles, je n'en suis pas moins content, moi qui n'en possédais aucune ; qu'à la bourse les fonds viennent à baisser, je n'en retranche rien de mon ordinaire, car si je joue souvent, ce n'est jamais à la bourse.

La verve intarissable du mangeur de bœuf, jointe à son extrême pauvreté, excita en moi une vive curiosité : il me semblait que la vie d'un tel homme devait avoir un singulier et amusant intérêt. Je le priai donc de vouloir bien m'en faire le récit.

— Que je veuille cela ? s'écria-t-il, mais rien ne peut me faire plus de plaisir. Seulement, buvons pour écarter de nous le sommeil. Or, pour boire, il nous faudrait un autre pot ; car celui-ci, vide qu'il est maintenant, n'a pas pour moi plus d'intérêt que la vie uniforme d'un bénéficiaire. Mais le pot qui va venir, ajouta-t-il en m'observant

(1) Voyez, pour l'histoire du théâtre et des comédiens, la Table des dix premiers volumes : Belles lettres, — *Théâtres anciens et modernes*, et les tables des six derniers volumes.

d'un air narquois, contiendra pour votre serviteur autant de plaisir, que pour vous mon histoire.

Le moyen de résister à ce spirituel mendiant! Je fis donc apporter un autre pot de trois pintes. Il commença :

— D'abord, monsieur, vous saurez que je viens d'une très-bonne souche. Mes ancêtres même ont fait quelque bruit dans le monde : dans les rues, ma mère criait des huîtres, et mon père était tambour. L'on m'a dit même, mais je n'en suis pas sûr, que j'ai eu un trompette dans ma famille. Bien des gentlemen ne peuvent se vanter d'aïeux dont la vie ait eu autant de retentissement. Mais c'est leur affaire et non la mienne.

Là-dessus le compagnon prit le pot, se versa un grand verre de bière et l'avala d'un trait.

— Comme j'étais fils unique, continua-t-il, mon père ne crut pouvoir mieux faire que de m'élever et de m'instruire dans son état de tambour. Il avait, le bon père, un grand espoir que j'y ferais mon chemin. Il faut vous dire aussi que mon père était tambour dans une troupe de marionnettes. Ainsi l'unique emploi de mes jeunes années fut de battre une peau d'âne, et d'expliquer ensuite les talents de Polichinelle et la sagesse du roi Salomon dans toute sa gloire. Mais, quoique mon père mît un soin passionné à me forner dans son art, et m'apprît à battre toutes les marches, contre-marches et évolutions guerrières ; je l'avoue, et j'en rougis, je fis très-peu de progrès, tant j'avais peu d'oreille pour la musique! Si bien qu'à l'âge de quinze ans, comme il me fallait un état pour vivre, je partis et me fis soldat. Bon! voilà que de même que j'avais toujours haï l'occupation de battre du tambour, de même je trouvai détestable de porter un fusil. Ni l'un ni l'autre de ces métiers ne m'allait ; je ne me sentais de goût que pour un seul état, celui de gentleman riche. Ajoutez à cela que j'étais obligé d'obéir à mon capitaine ; lequel avait sa volonté, moi la mienne, sans que nous pussions jamais les accorder. D'où je concluais fort raisonnablement qu'il est bien plus simple pour un homme d'obéir à sa propre volonté qu'à celle d'un autre ; et ensuite je pris le parti d'agir conformément à ma conclusion. De là, pour moi, une foule de petits désagréments. Puis, comme la vie de soldat me donnait le spleen, je demandai la permission de quitter le service. J'étais grand et fort ; mon capitaine me remercia donc de ma bonne intention et me loua de mon amour pour la paix, mais il ajouta en même temps, qu'ayant pour moi des égards tout particuliers, nous ne pouvions nous séparer si vite. J'écrivis alors à mon père une lettre lamentable, pour le prier de ramasser l'argent nécessaire à ma libération. Mais le digne homme était aussi ami du plaisir de boire que je le suis moi-même. (— Monsieur, je vous salue. Et il entama son grand verre plein de bière.) — Et ceux qui aiment boire, j'en ai fait la remarque, n'aiment jamais payer pour les autres. En un mot, il ne fit point de réponse à ma lettre. Que restait-il à faire? Si je n'avais point d'argent pour me racheter, j'avais du moins un équivalent pour la même fin. Lequel? Une excellente paire de jambes pour m'enfuir. Je désertai donc, ce qui satisfit mon désir d'être libre tout aussi bien que si j'avais acheté mon congé.

Bien! me voilà libre des occupations militaires. Je vends mes habits d'uniforme, j'en achète de moins beaux, mais aussi moins compromettants, et je prends, par amour de la solitude, les chemins les moins fréquentés possible. Un soir, à cinq cents pas d'un village où j'allais entrer, j'aperçois un homme, que bientôt je reconnus pour le ministre de la paroisse, étendu et à moitié étouffé dans un bourbier où l'avait jeté son cheval. Il me cria au secours ; dans ma position, secourir quelqu'un était une bonne fortune. Je le tirai donc de sa fondrière, non toutefois sans quelque difficulté! Il me remercia de ma peine, et allait partir. Mais je le suivis jusqu'à sa maison ; car j'ai toujours aimé qu'un homme eût des remerciements à me faire à la porte de sa maison. Le curé me fit cent questions : Qui étais-je? D'où venais-je? Etais-je un homme sûr et fidèle? Je lui répondis à sa plus grande satisfaction et surtout à la mienne. Car je me donnai à moi-même, et pouvais-je faire mieux, puisque c'est moi-même qu'il interrogeait, je me donnai le meilleur caractère de sobriété qui soit au monde.

(— Monsieur, j'ai l'honneur de boire à votre santé. Le grand verre fut encore en un clin d'œil rempli et vidé.)

— Je ne me refusai pas non plus la prudence, la discrétion et la fidélité. Pour abréger, le brave homme m'ayant demandé mon opinion sur ma personne, je la lui donnai telle, qu'il me prit immédiatement à son service. Je n'y restai que deux mois : nous ne nous plaisions pas l'un à l'autre. J'étais affamé, et il faisait les parts excessivement chiches et petites. Notez, en outre, que la seule femme qu'il y eût dans la maison était méchante et... laide! Vous voyez bien que je ne pouvais rester là. A eux deux, ils semblaient avoir formé le singulier projet de me faire maigrir ; mais, de mon côté, je pris la pieuse résolution de leur épargner cette action coupable, je ne veux pas dire ce crime. Pour cela, je volais les œufs au poulailler aussitôt qu'ils étaient pondus ; j'achevais de vider toutes les bouteilles à demi pleines qui me tombaient sous la main, et, pour sauver les apparences, je les cassais ensuite ; tout objet mangeable se trouvant sur mon chemin disparaissait aussitôt. De sorte qu'ils trouvèrent que je ne leur convenais plus, tant je multipliais mes services. Je fus donc congédié un matin, et je reçus trois francs douze sous pour deux mois de gages.

Pendant que l'on faisait mon compte, je faisais, moi, mes préparatifs de départ. Deux poules couvaient dans l'écurie, je pris les œufs, seulement par habitude ; mais pour ne pas séparer les enfants de leurs mères, j'emportai les deux poules dans mon havresac. Après cet exemple de frugalité, donné au ministre en preuve de mes paroles, je vins recevoir de ses mains mon argent ; puis, mon sac sur l'épaule, mon bâton sous mon bras, je fis mes adieux, avec les yeux pleins de larmes, à mon vieux et respectable bienfaiteur.

Je n'étais pas fort loin de la maison quand j'entendis derrière moi : Au voleur! au voleur! arrêtez! Et je ne sais pas pourquoi ce cri eut la puissance de hâter ma marche. C'eût bien été folie à moi de m'arrêter, sachant que ces cris ne m'intéressaient nullement. Ainsi je quittai mon curé, après avoir, je frémis d'y penser, passé chez lui deux mois sans boire! Et, vous le savez, monsieur, les temps sont si secs! tenez, je veux que ce verre de bière m'empoisonne, si j'ai, dans toute ma vie, passé deux mois aussi stupides que ceux-là.

(— Ce disant, le drôle lampa son quatrième grand verre, et comme il ne restait plus rien dans le pot de trois pintes, j'en demandai un autre.)

— Après un voyage de plusieurs jours, je tombe..., devinez sur quoi? sur une troupe de comédiens ambulants. Du plus loin que je les vis, mon cœur battit et vola vers eux. J'eus toujours un goût prononcé pour tout ce qu'on appelle la vie vagabonde, et qui n'est pour moi que la vie libre. Ils n'avaient pour traîner leurs bagages qu'une pauvre haridelle qui venait de mourir à la peine. Comme la

nuit approchait, ils s'étaient attelés eux-mêmes au chariot et s'empressaient de le traîner jusqu'à une petite ville qu'on apercevait à peu de distance. Ils étaient essoufflés, excédés; je leur offris mes services qu'ils acceptèrent, et je devins bientôt leur ami, à ce point qu'ils me prirent pour leur domestique. Ce fut pour moi le paradis. Jugez vous-même, monsieur : ces gens, mes maîtres, chantaient, dansaient, buvaient, mangeaient et voyageaient, tout cela en même temps. Aussi il me parut que jusque-là je n'avais pas connu la vie. Je devins parmi eux gai comme un pinson, et je m'épanouissais de rire à chaque mot qui leur échappait. Ils avaient pour moi, et moi pour eux, une certaine estime, et ma figure, que vous voyez, monsieur, leur paraissait une excellente figure. D'ailleurs, bien que je fusse pauvre, je n'étais pas modeste.

Je vous l'ai déjà dit, monsieur, j'aime la vie nomade à l'égal de la bière! (— A votre santé, monsieur. — Et il entama le second pot de trois pintes.—) Cette vie, tantôt bonne, tantôt mauvaise, aujourd'hui bouillante, demain glacée! cette vie où l'on mange quand on peut, où l'on boit quand on se trouve à côté d'un honnête homme comme vous, monsieur, et en présence d'une cruche comme celle-ci. Bref, nous arrivâmes le soir à Tenterden, et nous prîmes une large, mais unique chambre à l'hôtel du *Lévrier*. Nous voulions y jouer *Roméo et Juliette*, avec la

Roméo, Juliette et le moucheur de chandelles.

cérémonie funèbre, la scène du tombeau, du jardin, etc. L'annonce indiquait que *Roméo* serait joué par un artiste de Drury-Lane, et *Juliette* par une débutante du plus rare talent. Pour moi, moucher les chandelles était mon emploi. Tout était donc pour le mieux. Nous avions tous nos sujets, mais nul d'entre eux n'avait de costume. Comment faire? Eh bien! l'habit qui servait à *Roméo* était rouge, doublé de bleu : on le retourna à l'envers, et il alla fort bien à Mercutio. Une longue bande de gaze servit à Juliette tout à la fois de robe et de manteau; un mortier et son pilon, empruntés à un apothicaire voisin firent l'office de cloche, et notre maître d'auberge, avec toute sa famille enveloppée de draps blancs, composa la procession. En sorte que trois personnes seulement étaient costumées selon leur emploi : la nourrice de Juliette, le famélique apothicaire, et moi.

Notre représentation excita d'universels applaudissements. Toute l'assemblée fut enchantée des talents de la troupe. Aussi avions-nous, il faut le dire, fait usage de tous les éléments de succès nécessaires à une troupe ambulante : gestes désordonnés, intonations de voix retentissantes, et le reste. Car parler et agir au théâtre comme dans la vie commune, ce serait vouloir mourir de faim, attendu que ce n'est point cela que les yeux viennent y voir. Un langage naturel sur les planches est comme un vin doux qui vous glisse dans le palais, sans presque y laisser de goût; mais crier et gesticuler, c'est produire l'effet du vinaigre qui irrite la langue, et que l'on a le plaisir de sentir en le buvant. Il faut donc, à la ville comme à la campagne, se tordre, frapper sur ses poches, froncer les sourcils, s'enrouer en parlant, et ressembler enfin à un épileptique.

Comme cette première représentation nous valut une réputation superbe, il était naturel à moi de m'attribuer une partie du succès. Je mouchais les chandelles, c'est vrai; mais sans chandelles, et sans chandelles mouchées, que deviendrait, dites-moi, la plus belle pièce? Nous continuâmes de la sorte pendant quinze jours, attirant toujours une suffisante foule à nos représentations. La veille de notre départ nous annonçâmes, en doublant le prix des places, la plus belle pièce de notre répertoire. Mais, ô calamité, qui fut pour moi une source d'honneurs et de profits, notre premier sujet tomba malade. Il prenait bien son temps, disait-on, et puis il avait la fièvre, maladie triste et dispendieuse. Ainsi parlait la troupe. Pour moi, saisissant le moment favorable, je m'offris généreusement à jouer le rôle du malade. Le cas était désespéré; on accepte mon offre, et à l'instant je m'étends sur un sac, mon rôle d'une main, un pot de bière de l'autre. (—Je bois de nouveau à votre honorable santé, monsieur.—) J'étudiai bien le caractère que je devais remplir le lendemain, et je trouvai que boire était pour ma mémoire un secours tout-puissant. Mon rôle appris avec une étonnante rapidité, je dis pour toujours adieu à l'art de moucher les chandelles. La nature, me disais-je, doit m'avoir formé pour un art plus élevé : suivons ses nobles inspirations. A la répétition, j'étonnai mes camarades par le changement merveilleux opéré si promptement en moi. — Laissez, laissez, vous dis-je, le malade se rétablir lentement; les guérisons hâtées sont sujettes aux rechutes. Je remplirai son emploi, à la grande satisfaction du public, et au grand avantage de la troupe. Notre compagnon peut même mourir, s'il le juge convenable; je ferai en sorte que sa perte soit à peine sentie. En preuve de mes assertions, je leur débitai mon rôle, en prenant des attitudes majestueuses, en déployant une voix éclatante; ils furent charmés; ils m'applaudirent.

Le lendemain, l'affiche portait qu'un grand artiste paraîtrait dans la nouvelle pièce, et de suite toutes les premières places furent louées à l'avance. Toutefois, avant de monter sur la scène, je fis à part moi cette réflexion : puisque mon nom sert à emplir la caisse, je dois être admis au partage de son contenu. Messieurs, dis-je, en m'adressant à mes collègues, je ne prétends point m'arroger le droit de vous diriger, si ce n'est en ce qui me concerne. Autrement, ce serait de ma part une vile ingratitude. Vous avez, avec une extrême bonté, imprimé mon nom sur l'affiche, et je n'ai pas dû m'y opposer. Maintenant que les affaires vont bien, et même ne peuvent aller sans moi, je veux vous prouver ma reconnaissance en vous demandant pour moi une part aux profits. Cette part, je la veux égale à celle du premier d'entre vous. Autrement, je vous le jure, je ne saurais jouer mon rôle; et je reprendrai mes mouchettes pour couper les mèches, comme

ci-devant. La proposition leur parut aussi désagréable que difficile à rejeter. Ils signèrent donc un engagement, et je jouai ce soir-là même le rôle de Bajazet. Mon front, superbe et courroucé, était à moitié couvert d'un bas bleu enflé en forme de turban, et mes mains agitaient une chaîne de tourne-broche. La nature n'avait-elle pas pris elle-même plaisir à me former pour le théâtre, en me donnant une haute taille et une forte voix? Aussi, mon entrée seule fut saluée d'acclamations. Je promenai un regard souriant sur l'assemblée, puis, je lui fis la révérence d'usage. Comme mon rôle voulait une grande énergie, j'excitai mes facultés avec trois verres d'eau-de-vie. (— Monsieur, le pot est bientôt vide; et il accompagna cette observation de l'acte le plus propre à le justifier.) — Par Allah! mon succès fut incroyable. Tamerlan ne fut auprès de moi qu'un cuistre; bien qu'il criât à se déchirer les poumons, je criais plus haut encore. Et, plus que lui, j'avais l'avantage des attitudes. Ainsi, en général, j'avais les bras croisés sur ma poitrine, comme c'est l'habitude à Drury-Lane; et cela est toujours du meilleur effet. Pour en finir,

Kemble tambour de marionnettes. Kemble ambulant. — Philippe Kemble. — Kemble domestique. Kemble dégradé.

monsieur, je vous dirai, en deux mots, que ce pot immobile là, entre vous et moi, serait à sec avant que j'eusse le temps de vous énumérer tous les talents qu'on me trouva. Après le spectacle, les gentlemen et les ladies du lieu vinrent me complimenter : l'un vantait ma voix, l'autre ma personne. Sur ma parole! s'écria la femme du baronnet, il deviendra le premier acteur de l'Europe! Je le dis, et je suis, on le sait, quelque peu capable de le juger.

Les premières louanges sont agréables, car nous les recevons comme une faveur. Mais les suivantes, si elles se multiplient, nous ne les acceptons plus que comme une dette que l'on paye à notre mérite. Au lieu donc de remercier un admirateur, je m'applaudissais moi-même intérieurement. On nous redemanda la pièce. Nous obéimes, et je fus applaudi dix fois plus que la première.

Nous quittâmes enfin cette excellente et littéraire cité de Tenterden pour nous rendre à des courses qui allaient avoir lieu dans le voisinage. O Tenterden! je m'éloignai les larmes aux yeux de tes murs, théâtre de ma gloire! Les habitants, gentlemen et ladies, sont tous de profonds connaisseurs du génie théâtral! (— Et ils méritent bien, monsieur, que nous buvions à leur santé. Encore une rasade!)

— Enfin, nous quittâmes Tenterden; mais quelle diffé-

rence de ma sortie à mon entrée! J'y vins moucheur de chandelles, et j'en partis grand homme! Tel est le monde, monsieur; aujourd'hui rien, demain héros. . .

J'en pourrais dire beaucoup plus sur les caprices de la fortune; mais, pour vous et pour moi, je craindrais le spleen à la suite de mes réflexions. Je veux donc bien les omettre. Vous me le permettez?

— De tout mon cœur, lui répondis-je.

— A notre arrivée, les courses étaient finies. Grand fut le désappointement de la troupe. Cependant nous prîmes la généreuse résolution de lever sur les habitants de la petite ville le double tribut de monnaie et d'éloges dû partout au talent. Là, je jouais encore les principaux rôles du répertoire, et, comme à Tenterden, je fis fureur. Et, aujourd'hui, je crois sincèrement que je fusse devenu le premier acteur du monde civilisé, si mon talent eût reçu une convenable culture. Mais une gelée maudite survint, qui brûla le bouton de cette fleur, si belle en espérance, et je retombai de ma hauteur dans les rangs pressés et étroits de la vulgaire humanité. Je jouais sir Henry de Frontsauvage : les dames raffolaient de moi. Rien qu'à tirer de ma poche ma tabatière, je soulevais des cris d'admiration, des trépignements frénétiques; et quand j'agitais ma canne, je craignais réellement de les voir tomber en convulsions.

Malheureusement, il y avait dans la ville une dame envoyée jadis à Londres, pendant sept mois, pour faire son éducation. Cet avantage lui inspirait les plus hautes prétentions au bon goût et le droit incontestable de donner le ton partout où elle allait.

Pour ma damnation, entre la première et la seconde soirée, on lui parla de mon mérite, d'un mérite qu'elle n'avait pas vu, pas constaté! Je fus perdu. On eut beau lui vanter le grand acteur, elle refusa obstinément de l'aller voir. Je ne puis, disait-elle en haussant les épaules, m'attendre qu'à de misérables farces chez un comédien ambulant. Là-dessus elle lançait, en l'honneur de Garrick, quelques mots rapportés de Londres, et étourdissait les auditeurs d'admiration avec son ton, son air, sa manière de rappeler le talent du grand tragique. On obtint enfin à grand'peine qu'elle viendrait me voir, et des amis de mon talent me donnèrent secrètement avis de la présence prochaine du redoutable juge qui assisterait à ma représentation. Cependant, nullement intimidé, je fis mon entrée dans le rôle de sir Henry, ayant une main dans la poche de mes culottes et l'autre dans mon gilet sur mon sein, comme à Drury-Lane. Mais au lieu de me regarder, moi, l'acteur célèbre, toute la salle avait les yeux fixés sur la dame qui avait résidé sept mois à Londres. D'elle, ils attendaient la décision qui devait m'assurer à jamais, dans leur opinion et dans la mienne, le titre de grand homme, ou me replonger dans l'infime condition d'un comparse ou d'un moucheur de chandelles. Je pris ma tabatière avec grâce dans ma poche, je l'ouvris avec majesté : la dame resta froide, et froide aussi toute la salle. Je brisai mon bâton sur le dos de l'alderman, M. Lafraude; tous les fronts restèrent sombres à l'aspect sérieux de la dame; celle-ci ne donna signe de vie que par un soupir profond, accompagné d'un haussement d'épaules. J'imaginai alors de rire moi-même pour faire rire ces gens-là : peine perdue! du diable si une seule joue se rida à l'unisson de la mienne. Je commençai à trouver que cela n'allait pas. Tout mon jeu devint forcé; mon rire ressemblait au grincement d'un homme qui souffre des dents, et ma fausse joie ne trahissait que trop l'agonie de mon âme. Que vous dirai-je? la dame qui avait vécu sept mois à Londres était venue me voir pour me condamner et s'ennuyer: aussi condamné fus-je, et ennuyée fut-elle. Ma renommée expira; je suis maintenant ce que vous voyez; un comédien sans engagement, sans théâtre et sans public. Mon histoire est finie, et à propos, car ce pot est vide.

— Non! votre histoire n'est pas finie! m'écriai-je en touchant la main de cet homme, chez qui tout me révélait un talent supérieur.

Je le conduisis chez un directeur de théâtre que je connaissais. Il débuta quelques jours après dans un drame de Shakspeare, et ce pauvre saltimbanque devint le célèbre Jean-Philippe Kemble, le premier comédien de l'Angleterre et peut-être du monde, au dix-huitième siècle.

F. CHARPENTIER, *professeur de l'Université.*

(*Imité de l'anglais.*)

PLEURS ET FLEURS.

On m'appelle enfant,
Fi l'on me défend
De pleurer quand bon me semble;
On dit que les fleurs
Sèchent bien des pleurs;
Moi, je mêle tout ensemble!

De plus grandes que moi, sous un air gracieux,
Ont le rire à la lèvre et les larmes aux yeux.

Ah! c'est affreux de rire sans envie;
C'est bien assez quand on a du plaisir!
Je sais déjà qu'on n'est pas dans la vie
Pour y danser au gré de son désir.

Au bal, sous les bouquets, j'ai vu pleurer ma mère;
J'ai goûté cette larme; elle était bien amère!

Quand j'ai trop dansé,
Quand mon pied lassé
Me défend d'être bien aise,
L'ennui qui me prend
M'attrape en courant,
Et je pleure sur ma chaise.

Ainsi, laisse-moi,
Maman, comme toi,
Pleurer lorsque bon me semble;
Je sais que les fleurs
Cachent bien des pleurs,
Moi, je mêle tout ensemble!

Mais je t'aime! je vais prier Dieu tous les jours,
Pour t'égayer un peu, de m'égayer toujours!

Ne me dis plus: « Vous n'êtes pas gentille! »
Lorsque je viens pleurer sur tes genoux;
Ne gronde pas, maman : je suis ta fille;
Si nous pleurons, eh bien! c'est entre nous!

Marceline DESBORDES-VALMORE.

HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

MONOGRAPHIE DE LA CLÉMATITE.

C'était la semaine dernière. Je venais de m'installer dans ma maison des champs, comme je vous engage à le faire, si vous ne l'avez déjà fait, et si vous avez une maison des champs, ce que je vous souhaite de toute mon âme, en ces temps où la politique infeste les villes.

Un beau jour s'annonçait. Le soleil montait, pur et tiède, dans un ciel sans nuages. Un vent léger, caressant les pommiers en fleurs, roulait en tourbillons leur neige odorante. Les premières grâces du printemps s'épanouissaient dans les parterres, et les oiseaux chantaient sous le feuillage nouveau, qui les cachait déjà de ses pousses d'un vert pâle et doux. Je passais mon jardin en revue, élaguant, plantant, disposant mes arbustes et mes fleurs.

Le long du pilier de ma grille, une clématite, encore toute nue, embrassait la pierre de ses tiges maigres et flexibles. Mon jardinier me conseilla de la détruire, comme inutile d'une part, et comme nuisible de l'autre. Il me prouva, en trois points, que son parfum absorberait celui des fleurs plus précieuses qu'elle dominait; que son ombre nuirait aux développements de mes juliennes et de mes giroflées; qu'elle dégraderait la muraille, dont ses embrassements arrachaient déjà des parcelles.

Malgré ma répugnance à porter la main sur une œuvre de Dieu, j'allais abattre en un instant le produit de six années, lorsque je sentis une main retenir la mienne et m'arracher l'instrument fatal.

C'était mon ami, le docteur T..., qui passait devant ma porte, et qui me demandait grâce pour la clématite.

— Barbare ! me dit-il avec son sourire philosophique, savez-vous bien ce que vous allez faire?

— Détruire une plante inutile.

— Inutile ! votre action était une cruauté ; votre parole est un blasphème.

— Les clématites servent à quelque chose?

— Quand vous m'aurez trouvé, dans la création, un brin d'herbe qui ne serve à rien, je me charge de vous trouver l'élixir de longue vie et la fontaine de Jouvence.

— Parlez, maître; je vous écoute.

Le docteur s'assit auprès de moi, aspira une prise de tabac et professa de la sorte :

— Il y a dix ans, j'étais confiné, en Espagne, dans un village qui ne connaissait la médecine que de nom, et où la pharmacie ne figurait pas même dans le vocabulaire. Il y avait près de moi un homme, jeune encore, qui se mourait d'hydropisie; une femme percluse, à trente ans, d'un rhumatisme général, et plusieurs enfants dévorés par une fièvre opiniâtre. Réduit au laboratoire que m'offrait la nature, je fabriquai trois remèdes d'après mes études et mes observations, et je guéris en peu de jours l'homme, la femme et les enfants. Les uns me déclarèrent sorcier, les autres me portèrent en triomphe... Et pourtant je n'avais fait ni sortilége ni miracle ; j'avais écrasé en épicarpe, réduit en boisson, converti en exutoire quelques feuilles de clématite! L'année suivante, je voyageais en Italie, et mon grand régal était d'y manger du poisson aux bourgeons de clématite, confits dans du vinaigre, — comme nous mangeons en France nos poissons aux câpres. Quand mes mules étaient lasses de gravir les montagnes, savez-vous ce que mon postillon leur donnait en guise d'avoine? Des feuilles et des tiges sèches de clématite. Après ce repas excitant, mon *veturino* eût franchi les Apennins comme Annibal. Devinez comment les nègres et les Indiens se guérissent des maux de dents, que nous ne savons enlever qu'en déchirant la mâchoire? Avec un cataplasme de clématite. Quel était le meilleur remède de nos aïeux contre la hideuse plaie de la lèpre, le seul remède peut-être qui soit parvenu à l'extirper définitivement? La graine de clématite. N'allez pas en user, néanmoins, — ni comme nourriture ni comme médecine, sans consulter la science ; car ces préparations, presque inusitées chez nous, exigent les plus grandes précautions ; et je ne sache guère que nos chèvres qui broutent impunément nos clématites.

J'étais fort étonné des révélations du docteur ; mais j'allais lui demander à quoi la clématite est bonne en France, lorsqu'une famille de mendiants passa sur la route.

Ils étaient cinq : le père se traînait avec peine, étalant une jambe couverte d'un ulcère épouvantable ; la mère avait le cou dévoré par un cancer à vif, et les enfants portaient un masque complet de dartres envenimées.

Je détournai d'abord les yeux avec horreur ; puis la compassion me saisit, et je donnai à ces misérables tout ce que j'avais sur moi. Les passants m'imitèrent, et la pauvre famille reçut de quoi vivre plusieurs jours. Le docteur seul était resté impassible et souriant. Je lui en demandai la raison.

— C'est que je connais, me dit-il, l'origine des belles plaies qui vous ont rendu si charitable. Elles ont été fabriquées ce matin avec des feuilles de clématite (que ces pauvres diables appellent l'*herbe aux gueux*), et elles seront guéries ce soir avec quelques lotions de poirée ou de bouillon-blanc. Voilà à quoi la clématite sert en France. Elle y a toutefois de meilleurs usages, ajouta-t-il ; et il me montra un ouvrier du Midi qui passait en fumant, sa femme qui l'accompagnait, un panier au bras, et une bande d'enfants du village, chargés d'un tas d'herbes de toute espèce. Le tuyau de la pipe de cet ouvrier, reprit-il, n'est autre que la tige fistuleuse d'une clématite. Ses compatriotes en font un commerce lucratif et considérable. Les tiges flexibles de la même plante, précieuses aux vanniers pour leur longueur, ont composé le panier souple et solide en même temps de cette femme (nouvelle branche de commerce que vous ignoriez) ; et ces enfants, aux mois de juillet et d'août, gagneront leur pain en allant cueillir pour les herboristes les feuilles de clématite, qu'ils feront sécher à l'ombre dans la plus belle pièce de leur logement.

— A la bonne heure ! m'écriai-je en déposant ma bêche et ma serpe ; voilà la cause de ma clématite gagnée par de bonnes raisons ! Merci, docteur ; vous la retrouverez, cet été, fleurie et embaumée, devant ma porte.

Ma fille, qui arrivait au même instant, et qui eût suffi pour me désarmer, croyez-le, me déclara, de son côté, que détruire notre clématite c'eût été briser le charme de notre toit rustique, et lui enlever personnellement ses plus doux souvenirs, rattachés aux petites fleurs blanches et aux senteurs pénétrantes de la gardienne de notre seuil.

Et maintenant, si vous désirez faire plus ample connaissance avec cette plante dédaignée, ainsi qu'avec toutes

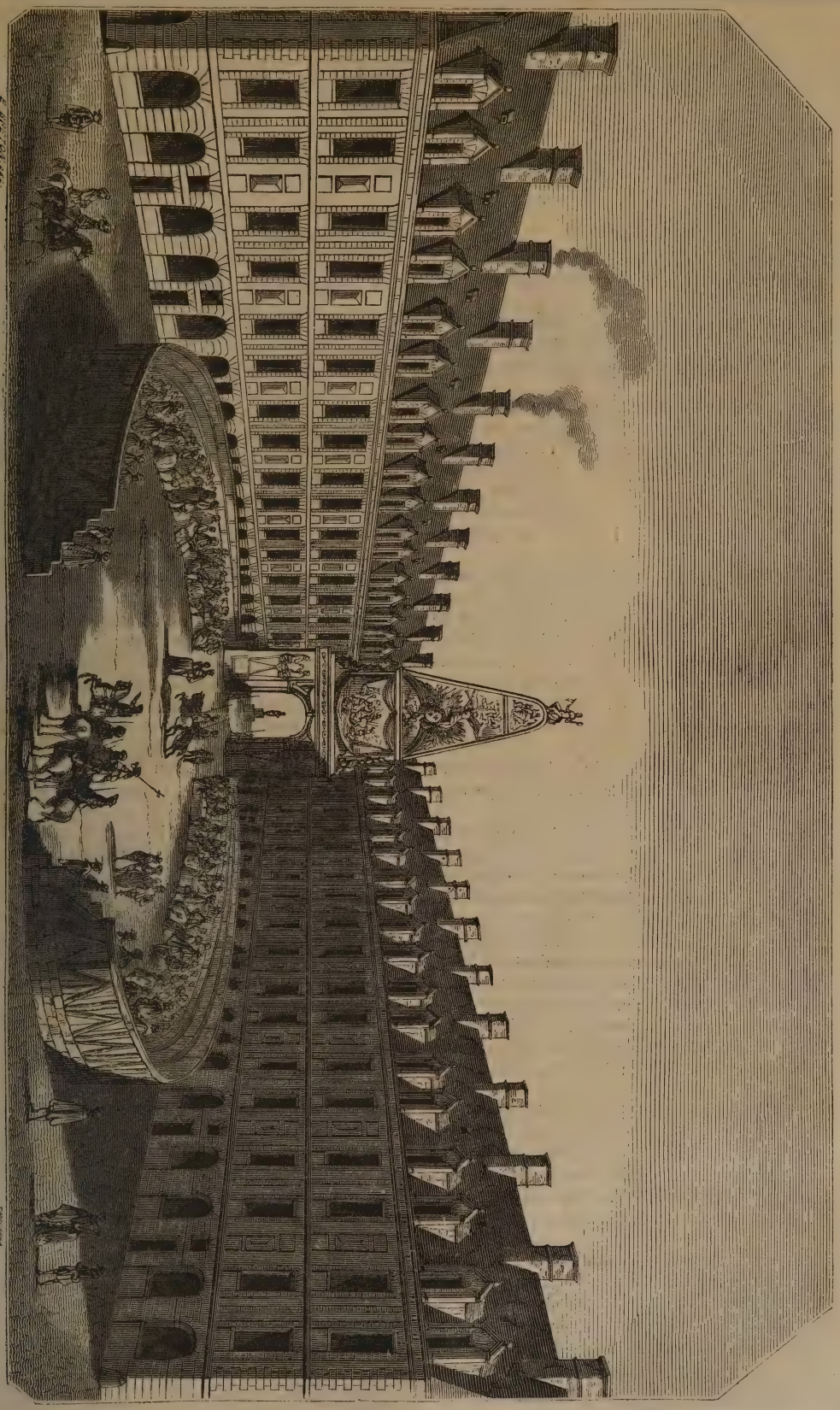
(1) Voyez, pour l'Histoire naturelle, les Tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des six derniers.

les richesses que la nature va déployer sous vos yeux, adoptez, comme moi, pour bréviaire champêtre, la *Nouvelle Flore, d'après la méthode de Decandolle*, publiée par livraisons à 50 cent., chez ses rédacteurs et ses peintres, les auteurs et artistes réunis, et chez le classique éditeur Firmin Didot. Texte, dessins, gravures, coloriage, tout

La clématite des haies.

est exact, profond et intéressant dans ce beau livre, éclos justement avec les premières fleurs. Le *Musée des Familles* y trouvera plus d'un modèle pour illustrer la suite de mes *Etudes sur mon jardin*, comme ses graveurs l'ont déjà fait en traduisant la clématite de la *Nouvelle Flore* aussi fidèlement que le burin peut traduire la palette.

JARDINEUR.



Amphithéâtre de la place Dauphine, en 1649, d'après une vue faite à cette époque.

HISTOIRE DE FRANCE.-LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS[1]

Autre temps, *mêmes* mœurs.

LE PAIN DE GONESSE. 1649.

I. — L'ARMISTICE.

Revenons, cher lecteur, à nos révolutions... d'autrefois, et, pour trouver goût au *Pain de Gonesse*, rappelons-nous le *Médaillon d'argent*.

N'oublions pas surtout qu'il s'agit d'histoire et non de politique, du dix-septième siècle et non du dix-neuvième. Si vous confondez les temps et les hommes, ce ne sera pas notre faute.

Nous avons vu, au nom du Droit de réunion et de la Réforme de l'Etat, le Parlement soulevé derrière ses priviléges, les princes soulevés derrière le Parlement, les bourgeois soulevés derrière les princes, le peuple soulevé derrière les bourgeois, et, derrière tout ce monde, Guillaume Deboile, avec une poignée de conspirateurs, amenant la révolution sous l'habit de l'émeute, la république sous le masque de la Fronde (2).

Peu s'en est fallu que Bertrand-Deboile ne croquât les marrons tirés du feu par Raton-Broussel, Raton-Gondi, Raton-Longueville, et que la *Taverne du Bien-Public* ne passât sur le ventre à la chambre de Saint-Louis, à l'hôtel de Condé, à la milice bourgeoise, pour arriver, de barricade en barricade, jusqu'au Palais-Royal et au trône.

Heureusement, la couronne du jeune Louis XIV a trouvé pour défenseurs deux habiles renards et trois lions intrépides.

Les renards sont le cardinal Mazarin et Jean Boucherat. Les lions sont Anne d'Autriche, le comte Philippe d'Amalby et le prince de Condé.

Mazarin a gagné du temps ; Anne d'Autriche est restée la tête haute ; d'Amalby a enlevé à Deboile son secret, sa liberté et la main de Louise ; Condé est arrivé à propos, couvert des lauriers de Lens ; et Jean Boucherat a dit simplement à la régente : Attendez pour combattre que vous soyez en état de vaincre. Accordez aujourd'hui aux Parisiens la moitié de ce qu'ils vous arracheraient de force ; ils en abuseront bientôt de telle façon que vous aurez le droit de tout leur reprendre ; et, pour les mater alors, pour leur montrer une bonne fois que Paris n'est pas la France, vous n'aurez qu'à les abandonner huit jours et à leur ôter le pain de Gonesse en les faisant bloquer par M. le Prince.

Là-dessus, les magistrats arrêtés, Broussel et Blancménil sont rentrés en triomphe. Les princes, le Parlement et les bourgeois se sont drapés à l'envi dans les pans arrachés au manteau royal. On s'est donné un baiser universel dans le lit de justice de Louis XIV, et Deboile seul, payant pour tous ses complices, a été dûment emprisonné à la Bastille.

Quelques semaines après, l'ingratitude de Paris avait donné raison au père Boucherat ; le Parlement était devenu plus insolent que jamais. « Il semblait, avoue Gondi, que les esprits étaient animés de la fumée des vendanges, et tout annonçait des scènes au prix desquelles le passé n'était que verdures et pastorales (1). » Marcillac-Larochefoucault, Bouillon, d'Elbeuf, Conti, Montbazon, Luynes, le coadjuteur, etc., conspiraient de plus belle chez la duchesse de Longueville. Les partisans de Guillaume Deboile, sortant de dessous terre, se remettaient à exciter le peuple, à semer les pamphlets, à insulter le roi, la reine et le ministre ; à réclamer à grands cris l'élargissement de leur chef, et à renouer les tronçons divisés du serpent de l'anarchie. Bref, les émeutes recommençaient dans la rue, en même temps que les déclamations au Parlement, où le père Broussel se vengeait, à coups d'éloquence, de ses lettres de noblesse manquées, du régiment refusé à son fils, de sa captivité d'un jour, et de l'horrible peur qu'il avait eue pour sa peau.

II. — LA VEILLE DES ROIS.

Les choses en étaient là, le 4 janvier 1649, lorsque les deux familles Broussel et Boucherat se trouvèrent réunies chez le conseiller, dans la rue Saint-Landry. Le foudre du Parlement, contenu en vain par la raison de son beau-frère, venait de tonner à la Grand'Chambre. Thérèse, sa fille, brodait précieusement une écharpe à la Fronde. Elle avait achevé de perdre la tête, depuis qu'elle faisait partie des amazones de Mme de Longueville ; Louise, sa belle cousine, la plaisantait avec sa malice inoffensive, tout en échangeant avec Jean Boucherat, son père, quelques phrases mystérieuses, où revenait le nom du comte d'Amalby.

La vieille Perrotte ouvrit la porte du salon, et annonça d'une voix aigre *Monsieur le lieutenant aux gardes*. Elle s'obstinait à désigner ainsi Philippe, lui retirant de sa propre autorité le brevet de capitaine qu'il avait reçu de la régente.

Le comte entra en souriant, parla du beau temps et de la pluie avec Broussel et Thérèse, et enveloppant Louise d'un regard animé du plus doux espoir, il sortit en causant à demi-voix avec le père Boucherat.

—Eh bien, monsieur Boucherat, me voici en possession de mon régiment ; quand me mettez-vous en possession de mon bonheur ?

Le bourgeois de Gonesse cligna de l'œil avec cet air narquois qui déroutait ses meilleurs amis.

—C'est-à-dire, répondit-il pour se donner du temps, à quand les noces de M. d'Amalby et de Mlle Boucherat ?

— Dont vous m'avez promis la main devant la reine et M. le Prince, ce jour où vous avez présidé le conseil des ministres, et où Mazarin m'a remis cette récompense de mon courage.

Philippe tira de son sein et contempla avec ravissement le petit médaillon qui représentait Louise Boucherat.

— Oui, oui, fit le bonhomme en passant la main sur son menton.

Et il entraîna le capitaine jusqu'au quai, comme si les

(1) Voyez septembre, octobre, novembre et décembre derniers.

(2) Voir les sources historiques citées dans le *Médaillon d'argent*, et qui justifient minutieusement tous ces faits.

(1) Le caractère et la tactique du Parlement, dans les troubles de la Fronde, n'ont jamais été bien définis et méritent un jugement sévère, que nous renvoyons à un chapitre subséquent.

murs eussent eu des oreilles fâcheuses ; puis, après avoir promené encore un œil prudent tout à l'entour, il se décida enfin à parler ainsi :

— Vous épouserez ma fille, monsieur le comte, lorsque le roi sera rentré dans Paris.

— Comment ! rentré dans Paris ! Mais il faut d'abord qu'il en sorte, s'écria d'Amalby étonné.

— Il en sortira demain, reprit le bourgeois redoublant de précaution. Oui, c'est demain que commence le grand coup, la partie du lion... J'ai vu aujourd'hui la reine, M. le Prince et le cardinal, tout est arrangé. Nous aurons chacun notre rôle. Je vais vous expliquer cela.

Et les deux interlocuteurs continuèrent si bas, si bas, que l'écho le plus indiscret n'eût pu les entendre...

— Maintenant, acheva le futur beau-père, allez prendre les ordres du cardinal ; et songez qu'il y va du salut ou de la ruine de la monarchie. — A demain ! — A demain ! dit Philippe avec force, et à bientôt notre mariage ! — A bientôt !

Ils se séparèrent en se pressant la main. Et Boucherat, rentré chez son beau-frère, ne put s'empêcher de rire, à cette grande tirade du redoutable conseiller :

— C'est demain la fête des rois, mais j'en ferai la fête du Parlement ! car c'est moi qui distribuerai le gâteau, et la fève ne sera point pour le cardinal !

— Le cardinal déteste les fèves du Marais ! répondit le meunier de Gonesse, faisant allusion au quartier qu'habitaient alors les chefs de la Fronde.

Puis laissant son beau-frère préparer ses improvisations du lendemain, il alla sonder, de rue en rue, les dispositions du public...

Il fut bientôt assuré que personne ne soupçonnait le grand projet de la cour, et il rentrait enchanté de sa promenade, lorsqu'un inconnu, qui l'attendait à sa porte, lui remit le billet suivant et disparut :

« Monsieur Boucherat, puisque vous êtes un person-
« nage, il faut vous traiter comme tel. Vous savez nouer
« une intrigue, mais vous avez des confidents bavards.
« M. d'Amalby, votre futur gendre, doit enlever demain
« le roi et la reine, et M. le Prince fait venir l'armée de
« Lens à marches forcées, pour bloquer Paris. On vous
« prévient que votre complot sera, dans quelques heures,
« le secret de la comédie ; et qu'il échouera misérablement,
« si vous ne persuadez au Mazarin d'y renoncer. »

Point de signature.

— C'est ce démon de Gondi qui nous a devinés ! s'écria le bonhomme en froissant le billet avec colère. N'importe ! ajouta-t-il après une minute de réflexion ; puisqu'il est assez sot pour me montrer ses cartes, je changerai les miennes sans lâcher la partie ! nous verrons qui sera le plus beau joueur, du coadjuteur ou du meunier !

En un instant, son plan fut refait. Il monta vivement chez sa fille, qu'il trouva plongée dans une molle rêverie.

— Louise, lui dit-il, vous irez demain soir à la cour.

— A la cour ! moi ! Et pourquoi faire ?

— Pour y tirer le gâteau des rois avec Leurs Majestés, M. le Cardinal, M. le Prince, et peut-être pour y être reine une heure.

Louise tombait de surprise en stupéfaction.

— M. d'Amalby s'y trouvera, poursuivit le digne homme en souriant.

La jeune fille reprit contenance et demanda quelle toilette elle mettrait pour une si grande fête.

— C'est justement là l'essentiel, dit Boucherat. Vous vous procurerez, ajouta-t-il gravement, une robe et un bonnet de M. votre oncle.

Pour le coup, Louise crut rêver, et déclara qu'elle n'y comprenait rien.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, ma mie, continua le bourgeois imperturbablement. Vous ne revêtirez point, du reste, cette robe ni ce bonnet ; mais vous les emporterez dans ce vieux carrosse que Broussel a relégué au fond de son jardin. Des hommes sûrs viendront l'y chercher et l'emmèneront par la porte charretière, vous installée dedans, aussi belle qu'il vous plaira, mais les mantelets soigneusement fermés...

— Juste ciel ! s'écria Louise, vous oubliez que ce carrosse est connu de tout Paris, pour la voiture la plus ridicule de France et de Navarre.

— Je m'en souviens, au contraire, et c'est pour cela que je le choisis ! vous serez aussi savante que moi demain soir. D'ici là, notez bien mes instructions, exécutez-les ponctuellement, et apprenez, pour vous donner du courage, qu'il s'agit de hâter le jour où vous serez comtesse d'Amalby, et moi baron de Gonesse, si cela peut amener de l'eau à nos moulins.

Sur quoi, le bonhomme prit son chapeau, baisa sa fille sur les deux joues, fit une pirouette et courut chez le prince de Condé.

III. — LE JOUR DES ROIS.

Le lendemain, vers quatre heures, le lieutenant de police et le chancelier Séguier entrèrent dans la chambre grise, au Palais-Royal, où les attendaient Anne d'Autriche et Mazarin.

— Eh bien, chancelier, dit la reine, le Parlement a-t-il mérité notre clémence ?

— Le Parlement, répondit Séguier, a protesté contre « la violation flagrante des promesses faites au peuple » le lendemain des barricades. Et il a refusé l'enregistrement des prêts à l'État, ordonnés par Votre Majesté pour subvenir aux frais de la guerre. Jamais Broussel n'avait été aussi virulent. Il a déclaré que ni le fer ni le feu ne le réduiraient à autoriser « l'usure effroyable des emprunts royaux. »

— Il fallait le prier de nous prêter sans intérêt, interrompit Mazarin en tordant sa moustache.

— Et les princes ? et le coadjuteur ? demanda la régente au lieutenant de police.

— Les princes sont réunis depuis ce matin chez la duchesse de Longueville, où vous pouvez juger de ce qu'ils trament par la présence au milieu d'eux de l'agent espagnol Arnolfini. — Quant au coadjuteur, il a fait « une grande assemblée de curés, de chanoines, de docteurs, de religieux, et sans prononcer le nom du cardinal, en feignant au contraire de l'épargner, il a démontré habilement qu'il était le juif le plus convaincu qui fût en Europe (1). »

— Et les milices ? et le public ? ajouta Mazarin pour faire diversion.

— Le public, répondit le magistrat, s'attroupe au coin de toutes les rues, pour y lire cette pancarte, dont je soumets un exemplaire à Votre Eminence.

Mazarin lut en fronçant le sourcil :

« Requête au Parlement de Paris... sur les grands mal-
« heurs et désordres causés par le cardinal Mazarin...
« Etranger, Sicilien, sujet du roi d'Espagne, ancien va-
« let à Rome, ayant servi dans les plus abominables
« débauches, repoussé pour ses fourbes et intrigues, reçu
« en France comme espion, entouré de gens sans hon-

(1) Mémoires de Retz, tom. 1er, pag. 253.

« neur et sans foi, traîtres, concussionnaires, impies et « athées, etc., etc. » (1)

— Assez, dit la reine en se levant avec fureur. On ne peut répondre à de telles infamies que par le canon. Je maintiens donc toutes les mesures arrêtées pour ce soir. M. le Cardinal n'hésite plus, je pense. Il préviendra M. le Prince et les personnes qui doivent nous accompagner. Rendez-vous à huit heures dans nos petits appartements.

— Tous nos amis seront à leur poste, madame! répliqua Mazarin, qui ne put dissimuler sa pâleur.

Il pâlissait toujours quand il s'agissait de prendre un grand parti, et surtout de braver un grand péril.

Il devint livide, en entendant le lieutenant de police ajouter :

— N'oubliez pas de requérir une compagnie des gardes, en cas de besoin, car les milices ont eu vent du projet de la cour; et les quarteniers doubleront les postes à toutes les issues de la ville.

— Raison de plus pour ne point remettre! dit la reine avec courage. Si nous ne quittions Paris ce soir, nous ne pourrions le quitter demain qu'à travers des flots de sang!...

Mazarin frémit, et ne se rassura qu'en mandant le prince de Condé.

A huit heures, chacun fut exact au rendez-vous d'Anne d'Autriche.

Le duc d'Orléans arriva le premier; puis vint le cardinal, puis le chancelier Séguier, puis le maréchal de Grammont, puis le prince de Condé, avec Jean Boucherat, et les comtes de Cominges et d'Amalby.

Boucherat et Condé : « Voici le gâteau des rois. »

En homme habitué aux périls, Condé entra tout joyeux, et fit hommage à la reine d'un petit pain de Gonesse, que Boucherat lui avait remis dans la journée, en lui disant :

— Voici le véritable gâteau des rois, pour ce soir!

(1) Pièce authentique condamnée par sentence du Châtelet.

Le prince répéta le mot à la reine, qui l'applaudit de toute son âme.

En même temps, une dame d'honneur et Laporte, le valet de chambre du roi, amenèrent Louise Boucherat, qu'ils étaient allés prendre dans l'ombre, avec le vieux carrosse de Broussel.

On rit de bon cœur, en voyant Laporte étaler la robe et le bonnet du terrible conseiller.

Anne d'Autriche rassura d'un sourire charmant la jeune fille, qui rougissait et tremblait sous la simple parure de soie et de dentelles, choisie avec un goût parfait pour sa mystérieuse entrée en cour.

— Soyez tranquille, madame, dit son père à la reine, elle trouvera du sang-froid à l'heure du dévouement.

On expliqua minutieusement le rôle de chacun, et Louise comprit enfin qu'il s'agissait d'enlever de Paris le roi, la famille royale et tout le gouvernement!

Elle frémit d'abord de se voir mêlée à un aussi grand projet, mais bientôt un serrement de main de son père et un regard de Philippe d'Amalby lui inspirèrent le courage qu'avait annoncé Boucherat.

Voici le plan de ce dernier, tel qu'il venait de l'arrêter avec le prince, et tel qu'il fut accepté par tout le monde :

Le duc d'Orléans et le cardinal iraient souper et jouer chez le maréchal de Grammont, d'où ils partiraient vers une heure du matin; ils se rendraient au Cours-la-Reine (1), où ils attendraient, avec Cominges et quelques gardes, l'arrivée de la famille royale.

Celle-ci se mettrait en route peu de temps après, avec toutes les précautions qu'exigeaient des têtes si précieuses.

D'Amalby, revêtu de la robe et du bonnet de Broussel, s'installerait, avec Anne d'Autriche, Louis XIV et le duc d'Anjou, dans le carrosse du conseiller; la reine s'envelopperait de la simple mante de Louise Boucherat, et un escadron des gardes, où se déroberait le prince de Condé, la suivrait à distance, prêt à s'élancer au premier signal.

A quelques pas en avant cheminerait une voiture de la cour, escortée ostensiblement de quatre gardes, et renfermant Jean Boucherat, couvert d'une simarre du cardinal, et Louise, cachée sous le riche manteau d'Anne d'Autriche.

Si les patrouilles et les gardiens de la porte Saint-Honoré les laissaient passer sans résistance, derrière eux, à plus forte raison, passeraient le roi et la reine déguisés.

S'il y avait résistance, les quatre gardes essayeraient de forcer la sortie, en épargnant le sang toutefois, de peur d'amener un engagement trop grave. S'ils franchissaient la porte, elle devenait libre pour l'autre voiture; s'ils étaient arrêtés par la milice.... A ces mots, prononcés tranquillement par Condé, Boucherat l'interrompit en disant :

— Je me charge du reste!

Louise devina, sous cette réticence, à quel péril elle allait s'exposer ; mais elle se borna à demander tout bas à son père :

— Quoi qu'il arrive, mon père, vous ne m'abandonnerez pas?

— Jamais, quoi qu'il arrive ! répondit le digne homme, en lui pressant la main.

D'Amalby se détourna pour conserver son courage, et de peur de rencontrer un regard d'adieu dans les yeux humides de sa fiancée.

Le duc d'Orléans et Mazarin partirent avec le maréchal de Grammont; Boucherat suivit Laporte pour des dispo-

(1) Aujourd'hui le bas du jardin des Tuileries et la place de la Concorde.

sitions particulières, et la reine se rendit à son cercle avec Condé, Louise et d'Amalby.

Sur le seuil de sa chambre, un des officiers chargés de fermer les portes du palais vint lui annoncer qu'une grande agitation régnait à l'entour, que des bruits sinistres parcouraient la ville, que des bataillons de la milice passaient au milieu des groupes populaires, et qu'on avait vu le coadjuteur aller et venir de l'hôtel de Mme de Longueville au Parlement.

— C'est bien ! répondit froidement la reine ; le tumulte du dehors ne nous empêchera pas de dormir tranquilles.

Puis, avec le plus grand calme, elle ordonna de coucher le roi à l'heure habituelle, et d'exécuter le service de nuit, comme si rien n'eût dû en interrompre le cours.

L'officier fut tellement trompé par cette contenance impassible, qu'il alla de la meilleure foi désabuser ses camarades, inquiets, comme lui, des rumeurs dont ils entendaient les échos.

Une demi-heure après, le plus profond silence régnait au Palais-Royal, et l'on n'entendait plus que le pas des patrouilles bourgeoises, et les *qui vive* des gardes en faction.

« Ce jour si célèbre, dit Mme de Motteville, et dont on parlera dans les siècles à venir, j'allai chez la reine dans son petit cabinet, et la trouvai, au milieu de son cercle, occupée à regarder jouer le roi, et nonchalamment appuyée sur le coin de la table ; elle ne paraissait songer qu'à ce qu'elle voyait. Je me plaçai derrière sa chaise pour prendre le même divertissement. Bientôt Mme de la Trémouille, qui était assise auprès d'elle, me faisant signe de l'œil, je me penchai vers elle pour savoir ce qu'elle me voulait dire. Cette dame, qui n'était pas des moins habiles du monde, me parlant fort bas, me dit : *Il court un bruit par Paris, que la reine part cette nuit.* Je fus surprise de ce discours. Sans y répondre, je ne fis que lui montrer la reine et le repos de son esprit ; et, haussant les épaules, je m'étonnai avec elle de cette pensée, qui me parut chimérique....

« La reine passa le reste du soir avec cette égalité dont elle accompagnait toutes les actions de sa vie, et tout ce que nous y aurions pu remarquer, fut qu'elle nous parut plus gaie qu'à l'ordinaire. Les princes lui firent leur cour, selon leur coutume... La reine ne parla que de dévotion, et nous dit qu'elle irait le lendemain passer sa journée au Val-de-Grâce. Monsieur, notre petit prince, en lui donnant le bonsoir, lui fit promettre qu'il irait avec elle, et s'en alla coucher avec cette pensée... Pour divertir le roi, la reine voulut séparer le gâteau, et nous fit l'honneur de nous y faire prendre part », avec une jeune fille qui était là par extraordinaire.

Cette jeune fille fut reine de la fève, « parce que la fève s'était trouvée dans la part de la Vierge. Et pour faire bonne mine, la reine commanda qu'on nous apportât une bouteille d'hippocras, dont nous bûmes devant elle ; et nous, qui n'avions pas une plus grande affaire que celle de nous divertir, nous forçâmes la reine d'en boire un peu. Nous voulûmes satisfaire aux obligations des extravagantes folies de ce jour, et nous criâmes : La reine boit ! Nous soupâmes, à notre ordinaire, dans sa garde-robe, des restes de son souper, et fîmes bonne chère sans nulle inquiétude... Nous fûmes si dupes enfin, que nous nous moquâmes avec elle de ceux qui avaient dit qu'elle partirait cette même nuit, et jamais elle ne nous parut plus cordiale et de meilleure humeur. »

Le roi et son frère furent emmenés par Laporte, et mis au lit l'un après l'autre. Le comte d'Amalby, à qui Louis XIV fit donner le bougeoir, eut l'heureuse idée de lui lire un chapitre de Scudéri, de sorte que le monarque s'endormit en quelques minutes.

Restée seule avec ses femmes, « la reine se déshabilla, et comme elle était près de se coucher, elle parla bas à M. le Premier » (le premier écuyer Beringhen). « Enfin, achève Mme de Motteville, quand nous vîmes Sa Majesté dans son lit, nous donnâmes le bonsoir à Cominges et à d'Amalby, capitaine des gardes, qui étaient rentrés un instant avant notre séparation, et nous nous allâmes coucher nous-mêmes en disant que l'événement nous apprendrait la vérité de toutes ces illusions. »

Ainsi chacun s'endormit au Palais-Royal, excepté la reine et ses confidents.

Le premier acte de la comédie avait été joué à merveille. Le second acte commença au coup de minuit et demi.

Anne d'Autriche était déjà relevée et habillée, lorsque le prince de Condé, les comtes d'Amalby et de Cominges, Jean Boucherat et sa fille, rentrèrent dans la chambre grise.

Les deux carrosses étaient prêts, et les gardes sur pied, dans le jardin. La reine ordonna à Laporte de réveiller le roi et le duc d'Anjou.

Mais, comme elle parlait encore, une rumeur sourde arriva de la rue.

Tous tressaillirent et prêtèrent l'oreille.

— C'est le peuple ! dit le premier Jean Boucherat.

La reine regarda M. le prince, et celui-ci porta la main sur son épée.

Jean Boucherat avait déjà gagné la pièce voisine et entrebâillé une fenêtre.

Il vit une foule accrue de minute en minute, et il entendit un homme qui la harangait avec autorité.

Il reconnut, ou plutôt il devina le coadjuteur. Il revint annoncer cette nouvelle, en fermant avec soin les portes derrière lui.

— C'est Gondi qui nous traque, dit-il à la reine, en lui montrant la lettre qu'il avait reçue le matin. Il a su notre projet de fuite... Il l'a fait répandre habilement, et il a conduit le peuple ici, en feignant d'y être conduit par le peuple.

Au même instant, la rumeur grandit, et menaça le palais comme un roulement de tonnerre.

La reine pâlit, non de frayeur, mais d'indignation, et demanda à Condé son avis.

— Il faut remettre le départ ou passer sur le ventre à l'émeute ; choisissez, madame, dit le prince. Je suis à votre service pour l'un et l'autre parti.

— Demain, s'écria la reine, nous serons prisonniers de la Fronde.

— Alors, reprit Condé en se tournant vers d'Amalby, combien avons-nous de gardes sous la main ?

— Trois cents à peu près, monseigneur.

— C'est de quoi disperser dix mille hommes ! Sonnez le boute-selle et marchons !

D'Amalby allait obéir, lorsque Boucherat, rentrant à la hâte, lui dit :

—Arrêtez ! Le coadjuteur a proposé au peuple de venir s'assurer, de sa part, que le roi est au palais et ne le quittera point... Il s'avance avec trois officiers de la milice... Il faut les recevoir et leur montrer le roi endormi ; nous partirons ensuite à coup sûr.

— Le bonhomme a toujours raison ! dit Condé, en repoussant son épée dans le fourreau.

D'Amalby courut ouvrir les grilles au coadjuteur, et tout le monde disparut, excepté la reine et les gardes de service.

Cominges alla se placer au chevet de Louis XIV, prêt à exterminer le premier qui le toucherait.

Cinq minutes après, l'émeute se taisait par enchantement, et Gondi entrait avec les trois officiers, prodiguant à la reine ses hommages, et promenant un regard de lynx autour de lui...

Ne pouvant saisir aucun préparatif de départ : Le projet est remis à un autre jour, se dit-il, j'aurai le temps et les moyens de l'empêcher.

— Monsieur le coadjuteur, lui dit la reine, avec une grâce qui lui coûta de violents efforts, je vous remercie de vous être chargé de détromper nos sujets. Allez voir Sa Majesté dans son lit, et racontez aux Parisiens comment je les abandonne.

Gondi s'inclina jusqu'à terre, en plongeant un dernier coup d'œil aux recoins de la chambre, puis se dirigea avec ses trois compagnons vers la couche de Louis XIV. Les officiers s'arrêtèrent sur le seuil avec un respect religieux.

Le royal enfant dormait, blanc, rose et potelé, les cheveux épars sur un oreiller de dentelle, les deux bras sortant du lit, et repoussant, dans quelque rêve de gloire, un drap où se voyaient distinctement deux trous.

Gondi remarqua cette honte en se penchant sur le lit.

— Encore un défaut à la cuirasse du Mazarin ! pensa-t-il ; il amasse des centaines de millions, et le roi de France couche en des draps percés !...

— Vous voyez, messieurs ! dit-il aux officiers, leur montrant à la fois le sommeil et la misère du prince.

Les officiers fléchirent le genou, jurèrent de défendre et de venger Louis XIV, et se retirèrent avec les plus grandes précautions.

Bientôt on entendit un cri unanime de : Vive le roi ! vive la reine ! à bas le Mazarin !... Et la foule se dispersa dans la rue Saint-Honoré...

Toutefois, le coadjuteur dit aux officiers en les quittant :

— Deux précautions valent mieux qu'une. Donnez, à tout hasard, l'éveil aux gardiens des portes Saint-Honoré et Richelieu.

— Bien joué ! s'écria Boucherat, en rentrant avec Louise et Condé chez la reine. On peut maintenant lever le roi et plier bagage.

Ce fut l'affaire de quelques instants. Louis XIV seul fit résistance, et refusa d'obéir, même à sa mère.

— Enfin, disait-il, je suis le roi !

D'Amalby n'obtint son consentement qu'en lui persuadant qu'il s'agissait d'aller voir une bataille...

— Oui, une bataille ! murmura la reine, les dents serrées ; car voilà une nuit qui coûtera cher aux Parisiens !

IV. — LA REINE DE LA FÈVE.

Entre une heure et deux heures, deux voitures sortirent l'une après l'autre du jardin du palais, et se dirigèrent vers la porte Saint-Honoré.

La première était le carrosse de la cour, avec Boucherat, sous la simarre du cardinal, Louise, dans le manteau de la reine, et quatre gardes aux portières.

La seconde était le véhicule de Broussel, contenant Louis XIV et le duc d'Anjou, la reine, sous la mante de Louise, et d'Amalby, sous la robe du conseiller. Toute la monarchie confiée à la valeur d'un seul homme, et des gardes qui suivaient à distance, avec le prince de Condé...

Comme Boucherat l'avait prévu, son carrosse royal, escorté ostensiblement, absorba toute l'attention des patrouilles. Il les trompa sans peine sur sa destination, mais leur laissa adroitement le soupçon qu'il était Mazarin. Ce soupçon gagna, comme une traînée de poudre, la porte Saint-Honoré.

Aux approches de cette porte, à la vue des armes qui brillaient dans l'ombre, Louise sentit chanceler, non pas son dévouement, mais sa force, et elle prit convulsivement la main de son père...

— Ma fille ! lui dit le brave homme, en l'embrassant, voici le moment décisif. Vous allez jouer le rôle d'une reine, peut-être ; ayez-en le courage et la dignité ! Il faut que la véritable reine franchisse cette porte, dût-elle passer sur votre corps et sur le mien !...

Louise invoqua le Ciel par une courte prière, et se résigna à tout ce qui pourrait arriver...

— Qui vive ? cria la première sentinelle des milices.

Le cocher, qui avait son mot d'ordre, ne répondit point et fouetta son attelage.

— Arrêtez ! reprit la sentinelle.

Et dix hommes, s'élançant du corps-de-garde, se jetèrent à la tête des chevaux.

Le cocher voulut poursuivre ; une lutte acharnée s'engagea...

Un milicien, qu'une roue allait broyer, porta sa pique au visage d'un garde. Le garde riposta par un coup de pistolet. Les autres miliciens, furieux, couchèrent le carrosse en joue. Un capitaine quartenier les calma et ouvrit de force la portière.

— Une simarre ! s'écria-t-il, en voyant la robe rouge de Boucherat. Et les mots : C'est le cardinal ! c'est le Mazarin ! retentirent dans tout le corps-de-garde.

Le quartenier demanda au ministre : qui l'accompagnait ?

— Silence ! dit Boucherat à l'oreille de Louise.

Le cocher fit un nouvel effort pour avancer, l'officier tomba à la renverse. Les miliciens crièrent au carrosse : Arrêtez ! ou nous faisons feu ! Le cocher leur répondit par un coup de fouet. Les miliciens ripostèrent par une décharge, et un cri étouffé partit du carrosse.

Deux balles avaient atteint Louise à l'oreille et au bras.

— Malheureux ! s'écria Boucherat, qui la reçut défaillante sur son sein.

Et il allait abandonner son rôle de cardinal ; mais Louise, revenant à elle, lui murmura : Ce n'est rien ! et il reprit du sang-froid pour dire au quartenier : Je suis, en effet, Mazarin, et je me rends à vous, monsieur. Prenez vingt hommes et conduisez-moi où vous voudrez.

En même temps, il fit signe au cocher et aux gardes d'obéir.

On se figure le triomphe des miliciens ! Dans le délire de la joie, pas un de ceux qui eussent pu reconnaître le ministre, n'eut l'idée de porter une torche au visage de Boucherat.

Le poste entier, croyant sauver la monarchie, se rangea autour du carrosse, et cria d'une seule voix : Au Parlement ! le cardinal au Parlement !

Puis voiture, captif et miliciens, firent volte-face et rentrèrent dans Paris...

Dix minutes après, la véritable reine arrivait, dans le carrosse de Boucherat, à la porte dégarnie de ses défenseurs.

Au qui vive des sentinelles isolées, d'Amalby, montrant sa robe et son bonnet, répondit : Le conseiller Broussel, allant reprendre à Saint-Germain, de la part du Parlement, le roi qu'on vient d'enlever de Paris !

Les sentinelles reconnurent, en effet, le ridicule équi-

page du magistrat; elles portèrent respectueusement les armes, et crièrent : Vive Broussel, le sauveur de la France!...

Elles furent bien un peu surprises de voir défiler ensuite un escadron des gardes de la reine ; mais elles supposèrent qu'ils étaient envoyés au roi par le Parlement, comme escorte d'honneur.

Qu'eussent-elles pu, d'ailleurs, contre une troupe si bien armée?

— A demain, messieurs les Frondeurs! dit Condé après avoir franchi la porte, en se retournant d'un air martial vers Paris, et en piquant des deux avec l'escadron pour rejoindre Mazarin et le duc d'Orléans au Cours-la-Reine.

Cependant, un courrier, dépêché au grand galop, prenait le devant sur l'escorte du faux ministre, et répandant, de patrouille en poste, l'arrestation du cardinal, arrivait tout essoufflé au Parlement. Aussitôt les concierges, les huissiers et les valets courent réveiller les magistrats aux quatre coins du Marais et de la Cité... Présidents, conseillers, maîtres des requêtes, etc., se lèvent en sursaut, mettent robes et bonnets, et s'assemblent dans la Grand'-Chambre.

Avertis de leur côté, les princes et les grands seigneurs, Conti, Longueville, Elbeuf, Bouillon, Gondi, — vainqueur quand il se croyait battu, — Marcillac et ses complices, en un mot tous les *sauveurs de l'Etat* accourent en masse à la curée.

Une demi-heure avant l'arrivée du captif, tout Paris était bouleversé par la fameuse nouvelle, et une foule, accrue de minute en minute, enveloppait les quais et la place du Palais de Justice. C'était un spectacle fantastique, aux lueurs douteuses de la lune, reflétées par les eaux de la Seine et secondées par les torches et les lanternes qui sortaient de chaque maison... Il faisait un froid de Kamtschatka, mais quelle glace ou quel feu pourrait contenir la curiosité des Parisiens?

Enfin le carrosse royal déboucha sur l'amphithéâtre de la place Dauphine, au milieu des imprécations de la multitude.

Là, une seconde nouvelle, plus grande encore que la première, éclate comme une bombe, aux portes du Palais:

— Ce n'est plus seulement le cardinal qu'on a arrêté dans sa fuite, c'est aussi la reine-régente ! La simarre et le manteau royal sont ensemble dans la voiture !

Quelle capture pour le Parlement et les princes! Et quelle occasion de s'emparer enfin du gouvernement!

Au nom de la reine, les magistrats retrouvent leurs respects insolents, et voulant dégrader la couronne dans les règles, ils ordonnent que Sa Majesté sera reçue au grand escalier du Palais.

Le carrosse et ses gardiens tournent donc par le quai des Lunettes, et se présentent solennellement devant la grille, en présence de tout le Parlement rangé sur les degrés.

Qu'on juge alors de la stupéfaction, de la mystification, de l'indignation, de l'humiliation de tous ces Frondeurs prêts à saisir leur proie, lorsqu'au lieu de Mazarin et d'Anne d'Autriche, ils voient paraître et s'avancer... Qui? Jean Boucherat et sa fille!

C'est là un de ces tableaux qu'il faut renoncer à décrire...

— Ma foi, oui, messieurs, dit le bourgeois de Gonesse, avec son rire narquois ; en fait de cardinal vous n'avez saisi que la simarre; et en fait de reine, vous n'avez pris que la reine de la fève!

Puis il embrasse naïvement Broussel, son beau-frère, et annonce que Paris n'a plus ni roi, ni régente, ni ministre, et qu'il recevra le jour même les ordres de Sa Majesté, campée à Saint-Germain avec l'armée de Lens.

Se retournant alors vers sa fille, il aperçoit son visage et ses bras inondés de sang...

— Ce n'est rien, répète celle-ci pâle et souriante...

Et son père la serre sur son cœur, en disant avec larmes : Noble enfant! tu as vraiment le courage d'une reine!

Broussel attendri les fait transporter dans une salle du Palais, — et le Parlement, délibérant en tumulte, décide qu'ils seront gardés à vue chez le conseiller, jusqu'à plus ample information.

V. — ENCORE LES SAUVEURS DE L'ÉTAT.

La nouvelle de la fuite de la cour et du siége imminent de Paris produisit un effet d'autant plus terrible, que celui de la nouvelle contraire avait été plus triomphant.

Ce furent d'abord une terreur et un abattement général. Paris sans roi et sans gouvernement se leva comme un corps sans âme. On se regardait en silence, on s'interrogeait à voix basse... On écoutait en frémissant... On prenait le moindre bruit pour le canon de M. le Prince...

Puis, la nécessité de la défense relevant les courages, chacun sentit que la première mesure à prendre était de fermer la retraite aux fuyards. On courut aux portes ; on en assura la garde, et ne voyant paraître aucun corps d'armée, on passa d'un effroi ridicule à une confiance plus ridicule encore. On se crut les maîtres du monde... on chanta sa délivrance, et l'on fit des plans de gouvernement plus beaux les uns que les autres.

Le Parlement, de son côté, pour dissimuler son embarras, prit ses airs les plus souverains; il ordonna de tendre les chaînes dans les rues, de tenir la main aux approvisionnements, de repousser les gens de guerre à vingt lieues à la ronde, etc., etc.; c'était fort héroïque sur le papier..., mais l'armée de Lens n'en perdait pas une étape.

Et les princes, que faisaient-ils? Ils jouaient chacun sa petite comédie.

Tous avaient reçu, au point du jour, l'ordre de joindre le roi à Saint-Germain.

Le prince de Conti, les ducs d'Elbeuf, de Chevreuse, de Brissac, de Luynes, le maréchal de La Mothe, etc., quittèrent Paris en s'assurant le moyen d'y rentrer.

Le duc de Bouillon, la duchesse de Longueville et le coadjuteur firent mieux encore.

Le duc de Bouillon se disposa solennellement à partir, mais il eut soin d'être pris d'un si horrible accès de goutte, qu'on dut le mettre au lit au lieu de le mettre en voiture. Et dès que l'envoyé de la reine eut tourné le dos, il écrivit à Turenne, son frère : « Me voilà maître de Paris, venez avec votre armée battre M. le Prince. »

La princesse de Condé essaya d'emmener Mme de Longueville, sa fille, avec ses deux autres enfants, Conti et le vainqueur de Lens...; mais le coadjuteur, arrivant à propos, « ouvrit jour à la belle duchesse du poste qu'elle pouvait tenir dans la révolte, et elle y entra avec des emportements de joie » d'autant plus vifs, que la reine, sa rivale, avait entraîné le prince de Marcillac à Saint-Germain.

Enfin le coadjuteur nous expose lui-même la « *couleur* qu'il mit à sa désobéissance. » « Je fis atteler mes chevaux ; je reçus les adieux de tout le monde; je rejetai *avec une fermeté admirable* toutes les instances que l'on me fit pour m'obliger à demeurer; mais par un *bonheur signalé* (le mot est *charmant!*) je trouvai, au bout de la rue Notre-

Dame, Dubuisson, le marchand de bois, qui avait beaucoup de crédit sur les ponts. Il était absolument à moi. Il battit mon postillon et menaça mon cocher... Le peuple accourut en foule, renversa mon carrosse, et les femmes du Marché-Neuf firent d'un étau un pavois sur lequel elles me rapportèrent, pleurant et hurlant, à mon logis... Vous ne doutez pas, ajoute l'intrépide comédien, de la manière dont cet effet touchant de ma soumission fut reçu à Saint-Germain ! »

Pendant ce temps-là, la régente et Condé ne s'endormaient point. Du Cours-la-Reine, où chacun s'était rendu à l'heure dite, la famille royale avait gagné le château de Saint-Germain. Là « tous ces illustres fugitifs se trouvèrent sans lits, sans officiers, sans meubles, sans linge, sans rien de ce qui était le plus nécessaire. La reine coucha dans un petit lit, dressé d'avance à cette intention... Il avait été de même pourvu au repos du roi, et il se trouva aussi deux autres petits lits de camp, dont l'un servit à Monsieur (le duc d'Orléans) et l'autre au cardinal Mazarin. Mme la duchesse d'Orléans coucha sur la paille, et Mlle de Montpensier aussi. Tous ceux qui avaient suivi la cour eurent la même destinée, et en peu d'heures la paille devint si chère à Saint-Germain, qu'on ne pouvait pas en trouver pour de l'argent », et qu'il se fit des fortunes étonnantes sur cette marchandise.

Sans se préoccuper de telles misères, Condé disposa ses bataillons arrivés de Lens. Il les posta sur toutes les routes qui approvisionnaient Paris, de manière à lui enlever, non-seulement le pain de Gonesse, mais toutes les autres provisions de bouche. Il occupa fortement Saint-Denis, Saint-Cloud, Lagny, Corbeil, les défilés d'Athis-Mons, si

Défilé d'Athis-Mons.

pittoresquement encaissés, Poissy, Pontoise, etc., et surtout la jonction de la Seine et de la Marne, auprès de Charenton,—jonction marquée alors par le moulin que représente la gravure ci-contre, et auquel l'étrange bataille que nous décrirons donna bientôt le nom de *Moulin du combat*.

Devant ces formidables apprêts, l'exaltation parisienne n'aurait pas tenu deux jours, si le coadjuteur, avec les meneurs du Parlement, n'eût imaginé l'expédient que voici.

Le conseiller Deslandes-Payen, esprit subtil et langue mielleuse, se rendit de Paris à Saint-Germain, sous prétexte de parler d'accommodement à la cour.

Il prit à part le duc d'Elbeuf et lui promit le commandement en chef de Paris, s'il apportait son épée au Parlement.

Le duc d'Elbeuf s'y engagea, à condition qu'on écarterait les ducs de Bouillon, de Longueville et de La Mothe. Deslandes lui promit de ne pas même invoquer ces derniers; et le duc d'Elbeuf partit sur l'heure avec son ami le duc de Brissac, tous deux, dit finement Gondi, « revenant de Saint-Germain où ils n'avaient pas trouvé à dîner, pour voir s'ils trouveraient à souper dans Paris. »

Tandis qu'ils cheminaient, Deslandes aborde le duc de Longueville et lui tient le même langage qu'au duc d'Elbeuf, jurant ses grands dieux que lui seul sera le général du Parlement !...

Le duc de Longueville part, et Deslandes court au maréchal de La Mothe... Troisième proposition, troisième adhésion... Et voilà le maréchal en route pour le généralat !...

Même tactique de Deslandes pour les lieutenances, et grand défilé de Luynes, de Vitry, de Chevreuse, de Maure, de Laigues, de Fiesque, de Sévigné, etc., chacun croyant jouer un bon tour à ses concurrents !...

Enfin Deslandes couronne l'œuvre en allant au prince de Conti. Il persuade à ce petit bossu, impatient de jouer un grand rôle militaire, que lui seul peut dominer à Paris les ambitions diverses, balancer la gloire de Condé, son insatiable frère, et partager celle de Mme de Longueville, sa sœur bien-aimée. Ce dernier argument décide Conti, et il ferme avec Deslandes cette procession de généraux.

Or, vous voyez d'ici la scène qui eut lieu le lendemain au Parlement.

Le duc de Bouillon, qui n'était resté à Paris que pour être général en chef, venait d'en recevoir le titre en pleine séance et allait en prêter le serment à l'Hôtel-de-Ville, lorsque le duc d'Elbeuf se présente comme général aussi et réclame formellement ses pouvoirs. Grande lutte entre les deux généraux, qui avaient chacun leurs partisans. Puis entrée solennelle d'un troisième général, le duc de Longueville, et d'un quatrième général, le maréchal de La Mothe. Le Parlement partagé faisait littéralement le diable à quatre, et la discussion s'échauffait à tel point, qu'il fallut emmener les quatre généraux dans des chambres particulières, et procéder par voie d'ambassades allant et venant d'un camp à l'autre... On décida qu'on ne désemparerait point, qu'on n'irait pas même dîner, avant de s'être mis d'accord. Enfin, arriva le dénoûment préparé par Gondi, le *Deus ex machina*, le prince de Conti. Il fut nommé général en chef, et les quatre autres, lieutenants généraux sous ses ordres.

Dieu sait quelle grimace ils firent; mais il n'y avait plus à reculer. Le tour du coadjuteur était joué... Paris avait cinq généraux au lieu d'un, et la cour perdait ses appuis les plus éminents après Condé.

Pour combler la mesure, le prince et les ducs, en se rendant à l'Hôtel-de-Ville, où Gondi avait déjà installé leurs femmes et leurs enfants, rencontrèrent un sixième et un septième général, improvisés par la foule et portés en triomphe de rue en rue...

C'était premièrement le duc de Beaufort, le petit-fils de Henri IV, l'idole populaire aux longs cheveux blonds et aux jurons caractéristiques, le captif de Mazarin évadé de la Bastille, en un mot, et pour l'appeler par son nom, le fameux *roi des Halles*.

C'était secondement, maître Guillaume Deboile, notre connaissance non moins fameuse, le chef du parti souterrain de la République, le commandant beau parleur des barricades, le rival malheureux du comte d'Amalby, lequel venait d'être arraché de sa prison par ses frères et amis de la taverne du *Bien public*.

Cette prise de la Bastille, qui serait devenue un grand événement si la Fronde eût réussi, est racontée de la sorte par les historiens : « Elle fit mine de se défendre, et se rendit aussitôt, » dit l'un. « Ce fut, dit l'autre, un de ces exploits militaires qui coûtent peu, mais qui flattent l'orgueil populaire. Défendue par vingt-deux soldats, qui ne tuèrent personne, la citadelle du despotisme fut enlevée par six canons qui ne tirèrent point. » Il va sans dire que les vingt-deux assiégés furent portés en triomphe, au cri de : Vive l'armée !

N'oublions pas d'ajouter que Broussel fit nommer son fils gouverneur de la Bastille, pour le dédommager du régiment que lui avait refusé la reine !...

Quant à Deboile, le premier usage qu'il fit de sa liberté

Le *Moulin du Combat*, à la jonction de la Seine et de la Marne.

et de la puissance que lui donnait son armée de bras-nus, fut de s'emparer, de gré ou de force, de la garde du Parlement, qu'il comptait faire marcher à son gré, — et de celle de Boucherat et de sa fille, dont il tenait à s'assurer personnellement.

Le soir même, en effet, le Parlement ayant reçu ordre de la reine « de cesser aussitôt ses délibérations et de se transférer à Montargis, sous peine de voir appuyer ledit ordre par vingt-cinq mille hommes », Deboile, informé que les magistrats hésitaient, déchaîna sur les escaliers et jusque dans les salles du Palais une multitude furieuse, qui dicta aux conseillers les arrêts suivants :

Sommation à Mazarin de quitter la cour le jour même, et le royaume dans huit jours, — et, passé ce délai, commandement à tous les sujets du roi de lui courir sus et de l'appréhender au corps.

Puis appel à tous les Parlements de France, pour suivre le Parlement de Paris dans sa révolte...

Ces deux brandons furent lancés aussitôt aux quatre coins de l'État par des centaines de courriers.

Les vaisseaux étaient donc brûlés, — et la guerre civile allumée ouvertement.

VI. — LE PRIX DES RÉVOLUTIONS.

Le lendemain de ces grands triomphes, les généraux chamarrés d'or paradaient sur les places ; Mme de Longueville et ses amazones se promenaient dans les rues au bruit des violons, les chefs de la milice distribuaient des armes à tout le monde ; c'est-à-dire aux brigands, aux escrocs, aux vagabonds, à tous ceux qu'on désarme ordinairement, enfin aux bandes toujours croissantes de maître Deboile... Et le peuple, sorti à grands flots de tous les ateliers fermés, buvait dans les tavernes, chantait sa liberté sans frein, dansait sur les débris du pouvoir, et croyait n'avoir plus qu'à vivre ainsi, des ortolans qui lui tomberaient du ciel.

Tout à coup des crieurs envoyés par le Parlement troublèrent la fête, en publiant à son de trompe les décrets ci-dessous :

Pour les frais de la guerre, pour les approvisionnements de Paris, pour les besoins du gouvernement, etc.

« Les terrains nécessaires aux retranchements seront pris aux propriétaires, *qu'on indemnisera plus tard.*

« Chaque maison ayant porte cochère fournira un cavalier monté et équipé, ou 150 livres...

« Chaque maison à petite porte, un fantassin ou trente livres...

« Tous les deniers publics dus seront saisis et apportés aux coffres de l'Hôtel-de-Ville. »

Et une kyrielle interminable de subsides, qui arrachaient aux plus pauvres diables leur dernier sou, au moment où il leur devenait impossible de gagner leur vie par le travail !...

— Miséricorde ! s'écria un homme de bon sens, est-ce là ce que rapportent les révolutions? Nous frondons pour supprimer les taxes, et quand nous sommes les maîtres, les taxes sont doublées! Si cela commence ainsi, comment cela finira-t-il donc?

Des milliers de voix allaient faire écho à cet honnête interrupteur, lorsque dix forcenés, qui n'avaient ni grande ni petite porte sujette à l'impôt, l'empoignèrent et le traînèrent à la Seine, sans autre forme de procès. Il ne leur échappa que par miracle; mais les braves gens épouvantés n'osèrent plus ouvrir la bouche et payèrent sans murmurer.

Sous Mazarin, ils payaient en chantant. Voilà toute la différence.

La morale de l'histoire, c'est que le Parlement, sous la menace d'une nouvelle *manifestation* de Guillaume Deboile, avait été obligé de s'imposer lui-même *de sept cent cinquante mille livres*, à raison de cinq cents livres par tête.

Pauvres corbeaux du Parlement! quel fromage pour les renards de maître Guillaume !

Cette leçon refroidit l'ardeur révolutionnaire d'un grand nombre de conseillers (1).

(1) Jamais leçon, du reste, ne fut mieux méritée que celle-là, comme on va le voir par un petit résumé de la constitution du Parlement et des manœuvres de la Fronde parlementaire. Il faut dire la vérité à chacun. L'histoire n'a pas d'autre mission, sous quelque forme qu'elle se présente.

Au moyen âge, la justice émanait directement de la royauté. Plus tard, la royauté aliéna cette partie d'elle-même, en créant à la fois, pour un intérêt fiscal, la vénalité et l'hérédité de la magistrature. Le Parlement dès lors balança le roi. Richelieu y mit ordre quelque temps, en jetant son génie dans le plateau; mais, dès qu'il fut mort, le Parlement reprit tout son poids, l'aristocratie de robe se redressa sur les débris de l'aristocratie féodale mutilée par le grand ministre.

Les cours *souveraines* avaient d'autant plus de chances pour justifier ce titre et s'emparer à leur tour du gouvernement, qu'en face d'une royauté mineure protégée par une femme et un intrigant, et attaquée par les tronçons du grand vasselage réunis dans une convulsion galvanique, elles formaient le corps le plus imposant, le plus considéré et le mieux discipliné qu'il y eût en France. La magistrature était alors, de la Chambre de Saint-Louis aux Cours provinciales, des chancelleries aux prévôtés, des bailliages aux présidiaux, des greffes aux trésoreries, une véritable armée de conseillers, de maîtres des requêtes, de juges, d'assesseurs, d'élus, de receveurs, payeurs, contrôleurs, officiers des eaux et forêts, gabeleurs, monnayeurs, avocats, notaires, procureurs, etc., etc.; armée qui avait à sa disposition une clientèle des cinquante mille premières familles de la bourgeoisie, qui obéissait comme un seul homme au moindre signe du Parlement de Paris, qui tenait dans ses mains la justice et la finance,

VII. — LES QUATRE GOUVERNEMENTS.

Le résultat de ces mystifications et de ces tiraillements fut la résurrection de tous les partis hostiles qui s'étaient donné le baiser de Judas sous le drapeau de la Fronde, et l'organisation dans Paris de quatre gouvernements opposés, c'est-à-dire de la guerre civile dans la guerre civile.

Le premier gouvernement siégeait au Palais de Justice. Il se composait de Broussel et de ses amis, qui voulaient être rois à la place du roi, — et de Matthieu Molé et de ses adhérents, qui espéraient concilier le Parlement et la royauté. Les premiers entendaient destituer tout le monde et bouleverser toute chose. Ils étaient du moins conséquents. Les seconds s'imaginaient faire une révolution sans rien changer de place ; concilier l'eau et le feu, le noir et le blanc, ceux qui voulaient tout prendre et ceux qui ne voulaient rien lâcher. Plus d'une fois, les délibérations de la Grand'Chambre dégénérèrent en gros mots et en voies de fait. Quelques magistrats ne s'y rendaient qu'armés sous leurs robes, et Gondi, qui siégeait à trois gouvernements divers, déclare qu'il faillit être assassiné par des agents de ses ennemis.

Outre ces querelles intestines, le sénat parlementaire, appelé à résoudre de si grands problèmes, était assiégé d'heure en heure par des réclamations, des manifestations et des députations de toute sorte.

C'était Deboile qui venait, à la tête de trente mille hommes, lui imposer la destruction des pouvoirs et l'émancipation du peuple. C'était la milice bourgeoise qui accourait lui demander le maintien de l'ordre et la répression de la canaille. C'étaient les princes et les seigneurs qui lui rappelaient leurs droits, et les conditions exorbitantes de leurs services. C'étaient les corporations d'état, défilant l'une après l'autre, et se déchirant entre elles à belles dents; les boulangers de Paris attaquant ceux des faubourgs; les marchands à domicile proscrivant les marchands nomades ; — les petits métiers, les oublieurs, les saltimbanques, les charlatans réclamant des maîtrises et des brevets comme les professions régulières; les manœuvres employés aux retranchements, exigeant

l'œil et le nerf de l'État, et qui n'avait qu'à se retourner contre la royauté pour lui jouer le tour de la lice à sa compagne.

C'est ce qu'elle en reprit sous la Fronde, en masquant son intérêt particulier de l'intérêt général et en s'emparant de deux mots qui ont toujours trompé et qui tromperont toujours les peuples, — comme les miroirs attrapent les alouettes : la réforme de l'État et l'économie des deniers publics. Les habiles chasseurs du pouvoir n'ont point oublié le maniement de ces deux piéges.

Tout ce qui détestait les abus féodaux, tout ce qui avait une franchise à reprendre ou à gagner, tout ce qui rêvait d'instinct un régime légal, tout ce qui savait l'histoire d'Angleterre et de Naples, tout ce qui souffrait de la multiplicité des impôts, tout ce qui enviait l'opulence des grands seigneurs et des gros traitants, se rallia d'enthousiasme au Parlement, sous ce drapeau vague et commode du bien public, où chacun inscrit à sa façon son intérêt particulier.

Avec tant de forces, les Cours souveraines eussent triomphé si elles se fussent élevées à la hauteur de leur rôle, si elles eussent opposé réellement un progrès libéral au principe ébranlé de la monarchie absolue. Mais jamais plus vaste projet ne fut servi par des moyens et des instruments plus petits. Mutineries obstinées, préventions aveugles, ambitions tracassières, spéculations étroites, duperies incroyables, contradictions absurdes, améliorations avortées, abaissement de toute grandeur, paralysie de tout gouvernement, tyrannie de l'esprit de corps, tel fut le bilan de la Fronde parlementaire.

Les libéraux qui eussent voté plus tard la révocation de l'édit

des salaires de maréchaux de France; les ouvriers français voulant chasser les ouvriers étrangers; les ouvriers étrangers menaçant de brûler la ville si on les expulsait, etc.

Matthieu Molé, avec son attitude imposante et son éloquence toujours prête, parvenait seul à calmer ces insurrections perpétuelles. Aussi, dès qu'une foule arrivait au palais, on envoyait Molé la haranguer de la porte... Le premier président ne pouvait ni délibérer, ni manger, ni dormir. Son état était de haranguer... Il haranguait au Palais, à l'Hôtel-de-Ville, dans la rue, partout, le matin, le soir, à toute heure de jour et de nuit. Quand il s'échappait incognito, pour se reposer chez lui, la foule le guettait au passage, l'entourait, lui demandait un discours et lui décernait une ovation ou des coups de pierre. Il était harassé, épuisé, anéanti, à bout de force, de voix et d'haleine...

de Nantes, les économistes qui eussent refusé des fonds à Colbert pour l'accomplissement de ses merveilles, ne pouvaient enchaîner dans une impasse la France de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV!

Le Parlement ouvrit la lutte par des remontrances *très-humbles* et très-insolentes, sur les impôts nécessaires au maintien du drapeau français devant l'ennemi. Mais comme il eut soin de tonner contre « l'avidité des traitants et les dilapidations des favoris », comme il parla au nom du « pauvre public dévalisé par le fisc », il rangea tous les contribuables, c'est-à-dire tout le monde, de son côté. Maltraité, dès ce moment, par la cour et adulé par la population, il eut deux visages et deux rôles, comme le maître Jacques de Molière. Il insulta la reine en s'agenouillant devant elle, et il cajola la foule en la toisant du haut de sa grandeur. Quand la royauté élevait la voix, il baissait le ton, et *vice versâ*. Si on l'acculait à l'obéissance ou à la révolte, il faisait le mort ou le pas d'écrevisse, et prenait du temps. Puis il revenait à la charge avec quelque vieux texte ambigu, un arrêt oublié mais non supprimé, ou toute autre arme de chicane, à double tranchant. Ces débats interrompant le cours de la justice, la régente, nous l'avons déjà dit, somma les diverses Chambres de retourner à leur besogne respective, et de ne plus se coaliser en corps politique dans la salle de Saint-Louis. On répondit en s'assemblant « pour délibérer sur le droit de s'assembler », et l'on donna le premier soufflet à la monarchie, en rendant, sous le bon plaisir de Sa Majesté, le fameux *arrêt du droit de réunion pour la réforme de l'Etat*. C'était commander au lieu de se soumettre, et proclamer le droit d'insurrection. Tel ne fut point le bon plaisir d'Anne d'Autriche, qui n'avait nulle envie d'abdiquer. Elle renouvela sa défense avec menace, et la frayeur divisa les robes rouges. Les plus prudents voulaient obéir, les plus fougueux voulaient tenir bon. Mathieu Molé, le premier président, homme de juste-milieu, comme tous les vrais politiques (*in medio virtus*), — refusa d'abord de convoquer la réunion Mais les jeunes conseillers envahirent la Grand'Chambre. Les anciens mirent leurs bonnets et s'abstinrent. Les rebelles s'emparèrent des bancs, chassèrent les avocats du roi, et s'installèrent en face des juges immobiles. On resta ainsi en présence et silencieux jusqu'au terme légal de ce simulacre d'audience. Alors on se retira, triomphant du droit consacré, au milieu de toutes les pauvres femmes des faubourgs, ameutées d'avance avec soin, « et qui avaient pénétré dans la salle (dit Omer Talon), où trois ou quatre, s'agenouillant à l'entrée du parquet, avaient imploré justice et miséricorde contre les charges qu'on leur imposait et les soldats qu'on leur donnait à loger. »

Le tour était fait, et le bon peuple pris au miroir.

Une autre fois, après une nouvelle reculade, on s'assemblait en corps, en robes et en bonnets, avec grand bruit et grand appareil; et, au nombre de cent cinquante à deux cents, huissiers en tête, valets en queue, à travers une double haie de curieux et de comparses, on allait processionnellement au Palais-Royal se faire mettre à la porte de la reine, qu'on savait alitée depuis la veille.

Ces représentations à grand spectacle se renouvelaient à propos de rien et le plus souvent possible. (Nous en avons décrit une.)

Les adhésions n'étaient pas moins terribles pour le Parlement que les émeutes; ses plus grands ennemis de la veille, devenus ses plus grands amis du lendemain, l'accablaient de leurs protestations de dévouement. Les courtisans avérés de Mazarin prouvaient qu'ils l'avaient toujours combattu, qu'il leur avait fait souffrir mort et passion, qu'il n'existait pas de Frondeurs plus acharnés qu'eux, et concluaient en réclamant les meilleures places, pour prix de leur martyre passé et de leur concours à venir.

Le second gouvernement résidait à l'hôtel de Condé, avec le prince de Conti. Là, chacun était le maître, excepté celui qu'on avait revêtu de ce titre.

L'un voulait sabrer le Parlement, l'autre voulait s'en servir; l'un voulait *jeter le populaire hors des murs*, l'autre voulait en faire une armée dans les règles. Celui-ci proposait d'appeler les Espagnols; celui-là de mander Turenne et ses troupes. Tel offrait de traiter avec la cour, moyennant des sommes fabuleuses et la restitution des anciens fiefs; tel prétendait qu'il fallait tout enlever de haute lutte, ar-

Mais, un beau jour que messieurs du Parlement venaient ainsi réclamer trois d'entre eux, exilés pour abus d'humbles remontrances, Anne d'Autriche leur joua le tour de les recevoir, « sur son lit, tout habillée, et coiffée de nuit », au milieu d'un bataillon d'officiers, de seigneurs et de dames, et de leur déclarer en face que leurs collègues avaient mérité leur sort, et que ceux qui les imiteraient iraient les rejoindre à la première occasion. Sur ce, elle les renvoya poliment rendre la justice, avec nouvelle interdiction de s'assembler. Le Parlement-Escobar ne fit ni l'un ni l'autre; il glissa entre les deux, en prenant des vacances.

De temps en temps, la royauté avait aussi ses parades, arrangées par Mazarin, qui s'y entendait, ayant importé l'opéra d'Italie en France. Cela s'appelait les lits de justice de Sa Majesté. On déployait dans Paris les chevau-légers, les gardes, les mousquetaires, les carroses dorés, toute la cour à cheval; et le petit Louis XIV allait, au bruit du canon, le chapeau sur la tête, faire enregistrer au Parlement ses édits royaux. On l'y conduisit un jour, *en robe d'enfant*, quoiqu'il portât alors pourpoint et chausses, « afin de témoigner, dit Talon, que, même à la bavette, il faisait acte de pouvoir souverain. »

Les Cours, qu'on trouvait toujours réunies lorsqu'on n'en avait que faire, devenaient insaisissables quand on leur portait un ordre de la reine. Il fallait alors les guetter et les surprendre, au point du jour, dans leurs chambres respectives. Le surintendant d'Emery et le chancelier Séguier excellaient dans ces expéditions matinales.

Malgré cette animosité réciproque, le Parlement n'en serait jamais venu aux violences, si la royauté n'eût touché à l'arche sainte de ses *gages* et de ses priviléges. Ces austères épluchcurs d'impôts et ces généreux défenseurs du peuple jetèrent feu et flammes dès qu'on voulut soulager le peuple et diminuer les impôts à leurs dépens, « en retirant d'eux quelque secours » par la taxe annuelle, qui assurait l'hérédité de leurs charges, et en étendant jusqu'aux « fruits de leur crû » l'entrée que chacun payait aux barrières de Paris. Ce fut alors que Pierre Broussel, qui avait des potagers superbes, devint frondeur enragé, et déclara la France en péril! Ce fut alors qu'Omer Talon traduisit Brutus en ces termes formidables : « Il importe à la gloire du roi que nous soyons des hommes libres et non des esclaves! Les despotes commandent aux Lapons, qui n'ont rien de l'homme que le visage... Mais le roi de France, ce préciput de la nature, doit régner sur des gens de cœur, sur des âmes et non sur des forçats! » Et plus loin : — « Il y a dix ans que la campagne est ruinée, — les paysans réduits à coucher sur la paille, leurs meubles vendus pour le payement des impostitions! Pour entretenir le luxe de Paris, des millions d'innocents vivent de pain et d'avoine, ne possédant en propriété que leurs âmes, parce qu'elles n'ont pu être vendues à l'encan. » (Voyez l'*Histoire du temps*, le *Journal du Parlement*, etc.) Cela se disait au roi et à la reine en face, pour quelques deniers levés sur les pommes et les haricots de messieurs du Parlement!

gent, fiefs, et régence par-dessus le marché. Mais quand il s'agissait de partager d'avance le gâteau, chacun voulant *mordicus* la plus belle part, on se quittait mécontent, furieux, exaspéré, prêt à se couper la gorge à la première occasion.

Si le Parlement avait pu imprimer à la Fronde un caractère solennel, cette cohue brillante de courtisans affamés l'eût dénaturée immédiatement.

En attendant ce qu'ils réclamaient de la monarchie, ces messieurs dévoraient à l'envi les subsides populaires. En quelques jours, le duc de Bouillon avait à lui seul « dépensé quarante mille écus. » Et tout ce qu'on obtenait en retour du grand personnage, c'était d'apprendre qu'il avait la goutte, dès qu'il s'agissait de payer de sa personne. Jamais le *Bien public* n'avait eu de champions aussi ruineux.

Or, leurs rangs se grossissaient chaque jour de tous les proscrits et de tous les captifs, qui arrivaient à la curée, de tous les points de l'exil et de toutes les prisons de l'État,— chacun d'eux animé de vengeance, se posant en maître, et se dédommageant par une part de lion dans le butin...

Le troisième gouvernement logeait ou plutôt festoyait à l'Hôtel-de-Ville. C'était le gouvernement des Dames et de leurs aides de camp, le prince de Marcillac, rappelé de Saint-Germain par la duchesse de Longueville, le coadjuteur, qui lui disputait les sourires de l'illustre héroïne, et le duc de Beaufort, dont il s'était emparé à son entrée à Paris.

« Il me fallait un fantôme, dit Gondi, mais il ne me fallait qu'un fantôme. Par bonheur pour moi, il se trouva que ce fantôme était petit-fils de Henri le Grand, qu'il parlait comme on parle aux halles, ce qui n'est pas ordinaire aux petits-fils de Henri le Grand, et qu'il avait de grands cheveux bien longs et bien blonds. Vous ne pouvez vous imaginer l'effet que cela fit sur le peuple. Quand nous sortîmes pour aller à l'Hôtel-de-Ville, nous nous mîmes dans la même voiture... Nous nous arrêtâmes dans les rues Saint-Denis et Saint-Martin... Je nommai, je louai et je montrai M. de Beaufort. Le feu se prit en moins d'un instant. Toutes les femmes l'embrassèrent, et nous eûmes grand'peine à fendre la presse. »

Gondi s'était engagé à donner à Beaufort l'épée de grand-amiral de France ; et Beaufort avait promis à Gondi la barrette et la place de Mazarin. Tous deux se servaient de la duchesse de Longueville, en lui faisant jouer le rôle de la reine régente.

Il leur suffisait pour cela de la promener de fête en fête, amusant à la fois le peuple et son idole. Les moyens administratifs de ces grands hommes d'Etat étaient les violons, les bals, les cavalcades, les illuminations, les festins, les jeux olympiques... Ils s'ouvraient régulièrement par une apparition fantastique des duchesses de Longueville et de Bouillon sur le perron de l'Hôtel-de-Ville... « Imaginez-vous, s'écrie Gondi, ces deux belles personnes, plus belles encore en ce qu'elles paraissaient négligées, quoiqu'elles ne le fussent pas... Elles tenaient chacune entre les bras un de leurs enfants, qui étaient beaux comme leurs mères. La Grève était pleine de peuple jusqu'au-dessus des toits. Tous les hommes poussaient des cris de joie, toutes les femmes pleuraient de tendresse. Je jetais 500 pistoles par les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville, et nous partions à la tête d'une foule innombrable de gens armés et non armés. » Puis jusqu'au soir Paris était un pays de cocagne, où l'on buvait, chantait et dansait ; où l'on jouait à l'arc, à la loterie, à la bague, où l'on se mirait dans l'acier des épées et des fusils, dans les reflets de la soie, de l'or et de l'argent, jusqu'à ce qu'on se demandât en rentrant comment tout cela finirait, et si le peuple hébergé si joyeusement aurait à dîner le lendemain...

Enfin, le quatrième gouvernement s'agitait dans la rue, et avait pour chef Guillaume Deboile ; il pesait sur les autres de tout le poids de la force brutale, et il n'attendait, pour relever son drapeau rouge (1), que l'occasion manquée le jour des barricades. Son trône était la borne ou la table d'auberge ; son sceptre, le mousquet ou le poignard ; ses insignes, les haillons ou les symboles factieux ; son arme, tous les vauriens de Paris, et tous ceux qui accouraient du dehors, comme à une ripaille ; ses ministres, ses orateurs et ses décrets, tous les bavards ambitieux, tous les pamphlétaires enragés, tous les placards incendiaires dont il tapissait les murailles.

Ce gouvernement était le véritable maître de Paris, maître d'autant plus dangereux qu'il dictait ses volontés par l'organe des trois autres. Si ces derniers prenaient une mesure qui contrariât Guillaume, il arrivait avec une bande armée, et les forçait de se dédire à l'instant. Si lui-même concevait une idée favorable à son but, il courait au Palais ou à l'Hôtel-de-Ville la faire traduire en décret, le pistolet sur la gorge. C'est lui qui avait obligé le Parlement d'armer tout le monde, ce qui avait mis les honnêtes gens à la merci des coquins. C'est lui qui avait écarté de Paris tout ce qui ressemblait à une armée régulière, et qui répétait chaque jour le cri : « Pas de soldats surtout ! pas de garnison ! le peuple est assez grand pour se défendre lui-même ! » C'est lui qui faisait chasser des portes de Paris tous les hérauts envoyés par la reine ou par Mazarin ; c'est lui qui voulait déclarer la guerre, non seulement à Louis XIV, mais à tous les rois du monde ; c'est lui qui contenait, par la terreur, les royalistes et les frondeurs tièdes ; il avait pour cela des agents et des moyens aussi variés que nombreux. Si un quartier était suspect, on s'y ruait avec des cris menaçants ; on y promenait Mazarin pendu en effigie, et l'on sommait les habitants d'applaudir et d'illuminer. « Jamais, dit un contemporain, il ne fut consommé tant de chandelles, de torches et de lampions. »

Cette armée du désordre était divisée par quartiers, comme la milice bourgeoise qu'elle tenait en respect. Chaque bataillon avait ses insignes et ses capitaines, et chaque capitaine son corps-de-garde et son état-major.

Quiconque était soupçonné de rapports avec la cour, se voyait condamné sans procès. « On pend force espions et gens portant lettres », écrivait Guy-Patin, le 27 janvier.

Quand l'énergie de ses bandes fléchissait, Deboile, appliquant le fameux droit de réunion conquis par le Parlement, les assemblait dans les tavernes, et les réchauffait par des harangues brûlantes, couronnées de vociférations unanimes.

A son défaut, mille docteurs entretenaient le feu en étalant au peuple leurs plans de liberté, « de bonheur pour tous », du monde refait du haut en bas, « de *l'espèce humaine augmentée de deux ailes, pour voler comme les oiseaux*, » etc., etc. ; car les sauveurs de l'Etat pullulaient dans les carrefours aussi bien qu'à l'Hôtel-de-Ville et chez le prince de Conti. La seule différence était que ceux-ci voulaient prendre au roi seul son manteau, et que ceux-là prétendaient arracher et déchirer le manteau de tout le monde, moyen assuré de condamner chacun à marcher nu.

(1) Voyez, dans le *Médaillon d'argent*, les justifications historiques de tous ces faits, dont pas un n'est inventé..

Telle était la situation de Paris, tiré à quatre gouvernements.

Retournons maintenant chez Broussel, où nous allons retrouver Jean Boucherat et sa fille, gardés à vue par Guillaume Deboile, qui complote d'enlever du même coup le Parlement, l'Hôtel-de-Ville, l'hôtel de Conti, et la personne de Louise...

Jamais danger plus grand n'avait menacé notre jeune héroïne et son père... Maître Boucherat sera bien habile s'il se tire d'une si mauvaise passe... Heureusement, il a pour lui l'épée de Condé, qui sort du fourreau, le pain de Gonesse, qui n'entre plus à Paris, et un beau costume de garde-milice, à la taille de Louise, qu'un ami du comte d'Amalby vient d'introduire chez les prisonniers...

PITRE-CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

JOURNAL DU MOIS.

L'homme-géant et le joueur de harpe, d'après une ancienne estampe.

LE GÉANT ELEICEGUI. LE PRINCE ET LA PRINCESSE COLIBRI.

Nous avions parlé trop légèrement d'Eleiceguï, le géant de Tolosa (Navarre espagnole), lors de sa première apparition au café Mulhouse, à Paris. Sa vogue va toujours croissant, et vient de se renouveler par le rapprochement du prince et de la princesse Colibri, les deux nains établis rue Richelieu, à deux pas de leur formidable rival.

Eleiceguï est vraiment un géant comme on en a peu vu depuis le déluge, si tant est qu'il y ait eu des géants avant le déluge. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a prouvé qu'il en avait existé à l'état d'exception, mais non à l'état de règle. Et vous savez que le fameux os de géant dont on fit tant de bruit il y a quelques années, et sur lequel on avait bâti tout l'échafaudage des races gigantesques, s'est trouvé être tout simplement, après mûr examen, un os de girafe ; — comme au dix-huitième siècle, le roi des Cimbres Teutobochus, qui avait eu trente pieds de haut, devint un éléphant fossile du Dauphiné! comme une autre fois, la poitrine d'un colosse plus terrible encore se réduisit scientifiquement à une carapace de tortue! D'où M. Geoffroy conclut qu'on a pris pour des races de géants des races de grands animaux, plus ou moins rapprochés de l'homme physique, comme certains animaux d'aujourd'hui.

Ceci posé, voyons les exceptions qui ont précédé Eleiceguï. Pline cite trois géants amenés à Rome, et qui avaient huit à neuf pieds et demi. Goliath, d'après la Bible, avait six coudées et une palme, c'est-à-dire environ neuf pieds. Au seizième siècle, un géant de cette taille parut à Rouen. Un garde du corps de Guillaume Ier, roi de Prusse, avait huit pieds et demi. Uffenbach a observé un squelette de jeune fille de la même dimension. La science a constaté des géants individuels dans toutes les parties du monde, sans jamais découvrir nulle part une seule famille de géants. La singularité de la taille ne dépasse point une génération. Les hommes grands sont comme les grands hommes : ils n'ont point d'enfants dignes d'eux. Le plus souvent même, ils n'ont aucune postérité.

Du reste, plus les géants sont rares, plus leur aspect est saisissant. De là, le succès d'Eleiceguï, dans la ville des badauds par excellence. Il a environ 7 pieds et demi. Il est parfaitement proportionné, et il croîtra peut-être encore, car il n'a guère que vingt ans. Tous les individus de taille commune semblent littéralement des nains à côté de lui. Pour mesurer son envergure, d'une main à l'autre, un homme ordinaire est obligé d'ajouter sa canne au bout de ses bras étendus. Il mange comme trois, et boit comme quatre. Il porte le costume de son pays, un peu trop enjolivé. Il fume perpétuellement une cigarette. Il a l'air assez résolu et même insolent. La surprise qu'il produit, à chaque apparition, tient véritablement de l'épouvante.

Pour confirmer ce que nous disions tout à l'heure, il est né d'une mère fort petite et d'un père très-moyen. Son frère est un simple marmot de six pieds. S'il a un jour des enfants, ce seront des gamins de Paris.

Il est surtout curieux à voir, quand il se rencontre au Jardin-d'Hiver avec le prince et la princesse Colibri. Il les porte dans chaque main, comme Gulliver eût porté deux enfants de Lilliput. Notre dessinateur a fait d'un crayon deux coups, en croquant cette scène étrange au passage. Ayant déjà *illustré* Tom Pouce dans le temps (1), le *Musée des Familles* devait les princes Colibri aux grands et petits enfants qui le lisent.

Le prince et la princesse Colibri sont, dit-on, frère et sœur. On assure qu'ils ont plus de vingt ans. Nous n'avons point lu leur extrait de naissance. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'ils sont plus petits encore que Tom Pouce ; quelque chose comme un demi-mètre ! Le prince s'est décerné le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et porte tour à tour le costume et le nom de divers grands hommes, surtout celui de Napoléon. Il ignore sans doute que Napoléon avait horreur des nains, et que, la reine Hortense lui en ayant présenté un, il le fit sur-le-champ mettre à la porte.

Tom Pouce ne savait que chanter une chanson et embrasser les dames. Le prince et la princesse Colibri ont des talents plus variés. Ils montent à cheval, dansent le menuet, la gavote, la polka, tirent le pistolet et l'épée, etc.

Quand ils sont aux mains du géant de Tolosa, on est tenté de frémir sur leur sort... On peut se rassurer. Les géants ne sont ni aussi méchants, ni même aussi forts qu'ils en ont l'air. Ils ne peuvent guère servir que d'épouvantail à ceux qui ont peur des grandes tailles. La nature s'énerve en distribuant sa puissance à des membres trop développés. La véritable énergie est fille de la concentration, et non de l'amplification. Cette loi s'étend jusqu'au monde intellectuel et moral. On a remarqué depuis des siècles que les grands hommes sont habituellement des hommes petits ou moyens.

Nul doute qu'en triomphant de Goliath, David n'ait déployé plus de courage moral que de vigueur physique. La preuve, c'est qu'il terrassa le géant d'un seul coup de pierre. La gloire du saint roi est de s'être élevé au-dessus de la terreur que Goliath inspirait aux Hébreux.

Mais voici un exemple qui rentre plaisamment dans notre sujet; il est rapporté par Guy-Patin, témoin oculaire. Au dix-septième siècle, à Vienne, on avait réuni des géants et des nains pour amuser la cour et les princes, — comme on amuse à cette heure les badauds-souverains de Paris. On hésita d'abord à les laisser ensemble, croyant que les Gullivers briseraient les Lilliputiens. Mais bientôt on remarqua la lâcheté des premiers et l'intrépidité des seconds... On les mit dès lors dans le même appartement. Or, devinez ce qui arriva? Les nains bravèrent les géants, les attaquèrent, les molestèrent, en firent leurs victimes, au point qu'il fallut les séparer dans l'intérêt de ceux-ci! C'est l'histoire du lion et du moucheron.

L'aventure du maréchal de Saxe et du forgeron prouve mieux encore que la véritable force n'est point le privilége des colosses. Le plus illustre guerrier du dix-huitième siècle avait une belle taille, sans rien de gigantesque. Il se croyait l'homme le plus vigoureux du monde, et jamais, en effet, il n'avait trouvé son maître, lorsqu'il s'arrêta un jour chez un forgeron pour y faire ferrer son cheval. Ce forgeron avait une réputation d'Hercule, quoiqu'il fût beaucoup plus petit que le comte de Saxe. Celui-ci, qui aimait à donner des leçons, prend le fer excellent qu'on allait clouer au sabot, le déclare mauvais et le brise avec ses doigts. Le forgeron le regarde avec une colère mêlée d'admiration, puis, se résignant à la perte de son fer, il en applique un autre à l'animal. L'opération faite, le comte remonte en selle, et donne au forgeron une pièce de six livres toute neuve.

— Votre pièce est comme mon fer ; elle ne vaut rien! dit le forgeron.

Et la serrant entre quatre doigts, il la casse en deux morceaux.

Ce fut au tour du maréchal d'admirer, car il était vaincu par le forgeron!

Il lui fit compliment et lui remit un louis d'or.

Qu'on donne aux géants des fers à cheval ou des pièces de six livres à rompre, et ils seront obligés de les renvoyer aux hercules forains, qui ne sont rien moins que des colosses.

Eleiceguï ne semble pas plus fort que ses devanciers ; et tel petit homme trapu, qui le considère avec terreur, le renverserait d'un coup de poing, s'ils en venaient aux prises.

Nous lui prédisons le sort d'un des derniers colosses qui brillèrent à Paris, et dont nous avons retrouvé le portrait parmi d'anciennes estampes. Il s'appelait l'*homme-géant*, par excellence. Il avait pour compagnon un joueur de harpe efflanqué, portant son instrument sur l'épaule. A les voir l'un près de l'autre, il semblait que le monstre

(1) Voyez le tom. XII, pag. 224.

n'eût fait qu'une bouchée du musicien. Jugez de la surprise du public, lorsqu'on les vit un jour se disputer, se prendre au collet, et lorsque le grêle harpiste, culbutant son maître, lui donna, en style de foire, une *raclée* si violente, que l'autre demanda grâce et merci.

Cet homme-géant, dont nos pères se souviennent encore, finit par mourir de faiblesse et de gras-fondu...

La *chétive* pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Eleicegui, exploité sous cloche comme tous les phénomènes, n'a qu'un moyen d'éviter ce triste dénoûment de sa fortune, c'est de s'engager comme tambour-major dans un régiment. Nous le lui conseillons en toute sincérité.

L'ENTRÉE DU PAPE A ROME.

Toutes les nouvelles du mois pâlissent devant la rentrée de Pie IX à Rome et la catastrophe du pont d'Angers. L'une restera dans l'histoire comme le spectacle le plus grandiose du dix-neuvième siècle; l'autre, comme le plus déchirant tableau qu'on ait vu depuis le désastre du chemin de fer de Versailles.

Les témoins oculaires de la rentrée du Pape nous écrivent :

« Ce qui frappait tout d'abord, c'était l'affluence immense, universelle. Depuis Saint-Pierre jusqu'à Saint-Jean-de-Latran, c'était une mer de têtes, et la foule compacte s'avançait à plus d'un mille hors de la porte. J'ai eu occasion de traverser le reste de la ville vers quatre heures et demie; elle était littéralement déserte....

« Dans un convent d'Anagni, une femme se jette en pleurant aux pieds du Saint-Père. Il la relève, la rassure et l'interroge.

« — Que désirez-vous, parlez?

« — Le pardon pour ma famille; je suis la sœur de Sterbini, qui a chassé de Rome Votre Sainteté.

« Sterbini! s'écrie le Pape, je prie Dieu pour lui tous les jours!

« Parole digne du représentant de Jésus-Christ.

« Le Pape était attendu à quatre heures. Tous les yeux sont fixés sur la campagne; à l'heure précise, nous voyons arriver au loin, à toute bride, un courrier qui annonce l'approche du cortége. L'arrivée du *battistrada* donne le signal à l'artillerie, et le canon commence à tonner de seconde en seconde. Un flot de poussière soulevé dans la campagne, et l'éclat des casques de l'escorte, précèdent l'arrivée du Saint-Père. Le peuple descend des murailles et des arbres, et se précipite au-devant de lui. Alors s'ouvre la grande porte de la basilique, à travers laquelle le bruit du canon se jette en bondissant et en redoublant d'échos. Du haut des marches descendent les sept pavillons jaunes et rouges, ornés de petites cloches, qui représentent les sept basiliques, et qui vont, avec le chapitre de Saint-Jean-de-Latran, au-devant du souverain Pontife. Devant eux est portée la croix vénérée qui vient de l'empereur Charlemagne, l'empereur des Francs. De l'autre côté arrive, dans une simple voiture de voyage, le serviteur des serviteurs de Dieu. A la droite de sa voiture, à cheval, est le général commandant de l'armée française. En tête de son escorte sont les dragons et les chasseurs français. Formant la haie sur son passage est l'infanterie française, qui présente les armes et fléchit le genou, pendant que les tambours français battent aux champs. On a beau dire, et nous avons beau dire, *il y a quelque chose là*. J'ai vu des hommes en épaulettes essuyer franchement leurs larmes.

« La voiture du Pape s'avance lentement au milieu des acclamations, des cris de : *Viva il Papa! viva il Santo Padre!* jusqu'au bas du perron de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Le Saint-Père monte les degrés en bénissant le peuple et les soldats agenouillés; il est reconnaissable, même de loin, à sa petite calotte blanche, et à la croix portée devant lui et qui lui fraye doucement le passage. Les fanfares militaires éclatent dans la nef, les tambours battent aux champs; et la foule se précipite dans l'église à la suite du cortége...

Comme à Saint-Jean-de-Latran, le pape a monté les degrés de Saint-Pierre en bénissant l'armée et le peuple agenouillés; la grande porte s'est ouverte pour le recevoir, et il a traversé lentement l'immense nef, les soldat présentant les armes, le genou en terre. Une fois le Pape ayant passé le seuil de l'église, la foule s'y est précipitée à sa suite. Le Saint-Père a pris place sur son siége, de l'autre côté de l'autel qui, dans toutes les basiliques, fait face au peuple. Le *Te Deum* a été chanté, et le doyen des cardinaux a donné la bénédiction du Saint-Sacrement. Il serait impossible de rendre la magnifique solennité de ce moment. C'était une scène dont il est impossible de perdre le souvenir. Le célébrant a béni le souverain Pontife, puis il a porté le Saint-Sacrement successivement vers les quatre points du monde pour leur donner la bénédiction. Le Saint-Père est allé ensuite baiser la statue célèbre de saint Pierre, qui se trouve dans la nef, et dont le pied de bronze est usé par la bouche de millions de chrétiens. Saint Pierre était aujourd'hui revêtu de ses ornements solennels, la chape d'or, la tiare entourée de diamants et de pierreries, l'anneau pastoral en diamants. Le Pape est ensuite monté au Vatican, où le général en chef, représentant de la France, a pris congé de l'hôte sacré qu'il avait ramené dans son palais. Aussi longtemps que le général avait accompagné le Pape, le cri de *viva il Papa!* s'était seul fait entendre; mais quand il est sorti du palais du Vatican, après y avoir laissé le Saint-Père, la foule a crié : *Vive la France! vivent les Français!* C'est bien la France, en effet, qui a rendu le Pape à Rome et Rome au Pape. Le Saint-Père le reconnaissait aujourd'hui avec effusion, et il disait, en voyant l'accueil enthousiaste que lui faisait notre armée : « J'en suis bien heureux, non pas seulement pour moi, car je ne doutais pas des Français, mais pour... »

« Quant à la France, je ne sais pas trop si elle a compris; si elle comprend encore ce qu'elle a fait; mais Dieu, sans doute, le sait pour elle; et, en voyant la scène d'aujourd'hui, on ne peut que dire : *Gesta Dei per Francos.*

« Le soir, la ville entière n'offrait qu'une vaste masse de lumière. Si quelques doutes avaient pu rester sur l'accueil fait au Pape, l'illumination de la nuit aura suffi pour les détruire. Ce qu'elle avait surtout de remarquable, c'est l'universalité. Il n'y avait pas une place, pas une rue, pas une ruelle, pas une maison, pas une fenêtre, qui n'eût ses lanternes, ses lampions et ses cierges; pas une humble porte qui n'eût son bout de chandelle. Comme spectacle, c'était merveilleux. Je doute que, comme effet de lumière, il y ait dans le monde quelque chose d'aussi beau que nos Champs-Elysées, avec la grande illumination en verres de couleur; mais il y avait de plus, ici, les monuments et les points de vue. Ainsi, la coupole de Saint-Pierre, illuminée de haut en bas, dominait la ville avec sa masse de feu; sur un autre point, le Pincio développait une véritable décoration de théâtre, qui faisait l'admiration des artistes; ailleurs, la tour et le palais du Capitole se dessinaient en lignes de flammes; au sommet du grand escalier du Capitole, les grandes statues de Castor et de Pollux, et la statue de Marc-Aurèle, laissées sans lumière, projetaient des ombres gigantesques à travers la place.

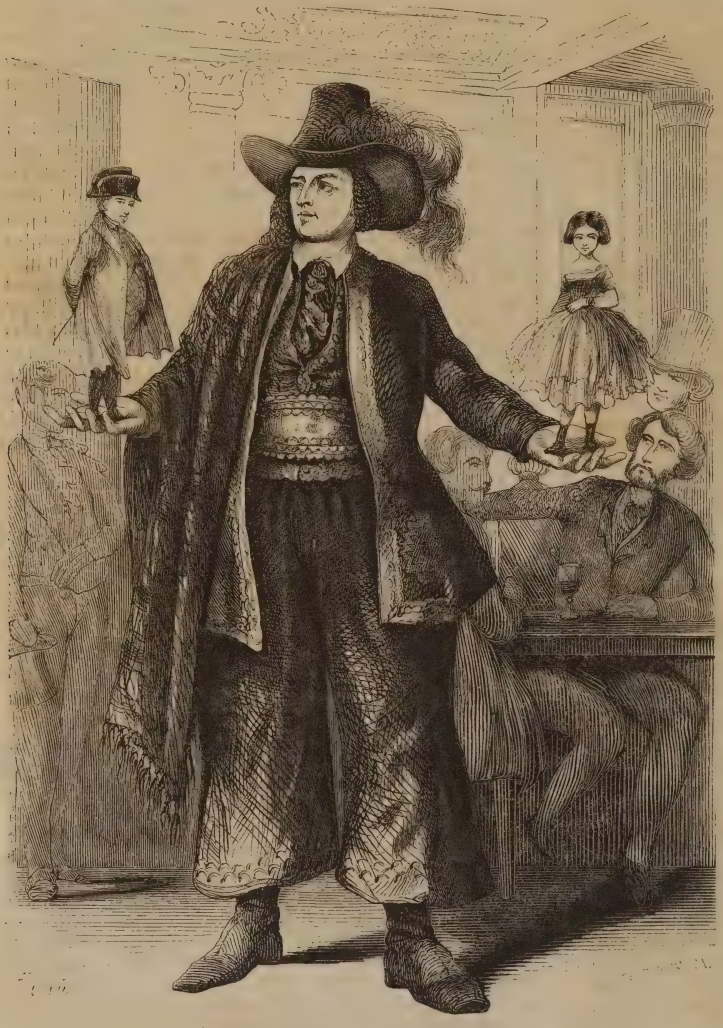
« La longue rue du Borgo-Nuovo, qui mène du pont Saint-Ange à Saint-Pierre, était recouverte d'une voûte de lanternes sous laquelle circulait une foule immense et joyeuse. Un des points les plus brillants aussi était la rue des Condotti, qui aboutit à la place d'Espagne et au grand perron de la Scalinata. Les voitures découvertes circulaient librement à travers ces haies de feu, et l'œil plongeait à chaque pas dans les rues et les ruelles dont pas une seule, je le répète, ne faisait défaut à la fête. Je ne sais s'il y avait ce jour-là quelques Romains protestants, mais à coup sûr ils avaient été eux-mêmes entraînés, si-

non par le sentiment général, au moins par la beauté de la scène, et ils s'y étaient mêlés malgré eux. »

CATASTROPHE D'ANGERS.

La catastrophe du pont d'Angers a déjà trouvé son poëte. C'est M. Claudius Hébrard qui, dans une séance du Cercle catholique, animée par l'éloquence du père Lacordaire, a récité les vers suivants, dont nous offrons les prémices à nos lecteurs :

Ils étaient pleins de vie ! aspirant la victoire ;
Et partaient, précédés de leurs clairons sonnants,
Pour ce sol africain, qu'ensemence la gloire,
Rêvant de surpasser leurs aînés triomphants.
Un fleuve les arrête !... En un jour de bataille,
Mais l'art devait fléchir sous un aussi grand poids...
A peine nos soldats, brisant le pas de route,
Couvrent-ils le plateau de l'un à l'autre bout,
Un long cri retentit ! toute une ville écoute ;
La fanfare se tait, le glas sonne partout.
Les piliers de support, oscillant sur leur base,
Du tablier tendu font ouvrir les écrous ;
Et le pont sans appui, sous le poids qui l'écrase,
S'abîme avec fracas en les entraînant tous.
Quel spectacle dès lors d'horreur et d'épouvante !
L'onde qu'agite et gonfle un vent impétueux,
Ainsi qu'un long reptile à la gueule béante
Serre et tord la victime en ses plis tortueux.
Les naufragés rendus plus lourds par leur bagage,
Tout équipés en guerre entrent dans leur tombeau,
Comme ils seraient tombés sur le champ du carnage :
L'un même aux flots vainqueurs dispute son drapeau !...



Le géant Eleiceguï. Le prince et la princesse Colibri.

A la nage aussitôt, ils passaient sans malheur :
Tant l'ardeur de la lutte haussant encor leur taille,
Ils auraient de son lit dépassé la hauteur !...
Sort fatal ! L'industrie, aux caprices mobiles,
Se montrant faible où l'homme a besoin d'être fort,
Avait mis devant eux un de ces ponts fragiles
Où le passant se berce au-dessus de la mort :
Chemins aériens, coupant la perspective
De leurs chaînons tendus sur de vastes largeurs,
Et tenus par des fils de l'une à l'autre rive
Comme l'insecte étend sa toile entre deux fleurs.
Toutes gloires sont sœurs ! L'aventureuse armée
Voulut monter aussi sur ce nouveau pavois,
Où l'art de son progrès assied la renommée :

Le bataillon ainsi englouti était le 3e du 11e léger. Le lendemain, l'appel présentait le spectacle le plus douloureux : c'était bien l'appel des morts et des vivants. Des compagnies entières n'étaient composées que de petits groupes de quinze à vingt hommes. Les nombreux spectateurs attirés par la sonnerie des clairons étaient profondément touchés de voir les félicitations par lesquelles s'accueillaient des amis, des frères qui croyaient ne plus se revoir. Ces pauvres soldats, qui ont perdu tout ou partie de leurs bagages, étaient costumés de diverses manières, qui prouvaient à la fois l'étendue de leur misère et l'obligeance de leurs hôtes. Un grand nombre avaient le bras en écharpe ou la tête bandée. Beaucoup marchaient avec difficulté, appuyés sur des bâtons. Les visages étaient d'une extrême pâleur. On eût dit la première halte de Wilna après la campagne de Russie.

La cérémonie funèbre a offert un tableau plus désolant encore. Toute la ville, à laquelle s'était réunie une immense population accourue de tous les points du département, y assistait. *Cent quatre-vingt et un* officiers, sous-officiers et soldats du 11e léger viennent d'être enterrés, dit le *Précurseur*, avec une effusion de douleur publique dont le souvenir restera dans toutes les mémoires. Vingt-sept voitures, rapporte une lettre particulière, chargées chacune de six à huit bières, ont traversé Angers escortées par la foule des citoyens de tous rangs, par la garde nationale et les débris du malheureux bataillon, dont l'aspect fendait le cœur.

Un ouvrier jardinier, travaillant route des Ponts-de-Cé, avait un frère dans le bataillon. Il va au-devant de lui, et le rencontre sur le boulevard de l'Abattoir. Dans l'élan de sa joie, il marche à côté du peloton, sans songer à acquitter le prix de son passage sur le pont. Rappelé par le préposé au péage, il revient sur ses pas, et cette circonstance lui a sauvé la vie. Mais aussi quel cruel spectacle, quand, se détournant pour rejoindre son frère, il le voit disparaître dans l'abîme avec ses malheureux camarades !

Parmi les personnes qui ont déployé le plus d'héroïsme dans le sauvetage des soldats, on cite le curé de Saint-Serge, qui a joint la modestie au courage, en se dérobant aux admirateurs de sa conduite.

Des souscriptions sont ouvertes dans toute la France, au profit des blessés et des parents des victimes.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

L'ART ET LES ARTISTES FRANCAIS (1).

LA FILLE DE MIGNARD.

La fille de Mignard tenant le portrait de son père (Musée du Louvre).

Par une belle matinée de juin, trois hommes et une jeune fille étaient réunis au château de Saint-Cloud, dans le grand *Salon de Mars*.

Un de ces hommes était Louis XIV, dont le soleil commençait à décliner.

Le second était Bloin, premier valet de chambre du roi, si bien peint par le duc de Saint-Simon. « Spirituel, galant et particulier, froid, indifférent, inabordable, glorieux, suffisant et volontiers impertinent, toutefois peu méchant, mais à qui pourtant il ne fallait pas déplaire ; vrai personnage, qui régnait chez lui dans l'exquise chère, qui se faisait valoir et courtiser par les plus grands et par les ministres, qui savait bien servir ses amis, mais rarement, et qui n'en servait point d'autres, et ne laissait pas d'être en tout fort dangereux. »

Le troisième était le célèbre peintre Pierre Mignard, le seul rival de Lebrun qui ne pliât pas sous son joug.

(1) Voyez les Tables générales des dix premiers volumes, les tables particulières des six derniers, et les numéros précédents de 1849-50.

La jeune fille était Mlle Mignard, l'admirable modèle des vierges et des déesses peintes par son père.

En ce moment-là même, Mlle Mignard, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, posait en Printemps, pour le tableau d'*Apollon sur son char*, entouré des quatre Saisons, tableau esquissé par l'artiste dans la salle qu'il devait décorer.

Louis XIV et Bloin considéraient le travail de Mignard, et causaient avec lui aussi familièrement que le permettait l'étiquette. Tout à coup, le roi interrompit le peintre et lui remit un parchemin orné du sceau royal.

C'était un brevet de membre de l'Académie de peinture, fondée sous les auspices de Lebrun.

Louis XIV s'attendait à voir Mignard tomber à genoux pour se confondre en remerciements.

Quelle fut donc sa surprise et celle de Bloin, le valet courtisan, lorsque l'artiste, après avoir lu tranquillement le brevet, le rendit au monarque avec le plus profond respect, il est vrai, mais en prononçant ces paroles inouïes pour l'oreille de Louis XIV :

— Je remercie du fond de l'âme Sa Majesté, et je lui garderai une éternelle reconnaissance ; mais je ne puis siéger dans une Académie présidée par M. Lebrun.

Louis XIV fronça le sourcil, Mlle Mignard devint pâle, et Bloin crut son protégé perdu à jamais...

— Et à quelle Académie comptez-vous donc faire l'honneur de votre présence ? demanda le prince d'un ton qui eût écrasé tout autre que Mignard.

— A l'Académie de Saint-Luc, qui m'élira président demain, et qui soumettra après-demain mon élection à l'approbation de Sa Majesté.

Louis XIV comprit Mignard, et cette fierté suspendit sa colère.

— Autel contre autel ? dit-il avec un sourire ironique.

— Pinceau contre pinceau, répliqua simplement Mignard.

— Nous verrons, reprit le roi, flatté d'une part de la rivalité de deux gloires créées par la sienne, mais ne pouvant, de l'autre, pardonner à Mignard son refus audacieux.

— Pardieu, mon maître, ajouta-t-il en se levant pour sortir, et avec une hauteur qui était déjà un châtiment, j'admire votre dédain pour les parchemins royaux. Une telle vertu est rare chez les roturiers de votre espèce !...

A ce mot, un vif incarnat couvrit les joues de Mlle Mignard. Sa beauté en devint si éclatante, que le roi, déjà près de la porte, s'arrêta pour la contempler.

Cette admiration donna du courage à la jeune fille.

—Sire, dit-elle d'une voix émue, les roturiers de notre espèce ont versé leur sang sur les champs de bataille, et ont mérité l'attention de votre plus illustre aïeul.

Autant Louis XIV était implacable pour l'orgueil des hommes, autant il était indulgent pour celui des femmes. Il revint sur ses pas et regarda avec bonté Mlle Mignard.

— Contez-moi cette histoire, dit-il en s'appuyant sur sa longue canne.

— Je crois que vous êtes sauvé, murmura Bloin à l'oreille du peintre.

— Eh bien, Sire ! reprit Mlle Mignard, mon grand-père se nommait Pierre More. Il était au service d'Henri IV avec six frères, tous aussi braves que lui, tous plus beaux les uns que les autres.

— La beauté est un héritage dans votre famille, interrompit gracieusement Louis XIV.

— Un jour que nos sept aïeux s'étaient bien battus, Henri IV, les trouvant réunis, admira leur bonne mine et s'écria : — Ventre-Saint-Gris ! ce ne sont pas là des *Mores*, ce sont des *Mignards !* Le nom leur en est resté, et voilà pourquoi nous le portons aujourd'hui. C'est une sorte de noblesse dont Votre Majesté nous permettra d'être fiers.

— Je vous le permets, mademoiselle, dit Louis XIV, et il dépendra de votre père que je me souvienne de ses aïeux. Nous reparlerons de mon Académie et de la vôtre, Mignard, ajouta-t-il en se tournant vers l'artiste, qu'il voulait encore subjuguer. Je poserai un de ces jours pour mon dixième portrait, si vous ne me trouvez pas trop vieilli ; que vous en semble ?

— Sire, répondit le peintre avec un merveilleux à-propos, il est vrai que je vois quelques victoires de plus sur le front de Votre Majesté.

Ce mot décida de son sort.

Le roi, flatté si délicatement, lui donna sa main à baiser, et ne lui parla plus de l'Académie de Lebrun.

Peu de temps après, il approuva l'élection de Mignard comme président de l'Académie de Saint-Luc ; et lorsque l'artiste ouvrit son brevet cacheté, il y trouva des lettres de noblesse, motivées sur le récit que sa fille avait fait au roi.

Ainsi, l'indépendance du génie trouvait grâce devant Louis XIV, qui ne savait rien refuser au développement et à la glorification des arts, dont il faisait de la sorte sa glorification personnelle.

En 1690, Lebrun étant mort, Mignard devint premier peintre du roi, directeur des manufactures royales, et dans le même jour, académicien, professeur, recteur, directeur et chancelier de cette Académie où il avait dédaigné de siéger avec son rival.

Il mourut à son tour en 1695, et l'année suivante Mlle Mignard épousa le marquis de Feuquières, frère du célèbre général de ce nom, dont les Mémoires militaires « seraient un chef-d'œuvre, dit Saint-Simon, s'ils ne déchiraient tous les chefs sous lesquels il a servi. »

Le portrait de la marquise de Feuquières, fille de Mignard, tenant à la main l'image de son père, est un des plus beaux tableaux de celui-ci. Après avoir orné le Salon de Mars, à Saint-Cloud, il figure maintenant au *Musée* national du Louvre, avec sept autres ouvrages de Mignard.

Ce peintre, né à Troyes en 1610, comme son frère Nicolas Mignard, avait quitté la médecine pour la peinture. Il fut élevé par Vouet, travailla à Rome avec Dufresnoy, s'y fit une grande renommée, y épousa la fille d'un architecte, s'y lia d'amitié avec Poussin, et revint en France au bout de vingt-deux ans.

Il peignit la fameuse coupole du Val-de-Grâce, chantée par Molière, son ami ; exécuta d'autres grandes fresques, malheureusement détruites ; brilla à la cour parmi les plus habiles courtisans, et à la ville dans les cercles de La Fontaine, de Racine et de Boileau ; balança la gloire despotique de Lebrun, et fut sans rival pour l'exécution des portraits.

Son chef-d'œuvre est celui de Mme d'Hervart, l'amie de La Fontaine, dont il avait enrichi l'hôtel de fresques admirables.

Ce portrait était d'une telle ressemblance et d'une telle vie, que le perroquet de Mme d'Hervart ne l'apercevait jamais sans dire : — Baisez-moi, ma maîtresse.

On appelait les vierges de Mignard des *mignardes ;* mais ce mot n'était point un reproche, comme on pourrait le croire aujourd'hui. Il était un éloge aussi sincère et aussi glorieux que le compliment de Henri IV aux aïeux de l'artiste.

En effet, la grâce des figures de Mignard n'exclut point des qualités plus sérieuses. Ses chairs sont vraies et harmonieuses, ses draperies légères et brillantes, ses groupes agencés savamment, ses effets aussi spirituels que possible. Son seul défaut est la froideur qui accompagne la perfection trop cherchée.

C. DE CH.

HISTOIRE DE FRANCE.-LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS[1]

Autre temps, *mêmes* mœurs.

LE PAIN DE GONESSE. 1649-1650.

VIII. — LA BATAILLE DE CHARENTON.

Jean Boucherat et sa fille étaient relégués au fond de l'appartement de Broussel, en deux chambres contiguës, n'ayant d'autre sortie qu'un corridor, où jour et nuit leurs gardiens faisaient sentinelle. Ces gardiens, nous l'avons dit, appartenaient à Guillaume Deboile. Lui-même occupait un cabinet voisin, d'où il surveillait à la fois les captifs et les geôliers.

Il avait d'abord entrepris de gagner le cœur de Louise et de son père, en les traitant avec douceur et respect. Il s'était introduit chez eux et y avait passé de longues heures, charmant leur ennui par ses beaux discours, leur persuadant que Mazarin et la reine étaient perdus, leur faisant entrevoir sa propre puissance, qui serait bientôt leur seul recours contre la fureur du peuple, et adoucissant par mille soins empressés la convalescence de la jeune fille.

Rien de tout cela n'avait touché les prisonniers. Boucherat répondait en souriant à l'éloquence du tribun, et Louise s'en débarrassait, sans pitié, en se glorifiant de ses blessures, en nommant le comte d'Amalby, et en regardant du côté de Saint-Germain...

Un jour enfin (Mlle Boucherat était alors complétement guérie), Deboile, poussé à bout, appela son lieutenant dans son cabinet :

— C'est après-demain, lui dit-il, que l'armée du Parlement fait une sortie contre Charenton, pour frayer la route aux convois de grains qui nous arrivent de divers côtés. D'ici là, vous ne quitterez pas un instant M. Boucherat. L'armée partant avant le jour, on viendra l'enlever dans la nuit, pour servir de guide à l'expédition. On n'en saurait choisir un meilleur; et les milices accueilleront avec enthousiasme cette idée, qui me débarrassera du bonhomme pour notre grand projet. Quand vous l'aurez livré au capitaine quartenier, vous attendrez une heure à la porte de Louise. Alors, tout le monde étant rendormi dans la maison, vous vous saisirez de la prisonnière, avec le plus de ménagement possible, et vous l'enlèverez par la fenêtre de sa chambre, au-dessous de laquelle vous trouverez une échelle, que j'aurai fait poser d'avance; vous l'emmènerez par le jardin et par la Cité jusqu'à ma petite maison du Marais, où j'irai vous rejoindre après avoir pris possession du Parlement et de l'Hôtel-de-Ville sans défense...

Le lieutenant admira le plan de son chef, et lui jura que ses ordres seraient exécutés.

Puis il alla commencer sa faction auprès du père Boucherat; il devint son ombre, son jumeau; il mangea avec lui, coucha à ses côtés, ne le perdit pas de vue une minute, ce qui permit heureusement à Louise d'essayer et de disposer dans sa chambre le costume de garde-milice qu'elle avait reçu la veille par les soins de M. d'Amalby...

Deboile employa les deux jours suivants à préparer son grand coup... La nuit du troisième jour, 7 février, tout se passa comme il l'avait prévu. Une compagnie de la milice, à cheval, vint enlever le père Boucherat pour l'expédition de Charenton, le plaça sur un cheval au milieu de ses rangs et se mit en marche vers la campagne, où toute l'armée du Parlement devait la rejoindre à l'aurore.

Chemin faisant, le meunier de Gonesse déploya la plus belle humeur. Il amusa par ses saillies les soldats-citoyens de la Fronde. Il leur indiqua tous les moulins, tous les magasins de farine du pays, et tous les détours qui pourraient les y conduire.

Chacun riait de bon cœur des contes du digne homme. Un seul semblait l'écouter à peine, et marchait dans l'ombre, à quelques pas de ses camarades, la tête enveloppée de son manteau, l'esprit comme abîmé dans la méditation.

Cependant ils n'étaient point étrangers l'un à l'autre, car ils échangeaient des regards rapides à la dérobée...

Tout à coup un bois s'étant présenté sur la route, le milicien pensif remarqua un nouveau signe de Boucherat, arrêta son cheval comme pour arranger son étrier, laissa la compagnie faire quelques pas en avant, et tournant bride sans être vu de personne, disparut au grand galop dans l'épaisseur des arbres...

Le bourgeois, qui le suivait plus attentivement que jamais du coin de l'œil, respira comme soulagé d'un poids douloureux, et reprit avec une gaieté nouvelle son rôle et ses histoires...

Au lever du jour, la troupe fit halte par delà Picpus, et attendit l'armée du Parlement, qui arriva à sept heures et demie.

Cette armée était curieuse à voir. Les bourgeois qui la composaient « n'étaient pas grands guerriers, dit Mme de « Motteville, et l'argent de leur solde fut meilleur pour « ceux qui le reçurent que les troupes ne furent utiles à « ceux qui les payèrent. » C'étaient des habitants du Marais, des boutiquiers de la Cité, des ouvriers du port, jouant au soldat et se mirant dans leur uniforme, mais plaisamment empêtrés de leurs sabres, de leurs lances et de leurs mousquets; admirables *tendeurs de chaînes*, constructeurs de barricades et donneurs de leçons au gouvernement, mais fort tristes combattants en rase campagne, vis-à-vis des héros de Fribourg et de Lens...

Leurs chefs étaient dignes de marcher à leur tête. Les plus importants venaient de quitter le bonnet de conseiller pour le casque; et les « gens de robe à Paris, dit encore Mme de Motteville, ne ressemblent pas aux Romains qui, en sortant du sénat, allaient commander des armées.

Le duc de Bouillon n'était point à son poste, et les Parisiens se vengeaient de lui en chantant le fameux triolet:

Ce brave monsieur de Bouillon
Est incommodé de la goutte...

(1) Voyez le numéro de mai dernier.

Le duc d'Elbeuf et ses fils n'étaient pas venus davantage, et leurs soldats braillaient à tue-tête :

Monsieur d'Elbeuf et ses enfants.
Font rage à la place Royale ;
Ils vont tous quatre piaffants
Monsieur d'Elbeuf et ses enfants.
Mais sitôt qu'il faut battre aux champs,
Adieu leur humeur martiale !
Monsieur d'Elbeuf et ses enfants
Font rage à la place Royale...

Jugez une armée qui traitait ainsi ses généraux, par des généraux qui traitaient ainsi leur armée !

En revanche, le président Viole chevauchait, au milieu de cinq cents pistoliers, avec une grande épée sur sa robe et deux pistolets à sa ceinture. Ses clients profitaient de l'occasion pour en obtenir gratis des consultations en plein vent.

Les vrais généraux de l'expédition étaient le duc de Beaufort et le coadjuteur. Beaufort, plus brave qu'habile, allait et venait sur un cheval blanc, coiffé de longues plumes, et salué de mille acclamations, toutes les fois que le petit-fils de Henri IV brandissait son épée dans l'air...

Paul de Gondi commandait un régiment formé par lui-même, et qu'il appelait le régiment de Corinthe, du nom de son archevêché *in partibus*. Malheureusement, il ne pouvait, avec toute son éloquence et toute son activité, inspirer à ses soldats le bouillant courage dont il donnait l'exemple.

L'armée parlementaire brillait surtout par ses enseignes. On les avait prodiguées à chaque compagnie, presque à chaque homme. C'était une foule pavoisée de toutes les couleurs. Ces enseignes portaient pour devise les mots assez bizarres : — *Quærimus regem nostrum* (Nous cherchons notre roi).

Trait d'esprit digne du Parlement, qui, après avoir chassé Louis XIV, affectait de courir au-devant de lui !

Les troupes de la Fronde n'en étaient pas à leur premier exploit.

Le 19 janvier, elles avaient fait une sortie du côté de Brie-Comte-Robert ; mais à la vue d'un détachement de l'armée royale, elles avaient bien vite rebroussé chemin « refusant, par respect, de tirer sur les soldats de Sa Majesté. » Elles s'étaient dédommagées, dans leur déroute, en enlevant « un troupeau de cochons », qu'elles avaient amené en triomphe à Paris. On avait, les jours suivants, distribué au peuple, sur les places, des aunes de saucisses et des pieds farcis, à discrétion.

Le 20 janvier, le duc de Beaufort avait fait une pointe au château de Meudon ; mais ses cavaliers, n'ayant point offert le combat au maréchal de Grammont, s'en revinrent en racontant que celui-ci avait refusé la bataille.

Deux jours après, l'armée entière des bourgeois s'élança dans la plaine... Mais, sachant que l'ennemi était à gauche, elle donna furieusement à droite, essuya une pluie battante, et rapporta dans les murs un rhume général.

C'était la première conquête qu'elle eût opérée jusqu'à ce moment. Un tel exploit la condamna à plusieurs jours de tisane, de lait de poule et de transpiration.

Le prince de Condé, Cominges et d'Amalby en rirent si fort à Saint-Germain, que toute la cour oublia ses privations dans un bal donné le soir même. D'Amalby y récita une épopée en vers burlesques, improvisée par un poëte aux gages de Mazarin, sur le triomphe des Frondeurs ; Condé lança dans les quadrilles un nain déguisé en général, et dont le rôle était d'éternuer sans cesse.... — Voilà, madame, dit-il à la reine, le généralissime du Parlement.

Il se vengeait ainsi de Conti, son frère, le rival bossu, auquel il ne pouvait pardonner sa défection. Bref, le seul chef heureux de l'armée parlementaire avait été le marquis de La Boulaye, qui, le 26 janvier, était parvenu à sauver un convoi de farines et à l'amener de Longjumeau à Paris.

Mais il en fallait bien d'autres pour remplacer le pain de Gonesse, et la vie des Parisiens dépendait de l'expédition qu'ils faisaient guider par Boucherat, le 8 février.

Une nombreuse garnison de Frondeurs occupait Charenton que le prince de Condé leur avait abandonné. M. de Clanleu, commandant de ce poste, y avait réuni des convois énormes de blés et de vivres. Le plan des Parisiens était d'arriver par des routes sûres jusqu'à ces convois, et de les protéger, sur terre et sur eau, jusqu'aux entrées de Paris. Mais les espions de Mazarin lui avaient révélé ce beau projet. Mazarin l'avait annoncé à Condé, Condé à d'Amalby, et d'Amalby à Boucherat. De sorte que les Parisiens, qui croyaient assurer leur succès en se servant de l'œil exercé de leur captif, s'exposaient fort, au contraire, à se voir précipités par lui dans la gueule du loup. Boucherat, il est vrai, jouait lui-même un terrible jeu ; car les miliciens qui l'escortaient en l'interrogeant, le pistolet au poing, avaient ordre de lui brûler la cervelle au moindre soupçon d'intelligence avec l'ennemi.

Heureusement, il était homme à tromper les plus fins, et il comptait sur son étoile qui avait déjà sauvé une tête plus chère que la sienne.

En effet, les Parisiens n'étaient encore qu'à moitié chemin, lorsqu'un cavalier, revêtu du costume de la milice, franchissant tous les obstacles, bravant tous les dangers de la nuit, abusant tous les Frondeurs par son uniforme, arriva bride abattue au quartier général de Condé, établi près de Meudon, avec de forts détachements des camps de Saint-Cloud et de Saint-Denis.

Ce cavalier était un charmant jeune homme, aux longs cheveux noirs roulés sous son casque, aux yeux étincelants et timides à la fois, au teint d'une blancheur et d'un vermillon miraculeux. Jamais le mousquet et l'habit militaire n'avaient été portés avec une inexpérience en même temps plus gracieuse et plus intrépide.

Les sentinelles, qui l'arrêtent aux avant-postes, restent pétrifiées d'admiration, et leur qui-vive expire dans une exclamation d'étonnement...

— Ami du roi ! répond le cavalier d'une voix fraîche.

Et il demande à parler sur l'heure au comte d'Amalby.

Le comte était au Conseil avec le prince et ses lieutenants.

— Eh bien, reprend le milicien, conduisez-moi au Conseil ; j'apporte des nouvelles pressées. Voici un signe de reconnaissance que vous remettrez à M. d'Amalby.

Il tira de son sein, vivement agité, un petit médaillon représentant Anne d'Autriche.

— Décidément, s'écrièrent les soldats, vous n'avez de Frondeur que le costume, et un aussi joli cavalier est fait pour porter l'uniforme royal.

Le jeune homme acheva, par un sourire, de fasciner ces braves, et ils le menèrent tout droit à la tente de Condé.

En recevant le médaillon, d'Amalby poussa un cri de joie, s'élança éperdu au-devant du cavalier, tomba à ses genoux, au grand ébahissement des spectateurs, et baisa avec la plus respectueuse tendresse une main fine et blanche, meurtrie par le fer du mousquet.

— Louise ! Louise ici ! Louise sauvée !...

C'était véritablement Louise Boucherat, et le médaillon

était le même qu'elle avait reçu du comte, et qui leur avait déjà servi de correspondance.

La jeune fille raconta au capitaine comment elle s'était évadée, au moyen du costume qu'il lui avait transmis. Pendant qu'on enlevait son père de chez Broussel, elle avait trouvé sous sa fenêtre l'échelle posée par Deboile pour l'enlever elle-même, et elle s'était jointe dans l'ombre aux miliciens qui surveillaient Boucherat. Sur un signe de celui-ci, elle s'était lancée dans les bois, et elle avait gagné le quartier général du prince.

Introduite aussitôt près de Condé, Louise exposa tout le plan des Parisiens, et le prince, réglant le sien sur le leur, dirigea ses forces vers Picpus et Charenton.

Deux heures après, l'armée de la Fronde s'avançait, en chantant le *Retour du pain de Gonesse*, au rendez-vous de ses convois de blé, lorsqu'elle aperçut à l'horizon une espèce de nuage entrecoupé d'éclairs.

— Ce sont nos vivres escortés par Clanleu, dirent Beaufort et Gondi, donnant le signal du triomphe...

Mais à mesure que le nuage approchait, il changeait de

Le retour du pain de Gonesse, d'après une gravure de l'époque.

forme et de dimension. Les voitures de blé devenaient des pièces d'artillerie, et les habits de la Fronde se transformaient en casaques royales.

Enfin, la vérité apparut dans toute sa terrible netteté. C'était l'armée du prince qui coupait la route à l'armée parisienne, et venait lui présenter le combat.

A cette vue, les chants des Frondeurs cessèrent. On se regarda, on s'effraya. Les magistrats-généraux ne tirèrent l'épée qu'à demi. Et la déroute eût commencé avant la bataille, si Beaufort et Gondi, impatients de montrer leur valeur, ne se fussent écriés avec résolution :

— Le Ciel est pour nous ! L'armée royale va se trouver entre deux feux, car nos amis de Charenton lui tomberont sur les derrières aussitôt que nous l'aurons attaquée de face. En avant donc, et vive la Fronde !

L'avant-garde, ranimée, s'élança à la suite des plumes blanches de Beaufort et de l'épée flamboyante du coadjuteur. Mais comme ils arrivaient au fameux moulin dont nous avons parlé, une nouvelle désastreuse glaça cette ardeur d'un moment : Condé avait repris Charenton d'assaut, tué Clanleu à son poste, et mis la garnison en pièces.

On vit alors que les « moindres goujats du prince étaient

des Césars et des Alexandres à côté des meilleurs soldats de Paris. » Les trois quarts de ceux-ci lâchèrent pied aux premières décharges, jetant leurs armes pour fuir plus vite. Les conseillers les suivirent sous prétexte de les ramener par leur éloquence. Beaufort seul et Gondi tinrent bon avec le régiment des Halles et celui de Corinthe. Viole, emporté par son cheval, chargea malgré lui avec eux, et se trouva, pour son malheur, en présence du comte d'Amalby.

— Monsieur le président, lui dit le capitaine, la séance est ouverte; un moment d'audience ! mon plaidoyer ne sera pas long. Voici ma prémisse !

Et il fit sauter en l'air l'épée du magistrat.

— Voici ma conséquence !

Et il lui porta un coup d'estoc qui lui fit vider les arçons.

— Enfin, voici mes conclusions !

Et il le saisit au collet et le fit prisonnier.

— Vous allez, continua-t-il, ordonner à vos hommes de m'amener, d'ici à un quart d'heure, sain et sauf, M. Jean Boucherat, dont ils ont fait leur guide et leur otage. On vous gardera dans ce moulin jusqu'à son arrivée. S'il ne vient pas, vous recommanderez votre âme à Dieu ; s'il est blessé quelque part, vous le serez comme lui ; œil pour œil, dent pour dent ! Réglez-vous là-dessus, et ne perdez pas une minute.

On juge si Viole obéit, et dans quelle anxiété il attendit Boucherat.

Le quart d'heure fatal était passé, et les soldats du capitaine couchaient déjà le président en joue, lorsque le bon bourgeois de Gonesse parut enfin, complétement intact, et riant de toutes ses forces, sur les bras des Frondeurs qui l'apportaient en triomphe...

Le magistrat fut relâché, et d'Amalby, embrassant Boucherat, le conduisit tout droit au prince.

Tandis qu'il lui donnait mille renseignements sur les forces, les postes et les convois des Parisiens, le capitaine remit l'épée au vent, et alla se mesurer avec le coadjuteur.

Gondi se défendit mieux que Viole; mais son régiment de Corinthe le secondant peu, il fut entraîné dans la défaite générale.

— Monseigneur, lui cria Philippe, vous connaissez les épîtres de saint Paul : Ceci est *la première aux Corinthiens !*

Ce calembour fit plus de mal à Gondi qu'un coup d'épée.

La preuve, c'est qu'il ne l'a point consigné dans ses Mémoires ; mais d'autres se sont chargés de ce soin, et le mot est devenu historique.

Les rapports de Boucherat à Condé furent si précis, qu'au bout de deux heures tous les convois de blé étaient au pouvoir de l'armée royale, tandis que l'armée de la Fronde rentrait en désordre à Paris, où elle trouva son arrière-garde sur la place Royale, « n'ayant vu d'autre ennemi, raconte Mme de Motteville, que le cheval de bronze de la statue de Louis XIII. »

Les généraux parisiens reçurent, à leur retour, « mille injures des bourgeois, qui étaient en colère de ce qu'on ne les avait pas menés au combat. »

Tel fut le dénoûment de la journée du moulin de Charenton : pas un grain de blé de plus dans Paris; le poste de Charenton perdu, les généraux bafoués par la milice, Boucherat et sa fille évadés de chez Broussel, et rentrés sains et saufs à Saint-Germain avec le comte d'Amalby.

IX. — LE DRAPEAU ROUGE.

Qu'avait fait pendant ce temps-là Guillaume Deboile? Il s'était rué sur le Parlement avec 30,000 hommes de la populace, accusant les magistrats de traiter sous main avec la cour, les sommant de déposer leurs pouvoirs, « aussi usurpateurs que ceux de Mazarin », et arborant le drapeau rouge, avec l'exergue : *Vox populi, vox Dei*, enseigne de la République, dont il exigeait la proclamation (1).

Entouré de poignards et de fusils, le Parlement allait céder, et entraîner dans sa déroute l'Hôtel-de-Ville et les princes, lorsqu'un seul homme osa résister à trente mille, et s'avança sur le grand escalier du palais.

C'était Matthieu Molé ! « le plus grand courage de l'époque, après M. le Prince », avoue le coadjuteur.

Pour la centième fois, il harangua le peuple avec une éloquence surhumaine. Il rappela les droits et les bienfaits de la royauté, qu'il s'agissait de préserver et non d'anéantir.

— La royauté ! s'écria Deboile, prononçant alors les paroles que nous avons déjà citées, « elle est l'œuvre du peuple, comme le Parlement ! le peuple est donc au-dessus de l'un et de l'autre (2) ! »

Et les cris de République ! étouffèrent la voix du premier président.

Puis, comme il obtenait de nouveau le silence :

— A mort ! à mort la grande barbe ! hurlèrent les plus forcenés.

Et un bandit, s'élançant de la foule, posa la pointe de son poignard sur le cœur du magistrat.

S'il eût frappé, c'en était fait de la monarchie.

Mais Molé fascina le tigre par un regard héroïque, et par ce simple mot, que la postérité a recueilli pour la gloire :

— Quand tu m'auras tué, mon ami, il ne me faudra que six pieds de terre, et tu ne seras rien de plus qu'un assassin !

Le peuple se retira en grondant. Deboile était vaincu pour la seconde fois, et son drapeau renversé par un souffle d'en haut.

— Je le relèverai ! se dit-il, en suivant la déroute de ses bandes. Et il courut chercher un dédommagement à son logis du Marais, où il croyait trouver Louise Boucherat, enlevée par son lieutenant.

Il n'y trouva que le récit de sa mystification, et de l'évasion de sa captive par l'échelle qu'il avait posée lui-même pour la ravir. Sa rage fut telle, qu'il tomba évanoui après une convulsion nerveuse.

X. — LES LEÇONS DE L'HISTOIRE.

Le Parlement comprenait enfin son ouvrage. Placé entre le feu des canons de Condé, qui venait de foudroyer ses généraux, et le feu d'une anarchie populaire, dont le drapeau, un instant abattu, se redresserait désormais tous

(1) Constatons de nouveau que ceci est de l'histoire « *On entendit distinctement les cris de République* », dit le cardinal de Retz. « *On entendit des voix qui criaient République* », dit M. de Saint-Aulaire (*Histoire de la Fronde*, t. Ier, p. 337, édition de 1827). Mêmes affirmations de M. Bazin (*Histoire de Louis XIII et de Mazarin*, t. IV, p. 58); de M. Henri Martin (*Histoire de France*, t. XIV, p. 208, 224, etc.). Pour le drapeau rouge, revoir notre note du *Médaillon d'argent*, t. XVI du *Musée*, septembre 1849, p. 354, et t. XVII, octobre 1850, p. 11.

(2) Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, t. I, p. 337.

les jours, il résolut de faire sa paix avec Anne d'Autriche, et il lui envoya des députés à Saint-Germain.

Cette nouvelle ranima Guillaume Deboile, et acheva de bouleverser Paris. Le tribun et les princes s'entendirent pour empêcher les négociations. Les princes voulaient bien traiter, mais chacun pour soi, et en s'assurant qui son fief, qui son commandement, qui son chapeau rouge, qui son petit million. Ce fut une procession d'ambassadeurs particuliers de Saint-Germain à Paris.

Mazarin, voyant réussir son proverbe : « Le temps est un galant homme », prêtait habilement l'oreille à toutes les propositions, tandis que le prince de Condé, resserrant de plus en plus le blocus, le mettait de jour en jour en mesure de tout refuser d'un seul coup.

En effet, la misère et la disette envahissaient Paris, amenant d'heure en heure de nouvelles violences et de nouvelles discordes.

Écoutons Mme de Motteville, qui voyait à l'œuvre les agents de maître Deboile :

« Le peuple fit de telles barbaries dans les rues à ceux qui paraissaient vouloir sortir, que je me trouvai contrainte de demeurer dans ma maison. Nous fûmes l'objet des insultes de la canaille, à tel point, que nos amis, qui nous visitaient la veille, devinrent nos plus cruels ennemis ; on nous menaçait continuellement de nous piller, et nous ne pouvions nous montrer sans danger de nos vies. Un jour, on dépava une rue pour nous martyriser à la manière de saint Etienne. Un autre jour, en pleine église, où j'étais cachée avec ma sœur pour entendre la messe, une femme plus horrible qu'une furie me vint arracher mon masque, disant que j'étais une Mazarine, et qu'il me fallait déchirer par morceaux. Comme je voulais fuir, deux escrocs me crièrent : — La bourse ! Et le peuple s'assembla dans l'église qui retentit de hurlements, où je n'entendais autre chose, sinon qu'il fallait nous tuer. Les officiers du quartier nous sauvèrent. Nous rentrâmes malades au lit, et nous ne songeâmes plus qu'à nous garantir de la famine... Tous cachaient ce qu'ils avaient de précieux. Le larcin était permis, les crimes légitimes ; les méchants étaient les maîtres, et sous le nom de Mazarin, on détruisait qui on voulait. On fouillait les maisons par ordre du Parlement ; le droit des gens était une chimère ridicule ; les meubles du roi et de la reine, leurs habits et leur linge avaient été pillés les premiers ; tout le reste avait suivi naturellement. »

Le pain se payait au poids de l'or, ou était, à chaque porte, l'objet d'une bataille acharnée.

Pour comble de maux, la Seine déborda. « Paris, dit encore Mme de Motteville, devint semblable à Venise. On allait par bateaux dans les rues. »

Figurez-vous l'effet de cette inondation dans une ville immense, sillonnée de barricades, entravée de chaînes, et semée de bivouacs, depuis le commencement du siége !

Cependant, les Frondeurs incorrigibles du Parlement, les princes qui ne tenaient pas encore leur proie, les bataillons de Deboile, enragés de faim et de colère, firent deux efforts désespérés pour rendre la soumission de Paris impossible...

Le premier fut la promesse d'un secours espagnol, annoncé en plein Parlement par un haut personnage, chamarré de tous les ordres de Sa Majesté catholique, paré du beau nom de don Joseph Illescas, et muni de lettres de créance revêtues de sceaux à discrétion.

Il fit, au grand scandale de Molé et de ceux qui avaient encore quelque patriotisme, un long discours terminé par l'offre d'une armée étrangère « pour la conservation du Parlement. »

Broussel proposa de répondre sur l'heure à l'archiduc et au roi d'Espagne, — déclarant que le jour était venu pour le Parlement de France « de concentrer en soi l'autorité royale, comme le Parlement d'Angleterre. » On allait voter peut-être cette déchéance de la monarchie, si un courrier n'eût apporté à l'instant une lettre à Mathieu Molé.

L'intrépide magistrat l'ouvrit ; et lui qui n'avait pas tremblé devant mille poignards, il pâlit et frissonna devant ce morceau de papier.

— Messieurs, dit-il en maîtrisant son émotion, avant de suivre l'exemple de l'Angleterre, écoutez les nouvelles que j'en reçois, et apprenez où cet exemple doit vous conduire.

Puis il lut, d'une voix solennelle, ces passages de la dépêche qu'il tenait à la main :

« Vous saviez que Charles Ier était prisonnier du Parlement, qui avait usurpé les pouvoirs royaux. Le Parlement, ayant voulu *trop tard* reculer sur cette pente fatale, a été *purgé* par le charretier-colonel Pride, qui en a dispersé ou arrêté cent quatre-vingt-seize membres. Ceux qui restaient ont été chargés par Cromwell de juger la *haute trahison* de Charles Stuart. Traîné, le 20 janvier, devant ces valets du bourreau, le roi leur a porté sa tête avec une dignité sublime. Condamné à mort, après trois audiences, il a touché de sa baguette la hache déposée sur son passage, en disant : — Je n'en ai pas peur. Des soldats lui ont craché au visage ; il a tiré son mouchoir et s'est essuyé, sans se plaindre. Il a vu ses enfants et leur a parlé de leur mère, réfugiée en France. Il a fait jurer au cadet de ses fils de se laisser couper la tête plutôt que d'accepter la couronne avant son aîné. Il a remis à sa fille deux diamants pour sa mère. Il a dormi à White-Hall, pendant qu'on élevait son échafaud sous ses fenêtres. Il a communié de la main de l'évêque, et s'est rendu à pied au supplice. Il a proclamé, devant le billot, qu'il avait toujours vécu honnête homme, bon roi et vrai chrétien. Il a prié pour ses juges et pour les deux bourreaux masqués qui allaient achever leur ouvrage... Il a défait lui-même son manteau, son collier de Saint-Georges, et les a confiés à Juxon, en disant : *Remember* (souvenez-vous). Il a distribué ses bijoux à ses geôliers. Il a posé la tête sur le bloc, et a donné lui-même le signal du coup de hache en élevant les mains ; enfin il est mort assassiné par le Parlement qui avait commencé par lui disputer un lambeau de son pouvoir. *Nunc erudimini, qui judicatis !* »

— Et maintenant, messieurs, reprit Molé après avoir achevé cette lecture, voulez-vous encore suivre l'exemple de l'Angleterre ?

La lecture avait été l'apparition de l'éclair. La question fut l'explosion de la foudre.

Le Parlement se leva, comme un seul homme, contre la motion de Broussel.... De nouveaux députés furent élus pour aller à Saint-Germain. Et don Joseph Illescas disparut avec ceux qui l'avaient affublé de ce nom, de ses insignes et de ses lettres.

Car l'intervention de ce personnage n'était qu'une comédie arrangée par les Frondeurs aux abois, et le prétendu envoyé de l'archiduc était tout simplement l'agent de Gondi, d'Elbeuf et de Bouillon, le frère franciscain Arnolfini, que nous avons déjà vu distribuer de l'argent aux soldats des barricades.

Après un tel échec, il ne restait plus aux champions de la guerre civile qu'un espoir et qu'une ressource. C'était le maréchal de Turenne, qui avait promis à son frère,

le duc de Bouillon, et à la duchesse de Longueville de leur amener les troupes allemandes achetées au poids de l'or par Mazarin, et que la reine avait confiées au génie du rival de Condé. Mais on va voir comment la seule trahison qu'ait tentée ce grand capitaine devint pour lui une leçon qu'il ne devait jamais oublier.

Il venait de passer le Rhin avec son armée, non loin de Philipsbourg, et il avait en effet écrit à son frère qu'il arriverait bientôt aux portes de Paris.

Le matin du départ, il mande tous ses colonels l'un après l'autre, et leur annonce qu'ils vont combattre pour le Parlement.

Le premier colonel lui tourne le dos, fait crier : Vive le roi ! à son régiment, et sort du camp, enseignes déployées.

Le second colonel en fait autant, puis le troisième, puis le quatrième, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Turenne croit rêver, et regarde, de la porte de sa tente, son armée s'écouler comme un torrent.

Il s'élance au front des compagnies mercenaires, qui restaient seules immobiles avec leurs capitaines... Il les harangue, il les somme de l'accompagner, il les menace, il les conjure... Pour toute réponse, la première compagnie met la crosse en l'air, et son chef ordonne laconiquement : — Par le flanc droit, en avant, marche !

Et capitaine et soldats prennent le même chemin que les colonels...

Même sommation de Turenne aux compagnies suivantes... Et même réponse des capitaines : — Par le flanc droit, en avant, marche !

Bref, en quelques heures, le maréchal se vit abandonné dans son camp désert, entendit le roulement des tambours se perdre à l'horizon avec les pas de son armée, et reçut de son dernier capitaine et de ses derniers soldats l'injonction de leur rendre son épée de généralissime...

Il n'eut que le temps, pour échapper à cette arrestation, de s'élancer à cheval et de gagner, avec quelques amis, à travers mille périls et mille aventures, le château de la landgrave de Hesse, sa parente, et de là la Hollande et l'asile que lui offrit son oncle le prince de Nassau.

Ce coup de théâtre inouï était un chef-d'œuvre de Mazarin. Instruit du projet de Turenne, il avait envoyé au comte d'Erlach, son lieutenant-général, huit cent mille livres à distribuer aux troupes, au nom de la reine Anne d'Autriche. Chaque colonel et chaque capitaine, en tournant le dos au maréchal, avait en poche une part des arguments irrésistibles...

Cette faute, on le sait, fut la première et la dernière de Turenne. Si Mazarin n'en eût empêché le succès, qui sait ce que seraient devenus la royauté et son plus grand capitaine?

Le 1er avril, quel poisson pour la Fronde ! Le Parlement fit sa soumission à la régente, et la paix fut signée entre Paris et Saint-Germain. La compagnie souveraine se résigna à quitter la politique pour la justice, c'est-à-dire à faire enfin son métier et à laisser le gouvernement faire le sien.

Mazarin jeta aux seigneurs rebelles quelques parts du gâteau royal, qu'il marchanda d'autant moins qu'il était plus résolu de les reprendre. D'abord amnistie complète à tout le monde ; puis au duc de Beaufort, le bâton d'amiral en perspective ; à d'Elbeuf, les sommes réclamées « pour l'entretènement de madame sa femme », et des emplois pour ses trois fils ; à Bouillon, l'échange de Sedan contre d'autres domaines ; au maréchal de La Mothe, deux cent mille livres ; au prince de Marsillac, dix-huit mille ; à La Trémouille, à Noirmoutier, à Vendôme, etc., le rétablissement de leurs pensions.

La duchesse de Longueville et Gondi ne demandèrent rien, voulant garder leur droit de fronder encore, et de devenir, celle-là reine de Paris, celui-ci successeur de Mazarin... (Nous les retrouverons à l'œuvre plus tard.)

XI. — LE RETOUR DU PAIN DE GONESSE.

Le bec (bek) de l'Espagnol, pris par le Français, Caricature du temps.

Le pain de Gonesse, si cruellement désiré, rentra dans sa bonne ville de Paris, porté en triomphe sur des centaines de charrettes, pavoisées de drapeaux à devises...

La reine et le roi, leur ministre et leur famille, y rentrèrent à leur tour, au milieu des acclamations. Mazarin lui-même fit crier : Vive le cardinal ! à ceux qui avaient crié : Le cardinal à mort ! Il en fut quitte pour deux cent mille livres distribuées à propos, mais non sans regrets avares, car il n'en eut point, dit-il, pour son argent.

Il y eut des *Te Deum*, des salves d'artillerie, des feux de joie, des mâts de cocagne, des bals et des festins. On promena dans la ville la châsse et les reliques de sainte Geneviève.

On baisa la main redoutable du prince qui avait maté la révolte. On afficha dans les rues mille gravures en son honneur, notamment celle que nous reproduisons : Le *bec de l'Espagnol pris par le Français*, allusion aux premières victoires de Condé, au désastre du fameux général Bek et à la déconfiture de l'archiduc et de ses agents vrais ou supposés. On dévora le *Courrier burlesque de la guerre de Paris*, publié par un frondeur de la veille, royaliste du lendemain, à tant le couplet.

On fit graver et distribuer publiquement, pour consoler leur amour-propre de la défaite du parti, les beautés de la Fronde, les reines de l'Hôtel-de-Ville, les satellites de

la duchesse qui en avait été la Pallas : Mme de Bouillon, sa rivale ; Mme de Chevreuse, digne fille de Mme de Montbazon, etc... On les groupa, en signe de réconciliation, avec les beautés de la cour de Saint-Germain : la jeune princesse de Condé, Mme de Châtillon, dont l'époux, dernier Coligny, avait péri au moulin du Combat. On y joignit la célèbre princesse palatine (Anne de Gonzague), qui avait tenu les fils de l'intrigue dans les cours étrangères, etc., etc.

— Et Broussel? allez-vous nous demander; et Boucherat? et Louise? et le comte d'Amalby? et maître Deboile?

Le jour de la rentrée du roi, un petit vieillard quitta Paris pour sa maison des champs, et s'y renferma vingt-quatre heures dans sa cave, croyant qu'en dépit de l'am-

La duchesse de Chevreuse. La princesse de Condé. La princesse Palatine.
La duchesse de Bouillon. La duchesse de Châtillon.

nistie, certains chefs seraient au moins emprisonnés. Le lendemain, il apprit qu'on n'avait arrêté personne... Il sortit de sa cave, regagna Paris, et retourna, la tête haute, au Parlement.

Ce brave était le conseiller Broussel. L'impunité lui rendant le courage, il intrigua si bien et fit tant de courbettes au roi, que son fils fut maintenu dans le commandement de la Bastille!...

Quelques semaines après la pacification, un mariage fut célébré à Notre-Dame. La reine signa le contrat et y ajouta des lettres d'anoblissement, avec le titre de baron de Gonesse. Ce mariage était celui du comte d'Amalby et de Louise. Ce titre échut à Jean Boucherat, qui s'en para pour faire enrager Broussel.

Le soir de ce même jour, un homme, que la police traquait depuis un mois, parvint à s'évader de Paris.

Cet homme était Guillaume Deboile.

Il prit la route de la Guyenne, où il n'y avait point de Matthieu Molé, et où nous le verrons un jour relever son drapeau rouge.

XII. — LA MORALE DE LA FABLE.

Le jour de son mariage, la comtesse d'Amalby fit son entrée solennelle à la cour, où elle avait figuré clandestinement le 5 janvier. Il est inutile de dire qu'elle y fut fêtée par tout le monde. Au moment où elle s'agenouilla devant le jeune Louis XIV pour lui baiser la main, le royal enfant la releva, et la baisa au front sur la légère cicatrice qui lui restait encore de sa glorieuse blessure. On reconnut là le prince qui devait être à la fois l'homme, de son siècle, le plus galant, le plus amoureux de la gloire, et le plus habile à mériter les dévouements.

— Sire, lui dit alors à l'oreille le père Boucherat, vous avez vaincu, mais vous n'êtes pas encore le maître. Broussel, mon beau-frère, ne sera corrigé que quand il se verra grand-prévôt de Paris un jour, et culbuté le lendemain par ceux qui l'auront élevé. Ce jour-là, souvenez-vous de mon petit système ; laissez la révolution jeter son feu et se consumer d'elle-même à Paris ; et, en faisant appel au bon sens et à la fidélité de vos provinces, montrez à la grande ville que, toute grande qu'elle soit, elle n'est pas encore la France. Si jamais Paris pouvait dire : *la France, c'est moi !* la France serait perdue, Sire, aussi vrai que je retourne à mes moulins !

PITRE-CHEVALIER.

FIN DU PAIN DE GONESSE.

(Incessamment le *Bouquet de Paille*, troisième épisode des *Révolutions d'autrefois.*)

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

MONUMENTS, SOUVENIRS HISTORIQUES, MŒURS.

LE MONASTÈRE DE TROITZA.

Importance du couvent de Troïtza. — Préjugés sur la Russie. — Fondation de Troïtza. — Saint Serge. — Les Mongols. — Leur portrait. — Leur tactique. — Leurs victoires. — Dmitri Ivanovich. — Son entrevue avec saint Serge. — Son triomphe. — Troïtza fortifié. — Otrépief, le faux Dmitri. — Ses aventures. — Son élévation. — Marine, sa femme. — Leur fin tragique. — Siége de Troïtza. — Nouveau sauveur. — Palitzinn. — Serfs du couvent. — Son enceinte. — Ses trésors. — Reliques de saint Serge.

A seize lieues de Moscou, dans la direction nord-nord-est, et sur la limite des gouvernements de Tver et de Vladimir, s'élève le monastère de Troïtza ou de la *Trinité*.

Ce couvent tient le second rang par l'ancienneté, et le premier par l'intérêt des souvenirs historiques qu'il réveille, parmi les trois auxquels les Russes ont donné la désignation honorifique de *Lavra*. Les deux autres sont le monastère des Grottes à Kief, et celui de Saint-Alexandre Nevski à Saint-Pétersbourg. C'est du couvent de Troïtza qu'est sorti l'archimandrite Platon, qui occupe une place distinguée parmi les écrivains russes ; c'est dans la même enceinte que le jeune Pierre, qui fut depuis Pierre le Grand, trouva asile et protection contre les Strélitz révoltés. Mais les autres titres de cette fondation pieuse à la reconnaissance de la Russie remontent plus haut, comme on pourra le voir dans cet exposé rapide.

La plupart de nos jeunes lecteurs n'ont guère entendu parler de la Russie que comme d'une contrée d'une vaste étendue, où règne un froid excessif, et dont la forme du gouvernement est absolue. Hâtons-nous de leur dire que les institutions de Novogorod florissaient à une époque où l'Europe occidentale sortait à peine des ténèbres de l'ignorance ; et que, si l'invasion des Mongols a retardé la civilisation des Slaves orientaux, c'est à leurs solitudes et à leur courage que nous devons peut-être d'avoir échappé au joug des hordes asiatiques.

Quant au climat, il faut remarquer, à ne considérer que la Russie d'Europe, que cet immense empire renferme les latitudes les plus diverses, depuis les régions polaires jusqu'aux parallèles qui descendent, au sud, au-dessous d'Erzeroum et d'Erivan.

(1) Voyez le numéro de mai dernier.

La fondation du monastère de la Trinité remonte à l'année 1338. Un moine, nommé Serge, et que l'Eglise russe honore du nom de saint, se construisit d'abord un petit ermitage dans la forêt de Radonéje, près d'un village du même nom, aujourd'hui Gorodok. Un grand nombre de moines vinrent fixer leur demeure autour de celle du pieux anachorète, qui, dans l'intérêt des pèlerins qu'attirait en foule sa réputation de sainteté, éleva dans le voisinage une église qu'il consacra à la sainte Trinité.

Pour faire mieux comprendre combien la Russie fut redevable au dévouement religieux de saint Serge, nous allons essayer de transporter le lecteur au milieu de la première invasion des Mongols. En interrogeant les ruines qu'offre à chaque instant l'histoire, il est consolant de voir l'Eglise chrétienne donner l'exemple des vertus qui sauvent et qui font durer les empires.

Dans la Tartarie chinoise, erraient, vers la moitié du douzième siècle, des hordes de Mongols de même origine que les Turcs d'Orient. Ce peuple était déjà puissant par ses conquêtes.

Une selle élevée qui permettait au Mongol de combattre presque debout sur ses larges étriers, une bride en cuir, dont quelques nœuds formaient le mors ; pour armes un cimeterre, des flèches et une lance ; pour vêtements un caftan en étoffe grossière, une pelisse de peau de mouton ou de chèvre, avec une coiffe qui pouvait recouvrir la tête jusqu'aux épaules, tel était l'extérieur de ces nomades, descendants des Huns, et non moins féroces que leurs ancêtres. Ce costume accompagnait avec une harmonie sauvage le physique du guerrier tartare. Sa taille moyenne était encore réduite par la courbure que contractaient les jambes, par suite de l'exercice constant du cheval. Il avait les épaules larges, le front développé, les yeux peu ouverts et obliquement fendus en pointe comme ceux des Chinois. Les joues, d'un jaune livide, étaient tendues sur les saillies maxillaires qui formaient des angles fortement prononcés à la pommette et à l'extrémité de la mâchoire inférieure. Une saleté repoussante, et une odeur particulière, due au mélange de la sueur de l'homme et du cheval, complétaient l'aspect hideux de ces nomades.

Les haltes des hordes ressemblaient à un immense campement. Ils s'arrêtaient d'ordinaire sur les bords des fleuves, et envoyaient de nombreux éclaireurs pour reconnaître le pays et s'assurer de l'abondance des pâturages. Dans leurs marches, ils brûlaient et saccageaient les bourgs, emmenant en esclavage les jeunes femmes et les hommes faits, et massacraient sans pitié tous ceux qui, dans leurs déplacements continuels, n'auraient été pour eux qu'un embarras. Le lait et la chair de leurs cavales étaient leur nourriture ordinaire. Telle était leur expérience de toutes les allures d'un coursier, que souvent ils dormaient en selle : c'est sans doute cette solidarité de fatigues et de périls, cette association complète dans toutes les phases de la vie nomade entre le cavalier et sa monture, qui auront donné lieu à l'antique fable des centaures. L'esprit de la religion mahométane venait encore en aide à la férocité native de ces barbares.

Des corps, habilement échelonnés et prêts à se réunir au premier signal, présentaient des masses si considérables, que toute résistance paraissait impossible. Dans leurs excursions, ils avaient pour système de ne laisser derrière eux que des déserts, certains de trouver leur subsistance partout où pourraient paître leurs chevaux. A l'influence de leurs armes venaient se joindre toutes les subtilités des Asiatiques; les princes n'obtenaient leur alliance que sous la condition humiliante du tribut; et à la moindre velléité d'indépendance, le khan et ses lieutenants les traitaient comme des esclaves révoltés. Le fanatisme et la cruauté de ces hordes, non moins que leur sobriété et leur énergie, expliquent la rapidité de leurs conquêtes, que nous allons esquisser en quelques mots.

Au douzième siècle, Témoutchin, fils du khan Bagadour, commandait à 40,000 familles. Il se déclare indépendant des Tartares, soumet les hordes voisines, et, pour sanctionner son pouvoir par le prestige religieux, il se fait promettre l'empire du monde par un ermite, et prend le nom de Genghis-Khan, ou grand Khan. Il soumet tout ce qui résiste, et le roi du Thibet s'associe à ses destinées.

Après avoir ravagé la Chine, il se tourne vers l'Occident, dompte les Bouckhares, et force Mahomet II à fuir devant ses drapeaux.

Bientôt les généraux de Genghis ont envahi les bords de la Caspienne; les Avares, les Polovtsi sont défaits, et les fuyards vont porter jusqu'à Kief la nouvelle de l'arrivée des barbares. Les princes russes résistent, et leurs troupes sont écrasées. Tout le sud de la Russie était dans la consternation, lorsque tout à coup Genghis rappelle ses généraux, et les vainqueurs reprennent le chemin de l'Orient.

En 1227, Octaï, fils du grand Khan, lui succède. Il envahit les provinces septentrionales de la Chine, et charge Bâti de soumettre tout le nord de la Caspienne. Ce chef brûle la capitale des Bulgares, pénètre dans le gouvernement de Riazan, et exige des Russes la dixième partie de tous leurs biens. Indignés de cette proposition, les princes russes courent aux armes, et leur défaite est le signal d'une épouvantable dévastation. Rassasié de carnage et de butin, Bâti laisse les chefs ennemis achever par leurs dissensions l'œuvre de la conquête, et il rétrograde sur le Don.

Cette trêve ne fut pas de longue durée; il lance de nouveau ses hordes sur les gouvernements du sud, brûle des villes florissantes; et, apprenant que Kief avait la prétention de résister, il emporte cette capitale, dont les débris nagent pendant trois jours dans le sang. Temples, monuments, tombeaux, tout fut détruit. Il allait achever la ruine de la Russie méridionale, lorsque Dmitri, qui avait vainement défendu Kief, parvint à persuader au vainqueur de porter ses armes en Hongrie. Le roi de Gallicie, Daniel, est forcé de reconnaître la suprématie des Mongols, qui lui imposent le rôle d'auxiliaire, et se ruent sur la Lithuanie et la Pologne.

A partir de cette époque, les princes russes ne régnaient que sous le bon plaisir des Tartares, et allaient chercher leur investiture au siége de la horde. Plusieurs moururent sous la tente des barbares; d'autres succombèrent aux fatigues d'un si long voyage, ou peu de temps après leur retour.

Des causes diverses contribuèrent à sauver la Russie: les divisions qui tournèrent l'énergie de la horde contre elle-même, la discipline que donnèrent aux Russes leurs guerres continuelles avec les Lithuaniens et les Allemands; l'établissement de la grande principauté, à Moscou, qui centralisa les éléments de la résistance; l'introduction de la poudre à canon, qui changea tous les éléments de la grande guerre, et enfin l'influence du clergé, qui, dans ces siècles d'oppression et de terreur, conserva le dépôt des vertus civiles. Déjà, dans plus d'une rencontre, les Russes avaient retrouvé le secret de leurs forces; mais la première bataille considérable où plièrent les Orientaux fut celle que remporta Dmitri Ivanovitch, surnommé depuis *Donskoï*, c'est-à-dire vainqueur *sur le Don*.

Ce Dmitri était un prince d'un caractère à la fois résolu et délié, et que la Providence semble avoir envoyé tout exprès pour opposer la force et la ruse aux oppresseurs de son pays. Battu par les Lithuaniens, inquiété par les princes de Tver et de Riazan, auxquels portait ombrage la suprématie de Moscou, il comprend que le sort de la Russie dépend de celui de la nouvelle capitale, et qu'un grand succès peut seul sanctionner ce droit contesté. Il veut frapper d'un même coup ses rivaux et les Mongols, et appelle à lui tous ceux qui ont à cœur de reconquérir leur indépendance. Il pesa longtemps les chances de ce parti extrême. Déjà son armée était prête, mais, en présence de si grands intérêts, son cœur n'était pas encore affermi.

Un soir, il s'était retiré seul dans sa tente; il venait de recevoir, sur les forces et les dispositions de ses ennemis, des nouvelles qui le jetaient dans une grande perplexité. Comme toutes les âmes fortes, il se préoccupait moins du présent que de l'avenir; et, en effet, il y allait peut-être des destinées de l'Europe.

Tout à coup un inconnu se présente devant ses yeux. Sa taille, courbée par l'âge et les austérités du cloître, avait cette dignité simple que donne au prêtre la contemplation constante des grandeurs de Dieu; sa barbe blanche était longue et négligée; à l'expression ascétique de son regard, on comprenait qu'il voyait au delà du monde terrestre, et que les choses de la vie n'exprimaient pour lui que comme une mesure de la distance qui le séparait du ciel.

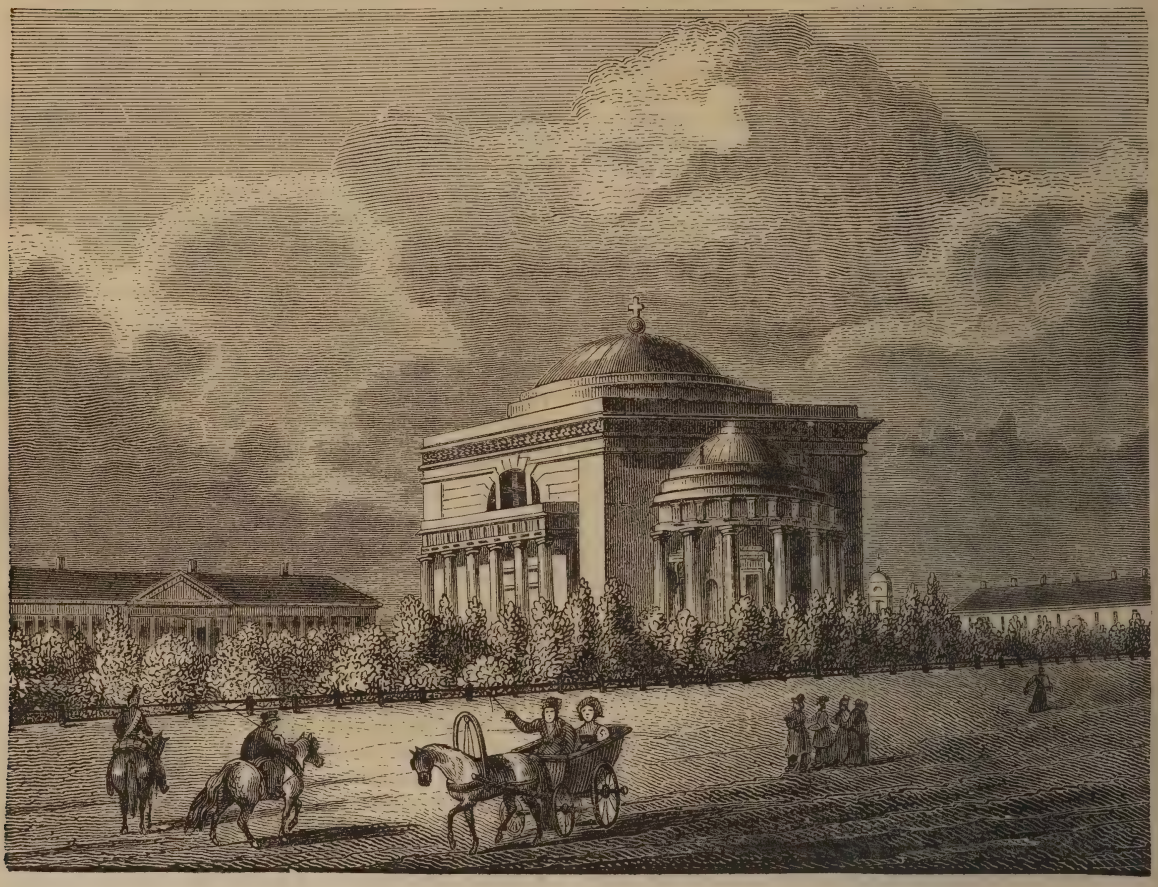
Ce moine était Serge, fondateur du couvent de la Trinité.

En reconnaissant le vieillard, Dmitri se signa et fléchit le genou.—C'est Dieu qui t'envoie! s'écria le prince... Mon courage ne s'étonne d'aucun péril; mais, je l'avoue, ma raison hésite en calculant toutes les éventualités d'une lutte décisive.

—Ecoute, lui dit le saint ermite: s'il ne s'agissait que de ton ambition, je n'aurais à t'offrir que la compassion du chrétien pour ta défaite, et même pour ta gloire; mais il ne s'agit pas de couronnes périssables. Assez longtemps

l'infidèle a foulé aux pieds le signe de la Rédemption !... Dmitri ! marche en avant dans ta foi, et les armées des barbares se fondront devant ton regard, comme la neige des collines aux rayons du soleil levant. Les Russes sauront que ta force vient d'en haut, et ils seront invincibles!

Dmitri se sentit comme revêtu d'une volonté surhumaine.—Je ne te parlerai pas de ma reconnaissance, dit-il à Serge; tes vertus confondent la puissance même du sceptre ; mais, pour éterniser la mémoire des grâces que le Ciel verse par tes mains sur ce peuple opprimé, je comblerai de dons le monastère de Troïtza, et, dans les siècles les plus reculés, la piété des Russes associera ton nom au souvenir de notre délivrance. — Nos épreuves ne sont pas finies, interrompit l'ermite...; j'aurai comparu devant Dieu quand il plaira à sa justice de donner une nouvelle consécration à nos cellules par la dévastation et le martyre... Un jour, poursuivit-il avec un accent prophétique, cette enceinte qu'ont élevée mes mains indignes sera le dernier rempart de nos frères !... Mais à chacun sa tâche... Dmitri ! va chercher sur le Don la gloire d'un nouveau



Route de Troïtza.

baptême !... A ces mots, il prit le glaive du héros, et, figurant une croix avec ce fer et son bâton de pèlerin, il posa ce symbole de puissance et d'humilité sur la tête du grand prince.

Dès le lendemain, l'armée de Dmitri était en marche ; de tous côtés des renforts lui arrivent. Le prince passe l'Oka et franchit le Don pour isoler des Mongols les auxiliaires lithuaniens qui s'approchent, déploie dans les plaines de Koulikof cent cinquante mille combattants, et engage le combat. Longtemps la fortune resta indécise. Deux moines de Troïtza combattaient à côté du prince et le soutenaient de leurs exhortations et de leurs conseils. Déjà les Mongols s'étaient ouvert un chemin jusqu'aux grands drapeaux, lorsque le prince Vladimir, qui commandait la réserve, sort des bois qui le masquaient et fond sur l'ennemi, qui plie et prend la fuite. Mamaï, étonné de la défaite des siens, s'écrie : Le Dieu des chrétiens est puissant ! et il est entraîné dans la déroute générale.

Serge mourut en 1393. La même année les Tartares brûlèrent Moscou, et le monastère ne fut pas épargné. Cependant Nicon, le successeur de saint Serge, revint avec ses moines au milieu des ruines du saint lieu, où il trouva les restes du fondateur dans un état parfait de conservation. Cette circonstance, regardée comme miraculeuse, appela autour des ruines du couvent une affluence considérable de fidèles, et bientôt leurs offrandes, jointes à la munificence de Dmitri, rendirent à Troïtza sa première splendeur. Jean le Terrible, qui régna de 1533 à

1584, surpassa tous ses prédécesseurs par ses libéralités. A la cérémonie de son baptême, ses parents, pour attirer sur l'enfant la protection du fondateur, l'avaient déposé pendant quelques instants dans la châsse du saint.

Les richesses et les reliques que renferme le monastère engagèrent les prélats et les princes à défendre cette enceinte, de manière à la mettre à l'abri d'un coup de main. Les Tartares de Crimée, moins puissants mais aussi avides que leurs ancêtres, convoitaient cette proie splendide, et les Polonais, sous prétexte de la différence des cultes, ne se seraient fait aucun scrupule de s'emparer de ces trésors hérétiques.

C'est ce qui fut sur le point d'arriver au commencement du dix-septième siècle, pendant les guerres suscitées par les faux Dmitri.

Cette époque de l'histoire de Russie a tout l'attrait du merveilleux. Un aventurier qui parvient à échanger son froc contre le manteau des czars; des guerres civiles pleines de hasards et de retours imprévus; une ambition de femme qu'ennoblit la constance du dévouement; en un

Vue du monastère de Troïtza.

mot, une imposture si spécieuse et si bien ourdie que, même après avoir été démasquée, une foule d'imposteurs secondaires vivent de la même fraude, sans que le supplice de leurs devanciers les effraye; voilà ce qui rend les annales de cette époque curieuses entre toutes les autres.

Quelques mots suffiront pour rappeler cet épisode à ceux qui l'ont lu, et pour en donner une idée à ceux qui pourraient l'ignorer.

Le tsar Jean le Terrible, dont le surnom est presque une flatterie, avait tué de sa main le fils qui devait lui succéder. A la mort du tyran, arrivée en 1584, il laissait pour successeur Féodor et un autre fils plus jeune, appelé Dmitri. Féodor était un prince d'une grande piété, mais indolent et d'une santé délicate. Il avait épousé Irène, sœur de Boris Godounof, ancien favori de son père, et le plus puissant comme le plus habile des cinq conseillers désignés pour former le conseil de régence. Cette alliance favorisait l'ambition de Boris, qui écarta bientôt ses rivaux et régna de fait, sous le nom du débonnaire Feodor.

Il gouverna avec autant de fermeté que de sagesse; mais à l'instant où tout pliait devant lui, il était obsédé par l'idée qu'après la mort du jeune tsar, dont la couche était stérile, le sceptre passerait à Dmitri, qu'on avait relégué à Ouglitch avec sa mère. L'ambition du régent ne recula point devant un crime... Dmitri fut assassiné, et avec cet enfant s'éteignit la descendance de Vladimir Monomaque.

La fin prématurée de Féodor et le refus que fit la tsa-

rine Irène de succéder à son époux frayèrent à Godounof le chemin du trône. Il y monta avec dignité et ne voulut accepter le sceptre que du consentement de tous. Nul plus que lui, il est juste de le reconnaître, n'était digne de commander : guerre, politique, administration, éloquence, tout était du ressort de son génie; et telle fut sa supériorité, que même les princes du sang de Ruric n'osèrent mettre leurs prétentions en balance avec son mérite.

Nommé tsar en 1598, il se crut d'abord assez affermi pour se montrer clément; la voix de l'envie était couverte par les bénédictions du peuple, mais bientôt la fortune se lassa de le favoriser. Une famine terrible désola Moscou, et la vertueuse Irène, sa sœur, mourut au monastère des Vierges. Il devint ombrageux, et la persécution ne fit qu'augmenter le mécontentement et les murmures. Il sévit contre les Schouiski et les Romanof, et les soupçons du tsar devinrent des arrêts d'exil et de mort.

Cependant le fantôme de l'innocent Dmitri le poursuivait...; ce fantôme revêtit une personnalité étrange et se dressa tout à coup contre le meurtrier.

Jouri Otrépief, fils d'un pauvre gentilhomme de Galitch, servit d'abord dans la maison des Romanof; ennuyé de cette condition obscure, il entra dans les ordres et prit le nom de Grégoire.

Longtemps il erra de couvent en couvent, recueillant tous les bruits défavorables au gouvernement de Godounof, tantôt affirmant que Dmitri n'était point mort, quelquefois donnant à entendre qu'il était ce même Dmitri, sauvé miraculeusement par un médecin. D'abord on le plaisanta sur ses prétentions, mais les ennemis du tsar jugèrent qu'on pouvait tirer parti de cette fable.

Godounof n'opposa d'abord à ces rumeurs que le silence du mépris; enfin, comme elles prenaient de jour en jour plus de consistance, en groupant autour d'elles tous les mécontentements, il fit arrêter Otrépief, qui parvint à s'évader, ainsi que deux moines qui appartenaient comme lui au couvent de Tchoudny.

Otrépief se rendit à Kief au couvent de Pétcherskoï, et laissa dans sa cellule un billet dans lequel il expliquait à l'archimandrite, comment le moine fugitif et persécuté n'était autre que le fils de Jean IV. Le prélat parla de cette ouverture avec une réserve qui en accréditait encore l'importance. Alors l'imposteur quitta le nom et le froc qui le gênaient, décidé à parcourir la Lithuanie et le pays des Cosaques pour s'instruire et se former aux exercices qui convenaient à un gentilhomme. De là il se confina dans une petite école de Volhynie, où il apprit en peu de temps le polonais et le latin. Ainsi préparé, il entre au service d'un gentilhomme polonais, nommé Wechnévetzki, également riche, vain et crédule. Ici Otrépief entre sérieusement dans son rôle. L'extérieur de cet aventurier, demi-moine, demi-cosaque, n'avait rien qui prévînt d'abord en sa faveur. Il avait la taille moyenne, les cheveux roux, le nez gros, une verrue sous l'œil droit et une autre sur le front, qu'il appelait en plaisantant ses lettres de noblesse; un de ses bras était visiblement plus court que l'autre; mais ces imperfections étaient rachetées par une pénétration naturelle, beaucoup d'éloquence, et une élégance de manières qui prêtait de l'autorité à ses moindres actions.

Un jour, il se dit gravement malade, et fait prier son maître de se rendre près de lui.

— Quand je ne serai plus, lui dit-il, tu trouveras sous mon chevet les preuves incontestables de ma naissance; mais ce secret important ne t'appartiendra qu'après ma mort.

Le Polonais le presse de questions; enfin il apprend que son domestique est le tsarévitch Dmitri. Il doutait encore, lorsque le prétendu moribond lui montre, en découvrant sa poitrine, une croix d'or enrichie de pierres précieuses, qu'il tenait, disait-il, de son parrain, le prince Mstislavski.

Informé de cette aventure, Mnichek, voïévode de Sandomir, combla le fugitif d'égards. Le roi de Pologne, Sigismond, voulut voir le prétendant. Il paraît que l'imposteur avait pris l'engagement de ramener, dès qu'il serait tsar, l'Eglise grecque au giron de l'Eglise latine. Ces espérances firent qu'on s'inquiéta peu de la légitimité des moyens, et le jésuite Rangoni fit retentir toutes les cours des droits de son protégé.

Sans rompre ouvertement avec Godounof, Sigismond donna à Otrépief un grand état de maison, et permit aux seigneurs qui voudraient s'associer à sa fortune de le suivre avec leurs hommes d'armes.

Le voïévode de Sandomir avait une fille nommée Marine, dont Rangoni était le confesseur. Les aventures romanesques du prétendant la disposèrent en sa faveur, et l'espoir d'être un jour tsarine, et de contribuer au rétablissement du culte orthodoxe, donnèrent à cette inclination naissante toute la force des grandes passions. Il fut convenu, du consentement de Mnichek, que le mariage aurait lieu dès que Dmitri serait monté sur son trône.

Cependant le moine Otrépief entre en Russie à la tête d'une petite armée; les Cosaques du Don se joignent à lui, et bientôt toutes les provinces du sud se soulèvent au nom de Dmitri. Godounof envoie contre lui des chefs expérimentés... On peut le battre, mais non le décourager.

Tout à coup Boris meurt, et le peuple de Moscou reconnaît pour tsar son fils Féodor; mais les boyards se montrent contraires à une élection qui les soumet au fils de celui qui les a fait si longtemps trembler; et bientôt le chef de l'armée, Basmanof, ayant reconnu le faux Dmitri, le peuple baise les pieds de l'imposteur.

La tsarine, mère de Féodor, fut étranglée, et les assassins, en frappant le jeune et courageux tsar, s'écriaient : C'est ainsi que ton père a traité autrefois le fils de son bienfaiteur!

Quant à la belle et vertueuse Xénie, sœur de Féodor, elle eut à souffrir de la part d'Otrépief un traitement pire que tous les supplices.

Pour compléter cet étrange et tragique dénoûment, la tsarine Marpha, mère du vrai Dmitri, reconnut publiquement celui qui se disait son fils, préférant les avantages du mensonge à l'honneur d'un périlleux démenti.

Marine obtint ce qu'elle avait si ardemment désiré, elle ceignit la couronne de tsarine, et lorsque l'imposteur tomba massacré de son trône, elle soutint le rôle qu'elle avait accepté avec une constance digne d'une meilleure fortune.

Le règne suivant, celui de Schouiski, fut plein de troubles; les pseudo-Dmitri, les faux Pierre surgissaient de toutes parts. Les Polonais appuyaient toutes ces révoltes, et l'on put croire un instant que Vdalislas, fils de Sigismond, réunirait un jour sous un même sceptre les deux grands peuples slaves.

Ce fut après la chute de Schouiski, et pendant les guerres que firent à la Russie les généraux polonais, que le monastère de Troïtza soutint, pendant seize mois, tous les efforts des ennemis, et força Sapiéka à lever le siége. La délivrance de la Russie sortit encore une fois de cette enceinte. Le moine Palitzinn se souvint de saint Serge; il réveilla le courage du prince Pojarski, réunit les boyards dans le sentiment d'une défense commune, et bénit les efforts de Minin, cet homme du peuple, qui contribua si

puissamment à la défaite des Polonais et à l'avénement des Romanof.

En 1764, époque où Catherine II sécularisa les biens du clergé, le monastère de Troïtza possédait plus de 100,000 serfs. Nous ne parlerons pas du joli bourg qui entoure le couvent; nous nous bornerons à dire que l'enceinte claustrale renferme le clocher, neuf églises, sans cesse assiégées par la foule des pèlerins, le palais du tsar, la demeure de l'archimandrite et les cellules.

Dans l'église de l'Assomption (Ouspenski), on montre les tombeaux de Boris Godounof, de sa femme et de leurs enfants. C'est dans la cathédrale de la Trinité que reposent les restes du fondateur. La toiture en est entièrement dorée, de même que les quatre coupoles qui la surmontent. La châsse du saint est d'une richesse tout orientale, ainsi que l'iconostase.

Le trésor du couvent (riznitza) offre une variété prodigieuse d'objets précieux : perles, diamants, livres de prières, offertoires, etc., etc... On montre un autel, dont la valeur est estimée à un million et demi.

Mais ce qui frappe plus encore que ces splendides offrandes de la piété, ce sont quelques haillons, qui tombent presque de vétusté, et qui furent le froc de saint Serge.

J. CHOPIN.

REVUE LITTÉRAIRE.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PÉROU, PAR W.-H. PRESCOTT (1).

IV. — ROUTES. — CARAVANSÉRAILS. — POSTES.

Si l'on doutait de l'exactitude de ce que nous avons avancé sur l'industrie péruvienne et sur l'omnipotence de l'Etat, il suffirait de parcourir le pays pour s'en faire une idée. Aujourd'hui encore le voyageur rencontre, notamment dans les régions centrales du pays plat, tout ce qui peut témoigner de la splendeur du passé : des restes de temples, de palais, de forteresses, des collines disposées en terrasses, de grandes voies militaires, des aqueducs, et d'autres travaux publics, qui, malgré la science de l'exécution, étonnent encore plus par leur nombre, par le caractère massif de leurs matériaux et la grandeur des conceptions. De tous ces monuments, les plus remarquables sont peut-être les grandes routes; leurs ruines attestent encore leur première magnificence. Plusieurs conduisaient aux différentes parties du royaume : mais les plus considérables étaient les deux routes de Quito á Cuzco, qui de ce dernier point continuaient, ou divergeaient, dans la direction méridionale du Chili.

Une d'elles traversait le grand plateau des montagnes, l'autre s'étendait sur les basses terres le long de l'Océan. Le caractère du pays rendait l'exécution de la première particulièrement difficile. Elle se déployait sur des sierras sans fin, enfouies au milieu des neiges. Il fallut tracer des galeries de plusieurs lieues dans le roc vif, franchir des rivières au moyen de ponts qui flottaient suspendus dans les airs, gravir des précipices par des degrés taillés dans leurs flancs escarpés, combler par une solide maçonnerie des ravins d'une profondeur effrayante : on rencontra en un mot, dans ce travail, toutes les difficultés inhérentes à une région sauvage et montagneuse, les plus capables de déconcerter l'ingénieur moderne le plus courageux, et elles furent surmontées avec succès. La longueur de la route, dont il ne reste plus çà et là que des fragments, est évaluée de quinze cents à deux mille milles (500 à 700 lieues). Tout le long de la voie, des piliers en pierre, semblables aux bornes d'Europe, s'élevaient par intervalles d'un peu plus d'une lieue. Sa largeur dépassait vingt pieds. Formée de lourdes dalles en pierres de taille, elle était couverte, en partie du moins, d'un ciment bitumineux que le temps a rendu plus dur que la pierre même. Dans quelques endroits où les ravins avaient été comblés en maçonnerie, les torrents, qui depuis des siècles tombent des montagnes, se sont peu à peu creusé une voie dans la base, et la couche supérieure,— tant les matériaux étaient adhérents,— est restée suspendue sur la vallée comme une arche.

Sur quelques-uns des cours d'eau les plus rapides, on fut obligé de construire des ponts suspendus, fabriqués avec les fibres du *maguey* ou osier du pays, dont la force et la solidité sont extraordinaires. On en faisait des câbles de la grosseur d'un homme. Ces câbles immenses, étendus à travers les eaux, d'un bord à l'autre, étaient relevés ensuite et passés, par des trous, dans d'énormes arcs-boutants de pierre construits sur les deux rives, auxquels ils étaient assujettis par de lourdes pièces de bois. Plusieurs câbles, liés ensemble, formaient un pont, qui, recouvert de planches bien assurées et défendues de chaque côté par une rampe également en osier, offrait au voyageur un passage exempt de danger. La longueur de ces ponts aériens dépassait quelquefois deux cents pieds. N'ayant de supports qu'aux deux extrémités, ils fléchissaient vers le centre d'une manière alarmante, tandis que le mouvement d'oscillation qui leur était imprimé par celui qui les traversait devenait une autre cause de terreur, surtout quand l'œil, errant sur le noir abîme, découvrait les eaux écumantes qui bouillonnaient au-dessous à d'effroyables profondeurs. Ces légers travaux, sur lesquels les Péruviens s'aventuraient sans crainte, sont encore conservés par les Espagnols : la profondeur et l'impétuosité des torrents ne permettraient pas probablement d'y pratiquer d'autres modes de communication. Pour les eaux plus larges et plus tranquilles, on les traversait sur des *balzas*, espèces de radeaux encore très-usités chez les naturels, et auxquels on attachait des voiles : c'est le seul exemple de cette sorte de navigation chez les Indiens de l'Amérique.

Dans les parties du désert où le sol, formé d'un sable mouvant, offrait trop peu de résistance pour supporter une

(1) Voyez le numéro de mars dernier. Cette suite de la traduction de M. Noblet contient des révélations aussi curieuses que la première partie. On y verra que les anciens Péruviens avaient devancé la civilisation moderne dans l'exécution des travaux les plus gigantesques, des ponts suspendus, des relais de postes, des routes bitumineuses, etc.

route, d'énormes poteaux enfoncés en terre, et dont beaucoup existent encore aujourd'hui, guidaient le voyageur et lui indiquaient son chemin.

Tout le long de ces grandes voies de communication, des caravansérails ou *tombos*, comme on les appelait, s'élevaient à la distance de dix à douze milles les uns des autres pour la commodité particulière de l'inca et de sa suite, et pour l'usage de ceux qui voyageaient à l'occasion des affaires publiques. Il n'y avait guère d'autres voyageurs au Pérou. Quelques-unes de ces constructions, établies sur une vaste échelle, comprenaient un fort, des baraques et autres travaux militaires; ils étaient entourés d'un mur de pierre et couvraient une grande étendue de terrain. C'étaient évidemment des lieux de repos pour les armées impériales lorsqu'elles avaient à traverser le pays. L'entretien des grandes routes était confié aux districts qu'elles traversaient.

Les parties de routes péruviennes qui subsistent encore çà et là, semblables aux vestiges des grandes voies romaines disséminées en Europe, portent un cachet de grandeur qui leur a valu les éloges d'un voyageur distingué, habituellement peu prodigue de louanges : M. de Humboldt n'hésite pas à ranger les routes des Incas parmi les travaux les plus utiles et les plus étonnants qu'exécuta jamais la main de l'homme.

Pour compléter leur système de communications intérieures, les souverains du Pérou y avaient introduit les postes, comme le firent aussi les Astèques. Mais les postes péruviennes, établies sur toutes les grandes routes conduisant à la capitale, embrassaient un plan beaucoup plus étendu que celles du Mexique. Tout le long de ces routes, étaient répartis, à moins de cinq milles l'un de l'autre, de petits bâtiments dans lesquels stationnaient de nombreux coureurs, ou *chasquis*, comme les appelaient les Indiens, pour porter de distance en distance les dépêches du gouvernement. Ces dépêches se transmettaient verbalement, ou au moyen de *quipos*; elles étaient quelquefois accompagnées d'un fil de la frange cramoisie qui ornait le front de l'inca; ce qui inspirait la même vénération que l'anneau d'un despote oriental.

Les *chasquis* portaient une livrée particulière indiquant leur profession. On les choisissait parmi les hommes les plus agiles et les plus fidèles. Comme chaque courrier n'avait à parcourir qu'une courte distance, et qu'on lui donnait tout le temps de se rafraîchir dans les stations, ils s'acquittaient de leur tâche avec une grande célérité. Sur ces longues routes, les messagers faisaient jusqu'à cent cinquante milles par jour (environ cinquante lieues). L'emploi des *chasquis* ne se bornait pas au transport des dépêches; ils étaient souvent chargés de différents articles à l'usage de la cour : c'est ainsi que le poisson de mer, des fruits, du gibier, et diverses denrées des chaudes régions de la côte, arrivaient en bon état à la capitale, et pouvaient être servis frais sur la table royale. Il est remarquable que cette importante institution ait été connue en même temps des Mexicains et des Péruviens, qui n'avaient aucune relation les uns avec les autres, et qu'elle ait existé chez deux peuples barbares du Nouveau-Monde, bien avant d'avoir été introduite chez les nations civilisées de l'Europe.

Ces heureuses inventions des incas mettaient en rapport intime les parties les plus éloignées du vaste empire du Pérou. Pas un mouvement insurrectionnel ne pouvait s'élever, pas une invasion s'effectuer sur la frontière la plus reculée, avant que la nouvelle en parvînt à la capitale, et que les armées impériales sillonnassent les grandes routes pour les réprimer. Admirable mécanisme, inventé par les conquérants pour maintenir la tranquillité dans tous leurs Etats, et qui rappelle les institutions semblables de l'ancienne Rome, lorsque, sous les Césars, elle était maîtresse de la moitié du monde.

FIN. NOBLET.

PROVERBES EN ACTION.

Touristes surpris par une avalanche.

Voici la saison des ascensions de montagnes. Qu'avant de se lancer dans les Pyrénées, dans les Alpes ou dans le Mont-Blanc, nos lecteurs méditent ce conseil de M. Cham et le vieux proverbe : *Il n'est pas permis à tout le monde d'arriver à Corinthe!*

X...

L'ESPRIT DES BÊTES (1).

A QUELLE HEURE SE RÉVEILLENT LES OISEAUX?

Dessin de M. Werner. 1° Caille, 2° Moineau franc, 3° Pinson, 4° Mésange charbonnière, 5° Fauvette à tête noire, 6° Rossignol de muraille, 7° Pouliot, 8° Merle noir.

A cette question, qui peut répondre? Est-ce vous, voyageurs infatigables, qui, la nuit et le jour, semblables au Juif errant, marchez, marchez encore? Non; dans votre course à travers le monde, vous jouissez de la note joyeuse que vous jette en passant l'oiseau de Dieu, et vous n'en demandez pas plus.

Est-ce vous, intrépides chasseurs, qui, dès l'aurore, prenant fusil et carnier, vous élancez à la poursuite d'un gibier assez tôt éveillé pour vous fuir? Non; car à l'heure où votre pied foule la plaine, déjà l'alouette chante, au-dessus de votre tête, sa chanson de tous les jours.

(1) Voyez les Tables générales des dix premiers volumes, les tables particulières des six derniers, et les numéros d'octobre et de décembre derniers.

Est-ce vous, paresseuse châtelaine? Oh! non; car si votre bouche module quelque nocturne sous les allées ombreuses du parc, au doux reflet de la lune, le rossignol seul vous répond; et d'ailleurs, que vous importe l'heure à laquelle commence le concert? Ne le trouvez-vous pas tout organisé à votre réveil?

Eh bien! ce que vous n'avez pas fait, vous, voyageur de toutes les heures, vous, Nemrod moderne, ni vous, belle châtelaine, un académicien l'a fait, et il est venu dire à la noble Académie quelle était l'heure du réveil, quelle était l'heure du chant de quelques oiseaux.

Cet académicien, c'est M. *Dureau de la Malle*. Depuis trente ans, il a pris l'habitude, le printemps et l'été, de se coucher régulièrement à sept heures du soir, et de se

lever à minuit. Beaucoup appelleront cela une singulière excentricité ; moi, je dirai que c'est ainsi qu'il faut cultiver la science.

Donc M. Dureau de la Malle, se levant à minuit, avait évidemment la chance d'assister au petit-lever des oiseaux qui peuplaient son jardin. Je dois ajouter d'ailleurs qu'il s'était préparé de longue main à surprendre les secrets de leur petit ménage. Ainsi, l'hospitalité la plus large, les soins les plus attentifs, avaient familiarisé les oiseaux les plus farouches ; si bien qu'il pouvait impunément les visiter dans leurs nids, toucher leurs œufs et leurs petits, et les oiseaux, de leur côté, lui rendaient ses visites ; touchante réciprocité qui ouvrait à l'un des perspectives scientifiques, et aux autres les portes du buffet ! Enfin, et ce dernier trait avait achevé de cimenter leur union, M. de la Malle avait, pour garantir les familles des oiseaux qui venaient lui demander l'hospitalité, disposé un appareil contre les attaques des chats qui, les années précédentes, avaient fait grand carnage dans les nids. Aussi l'académicien a-t-il pu, en visitant les nids, déterminer les causes du réveil plus ou moins hâtif de chaque espèce.

Il me faut dire d'abord l'heure ordinaire du réveil pour un certain nombre d'espèces. Cette heure, du 1er mai au 6 juillet 1846, temps pendant lequel ont eu lieu les expériences, a été :

Pour le pinson, une heure à une heure et demie du matin ;

Pour la fauvette à tête noire, deux à trois heures ;

Pour la caille, deux et demie à trois heures ;

Pour le merle noir, trois et demie à quatre heures ;

Pour le rossignol de murailles ou fauvette à tête rouge, trois à trois heures et demie ;

Pour le pouliot, quatre heures ;

Pour le moineau franc, cinq à cinq heures et demie ;

Pour la mésange charbonnière ou grosse mésange, cinq à cinq heures et demie.

On voit, par ces chiffres, que le pinson est le plus matinal et le moineau le plus paresseux des oiseaux observés. Qui aurait cru que le moineau, cet oiseau famélique et voleur, fût en même temps le plus fainéant de son espèce ? La science l'a dit : inclinons-nous.

Mais cette règle générale du lever des oiseaux offre des exceptions, c'est-à-dire que souvent les oiseaux devancent l'heure : à quoi doit-on attribuer ce fait ? Grâce aux intelligences qu'il a su se créer dans la place, M. Dureau de la Malle va nous l'apprendre ; laissons-le parler :

« Le 4 juin 1846, la fauvette à tête noire et le merle ont commencé à chanter à deux heures et demie du matin. Frappé de cette anomalie, je vais inspecter leurs nids, je trouve leurs petits éclos. Je pensai d'abord que c'était une manifestation de la joie paternelle et maternelle ; mais je me suis bientôt convaincu de mon erreur. Le besoin de plus d'heures de veille pour nourrir la famille augmentée, avait avancé d'une heure et demie leur réveil qui, auparavant, n'avait eu lieu qu'à quatre heures ; et j'ai pu voir, car il faisait alors un beau clair de lune, les pères et mères de ces deux espèces occupés constamment à chercher sur le gazon et dans les plates-bandes les insectes et les aliments qui devaient servir à la nourriture de leur famille. »

Le 26 juin, le même fait fut observé pour la caille. Admirable instinct des animaux, qui leur apprend à sacrifier leur repos aux besoins de la famille, et à devancer l'aurore, pour que leurs petits puissent, à leur réveil, trouver leur nourriture ! Profonde et poétique leçon donnée à l'homme !

Quelquefois, cependant, les oiseaux se trompent sur l'heure du réveil. Ainsi, une fauvette s'éveille à minuit et demi et se met à chanter sur un acacia placé à 4 mètres de la fenêtre où brillait la lampe de l'observateur ; elle avait pris la clarté de la lampe pour celle du soleil ; mais bientôt elle reconnaît son erreur, et honteuse et confuse se rendort, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Un merle privé, dont on avait l'habitude de rentrer tous les soirs la cage, est oublié dans la cour. A minuit, la lampe s'allume, et le merle, qui avait dormi jusque-là du sommeil du juste, s'éveille et éveille toute la maison en chantant à gorge déployée les airs qu'on lui avait enseignés.

A ces chants, les merles sauvages répondent, et de minuit un quart à sept heures du matin, le merle privé et les merles libres chantent à tue-tête. Les merles sauvages étaient certainement entraînés par un guide trompeur. Ce n'était pas le sens de la vue, frappé par la lumière, qui déterminait cette explosion musicale ; car leur nid était placé à 30 mètres de la bibliothèque, et par un temps clair, et par la pleine lune, les merles ne chantent qu'une demi-heure avant l'aurore, excepté le cas d'éclosion de leurs petits, et le besoin de plus d'aliments, et de plus d'heures de travail pour se les procurer.

Nos lecteurs comprendront l'absence du rossignol dans cette petite étude. Tous savent, en effet, que cet admirable musicien de nos grands parcs commence à chanter quand tous les oiseaux sont couchés, et seulement pendant le temps où la femelle couve, comme pour égayer et alléger les fatigues de la maternité. Du jour où les petits ont percé leur coque, les chants cessent ; car le père et la mère doivent passer à chercher la nourriture de leur jeune famille le temps pendant lequel le rossignol abandonnait aux brises du soir les strophes ailées de ses admirables chansons !

PROSPER TOURNEUX.

LES VIEILLES FOURMIS.

— Veux-tu, chère maman, m'éclairer sur un point ?
Vois toutes ces fourmis ; les unes sont ailées,
Et les autres ne le sont point.
Pourquoi ? — Chez la fourmi les races sont mêlées,
Mon fils ; mais, lorsque vient le terme de leurs jours,
Des ailes leur poussent toujours.
La chose te paraît étrange ?
Mais il en est ainsi chez nous.

En vieillissant l'homme se range ;
Il se souvient du Ciel, et fléchit les genoux.
On a, lorsque du corps on sent mieux la faiblesse,
L'esprit plus clairvoyant et le cœur plus pieux...
Et Dieu, le plus souvent, accorde à la vieillesse
Des ailes pour monter aux cieux !

EDMOND SAINTE-MARIE.

LA SCIENCE EN FAMILLE (1).

MÉMOIRES D'UN MAITRE D'ÉCOLE.

I. — LE PARATONNERRE.

AU RÉDACTEUR EN CHEF DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Monsieur et cher confrère,

Le vieux maître d'école de Tollay, votre plus ancien abonné, vient de mourir plein de jours et de science, dans le grand fauteuil de cuir où il trônait depuis quarante ans. — S'il avait été empereur, il serait mort debout. — Dès qu'il sentit que sa main allait se glacer pour toujours, il demanda ses tablettes, c'est-à-dire son ardoise, et écrivit ce testament laconique, dont je vous transmets ci-jointe la copie *authentiquée* par le notaire de Tollay :

« Ceci est mon testament :

« Je donne mon âme à Dieu, mes hardes aux pauvres, « mes livres à la bibliothèque communale, mes manuscrits « au *Musée des Familles*, ma bénédiction à mes élèves, « et j'institue M. Camille Duteil mon légataire universel. « *Nil sub sole novum !*

« Signé : Jean-Baptiste GASPARD.

« Certifié conforme, etc. »

En ma qualité de légataire universel, je m'empresse donc, mon cher confrère, de vous adresser un ballot contenant les Mémoires scientifiques de feu M. Gaspard, dont vous voudrez bien m'accuser réception.

M. Ratin, adjoint au maire de Tollay, profite de la circonstance pour vous adresser l'*Éloge historique* qu'il a prononcé sur la tombe de son ami. Il ne serait pas fâché de le voir imprimer, — au contraire. Ne refusez pas cette satisfaction à M. Ratin ; ce sera le plus beau jour de sa vie que celui où il pourra se dire : ma prose et mon nom, imprimés dans le *Musée des Familles*, font à présent le tour du monde !

Recevez, etc.

CAMILLE DUTEIL.
Ex-conservateur du Musée égyptien.

ÉLOGE HISTORIQUE DE M. GASPARD (JEAN-BAPTISTE),

Instituteur communal à Tollay, par Jean-Magloire-Isidore Ratin, second magistrat de cette commune, membre du comice agricole et autres sociétés savantes.

Habitants de Tollay !

Le génie rapproche les distances ! Ne soyez donc pas étonnés de voir le second magistrat de votre commune venir sur l'humble tombe d'un instituteur primaire prodiguer à sa mémoire les éloges qui lui sont dus.

Jean-Baptiste Gaspard naquit de parents pauvres mais honnêtes. Dès sa plus tendre enfance, Gaspard montrait, comme moi, une curiosité inquiète, indice certain d'un esprit supérieur. Sa jeunesse, sous la direction d'un savant Oratorien, qui s'était réfugié dans notre commune, fut consacrée tout entière à l'étude des belles-lettres. Le grec, l'hébreu, le latin, le syriaque et le chinois étaient ses langues favorites. Parvenu à l'âge de discrétion, aucune science ne lui était étrangère ; la physique, l'astronomie, la chimie, et surtout les mathématiques furent les branches auxquelles il s'attacha plus passionnément ; aussi, sur ma proposition, le Conseil municipal le nomma-t-il instituteur primaire à l'unanimité.

Et maintenant, citoyens, répondez !

Si notre commune est une des mieux *éduquées* de France, à qui le devons-nous ? à Gaspard ! Si le clocher que j'ai fait recouvrir à mes frais porte un paratonnerre qui garantit Tollay de la foudre, à qui le devons-nous ? à Gaspard ! Et le cadran solaire à la porte de la Mairie ? à Gaspard ! Et toutes ces belles choses qui font l'admiration des étrangers qui passent chez nous : mon cabinet de physique, la bibliothèque communale, les roues du moulin de Jean Petit, l'horloge du presbytère, et tant d'autres merveilles, dont le détail serait trop long, à qui les devons-nous, je vous le demande ? à Gaspard, toujours à Gaspard !

Spargite nuces ! Jetez des fleurs sur la tombe de l'homme savant et modeste, qui fut le flambeau de la commune, comme j'en suis le bienfaiteur !

Tout est fragile ici-bas. En devenant vieux, Gaspard devint insupportable ; il tenait tête à tout le monde et à moi-même. Il prétendait qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil ; il suffisait de lui parler d'une découverte nouvelle, pour qu'il se mît à démontrer qu'elle était vieille comme le monde. C'était sa manie ! Mais jetons un voile sur ces erreurs qui me firent lui fermer ma porte.

Gaspard n'a pas voulu priver le monde savant de ses laborieuses recherches. J'ignore ce que contiennent ses manuscrits, attendu qu'il n'a jamais voulu les communiquer à personne ; mais, si mes prévisions sont fondées, on y trouvera la quadrature du cercle, la trisection de l'angle, la duplication du cube et le mouvement perpétuel, recherches sublimes qui, de la part des premiers savants, sont encore aujourd'hui l'objet de méditations profondes.

Oui, Gaspard, si tu as trouvé le mouvement perpétuel pour lequel la Société royale de Londres a promis tant de millions, puisque tu ne laisses pas d'enfants, la commune de Tollay sera ton héritière, et nous t'élèverons un tombeau de marbre et une statue de granit.

En attendant, citoyens, pour que le voyageur, égaré dans nos contrées, ne nous accuse pas d'ingratitude, suspendons, selon la méthode antique, à l'humble croix qui recouvre les restes mortels de l'homme que nous pleurons, l'ardoise sur laquelle il faisait ses calculs, et écrivons dessus :

A LA MÉMOIRE ÉTERNELLE
DE
JEAN-BAPTISTE GASPARD,
LA POSTÉRITÉ
RECONNAISSANTE !

(1) Voir, pour les séries scientifiques, les tables générales des dix premiers volumes et les tables particulières des six derniers.

Sous ce titre : *La Science en famille*, et sous la forme piquante inaugurée aujourd'hui par notre collaborateur, nous continuerons de mettre à la portée de tout le monde les merveilles de la physique, de l'astronomie, de la chimie, de la mécanique, etc., au milieu desquelles chacun vit sans les connaître, parce qu'on ne les a pas encore rendues accessibles à tous.

PREMIER MÉMOIRE. CE QUI L'A OCCASIONNÉ.

Le 26 juillet 1832, la foudre tomba à Tollay et tua le sacristain, qui sonnait la cloche à toute volée pour conjurer la grêle; j'avais pourtant prévenu le sacristain du danger; M. le curé avait bien voulu parler en chaire contre cette croyance ridicule, qui attribue au son des cloches un pouvoir magique; enfin, notre maire habitant depuis dix ans la ville de Poitiers, j'avais engagé M. Ratin, son adjoint, à interposer son autorité, et je plaçai même sous ses yeux l'ordonnance qui défend de sonner les cloches en temps d'orage. Personne ne voulut m'écouter à la mairie, et il fallut le malheureux événement du 26 juillet pour qu'on fît attention aux conseils du maître d'école.

Comme la peur rend généreux, bien que notre commune soit pauvre, le Conseil municipal vota les fonds nécessaires pour l'établissement d'un paratonnerre que j'avais proposé; M. Ratin se chargea de *négocier* l'achat du fer aux forges de Belâbre; Jacques, le maréchal, mit à notre disposition ses bras, son enclume et son marteau, et je fus désigné par le Conseil municipal pour diriger les travaux et présider à l'érection du paratonnerre.

Je pris donc avec un T la hauteur approximative du clocher, et je vis qu'un paratonnerre qui s'élèverait de huit pieds au-dessus du pignon protégerait non-seulement l'église, mais encore tout le village, car les physiciens s'accordent à dire que l'étendue du terrain protégée par un paratonnerre a pour rayon la hauteur de l'édifice, plus celle du paratonnerre lui-même.—M. Ratin voulait qu'on établît deux paratonnerres, l'un sur le clocher qui est sur la grande porte, et l'autre sur le clocheton de l'abside. J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que deux paratonnerres trop rapprochés se nuiraient mutuellement.

Lorsque notre paratonnerre, qui n'était, en définitive, qu'une tige de fer arrondie, d'un pouce environ de diamètre à sa base, se terminant insensiblement en pointe aiguë, eut reçu son dernier coup de lime, je recouvris sa pointe avec une feuille de plomb laminée au marteau, pour empêcher l'oxydation, et je le fis solidement sceller sur le pignon du clocher, en lui donnant une position parfaitement verticale. Le conducteur, qui consistait purement et simplement en petites barres de fer dont se servent les cloutiers, et que Jacques, le maréchal, avait soudées bout à bout, fut joint à la base du paratonnerre au moyen d'une virole, et conduit le long du clocher sur le toit pour descendre le long du mur de l'église qui regarde le presbytère, et s'enfoncer dans le sol jusqu'au puits de M. le curé. J'avais encore eu le soin de recouvrir d'une feuille de plomb toute la partie du conducteur qui était enterrée et celle qui était plongée dans l'eau du puits, toujours pour la préserver de l'oxydation.

J'oubliais de dire qu'en 1796 la foudre, qui était déjà tombée sur notre clocher, avait lézardé la face qui regarde le nord, et qu'on l'avait consolidée avec des *S* en fer, que je crus devoir mettre en communication avec le conducteur du paratonnerre.

Raconter tout ce qu'il m'a fallu de patience pour combattre l'entêtement de M. Ratin, qui, prenant l'effet pour la cause, voulait d'abord qu'on aimantât le paratonnerre, prétendant que sans cette précaution il ne pourrait jamais fonctionner, et qui, ensuite, soutenait mordicus qu'il fallait le tenir isolé de l'édifice au moyen de boulons de verre, ainsi que le pratiquait Franklin à Philadelphie,—serait par trop fastidieux; il me suffira de dire que le Conseil municipal, qui d'abord s'était rangé à l'opinion de M. Ratin parce qu'elle s'appuyait sur l'autorité d'un grand nom, finit par être de mon avis lorsque je lui prouvai, pièces en main, que pour prévenir toute explosion, de grands savants ont même proposé de faire circuler dans la poudre emmagasinée le conducteur du paratonnerre qui protége nos poudrières.

Ces discussions m'amenèrent à rechercher tout ce qui avait pu être dit dans l'antiquité au sujet du paratonnerre, et je me suis convaincu que l'Ecclésiaste avait raison en proclamant qu'il n'y avait rien de nouveau sous le soleil. —*Nil sub sole novum.* (Ecclés., cap. I, v. 10.)

HISTOIRE DU PARATONNERRE.

Nil sub sole novum.

Un vieux cabaliste, Holfergen, en passant en revue les différentes recettes connues de son temps pour faire de l'or, cite avec complaisance le moyen qu'employait Abraham de Gotha, disciple d'Hermès, qui eût acquis un nom égal à celui de Nicolas Flamel, s'il n'eût été pendu et brûlé dès l'âge de trente-six ans pour cause de sortiléges et maléfices. Or, le moyen employé par Abraham consistait purement et simplement à recueillir de la foudre dans une fiole pleine d'eau. Après avoir fait évaporer lentement le liquide, en récitant certaines formules, cet heureux adepte retrouvait toujours au fond de sa cornue une masse d'or d'un poids égal à celle de l'éclair qu'il avait su mettre en bouteille.

Notre cabaliste ne paraît nullement douter du fait; au contraire, il prétend que cette recette fut pratiquée bien avant Abraham de Gotha par les Gaulois du temps de César. « Ces morceaux d'or, retrouvés dans les lacs des « Gaules, nous dit-il, n'étaient que de la foudre concrétée. « En temps d'orage, les Héduens et les Tolosains se cou- « chaient près des fontaines, après avoir allumé une tor- « che et planté à côté d'eux leur épée nue la pointe en haut. « Il advenait, ajoute-t-il, que la foudre tombait souvent sur « la pointe de l'épée, sans faire de mal au guerrier, et s'é- « coulait innocemment dans l'eau où, après s'être liquéfiée, « elle finissait par se solidifier dans les temps de grande « chaleur. »

Si ce fait rapporté par le cabaliste n'est pas dénué de tout fondement, l'épée du Celte n'étant, dans cette circonstance, qu'un véritable paratonnerre, il faut convenir que le pouvoir des pointes métalliques, pour attirer ou neutraliser la foudre, a été reconnu dès la plus haute antiquité.

Hérodote, en effet, nous dit que les Thraces et les Hyperboréens conjuraient le tonnerre en lançant des flèches contre les nuages. Lucien Pison nous assure que Numa connaissait le moyen d'attirer la foudre; et pour s'être écarté des rites prescrits par les devins d'Etrurie, Tullus Hostilius fut frappé par le feu du ciel, en voulant imiter Numa.

Enfin, Porsenna, roi des Toscans, parvint à délivrer son pays du monstre Volta, en dirigeant la foudre contre lui.

Sans trop vouloir ici relever les connaissances physiques des Thraces, des Hyperboréens et des Etrusques, on ne peut cependant refuser d'admettre que le phénomène électrique que présentent, en temps d'orage, les pointes métalliques dressées verticalement, n'ait été observé par les anciens. César, Tite-Live, Sénèque, Plutarque et Procope sont remplis de présages tirés des flammes qui scintillaient au bout des piques, et dont la cause était

attribuée à Jupiter Elicien. C'est peut-être même à ces flammes mystérieuses que la pique verticale dut l'honneur d'être considérée, dans les premiers âges, comme l'emblème de la divinité, ainsi que nous l'apprend l'abréviateur de Trogue Pompée.

Lorsque la barbarie envahit l'Occident, les sciences et les arts se réfugièrent chez les Arabes, et nous voyons le pape Sylvestre II, qui avait étudié à Cordoue, élever, au commencement du onzième siècle, «des paratonnerres dans la ville Eternelle, manier la foudre, défier l'orage et gouverner la tempête», comme nous l'apprend M. Barse, traducteur des lettres et des discours de Gerbert.

De temps immémorial (1), une pique dressée sur un bastion du château de Duino, dans le Frioul, au bord de l'Adriatique, servait, principalement en été, à prédire la tempête. Le soldat qui montait la garde sur le bastion, lorsque le temps paraissait douteux, examinait le fer de cette pique, en lui présentant celui d'un *brandiscoto* (espèce de hallebarde), toujours là pour cette épreuve. Quand il s'apercevait que le fer de la pique donnait des étincelles, ou qu'une petite gerbe de feu s'élançait de sa pointe, alors il sonnait la cloche pour avertir de l'approche du mauvais temps les pêcheurs qui étaient en mer et les paysans qui travaillaient dans la campagne. A ce signal tout le monde s'empressait de rentrer.

Les physiciens, qui s'occupaient déjà d'une manière très-active des phénomènes que présente l'électricité, admettaient encore que la foudre était produite par le mélange des gaz et des vapeurs accumulés et réunis par le choc des vents, lorsque l'abbé Nollet exposa, en 1748, dans ses leçons de physique expérimentale, les raisons plausibles qui lui faisaient soupçonner l'analogie qui existe entre l'électricité et la foudre. Jallabert, de Genève, avait déjà reconnu le pouvoir des pointes sur les corps électrisés; puis Franklin, s'emparant de l'idée de Nollet et des expériences de Jallabert, qui lui avaient été communiquées par son ami Thomas Hopkinson, après avoir établi de nouveau les propriétés communes à l'électricité et à la foudre, posa cette question : « Puisque le fluide électri- « que est attiré par les pointes, la foudre n'aurait-elle pas « la même propriété? »

Buffon voulut vérifier les conjectures de Franklin; il fit élever sur la tour de Montbar une tige de fer pointue et isolée, à laquelle il joignit un conducteur pour tirer plus commodément des étincelles, et des timbres convenablement disposés, afin d'être averti de la présence du fluide, et engagea Dalibart à élever un appareil semblable à Marly-la-Ville.

Les expériences faites par Buffon n'eurent point de retentissement; mais il n'en fut pas ainsi des résultats obtenus par Dalibart. Le 10 mai 1752, pendant un faible orage, on obtint, avec l'appareil de Marly-la-Ville, des

Temple de Junon. Pique-paratonnerre des soldats Eduens. Cerf-volant électrique.

étincelles électriques, qui constatèrent pleinement que la foudre et l'électricité étaient une et même chose. Le rapport de Dalibart, lu le 13 à l'Académie des sciences, produisit la plus vive sensation. Tous les savants voulurent bientôt répéter les expériences de Marly-la-Ville; chacun éleva sa barre de fer. Les mémoires, qui pleuvaient à l'Académie des sciences, venaient tous confirmer celui de Dalibart, lorsque Richmann, qui expérimentait de son côté à Saint-Pétersbourg, s'étant approché avec trop peu de précaution de son appareil, pendant un orage, fut frappé au front par un globe de feu bleuâtre qui le foudroya. L'autopsie de ce martyre de la science confirma pleinement que, si le fluide des nuages orageux *soutiré*, comme on le disait alors, par les barres isolées, offrait, en dégageant des étincelles inoffensives, les mêmes effets que l'électricité des machines; ce fluide, sous un volume de la grosseur du poing, pouvait occasionner la mort, avec les mêmes circonstances que la foudre.

La catastrophe de Richmann, loin d'abattre le courage des physiciens, ne servit au contraire qu'à lui donner un nouvel essor.

Romas, assesseur au présidial de Nérac, et de plus membre correspondant de l'Académie des sciences, lettres et arts de Bordeaux, écrivit, le 12 juillet 1752, à son Académie, que son intention était de s'immortaliser en allant chercher la foudre dans les nues, au moyen d'un cerf-volant armé d'une pointe de fer. Pourquoi ne fit-il pas son expérience, au lieu d'écrire à l'Académie de Bordeaux, qui, ayant l'habitude de considérer ses correspondants comme des membres excentriques, se moqua de l'idée de Romas, et ne daigna pas même lui répondre? Franklin, cette gloire si pure du Nouveau-Monde, ayant eu la même idée que Romas, prit les devants, et, le 15 janvier 1753, il lançait son cerf-volant électrique à Philadelphie. Les résultats obtenus par Franklin se bornèrent à quelques étincelles qu'il tira de la corde de chanvre, isolée par un cordon de soie. Romas lança son cerf-volant le 14 mai

(1) Et même à Rome, sous les empereurs, les temples du paganisme ont pu être armés contre la foudre; c'est ce qu'on pourrait inférer d'une médaille décrite par Duchoul, qui représente le temple de Junon dont la toiture est surmontée de tiges de fer pointues.

de la même année ; quelques étincelles se dégagèrent de la corde. Les cerfs-volants de Franklin et de Romas ne donnèrent donc pas des résultats plus décisifs que les expériences de Marly-la-Ville. Mais le 7 juin, Romas ayant eu l'attention de rendre sa ficelle meilleure conductrice d'électricité, en enroulant autour un fil de laiton, convoqua sur la grande place, aux sourds grondements d'un sombre orage qui s'élevait à l'horizon, le ban et l'arrière-ban des curieux de Nérac, c'est-à-dire toute la ville. Placé sous l'auvent d'une boutique, pour garantir de la pluie une partie du cordon de soie qui isolait la ficelle conductrice de la main de l'expérimentateur, il lança son cerf-volant armé d'une pointe de fer qui communiquait à une bride en laiton à laquelle était attachée la ficelle conductrice. A cette même ficelle, notre physicien avait eu le soin de suspendre par un fil métallique un tube de fer-blanc dont les deux bouts étaient hémisphériques, mais très-léger et que la force du cerf-volant pouvait maintenir à quelques pieds du sol. Tous les cœurs battaient; Romas, armé d'un détonateur à charnières, dont les branches étaient soutenues par des tiges de verre, attendait, palpitant de crainte et d'espoir, que le nuage orageux, arrivé au zénith, lui permît enfin de manier la foudre. Il sentait déjà, en s'approchant du tube, cette impression de toile d'araignée qu'on éprouve lorsqu'on approche la main du plateau d'une machine électrique qui fonctionne; il fit alors reculer les curieux qui s'amusaient à observer les pailles qui, sous le tube, se dressaient ou retombaient, selon que la force du vent éloignait ou approchait ce même tube du sol. Enfin une paille s'élança, le choc électrique produisit un bruit semblable à celui d'un coup de pistolet. La foudre avait accepté le défi, Romas ne se fit pas attendre. Ayant placé à portée du tube une vieille enclume, de manière à pouvoir, à l'aide du détonateur, communiquer avec lui, ce ne furent plus alors de simples étincelles qu'il tira de sa machine aérienne, c'étaient des lames de feu d'une toise de longueur, dont les craquements se faisaient entendre comme des décharges de mousqueterie; à mesure que les détonations étaient répétées, la foudre diminuait d'intensité et le nuage orageux s'élevait; puis enfin il disparut, dépouillé par Romas de son électricité, et ne conservant de sa grande voix que quelques sourds gémissements qui apprenaient au ciel la victoire d'un enfant de la terre.

Cette expérience était décisive, et dès lors il fut constaté que la foudre et l'électricité étaient une même chose.

La première idée de l'héroïque expérience du cerf-volant électrique fut cependant attribuée à Franklin. Les Français enthousiastes placèrent sous le buste du philosophe de Philadelphie ce vers que Lucrèce met dans la bouche d'Epicure :

Eripui cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis!

(J'ai arraché la foudre au ciel, et le sceptre aux tyrans!)

Et le pauvre Romas fut profondément oublié. Cependant le physicien de Nérac, en communiquant à Franklin, le 19 octobre 1753, les résultats obtenus par lui le 7 juin, s'attribua la première idée de cette expérience; ce qui ne fut nullement contesté par le savant de Philadelphie, dans la réponse du 29 juillet 1754. L'Académie des sciences, appelée plus tard à juger ce procès, déclara, le 4 février 1764, que Romas avait eu l'idée du cerf-volant électrique près d'un an avant que Franklin et lui en eussent fait usage (1).

(1) Une assemblée de numismates appelée à juger ce procès eût reporté l'honneur de la première expérience du cerf volant électrique aux vieux Romains, puisque nous trouvons, gravée par Pellerin, une médaille qui porte pour légende, *Jupiter Elicius* (Jupiter qu'on fait descendre), médaille où l'on voit le dieu représenté son foudre en main, et, au bas, un homme qui dirige un cerf-volant vers lui.

Si la première idée du cerf-volant électrique peut être contestée à Franklin, il n'en est pas de même de celle du paratonnerre, en admettant que le paratonnerre et le cerf-volant électrique soient d'invention moderne, ce que nous sommes loin d'accepter.

La foudre étant tombée, dans le printemps de 1750, sur le clocher de l'église hollandaise à New-York, frappa le marteau de l'horloge, descendit le long du fil d'archal, qui fut fondu, jusqu'à l'horloge placée à sept mètres au-dessous, et suivit, sans l'endommager, la tige du pendule, pour s'élancer sur le gond d'une porte, qu'elle brisa en se dissipant. On remplaça le fil d'archal par une petite chaîne de cuivre, et, dans l'été de 1763, la foudre étant tombée sur ce même clocher, descendit encore du marteau de l'horloge jusqu'au pendule, en brisant une petite chaîne de cuivre; suivit, sans laisser de traces, le pendule, et alla frapper encore le même gond et briser la même porte. Franklin conçut alors l'idée de placer sur ce clocher un conducteur qui régnât depuis la girouette jusqu'à terre; et lorsqu'en 1765 la foudre tomba pour la troisième fois sur ce même clocher, *elle se laissa conduire innocemment par le conducteur*, comme nous le dit Franklin. (Tome Ier, pag. 168.)

Tel fut le premier paratonnerre.

Tous les édifices publics de Philadelphie furent bientôt armés contre la foudre ; les particuliers s'empressèrent d'imiter le gouvernement. L'hôtel de l'ambassade de France était seul dépourvu de paratonnerre; aussi fut-il le seul foudroyé pendant l'orage du 27 mars 1782.

Primitivement, le paratonnerre et son conducteur étaient isolés, par des boulons de verre, de l'édifice qu'ils devaient préserver; aujourd'hui, on les met le plus possible en communication avec lui, surtout lorsque des parties métalliques assez considérables entrent dans sa construction.

Depuis l'ingénieuse expérience de la balance de torsion, nos physiciens ont reconnu que les pointes ne soutirent pas la foudre, mais qu'elles fournissent ou laissent échapper une électricité contraire qui neutralise celle des nuages orageux. Si toute l'Europe était couverte de paratonnerres, la foudre, et, par suite, la grêle n'existeraient plus pour nous. En conséquence, M. Lapostolle avait proposé des parafoudres et des paragrêles de bois et de paille. Selon cet expérimentateur, la paille est encore meilleure conductrice d'électricité que les métaux. M. Biot, chargé de faire un rapport à l'Académie des sciences sur le mémoire présenté par M. Lapostolle, n'a point été de son avis sur la conductibilité de la paille. Si on répète les expériences de M. Lapostolle, on serait tenté de lui donner raison, puisque les choses se passent absolument comme il l'indique ; cependant, jusqu'à ce que l'Académie de demain ait revisé le jugement de l'Académie d'hier, nous devons religieusement croire que les métaux sont encore les meilleurs conducteurs du fluide électrique, en nous permettant toutefois de considérer dès à présent la paille comme conductrice, et non pas idioélectrique, ainsi que le prétendait l'Académie d'avant-hier. Quant aux paragrêles de M. Lapostolle, nous ne pouvons que partager l'opinion de M. Arago, qui, en fait de paragrêle, pense que les Compagnies d'assurance sont encore ce qu'il y a de meilleur..., lorsqu'elles ne font pas banqueroute.

J.-B. GASPARD, maître d'école.

ETUDES MORALES ET RELIGIEUSES.

LA ROQUETTE, PRISON DES CONDAMNÉS (1).

I. Scène nocturne à l'infirmerie. — Une imitation des *Mystères de Paris*. — Assassinat. — Incendie. — Un pendu. — Un bon père malade de chagrin. — Une muse changée en infirmier. — Pensées philosophiques d'un poitrinaire. — Le loustic de l'infirmerie. — Ses pressentiments. — Sa mort. — Salle des vieillards. — Salle des *musiciens*. — Les cellules. — Le poëte misanthrope. — Un loup devenu agneau. — Les cachots. — Un tigre. — Les ateliers. — Le serrurier qui pleure sur le fer rouge. — Encore le bon père.

L'infirmerie, c'est l'arène, c'est le lieu du combat entre la science et le mal physique. Ils se prennent là corps à corps; quelquefois la science triomphe; souvent la maladie remporte la victoire, et sa fille, la mort, lui décerne la couronne. C'est aussi le théâtre de la lutte entre le zèle du moraliste et le mal moral. La force physique, qui s'en va, laisse un plus libre accès aux bons conseils; les illusions qui s'évanouissent avec l'énergie vitale offrent un passage à la vérité; le jour se fait, et souvent le coupable, qui y voit plus clair, devient repentant... Sa douleur et ses regrets le sauvent des dangers d'un cruel avenir. Cependant il y a d'horribles exceptions... Il faut les faire connaître: nous vous avons dit pourquoi. Venez.

Voyez-vous cet homme pâle et décharné... Ses traits se contractent comme ceux d'un mourant; ses yeux enfoncés dans l'orbite, sa pâleur, sa respiration haletante, tout décèle un phthisique pulmonaire, à la dernière période de cette terrible maladie. Eh bien! ce misérable, la nuit dernière, a passé une heure à aiguiser la pointe recourbée d'un outil destiné à fabriquer de la tapisserie... Il s'est levé..., et à la lueur faible de la lampe, s'appuyant sur chaque meuble, chancelant à chaque pas, il est arrivé à ce lit que vous voyez au haut de la salle, adossé au mur.

Là dormait l'infirmier, prisonnier de bonne conduite.

Ce spectre ambulant porte sa main desséchée sur le visage, s'assure de la position de l'œil droit...; il frappe un coup de stylet. — Cri horrible.—Second coup...—Les prisonniers se réveillent, leurs regards inquiets interrogent... Le coupable seul est debout, il regagne son lit, se couche en disant: *J'ai réussi.*

Voilà le monstre que vous avez sous les yeux. Approchons. Son œil s'entr'ouvre, et il jette un demi-regard sur l'aumônier.

— Je n'ai pas voulu *le tuer!*

— Et ces coups de stylet?

— Pour lui crever les yeux. Encore, je ne lui en ai crevé qu'*un*. Il a remué au premier coup, et je n'ai pas *arrivé juste* au second.

— Bourreau! tu as lu Eugène Sue; mais tu n'avais pas affaire au maître d'école.

— C'était un tyran..., l'infirmier. Hier, il m'a fait attendre, PLUS D'UN QUART D'HEURE, avant de panser mon vésicatoire!

— Dieu t'attend toi-même, scélérat. Il t'inspire le repentir. Écoute-le.. Je reviendrai te voir.

Deux jours après, une épaisse fumée sortait par les fenêtres d'une salle où on avait enfermé ce monstre. On court, on enfonce la porte... Il avait amoncelé les paillasses, y avait mis le feu... Il voulait incendier la maison.

On le descend dans l'un des cachots destinés aux condamnés à mort; on lui met la camisole de force. — Il paraît alors soumis, repentant; mais ses actes hypocrites ne peuvent échapper à l'œil exercé de l'aumônier, qui conjure les gardiens de se défier de cet homme.

Il avait dit: Je veux en tuer deux avant de mourir.

Un matin on trouva suspendu aux barreaux de fer du cachot où avait été renfermé le dernier des condamnés à mort, un cadavre froid et inanimé; c'était celui de cet assassin. Sa maigreur lui avait permis de se laisser glisser hors de la camisole de force; il s'était servi de la corde lacée sur ses reins, et s'était pendu, s'infligeant lui-même la peine réservée aux meurtriers. Puisse-t-il, pendant les dernières luttes contre la mort, avoir appelé à son secours la miséricorde infinie de Dieu!

Sa pauvre victime est morte, deux mois après, de la suite de ses blessures.

Et voilà ce qu'a produit la lecture de ce qu'on appelle aujourd'hui *Romans..., scènes de mœurs!...*

Une seconde visite à l'infirmerie offrira un tableau plus agréable à vos regards: voyez-vous, précisément en face du lit jadis occupé par le monstre, cet homme qui pleure... Il est malade de chagrin.—Venez près de lui...

— Bonjour, monsieur l'aumônier. Eh bien, l'avez-vous retrouvée?...

— Pas encore.

— Mon Dieu! pauvre enfant! je ne pourrai donc plus te revoir!... Elle est peut-être morte..., monsieur! Vous ne voulez pas me le dire.

— Je ne le crois pas, cher ami Après votre condamnation, votre petite fille, privée de sa mère, a été placée au dépôt des orphelins, puis envoyée en nourrice. J'ai fait, selon vos désirs, bien des démarches pour savoir où elle est; jusqu'ici mes courses ont été infructueuses.

— Comme je souffre! et cependant, vous le savez, monsieur, quelques caractères d'imprimerie, apportés chez moi par mon petit garçon, m'ont fait regarder comme coupable du vol commis à l'atelier, et j'ai été cruellement condamné à un an de prison; on m'a enlevé ma pauvre petite fille. Pitié pour moi, monsieur l'aumônier!

— Du courage, mon ami. Le fils de Dieu a subi une condamnation injuste. A bientôt.

Nous retrouverons cet homme aux ateliers, et vous saurez son histoire.

Nous arrivons près de la fenêtre qui ouvre sur le petit préau. Le jeune homme appuyé sur cette fenêtre est affecté d'une maladie de poitrine; il a reçu avant-hier les derniers secours de la religion; il est un peu mieux... Parlons-lui.

— Le beau temps vous ranime, mon ami, et la vue du jardin vous réjouit.

— Pas trop; les lilas reverdissent, ils poussent, et je m'en vas!... Les fleurs éclatent, elles tomberont, il est vrai, mais la nature ne meurt pas, elle s'endort, puis elle se réveille, belle et parée; et moi!...

— Et vous?... Que vous disais-je il y a deux jours?...

— Oh! il est vrai, je ne dois pas croire à une mort complète... La mort, de sa bouche glacée, ne souffle pas sur l'âme, elle ne l'éteint pas comme le vent éteint la lampe; elle n'a droit, pour le prendre, qu'à ce qui appartient à la terre, mais, de ses longs bras, elle

(1) Voyez avril et mai derniers.

ne peut étreindre, pour l'étouffer, ce qui vient du ciel!

— Et l'âme en vient, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur; mais, quand je ne serai plus sur la terre, vous consolerez ma mère et ma sœur...

Vous êtes étonnés d'entendre ce langage dans une prison; je vous l'ai dit, l'infirmerie retourne le condamné!

Nous ne la quitterons pas sans que je vous raconte une scène qui égayera un peu ce sombre tableau.

La science en tirera peut-être son profit, et la philosophie y verra un fait de plus à ajouter à tout ce qu'on a dit des pressentiments.

Il y a environ quatre ans, dans ce lit que vous voyez là à droite, et qui porte le n° 16, gisait un pauvre prisonnier, pas trop coupable. Il était tantôt bien, tantôt mal, subissant toutes les influences d'une maladie chronique. Son caractère gai, aimable, lui conciliait l'amitié de tous ses infortunés compagnons. Il allait de lit en lit, lançant pointes par-ci, calembours par-là. Il faisait rire, et on l'aimait. Par ses bons mots, par ses contes, seul il avait la puissance de dérider le front du père Léonard, un vieux de la vieille... prison de Bicêtre, surveillant et guichetier de l'infirmerie. C'était le loustic de ce lieu de détresse. Depuis quelque temps il avait eu plusieurs entretiens avec l'aumônier, qu'il appelait le *ministre de l'intérieur*.

Un soir qu'il paraissait encore plus en verve qu'à l'ordinaire, il interrompt tout à coup la conversation, et dit d'un air assez singulier:—Mes amis, je crois que je vais appareiller bientôt; il faut que je fasse mon testament.

Un condamné crevant les yeux d'un infirmier.

— Ne plaisantons pas avec ces choses-là, lui dit un de ses interlocuteurs.

— Père Léonard, envoyez chercher l'aumônier, il faut qu'il signe mon passe-port; je suis décidé à partir.

— Pas de mauvaises plaisanteries, ou ça va mal aller...

— Georges, je te donne ma cravate bleue; Pied-Noir, tu prendras mes pantoufles. Père Léonard, faites venir l'aumônier.

— Si vous ne cessez pas vos propos, je vais vous faire mettre à l'ombre.

— Eh bien! je vous donne ma pipe, à vous, et je vais me coucher.

Il se met au lit; chacun croit qu'il s'amuse...

— Vous ne voulez pas me faire parler à l'aumônier?... Eh bien! je ferai mes affaires tout seul.

Il prend son livre, récite quelques prières... Une heure se passe; on ne l'entendait plus... On s'approche du lit..., il était mort.

A la visite suivante, l'aumônier gronda; mais tous avaient été induits en erreur par le ton et les manières de ce pauvre homme.

Traversons rapidement la salle des vieillards... Partout ailleurs, la vue des cheveux blancs inspire le respect; ici, à peine fait-elle naître la pitié. La plupart de ces misérables ont vieilli dans le crime, et c'est après avoir traîné leur existence de prison en prison, après avoir passé de longues années aux bagnes, que de nouveaux crimes les ont conduits dans le lieu où vous les voyez; et s'ils sont séparés des autres détenus, c'est que plusieurs d'entre eux ne se sont fait connaître que comme d'habiles professeurs du crime.

Tout près d'eux se trouve la salle des séparés, appelés,

en style de prison, les *musiciens*. Dans ce langage, faire de la musique signifie dénoncer, révéler. Si l'un de ces hommes apparaissait un instant sur le grand préau, il éprouverait probablement le sort qu'aurait à craindre un infortuné tombant dans la fosse des ours au Jardin des Plantes. C'est pour cela que tous les délateurs sont mis à part. Ils ne valent pas mieux que les autres. Ce n'est pas le zèle pour les intérêts de la société qui les a déterminés à faire connaître leurs complices, ils voulaient diminuer leurs peines, et souvent la vengeance les a portés à cette dénonciation. Disons-le cependant; en favorisant un peu les révélateurs, on est parvenu à rendre plus rares les

Saint Jean l'évangéliste et le brigand. Tableau de Champmartin. (Chapelle de la Roquette.)

réunions, les bandes associées pour la perpétratien des crimes.

Il y a à la Roquette une autre espèce de *séparés* : ce sont ceux qui vivent habituellement dans leurs cellules; car tous ne sont pas assujettis au système cellulaire; vous l'aviez peut-être pensé en lisant les descriptions des prisons, les *Conducteurs de l'étranger dans Paris*, et autres ouvrages qui font des contes! nous, nous faisons de l'histoire. La Roquette n'est pas une prison cellulaire, le système de l'isolement n'y est observé que pendant la nuit; le jour, tous y vivent en commun, excepté ceux que nous appelons les séparés, et que nous allons visiter ensemble.

La cellule est un rectangle parallélogramme de 3 mètres de longueur sur 1 mètre 80 cent. de largeur. Une

fenêtre, garnie d'énormes barreaux de fer, permet un libre passage à l'air, et interdit la sortie au prisonnier. Son lit de fer est pourvu d'un matelas, d'un drap et d'une couverture. Entrons dans celle-ci, nous allons y trouver un poëte. Quelques peccadilles contre le règlement de la prison, et son goût particulier, le retiennent dans l'isolement. C'est une imagination bouillante, un jeune homme plein d'ardeur, plus coupable par la perversité des sentiments qui l'animaient quand il est venu ici, que par le petit vol qui l'a fait condamner à un an d'emprisonnement. En effet, il serait difficile de rencontrer plus de haine contre la société, plus de férocité, plus de désir de vengeance cruelle, qu'il ne s'en trouve dans les vers qu'enfanta sa muse à son arrivée à la prison.

Vous allez en juger... Entrons.

— Bonjour, Francisque.

— Que je suis heureux de vous voir, monsieur!

— Vous avez l'air furieusement agité... Vous étiez monté sur Pégase?...

— Et j'allais au galop... Je traduisais un psaume; car vous avez sanctifié ma muse, si impie, si immorale... Tenez, je vais vous lire...

— Oh! pas encore; lisez-nous d'abord les premiers vers que vous m'avez adressés, les vers de la Saint-Matthieu.

— Ah! vous voulez me faire expier mes fautes... Je mérite cette humiliation, je m'y soumets. Les voici ces vers...; lisez vous-même, je n'ai pas le courage de le faire.

Je suis prêt à quitter le sentier que je suis
Pour louer Jéhovah, celui qui dit: *Je suis!*
Mais le précepte saint de ce maître suprême
Ordonne de chérir l'homme comme soi-même.
Et moi, je maudis l'homme. Il m'a fait tant souffrir!
Je le hais... Je le hais, et je voudrais mourir
En déchirant son cœur, en ouvrant ses entrailles,
Et, comme un damné, rire au sein des funérailles,
En broyant dans mes mains le dernier des mortels.
Satan! viens me venger de ces êtres cruels.
Je serai pour jamais, à la mort, à la vie,
Plein d'amour, de bonheur, de crime, d'infamie,
Ton serviteur fidèle. Adieu, Satan, j'ai dit,
Et signe sans effroi: Gabriel le Maudit.

— Oh! monsieur, vous savez comme mon cœur est changé, combien de larmes ont coulé de mes yeux! Dieu m'a pardonné, je l'espère.

— Pauvre enfant! lisez-nous votre dernier ouvrage.

— C'est une imitation du psaume *Benedicam Dominum in omni tempore.*

O Muse, prends ta lyre, et que tes doux accords
Annoncent aux mortels, accablés de remords,
Les pures voluptés que le repentir donne
A ceux dont la vertu reverdit la couronne...
Un prêtre du Seigneur, ministre de bonté,
Vint dans le lieu d'opprobre où l'on m'avait jeté.
Son air, sa voix, son geste et sa noble éloquence
Donnaient à mon esprit la force et l'espérance.
Il vantait la douceur de l'aimable vertu.
Il disait: « Pour le mal, que le bien soit rendu. »
Il prêchait le pardon comme son divin maître...
Et moi, m'humiliant sous la main du bon prêtre,
Je pleurai, je gémis: Dieu bénit mes efforts;
Ma sincère douleur fit taire mes remords.
Je bénirai mon Dieu pendant toute ma vie,
Ma langue publiera sa grandeur infinie.
Non, mon cœur, je le sais, n'est pas fait pour haïr,
Mais pour aimer, prier et louer et bénir.

Le bon Francisque, jadis si misanthrope, est sorti de prison; il est marié, il rend heureuse sa famille, il a tenu parole.

Vous voyez qu'il n'y a pas que des tableaux sombres et hideux dans notre prison; n'allez pas croire pourtant qu'elle ne soit peuplée que de braves gens. Nous allons visiter des lieux où nous ne trouverons pas de vertus à admirer.

Suivez-moi dans les cachots. Que le mot ne vous fasse pas peur. Les cachots ne sont pas ici ce que les ont faits nos romanciers; pas de noirs souterrains, pas de chaînes scellées aux murs, pas de cercles de fer, non; ce ne sont cependant pas des lieux de plaisance.

Le condamné y est enfermé dans un espace de deux mètres de longueur sur un mètre de largeur; l'air et le jour n'y arrivent pas immédiatement du ciel, ils passent par un corridor assez étroit sur lequel s'ouvrent ces cellules de punition.

C'est le parquet sans paille, sans couverture, qui sert de lit au coupable; il est nourri de pain et d'eau. Lorsqu'il y entre, on lui ôte son mouchoir et sa cravate. Des tentatives de suicide ont nécessité ces mesures, et, malgré ces précautions, plusieurs misérables s'y sont pourtant donné la mort.

Pendant l'hiver, les cachots sont redoutés; pendant l'été, les détenus les craignent peu. On y est condamné pour insubordination, pour vol, pour menaces et quelquefois pour des crimes.

Écoutez ce forcené qui, courant çà et là dans le cachot, fait tant de bruit avec les fers qu'on a été forcé de lui mettre aux pieds; il écume de rage, il blasphème. On lui a enlevé un outil, à l'aide duquel il voulait, disait-il, tuer un surveillant, n'importe lequel. Il y a quatre jours, en montant à sa cellule, précédé et suivi des autres prisonniers, ce monstre, saisissant d'une main l'un des barreaux d'une porte de fer pour se raidir avec plus de force, a frappé de son pied, pourvu d'un énorme sabot, un pauvre jeune homme, qui a reçu le coup en pleine poitrine; il est mort hier, la veille du jour où il devait être libéré.

Quittons ces lieux d'horreur et visitons les ateliers.

La salle la plus vaste est destinée à la fabrication des chaussures en lisières: c'est un métier qu'on apprend facilement; et comme un grand nombre de détenus, abandonnés par leurs parents, voués par leur inconduite à une vie nomade, ne savent rien, n'ont exercé aucun état, ils font des chaussons et sont divisés en deux classes: les natteurs s'occupent du tissage, les claqueurs y appliquent la semelle. Le tissage se fait à l'aide d'une aiguille à pointe recourbée, qui est souvent devenue, à la prison, l'instrument d'un crime, malgré toutes les précautions prises pour empêcher les détenus d'emporter leurs outils hors des ateliers; les supprimer, ce serait supprimer le travail, et l'expérience a démontré que le désœuvrement dans les prisons faisait naître les inconvénients les plus graves.

Ce vieillard à cheveux blancs, que vous voyez parmi les serruriers, a tué son propre fils. D'abord condamné à mort, son repentir et son grand âge lui ont mérité une commutation de peine. Il pleure presque sans cesse, et je vous assure qu'il est difficile de se défendre d'une profonde émotion, quand une larme, tombant de ses yeux, fait crier le fer rougi qu'il tient à la main...

Voici les ébénistes. Reconnaissez-vous cet homme qui travaille avec tant d'ardeur à vernir ce joli nécessaire?... Vous l'avez vu à l'infirmerie, c'est lui qui était malade de chagrin.

— Eh bien, mon brave, la cloche vous appelle dans la

cour; tous vos compagnons sortent, et vous ne quittez pas la besogne?

— Monsieur, j'ai obtenu la permission de travailler, j'ai assez de ma récréation du soir; je gagne ainsi trois sous de plus par jour, et, depuis que vous avez retrouvé ma petite fille, je suis si heureux de vous remettre pour elle le produit de mon travail! Est-elle bien, monsieur?

— Vous la verrez bientôt, mon brave.

— Encore trois mois!...

— Peut-être avant; continuez à bien vous conduire, Dieu abrégera votre peine.

Ce pauvre père donne chaque semaine 2 francs pour sa petite fille, et cependant les détenus n'ont guère d'argent à leur disposition. Ceux qui travaillent le plus gagnent à peu près 1 fr. 50 c. par jour; la moitié leur appartient, et on ne leur en donne que le quart, l'autre quart forme une masse qui leur est donnée quand ils sortent de prison.

II. La chapelle. — Curieuse légende. — Un tableau de maître. — Chants des prisonniers. — Les fruits d'un sermon. — Nouveau genre de papier à lettre. — L'antre d'une mégère. — Encore un pendu. — Il ressuscite. — Intéressante histoire d'un jeune libéré. — Le barbier de la prison. — La lingerie. — La robe de Déjanire ou la chemise d'un lion.

Au centre de la maison, théâtre où se jouent tant de scènes d'immoralité, s'élève comme contraste à tant d'horreur, la chapelle qui a pour tout ornement son autel au-dessus duquel est placé un magnifique tableau de Champmartin. Le sujet a été fourni par cette légende:

Saint Jean l'Evangéliste rencontra, pendant les dernières années de sa vie, un jeune orphelin. Ses courses apostoliques ne lui permettant pas de se charger de son éducation, il le confia à un évêque qui eut trop de condescendance pour son élève. Des amis trompeurs l'entraînèrent dans les désordres auxquels ils se livraient, et bientôt, sourd aux sentiments de l'honneur, il devint le chef d'une bande d'assassins qui effrayaient les populations voisines de la ville. Quelques années après, saint Jean demande à cet évêque le dépôt qu'il lui a confié. Le prélat baisse les yeux, et lui fait connaître la conduite de ce jeune homme. — Le bon vieillard parcourt le désert; il est arrêté par des voleurs. — Conduisez-moi à votre chef, leur dit-il. Cet assassin, demi-nu, aperçoit son ancien protecteur, se jette dans ses bras; un poignard, attaché à sa ceinture, tombe à terre. — Saint Jean l'embrasse et le convertit. C'est la scène qu'a représentée le pinceau du peintre célèbre.

La chapelle! c'est là que, chaque dimanche, les détenus assistent aux saints mystères; ils y viennent librement. Le règlement de la maison, dont la population se compose de catholiques, de protestants, d'israélites, de mahométans quelquefois, ne contraint personne à se rendre aux exercices du culte; cependant ils y viennent presque tous et s'y tiennent dans la posture décente qu'exige la sainteté du lieu. Les malades entendent la messe dans une tribune contiguë à l'infirmerie. C'est aussi dans cette tribune que se placent les condamnés à mort.

Autour de l'autel se pressent un certain nombre de détenus, dont les voix, sagement exercées, font entendre des chœurs exécutés avec ensemble et précision, et qui quelquefois sont répétés par la masse des assistants. L'âme est vivement impressionnée quand on entend plus de quatre cents de ces hommes, dont les voix frappent l'air de leurs chants religieux.

Il est aisé d'observer que leurs cœurs sont alors plus calmes et comme étrangers à leur état normal. Leurs visages, qui ordinairement ont une expression si dure, si farouche, revêtent des formes plus douces et plus dignes.

Leur esprit, ainsi préparé par ces chants, se laisse plus facilement convaincre par les paroles que leur adresse le ministre de l'Evangile. Les émouvoir n'est pas chose facile, je vous assure, et pourtant on y réussit quelquefois.

Un jour on leur parlait de la piété filiale, du coup mortel qui avait frappé leurs mères à l'instant de leur condamnation, et, le jour même, l'aumônier reçut plusieurs lettres dans lesquelles les condamnés le priaient de leur procurer une entrevue avec leurs mères. L'un d'eux, auquel la manie d'écrire nuit et jour, à la cellule, au dortoir, aux ateliers, partout enfin, avait fait interdire l'usage du papier, s'imagina de tracer ces mots au crayon sur un lambeau de sa chemise (nous pouvons exhiber l'original):

« Que ma mère doit souffrir! Depuis trois mois, elle « ignore complétement ce que je suis devenu. Oh! mon- « sieur, *avant la nuit*, je vous conjure, allez lui annon- « cer que je suis encore au monde... »

Triste mission!... dire à une mère: votre fils est retrouvé, mais, hélas! dix ans de travaux forcés vont l'arracher à vos embrassements. Pauvre aumônier! il remplit sa mission, et vous allez voir comme il en fut payé.

Il était huit heures du soir quand il arriva à l'entrée d'une vieille maison, située sur le bord du canal Saint-Martin. Il monte et parcourt en tâtonnant toute la longueur d'un obscur corridor. — Il frappe, ou plutôt il se heurte dans une porte. — On ouvre, et une femme échevelée, les yeux rouges, la face vineuse, lui dit d'une voix rauque et brève: — Qu'est-ce que vous voulez?... A cette brusque interpellation, il ne savait s'il devait dire: madame, mon enfant, ma bonne. Je crois que dans son trouble il se servit de ces trois expressions, et il entra dans une chambre où un enfant presque nu gisait à terre sur un peu de paille; eh! ma foi, il eût été difficile de savoir s'il avait reçu le jour à la côte de Guinée ou sur le bord du canal, au sein de la population de la première ville du monde, tant il était noir. Une seconde inspection fit connaître que cette couleur était le résultat de la négligence de sa marâtre, qui se hâtait de cacher derrière un rideau crasseux un plat et quelques bouteilles vides. Elle fut interrompue dans ses mouvements très-précipités par ces mots d'une petite fille de cinq ans: — Maman, *donne-moi d'autre jambon.* La réponse fut: Que voulez-vous, monsieur? paroles articulées d'un ton dur et adressées encore à l'aumônier.

— Ce ne sont pas là vos seuls enfants, madame?

— Ah! je vous sens venir. Vous voulez me *tarabuster des indignités de Guillaume.* Ma foi, je ne m'en mêle plus.

— Guillaume a été coupable; Guillaume se repent, il désire voir sa mère et lui demander pardon.

— Dites-lui que c'est un sot; qu'il ne devait pas se laisser prendre. Est-ce que je n'ai pas lu le journal? il a tout avoué; il s'est fait condamner aux galères. En v'là un garçon qu'a de l'esprit!

— Il est décidé à bien se conduire; venez le voir.

— Dites-lui que sa mère est pour lui comme une étrangère.

— Ce langage me fait penser que vous n'êtes peut-être pas *étrangère* à ses fautes, madame. Bonsoir.

Et le pauvre aumônier, pour ne pas trop alarmer Guillaume, fut obligé de lui dire qu'il avait trouvé une femme à l'adresse indiquée; mais qu'il n'avait pas rencontré *sa mère.*

N'importe ! le prisonnier avait été vivement ému ; il a pris de bonnes résolutions. Il est à Rochefort maintenant, et on ne désespère pas d'en faire un honnête homme.

Autre exemple. Il arrive un matin au guichet.

— Oh ! monsieur, quel malheur ! — Quoi ? — Un homme s'est pendu ! — Où est-il ? — A la pharmacie.

Etendu sur un fauteuil, un misérable respirant à peine, ayant les yeux éteints, la gorge entourée d'un cercle livide, symptôme de la strangulation, le visage tout noir..., voilà le spectacle qui s'offre à l'aumônier.

A droite, le médecin ; à gauche, le directeur ; à côté, une corde fabriquée avec les lambeaux d'une chemise.

— Malheureux ! c'est moi, c'est l'aumônier !...

Les yeux du mourant s'ouvrent... et se referment.

— Docteur, l'asphyxie ne sera pas complète ?

— Non, s'il prend quelques gouttes d'eau..

— Oh ! mon ami, pour moi ! (Signe négatif.)

— Infortuné ! je le sais, vous êtes condamné à perpétuité ; mais la perpétuité de la terre n'est rien, comparée à celle de l'autre vie, aux tourments de laquelle vous vous condamnez vous-même. (Signe négatif.)

— Ami ! tu m'as demandé un service, il y a trois jours, je te l'ai rendu ; je t'appellerai ingrat, si tu dis encore non.

Et la main tremblante de l'aumônier pressait le vase sur les lèvres du pendu...

Il ouvrit les yeux, il but enfin, il respira.

Maintenant il jouit d'une santé parfaite, et il a souvent remercié le prêtre d'avoir, comme il le dit dans son langage, rallumé sa chandelle.

Ces résultats compensent un peu les douleurs de l'aumônier ; mais convenez qu'il a de terribles quarts d'heure à passer à la Roquette.

(*La fin au prochain numéro.*) L'abbé A.-M. TOUZÉ.

L'abbé A.-M. Touzé, aumônier de la Roquette (1).

ANECDOTES.

La Société des artistes a publié un tout petit livre, gros d'amusement ; c'est l'*Almanach des lettres et des arts, à l'usage des gens d'esprit... et autres*. On y trouve une foule d'anecdotes comme celles-ci :

Un de nos confrères reçut un jour d'un bourgeois gentilhomme, enrichi dans les affaires, une invitation de bal, au bas de laquelle se trouvait cet avis singulier : « On est prié de ne pas venir en bottes. » Il paraît que l'amphitryon comptait sur une société assez mêlée. Notre ami remercia en ces termes :

« Les souliers de M. W..., très-flattés de l'invitation particulière dont ils sont l'objet, auront l'honneur de s'y rendre ; mais leur maître craint de ne pouvoir les accompagner... »

— M. Charles Briffaut, académicien fort connu du faubourg Saint-Germain, se trouvait à la campagne chez Mme de la Briche. Une petite fille, Mlle Mathilde de Fezensac, qui est aujourd'hui une des femmes les plus distinguées de Paris, lui dit brusquement :

— Monsieur Briffaut, pourquoi avez-vous le nom d'un chien ? Vous savez : « Briffaut était bon chien de chasse. »

— Mademoiselle, répondit le futur immortel, je vais satisfaire votre curiosité. Mes ancêtres, à une époque fort reculée, étaient des chiens ; mais ils sont devenus méchants, et le bon Dieu, pour les punir, les a condamnés à devenir des hommes.

Il y a beaucoup d'esprit et de philosophie dans cette réponse.

— Egoïste comme un angora, Chérubini avait la courageuse indépendance d'un aigle. Quand l'Empereur daignait lui donner un de ces avis que chacun s'était habitué à transformer en oracles, le maestro se rebiffait. Aussi Napoléon ne l'aimait guère, et il le lui témoignait, jusque-là qu'un soir, à la suite d'une première représentation, il dit à l'artiste :

— Trop de bruit, trop de bruit ! Votre musique est superbe, mais elle me fatigue.

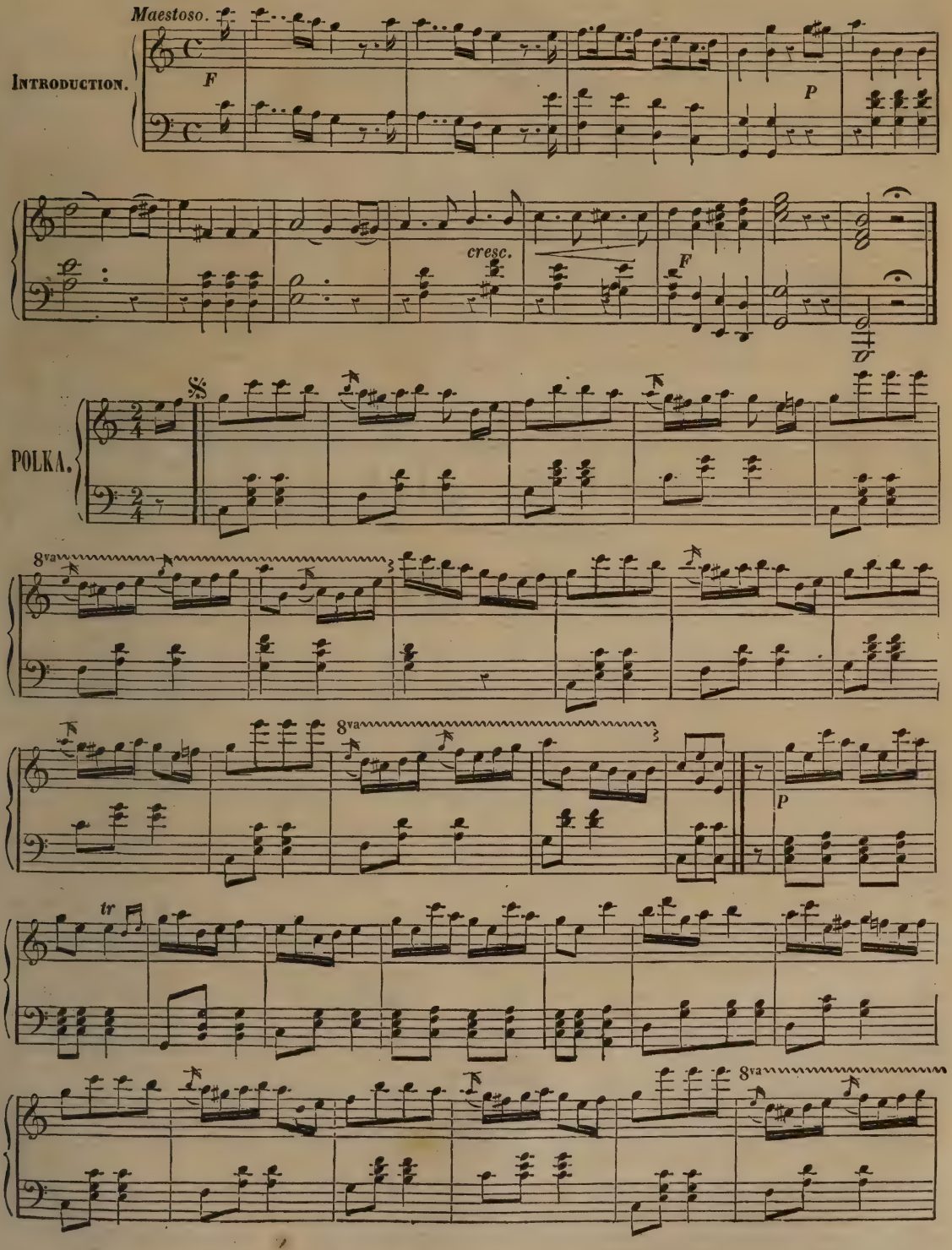
— Tant pis pour Votre Majesté, repartit en s'inclinant Chérubini.

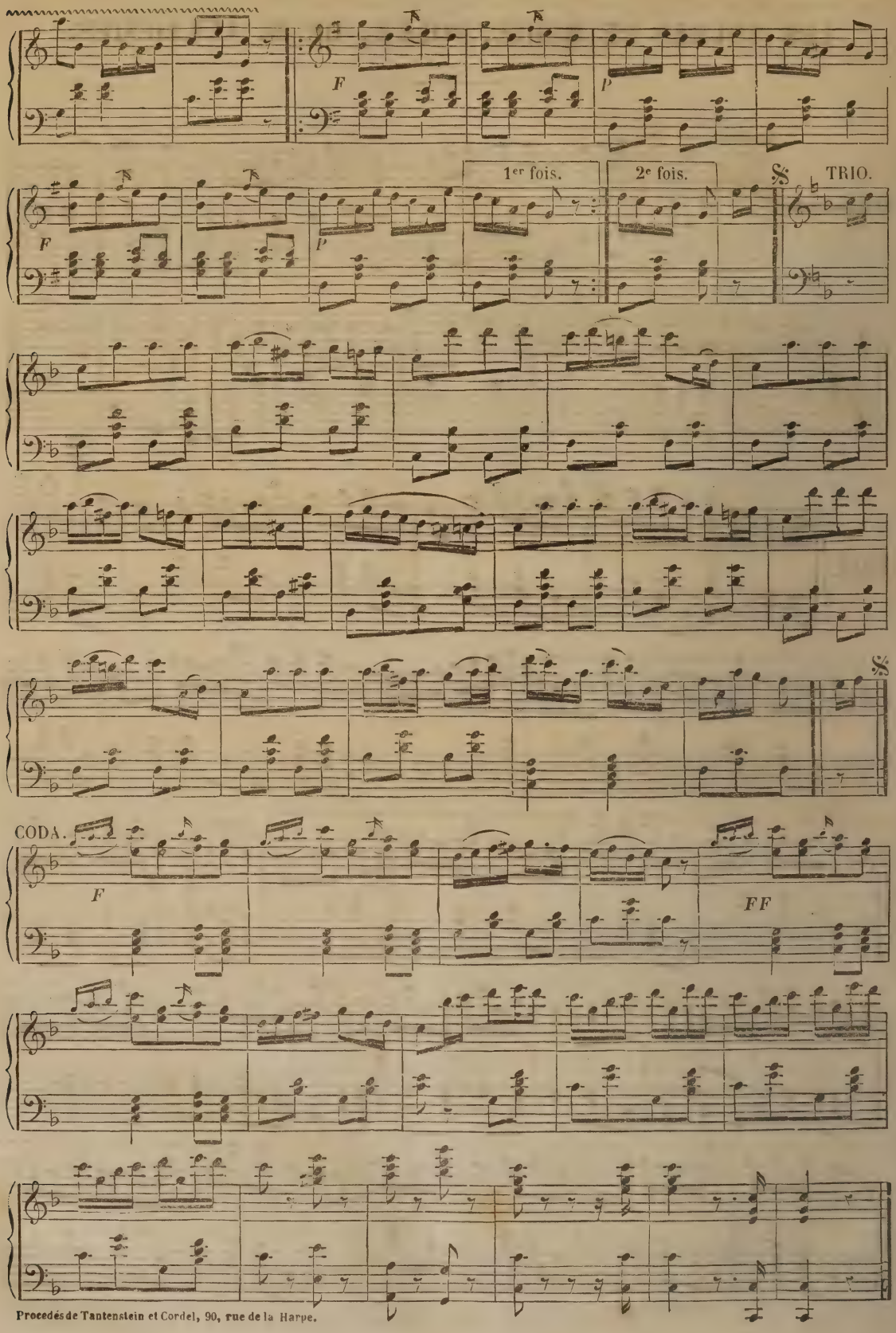
Du reste, il était caustique avec tout le monde. Un jeune musicien l'avait prié de lire un de ses manuscrits et de lui en donner son avis. Quelques jours après, l'artiste revint s'informer de son sort. Que fait Chérubini ? il se retranche à l'abri de son accent italien qui l'empêche de se faire facilement entendre, et dont il a soin d'exagérer encore l'embarras : « Zé né sais, articule-t-il, si vous mé comprénez ; zé né parle pas bien lé francés. Lé concerto, zé l'ai vu, et zé l'trouve... comé vous dire... *très-mauvés*. Perdonnez-mi, si vous né comprénez pas bien ; c'est *très-mauvés*. Lé francés, il n'est pas mon langaze naturel, et comprénez-vous un peu quand ze dis : *Très-mauvés, très-mauvés ?*

Cette scène dura jusqu'au moment où le pauvre compositeur, lassé de répondre : « Oui, oui..., j'entends bien », gagna la porte et s'esquiva.

(1) Nous devions à nos lecteurs ce portrait, et nous le plaçons ici, au risque de froisser la modestie de l'original. Comme collaborateur précieux du *Musée des Familles*, comme ministre de Dieu dans ce gouvernement spirituel de la Roquette, « *où il a de si terribles quarts d'heure à passer* », comme écrivain moraliste joignant la pratique la plus dévouée à la théorie la plus intelligente, M. l'abbé Touzé mérite à tous égards l'*illustration* dont nous lui faisons hommage, et à laquelle s'associera la reconnaissance de tous nos lecteurs. P.-C.

LES BOULES DE NEIGE, POLKA, DE M. AULAGNIER.





Procedés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

JOURNAL DU MOIS.

LE CHARIOT D'ENFANT.

Quand les théâtres quittent l'ornière de la politique et du scandale, nous sommes toujours prêts à louer leurs efforts littéraires. L'Odéon nous en fournit une occasion nouvelle. Pour le mérite et le succès, le *Chariot d'enfant* sera le pendant de *François le Champy*. Le second Théâtre-Français a rempli sa plus noble mission, en confiant à deux poëtes, comme MM. Méry et Gérard de Nerval, la révélation de ce curieux ouvrage du roi indien Soudraka, qui vivait cinquante-six ans avant l'ère chrétienne.

C'est le cas de dire avec Gaspard, notre maître d'école: Rien de nouveau sous le soleil! — Ce roi-poëte de l'ancien monde en remontrerait à nos plus habiles dramaturges pour l'étude des caractères, l'agencement de l'intrigue et les combats de la passion.

Cependant les Indiens, comme les Grecs, n'avaient point de théâtres suivis. Les représentations dramatiques étaient chez eux des cérémonies religieuses, données par le gouvernement, à de longs intervalles, en plein air, ou dans des cours extérieures, disposées pour la circonstance. Cette circonstance était le couronnement d'un roi, ou la fête de quelque divinité. Il y avait, en outre, dans chaque palais, un salon appelé salon de musique, où l'on faisait alterner les chants, la danse et la comédie. On lit à ce sujet dans le *Sanjita Ratndcara*:

« La salle où la représentation a lieu doit être spacieuse et élégante. Elle doit être couverte d'une toile supportée par des piliers richement décorés et garnis de guirlandes. Le maître de la maison doit être placé au centre, sur un trône; à sa gauche doivent être assises les habitantes des appartements princiers; à sa droite, les personnes de distinction; derrière lui doivent être assis les principaux officiers de l'Etat ou de sa maison; les poëtes, les astrologues, les médecins et les hommes de science doivent être placés au centre. Des femmes de service, distinguées par leur beauté et leur extérieur, doivent être auprès de la personne du maître, avec des éventails, tandis que des hommes avec des cannes doivent être disposés pour maintenir l'ordre, et des gardes armés placés dans les différentes directions. Quand tout le monde est assis, les musiciens doivent paraître exécuter quelques airs; après quoi la principale danseuse doit s'avancer de derrière le rideau, saluer l'assemblée, au milieu de laquelle, en même temps, elle jette des fleurs; puis elle déploiera son talent. »

Ces plaisirs étaient le privilége des grands et des lettrés.

Les pièces indiennes sont presque toutes écrites en sanskrit, langue savante, qui était pour les peuples indous ce qu'est le latin pour les peuples de l'Europe. Ces pièces se composaient invariablement de dix actes et duraient au moins cinq heures. Il nous en reste une soixantaine. Calidàna, le plus célèbre auteur, n'en a laissé que trois. Le théâtre indien se divisait en trois genres: le *nratya* (drame parlé), le *nritya* (pantomime), et le *nritta* (ballet). Ces trois genres se subdivisaient en opéras, tragédies, comédies, vaudevilles, mélodrames, pièces militaires, arlequinades, drames joués par un seul acteur ventriloque, imitant plusieurs voix, etc., etc. On voit qu'au lieu de rien inventer depuis deux mille ans, l'art théâtral s'est plutôt simplifié et réduit. Chaque représentation commençait par un prologue historique ou biographique, et se terminait par une bénédiction et une prière. Le prologue du *Chariot d'enfant* rappelle ainsi l'auteur de cet ouvrage. « Il fut un poëte dont l'extérieur avait la majesté de l'éléphant; les yeux, la vivacité de la perdrix; le visage, l'éclat de la pleine lune, etc. Issu de la race des Tchatriyas, il se nommait Soudraka. Il vit son fils assis sur le trône, et centenaire il entra dans la flamme. Le drame que nous allons représenter est son œuvre.»

Pendant les intermèdes, un acteur, placé près du théâtre, expliquait les points obscurs de la pièce, et un autre acteur, espèce de clown, divertissait le public par ses tours.

Trois grandes règles dominaient la poétique dramatique: 1° les héros ne devaient jamais déroger à leur vertu; 2° la femme d'autrui ne pouvait être l'objet d'une séduction (L'application de cette loi supprimerait aujourd'hui les dix-neuf vingtièmes de nos pièces); 3° les dénoûments malheureux étaient rigoureusement interdits.

Voici maintenant le fond du *Chariot d'enfant* (*Mritchtchati*), mot à mot: *Chariot de terre cuite.*

Tcharoudatta, ancien ministre, disgracié et ruiné pour avoir été trop honnête, vit dans un pauvre réduit, avec sa femme Madhavia, Rohsena, son enfant, et son fidèle serviteur Metreya. Une Madeleine de l'Inde, Vasantasena, qui expie ses fautes par le repentir, et qui a la plus pure affection pour Tcharoudatta, se réfugie un soir chez lui contre les poursuites de Samsthanaka, frère débauché du roi régnant. Sauvée par le sage et touchée de sa misère, elle lui laisse en garde ses bijoux qu'elle compte ne jamais reprendre. Puis elle découvre un horrible complot tramé par le jeune prince pour se défaire de Tcharoudatta et lui enlever sa femme. Ici vient la charmante scène qui explique le titre. Le fils du ministre pleure parce qu'on ne lui a donné qu'un chariot de terre cuite. Vasantasena lui remet des pierreries pour avoir un chariot d'or et le remplir de diamants.

Puis, se régénérant par un dévouement déjà presque chrétien, elle expose sa vie pour la femme de l'ancien ministre. Le prince a tendu à ses deux victimes un piége infaillible, en rappelant Tcharoudatta et Madhavia à la cour, au nom du roi son frère. Le mari sera arrêté en route, et l'épouse ravie par les agents de Samsthanaka. Vasantasena se livre à la place de celle-ci; le prince trompé la poignarde, et accuse du crime Tcharoudatta, trouvé sanglant à côté d'elle, au moment où il lui prodiguait ses secours. Mais un voleur-artiste, personnage fort plaisant du drame, se réhabilitant aussi à la fin, démasque le vrai coupable devant le roi, qui reprend tout de bon son ancien ministre, et punit son frère comme il le mérite. Vasantasena, rappelée à la vie par un mendiant bouddhiste, reparaît sur la scène, et Madhavia lui tend la main, en lui disant: *Ma sœur!* ce qui la rachète et lui donne le rang d'épouse.

MM. Méry et Gérard de Nerval ont jeté des flots de poésie sur ce canevas. Le directeur l'a encadré de décorations magnifiques, et les acteurs, MM. Deshayes, Clarence, et Mme Laurent, ont complété le succès.

WORDSWORTH. MM. DE BLAINVILLE ET GAY-LUSSAC.

Il n'est rien de tel que la mort pour varier les choses de la vie! Le mois dernier, le crayon de nos dessinateurs se jouait aux portraits des nains et des géants; et voilà que, ce mois-ci, trois figures des plus graves et des plus illustres viennent prendre rang dans notre galerie: le célèbre poëte anglais Wordsworth, et MM. de Blainville et Gay Lussac de l'Académie des sciences, tous trois disparus presque en même temps de la scène de ce monde; sans compter l'empereur de la Chine, qui vient aussi d'*entrer dans la flamme*, comme dit le roi Soudraka, et dont vous parlera notre prochain numéro, si la grande muraille chinoise laisse transpirer quelques détails.

William Wordsworth, le chef de l'école des poëtes lakistes (*Lach-School*), ainsi nommés à cause de leur prédilection pour les lacs, était né en 1770, à Cockermouth,

dans le Cumberland. Il étudia à Cambridge, et se révéla poëte avant d'être homme. Sa *Promenade du soir*, ses *Ballades lyriques*, son *Excursion*, ses *Souvenirs d'un Touriste*, lui firent d'autant plus de réputation que leur mérite fut plus violemment contesté. Son originalité consiste à dire les plus grandes choses le plus simplement possible. Cette prétention le mène parfois à la trivialité, mais le conduit souvent au sublime et à la profondeur. Personne n'a mieux rendu les sentiments intimes du cœur et les merveilles inaperçues de la nature. Notre poëte Sainte-Beuve et son école se rattachent à lui par leurs qualités et par leurs défauts. Wordsworth a vécu et s'est éteint dans un charmant ermitage de Grassmere (Westmoreland). Il a eu le courage, dans ses dernières années, de renier les excentricités radicales et les boutades misanthropiques (on dirait chez nous *socialistes*) des ouvrages de sa jeunesse.

— Le 1er mai, un train du soir partait sur le chemin de fer de Rouen. Un homme fort âgé, mais encore vigoureux, prit place dans un wagon, et s'y endormit au bout de quelque temps. Ses compagnons de route admiraient la profondeur de son sommeil. Rien ne pouvait le réveiller, ni les coups de sifflet si aigus du conducteur, ni les conversations les plus bruyantes, ni le roulement foudroyant du convoi sous les tunnels, ni les rumeurs diverses et les appels retentissants des stations. On s'inquiéta enfin de cette étrange immobilité ; on appela, on secoua le dormeur..., il était mort !

Ses bagages et ses papiers indiquèrent aussitôt son nom.

C'était une des illustrations de la science contemporaine, M. Ducrotay de Blainville, membre de l'Institut et successeur de Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée, au Muséum d'histoire naturelle.

Né, en 1778, à Arques (Seine-Inférieure), M. de Blainville s'était fait remarquer de bonne heure à Paris. Il suppléa Cuvier, son illustre maître, avant de le remplacer. Il se fit recevoir docteur en médecine, sans renoncer à l'anatomie. Il disséqua des milliers d'animaux, qu'il classa de la manière la plus ingénieuse. Il publia une foule de Mémoires, et continua les travaux de Vicq-d'Azir. Ses leçons au Muséum étaient des plus suivies et des plus agréables. Au don d'une parole facile, claire, abondante, il joignait un talent de dessinateur qui rendait ses démonstrations palpables.

Un jour, il visitait un de nos plus célèbres artistes. Ne le trouvant pas dans son atelier, il examina un de ses tableaux, où figurait un groupe de lions. Ce groupe était défectueux. M. de Blainville prend un crayon et une grande feuille de papier ; il l'applique sur la toile et y dessine les lions avec une perfection telle, que l'artiste, en rentrant, effaça son groupe et copia celui du savant.

Suivant les goûts simples et modestes de sa vie, M. de Blainville a été inhumé sans autre pompe que le concours empressé de ses collègues, de ses amis et de ses élèves.

— Neuf jours après, une renommée plus grande encore s'éteignait au Jardin des Plantes : M. Gay-Lussac (Nicolas-François), ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ancien député, ancien pair, professeur de physique au Collége de France, et de chimie au Muséum, membre de l'Académie des sciences, collaborateur de MM. Thénard et de Humboldt, auteur de découvertes importantes dans toutes les branches de la physique et de la chimie, etc. Né la même année que M. de Blainville, à Saint-Léonard (Haute-Vienne), victime, en pleine leçon, d'une expérience trop hardie, M. Gay-Lussac souffrait depuis longtemps, et s'était fait transporter du Limousin, il y a trois mois, dans un état désespéré. Toutes les sommités de l'Institut ont rendu des hommages publics à sa tombe. Sa mort laisse dans la science un vide difficile à combler.

Paris, 1850. — Typographie HENNUYER et Cie, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE NATURELLE. -- ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

MONOGRAPHIE DE LA ROSE.

Bouquet d'après Van-Huysum. Roses, pavots, mauves, etc. ((1) *Voyez le numéro de mai dernier.*)

Un concours littéraire entre quatre lycéens. — Les trois roses. — Dialogue entre une jeune fille, un savant et un homme de lettres. — Espèces et variétés. — Rôle scientifique. — Légende indienne. — Le canal d'eau de roses. — La rose chez les parfumeurs. — La rose du compas. — La rose en architecture. — Rôle historique. — Guerre des deux Roses. — La rose pontificale. — Les roses du Parlement.

Aux vacances de la Pentecôte, j'avais emmené à la campagne quatre jeunes lycéens, qui se préparent à leur examen du baccalauréat. Pendant les heures de travail qui devaient couper leurs plaisirs, j'ouvris entre eux un concours littéraire, et je leur donnai pour sujet de composition — la première rose qui venait d'éclore dans mon jardin. Ils se récrièrent d'abord sur la vulgarité de la matière; mais je leur démontrai qu'elle pouvait fournir un volume d'observations ou de révélations curieuses, et comprenant enfin que les ignorants seuls et les sots croient tout savoir, ils se mirent courageusement à l'œuvre. Voici l'ouvrage de celui auquel je décernai la palme, formée du sujet même de la composition, couronnant une copie du chef-d'œuvre de Van-Huysum. Je crois que cet ouvrage peut servir de modèle aux pères de famille qui voudront faire comme moi. S'ils en jugent ainsi, ce sera le prix le plus glorieux pour l'auteur.

« Trois roses venaient de s'épanouir : une rose du Bengale, une rose de Provins et une rose du Roi. Une jeune fille attacha la première à sa ceinture ; un savant mit la seconde à sa boutonnière ; un homme de lettres fixa la troisième à son chapeau. Ainsi fleuris, les trois personnages causèrent naturellement de leurs roses, et un zéphyr, qui passait au-dessus d'eux, m'apporta leur conversation.

« — Les rosacées, dit la jeune fille, qui avait remporté le prix de botanique à Saint-Denis, forment une grande famille de dicotylédones polypétales, à étamines périgynes; leur type est le rosier, autour duquel se groupent la plupart de nos arbres à fruits : le pommier, le poirier, le coignassier, le néflier, le cormier, le cerisier, le prunier, l'abricotier, l'amandier et le pêcher. Le fraisier et le framboisier font également partie des rosacées. La floraison de tous ces végétaux explique cette classification, qui semble arbitraire au premier abord. Leurs pistils libres sont insérés dans toute la paroi interne du tube du calice, qui les recouvre en entier et qui est resserré à son ouverture.

« La rose à l'état normal — telle que l'églantine — n'a que cinq pétales ; mais la culture les a multipliés par la greffe en des variétés innombrables.

« Ces variétés se rapportent cependant à un nombre limité d'espèces. Les principales sont : — la rose cent-feuilles (mousseuse, pompon, anémone, œillet, de Hollande, de Belgique, etc.). Elle croît spontanément — tableau merveilleux — dans les forêts du Caucase, et l'on y rattache la célèbre rose de Pœstum ; — la rose de Damas ou des Quatre-Saisons ; — la rose de Provins, rapportée de Saaron par les Croisés, dit la chronique, en souvenir de la ressemblance d'aspect qu'ils avaient remarquée entre Provins et Jérusalem ; — la rose blanche ; — la rose du Bengale, qui devrait plutôt s'appeler la rose de la Chine, d'où elle est originaire ; — la rose capucine ou ponceau ; la rose jaune ; la rose cannelle ou rose de mai, etc., etc.

« On ne décrit point les roses ; on les admire et on les respire. Hélas ! on sent aussi leurs épines qui disent si éloquemment ce que coûtent les plaisirs.

« De tout temps, la rose a été nommée la reine des fleurs, et chantée d'une seule voix par les poëtes. Ce suffrage universel est le seul peut-être qui ne se soit jamais démenti. Le plus joli visage, la plus belle taille, la chevelure la plus riche ne sauraient choisir une meilleure parure, — quand ils sont dignes d'en supporter la comparaison. Il n'est point de jouissance aussi pure, pour les yeux et pour l'odorat, que la vue et les parfums d'un massif de roses, quand elles s'entr'ouvrent aux premiers rayons du soleil, sous les perles et les diamants de la rosée, ou quand elles relèvent leur tête vermeille et embaumée, au milieu de la fraîcheur et du silence d'un beau crépuscule du soir.

« — La rose, dit à son tour le savant, n'appartient pas seulement au domaine des poëtes et des amateurs. Avicenne mentionne l'eau de roses au onzième siècle. De mémoire d'homme, elle était connue dans l'Inde. Une charmante légende, rapportée par le P. Catron, historien du Mogol, marque l'invention de l'essence de roses.

« Les sujets de la princesse Nourmahal, dit cette légende, avaient résolu de la promener en bateau dans un canal rempli d'eau de roses. Toutes les fleurs-reines de la province y passèrent. Le grand jour venu et le canal rempli, le bateau doré de Nourmahal fut lancé sur le lac odorant, et des rameurs couronnés de roses l'y promenèrent jusqu'au soir. Quelle fut alors la surprise des assistants, lorsqu'ils virent le canal couvert d'une huile inconnue! C'était l'huile essentielle, c'était l'essence même des roses, que la chaleur du soleil avait dégagée pendant le jour. L'astre inventeur fut imité à l'instant, et l'essence de roses se répandit dans toutes les Indes.

« Les liquoristes et les parfumeurs de Paris distillent des millions de roses cent-feuilles, cultivées pour eux en plein champs. Les pharmaciens puisent des flots de miel rosat, de sucre ou de vinaigre de roses, dans les jardins pourprés des horticulteurs de Provins. Le parfum de cette espèce est en même temps doublé et raffiné par la dessiccation. Si l'on doit son introduction en France aux Croisés, on doit sa multiplication au célèbre René d'Anjou, ce roi poëte, peintre, verrier, tisseur et agriculteur.

« Les navigateurs et les géographes ont donné la forme et le nom de la rose à la boussole et au compas. Les trente-deux aires de vent s'épanouissent, en effet, sur la rose du compas, comme les pétales de la fleur dans son calice ouvert.

« Et l'architecture! quelle richesse n'a-elle pas empruntée à la rose! Les roses et les rosaces gothiques, qu'il ne faut pas confondre (les premières sont les croisées rondes en vitraux de pierre, qui surmontent les portails; et les secondes sont les cercles peints ou sculptés, qui occupent les caissons des voûtes) composent une flore architecturale aussi variée que la flore naturelle. Lorsque l'exposition des roses de nos églises est combinée avec le lever ou le coucher du soleil, le torrent de rayons colorés qui les traverse change les parois intérieures en murailles d'or, de pourpre, d'azur et de pierreries, sur lesquelles les personnages du vitrail se dessinent dans les nuances enflammées d'un parterre éblouissant.

« — La rose a aussi son rôle historique, dit enfin l'homme de lettres. Qui ne connaît la fameuse guerre des deux Roses, qui ensanglanta quatre-vingts ans l'Angleterre? La maison de Lancastre et la maison d'York se disputaient le trône. La première avait pour insigne une rose rouge, et la seconde une rose blanche. Sous ces deux emblèmes, si étrangement choisis, soixante membres de la famille royale périrent par l'épée ou par la hache; la moitié de

la noblesse succomba, et l'Angleterre faillit retomber dans la barbarie. Elle n'y échappa que par le mariage des deux roses, en 1486, dans la personne de Henri de Richemont-Lancastre et d'Elisabeth d'York. Comme toute rose doit avoir son charme, le servage anglais fut alors aboli.

« Vous vous souvenez peut-être d'avoir lu dans les journaux, à la fin de l'an dernier, que notre saint-père Pie IX envoya la rose d'or de 1849 au roi de Naples ou à la reine d'Espagne. Cet usage remonte, dit-on, au pape Léon IX, élu en 1048. La rose pontificale est une fleur artificielle en or massif (tige et feuilles). Le pape la bénit solennellement le dimanche du *Lætare*, pendant le carême; il la porte après la messe en procession, puis il l'envoie à quelque prince catholique. En 1515, Léon X adressa la rose d'or à l'archiduc Charles, depuis Charles-Quint.

« Suivant un autre usage, établi en France dès le quatorzième siècle, les ducs et pairs du ressort de Paris, fussent-ils princes du sang, devaient, trois fois chaque année, présenter en grande pompe des corbeilles de roses aux magistrats du Parlement. Cette cérémonie s'appelait le *bail* ou la *baillée des roses*. Elle était une occasion pour les pairs de fixer la préséance, toujours si débattue. Celui qui présidait la *baillée*, faisait joncher de roses toutes les chambres de la Cour souveraine; il donnait un déjeuner somptueux aux magistrats; puis, au milieu d'une escorte imposante, au son des harpes et des flageolets, il faisait porter devant lui, dans chaque Chambre, un grand bassin d'argent plein de roses naturelles ou artificielles. Enfin, il envoyait les musiciens donner des sérénades aux présidents. Malgré le prix que le Parlement attachait au bail des roses et surtout des bassins d'argent, cette coutume disparut pendant les troubles de la Ligue. Anne d'Autriche y faisait allusion sous la Fronde, lorsqu'elle se plaignait d'être obligée encore de *jeter des roses à la tête du Parlement* (1). »

JARDINEUR.

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

LIZINSKA DE MIRBEL.

L'année dernière, au moment des plus terribles ravages du choléra, une femme jeune encore, et toujours belle, était étendue sur son lit de douleur, au milieu des amis les plus illustres et les plus empressés.

Un médecin et un général entrèrent en même temps dans la chambre.

Tous les amis interrogèrent le médecin, qui, voyant les lèvres pâles de la malade, déclara qu'elle n'avait pas un jour à vivre.

La mourante, elle, s'adressant au général, lui demanda avec instance : — Avez-vous obtenu la grâce de N...?

N... était un officier condamné à mort par un Conseil de guerre, et que la malade savait ou croyait innocent.

— Docteur ! il faut *la* sauver à tout prix ! s'écrièrent les amis désespérés...

— Général ! il me faut *sa* grâce demain ! dit la mourante avec un effort surnaturel...

Et elle se fit apporter ce qu'il fallait pour écrire, tandis que le médecin rédigeait à son chevet une dernière ordonnance.

Cette femme ne s'occupant que d'arracher à la mort un condamné, quand la science la condamnait elle-même, et quand chacun oubliait le monde entier pour elle seule, formait un tableau sublime et déchirant, qui eût édifié les plus égoïstes et touché les plus inflexibles.

—Ah ! dit le général, si les juges voyaient cela, la grâce de N... serait assurée !...

La malade écrivit, de sa main déjà marbrée, quatorze lettres à ses amis les plus influents. Puis, les remettant au complice de sa miséricorde, elle retomba sur son lit, agonisante.

— Général, dit-elle encore, je sens la mort venir... Courez plus vite qu'elle ! vous n'avez pas vingt-quatre heures pour m'apporter les réponses que j'attends.

L'officier supérieur essuya une larme, et sortit à la hâte.

Les amis et le docteur multiplièrent leurs soins, sans pouvoir arrêter la marche du fléau.

(1) Voyez les Tables des dix premiers volumes, celles des six derniers, et les numéros de 1849-50.

Le lendemain, la mourante n'avait plus qu'un souffle, lorsque le général reparut dans sa chambre.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai quatorze promesses formelles ! N... sera sauvé, je vous le garantis !...

— Merci à vous et à Dieu !... Je meurs contente...

Et elle expira en souriant.

Cette femme était Mme de Mirbel, le plus célèbre peintre en miniature de notre époque.

Née vers la fin du siècle dernier, de parents distingués dans la bourgeoisie, Lizinska de Mirbel avait été élevée au milieu des jouissances de l'art et du monde. Elle brilla de bonne heure dans les grands salons de l'Empire, et notamment dans celui de M. Suard. La Restauration acheva de la mettre en lumière; elle eut, dès lors, pour amis toutes les sommités du temps, les princes, les ministres, les ambassadeurs, les écrivains et les orateurs en vogue, les Decazes, les Molé, les Guizot, etc.

Lorsque le 24 Février 1848 renversa ce dernier sous le trône de Juillet, c'est à Mme de Mirbel qu'il alla demander un asile de quelques jours.

Tout le monde a admiré, aux Salons de peinture, les portraits, faits par l'éminente artiste, de Louis XVIII et de sa famille, puis de Louis-Philippe, du duc d'Orléans, de MM. Molé, Thiers, Guizot, de Mme de Rothschild, et des plus illustres comme des plus jolies femmes du monde.

Dernièrement, les amateurs se disputaient, au poids de l'or, les moindres débris de l'atelier de Mme de Mirbel.

Enfin, le prochain Salon nous montrera ses derniers ouvrages, aussi remarquables, dit-on, que les premiers; car la mort l'a brisée dans sa force, avant que l'âge eût diminué ou altéré son talent.

Talent, esprit, grâce, bonté (et quelle bonté ! on vient de l'apprendre), tout a été frappé en elle, du même coup, par l'inexorable choléra.

Peu de jours avant ce coup fatal, nous parlions de Mme de Mirbel à l'un de ses plus dignes et de ses plus honorables amis, M. de Kératry, le vénérable doyen de notre

Assemblée législative, ce juge si compétent et si délicat dans toutes les questions d'art.

— Voulez-vous, nous dit-il avec sa bonne grâce ordinaire, que je raconte aux lecteurs du *Musée des Familles* un des épisodes les plus piquants et les plus ignorés de la vie de Mme de Mirbel?

Jugez de notre empressement et de notre reconnaissance!

Le lendemain même, notre éminent collaborateur nous remit le récit suivant, tel qu'il l'avait fait dans le monde il y a déjà de longues années. Vous allez en apprécier le charme et la grâce littéraire.

Nous cédons la parole à M. de Kératry.

Nous nous bornerons à révéler le nom de Mme de Mirbel, qu'il croyait devoir cacher encore sous un pseudonyme, l'illustre artiste n'appartenant pas alors à l'histoire.

P.-C.

Le Génie de la Peinture, d'après Prudhon.

LA PETITE FILLE RAMONEUR.

HISTOIRE D'UN PORTRAIT DE Mme DE MIRBEL.

Nous sommes à l'époque de la Restauration. Sachez donc qu'une dame de Saint-Alban (pour ne pas l'appeler par son nom), tient un hôtel garni assez considérable dans la brillante rue de Richelieu; qu'elle manda chez elle, l'un de ces derniers jours, deux jolis petits ramoneurs avec l'intention de leur confier le nettoiement de deux cheminées, et que ces enfants s'étant acquittés avec une sorte d'intelligence de leurs fonctions préservatrices, avant de leur livrer le salaire convenu, Mme de Saint-Alban fit placer devant eux du pain frais et un reste de déjeuner appétissant.

Du pain blanc à deux Savoyards! Ils se regardaient, ils se souriaient en mangeant; ils ne se parlaient pas, mais leur pantomime avait son éloquence, et leur joie du moment racontait leur misère de la veille.

— Mon petit ami (dit Mme Saint-Alban en s'approchant du plus âgé des deux ramoneurs, enfant d'un physique assez délicat, mais qui, sur sa peau légèrement bistrée, laissait entrevoir un teint frais et vermeil), de quel pays êtes-vous, et y a-t-il longtemps que vous êtes l'un et l'autre à Paris?

— Madame, répond l'enfant d'une voix fort douce, avec un peu moins d'accent qu'on ne s'y fût attendu, et en prouvant par l'état de sa bouche bien meublée, qu'il n'était pas déshérité du privilége de sa profession, nous sommes Auvergnats, mon frère et moi; mais vous vous trompez à mon sujet, car je suis une petite fille.

— Comment! s'écrie Mme de Saint-Alban, une petite fille qui ramone? cela ne s'est jamais vu! une petite fille qui ramone? Je ne l'eusse pu croire! Oh! je n'en reviens pas, une petite fille qui ramone!

Et elle frappe dans ses mains, et elle sonne ses femmes de service, et elle continue ses exclamations en leur présence, jusqu'à ce que sa surprise croissante lui fasse adresser questions sur questions à l'être obscur, mais digne de quelque intérêt, qu'elle a sous les yeux.

Elle apprend que cette bonne petite créature a été conduite à Paris, dès l'âge de six ans, par Jacques Ubsac, son père; que celui-ci, veuf et chargé de deux orphelins, n'a eu d'autre ressource que de fuir une terre devenue marâtre de ses propres enfants; que son espoir s'est tourné vers les canaux engorgés par la suie dans la somptueuse capitale de la France, et que, pour mettre sa fille mieux en état d'exploiter cette mine qui n'est pas celle du Sacramento, il l'a métamorphosée en petit garçon, à l'aide de guenilles auxquelles il a donné lui-même une forme de gilet et de haut-de-chausses.

Mme de Saint-Alban avait la larme à l'œil, les femmes de service aussi. Une collecte dont s'est chargée la bonne maîtresse et que grossit sa générosité, est remise à la jeune Ubsac qui, de ses jours, n'a vu ni tenu dans la main la somme fabuleuse de quinze francs cinquante centimes!

Ce n'est pas tout : à peine la petite fille a franchi la porte cochère de l'hôtel, que Mme de Saint-Alban la rappelle pour lui recommander de revenir le lendemain matin. Cette invitation ne pouvait être oubliée; nous ne tarderons pas à voir quelle en a été la suite.

Mme de Saint-Alban s'était dit : cette petite fille serait charmante à dessiner dans ses habits de ramoneur! ce serait une étude qui rappellerait Mmes Saint-Aubin et Dugazon; tout Paris n'a-t-il pas couru pour les voir dans ce costume? J'ai une amie bien aimable qui, jeune encore, peint la miniature comme Isabey, comme Augustin, comme Saint : il faut que je lui envoie cette enfant.

Le sommeil mit fin à ce monologue qui se tenait à huis clos, sur un oreiller bordé de malines. Vous vous tromperiez en n'y voyant qu'une inspiration personnelle à son auteur; il y avait là toute une prévision qui devait aboutir à une réalité. Ce fut la pensée du réveil; le billet de recommandation fut écrit, cacheté, et l'on attendit, presque avec impatience, le petit ramoneur; car, puisqu'un désir coupable a souvent son impatience, pourquoi un désir de bonté n'aurait-il pas la sienne?

Or, sachez que le billet médité sur le coin de l'oreiller par Mme de Saint-Alban s'adresse à une personne que nous nommerons Mlle Louisa Derville; et, si nous ne nous trompons, ce pseudonyme réveillera chez vous le souvenir d'une artiste aimable, dont le pinceau a souvent reproduit,

sur l'ivoire, des traits nobles ou délicats, avec un succès agréable à plus d'une majesté et à des beautés qui ont eu aussi leur règne, entre tous les règnes, peut-être le moins contesté (1).

A dix heures quinze minutes, après avoir déjeuné d'une tasse de café à la crème, après avoir eu le front légèrement épongé avec de l'eau teinte de celle qui ne nous arrive plus de Cologne, la petite Ubsac posait, chez Mlle Derville, en haillons masculins. A dix heures trente-cinq minutes, le contour d'une figure régulière, piquante avec une apparence d'ingénuité, sur laquelle tombaient inégalement quelques mèches de cheveux, noirs comme les beaux yeux qu'ils ombrageaient, était tracé à l'aquarelle. A dix heures quarante-cinq minutes précises, il était décidé que le petit ramoneur, avec lequel on avait jasé, prendrait des jupons; qu'il porterait une robe de toile de Jouy, mise de la veille au rebut, laquelle serait ajustée à une taille de douze ans; qu'il serait conduit dans la matinée aux bains Vigier; que ses cheveux seraient renfermés dans un joli serre-tête garni de dentelle, et qu'il resterait, en qualité de femme de chambre en survivance, au service de Mlle Louisa Derville.

Voilà, dira-t-on, une détermination bien prompte, et sans que les précautions d'usage aient été seulement pri-

Mme de Mirbel peignant la petite fille ramoneur.

ses! Il est vrai; mais lisez le dialogue suivant, et l'apologie sera complète :

— Ma petite amie, pourquoi votre frère ne vous a-t-il pas accompagnée? je n'aurais pas été fâchée de le voir; il eût déjeuné avec vous.

— Madame, parce que notre papa a acheté hier pour dix francs d'aiguilles et de lacets, qu'il est allé vendre à Auteuil, et que, s'il trouve un prompt débit de sa marchandise, il peut revenir d'un moment à l'autre; il fallait laisser Jacquot à la maison, pour lui remettre l'argent que nous avons gagné pendant son absence, ou plutôt qu'une bien bonne dame, comme vous l'êtes, nous a donné hier matin.

(1) Comme l'a dit d'avance le titre de cette anecdote, Louisa Derville n'est autre que l'artiste éminent qui s'est appelé depuis Mme de Mirbel. Sa mort si déplorable et si prématurée dispense aujourd'hui l'auteur de la discrétion qu'il doit observer encore envers la femme du monde désignée sous le pseudonyme de Saint-Alban.

— Mais vous auriez pu laisser cet argent à quelqu'un de confiance, au portier, par exemple.

— Oh! madame, il n'y a pas de portier chez nous! Nous avons bien des amis de notre pays, qui logent avec nous dans la même chambre; mais si mon papa, en voyant une si grosse somme, n'avait pas là Jacquot tout prêt à le conduire chez la bonne dame (car je suis certaine qu'il voudra la voir), il croirait cet argent volé, et nous serions battus!

— Vous craignez donc bien votre père?

— Nous l'aimons bien aussi. Et comment ne l'aimerions-nous pas? quand il a du pain, il nous en donne. Il m'a appris mes prières, comme je les apprends à mon petit frère, et il dépense trente sous par mois pour m'envoyer à l'enseignement mutuel.

Les doutes étaient levés; la défiance injurieuse reçut l'ordre de se taire; on avait affaire à une famille d'hon-

nêtes gens, et la résolution de se charger de l'orpheline fut prise ; car ce que venait de raconter la petite Ubsac était un certificat de probité pour tous les Ubsac du monde, en ligne directe ou collatérale, plus authentique que s'il avait été signé par le maire d'Aurillac en personne, et légalisé par le préfet du Cantal.

Il ne restait plus qu'à savoir si le parti auquel on venait de s'arrêter conviendrait au père Ubsac, car sa fille ne mit à son propre consentement que cette condition, et celle de voir de temps en temps Jacquot.

Cependant l'esquisse avançait peu, mais l'intérêt croissait. L'idée d'arracher une tendre créature à la misère flattait l'imagination vive de l'artiste et enchantait déjà son avenir. Chose étonnante ! celle-ci n'avait pas encore songé à s'enquérir du nom de sa protégée.

— Comment vous nommez-vous, ma petite ?

— Marie, pour vous servir, madame.

— Eh bien ! Marie soit ! je m'y tiens. Ce nom est charmant, quand il n'est suivi d'aucun autre ; car, sans doute, aucun n'est digne de l'approcher !

La palette est échappée à la main de Mme Louisa ; il faudrait y changer quelques teintes un peu salies ; il faudrait donner à cette bouche vermeille un sourire un peu malin, à cet œil noir un peu plus de développement. On est assuré du modèle ; il posera demain, après-demain, à volonté. Ce qui presse le plus, c'est d'envoyer Marie aux bains Vigier, d'emprunter à la fille du concierge quelques vêtements, d'écrire à l'Auvergnat Ubsac un billet, qu'il trouve en revenant d'Auteuil ; de charger de ce billet un commissionnaire, auquel on recommandera de s'informer des nouvelles de Jacquot, et enfin d'appeler une couturière du voisinage, pour qu'elle adapte, le plus promptement possible, la robe de Mlle Derville à la taille de Marie. Encore sera-t-elle aidée dans ce soin par l'artiste en personne.

Notre tâche touche à sa fin ; il nous suffira d'ajouter à notre récit que Marie habite sous le toit de sa jeune maîtresse, du consentement du père Ubsac, consentement qu'il n'a pas fallu payer fort cher ; que, presque au sortir du bain, elle s'est trouvée vêtue, chaussée et coiffée, de manière à s'étonner elle-même devant sa propre image ; qu'elle adore sa bienfaitrice, dont le nom se trouve placé dans toutes ses prières, dussions-nous avouer que ces prières ne s'achèvent pas sans un retour de pensée de Marie sur sa jolie métamorphose, et que, finalement, tout cela s'est effectué en vingt-quatre heures, parce qu'une petite fille de douze ans a ramoné une cheminée chez Mme de Saint-Alban, dans la rue Richelieu.

Cependant on nous pardonnera une légère esquisse des sensations éprouvées par cette enfant dans son nouvel état, et surtout en essayant sa nouvelle couchette.

Ce fut presque un délire... On en sera peu surpris, quand on se sera rappelé que cette infortunée créature se glissait chaque soir, avec ses guenilles, dans un sac à moitié plein de suie, et que c'était dans cet état qu'elle attendait la douce invasion du sommeil. Aujourd'hui, se sentir presque soulevée par les ressorts d'un matelas élastique, reposer entre deux draps de perkale fraîchement lessivés, incliner sa tête sur le duvet d'un moelleux oreiller ! quel contraste ! quelle incroyable transformation ! Aussi cette première soirée eut, pour Marie, tous les caractères d'une volupté extatique. L'aimable enfant nageait presque d'un bout à l'autre de sa couchette, comme pour en explorer les limites ; tantôt s'y enfonçant jusqu'aux pieds et se dérobant alors la tête sous les tapis, tantôt remontant vers le chevet et y montrant ses yeux noirs et son joli front, sur lequel s'échappaient des mèches de cheveux d'ébène, pareille au poisson qui, dans une belle journée d'été, vient respirer à fleur d'eau.

Les lambeaux qui déguisaient le sexe de Marie Ubsac ont été gardés. Ils lui serviront deux ou trois fois, quand, posant dans l'atelier, et devenant encore petit ramoneur, elle réveillera chez sa maîtresse l'un de ces souvenirs de bonté, images des fleurs qui, longtemps après avoir été cueillies, ont conservé un doux reste de leurs parfums. Mais qui répondra des suites d'un aussi rapide changement de fortune, et Marie ne sera-t-elle pas un peu gâtée ?

KÉRATRY.

Marie fut gâtée, en effet ; mais elle n'en resta pas moins au service de Mme de Mirbel. Qu'est-elle devenue depuis la mort de sa maîtresse ? c'est ce que nous n'avons pu découvrir. Qu'importe sa mémoire, maintenant que son image est immortelle !

La curieuse miniature de la petite fille ramoneur appartient aujourd'hui à un abonné du *Musée des Familles*. Il a bien voulu passer à nos bureaux, sur notre annonce de la Nouvelle de M. de Kératry ; mais il a eu la distraction ou la modestie de ne point décliner son nom. Maintenant qu'il a lu l'histoire du portrait dont il est l'heureux possesseur, nous le prions de se faire connaître à nous, et de nous permettre de juger si ce portrait est susceptible d'être gravé pour nos lecteurs.

P.-C.

ALLEMAGNE. — NUREMBERG.

LE TOMBEAU DE SAINT SÉBALD.

Merveilles de Nuremberg. — Légendes de saint Sébald. — Les vaches perdues et les doigts flamboyants. — L'église de Saint-Sébald. — Le tombeau du saint. — Ses dimensions. — Bijou de ciselure. — Soixante-douze figures. — La châsse. — Pierre Vischer. — Treize ans de travail. — Noble mendicité — Inscription. — Objets de comparaison en France. — Le retable de La Celle. — Ses bas-reliefs. — Marie et saint Georges. — Le conscrit et sa fiancée.

Le *Musée des Familles*, qui a des bottes de sept lieues, comme l'ogre des contes de fées, et qui s'en sert pour voyager en même temps un peu partout, a déjà fait une excursion dans la ville de Nuremberg. (1). Ce n'est pas une raison pour qu'il n'y retourne point ; tout au contraire, car M. Henri Blaze, notre collaborateur, n'a fait qu'effleurer d'un coup d'œil ce riche sujet, dont les curieux détails restent à traiter séparément.

Entre les merveilles de Nuremberg, nous visiterons au-

(1) Voyez tome IV, p. 105, et tome V, p. 24 et 134.

jourd'hui la merveille par excellence, le tombeau de saint Sébald.

Les légendes ne sont pas d'accord sur saint Sébald. Les unes en font un ermite allemand, et le nomment Sewald; les autres y voient le frère Ewald, qui vint, avec saint Boniface, planter la croix dans la Germanie païenne. Cette version est la plus probable, et nous la croyons adoptée par l'Eglise. Les Nurembergeois, qui n'entrent point dans ces discussions, racontent une foule de traditions merveilleuses sur saint Sébald. En voici une d'une naïveté charmante :

Un paysan cherchait dans la nuit ses bœufs égarés à travers les champs. Ne pouvant parvenir à les retrouver, il appela saint Sébald à son aide. Le bienheureux lui apparut, et, le guidant avec ses dix doigts flamboyants comme deux candélabres, le conduisit jusqu'à l'endroit où étaient cachés ses bœufs.

Le fait est que saint Sébald est le patron de Nuremberg, que la ville et le pays sont remplis de ses souvenirs et de ses images, que presque tout le monde y reçoit son nom avec le titre de chrétien, et que son église et son tombeau sont deux des plus beaux chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. Relisez sur l'église l'article de M. H. Blaze, dans notre tome IV, pages 105 et suivantes. Nous nous bornerons à constater ce qui lui est échappé dans son enthousiasme, que la façade de cette église est plus complète et plus riche que celles de la plupart des cathédrales, que le vaisseau est éclairé par quatre-vingt-quinze fenêtres garnies de vitraux magnifiques, que la chapelle de Loeffelsholz est ornée de trois tableaux peints sur or, de plusieurs bas-reliefs d'Adam Kraft, et de fonts baptismaux de cuivre blanc, entre lesquels l'admiration hésite sans oser fixer sa préférence.

Le tombeau de saint Sébald est placé au milieu du chœur de l'église. Il est de petite dimension, car il renferme seulement la châsse et les reliques du saint; mais jamais, peut-être, l'art ne réunit tant de travaux exquis dans un si faible espace (15 pieds de haut, 8 pieds et demi de long; 14 pieds et demi de large). Notre gravure, toute fine et détaillée qu'elle soit, ne donne qu'une idée imparfaite de cet inimitable bijou de la ciselure. Elle représente la face méridionale du tombeau, celle que décorent les statuettes de saint Paul, de saint Philippe, de saint Jacques et de saint Jean.

Outre les douze Apôtres et les douze Pères de l'Eglise, le monument est orné de soixante-douze figures d'une perfection et d'une variété surprenantes. La base, soutenue par d'énormes escargots et chargée d'enfants qui jouent avec des insectes, le toit surmonté de constructions architectoniques et de clochetons byzantins, les colonnettes élégantes qui joignent le socle au sommet, sont d'un goût tout à fait allemand. On retrouve le même caractère dans les enfants et les chiens qui ornent la console de la châsse, dans les bas-reliefs qui rappellent les miracles de saint Sébald, dans le portrait du saint portant son église, et dans celui de Vischer, avec son marteau et son tablier (1) (ces deux dernières figures ont été popularisées en France par le moulage). Les têtes et les draperies des apôtres sont dignes de l'antique. Les sirènes qui soutiennent les candélabres paraissent avoir inspiré depuis le Primatice. Les personnages assis au pied des colonnes semblent, dit M. Fourtoul, avoir été posés par Michel-Ange, et ceux qui couronnent le faîte égalent les œuvres les plus délicates de l'école florentine.

(1) Voyez ce portrait, tome IV du *Musée*, p. 112.

On imagine sans peine combien un tel monument fait valoir la châsse, couverte de lames d'or et d'argent, à laquelle il sert d'enveloppe et de cadre.

Pierre Vischer, l'auteur de ce chef-d'œuvre, le commença en 1506 et ne l'acheva qu'en 1519. Pendant ces treize années, il y travailla sans relâche avec ses cinq fils. Il y employa 120 quintaux de bronze, et y dépensa 2,040 florins d'or. Cette somme dépassant celle qui lui avait été allouée par la ville, et le bourgmestre ayant refusé d'augmenter le prix convenu, Vischer et ses cinq fils s'en allèrent quêter, de porte en porte, de quoi terminer leur ouvrage.

Tableau sublime et digne de ce siècle de foi profonde !

Chacun donna, suivant ses moyens, aux nobles mendiants; le riche, une part de son trésor; le pauvre, son obole; la veuve, son denier; les dames, quelques-uns de leurs bijoux.

Et Vischer les remercia tous par l'inscription suivante, qu'on lit encore sur le monument:

PIERRE VISCHER,
CITOYEN DE NUREMBERG,
ACHEVA, EN 1519,
CETTE ŒUVRE FAITE AVEC SES FILS.
L'AYANT ENTREPRISE A LA GLOIRE DU DIEU
TOUT PUISSANT ET EN L'HONNEUR DE
SAINT SÉBALD, PRINCE DU PARADIS,
IL FUT ASSISTÉ DANS SON TRAVAIL PAR LES AMES
PIEUSES QUI LUI FIRENT L'AUMONE.

Quoi de plus touchant qu'un pareil cachet d'humilité sur un pareil chef-d'œuvre?

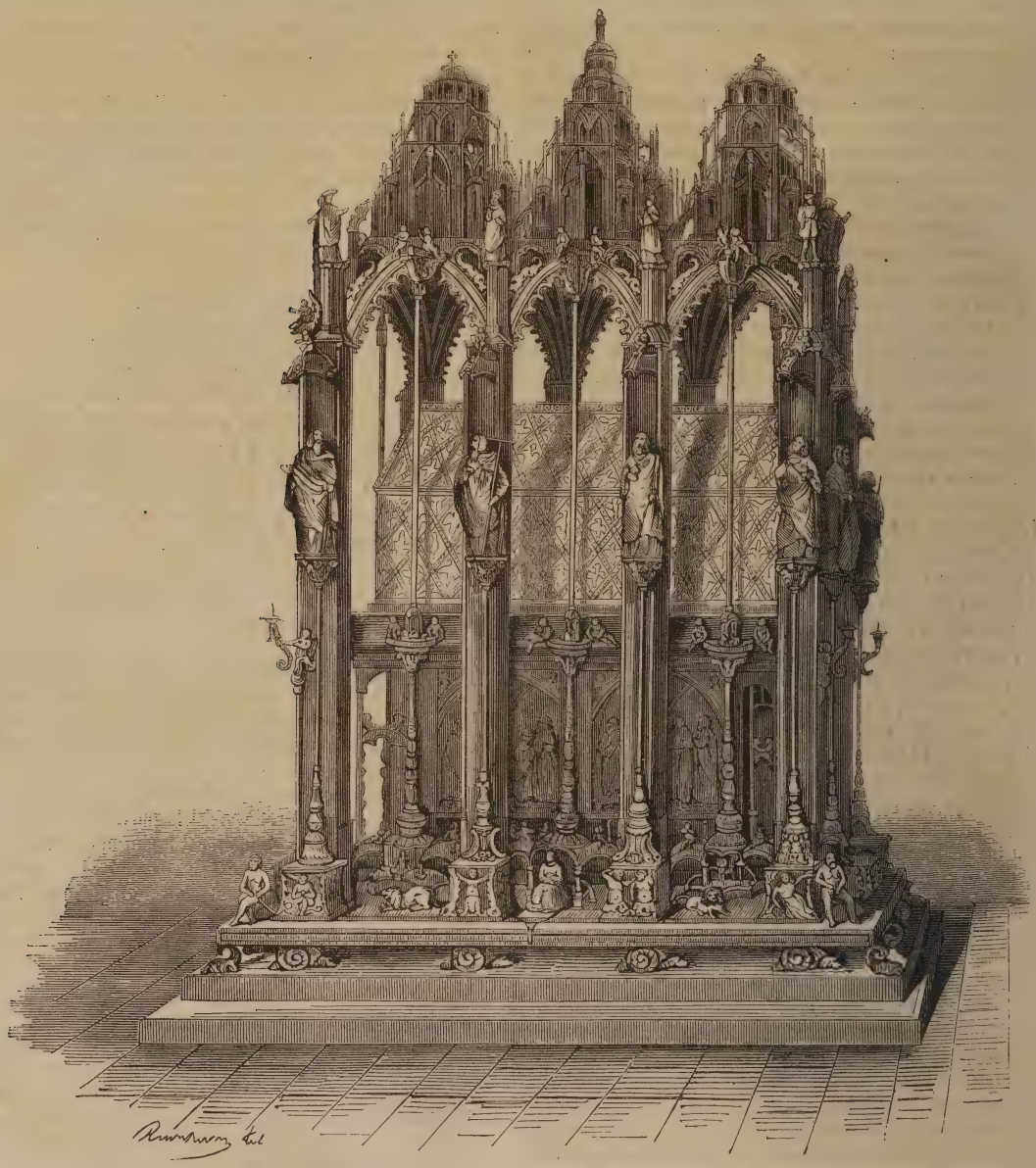
Nous avons cherché dans les sculptures religieuses de la France des bijoux comparables au tombeau de saint Sébald. Nous n'avons trouvé à mettre en regard que certains retables de nos anciennes chapelles gothiques. Encore forment-ils plutôt un contraste qu'un pendant à la merveille de Nuremberg. Ici c'est la perfection de l'exécution qui domine tout. Là, c'est la naïveté du sentiment. Chez Vischer, l'art de la main est à son apogée. Chez nos moines ciseleurs, le métier est encore dans l'enfance.

En attendant le délicieux retable de l'église de Ploaré, que nous donnerons dans notre prochain numéro, avec la suite de notre *Voyage en Bretagne*, voici ce que nous avons trouvé de plus curieux à opposer au tombeau de saint Sébald. C'est une partie, dessinée sur les lieux, des bas-reliefs d'albâtre qui décorent la modeste église de La Celle, dans le département de l'Eure. Ces bas-reliefs, où l'on reconnaît le pieux esprit, la main inexpérimentée, la sécheresse de formes, la singularité de détails, mais la foi vive et l'instinct profond des artistes de la Renaissance enfermés dans les couvents, sont consacrés aux principaux épisodes de la vie de la Vierge et de saint Georges.

Le premier, en partant de la gauche en haut, représente la naissance de Marie; le second, son entrée au temple; le troisième, l'annonciation : l'ange, qui lui offre un lis aussi gros que lui, porte le costume des pages du quinzième siècle; les trois cadres suivants rappellent la naissance de Jésus, l'adoration des mages et la circoncision.

Puis viennent Marie près de saint Georges malade; saint Georges recevant de la Vierge et des anges le heaume, les éperons, l'épée et l'écu de chevalier; Marie et Jésus assistant au combat de saint Georges contre le dragon du

paganisme ; le baptême donné par saint Georges à de nouveaux chrétiens ; saint Georges devant le tribunal des persécuteurs : le juge porte un chien sur la tête ; un bouffon se démène à ses pieds, et un nain joue du violon auprès de lui ; tous ces symboles indiquent qu'il n'est point inspiré par la sagesse ; enfin le martyre de saint Georges, son corps reste miraculeusement à genoux, après sa décapitation. Les anges recueillent son âme pour l'emporter



Tombeau et châsse de saint Sébald, à Nuremberg.

au ciel ; le juge est encore là, surmonté de son petit chien et armé d'un glaive dont la dimension fait concevoir la pesanteur.

Ces divers bas-reliefs, rapprochés après coup, ne sont probablement pas de la même main. Le meilleur est, sans contredit, l'Adoration des mages. Les statuettes qui les séparent sont plus remarquables encore, et décèlent, surtout par les draperies, le ciseau d'un sculpteur expérimenté.

Le soir où nous visitâmes la pauvre église de La Celle,

pour y dénicher ce petit trésor de l'art et de la foi, nous aperçûmes un jeune garçon et une jeune fille du pays, qui traversaient comme nous les champs enfermés de haies vives, au milieu desquels la chapelle et le village se déroulent comme un nid dans la verdure. Nous suivîmes ces jeunes gens sans nous faire remarquer; nous les vîmes s'agenouiller et prier devant le retable, sous le demi-jour du crépuscule ; puis, nous en rapprochant après leur départ, nous découvrîmes un petit bouquet que la jeune fille avait glissé auprès de la Vierge de l'Annonciation, et un papier portant un numéro, que le jeune gars avait confié aux éperons du chevalier saint Georges.

Bas-reliefs dessinés dans l'église de La Celle (Eure).

A cette double et touchante invocation, digne de l'époque qui a inspiré les bas-reliefs, nous reconnûmes deux futurs époux, séparés, hélas! par le recrutement. La fiancée recommandait le cœur de son promis à la vierge fidèle, et le conscrit tombé au sort mettait son numéro et sa vie sous la protection du saint chevalier. C. DE C.

ETUDES MORALES ET RELIGIEUSES.

LA ROQUETTE, PRISON DES CONDAMNÉS (1).

III. Intéressante histoire d'un jeune libéré. — Le barbier de la prison. — La lingerie. — La robe de Déjanire ou la chemise du lion. Les cachots des condamnés à mort. — Tristes émotions d'un bon cœur. — L'assassin sans énergie. — L'ignorance cause du crime. — L'orgueil de Poulmann. — Sa férocité. — Sa Louise. — Sa mort. — Les condamnés se succèdent et ne se ressemblent pas. — Le père d'un condamné. — Une conversation sous les marronniers. — Un pistolet chargé qui ne tuera personne. — Espérance trompée. — Scène déchirante. — Une des routes qui mènent à l'échafaud.

Cependant on peut faire du bien à la Roquette, et le préjugé le plus nuisible à la force d'action de celui qui s'est voué à la moralisation des détenus, c'est la pensée désespérante de l'inutilité de ses efforts. Oui, à peine est-il entré dans cette noble carrière, qu'il rencontre des hommes qui, le sourire de la pitié sur les lèvres, viennent lui dire : Que prétendez-vous faire ?... Vous luttez contre des obstacles insurmontables ; vous apprendrez plus tard que les hommes qui ont subi la honte d'une condamnation ont des vices de constitution morale qui s'opposent à la réforme que vous tentez ; le virus a été inoculé, vous n'empêcherez pas qu'il envahisse l'intelligence et le cœur que vous voulez guérir !

Vous tous qui lisez ceci et qui pouvez plus ou moins concourir au bien moral de la société, ne soyez pas découragés par ces décevantes paroles ; croyez à une expérience de sept ans, et écoutez ce qu'elle vous dit à son tour :

Dans ces êtres si dégradés, il y a encore de l'intelligence, de la mémoire, de la volonté, de l'amour... ; il y a de l'homme, en un mot... Vous n'êtes pas en présence d'un cadavre ; il y a de la vie, et tant qu'il y a de la vie morale, il y a espoir d'amélioration morale. Désespérer du retour à la vertu, c'est accuser la parole du souverain médecin qui a dit qu'il fallait pardonner toujours. C'est tuer le zèle de la charité, et le plus grand malheur de l'homme coupable est d'entendre la voix perfide qui lui annonce que toute réhabilitation est impossible ; alors il ne s'estime plus lui-même ; et quand l'homme ne s'estime plus, il se vend pour peu de chose, il se donne pour rien.

Voici un fait qui démontre jusqu'à l'évidence le danger de dire à un homme qu'il n'a plus de valeur morale.

Un jeune homme d'un caractère sans énergie, entraîné par des amis vicieux, avait commis un vol pour lequel il subissait deux ans de prison ; il avait eu le malheur d'être condamné, dans son enfance, à un an de détention dans la Maison des jeunes détenus. Depuis, il entendait un soir une conversation horrible, tenue par des condamnés renfermés avec lui à la prison de la Roquette. Il ne put s'empêcher de faire un geste qui exprimait le sentiment d'horreur que ces paroles insolites avaient fait naître en lui.

— Eh quoi ! dit l'un de ces scélérats, tu fais le difficile ; nous avons commencé comme toi, tu finiras comme nous !

— Oh non ! j'espère rentrer au sein de la société et mériter d'y vivre.

(1) Voyez avril, mai et juin derniers.

— La société ! elle ne veut plus ni de nous ni de toi ; la guerre est déclarée : si les hommes te rendent la liberté, ils ne te rendront jamais leur estime.

L'idée d'être à toujours voué au mépris affligea profondément cet infortuné jeune homme.

Le lendemain, c'était jour de parloir ; sa mère y vint, selon sa coutume ; elle le trouva versant des larmes...

— Est-ce que tu as de nouveaux chagrins ? lui dit-elle.

— Ma mère, je t'ai exprimé bien des fois mon repentir ; dis-moi, ai-je perdu ton estime, ton amour ?

— Je t'ai pardonné, mon enfant !

— J'entends dire que tout est perdu pour moi, que je ne pourrai jamais reconquérir l'estime des hommes. Des scélérats m'invitent à passer dans leurs rangs.

Cette pauvre mère, toute désolée, lui fit comprendre qu'il ne devait pas croire les paroles sorties de ces bouches habituées au mensonge. Son agitation cessa, mais il continua à subir l'influence des terribles paroles qu'il avait entendues. Pendant le travail, au milieu de la nuit, des pensées de désespoir venaient l'assaillir. Cet état d'irritation continuelle fut l'occasion d'une faute contre la discipline sévère de la prison, et lui valut une dure réprimande de la part d'un surveillant. Son amour-propre blessé lui dicta une réplique peut-être trop acerbe, à laquelle il fut répondu par ces mots, qui le plongèrent dans une profonde tristesse : — Celui-là fera comme les autres.

— Comment ?

— Oui, *tu montes l'échelle* : les Jeunes-Détenus, la Roquette, le bagne, et puis, plus tard, l'échelle de la barrière Saint-Jacques.

— Je suis voué au mépris, se dit-il à lui-même, il n'y a plus d'espoir !...

Ses larmes coulaient en abondance ; il voulait les dérober aux regards. L'aumônier traversait le préau pour se rendre à la chapelle ; il le suivit :

— Vous avez tant de fois soulagé mon pauvre cœur, lui dit-il, ah ! secourez-moi, je vous en supplie...

— Qu'avez-vous ? lui dit l'aumônier, en lui serrant affectueusement la main.

— Je suis méprisé de tout le monde ! vous m'aviez fait croire au bonheur de pouvoir jouir encore de la considération des hommes, et je vois que cela est impossible. Devant moi, le crime, le bagne, l'échafaud !...

— Entre vous et le crime, et ses suites funestes, il y a le repentir, une conduite honorable, l'estime de vos concitoyens. Dans deux mois vous serez libre ; continuez à mériter la sympathie de ceux qui s'intéressent à vous ; vous avez expié votre faute, votre conduite pendant votre captivité est un bon présage pour l'avenir... Courage !

Et le courage revint au cœur de cet infortuné. Il en avait besoin ; sa bonne mère mourut avant sa libération. Il ne lui restait qu'un oncle, auquel il se présenta en sortant de la prison, et cet homme fit renaître toutes les funestes pensées du désespoir, en lui disant : — Tu as vingt ans, tu peux te suffire à toi-même ; au reste, ta vie est souillée ; que veux-tu que j'y fasse ?

— Je suis voué à l'infamie ! dit-il.

Et le soir même il avait cherché un asile auprès de quelques scélérats qu'il avait connus dans la prison, et qui se chargeaient de l'initier au crime, en le plaçant le lendemain comme éclaireur pendant la perpétration de leurs forfaits.

En allant s'acquitter d'une mission dont ils l'avaient chargé, il devait traverser la place du Palais de Justice. Il y arrive au moment même où cinq condamnés subissaient le supplice de l'exposition... Il s'arrête, il chancelle ; son imagination s'exalte ; il croit que la prédiction du surveillant s'accomplit ; il se voit déjà placé au milieu de ces misérables. La demeure de l'aumônier n'était pas éloignée, il y vole, se jette dans ses bras, et lui avoue ses coupables démarches. L'aumônier cherche la cause du mal, la découvre, et applique le remède ; il lui promet son estime, la considération des hommes ; il le place chez un chef d'atelier qui lui procure un honnête travail, et qui s'applique à lui inspirer l'amour de la vertu.

Deux ans se sont écoulés, et ce jeune homme est heureux. Il mérite l'estime de son patron, de tous ceux qui le connaissent ; il en jouit, et il dit à qui veut l'entendre que la plus funeste tentation de se livrer au crime, c'est de regarder la vertu et la considération des hommes comme des biens inaccessibles à celui qui a eu le malheur de faire une faute.

Traversons rapidement le guichet central où vous voyez des lits de camp. Des soldats du poste y passent la nuit avec les surveillants, pour la sécurité de la maison.

C'est ici que le barbier de l'*établissement* exerce son honnête profession. C'est un prisonnier. Le rasoir a été tenu pendant dix ans par un assassin ; sa bonne conduite, son repentir, ses larmes, avaient parlé en sa faveur ; il est resté à la Roquette, et sa peine a été commuée. *Le barbier* reçoit de l'administration 6 fr. par mois pour raser les prisonniers qui ne payent pas ; ceux qui donnent cinq centimes ont une serviette. Il y a là certains fashionables auxquels le guichet central peut suggérer d'utiles réflexions, quand ils comparent son petit miroir de 20 centimètres avec les belles glaces des élégants salons de la rue Vivienne.

Cette pensée nous conduit tout naturellement à la lingerie. Vous ne croyez peut-être pas qu'il y ait une liaison intime entre la lingerie de la Roquette et la moralisation des détenus ?... Lisez :

Un jeune lion, habitant le boulevard des Italiens, dépensa un peu trop vite la somme que, chaque année, ses parents lui envoyaient pour vivre à Paris et y faire son stage. Les plaisirs, les passions demandaient encore, et il n'y avait plus rien à leur donner. Une petite escroquerie procura de l'argent, mais elle donna naissance à une poursuite judiciaire, et notre lion dut passer un an à la Roquette.

C'était dur, et pourtant, le croiriez-vous ? la privation de la liberté, la nourriture grossière, la vie du prisonnier n'étaient pas ce qui le punissait davantage. Il y a certains détails de prison qui sont plus poignants que la détention elle-même ; l'accessoire l'emporte souvent sur le principal. Au bout de huit jours il fallut changer de linge ; on donna à notre homme une chemise... bien blanche, bien propre... ; mais ce n'était pas de la batiste de l'Inde. Vous comprenez que le chemisier royal ou national de la rue Richelieu n'avait pas présidé à la coupe, à la confection de ce vêtement de première nécessité. Notre dandy la regarde, la tourne, la retourne... Quel gros tissu ! et puis çà et là quelques solutions de continuité... Son cœur était gros... Oh ! si sa bonne mère le voyait près de mettre une telle chemise !...

Il fallut l'endosser. C'était le soir. Pas moyen de dormir ; la rudesse de ce gros linge ne s'harmonisait pas du tout avec la peau fine du délicat personnage ; et puis, une sombre pensée vint ajouter au trouble de son esprit... Cette chemise a servi... à qui ?... peut-être à un forçat..., à un assassin, à un condamné à mort !... Horreur !... Moi !... Et la même répétition à tous les changements de chemise.

Notre homme est sorti ; il est sage maintenant, et il disait, il n'y a pas longtemps : — Quand mes faux amis veulent m'entraîner dans les lieux qui ont causé ma perte, je pense à la chemise de la Roquette ; un sentiment d'horripilation me parcourt tout le corps, et je vole à mon étude.

Voilà le côté moral de la lingerie.

Encore quelques pas, et nous arrivons à l'endroit le plus sinistre de notre prison. Voyez-vous cette énorme porte de chêne, garnie de serrures et de verroux ! elle s'ouvre sur un vestibule étroit, et laisse apercevoir trois autres portes également bardées de fer. Vous êtes en présence des trois cachots des condamnés à mort.

Dès que ces terribles mots sont tombés de la bouche du juge : le coupable est condamné à la peine de mort, cet homme, conduit à la Roquette, entre au greffe, où il est inscrit sur le livre d'écrou. On l'introduit dans le cachot. Il ne doit pas l'habiter seul, et c'est pour cela que l'aspect de ce lieu n'est pas aussi horrible que vous l'imaginiez peut-être. L'air et la lumière arrivent dans cette longue cellule par une large fenêtre ouverte à deux mètres du sol. A droite, un lit ; à gauche, le poêle ; entre les deux, une table et trois chaises ; l'une pour le surveillant, l'autre pour le soldat du poste qui fait là sa faction ; la troisième pour le coupable. On le revêt de la camisole de force, espèce de corset à manches dont les extrémités sont fermées, et dont l'action est d'entraver les mouvements des bras et de neutraliser toutes les fonctions des mains, précaution nécessaire pour prévenir les excès auxquels pourraient se livrer ces malheureux, soit contre les surveillants, soit contre eux-mêmes.

Le condamné qui s'est pourvu en cassation reste quelquefois deux mois dans ce triste lieu.

Les relations avec les condamnés à mort font passer l'âme par les situations les plus extrêmes, par les sentiments les plus opposés. D'abord, l'horreur... Vous avez là sous les yeux un lâche assassin ; vous voyez la main qui a tenu le poignard, qui a empoisonné les gâteaux donnés à ses victimes... Vous êtes son seul appui, le seul être qu'il peut émouvoir ; il vous tend sa main teinte de sang ! la vôtre se retire... Son regard devient moins farouche, presque suppliant ; la compassion vous saisit ; Dieu vous aide ; votre main se rapproche de la sienne, il essaye de la presser à travers la toile de la chemise de force. S'il se repent, s'il pleure, vos larmes se mêlent aux siennes ; une transformation involontaire s'opère en vous, le crime se cache derrière le voile de la pitié, vous êtes subjugué par votre situation, vous vous identifiez au malheur, et vous ne rêvez plus qu'une chose, la grâce de ce misérable. Jusqu'au moment de l'exécution vous éprouvez ses craintes, ses espérances, et, quand la hache a séparé la tête du tronc, il vous semble qu'elle a frappé un ami. Voilà encore de ces émotions qui durent quelquefois deux mois, et qui viennent assaillir votre cœur trois ou quatre fois l'année.

Les relations avec les condamnés à mort offrent les moyens d'examiner des problèmes dont la solution peut

être bien utile dans l'ordre moral. Par quels degrés est-il descendu à cet état exceptionnel d'une monstrueuse perversité? Par quelles voies le repentir est-il arrivé à son âme, ou bien pourquoi est-il demeuré insensible à tous les cris de sa conscience malade, et a-t-il persévéré dans le dessin funeste d'endurcissement et d'impénitence?

Vous allez nous permettre d'exposer à vos yeux les types les plus saillants de ces êtres si degradés; nous pouvons le faire sans crainte d'indiscrétion, car, jusqu'à ce jour, le zèle du vénérable abbé Montès, aumônier de la Conciergerie, où autrefois étaient renfermés les condamnés à mort, le porte à continuer son ministère admirable près d'eux, à la Roquette, malgré ses quatre-vingt-sept ans. C'est lui qui a avec eux toutes les relations qui commandent le secret. Les choses que nous vous dirons se sont passées toujours devant témoins, et appartiennent par conséquent au domaine public.

Entrez avec moi dans ce cachot, et voyez cet homme dont le front est déprimé, l'œil terne, la physionomie sans expression; tout décèle en lui un tempérament lymphatique. Il semble qu'une certaine énergie est nécessaire pour commettre un assassinat : pas toujours. Celui-ci était dans le bois de Vincennes avec l'un des compagnons de son travail. Il voulait entrer à Paris, il n'avait pas de papiers; son camarade s'endort sur l'herbe, il le tue et s'empare de son porte-feuille. Interrogez-le, il vous dira froidement : — Il me fallait des papiers, j'ai tué pour en avoir.

— Vous repentez-vous de cet horrible crime?

— Oui.

— Avez-vous besoin de quelque chose?

— Non; seulement *je ne dors pas bien*, JE NE SAIS PAS POURQUOI.

Tout en lui révélait l'indifférence, la froideur la plus complète.

Un caractère diamétralement opposé s'est révélé dans Poulmann, cet homme fameux par ses crimes. Un tempérament sanguin très-prononcé, des formes athlétiques, une taille gigantesque, une constitution pleine d'énergie physique et morale, une force herculéenne, tout en lui favorisait le développement d'un orgueil qui ne l'a jamais abandonné, et qui lui a fait réaliser l'idée exprimée par un mot terrible sorti de sa bouche : *On ne dira pas que Poulmann a changé!*

Il arrive à la prison, on veut lui mettre la camisole de force. Il jure, il blasphème, il s'écrie : — Qu'on me tue,

Types de condamnés, d'après nature.

je ne me suis pas pourvu en cassation; je veux mourir, mais je ne veux pas de ces *détails*. Le directeur lui dit avec bonté : — Vous êtes fort, mais ici toute résistance serait impossible; comprenez-le, et soyez sage; on aura pour vous tous les égards que votre position inspire.

— On m'a trompé; j'ai cru qu'en ne rappelant pas je serais exécuté immédiatement; mais enfin liez-moi...; vous n'êtes que de vils instruments, je ne vous en veux pas...

Encore de l'orgueil. On le conduit au cachot; on lui annonce la visite de l'aumônier.

— Je ne veux pas le voir.

— Il viendra.

— Je lui brise la tête d'un coup de pied! allez le lui dire.

On avertit l'aumônier, qui donne sa réponse en ces termes : — Dites-lui qu'aujourd'hui je visite toute la prison, et que j'irai le voir.

— Mais alors, dit le directeur, je lui ferai attacher les pieds.

— Oh! non, je n'ai pas peur.

Le directeur annonce au condamné que l'aumônier veut le visiter *quand même*. Poulmann était Breton, il comprit le mot; mais son orgueil répondit : — Dites-lui alors de ne pas venir comme aumônier. Je ne veux pas de prêtre.

Quand il le vit paraître, il bondit sur son lit comme un tigre furieux qui va se jeter sur sa proie, et s'écria :

— Que venez-vous faire ici ?

— Remplir mon ministère.

— Il est triste votre ministère.

— Il ne tient qu'à vous de me le rendre moins pénible.

— J'ai mis dans mes conditions que vous ne viendriez pas ici comme aumônier.

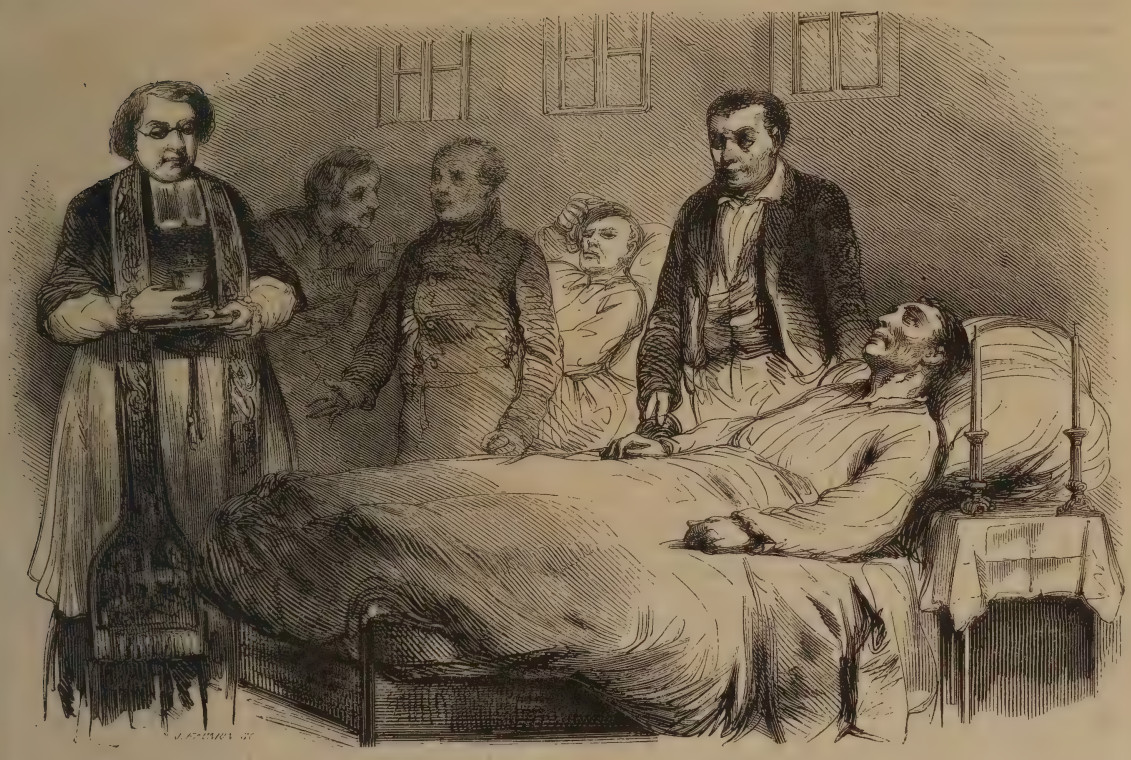
— Vous plaisantez, je crois; permettez-moi de plaisanter aussi : j'ai laissé l'aumônier à la porte, vous n'avez sous les yeux qu'un ami.

— Je ne crois plus à l'amitié, je ne crois plus à rien ; j'ai cru à Dieu jusqu'à la sentence qui a frappé ma Louise. Il n'y a pas de Dieu, puisque Louise a été condamnée ; elle était innocente, et je le sais, moi ; car Louise me blâmait quand, avec ma barre de fer, je cassais la tête à cet infâme aubergiste *qui me faisait une omelette avec trois œufs lorsque je lui en payais cinq.* Elle n'est pas coupable, et elle est condamnée à la réclusion ! Non, Dieu n'est pas juste.

— Vous l'aimez donc, votre Louise?

— Oh ! si je l'aime ! Pour elle mon sang, ma vie ! Elle est bonne, ma Louise, elle m'a suivi par faiblesse; mais elle n'est pas coupable. Les monstres !..

— Mais, malheureux, sa condamnation est un bienfait. Déclarée innocente, cette femme se serait perdue. Dans sa prison, elle va trouver des amies, des sœurs, qui vont raviver en elle les sentiments honnêtes. Elle reviendra à la vertu. Et vous, Poulmann, vous allez empoisonner ses jours... Vous refusez les secours de la religion, eh bien ! la nouvelle la plus fatale pour Louise sera celle de l'impénitence finale de l'homme auquel elle a sacrifié son honneur et sa vie. Elle a été votre complice : vous serez son bourreau.



Le viatique à l'infirmerie de la Roquette.

— Moi ! le bourreau de Louise !

Le prêtre avait touché le point sensible. Il dit à Poulmann tout ce que la religion peut dire au cœur; il lui retraça les scènes que nous avons décrites, le tableau sublime du viatique à l'infirmerie, et puis réveillant chez l'orgueilleux le sentiment de la famille :

— Poulmann, j'ai connu en Bretagne un homme de votre nom; il était grand comme vous, fort, vigoureux.

— Ah !... c'était mon frère.

— Eh bien, je le reverrai; je reverrai votre mère.

Le tigre devint un peu moins féroce, et dit :

— Eh bien, rendez-moi un service ; dites à ma mère que si Poulmann ne s'est pas pourvu en cassation, c'était pour lui épargner trois coups de poignard, que lui auraient portés des journaux indiscrets, en disant à tous : Poulmann s'est pourvu en cassation : son pourvoi a été rejeté, Poulmann a été exécuté... Dites-lui cela, promettez-le-moi, et je vous permets de venir me voir.

— Je vous le promets, et j'espère que j'aurai quelque chose de plus consolant à lui annoncer.

Hélas ! l'heure de l'exécution arriva si vite, que l'entrevue n'eut pas lieu. Poulmann ne voulut pas s'humilier, son orgueil l'accompagna jusque sur l'échafaud. Une nature si énergique, dirigée vers le bien, soumise aux lois de la morale et de la religion, eût fait un héros; toute cette force physique et morale s'est dépensée inutilement,

s'est souillée par des forfaits horribles, et l'existence, la vie, la mort de Poulmann ont été celles d'un scélérat.

Quel contraste frappant entre ce géant du crime, sa vigueur féroce, et la face juvénile, presque efféminée, la physionomie douce, modeste de l'assassin de dix-neuf ans qui a remplacé Poulmann dans son cachot!

Il avait étranglé sa victime, le misérable! une femme, dont les cheveux blancs devaient inspirer le respect et la pitié... Pourquoi? vous le saurez plus tard. N'envisagez maintenant que le coupable; ne voyez que ses larmes, sa douleur. Tout le temps qu'il a passé au cachot a été partagé entre les exigences de sa conscience de criminel et les devoirs de la piété filiale. — Il consolait son âme par les sentiments religieux. Son père, ancien soldat, en se rendant témoin de son repentir, ne cherchait qu'à faire naître l'espoir dans son cœur attristé.

Pauvre père! il venait souvent soulager son cœur bien malade auprès de l'aumônier de son fils. Ce prêtre comprenait sa douleur, et pour y faire diversion, pour le conduire à la source des consolations véritables, il se promenait souvent avec lui, parlant des devoirs religieux.

Dans une des belles matinées du printemps, ils parcouraient ensemble le jardin des Tuileries. Le marronnier du vingt mars avait déjà ses feuilles.

— Cette verdure me plaît, dit le pauvre père; hélas! si mon fils pouvait revivre comme la nature, car il est frappé à mort!

— Courage! espérons; le pourvoi en cassation a été rejeté, mais le recours en grâce est fortement appuyé.

— « Comme je l'aime! Je ne suis pas *seulement son* « *père*, je lui ai servi de mère; il a perdu la sienne à trois « mois, et alors j'ai placé son petit berceau près de mon « lit. Quand il pleurait, le pauvre enfant! je lui faisais « boire le lait qui tarissait ses larmes... Plus tard, il avait « déjà dix ans, quand la rue qui conduisait à l'école était « humide, je le portais dans mes bras; j'avais peur d'un « rhume, et... l'échafaud!... Le jour de l'exécution de mon fils sera celui de ma mort : j'ai un pistolet chargé tout exprès...

— C'est le moyen d'être pour toujours séparé de votre enfant; son repentir lui méritera le ciel; et votre suicide...

Le reste de la promenade le long des quais, sur le bord de la Seine, fut employé à faire raconter à ce pauvre père sa vie militaire, sa vie industrielle. On arrive près de la vieille basilique.

— J'entre ici, dit l'aumônier, pour dire la sainte messe ce matin; j'offrirai le sacrifice de propitiation pour votre fils et pour vous.

— J'entre avec vous.

— Vous avez raison; vous sortirez consolé.

Il sortit, en effet, réconcilié avec Dieu, et chrétien par les œuvres comme par la foi.

Le repentir du condamné, sa jeunesse, la position honorable de ses protecteurs, tout faisait pressentir une commutation de peine; un mot, parti du ministère de la justice, semblait augmenter cet espoir; le père et l'aumônier allèrent visiter le captif, et ce soir-là ils le laissèrent plein d'espérance.

Vers dix heures, on sonne chez l'aumônier et on lui annonce que M. le procureur général désire que le lendemain il se rende près du père, pendant que le bon abbé Montès conduira le fils à l'échafaud!

A six heures, ce pauvre homme était encore au lit.

— Monsieur, dit l'aumônier, il faut que nous nous rendions de suite chez votre ami de la rue Mazarine.

Il y avait dîné la veille, et c'était là qu'il avait appris que tout allait bien pour son fils.

— Je me lève.

Il était temps de s'y rendre. Il fallait traverser la rue Saint-Jacques, et les curieux, avides d'émotion, s'empressaient d'aller retenir leurs places à la barrière.

Entré dans la maison de son ami, l'agitation qui y régnait dessilla les yeux du pauvre père. — Ah! je le vois, dit-il, vous avez une mauvaise nouvelle à m'annoncer; le recours en grâce est rejeté, et peut-être demain...

La femme de son ami lui prend la main; ses pleurs coulent en abondance. — Courage! lui dit-elle.

— Oh! c'est pour demain!

Huit heures sonnaient à la pendule.

— Votre fils n'est plus, dit-elle, ou plutôt, je me trompe, il est... au ciel.

Le vieillard tombe à genoux. — Mon Dieu! dit-il, pitié pour moi, pitié pour mon fils! Monsieur l'aumônier, vous m'avez épargné un suicide; une dernière grâce! faites toutes les démarches nécessaires pour qu'on m'accorde son corps.

Il était trop tard...

Et voulez-vous savoir la cause de tant d'infortunes, de la mort de la victime, de l'exécution du fils, de la douleur du père?... Le patient lui-même nous a prié de la faire connaître...

« Je voudrais, disait-il, écrire sur la première page d'un grand nombre d'ouvrages qu'on *lit trop* : Ce livre est la cause de la mort de ma victime; il est la cause de la mienne. »

Il désignait ces romans qui accoutument l'âme à des émotions trop fortes, qui la placent sans cesse sous l'empire d'une exaltation funeste.

— Oui, reprenait-il, ces livres m'ont peu à peu enlevé l'horreur du crime. Mon esprit et mon imagination s'étaient tellement habitués à l'idée d'un forfait, qu'il n'y a pas eu de commotion entre ma vie à peu près innocente et le crime affreux qui me conduit à la mort.

IV. Deux condamnés à la fois. — Curieuse conversation. — Chant du supplicié. — Fourier, chef des escarpes, meurt repentant. — Le masque de poix. — Exécution au bagne. — L'album du condamné à mort. — Lettre datée d'un tombeau. — Discours d'un mourant. — Mort édifiante d'un supplicié. — Les quarante jours de l'agonie. — Rejet d'un pourvoi. — Le patient en chapelle. — Sa communion. — Lettre de grâce. — Un mort sorti de sa tombe. — Lettres de mort. — Cruel avertissement. — Instants tragiques. — Dernière visite à la chapelle. — Encore le cachot. — Les bourreaux. — La toilette. — Un repas sur le bord de la tombe. — L'échafaud. — La morale de tout ceci.

En 1845, deux condamnés à l'échafaud étaient simultanément à la Roquette : Fourier, chef de la bande des escarpes (c'est lui qui se vantait de connaître l'anatomie, et d'avoir frappé sa victime avec tant de précision que le poignard devait s'arrêter à 2 millimètres du cœur); Chevreuil, qui, asphyxiant sa femme avec le charbon, et voyant qu'elle souffrait *trop longtemps*, lui appliqua un masque de poix pour *mettre fin* à ses souffrances.

Ces deux hommes demandèrent à communiquer ensemble, en présence de leurs gardiens. — Nous nous ennuierons moins, disait Fourier. On le leur permit.

Fourier donnait de sages conseils à Chevreuil.

— Je serai exécuté, disait-il, je m'y attends; je me prépare; Dieu, je l'espère, me pardonnera. Mais nous sommes deux ici...; grâce à moi, tu seras commué. Prends garde, le bagne est bien dangereux; si tu t'y comportes bien, tu es jeune, tu pourras en sortir et vivre en honnête homme.

Chevreuil écoutait assez bien ces conseils ; cependant sa physionomie fausse disait qu'on ne devait pas trop se fier à lui. Il composa une chanson, la présenta à Fourier, en lui disant que, s'ils étaient exécutés ensemble, ils la chanteraient en allant au supplice. Il avait choisi l'air d'un des cantiques qui se chantaient à la chapelle. En voici un couplet:

Nous attendons tous deux même justice,
Et si le Ciel daigne exaucer mes vœux,
Le même jour, en marchant au supplice,
Mon cher Fourier, nous chanterons tous deux :
Plus de bonheur sur cette terre,
Quittons-la donc, hâtons nos pas.
A la barrière (*bis*)!
C'est là qu'est le trépas.

Avant Chevreuil, Fourier, si l'on t'éveille,
Oh ! ne crains pas de troubler mon repos,
Et que ta voix en frappant mon oreille
Se fasse entendre en me disant ces mots:
Plus de bonheur sur cette terre, etc.

Fourier fut exécuté quelques jours après ; il ne pensa pas à la chanson, il mourut en chrétien.

Son misérable compagnon n'a pas suivi ses avis. Le séjour du bagne lui a été funeste ; il s'y est mal conduit ; enfin, coupable d'assassinat sur la personne d'un garde chiourme, il a été de nouveau condamné à mort et exécuté en présence de tous les galériens.

Nous terminerons cette liste de mort par le récit des derniers moments de l'homme auquel la religion avait fourni une énergie morale et des sentiments de repentir qui, sans doute, lui ont mérité le pardon.

Cet homme fut entraîné par une de ces créatures qui vendent le crime, et qui font mal aux yeux et au cœur.

Après un repas fait avec elle, cette femme lui montra de l'or. Le vin avait-il troublé le jugement de l'homme séduit? le désir d'être riche vint-il le tenter? nous ne le savons pas ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la frappa de plusieurs coups de couteau, lesquels pourtant ne la firent pas mourir. Arrêté, condamné à mort, il fut conduit à la Roquette, et donna aussitôt des preuves non équivoques d'un repentir sincère. Le temps qu'il ne passait pas en prières il l'employait à dessiner, tantôt un paysage, tantôt un édifice ; mais toujours un sujet religieux se joignait à son dessin.

Un jour, sans doute en pensant au supplice qui l'attendait, il fit une tête de saint Jean-Baptiste. On sait qu'on la représente *coupée*, et placée sur le plat dans lequel Hérodias la présenta au cruel Hérode. Son arrêt fut cassé ; il fut renvoyé devant la Cour de Versailles. Sa victime, presque guérie de ses blessures, alla déposer contre lui. Il fut de nouveau condamné.

De temps en temps l'aumônier de la Roquette le visitait à la prison de Versailles ; à la dernière visite, l'infortuné lui remit un album contenant des dessins qu'il avait faits pour lui, et lui demanda la permission de l'embrasser. L'aumônier le serra dans ses bras.

—Quelque chose m'annonce que je ne vous verrai plus, disait ce malheureux.

En effet, deux jours après on lui annonçait que sa dernière heure était venue.

— Je m'y étais préparé, dit-il ; cependant, *cela me fait quelque chose.*

Il se confesse de nouveau et prie qu'on lui accorde cinq minutes ; il les emploie à écrire à l'aumônier de la Roquette, et nous pouvons vous assurer que la lettre, qui est sous nos yeux, est tracée d'une main dont l'assurance décèle le plus grand courage.

Il cachette cette lettre *en noir*, part pour le supplice, monte d'un pas ferme à l'échafaud et parle avec feu pendant cinq minutes, exprimant son repentir et demandant le secours des prières des assistants... Sa tête tombe... Sans doute, Dieu lui a pardonné.

Voilà ce qui s'est offert de plus saillant, de plus caractéristique dans la situation des vingt détenus qui ont habité les cachots depuis sept ans.

Voici maintenant ce qui est commun à tous. Vous allez assister aux scènes ordinaires, mais bien lugubres, de ce drame horrible qui se déroule pendant les quarante ou cinquante jours qui précèdent l'instant fatal.

Les premières visites de l'aumônier sont consacrées à établir entre lui et le condamné une certaine sympathie, à le rendre accessible à ses conseils et à l'utile influence que doit exercer son ministère. Quelques paroles, quelques améliorations apportées au régime, quelques kilogr. de tabac, amènent facilement ce résultat. Alors il procède à l'instruction religieuse, car tous ignorent même les vérités premières, beaucoup ne savent pas lire.

Le condamné converse pendant le jour avec le surveillant et la sentinelle qui fait sa faction dans la cellule. Ces pauvres soldats sont vivement émus de cette situation. Un militaire breton disait, il n'y a pas longtemps : « J'ai été blessé en Algérie, j'ai vu la mort de près, je n'ai pas eu peur ; ici la vue de cet homme m'agite et me remue jusqu'au fond des entrailles. »

Lorsque le pourvoi en cassation est rejeté, le vénérable abbé Montès se rend près du condamné, qui ignore cette circonstance et qui déjà s'est confessé plusieurs fois ; il lui fait comprendre que ses grands maux demandent un grand remède.

On le conduit à la chapelle, il assiste à la messe, et, s'il est véritablement repentant, il communie. Quel spectacle ! l'autel, le sacrifice, le prêtre, le condamné à genoux, garrotté par sa camisole de force ; c'est le Calvaire, le Sauveur du monde qui, s'immolant pour les hommes, dit au condamné repentant : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel : Hodie mecum eris in Paradiso.* Il prie et on le reconduit dans son cachot. Chaque jour, pendant une heure, il se promène, entre deux gardiens, sur le petit préau ; il peut contempler la voûte du ciel, et cette vue doit rendre en lui plus intense, plus vif, le désir d'y arriver.

Lorsque des lettres de grâce, ou plutôt de commutation de peine, arrivent au greffe, le directeur s'empresse de les notifier au condamné. Sa physionomie s'anime, des larmes de joie coulent de ses yeux ; on lui enlève la camisole, les portes du cachot s'ouvrent, il court sur le grand préau : c'est un mort qui sort de la tombe. La promenade circulaire s'arrête un moment, on applaudit à son bonheur, il se mêle à l'une des bandes ; hélas ! souvent cet instant est fatal pour lui : son repentir assurait son salut, les travaux forcés à perpétuité l'attendent, mais là l'attendent aussi les mauvais conseils, les exemples plus mauvais encore ; la nouvelle vie qu'il vient de recevoir ne sera-t-elle pas souillée par le crime, et sa grâce sera-t-elle suivie d'un heureux avenir !!...

Il faut bien, en terminant, vous dire la scène la plus sombre et la plus sinistre de cette triste demeure.

Une lettre, partie du parquet de M. le procureur général, est arrivée au directeur; elle contient ces mots laconiques, mais dont la signification est horrible : Le condamné *un tel est averti que son pourvoi en cassation a été*

rejeté, et que sa demande en grâce n'a pas été admise; ce qui se traduit par ces mots : Dans quelques instants le bourreau va arriver à la prison et sommer l'administration de lui livrer le condamné pour le conduire au supplice.

Le directeur fait connaître l'arrêt au condamné. Quelquefois le malheureux tombe de suite dans un état de stupeur, d'atonie, qui lui enlève à peu près l'usage de la raison; un autre éprouve un sentiment d'horreur qui se manifeste par des gestes convulsifs et des agitations nerveuses; la plupart reviennent bientôt à eux-mêmes et demandent à Dieu la force et la consolation nécessaires en ce moment fatal.

On leur ôte la camisole de force; ils quittent les vêtements de la prison et revêtent ceux qui leur appartiennent; la camisole leur est remise et on les conduit à la chapelle.

Moment suprême! le prêtre, profondément ému, embrasse celui qu'il appelle son enfant; il s'agenouille avec lui devant l'autel, puis, se relevant et étendant la main sur sa tête, qui va bientôt tomber, il le bénit... il l'absout...

Si le patient le désire, il prend quelques aliments (la plupart acceptent un peu de vin), et il retourne au cachot.

Là, les bourreaux s'emparent de sa personne, et, après lui avoir ôté sa camisole, lui lient les pieds, lui attachent les mains derrière le dos et procèdent à la fatale toilette.

Assis sur son lit, le patient sent les ciseaux glacés effleurer sa peau et préparer, en coupant le col de la chemise, la libre action du couteau qui va le frapper.

Poulmann avait fait cette opération lui-même.

Assez souvent le patient remercie les surveillants qui lui ont donné des soins, et, inspirant à tous la pitié, il monte dans la voiture avec le vénérable prêtre, qui, pendant le trajet, s'efforce de ranimer son courage en lui montrant l'image de l'Innocent, mort sur un gibet infâme pour le salut du monde.

On arrive au lieu du supplice; on traverse avec peine cette foule curieuse, avide d'émotion, qui se presse autour de l'échafaud.

Le condamné descend; il s'agenouille sous la main du prêtre, qui le bénit encore et qui remonte aussitôt dans la voiture.

Un bruit s'est fait entendre. C'est le glaive de la justice qui vient de frapper un coupable. Puisse son repentir lui ouvrir la porte du ciel!...

Puisse surtout l'amélioration de nos mœurs rendre les exécutions capitales de plus en plus rares! La déportation, qui s'introduit dans nos lois, nous permet de l'espérer pour un avenir prochain. Alors peut-être, au lieu de prendre le chemin sans retour de l'échafaud, le condamné sera dirigé vers les pontons de Brest ou de Toulon, d'où il ira se racheter et se régénérer dans une société lointaine.

Et maintenant, lecteurs, vous avez été initiés à tous les mystères de la prison que nous venons de décrire; vous l'avez vue pleine de coupables, voyez-la pleine d'enseignements utiles. Sur les murs il est écrit : Les chemins qui conduisent à ce lieu sinistre sont : « l'ignorance des « vérités morales et religieuses, la faiblesse et la condes- « cendance pour des amis perfides, la soif insatiable des « richesses, l'envie, l'ambition, le désir d'assouvir des pas- « sions effrénées. »

Que le flambeau du catholicisme brille à tous les regards; que son code sacré soit la règle de conduite des puissants et des faibles, et cette fatale demeure, devenue déserte ne se remplira plus.

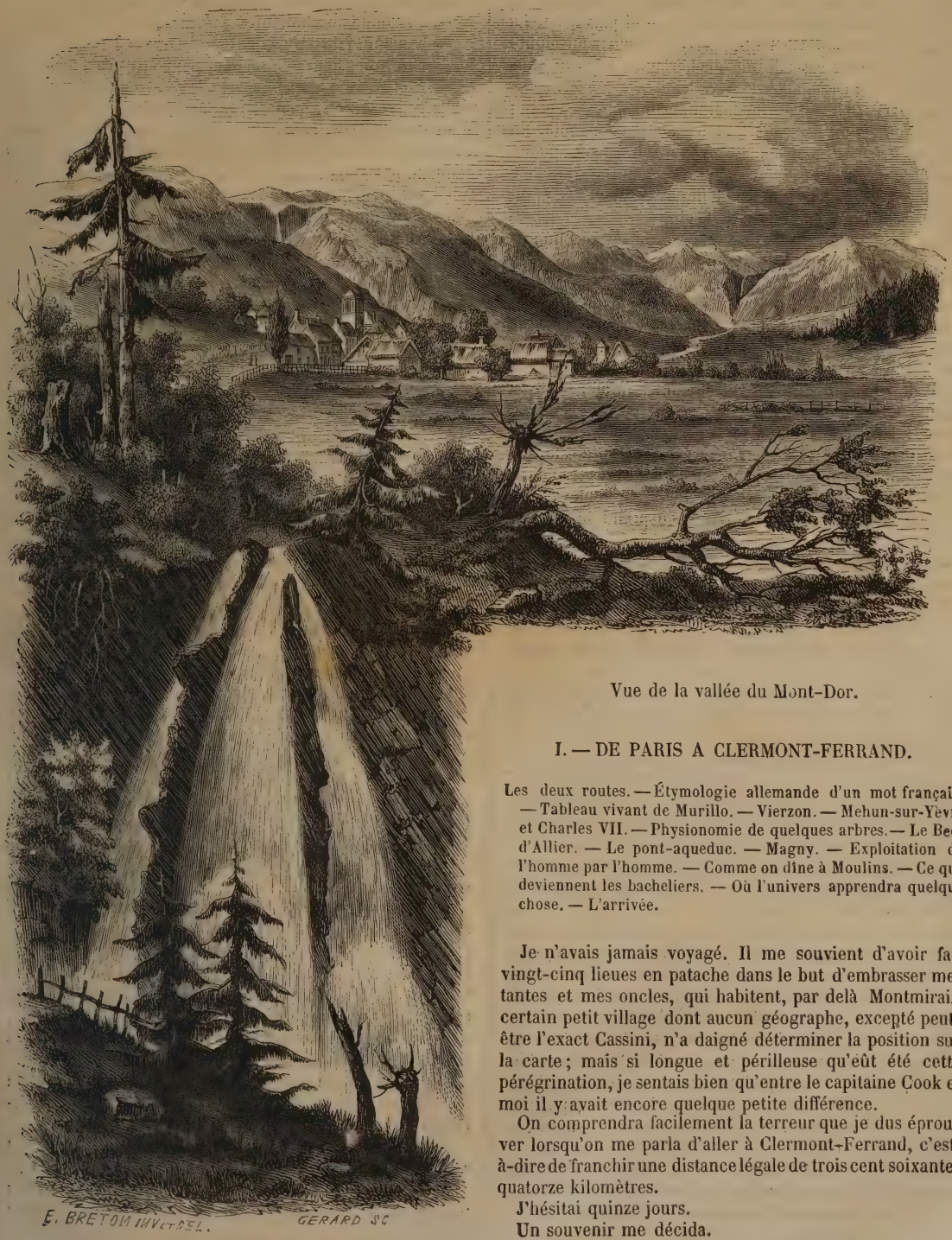
L'abbé A. M. TOUZÉ.

FIN.

Les pontons de Brest.

VOYAGE EN FRANCE (1).

LE PUY-DE-DOME.



Vue de la cascade de Queuereuilh.

Vue de la vallée du Mont-Dor.

I. — DE PARIS A CLERMONT-FERRAND.

Les deux routes. — Étymologie allemande d'un mot français. — Tableau vivant de Murillo. — Vierzon. — Mehun-sur-Yèvre et Charles VII. — Physionomie de quelques arbres. — Le Bec-d'Allier. — Le pont-aqueduc. — Magny. — Exploitation de l'homme par l'homme. — Comme on dîne à Moulins. — Ce que deviennent les bacheliers. — Où l'univers apprendra quelque chose. — L'arrivée.

Je n'avais jamais voyagé. Il me souvient d'avoir fait vingt-cinq lieues en patache dans le but d'embrasser mes tantes et mes oncles, qui habitent, par delà Montmirail, certain petit village dont aucun géographe, excepté peut-être l'exact Cassini, n'a daigné déterminer la position sur la carte; mais si longue et périlleuse qu'eût été cette pérégrination, je sentais bien qu'entre le capitaine Cook et moi il y avait encore quelque petite différence.

On comprendra facilement la terreur que je dus éprouver lorsqu'on me parla d'aller à Clermont-Ferrand, c'est-à-dire de franchir une distance légale de trois cent soixante-quatorze kilomètres.

J'hésitai quinze jours.

Un souvenir me décida.

(1) Voyez les Tables des dix premiers volumes, celles des six derniers, et le numéro de novembre 1849.

Je me rappelai que, dans un dîner de gens de lettres, le baron Taylor m'avait dit :

— Si jamais vous voyagez, si jamais vous voulez voir les sites de la Suisse et du Tyrol, les cratères horribles de l'Etna, les monuments romans de l'ancienne Britain, les pâturages normands unis à la floraison italienne, allez en Auvergne ; c'est plus près, moins connu et plus beau. La vallée du Mont-Dor vous dispensera de courir au Mont-Blanc. Devant les cascades de Queuereuilh, vous ne songerez plus aux cascatelles de Tivoli.

Le 2 avril 1849, je me décidai à partir pour Clermont ; le 3 je prenais un passe-port et me mettais en route. En vingt-quatre heures j'avais fait mes malles, dans lesquelles j'eus la faiblesse d'insérer une énorme quantité de livres, de papiers, et même quelques manuscrits, matériaux épars d'œuvres que je me proposais d'achever dans les loisirs de la province. Il va sans dire que je n'écrivis pas une ligne, mais en revanche je perdis un certain nombre de feuillets que je ne chercherai vraisemblablement pas à refaire.

Je voulais profiter de ce voyage pour examiner avec quelque soin la ligne que j'allais parcourir. A ce point de vue, le chemin de fer me répugnait. Je conçus donc le projet de me servir exclusivement de la diligence. Si la patache eût encore existé, j'eusse pris la patache. Cinq minutes de conversation avec l'employé des Messageries-Nationales me firent avouer que j'étais un utopiste. On peut prendre la diligence rue Notre-Dame-des-Victoires et n'en descendre qu'à Clermont, mais, du boulevard de l'Hôpital jusqu'à Bourges, la diligence prend le chemin de fer.

Je fus vivement contrarié.

— Après ça, monsieur, me dit l'homme, il y a deux services, l'un par Moulins, l'autre par Montluçon.

— Quelle est la différence ?

— Le premier service suit le chemin de fer jusqu'à Bourges...

— Passons à l'autre.

— L'autre suit le chemin de fer jusqu'à Bourges ; de là...

— Merci, c'est la même chose..

Le coupé était retenu ; je me contentai de l'intérieur. J'y montai à six heures du soir, après avoir dîné substantiellement chez mon ami L. L., et tellement lesté, que j'arrimai pour toute provision de bouche un demi-kilogramme de chocolat praliné. Mon bagage intime se composait d'un grand paletot, de mon képi de garde national, d'un album vierge et d'un crayon.

La nuit tombait au moment où nous arrivâmes à l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans, de sorte que je ne pus voir dans ses détails la singulière opération par laquelle la voiture, détachée de ses roues, est transportée sur le *truck* qui doit la rouler jusqu'à destination.

Pendant que nous étions doucement balancés dans les régions de l'air, comme un mouton dans les serres d'un vautour, je jetai un coup d'œil sur mon seul et unique voisin. C'était un homme jeune et vigoureux, porteur d'une face plantureuse, encadrée de gros favoris noirs ; il se drapait dans un manteau immense, à la façon du prince Eugène Beauharnais, tel qu'il se poursuit et comporte dans les enseignes du rival de la *Belle Jardinière*. Il abritait son front sous une véritable casquette de loutre, monument archéologique qui réclamait une place légitime dans le musée Dusommerard. Il toussait fréquemment, par coquetterie sans doute, faisant admirer la sonorité de sa poitrine, et prenant à chaque quinte une prise de tabac, ce qui me fit croire un instant qu'il toussait par le nez.

— Monsieur, me dit-il brusquement, vous allez à Clermont ?

— Oui, monsieur.

— Vous y connaissez du monde ?

— Personne absolument.

— Vous ne faites sans doute qu'y passer ?

— Non, monsieur, j'y resterai peut-être trois mois.

— Ah ! c'est extraordinaire !

La conversation, pour être dépourvue d'intérêt, n'en était pas moins languissante. Afin de la ranimer, l'homme au manteau reprit en me regardant, comme on dit, dans le blanc des yeux :

— Monsieur est artiste ?

— Non, monsieur...

— Ah ! très-bien... Monsieur, c'est une belle chose que les chemins de fer ?

— Une chose admirable, monsieur.

— Eh ! voilà que nous tournons. Nous sommes sur le *truck*.

— En effet.

— C'est inimaginable, monsieur, combien les Anglais ont trouvé de mots nouveaux pour les besoins de cette industrie ; ainsi, *rail*, *truck*, *wagon*, *tender*.

— Ces mots sont moins nouveaux que vous ne l'imaginez, monsieur. Avant les chemins de fer, *rail* voulait dire barre de fer, *wagon* signifiait voiture, et *tender*, réservoir.

— Et *truck* ?

— *Truc*, et non pas *truck*, est un mot français, monsieur, un mot de la langue populaire. N'avez-vous jamais entendu dire *cet homme a le truc*, pour exprimer qu'il avait dans son bissac toutes les ruses du renard ?

L'homme au manteau toussa avec étonnement et ouvrit de grands yeux.

— Au théâtre, repris-je, on désigne sous le nom de *trucs* les objets qui, dans le cours d'une féerie, subissent des métamorphoses instantanées. Tout le monde a vu, dans ces sortes de pièces, un meuble quelconque, armoire, étagère ou canapé, se déployer soudain, se retourner et prendre la figure d'un char, dans lequel s'envole la bonne fée ; c'est un *truc*. Ce palais merveilleux qui, d'un coup de baguette, n'offre plus au regard qu'une prison noire et fétide, c'est un *truc*.

— Je ne vois pas de rapport entre ces choses et le *truck* sur lequel on nous rive dans ce moment-ci.

— Pardon ! sous Louis XV on appelait *truc* un billard à rallonge beaucoup plus grand que les billards ordinaires. Le tout vient de l'allemand *trug*, qui veut dire fraude, tromperie, illusion. Nous en avons fait *tricher* et *tricheur* (autrefois *trucher* et *trucheur*). Le mot est donc acclimaté et n'a pas besoin qu'on modifie sa physionomie, s'appliquant fort bien aux roues postiches qui remorquent la diligence privée de ses véhicules naturels.

L'homme fouilla précipitamment dans ses poches et en fit sortir un volume d'apparence scolaire. C'était un dictionnaire, qu'il feuilleta rapidement.

— Ah ! ah ! monsieur, s'écria-t-il, voilà qui détruit votre thèse. « *Tricher*, v. act. (en bas latin *tricare*) ! »

— En effet, et *tricare* vient de *trügen*. Vous n'ignorez pas que la basse latinité se compose précisément de mots barbares, celtes ou germains, affublés de désinences latines. Ducange vous le dira.

— Monsieur est étudiant ?

— Non, monsieur...

L'entretien finit là, et ne reprit un instant qu'au bout de quatre-vingts lieues.

Peu d'instants avant le départ, un nouvel individu pénétra dans nos domaines, sous la forme d'un petit garçon déguenillé, que je n'ai pas besoin de décrire. Murillo l'a peint. D'une main il tenait un bâton noueux, et de l'autre un petit sac de toile brune, contenant sans doute quelques menues provisions de bouche, telles que fromage, charcuterie et débris d'écrevisses. Point ne fut besoin de les voir : notre odorat les discernait.

Heureusement la portière s'ouvrit :

— Descends, mon garçon, dit un employé à casquette galonnée; tu ne dois monter qu'à Bourges.

Nous nous trouvâmes ainsi délivrés momentanément de ce pauvre petit.

Sept heures sonnèrent : un coup de sifflet déchira l'air, et le convoi se mit en marche avec rapidité. J'entendis nommer successivement les stations de Choisy, Juvisy, Savigny, Epinay, Saint-Michel, Bretigny, Marolles, Bousay, Lardy, Etrechy, puis Etampes, où nous stationnâmes un gros quart d'heure; Monnerville, Angerville, Toury, Artenay, Chevilly, s'enfoncèrent successivement dans la brume. A dix heures et demie du soir, nous atteignîmes Orléans. De ces divers pays, je ne distinguai que peu de chose, et ce peu de chose ne vaut pas la peine d'être indiqué. La traversée d'Orléans me fit apparaître la Loire, plus large que je ne l'attendais; une sorte de barrage fort étroit la divisait en deux courants : c'était la margelle du quai envahi par les grosses eaux.

Vierzon, où nous parvînmes à une heure et demie du matin, se manifeste pour les voyageurs du rail-way sous la forme d'un hangar et d'un beau restaurant. Un couvert assez somptueux commença d'éveiller mon appétit, mais on me prévint charitablement que le souper pourrait être prêt environ un quart d'heure après le départ du train, et j'ajournai mon repas jusqu'à Bourges.

L'exécrable paysage pour les amateurs de points de vue ! mais qu'il est fantastique par une nuit de printemps! Autour de Vierzon s'étend l'aride Sologne avec ses bruyères grises, qui, sous les rayons argentés de la lune, prolongent, comme un mirage, le scintillement des flaques d'eau éparses dans la glaise. Des lumières bizarres voltigent dans les bouquets d'arbres; des peupliers nains inscrivent autour de quelque mare un cercle fantastique; on dirait une troupe de balais rangés autour de la baignoire d'une sorcière. Il ne me souvient pas d'avoir distingué, entre Orléans et Bourges, une seule maison plus élevée qu'une belle étable à porcs. Ces landes infertiles, coupées de marécages, se fondaient en magique demi-teintes dans une brume doucement éclairée, et l'imagination saisie s'étonnait de n'y point voir apparaître de blanches figures, faisant entendre des chants mystérieux.

A un quart d'heure de Bourges, j'entendis la voix du chef de station appeler les voyageurs de Mehun. Mehun-sur-Yèvre, qui possédait autrefois un beau château royal, environné de forêts magnifiques, fut témoin de l'agonie de Charles VII, qui s'y laissa mourir volontairement de faim le 22 juillet 1461. Il avait un peu plus de cinquante-huit ans. Ainsi le vainqueur des Anglais, l'ami glorieux d'Agnès Sorel, en fut réduit à expirer solitaire dans cette Thébaïde du Berry, pour se soustraire aux atroces tentatives, historiquement peu prouvées, du Dauphin de France, son fils et son successeur immédiat. C'est à peu près le seul souvenir historique qui m'ait été fourni par le parcours de ce triste rail-way.

Enfin, à deux heures et demie du matin, le chemin de fer nous déposa dans la gare de Bourges. Décidément j'avais très-faim, mais il me suffit d'un coup d'œil pour m'assurer de mon triste sort. Point de buffet et point de temps. J'avalai le reste de mon chocolat. Pendant qu'on nous retirait du truck pour nous remettre sur nos jambes véritables, j'aperçus à ma droite, c'est-à-dire dans la direction de la ville, une vaste étendue d'eau. On eût dit un lac ou une plaine inondée, sur laquelle glissaient des barques armées de fanaux, dont la lumière, rougissant le brouillard, le rendait visible et tangible. Qu'était-ce que cette vaste étendue? J'imaginai follement que nous étions sur les bords du Cher, quelque peu débordé. Que le Cher me pardonne, je le calomniais par cet excès d'honneur. Quand nous roulâmes sur la terre ferme, ma surprise fut grande de voir la diligence entrer à plein ventre dans le lac en question, et cela, bien entendu, sans y mouiller la jante d'une roue. Ledit lac n'était autre qu'une large série de champs de blé coupés par la grande route et où cheminaient paisiblement les omnibus du chemin de fer. Un effet bizarre de réfraction avait causé ma méprise. Quant au Cher, nous l'avions franchi depuis une heure sans nous en être aperçus; je l'avais pris pour un chemin creux.

A Bourges, on réintégra dans l'intérieur mon mendiant de Murillo. De nouveaux parfums m'avertirent qu'il avait varié sa nourriture.

La campagne de ce côté de Bourges continue la Sologne, quoique avec moins de stérilité. Chose étrange ! il y a plus de culture et moins d'eau. Mais le tout est fort maigre, rasé par les vents en hiver, et, dans l'été, grillé par le soleil. Là, je vis apparaître les premiers échantillons de ces saules monstrueux qui m'ont si fort intrigué pendant la durée du voyage. A cette époque de l'année, leurs troncs difformes ne donnent pas encore d'issue à la sève des jeunes pousses; vus de nuit, ces arbres trapus jettent dans le paysage une terreur singulière. Renflés du haut, de manière à représenter grossièrement une tête, la bifurcation de leurs rameaux dépourvus de branches donne la forme de deux bras. Cette combinaison de bras et de têtes varie à l'infini. Tantôt c'est un fol inspiré, qui, la tête renversée par l'inspiration, un bras étendu pour commander l'espace, confie au souffle du vent des poésies perdues; plus loin, c'est un mendiant étrange, qui supplie d'un air humble et menace sourdement; communément, c'est tout bonnement un gros ours qui danse gauchement une lourde sarabande. Rapidement entraînées sur le rebord des routes, ces visions acquièrent une réalité effrayante. Elles me donnèrent le cauchemar, mais béni soit-il, puisque je m'endormis.

Je ne me réveillai qu'au petit jour, au relais de Néronde. Cette ville, laide et mal bâtie, a été depuis presque entièrement dépeuplée par le choléra. On pense, dans le pays, que les mares d'eau stagnante, dues aux travaux si lentement accomplis du chemin de fer du Centre, sont la cause première de l'épidémie et le foyer de l'infection. Cette opinion, que je n'ai pas qualité pour défendre au point de vue de la science, ne paraît pas dénuée de sens. Ce chemin de fer, élevé en talus sur une ligne inimaginablement longue, m'a poursuivi, comme une muraille, jusque dans les *traînes* du Berry. Beau pays, celui-là, avec ses collines boisées, ses plaines déjà touffues, et ses jolies maisons cachées dans le creux des vallées. Mais il était sept heures du matin, nous roulions depuis douze heures; je mourais de faim et de soif, et je n'appréciai pas à leur juste valeur les agréments du paysage.

Chose à noter : en neuf heures de chemin de fer nous

avions franchi soixante lieues, en cinq heures de diligence, nous en avions fait dix. Rien n'est plus navrant que cette extrême lenteur après cette extrême vitesse. Ma mélancolie s'aggrava. Tant que j'avais entendu siffler la vapeur, j'avais conservé un reste d'incertitude, et par conséquent de gaieté. La facilité de m'arrêter à Bourges et de revoir Paris le lendemain levait tous mes scrupules ; mais, dans ce coche pénible, au milieu des vallons et des plaines, je me sentis véritablement éloigné, et je ruminai, en manière de repas, toutes les amertumes de l'exil.

Cependant, le Guettain et le Bec-d'Allier méritent une mention spéciale. La Loire, très-large et très-plate, y reçoit les eaux de l'Allier, et l'on traverse les deux fleuves sur un magnifique pont suspendu ; les chevaux n'y marchent qu'au pas, et cette traversée n'emploie pas moins de huit minutes. Sur le bord de l'eau s'étendent les maisons du Guettain, joli petit bourg qui ressemble à Bercy ; le canal latéral de la Loire traverse aussi le fleuve, au moyen d'un pont-aqueduc, et va se terminer à quelques pas de là dans le canal du Centre. On ne contemple jamais sans admiration ces monuments de notre âge d'industrie. Pour moi, j'ai des étonnements de sauvage, et, voyant passer des bateaux sur le pont du Guettain, je me demandais pourquoi la diligence ne roulait pas dessous.

Une longue chaussée endiguée continue le pont du Guettain, et plonge dans la Nièvre. Déjà nous apercevions devant nous les pignons aigus et les flèches gothiques de Nevers, quand, par un mouvement subit sur la droite, nous nous en éloignâmes tout à coup. Nous courûmes encore quelques bordées ; une maison blanche se présenta entre deux tourelles décharnées...

— Magny ! cria le conducteur... Allons, messieurs, vous avez le temps de manger un morceau...

Il était midi précis. Je n'avais rien pris, depuis dix-huit heures, qu'un peu de chocolat, et citais, avec autant de justesse que d'à-propos, cette phrase d'Edouard Ourliac, écrite dans ce style gaulois dont notre ami Francis Wey apprit le secret chez Nodier : — « Eh ! bonnes gens, qui « vous presse ? où courez-vous si vite ? Ne vaudrait-il pas « mieux marcher tout doucement, cueillant la noisette au « bord du chemin, se ravitaillant aux bouchons, et fai- « sant vie qui dure ? »

Les noisettes de Magny consistent en une soupe aux choux, sans beaucoup de choux ; c'était de l'eau, mais elle était chaude. Je revins à moi par degrés, et passai en revue le personnel de la diligence, moins une dame qui resta obstinément cachée dans le coupé. Parmi ses deux compagnons, parfaitement étrangers l'un à l'autre, je reconnus un avocat distingué du barreau de Paris, M. L..., avec qui je fis, à Clermont, plus ample connaissance. Une nouvelle figure survint : c'était un jeune sous-lieutenant qui allait rejoindre son régiment au Puy.

Ce gai luron, trouvant l'intérieur occupé, allait s'accommoder de l'impériale, lorsque je conçus la pensée d'une admirable opération. J'obtins de l'aubergiste une grosse miche de pain, une tranche de bœuf et un verre de vin ; muni de ces présents superbes, je m'acheminai vers le petit bonhomme à la besace, et le priai d'accepter ce modeste repas.

L'enfant se mit à dévorer sans mot dire, s'inquiétant peu des motifs secrets de ma générosité. Pendant qu'il savourait ces délices gastronomiques, j'expliquai mon plan à l'officier, et en deux mots la transaction fut conclue. Moyennant un second verre de vin et 1 fr. 50 c. en argent blanc, le petit bonhomme échangea sa place d'intérieur contre le droit de grimper sur la banquette ; avec quels transports de joie, c'est ce que je ne puis décrire. On peut croire que pour 3 francs il eût fait la route à pied.

Signalons aux voyageurs curieux de futilités les objets en perles artificielles que débite une vieille femme devant l'auberge de Magny. Ses étuis, ses chapelets et ses flacons à odeur sont très-finement faits et ne manquent pas d'originalité.

A deux heures de l'après-midi nous débarquâmes à Moulins. Je n'y trouvai pas la réparation gastronomique qui m'était due pour mon déjeuner de Magny. Le conducteur m'inséra, avec une adresse infernale, dans un bâtiment connu sous le nom de *grand Hôtel de l'Europe*, où m'étaient réservées les plus amères déceptions. Sans traiter la cuisine *ex professo*, comme feu Brillat-Savarin, j'aime une chère choisie. Si je note ces affreux repas ambulatoires, c'est qu'ils établissent, comme point de repère entre la cuisine de Paris et la cuisine du Puy-de-Dôme, la plus exécrable des cuisines, sans en excepter l'italienne. Après un potage, qui méritait les honneurs de l'expertise, je dirigeai un couteau vers les entrailles d'une poule rôtie à point et d'aspect savoureux. Le couteau rebroussa.

— Monsieur, dis-je à l'hôte, qui, en livrée blanche de cuisinier classique, présidait au festin, ceci n'est-il pas une erreur ? Ne serais-je pas entré, par distraction, dans les coulisses du théâtre de Moulins, et ce volatile de carton n'est-il pas un accessoire ?

L'hôte enfonça son bonnet sur ses yeux, et, sans me répondre, exécuta une sortie de mélodrame ; puis, revenant sur le seuil de la porte, il s'appuya sur le chambranle, une main sur son coutelas et me suivant du regard. Dans une encoignure de la salle, la maîtresse de la maison, occupée de quelque tapisserie, échangeait avec son mari des regards fort piteux. A force de persévérance, je triomphai des obstacles et parvins à distribuer le volatile-imitation en quatre parties inégales. Alors nous constatâmes la nature de ce mets et rendîmes pleine justice à l'hôte. La poule avait vécu ; seulement, comme on avait eu l'adresse de la servir habituellement *trop tard*, on la remettait quotidiennement à la broche. Cela durait depuis cinq jours... Je me vengeai sur des côtelettes passables et sur un vin doué de l'innocence particulière à la jeunesse. Chaque bouchée disparue fronçait le sourcil de mon hôte, et l'hôtesse y répondait par un hochement de tête où se lisait toute l'amertume d'un désespoir mal contenu.

A part cet établissement fallacieux, et une marchande de tabac qui lit les romans de George Sand et se fait une tête de femme incomprise, je n'ai vu à Moulins qu'une chose digne de remarque. Cette chose est une enseigne, sur laquelle on lit : « Grand-Outin, *bachelier ès lettres. —Papeterie. Fournitures de bureau.* » A quoi servent les diplômes ?

Néanmoins je conserve un bon souvenir des riants faubourgs de cette jolie ville, qui, du côté de Paris, se disperse et s'égrène peu à peu dans de verdoyants jardins ; je note en passant ses constructions étoilées de briques en losanges, car nous retrouverons ce détail sur des proportions plus vastes dans les monuments de l'Auvergne. Quant au fameux pont de l'Allier, j'ai passé dessus, voilà tout. Les guides quelconques assurent qu'il a treize arches chacune de quarante-deux pieds d'ouverture, et que c'est un très-beau monument.

Le déclin du soleil me permit de jeter ensuite un coup d'œil sur Saint-Pourçain et sur ses deux rivières, le Limin et la Sioule. J'ai peu vu de paysages aussi agrestes ; on en ferait un charmant décor d'opéra comique ; mais il y a beaucoup de corroyeurs, moins cependant qu'à Gan-

nat, où l'on touche l'extrême frontière du département de l'Allier. Gannat est une grande, vilaine, sale rue, où j'ai découvert une particularité assez grotesque : c'est un cabaret qui s'intitule tout bonnement *Café de l'Univers*. Il paraît au surplus que l'Univers se couche de bonne heure, car à dix heures du soir *son* café était clos. M. L..., qui m'accablait de prévenances, en exigea l'ouverture, pour m'y faire goûter la bière du crû, une des meilleures bières de l'Europe, et supérieure certainement à toutes les bières de Flandre.

Nous allions de plus en plus lentement ; quand on me berce, je dors, et j'eus le crève-cœur de traverser Riom sans le savoir. Je ne sais pourquoi ce nom propre m'avait présagé des merveilles ; on verra, plus tard, que sans mériter toute l'importance que je lui attribuais, cette ville offre un intérêt assez vif. Quand je rouvris les yeux, nous étions en pleine montagne. Des croupes assez fortes encaissaient la route, et l'horizon semblait borné par de grands nuages noirs. C'était la chaîne des Monts-Dôme.

A deux heures du matin, nous franchîmes une barrière, nous montâmes une ruelle escarpée ; c'était Clermont-Ferrand. Ma première impression fut maussade ; mais, au détour de la ruelle, il me sembla que nous parcourions une magnifique terrasse, au-dessous de laquelle grouillaient, à une grande profondeur, une myriade de maisons sombres. Au-dessus de moi, des masures noires plus accentuées surplombaient avec une solennité sauvage. A l'instant même mes préventions tombèrent, car je reconnus vaguement quelque chose de très-beau.

En cinq minutes, nous étions arrivés à notre destination dernière. La diligence s'arrêta sur une vaste place ; des garçons d'hôtel m'assaillirent. Comme je n'avais aucune préférence, je ne songeai qu'à aller au plus près. Une maison de bonne apparence m'offrit cette inscription en lettres colossales : *Hôtel de l'Europe. — Morateur*. A cet instant, M. L... y entrait et m'engagea à le suivre. Je partageai son souper et me dépêchai de dormir, pour courir la ville dès l'aurore.

Ma conscience d'historien m'oblige à révéler que je m'éveillai précisément une heure après midi.

AUGUSTE VITU.

(*La suite au prochain numéro*).

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1).

JULES-CÉSAR CROCE. — CONTE DE BERTOLDO.

Bertoldo chassant les mouches. D'après Crespi.

En 1550, il y a tout juste trois cents ans, un enfant naissait à un pauvre taillandier du village de Persiceto, dans le pays de Bologne. N'ayant rien à donner à son fils qu'un beau nom, le père Croce le nomma Jules-César (Giulio Cesare). — Que cet illustre patron lui porte bonheur ! dit-il ; le premier homme du monde n'aura pas grand'peine, s'il le veut bien, à faire quelque chose du dernier enfant de Persiceto !

Le taillandier ne put voir l'effet de ses espérances. Il mourut, sept ans après, épuisé de fatigue et de douleur, ne laissant au petit César qu'une charmante figure, une boutique délabrée, une huche sans pain, et des outils dont il ne pouvait se servir.

Après avoir suivi son père jusqu'à la fosse commune, l'enfant s'en alla tout en larmes à Castelfranco, chez un oncle qui eut pitié de son abandon, et lui offrit à dîner en famille.

— Que veux-tu faire ? lui demanda ensuite le brave homme, qui était maréchal-ferrant de son état et qui battait l'enclume du matin au soir.

— Je veux aller sur la place, répondit l'enfant, écouter l'*improvisatore* (l'improvisateur de vers).

— Diavolo ! s'écria le maréchal, voilà un métier de fainéant, qui ne te remplira guère l'estomac. Je te le permets aujourd'hui, mais demain tu gagneras ton dîner, en manœuvrant le soufflet de ma forge. Point de travail, point de pain ; c'est la loi de cette maison, — et de beaucoup d'autres.

César Croce ne murmura point. Il allait entendre l'improvisateur ! C'était tout ce qu'il lui fallait pour le moment.

— Je travaillerai tant que vous voudrez, dit-il à son oncle, si je peux écouter le dimanche l'*improvisatore*.

— Très-bien, très-bien ! chacun son goût. Cela vaut mieux que de jouer aux noix devant les cabarets, où les ivrognes te feraient plus tard jouer à la bouteille.

Jules-César alla donc, avec un de ses cousins, tendre

(1) Voyez le numéro de mars dernier.

les deux oreilles au charlatan-poëte, qui, suivant la mode italienne, amusait les oisifs sur la place de Castelfranco.

L'improvisation plongea l'enfant dans une telle extase, que son compagnon fut obligé de l'arracher de sa place, pour le ramener à la forge hospitalière.

Pendant toute la soirée, il récita à la famille les vers qu'il avait entendus, et qui s'étaient fixés dans sa mémoire comme s'ils eussent été son propre ouvrage.

Le lendemain, il se pendit à la chaîne du soufflet, la fumée du charbon noircit ses joues fraîches et vermeilles; mais il se consola de ce rude labeur en se berçant des rimes sonores qui bourdonnaient dans sa tête comme une musique d'en haut.

Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il devint alors maître forgeron, parcourut les villages, le marteau à la main, et s'établit à Bologne, où deux mariages lui donnèrent quatorze enfants.

Quelques années plus tard, un seigneur passait, avec des dames et une suite nombreuse, devant une forge bolonaise. Il s'y arrêta pour renouveler les fers de ses chevaux, et pendant l'opération il fit causer le maréchal. Quelle fut sa surprise d'entendre cet homme parler littérature, citer Virgile et Horace, raisonner enfin comme eût pu le faire un académicien della Crusca!

Il crut rêver.

— Sans adieu, mon brave, lui dit le seigneur en le quittant, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Bientôt, en effet, un inconnu se présente chez le forgeron, s'enferme avec lui dans son arrière-boutique, et lui fait avouer que le marteau n'absorbe pas tous ses instants.

César Croce (car c'était lui) ouvre alors une grande armoire, et en tire une vingtaine de cahiers, pleins de vers et de prose de sa façon.

L'inconnu feuillette ces pages griffonnées d'une main lourde, et noircies çà et là par le charbon et la ferraille... Il lit quelques lignes, pousse une exclamation, dévore des pièces entières, passe d'un manuscrit à l'autre, — et demande avec admiration à l'ouvrier comment il a trouvé le temps et les moyens de composer de tels ouvrages.

— Les moyens? répond celui-ci en se frappant le front, le bon Dieu les avait mis là. C'est mon amusement depuis mon enfance. Le temps? ma foi, je l'ai pris sur mon repos. Quand la pratique n'abonde pas, ou quand ma famille a du pain pour quelques jours, je lis de vieux manuscrits et des livres nouveaux. Les riches dont je ferre les attelages m'en prêtent; les érudits m'en donnent en payement, et les deux grands livres du bon Dieu, la nature et l'humanité, sont ouverts pour moi comme pour tout le monde. Si le travail de la forge remplit la journée, il me reste la nuit. Je m'installe devant cette table avec une petite lampe, un grand pot de vin, et je laisse courir mon imagination et ma plume jusqu'au lever du soleil...

L'inconnu n'en demanda pas davantage. Passant de l'admiration à l'enthousiasme, il déclara qu'il était le premier libraire de la province, offrit une pension au maréchal de la part du seigneur qui l'avait envoyé, et ne réclama en retour que le droit de faire imprimer les manuscrits de l'artisan...

— Mon état suffit à mon existence, répondit Croce avec une dignité naïve. Je refuse la pension, et je vous donne ces manuscrits; s'ils vous rapportent de l'argent, vous m'en réserverez ma part... Ils m'ont occupé une centaine de jours... A vingt *scudi* par journée, cela fait deux mille *scudi*. Je vous en fournirai à ce compte tant qu'il vous plaira...

Le libraire emporta les œuvres du maréchal, et quelques mois après toute l'Italie les lisait avec délices. D'autres œuvres leur succédèrent. Le nom de Croce devint populaire de Naples à Venise. On accourut en pèlerinage à sa forge. Vingt personnages le sommèrent de quitter le marteau. Il s'y refusa obstinément, et continua de frapper en même temps le fer et la rime.

Le seul loisir qu'il se permit, fut de chanter le soir et le matin ses vers, sur le seuil de sa porte, en s'accompagnant de la viole ou de la lyre, comme les *improvisatori* qui avaient révélé la poésie à son enfance.

Le seul trésor qu'il amassa fut la collection des nombreuses éditions de ses ouvrages, rangée, d'année en année, sur les tablettes de son arrière-boutique.

Il fallut que la vieillesse paralysât ses membres pour lui faire accepter enfin une rente modeste des cavaliers de Bologne.

Bref, il s'éteignit, rimant toujours, en 1609, et sa gloire fut chantée sur sa tombe par un noble Bolonais, dans un *lamento* qui fit, comme son nom, le tour de l'Italie.

Jules-César Croce, populaire au delà des Alpes, est complétement inconnu en France; ne méritait-il pas d'être placé au premier rang de nos *curiosités littéraires*? On va en juger par quelques traits de son plus célèbre ouvrage, les *Finesses de Bertoldo*, continué depuis par les académiciens della Crusca, et illustré par l'habile peintre bolonais Crespi, surnommé l'Espagnol.

Rabelais et nos plus ingénieux conteurs du seizième siècle n'ont point dépassé l'imagination, la délicatesse et l'originalité du forgeron de Bologne.

LE CONTE DE BERTOLDO.

Portrait de Bertoldo. — Bertoldo à la cour d'Alboïn. — Énigmes et logogriphes. — Noms et qualités. — Comment Bertoldo prend les lièvres sans courir. — Comment il apporte de l'eau dans un crible. — Comment il voyage sur la monture des mouches. — Comment il donne aux femmes des droits politiques. — La boîte et l'oiseau. — Comment il échappe aux chiens et aux sbires. — Comment il paraît nu et habillé, visible et invisible, etc. — Comment il évite d'être pendu. — Sa mort. — Bertoldino. — Dessin de Crespi.

Bertoldo est un paysan bossu, foncièrement laid et stupide en apparence, mais rusé comme tous les bossus. Poussé par son humeur vagabonde et observatrice, il enfourche son âne et va tout droit à la cour du roi Alboïn, espèce de Dagobert, mené par sa femme et qui a la manie des énigmes et des logogriphes. Les jambes bancales, l'œil louche, la gibbosité, l'habit incongru de Bertoldo, le mettent en belle humeur.

— Qui es-tu? demande le prince.

— Un homme, répond le rustre philosophe.

— Quand es-tu né, et quel est ton pays?

— Je suis né quand il a plu à Dieu, et mon pays est le monde.

— Tu n'es pas aussi bête que tu en as l'air. Tu vas me résoudre des problèmes : Comment prendrais-tu un lièvre sans courir?

— J'attendrais qu'il fût à la broche.

— Et comment m'apporterais-tu de l'eau dans un crible ?

— J'attendrais qu'elle fût glacée.

Les courtisans de rire, et le monarque aussi.

Quant à Bertoldo, il rit de son côté, mais à leurs dépens. Il plaisante les flatteurs, élève les paysans au niveau des rois, et s'émancipe à tel point que Sa Majesté le met à la porte.

— Je m'en vais, mais je reviendrai, dit le héros, car je ressemble aux mouches. Quand on me chasse par la porte, je rentre par la fenêtre.

— Soit, reprend Alboïn ; je te permets de revenir comme les mouches, mais à cheval sur leur monture ; si tu reparais autrement devant moi, je te fais pendre haut et court.

— J'accepte la condition. Au revoir, Sire.

Bertoldo regagne sa chaumière, écorche son âne, remonte dessus, en compagnie d'un millier de mouches attachées aux blessures, et rentre ainsi, véritablement sur la monture des mouches, à la cour du roi Alboïn.

Au lieu de faire pendre un si habile homme, le roi vaincu le prend pour conseiller intime.

Arrivé au pouvoir, comme tant d'autres, par le chemin de l'opposition, Bertoldo, chose prodigieuse ! ne dément point ses antécédents. Il a d'autant plus besoin de son adresse, qu'il subit l'opposition à son tour. Ses plus terribles ennemis sont les femmes, qui réclament des droits politiques et veulent être *électrices*, *députées*, *générales*, *sénatrices*, etc.

Ne croyez pas que nous inventions, au moins ! Nous traduisons très-scrupuleusement. Les fous sont de toutes les époques et de toutes les contrées ; *Bertoldo* nous en fournit une nouvelle preuve ; et vous voyez que les fous du temps et du pays d'Alboïn valent bien ceux de notre pays et de notre temps.

Voici comment Croce les met en scène :

Deux femmes se disputent un panier devant le tribunal du roi. Celui-ci, renouvelant le jugement de Salomon, ordonne le partage du panier en deux parts. L'une des femmes consent ; l'autre se récrie, se lamente, et aime mieux renoncer « à son cher panier » que de le voir mis en pièces.

Alboïn reconnaît la véritable propriétaire et lui adjuge le panier entier.

Mais la plaideuse, qui savait comme lui l'histoire de Salomon, l'a trompé par de fausses larmes et a réellement volé sa rivale. C'est ce que Bertoldo découvre et révèle au monarque. « Menteuses du cœur, menteuses de la langue, dit-il, telles sont les filles d'Eve. » De là grande émeute des femmes contre le nouvel Esope. Elles font entrer la reine dans leur complot, et le chancelier de celle-ci porte leur *ultimatum* à Alboïn. Elles prétendent gouverner, élire, administrer, commander tout comme les porte-barbes. Bertoldo se charge de tirer son maître de ce mauvais pas, et de renvoyer les *citoyennes libres* à leurs fuseaux. Il les assemble gravement, leur annonce que leur demande est prise en considération, et leur remet une boîte qu'elles s'engagent à n'ouvrir que le lendemain. Elles recevront alors le brevet de leurs droits politiques...

Restées seules, les femmes n'ont plus qu'une idée.

— Que peut-il y avoir dans cette boîte ?

— Si nous l'ouvrions de suite ?

— Nous la refermerons après.

— Et Bertoldo n'en saura rien...

On regarde la boîte ; on la tourne, on la retourne... Bref, on lève le couvercle... Et un oiseau s'envole !....

— Vos droits se sont envolés avec lui, mesdames, s'écrie Bertoldo, qui guettait les curieuses. Vous voulez entrer dans les conseils de l'Etat, et vous n'avez pas une heure de patience et de discrétion ! Allez ! vous n'êtes bonnes qu'à écumer le pot, à rosser vos enfants et à bavarder sur vos portes !

Que de femmes, et même que d'hommes aujourd'hui mériteraient encore cette leçon !

La reine venge son sexe par les tours qu'elle joue à Bertoldo, ou du moins qu'elle essaye de lui jouer.

Un jour, elle fait lâcher contre lui des chiens affamés ; mais le bossu s'est muni de lièvres vivants, et se sauve en les livrant aux chiens, l'un après l'autre.

Un autre jour, la reine charge un sbire de l'enfermer dans un sac. Mais Bertoldo persuade au sbire de s'y mettre à sa place, pour aller épouser sous son nom une femme très-riche, à qui on veut le marier malgré lui. Le sbire donne... dans le sac, et n'épouse que des coups de bâton.

Une autre fois encore, il est sommé par Alboïn de comparaître à la fois nu et habillé, visible et invisible, et portant avec lui le potager, l'étable et le moulin.

Bertoldo arrive couvert d'un filet, coiffé d'un crible, et tenant une tourte à la main.

— Ce filet m'habille sans m'habiller, dit-il ; vous me voyez sans me voir, à travers ce crible ; et le potager, l'étable et le moulin sont dans cette tourte, faite de betterave, de beurre, d'œufs et de farine.

Alboïn et la reine elle-même sont obligés de convenir que les trois problèmes sont résolus.

Enfin la reine obtient de son mari l'ordre de pendre Bertoldo ; mais celui-ci obtient à son tour la faveur de choisir l'arbre qui lui servira de potence.

On le mène dans la forêt, devant un orme :

— Il le trouve trop haut ;

Devant un peuplier :

— Il est trop droit ;

Devant un chêne :

— Il est trop tortueux ;

Devant un châtaignier :

— Il est trop petit.

Un autre est trop jeune, un autre trop vieux..., et ainsi de suite, jusqu'à la fin du jour et aux limites des bois.

Les exécuteurs rient... Le roi est désarmé, la reine est vaincue. Bertoldo rentre encore en triomphe au palais..., où il meurt bientôt d'une indigestion...

Tout Capitole a sa roche Tarpéienne. Notre bossu n'avait oublié que celle-là.

Après avoir fait des morales à tout le monde, il subit la sienne à son tour.

A ce conte philosophique sous sa forme burlesque, les académiciens della Crusca ont ajouté une suite assez puérile, dans le genre de nos traditions de Gribouille et de Cadet-Roussel. C'est le fils de Bertoldo (Bertoldino), voulant couver des œufs, et faisant une omelette sous lui (voyez la page suivante) ; — ou bien se fouettant de verges jusqu'au sang, pour se délivrer de la piqûre des mouches (voyez la page précédente). C'est le petit-fils, plus niais encore, chevauchant à reculons et tenant la queue de la bête en guise de bride, etc., etc.

Le peintre Crespi a illustré cette seconde partie comme

la première. Ses charmants dessins étant fort supérieurs au texte académique, et rappelant toute la finesse de Croce, le *Musée* en a fait graver deux, qui nous dispensent d'étendre les citations. UN ACADÉMICIEN.

Bertoldino couvant des œufs. D'après Crespi.

L'ARBRE ET L'ÉCORCE.

Un jeune ormeau disait à son écorce :
— Tu m'aimes, je le sais..., je t'aime aussi beaucoup ;
Mais tu me tiens les bras, et me serres le cou...
Rend-on les gens heureux par force ?
Entre le monde et moi je te trouve toujours...
Je raffole de la rosée ;
Et lorsqu'à l'espérer j'ai passé de longs jours,
Je t'en vois, d'abord, arrosée...
Les cieux m'ont-ils créé tortue ou limaçon
Pour vivre ainsi dans ma cuirasse ?
Un bel amour, vraiment ! qui me tient en prison !
J'étouffe... Lâche-moi, de grâce !
— Chut ! En les exauçant, Dieu punit les ingrats,
Dit l'écorce, aussitôt redoublant son étreinte ;
Point de sécurité sans un peu de contrainte !
Malheur à toi, si tu sors de mes bras !
Elle parlait encor, qu'un bizarre caprice
D'un enfant sur l'ormeau guida le couperet...
Pendant que sous les coups tombe la protectrice,
Le protégé sent un plaisir secret...
Il va de surprise en surprise...
— A moi les rayons du matin !
A moi les eaux du ciel ! à moi la douce brise !
Que vivre et mourir libre est un heureux destin !...
Hélas ! il changea de langage.
L'hiver, précoce en nos climats,
Vint bientôt avec son bagage
De tempêtes et de frimas...
Et, dans ce deuil de la nature,
De l'arbre à demi mort les membres dépouillés,
Dispersés sur le sol, et de fange souillés,
Des vers devinrent la pâture.

Quand, l'œil fixé sur toi, je prévois tes besoins,
Folle enfant, quand mon sein toujours t'offre un asile,
Ton humeur, parfois indocile,
Tout bas murmure de mes soins.
Mais vois comme en créant des êtres sans défense,
Le Ciel, pour les soustraire au noir essaim des maux,
Met l'écorce sur les ormeaux,
Et les parents près de l'enfance.

EDMOND SAINTE-MARIE.

JOURNAL DU MOIS.

TAO-KWANG, EMPEREUR DE LA CHINE.

Tao-Kwang, 270me empereur de la Chine, d'après un portrait authentique, fait à l'aquarelle sur papier de riz.

« Le gouverneur général vient de recevoir du ministère des Rites une dépêche annonçant que, le 14 de la première lune, l'empereur suprême, monté sur le dragon, est parti pour les régions éthérées. Le matin, à l'heure *mao*, Sa Majesté céleste a transmis la dignité royale à son quatrième fils Se-Go-Ko, et le soir, à l'heure *haï*, elle est partie pour le séjour des dieux.

« Il est ordonné, en conséquence, que le deuil de l'impératrice douairière, qui allait bientôt finir, soit immédiatement repris par tous les fonctionnaires civils et militaires, sans que, dans l'intervalle, il soit permis de se faire raser la barbe ou les cheveux. Un décret postérieur fera connaître la durée du grand deuil impérial. »

C'est en ces termes que la mort de l'empereur de la Chine était annoncée à toutes les provinces de ses immenses Etats. L'événement date du 25 février, et le mois dernier seulement la nouvelle en arrivait en Europe par la malle de l'Inde.

Tao-Kwang (*Raison brillante*) est le deux cent soixante-dixième souverain du Céleste Empire.

Si l'on estimait la puissance d'un roi d'après l'antiquité de sa race, l'étendue de ses possessions et le nombre de ses sujets, Tao-Kwang serait le plus grand monarque des temps anciens et modernes. L'histoire de ses ancêtres re-

monte à 4,000 ans. Il régnait sur 650,000 lieues carrées de France (le cinquième du globe), et il commandait à 341,486,294 âmes (1).

Né en 1780, de l'empereur Kia-King, fils de l'empereur Kien-Loung, il resta, sous le nom de Mien-Ning, dans le nuage qui enveloppe *les enfants du Soleil*, jusqu'à l'âge de trente-six ans. Il se signala alors par un acte de courage qui retentit jusqu'au bout du monde.

Le favori Lin-Tsing, gouvernant sous le nom de Kia-King, avait résolu de détrôner son maître et de joindre le titre d'empereur au pouvoir qu'il exerçait de fait.

Un jour que le prince chassait l'éléphant avec ses deux fils, Lin-Tsing rassemble à Pékin les troupes gagnées par lui, et leur livre secrètement les issues et les environs du palais. Lui-même, avec quelques agents déterminés, en occupe la porte principale et attend le retour de l'empereur pour le massacrer avec ses deux fils. Kia-King arriva au milieu de son escorte de mandarins et de gardes-d'honneur. Il franchit sans défiance le grand portail de porcelaine, et entre dans sa demeure impériale, au bruit des instruments et à travers les génuflexions. Lin-Tsing, maître de son prisonnier, s'élance aussitôt pour le frapper avec toute sa race... Mais au moment où il violait le seuil sacré, un jeune homme qui avait suivi la chasse en habit plébéien, et qui s'était attardé de quelques pas devant le palais, reconnaît en s'approchant le traître et ses complices. Il arrache les boutons de métal de sa tunique, en charge son fusil d'une main rapide, couche en joue le favori assassin, et l'étend raide mort à la porte de l'empereur... Les agents de Lin-Tsing se retournent épouvantés, et qui aperçoivent-ils dans la personne du chasseur? Mien-Ning, le second fils du roi, qu'ils croyaient aller tuer avec son père!... Ils s'enfuient éperdus, jetant leurs armes; ils entraînent toute l'armée rebelle dans leur déroute, et Mien-Ning court annoncer à Kia-King son péril et son salut en même temps.

Kia-King ayant perdu son fils aîné peu de temps après, désigna son jeune sauveur pour lui succéder au trône.

Cette désignation de leur héritier est l'acte suprême et solennel des empereurs de la Chine.

Quand le fils du Soleil se sent près de *monter sur le dragon*, il convoque autour de son lit de mort sa famille et son grand Conseil. En leur présence, il écrit avec une plume d'or et de diamant, sur une feuille de papier de riz, le nom de son successeur. Il le choisit comme il l'entend, sans considération de primogéniture. Il dépose ce nom dans une cassette d'or, dont il remet la clef au premier ministre. Celui-ci, dès que l'empereur a rendu le dernier soupir, fait ouvrir toutes les portes du palais, et, sous les yeux des grands et du peuple accourus à la nouvelle fatale, il tire le papier de la cassette d'or, et proclame le nom du nouveau maître de l'empire.

Il paraît que Tao-Kwang n'a pas eu le temps de remplir cette formalité, et qu'il s'est borné à désigner de vive voix son successeur. C'est, comme on l'a vu, son quatrième fils, Se-Go-Ko, ou Se Hing (mot à mot *quatrième frère*). On ne connaîtra qu'après les funérailles impériales le nom sous lequel il gouvernera, et que tout le monde alors devra substituer à son petit nom.

Nous supposons que ce quatrième fils de Tao-Kwang n'aura pas le sort de l'héritier de Kang-Hi, contemporain de Louis XIV. Kang-Ki avait aussi désigné son *quatrième* fils sur le papier royal. Mais son *quatorzième* fils, d'accord avec le premier ministre, usurpa la couronne en ajoutant une dizaine au chiffre, au moment où l'on paraphait l'acte suprême.

Revenons au règne de Tao-Kwang. Les deux principaux événements de ce règne furent la conspiration de Tchankor et la guerre de l'opium. Tchankor, officier du Turkestan, avait soulevé les provinces d'Ili. Après de longs combats, il fut arrêté et brûlé vif. Ses cendres furent jetées dans le fleuve au milieu de Pékin; et tous ses parents jusqu'à la quatrième génération subirent la même peine. Telle est la rigueur du Code chinois. Il ne fait grâce qu'au révélateur du complot. On devine le but et l'effet de cette loi. Les conspirateurs sont tenus étroitement en bride ou livrés immédiatement par leurs familles. C'est peu moral, mais très-adroit.

Quant à la guerre de l'opium, on en connaît l'origine, les péripéties et le dénoûment. L'Angleterre, voyant la passion des Chinois pour ce narcotique, et des millions à gagner dans le Céleste Empire, établit sur la côte, suivant son usage, une boutique, un marchand de Bibles et un pavillon. Les autorités chinoises résistèrent, l'empereur fit déployer ses drapeaux *illustrés* de monstres effrayants...; mais les canons anglais ne reculèrent point devant ces épouvantails. Vainqueurs à Canton, au Fo-kien, au Tchée-kiang, ils arrachèrent à l'Empire, intact depuis quarante siècles, le lambeau de l'île de Hong-kong. C'était tout ce qu'il leur fallait pour inonder la Chine d'opium. Aujourd'hui l'affaire est consommée... Tous les Chinois s'empoisonnent à l'envi, et leur or, échangé contre l'essence de pavot, s'en va par cargaisons dans les coffres-forts de la Grande-Bretagne.

Le plaisant de la chose, c'est qu'un seul homme en Chine est mort sans connaître la victoire des Anglais et la cession de l'île de Hong-kong. Cet homme est l'empereur Tao-Kwang. Ses mandarins et ses généraux, qu'il eût fait étrangler, lui ont caché leur défaite jusqu'au dernier moment. On voit que tout n'est pas rose et laurier dans la vie des fils du Soleil.

Le nouvel empereur, qui en sait plus long que son père, empêchera-t-il, ou régularisera-t-il l'empoisonnement de ses peuples? Il est probable qu'il se bornera à ce dernier rôle, et qu'il dormira content, après avoir mis l'empoisonnement en coupe réglée. Alors la légalité tuera les Chinois comme les Européens, et tout sera pour le mieux dans le plus grand empire possible.

Se-Go-Ko est l'élève du célèbre commissaire impérial Ki-In, aujourd'hui ministre d'Etat et sage partisan des réformes chinoises. Si son nouveau maître lui laisse ses pouvoirs, il entr'ouvrira sans doute l'inexorable muraille, et permettra au monde civilisé de jeter un coup d'œil dans l'Empire du Milieu.

Nous ferons profiter nos lecteurs des révélations curieuses qui pourront en résulter.

Une des premières et des plus belles actions de Se-Go-Ko sera de conduire de sa main impériale la charrue, et d'ouvrir publiquement un sillon dans les champs de Pékin, suivant l'antique usage de la Chine, pour rappeler à ses sujets que l'agriculture est le plus noble travail et la plus précieuse industrie d'une nation.

Espérons surtout qu'il protégera contre la cruauté des mandarins ces sublimes laboureurs des Missions catholiques et de la Sainte-Enfance, dont le *Musée* vous a raconté le dévouement admirable, et qui vont, à travers tant de périls et de souffrances, semer le bon grain de l'Evangile dans les derniers champs du paganisme et de l'esclavage.

PITRE-CHEVALIER.

(1) Dénombrement de l'*Asiatic Journal*, en 1815.

ÉTUDES MORALES.

RENÉE, ANECDOTE DU JURA (1).

I. — LE BIEN VIENT EN DORMANT.

François Périsard et Jeanne, sa femme, habitaient, dans le Jura, une maison foraine, près de la grande route de France. C'étaient des gens pauvres et sans enfants. Bûcheron pendant l'hiver, faucheur ou moissonneur pendant l'été, Périsard vivait au jour la journée, louant ses bras, suivant la saison, dans la montagne ou dans la plaine. Une nuit qu'il dormait profondément, suivant son habitude, il s'éveilla tout à coup, vivement secoué par sa femme.

— François, on appelle; on frappe à la porte!

— Tu rêves, Jeanne.

— Ecoute plutôt.

Jeanne s'était assise, et François, prêtant l'oreille à son tour, reconnut que sa femme avait raison. Ils se levèrent et ouvrirent la fenêtre. Comme ils étaient au rez-de-chaussée, la personne qui les demandait put s'approcher d'eux, et leur dit, en déposant un fardeau sur la tablette :

— Vous êtes les Périsard?

— Oui.

— Voici un dépôt que l'on désire confier à votre humanité. Voyez de quoi il s'agit : j'attends votre réponse.

Après s'être assuré que Périsard avait le fardeau dans les mains, l'inconnu s'enveloppa la figure dans son manteau, et s'appuya contre la muraille. La nuit était assez claire pour laisser entrevoir un carrosse arrêté à quelques pas.

Jeanne se hâta d'allumer sa lampe, et les deux époux furent bien surpris en voyant, dans une layette élégante, un bel enfant endormi. Sur les langes était une bourse pleine d'or; et une épingle fixait au linge de fine toile le billet suivant, que Périsard parvint à lire à sa femme, non sans hésiter à chaque mot :

« Nous savons que vous êtes des gens de bien et que « Dieu ne vous a pas donné d'enfants : recueillez, nous « vous en supplions, cette petite fille; quand elle pourra « faire le bonheur de ses parents, vous ne serez pas ou- « bliés. »

A cette simple prière l'enfant ajouta, comme pour la rendre plus touchante, quelques vagissements, et Jeanne fut émue jusqu'aux larmes. Elle n'hésita pas un moment à recevoir cette petite créature. François aurait souhaité des promesses plus positives, mais il ne laissa pas de juger l'affaire avantageuse, et lorsque l'étranger, toujours caché dans son manteau, se fut approché, les deux époux lui dirent :

— Nous recevons l'enfant.

Sur quoi, leur ayant serré vivement les mains, il courut à la voiture, où son retour fit éclater des gémissements de femme; mais le cocher fouetta ses chevaux, et les voyageurs disparurent.

— Ceci commence bien, dit Périsard, en faisant le compte de la somme, tandis que Jeanne, tout occupée de l'enfant, lui donnait quelques cuillerées d'eau sucrée.

— Mille francs! s'écria le mari.

— Pauvre petite! soupira la femme.

Pendant le reste de la nuit ils s'entretinrent de ce qu'ils avaient à faire. La solitude où ils vivaient et l'âge de Jeanne leur permettaient de présenter l'enfant comme étant à eux; ils résolurent de ne point prendre de nourrice, afin de ne pas introduire chez eux ce témoin suspect. Ils achèteraient une vache dès le lendemain; cela ferait leur compte et celui des parents.

— Et quel nom donnerons-nous à l'enfant? dit la bonne femme.

— Voyons quel est le saint du jour, répondit François.

Il consulta l'almanach, et trouvant que c'était saint René, il dit : Elle s'appellera Renée.

II. — UN CHAUDRONNIER.

On s'étonna dans le village de voir les Périsard acheter une vache, des outils, quelques meubles, et même un peu de terrain pour s'arrondir, mais on ne devina pas leur secret. Avaient-ils peut-être mis à la loterie ou fait un héritage? Avaient-ils trouvé de l'or? Cette dernière supposition était la plus accréditée; les paysans de ces montagnes ont cru longtemps qu'elles recélaient des richesses merveilleuses; quelques-uns même les cherchent encore.

Deux ans s'étaient écoulés sans événements remarquables; Renée avait grandi; elle était charmante, et Jeanne en raffolait; mais avec le temps le zèle de François se refroidit.

— Que ferons-nous, disait-il quelquefois d'un air soucieux, quand toute la somme sera dépensée!

Un soir, comme il était assis devant sa maison, un vieux chaudronnier vint à passer, et lui offrit de sa marchandise. Périsard, après avoir jeté un coup d'œil sur cette brillante batterie de cuisine, haussa les épaules, pour faire entendre que dans un ménage comme le sien des casseroles de cuivre seraient un luxe déplacé. Le vieillard s'assit auprès de lui en poussant un soupir.

— Vous êtes fatigué, brave homme, dit Périsard.

— Oui, je cours le pays, j'use des souliers et je ne vends guère; et, si je fais quelque bénéfice, il reste à l'auberge. Heureusement les bonnes gens me donnent quelquefois l'hospitalité!

— Voulez-vous passer la nuit chez moi? dit le bûcheron, ému par le ton mélancolique du vieillard.

— Volontiers. Le Ciel vous bénisse!

— Eh bien, entrons. Allons nous asseoir au coin du feu : les soirées sont plus froides depuis quelques jours.

Jeanne observa son hôte avec défiance; les chaudronniers ont eu quelquefois, dans les campagnes, une réputation assez mauvaise, qu'ils doivent peut-être à leurs mains noires et à leurs habitudes vagabondes. Mais le vieillard salua Jeanne d'un air si doux, en souriant à travers sa barbe grise, que la bonne femme fut rassurée sur-le-champ; elle lui adressait même quelques mots de bienvenue, lorsque des cris, partis de la chambre voisine, vinrent l'interrompre. C'était Renée qui s'éveillait au moment où, la soupe achevant de se cuire, on allait se mettre à table.

Jeanne courut auprès de Renée, pendant que son mari

(1) Beaucoup de nos jeunes lecteurs connaissent sans doute le charmant petit livre intitulé *Trois mois sous la Neige*, par M. J.-J. Porchat, auquel l'Académie française a décerné, l'année dernière, le grand prix Montyon. La nouvelle de *Renée* est le pendant de cet ouvrage, et a été écrite par l'auteur expressément pour le *Musée des Familles*.

servait le frugal repas. On s'assit devant une table grossière.

— Oh ! le bel enfant ! dit le vieillard, en voyant la petite dans les bras de Jeanne.

— Une petite fille, répondit la femme, qui vient d'entrer dans sa troisième année.

Le chaudronnier essaya d'attirer son attention et lui sourit ; mais Renée, après avoir fixé un moment sur lui ses yeux noirs, se rejeta en pleurant sur le cou de Jeanne, qui fut obligée de l'emporter, ses cris et ses pleurs ayant redoublé lorsque l'étranger s'approcha pour lui faire des caresses.

Il témoigna son chagrin du trouble dont il était cause, et les excuses qu'il en fit lui permirent de continuer la conversation sur le sujet qui l'avait amenée. Jeanne, qui n'en connaissait aucun sur lequel elle s'étendît plus volontiers, ne parla pendant une heure que des prouesses de Renée, de ses jolis petits mots et de ses premières dents. Le chaudronnier l'écoutait sans paraître fatigué de ces détails ; Périsard lui fit observer obligeamment qu'il avait sans doute plus besoin de sommeil que de si belles histoires, et, s'excusant de ne pouvoir lui offrir que de la paille au fond de l'étable, il le conduisit auprès de l'ancienne nourrice de Renée. L'étranger s'étendit sur sa couche d'un air fort satisfait, et remercia son hôte en lui adressant un joyeux bonsoir.

Le lendemain, Jeanne, qui avait su gré au vieillard de son attention complaisante, ne voulut pas le laisser partir sans déjeuner. Elle servit même, comme aux bons jours, le beurre frais et le rayon de miel avec le café au lait. La petite dormait encore : Jeanne voulut du moins que son hôte la revît avant son départ.

— Adieu, mignonne ! lui dit-il à demi-voix. Malgré ta bouderie d'hier au soir, je veux que le bien te vienne de moi en dormant. Par malheur, je ne suis qu'un batteur de cuivre, et non quelque riche orfévre ; vaille que vaille ! voici une cafetière que je vous prie d'accepter pour elle. C'est un peu lourd, mais c'est de bonne marchandise.

Renée, Jeanne et le chaudronnier.

Le brave homme, en disant ces mots, déposa son cadeau sur une tablette du râtelier où Jeanne étalait sa vaisselle, et il sortit avec précipitation, sans attendre un refus ou un remerciement.

Ses hôtes l'accompagnèrent jusqu'à la porte, et le suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent. Périsard dit en rentrant :

— S'il est aussi généreux avec tous ceux qui l'hébergent, il pourra courir longtemps le pays avant de s'enrichir.

Jeanne prit la cafetière, et, après l'avoir admirée, s'étonnant de sa pesanteur, elle la secoua, ce qui lui fit reconnaître qu'il y avait dedans un corps étranger ; elle l'ouvrit et en tira un rouleau de pièces d'or.

— Qu'est ceci ? s'écria-t-elle.

— Un souvenir des parents de Renée, répondit vivement Périsard.

Ils n'en doutèrent plus quand ils eurent fait le compte. Ils trouvèrent mille francs, comme la première fois.

— Fort bien ! dit le bûcheron. Cinq cent francs par année, il y a de quoi tourner.

III. — UN ARTISTE.

Assurés qu'on ne les oubliait pas, les Périsard redoublèrent de soins pour leur nourrisson ; mais ils durent se tenir sur leurs gardes, afin de ne pas laisser soupçonner leur aisance, et, véritablement, on ne montrait pas beaucoup de prudence en leur donnant de l'or. François dut faire tout exprès un voyage à Besançon pour en changer une partie. On le dépensa avec les mêmes précautions qu'on aurait prises pour de l'argent volé. Au reste rien n'annonçait, dans l'éducation et les vêtements de Renée, qu'elle ne fût pas une simple villageoise.

Deux années s'écoulèrent encore, et nos gens attendaient une nouvelle visite. A l'approche du jour anniversaire, ils avaient guetté les passants ; plusieurs avaient même été l'objet de leurs prévenances intéressées, et s'étaient retirés en ne laissant pour adieux que des remerciements. Ces déceptions refroidirent le zèle hospitalier des Périsard, mais ne diminuèrent pas leur curiosité. Tout étranger qui semblait observer leur demeure était lui-même observé à son tour. D'un regard scrutateur ils semblaient lui dire : « Est-ce vous ? » Enfin, sans se laisser distraire plus longtemps de leurs travaux, ils prirent le parti d'attendre patiemment une nouvelle visite de la fortune.

Ils ne pouvaient guère supposer qu'elle se présentât sous la figure d'un peintre à barbe blonde, qui vint parcourir le pays, comme ils en avaient rencontré quelquefois, pour faire des études de paysage. Celui-ci fit à la maisonnette de Périsard l'honneur de la mettre sur son album.

Elle n'était pas indigne d'attirer l'attention d'un paysagiste. Dominée par des rochers escarpés, elle était à demi cachée dans un verger dont les vieux arbres formaient par leurs courbures diverses des masses pittoresques. Une fontaine jaillissait à gros bouillons d'un tronc qui s'élevait de terre obliquement, et d'où pendait une longue barbe moussue. L'eau était recueillie dans un long bassin de chêne, mais si vieux qu'une végétation verdoyante le couvrait jusqu'au bord. Tombée du bassin, la source courait dans un étang, où des canards barbotaient au milieu des roseaux.

Les dépendances de la ferme étaient éparses à l'entour, et la place de chacune semblait avoir été marquée par la disposition naturelle du sol : ici le jardin, là une basse-cour ; plus loin un rucher exposé au levant et abrité par quelques tournesols.

En se plaçant au point de vue le plus favorable, on découvrait une perspective ravissante, des bois de sapin, des chalets, des masses de rochers calcaires, aux formes

abruptes, et, dans le lointain, l'azur d'un lac et la neige des Alpes.

Renée, alors occupée de ses poules, n'avait pas remarqué d'abord le dessinateur. Quand elle l'aperçut, elle resta quelque temps immobile à le regarder, puis elle s'approcha de lui, curieuse et craintive, en faisant un long détour. On semblait ne pas la voir. Enfin la curiosité l'amena tout près de l'artiste. Le doigt posé sur la bouche, elle se leva sur la pointe des pieds, avança doucement la tête, et, tout émerveillée de ce qu'elle voyait, elle se mit à courir vers la maison en criant :

— Maman, maman, les poules et moi aussi !

Jeanne accourut, et, comme Renée la prenait par la main pour l'entraîner auprès du peintre, il se leva et vint au-devant d'elle.

— Votre enfant, lui dit-il, s'est trouvée heureusement pour moi auprès de ses poules, pendant mon travail, et la voilà fort étonnée de se reconnaître dans ce dessin.

Jeanne l'ayant admiré à son tour, l'artiste comprit qu'il ferait plaisir d'en offrir une copie. Ce fut l'affaire de quelques moments, et Renée fut bien joyeuse de voir sa mère figurer avec elle dans le nouveau croquis.

François étant revenu des champs, ce fut un troisième personnage à joindre aux autres pour compléter le tableau. Tant de complaisance enchanta nos bonnes gens, et ils offrirent l'hospitalité à l'obligeant dessinateur, qui n'eut garde de refuser. En attendant le souper, il recueillit dans son album la scène d'intérieur qu'il avait sous les yeux. Renée ne se possédait pas de joie ; et, pendant la veillée, l'étranger l'amusant par son crayon facile et par sa conversation enjouée, elle ne sentait point l'approche du sommeil. Il fallut pourtant obéir aux sommations réitérées de Jeanne et renoncer à tant de plaisirs.

Lorsque la petite fille fut couchée, le peintre s'assit tout pensif auprès des tisons. Dans les vieilles maisons de ce pays, le canal des cheminées est d'une forme pyrami-

L'artiste, Renée, Périsard, Jeanne, devant la maisonnette.

dale, et s'élargit par le bas jusqu'à embrasser dans son contour une grande partie de la cuisine. Cette construction n'est pas le mieux entendue pour faire monter la fumée, ni pour ménager la chaleur, mais elle intéresse comme un vieux souvenir ; ce manteau protecteur offrit longtemps, autour du foyer, un large espace aux causeries de nos pères. C'est là qu'on passe encore la veillée à parler du ménage et de la récolte ; c'est là qu'on fait toujours des contes merveilleux et des projets de fortune : mais c'est aussi là que l'on prie. Les deux époux avaient rempli ce devoir en silence, et restaient assis près de leur hôte devant les braises éteintes ; on entendait dans la chambre voisine Renée murmurer le chant monotone avec lequel on la laissait s'endormir. Quand elle eut fait silence à son tour, une voix, qui paraissait venir d'en haut, retentit tout à coup ; on entendit ces mots prononcés d'un ton grave et solennel :

— Courage, bonne famille ; vous serez bénis !

Jeanne fit un geste de frayeur ; François se leva ; l'étranger les regarda d'un air étonné.

— Qu'avez-vous, mes amis?
— Eh, monsieur, là-haut!...
— Eh bien?
— N'avez-vous pas entendu?
— Quoi donc?
— Cette voix!
— Une voix là-haut!
— Oui, dit Jeanne tremblante, elle venait du ciel.
— Et que disait-elle cette voix?
— « Courage, bonne famille; vous serez bénis. »
— C'est cela même, s'écria François. Plus de doute. Voyons au galetas.
— Attends, mon pauvre homme, tu n'iras pas sans moi.

Jeanne, tout émue, alluma la lampe de l'étable. Ils montèrent ensemble; ils fouillèrent partout, et ne virent pas trace d'être humain. Enfin ils redescendirent à la cuisine; nouvelle surprise! L'hôte avait disparu en laissant une bourse sur la table.

— C'est clair! voici nos mille francs, dit le bûcheron, en voyant reluire les pièces d'or. Il faut que je sache une fois...

En disant ces mots, il faisait mine de sortir, mais Jeanne le retint:

— Non, non, François, reste, lui dit-elle. Il est parti; il ne veut pas être reconnu, respectons leur secret.
— Mais où va-t-il passer la nuit?
— Ne sois pas en peine; tu peux juger qu'il a pris ses mesures, et qu'il savait comment ceci finirait.
— Eh bien, femme, un ventriloque!
— Un ventriloque?
— Pas autre chose. Tu sais, comme celui que nous entendîmes à Salins, le jour de la foire.
— Qui pouvait l'imaginer? Voilà un étrange badinage, et les gens qui nous viennent de la part des parents de Renée sont bien singuliers!

La somme vérifiée, Périsard trouva le compte juste; c'était la pension de deux années.

La difficulté était toujours de dissimuler leur nouvelle aisance. Les voisins, qui s'en étaient aperçus, s'en occupèrent avec peu de bienveillance. Dans les campagnes, les signes d'une augmentation de richesse excitent facilement l'envie et le soupçon, parce que les changments de fortune y sont plus rares.

IV. — UNE DAME INCONNUE.

Au bout de quelques mois, une dame de Paris, à qui les médecins avaient ordonné l'air des montagnes, vint passer l'été dans le voisinage. Mme de Varni était une femme du monde, mais pieuse et bienfaisante par inclination naturelle. Elle était bonne musicienne, et l'idée lui vint, dans son loisir solitaire, de rassembler les jeunes filles des environs, pour leur faire exécuter en parties quelques chants religieux. Renée, toute petite qu'elle était, fut appelée à ces exercices, et l'on remarqua bientôt la justesse et la beauté de sa voix.

Quand Mme de Varni eut quitté le pays, les leçons de chant continuèrent sous la direction d'un ecclésiastique plein de goût et de zèle; Renée dut à ses soins et à ceux de l'aimable dame un instrument de bonheur. Il y avait à côté de la maison des Périsard un pré fermé d'une haie vive. François en avait fait le parc de ses chèvres, et, quand il était à l'ouvrage, il laissait quelquefois dans cet enclos la petite avec le troupeau sous sa garde. On l'entendait, depuis la maison, chanter ses hymnes et ses prières en tressant des couronnes de fleurs; la bonne Jeanne prêtait l'oreille avec attendrissement, et *elle conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur.*

Un jour, Renée chantait un hymne matinal, dont la mélodie était pleine de douceur. Comme elle venait d'achever, elle entendit une voix de femme derrière la haie. C'est elle! disait-on. Elle écarta les branches pour essayer de voir qui était là: alors elle s'entendit appeler par son nom. Elle monta bien vite sur le tronc d'arbre qui lui servait de banc, levant sa tête blonde au-dessus de la haie. Elle vit une belle dame qui lui dit, en lui tendant la main:

— Voulez-vous, ma chère enfant, me donner cette couronne?

Renée, qui venait de l'achever, l'avait posée sur sa tête. Elle la prit, et s'avança pour l'offrir à la dame étrangère; mais celle-ci, passant les bras par-dessus la haie, enleva la petite fille et la pressa longtemps sur son cœur en sanglotant. Enfin elle s'assit sur le gazon au bord du chemin, et fit asseoir Renée auprès d'elle, ne cessant pas de lui presser les mains, de l'embrasser, de fixer sur elle ses yeux pleins de larmes. Après un long temps de silence, elle dit avec effort:

— Etes-vous heureuse, Renée?
— Oh! oui, madame.
— On vous aime?
— Mes parents me le disent tous les jours, et je le vois bien.
— On vous laisse seule?
— La haie entoure le pré, et maman est à la maison.
— Qui vous enseigne à chanter si bien?

Renée allait répondre, lorsque la fenêtre s'ouvrit.

— C'est maman qui m'appelle!... Permettez, madame...

En disant ces mots, l'enfant s'échappa de ses bras, mais l'inconnue avait eu le temps de lui passer autour du cou une petite chaîne d'argent, qui portait un cœur du même métal.

Renée courut conter à Jeanne son aventure. Quelle surprise et quel regret pour la bonne femme! Elle comprit qu'elle avait manqué l'occasion de voir la mère. La curiosité l'entraîna jusqu'au bout du jardin, d'où elle aperçut, dans l'éloignement, une dame richement vêtue qui rejoignait sa voiture. A peine y fut-elle montée, que les chevaux partirent au grand trot. Alors Jeanne considéra plus attentivement la chaîne, et vit gravés sur le cœur, d'un côté, le nom de Renée; de l'autre, la figure d'un enfant à genoux dans l'attitude de la prière.

Cette aventure fit beaucoup rêver la jeune fille.

Qui donc est cette dame? Qui lui avait dit mon nom? Pourquoi pleurait-elle? Pourquoi ce joli cadeau?

Jeanne, pour donner un objet fixe à ses pensées, lui dit que la belle dame était sa marraine, qu'elle ne voulait pas encore être connue; mais qu'en attendant elle lui ferait du bien.

— As-tu remarqué sa figure? ajouta-t-elle.
— Vous ne la connaissez donc pas non plus?
— Nous ne nous sommes rencontrées qu'une fois de nuit, quelques moments; je m'en souviens à peine.
— Oh! maman, qu'elle est jolie!
— Comme toi, ma petite! disait en elle-même la pauvre Jeanne.
— Des cheveux blonds, qui tombent comme cela!
— Comme les tiens, chère enfant, pensait la bonne femme.
— Des yeux noirs, mais si doux! Et quand elle sourit, quelle bouche mignonne!
— C'est tout son portrait, murmurait Jeanne attendrie.

Enfin, grâce à vous, mon Dieu, elles ont pu se voir un moment.

François venait de rentrer avec une charretée d'herbe fraîche. On s'empressa de lui tout conter, et ce ne fut pas l'affaire d'un moment. Il écoutait en souriant, avec l'air de complaisance d'un homme qui sait, de son côté, des choses bien plus importantes. Il eut son tour, quand Renée fut sortie pour faire briller au soleil sa chaîne et son cœur.

— Femme, j'étais au bout du pré d'en bas, occupé à faucher de l'herbe, lorsque j'ai entendu le bruit d'une voiture. Elle s'est arrêtée près de moi, mais cela ne m'a pas fait tourner la tête, parce que j'étais pressé. Un quart d'heure après, en allant prendre ma veste et ma chaussure, que j'avais posées au bord du pré, à côté de la haie, j'ai reconnu qu'en effet nous avons eu une nouvelle visite de nos gens. Voilà ce que j'ai trouvé dans l'un de mes sabots.

Il montrait un rouleau d'or.

— Hélas! mon pauvre homme, il n'est pas seulement besoin de vérifier. Ils ne veulent donc pas nous laisser leur enfant!

— C'est juste, nous voilà encore payés pour deux ans. Mais nous pourrions bien les revoir plus tôt: j'ai trouvé le billet que voici avec les espèces :

« Nous sommes satisfaits et reconnaissants de vos soins, « mes amis. Soyez toujours prudents et fidèles ; prenez pa- « tience : le moment approche où, selon notre promesse, « Renée fera votre bonheur, parce qu'elle pourra faire le « nôtre. Adieu! »

— Notre bonheur! dit Jeanne en soupirant. Ne le fait-elle pas depuis longtemps? On nous annonce comme une délivrance un moment que je voudrais ne voir arriver jamais. Je me passerais bien de leur or et de leurs visites.

François entrait dans ces sentiments. Renée avait amolli ce cœur naturellement peu sensible. Ni le mari ni la femme ne pouvaient se passer d'elle. Le jour, elle les suivait aux champs, et se livrait, au milieu des scènes de la nature, aux élans d'une joie naïve, qui charmait les deux époux ; le soir, elle leur lisait, avec une ferveur angélique, des livres de piété. Ils se flattaient toujours que Renée ne leur serait pas enlevée, et qu'elle serait la consolation de leur vieillesse et leur héritière.

Nouveau sujet pour Périsard, qui était assez enclin à l'avarice, de mettre dans ses affaires la plus rigoureuse économie. Mais la vue de son petit trésor, auquel il touchait à peine maintenant, le jetait dans un embarras singulier. Il aurait voulu que les parents de Renée fussent toujours à sa porte pour augmenter la somme, et, en même temps, il redoutait une visite qui pouvait amener une séparation cruelle.

V. — UN HERBORISTE.

Une nouvelle période de deux ans s'était écoulée, l'anxiété des Périsard allait croissant, comme leur affection pour la charmante Renée. Un matin, elle avait accompagné François dans un petit bois détaché de leur enclos, où il était allé cueillir quelques fagots de rames pour les pois de son jardin. Tandis qu'il faisait ses fagots, elle s'amusait à faire un bouquet. Un étranger parut dans le bois, où il se promenait, une boîte de fer-blanc sur le dos et un bâton à la main.

Voici un herboriste, se dit François en le voyant s'avancer de son côté. L'étranger ne paraissait pas le voir, et faillit le heurter en passant.

— Oh! je ne vous voyais pas, dit-il, et en même temps il prit la main de Périsard et la secoua vivement.

A son accent et à ce geste, le bûcheron le reconnut pour un Anglais.

— Pouvez-vous me dire où est située l'auberge? poursuivit l'étranger en s'essuyant les cheveux et la barbe, qu'il portait fort longue.

— L'auberge est loin d'ici, et nous ne sommes qu'à dix minutes de chez moi; s'il vous plaît de vous rafraîchir avec mon petit vin blanc...

— Oui, oui, vin blanc! bon! bon!

Et, comme il serrait la main de Périsard, il vit Renée qui remontait une pente rapide, avec un gros bouquet de pervenches roses à la main.

— Ah! le joli enfant! s'écria-t-il.

— Renée, ma chère petite, je t'avais défendu de descendre seule à l'endroit où tu as cueilli ces fleurs!

— Quand les eaux sont hautes, petit papa; mais elles sont si basses à présent!

— Des pervenches roses! voulez-vous me les donner?

Sur cette demande, faite du ton le plus caressant, Renée présenta son bouquet à l'Anglais, qui le reçut avec un vif empressement.

Ensuite ils s'acheminèrent à la maison, où l'étranger fut accueilli avec la plus grande cordialité, quoique sa rencontre fortuite dans le bois dût faire écarter l'idée que sa visite fût celle qu'on attendait depuis quatre ou cinq mois. Renée, d'abord surprise de l'accent étranger de leur hôte, avait fini par s'y accoutumer; elle répondait avec grâce à ses prévenances un peu gauches, mais bienveillantes.

Devenu plus communicatif que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes, l'hôte de Périsard, tout en buvant son petit vin, lui apprit qu'il était professeur à l'Université d'Oxford, qualité que les bonnes gens ne pouvaient guère apprécier; mais ils comprirent que c'était un grand savant, et, comme il était Anglais, ils en conclurent qu'il était riche, bien qu'il parcourût à pied et solitairement les montagnes, comme aurait pu faire un commis de pharmacie.

Il leur apprit encore qu'il était marié, père de famille, et qu'il avait deux jeunes filles, à peu près du même âge que Renée.

— Je cherche, leur dit-il, une jeune personne, qui parle français, qui soit d'une bonne santé et d'un bon caractère. Voulez-vous me confier votre enfant? sa fortune sera faite. Je lui donnerai cinquante guinées par an; elle sera la compagne de mes filles, et recevra la même éducation.

Les Périsard refusèrent nettement. Avant même de laisser l'Anglais achever ce qu'il avait à dire, ils avaient écarté Renée, dès qu'ils eurent deviné où il en voulait venir. Le professeur d'Oxford parut vivement contrarié, et, pour essayer de vaincre la résistance des Périsard, il leur promit d'abord des informations exactes sur sa personne, et leur fit ensuite des offres plus brillantes encore pour leur enfant. Tout fut inutile.

— Nous ne pouvons pas nous séparer de Renée, répliqua Périsard du ton le plus ferme, et de manière à faire entendre qu'il n'en fallait plus parler. Alors, l'Anglais lui tendit la main et lui dit :

— Vous êtes un brave homme! Et il but un verre de vin à sa santé. Ses yeux brillaient de plaisir.

— François, dit Jeanne d'un air soupçonneux, monsieur a voulu nous éprouver; monsieur est...

— Un des amis de vos amis, reprit vivement l'Anglais. Je leur dirai que vous êtes toujours les mêmes, toujours fidèles!...

— Mais vous, monsieur, dites-leur qu'ils nous font bien souffrir avec leurs cachotteries. Pourquoi ne pas agir fran-

chement? Pourquoi refusent-ils de se faire connaître?

— Ils ne le peuvent pas encore, répondit avec une gravité soudaine le nouveau visiteur. Résignez-vous comme eux à cette nécessité : ils en souffrent bien plus que vous.

Après avoir dit ces mots, il prit son chapeau de paille, son bâton, sa boîte de fer-blanc, et partit, non sans laisser au bord de la table une bourse sur laquelle Périsard ne put jeter un regard indifférent. Jeanne, plus occupée de l'homme que de son or, le suivit des yeux hors de la maison. Elle le vit embrasser Renée, qui se trouvait sur son passage, et s'éloigner d'elle en lui montrant le bouquet de pervenches.

— Femme, dit Périsard, à qui Jeanne vint rapporter ce qu'elle avait vu, c'est le père de l'enfant!

— Pourquoi lui, plutôt que le chaudronnier ou le peintre?

— Et si c'était le même homme?

— Peux-tu dire une pareille folie? Celui-ci, qui sait à peine le français!

— On contrefait son langage... Nous connaissons cela.

— Mais on ne contrefait pas sa figure!

— Avec une barbe! celle du chaudronnier était grise, celle du peintre était blonde, et celle de l'Anglais est rousse... Et, penses-y, le son de leur voix était le même!

— C'est vrai! Quelles finesses que tout cela, François! Je commence à m'en inquiéter tout de bon. Ils nous confient leur enfant, et ils ne veulent pas nous confier leur secret! ça ne doit pas être bien beau. Tiens, mon homme, malgré cet or et toutes leurs promesses, lorsque je regarde ma pauvre petite danser et sauter, ou que j'entends ses chansons, mon cœur se serre, j'étouffe, j'appréhende je ne sais quoi. Ah! ma chère enfant, Dieu veuille te laisser à nous ou t'appeler à lui!

La bûcheronne fut interrompue par ses sanglots, et son mari eut beaucoup de peine à l'apaiser. La tendresse, l'inquiétude, le dépit avaient causé ce transport. Jeanne parvint à se contenir; mais, depuis ce jour, son repos fut troublé.

J.-J. PORCHAT.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DES SALONS ET DES GRANDS CHEMINS.

Depuis un mois, Paris joue aux quatre coins avec la province et avec l'Europe. Ses habitants quittent leur *bonne ville* par bataillons, et les étrangers y accourent par compagnies. Chaque train de plaisir emmène des centaines de Parisiens au Havre ou à Lille, et ramène à Paris des centaines de provinciaux, d'Anglais ou d'Allemands.

Ce sont les Angevins qui ont donné l'impulsion. Ils sont partis en si grand nombre, qu'il a fallu suspendre, en leur absence, les spectacles, les audiences et les soirées. Les beaux quartiers d'Angers ont été dépeuplés littéralement. En revanche, les salons, les théâtres et les monuments de Paris ont regorgé, plusieurs jours, des flots de cette émigration. Que d'histoires à conter au retour sur les bords de la Loire! En voici une qui fera du bruit dans Landernau.

Une dame angevine, accompagnée de son mari, visitait l'hôtel des Invalides. Un petit vieillard, sergent, amputé, très-vif, très-propre, très-causeur, leur servait de cicérone et conduisait en même temps une dame étrangère qu'accompagnait aussi son mari. Quand la visite fut terminée, cette dernière fouilla dans sa poche et tira sa bourse; mais la dame angevine, devinant sa pensée et par une inspiration du cœur, offrit au vieillard un magnifique bouquet qu'elle tenait à la main. A ce mouvement, l'invalide fut saisi d'une telle émotion, que de grosses larmes coulèrent de ses yeux; alors, s'adressant au mari et souriant à travers ses larmes: — Vous n'êtes pas jaloux? dit-il avec une exquise bonhomie.

Un de nos plus spirituels collaborateurs, qui fait en ce moment le voyage de Londres, racontera bientôt aux lecteurs du *Musée des Familles* les joies et les ennuis, les péripéties et les fatigues du *train de plaisir*. En attendant, le chemin de fer et le paquebot nous apportent d'outre-Manche des nouvelles qui intéressent Paris.

C'est le triomphe de M. Scribe et de M. Halévy, l'auteur et le compositeur de l'opéra *la Tempête*, imité de Shakspeare, et joué au théâtre de la Reine par la comtesse de Rossi et le signor Lablache. Ce dernier obtient un succès-monstre, sous la peau velue de Caliban. Les bravos, les rappels et les bank-notes retentissent et pleuvent aux pieds de MM. Scribe et Halévy. On leur donne des banquets comme à des aldermen. L'aristocratie anglaise leur prodigue les hommages, les petits soins et les délicatesses.

C'est encore un mariage qui eût inspiré trois pages étourdissantes à Mme de Sévigné; le mariage de miss Burdett Coutts, la plus riche héritière des trois royaumes, avec le célèbre Cabrera, l'ancien général de don Carlos. Ce modeste héros a été préféré à des millionnaires et à des princes, qui soupiraient des quatre points de l'horizon.

C'est enfin l'arrivée d'un ambassadeur indien, le prince Ranagée, envoyé du Népaul, qui a fait à la reine Victoria des cadeaux estimés cinq millions, et qui laisse pleuvoir l'or et les diamants dans les rues, comme le duc de Buckingham au temps de Louis XIII.

Vers le nord, c'est Mlle Guizot qui donne conjugalement le bras à M. de Witt, le descendant du grand pensionnaire de Hollande sous Louis XIV.

C'est Mlle Thérèse Elssler, la sœur de la danseuse Fanny, danseuse elle-même naguère, qui a été belle, mais qui n'est plus jeune, et qui épouse... devinez qui? le prince Adalbert de Prusse! — Où allons-nous, juste ciel!

Pendant ce temps-là, on macadamise, on *mécanise*, comme disent les gamins, les boulevards de Paris; et voici de quelle manière les balayeurs et les arroseurs apprécient le nouveau système :

Le balayeur. Notre état gagne cent pour cent, mon vieux. Quand il pleuvra, nous transporterons les Parisiens d'une rive à l'autre, moyennant un sou par voyage.

L'arroseur. Et quand il fera sec, nous retrouverons des pratiques, en fabriquant de la boue avec l'eau municipale.

Le balayeur. Ma seule crainte est que les promeneurs n'adoptent les échasses pour flâner sur le boulevard. Nous serions volés!

L'arroseur. Patience! quand nous en serons là, on aura reconnu les inconvénients de la chose, et l'on nous rendra les pavés du bon vieux temps.

Le balayeur. A moins que ces coquins d'Anglais ne les aient accaparés dans l'intervalle, pour les mettre à la place de leur macadam dans les rues de Londres (textuel).

Paris, 1850. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

VOYAGE EN BRETAGNE. — LE FINISTÈRE (1).

LA FOLLE DE DOUARNENEZ. — LA PÊCHE DE LA SARDINE.

Le clocher de Ploaré (Finistère).

En quittant le Morbihan, Robert de S... et moi nous avions donc tiré à la courte paille celui des quatre autres départements bretons vers lequel je dirigerais ses

(1) Voyez t. XIV, p. 130, 193, 226, 353, et t. XV, p. 177.

pas (voy. t. XV, p. 190). La courte paille, qui flairait sans doute le plus pittoresque, indiqua le Finistère, dont nous touchions les limites. Nous étions alors à Lorient.

Dans le Finistère, ainsi que dans le Morbihan, nous voyageâmes à l'aventure; et mes souvenirs, ennemis, comme mes pas, des routes stratégiques, iront, avec ma plume, par bonds et par caprices, tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt à gauche, tantôt à droite. Si mes lecteurs veulent bien me suivre, comme Robert, ils sentiront comme lui que l'unité ne perdra rien à cette variété, et qu'en somme, au bout du voyage, nous connaîtrons la basse Bretagne et les Bas-Bretons, cent fois mieux que ceux qui prennent pour guides les bornes des grands chemins.

Aujourd'hui, par exemple, et pour commencer, nous allons pêcher la sardine à Douarnenez. Nous y trouverons un des plus sveltes clochers de l'Armorique, des marines qui défieraient le pinceau de Gudin, et un drame dont les scènes nous feront battre le cœur.

Un beau soleil de septembre éclairait la campagne lorsque nous arrivâmes à Douarnenez par la route de Quimper. A quelques pas de notre but, le clocher de Ploaré nous arrêta. Ploaré est le chef-lieu paroissial de Douarnenez, bien que Douarnenez, accru à ses dépens, soit le chef-lieu civil du canton. L'église suffit de reste à justifier cet honneur. C'est un édifice gothique d'un seul jet, qui remonte au seizième siècle. Le clocher porte la date de 1555. Les barques et les poissons ciselés sur les murs indiquent pour fondateurs les pêcheurs de la côte. Tous contribuèrent au petit chef-d'œuvre par leurs offrandes ou par leurs bras. Les femmes même y travaillèrent, sous la direction d'un seigneur de Pont-Croix. L'extérieur est irréprochable, et le porche très-élégant. L'intérieur est malheureusement gâté par le badigeon, ce fléau moderne, et par le bariolage des saints, des autels et des voûtes. Mais les curés bretons ne peuvent refuser ces enjolivements à leurs ouailles, qui tiendraient une église sans enluminures pour indigne de Dieu et des patrons qu'ils invoquent.

Comme nous nous approchions du joli retable dessiné plus loin (page 329), Robert me pressa la main avec émotion, et recula stupéfait devant une vision étrange.

C'étaient un homme et une femme qui paraissaient au moins centenaires, et dont les costumes rappelaient ceux du dernier siècle. La femme ressemblait à une paysanne par ses longues coiffes et sa grosse jupe de deuil; mais sa figure, qui avait dû être admirable avant que les rides l'eussent sillonnée, offrait encore toute la distinction d'une race aristocratique. L'homme portait l'ancien habit à la française, le gilet à ramages, la culotte courte, et un reste de cheveux noués en bourse avec un ruban noir. On eût dit un gentilhomme du temps de Louis XVI, sorti de la tombe après soixante ans. Tous deux étaient agenouillés ou plutôt abattus près du retable, devant le crucifix suspendu à la muraille; et, si jamais je voulais personnifier la douleur gardée par le dévouement, je peindrais les visages et les attitudes de ces pauvres vieillards.

— Quelles sont ces personnes? demanda Robert au sacristain qui nous accompagnait.

Le sacristain nous prit à part, avec une sorte d'effroi, et nous dit à l'oreille :—C'est la folle de Douarnenez avec son mari!...

— Comment! m'écriai-je, cette femme est folle?... Elle n'en a certes pas l'air.

— Quand vous serez à la ville, reprit le sacristain, interrogez mon oncle Hervé Ledirec, le pilote du *Roseur*; il vous contera l'histoire de la folle de Douarnenez, et vous la montrera le soir, avec son pain bis et son cierge, sur la grève de Tréboul.

Je notai soigneusement le nom du pilote, et, après avoir jeté un nouveau coup d'œil aux vieillards, nous montâmes aux galeries du clocher.

Le clocher de Ploaré est à la fois gigantesque dans son ensemble et ravissant dans ses détails. Les tourelles et les fenêtres du premier étage s'élancent avec l'audace la plus gracieuse. Les clochetons des étages supérieurs se groupent les uns au-dessus des autres, au pied de la grande flèche qui va se perdre dans les nuages. Les ornements des deux galeries, les trèfles découpés à jour, les vives arêtes des angles, les pointes ciselées avec un art minutieux, les petits dômes soutenus par les intervalles des ogives, comme par d'élégantes colonnettes, excitèrent de près comme de loin notre sincère admiration.

Au sommet de la seconde galerie, une perspective immense nous attendait. Robert y retrouva l'impression que lui avait faite la vue du Bosphore, à Constantinople.

La base du clocher est élevée de 72 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le clocher lui-même a 55 mètres de hauteur. Il domine donc le pays et la baie de Douarnenez de 127 mètres, ou de près de 400 pieds. C'est un des plus beaux panoramas agrestes et maritimes qui se puissent contempler. L'œil embrasse douze cents villages éparpillés sur un amphithéâtre de rocs à perte de vue. Au milieu s'étend la baie, que Cambry appelle justement « un des lacs les plus remarquables, une des plus splendides nappes d'eau de l'Europe. » Large, en circonférence, de douze à quinze lieues, sur une profondeur de sept à huit, elle vaudrait dix fois la magnifique rade de Brest, si elle avait le goulet de celle-ci. Mais sa trop grande ouverture y laisse entrer la tempête, ailes déployées. C'est, du reste, une beauté de plus dans les journées d'orage.

Ce jour-là, la baie de Douarnenez, endormie et bercée par une douce brise occidentale, avait mis pour nous sa plus brillante robe d'argent moiré, frangée tout à l'entour d'une écume étincelante, que la côte et les rescifs soulevaient comme un volant de dentelle. Les îles grises et noires semblaient flotter sur l'eau, comme des berceaux de granit. Le Menez-Hom et la Motte dominaient fièrement et gravement l'armée de pierres rangée en cercle à leurs pieds. Les caps du Riz, de la Chèvre, du Roseur, de Tréboul, de Penanroz, etc., s'avançaient contre les flots, brisés sur leurs pointes en myriades de pierreries, créées et remuées par le soleil. La Portsru (rivière rouge) descendait des hauteurs de Pouldrégat, chargé de bâtiments à la voile. Çà et là, des légions de mouettes blanches volaient en demi-cercle, rasaient la vague du bout de l'aile, ou y plongeaient perpendiculairement, comme des pierres argentées, lancées du firmament. Des centaines de petites barques, autres mouettes aux voiles rouges et brunes, erraient dans le lointain, à la recherche des troupeaux de sardines.

Je fus obligé d'arracher Robert à ce spectacle magnifique. Je le conduisis, pour calmer ses exclamations, dans le petit cimetière de la paroisse, devant une tombe, où il lut : *Ci-gît le docteur Laënnec.* Dernier gîte, en effet, du célèbre médecin, qui vint reposer dans la mort au berceau de sa naissance.

C'est lui qui a légué à l'église un beau Christ, d'après Canova, dont l'avait gratifié le cardinal Fesch.

Quelques instants après, nous étions à Douarnenez (1), et nous croyions tomber du ciel dans l'enfer. La ville basse est un amas de vieilles maisons infectées par les saumures qui s'écoulent des presses de sardines. On y étouffe comme dans un baril rance. Hommes et femmes y vont et viennent, portant de larges paniers de poisson. La ville haute est plus propre, et compte même des édifices élégants bâtis par de riches armateurs.

Voulant, du même coup, apprendre l'histoire de la folle et mettre Robert au courant de la pêche des sardines, je me lançai, à travers le port et les rues les plus *salées*, à la recherche d'Hervé Ledirec, le pilote du *Roseur*. Nous le trouvâmes au fond d'un cabaret de la cale d'Ulliac, au milieu d'un nuage de fumée de tabac et d'un amas de vapeurs d'eau-de-vie, de café, de ratafia, à faire reculer d'horreur le canotier le mieux *culotté* d'Asnières ou de Port-Marly.

Si les vieillards de l'église portaient cent ans, le pilote du *Roseur* portait un siècle et demi. Ses genoux couverts d'une large culotte de toile et sa tête entièrement chauve, son nez courbé comme le bec d'un cormoran, et son menton orné de quelques poils blancs sur une verrue, allaient au-devant les uns des autres, et semblaient tout près de se joindre, après de longues années d'efforts. Sa peau était un parchemin ratatiné par l'eau et la brise de mer, par le soleil et par la pluie. Il n'avait plus de dents depuis un temps immémorial ! Mais qui a besoin de dents à Douarnenez, où l'on vit de sardines et de merlus à discrétion? Le père Hervé, d'ailleurs, avait d'autres régals. D'une main, il fumait le tabac de la régie dans un brûle-gueule du plus beau noir; de l'autre, il le prisait dans une tabatière de corne figurant un poisson, et ses gencives le dégustaient sous la forme d'une chique, dont sa joue gauche accusait le volume à l'œil nu.

Quand il se leva pour répondre à notre salut, nous fûmes stupéfaits de la vigueur qui animait ce corps ployé sur lui-même et des étincelles intelligentes que dardaient encore ses petits yeux, creusés comme avec une vrille dans ce crâne dépouillé.

Notre convention fut l'affaire d'un quart d'heure, de trois verres de rhum et de deux pièces de cinq francs.

Le lendemain, au point du jour, nous partirions pour la pêche avec le pilote et son fils, patron de la chaloupe *la Margaïte*. Nous suivrions le voyage, la manœuvre, le retour; et le bonhomme nous conterait l'histoire de la folle entre deux coups de filet.

Au lever de l'aurore nous étions au rendez-vous. Le père Hervé nous attendait, fumant sa pipe à l'arrière de la chaloupe. Sept cents barques environ, montées par trois mille hommes, enlevés à la charrue par le filet, s'apprêtaient à quitter la rive en même temps que nous. Leurs rangs étaient si pressés qu'on ne voyait pas l'eau, et que les pêcheurs, s'appelant de loin, gagnaient le large en sautant d'un *bord* à l'autre. C'était un spectacle plein de vie et de mouvement, comme le départ d'une armée d'hirondelles.

Chaque barque était goudronnée de noir, portait sur l'avant son nom, celui du port et son numéro de rôle, et avait, comme équipage: un patron, pour commander la manœuvre et diriger le gouvernail; deux *teneurs debout*, pour ramer *bout au vent*, tandis qu'on jetterait les filets; deux *garçons d'écoutilles*, pour démailler la sardine (l'enlever des mailles); et un mousse... pour ne rien faire et recevoir des coups de pied. Ces règles, bien entendu, ont leurs exceptions comme toutes les règles.

Notre chaloupe contenait huit filets (de quinze brasses de long sur cinq de haut), garnis de liéges à leur partie supérieure; et plusieurs barils de stockfiche de Norwége et de rogue de maquereau. Tels sont les deux appâts qu'on jette à la sardine. Le second, moins estimé, se fait dans le pays, avec le frai du maquereau. Le premier, composé d'œufs de morue, salés et d'une forte odeur, est apporté de Berg par les navires du Nordland. Chaque œuf est gros comme la tête d'une petite épingle. Les poches membraneuses qui les enveloppent en renferment plusieurs millions. Ils se conservent d'une année à l'autre; mais la sardine, qui en est affamée, reconnaît les plus frais à l'odorat, et se précipite dans le filet qu'ils appâtent. Pendant nos guerres maritimes, le stockfiche a coûté jusqu'à 500 francs le baril. Il vaut d'ordinaire 40 à 50 francs. Douarnenez en consomme pour 500,000 francs chaque année.

En moins d'une demi-heure, les sept cents bateaux ayant pris leur essor par petits groupes, toutes voiles dehors, furent répandus dans la vaste baie. Les huit cents bateaux de Crozon y arrivèrent presque en même temps, et cette flottille de près de deux mille barques se perdit dans l'espace comme les oiseaux dans l'air... L'œil exercé des patrons plongea sous les flots transparents. Leur oreille, fine comme celle du sauvage, interrogea les frémissements de la vague... Chacun prit position suivant ses remarques, amena ses voiles brunes sur les deux mâts et déploya ses rames longues de vingt-sept pieds.

En ce moment, le soleil, se levant derrière les hauteurs de Locronan, montra sa large face de pourpre, balaya d'un rayon les vapeurs, incendia la côte à perte de vue et inonda la mer d'un torrent de flamme blanche et rose... C'est un des plus magnifiques tableaux qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Alors le vieux pilote et son fils, qui se partageaient le commandement, firent *mettre debout* et jeter les filets.

Nous en lançâmes successivement jusqu'à cinq, de diverses mailles, tous attachés les uns au bout des autres, et plongeant verticalement dans le sens de la longueur, grâce aux petites pierres fixées aux angles du bas, et aux liéges qui tenaient la partie supérieure à fleur d'eau. Puis nous éparpillâmes le stockfiche et la rogue le long des filets, et nous vîmes les sardines, alléchées par l'odeur, s'élever en bataillons argentés, du fond de la baie, se ruer avec l'étourderie de la gourmandise à travers les mailles, s'y prendre par les ouïes et s'y débattre en frétillant. Cette lutte, qui les entortille de plus en plus, détache leurs écailles, qui montent comme une écume de nacre, étincellent un instant sur la vague et retombent lentement dans l'abîme. Quelquefois l'armée goulue donne avec tant de force dans les filets qu'elle les entraîne et les fait sombrer sous son poids.

Au bout de deux ou trois heures, les garçons d'écoutilles levèrent, à bras le corps, les filets chargés de butin, et démaillèrent par milliers les sardines en les secouant au centre du bateau.

Quand il fut à moitié plein, je m'adressai, avec Robert, à Hervé Ledirec.

— Allons, maître, lui dis-je, la pêche sera bonne; voici le moment de nous raconter la *Folle de Douarnenez*.

Emu encore, après cinquante ans, des souvenirs que

(1) De *Douar-Enez*, terre de l'île, parce que Douarnenez dépendait du fief de l'île Tristan, située en face dans la baie.

nous lui rappelions, le vieillard puisa des forces dans le bidon d'eau-de-vie, alluma son brûle-gueule, renouvela sa chique, mit les doigts dans sa tabatière et nous fit le récit suivant. Je le laisse religieusement parler, et je me borne à corriger la forme en respectant le fond.

HISTOIRE DE LA FOLLE.

Mendiants bretons.

— Il y a juste cinquante-cinq ans, puisque nous étions en 1795. Cette année-là sonnait mal à Douarnenez, quoique la sardine *montât* bien. La rogue était hors de prix, et l'on n'entendait parler que de malheurs. Il y avait plus de mendiants sur les routes que de rentiers dans les chaumières. Dans les manoirs qui étaient encore debout, il ne restait plus que des veuves en larmes; et les chevaux de garnison peuplaient les églises où le feu n'avait point passé. Nous allions nuitamment tous les dimanches ouïr la messe dans les grottes de Morgat, où le prêtre était en bateau comme les chrétiens, et posait le saint-sacrement sur un rocher battu par la mer. Ce rocher, que vous pourrez voir, s'appelle encore l'*Autel* dans le pays.

Un soir de cette mauvaise année, je venais de m'endormir après avoir levé dix mille sardines. On frappe à ma porte. Je cours ouvrir, et je vois une jeune fille et un vieillard qui me demandent asile...

La jeune fille, belle comme un ange, portait le petit bonnet (*bigouden*) et l'élégant corsage (*justin*) des femmes de Pont-l'Abbé. Le vieillard était un pêcheur comme moi, à en juger par son chapeau rond et ses larges culottes. Mais quand je l'eus bien considéré, au lieu de lui donner la main, je me précipitai à ses genoux...

Vous saurez pourquoi tout à l'heure.

Ma femme et tous nos parents suivirent mon exemple, et les voyageurs furent installés dans les deux plus belles chambres de notre maison.

— J'accepte vos soins, me dit le vieillard avec reconnaissance; mais à condition que je partagerai vos travaux, et que ma fille et moi nous serons ici pour tout le monde, elle, la simple paysanne Margaïte; moi, le pauvre pêcheur Julien Kerloi.

Je voulus réclamer, mais les pleurs me coupèrent la parole, et il fallut céder à ces mots terribles : — *Il y va de notre existence et de la vôtre !...*

La mienne ! peu m'importait; mais celle de mon hôte! c'était autre chose !

Julien et Margaïte (puisqu'il fallait les appeler ainsi), devinrent donc les compagnons de nos pêches et de nos labeurs. Le père s'embarquait avec moi et jetait la rogue ou tenait la barre. Le cœur me saignait de voir ses faibles mains meurtries par nos rudes cordages, et ses cheveux blancs trempés de sueur brûlante ou de pluie glacée. Tout ce que je pus obtenir de lui, ce fut qu'il ne ramerait jamais, et qu'il resterait à terre dans les gros temps. Du reste, malgré ses efforts pour agir, parler et même jurer en vrai pêcheur, il avait une dignité qui en faisait le roi de la chaloupe. Chacun l'eût appelé *monsieur* ou *monseigneur*, si ces mots ne lui eussent fait peur ou chagrin...

Margaïte était aussi respectée et plus aimée encore à Douarnenez. Tout le monde la surnommait *notre dame du Roseur*. A l'arrivée des bateaux, au travail des presses, aux assemblées et aux foires, elle était toujours la plus jolie. Les beautés de Kerfeunteun, de Ploaré, de Fouesnan, de Pont-l'Abbé, etc., s'effaçaient auprès d'elle, comme les étoiles devant le jour. Tous nos jeunes pêcheurs se seraient fait tuer pour un de ses sourires, et cependant pas un n'eût osé lui en faire l'aveu. La noblesse de ses manières, l'élégance de son parler, sa simplicité même et sa douceur, et jusqu'à la délicatesse de ses traits et à la blancheur de ses mains, tout imposait à ceux qu'elle traitait le plus familièrement.

— Voyez-vous, notre dame, lui disaient-ils, ces petites mains-là ne sont pas faites pour compter les sardines, ni cette fine taille pour se courber sous le poids de nos paniers.

Et jamais, en effet, on ne lui laissait porter un fardeau. Le plaisir de faire son ouvrage était la seule faveur qu'on lui enlevât.

Près de deux mois s'écoulèrent ainsi sans autres événements que des nouvelles mystérieuses apportées par l'abbé de Plomeur, caché près de nous à Locronan. Une nuit, il annonça des choses si graves, que Julien et Margaïte se levèrent et se mirent à prier jusqu'au matin. Puis le père saisit un beau pistolet qui brillait près de son lit, et voulut se mettre en route avec moi. Son état de souffrance et les supplications de sa fille le retinrent avec peine au logis. Le même jour, la grande nouvelle nous arriva de Quiberon. Les émigrés y étaient débarqués, et tout le Morbihan avait repris les armes (1).

Nos hôtes passèrent les journées suivantes dans une inquiétude mortelle. Puis Margaïte resta évanouie deux heures, lorsqu'elle apprit le désastre des émigrés...

Cette fois, au lieu de retenir son père, elle résolut de partir avec lui.

Déjà ma barque était prête à faire voile sur Quiberon. La nuit était profonde et le vent favorable. Julien venait de s'armer de son pistolet, et Margaïte d'une petite croix de diamants suspendue à un collier d'or. Tout à coup mon chien aboie, des pas retentissent dans le clos... Un jeune homme entre sans frapper, se jette dans les bras du père, et reçoit la fille dans les siens !

— Frédéric !... C'est tout ce que l'un et l'autre purent dire.

Le voyageur était un charmant cavalier de vingt-cinq ans, gentilhomme des pieds à la tête. Il portait un uniforme d'officier républicain, qui nous eût épouvantés si nous ne l'eussions reconnu d'abord sous ce déguisement.

Au milieu de sa joie, il ne m'oublia point. Il me serra la main avec des larmes de reconnaissance, et, pleurant moi-même d'attendrissement, je le laissai avec Julien et Margaïte.

— Ainsi, demandai-je en me retirant, nous n'appareillons plus pour Quiberon ?

La jeune fille rougit et le vieillard remua la tête en sou-

(1) Voyez les scènes de ce drame militaire, t. XV du *Musée*, pages 177, etc.

riant... Mais le jeune homme me dit tout bas sur la porte :
— Tenez cependant votre barque à ma disposition ; c'est moi qui la réclamerai peut-être...

Et son geste m'ordonna le secret le plus absolu.

Sa figure, si radieuse d'abord, était devenue si sombre, que je frissonnai sans savoir pourquoi. Cela passa, d'ailleurs, comme un nuage. Il reprit son sourire en se rapprochant de Margaïte.

Le lendemain matin, au point du jour, on m'envoya chercher mon frère Jean à Quimper, et l'abbé de Plo-

Costumes du Finistère : Ploaré, Pont-l'Abbé, Douarnenez, Kerfeunteun, environs de Quimper.

meur à Locronan. Celui-ci s'en vint avec moi, chargé d'un petit paquet, et s'enferma avec mes trois hôtes dans leur appartement.

— Mon ami, me dit Julien, tu reviendras dans une heure avec ton frère. Vous mettrez vos habits du dimanche.

— Oui, *monsieur*, répondis-je, oubliant pour la première fois les recommandations du vieillard.

Il me le reprocha par un geste amical,

— Ma foi ! m'écriai-je, voici le grand jour ! chacun doit reprendre son rang !

Une heure après, nous étions tous réunis dans la chambre de Margaïte. Jamais ma pauvre maison n'avait vu, jamais elle ne reverra pareille fête. La pièce était tendue de draps et ornée de fleurs comme un reposoir. Tout ce que nous possédions de batiste, de dentelle, de velours et de soie, garnissait le lit, les fenêtres et le

chaises. Les trésors de notre *vaisselier* s'étalaient sur les rayons des armoires. La table, couverte jusqu'au plancher de la robe de noce de ma mère, figurait un autel où étincelaient nos flambeaux argentés.

Derrière, se tenait l'abbé de Plomeur, en surplis et en étole, son livre à la main; devant, étaient Frédéric et Margaïte, debout l'un près de l'autre. Mais pouvait-on donner encore à la jeune fille ce simple nom? Ses vêtements de paysanne avaient fait place à une robe de mousseline de l'Inde, enrichie de dentelles d'Angleterre. Un long voile, retenu par un bouquet de fleurs blanches, tombait de ses cheveux tressés en couronne jusqu'à ses pieds chaussés de satin blanc. Qu'elle était belle, grand Dieu ! c'était à s'agenouiller devant elle ! —Pour le coup, dis-je en pleurant d'admiration, voilà bien *notre dame du Roseur !*

Julien, assis près de sa fille, n'était plus reconnaissable. Il portait le grand habit de cour, les culottes bouclées d'or, l'épée au côté, et la croix de Saint-Louis sur la poitrine. Cela lui allait autrement que le *jupen* et le *bragowbras !* Il avait l'air d'un roi qui remonte sur son trône. Mon frère et moi nous étions tentés de lui baiser la main, pour nous dédommager de toutes nos privautés envers lui ! Mais il fallait bien nous contenir, car nous-mêmes allions jouer de grands personnages...

M. l'abbé de Plomeur commença par faire un beau discours aux jeunes gens. Puis il prit deux anneaux d'or dans notre plus riche assiette; il les bénit et les remit à Frédéric, qui en passa un au doigt de Margaïte :

—Monsieur le marquis de Talhouarn, dit-il alors à Julien, vous déclarez, devant Hervé et Jean Ledirec, consentir au mariage de votre fille ?

— J'y consens, répondit le marquis.

— Monsieur le vicomte Frédéric du Liscouet, poursuivit l'abbé, vous prenez pour épouse M^lle^ Marguerite de Talhouarn, ici présente, et vous lui promettez devant Dieu protection et fidélité ?

— Oui, *jusquà mon dernier moment,* répondit le vicomte.

Même question à M^lle^ de Talhouarn, qui fit la même réponse.

Je remarquai cependant une grande différence entre les deux mariés. M^lle^ de Talhouarn, malgré sa rougeur, semblait joyeuse et résolue; M. du Liscouet était pâle comme un mort, et sa voix tremblait en ajoutant ces mots: *jusqu'à mon dernier moment !*

Je frissonnai moi-même, saisi d'un pressentiment horrible...

Après le dîner, qui me rassura, car le vicomte y fut très-gai, chacun reprit son déguisement, et nous allâmes visiter les magasins et la côte. M. du Liscouet voulut toucher les paniers qu'avait portés Margaïte, les filets qu'elle avait tendus, les instruments qu'elle avait maniés. Et, à chaque pause, c'étaient des larmes et des embrassements; et puis des remerciements pour moi. Il y avait de quoi fendre un cœur de rocher. Moi, qui avais l'âme tendre alors, je fus obligé de m'écarter pour pleurer à mon aise. Le vicomte profita du moment, et m'entraîna dans une grotte obscure...

(A ces mots, le père Hervé s'arrêta court et sembla défaillir. Une sueur froide couvrit son front chauve. Nous qui palpitions d'attente, nous tremblâmes de perdre la fin de son récit. Je m'empressai de rallumer sa pipe et Robert lui passa le bidon. Il le souleva d'une main faible et avala quelques gorgées.

— Oh ! c'est affreux ! balbutia-t-il; je n'arriverai pas sans louvoyer...

Et prenant, en effet, un détour, il continua ainsi :)

Cinq ans auparavant, j'avais servi à Brest chez le marquis de Talhouarn. Ma mère était la nourrice de sa fille. En 1793, j'avais arraché lui et les siens à la guillotine, et je les avais tous conduits en Angleterre. Tous? non pas. Un des fils de M. de Talhouarn l'avait abandonné pour suivre la révolution. Ce malheureux avait insulté son père et sa sœur, en les voyant émigrer. Le marquis avait manqué d'en périr de chagrin. On n'avait plus entendu parler de l'enfant prodigue. Le vicomte Frédéric du Liscouet rencontra les Talhouarn en Angleterre. Il aima M^lle^ Marguerite; il en fut aimé. Tous deux étaient si bien faits l'un pour l'autre ! Bref, ils étaient déjà mariés par contrat, lorsque, la veille du mariage à l'église, le vicomte reçut l'ordre de partir pour Quiberon, avec le régiment qu'on mettait sous ses ordres. Il quitta son bonheur pour son devoir, et donna rendez-vous en France aux Talhouarn. Ils y arrivèrent avant lui, car l'expédition fut retardée. Ils vinrent chez moi, sous ces noms et ces habits de pêcheurs, mener l'humble vie que je vous ai dite; et le vicomte, qui savait leur retraite, les y rejoignit après le désastre que son courage n'avait pu empêcher.

Le mariage se termina comme je vous l'ai conté, et, au fond de ma pauvre chaumière, M^me^ du Liscouet allait être la plus heureuse femme du monde... quand son mari... (vous voyez que j'en frémis encore...) me prit à part, comme je vous disais, et me parla ainsi :

— Hervé, vous avez été deux fois la providence des Talhouarn. Ils vont avoir besoin de vous plus que jamais. Promettez-moi que votre dévouement n'abandonnera point Marguerite...

— Elle peut compter sur moi, à la vie, à la mort. Mais allez-vous donc l'abandonner vous-même ?

— Peut-être... Je ne m'appartiens plus... Aujourd'hui..., demain..., d'un moment à l'autre, je puis être enlevé... pour toujours... Voilà pourquoi je vous ai prié (et ne l'oubliez pas) de tenir votre barque à ma disposition...

— Monsieur ! m'écriai-je, vous nous avez caché votre secret...; mais je le lis dans vos yeux ! Vous n'êtes point évadé; vous n'êtes point sauvé, comme vous l'avez dit... Non ! vous avez été pris en brave, les armes à la main ! On parle de deux mille captifs condamnés à mort... On parle de quelques-uns, libres sur l'honneur, jusqu'au moment de l'exécution... Vous en êtes, monsieur ?...

Le vicomte baissa la tête et garda le silence...

— Eh bien, oui, dit-il enfin... Puisque vous m'avez deviné, vous êtes homme à me comprendre ! J'ai voulu faire, avant de mourir, ce que Marguerite eût fait à ma place, achever devant Dieu notre union commencée devant les hommes, lui laisser mon nom et peut-être un autre moi-même, lui donner et prendre avec elle un jour de bonheur, de ce bonheur que nous rêvons depuis un an ! J'ai voulu l'épouser enfin aux portes du ciel et commencer l'éternité sur cette terre de douleur ! La bénédiction nuptiale a été pour moi l'extrême onction, et sera pour elle, j'en suis sûr, l'unique consolation qui lui permettra de me survivre ! Un officier républicain m'a compris, m'a prêté ce costume et quelques heures de liberté... Sa tête répond de la mienne aux bourreaux... Il m'avertira au moment fatal. J'attends son appel dans les bras de Marguerite...

J'étais anéanti... Je ne trouvais pas un mot... Je ne pouvais que répéter : — C'est affreux ! c'est affreux ! Et, comme ceux qui gardent un mort, je n'osais regarder M. du Liscouet...

Il serra mes mains tremblantes, me fit jurer de nouveau le secret, en me recommandant encore sa femme... Puis il se remit en marche et dit :

— Rejoignons-la bien vite. Ses minutes de joie sont comptées. Ne lui en volons pas une de plus !

Cette confidence avait soulagé le vicomte. Pendant toute la promenade il fut charmant pour Marguerite. Tant de courage et de gaieté me confondaient... Ils se jouèrent aux fleurs et aux coquillages. Ils chantèrent la chanson de la mariée. Ils nous en firent répéter le refrain. Ils bondirent sur la grève comme des chevreaux échappés. M. de Talhouarn semblait rajeuni de vingt ans. La jeune femme allait de son père à son mari avec des élans de bonheur et des éclats de rire adorables... Il fallut terminer la soirée par une ronde bretonne, qu'elle nous fit danser à tous dans le clos de ma maisonnette.

Et moi, qui croyais voir des fantômes sauter au bord d'une tombe, je n'y tins plus et je m'enfuis navré, suffoquant, la tête perdue...

A dix heures, nous fîmes la prière en commun, suivant notre usage. Les mariés s'agenouillèrent devant le marquis, reçurent sa bénédiction et rentrèrent dans leur chambre...

Je passai la moitié de la nuit à demander au bon Dieu d'avoir pitié de Marguerite. J'essayai de dormir, je ne pus en venir à bout. A chaque instant je croyais entendre le vicomte descendre l'escalier ou s'évader par la fenêtre... Si je sommeillais quelques minutes, je me réveillais au bruit de la fusillade, au milieu des cadavres sanglants. Je me relevai enfin et je sortis. Le couchant était plein d'étoiles. La lune inondait l'orient de lumière. La baie formait une nappe d'argent, à peine remuée par la brise. On n'entendait que le petit frémissement des vagues sur la grève. Je levai les yeux vers la chambre de M^me^ du Liscouet. Elle était encore plus calme et plus silencieuse que le reste de la maison. Les murmures de la nuit semblaient la bercer, comme les chants d'une nourrice qui endort son enfant.

Au point du jour, le vicomte descendit le premier, et me demanda si ma barque était prête... Je reculai de terreur... Il reprit en souriant :

— Rassurez-vous ! *ce n'est pas encore pour moi seul.* Je désire, avec le marquis et Marguerite, visiter la baie qu'ils ont parcourue si souvent. Vous nous conduirez vous-même.

Je respirai en effet, et nous partîmes. M. de Talhouarn était assis près de moi, au gouvernail. A l'autre bout, derrière la voile, se tenaient Frédéric et Marguerite. Nous les entendions rire et gazouiller, comme les oiseaux qui volaient autour d'eux.

— Savez-vous, disait la jeune femme, le meilleur moyen d'attendre ici la fin des mauvais jours ? c'est de rester pêcheurs chez le bon Hervé. Mon père est déjà fait à cette vie. Vous serez son apprenti, Frédéric ; et, avec vous, je deviendrai le premier mousse de la baie. Tenez, je vais vous enseigner le nom des agrès et des manœuvres...

Et elle les indiquait du doigt et de la parole. Et elle me commandait de virer de bord, de mettre le cap au sud ou à l'ouest. Et je lui obéissais en dépit des lois du métier. Et tout le monde l'applaudissait à l'envi.

— Mais à quoi cela nous conduira-t-il ? demandait le vicomte avec distraction.

— D'abord à sauver notre vie, puis à la gagner. Jamais vos persécuteurs ne viendront vous chercher à Douarnenez, sous l'habit d'un pêcheur de sardines. Et c'est un état très-avantageux, je vous assure. Il y a des coups de filet qui valent plus de 100 livres. Demandez à notre patron.

— Alors, nous ferons fortune, disait Frédéric en souriant ; et comment emploierons-nous notre richesse ?

— Nous la distribuerons aux pauvres, si nos titres et nos biens nous sont rendus. Si nous restons pêcheurs, eh bien, nous ferons construire sur la côte une belle maison, et un joli bateau dans le port.

— Dites plusieurs bateaux, toute une flottille, si c'est possible.

— Oui, pour agrandir notre commerce et promener nos amis.

— Ce sera charmant ! Nous donnerons des fêtes à tous les mariés du canton !

Pendant cette conversation, qui me déchirait le cœur, et qui plongeait le marquis dans l'extase, j'avais remarqué un bateau qui était parti du port à toutes voiles. Il allait d'une barque à l'autre, comme pour les passer en revue. Tout à coup il se dirigea vers la nôtre comme une flèche. Moi seul je m'en aperçus, et une frayeur secrète me saisit. Je filai vent arrière ; le bateau fila sur moi. Je louvoyai dans l'est ; il courut la même bordée. Je tournai vers le nord ; il tourna vers le nord. Décidément il nous donnait la chasse, et de minute en minute il nous gagnait de vitesse. Plus léger que ma chaloupe et plus fourni de voiles, il ne pouvait manquer de nous atteindre. Mon effroi redoubla quand j'y entrevis un uniforme militaire. Ma perplexité fut horrible. Je ne pouvais prévenir le vicomte sans trahir son secret, et le trahir en ce moment, c'eût été tuer Marguerite. J'attendis, à la grâce de Dieu, le coup fatal. Il ne tarda guère. Frédéric et Marguerite, penchés l'un vers l'autre et ne voyant que le ciel et eux-mêmes, étaient retombés dans le silence de leur plus beau rêve, lorsque le bateau nous croisa, presque bord à bord, et j'entendis clairement une voix qui disait au vicomte : *Ce soir, à Vannes !*

Le marquis n'avait rien distingué. Frédéric bondit comme sous un coup de poignard. Marguerite, réveillée en sursaut, s'écria : — Qu'y a-t-il ? Quant à moi, j'étais plus mort que vif. Je lâchai la barre ; la chaloupe tourna sur elle-même ; le vent la prit en flanc, elle manqua de sombrer.

Cet accident fut heureux, d'ailleurs ; car, en nous préoccupant tous, il permit au vicomte de donner le change à sa femme, qui n'avait guère entendu le mot terrible, et qui l'eût compris moins encore... Frédéric eut le courage de rire de ses questions, et de plaisanter le *premier mousse de la baie* sur ses transes pour un abordage ou un coup de vent.

Bref, le vicomte et moi nous fûmes seuls frappés, et notre promenade s'acheva sans autre événement.

J'oubliais une circonstance, qui s'expliqua bientôt pour moi. Après ces mots : *Ce soir, à Vannes*, l'homme du bateau avait poussé, en regardant Marguerite, une exclamation de surprise extraordinaire, et il avait regagné le rivage plus rapidement encore qu'il n'était venu.

Il était neuf heures du matin. Je fus tenté de prolonger le voyage, et même de gagner Jersey ou l'Angleterre. Mais le vicomte me signifia impérieusement d'aborder, et je vis qu'il m'arracherait la barre si j'osais lui désobéir. Tout ce que je pus faire, ce fut de perdre une heure en détours, et de n'arriver qu'à midi au *Roseur*.

Je courus le premier à la maison. J'y trouvai mon frère Jean tout bouleversé :

— Il y a une heure, dit-il, un officier républicain s'est

présenté ici, et m'a demandé si ce n'était pas la demeure du vicomte Frédéric du Liscouet. J'ai nié de toutes mes forces. Il n'en a tenu compte : — Il ne loge pas seul chez vous, a-t-il repris ; conduisez-moi dans son appartement. Comme je lui résistais, il a tiré l'épée, et, déclarant que lui seul pouvait sauver nos hôtes, il a parcouru, malgré

Le retour des pêcheurs de sardines.

moi, la maison. Arrivé dans la chambre de Marguerite, il s'est arrêté, pâle et tremblant. Il a tout examiné, avec un respect mêlé de douleur ; et quand il a découvert le petit portrait de la vicomtesse, il a jeté un grand cri et s'est mis à pleurer à chaudes larmes. Puis il a posé ses lèvres sur l'image, sur l'écriture de mademoiselle, sur les ouvrages de ses mains. Enfin, il a pénétré chez le marquis, s'est mis à genoux devant ses armes, s'est frappé la poitrine ; et, me voyant le regarder avec surprise, m'a tourmenté de mille questions sur les Talhouarn. Je lui ai répondu le moins possible, mais il en savait si long, qu'il devinait tout le reste ; et, avant de partir, il a laissé une lettre pour le vicomte, et m'a dit ces mots : *Si vous voulez sauver M. du Liscouet, retenez-le ici jusqu'à demain ; s'il part ce soir, il est mort !*

M. Frédéric arriva comme mon frère achevait ce récit et me remettait la lettre de l'inconnu. Il me la prit des mains et lut ces trois lignes :

« Soyez heureux un jour de plus. D'après un second avis que je reçois, ce n'est plus ce soir, c'est demain soir seulement que je vous attends à Vannes.

« Le capitaine Romulus. »

Le vicomte resta surpris et pensif. Il interrogea mon frère inutilement, car l'inconnu lui avait fait jurer le secret, et je lui signifiai moi-même de le garder.

Je ne comprenais pourtant rien à tout cela ; mais le plus sûr étant de retenir le vicomte, je résolus avec mon frère de le garder à vue jusqu'au lendemain.

Pendant une heure, la chose fut aisée ; les deux époux restèrent enfermés avec le marquis. J'espérais que Frédéric, se conformant à la lettre, remettrait de lui-même son départ au lendemain ; mais tout à coup il descendit de la chambre et marcha droit à la porte du clos, où je faisais sentinelle avec Jean.

Marguerite le saluait joyeusement de la fenêtre.

— A bientôt ! je reviens ! lui dit-il en se retournant et en posant un doigt sur ses lèvres.

Ce sourire et ces mots me firent espérer encore ; mais la figure du vicomte, changée en un clin d'œil, me détrompa aussitôt.

— Monsieur, lui dis-je, vous allez mourir ! vous ne sortirez pas !

Il m'entraîna vivement derrière la haie, et m'embrassa en me recommandant de nouveau sa femme... Je le serrai dans mes bras comme dans un étau : — Mais, monsieur, vous avez jusqu'à demain !... D'une main il me ferma la bouche, de l'autre il me repoussa avec force : — Hervé, tu ne veux pas mon déshonneur ! sois homme comme moi, et ne songe plus qu'à Marguerite... En même temps, il m'emportait jusqu'à la route, suspendu à son cou. En vain mon frère accourut à mon aide, le vicomte nous renversa par un effort surhumain, et disparut dans la campagne...

Tandis que je courais, éperdu, après lui, sans le rejoindre, hélas ! mon frère, plus éperdu encore, et croyant le sauver ainsi, se mit à crier sous les fenêtres de la vicomtesse : — *M. Frédéric est mort ! M. Frédéric est mort !*

Le marquis et sa fille descendirent épouvantés. Jean, qui ne voyait et n'entendait plus rien, ne sut que répéter son cri : *M. Frédéric est mort !*

Quand je revins, hors d'haleine, une heure après, je trouvai Marguerite sans connaissance, et son père, qui savait tout enfin, courbé sur elle, silencieux, et vieilli de dix ans... Comprenant trop tard son imprudence, Jean se tordait les bras de désespoir...

— Impossible d'arrêter le vicomte ! m'écriai-je, anéanti.

— Oui, impossible ! dit le marquis en relevant la tête, car je ne l'eusse pas arrêté moi-même. Il a fait son devoir... Occupons-nous de ma fille.

J'envoyai néanmoins mon frère à Vannes, et nous passâmes le reste du jour et la nuit dans l'attente.

Le lendemain matin, la vicomtesse était encore évanouie. Un médecin, arrivé près d'elle, craignait un transport au cerveau. Pour tout signe de vie, elle tressaillait de temps en temps, et balbutiait : *Frédéric... mort !*

Tout à coup un grand cri vint du dehors... Je reconnus la voix de mon frère, et nous le vîmes rentrer, avec qui ? (nous crûmes rêver) avec M. du Liscouet !

— Sauvé ! il est sauvé ! dit Jean, qui le jeta dans nos bras.

Croyant avoir réparé sa faute, mon pauvre frère s'agenouilla pour remercier le bon Dieu.

C'était bien M. du Liscouet ! c'était lui, vivant et sain et sauf ! Il n'y avait pas à en douter... Nous le voyions, nous le touchions, nous le tenions. La surprise et la joie nous étouffaient. Nous oubliâmes un instant Marguerite... Fréderic nous la rappela, en se précipitant sur elle.

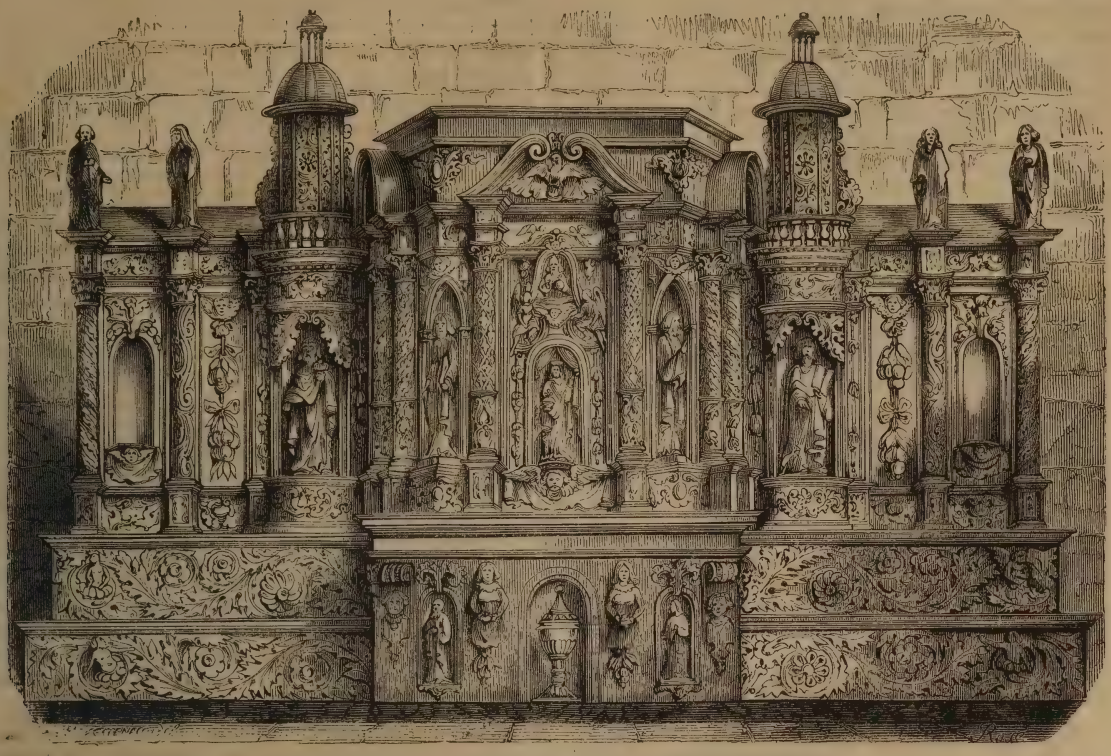
— Sauvez donc aussi ma fille ! mon Dieu ! s'écria le

marquis, puisque vous avez fait un miracle pour elle.

— Oui, mon père, dit le vicomte en se retournant vers lui, le Ciel vous rendra aujourd'hui trois enfants.

Et il remit à M. de Talhouarn une lettre, dont voici la copie :

(*Voyez la fin, page* 350 *de la présente livraison.*)



Retable en bois, dessiné dans l'église de Ploaré (Finistère).

ÉTUDES MORALES.

RENÉE, ANECDOTE DU JURA (1).

VI. — LE SECRET SURPRIS.

Renée elle-même n'avait plus l'insouciance de son âge. Les diverses scènes dont elle avait été le témoin sans les comprendre, les entretiens mystérieux auxquels François et Jeanne ne se livraient pas toujours avec précaution, quelques mots imprudents prononcés devant elle, avaient excité son attention; elle voyait qu'on lui cachait quelque chose, et cherchait à dérober le secret dont elle n'osait pas demander la confidence.

Un jour qu'elle gardait ses chèvres à côté de la maison, le soleil de midi lui fit sentir que le petit bonnet blanc dont elle était coiffée ne suffisait pas à la garantir; mais, comme son chapeau de paille était dans la chambre au-dessus de celle où François prenait d'ordinaire à cette heure quelques moments de repos, elle ôta ses souliers, entra sans être aperçue, et, marchant sur la pointe du pied, elle s'approchait de la fenêtre, qui était ouverte, lorsqu'elle entendit Jeanne et François qui causaient ensemble avec vivacité et d'une voix étouffée. Elle avança la tête. Ils étaient à la fenêtre au-dessous. Une large planche, suspendue devant celle où Renée se trouvait, portait quelques ruches d'abeilles. Cet abri empêchait qu'elle ne fût aperçue, et un intervalle entre la planche et le mur lui permit de recueillir, malgré le bourdonnement léger des abeilles, toutes les paroles de ceux qu'elle croyait ses parents.

Pauvre petite! elle sut bientôt tout ce qu'ils pouvaient lui apprendre sur sa condition. On aurait dit qu'ils avaient pris à tâche de repasser ce jour-là toute son histoire, depuis le premier instant jusqu'à la visite de l'Anglais. Les Périsard s'arrêtaient à tous ces détails pour en tirer les indices, qu'ils cherchaient eux-mêmes, sur la position, la fortune et les intentions des parents de Renée. L'oreille appuyée sur le bord de la fenêtre, celle-ci écoutait avidement. Le cœur lui battait avec violence. Enfin, ne pouvant résister plus longtemps à son émotion, et craignant d'autant plus d'être surprise qu'elle en apprenait davantage, elle profita d'un moment où la conversation s'était animée pour s'échapper sans bruit, retourner auprès de ses chèvres et pleurer en liberté.

Un secret douloureux est un pénible fardeau pour l'enfance. Renée venait d'apprendre, sans préparation, des

(1) Voyez le numéro du dernier mois.

choses bien capables de porter un trouble funeste dans ses organes délicats. François n'était pas son père! Jeanne n'était pas sa mère! Ses véritables parents se cachaient d'eux comme d'elle-même! Malgré ce qu'elle avait entendu, elle ne pouvait comprendre ni leur conduite ni son malheur. Ils me nourrissent, disait-elle, ils m'aiment, et ils ne veulent pas que je les connaisse pour les aimer aussi!

Au milieu de ses angoisses, cette aimable jeune fille sut trouver des consolations et de la force dans la religion, l'amie de tous les âges comme de tous les états. La bonne Jeanne avait développé ce sentiment chez Renée par son exemple, par des réflexions de tous les instants, et par l'habitude de la prière. La religion s'était encore produite à cette enfant, grâce à Mme de Varni, sous les formes les plus attrayantes; une religion qui chante et qui sourit est une compagne faite pour l'enfance. Renée, en songeant à ces parents inconnus, qui lui faisaient du bien sans vouloir paraître, vint à penser qu'ils agissaient avec elle comme Dieu avec les hommes, et sut faire à ces protecteurs secrets l'application d'un chant qu'elle avait appris dans les leçons de la charmante dame de Paris.

De sa richesse
Il me nourrit;
Je vis sans cesse
Dans son esprit.
Ce qu'il me donne,
Je le vois bien;
De sa personne
Je ne sais rien.

Sur mon enfance
Il veillera,
Et sa puissance
Me soutiendra.
Suivons ma route;
Vivons d'espoir;
Au ciel sans doute
Il se fait voir.

Renée n'était pas alors assez tranquille pour chanter, ni même pour réciter ces vers; mais ils s'offrirent à sa mémoire avec leur douce mélodie; ils retentirent dans son oreille, et ses larmes coulèrent avec moins d'amertume. Délicate et timide, elle ne voulut pas que ses amis s'aperçussent qu'elle connaissait leur secret; elle courut à la fontaine, baigna d'eau fraîche ses yeux gonflés de pleurs, et, quand il fallut reparaître devant les Périsard, elle ne laissa voir aucune émotion; les noms de père et de mère tombèrent sans efforts de ses lèvres comme auparavant.

Mais, quand elle pouvait s'échapper sans être vue, elle courait bien vite à la place où elle s'était assise à côté de sa *marraine*; elle lui parlait quoique absente; elle l'appelait auprès de son enfant; ses regards, fixés sur le grand chemin qui serpentait le long de la montagne, cherchaient incessamment quelque sujet d'espérance. Point de voiture qui ne fût celle de ses parents. L'illusion durait jusqu'au moment où, l'équipage paraissant tout près d'elle, au dernier détour de la route, un coup d'œil suffisait à Renée pour reconnaître son erreur.

VII. — EXPLICATIONS.

Plus de quatre ans s'écoulèrent sans que ces parents donnassent un nouveau signe de vie. En comparant cet abandon avec les soins toujours plus tendres de ses gardiens, elle se lassa de s'attacher à une image lointaine, et son affection se fixa toujours davantage sur ses modestes bienfaiteurs. Etonnés eux-mêmes de se voir sans nouvelles, ils se flattèrent tout de bon qu'ils étaient oubliés, et se crurent en droit de mettre à exécution un projet qu'ils avaient formé depuis longtemps. Il s'agissait de vendre leur petit domaine, de quitter le pays, et de s'en aller si loin que les parents de Renée perdissent leur trace. François, mécontent des dispositions de ses voisins envieux et jaloux, ne répugnait pas à cette entreprise, mais c'était Jeanne qui en pressait l'exécution. Elle frémissait à l'idée de se voir enlever son enfant, et c'était chez elle non-seulement l'effet de la tendresse, mais aussi d'une crainte superstitieuse, d'un sinistre pressentiment.

Il fallait d'abord disposer Renée à ce départ, et nos bonnes gens n'y prévoyaient aucune difficulté; mais, dès qu'elle sut de quoi il s'agissait, la force du sang reprit son empire; Renée résista, et sut proposer avec adresse toutes les raisons qu'elle pouvait alléguer sans se trahir. C'était cette jolie campagne, c'était son jardin, c'était sa chambrette, avec sa fenêtre tapissée de chèvrefeuille. Elle mourrait d'ennui loin de la petite maison qu'elle avait toujours vue, et de ces montagnes, qu'on disait les plus belles du monde. Enfin, elle eut recours aux larmes et aux caresses. Les Périsard, touchés et surpris de cette obstination, cédèrent, et résolurent d'attendre l'événement, en se résignant aux dispensations de la Providence.

A quelque temps de là, François fit une course à la ville pour certaines emplettes, et, en passant devant l'étalage d'un libraire, il eut l'idée d'acheter un livre pour Renée. Hors d'état de choisir lui-même, il se laissa servir au hasard, et le soir, en arrivant, il s'empressa de faire son cadeau. On voulut en jouir sur-le-champ. Renée ouvrit le livre, et commença une lecture à laquelle ils donnèrent tous trois, suivant leur habitude, une grande attention. C'était un récit qui, sous un titre insignifiant, se trouva tellement semblable à l'histoire de Renée qu'elle en fut toute saisie. Elle poursuivait cependant, mais chaque nouveau trait de ressemblance était une blessure nouvelle; les efforts qu'elle faisait pour dissimuler augmentaient son malaise; enfin elle était à bout, elle n'y voyait presque plus, et lisait à peine d'une manière intelligible, lorsque Périsard, furieux d'avoir fait un choix si malheureux, et non moins troublé que Renée elle-même, lui arracha brusquement le livre des mains et le jeta au feu. Renée, ne se possédant plus, poussa un cri d'effroi.

— Mes parents! dit-elle, rendez-moi mes parents!

Cette exclamation involontaire les jeta tous trois dans une véritable stupeur. Ils gardaient le silence et n'osaient pas se regarder. Enfin, Jeanne pressa Renée dans ses bras et la baigna de ses larmes. François marchait à grands pas, en se frappant le front.

— Elle sait tout! comment l'a-t-elle appris?

— De vous-mêmes, mes bons amis. Rappelez-vous une conversation que vous eûtes à la fenêtre : je vous écoutais; pardonnez-moi! mais ne vous affligez pas; je serai toujours votre fille obéissante; je garderai mon secret et le vôtre. Ne croyez pas que je vous aime moins depuis que je le connais, ni que je regrette de sembler une petite paysanne. Dieu l'a voulu sans doute pour mon bonheur, et, si vous désirez encore quitter le pays, je suis prête à vous suivre.

Ces dernières paroles de Renée causèrent quelque confusion à ses gardiens. Ils comprenaient maintenant pourquoi elle s'était opposée à leur projet avec tant de vivacité, et sentirent qu'elle pouvait leur reprocher d'avoir voulu la dérober à ses parents. Jeanne eut besoin de s'expliquer là-dessus avec elle à cœur ouvert; elle fit part de ses craintes à Renée, sans pouvoir les justifier par aucune raison solide, ces craintes n'en firent pas moins d'impression sur la jeune fille; et cette fois, ce fut contre son gré qu'on ne s'éloigna pas.

Au reste, depuis que les qualités réciproques étaient connues, tout allait beaucoup mieux chez ces bonnes gens. On peut dissimuler avec un enfant, mais la feinte a quelque chose qui répugne, avec une jeune fille pleine de rai-

son et de sensibilité. Jeanne et François se trouvaient heureux de n'avoir plus de secret pour leur élève. Plus le temps avançait, plus ils se persuadaient qu'elle ne leur serait jamais enlevée ; elle ne cessait pas de se dire leur enfant et de les appeler eux-mêmes des noms les plus doux.

Elle touchait à l'époque de la vie où, dans un cœur tendre et une imagination rêveuse, le sentiment religieux se développe, et devient pour la créature humaine comme une seconde naissance. Le mystère qui planait sur notre jeune Renée lui donnait des idées plus sérieuses que celles de son âge ; la solitude favorisait cette disposition mélancolique, mais les soins de l'amitié, les occupations champêtres et le spectacle d'une belle nature donnaient à cette mélancolie une paisible douceur. Souvent Renée versait des larmes en secret, mais elle les versait dans le sein de son Dieu, toujours prêt à lui répondre, toujours échauffant son cœur d'une flamme céleste, et le nourrissant d'un amour qui ne laisse point de place au regret.

— Mon Dieu, disait-elle, le monde pourrait-il me donner quelque chose que vous ne me donniez pas? Ce que vous me cachez, sans doute il n'est pas bon que je le connaisse. Je suis comme les fleurs qui naissent d'une graine emportée par le vent, et qui ne virent jamais la plante d'où elles sont sorties ; je suis comme le petit oiseau que sa mère abandonne, et qu'elle vous confie, mon Dieu, aussitôt qu'il est capable de saluer, en chantant, votre soleil. Il est si joyeux de vivre, et je ne le serais pas, moi, dont la pensée peut s'unir à la vôtre, moi qui vous trouve, quand je le veux, dans mon âme! Je le sens bien, mon Dieu ; par vous, je puise à toute heure à la source même du bonheur !

Nous n'expliquerons pas comment la jeune Renée put s'élever à ces sentiments sublimes. Il y a des cœurs choisis, il y a des esprits heureux qu'une inclination naturelle emporte vers le ciel. Ceux-là n'ont pas besoin des secours humains ; une sagesse précoce, instinctive, les guide vers le but éternel de la vie. C'est de telles créatures qu'on dit que le ciel était leur patrie, et que le monde n'est pas digne de les posséder.

Ainsi vivait Renée, calme, sereine, souriante, objet d'amour et de vénération pour ses deux amis, qui se croyaient bénis par sa présence. Fleur solitaire, c'est ainsi qu'elle s'épanouit dans la montagne, jusqu'au jour qui devait accomplir sur elle les desseins d'un miséricordieux libérateur.

VIII. — DÉNOUEMENT.

Une parente de Jeanne était gravement malade, et la fit demander avec instance. Elle demeurait à deux lieues de là. Jeanne fut sur le point d'emmener Renée avec elle ; mais la distance était grande ; on ne disait pas si la maladie n'était point contagieuse ; la bonne femme partit seule. On décida que Renée ne quitterait pas François, qui avait à faucher un petit pré, voisin du bois où ils avaient rencontré autrefois l'Anglais ; Renée emmènerait les chèvres avec elle et les ferait paître, tandis que François vaquerait à son ouvrage.

Ainsi fut fait. Lorsque François arrivait au bout du pré, il levait la tête, et il observait, sur l'autre côté d'un étroit ravin, la jeune bergère, à travers quelques bouquets d'arbres qui les cachaient l'un à l'autre. Tout à coup plusieurs personnes vinrent à lui : c'étaient deux voisins, deux gendarmes et un officier de justice. Cet officier lui dit qu'il venait faire une enquête dans sa maison, et l'invita à les suivre. François demanda des explications ; on les lui refusa. Il fut troublé de cet événement, et cependant il n'oublia pas Renée. Mais que devait-il faire? Il l'effrayerait sans doute s'il la rendait témoin de cette pénible scène.

— Me retiendrez-vous longtemps? dit-il.

— C'est selon. Vous devez le savoir vous-même. Ne vous sentez-vous point coupable?

— Moi, coupable? Ah! s'il suffit d'être innocent pour être libre, allons, ce sera bientôt fait. Hâtons-nous. Il faut que je sois ici dans quelques moments. N'inquiétons pas cette enfant : suivez-moi de ce côté.

Ils filèrent le long des buissons, et François put entendre Renée qui chantait.

Quand ils furent près de la maison, l'officier essaya d'obtenir de lui quelques aveux par des questions générales ; mais quels aveux aurait pu faire un homme qui ne comprenait pas même ce qu'on lui voulait?

— Nous allons voir, lui dit-on, si votre secrétaire ne fournira pas quelques indices contre vous.

— Mon secrétaire! Vous prétendez le fouiller!

— C'est le devoir de ma charge.

François opposa une vive résistance, et sur les motifs de laquelle on se méprit grossièrement. On l'obligea d'ouvrir. Alors, prévoyant les découvertes qu'on allait faire, il les annonça. On ne vit dans ces déclarations tardives qu'une précaution de la ruse, et l'on triompha de trouver une forte somme en or. On invita Périsard à justifier la présence de ces valeurs.

— Elles sont bien à moi, s'écria-t-il ; elles sont le fruit de mes peines, de mes longues économies. Je le jure.

On insista ; il ne voulut pas donner d'explications plus précises, ne se croyant pas réduit à une si fâcheuse extrémité.

— Dans ce cas, je vous arrête, dit l'officier. Vous allez suivre ces hommes-là.

— Des gendarmes! moi, en prison! Malheureux que je suis! Jeanne, où es-tu? Et toi, Renée, mon enfant! Ah! qu'allez-vous dire? Que deviendrez-vous?

Il étouffait de colère et de douleur. Son trouble ne lui avait pas permis de remarquer que le temps tournait à l'orage, mais, comme on l'entraînait hors de la maison, il se fit un violent coup de tonnerre.

— Mon Dieu! elle est seule, dit-il avec désespoir.

Tout ce qu'il put obtenir fut qu'un des voisins courût chercher Renée, promettant de la recueillir et de la garder jusqu'au retour de Jeanne, qu'il informerait de ce qui s'était passé.

Pour lui, on le conduisit en prison, et voici quel sujet l'exposait à ces injustes traitements. Depuis un certain temps, plusieurs vols avaient été commis dans un château du voisinage ; de fortes sommes en or avaient été soustraites, et l'on avait inculpé Périsard, comme ayant été vu de ce côté, et comme vivant dans un singulier état d'aisance, dont l'origine était un mystère pour les habitants du pays.

Il n'avait que trop sujet de s'inquiéter pour la jeune fille. Avant que le voisin qui s'était chargé d'elle fût à moitié chemin, l'orage éclata avec une violence épouvantable. Renée avait d'abord couru au pré où elle avait laissé Périsard. Ne le trouvant pas, elle retourna vers ses chèvres et les chassait du côté de la maison, quand la foudre tomba si près, et avec un fracas si terrible, que le troupeau fut dispersé. Renée, un peu remise de sa frayeur, ne vit plus auprès d'elle que sa chèvre blanche ; elle la prit par une corne, l'animal s'échappa, et se mit à fuir au fond du ravin : Renée y descendit avec elle.

Il y a dans cet endroit un sentier rapide et tortueux, qui mène, par une corniche étroite de roche calcaire, dans une grotte basse, au bord du ruisseau. Vis-à-vis l'eau tombe, par une double chute, dans un bassin circulaire et profond, d'où elle s'écoule en bouillonnant entre deux parois de roches verticales. C'est là que la jeune fille fut entraînée à la poursuite de sa chèvre. Aussi effrayées l'une que l'autre, elles arrivèrent presque en même temps au fond de la grotte.

Renée se trouva d'abord fort heureuse d'avoir rencontré cet abri, elle ne s'inquiétait que de son troupeau égaré et du bon François, qui la cherchait sans doute et se tourmentait de ne pas la revoir. Mais bientôt elle eut des craintes pour elle-même. La pluie enflait le ruisseau d'une manière effrayante; l'eau, troublée par l'orage, tombait avec un bruit sourd; elle montait le long de la pente où le sentier qui conduisait à la grotte se trouvait taillé. Renée essaya de s'échapper, avant que le passage lui fût fermé; mais elle tremblait de frayeur, et avait peine à se tenir debout. Elle s'appuyait sur la chèvre et l'embrassait; cependant, quoique ce fût pour elle une compagnie, ne voyant plus que ce moyen de faire savoir à Périsard où elle était, elle cueillit à la hâte quelques tiges de pervenches roses, les attacha avec sa chaîne d'argent aux cornes de la chèvre, et la laissa courir. La chèvre, inquiète, et lasse de sa prison, s'échappa en bondissant.

Renée avec sa chèvre dans le ravin.

La pluie ne cessa pas de toute la journée, continuellement accompagnée de violents tonnerres. Il est affreux d'imaginer ce que la pauvre enfant dut souffrir dans sa retraite, sentant diminuer à chaque moment ses forces et son espérance, n'ayant plus qu'un étroit espace où elle fût à sec, dans la partie la plus haute de la grotte, souffrant du froid et de la faim, et déjà saisie de terreur à la pensée de la nuit qui s'avançait.

Il était huit heures du soir; le soleil avait disparu, et la lune se levait. Le ciel s'était enfin éclairci, et l'on aurait dit, à ce retour de la lumière, que le jour commençait, au lieu de finir. Deux voyageurs cheminaient à pied le long de la montagne, et suivaient leur voiture en causant, ou plutôt en disputant avec vivacité.

— Oui, mon cher directeur, disait le plus jeune, notre voyage dans les montagnes n'était, je l'avoue, qu'un prétexte; je voulais que vous la vissiez vous-même, et vous allez la voir. Vous jugerez si c'est un sujet ordinaire que je vous offre, ou si, au contraire, elle ne promet pas de s'illustrer, comme son père, dans le bel art de la chorégraphie. Car c'est décidé maintenant, j'en fais une danseuse, puisque la princesse de B... ne veut reconnaître ni son mari, ni son enfant.

— Le peut-elle, mon cher?...

— Oui, cela dépend d'elle seule. Son oncle est mort, il y a huit jours, au moment que je sortais de la prison où elle m'a laissé plus de deux ans à la merci de mes créanciers. Son oncle était le seul obstacle à l'accomplissement de sa promesse.

— Vous vous montrez bien dur à l'égard d'une femme qui, du moins, n'a pas le tort de vous préférer un rival auquel on puisse disputer un cœur! On sait que la princesse entre en religion.

— Elle ferait mieux d'entrer en ménage!

— Et vous feriez mieux l'un et l'autre de laisser ignorer à votre fille sa naissance.

— C'est vous, monsieur le directeur, qui condamnez mes prétentions!...

— Écoutez-moi, mon ami, votre profession n'est point ce qui m'occupe; je ne considère ici que la différence des positions, et je la crois trop grande pour que vous n'eussiez pas l'un et l'autre sujet de vous repentir, si vous déclariez votre mariage. Heureusement pour vous et pour elle, la princesse le comprend.

— Eh bien! sous votre protection, sa fille sera la reine de la danse!

— Mon ami, je suis fâché de vous refuser encore, mais je n'accepterai pas un sujet d'un âge si tendre, sans le consentement de sa mère.

— Vous me forcerez de m'adresser ailleurs.

Le directeur ne répliqua rien, et son compagnon de voyage, pour lui offrir un sujet d'entretien plus agréable, lui conta ses visites aux Périsard sous divers travestissements, et comment la princesse elle-même avait réussi à revoir une fois son enfant. Avec ces discours, ils arrivèrent enfin auprès de la petite maison, et la trouvèrent déserte. Quelques chèvres erraient alentour, en poussant des bêlements plaintifs. Après en avoir fait le tour, ils trouvèrent, sur le derrière, une porte mal fermée d'un verrou de bois; ils entrèrent, et parcoururent la maison sans découvrir personne. La nuit était venue. Iraient-ils aux renseignements dans le voisinage? Ce serait fixer l'attention sur eux plus qu'il ne leur convenait. Sans doute, dirent-ils, on ne tardera pas à rentrer. Rien ne prouve ici que les maîtres aient voulu faire une longue absence. Ces chèvres les attendent. Voilà les légumes préparés pour le repas du soir. Attendons nous-mêmes patiemment.

Ils allumèrent un feu clair de bois résineux, et s'assirent auprès du foyer qui rappelait au père plusieurs scènes dont il fit part à son compagnon de voyage. Ils veillèrent ainsi jusqu'à minuit à la clarté de la lampe. Tout à coup ils entendirent ouvrir doucement la porte d'entrée, et ils virent quelqu'un se glisser dans la maison avec précaution.

— C'est vous enfin, mon cher Périsard! s'écria le père qui s'était avancé la lampe à la main.

— Je ne vous connais pas, répondit Périsard d'un air égaré.

— Regardez-moi bien! Je suis son père, le père de Renée. De grâce, où est-elle?

Périsard, troublé de cette rencontre imprévue, encore agité des événements de la journée, jetait autour de lui des regards sombres, et ne répondait rien. En cet instant, le bêlement d'une chèvre qui était entrée sur ses pas le fit tressaillir. A la clarté de la lampe, il vit briller sur sa tête la chaîne d'argent; il la saisit avec les pervenches. Il poussa un cri déchirant.

— Mon Dieu! le misérable n'aurait-il pas tenu sa promesse? Aurait-il oublié mon enfant?... Ces fleurs! les voyez-vous, monsieur?... Vous en souvient-il?... Ah! malheureux, c'est elle-même qui m'appelle à son secours!

En parlant ainsi, il se tordait les mains de désespoir. Son chapeau tomba, et laissa voir un bandeau sanglant qui lui couvrait le front.

— Mon ami, que vous est-il arrivé?

— Rien! rien! Il s'agit bien de moi! Je suis libre; que ne l'ai-je été plus tôt!

Les voyageurs ne pouvaient deviner, et il était hors d'état de leur conter comment il s'était fait cette blessure en sautant par la fenêtre de la prison. Ils suivaient des yeux tous ses mouvements sans pouvoir s'expliquer son trouble. Périsard prit une lanterne, il y plaça la lampe, après l'avoir arrachée des mains de l'étranger, et il s'élança comme un forcené dans la campagne. Les voyageurs le suivirent.

Défilé du Jura. Le chemin de la maisonnette.

Le malheureux tenait des discours sans suite qui devaient paraître ceux d'un insensé à des gens que rien n'avait préparés à les entendre.

— Des pervenches roses! Il n'y en a qu'en cet endroit. Vous en souvient-il, monsieur? Vous en souvient-il?

Il prononçait ces derniers mots avec un accent de reproche.

— Voilà l'effet de vos mystères! Vous nous avez perdus! ajoutait-il, en se frappant la tête; puis il s'arrêtait et criait de toutes ses forces : « Renée! Renée! » mais la voix se perdait dans la montagne.

Enfin ils arrivèrent au bord du ravin où grondait le ruisseau, qui était devenu un torrent. Le père reconnut alors la place où, quatre ans auparavant, il avait revu sa fille, un bouquet de pervenches à la main. Périsard se pencha en avant, étendant le bras qui portait la lanterne. Il appela encore, et, sans attendre davantage, il descendit,

ou plutôt il se précipita par le sentier tortueux et disparut.

Les voyageurs, qui n'apercevaient plus la lumière, attendaient dans la plus affreuse anxiété; le lieu même où ils étaient ne pouvait leur faire prévoir qu'un funeste événement. Soudain un cri douloureux retentit sous le rocher.

— Ah! ah! Renée! Mon enfant... morte!... Non, non... Viens..., ma fille..., viens...

En poussant ces cris désespérés, il s'élança jusqu'à elle à travers le ruisseau débordé, la saisit dans ses bras après avoir jeté sa lanterne, et gravit le sentier avec ce fardeau, qui n'opposait, hélas! aucune résistance. Arrivé dans le pré, Périsard tomba, suffoqué d'émotion et de douleur. La lune sortait d'une masse de nuages, et brillait sur le visage pâle de la jeune fille. Son père, debout devant elle, croyait être au milieu d'un songe affreux; sa raison s'égarait. Mais, lorsqu'il eut pressé les mains de son enfant, qu'il eut touché ses bras, ses cheveux, ses joues glacées, il ne fut que trop en état de juger et de sentir son malheur. Tout à coup, comme s'il avait encore quelque espérance, comme s'il attendait quelque effet de soins qu'il ne pouvait donner à son enfant dans ce lieu sauvage, il la prend dans ses bras et l'emporte à la maison. François et le directeur ont peine à le suivre. Il se figure qu'il aperçoit chez Renée des mouvements de vie, mais ce ne sont que ceux qu'il imprime lui-même à l'inerte fardeau. Cette illusion fut détruite aussitôt qu'il eut déposé Renée sur son lit.

Le visage de la jeune fille avait la sérénité solennelle de l'autre vie. Sa bouche souriait, on eût dit qu'elle avait succombé à la mort la plus douce; et sans doute elle avait prié jusqu'au dernier instant; son âme, en fuyant la terre, avait laissé sur ses traits l'empreinte de la résignation et de l'espérance.

Qu'on se représente la douleur de Jeanne, quand elle apprit l'affreuse nouvelle! Le père quitta les Périsard sans leur faire connaître ni son état, ni les projets qu'il avait formés au sujet de son enfant. Il se sépara de ces malheureux époux dès le lendemain des funérailles.

— Hélas! disait la pauvre Jeanne, si Dieu ne nous l'avait pas reprise, ç'aurait été le père. Je suis punie d'avoir tant redouté cette séparation. Qu'il vaudrait mieux te savoir vivante, ma petite Renée, quoique bien loin de nous!

Huit jours plus tard, les pauvres gens reçurent une lettre qui les fit changer de sentiment. Voici cette lettre, qu'un prêtre leur apporta :

« Mes chers amis, je suis la mère de Renée. Au nom du « Ciel, quand son père se présentera pour la réclamer, ne « la lui rendez pas! Si vous y voyez des difficultés, fuyez « plutôt avec elle, dussé-je n'entendre jamais parler ni « d'elle, ni de vous. La personne qui vous portera cette « lettre vous dira qui je suis, mais sous promesse d'un « éternel secret; cette même personne vous comptera une « somme suffisante pour vous mettre, ainsi que mon en« fant, dans un état d'aisance qui vaut mieux que la ri« chesse. Adieu, soyez heureux! rendez ma fille heu« reuse! »

Le prêtre fut instruit de ce qui était arrivé. Il y reconnut le doigt de Dieu, qui avait voulu reprendre un ange, au lieu de l'abandonner à Satan. On le conduisit auprès de la tombe de Renée.

— Gardez, lui dit Jeanne, votre or et votre secret. Nous n'avons plus qu'un désir, c'est de rejoindre notre enfant dans le ciel.

J.-J. PORCHAT.

FIN.

LE CHIEN DU QUAKER.

FABLE.

Certain quaker très-sobre, au moins en apparence,
Ne donnait à son chien qu'une maigre pitance;
Pour le pauvre barbet, qui faisait pénitence,
C'était festin de roi qu'un seul os à ronger.
Un jour que le quaker, au club de tempérance,
Prêchait le jeûne et l'abstinence,
Un savoureux fumet sort du garde-manger.
Notre chien n'y tient plus; argument sans réplique,
La faim parle. A l'assaut du buffet diabolique
Il s'élance; et tout prêts pour un repas *d'amis* (1),
Il voit rangés en ordre symétrique
Gâteaux, pâtés de choix, volailles et perdrix.
Quel spectacle pour l'œil d'un barbet famélique!
La dent s'en mêle, hélas! Dans ce riche butin
Le pauvret prend sa part, et peut enfin lui-même
Savourer le plaisir extrême
De laisser, à son tour, un os pour le prochain!
Soudain la porte s'ouvre; on entre; c'est le maître!
A terre il voit épars les débris du festin,
Et le chien tout penaud, qui cherche à disparaître,
Confus, traînant la queue, et l'œil tout patelin.

« Je ne te battrai point », dit notre digne frère,
D'un regard froid et calme accablant le larron;
« Je ne te battrai point; notre morale austère
« Même envers tes pareils me défend la colère;
« Un autre te ferait périr sous le bâton;
« Un autre, pour le moins, te mettrait à la chaîne;
« Moi, je veux, pour unique peine,
« Te donner un mauvais renom. »

A ces mots, il le chasse, et dans le voisinage
Il répand le bruit imposteur
Que le pauvre animal est atteint de la rage;
La nouvelle au loin se propage,
Semant l'alarme et la terreur;
On poursuit notre chien; on le traque, on l'assomme,
Et la clémence du saint homme
Punit de mort notre voleur.

Craignez du fourbe qui s'irrite
Les dehors bénins et cléments!
Le plus cruel des châtiments,
C'est le pardon d'un hypocrite.

LÉON HALÉVY.

(1) On sait que l'association des quakers se nomme aussi la *Société des Amis*.

PENSÉES ET MAXIMES.

Une des différences entre la vie d'un homme supérieur et celle d'un sot, c'est que le premier aura fait quelques grandes sottises, le second, beaucoup de petites sottises.

L'homme le plus libre est celui qui ne veut pas au delà de son pouvoir.

Celui-là seul est vraiment fort, qui sait quelquefois fléchir.

L'homme le plus aimé est celui qui aime le plus.

Le culte de la justice est si rare, que d'ordinaire les amitiés entre égaux ne peuvent durer.

La moindre faute du malheureux est lourde dans la balance de nos jugements.

Nous aimons mieux lui attribuer son malheur qu'à la fortune, qui, elle aussi, peut nous atteindre.

Te plaindre devant quelqu'un plus malheureux que toi, c'est creuser sa blessure.

DE CHARNAGE (*Recherche du vrai bien*).

HISTOIRE NATURELLE. — ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

HISTOIRE D'UNE MARGUERITE ET D'UN ÉPI DE BLÉ.

J'aime bien les fleurs, ces sourires de la nature; mais je ne leur livre pas mon jardin tout entier.

Outre les gazons qui, après avoir offert leurs tapis à mes promenades, vont garnir de foin les râteliers de mon écurie; outre les arbres qui donnent tour à tour l'ombre de leur feuillage à ma tête et le suc de leurs fruits à mon palais, je réserve, tous les ans, un petit coin de mon enclos pour en faire un champ de blé.

— Quelle barbarie! m'allez-vous dire; vous défigurez votre jardin!

— Écoutez-moi, s'il vous plaît, avant de me juger.

D'abord, je pourrais vous répondre qu'un massif de blé n'a rien de laid. Au printemps, c'est de l'émeraude; en été, c'est de l'or. Un de mes voisins, qui s'y connaît, a dans son beau parc un champ d'avoine encadré de géraniums, et qui forme un tableau splendide et varié.

Mais, chez moi, le froment est séparé des fleurs et dérobé à l'œil par une haie vive. Il ne saurait donc défigurer mon jardin.

Je prétends, au contraire, qu'il lui fait honneur, et voici sur quoi je fonde ma prétention.

C'est un souvenir d'enfance qui m'est sacré, une naïve histoire qui n'a rien de scientifique, et qui figurera dans mes études à titre de digression.

J'étais donc enfant, et je me promenais dans le jardin de mon père, le même que je cultive après lui. L'hérédité est bonne aux jardins, comme à tant d'autres choses.

A la même place qu'aujourd'hui, il y avait, non pas un champ, mais un simple épi de blé, pauvre enfant du hasard qui avait jeté là un grain, à côté d'une plate-bande de marguerites.

Je trouvai que le voisinage de l'épi déshonorait l'éclat du parterre, et j'allais l'arracher avec sa tige, lorsque mon père m'arrêta la main.

— Il faut y regarder à deux fois, me dit-il, avant de détruire une œuvre de Dieu, si petite et si modeste qu'elle soit. Qui sait ce que deviendra celle-ci? Laissons-la vivre auprès des marguerites. Nous verrons et nous comparerons leurs destins.

Comme mon père achevait ces mots, deux enfants passèrent derrière la haie. C'étaient les deux filles d'un fermier voisin; l'une vive, alerte, brune, aux yeux noirs et pétillants; l'autre, blonde, pâle, aux yeux bleus, à l'air doux et réfléchi. J'ai retenu leurs noms. La première s'appelait Marie, et la seconde Louise.

Marie, qui ne doutait de rien, s'écria :

— Les belles marguerites! Voulez-vous m'en donner une, monsieur?

Mon père me fit un signe. Je choisis la fleur la plus grosse, la plus variée de couleurs, la mieux disposée en couronne, et j'en fis cadeau à la petite fille, qui la mit aussitôt coquettement sur ses cheveux.

Mon père alors, observant sa sœur, lui demanda si elle ne voulait pas une fleur aussi.

Pour toute réponse, Louise regarda en rougissant l'épi de blé, qui se dressait bravement avec ses pointes, déjà gonflé de quatre rangs de grains jaunissants.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle enfin; je vous demanderai ce bel épi, quand il sera tout à fait mûr. Ce sera ma première moisson.

Frappé de ces mots, mon père répliqua :

— Très-bien, ma petite! tu peux compter sur ton épi.

Lorsque les deux enfants repassèrent le soir, la marguerite était fanée sur la tête de Marie, qui n'y songeait déjà plus et s'en revenait en faisant l'école buissonnière... Louise, chargée d'une récolte d'herbe, éleva sa figure blonde au-dessus de la haie, et jeta un regard d'espoir à son épi florissant.

— Souviens-toi de ces petites filles, me dit mon père avec gravité. Je soupçonne qu'elles ressemblent l'une et l'autre aux objets si différents de leurs vœux.

Puis il me fit l'histoire de la marguerite et du froment.

Dans les champs et dans les jardins, la marguerite est la même : jolie, coquette et inutile. Celle qu'on nomme la *pâquerette* s'établit dans l'herbe courte, pour l'étoiler de son bouton d'or et de son blanc diadème. Celle qui prend le nom de *reine des prés* se dresse et se balance sur sa tige au-dessus de tout ce qui l'environne. Mais quand la faux du moissonneur vient l'abattre, elle n'offre au sol qu'une graine funeste et à la dent des bestiaux qu'un fourrage détesté. Enfin, celle qui brille dans les parterres n'a que son éclat d'un jour et ne présente à l'homme ni parfum ni produit.

(1) Voyez les numéros de mai et juillet derniers.

L'histoire du froment, au contraire, est l'histoire de la civilisation même. Il naît avec elle, il en développe et en suit les progrès, et il ne meurt que sous les latitudes où elle expire. Ceci est la plus admirable harmonie de la nature.

Les jours suivants, Marie continua de faire appel à nos marguerites, de s'en parer une heure et de les perdre à travers ses jeux.

Quand l'épi fut mûr, Louise vint le cueillir et l'emporta précieusement.

Ce jour-là, il y avait fête au village. Marie passa les heures à danser, sa marguerite aux cheveux. Louise, faisant

Marie (la marguerite). Vanité, coquetterie.

sa moisson dans les règles, égrena l'épi et conserva sa riche semence.

Dix années plus tard, malgré la recommandation de mon père, j'avais oublié les deux sœurs. Il me rappela leur histoire et celle de la marguerite et de l'épi.

Puis il me conduisit dans le village et me montra, à la fenêtre d'une chaumière encadrée de feuillage et de fleurs, une jeune fille qui achevait sa toilette, en laissant admirer aux passants sa jolie figure, ses yeux étincelants, et ses longs cheveux noirs, ornés d'un cercle de perles et d'une marguerite...

— C'est Marie ! m'écriai-je.

— Oui, c'est Marie, toujours vaine et coquette, comme la première fleur que nous lui donnâmes. Elle a dépensé sa jeunesse oisive dans les fêtes; et elle attend un mari qui ne viendra jamais, car elle n'a d'autre dot que les marguerites desséchées de notre jardin.

De là, nous allâmes dans un champ de blés mûrs, et nous vîmes une autre jeune fille, d'une beauté calme et grave, dont les vêtements annonçaient l'aisance, et qui, les mains posées sur un tronc d'arbre, contemplait doucement la moisson dorée.

Je reconnus Louise, et mon père me dit :

— Cette moisson est à elle, et vient, sillon par sillon, année par année, du premier épi qu'elle a reçu de nous et qu'a multiplié son travail. Elle n'a distrait de ses produits, à chaque saison, que la part des pauvres, multipliée aussi par sa charité ; et elle obtiendra sa récompense après la récolte, en épousant le plus sage et le plus riche fermier du canton.

Louise (l'épi de blé). Modestie, travail.

Une telle leçon ne vaut-elle pas un petit coin de terre et n'ai-je pas raison d'avoir un champ de blé dans mon jardin ? Heureux si mes épis trouvaient autant de Louises que mes marguerites rencontrent de Maries !...

JARDINEUR.

AOUT 1850.

LE SPECTACLE EN FAMILLE (1).

UNE JOURNÉE DE VACANCES, OU L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

PROVERBE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

VAN MEULEN (45 ans).
Mme D'HÉRICOURT.
CLOTILDE DE SAVIGNY, sa fille, veuve (28 ans).
CAMILLE, sœur de Clotilde (13 ans).
NAPOLÉON D'ALBRET, élève de l'Ecole polytechnique.
ACHILLE DE RIVIÈRE, de l'Ecole navale.
DÉMOSTHÈNE DE CERNY, de l'Ecole de droit.
HENRI DE JUVISY, de l'Ecole de pharmacie.

Un salon donnant sur un parc, porte au fond et portes latérales.

SCÈNE I. — VAN MEULEN, Mme D'HÉRICOURT, CAMILLE.

Mme D'HÉRICOURT. Eh bien ! mon digne ami?

VAN MEULEN. Eh bien ! madame, voilà la huitième fois que je demande la main de Mme de Savigny, en lui donnant la mienne pour aller à la messe.

Mme D'HÉRICOURT. Et que vous a-t-elle répondu?

VAN MEULEN. Toujours ces mots d'espoir... qui me désespèrent, comme l'homme au sonnet : *Plus tard, nous verrons !...* Hélas ! j'ai les cheveux gris ; cette attente les blanchira, et votre fille me trouvera trop respectable...

Mme D'HÉRICOURT. Patience, mon ami... Une veuve de vingt-huit ans, comme Clotilde, a encore besoin de leçons... Elle a un faible pour la jeunesse du siècle ; nous lui en ferons remarquer les défauts. Elle a la passion de la liberté, que M. de Savigny lui avait enlevée trop tôt... Elle finira par en sentir les périls... Ce matin même, n'est-elle pas partie seule, à cheval, comme la Diana de Walter Scott?... Ces illusions auront leur terme, et le jour de la réflexion sera celui de votre mariage.

VAN MEULEN. Dieu vous entende, madame !

CAMILLE. D'abord, je vous épouse, moi, bon ami, si ma sœur vous refuse... Il n'y a que vous ici qui sachiez me faire sauter à la corde ! (*Van Meulen l'embrasse.*)

Mme D'HÉRICOURT. Tenez, voici peut-être une occasion d'avancer nos affaires. Lisez cette lettre, que ma cousine d'Albret m'adresse de Paris.

VAN MEULEN, *lisant.* « C'est après-demain, chère amie, que mon « fils Napoléon et trois de ses camarades feront invasion chez « toi. Après cinq années de collége, tu ne reconnaîtras pas ces « enfants, qui se croient de grands hommes, et s'imaginent que « l'habit fait le moine, suivant la présomption de leur âge et de « leur temps. Je les recommande aux soins de ton expérience et « à l'indulgence de la belle Clotilde, qu'ils brûlent de connaî- « tre, et qui va leur tourner la cervelle... » (Oh ! oh ! nous verrons...) « Napoléon, qui sort de l'Ecole polytechnique, a pris « son glorieux nom au pied de la lettre, et porte son petit cha- « peau comme la statue de la colonne. Achille de Rivière, qui « a gagné le prix de théorie à l'Ecole navale, se voit aux mains « le bâton d'amiral de France. Démosthène de Cerny se fait avo- « cat pour effacer l'illustre orateur d'Athènes. Mets-lui, si tu « peux, des cailloux dans la bouche, non pour lui apprendre à « parler, mais pour lui enseigner à se taire. Enfin, Henri de « Juvisy sort de l'Ecole de pharmacie avec un traité de sa façon « sur la coqueluche. Ne t'avise pas de tousser devant lui. Ce « sont, du reste, les meilleurs garçons du monde. Donne-leur « quelques beaux jours de vacances, et quelques bonnes leçons « de modestie. » (— Ah ! j'ai l'honneur du post-scriptum...) « Ils « comptent sur ton hôte, M. Van Meulen, le charmant acteur de « société, pour leur faire jouer la comédie. »

CAMILLE. Quel bonheur ! Vous vous déguiserez, bon ami, comme ce jour où je ne vous reconnaissais plus !

Mme D'HÉRICOURT. Eh bien ! monsieur Van Meulen, vous chargez-vous de l'éducation de ces quatre élèves?

(1) Voyez, t. XVI, p. 357, et février et mars derniers.

VAN MEULEN. Je m'en charge, et j'espère qu'ils trouveront leur maître. Le futur avocat m'est déjà connu. Le doyen de la Faculté de Rennes m'a conté son histoire.

Mme D'HÉRICOURT. Surtout que la leçon soit générale...

SCÈNE II. — LES MÊMES, CLOTILDE, *entrant essoufflée.*

CLOTILDE. Bonjour, ma mère, bonjour, monsieur Van Meulen ! (*S'asseyant.*) Je n'en puis plus !

Mme D'HÉRICOURT. Quelle fatigue et quelle émotion ! te serait-il arrivé un accident?

CLOTILDE. Un accident? Quatre aventures, quatre chapitres de roman ! Ah ! remerciez votre étoile, monsieur, j'ai failli vous être enlevée par quatre don Quichottes !..

VAN MEULEN. Vous plaisantez toujours, madame...

CLOTILDE, *riant.* Il faut bien que je rie pour me remettre de ma peur... Vous savez qu'après l'office j'étais partie seule à cheval. Je laissais ma monture aller au hasard, quand je m'aperçus qu'un jeune homme aux longs cheveux, un berger d'opéra-comique, un héros de Florian, très-bien du reste, me suivait à quelque distance. Ce nouveau Jean-Jacques herborisait, et tenait à la main un énorme bouquet de simples... Il poussait, en me perdant de vue, des soupirs à fendre les rochers, et, en me retrouvant à l'horizon, il étendait les bras, comme un naufragé vers le port... Il fit ainsi je ne sais combien de kilomètres... à ma poursuite. Enfin il m'apparut au sommet d'un buisson, et s'écria, au grand effroi de mon cheval : — Acceptez, belle inconnue, ces fleurs, votre vivante image !... C'était sa botte de simples. Le compliment me suffit de reste, et laissant le faune ébahi sur son buisson, je m'en débarrassai par un temps de galop. Au bout de quelques pas, je tombai sur un nouvel original et sur une seconde aventure. Sans être encore très-dangereux, celui-ci l'était cependant plus que le premier. Il ne se bornait pas aux soupirs... il parlait, il parlait même avec une facilité remarquable... Par un discours en trois points, il entreprit de me prouver que je devais être égarée, que la Providence l'envoyait à moi, et que lui seul pouvait me remettre en bon chemin. J'osai l'interrompre pour lui demander où il allait lui-même ? — A Pierrefitte, me répondit-il avec aplomb. Je ne pus réprimer un éclat de rire. — A Pierrefitte, monsieur ! mais vous tournez le dos à ce village... Mon guide expert s'était perdu en voulant montrer la route aux autres ! Je lui indiquai charitablement la sienne, et laissai son éloquence muette de confusion. Je fus en un instant sur le bord de la Sauge, et me mis à la traverser, au gué du Renard. J'étais déjà au milieu de la rivière, lorsqu'un troisième jeune homme, à cheval comme moi, pousse un juron, et me fait signe de m'arrêter : — Madame ! ce passage n'est pas sûr ! vous courez à l'abîme ! le gué est ici, je viens de le reconnaître ! Ecoutez un sauveur, et venez auprès de moi !... Il criait encore que je gagnais l'autre rive, sans avoir mouillé le bas de ma robe... Je me retourne, et je vois le cheval et le cavalier embourbés jusqu'au cou ; mon découvreur de gués allait se noyer dans le sien, et mon sauveur était perdu, si je ne lui eusse tendu une branche d'arbre. Il m'appela l'étoile de la mer, Notre-Dame de délivrance, et je le quittai se séchant au soleil, quitte pour un bain complet, qui n'est pas un bain de propreté. Je croyais rentrer enfin tranquille au château, je comptais sans un quatrième original, plus dramatique que les trois autres. Des bûcherons que je connais venaient de m'accoster au sortir du bois : tout à coup, un jeune militaire se précipite sur ces braves gens,

l'épée à la main, les traitant de misérables brigands, de persécuteurs de la beauté, et autres gentillesses poétiques... Les bûcherons reculent d'abord stupéfaits, et le don Quichotte s'apprête à me ravir, comme Dulcinée, en me débitant une déclaration étourdissante...; mais bientôt les prétendus brigands reviennent sur lui, l'entourent, le renversent de cheval; et Dieu sait le parti qu'ils lui auraient fait, si mes prières ne l'eussent arraché de leurs mains... Il était tellement meurtri, que je l'aidai à se remettre en selle... Il court encore, et me voilà!

Mme D'HÉRICOURT. Cette leçon te guérira-t-elle enfin de tes manies de liberté?

VAN MEULEN. Et vous laisserez-vous maintenant accompagner dans vos promenades?

CLOTILDE. Monsieur Van Meulen, vous ne connaissez pas encore les femmes. Elles mourraient de leurs torts plutôt que d'en convenir tout haut. Il faut les laisser se les avouer tout bas, et s'en corriger volontairement.

VAN MEULEN. Vous êtes une enchanteresse. Je vous le dis tout bas et tout haut.

(*Henri met la tête à la porte du fond, aperçoit Clotilde, s'écrie vivement* : Ciel! que vois-je? (*et disparaît*).

CLOTILDE, *se retournant*. Avez-vous entendu un cri?

Mme D'HÉRICOURT. Un cri! Tu as encore l'esprit troublé. Viens déjeuner. Nous t'annoncerons pour demain...

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE III. — HENRI, puis DÉMOSTHÈNE, puis ACHILLE, puis NAPOLÉON.

HENRI, *essoufflé, couvert de sueur, entrant par le fond, sur le bout du pied*. Etrange ressemblance! Mais non! c'est impossible! L'amazone que j'ai rencontrée ne saurait être la fille de Mme d'Héricourt. N'importe... J'aurai le premier regard de la jolie veuve. Nous devions nous présenter ici demain ensemble tous quatre! Quelle mine nous aurions faite! Un quatuor de collégiens! Aussi, pendant que mes amis dormaient, j'ai pris les devants. Me voici seul dans la place, tandis qu'ils courent les chemins...

DÉMOSTHÈNE, *plus essoufflé encore, entrant d'un air triomphant, sans voir Henri*. J'arrive le premier! J'ai manqué au traité, mais bah! quand j'aurai vu la belle châtelaine, je prouverai aux autres que j'ai eu raison. Le talent de l'avocat est d'avoir raison, surtout quand il a tort.

HENRI, *stupéfait*. Ah! c'est là le talent de l'avocat?

DÉMOSTHÈNE, *de même*. Henri!

HENRI. Comment se fait-il que je te rencontre ici?

DÉMOSTHÈNE. C'est ce que j'allais te demander...

HENRI. J'ai mes motifs, moi!

DÉMOSTHÈNE. J'ai les miens aussi. (*Ils s'essuient le front.*)

HENRI. Dans quel état, bon Dieu!

DÉMOSTHÈNE. Et toi donc!

HENRI, *lui tâtant le pouls*. Tu as la fièvre, mon cher; tu devrais t'en retourner.

ACHILLE, *entrant sans voir les autres et achevant de se décrotter*. Le premier au but! Au diable les camarades! Je conterai à Mme de Savigny que ce paresseux de Démosthène ronfle encore. (*Il nettoie son chapeau.*)

DÉMOSTHÈNE. Tu mentiras, car il est levé, et sa toilette est plus avancée que la tienne.

ACHILLE, *même jeu*. Henri! Démosthène! Morbleu! comme on dit à l'Opéra, quel est donc ce mystère?

HENRI. Pardieu! la même idée nous est venue à tous trois en même temps. C'est un coup d'antipathie prodigieux! Pour occuper le premier le champ de bataille, chacun s'est attrapé lui-même, en croyant attraper les autres.

DÉMOSTHÈNE. Alors, dos à dos et dépens compensés. Mais je plains, en l'admirant, la bonne foi de ce pauvre Napoléon qui n'arrivera que demain.

NAPOLÉON, *dans la coulisse*. Dites à Mme d'Héricourt que M. Napoléon d'Albret désire lui présenter ses hommages.

DÉMOSTHÈNE. C'est lui! Le voilà!

HENRI. Le quatuor est au complet. (*Ils restent d'abord étonnés, puis ils se mettent à rire.*)

NAPOLÉON, *entrant, même jeu*. Arrivé avant tous! Enfoncés les pékins! (*Il les aperçoit et se reprend.*) Mes amis! mes trois amis! Hasard fortuné! un jour d'avance sur notre rendez-vous, c'est de l'exactitude... ou je ne m'y connais pas. (*A part et boitant.*) Aïe! le genou!

ACHILLE. Tu t'y connais, mille sabords!

DÉMOSTHÈNE. Accordez-moi un quart d'heure, et je vous démontre que nous avons bien fait.

HENRI. J'aime mieux te croire que t'écouter... Quant à moi, cette journée m'a valu la plus délicieuse rencontre.

TOUS. Comme à moi! comme à moi! comme à moi!

DÉMOSTHÈNE. Comme à moi! Il y a de l'écho ici! (*A Henri.*) Tu prends mon rôle, tu parles pour tous.

ACHILLE, *à Démosthène*. Démosthène fait chaque jour un roman. Je gage qu'il veut se marier pour la troisième fois.

HENRI. Mon héroïne est une femme ravissante!

TOUS. Comme moi! comme moi! comme moi!

HENRI. Encore de l'écho! Ah! c'est étrange!... (*Mystérieusement et avec feu.*) En quelques mots voici mon histoire..., que je vous confie sous le sceau de l'honneur! (*Un doigt sur ses lèvres.*) Avant d'arriver ici, j'ai rencontré une femme, ou plutôt un ange... Elle était brune avec des yeux bleus; sa haute taille s'élançait comme un jeune palmier... Mon regard l'a captivée à cent pas, et pendant une heure le sien ne m'a pas quitté. Enfin je lui ai offert un bouquet de fleurs des bois, avec un compliment qu'elle a payé d'un sourire ineffable... C'est à ce sourire que je la reconnaîtrai entre mille; car je vous ai dit que c'était un ange : elle s'est envolée!

DÉMOSTHÈNE, *de même*. Voilà tout? Moi, j'ai rencontré aussi une créature céleste! Son image restera toujours gravée là. Blonde, avec de grands yeux noirs, frêle et petite, mais faite! Egarée dans le bois, elle s'effrayait et marchait au hasard...; j'ai eu le bonheur de savourer sa conversation, de lui faire apprécier la mienne, et de la remettre dans son chemin, en lui disant : Au revoir! Vous entendez! Silence! je ne veux pas la compromettre!

ACHILLE, *de même*. Ce n'est que cela?... Comme à vous, une femme charmante m'est apparue... Soyez discrets sur son signalement, qui ne ressemble en rien aux vôtres. Une taille moyenne, des cheveux cendrés, des yeux gris clair, miroir de son âme! Et moi j'ai eu la gloire de sauver ses jours! Elle se débattait et allait périr dans un gué trompeur. Je m'y précipite, au risque de mourir avec elle; je l'atteins au moment où elle disparaissait, et je la ramène au rivage, après des efforts surhumains... Ah! je n'oublierai jamais sa reconnaissance, et je veux qu'elle retrouve sur mes habits les nobles traces de mon exploit!...

NAPOLÉON, *de même*. C'est là ce que vous appelez des aventures? Ecoutez la mienne, je vous prie, et gardez-moi le secret. Mon héroïne était majestueuse comme une reine. Ses grands cheveux châtains tombaient sur ses épaules; ses yeux avaient l'éclat de l'émeraude. Au détour de la forêt, des brigands venaient de l'assaillir... Elle était déjà renversée de cheval, elle allait succomber à leurs coups : je tire l'épée, je m'élance, un contre dix, je disperse les assassins épouvantés... j'aide l'amazone à remonter sur son cheval, et, (*Boitant.*) aïe! j'emporte au genou une blessure que guérira son premier sourire...

DÉMOSTHÈNE. Vivent les vacances et les aventures! Mais n'avez-vous pas été désenchantés, comme moi, en entrant dans ce manoir?... Tout y respire un parfum de vétusté... Au dehors, de vieux murs; à la porte, de vieux chiens, un vieux concierge; à l'intérieur, de vieux arbres, une vieille maison! Ah! je crains bien que la maîtresse de céans ne soit aussi... (*Il s'arrête court.*)

SCÈNE IV. — LES MÊMES, Mme d'HÉRICOURT, CAMILLE, VAN MEULEN, puis CLOTILDE.

Mme D'HÉRICOURT. Messieurs, quelle agréable surprise! Je vous remercie d'avoir hâté d'un jour mon plaisir.

LES QUATRE JEUNES GENS. Dites le nôtre, madame.

Mme D'HÉRICOURT. Je vais vous présenter à ma fille.

LES QUATRE JEUNES GENS, *à part.* La belle Clotilde!

CLOTILDE, *en entrant, aperçoit les quatre jeunes gens et pousse un cri.* Ah!

LES QUATRE JEUNES GENS, *à part.* L'héroïne de mon aventure! (*Ils se regardent, abasourdis.*)

VAN MEULEN, *à Clotilde.* Qu'est-ce donc, madame? (*Clotilde examine les jeunes gens l'un après l'autre, et part d'un grand éclat de rire.*) Pardon, monsieur Van Meulen... Ah! ah! Pardon, messieurs...; mais je ne puis m'empêcher... Ah! ah! c'est vraiment trop drôle! (*Gaiement, sans amertume.*) J'ai déjà rencontré ces messieurs, ce matin, et dans des circonstances si bizarres... Ah! ah! Ces quatre aventures! vous savez... Ah! ah!

Mme D'HÉRICOURT et VAN MEULEN. Comment! c'étaient ces messieurs?

HENRI, *à part.* Quand je disais que le quatuor serait fatal!

VAN MEULEN, *à part.* Les quatre chevaliers errants! Bon, leur début promet!

CAMILLE, *très-haut et riant.* Ce sont tes quatre Don Quichottes, ma sœur? (*Tous se mettent à rire, excepté les quatre jeunes gens qui restent d'abord déconfits, puis se ravisent, et rient les uns des autres.*)

CLOTILDE, *très-aimable.* Encore une fois, messieurs, pardon; mais vous conviendrez qu'on rirait à moins... Ah! ah! ah! (*Se remettant.*) Soyez d'autant mieux venus, du reste. Après les services essentiels que nous nous sommes rendus, ah! ah! nous pouvons nous traiter en vieux amis.

HENRI. En effet, madame... (*A part.*) Au fait, ce n'est pas de moi qu'elle se moque... Elle est charmante!...

CLOTILDE, *à Henri.* Vous devez être exténué, monsieur? Suivre à pied un cheval au galop, et en cueillant des simples!... (*Henri observe ses bottes. Rires des autres.*)

DÉMOSTHÈNE, *à part.* Pauvre Henri, il n'en relèvera pas!

CLOTILDE, *à Démosthène.* Vous ai-je bien remis dans votre chemin, monsieur? Ah! vous étiez furieusement égaré! Mais il y a tant de guides charitables qui offrent leurs services sans qu'on les réclame... (*Même jeu.*)

ACHILLE, *à part.* Voilà Démosthène *à quia!* C'est moi qu'elle a distingué, morbleu!

CLOTILDE, *à Achille.* Quant à vous, monsieur, j'aurais voulu vous tirer de l'eau... plus proprement; mais vous avouerez que ce n'était pas facile... (*Même jeu. Achille frotte son chapeau.*)

NAPOLÉON. Décidément le persiflage n'est pas pour moi.

CLOTILDE, *à Napoléon.* Et vous enfin, monsieur, qui prenez d'honnêtes bûcherons pour des brigands, souvenez-vous que je ne serai pas toujours là pour vous arracher à leurs coups... (*Même jeu.*)

CAMILLE, *avec bonté.* Ils vous ont donc bien battu? (*Tous rient encore, excepté les jeunes gens.*)

LES JEUNES GENS, *à part.* J'aurai ma revanche, morbleu!

Mme D'HÉRICOURT. La leçon est bonne pour tous!

CLOTILDE, *riant encore, bas.* Tirez-nous de là, monsieur Van Meulen, ou je rirai jusqu'à demain!

VAN MEULEN, *bas.* A vos ordres, madame. (*A part.*) Ah! mes quatre petits rivaux, à notre tour! (*Haut.*) Messieurs, vous désirez égayer les vacances en jouant la comédie?

Mme D'HÉRICOURT, *présentant.* M. Van Meulen... (*Les deux dames s'asseyent et prennent leur ouvrage.*)

DÉMOSTHÈNE. Nous venons prendre les leçons d'un maître renommé.

VAN MEULEN. Vous êtes trop bons. Je suis prêt à vous en donner. Allons au fait. Quels rôles préférez-vous? Les *jeunes amoureux?* Ils sont souvent ridicules. Les *pères nobles?* Vous êtes trop aventureux. Les *raisonneurs?* (*A Achille.*) On s'y noie dans les tirades. Les *valets?* (*A Napoléon.*) Ils reçoivent des soufflets et des coups de pied. Que penseriez-vous des *comiques* et des *ganaches?*

NAPOLÉON. Qu'entendez-vous par *ganaches*, monsieur?

VAN MEULEN. Ce sont les vieilles caricatures, les vieux savants, les vieux procureurs, les vieux généraux.

ACHILLE. Ah! très-bien; les perruques! Voilà notre affaire! — nous n'aurons qu'à nous rappeler nos maîtres.

VAN MEULEN. Alors, je vous enrôle dans les ganaches.

NAPOLÉON. Moi, je retiens les vieux généraux.

DÉMOSTHÈNE. Moi, les vieux avocats.

HENRI. Moi, les vieux médecins.

ACHILLE. Moi, les vieux amiraux. Ah! ah! ah! mille sabords! Nous en ferons de bonnes charges!

Mme D'HÉRICOURT, *à part.* Petits présomptueux!

VAN MEULEN. Comme cela se trouve! Outre vos souvenirs personnels, vous allez avoir ici quatre originaux, à copier. Mme d'Héricourt attend, ce matin même, le général Hermelin, un doyen de la Faculté de droit, le docteur Lambesc, et l'amiral La Ferrière. Quatre figures à croquer! Etudiez-les, et nous répéterons demain.

LES QUATRE JEUNES GENS. Bravo! bravo!

VAN MEULEN. Ce sont quatre veufs, et madame (*Montrant Clotilde.*) n'est pas étrangère à leur visite.

CLOTILDE, *étonnée.* Moi! Encore des prétendants!

DÉMOSTHÈNE. Tant mieux! Ils n'en seront que plus drôles! (*Fièrement.*) Et ils trouveront à qui parler!

Mme D'HÉRICOURT, *bas à Van Meulen.* Que faites-vous donc? vous encouragez leur impertinence!

VAN MEULEN. Laissez-moi faire! Attendez la fin!

DÉMOSTHÈNE. Et quelle sera la récompense du meilleur acteur? On connaît le dénoûment de toute comédie. Pouvons-nous espérer (*A Clotilde.*) que la jeune première?

CLOTILDE, *à part.* Toujours des déclarations!

VAN MEULEN, *à part.* Diable! mes élèves iront loin! (*Haut.*) Sans doute! La jeune première décernera le prix. (*A Clotilde.*) C'est votre rôle à double titre, madame. (*Bas.*) Acceptez, je vous en prie. (*Il lui parle à l'oreille.*)

CLOTILDE, *souriant.* Eh bien, j'accepte, messieurs...

Mme D'HÉRICOUËT, *bas.* Clotilde! quelle imprudence!

CLOTILDE, *de même.* Laissez-nous rire, ma mère. Cette jeunesse m'amuse, et il faut seconder M. Van Meulen.

VAN MEULEN. Ainsi, la lice est ouverte. Nous allons nous mettre sous les armes. Vous recevrez nos ganaches.

NAPOLÉON. Nous les attendons de pied ferme. (*On se salue. Van Meulen dit :* A bientôt; *offre le bras à Mme d'Héricourt et sort avec elle et Clotilde.*)

CAMILLE, *à Van Meulen.* Vous me quittez, bon ami? et la partie de corde que vous m'avez promise?

VAN MEULEN. Ces messieurs la feront, mademoiselle...

SCÈNE V.—NAPOLÉON, HENRI, DÉMOSTHÈNE, ACHILLE, CAMILLE.

NAPOLÉON. Mes amis, je demande la parole. Le temps presse, je serai bref. Malgré la différence de nos portraits, Mme de Savigny est ravissante, et nous voulons tous lui plaire! (*Tous :* Oui! oui! oui!) Nous avons débuté par un échec...; il faut nous relever! Nous avons cinq concurrents : les prétendants qui vont venir, et M. Van Meulen qui est dans la place... Je vous propose contre eux une ligue offensive et défensive. (*Tous :* Oui! oui! oui!) L'union fait la force. Il s'agit de vaincre à tout prix! Luttons donc comme un seul homme jusqu'à la déroute de nos rivaux; et alors, quand Mme de Savigny choisira entre nous, jurons tous de nous retirer devant le vainqueur.

TOUS, *levant la main.* Nous le jurons!

CAMILLE, *s'avançant et offrant sa corde.* Qui de vous, messieurs, fera ma partie? (*Ils lui tournent le dos. A part.*) Ah! bien! Ils sont gentils! (*Elle boude.*)

HENRI. Si je suis repoussé, j'émigre en Californie.

CAMILLE. Vous n'en avez pas besoin pour vous égarer.

DÉMOST. Moi, je ruine mes clients et perds leurs procès.

CAMILLE. Vous savez déjà perdre les vôtres.

ACHILLE. Moi, je sombre avec mon premier navire.

CAMILLE. Pourquoi pas vous rejeter dans la Sauge?

NAPOLÉON. Et moi, je vais combattre les Bédouins.

CAMILLE. Ils seront moins commodes que les bûcherons.

ACHILLE. Mille bombes! que dit donc cette petite?

CAMILLE. Que je me pendrai avec ma corde, si vous ne jouez pas avec moi, messieurs les enfants.

HENRI, *sévèrement.* Mademoiselle!

SCÈNE VI. — LES MÊMES, le docteur LAMBESC, donnant le bras à CLOTILDE. (*Le docteur porte des moustaches tombantes et les cheveux en coup de vent. Il affecte un air très-gaillard et prend du tabac.*)

CLOTILDE. Toujours exact, cher docteur. Voici les amis dont je vous parlais. (*Saluts.*)

CAMILLE, *bas à Clotilde.* Ne trouves-tu pas, sœur, que ce monsieur ressemble à bon ami? (*Clotilde la fait taire.*)

ACHILLE, *à Henri.* Le premier rival n'est pas dangereux.

HENRI, *de même.* Il me rappelle mon professeur de thérapeutique. Je me charge de sa guérison radicale.

CLOTILDE, *présentant.* M. Henri de Juvisy, votre futur confrère, auteur d'un traité sur la coqueluche. (*Elle s'assied et dessine, en prenant part à la scène.*)

LE DOCTEUR. Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance. Pardonnez-moi d'ignorer votre livre.

HENRI. Il est cependant à sa troisième édition.

LE DOCTEUR. Sur la couverture... Nous savons ces procédés. Je suis un simple praticien. Je ne lis jamais les théories de mes collègues... Je dors très-bien naturellement.

HENRI. Nieriez-vous, docteur, que la coqueluche soit une affection plus générale qu'on ne croit?

LE DOCTEUR, Jeune homme, la science consiste à nier rarement, à affirmer moins encore, et à découvrir enfin qu'on ne sait pas grand'chose. La coqueluche, puisque vous y tenez, est une maladie de la jeunesse, qui a toutes sortes de maladies. (*Offrant du tabac.*) En usez-vous?

HENRI. C'est une maladie de tous les âges, et qui prend toutes les formes. Voilà ce que j'ai démontré victorieusement... Toutes les inflammations convulsives et catarrhales des organes respiratoires...

LE DOCTEUR. Halte-là, monsieur! vous allez fatiguer madame..., qui est déjà un peu souffrante. (*Clotilde tousse.*)

HENRI. Vraiment, madame, vous seriez... (*Il va pour lui tâter le poulx. Le docteur le prévient.*)

LE DOCTEUR. Cela ne vous regarde pas. Ce n'est point la coqueluche... En accompagnant madame ici, je lui donnais une double consultation.

HENRI. Continuez-la, docteur. (*Aigrement.*) Montez en chaire, nous sommes à l'école.

LE DOCTEUR. Je vous félicite d'être si modeste; car c'est la jeunesse qui enseigne aujourd'hui. Quant à moi, je me borne à deviner un peu...

HENRI. Comme la sibylle antique... Montez sur le trépied.

LE DOCTEUR. Je devinais donc que madame ressent un malaise moral et un malaise physique. Moralement, elle est à la fois tentée et éloignée du mariage.

HENRI ET LES JEUNES GENS, *à part.* Bon! l'y voilà.

CLOTILDE. Qui vous a dit, docteur?...

LE DOCTEUR. Vous oubliez que je devine... Cette incertitude vient de l'affluence et de la singularité des prétendants qui lui tombent du ciel ou d'ailleurs...

HENRI. Le fait est qu'il y en a de fort drôles.

LE DOCTEUR. Et ce ne sont pas ceux que vous croyez. Je conseille à madame d'épouser un médecin.

HENRI, *à part.* Bravo! prenez mon ours. (*Haut, avec fatuité.*) Le docteur peut avoir raison. Cela dépend.

NAPOLÉON et ACHILLE. Un médecin! et pourquoi?

LE DOCTEUR. Non pas un de ces docteurs en herbe, qui ne doutent de rien après avoir écrit une thèse; qui professent en gants jaunes, et donnent des madrigaux pour des consultations; qui méprisent leurs aînés et leurs maîtres, parce qu'ils craignent encore la férule; qui n'admettent qu'une seule maladie, faute d'avoir étudié les autres; qui affichent de grandes théories pour cacher leur ignorance de la pratique, et qui tueraient leur femme avec passion, en essayant sur elle leurs beaux systèmes.

HENRI, *ironiquement.* Mais un de ces vieux médecins illustrés par Molière et Le Sage, dont le jargon, la perruque et la tabatière constituent la capacité; qui vous donnent toutes les maladies, sous prétexte d'en guérir une; qui enterrent leurs clients conformément aux règles de l'art, et qui feraient d'une jeune épouse leur garde-malade, en la condamnant au spleen, à la diète et... Etes-vous, docteur, pour les deux panacées de Sangrado?

LE DOCTEUR. Je ne vous suppose pas l'intention de faire mon portrait; aurais-je tracé le vôtre sans le vouloir? Les types de Le Sage et de Molière n'existent plus; celui dont je parle leur a succédé, et attend le crayon de la satire... Mais j'arrive au mal physique de madame... C'est tout simplement une envie de rire rentrée..., et votre leçon sur la coqueluche n'y est pas étrangère.

HENRI, *vivement.* Monsieur!

LE DOCTEUR. Ne vous échauffez pas, jeune homme (*Lui tâtant le pouls.*), car vous-même êtes menacé d'une courbature, pour avoir abusé de vos jambes ce matin.

HENRI, *furieux.* (*Ils s'éloignent de Clotilde, et parlent assez bas pour n'être pas entendus d'elle; les autres jeunes gens admirent le dessin de Clotilde.*) Monsieur, si je ne respectais votre âge, vous me rendriez raison...

LE DOCTEUR. Qu'à cela ne tienne, monsieur. Je suis assez vert et j'ai l'avantage de ne pas avoir couru la poste.

HENRI. Encore! Alors, dans une demi-heure, près de la pièce d'eau. Choisissez les armes!

LE DOCTEUR. Je les apporterai, et je vais vous attendre.

HENRI. Non, je vous accompagne. (*Ils sortent tous deux.*)

Napoléon d'Albret. (École polytechnique.)

SCÈNE VII. — DÉMOSTHÈNE, NAPOLÉON, ACHILLE, CLOTILDE, dessinant, CAMILLE, allant et venant, puis le général HERMELIN. (*Barbe complète, cheveux bouclés sur les oreilles. Air troupier et jovial. Lorgnon. Rosette de la Légion-d'Honneur.*)

DÉMOSTHÈNE, *à Achille.* Voilà deux rivaux évincés.

ACHILLE. Je le crois. Henri n'était pas de force.

CLOTILDE. Où sont donc allés ces messieurs?

NAPOLÉON. Dans le parc, discuter en plein air. Il commence à pleuvoir. Henri va donner la coqueluche au docteur pour lui prouver qu'elle est de tous les âges...

LE GÉNÉRAL, *entrant par la droite, appuyé sur une canne.* Personne pour m'annoncer? Pardon, madame, j'entre par la brèche, comme un vieux soldat. (*Saluts et présentations. — Le général lorgne les jeunes gens.*)

CLOTILDE. Vous faites très-bien, général. Veuillez vous asseoir.

NAPOLÉON, *à part.* Voici mon adversaire, à moi! — Culotte de peau tannée depuis Wagram.

HENRI, *rentrant précipitamment.* Est-ce que le docteur n'est pas rentré ? c'est incroyable ! J'ai perdu sa trace dans l'antichambre. (*Il s'arrête, regarde et salue le général.*) Je me remets à sa poursuite. (*Il sort.*)

LE GÉNÉRAL. Je crains, madame, de vous faire une visite d'adieu, et je viens me recommander à vos souvenirs.

CLOTILDE. Vous savez qu'ils sont fidèles ; mais pourquoi nous quitteriez-vous ?

LE GÉNÉRAL. Le ministre de la guerre rappelle les anciens. Il paraît qu'il nous préfère aux jeunes conscrits...

NAPOLÉON, *fat.* Et vous partagez son opinion, général ?

LE GÉNÉRAL. Eh ! je suis orfévre. (*Il lorgne Napoléon.*) L'habit de l'Ecole ? un bel habit, quand il a reçu quelques balles !... J'avoue, monsieur, que je ne confierais pas sans réflexion nos soldats à certaine jeunesse du jour. Elle valse à merveille ; elle parle d'or, chevaux et politique ; elle fait la cour aux dames avec plus ou moins d'aplomb ; elle est ficelée dans l'uniforme comme dans un corset ; elle est intrépide jusqu'à la témérité ; mais elle a la tête chaude ; elle est pleine de son mérite, présomptueuse en diable, prête à rire des vieilles moustaches, et persuadée que les épaulettes poussent comme des champignons, dans le salon d'un ministère ou dans le champ d'une parade, dans les cafés d'une garnison ou sous la tente d'un bivouac. Soit dit sans personnalité, et généralement parlant.

NAPOLÉON *souriant. Général ment parlant.* Charmant calembour, ma foi ! Soit dit sans personnalité.

LE GÉNÉRAL. Bien riposté, j'en conviens. Mais en guerre, il faut des actions, et non des calembours.

NAPOLÉON. Nous ne craignons personne à l'action.

LE GÉNÉRAL. Que disais-je ? *Présomptueuse et téméraire !*

NAPOLÉON. C'est nous qui avons fait avancer la stratégie, retardée par la routine des anciens sabreurs.

LE GÉNÉRAL. *Prête à rire des vieilles moustaches*, qui ne se gênent pas pour lui rendre la pareille. (*Il rit.*)

NAPOLÉON. Vous le prenez sur un ton, général !...

LE GÉNÉRAL. *Tête chaude !* Vous le voyez bien, vous me donnez raison malgré moi. — Parole d'honneur, jeune homme, nous nous en faisions moins accroire à votre âge. Savez-vous que pour arriver au nôtre avec ceci (*Il montre sa rosette et frappe sa jambe*), vous avez trente champs de bataille à traverser ?

NAPOLÉON. Je le sais ; mais j'ai l'avenir.

LE GÉNÉRAL. C'est-à-dire le roman. Nous avons le passé, c'est-à-dire l'histoire.

NAPOLÉON. La présomption que vous nous reprochez a gagné aussi des batailles historiques.

LE GÉNÉRAL. Cent fois moins qu'elle n'en a fait perdre à la sagesse des aînés. (*Se levant.*) Voyons, monsieur le stratégiste, un petit exemple. Comment auriez-vous emporté le pont d'Arcole ? Cette pièce est le champ de bataille. Ces messieurs (*Il place Achille et Démosthène devant Clotilde*) sont les troupes autrichiennes ; et madame, si elle veut bien me le permettre, est la position qu'il s'agit d'enlever.

NAPOLÉON, *embarrassé.* Madame ?

LE GÉNÉRAL, *s'animant.* L'ennemi occupe les deux rives et protége le pont. (*Il fait manœuvrer les deux jeunes gens.*) En avant ! Napoléon vous contemple !

NAPOLÉON, *de plus en plus embarrassé.* Mais, monsieur.

LE GÉNÉRAL. Pas une minute de retard. Les Allemands vous foudroient. Vos colonnes vont se débander. Allons donc !

NAPOLÉON, *confus.* C'est une mauvaise plaisanterie.

LE GÉNÉRAL. Vous saignez du nez, grand homme ? Et vous laissez le pont aux Autrichiens ? Eh bien ! je vaincrai à votre place... Attention à la manœuvre !... Je charge par le flanc droit... (*Il repousse Achille.*) Je rabats par le flanc gauche. (*Il repousse Démosthène.*) Je lâche une bordée à l'arrière-garde (*Il fait pirouetter Napoléon*) et je reste maître de la position ! (*Il donne le bras à Clotilde et lui présente une fleur, qu'il détache de son habit.*)

CLOTILDE. Le vrai Napoléon n'aurait pas mieux fait.

LE GÉNÉRAL, *à Napoléon.* Vous voyez que les conscrits ne valent pas les grognards au feu, et que le ministre a raison de préférer les barbons aux blancs-becs. (*Il revient près de Napoléon. — Rire bruyant de Camille.*)

NAPOLÉON, *hors de lui, bas.* Général ! on ne souffre pas ces leçons à l'École !...

LE GÉNÉRAL. Retournez-y, en chercher d'autres.

NAPOLÉON. Monsieur, rendez grâce à votre grade... (*Geste négatif du général. — Défis à voix basse.*)

NAPOLÉON, *de même.* Derrière le petit bois !

LE GÉNÉRAL, *de même.* Dans un quart d'heure, c'est le temps d'aller saluer Mme d'Héricourt.

NAPOLÉON. Je ne vous quitte pas. (*Tous deux sortent.*)

SCÈNE VIII. — DÉMOSTHÈNE, ACHILLE, CLOTILDE, dessinant toujours, CAMILLE, puis Mme d'HÉRICOURT et M. le DOYEN, puis NAPOLÉON. (*M. le doyen, sans barbe, très-grave, lunettes bleues, les cheveux derrière les oreilles.*)

DÉMOSTHÈNE, *bas à Achille.* Napoléon est battu. Il ne passera pas empereur aujourd'hui.

CLOTILDE. Encore sortis ? Tout le monde nous quitte ?

DÉMOSTHÈNE. Non certes, madame ; je sais quelqu'un qui n'en aurait pas le courage.

CAMILLE, *bas à Clotilde.* Tu n'as pas encore trouvé, sœur, que le général et bon ami ?... (*Clotilde la fait taire.*)

NAPOLÉON, *revenant tout effaré.* Vous n'avez pas vu le général ? C'est particulier ! Il m'a échappé sur le perron !

(*Mme d'Héricourt entre avec M. le doyen ; Napoléon le regarde et s'écrie :* — Vous n'avez pas vu le général ?

LE DOYEN, *très-gravement.* Quel général, monsieur ?

NAPOLÉON. Pardon ! Oh ! je le retrouverai ! (*Il sort.*)

CLOTILDE. Vous vous êtes fait attendre, monsieur le doyen...

DÉMOSTHÈNE, *à part.* M. le doyen ! c'est mon tour.

Mme d'HÉRICOURT, *présentant.* Deux de nos jeunes amis, un futur amiral, et un Démosthène déjà... par le nom...

LE DOYEN. En attendant les effets... Ne flattons pas la jeunesse, madame, elle se flatte assez d'elle-même.

DÉMOSTHÈNE. Elle se rend justice, monsieur. (*A part.*) Je ne me laisserai pas battre, moi ! (*Haut, déclamant.*) Trop longtemps elle a subi les lisières d'une tradition surannée. Elle les brise et enlève d'assaut les remparts dressés autour de la nullité officielle. La gloire ne se mesure plus à l'âge, mais au talent... Le règne des fossiles universitaires est clos pour jamais. Nous n'avons pas même laissé à nos maîtres le privilége de la sagesse et de la maturité... Nous savons joindre ces qualités, dont ils sont si fiers, à la chaleur et à l'inspiration qu'ils ont perdues... oui, partout, à la tribune, près des rois, du peuple (*regardant Clotilde*) et des femmes...

LE DOYEN. Halte-là ! jeune orateur. Puisque je mets la main sur ce phénix d'un sage de vingt ans, je vais vous consulter sur un écervelé du même âge.

DÉMOSTHÈNE, *à part.* Où veut-il en venir ? (*On s'assied.*)

LE DOYEN. Voici l'histoire. Pendant mon séjour en Bretagne, un de mes vieux amis, dont vous saurez le nom plus tard, un fossile aussi sans doute, me pria en mourant de veiller sur son fils, et j'acceptai de faire partie du Conseil de famille. L'enfant, tout jeune alors, fut envoyé à Paris chez son tuteur ; et nous ne nous reconnaîtrions plus aujourd'hui, car je ne l'ai point revu depuis cette époque ; mais j'ai eu de ses nouvelles... par d'autres. En troisième, il voulut faire un procès à son maître, pour avoir attenté à sa considération, en le mettant aux arrêts. Il invoquait la peine du talion, et réclamait la liberté pour dommages-intérêts. J'étouffai heureusement cette terrible affaire. En seconde, il devint un don Juan ; en tout bien tout honneur, je lui rends cette justice ; il n'abusait de ses moyens que pour le bon motif. Il implora l'aveu du Conseil de famille pour épouser une fille majeure qui avait deux fois son âge. (*On rit.*)

DÉMOSTHÈNE, *à part.* Hein ! que dit-il ?...

LE DOYEN. Si nous refusions, il se brûlerait la cervelle. Nous refusâmes, et il se consola par le prix de déclamation. Il a beaucoup de goût pour cet exercice. En philosophie, il prit le mot à la lettre, et fut si indépendant, qu'on ne le vit presque jamais au collége. Il joua alors un grand rôle politique ; il conduisit les manifestations du quartier Latin, et donna autant de leçons au gouver-

nement qu'il en prenait peu à l'Université. (*On rit.*)

DÉMOSTH., *à part.* Où diable a-t-il appris tout cela!

LE DOYEN. A l'Ecole de droit, le don Juan reparut sous l'agitateur. Il voulut se marier trois fois, avec sa maîtresse d'hôtel, avec la fille d'un professeur, qui n'avait pas quinze ans, et avec une certaine veuve qui en avait trente-deux. (*Regardant Clotilde.*) Les veuves lui ont toujours donné dans l'œil. Avec la note de chaque examen, nous recevions un acte respectueux. (*On rit.*)

DÉMOSTH. Et que répondiez-vous à ces sommations respectueuses?

LE DOYEN. Je n'ai pas dit *sommation respectueuse.* Ces deux mots jureraient ensemble. J'ai dit *acte respectueux*, comme doit parler un avocat qui sait son code.

DÉMOSTH., *à part.* Oh! je me vengerai!

LE DOYEN. J'avais fini par ne plus répondre. A la dernière lettre seulement, qui menaçait encore le Conseil d'une catastrophe, je ripostai par une autre menace : celle de remettre l'épouseur en pension et de priver l'agitateur de ses droits électoraux jusqu'à 24 ans, s'il ne renonçait à séduire le genre féminin. (*On rit.*) Nous en sommes là. Si le pupille s'obstine, que feriez-vous à ma place, monsieur, *vous qui joignez la sagesse à l'inspiration?*

DÉMOSTH., *furieux.* Eh! monsieur, je ne connais ni votre pupille, ni sa lettre.

LE DOYEN. En voici les termes, que je me rappelle encore : « Monsieur, si ce n'était votre âge et vos cheveux blancs, je prendrais la poste pour aller vous demander raison. Signé : DÉMOSTHÈNE DE CERNY. »

CLOTILDE et Mme D'HÉRICOURT. Comment!... de Cerny?

DÉMOSTH., *cachant sa confusion.* Eh bien, oui, c'est moi. (*Menaçant.*) Et vous, monsieur, vous êtes donc?...

LE DOYEN. M. de Kermor, doyen de la Faculté de droit de Rennes. J'ai pris la poste avant vous...

DÉMOSTH., *bas.* Pour venir m'humilier publiquement. Alors, monsieur, je renouvelle mon défi.

LE DOYEN, *bas.* Et je l'accepte, tout fossile que je sois! (*Ils se parlent à l'écart. Tous deux sortent.*)

SCÈNE IX. — ACHILLE, CLOTILDE, *travaillant*, CAMILLE, *jouant*, Mme D'HÉRICOURT, puis l'amiral LA FERRIERE, puis tous les personnages. (*L'amiral : chauve, moustaches retroussées. Très-poli, un peu dameret.*)

ACHILLE, *à part.* Je reste seul; la partie est superbe.

Mme D'HÉRICOURT. Ces messieurs sont sortis un peu vivement. J'espère qu'ils vont s'accorder et nous revenir.

ACHILLE. Morts ou vifs, probablement. (*A Clotilde.*) Mon rôle devient aussi charmant que difficile, madame.

CLOTILDE. Vous êtes habitué à vous tirer des mauvais pas.

DÉMOSTHÈNE. (*Il reparaît courant.*) M. le doyen est donc rentré? — Non. — C'est prodigieux! Il s'est évaporé.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. l'amiral La Ferrière.

(Voyant la porte s'ouvrir, Démosthène s'y précipite et se trouve nez à nez avec l'amiral. Ils se font deux grands saluts. Démosthène sort en courant.)

ACHILLE, *à part.* Cet amiral sent bien l'eau douce. Montrons-lui ce que c'est qu'un marin. (*Il se pose.*)

CAMILLE, *bas, à Clotilde.* Mais on dirait encore, sœur...

L'AMIRAL, *après avoir salué avec grâce.* Veuillez d'abord, mesdames, me donner des nouvelles de vos santés.

Mme D'HÉRICOURT. Excellentes, amiral; et la vôtre?

L'AMIRAL. J'oublie tous mes maux en vous voyant. (*Il regarde Clotilde.*) Toujours plus charmante.

ACHILLE, *à part.* Décidément, c'est un galantin...

CLOTILDE. Vous n'allez pas nous quitter, comme le général Hermelin, pour reprendre du service?

L'AMIRAL. Moi, vous quitter, lorsque je n'attends qu'un mot, (*Soupirant.*) vous savez lequel... (*Mouvement d'Achille. Montrant Achille.*) Nos successeurs grandissent; nous devons leur abandonner la place.

ACHILLE. Vous baissez pavillon devant la jeunesse, amiral? C'est rare chez les vieux loups de mer comme vous.

L'AMIRAL, *plus poli, à mesure qu'Achille l'est moins.* Je vous envie, je me élève; vous possédez tout ce que j'ai perdu... (*Achille étonné et défiant ne répond pas aux compliments de l'amiral.*) la vivacité dans la grâce... (*Clotilde laisse tomber son mouchoir; Achille s'élance pour le relever, mais si précipitamment qu'il fait un faux pas et manque de tomber. L'amiral le prévient lestement et rend le mouchoir à Clotilde avec un salut parfait. Grimace d'Achille.*) cette joyeuse humeur qui sourit toujours et qui ajoute encore à vos séductions... (*La grimace d'Achille augmente.*) cette modestie qui vous fait céder le pas à vos rivaux près de la gloire et de la beauté....

ACHILLE. Céder le pas; diable! C'est selon les rivaux.

L'AMIRAL. Vous avez cette fleur du bon ton, qui répand ses parfums autour de vous...

Mme D'HÉRICOURT. D'où vient cette odeur de cigare?

L'AMIRAL. Je ne suis pas le coupable. Je ne fume jamais, quand je dois voir des dames. (*Il ouvre un flacon.*

ACHILLE, *se mordant les lèvres.* Est-ce du persiflage?

L'AMIRAL. Vous avez cette politesse dont nous nous sommes déshabitués loin des salons. Si je suis encore dans la marine quand vous y entrerez, monsieur, mes faibles influences seront à votre service.

ACHILLE, *sèchement.* Je ne veux rien devoir à la faveur.

L'AMIRAL. Il n'est pas jusqu'à l'étourderie des jeunes gens qui ne soit un bonheur. J'ai vu des amiraux futurs sombrer dans un filet d'eau, en croyant surpasser les Christophe Colomb. N'est-ce pas une illusion délicieuse?

ACHILLE. Morbleu, monsieur, virez de bord, ou.. (*Voyant la surprise des dames à ce juron.*) Excusez, mes dames, le langage franc d'un marin... Je vois que monsieur ne vous y a pas accoutumées.

CLOTILDE. En effet.

L'AMIRAL, *toujours plus poli.* Si vous voulez me permettre un conseil, je vous engage à ne pas vous y accoutumer vous-même. On jure à l'école, on y prend des airs de Triton, pour étonner les badauds et les femmes, pour se poser en amiraux sur un banc de quart. C'est une grande erreur des marins d'eau douce. Il faut la laisser aux canotiers de la Seine et de la Marne. On jure beaucoup moins sur un vaisseau à trois ponts que sur une barque d'Asnières. De mon temps, du moins, nous chargions le porte-voix d'élever le ton pour nous. Nous mettions des jabots et des manchettes avant d'aborder l'ennemi, et je vous assure que nous ne le battions pas moins bien.

ACHILLE. Quand votre toilette ne lui donnait pas le temps de vous battre. Chacun son genre, monsieur. Moi, je parlerai aux matelots la langue des matelots.

L'AMIRAL. Ce qui vous exposera à la parler aux dames.

ACHILLE. Morbl!... (*Il s'arrête en regardant Clotilde.*)

L'AMIRAL. Je me rappelle un exemple qui vous prouvera qu'on se bat bien en manchettes, et que la politesse a du bon, même envers l'ennemi. C'était au commencement du siècle. Un bal splendide avait lieu à Brest. J'y dansais avec tous mes camarades. A minuit, le bruit court qu'on a vu en mer une frégate anglaise escortant une corvette chargée de trésors. Nous quittons le bal, en grande toilette. Nous courons à notre frégate, *la Junon.* Nous gagnons le large en faisant le branle-bas de combat, et nous arrivons sous le vent des navires anglais. C'était double désavantage pour nous. Cependant la proie était magnifique. La corvette surtout, (*Il regarde Clotilde.*) élégante, fine voilière, me semblait un morceau d'amiral.

ACHILLE, *à part.* Il la regarde. Il se moque de moi!

L'AMIRAL. Nous mettons en travers. La frégate passe, et nous la laissons tirer la première. Un galant souvenir de Fontenoy. Elle ne nous coupe que des cordages, et se trouve à son tour au-dessous de nous. Nous abordons alors la corvette. Nous lui jetons les grappins, à la barbe des Anglais; (*Il se rapproche de Clotilde.*) et quand la frégate revient pour nous l'arracher, nous lui lâchons notre bordée tout entière; nous la désemparons du haut en bas, et nous revenons à Brest avec le fruit de notre politesse.

CLOTILDE, *tendant la main.* Voilà un noble fait d'armes!

L'AMIRAL, *lui prenant la main.* C'est ce que nous appelions alors enlever une corvette sous le feu de l'ennemi.

(*Très-ironiquement.*) Et cela s'appelle encore ainsi, n'est-ce pas, jeune homme?

ACHILLE, *poussé à bout.* Morbleu! monsieur... (*Les dames se retournent.*) Eh bien, oui, morbleu! Le mot est lâché! Si vos politesses sont des railleries, je saurai bien...

L'AMIRAL. Aimez-vous mieux y voir des leçons?

ACHILLE. Je n'en reçois pas, et je puis en donner.

Mme D'HÉRICOURT, *se levant.* Messieurs! de grâce!

L'AMIRAL. *La belle humeur, la modestie de la jeunesse!*

ACHILLE, *perdant la tête.* Votre heure et vos armes!

L'AMIRAL. A l'instant, ici même! Voilà nos témoins!

(Entrent Démosthène, Napoléon, Henri, courant encore.)

DÉMOSTH. Introuvable doyen! Vous ne l'avez pas revu?

NAPOLÉON. HENRI. Et le général? Et le docteur?

L'AMIRAL. Ils sont incapables de manquer à un rendez-vous d'honneur. Vous allez les voir tous les quatre.

LES QUATRE JEUNES GENS. Que veut-il dire?

L'AMIRAL. *Il ouvre la porte du fond, sort à moitié et appelle.* Général Hermelin! (*Il reparaît avec la barbe, la perruque, le lorgnon, la rosette, les manières et la voix du général : à Napoléon :*) Monsieur, j'ai fait venir deux pièces de canon, pour vous offrir votre revanche du pont d'Arcole. (*Il regagne la porte et appelle :*) Docteur Lambesc! (*Il reparaît avec les lunettes bleues, la perruque en coup de vent, la tabatière, l'air et la voix du docteur. A Henri :*) Vous m'avez laissé le choix des armes, monsieur; j'ai choisi la lancette, pour éviter la coqueluche. (*Même jeu. Il appelle :*) M. le doyen de Kermor! (*Il reparaît en doyen, crâne chauve etc. : à Démosthène :*) Je suis prêt à me défendre, monsieur, au tribunal de ces dames, (*Il enlève son faux crâne, remet ses cheveux en ordre, et reprend sa physionomie et sa voix naturelle.*) si elles veulent bien juger entre nous.

LES QUATRE JEUNES GENS, *avec un cri.* M. Van Meulen! (*Van Meulen les salue.*) (1)

CAMILLE. Bon ami! Tu vois bien, sœur! (*Eclats de rire.*)

CLOTILDE. Je le savais, petite bavarde.

VAN MEULEN. M. Van Meulen en personne. Vous m'aviez demandé, messieurs, une leçon de comédie. Je me suis permis de vous en donner quatre. La représentation est donc complète. Nous avions accepté d'avance le jugement de notre jeune première. (*A Clotilde.*) A vous, madame, de décerner le prix, s'il a été mérité. (*Clotilde consulte Mme d'Héricourt.*) Mais, en attendant, messieurs, vainqueurs ou vaincus, sans rancune, je vous prie. Excusez-moi d'avoir usé, dans le feu de l'action, des confidences de M. de Kermor, et d'une certaine porte dérobée, pour vous faire courir après mon ombre. Je ne pouvais mieux me déguiser qu'en vous maltraitant un peu, car vous savez l'excellent proverbe : Qui aime bien la jeunesse... (*Il tend une main cordiale aux jeunes gens, qui s'interrogent du regard et prennent vite leur parti.*)

DÉMOSTHÈNE, *saisissant la main de Van Meulen.* Qui aime bien la jeunesse la châtie bien; c'est ce que vous avez fait, avec un talent auquel nous rendons les armes. Oui, monsieur, sans rancune! Vous avez frappé juste, et vous n'aurez pas frappé en vain, sur notre étourderie et notre présomption. Nous les sentons d'autant mieux que vous les avez poussées jusqu'à la folie. C'est en profitant de vos leçons que nous prendrons notre revanche.

VAN MEULEN. Vous la prenez déjà; parmi les petits défauts de la jeunesse, j'avais oublié ses grandes qualités.

DÉMOSTHÈNE. Et vous, mesdames, pardon pour nos torts, en faveur de notre repentir.

Mme D'HÉRICOURT. Ils sont noblement réparés. Pardonnez-nous à nous-mêmes d'avoir trempé dans ce complot contre vous. Maintenant, prononcez, ma fille.

CLOTILDE. A vous quatre, messieurs, mon amitié; à M. van Meulen ma main!

(Van Meulen aux pieds de Clotilde pose les lèvres sur une de ses mains. Les jeunes gens pressent l'autre avec respect.)

CAMILLE, *gaiement.* Ma sœur épouse bon ami! Eh bien, moi j'épouse celui qui fera le mieux ma partie de corde!

LES JEUNES GENS. Nous acceptons le concours.

Mme D'HÉRICOURT. Et je renvoie le jugement à cinq ans. Les jeunes filles doivent apprendre aussi que :

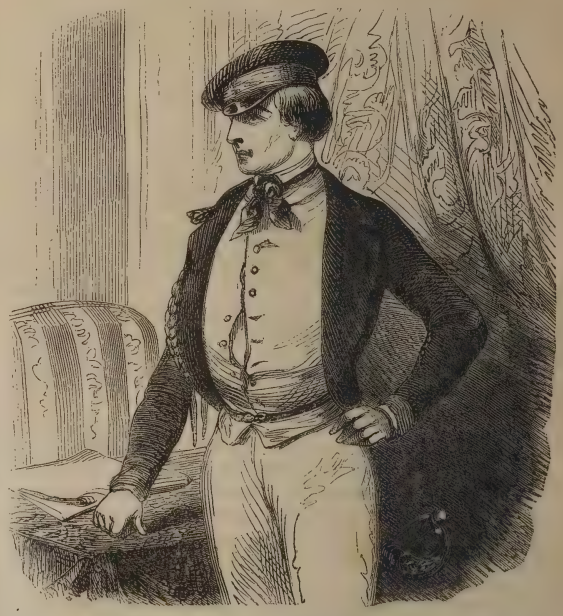
L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

PITRE-CHEVALIER et CHARLES WALLUT.

(1) Voir les transformations de la *Famille improvisée.*

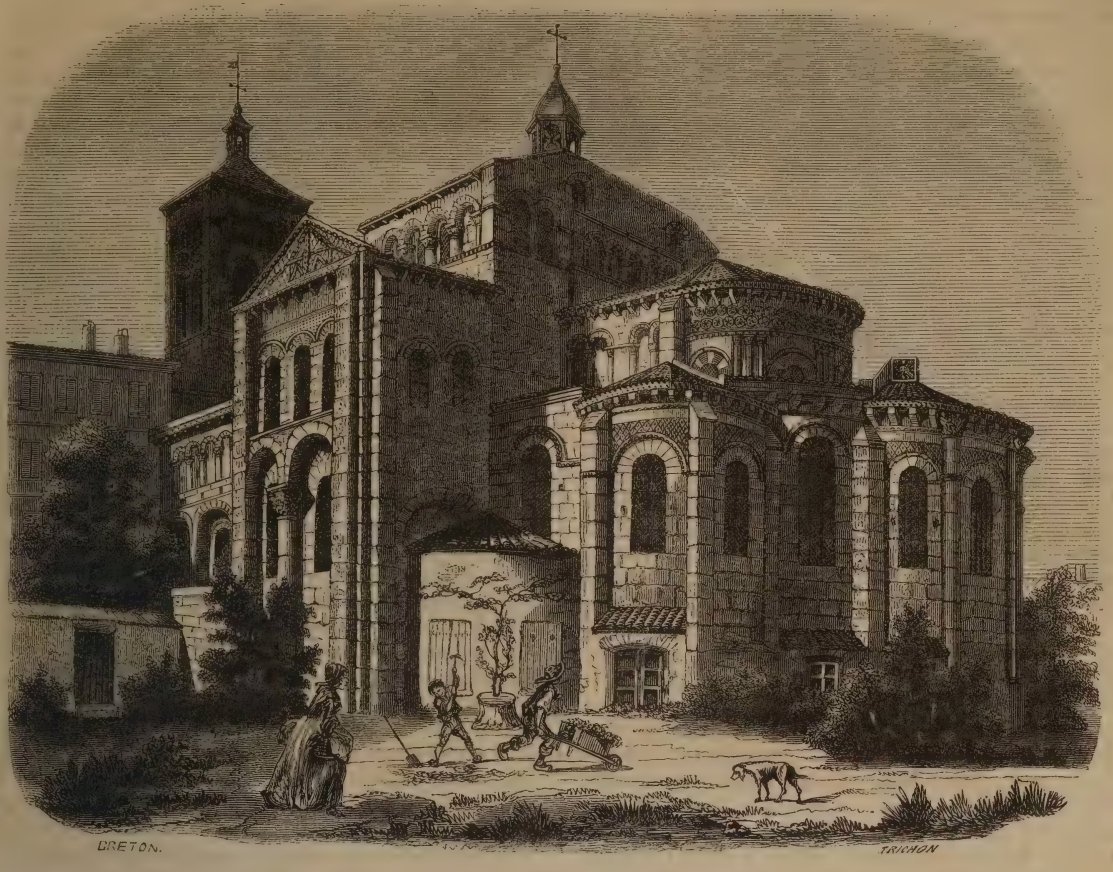
(Voyez les deux dernières gravures, page 352.)

Clotilde de Savigny. (Modes d'été.)



Achille de Rivière. (École de marine.)

VOYAGE EN FRANCE. — LE PUY-DE-DOME[1].



Église de Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand.

II.— CLERMONT-FERRAND.

La place de Jaude.— La ville en deuil.— Panorama.

Mes fenêtres donnaient sur une grande place en forme de parallélogramme très-allongé, qu'on appelle la place de Jaude. Devant moi s'élevait un bâtiment gris et rouge, d'une architecture assez naïve. C'est là que se tient la halle aux toiles. Cette massive construction est surplombée, dans un lointain assez pittoresque, par l'église cathédrale de Notre-Dame. A l'extrémité méridionale de la place, l'admiration publique a dressé une statue au général Desaix. Une église de style médiocre occupe l'encoignure nord-ouest. C'est tout ce qui reste d'un grand couvent de Carmes-Déchaussés. N'ayant plus rien à voir sur la place de Jaude, je ne restai pas longtemps à la fenêtre, et je suivis avec empressement M. L..., qui me proposa une première excursion dans la ville.

Auparavant je me laissai séduire par la terrasse située sur les derrières de l'hôtel Morateur, et d'où l'on jouissait, au dire de M. L..., d'une vue très-remarquable.

—Vous allez voir très-bien le Puy-de-Dôme, me dit-il.

Pont formé par les eaux, à Saint-Allyre.

Je franchis avec empressement les énormes marches d'un escalier gigantesque, fait pour des jambes surhu-

(1) Voyez le numéro de juillet dernier.

maines. L'escalier à vis n'est pas populaire à Clermont.

De cette terrasse j'aperçus la montagne, profonde et noire, mais de Puy-de-Dôme, point. L'aspect nous en était dérobé par de malencontreuses constructions qui bordent la nouvelle route de Chamalières. Je redescendis assez désappointé.

L... me consola en me promettant que le Puy-de-Dôme demandé me serait servi dès que j'aurais mis le pied sur la place de Jaude.

Quand nous l'eûmes traversée, je me retournai vers mon guide : — Eh bien ?... lui dis-je.

— Eh bien ! vous avez du malheur, il est sous les nuages.

Le fait est que ces nuages ne se dissipèrent qu'à la tombée de la nuit. Or, sans le Puy-de-Dôme, Clermont n'a pas sa vraie physionomie. Clermont-Ferrand, comme le Puy-en-Velay, est bâti sur une hauteur dont l'église cathédrale occupe le sommet. Les rues ont à peu près la disposition des allées d'un labyrinthe. C'est un enchevêtrement de spirales, coupées en segments de cercle par des rues droites et montantes comme des échelles. Clermont est coupé circulairement par une ceinture de terrasses aussi belles que nos boulevards, moins les magasins étincelants, moins le luxe et le bruit, et infiniment plus pittoresques. C'est là qu'aboutissent à peu près toutes les issues du labyrinthe. Au-dessous de cette ceinture naturelle s'étalent les faubourgs, qui descendent par assises successives jusqu'au plus profond de la vallée.

Le premier coup d'œil jeté sur l'ensemble de la ville est très-mélancolique. Il est difficile d'en juger par une description, si détaillée qu'elle soit ; je crois même que le détail, en pareille matière, égare l'imagination, et rompt l'ensemble du tableau. Mais un contraste singulier vous frappe d'abord et vous saisit le cœur. On se sent à la fois perdu dans l'espace et étroitement emprisonné. De quelque côté qu'on se tourne, on voit s'élever entre le ciel et soi une muraille, noire ou bleue, de montagnes, qui vous enferme étroitement. Paris a plus de ciel que Clermont; l'espace existe, mais il est mesuré; la prison est belle, mais c'est une prison.

Les maisons de Clermont-Ferrand sont grandes et bien bâties ; la pierre grise et noire de Volvic, dont nous faisons les dalles de nos trottoirs, y domine tellement, que la ville paraît en deuil. Imaginez, en outre, un amphithéâtre circulaire de montagnes également noires, et vous aurez une idée de l'aspect qu'offre l'ancienne capitale de l'Auvergne au commencement du printemps.

Mais, pour équilibrer toutes choses, le bien comme le mal, jetez dans ces rues tortueuses, qui souvent montent comme des échelles ou descendent comme des cataractes, une population active, affairée, parée d'étoffes voyantes ; des paysans en sarrau bleu cachant à peine un vaste gilet rouge, des voltigeurs aux parements jaunes, des hussards bleus chamarrés d'argent, des mendiants alertes et subtils, des voyageurs de tous pays, et de grands chariots lentement traînés par des bœufs bijugués ; faites-y circuler un air vif, pénétrant, frais sans froidure, apéritif et vivifiant, vous comprendrez que Clermont-Ferrand est, en somme, un des plus agréables chefs-lieux de nos quatre-vingt-six départements français.

Après cet examen sommaire, et ne voulant pas abuser de la bonne volonté de M. L..., je pris congé de lui pour me rendre chez M. V.-L..., l'ancien maire de Clermont, à qui M. Rouher, depuis ministre de la justice, avait bien voulu me recommander.

Il ne s'agissait de rien moins que de gagner la rue Pascal. Je pris un moyen très-simple : c'était de demander mon chemin.

Un marchand à qui je m'adressai me dit gravement :

— Je ne connais pas cette rue-là, monsieur ; ce n'est pas *dans mon quartier*.

Ce mot peint la petite ville. Notez qu'on peut faire le tour complet de Clermont en un peu moins d'une heure.

Fort bien accueilli, et retenu à dîner par M. V.-L..., l'un des hommes les plus distingués du pays, j'acceptai l'offre que me fit son fils d'aller fumer un cigare sur la terrasse qui couronne la maison et qui domine la ville. Cette seconde terrasse me dédommagea de la première.

Dans l'arc de cercle prolongé que décrit la chaîne des monts Dôme, s'étagent les diverses parties de la ville où dominent les teintes noires des murs et l'ocre rouge des toits. De hauts monuments se détachent de l'ensemble ; ici, l'église cathédrale de Notre-Dame, avec ses ornements de zinc taillé à jour, et son portail inachevé que masque un mur romain ; là, c'est Notre-Dame-du-Port, monument précieux où le romain et le roman mesurent leurs forces et les combinent dans un enchevêtrement singulier ; plus près, c'est l'Hôtel-de-Ville, dont le portique et la colonnade à jour ressemblent beaucoup trop à Saint-Philippe-du-Roule de Paris ; le Collége, la Bibliothèque, la nef où Pierre L'Ermite prêcha la première croisade, la pyramide consacrée au général Desaix, dessinent dans l'espace leur coupe géométrique ; enfin, l'œil distingue et suit sans trop d'efforts la ligne d'un vert encore douteux qui mesure les boulevards.

La montagne commence à la croupe célèbre qui produit les vins de Chanturgue, et cesse à l'horizon par derrière Gergovia, qui eut la gloire mortelle de repousser et de vaincre César. C'est de là que Vercingétorix triomphant osa s'élancer pour défier le rival de Pompée dans les plaines de la Bourgogne, où il rencontra à son tour la défaite et l'esclavage ignominieux.

Du midi à l'orient, la plaine immense et fastueuse s'étale jusqu'aux profondeurs les plus reculées de l'horizon. Si le temps est clair et votre œil perçant, vous distinguerez là-bas, au pied d'une montagne gorge de pigeon glacée de bleu, un coup de lumière éclatante : c'est la ville de Thiers, la plus pittoresque des villes de France. Voyez-vous ces nuages blancs qui étincellent au loin? C'est la cime neigeuse des montagnes du Forez.

Plus près de vous, entre Clermont et le coteau de Chanturgue, un groupe agreste de maisons architecturales se masse autour d'une église gothique. Voilà Mont-Ferrant, qui a cédé la moitié de son nom à la ville natale de Sidoine Apollinaire.

Enfin, en achevant votre révolution parallèlement à l'orbe terrestre, franchissez Chanturgue, les Barraques et Mont-Juzet. Des cônes bizarrement tronqués s'élèvent monstrueux, et plongent au sein des nuages. C'est le Pariou, le Nid-de-la-Poule, et enfin, pareil à un monarque au milieu de ses sujets prosternés, le Puy-de-Dôme, encore resplendissant des neiges de l'hiver.

Tel est le magnifique tableau qui se déroulait alors sous mes yeux, et dont la variété égale la richesse. Il m'a servi de programme pour mon excursion dans l'Auvergne, et je l'observerai fidèlement, en y ajoutant Issoire et Riom, placés chacun à l'extrémité opposée des monts Dôme, et qu'on ne peut apercevoir d'aucun point de Clermont.

En attendant, revenons à la ville.

III. — CLERMONT-FERRAND (Suite).

Histoire, monuments, mœurs.

J'avais compté parmi les choses intéressantes de mon voyage, l'espoir d'être présenté à M. Gonod, conservateur de la bibliothèque de Clermont, savant distingué, à qui l'on doit la publication des Mémoires inédits de Fléchier. Cet espoir fut tristement déçu. M. Gonod venait de mourir. Je dus me contenter de la bibliothèque.

Elle est placée dans deux belles salles, à boiseries sculptées du meilleur goût Louis XV, et renferme, autant qu'on en puisse juger à vue d'œil, environ vingt mille volumes.

Dans les intervalles des armoires sont appendus les portraits plus ou moins ressemblants des principaux personnages qui ont honoré la contrée. En première ligne s'avance Jean Savaron, qui fut lieutenant général en la sénéchaussée et siége présidial de Clermont, et parut plus tard aux États généraux de 1614, en qualité de député du tiers de la province d'Auvergne.

A côté de ce représentant des droits de la robe, paraît l'illustre Fléchier, évêque de Nîmes, qui assista comme secrétaire aux débats des Grands Jours, espèces d'assises où furent jugés, sous Louis XIV, un certain nombre de seigneurs qui avaient pris trop au sérieux les droits de la féodalité expirante; vient ensuite M. de Balainvillieu, ancien lieutenant général de la province, qui a conquis une renommée durable par la douceur et la sagesse de son administration; Blaise Pascal, l'auteur des *Provinciales*, né à Clermont en 1623; le peintre Girodet-Trioson; le poëte Delille, et une foule d'autres hommes célèbres dont l'Auvergne cultive la mémoire avec une piété vraiment filiale.

Outre ces monuments peints sur la toile ou taillés dans le marbre, Clermont leur a dédié un grand nombre de rues, de places et d'édifices; seulement, selon la mode du pays, le prénom de l'homme illustre est invariablement joint au nom qu'il a immortalisé. On dit la place Jacques-Delille, la rue Blaise-Pascal, la rue Jean-Savaron et ainsi des autres.

La place Jacques-Delille, où aboutissent en équerre le boulevard de la Poterne et le cours du grand séminaire, est extrêmement pittoresque, en ce que la vue embrasse la vallée, la plaine et la montagne. De là on distingue aisément la maison qu'habitait, aux portes de la ville, Etienne Pascal, père de Blaise, et président de la Cour des aides. Le centre de la place est occupé par une fontaine élégante, qu'on appelle aussi la Fontaine-Delille, sans qu'elle ait été le moins du monde érigée à la mémoire de cet aimable versificateur. Elle fut bâtie vers 1511, sur une place voisine de la cathédrale, par ordre de Georges d'Amboise, évêque de Clermont. C'est un petit château-d'eau, chargé de figurines et dominé à son sommet par la figure d'un homme sauvage, avec l'écusson de la famille d'Amboise. En 1799, elle fut transportée à la place qu'elle occupe aujourd'hui; mais à sa base, chargée de sculptures et d'arabesques, on a substitué un bassin circulaire en pierre unie peu en rapport avec le style maniéré de l'édifice.

La statue du général Desaix, dont j'ai déjà parlé à propos de la place de Jaude, est une machine quelconque jetée en marbre blanc, dans une position mélodramatique qui déplaît à la première vue et devient insupportable à la seconde. Le héros de Marengo jouit en outre d'une pyramide en pierre de Volvic, de beaucoup antérieure à la statue et dont l'insignifiance est presque de bon goût.

En revanche, la cathédrale est un monument curieux à visiter; c'est un vaisseau gothique, inachevé, mais de proportions nobles et d'une heureuse ordonnance. Non-seulement elle manque de portail, mais pour arriver à lui en construire un, il faut allonger de trois travées la longueur de la nef. Voici la cause de cette singulière irrégularité.

La cathédrale occupe, ainsi que nous l'avons dit, le sommet d'une colline autrefois appelée Clairmont (*Clarus mons*), comme on peut s'en assurer dans des livres et des plans du dix-huitième siècle. Avant l'église, ce sommet était l'emplacement d'un château fort de construction romaine, dont les premiers évêques de Clermont utilisèrent les débris pour la construction d'une église, qui fut élevée dans le style roman byzantin très-répandu par toute l'Auvergne. Vinrent les architectes du treizième siècle, qui, voulant agrandir l'église métropolitaine, édifièrent la nef actuelle en s'appuyant au mur du château romain et en respectant les travées romanes à plein cintre, à colonnes rondes et à chapiteaux variés. Ils flanquèrent la nef de deux tours latérales au nord, se proposant d'abattre plus tard le mur romain, de prolonger la nef et de la terminer par un portail digne de l'édifice. On ignore par quelles vicissitudes ce plan ne s'exécuta point. Non-seulement la besogne ne fut pas achevée, mais elle fut un peu détruite en 1793. Le plan des municipaux d'alors était tout simplement de faire sauter l'église; mais comme on fit comprendre à ces bonnes gens que leur plan détruirait la ville tout entière, ils se bornèrent à incendier la tour de l'ouest, encore inachevée, et à démolir quelques petites choses dont nous reparlerons. Du haut de la tour orientale, où sont placées les cloches, on plonge dans la base rongée de la tour détruite, restée béante et où se dessine encore le pivot d'un escalier de granit.

Le jour même de mon arrivée à Clermont, une décision du Conseil municipal venait d'installer les maçons dans la nef, et le mur romain, percé à jour, n'existe déjà plus que dans mes souvenirs et ceux des antiquaires. Notre-Dame de Clermont s'achèvera-t-elle enfin? Dieu le veuille!

Evidemment plus belle que sa rivale, Notre-Dame de Clermont est d'une étude moins curieuse que Notre-Dame-du-Port; mais pour éviter une proxilité fatigante, surtout de ma part, je décrirai ce monument en même temps que la Notre-Dame d'Issoire. Ces deux églises sont sœurs.

Le diocèse de Clermont a eu la gloire de fournir au monde chrétien un grand nombre d'illustres évêques, parmi lesquels saint Allyre, saint Sidoine Apollinaire, saint Gal, oncle de Grégoire de Tours, Étienne Aubert ou Alberti, qui fut pape sous le nom d'Innocent VI, etc.

Quant à l'histoire de Clermont, elle est très-simple pour ceux qui savent lire et étudier sans prévention. Une foule de savants en *us* ont essayé de la confondre avec la Gergovia de César; ces savants en *us* ne savaient sans doute ni le latin ni le français. De plus, ils étaient aveugles.

Clermont remonte tout au plus à Auguste, en l'honneur duquel elle reçut le nom d'*Augustonemetum*, échangé plus tard contre celui d'*Arvernorum civitas*. C'était alors un bourg répandu dans la vallée de Dôme, selon le cours des ruisseaux d'Arcier et de Tiretaine, et dominé par le château fort de Clairmont. Pillée, ravagée, brûlée à cent reprises par les Goths, les Alains, les Vandales et les Normands, la ville se retira peu à peu de la vallée et commença à se resserrer, à se grouper, sous la protection plus immédiate du château de Clairmont. Deux heures de promenade du côté de Chamalière, de Saint-Allyre et des

Vernes, suffisent pour convaincre de la réalité de cette hypothèse si raisonnable. Toute ville bâtie sur un mont tend à descendre et à s'éparpiller dans la plaine; mais à Clermont c'est le contraire. La ville, érigée dans la plaine, éprouve un mouvement rétractile et se concentre sur le mont; les champs rongent ses faubourgs; on y trouve épars, à de grandes distances, des constructions dont rien sur la montagne n'égale l'antiquité. J'ai vu, entre autres, les débris fort reconnaissables d'un temple de Cérès. Il n'en reste que quelques pans de mur d'un rouge noirâtre, à colonnes plates engagées dans la maçonnerie. Une vieille chapelle, maintenant isolée dans les terres labourables, est devenue une poudrière. Enfin la marche concentrique que j'indique est si caractérisée à l'heure où je trace ces lignes, que le faubourg Saint-Allyre, qui forme l'assise la plus profonde de Clermont, devient chaque jour plus désert, plus morne, plus atone, et, frappé de caducité, va tomber en ruines sur ses rares habitants.

Ce même faubourg renferme une curiosité dont la célébrité presque européenne montre ce qu'il faut penser des curiosités officielles, recommandées et prônées par les divers Guides des voyageurs. Je veux parler de la Fontaine-Incrustante, qui reçut en 1565 la visite du roi Charles IX.

Au bord du petit ruisseau doué des propriétés merveilleuses qui excitèrent l'admiration d'un roi de France, la spéculation a construit un vaste établissement, divisé en parties distinctes. Dans l'une, l'on consomme en bains ou en boisson l'eau minérale de la source. J'en ai goûté quelques gorgées; j'ignore si elle fortifie les gens malades, mais je déclare sur l'honneur qu'elle empoisonne ceux qui n'ont pas le bonheur de *jouir* d'une mauvaise santé.

La deuxième section comprend les ateliers d'incrustation; ce sont des cabanes de bois, garnies de planches horizontales, sur lesquelles on place l'objet à incruster; l'eau de la source, artistement guidée, filtre goutte à goutte sur un plancher et retombe en pluie sur les étages inférieurs; chaque goutte déposant une molécule de chaux carbonatée, il suffit d'un mois ou deux pour recouvrir un objet de dimension moyenne; après ces deux mois, ledit objet n'est plus reconnaissable et ressemble à un moellon, mais il est incrusté.

Le seul phénomène intéressant que présente l'établissement de Saint-Allyre, c'est le pont naturel formé par les eaux, espèce de problème physique dont un autre pont, en construction par le même procédé, donne la solution. L'eau de la source, en suintant le long du rocher, a déposé un sédiment formant protubérance; forcée de passer sur ce prolongement qu'elle-même a produit, elle y laisse chaque année une nouvelle couche, et finira par traverser le lit de la Tiretaine sur son arcade calcaire.

Une salle particulière offre aux amateurs une collection variée d'objets défigurés par l'incrustation; ce sont en général de petits paniers en fil d'archal, dans lesquels on dépose, en les groupant avec art, des oiseaux, des fleurs en papier, des écrevisses, des colimaçons, des châtaignes et des pommes de reinette. Saint-Allyre conçut un jour la pensée de s'illustrer par un produit plus important. On fit empailler un veau et on le soumit à l'action de la source. Au bout d'un an on retira du laboratoire une espèce de rhinocéros; on l'emballa dans une caisse immense, et le tout, confié au roulage, fut adressé, avec une lettre respectueuse, au directeur du Jardin-des-Plantes à Paris; ce fonctionnaire se crut mystifié et refusa de prendre livraison de l'objet. Le malheureux veau revint donc à Clermont-Ferrand, aux frais de l'établissement de Saint-Allyre; on le voit aujourd'hui sous une tonnelle fleurie, où il fait l'admiration de plusieurs particuliers.

En revenant de Saint-Allyre, je lus l'écriteau suivant au-dessus d'une porte : *Appartement au second, à vendre ou á louer.* Ceci est un trait de mœurs sociales. La division des propriétés est telle dans une certaine partie de l'Auvergne qu'une maison de trois étages a quelquefois trois propriétaires différents. Lorsqu'un propriétaire laisse en mourant trois champs à ses trois fils, ceux-ci, au lieu d'en prendre chacun un, sauf à tenir compte de la différence en cas de plus-value, partagent chacun des trois lots en trois parts égales. C'est le droit barbare dans toute sa rigueur, tel que le pratiquèrent les enfants de Clovis, alors que, pour mieux partager le royaume de leur père, ils attribuèrent Bordeaux et Bayonne au roi d'Orléans, la Bretagne au roi de Paris, Toulouse, Clermont et Cahors, au roi de Metz. Il y eut même, au sujet de villes en litige, des conventions encore plus bizarres; ainsi certaines rues de la même cité furent attribuées à des rois différents, tandis que certaines autres restèrent soumises à leur pouvoir collectif.

Je laisse à de plus graves historiens le soin de blâmer cette division infinitésimale du sol; tout ce que je puis dire, c'est qu'à cause d'elle ou malgré elle, selon qu'on en pense ou du mal ou du bien, il est peu de pays aussi riches que le Puy-de-Dôme; il en est peu surtout où l'extrême fertilité de la terre, fécondée par d'immenses débris volcaniques, soit mieux suivie par un travail constant. La magnifique plaine de la Limagne, parfaitement irriguée, couverte de prairies sombres et touffues comme celles de l'Amérique du Nord qu'a chantées F. Cooper, témoigne moins hautement peut-être du patient et rude génie des Auvergnats que leurs hautes montagnes, dont la cime même est couronnée d'épis. Les pentes les plus abruptes, les ravins les plus sinueux n'arrêtent point leur courage; partout où la charrue peut trouver six pouces de terre végétale, le paysan d'Auvergne sème et récolte; le rocher nu ou la *schère* sinistre ont seuls la puissance d'entraver son industrie. Que de fois, dans mon égoïsme d'artiste et de voyageur, j'ai maudit les moissons superbes qui m'empêchaient de gravir un pic escarpé ou d'explorer d'intéressantes ruines! Grâce aux bœufs du pays, petits mais forts et durs au travail, le flanc des collines se déchire sous le soc; partout où les Romains et les dauphins d'Auvergne dressaient une forteresse, l'esprit des temps modernes a mis un champ de blé. Il arrive parfois que l'inclinaison des terrains est si forte qu'un homme n'y pourrait faire trois pas sans glisser; alors l'Auvergnat se chausse de gros sabots terminés par un ergot de fer; et, descendant paisible des soldats de Vercingétorix, il guide ses pacifiques escadrons à l'assaut de la Cérès des montagnes. Enfin quand le terrain trop étroit se dérobe sous le pied, quand le bœuf découragé mugit et cherche à ébranler le joug rustique qui enchaîne sa tête, le laboureur aérien ne se décourage pas encore, et il attelle à de légères charrues des boucs noirs et blancs, aux cornes recourbées, à la barbe chenue.

Perpétuellement aux prises avec la nature, en communication suivie avec l'œuvre du Créateur, l'Auvergnat est essentiellement religieux; des croix monumentales s'élèvent à l'angle des chemins, et nul ne passe devant ce signe révéré sans se découvrir la tête. Les vieilles coutumes ont gardé leur empire, dans ce pays empreint de la forte couleur du catholicisme espagnol.

C'est ainsi que, dans la première quinzaine d'avril, j'assistai à la fête patronale de Notre-Dame-du-Port. Toute

la ville était sur pied, des fleurs jonchaient les rues ; l'évêque traversa processionnellement la ville, suivi d'un clergé nombreux ; en présence du Saint-Sacrement, tous les fronts s'inclinaient, et les paysans agenouillés sur le pavé cherchaient à toucher au passage les vêtements du pasteur, chef de ce pieux diocèse et digne successeur de l'illustre Massillon.

AUGUSTE VITU.

Jean Savaron. Blaise Pascal. Fléchier.
Jacques Delille. Le général Desaix.

LA FOLLE DE DOUARNENEZ.—LA PÊCHE DE LA SARDINE (FIN) (1).

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA FOLLE.

« Monsieur le marquis, je n'ose plus vous appeler mon « père ; vous me le permettrez peut-être, après avoir lu « ces lignes. Il y a deux ans, quand vous quittiez la France, « au lieu de vous suivre et de vous protéger, je donnai « des insultes pour adieux à vous et à ma sœur. La fièvre « du jour m'avait desséché le cœur : Dieu ne m'a pas « épargné les expiations. L'épée que je croyais offrir à la « gloire n'a fait que servir la terreur. Au lieu de m'en- « voyer sur la frontière contre les ennemis de la France, « la Convention m'a mis à la suite de ses proconsuls et de « ses bourreaux. Elle s'est fait un jeu de commander la « fusillade des gentilshommes par la bouche d'un gentil-

(1) Voyez la présente livraison, page 321. Nous n'avons pas voulu renvoyer à un mois l'intérêt de ce bref dénoûment.

« homme. Un dernier remords devait m'éclairer. Chargé « de la garde de cent condamnés de Quiberom, parmi les- « quels se trouvait M. du Liscouet, je l'ai rendu libre sur « parole, jusqu'au jour de son exécution. — Il avait, me « disait-il, un serment à remplir chez de pauvres pê- « cheurs de Douarnenez. Le moment arrivé, ma tête ré- « pondant de la sienne, je suis allé le chercher moi- « même. C'est moi qui l'ai poursuivi hier sur la baie. « C'est là que je vous ai aperçu près de lui avec ma sœur. « Ne pouvant en croire mes yeux, j'ai couru chez vos « hôtes, je m'y suis assuré que c'était bien vous ! J'ai re- « connu, dans une misérable chambre, vos armes que « j'avais outragées; j'ai reconnu le portrait de ma sœur, « abandonnée par moi; j'ai appris enfin que j'allais fu- « siller votre gendre, et du même coup, sans doute, im- « moler vous et Marguerite. Ainsi se comblait la mesure « de mes épreuves. J'étais encore digne de cette leçon, « puisque j'ai voulu en profiter. J'ai écrit à M. du Lis- « couet qu'il pouvait rester un jour de plus, qu'il ne mour- « rait que le lendemain. Je mentais et j'espérais le trom- « per, car il devait réellement mourir le soir même ; mais « à sa place, et sous ses habits, je me suis présenté dans « l'ombre aux balles de mes soldats. Ce dévouement allait « racheter mes fautes, lorsque M. du Liscouet, exact à mon « premier appel, est venu m'arracher au supplice, en récla- « mant son rang parmi les victimes. Nous nous sommes dis- « puté l'honneur de la mort, comme d'autres se dispu- « tent le bonheur de la vie. Cette lutte étrange a désarmé « les exécuteurs, et un ordre magnanime du général Ho- « che nous a rendus libres tous les deux. Si je n'ai pas « réussi à me punir, je suis du moins parvenu à sauver « votre gendre. Je rends à ma sœur son époux. Je vous « rends un fils plus digne que moi de ce nom. J'ai brisé « pour jamais mon épée. Est-ce assez pour mériter votre « pardon et celui de Marguerite?

« *Signé* Charles de Talhouarn (dit le capitaine Romulus).»

Cette lettre expliquait tout, mais ne rendait pas la vie à Mme du Liscouet.

— Oui, je lui pardonne, dit le marquis, — soulagé enfin par ses larmes. Quelles fautes ne seraient réparées par un tel héroïsme?... Mais ma fille! ma fille! Qu'on me rende le regard, la parole, l'embrassement de ma fille! Qu'elle jouisse aussi de tant de bonheur et de tant d'amour!

Dieu ne le voulut pas.

Quand nos soins et nos tendresses rappelèrent Marguerite à la vie, elle ouvrit de grands yeux, sans reconnaître personne. Elle prit la main de son mari comme celle d'un étranger, et elle lui dit en l'entraînant vers la porte :

— Frédéric est mort!... Allons chercher le corps de Frédéric...

Nous tombâmes tous renversés d'épouvante.

Mme du Liscouet était folle !

(Le vieux pilote fit encore une pause. Nous nous regardâmes en silence. Puis il acheva avec un effort douloureux :)

Le marquis de Talhouarn mourut peu de temps après. Son fils vint recevoir sa grâce en lui fermant les yeux, et consacra sa vie, qui fut courte, à soigner Marguerite avec M. du Liscouet. A la fin de la Révolution, le vicomte retrouva tous ses biens et les donna aux pauvres et aux églises, afin d'obtenir la guérison de sa femme. Tout fut inutile. Tels vous les avez vus ce matin à Ploaré, tels le pays entier les voit depuis cinquante ans, toujours errants et toujours inséparables, Frédéric attendant toujours que Marguerite le reconnaisse, et Marguerite disant toujours à Frédéric :

— Frédéric est mort, venez chercher son corps avec moi !

Ainsi finit le récit d'Hervé Ledirec. Il nous avait tellement émus, que nous ne parlâmes plus que de la *Folle de Douarnenez*.

Le soir, notre pêche terminée, nous longeâmes, en rentrant, la côte de Tréboul. Le vieux pilote nous montra, debout sur la grève, deux espèces de fantômes. Nous reconnûmes en frémissant les vieillards de Ploaré : M. du Liscouet avec son habit de l'autre siècle, et Marguerite avec son deuil de paysanne. Elle portait un pain noir, dans lequel était fixé un cierge. Elle alluma le cierge, lança le pain sur la mer, et les suivit du regard, en priant à deux genoux. « — C'est ainsi, nous dit Hervé, qu'on cherche les corps des naufragés, sur nos rivages. On espère que le pain s'arrêtera à l'endroit où le mort est englouti. La pauvre folle, qui croit apparemment son mari noyé, va tous les soirs, et par tous les temps, livrer son pain et son cierge aux flots muets de Douarnenez. »

Nous détournâmes les yeux; nous étions navrés de douleur... Les deux vieillards se mirent en marche sur la grève, à la suite du pain flamboyant.

— Non, jamais, s'écria Robert, il n'y eut un supplice pareil à celui de cet époux vivant, attaché depuis cinquante ans à une femme adorée, qui ne le reconnaît pas auprès d'elle et cherche avec lui son cadavre ! Quand les révolutions ne produiraient que de tels malheurs, cela suffirait aux honnêtes gens pour les maudire !

Une admirable diversion nous attendait au port. La nuit venait de tomber. Les sept cents bateaux rentraient à la fois, chacun portant une chandelle allumée, plantée dans sa cargaison de sardines. Il faut remonter en esprit aux fêtes de Venise, pour se figurer, au milieu du sombre amphithéâtre des caps, cette illumination magique, reflétée et multipliée par chaque vague, au point d'éclipser la lueur naissante des étoiles.

En un clin d'œil, une armée de femmes, d'enfants et de vieillards eut *compté la pêche* et vidé les bateaux, à grand renfort de paniers de deux cents. (Voyez la gravure, page 328.) Chaque pauvre reçut une *lance* de sardines (cinq). Chaque compteuse en reçut une centaine. Le reste fut partagé entre les navires-marchands de *vert* (poisson frais), et les *manestrans* (tonneaux de réserve), pour être ensuite pressé et mis en barils.

Chaque bateau pêche de 25 à 60 mille sardines par jour. La pêche ouvre en juin et finit avec octobre. Multipliez! Année moyenne, Douarnenez expédie 40,000 barils de sardines pressées, à 40 ou 50 fr. le baril. Quant aux sardines en vert, de mai 1826 à novembre 1827, dit la statistique, Douarnenez en envoya à Nantes 30 millions, sur 702 barques jaugeant 3,580 tonneaux et portant 2,982 hommes. Voilà ce que produisent le commerce et l'activité humaine, dans un coin ignoré de la Basse-Bretagne. Ce produit se partage également entre les armateurs et les équipages des bateaux. Ajoutons, hélas! que la misère est grande à Douarnenez, quand la sardine ne vient pas rembourser les 1,500,000 fr. par an que ce port lui jette en avances.

PITRE-CHEVALIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

ROBERT PEEL.

Robert Peel n'appartenant plus à la politique, mais à l'histoire, c'est à ce dernier titre seulement que le *Musée des Familles* donne la biographie de ce grand homme.

Sir Robert Peel naquit à Bury, dans le Lancashire, le 5 février 1788. Son père était un simple filateur de coton, à qui son intelligente activité ouvrit la Chambre des communes et valut une fortune colossale. En 1803, il faisait vivre, à Bury, 15,000 ouvriers, et prospérer, par son commerce, toute la population du Tamworth, qui n'a pas cessé, depuis 1790, d'être représenté par lui-même ou par son fils. Son établissement était si considérable, qu'il payait à l'accise un droit annuel de 40,000 liv. sterling (1 million de francs) sur marchandises imprimées.

Il fut créé baronnet en 1800. Lorsqu'en juin 1830 on justifia de son testament en la forme ordinaire, ses propriétés immobilières seulement s'élevaient à 1 million 200,000 liv. sterling (30 millions de francs).

Sir Robert Peel était le fils aîné de ce potentat commercial. Il fit ses études à Harrow, et à l'Université d'Oxford. Il se trouva au collége d'Harrow avec lord Byron.

En 1809, à vingt-un ans, Robert Peel entra au Parlement, comme représentant irlandais, et fut chargé, pour son début, d'appuyer la motion de l'adresse. L'homme d'Etat et l'orateur étaient déjà au premier rang.

En 1820, le fils du filateur demanda en mariage une fille du général John Hoyd. On sait qu'en Angleterre un officier n'arrive au généralat qu'à la suite d'une foule d'aïeux. Le noble John Hoyd n'en donna pas moins sa fille à Robert Peel. L'aristocratie anglaise se perpétue ainsi, en s'incorporant tout ce qui s'élève jusqu'à elle par le génie ou la fortune. La noblesse française est tombée pour n'avoir pas su en faire autant.

Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, peint l'intérieur de Robert Peel en termes que les journaux anglais ont rapportés avec orgueil : « La personne de sir Robert Peel était agréable, l'harmonie de sa voix faisait oublier l'habitude originale d'un de ses gestes. Lady Peel, née, ce nous semble, sous le ciel de l'Inde, était d'une délicatesse que nous n'avons vue à aucune femme ; on eût dit qu'elle était transparente ; tout à coup cette Niobé d'albâtre se teignait du pâle incarnat d'une rose de Bengale. Elle avait des enfants, véritables angelets. M. Peel puisait dans sa richesse quelque chose de doux et de modéré. »

Une seule fois Robert Peel se départit de ses habitudes pacifiques. Il avait vingt-deux ans, et gouvernait l'Irlande comme secrétaire d'Etat. Insulté par un discours de l'agitateur O'Connell, il lui fit demander une réparation par les armes. O'Connell allait se rendre au lieu convenu, lorsqu'il se vit arrêter par la police. Sa surprise fut extrême, car il avait soigneusement gardé son secret. Il sut bientôt que le dénonciateur était sa propre femme. Les deux adversaires promirent de se retrouver à Ostende, et se mirent en route chacun de son côté. Robert Peel arriva le premier, attendit O'Connell un jour, deux jours, une semaine..., et apprit enfin qu'il venait d'être arrêté derechef par les constables de Londres. Etait-ce encore l'ouvrage de Mme O'Connell ? la chronique ne le dit pas. Le fait est que la police de Londres ne relâcha son prisonnier qu'en lui faisant jurer de ne point aller se battre, et en exigeant de lui 50,000 fr., comme caution de sa parole.

Si Robert Peel avait des torts en cette circonstance, et s'il se montra cruel alors envers les Irlandais, il leur fit une éclatante réparation en 1829, quand, ministre avec lord Wellington, il arracha au roi et au Parlement l'émancipation des catholiques.

Il couronna son œuvre, de 1841 à 1846, par la fameuse réforme du *free trade* (abolition des droits sur les céréales). Il fit l'admirable calcul et eut l'audacieux bonheur de relever les finances obérées de l'Angleterre par la suppression de l'impôt le plus lucratif en apparence. Grâce à cette réforme qui a prévenu une révolution, le peuple anglais lui doit le pain du corps à bon marché, comme le peuple irlandais lui doit le pain de l'âme, la liberté de conscience. Ces deux titres de gloire sont impérissables.

Retiré du pouvoir depuis quatre ans, Robert Peel était encore l'âme du grand parti tory, lorsqu'une chute de cheval l'a brisé dans sa force, à l'âge de soixante-deux ans.

Il se promenait à Constitution-Hill. Sa monture s'effarouche, le jette en avant, tombe sur lui et le broie sur le pavé. On le transporte à son hôtel de White-Hall-Garden ; on le couche dans sa salle à manger. Une foule immense attend de ses nouvelles ; le mari de la reine, les princes, les grands accourent près de lui ; la science s'épuise en vains efforts pour le sauver. Il appelle sa famille et lui fait de tendres adieux ; il reçoit les secours religieux de l'évêque de Gibraltar, et il expire au milieu d'une consternation qui gagne toute l'Angleterre.

Une feuille médicale de Londres a expliqué l'impuissance de l'art devant l'organisation étrangement impressionnable de Robert Peel. Trois semaines seulement avant sa mort, visitant avec une de ses filles la ménagerie de Regent's-Park, un petit singe ayant tout à coup sauté sur sa main, sir Robert Peel s'évanouit aussitôt, et resta très-affecté de ce léger accident pendant deux ou trois heures. Dans une autre circonstance, un de ses doigts ayant été pris dans une porte, bien que la souffrance ne fût pas très-forte, il perdit plusieurs fois de suite connaissance.

Le Parlement a vaqué le lendemain de la mort de Robert Peel, ce qu'il n'avait jamais fait pour un simple particulier. Ses funérailles, qu'on voulait rendre magnifiques, se sont accomplies sans faste, suivant la volonté du grand homme. Le gouvernement anglais lui a décerné une statue en bronze, et les pauvres souscrivent à deux sous pour lui élever un monument de leur reconnaissance.

BALLONS. TRAINS DE PLAISIR. MODES.

La fureur des ballons va toujours croissant et montant. Il en part de l'Hippodrome, du Champ-de-Mars, de l'Observatoire, des fêtes champêtres de la banlieue, de la capitale et des départements. Pour satisfaire à cet engouement général, que nos lecteurs curieux partagent sans doute et très-légitimement, nous qui faisons de la science réelle en famille et non de la science chimérique et en l'air, nous leur donnerons, dans notre prochain numéro, l'histoire complète des aérostats, depuis la colombe d'Archi-

tas jusqu'à nos jours. Nous n'aurons pour cela qu'à puiser dans les Mémoires de Gaspard, notre maître d'école.

Quant aux trains de plaisir, qui font concurrence aux ballons, nous initierons aussi nos lecteurs au plus agréable et au plus instructif de tous, au *voyage de Londres*, que M. Francis Wey, notre spirituel collaborateur, a fait tout exprès pour leur en rendre compte. Nous les dédommagerons ainsi des délices du rail-way, qui ne sont pas à la portée de chacun : les billets de 5 francs, payés un louis après six heures de *queue;* les étouffements en wagon, par 33 degrés de chaleur; les familles de six personnes *réunies* en six caisses différentes; les malles et les enfants perdus au bureau des bagages; les promenades en mer *empoisonnées* par le mal de ce nom ; les rhumatismes et les pleurésies *gagnées* aux bains sur la grève; les averses qui font regretter aux touristes d'avoir oublié deux mille parapluies; l'impossibilité de dîner dans les restaurants combles, après vingt-quatre heures de jeûne et d'exercice; le retour du train plus encombré que jamais, et animé de quintes, de ronflements, de disputes au sujet des portières, etc., etc., etc. Le voyage que nous leur ferons faire leur donnera beaucoup moins de *plaisir*, mais, nous l'espérons, beaucoup plus d'*agrément*.

Les toilettes d'été n'offrent point les excentricités révolutionnaires que les prétendus journaux de modes décrivent et dessinent pour leurs infortunées lectrices. Ces excentricités sont tout simplement empruntées aux commandes de l'empereur Soulouque et de son auguste famille. Comme nos abonnées ne veulent point sans doute s'entortiller dans ces robes à queue, dans ces blondes d'or et d'argent, dans ces rubans aux mille nuances et aux mille fleurs, nous leur dirons que les femmes comme il faut ont adopté pour toilette de campagne : le matin, les robes à petits dessins perses, avec garnitures et mantelets pareils; le soir, les robes de taffetas chiné, écossais ou changeant, avec deux jupes unies ou une seule jupe à volants pour les dames, sans volants pour les demoiselles. Les cols sont toujours petits, rabattus sur la robe même ou sur un ruban léger. Les manches-pagodes, élargies du coude au poignet, avec garnitures au bout, sont généralement bien portées. (Voyez, pour les toilettes de dames, notre gravure *Clotilde de Savigny;* et, pour les toilettes d'enfant, notre gravure *Camille d'Héricourt.*) Le chapeau de paille domine partout; ses ornements sont empruntés aux fleurs les plus simples, qui se distinguent même dans les parures du soir : pâquerettes, chèvrefeuille, bouquets d'avoine ou de folles herbes des champs, etc

Robert Peel.

Camille d'Héricourt. Modes d'été (*Une journée de vacances*). Henri de Juvisy.

N.-B. Voyez, en tête du *Mercure*, l'avis pour le renouvellement de l'abonnement.

Paris, 1850. — Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE DE FRANCE.-LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS [1]

Autre temps, *mêmes* mœurs.

LE BOUQUET DE NOCES. PROLOGUE DU BOUQUET DE PAILLE. 1651-52.

L'entrée de Mlle de Montpensier à Orléans, d'après le tableau d'Alfred Johannot, détruit au Palais-Royal le 24 février 1848.

— Broussel, mon beau-frère, ne sera corrigé, avait dit le meunier de Gonesse, que lorsqu'il se verra grand-prévôt de Paris, et renversé par ceux qui l'auront élevé.

Cette parole de Jean Boucherat se réalisa bientôt. Dès que le pain blanc fut rentré dans Paris avec le roi, le Parlement, soumis la veille, se redressa le lendemain; et Condé qui s'était servi de Mazarin pour abattre le Parle-

(1) Voyez septembre, octobre, novembre, décembre, mai et juin.

ment, se servit du Parlement pour abattre Mazarin. Le cardinal n'ayant pas voulu abdiquer aux pieds du vainqueur de la Fronde, le prince « passa au ministre la main devant le nez, comme pour lui appliquer une nasarde, et lui tourna le dos en lui criant : *Adieu, Mars!* »

Aussitôt, toutes les ambitions déçues se rallièrent à Condé, et organisèrent la NOUVELLE FRONDE. Reprenant son système de bascule, Mazarin leur opposa le Parlement, et le 18 janvier 1650, il crut triompher par un grand coup. En pleine salle du conseil, au Palais-Royal, il fit arrêter Condé, Longueville et Conti, et les enferma dans le donjon de Vincennes. Condé alors était de trop, car il était encore innocent, et la vengeance devait le rendre coupable. Toutefois, les Parisiens célébrèrent l'emprisonnement du vainqueur de Paris par des feux de joie..., qui coûtèrent cent mille écus au cardinal. Longueville gémit sur les suites du bel esprit de sa femme. Conti repentant demanda l'*Imitation de Jésus-Christ*, et Condé, riant dans sa fureur, réclama « l'*Imitation de Beaufort.* » On sait que Beaufort s'était évadé de la même prison.

A cette nouvelle, la belle duchesse de Longueville reprit son habit d'amazone, courut avec Marsillac à Rouen, d'où la reine vint la chasser en personne, gagna le Havre, en appelant ses vassaux aux armes, se trouva cernée à Dieppe, s'enfuit seule, à moitié nue, la nuit, tomba dans la mer, faillit se noyer, fut recueillie par des pêcheurs, et gagna la Belgique, où elle trouva mieux qu'une armée, Turenne, dont ses attraits enchaînèrent les remords... En même temps, la princesse de Condé allait soulever la Guyenne ; de sorte que les deux tiers de la France se trouvèrent armés contre Anne d'Autriche...

Voyant cela, et tournant au plus fort, la vieille Fronde s'unit à la nouvelle, et toutes deux forcèrent la reine frémissante à ouvrir d'une main la prison des Condé, à exiler de l'autre le cardinal Mazarin... Les captifs et le proscrit se croisèrent au Havre, où l'on avait transporté les princes. Condé donna à dîner au ministre dans sa prison même, et le quitta en poussant un grand éclat de rire. Mazarin, cédant à l'orage, gagna Brühl, près de Cologne, d'où il ne devait pas tarder à prendre sa revanche...

Le drame en était là, lorsqu'un nouveau personnage y apparut. Ce personnage est Mlle de Montpensier, appelée la *grande Mademoiselle*, fille de Gaston, duc d'Orléans, et cousine germaine de Louis XIV.

L'oncle du roi avait jusqu'alors ménagé la chèvre royale et le chou de la Fronde. Ce n'était qu'une vanité irrésolue. Il avait, dit Retz, tout ce qui fait un galant homme, moins le courage ; mais il n'avait rien de ce qui fait un grand homme ; « belle tête et bel esprit du reste, fortune royale, enjouement aimable et facilité de mœurs inouïe. »

Tel était le prince qui, le 4 septembre 1651, veille de la majorité de Louis XIV, hésitait encore à se déclarer.

Enfermé seul dans son cabinet, il parcourait une lettre de Gondy, qui lui offrait la régence s'il envoyait aux princes rebelles un ordre d'occuper sa bonne ville d'Orléans.

Après un quart d'heure d'irrésolution, le duc avait signé l'ordre fatal, et il n'avait plus qu'à le cacheter, lorsqu'une belle personne de vingt-quatre ans, à l'air intrépide, à la taille dégagée, aux cheveux tombant sur les épaules, une petite canne dorée à la main, le chapeau à plumes sur l'oreille, entra dans le cabinet en soulevant une portière, s'avança sur le bout du pied jusqu'à la table du prince, lut, sans qu'il la vît, la lettre qu'il venait d'écrire, la saisit d'un geste rapide, et dit avec fermeté : — Vous n'enverrez pas cela, mon père !

C'était en effet Mlle de Montpensier, cœur aussi brave que Gaston l'était peu.

Celui-ci, tressaillant avec frayeur, n'avait pas retourné la tête, que le papier était dans le corsage de sa fille.

— Et pourquoi donc, Anne-Marie ? lui demanda le prince, qui la prenait volontiers pour conseil.

— Parce qu'il ne s'agit plus pour vous d'être régent, mais pour moi d'être reine de France !

— Encore ces idées ? reprit Gaston avec un sourire sceptique ; quand donc comprendras-tu que c'est impossible ?... Louis XIV aura treize ans demain..., et tu as...

La princesse interrompit vivement son père :

— Qu'importe l'âge des rois et des reines ? Ces considérations sont bonnes pour les bourgeois du Marais. Lisez ce billet, monseigneur...

Et elle tendit au duc un papier contenant ces lignes :

« Mademoiselle, la grande négociation dont m'avait chargée « M. votre père touche à son terme, et se conclura demain, si « Votre Altesse Royale veut bien me seconder. Sa Majesté la reine « semble comprendre enfin que le seul moyen d'assurer l'autorité « de son fils, au moment où il va en prendre possession, est de « réunir, par votre mariage, les deux branches de la famille « royale contre l'ambition du prince de Condé. Que Votre Altesse « achève de s'assurer du cœur de Louis XIV, et je crois pouvoir « l'assurer de sa main dans vingt-quatre heures. »

« ANNE DE GONZAGUE, princesse palatine (1). »

— Oui, oui, continua Gaston, souriant toujours, c'est la vingtième fois que la princesse me donne cette espérance ; j'ai déjà aventuré 200,000 écus pour sa *négociation !*

— Comment ! 200,000 écus ! s'écria Mademoiselle.

— Pardieu ! reprit le duc, crois-tu que de telles ambassades ne coûtent rien ? Mme de Gonzague a un bon de 200,000 écus sur ma cassette et sur la tienne, à toucher, heureusement, le jour de tes fiançailles avec Sa Majesté.

Mademoiselle se mordit la lèvre ; elle se flattait de conquérir par d'autres moyens la main de Louis XIV.

— Enfin, poursuivit Gaston, attendons encore à demain. Tu as ma réponse aux frondeurs, garde-la ; et puisses-tu n'en avoir jamais besoin !

Il renvoya le messager de Gondi avec un billet évasif, et il suivit sa fille pour écouter ses confidences.

Outre sa naissance doublement royale (elle était Bourbon et Orléans), Mademoiselle avait, du chef de sa mère, vingt millions de fortune. Ne voyant donc rien au-dessus d'elle, elle s'était crue fort modeste en rêvant d'abord la main de Condé. Il fallait pour cela que la femme de celui-ci mourût, ce qui avait failli arriver l'année précédente ; mais la jeune princesse s'étant rétablie, la fille de Gaston se dédommagea en visant au trône. Elle reçut alors les hommages de Charles Stuart, fils de Charles Ier, réfugié à Paris avec sa mère. Ce prince eut pour Mademoiselle les dehors d'une passion chevaleresque. Il soupira des mois entiers derrière sa chaise, lui débitant de longues tirades de phébus, et lui racontant des aventures qui n'eussent point déparé le roman de *Clélie*. Elle écoutait avec un intérêt nonchalant les détails de la bataille de Worcester ; comment le vaillant et malheureux fils du monarque anglais, réduit à fuir de province en province, s'était fait jour à travers l'armée de Cromwell, à la tête de cinquante cavaliers ; puis, demeuré seul, était monté sur un arbre, au pied duquel les soldats ennemis jouaient la tête de son père.... « Dans ces périls affreux, il protestait n'avoir jamais songé qu'à Mademoiselle. »

(1) Fille du grand-électeur palatin, qui épousa depuis le frère de Louis XIV. (Voyez son portrait dans notre numéro de juin dernier, page 265.)

Malheureusement, la princesse apprenait, le lendemain, qu'à la suite de ces grands soupirs, Charles Stuart avait convoqué les violons et passé la nuit à danser... Toutefois, elle ne découragea point le prétendant, qui pouvait devenir roi d'un instant à l'autre. Jusqu'à ce qu'elle eût trouvé mieux, elle le tint en haleine par des épreuves successives. Tantôt elle exigeait qu'il prît le train d'une maison royale, et Stuart se ruinait en chevaux, en livrées et en fêtes ; tantôt elle lui demandait d'aller battre Cromwell, et il se disposait à entrer en campagne avec fracas.

Mais un jour, Mademoiselle fut plus froide que de coutume. Ce jour-là, elle avait appelé en jouant Louis XIV son *petit mari*, et Louis XIV l'avait appelée, en jouant aussi, sa *petite femme*. Pourquoi ce jeu ne deviendrait-il pas une réalité ? s'était dit la fille de Gaston. Et elle n'avait plus songé qu'à la couronne de France ; et, dans les réceptions de la cour, elle avait tranché de la petite reine. Anne d'Autriche et Mazarin ne virent d'abord là qu'une plaisanterie ; mais le jeune roi y prit un tel goût, il s'amusa si bien des prévenances de sa cousine, qu'on résolut d'y mettre ordre avant sa majorité. Ce fut alors que le duc d'Orléans, se piquant au jeu à son tour, confia la partie à l'habile princesse Palatine. Il désespéra bientôt de la gagner ; mais, plus sa fille vit d'obstacles, plus elle s'obstina à les vaincre. Il s'agissait de gagner l'époque où Louis XIV sortirait de la tutelle de sa mère. Or, cette époque légale était fixée au 5 septembre 1651. Aux approches de ce grand jour, Anne de Gonzague redoubla d'adresse, et Mademoiselle de petits soins. La première crut avoir ébranlé la régente et le ministre, effrayés des propositions de Condé aux d'Orléans... La seconde se crut assurée du cœur de Louis XIV, et voici pourquoi.

C'était un vieil usage, à la cour de France, qu'au moment de déclarer les rois majeurs, à treize ans, on les dédommageât du peu d'autorité qu'on leur laissait, en leur faisant jouer vingt-quatre heures la comédie du gouvernement. Ainsi, le lendemain, au sortir de son lit de justice, Louis XIV devait choisir des ministres d'un jour parmi ses pages, et une reine symbolique parmi les filles d'honneur, qui lui présenteraient ce qu'on appelait les *bouquets de noces*. Intendante favorite des plaisirs de Sa Majesté, Mademoiselle avait su faire une grave réalité de ce vain simulacre. Dès la veille au soir, en jouant à ce jeu des portraits, qu'elle avait mis à la mode et dans lequel excellait sa malice, elle avait posé sur le tapis toutes les princesses d'Europe qui pouvaient prétendre à la main de Louis XIV, et elle en avait tracé des caricatures si mordantes, que le petit roi n'entendait plus leurs noms sans éclater de rire à leurs dépens. Le jeu avait fini par le portrait de Sa Majesté, écrit de la main de Mademoiselle, et par celui de Mademoiselle, écrit de la main de Sa Majesté. Tous deux s'y étaient prodigué les noms de *petit mari* et de *petite femme*. Ils avaient caché la disproportion des âges sous toutes les fleurs du phébus et du pathos, l'une se faisant plus enfant que le roi, et l'autre se faisant plus adolescent que la princesse. La cousine avait décerné au cousin toutes les qualités des César et des Alexandre (1) : « L'air hardi, fier et agréable, le port noble, majestueux et bien planté, les plus beaux cheveux du monde, le parant mieux qu'un diadème, une taille si accomplie, qu'elle semble au-dessus de toutes les autres, des jambes et des pieds si parfaitement faits, qu'on n'a point de regrets qu'ils soient pour marcher sur nos têtes, etc., etc. » Réciproquement, le cousin avait pétri la cousine de tous les lis et de toutes les roses *sans secondes* du style Rambouillet... Bref, ils s'étaient quittés les meilleurs petits époux du monde, — remettant au lendemain le succès de leur mariage ; et Mademoiselle avait renvoyé Charles Stuart aux calendes grecques, en lui imposant, à brûle-pourpoint, l'abjuration du protestantisme !

Elle croyait, pour le coup, lui demander l'impossible.

Voilà ce que la fille de Gaston raconta à son père, et ce que venait confirmer l'assurance de la princesse Palatine.

Le lendemain matin, à huit heures, Anne d'Autriche, entourée des pairs et des maréchaux de France, se présenta à la porte de la chambre du roi. Celui-ci s'avança jusqu'à la balustrade de son lit, releva sa mère qui s'inclinait, et l'embrassa. Puis il se mit en route pour le Parlement, suivi et précédé de tout le cortége royal. Le grand-écuyer portait l'épée du roi dans un fourreau de velours violet, semé de fleurs de lis d'or. Louis XIV montait un cheval tout caparaçonné d'or, et qu'il maniait avec une grâce et une dignité charmantes. Derrière lui venaient les carrosses des princes et des princesses, au milieu desquels mademoiselle de Montpensier se reconnaissait à sa toilette royale et à son air triomphant. Toutes les rues étaient bordées d'amphithéâtres élevés jusqu'au second étage. Après la messe dite à la Sainte-Chapelle, la cour entra dans la grand'chambre, et le roi prit place sur son lit de justice. Il débita sa leçon avec une majesté singulière :

— Messieurs, je viens vous déclarer que je suis majeur aujourd'hui, et que, suivant la loi de mon Etat, j'en veux prendre moi-même le gouvernement, etc... Le chancelier Séguier annonça « que le nouveau règne étonnerait l'univers par ses merveilles. » La reine déposa ses pouvoirs aux pieds de son fils, en ployant le genou devant Sa Majesté. Tous les princes et tous les officiers vinrent s'y agenouiller à la file, et l'on ouvrit les portes à deux battants pour recevoir les acclamations du peuple.

Jusqu'au soir, les fontaines de la ville versèrent du vin ; l'argent et la viande furent distribués à tous les carrefours, et les feux de joie, le canon, les cloches, les trompettes, entretinrent la joie des Parisiens jusqu'à l'aurore.

Pendant ce temps-là, le Palais-Royal resplendissait de lumières, et toute la cour en fêtait la royauté majeure.

Quand on en vint à la cérémonie des bouquets de noces, une surprise inouïe frappa les yeux de l'assistance. On crut voir entrer, dans la personne des demoiselles d'honneur, toutes les puissances de l'Europe représentées par leurs filles à marier. Electrices de l'empire, princesses d'Angleterre, d'Italie, de Suède, de Hollande, de Cologne, etc., chacune était figurée par son costume, par ses armes et par son bouquet.

Puis, l'auteur de ce coup d'Etat, mademoiselle de Montpensier, s'avançait avec la majesté d'une reine de France, tenant à la main des lauriers, des roses et des lis. La queue de sa robe était portée par un petit page d'Anne d'Autriche, qui avait enlevé cet honneur à ses rivaux en les provoquant en duel, au grand divertissement des serviteurs du palais.

Les moins clairvoyants comprirent, et tous les regards se fixèrent sur Louis XIV.

Les princesses s'approchèrent de lui, l'une après l'autre, et lui présentèrent leurs bouquets. Le roi rendit à toutes le plus gracieux sourire, mais ne reçut aucun de leurs hommages... A chaque bouquet refusé, l'émotion redoublait, et Mademoiselle faisait un pas superbe en avant. Enfin, elle se trouva devant son cousin, et elle lui offrit

(1) Textuel. *Mémoires de Mademoiselle*. Portrait de Louis XIV.

M^lle de Montpensier offrant son bouquet à Louis XIV.

à son tour son bouquet... Toute la cour était immobile, silencieuse, frémissante... Le roi parut hésiter... Puis sa main s'avança ; il saisit les fleurs, y jeta un coup d'œil rapide, et les laissa tomber en détournant la tête...

Le cri de vive la reine ! qui allait saluer la fille de Gaston, s'arrêta étouffé sur toutes les lèvres, et Mademoiselle, stupéfaite, pâle, défaillante, regardant le roi glacé et son bouquet à terre, ne vit plus, à travers ses larmes de honte et de douleur, qu'un sourire ironique sur l'altier visage d'Anne d'Autriche...

Au même instant, sur un signe de celle-ci, une portière livra passage à une blonde enfant, dont le costume et les attributs rappelaient l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, infante d'Espagne, alors âgée de douze ans, la seule figure que Mademoiselle eût exclue de sa royale troupe, à cause de l'horrible guerre allumée entre les deux pays.

— Vous aviez oublié cette princesse ; je m'en suis souvenue, moi ! dit Anne d'Autriche avec dignité...

Et Louis XIV embrassant la jeune fille, accepta son bouquet, composé d'oliviers symboliques.

La cour entière, excepté Mademoiselle, applaudit à ce présage heureux de paix et de réconciliation...

Le lendemain, la fille de Gaston reçut un nouveau message de la princesse Palatine. Il contenait les tiges fanées de son bouquet et le bon de 200,000 écus, que l'ambassadrice renonçait à gagner...

Pour comble de mystification, Charles Stuart écrivait en même temps à Mademoiselle : « qu'il était prêt à lui sacrifier sa conscience et sa couronne en se faisant catholique pour obtenir sa main ! »

La future reine se trouvait entre deux trônes, comme un cavalier entre deux selles...

Anne d'Autriche et Mazarin ne lui avaient donné des espérances que pour amadouer son père jusqu'à la majorité de Louis XIV. Et au dernier moment, ils avaient retourné celui-ci, en le prenant par son faible royal, qui était de montrer sa volonté dans la contradiction d'autrui. Ils avaient feint de lui imposer la main de sa cousine, et l'enfant avait sauté le ruisseau comme l'âne retenu par la queue...

Toutefois, en se croyant assez forts désormais contre la nouvelle Fronde, la reine et son ministre comptaient sans la vengeance de M^lle de Montpensier.

Lorsque, la guerre civile étant reprise, les partisans de Condé redemandèrent au duc d'Orléans les clefs de sa bonne ville, un bataillon d'amazones fringantes s'élança de Paris et arriva aux portes d'Orléans, au moment où Molé en réclamait l'ouverture au nom du roi, qui s'avançait avec son camp sur la rive de la Loire. Le général en ju-

pon de soie montra un ordre signé de Gaston et enjoignant aux magistrats, ses vassaux, de recevoir l'armée des Frondeurs.

Ce général était Mlle de Montpensier, et cet ordre était celui qu'elle avait arraché à son père. Ses maréchales de camp étaient les jolies comtesses de Fiesque et de Frontenac.

Les magistrats hésitant à obéir, la princesse fit à cheval le tour de la ville et ameuta le peuple assemblé sur les remparts; puis elle fit enfoncer une vieille porte par les bateliers, se hissa bravement à travers une ouverture étroite, entra seule dans la place au milieu des acclamations, harangua les notables à l'Hôtel-de-Ville avec une éloquence entraînante, força l'armée royale à reculer jusqu'à Gien, et attendit les troupes rebelles qui venaient d'opérer leur jonction...

Ce brillant coup de main, qui jetait l'oncle du roi en pleine révolte, allait livrer, avec les clefs d'Orléans, la monarchie aux lieutenants de Condé, si un homme ne se fût rencontré au pont de Jargeau, qui, avec deux cents cavaliers, arrêta tout un jour dix mille Frondeurs, les culbuta le soir sur le cadavre de leur chef, et sauva ainsi le roi, la reine et la France, près de tomber au pouvoir de Mlle de Montpensier.

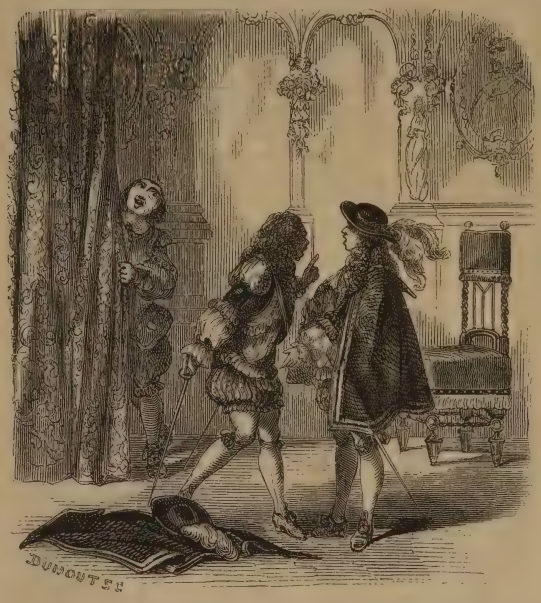
Cet homme était Turenne, revenu pour toujours à son devoir.

Devant ce rival, enfin digne de lui, Condé tira l'épée de Lens contre son roi; et la guerre de la Grande Fronde commença entre ces deux géants.

Mademoiselle, accourue d'Orléans au milieu des rebelles, leur donna pour signe de ralliement une espèce de bouquet de paille qu'elle portait à son chapeau. C'étaient les tiges desséchées de son bouquet de noces, qu'elle se flattait encore d'imposer à son *petit mari* vaincu.

PITRE-CHEVALIER

(Le *Bouquet de paille* prochainement.)



Deux pages de la reine se provoquant pour porter la queue de Mademoiselle.

LA SCIENCE EN FAMILLE. MÉMOIRES D'UN MAITRE D'ÉCOLE (1).

HISTOIRE DE L'AÉROSTAT.

Premiers ballons en France. — Les frères Montgolfier. — Charles. — Un calembour. — Pilâtre des Roziers. — Blanchard. — Le parachute. — Garnerin, Jourdan, Gay-Lussac, etc. — Anciens essais. — Cavallo. — La Folie. — Joseph Galien. — Le père Lana. — Scaliger. — La colombe d'Architas. — Ballons antiques. — Systèmes de direction.

Le jeudi 5 juin 1782, l'assemblée des États du Vivarais était réunie, sur l'invitation des frères Montgolfier, papetiers à Annonay, autour d'un vaste sac de toile recouvert de papier enveloppé d'un réseau de ficelle, le tout reposant sur un châssis de 16 pieds de surface, attaché aux quatre coins par des cordes qui aboutissaient au réseau. Sac, réseau et châssis pesaient environ 500 livres. Cette machine, au dire des deux papetiers, était destinée à aller, au nom de la physique, prendre possession de la région des météores. A la vue de ce triste appareil, MM. des Etats du Vivarais crurent un instant que les frères Montgolfier étaient fous. Cependant, au moyen d'un feu de paille mouillée, allumé sous le châssis, et de quelques ingrédients jetés dans la flamme, le sac se gonfla et s'arrondit en une sphère de 110 pieds de circonférence. Les frères Montgolfier ayant coupé la corde qui retenait le ballon, en moins de dix minutes il s'éleva à plus de 1,000 pieds au-dessus de la tête des spectateurs ébahis. L'enthousiasme succédant à la stupéfaction, MM. des Etats du Vivarais dressèrent procès-verbal de l'expérience en termes pindariques, et bientôt la *Gazette* et le *Mercure de France* apprirent à l'Europe savante que le problème d'Architas, déclaré chimérique par toutes les académies, venait d'être résolu par d'obscurs industriels.

Etienne et Joseph Montgolfier partagèrent la gloire d'une découverte qui devait immortaliser leur nom.

Je n'ai pas besoin de dire quelle sensation produisit à Paris l'expérience d'Annonay. Les guerres de l'Amérique passèrent de mode, et l'on ne s'inquiéta plus que de la navigation aérienne. Les savants faisaient mille conjectures sur la substance mystérieuse, lorsqu'un physicien, nommé Charles, expliqua le mécanisme du ballon des frères Montgolfier, en démontrant que son ascension n'était due qu'à la dilatation de l'air intérieur par le calorique, qui faisait que le ballon gonflé déplaçait une masse d'air d'un poids supérieur à celui de son enveloppe et de l'air dilaté qu'il renfermait. Au lieu d'employer de l'air dilaté par un feu de paille, Charles proposa de remplir un ballon de toile enduit de gomme élastique avec du gaz inflammable (hydrogène), qui, se trouvant plus léger que l'air atmosphérique à la surface du sol, devait produire le même effet, avec cette différence, que l'air dilaté par le feu perd de son élasticité en traversant les couches de l'atmosphère avec laquelle il se met en équilibre de calorique, tandis qu'en employant le gaz inflammable, le ballon doit se soutenir indéfiniment dans les régions atmosphériques dont la densité est égale à celle de ce même gaz. Suivant Charles, la prétendue substance mystérieuse des frères Montgolfier (qu'on a su depuis n'être que du crin et de la laine hachés) n'était qu'une jonglerie indigne de la science, et à laquelle MM. des Etats du Vivarais pouvaient seuls se laisser prendre.

(1) Voyez le numéro de juin dernier

Les Parisiens, heureux de posséder un physicien qui pouvait rivaliser avec les frères Montgolfier, ouvrirent spontanément une souscription nationale, la première qui ait eu lieu en France, et, en deux jours, ils fournirent à Charles les moyens de construire son ballon.

Il en confia l'exécution à un ingénieur nommé Robert, qui le construisit dans un vaste atelier situé sur la place des Victoires. On en fit l'essai après l'avoir rempli de gaz inflammable dans l'atelier même, et il fut décidé qu'on le transporterait, de nuit, tout gonflé d'hydrogène, sur un vaste brancard, dans l'enceinte construite au milieu du Champ-de-Mars, où son ascension devait avoir lieu le lendemain. C'était quelque chose de fantastique que ce ballon gonflé, de 12 pieds de diamètre, porté sur un brancard par quatre hommes précédés de torches allumées et escortés par un détachement du guet à pied et à cheval. Les cochers de fiacre qui se trouvaient sur la route en furent si frappés, que leur premier mouvement fut d'arrêter leur voiture et de se prosterner humblement, chapeau bas, pendant tout le temps qu'on défilait.

Le 27 août 1783, la capitale était sur pied. Comme il n'y avait pas de places privilégiées, princes et ouvriers, duchesses et grisettes attendaient pêle-mêle, avec cette patience qui caractérise la curiosité parisienne, l'heure fixée pour l'expérience. Charles et Robert s'occupaient de remplacer le gaz que le ballon avait perdu dans son voyage terrestre, lorsque tout à coup, près de l'enceinte, un mouvement se fit, et, comme celui produit par la pierre qui tombe au milieu d'un lac tranquille, ondula jusqu'au dernier rang des curieux. C'était Joseph Montgolfier qui avait voulu pénétrer dans l'enceinte réservée, et que Charles avait mis brutalement à la porte. Enfin cinq heures sonnèrent, un coup de canon partit, et aux acclamations d'un peuple entier, l'aérostat de Charles s'éleva en moins de 2 minutes à 500 toises, et se perdit dans les nuages. Une pluie battante ne put dissiper la foule qui saluait frénétiquement les apparitions et les disparitions successives de l'aérostat qu'annonçait de son côté la voix tonnante de l'artillerie des Invalides. Enfin, le ballon ne reparaissant plus, la foule se dissipa lentement. Les plus ardents coururent aux informations pour savoir ce qu'était devenu le ballon national. Le ballon s'était soutenu dans les airs pendant trois quarts d'heure ; mais comme Charles l'avait trop gonflé, la dilatation de l'hydrogène dans les couches d'air moins denses avait occasionné une déchirure à sa partie supérieure, et il était tombé près de la remise d'Ecouen. Les paysans de Gonesse, prenant l'aérostat pour un monstre tombé du ciel, s'armèrent de fourches et de faux, marchèrent sur lui en colonne serrée, le mirent en pièces, et traînaient triomphalement sa peau lorsque les cavaliers arrivèrent pour en recueillir les débris.

La gloire des frères Montgolfier était obscurcie ; tout Paris était pour Charles ; l'Académie des sciences, qui est rarement d'accord avec le public, prit fait et cause pour les montgolfières. Elle fit construire un ballon de 70 pieds de hauteur sur 40 de diamètre, sous la direction de Joseph Montgolfier ; on le remplit de fumée ; Montgolfier n'oublia pas d'y ajouter de la vapeur de laine hachée ; mais, malgré toutes ces précautions, la pluie contrariant l'expérience, le ballon académique, parti d'un jardin du faubourg Saint-Antoine, ne s'éleva pas à 50 pieds, et tomba bêtement sur une maison de ce même faubourg.

L'Académie était consternée, Montgolfier était au désespoir. Pour les consoler, Louis XVI ordonna que l'expérience aérostatique qui aurait lieu à Versailles devant lui serait faite avec une montgolfière. Montgolfier et l'Académie se remirent à la besogne, et, comprenant que les dieux aiment le nombre impair, construisirent, pour l'expérience royale, un ballon de 57 pieds de hauteur sur 41 de diamètre. Ce ballon, lancé à Versailles, le 19 septembre, enlevait une cage dans laquelle se trouvaient un mouton, un coq et un faisan. Il ne monta qu'à 240 toises, et fut tomber dans un carré du bois de Vaucresson, où les gardes le virent descendre lentement. Le mouton, le coq et le faisan ne paraissaient nullement fatigués du voyage.

Cette expérience donna aux montgolfières la supériorité sur les ballons à gaz inflammable, qui montaient plus haut, il est vrai, mais qui se déchiraient toujours par suite de la force expansive de l'hydrogène. Les partisans de Montgolfier firent circuler une estampe représentant le ballon de Charles qui éclate dans les nuages, et le physicien, la bouche béante et les bras tendus, ayant l'air d'attendre son ballon, avec ces deux mots latins : *Carolus expectat*, Charles attend (*charlatan*).

Les partisans de Charles ripostèrent plus ou moins spirituellement, on échangea quelques coups d'épée ; mais bientôt Pilâtre des Roziers annonça devoir s'enlever, en personne, à l'aide d'une montgolfière.

Pilâtre des Roziers était un de ces savants du second ordre, esprit inquiet et entreprenant, fondateur de sociétés scientifiques et littéraires, prêt à demander au martyre l'immortalité à laquelle son génie ne pouvait atteindre. Il fit construire à ses frais un ballon de 70 pieds de hauteur et de 46 de diamètre ; il l'enjoliva de fleurs de lis, y traça le chiffre du roi, l'orna des douze signes du zodiaque, entremêla des soleils et des mascarons, des aigles et des guirlandes, suspendit à cette superbe machine à fond d'azur une galerie circulaire en osier recouverte en toile, et, après avoir enflé son ballon, armé d'une banderole sur laquelle était inscrit : *Sic itur ad astra* (c'est ainsi qu'on s'élève aux astres), il partit, à la garde de Dieu, pour le premier voyage aérien, s'éleva, sans feu ni réchaud, à 200 pieds au-dessus du sol, fut balancé six minutes dans les airs, et descendit tranquillement sur la terre.

A peine descendu, il renfla son ballon, jeta le quintal qui lui faisait contre-poids dans sa galerie circulaire, suspendit dans le vide de cette même galerie un réchaud, se munit de paille, et, prenant avec lui un M. Girond de la Villette, il s'éleva de nouveau à 324 pieds, resta dans l'air autant de temps qu'il eut de paille pour alimenter son feu, et descendit doucement avec son compagnon.

Comme le but principal de l'aérostatique était de fournir à l'homme le moyen de rivaliser avec l'aigle et le condor, les montgolfières revinrent à la mode. Charles fut abandonné comme un prince déchu, lorsqu'à son tour il annonça qu'avec son ami Robert il allait tenter la navigation aérienne dans un ballon rempli de gaz inflammable. L'expérience eut lieu encore au Champ de Mars ; Charles avait eu le soin de ne pas emplir entièrement son ballon, de se ménager une soupape qu'il pouvait ouvrir à volonté pour donner une issue au gaz, et de prendre du lest pour s'alléger au besoin. Cette expérience, qui fit courir tout Paris, rendit à son physicien bien-aimé toute sa popularité. Charles et Robert s'élevèrent, non pas comme Pilâtre des Roziers à 300 pieds au-dessus du sol, mais ils montèrent à plus de 3,000, furent toucher les nuages, descendirent et remontèrent alternativement, et enfin s'abattirent sains et saufs à plus de deux lieues de distance. Dès lors l'aérostat à gaz inflammable fut définitivement adopté, et Charles et Robert firent fortune en construisant de petits ballons de baudruche qu'ils vendaient des prix fous, chaque Parisien voulant avoir son ballon dans sa chambre, et un appareil pour dégager de l'hydrogène à volonté. La mode passa à l'étranger ; l'aérostatique était devenue une véritable frénésie. Les plus grands personnages, les plus belles dames, le duc de Chartres, MM. de Montalembert et de Bellevue, MM^mes^ de Montalembert, de Podenas, de La Garde, montèrent en ballon.

Pilâtre des Roziers se voyant distancé par Charles et Robert, et voulant être au moins le plus courageux des aéronautes, emprunta leur ballon, partit de Boulogne, traversa la Manche et descendit en Angleterre. Bien que l'entente cordiale n'existât pas encore entre la France et l'Angleterre, le pavillon français, qui flottait à la nacelle de des Roziers, fut salué par tous les forts du littoral anglais, et l'accueil le plus splendide fut fait à l'aéronaute, qui revint en France en ballon, rapportant un Anglais et un pavillon britannique pour témoigner de son courage.

Les frères Montgolfier, dont Pilâtre Des Roziers avait été l'un des plus chauds partisans, lui reprochèrent d'avoir abandonné leur aérostat pour celui de Charles. Des Roziers, pour réunir les deux partis, qui divisaient l'Europe entière, imagina de repasser en Angleterre au moyen d'un ballon à demi gonflé avec du gaz inflammable, qu'il dilaterait au moyen d'un réchaud placé dans sa nacelle. Mais à peine se fut-il élevé dans les airs, que, le feu du réchaud enflammant le gaz, le ballon éclata, et le malheureux tomba, comme Icare, dans les flots de la mer.

La catastrophe de Pilâtre des Roziers ne refroidit pas les aéronautes, les expériences se multipliaient. Après avoir trouvé le moyen de s'élever dans les airs, il restait à diriger les ballons. Les mathématiciens déclaraient la chose impossible, attendu que le navigateur aérien ne peut trouver de point d'appui. Toutes les objections de la science n'empêchèrent pas le public de croire à la possibilité d'une chose impossible, par cela même qu'il la désirait ardemment. Il existait une sorte d'extravagant, nommé Blanchard, qui, après avoir vainement cherché le mouvement perpétuel, s'était mis à construire un bateau volant, qui ne volait pas du tout. Lorsque les frères Montgolfier eurent découvert l'aérostat, il abandonna son bateau, se munit d'ailes faisant l'office de rames, enfla son ballon, partit du Champ-de-Mars, en criant au public qu'il allait débarquer à Montmartre, où un excellent dîner l'attendait, et fut tomber à Vanvres, où on ne l'attendait pas.

Blanchard, qui, avec son bateau volant, avait été déjà la risée de tout Paris, voulut prendre sa revanche. Il remonte en ballon, muni d'un vaste parapluie, et, quand il touche aux nuages, il coupe, en désespéré, la corde qui attachait sa nacelle au ballon, et tombe... sain et sauf en parachute !

J'aimerais autant énumérer les tentatives faites pour trouver le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, que de relater tous les systèmes présentés à l'Académie des sciences pour diriger les ballons. Je dirai pourtant que Garnerin crut pouvoir se servir de l'aérostat pour des voyages de long cours, en allant chercher dans les plus hautes régions de l'atmosphère les vents alisés, qu'il supposait exister en sens inverse de ceux qui règnent sur l'Océan.

Je ne parlerai pas non plus des catastrophes qui ont été, pour la plupart, le résultat de l'imprudence des aéronautes. Je me bornerai à citer les services que la tactique et la science ont pu obtenir du ballon.

A la bataille de Fleurus, le général Jourdan se servit d'un aérostat pour connaître la disposition de l'armée ennemie. Gay-Lussac fut chercher en ballon, à 7,000 mètres au-dessus du niveau des mers, l'air qui, analysé par lui, se trouva contenir les mêmes proportions d'oxygène et d'azote que celui pris à la surface du sol dans la cour de l'Ecole polytechnique.

Bien que les résultats sérieux de l'aérostatique se bornent à fort peu de chose, et que la plupart des aéronautes ne soient généralement considérés aujourd'hui que comme des acrobates intrépides, l'invention du ballon serait un titre de gloire pour la France, si cette invention, comme toutes les autres, ne remontait à la plus haute antiquité.

Peu s'en est fallu que la découverte de l'ancien procédé d'Architas, faite en 1782 par les frères Montgolfier et Charles, n'ait été faite à Londres, en 1781, par un physicien nommé Cavallo, qui, après avoir fait enlever des bulles de savon pleines d'hydrogène, comprenant la possibilité d'obtenir l'ascension de corps plus considérables, essaya un rudiment d'aérostat ; c'était un sac oblong, de quatre pieds de largeur, en papier très-fin. Mais heureusement pour nous, l'hydrogène avec lequel il le remplit s'échappa à travers le papier. Alors il se proposa de se servir de baudruche, peau qu'emploient les batteurs d'or, et il serait parvenu à son but ; mais il ajourna son expérience, et les frères Montgolfier prirent les devants.

Il résulte de ce fait que la loi sur laquelle repose l'aérostatique était parfaitement connue des physiciens qui, depuis les expériences de Toricelli et de Pascal, savaient fort bien que l'air était pesant et s'expliquaient, par la différence de la pesanteur des gaz, l'ascension de la fumée et celle de l'hydrogène.

Un sieur de la Folie, natif de Rouen, dans un ouvrage publié en 1775, sous le titre de *Philosophe sans prétention*, avait eu pourtant la prétention d'enlever un globe de trois pieds de diamètre au moyen de l'électricité ; le frontispice de son livre représente un homme dans une espèce de cage garnie de nuages, couronnée par deux globes suspendus en l'air. Mais le système de M. de la Folie se trouvait en rapport avec son nom, et je ne crois pas devoir m'y arrêter.

Un dominicain, professeur de philosophie et de théologie à Avignon, le père Joseph Galien, avait publié en 1755 une brochure intitulée : *l'Art de naviguer dans les airs*. Pour cela, il proposait de construire un vaisseau de bonne et forte toile doublée, bien cirée et goudronnée, couverte de peaux et fortifiée, de distance en distance, avec de bonnes cordes. Ce vaisseau devait être plus long et plus large que la ville d'Avignon, et sa hauteur égale à celle d'une montagne. Un seul de ses côtés devait avoir au moins un million de toises carrées ; ce vaisseau devait, au besoin, transporter dans les airs une armée avec son artillerie et ses vivres pour une année. Le mécanisme de son ascension consistait en ce que l'air étant plus léger au sommet des montagnes qu'aux bords de la mer, en remplissant ce vaisseau avec de l'air des montagnes, il devait nécessairement déplacer, étant sur le sol, une masse d'air d'un poids supérieur à celui dont il était rempli, en ajoutant même le poids de la machine, et c'est précisément pour cela que ce bon père faisait son vaisseau aérien grand comme la ville d'Avignon et haut comme une montagne.

Malheureusement, comme physicien, le père Galien n'était pas de première force ; mais de cette utopie aérostatique, il résulte que la cause principale de l'ascension des aérostats, qui provient de la différence de densité des gaz, était connue dès 1755, et que les frères Montgolfier n'ont eu que l'heureuse idée de résoudre un problème très-simple.

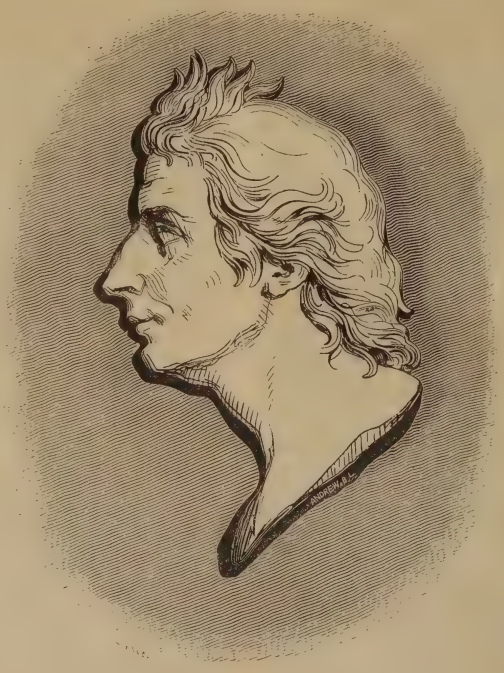
Un siècle avant (en 1670), le père Lana, de Brescia, de la Compagnie de Jésus, publia en italien un livre intitulé : *Dell' arte maestra*, autre traité pour s'élever dans les nuages. Les principaux agents de sa machine consistaient en quatre sphères ou globes de cuivre creux, dans lesquels le vide parfait devait être produit ; leur diamètre était de 20 pieds ; leur surface, selon les calculs de l'auteur, était de 1,232 pieds, et ils cubaient 5,749 pieds 1 tiers (ce qui démontre d'abord que le père Lana avait oublié sa géométrie, ou du moins qu'il ne faisait pas la preuve de ses multiplications). Pour opérer le vide, il fallait remplir entièrement d'eau les ballons, puis les renverser pour faire écouler l'eau et fermer le robinet au moment où elle finissait de s'échapper. Le révérend ne soupçonnait pas que la réaction de l'air empêcherait ses ballons de se vider. Enfin Lana ne donnant à l'épaisseur de son cuivre que 3/68mes de ligne, rend l'exécution des globes absolument impossible. Mais, à part tout cela, c'est-à-dire si les ballons avaient pu être construits, si on avait pu y opérer un vide parfait, si la pression de l'air extérieur n'avait pas dû aplatir le cuivre laminé dès qu'elle n'aurait pas été contrebalancée par la force expansive de l'air intérieur, il est certain que ses quatre globes auraient parfaitement pu enlever le bateau avec sa voilure, tel qu'on le trouve représenté dans l'*Arte maestra*.

Un siècle avant Lana, J.-C. Scaliger, dissertant contre Cardan, au sujet de la colombe volante d'Architas dont parle Horace dans ses odes, indique le moyen de construire cette colombe. « Rien de plus facile, dit-il ; il suffit d'en composer la charpente avec de la moelle de jonc et de la recouvrir exactement avec la pellicule dont se servent les batteurs d'or (la baudruche). Au moyen d'un léger mécanisme on peut donner du mouvement aux ailes. » Scali-

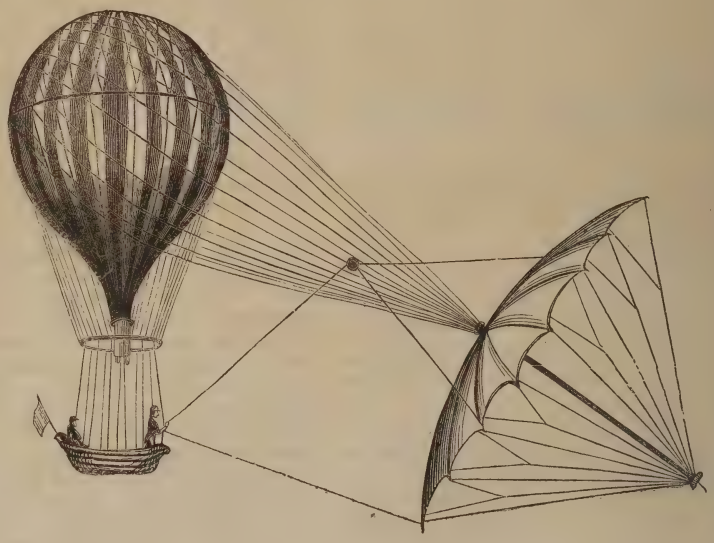
ger a oublié de dire qu'il était indispensable de chauffer l'air intérieur de la colombe avec une allumette lorsqu'on voulait la faire envoler.

Ainsi donc, cinq cents ans avant notre ère, Architas avait trouvé le moyen de faire monter dans les airs un ballon en forme de colombe; car tout porte à croire que les moyens employés par ce philosophe étaient absolument les mêmes que ceux dont se servent aujourd'hui les aéronautes pour lancer leurs ballons. Quant au retour de la colombe, obéissant à la voix d'Architas, c'est évidemment une fable. Toujours, à un fait surprenant, l'imagination ajoute des circonstances impossibles ; mais ce que je crois fermement, c'est que, bien avant Architas, l'aérostat était connu dans ces temps appelés fabuleux, et qui, selon moi, ne sont qu'un vague souvenir d'une grande civilisation perdue, que les poëtes ont appelée le règne des dieux. Ces dragons vomissant des flammes, qui emportaient dans les airs les Cérès et les Médées, n'étaient que des montgolfières primitives; le Vulcain boiteux de l'*Iliade*, qui donne le bras à deux automates pour venir au-devant de Téthis, était un Vaucanson des siècles héroïques. *Rien de nouveau sous le soleil*, comme le dit l'Ecclésiaste.

J.-B. GASPARD,
Maître d'école.



Joseph Montgolfier.



C'est comme à-propos que nous publions aujourd'hui ce curieux mémoire de notre collaborateur. Jamais, depuis Charles et Montgolfier, on ne s'était plus occupé de ballons qu'on ne le fait depuis six mois en France et en Angleterre. Et cependant l'histoire, l'antiquité surtout des aérostats, sont ignorées de la plupart de ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux ascensions aériennes.

Quant à la direction des ballons, on voit que la science de Gaspard n'était guère disposée à en admettre la possibilité. Notre siècle, qui a déjà résolu tant de problèmes, résoudra-t-il encore celui-là? Gaspard en douterait peut-être, malgré les belles annonces qui se font à si grand bruit. Jusqu'ici, presque tous les systèmes de direction aérostatique ont plus ou moins ressemblé à celui dont notre gravure donnera l'idée : une espèce de parachute à l'envers, adapté au ballon et manœuvré comme un gouvernail, avec une combinaison de poulies. C'est évidemment l'enfance de l'art. Un novateur hardi, M. Pétin, s'est engagé à construire une grande locomotive aérienne, enlevée par un assemblage d'aérostats. Quand il passera de la théorie à l'application, s'il y arrive jamais, nous lui consacrerons un nouveau chapitre de l'histoire des ballons.

Un autre aéronaute prétend se borner à fixer son ballon en l'air, et à attendre que la terre, en tournant, place au-dessous de lui le point où il veut arriver, la Chine, par exemple. Quand, avec son télescope, il reconnaîtrait la Tour de porcelaine, il descendrait au milieu du Céleste Empire. Nous croyons qu'il tournerait avec la terre, et qu'il attendrait indéfiniment.

M. Montemayor, de Madrid, promet d'emporter, dans son vaisseau aérien, des laboratoires, des machines, de l'artillerie, etc. Son *Éole* serait une frégate volante. Patience, nous verrons bien.

Gouvernail aérostatique.

L'ESPRIT DES BÊTES (1).

RÉHABILITATION DE L'OURS.

Les ours dans leur fosse, au Jardin des Plantes.

En fait d'esprit, l'ours doit venir après le chien dans notre galerie des bêtes. Celui-là est encore un animal méconnu. La science et la légende lui prêtent une férocité exagérée. Elles se vengent ainsi de n'avoir pu soumettre son indépendance. L'ours est le type de la sauvagerie, qui, pour lui comme pour tant d'animaux raisonnables, est synonyme de la liberté. Que de contes n'a-t-on pas faits sur le caractère et les mœurs de ce philosophe des bois ! Conrad Gessner prétend qu'un ours de la Savoie enleva un soir une jeune fille de seize ans, et l'emporta dans sa tanière, où il la choya comme le père le plus tendre, pour la dévorer sans doute en un jour d'appétit. Cette histoire n'est pas plus vraie que celle de l'ours de la fable, écrasant le jardinier, son ami, pour le délivrer d'une mouche. Quel malheur pour l'ours, que La Fontaine l'ait calomnié en si jolis vers !

La vérité est que l'ours est un des carnivores les moins offensifs et les plus adroits qui se puissent rencontrer, après leur repas, du moins en France, dans les Pyrénées et les Alpes. Nous ne parlons pas de l'ours blanc des pôles, ni

(1) Voyez les Tables des dix premiers volumes, celles des six derniers, et octobre, décembre et juin 1850

de l'ours gris de l'Amérique, qu'il est prudent de ne jamais rencontrer, à jeun ou non. La cruauté de cet animal dans l'esclavage s'explique par son amour indomptable de la liberté. On le dénature, sans pouvoir l'adoucir, en lui enlevant ses droits innés de cueillette et de vagabondage. Ce qu'il met au-dessus de tout, ce n'est pas la chair fraîche ; ce sont les fraises des bois et les alises, qu'il va chercher en escaladant les branches ; et puis le miel dont le parfum le rend capable de tout. De tels goûts sont-ils abominables? Quand il les a satisfaits pendant l'automne, il ne songe plus qu'à rentrer dans sa tanière, pour y dormir deux mois sous la glace et la neige. C'est alors que l'homme vient l'attaquer pour lui enlever sa peau et sa graisse, sa peau dont on fait tant de vêtements et de tapis, sa graisse avec laquelle on fabrique la prétendue *pommade du lion ;* car l'industrie, dit M. Toupinel, abuse de l'homme chauve, au point de lui persuader que le roi des animaux doit sa crinière à ce cosmétique, qui devrait s'appeler en bon français la *pommade de l'ours !*

La préférence de l'ours pour le miel a un autre motif que la gourmandise. L'abeille est son médecin, quand il a des pesanteurs de tête. Il se lance alors dans les ruches, et en même temps qu'il s'y régale, le dard de l'insecte opérateur le guérit en le piquant.

L'ours n'attaque l'homme que poussé par une faim rouge, ou par une légitime défense. Les Romains ne lui livraient pas les martyrs chrétiens, qu'il eût épargnés trop souvent. On sait la plaisanterie favorite d'Héliogabale. Il enivrait ses convives et les réveillait dans les bras velus des ours. L'histoire n'en cite pas un seul de dévoré. Olaus Magnus rapporte que, lorsque les bergers du Nord rencontrent une bande d'ours affamés, ils les charment avec le son de leurs clarinettes, puis les mettent en déroute par un *couac* inattendu et discordant. L'ours est si mélomane qu'il n'achèverait pas son dîner au prix d'une fausse note. Que de marins n'ont eu qu'à se louer des ours, les ont pris pour oreillers, pour bouffons et pour valets de chambre! Un ours bien traité vous enlève votre chemise sans vous effleurer l'épiderme. Les chambellans de Louis XIV n'étaient pas plus obséquieux.

Si l'on vous dit qu'un homme a été étouffé par un ours, soyez sûr que l'hiver était rude et la disette inexorable, ou que cet ours était attaqué, enchaîné ou exploité par cet homme, ou qu'il avait rencontré mal à propos une mère emportant un de ses petits sous chaque bras, dans un passage dangereux.

Les Espagnols de l'Amérique du Sud saluent les ours libres d'un *buenos dias, hombre* (bonjour, l'homme), et s'en font des amis par cette simple politesse.

Les gardes nationales ayant renoncé aux bonnets à poil, renonceront à la chasse des ours inoffensifs.

Quant aux ours captifs, ne vous y frottez pas ; ils vengeraient dans votre sang leur esclavage ! Bornez-vous à admirer leur esprit dans la fosse du Jardin des Plantes, creusée, en 1740, par Buffon, pour la joie éternelle des flâneurs. Regardez ces deux oursons qui jouent en se poursuivant avec toute l'espiéglerie de deux gamins. Il faut les voir se taquiner, se lancer l'eau à la figure, se bouder, se raccommoder, tandis que leur mère gobe les friandises lancées par les passants, et que l'impudence des moineaux vient lui disputer jusque sous ses griffes !

Essayez de l'attraper en lui offrant et en lui retirant tour à tour un gâteau au bout d'une ficelle; elle tournera insoucieusement à l'entour, fatiguera votre patience, et, au moment où vous y penserez le moins, coupera la ficelle et avalera le gâteau, avec la rapidité de l'éclair.

Vers 1842, on voulut tuer un ours du Jardin des Plantes. On lui fit avaler tous les poisons connus ; il les vomit en narguant les empoisonneurs. On essaya l'acide prussique foudroyant; l'ours flaira le pain qui en était imbibé, alla le laver dans l'eau de son auge, et s'en régala huit jours impunément. Il fallut lui céder la palme de la ruse, et l'accabler par la force de dix hommes armés. Fiez-vous donc à l'air stupide et lourd de pareille bête !

C. DE CHATOUVILLE.

AU BORD DE LA MER.

PREMIÈRE PROMENADE.

I. La mer au coucher du soleil. — Un savant. — L'ichtyosaurus. — Le départ. — L'homme de l'an 1850. — Conjectures.

C'était à la fin d'une chaude journée de juillet. Tandis que mon matelot gréait mon canot, et en attendant que le vent et la marée nous devinssent favorables, j'étais au bord de la mer, appuyé sur un cabestan, et je contemplais les magnifiques couleurs dont le soleil couchant paraît l'horizon.

L'air était calme et pesant ; sur la terre on ne sentait pas le moindre souffle ; une faible brise venant du nord passait par-dessus la plage, abritée par les côtes qui ferment la petite vallée de Sainte-Adresse.

D'une maison couverte de chaume une fumée sortait lentement et tout droit, jusqu'à ce qu'elle se perdît dans la brume.

Au large, par le sud-est, le ciel était d'un pâle bleu de turquoise ; la mer, au contraire, était d'un bleu intense et sombre. A l'ouest, le ciel était devenu insensiblement d'un brun lumineux, presque orange. Quelques barques glissaient lentement sur l'eau ; celles qui passaient à l'opposé du soleil avaient leurs voiles, à peine gonflées, teintes de tons vermeils; les voiles, au contraire, des barques qui passaient entre mes yeux et l'horizon se détachaient en noir sur un fond d'or.

La mer était unie, calme et lourde, sous le soleil couchant. Pour la couleur et le poids apparent, on eût dit de l'or en fusion ; la partie un peu plus rapprochée de la terre reflétait les navires, comme s'ils eussent été posés sur un grand miroir étamé d'or, au lieu de l'être de vif-argent.

Un peu plus tard, toutes les couleurs devinrent plus foncées, la faible brise prit un peu plus de force en passant à l'est, de sorte que la surface de la mer se trouva légèrement ridée, et rayée par le soleil de bleu sombre et de jaune lumineux, comme ces belles étoffes de soie à couleurs changeantes que portaient nos aïeules.

La mer baissait, et la partie du sable qu'elle abandonnait, uni, humide et coloré, nous paraissait exactement du sable d'or.

Mes regards furent arrêtés par la silhouette noire d'un homme courbé sous un fardeau, qui suivait lentement le rivage. Il ne tarda pas à approcher de moi, et je reconnus un

vieux savant que j'avais déjà rencontré quelquefois, et qui habitait au fond de la vallée. Ce vieux savant s'occupait presque incessamment à explorer la plage, les falaises et les rochers, pour y trouver des coquilles et des ossements fossiles, branche de la science à laquelle il portait un intérêt tout à fait spécial. La récolte avait été bonne, M. Anthime avait sur l'épaule un sac si plein, que son marteau n'avait pu y tenir, et qu'il le gardait à la main. Il posa son sac par terre, et, s'essuyant le front, s'appuya sur le même cabestan que moi, en me souhaitant le bonsoir.

— Il fait bien chaud, dit-il, et je suis plus chargé que de coutume, ce dont je ne me plains pas. Je lui offris un verre de rhum ou de genièvre; il préféra le genièvre, et j'allai le prendre dans ma cabane, à quelques pas derrière nous. Le genièvre est une assez mauvaise liqueur, dont on boit beaucoup au bord de la mer; quelques personnes ne l'emploient que pour nettoyer le bois des meubles; je crois que c'est là sa véritable destination, et que ce n'est que par extension, abus, catachrèse, qu'on est arrivé à en boire. Toujours est-il que M. Anthime s'en trouva bien, et qu'il resta auprès de moi. Il vida son sac, et remit dedans les diverses pièces qu'il avait amassées, en énumérant ses richesses. Il entassa d'abord avec assez peu de soin des *ammonites* et des *nautiles pétrifiés*; mais il réserva et me montra trois sortes d'osselets gros comme les deux poings, et me dit : — Savez-vous ce que c'est que cela? rien autre chose que trois vertèbres de la queue du fameux ichtyosaurus, animal antédiluvien dont la race est perdue, que je suis en train de reconstruire; il ne me manque plus que cinq vertèbres, la mâchoire inférieure et deux des jambes. Il y a huit jours que je n'avais rien trouvé, mais aujourd'hui la journée a été bonne, non-seulement à cause de ces trois vertèbres que j'ai déterrées, mais plus encore par la conviction que j'ai acquise que mon ichtyosaurus n'est pas le même que celui de Cuvier, ce qui m'assure la très-douce perspective de le voir honorablement placé dans les galeries du Muséum de Paris, avec cette inscription : « Ichtyosaurus Anthimeianus. »

A ce moment mon matelot vint m'avertir que tout était *paré* (prêt), que la marée commençait à *dévirer* (tourner) par le nord-ouest, et que la brise soufflait de l'est; ce qui constituait la réunion de toutes les conditions que nous attendions pour partir.

— Vous allez à la mer? dit M. Anthime.

— Oui, nous allons porter des trémails.

— Combien de temps resterez-vous dehors?

— Trois heures et demie ou quatre heures; nous attendrons le revirement de la marée. Venez-vous avec nous?

M. Anthime cacha son sac dans ma cabane, et mit des paniers et des cordages par-dessus. Nous poussâmes le canot à la mer, et, la petite brise enflant nos voiles, nous nous mîmes en route.

J'étais assis à l'arrière du canot, une main sur la barre du gouvernail, l'écoute de la voile de misaine sur mon genou. Onésime, mon matelot, à l'avant du bateau, avait allumé sa pipe; M. Anthime, sur le banc du milieu, me faisait face, et regardait les falaises, que nous suivions à une certaine distance. — Voyez, me dit-il, c'est sous cette roche qui tient à peine à la terre, et qu'on croit voir tomber à chaque instant, que j'ai trouvé la mâchoire supérieure de mon ichtyosaurus. Tandis que je creusais sous la roche, je pensais qu'elle allait peut-être se détacher, m'écraser et me garder sous sa masse pour un autre savant, dans trois mille ans, quand la misérable époque où nous vivons s'appellera à son tour « le bon vieux temps. » Ce savant, me disais-je, viendra à son tour comme moi aujourd'hui, avec un marteau, pour interroger les couches de la terre et surprendre les secrets enfouis des siècles antérieurs. Comment sera fait ce savant? me demandais-je en creusant toujours; ce sera peut-être une espèce toute différente de la nôtre, et nos squelettes seront peut-être, pour les créatures de ce temps-là, un objet de curiosité, comme sont aujourd'hui pour nous les carcasses antédiluviennes des ichtyosaurus et des plésiosaurus. D'ici à trois mille ans, l'espèce humaine que nous sommes, si usée et si détériorée déjà qu'elle en sera bientôt impossible, aura sans doute été remplacée par une espèce nouvelle et perfectionnée, à laquelle le grand architecte de l'univers, comme disent les francs-maçons, est sans doute occupé à mettre la dernière main. Qui sait si ledit savant ne sera pas couvert de plumes ou de poils? Toujours est-il qu'il rassemblera soigneusement mes os (je désire ne pas lui donner autant de peine que m'en donne l'ichtyosaurus); après de longues recherches et de consciencieuses hésitations, il dira qu'il a retrouvé une race perdue, l'homme de l'an 1850 après l'ère chrétienne. On rira d'abord, les incrédules le bafoueront; mais lui, sans se troubler, achèvera de me reconstruire avec des fils d'archal, et je serai mis sous verre au Muséum d'alors, sous le nom de *homo mas europœus*, et on donnera au savant qui m'aura retrouvé ce qui alors remplacera la croix d'honneur.

Nous étions en vue des signaux d'Octeville. La nuit était venue, et on distinguait difficilement les falaises.

II. — L'HISTOIRE DE SÉNATEUR HORVILLE.

—Voici, dit M. Anthime, la place où on retrouva, il y a quarante ans, le corps brisé de mon cousin Sénateur, le berger; ç'a été une grande histoire dans le pays.

— Les anciens m'en ont parlé, dit Onésime; il s'appelait Sénateur Horville.

—Eh bien! que vous en a-t-on dit? demanda M. Anthime.

— On m'a dit qu'il avait trouvé un trésor, et que les génies, gardiens des trésors, l'avaient étranglé et jeté par-dessus la falaise.

— Oui, c'est tout ce que la première enquête a pu trouver; mais, plus tard, on a su autre chose. Mon cousin Sénateur laçait des filets pour les pêcheurs, et il avait une grande réputation en ce genre d'ouvrage; on disait que les filets lacés par Sénateur étaient les meilleurs filets de la côte.

— Je l'ai ouï dire aussi, interrompit Onésime, mais je ne les regrette pas.

— Vous n'osez pas dire que mon cousin Sénateur était sorcier, n'est-ce pas?

— Dam! monsieur Anthime, ça n'est pas agréable non plus d'avoir un sorcier dans sa famille, un homme qui a commerce avec le diable! ça ne porte pas bonheur, et je ne crois pas que le bon Dieu s'arrange de ça.

— Si j'ai eu par hasard un parent sorcier, j'en ai eu tant d'autres qui ne l'étaient pas, qu'il y a compensation; ainsi, Onésime, vous pouvez parler sans crainte de me chagriner.

—Eh bien! monsieur Anthime, Sénateur Horville faisait de bons filets, des filets solides et des filets *bien péchants*. On dit même qu'avec ses filets on prenait des poissons qu'on n'a pas coutume de trouver dans nos parages; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que tous ceux qui ont pêché avec les filets de Sénateur Horville ont fait une mauvaise fin : ça n'est pas pour autre chose que mon oncle, à moi, s'est noyé sur le banc de Terre-Neuve, à la pêche de la morue.

Et le père de François Alain, pourquoi s'est-il perdu avec son canot sous les falaises d'Autifer? Et le père du vieux Jérôme Sorlier, n'a-t-il pas été tué par la foudre en pleine mer? *Allais, marchais* (allez), les anciens en disent une liste. Et Sénateur, lui-même, n'est-ce pas avec une corde filée par lui-même, qu'il a été étranglé? Non certes, je ne regrette pas de ne pas avoir de trémails lacés par Sénateur Horville.

—Mon cousin était berger, dit M. Anthime s'adressant à moi, mais il s'adonnait en outre à cinq ou six petites professions accessoires. D'abord il laçait des filets; c'étaient là ses deux états honnêtes; mais, en outre, il savait des secrets pour faire réussir les mariages, et pour empêcher les conscrits de tomber au sort. Il guérissait avec des herbes et *des paroles;* c'est aussi avec des paroles qu'il *reboutait* les membres cassés. Il jetait et levait des sorts, et se servait de la baguette de coudrier pour trouver des sources ou des trésors.

— Mais comment restait-il pauvre et berger?

— Le diable, dit Onésime, ne leur permet pas de trouver des trésors pour eux-mêmes. Le samedi soir, ils vont

Sénateur Horville.

au sabbat, et là ils ont toutes les jouissances de la terre; mais le reste de la semaine, il faut qu'ils rentrent dans leur état. C'est pour avoir réservé pour lui la moitié du dernier trésor qu'il a trouvé avec la baguette, que Sénateur Horville a été étranglé.

— Il restait berger, parce qu'il voulait rester sorcier, dit M. Anthime, et dans la pensée des paysans qui croient aux sorciers, ces professions sont inséparables.

Nous étions arrivés à l'endroit où nous nous proposions de mettre nos filets à l'eau, Onésime amena et cargua la voile; puis lui et moi, nous laissant dériver avec la marée, nous *élongeâmes* nos trémails. Le trémail est un filet très-ingénieux. Il se compose de trois nappes de filet placées l'une sur l'autre. Celle du milieu est à mailles fines. les deux autres sont à mailles larges à y passer la tête d'un enfant. Le poisson qui passe, entraîne avec lui une partie du filet à mailles fines et l'entraîne au travers d'une des grandes mailles, de sorte qu'il se prend dans une poche qu'il fait lui-même.

Nos filets placés, il s'agissait d'attendre que la marée cessât de nous être contraire pour le retour. Nous nous écartâmes de nos *applets*, et nous jetâmes l'ancre. Onésime tira notre souper d'un panier: c'était du pain, de la viande froide, du fromage, du cidre et un peu de rhum. Le souper terminé, on alluma les pipes, et M. Anthime reprit son récit.

— Mon cousin Sénateur est le premier qui ait apporté ici l'usage, déjà établi ailleurs, de tanner les filets, c'est-à-dire de les faire bouillir dans une décoction d'écorce de chêne. Cette opération, comme vous savez, augmente beaucoup la durée des filets. Cet avantage, joint à la couleur noire que leur donne le tan et qui ne surprendrait plus personne aujourd'hui, n'a pas peu contribué alors à faire croire que ces filets étaient ensorcelés.

— On dit, interrompit Onésime, que Sénateur Horville connaissait tous les poissons de la mer par leur nom de baptême, leur vrai nom, celui qui leur a été imposé par notre père Adam. Comment un malheureux berquer (berger) aurait-il su ce que savent peu de péqueux (pêcheurs), même les plus anciens, s'il n'avait pas été sorcier?

— Sorcier ou non, il ne put se défendre contre un charme bien dangereux; il avait près de cinquante ans, quand il fut ensorcelé à son tour. Il y avait chez le fermier dont Sénateur gardait les troupeaux une très-belle servante. Le maître n'avait pas été le dernier à s'en apercevoir; mais Cléopâtre..., vous souriez à ce nom; vous voyez qu'Onésime ne sourcille pas; vous êtes cependant depuis assez longtemps en Normandie pour ne pas avoir à vous étonner d'un semblable nom.

— Je ne m'en étonne plus, répondis-je à l'observation de M. Anthime, mais je ne sais pas où on a été chercher les noms excessivement *distingués* de la plupart de nos filles de ferme, le nom d'Onésime, qui est si commun ici, celui du cousin *Sénateur*, qui est ici très-ordinaire, paraîtraient ailleurs fort singuliers.

— Je crois en savoir l'origine, reprit M. Anthime. Ces noms prétentieux sont modernes; on ne les retrouve pas dans l'histoire de la Normandie. La célèbre M^lle^ de Scudéri est née au Havre en 1607; elle a vécu une centaine d'années, et a eu le temps de faire de très-longs romans très-célèbres. Ces romans, qui ont été si fort à la mode dans toute l'Europe, ont dû être l'objet d'une admiration plus grande encore dans son pays. Il est probable que les dames des châteaux, priées souvent d'être marraines des enfants de leurs vassaux et fermiers, auront donné aux susdits enfants des noms pris dans les livres de la célèbre fille du Havre, et ces noms se seront perpétués dans le pays. En effet, rien n'est si commun ici que les noms de Bérénice, d'Arthénice, de Célinde, d'Almalcide. Revenons à Cléopâtre.

Comme le fermier paraissait s'occuper d'elle, sans cependant se déclarer tout à fait, parce qu'elle était réellement belle et d'une beauté imposante, elle lui dit un jour: — Ecoutez, maître Jean Dicquemare, je n'aime pas *faire semblant*. Une fille n'a pas besoin qu'on en dise bien long pour s'apercevoir qu'on lui en veut. Vous avez de l'amitié pour moi; c'est bien. Il me semble, de mon côté, que je ne vous haïrais pas non plus. Eh bien, je suis fille, vous êtes garçon: causez-en avec M. le curé.

Maître Jean Dicquemare dit à Cléopâtre qu'elle était folle, que c'était impossible..., au moins pour l'instant, etc.

— Je comprends, dit-elle, ce que vous voulez dire ; je ne suis qu'une servante, et vous voulez vous amuser de moi et épouser quelque fille de fermier. Les filles de fermier ne sont pas d'une autre espèce que les servantes. Il n'y a que deux espèces de femmes : les belles et les laides. Je suis des belles, c'est ma dot, que le bon Dieu m'a donnée. Voyez si ça vous va ; c'est à prendre ou à laisser.

Maître Jean Dicquemare eut beau prier, promettre, menacer, rien n'y put faire ; aussi, un jour que Cléopâtre cassa une assiette, cette maladresse parut au maître un crime si horrible, qu'il la mit à la porte. Pendant ce temps, mon cousin Sénateur n'était pas moins empressé que le fermier auprès de la belle servante. Elle le considérait comme un puissant sorcier. Il faut croire d'ailleurs qu'il avait de l'argent, et qu'il ne négligea pas de le lui apprendre. Après cela, quoiqu'il ne fût plus jeune, peut-être plut-il à Cléopâtre ou lui jeta-t-il un sort? Toujours est-il qu'elle l'épousa sans en montrer de déplaisir, et qu'on parla, pendant plus de trois mois, des riches dentelles de son bonnet de noces. Maître Jean Dicquemare renvoya mon cousin ; mais comme c'était un habile berger, qui savait des paroles contre toutes les maladies des troupeaux, il trouva dix places pour une ; et personne ne s'étonna de voir Jean Dicquemare perdre dix moutons de la clavelée dans le mois qui suivit l'expulsion de son berger.

Quand Cléopâtre se vit mariée, lorsque surtout, peu de temps après, le fermier, son ancien maître, se maria à son tour, elle devint tout à fait ambitieuse, et voulut marcher de pair avec les plus riches de la commune. Dieu sait ce qu'on disait, et les *potins* (médisances) qu'on faisait en voyant la femme d'un berger, le dimanche, avec des dentelles d'Angleterre et des robes de soie couleur gorge de pigeon! Toutes les femmes la haïssaient, et Cléopâtre était triomphante. Quelques vieilles femmes avaient cependant annoncé quelque chose, dont on attendait la réalisation avec grande impatience. Elles avaient dit que tout l'argent employé à orner comme une châsse la femme du berger ne pouvait pas être pris sur les soixante écus que gagnait chaque année son mari dans son état de berger ; que ce qu'on lui donnait pour les philtres, pour les prédictions, pour les sorts, était de l'argent qui venait indirectement du diable, et que si, par hasard, on aspergeait d'eau bénite quelque partie de la parure de Cléopâtre, qui eût été achetée avec cet argent maudit, la dentelle deviendrait des lambeaux de torchon, l'or du cuivre, etc. Une femme, plus opiniâtre que les autres, sortit un dimanche de l'église derrière la femme du berger, arracha le goupillon de la main du donneur d'eau bénite, assis à la porte, et aspergea Cléopâtre à bout portant et à plein goupillon ; mais il ne se fit aucun changement dans sa parure, ce qui fit penser que l'eau bénite n'était pas bonne.

La vérité est que les vieilles femmes ne se trompaient pas sur un point. Les ressources ordinaires de mon cousin ne suffisaient pas aux désirs sans cesse renaissants de sa femme. Il avait aspiré dans les grands yeux bleus de Cléopâtre un philtre qui le rendait son esclave. D'ailleurs il était si heureux de la voir *brave* et bien parée !

Il paraît qu'alors seulement il se lia avec des contrebandiers, et qu'il trouva dans cette association d'assez gros bénéfices ; aussi Cléopâtre eut une armoire et un buffet en bois sculpté, avec un dressoir tout chargé d'assiettes de faïence, peintes de fleurs rouges et bleues avec des coqs jaunes, et aussi de ces pots dorés et argentés que fabriquent les Anglais, et qui n'entrent en France qu'au moyen de la fraude. Cela marcha assez bien pendant quelques années ; mais Sénateur, obligé, par les exigences de sa femme, de se montrer à son tour plus exigeant envers ses associés, finit par les lasser, et ils se cachèrent de lui pour leurs plus importantes opérations afin de lui dérober la part qu'il voulait rendre trop forte.

Cléopâtre ignorait que son mari se livrât à la contrebande, c'était très-fermement qu'elle le croyait sorcier. Lui ne s'avisait pas de la dissuader ; cette croyance inspirait à Cléopâtre une sorte de crainte respectueuse et faisait une utile compensation aux vingt-cinq ans qu'il avait de plus qu'elle.

Un jour la femme de maître Jean Dicquemare se présenta à l'église avec un éclat inusité : elle et Cléopâtre, quand elles se rencontraient sous les ormes, le dimanche, se regardaient comme se regardent deux femmes qui se rencontrent, c'est-à-dire à la façon de deux guerriers prêts à en venir aux mains, et chacun avide d'examiner les armes et la cuirasse de son adversaire.

La toilette est la cuisine de la beauté. Chaque femme, chaque jour, imagine des ragoûts pour ses charmes qu'elle doit servir le soir à l'admiration affamée des regards.

Cléopâtre Horville.

On peut dire encore que sa beauté particulière est pour chaque femme un sonnet qu'elle retouche tous les jours, et sans cesse elle corrige, elle ajoute, elle efface, puis elle le relit chaque soir.

La Dicquemare avait au cou une chaîne d'or qui en faisait six fois le tour. Cléopâtre, rentrée chez elle après la messe, se livra à un légitime désespoir ; elle arracha et jeta par terre sa mauvaise petite chaîne, à elle, qui faisait simplement le tour de son cou. Quand le berger rentra, il la trouva noyée de larmes. Qu'était-ce, en effet, que la vie désormais, sans une chaîne faisant six fois le tour du cou? Sénateur dut écouter la liste de tous ceux qui seraient trop heureux de donner une pareille chaîne à Cléopâtre. Maître Jean Dicquemare qu'elle avait refusé, disait-elle, pour le vieux Horville, tournait toujours autour

de la maison; elle offrait de gager que, si elle le voulait bien, elle lui ferait ôter le collier à la Dicquemare pour le mettre à son propre cou. Elle ne mangea ni au dîner ni au souper, et elle annonça qu'elle ne sortirait plus de sa maison pour ne pas être humiliée par une femme ayant d'aussi petits yeux et d'aussi gros pieds que la Dicquemare. Elle pria, elle pleura, elle menaça, elle caressa, elle déclara que si elle n'avait pas un collier de six tours pour le moins, elle saurait bien s'en faire un qui n'aurait qu'un tour, mais que ce serait un collier de chanvre; qu'elle se pendrait pour ne plus être humiliée. Si bien que Sénateur promit solennellement qu'elle aurait, pour le dimanche suivant, un collier faisant sept fois le tour du cou, un tour de plus qu'à la Dicquemare. C'est ce collier qui fut la perte de mon cousin Sénateur Horville, et voici comment :

Il n'y avait pas de temps à perdre pour effectuer la promesse. Il alla trouver un fermier de Bléville, vers les Signaux.

— Maître Laignel, lui dit-il, que diriez-vous à un homme qui vous ferait découvrir un trésor dans votre champ?

— Je lui dirais qu'il y a dix ans que je laboure mon champ, que je le fume et l'ensemence, et que je l'arrose de ma sueur; que j'en tire, je crois, tout ce qu'on en peut tirer, attendu que je passe pour savoir mon état.

— Je parle d'un trésor enfoui. Si je vous faisais trouver dans un quartier de terre, dès ce soir, un trésor égal à ce que ce quartier vous produirait en trente ans d'un travail assidu, m'en donneriez-vous bien la moitié?

Le fermier hésita un instant; mais il réfléchit que s'il ne donnait pas la moitié, il n'aurait rien; il promit.

— Eh bien, dit le berger, je viendrai cette nuit avec ma baguette de coudrier. Ayez soin, d'ici là, de ne toucher ni or ni argent; c'est une condition qu'imposent les esprits gardiens des trésors. Ne parlez surtout de rien à personne, votre propriétaire et l'État pourraient réclamer leur part ou nous faire avoir de la peine. Cachez près d'ici deux pelles, deux pioches et deux grands paniers. Un peu avant minuit je serai chez vous, non pas à la ferme, mais sous ce gros pommier dont la tête a été fendue par la foudre. Je pratiquerai quelques cérémonies indispensables. N'arrivez donc qu'à minuit juste, et faites bien attention à ce que je vous ai recommandé; si vous manquez à quelque chose, nous ne trouverons rien, et nous courrons quelque risque d'avoir le cou tordu.

A l'heure convenue, maître Laignel arriva, et Sénateur Horville, mon cousin, prit la baguette de coudrier et commença l'opération. Il marcha dans le champ en tous sens, et la baguette restait toujours immobile dans sa main. Laignel commençait à se désespérer.

— Vous vous serez trompé, Sénateur.

— Rappelez-vous, répondait mon cousin, que je vous ai recommandé le silence. A ce moment, Sénateur Horville arrivait à l'extrémité du champ. Tout à coup la baguette de coudrier s'agita étrangement dans sa main, et se courba vers la terre à tel point que, si elle eût été d'un bois moins flexible, elle se serait rompue. Elle se démena et se tortilla d'une telle force, que mon cousin avait peine à la tenir.

— C'est là, dit-il. Creusons, mais ne prononçons pas une parole, ou nous pourrions encourir la colère des esprits, et être exposés aux plus grands dangers.

Le berger enleva soigneusement par plaques le gazon qui couvrait la terre, et les deux compagnons, saisissant tour à tour les pioches et les pelles, se mirent à travailler avec ardeur. Au bout d'une demi-heure, la pioche de maître Laignel frappa un corps dur, qui *sonna creux*; il pâlit et lâcha la pioche; mais le berger acheva l'opération, et ils ne tardèrent pas à tirer de terre une caisse assez grande qu'ils brisèrent. Ils trouvèrent dedans deux petits ballots scrupuleusement recouverts de toile cirée. Sénateur remit au fond du trou les fragments de la boîte brisée, battit le briquet, et les brûla en prononçant quelques paroles inintelligibles. Puis il recouvrit de terre le charbon, trépigna avec maître Laignel sur la terre replacée dans le trou, et replaqua le gazon qu'il avait enlevé. Ils mirent les deux ballots dans les paniers que le fermier avait apportés, recouvrirent les ballots de feuilles et d'herbe, et rentrèrent à la ferme, que Sénateur Horville ne tarda pas à quitter.

Le dimanche suivant, Cléopâtre Horville parut à l'église avec une chaîne d'or qui faisait sept fois le tour de son cou, *un tour de plus qu'à la Dicquemare*, ainsi que l'avait promis Sénateur. Mais, deux jours après, le berger ne rentra pas. Comme il s'absentait très-souvent la nuit, soit pour la garde de ses troupeaux, soit pour aider aux contrebandiers, sous prétexte de pratiques mystérieuses et de cérémonies de sorcellerie, on n'y fit pas grande attention. Mais, le matin du troisième jour, sa femme, inquiète, se mit en route, et le chercha dans les endroits où il avait coutume de mener son troupeau. Elle ne tarda pas à reconnaître ses chiens, qui vinrent au-devant d'elle; ils paraissaient exténués, les pauvres bêtes n'avaient pas mangé depuis trente-six heures; elle vit les moutons qui broutaient l'herbe et ne manquaient de rien; mais elle ne trouva pas son mari. Jamais cependant il ne quittait son troupeau sans le confier à la garde du petit Maurice Legof.

— Le fils du père Legof, le mareyeur (marchand de poisson)? dit Onésime.

— Non, le mareyeur lui-même, qui alors était un enfant. Ma cousine Cléopâtre, inquiète, effrayée, alla à la ferme à laquelle appartenaient les moutons; on n'avait pas entendu parler de Sénateur. Le maître revint avec elle au champ où paissait le troupeau sous la garde des chiens: on ne vit sur la terre aucune trace de lutte; d'ailleurs ses chiens l'auraient défendu si on l'eût attaqué au milieu de son troupeau.

A l'heure du dîner, lorsque les laboureurs et les garçons revinrent à la ferme, il se trouva que personne n'avait vu le berger. On dîna précipitamment, puis on se dispersa dans les environs pour chercher Sénateur. Deux des garçons suivirent la falaise, et, à Bléville, sous les Signaux, ils trouvèrent le cadavre de mon cousin horriblement brisé. Il avait le cou serré par une corde, et, à un des bouts de cette corde, pendait une baguette de coudrier. Au haut de la falaise, la terre était battue et dure, l'herbe foulée et écrasée; il était évident que ç'avait été le théâtre d'une lutte acharnée.

Maître Laignel parla un peu; on sut qu'il avait trouvé un trésor à l'aide de la baguette de coudrier. On conclut que le berger avait manqué à quelques cérémonies exigées par les lois de la sorcellerie, ou qu'il avait failli en se faisant donner la moitié du trésor découvert; ou encore que son pacte avec l'esprit des ténèbres étant arrivé à son échéance, le diable, pour s'emparer de son âme, avait dû préalablement la faire sortir de son corps, l'énucléer, et que, pour arriver à ce résultat, il avait jeté le berger par-dessus la falaise, trois cents pieds de haut, la hauteur de six maisons. La justice s'en mêla; on informa; l'enquête ne produisit rien. Ma belle cousine Cléopâtre, un an après, épousa un riche fermier, et quitta le pays.

On avait beaucoup parlé de la mort de Sénateur Horville; mais il y avait trois hommes qui n'en avaient rien dit; c'est que ces trois hommes seuls savaient la vérité sur la fin tragique du berger, et qu'ils croyaient avoir de bonnes raisons pour ne pas la faire connaître. Quinze ans après, deux de ces trois hommes étaient morts; le dernier, qui est mort il y a six ou sept ans seulement, se vanta de savoir ce que personne au monde ne savait, excepté lui. Il raconta les détails, bien entendu qu'il ne parla que de la part qu'avaient prise à l'événement les deux morts, et qu'il ne se désigna, quand le fil des incidents l'obligeait à parler de lui-même, que par ces trois mots : « une personne que je ne nommerai pas. » Cette vérité, la voici : Sénateur, je vous l'ai dit, avait indisposé ses associés contre lui par ses exigences; les contrebandiers, sans vouloir se brouiller tout à fait avec lui, parce qu'ils en avaient peur, en qualité de berger jour et nuit dehors, qui voyait tout, d'ancien associé qui savait tout, et un peu aussi de sorcier qui disposait d'un pouvoir surnaturel, les contrebandiers continuèrent à le faire participer aux petites opérations, mais se cachaient de lui pour faire les grosses. Sénateur s'aperçut d'abord de la diminution de ses recettes, et, soupçonnant la cause de ce déficit dans ses finances, il s'était mis en observation. Une nuit, il avait vu ses associés grimper, en rampant, par des chemins où ne passent que les renards et les contrebandiers; il les avait vus creuser un trou dans lequel ils avaient caché une caisse; il avait vu et toutes leurs précautions pour dissimuler les marques de leur travail, et leurs soins pour retrouver la place où ils avaient enfoui leur butin. Convaincu de leur manque de foi à son égard, il avait résolu de s'en venger, et il était occupé à en chercher les meilleurs moyens, lorsque ma belle cousine Cléopâtre annonça la résolution de ne plus vivre sans une chaîne faisant au moins six fois le tour de son cou ! Il fallait se décider; il se décida. Il alla trouver le fermier Laignel, auquel appartenait le champ dépositaire du trésor, et il mit à exécution un plan qui le vengeait des contrebandiers, lui donnait la moitié de leur butin, et augmentait singulièrement sa réputation comme sorcier et chercheur de trésors. Les petits ballots que Laignel et Sénateur Horville emportèrent à la ferme contenaient des dentelles et des étoffes anglaises, dont l'importation était alors si sévèrement prohibée,—on était sous l'Empire,—ce qui leur donnait une très-grande valeur. Le lendemain, les fraudeurs revinrent chercher leur trésor; ils creusèrent, et ne trouvèrent que les planches du coffre réduites en charbon. D'abord ils pensèrent s'être trompés, mais c'étaient bien là leurs remarques et leurs *amers*. Alors ils pensèrent qu'il pouvait bien y avoir là une vengeance de Sénateur; mais ils pensèrent d'abord qu'il s'était vengé en franc sorcier; que, pour les punir de l'avoir exclu du partage, au moyen de sortilége et avec l'aide du diable il avait brûlé leurs marchandises dans le sein de la terre. Aussi ils furent terrifiés, et convinrent ensemble de se réconcilier avec lui. Mais le juif parla, et l'ardeur de la vengeance succéda à la crainte. Un d'eux alla, le soir, trouver le berger qui gardait son troupeau, et feignit de vouloir lui parler d'une affaire où il devait avoir sa part. Tout en causant, il l'entraîna loin de ses chiens, jusqu'à l'endroit où les autres contrebandiers étaient couchés sur l'herbe.

— Sénateur, dit l'un d'eux, il s'agit d'une bonne affaire.

— Comment se fait-il alors que vous m'en parliez ? reprit mon cousin; depuis quelque temps je ne suis plus votre associé que lorsqu'il s'agit de quelques mauvais paquets de cigares.

— C'est que les bonnes affaires ne viennent pas tous les jours; mais cette fois c'est du *dru* : des dentelles et des étoffes anglaises. Nous avons fait prévenir le juif, il va arriver; crois-tu qu'il nous achète les dentelles et les étoffes ? — Je le crois. — Alors nous allons aller déterrer ces ballots. — Où sont-ils ? — A deux pas d'ici, dans le champ à maître Laignel, près des Signaux de Bléville. — C'est trop loin; je ne puis abandonner mes bêtes.— Est-ce que tu ne vas jamais par là ? — Pourquoi me demandes-tu cela ? — C'est que tu pourrais y conduire ton troupeau. — Je ne le fais pas voyager la nuit.

— Allons donc ! comme si nous ne savions pas qu'avec trois paroles tu peux endormir tes moutons et les enchaîner à la place où ils paissent ? Il faut que tu viennes avec nous, nous avons besoin de toi.

— Vous n'avez pas eu besoin de moi pour enfouir des ballots.

— C'est vrai; mais en ce moment, pour ce que nous avons à faire, nous ne pouvons pas nous passer de toi.

— Qu'avez-vous donc à faire ?

— Nous avons à te tuer, si la place est vide.

— Ne plaisantez pas; il pourrait bien se faire que la place fût vide; car, persuadé que vous me trompiez depuis quelque temps, j'ai fait des conjurations et j'ai jeté un sort sur vous et sur vos barques; et si mes sortiléges ont réussi, ce que vous avez pris depuis doit être réduit en cendres et en charbons.

— Pas mal inventé, c'est ce que nous avions cru aussi... d'abord; mais il faudrait que le juif n'eût pas parlé et eût mieux gardé le secret que tu lui avais si bien recommandé.

A ces mots, un des contrebandiers, et on pensait généralement que c'était « *la personne* » que le narrateur n'avait « *pas besoin de nommer* », lui passa rapidement au cou un nœud coulant, et du même coup l'étrangla, sans qu'il pût jeter un cri. Un d'eux s'était muni d'une baguette de coudrier qu'on attacha à un bout de la corde, après quoi on jeta le corps inanimé de Sénateur Horville par-dessus la falaise.

III. — Le retour. — Le lever de la lune. — Le brasillement de la mer. — Explications de ce phénomène.

A ce moment, la lune montait derrière les côtes d'Ingouville. On ne vit d'abord que la moitié de son disque, qui semblait s'appuyer sur la colline; et bientôt elle monta lentement, large et rouge. Mais le temps était orageux, comme on avait pu le prévoir au coucher du soleil, et d'épais nuages ne tardèrent pas à la voiler. De temps en temps elle glissait entre deux nuées de pâles faisceaux de lueurs sur la mer. Comme la marée avait changé, nous appareillâmes pour retourner à terre. Nous avions bien pris nos *amers*. D'un côté, nous voyions la tête d'un pommier de la ferme de Courchet; de l'autre, un des deux feux de la Hève nous cachait entièrement l'autre. Nous savions qu'en nous remettant le lendemain dans la même position nous serions sur nos filets. Nous nous mîmes en route en gagnant le large, car nous ne pouvions regagner Sainte-Adresse qu'en courant des bordées. Nous fûmes alors témoins d'un admirable et singulier spectacle. La mer, comme il arrive parfois dans des temps orageux, commença à brasiller; les petites lames, qui se développaient lentement et se brisaient au rivage, au lieu de se diviser en écume blanche, semblaient rouler du soufre allumé. Bientôt la mer fut toute parsemée de grandes

taches lumineuses et phosphorescentes comme des étangs de feu. Le canot à la voile laissait derrière sa quille un long sillage de feu. Pendant que M. Anthime et moi nous admirions ce grand et étrange aspect, Onésime maugréait contre le brasillement de la mer.—Notre pêche est faite, disait-il. Ce que nous tirerons de l'eau demain, ou est déjà pris, ou se prendra à l'aube du jour.

— Et pourquoi, demanda M. Anthime ?

— Pourquoi ! reprit Onésime. Regardez le pourquoi, et il plongea dans l'eau un lanet (sorte de filet à manche de bois), et les mailles nous représentèrent un filet de feu, ou un grillage de fil d'archal rougi au feu.

— Vous savez maintenant pourquoi nous ne prendrons rien, dit Onésime. Le poisson qui se promène au fond de la mer voit parfaitement le filet, et se dit : tiens, un trémail ! et naturellement il s'en détourne et passe à côté.

Ce discours fini, Onésime se coucha en rond sur le tillac d'avant du bateau. L'arrière est la place d'honneur, et il la réservait à M. Anthime et à moi. Puis il se fit un oreiller avec un cordage, et s'endormit.

— Sait-on bien, demandai-je à M. Anthime, les causes du phénomène que nous admirons ?

— Les uns, répondit M. Anthime, attribuent cette lumière à une matière phosphorique huileuse produite par la dissolution des corps en décomposition dans la mer. D'autres en font honneur à des insectes lumineux, des scolopendres de mer, ou lampodes. On en trouve, en effet, quand la mer brasille, sur les algues ou sur les varecks et autres plantes marines que la mer rejette. Un de ces insectes, écrasé sur du papier, y dépose une traînée de matière phosphorique bleuâtre et transparente. Cette matière azurée et lumineuse paraît avoir les mêmes qualités que l'huile et la graisse, car elle ne se mêle pas intimement avec l'eau. Une troisième opinion est que non-seulement ces insectes sont lumineux, mais encore qu'il s'échappe de leur corps une liqueur huileuse et phosphorique qui s'étend sur l'eau. Divers physiciens n'admettent pour cause qu'une matière, si on peut s'exprimer ainsi, qui a une analogie directe avec l'électricité. Néanmoins on voit les animalcules au microscope. Ce sont de petits polypes à peu près sphériques, presque aussi diaphanes que l'eau, ayant environ un quart de ligne de diamètre.

A ce moment, nous abordions. Onésime réveillé sauta à terre. Nous hissâmes le canot sur la grève, et nous arrachant avec peine au spectacle splendide de cette mer embrasée, nous nous séparâmes pour aller prendre quelques heures de repos, car nous comptions aller relever nos filets de bonne heure. Je n'ai pas besoin de dire que M. Anthime n'oublia pas son sac et ses vertèbres d'ichtyosaurus.

Alphonse KARR.

(*La deuxième promenade prochainement.*)

LA VENDANGE A CAPRI.

Le soleil d'automne dans les ruines, d'après Paul Bril.

La Vendangeuse de Capri, d'après le tableau de M. Rodolphe Lehmann.

Tandis que vous vous préparez à peine, en France, à recueillir vos vins de Bordeaux et de Bourgogne, fort compromis par les orages, la vendange s'achève sur le sol italien, cet enfant gâté du soleil, et j'y assistais hier dans l'île de Capri (ou Caprée), au bout du golfe de Naples.

Je voudrais vous rendre ce tableau magique en quelques lignes, qui suffiraient à vos habiles artistes pour deux gravures admirables.

J'errais avec mon *cicerone* au bord de la mer. Le soleil précurseur de l'automne se couchait dans les flots embrasés, jetant un dernier rayon d'or à travers les ruines des douze palais de Tibère, peuplées aujourd'hui de pêcheurs, de bergers et de chèvres sauvages. Imaginez-vous un tableau de Paul Bril. Tout à coup, à vingt pas des flots endormis, entre deux coteaux rocheux, festonnés de pampres traînants, une bande de vendangeuses nous apparut, chacune portant sur la tête une urne de forme antique, pleine de branches coupées sur les ceps et chargées de grappes d'énormes raisins. Celle qui conduisait la troupe me rappela la superbe *Grazia*, de M. Rodolphe Lehmann, tant admirée au Salon de 1843. Grande et forte comme les anciennes races d'Italie, elle marchait d'un pas grave et mesuré, relevant d'une main sa jupe rouge, et soutenant d'un bras nu son fardeau pittoresque. Ce bras semblait détaché d'une statue de Michel-Ange. Son tablier dentelé se drapait au-dessous de son corsage noir, échancré sur une chemise brodée au collet, et qui laissait voir un rang de grosses perles à son cou. Ses cheveux noirs et abondants encadraient l'albâtre mat de ses joues et tombaient par derrière, en cascade luisante, jusqu'à la moitié de sa haute taille. Je rougis d'une honte patriotique, en comparant cette mâle et simple beauté, aux paysannes travesties en grisettes qui récoltent nos raisins dans la boue des collines de Châblis ou de Saint-Estève. Mon humiliation redoubla quand je goûtai le raisin de la majestueuse Italienne. Je reconnus le nectar qui fit oublier sept ans à Tibère toutes les délices de Rome. La vendangeuse nous raconta avec quelles précautions ce jus, qui déjà s'écoulait en larmes sur les grains, était exprimé, pressé et conservé, pour former un petit nombre de bouteilles, contrefaites par milliers à l'usage des palais crédules...

Puis, la bande qu'elle conduisait reprit sa marche, et je poursuivis la mienne avec mon *cicerone*.

— C'est ici, me disait-il à chaque ruine de palais, couverte de myrtes et d'amandiers, c'est ici que Tibère consultait son astrologue Thrasille sur la mort attendue de sa mère ; ici qu'il proscrivait Julie, sa femme, Agrippine et ses enfants ; ici qu'il chargeait Macron de faire étrangler Séjan par les sénateurs et les sénateurs par eux-mêmes ; ici qu'il dévorait un repas de vingt mille sesterces, en condamnant Drusus à mourir de faim...

— C'est ici enfin, dis-je à mon tour, qu'il apprit l'exécution sur la croix de l'Homme-Dieu, qu'il frappait comme esclave rebelle, et qui allait faire surgir un nouveau monde des débris que nous foulons avec ces vendangeurs.

Capri, septembre. X. X.

CHANSONS NOUVELLES SUR DE VIEUX AIRS,

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

SOUS LE ROI DAGOBERTS.

Sous le roi Dagoberts
Tout allait, dit-on, de travers.
Chacun à son métier
Vaquait sans honte et tout entier.
Le ministre Eloi
Eclairait son roi;
Le peuple envers Dieu
Remplissait son vœu...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

A la voix des parents,
Fille et garçon, petits et grands,
Soumis à leur aspect,
Obéissaient avec respect.
Aux vieillards tremblants
Sous leurs cheveux blancs
On rendait honneur,
Qui portait bonheur...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

Les hymens si maudits
Alors étaient des paradis;
Sous le nœud conjugal,
Le cœur battait toujours égal.
Point de froids maris,
D'amours incompris;
Les époux entre eux
Vieillissaient heureux...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

L'honneur, ce vrai trésor,
Se plaçait au-dessus de l'or;
Amasser à tout prix,
C'était amasser le mépris.
Soldat et nocher
S'en allaient chercher
Des drapeaux vaincus,
Et non des écus...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

Chacun à l'amitié
De ses biens offrait la moitié.
L'emprunt sans intérêt
Faisait la sûreté du prêt.
Le riche au vilain
Partageait son pain,
Ou de son manteau
Jetait un lambeau.
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

On ne voyait alors
Ni marchands, ni valets retors,
Ni coquettes sans foi,
Ni talents de mauvais aloi.
Femmes se taisaient,
Filaient ou cousaient;
Hommes travaillaient
Plus qu'ils ne parlaient...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

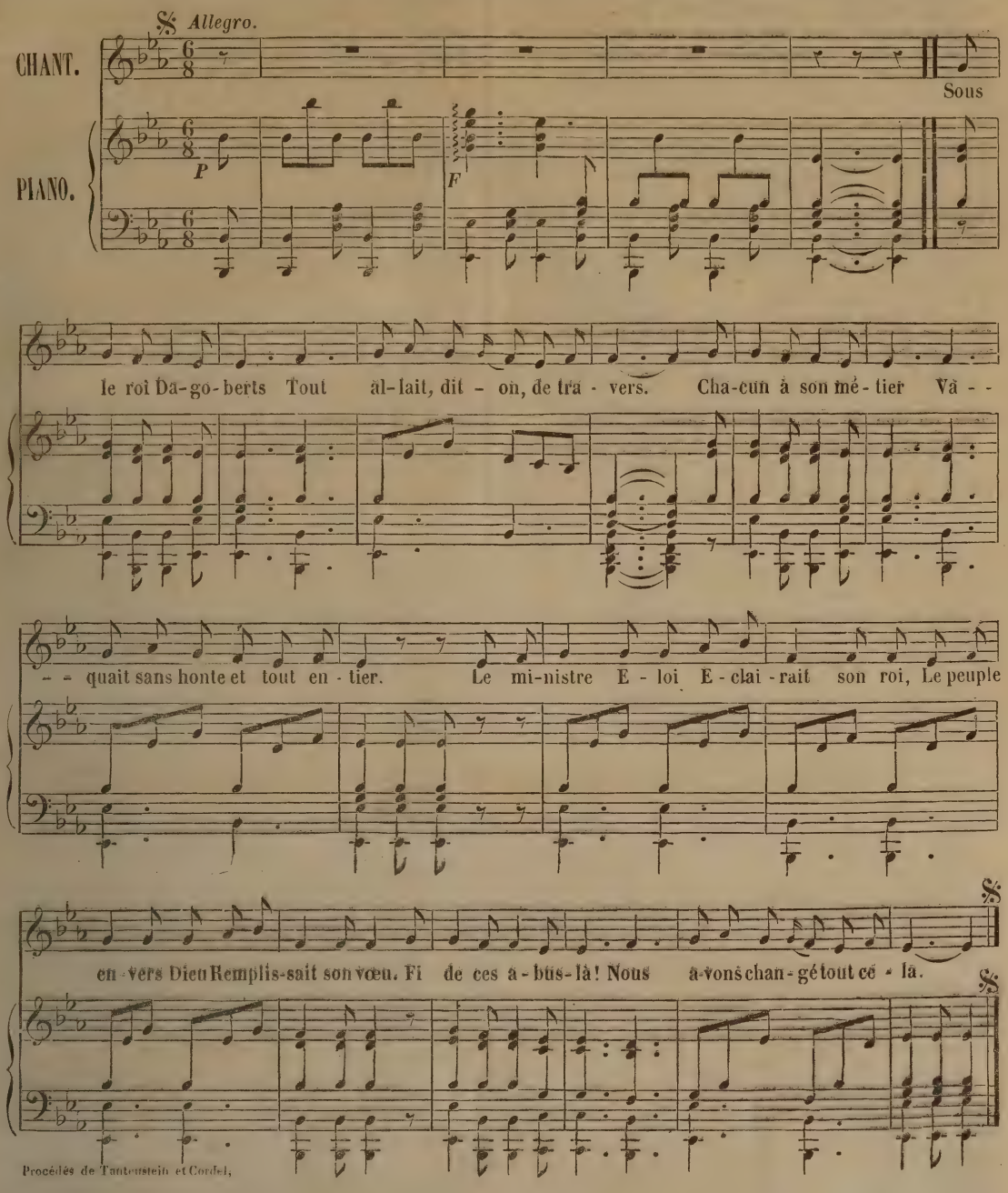
Notaire et procureur
De la chicane avaient horreur.
Le malade alité
Par le docteur était renté.
Régime et discours
Etaient clairs et courts;
Guérison, procès
S'arrangeaient sans frais...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

Lorsque de sa maison
On quittait l'étroit horizon,
A l'ombre du clocher
Le soir on revenait coucher.
Broîment en wagon,
Culbute en ballon,
Paquebots sombrés,
Etaient ignorés...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

Tout pour l'éternité
Était construit et cimenté;
Les toits, de temps en temps,
N'écrasaient point leurs habitants.
Draps, bure et velours,
Tenaient bon toujours;
Les gouvernements
Duraient huit cents ans!...
Fi de ces abus-là!
Nous avons changé tout cela!

Du bon roi Dagoberts
Sans nous ramener les travers,
Qui nous rendra jamais
L'honneur pur et la douce paix,
Les hymens bénis,
Les époux unis,
Les enfants soumis
Et les vrais amis?
O grand siècle du droit!
Veux-tu te remettre à l'endroit?

UNE PERRUQUE.



ÉGLISES DE FRANCE. LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

En 1220, Evrard de Fouillay, quarante-cinquième évêque d'Amiens, posait la première pierre de sa cathédrale. En 1288, le plus beau monument religieux de la France était terminé. Il avait donc coûté près d'un siècle de travail; mais ce n'était pas trop pour sa grandeur, sa richesse et sa solidité. Ouvrage de Robert de Luzarches, de Thomas et Renault de Cormont, c'est une de ces merveilles de l'art que la plume est impuissante à décrire. Le crayon le plus riche et le plus patient y suffit à peine. Et puis les chiffres ont ici leur éloquence poétique. La longueur de l'édifice est de 415 pieds dans œuvre. La nef a 42 pieds de large et 132 de haut. Du pavé au coq, les uns comptent 383 pieds, les autres 402. Débat perdu dans les nuages!.

La façade présente trois porches et deux tours qua-

drangulaires, jointes par des galeries à jour d'une élégance admirable, avec une grande rose en dentelle de pierre au milieu ; le tout décoré des ornements les plus finis de l'architecture gothique : statues innombrables, ogives, trèfles, dentelures, colonnettes, arêtes, découpées et fouillées avec une patience minutieuse. Les bas-reliefs symboliques du moyen âge y fourmillent. Outre la flèche en bois qui domine le centre de l'édifice, et dont la gracieuse légèreté cède à l'action du vent, sans perdre son équilibre, l'église est flanquée d'une multitude de clochetons, qui lui forment un cercle de sentinelles aériennes.

L'intérieur est plus merveilleux encore. L'ensemble paraît immense, et le regard se perd dans les détails. La délicatesse des piliers, la hardiesse des retombées de la voûte, la galerie circulaire et ses vitraux éblouissants, forment un tableau qui tient du prodige.

Notre première gravure, si pittoresque d'ailleurs, prouve à quel point cette église réclame un déblayement comme celui qui vient de dégager Saint-Eustache, à Paris.

Notre seconde gravure représente les magnificences du chœur et les perspectives des nefs. Un coup d'œil les fera mieux juger que toutes les descriptions. Nous citerons cependant la dentelle exquise des stalles, la gloire et ses décorations splendides, les compartiments si variés des roses; le génie funèbre, connu sous le nom d'enfant *pleurer ;* le mausolée en marbre blanc du cardinal Hémart ; les tombes en cuivre des évêques de Fouillay et d'Eu ; les groupes étranges de saint Firmin et de saint Jean, et la chaire si légèrement portée par les Vertus théologales.

Le cardinal Jean Delagrange, ministre de Charles V ; le chanoine Delamorlière, auteur des *Antiquités d'Amiens ;* le chantre de *Vert-Vert*, Gresset, et le colonel espagnol Hernand Teillo, reposent dans la basilique amiennoise. Voici l'histoire de ce dernier, triste chapitre de la nôtre.

Henri IV faisait sa grande guerre à Philippe II, roi d'Espagne. Le colonel Teillo vint avec ses Castillans assiéger Amiens. Après avoir inutilement employé la force, il eut recours à la ruse, et prit les soldats français par leur faible. En parcourant un jour les villages voisins, un cavalier espagnol remarqua que tous les paysans oubliaient les maux de la guerre en jouant aux noix. Il en acheta un grand sac, l'apporta sur son cheval au colonel et lui dit : Voici de quoi prendre Amiens ! Le colonel lui promit un sac d'argent s'il réussissait, et lui donna une poignée

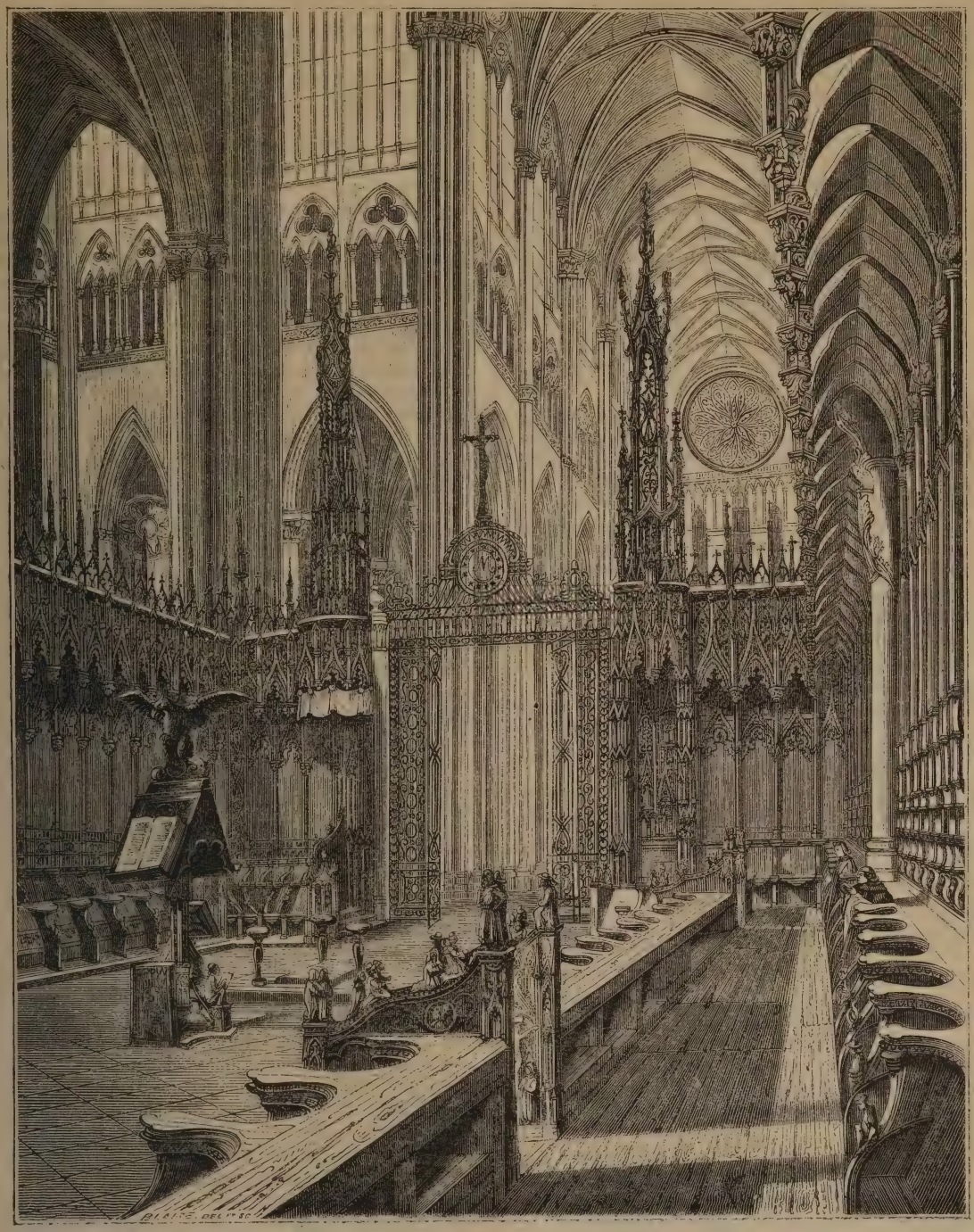
Vue d'Amiens. La cathédrale, prise du canal de la Somme.

d'hommes déterminés pour exécuter son stratagème...

Le soir même, les Espagnols, armés de leurs provisions de noix, vont rôder près de la porte de la ville. Ils y répandent adroitement les noix fallacieuses, et voient de leur embuscade les gardes amiennois s'élancer sur l'étrange appât, d'abord un par un et avec précaution, puis

en plus grand nombre et à plus grande distance, puis tous enfin, au mépris de leur consigne et de leur propre sûreté... Les Espagnols profitent du moment, culbutent leurs ennemis épars, arrivent à la porte sans défense, s'en emparent d'un coup de main, font un signal convenu..., et bientôt la ville entière, inondée de Castillans, se croit trahie et tombe en leur pouvoir.

Henri IV vint en personne arracher sa conquête au



Intérieur de la cathédrale d'Amiens. Vue prise du chœur.

colonel Teillo ; mais cette proie, qui n'avait coûté qu'un sac de noix à celui-ci, coûta au roi de France un long siége, des prodiges de valeur et des sommes considérables. — Ventre saint-gris ! dit le Béarnais aux Amiennois, en rentrant au milieu d'eux, ne vous amusez plus aux bagatelles de la porte ! P.-C

ÉTUDES MILITAIRES.

LOUIS JACQUOT.

Il y a quelques années, j'étais chez l'un de nos plus célèbres généraux. C'était le soir, et, quoique ce ne fût pas un jour de réception, plusieurs personnes étaient venues lui faire visite. Nous étions assis devant le feu, et nous causions tout à fait intimement, lorsqu'on annonça M. Louis Jacquot, et nous vîmes entrer un jeune officier de marine de la tournure la plus distinguée. La singularité de ces noms contrastait tellement avec ses manières, l'accueil que lui firent le général et sa femme fut si affectueux, que l'attention de tout le monde se porta sur lui.

Ce premier mouvement amena un examen de la personne de M. Louis Jacquot, qui lui fut en tout favorable, car c'était un beau jeune homme de vingt-deux ans tout au plus, ayant ce teint brun qu'on gagne à la mer, l'œil noir et grand, et l'air franc et décidé d'un brave garçon; mais ce qui n'était pas moins remarquable que sa personne, c'était sa toilette.

Quoiqu'il soit difficile de faire grand étalage d'élégance avec un uniforme d'enseigne, celui de M. Jacquot cependant était si bien taillé et si étroitement agrafé qu'il était impossible de ne pas s'en apercevoir. Il fallait que ce jeune officier eût en lui quelque chose de bien intéressant, car cette inspection qu'on fait d'une personne qui entre dans un salon se prolongea pour lui plus longtemps que cela n'arrive de coutume, et, par un hasard assez ordinaire, les regards de chacun s'arrêtèrent sur une partie de son costume tout à fait en désaccord avec le reste. En effet, au chapeau d'un feutre noir et bien lustré que M. Jacquot tenait à la main, était attachée une vieille et petite cocarde tricolore passablement flétrie et crasseuse.

Le général s'aperçut de cette remarque; il la fit observer tout bas à sa femme, qui lui répondit par un doux sourire, et M. Jacquot, qui vit ce mouvement, devint rouge jusqu'au blanc des yeux.

Ce n'était ni le rouge de la honte ni celui de la confusion qui monta au visage du jeune officier, mais celui d'un modeste embarras; et le général, le voyant ainsi troublé, lui tendit la main, en lui disant :

— Tu es un brave garçon, Louis.

La femme du général lui tendit aussi la sienne, que le jeune homme baisa avec une vive effusion de respect et de tendresse.

Cette petite scène nous avait tous intéressés, mais personne ne songeait à en demander l'explication. Cependant l'arrivée de ce jeune militaire avait interrompu la conversation, et chacun semblait embarrassé de la reprendre, lorsqu'un vieil officier, qui toute la soirée était demeuré assez silencieux, se lève tout à coup, et dit d'une voix rude :

— C'est donc là votre Jacquot, général? et voilà la vraie cocarde?

Et, sans attendre de réponse, il prit le chapeau des mains du jeune homme et se mit à la considérer attentivement : on eût dit qu'il avait envie de la baiser, et une larme roula de son œil sur sa moustache pendant qu'il la regardait.

Ce nouvel incident détermina la curiosité de chacun; on se leva, on examina cette mystérieuse cocarde, et quelques personnes s'étant approchées du général, elles lui demandèrent l'explication de tout cela.

— Ah! dit-il, c'est une histoire assez simple.

— C'est une histoire magnifique! reprit le vieil officier; si madame la générale voulait la raconter à ces messieurs et à ces dames, je suis sûr qu'elle les ferait fondre en larmes.

On insista, le général y consentit, le jeune officier se résigna à être ainsi mis en scène, et voici ce qui nous fut raconté :

Lors de l'entrevue de Napoléon avec Alexandre, le premier de ces deux empereurs voulant montrer à l'autre les troupes qui l'avaient vaincu, une grande revue eut lieu. Napoléon parcourait avec complaisance les rangs de sa vieille garde, lorsqu'il s'arrêta tout à coup devant un grenadier qui avait au visage une cicatrice qui partait du front et descendait jusqu'au milieu de la joue. Il le regarda un moment avec orgueil, et, le désignant du doigt à l'empereur Alexandre :

— Que pensez-vous, lui dit-il, de soldats qui peuvent résister à de pareilles blessures?

— Que pensez-vous des soldats qui les ont faites? répondit Alexandre avec une heureuse présence d'esprit.

— Ceux-là sont morts!... dit le vieux grenadier d'une voix grave, se mêlant par ce mot sublime à la conversation des deux plus puissants monarques du monde.

Alexandre, dont la question avait embarrassé Napoléon, se tourna alors vers lui, et lui dit avec courtoisie :

— Sire, vous êtes partout vainqueur.

— C'est que ma garde a donné, répondit Napoléon, en faisant un geste de remerciement à son grenadier.

Quelques jours après cette entrevue, Napoléon se promenait dans les quartiers de sa garde, pensant peut-être à la conquête de l'Espagne, ou peut-être au vieux grenadier qui l'avait tiré d'embarras, lorsqu'il l'aperçut assis sur une pierre, les jambes croisées l'une sur l'autre, et faisant danser sur son pied un petit marmot d'un an ou deux tout au plus. L'Empereur s'arrêta devant lui. Mais le vieux soldat ne se leva pas de son siége; il lui dit seulement :

— Pardon, mon Empereur; mais, si je me levais, Jacquot crierait comme un fifre du roi de Prusse, et ça vous contrarierait peut-être?

— C'est bien! dit Napoléon. Tu t'appelles Jacques?

— Oui, mon Empereur, Jacques; et c'est ça qu'on nomme le petit Jacquot.

— C'est ton fils?

— Non, mon Empereur; sa mère était une brave cantinière à qui un coquin de Houlan donna, il y a deux mois, un coup de sabre sur la nuque, pendant qu'elle versait une goutte d'eau-de-vie à un pauvre ancien, son mari, qui venait d'avoir une jambe emportée. Ça fait qu'elle est morte, et que l'enfant est orphelin.

— Et tu as adopté l'enfant?

— Moi et les autres. Nous l'avons retrouvé dans le sac de sa mère qui ne bougeait plus, rageant comme un cavalier à pied, et l'estomac vide comme les coffres du roi d'Espagne. L'ancien, qui soufflait encore un peu, nous a conté comme quoi sa mère avait été tuée à votre service, alors nous avons tous adopté le petit, et, comme c'est moi

qui l'avais aperçu le premier, c'est moi qu'on a chargé de son avancement.

Napoléon considéra un moment le grenadier, qui continuait à donner à Jacquot une leçon d'équitation sur son pied, puis il lui dit :

— Je te dois quelque chose, Jacques.

— A moi, mon Empereur? Vous m'avez donné la croix pour cette balafre, c'est moi qui vous dois du retour.

— C'est, reprit Napoléon, pour ce que tu as dit à l'empereur Alexandre.

— Je ne lui ai pas fait de sottise à cet empereur, est-ce qu'il s'est plaint de moi à mes chefs, par hasard?

— Non assurément, dit Napoléon, car je veux te récompenser. Voyons, que désires-tu?

— Ma foi, répondit Jacques, je n'ai besoin de rien; mais puisque vous voulez me faire une politesse, donnez quelque chose à ce petit; ça lui portera bonheur.

— Bien volontiers, dit l'Empereur.

Et Jacques s'étant levé, il mit l'enfant sur son bras, et s'approcha tandis que Napoléon cherchait dans ses poches un objet à donner au marmot. Il n'y trouva que quelques pièces d'or, qu'il y remit bien vite, car ce n'était pas avec cette monnaie-là qu'il avait gagné le cœur de ses soldats. Il chercha de nouveau, et ne trouva rien que des papiers. Enfin, il ne savait trop que faire, lorsqu'il découvrit sa tabatière dans un coin de son gilet, et il la tendit au petit Jacquot. Jacques se mit à rire en regardant la boîte et dit :

— Cette bêtise ! donner une tabatière à un enfant qui ne fume pas encore !

L'Empereur allait répliquer, lorsqu'il sentit que l'on touchait à son chapeau. En effet l'enfant, qui était sur les bras du grenadier, avait glissé sa main dans la gance, et jouait avec la cocarde.

— Tenez, mon Empereur, dit le grenadier, le petit mioche est plus fin que nous deux, il fait comme vous : il prend ce qui lui convient.

— Eh bien ! reprit Napoléon, qu'il le garde; et lui-même ayant ôté la cocarde de son chapeau, la remit à l'enfant, à qui Jacques dit en le faisant danser dans ses bras :

— Allons, fais voir à l'Empereur que tu sais parler. Et l'enfant riant, et frappant ses mains l'une contre l'autre, bégaya doucement ce mot : Vie... l'apereur !...

Depuis ce jour, Jacques fit beaucoup de voyages. Il revint à Paris, alla à Madrid, retourna à Vienne, poussa jusqu'à Moscou et accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. Jacquot était de toutes les campagnes, tantôt mesurant ses petits pas sur les grandes enjambées des grenadiers de la garde, tantôt porté avec les bagages, quelquefois à califourchon sur le sac du grognard. Il avait un petit sabre, un bonnet de police qu'il mettait déjà sur l'oreille, et jouait du fifre comme un rossignol. Et Jacques, qui aimait et honorait son Empereur comme sa mère et son pays, avait appris à Jacquot à l'aimer et à l'honorer de même.

Cependant le grenadier était bien embarrassé de la façon dont il ferait porter la cocarde à l'enfant. Mais l'idée lui vint de l'enfermer dans un médaillon, qu'il lui suspendit au cou en lui disant :

— Ecoute, Jacquot, tu feras ta prière tous les jours sur cette relique, ou je te fais manger ta soupe sans souffler dessus.

Ce qui fut dit fut fait, et, chaque jour, pendant huit ans, Jacquot s'agenouillait devant sa cocarde, priant pour son père Jacques et pour l'Empereur.

Ce temps, ces huit années suffirent pour faire monter la France au comble de la gloire et de la puissance, et pour la plonger dans les revers. Napoléon fut exilé à Sainte-Hélène, et l'armée fut licenciée; le pauvre Jacques fut renvoyé comme les autres, avec ses trois chevrons, sa croix et son pauvre Jacquot. Louis, qui avait alors neuf ans, et qui commençait à comprendre le malheur, m'a bien souvent raconté que ce qui le frappait le plus, c'était de voir son pauvre père, qui avait fait quelques mois avant des marches forcées de quinze à vingt lieues par jour, le fusil, la giberne et le sac sur le dos, tomber, presque mourant de fatigue, au bout de quelques heures de route, alors qu'il ne portait plus qu'un petit paquet de hardes et un misérable bâton. Il s'affaiblissait chaque jour; souvent tous deux passaient les nuits dans de pauvres étables. Jacquot ramassait les débris de paille que laissaient traîner les garçons d'écurie pour en couvrir le vieux grenadier. Il le veillait chaque nuit, et lui donnait la moitié des croûtes de pain qu'il obtenait de la charité des maîtres d'auberges; mais enfin la faiblesse de Jacques devint si grande, qu'il fut forcé de s'arrêter dans une hutte abandonnée, où le pauvre soldat, vaincu par la douleur, s'écria :

— Jacquot, un peu d'eau-de-vie, ou je me meurs !

Le pauvre enfant se prit à pleurer de toutes ses forces; puis il alla se mettre sur le bord du chemin et essaya de demander l'aumône, mais il n'obtint rien. Il se désespérait tout à fait, lorsqu'une idée lui vient tout à coup, une idée comme le malheur en inspire. Il se mit à genoux, tira son médaillon de sa poitrine, et se mit à crier en sanglotant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi un peu d'eau-de-vie pour le père Jacques !

En ce moment, un monsieur s'approcha de Jacquot; il interrogea l'enfant, qui, à travers ses larmes, lui raconta son histoire, et qui finit par lui dire :

— Le père Jacques m'a défendu de jamais me séparer de cette cocarde; il m'a dit qu'elle me protégerait, que c'était mon bien; et je me ferais couper un bras plutôt que de la perdre. Cependant si vous voulez m'en donner un sou, prenez-la, parce que je pourrai acheter de l'eau-de-vie au père Jacques.

L'étranger attendri répondit à l'enfant :

— Celui que tu as imploré a laissé en France quelques vieux soldats qui partageront ses bienfaits avec leur vieux compagnon; mène-moi près de Jacques. Et cet homme...

— Cet homme bienfaisant, s'écria le jeune officier de marine, en interrompant la femme du général, cet homme bienfaisant me prit dans ses bras, moi, pauvre mendiant; il fit transporter Jacques dans son château, il le rendit à la vie, il lui assura une existence, puis il me fit élever, moi, orphelin, comme son fils; et chaque jour, il m'accable de bienfaits.

Et le jeune marin se prit à pleurer en disant ces paroles; et, comme le général et sa femme lui tenaient les mains, ses larmes roulèrent sur sa belle figure, et le général s'écria à son tour :

— Tu ne finis pas l'histoire, Louis, tu oublies de dire que je te promis de te rendre la cocarde le jour où tu reviendrais avec une épaulette gagnée comme nous gagnions les nôtres. Et, vous le voyez, la cocarde est à son chapeau; car Louis était à la prise d'Alger, et son capitaine, qui l'avait pris aspirant, me l'a renvoyé enseigne.

A ces mots, le brave général embrassa son fils adoptif. Nous étions tous attendris.

Et le vieil officier murmura, en essuyant ses yeux :

— Je vous l'avais bien dit que vous fondriez tous en larmes.

Feu Frédéric SOULIÉ.

LE SERIN MAL ÉLEVÉ.

FABLE.

Le serin livré aux chats.

Un jeune et beau serin, doué par la nature
Du plus mélodieux gosier,
Etait né sous le toit d'une taverne obscure,
Où chantaient nuit et jour et buvaient sans mesure
Tous les ivrognes du quartier.
Dieu sait ce qu'il apprit à cette belle école,
De quels jolis refrains il meubla son cerveau :
La Ça ira, la Carmagnole,
Et tous les airs grivois que, depuis Ramponeau,
Chantent les porcherons, la guinguette et la geôle.
Un cocher de bonne maison,
Mais qui, dans ses loisirs, fréquentait le bouchon,
Des talents du serin, qu'il admirait sans cesse,
Entretint un jour sa maîtresse.
Elle voulut l'avoir, le paya chèrement;
Et le voilà dans un salon charmant,
Sous les barreaux vernis d'une cage dorée,
Au milieu d'une grave et brillante soirée.
La surprise d'abord le tient silencieux ;
Mais, à la fin d'une sonate,
Mon serin se redresse, il prélude, il éclate ;
Et, par les sons les plus harmonieux,
Le drôle entonne un air à boire,
Le plus gaillard, le plus séditieux,
Le meilleur de son répertoire.
De jeunes étourdis, la fleur de ce salon,
Répondent à cet air par un rire homérique;
Et la dame étonnée exige qu'on explique
Les paroles de la chanson.
C'était le difficile, et chacun se récuse,
Hors un vieux libertin (il en est de bon ton),
Qui, tout en se couvrant de mainte et mainte excuse,
De ce rire fatal lui donne la raison.
« Quelle horreur ! dit la dame, et quelle impertinence!
« Qu'on apporte à mes chats cet oiseau mal appris!
— « Grâce, grâce ! ont crié mes jeunes étourdis ;
« Du criminel révoquez la sentence ;
« C'est merveilleux ! c'est un oiseau de prix ;
« C'est le plus beau gosier des bocages de France.»
Mais la dame en ces mots leur impose silence :
« Apprenez de moi, jeunes gens,
« Que l'homme honnête, l'homme sage,
« Ne doit que du mépris aux plus rares talents,
« Quand on en fait mauvais usage. »

L'arrêt est dur, mais juste, et je ne voudrais pas
Que cette prude, un peu sauvage,
Près de certains palais voués au bavardage,
Se promenât avec ses chats.

VIENNET, *de l'Académie française.*

CHRONIQUE DU MOIS.

LE SCHLESWIG-HOLSTEIN. — A M. PITRE-CHEVALIER.

Vous me demandez, cher ami, quelques détails caractéristiques sur ces duchés de Holstein et de Schleswig, qui depuis deux ans passionnent l'Allemagne et intéressent l'Europe. Je reconnais là votre attention continuelle à tenir les lecteurs du *Musée des Familles* au courant de tout ce qui peut les instruire et leur plaire dans l'histoire contemporaine.

Je définirai d'un mot la guerre du Schleswig-Holstein. C'est une lutte allemande contre l'unité danoise, comme ces luttes bretonnes contre l'unité française, dont vous avez été l'impartial historien. Quelque héroïsme que les duchés déploient, je crois que Frédéric VII l'emportera dans le Nord comme Charles VIII l'emporta dans l'Ouest. Telle est la marche de la centralisation moderne. Combien de temps les Allemands du Danemarck garderont-ils leurs franchises locales? — Voilà toute la question, et la bataille d'Isted a prouvé aux Schleswig-Holsteinois, — comme celle de Saint-Aubin aux Bretons de François II, — que les armes sont moins favorables aux provinces que les négociations. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Tel est le rude axiome du canon.

Schleswig-Holstein : costumes de ville.

Schleswig-Holstein : costumes de campagne.

Le Holstein marquait autrefois la limite septentrionale du Saint-Empire. Il touche le Schleswig au nord, l'Elbe et le Hanovre au sud et à l'ouest. Il est baigné, de ce côté, par la mer d'Allemagne, et du côté opposé par la Baltique. Il a 154 milles carrés, et 380,000 habitants, presque tous luthériens. Ses rivières et surtout ses lacs sont fort pittoresques. Ceux de Pleen et de Selent feraient le bonheur de nos paysagistes. Un sol marneux, des plus fertiles, suffit aux besoins du

pays. Il fait un grand commerce sur les deux mers qui l'avoisinent. Il s'enrichit encore de la pêche des phoques et de la baleine sur les côtes du Groenland.

Charlemagne fut un des premiers conquérants du Holstein. Il en enleva dix mille familles saxonnes, qu'il jeta dans la Flandre et la Hollande. En 1460, le Holstein s'unit au Schleswig, pour élire comte-souverain Christian Ier, roi de Danemarck. Ses successeurs y gagnèrent du terrain, de règne en règne, et ils achevèrent d'absorber le Holstein en 1806. Après la paix de Kiel, le roi de Danemarck entra, comme duc de Holstein, dans la Confédération germanique, avec une dixième voix à la Diète et trois voix dans le *plenum*. Ce duché rapportait alors deux millions cent vingt mille florins, et son contingent fédéral était de 3,900 hommes.

Le Schleswig a 164 milles carrés, et 348,500 âmes. Il forme la partie sud du Jutland. Son sol, peu accidenté, n'est dominé que par des collines, et ses marais de l'ouest sont protégés contre la mer par des digues de 20 pieds de haut, et des écluses de 30 à 60 pieds. Il exporte, par an, 150,000 tonnes de céréales, 3,000 chevaux, des bestiaux de toute sorte, une masse de poissons, et des dentelles célèbres. Incorporé au Danemarck de temps immémorial, il a toujours été l'apanage des enfants de ses rois. Mais il conservait des priviléges, que ceux-ci juraient à leur avénement. Il avait la même administration, la même justice, les mêmes Etats provinciaux que le Holstein. Le siége du gouvernement était la ville de Schleswig. La Cour d'appel supérieure résidait à Kiel.

L'insurrection des duchés-unis a été l'un des contre-coups de la révolution de Février. Le roi de Danemarck, Frédéric VII, y a répondu par la suppression des anciennes franchises, et les princes allemands, déclarés d'abord pour les duchés, au nom de la Confédération germanique, hésitent aujourd'hui à soutenir une guerre exploitée par leurs ennemis intérieurs. Ils ne peuvent, d'ailleurs, invoquer l'acte fédéral qu'en faveur du Holstein. Enfin l'escadre russe, mouillée à Kiel, est prête à appuyer Frédéric VII, à qui la victoire d'Isted a déjà rendu le Schleswig.

Telle est, mon cher ami, l'histoire des duchés, dégagée de toutes les phrases du journalisme.

J'y joins six costumes dessinés pour vous au cœur du Schleswig-Holstein, dans un de ces recoins obscurs où se réfugient les vieilles mœurs nationales. Les trois premiers vous représentent la ville ; et les trois autres, la campagne. Les uns et les autres sont fort rares et disparaissent de jour en jour.

Tandis que je les croquais, mes modèles ont absorbé dix litres de bière et fumé un kilogramme de tabac, avec le flegme germanique qui les caractérise. Puis ils m'ont conduit à une fête populaire, où ils se sont livrés à des ébats que dédaigneraient fort les habitués du Ranelag et du Château-Rouge. Le grand plaisir y consiste à sauter deux à deux, et à changer de danseuse, dans une espèce de jeu des Quatre-Coins. *O fortunatos nimium!*

Comme je demandais au chef de famille, riche commerçant, quand il se retirerait des affaires : — Jamais, me répondit-il avec étonnement. Le travail n'est-il pas la loi humaine? Mon père a travaillé jusqu'à son dernier jour, et je laisserai le même exemple à mes fils, qui le donneront ensuite à mes petits-enfants.

Cette morale ne vaut-elle pas le port de ma lettre?

Schleswig, 2 septembre 1850. UN TOURISTE FRANÇAIS.

M. DE BALZAC.

Si l'on ne trouve pas dans cette livraison la vie et le portrait de M. de Balzac, l'un des plus anciens et des plus illustres collaborateurs du *Musée des Familles*, qui vient de mourir dans la force de l'âge et du talent, et dont le ministre de l'intérieur a commandé le buste en marbre pour le Musée de Versailles, c'est que notre recueil les avait déjà publiés en 1841 (Voy. notre tome IX, p. 32; vous y trouverez la curieuse biographie du célèbre romancier, et son image frappante, d'après le beau tableau de Louis Boulanger). M. de Balzac a publié, dans le *Musée des Familles* : la *Vie de Château*, t. I, p. 127 ; les *Méchancetés d'un Saint*, t. IX, p. 353 ; *Mme de la Chanterie*, t. X, p. 361, et t. XI, p. 1re et 33. L'auteur de ces œuvres, aussi morales que profondes, n'a malheureusement pas toujours gardé depuis la réserve que lui imposait alors le *Musée des Familles*.

N. B. Notre prochaine livraison contiendra, entre autres articles :

Michel-Ange et François Ier, par M. Alexandre Dumas ;

L'Angleterre et les Anglais, voyage en train de plaisir, par M. Francis Wey ;

La Jeunesse et les Voyages de Louis-Philippe, avec son portrait à vingt ans (sans politique) ;

La Biographie et le Portrait du général espagnol San-Martin, le Washington du Chili et du Pérou, qui vient de mourir à Boulogne-sur-Mer, etc., etc.

AVIS A NOS ABONNÉS.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement à 1849-50 expire avec la livraison présente de septembre, qui complète leur dix-septième volume.

La livraison d'octobre prochain, 1re du dix-huitième volume (1850-51), ne sera donc envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'ici au 20 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1850-51, soit en versant 6 fr. à nos bureaux pour continuer de recevoir le *Musée* à Paris, soit en adressant *directement* à l'administration, rue Neuve-Saint-Roch, 37, une lettre affranchie, avec un bon de poste de 7 fr. 50 (ou un mandat à vue sur Paris), pour continuer de recevoir le *Musée* dans les départements, *franco*, le 25 de chaque mois.

Nous prions nos abonnés de faire ce renouvellement le plus tôt possible, pour nous mettre en mesure de leur épargner tout retard.

Nous répétons à nos souscripteurs des départements que nous ne pouvons répondre que des abonnements et renouvellements faits ainsi *directement* par lettres affranchies. N'ayant pas même les noms de ceux qui s'abonnent par toutes voies indirectes, nous ne saurions admettre leurs réclamations ni être responsables des retards ou des pertes qu'ils éprouvent.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* régulièrement, le 25 de chaque mois, et peut, jusqu'au mois suivant, nous adresser ses réclamations et les voir immédiatement satisfaites.

On sait, d'ailleurs, que, grâce à la réduction de la taxe des lettres à 25 c. pour toute la France, la poste est la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Neuve-Saint-Roch, 37, à Paris.

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au Musée des Familles, que je recevrai franco, par la poste, pour la somme ci-jointe de 7 fr. 50, le 25 de chaque mois, du 25 octobre 1850 au 25 septembre 1851.*

(Signer) demeurant à... (ajouter son adresse.)

Remettre cette lettre affranchie au premier bureau de poste, avec 7 fr. 50,—contre lesquels tout directeur des postes doit expédier un bon de même somme.

Nota. Si l'on veut recevoir en même temps les publications en vente au *Musée des Familles*, on en joindra à la lettre la désignation et le prix.

N. B. Voyez l'avis détaillé ci-contre sur la couverture, pour la collection, les loteries, l'*Almanach de France*, les œuvres de M. Pitre-Chevalier, le programme du prochain volume et ses améliorations et additions.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

POÉSIES. FABLES. MUSIQUE.

Le Tribun et le Fourmillier. Viennet. 22.
Chanson du Calfat. Ortolan. Poncy. 91.
L'Herbe qui guérit tout. Houssaye. 111.
Milanaise. Redowa. Aulagnier. 112.
Prière du matin. E. Ortolan. 113.
Les deux Montres, etc. Sainte-Marie. 126.
Le Grillon. Lamartine. 156.
Le Rossignol et le Corbeau. Sainte-Marie. 158.
Chanson de Jellachich. P. C. 179.
Le Fouet du Postillon. Viennet. 218.
Pleurs et Fleurs. Desbordes. 238.
Les vieilles Fourmis. Sainte-Marie. 274.
Boules de neige. Polka. Aulagnier. 285.
L'Arbre et l'Écorce. Sainte-Marie. 312.
Le Chien du quaker. L. Halévy. 334.
Sous le roi Dagobert. 370.
Le Serin mal élevé. Viennet. 376.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

Fêtes chrétiennes. Les Innocents. Desbordes. 67, 99.
Adieux des missionnaires. Touzé. 109.
N. B. Voyez Études morales.

ÉTUDES MORALES.

Le vrai Robinson. Saintine. 25, 50, 117, 133, 161.
La Roquette, prison. Touzé. 200, 227, 279, 298.
Pensées et Maximes. Charnage. 335.
N. B. Voyez Études religieuses, Études dramatiques et Nouvelles.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES.

La Science en famille. Duteil. 275.
Histoire du paratonnerre. Gaspard. 276.
— de l'aérostat. *Id.* 357.
N. B. Voyez Études biographiques, Études industrielles, Études d'histoire naturelle et Actualités.

ETUDES HISTORIQUES.

Napoléon prophète. Napoléon. 4.
Révolutions d'autrefois. Le Médaillon d'argent. Pitre-Chevalier. 5, 35, 82.
— Le Pain de Gonesse, *Id.* 242, 259.
— Le Bouquet de noces. *Id.* 353.
Coup d'œil sur la table, en France. Mazas. 22.
Conquête du Pérou. W. Prescott. 189. 271.
N. B. Voyez Géographie, Voyages, et Études biographiques.

ETUDES BIOGRAPHIQUES.

Gutenberg à Mayence, 132.
L'abbé Bautain. P. C. 221.
A. Monteil. P. C. 219.
Mad. Sontag. P. C. 223.
Jeunesse de Kemble. Charpentier. 234.
Wordsworth. P. C. 287.
Blainville. P. C. 288.
Gay-Lussac. P. C. 288.
Tao-Kwang, empereur de la Chine. 313.
Robert Peel. P. C. 351.
N. B. Voyez Études historiques, Études artistiques, Études littéraires et actualités.

ETUDES ARTISTIQUES.

Les Souffrances de M. Ange. A. Dumas. 18, 37.
Ruysdaël et Rembrandt. A. Houssaye. 105.
Un Tableau des Lenain. Pitre-Ch. 194.
Le Serment des Horaces, de Ch. 232.
La Fille de Mignard, de Ch. 257.
Mad. de Mirbel. P. C. 291.
N. B. Voyez Études biographiques et Actualités.

ETUDES D'HISTOIRE NATURELLE.

L'Esprit des Bêtes, les Crapauds méconnus. 16.
—Art militaire chez les chiens, Chatouville. 65.
—Réveil des oiseaux. P. Tourneux. 273.
—Réhabilitation de l'ours, de Ch. 361.
—Hamdani-Blanc. 31.
Etudes sur mon jardin. Jardineur. 239.
—Monographie de la clématite. *id.* 239.
—*Id.* de la Rose. *id.* 289.
—Marguerite et Epi de blé. *id.* 335.

ETUDES LITTERAIRES.

Originaux. P. Scarron. Un Académicien. 167.
—Jules César Croce. *id.* 309.
N. B. Voyez Actualités.

ETUDES DRAMATIQUES.

Le Spectacle en famille. P. C. 145.
—A quelque chose malheur est bon. Pitre-Chevalier. 145, 179.
—Une Journée de vacances, l'habit ne fait pas le moine. Pitre-Chevalier et Ch. Wallut. 338.

ETUDES INDUSTRIELLES.

Histoire d'un livre. Mary-Lafon. 1, 114, 129, 170, 210.
N. B. Voyez Études scientifiques.

NOUVELLES, CONTES, PROVERBES.

Les Hommes égaux. Conte. 144.
L'Aveugle du Périgord. Pongerville. 197.
Proverbes en action. 232, 272.
Anecdotes. 284.
La Fille-Ramoneur. Kératry. 292.
Conte de Bertoldo. 310.
Renée. J.-J. Porchat. 315, 329.
Au bord de la Mer. Alph. Karr. 362.
Louis Jacquot. F. Soulié. 274.
N. B. Voyez Études morales.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Allemagne. La Hongrie. H. David. 12, 73, 174.
— Nuremberg. Saint-Sebald, de Ch. 291.
France. Rouen. Quai de Paris. C. de Ch. 33.
— Puy-de-Dôme. A. Vitu. 305, 345.
— Cathédrale d'Amiens. 371.
Bretagne. Le Finistère. La Folie de Douarnenez. La Pêche de la sardine. Pitre-Ch. 321, 349.
Angleterre. Ermitage de Warkwork, P. C. 49.
Inde. Allahabad. Madura, etc. Lavallée. 97, 195.
Californie. Un Chercheur d'or. De C. 158.
Orient. Bayadères de Perse. A. Ch. 206.
— Barbiers turcs, de Ch. 207.
Russie. Trône impérial. 226.
— Couvent de Troïtza. Chopin. 266.
Italie. Vendange à Capri. 368.
N. B. Voyez Actualités.

ACTUALITÉS, MÉLANGES, MODES.

Le Chemin de fer de Lyon. 31.
Le Concile de Paris. 31.
Héros de la guerre, amis de la paix. 31.
Hamdani-Blanc. 31.
Frédéric Chopin. 61.
Un nouvel Empereur. 62.
Réouverture des Italiens. 62.
L'Apôtre Jean Journet. 62.
L'Inscription de la colonne Vendôme. 63.
Paris et la campagne. 63.
112,000 francs pour rien. 64.
Journal de décembre. Modes. 92, 96.
— de janvier. Bref de Pie IX. 126.
— de février. Lettres et arts. 156.
— de mars. Eruption du Vésuve. 186.
— Gérard, tueur de lions. 187.
— Carême. Musique et modes. 188, 192.
— d'avril. Littérat. Musique. 222.
— de mai. Le géant Eleiceguy. 254.
— Le prince Colibri, etc. 254.
— Entrée du Pape à Rome. 255.
— Catastrophe d'Angers. 256.
— de juin. Le Chariot d'enfant. 287.
— de juillet. Salons et grands chemins. 320.
— d'août. Ballons. Trains de plaisir. Modes. 351.
— de sept. Le Schleswig-Holstein. 377.
N. B. Voyez tous les Mercures de 1849 50.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

Aérostats (Direction des). 360.
Achille de Rivière. 344.
A quoi sert un auteur. 1.
Anne d'Autriche. 40.
Agnès Aldenoff. 69.
— Ferdinand et Rodolphine. 72.
Amiens. Cathédrale extérieure. 373.
— Cathédrale intérieure. 373.
Arnolfini, agent espagnol. 48.
Angleterre. Ermitage Warkwork. 49.
Arnaud (Mad. d'). 148.
Athis-Mons (Défilé d'). 248.
Bas-reliefs de la Celle (Eure). 297.
Barricades de Paris, 1648. 9.
Bayadères persanes. 209.
Beaufort (Le duc de). 41.
Bautain (L'abbé). 221.
Bek de l'Espagnol. Caricature. 264.
Bertoldo chassant les mouches. 309.
Bertoldino couvant. 312.
Bibliothèque gothique. 129.
Bouillon (Duchesse de). 265.
Boucherat et Condé. 244.
Brocheuses (Atelier de). 129.
Blainville. 288.
Brest (Pontons de). 304.
Cavalier et fantassin. 144.
Californie. Vue de San-Francisco. 160.
Caire (Boutique d'un barbier au). 209.
Caudebec (Environs de). 152.
Cerf-volant électrique. 277.
Chatillon (Duchesse de). 265.
Charité au village (La). 188.
Chevreuse (La duchesse de). 265.
Cléopâtre Horville. 365.
Chopin (Frédéric). 61.
Colofieuses. 129.
Colonne Vendôme. Stylobate. 61.
Condé (Le Grand). 41. Princesse. 265.
Comédiens entrant au Mans. 169.
Cobden. 32.
Courriers de la victoire de Lens. 37.
Couronne de saint Etienne, à Bude. 77, 177.
Crapauds. 17.
Cottefeau, dit Jean Chouan. 217.
Clématite des haies. 240.
Clotilde de Savigny. 344.
Cul-de-lampe. 380.
Dampier (Guillaume). 165.
Deguerry (L'abbé). 32.
Départ de l'Espadon. 25.
Delille (Jacques). 349.
Desaix (Le général). 349.
Eglise de Notre-Dame-du-Port, Clermont-Ferrand. 345.
Emilie de Léris et sept Personnages. 145.
— et Louise. 153.
— et autres. 153.
Exposition de Londres (Objets de l'). 128.
Famille exilée. Salon de 1849. 93.
Festin des Innocents. 104.
Ferrement des anciens forçats. 201.
Finistère (Costumes du). 325.
Flechier. 349.
Fonderie de caractères. 129.
Foucshant (Femme de). Finistère. 217.
Franeville (Marquis de). 185.
Gay-Lussac. 288.
Géant et joueur de harpe. 253.
— Eleiceguy et Colibri. 256.
Génie de la peinture. Prudhon. 292.
Gœrgey. 32.
Gutenberg à Mayence. 132.
Hamdani-Blanc. 32.
Henri III (Edition de 1583). 129.
Hongrie (Enfants de). 12.
— Pèlerins à Pesth. 13.
— Magyar. Paysan. Vin de Tokay. 16.
— Mariniers de Gladova. 73.
— Colonies-Frontières. 176.
— Ancienne diète à cheval. 177.
Imprimeur corrigeant une épreuve. 129.
Incendie, rue du Pot-de-Fer. 129.
Inde. Palais d'Allahabad. 97.
— Palais de Madura. 125.
Jeu des quatre-coins, de Lancret. 157.
Johnson (Samuel). 116.
Juan-Fernandez (Ile de). 120.
Jules II et Michel-Ange. 21.
Jura (Défilé du). 333.
Juvisy (Henri de). 352.
Kemble à cinq âges. 237.
Kossuth. 32.
La Flèche (Restes du château). 212.
Longueville (Duchesse de). 8.
Louis XIV enfant. 41.

ILLUSTRATIONS (Suite).

Louis XIV en son lit de justice. 89.
Louise. Modestie, etc. 337.
Loterie. Le tirage. 64.
Marchande de marée. Vanderwerf. 24.
Marie. Vanité, etc. 336.
Marie-Thérèse et les Hongrois. 81.
Marcillac-Larochefoucauld. 5.
Martin, valet. 149, 180.
Maréchal (Le) de Lenain. 193.
Maury à l'imprimerie. 173.
Mazarin (Cardinal de). 41.
Mendiants bretons. 324.
Michel-Ange au Vatican. 57.
Mignard (La Fille de). 257.
Mirabeau à Bicêtre. 205.
Mirbel (Mad. de) peignant. 293.
Modes, 96, 192, 344, 352.
Montdor (Vallée du). 305.
— Cascade de Queuereuille. 305.
Monteil-Amans (Alexis). 220.
Moulin de Gonesse. 88.
— Du Combat à Charenton. 249.
Montgolfier. 360.
Montpensier (Mademoiselle de) à Orléans. 353.
— Donnant son bouquet à Louis XIV. 356.
Napoléon d'Albret. 341.
Nuremberg. Chape de saint Sebald. 296.
Oiseaux divers (Huit). 273.
Ours et chiens. Combat. 65.
Ours du Jardin des Plantes. 361.
Pascal (Blaise). 349.
Paskiewich. 32.
Pages se provoquant. 357.
Palais-de-Justice (Quartier du). 85.
Paysage de Ruysdaël. 105.
Pain de Gonesse (Retour du). 261.
Palatine (Princesse). 265.
Pêcheurs de sardines. 328.
Peel (Robert). 352.
Pétitionnaires peints par eux-mêmes. 128.
Pique. Paratonnerre des Eduens. 277.
Porteurs d'épreuves. 129.
Place Dauphine (L'ancienne). 241.
Prière du matin. 113.
Ploaré (Clocher de) (Finistère). 321.
— Retable de l'église. 329.
Proverbes en action. Cham. 232, 272.
Pont naturel à Saint-Allyre. 345.
Ragotin trébuchant. 168.
Religion (La) près du condamné. 200.
Rembrandt, par lui-même. 108.
Retz (cardinal de). 41.
Retour du Soldat. 196.
René, Jeanne, etc. 316.
— L'Artiste, etc. 317.
— Avec sa chèvre. 312.
Robert-Estienne. 129.
Rouen (Vue de), en 1805. 33.
Roméo, Juliette, etc. 236.
Roses, pavots, etc., de Van-Huysum. 289.
Ruysdael (Jacques). 109.
Roquette (Porte de la). 204.
— Types de prisonniers. 229. 300.
— Condamné assassinant. 280.
— Tableau de la Chapelle Saint-Jean. 281.
— Viatique à l'infirmerie. 301.
Saumon-Royal (Habitués du). 29.
Saint-Florent-sur-la-Loire. 213.
Savaron (Jean). 349.
Sénateur Horville. 364.
Serment des Horaces. David. 233.
Sens. Ancienne cathédrale. 30.
Selkirk à seize ans. 25.
— chassant. 53.
— servi par son singe. 121.
— rêvant. 124.
— soignant son singe. 133.
— jouant. 136.
— dans le précipice. 137.
— dégradé. 141.
— devant Woode-Rogers. 161.
Serin livré aux chats. 376.
Schleswig-Holstein. Costumes. 377.
Sigismond Ier et Elisabeth. 80.
Soulouque (l'empereur). 61.
Sontag, comtesse de Rossi. 224.
Soleil dans les ruines. S. Bril. 368.
Tao-Kwang, empereur de Chine. 313.
Temple de Junon. Paratonnerre. 277.
Tombe de l'exilée. Biard. 197.
Touzé (L'abbé). 284.
Trône impérial de Russie. 225.
Troïtza (Route de), Russie. 268.
— (Couvent de). 269.
Vendangeuse de Capri. 369.
Vendange (Toast à la). 56.
Vérac et Martin. 180.
— Emilie, etc. 184.
Woodsworth (Le poëte). 288.

SPECIAL PERIOD.
91-S
66
AP
1
M8
V.17
1849-50
GETTY CENTER LIBRARY